



L'Idiot

Fiodor Dostoïevski

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I • Chapitre 1

C'était à la fin de novembre ; par un temps de dégel, humide et brumeux, le train de Varsovie arrivait à toute vapeur à Pétersbourg. Le brouillard était tel qu'à neuf heures du matin on voyait à peine clair ; à droite et à gauche de la voie ferrée il était difficile d'apercevoir quelque chose par les fenêtres du wagon. Dans le nombre des voyageurs, il y en avait bien quelques-uns qui revenaient de l'étranger, mais les voitures les plus remplies étaient celles de troisième classe, et les gens de peu qui les occupaient ne venaient pas de fort loin. Tous étaient fatigués, transis ; tous avaient les yeux appesantis par une nuit d'insomnie ; le brouillard mettait une pâleur jaunâtre sur tous les visages.

Depuis l'aurore, dans un des compartiments de troisième classe, se trouvaient assis en face l'un de l'autre, près de la même fenêtre, deux voyageurs, — tous deux jeunes, tous deux vêtus sans élégance, tous deux porteurs de physionomies assez remarquables, tous deux, enfin, désireux d'entrer en conversation ensemble. Si chacun d'eux avait su ce que son vis-à-vis offrait de particulièrement curieux en ce moment, ils se seraient sans doute étonnés du hasard étrange qui les avait mis en face l'un de l'autre dans un wagon de troisième classe, sur la ligne de Varsovie à Pétersbourg. L'un d'eux, âgé de vingt-sept ans, était de petite taille ; il avait des cheveux crépus et presque noirs, des yeux gris, petits, mais pleins de feu. Son nez était épaté, ses pommettes saillantes ; ses lèvres minces esquissaient continuellement un sourire effronté, moqueur et même méchant ; mais le front, haut et bien mode-

lé, corrigeait l'impression déplaisante que produisait le bas de la figure. Ce qui frappait surtout dans ce visage, c'était sa pâleur cadavérique. Quoique le jeune homme fût d'une constitution assez robuste, cette pâleur donnait à l'ensemble de sa physionomie un air d'épuisement, et, en même temps, quelque chose de douloureusement passionné qui ne s'harmonisait ni avec le sourire impudent des lèvres, ni avec l'expression hardie et présomptueuse du regard. Chaudement enveloppé dans une large pelisse d'agneau, il n'avait pas eu froid la nuit, tandis que la fraîcheur nocturne de l'automne russe avait glacé son voisin, qui, évidemment, n'était pas préparé à l'affronter. Ce dernier avait sur lui un gros manteau pourvu d'un immense capuchon et privé de manches, comme en portent les touristes qui, en hiver, visitent la haute Italie ou la Suisse. Mais ce qui était bon pour voyager dans ces contrées devenait tout à fait insuffisant en Russie. Le possesseur de ce manteau, jeune homme de vingt-six ou vingt-sept ans, était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne ; il avait des cheveux blonds et épais, des joues creuses, une petite barbe pointue et presque complètement blanche. Ses yeux étaient grands, bleus et fixes ; leur regard doux mais pesant offrait cette expression étrange qui révèle à certains observateurs un individu sujet aux attaques d'épilepsie. Le jeune homme avait des traits agréables, fins et délicats, mais son visage était pâle et même, en ce moment, bleui par le froid. Ses mains tenaient un petit paquet, — probablement tout son bagage, — enveloppé dans un vieux foulard passé de couleur. Ses pieds étaient chaussés de souliers aux semelles épaisses, et, — autre particularité contraire aux usages russes, — il portait des guêtres. L'homme à la pelisse d'agneau examina, un peu par désœuvrement, tout l'extérieur de son voisin, et à la fin lui adressa la parole.

— Vous êtes frileux ? demanda-t-il avec un haussement d'épaules.

En même temps, il avait sur les lèvres ce sourire inconvenant par lequel les gens mal élevés expriment quelquefois leur satisfaction à la vue des misères du prochain.

— Très-frileux, répondit avec un empressement extraordinaire l'interpellé, — et, remarquez, ce n'est encore que le dégel. Que serait-ce s'il gelait ? Je ne pensais même pas qu'il faisait si froid chez nous. Je n'ai plus l'habitude de ce climat.

— Vous arrivez de l'étranger, sans doute ?

— Oui, de la Suisse.

— Fu — u !...

Le voyageur aux cheveux noirs siffla et se mit à rire.

La conversation s'engagea. Avec une complaisance étonnante, le jeune homme blond répondit à toutes les questions de son interlocuteur, sans remarquer aucunement combien certaines d'entre elles étaient déplacées. Interrogé, il fit connaître, notamment, qu'en effet, pendant longtemps, plus de quatre ans, il avait séjourné hors de la Russie : on l'avait envoyé à l'étranger parce qu'il était malade ; il souffrait d'une singulière affection nerveuse caractérisée par des tremblements et des convulsions ; c'était quelque chose dans le genre de l'épilepsie ou de la danse de Saint-Guy. En l'écoutant, l'homme aux cheveux noirs sourit plusieurs fois, surtout quand, à la question : « Eh bien, vous a-t-on guéri ? » son voisin eut répondu : « Non, on ne m'a pas guéri ».

— Hé ! sans doute ils vous ont fait déboursier pour rien beaucoup d'argent, et ici nous avons foi en eux ! observa aigrement le voyageur à la pelisse d'agneau.

— C'est l'exacte vérité ! ajouta un monsieur mal mis qui se trouvait assis près d'eux ; — c'est parfaitement vrai, ils ne font qu'absorber en pure perte toutes les ressources de la Russie !

Celui qui venait de se mêler à la conversation avait la tournure d'un scribe de chancellerie ; c'était un robuste quadragénaire au nez rouge et au visage bourgeonné.

— Oh ! combien vous vous trompez en ce qui me concerne ? reprit d'un ton doux et conciliant le client de la médecine suisse : — assurément je ne puis contester vos dires, parce que je ne sais pas tout, mais mon docteur s'est saigné pour me fournir les moyens de revenir en Russie, et, pendant près de deux ans, il m'a gardé là-bas à ses frais.

— Comment ? il n'y avait personne pour le payer ? demanda le voyageur aux cheveux noirs.

— Non ; monsieur Pavlichtcheff, qui pourvoyait à mon entretien en Suisse, est mort il y a deux ans ; j'ai écrit ensuite ici à la générale Épantchine, ma parente éloignée, mais je n'ai pas reçu de réponse. Là-dessus, je suis parti.

— Où allez-vous donc ?

— Vous me demandez où je compte descendre ?... Ma foi, je n'en sais rien encore... c'est comme cela tombera...

— Vous n'êtes pas encore fixé ?

Et, de nouveau, le voyageur aux cheveux noirs se mit à rire, ainsi que le monsieur au nez rouge.

— J'ai peur que tout votre avoir ne soit contenu dans ce foulard ?... dit le premier.

— Je le parierais, ajouta le second d'un air extrêmement satisfait ; — je suis sûr qu'à cela se réduit tout votre bagage ; du reste, pauvreté n'est pas vice.

La supposition de ces deux messieurs se trouvait être conforme à la réalité, et le jeune homme blond n'hésita pas une minute à le reconnaître.

— Votre petit paquet ne laisse pas d'avoir une certaine importance, continua l'employé, après qu'ils eurent ri tout leur soûl (chose à noter, celui dont ils se moquaient avait fini lui-même, en les regardant, par s'associer à leur hilarité, ce qui les avait fait rire de plus belle), — et quoiqu'on puisse parier que les rouleaux de napoléons et de frédéric d'or y brillent par leur absence, cependant... si, en sus de ce modeste bagage, vous possédez une parente comme la générale Épantchine, cela ne sera pas sans modifier passablement la signification de votre petit paquet. Bien entendu, ce que j'en dis, c'est seulement pour le cas où la générale Épantchine serait effectivement votre parente, et où vous ne vous tromperiez point, par distraction... ce qui est on ne peut plus naturel à l'homme... s'il a beaucoup d'imagination.

— Oh ! vous avez encore deviné juste, répondit le voyageur blond ; — en effet, voyez-vous, je me trompe presque, je veux dire qu'elle est à peine ma parente. C'est au point que je ne me suis nullement étonné de son silence. Je m'y attendais.

— Vous avez fait inutilement la dépense d'un timbre-poste. Hum... au moins vous êtes franc et naïf, cela est louable ! Hum... nous connaissons le général Épantchine parce que tout le monde le connaît. Le défunt monsieur Pavlichtcheff qui pourvoyait à votre entretien en Suisse, nous l'avons aussi connu, si toutefois c'était Nicolas Andréiévitche Pavlichtcheff, car il y avait deux cousins germains qui portaient ce nom. L'autre habite encore en Crimée ; mais Nicolas Andréiévitche, celui qui est mort, était un homme considéré, il possédait de hautes relations et il a eu dans son temps quatre mille âmes...

— C'est bien lui, on l'appelait Nicolas Andréiévitche Pavlichtcheff, répondit le jeune homme, et il regarda attentivement ce monsieur qui savait tout.

Ces gens si bien informés se rencontrent parfois, et même assez fréquemment, dans une certaine couche sociale. Il n'est rien qu'ils ne sachent ; toute leur curiosité d'esprit, toutes leurs facultés d'investigation sont incessamment tournées du même côté, sans doute en l'absence d'intérêts vitaux plus importants, comme dirait un penseur moderne. Du reste, cette omniscience qu'ils possèdent est circonscrite à un domaine assez restreint : ils savent où sert un tel, qui connaît, combien il a de fortune, où il a été gouverneur, avec qui il s'est marié, ce que sa femme lui a apporté en dot, quels sont ses cousins germains et issus de germains, etc., etc. La plupart du temps, les messieurs qui sont ainsi au courant de toutes choses ont des habits troués au coude et touchent par mois dix-sept roubles d'honoraires, mais ils trouvent dans leur savoir une satisfaction d'amour-propre qui les console au milieu de l'adversité.

Pendant toute cette conversation, le jeune homme aux cheveux noirs regardait négligemment par la fenêtre, bâillait, et avait hâte d'être arrivé au terme de son voyage. Il semblait distrait, fort distrait, presque inquiet ; sa manière d'être devint même étrange : parfois il regardait sans voir, écoutait sans entendre, riait sans savoir lui-même pourquoi.

— Mais permettez, avec qui ai-je l'honneur ?..... demanda tout à coup le monsieur bourgeonné au propriétaire du petit paquet.

— Le prince Léon Nikolaïévitch Muichkine, lui fut-il immédiatement répondu.

— Le prince Muichkine ? Léon Nikolaïévitch ? Je ne connais pas. Je n'en ai même jamais entendu parler, dit en réfléchissant l'employé ; — je ne parle pas du nom, le nom est historique, on peut et on doit le trouver dans l'histoire de Karamzine ; je parle du personnage, il ne se rencontre plus nulle part de princes Muichkine et même la renommée a cessé de s'occuper d'eux.

— Oh ! je crois bien ! reprit aussitôt le jeune homme ; — à présent il n'existe plus d'autres princes Muichkine que moi ; je dois être le dernier. Quant à mes ancêtres, depuis plusieurs générations, c'étaient des gentilshommes paysans. Mon père, du reste, a été sous-lieutenant dans l'armée. Mais je ne sais pas comment la générale Épantchine se trouve être une princesse Muichkine ; c'est aussi la dernière dans son genre...

— Hé, hé, hé ! la dernière dans son genre ! Comme vous avez tourné cela ! fit en riant l'employé.

Le mot amena aussi un sourire sur les lèvres du monsieur aux cheveux noirs. Le prince fut un peu étonné d'avoir commis un ca-

lembour, d'ailleurs, assez mauvais.

— Figurez-vous que j'ai dit cela tout à fait sans y penser, expliqua-t-il enfin.

— Cela se comprend, cela se comprend, répondit gaiement l'employé.

— Mais là-bas, prince, vous étudiez, vous aviez un professeur ? demanda soudain l'autre voyageur.

— Oui... j'étudiais...

— Eh bien, moi, je n'ai jamais rien appris.

— Je n'ai pas non plus acquis beaucoup d'instruction, observa le prince, comme s'il eût voulu s'excuser, — mon état de santé ne me permettait pas de faire des études suivies.

— Connaissez-vous les Rogojine ? reprit vivement le jeune homme aux cheveux noirs.

— Non, je ne les connais pas du tout. Je ne connais presque personne en Russie. Vous êtes un Rogojine ?

— Oui, je m'appelle Parfène Rogojine.

— Parfène ? Mais ne seriez-vous pas un de ces Rogojine... commença l'employé avec une gravité renforcée.

— Oui, un de ceux-là même, répondit impatiemment le jeune homme sans laisser au monsieur bourgeonné le temps d'achever sa phrase ; du reste, pendant toute cette conversation, il ne s'était pas une seule fois adressé à lui et n'avait jamais causé qu'avec le prince.

L'employé stupéfait ouvrit de grands yeux, et tout son visage prit à l'instant une expression de respect servile, craintif même.

— Mais... comment cela ? poursuivit-il ; — vous seriez le fils de ce même Sémen Parfénovitch Rogojine, bourgeois notable héréditaire, qui est mort il y a un mois, laissant un capital de deux millions et demi ?

— Et comment as-tu su qu'il avait laissé deux millions et demi de capital net ? répliqua le voyageur aux cheveux noirs sans daigner cette fois encore regarder le monsieur bourgeonné, et il ajouta en le montrant des yeux au prince : — Voyez donc, il n'a pas plutôt appris la chose qu'il fait déjà le chien couchant ! Mais c'est la vérité que mon père est mort et qu'après un mois passé à Pskoff je reviens chez moi dans l'accoutrement d'un va-nu-pieds. Ni mon coquin de frère ni ma mère ne m'ont rien envoyé ; je n'ai reçu ni argent ni avis ! On n'en aurait pas usé autrement à l'égard d'un chien ! La fièvre m'a tenu alité à Pskoff pendant tout un mois !

— Mais maintenant vous allez toucher d'un seul coup un joli petit million, si pas plus ; oh ! Seigneur ! dit le monsieur bourgeonné en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Eh bien, qu'est-ce que ça peut lui faire ? dites-le-moi, je vous prie, reprit Rogojine en désignant de nouveau le fonctionnaire par un geste irrité : — je ne te donnerai pas un kopek, lors même que tu marcherais devant moi les pieds en l'air.

— C'est ce que je ferai.

— A-t-on jamais vu cela ! Mais tu peux bien danser pendant toute une semaine, je ne te donnerai rien !

— Eh bien, ne me donne rien ! C'est ce que je veux ; ne me donne rien ! Mais je danserai. Je planterai là ma femme, mes petits enfants, et je danserai devant toi.

Pouah ! fit le jeune homme aux cheveux noirs en lançant un jet de salive, et il s'adressa ensuite au prince : — Tenez, il y a cinq semaines, je n'avais d'autre bagage qu'un petit paquet comme le vôtre quand je me suis enfui de la maison paternelle pour aller à Pskoff, chez ma tante. Là, je suis tombé malade, et, en mon absence, mon père est mort. Il a été emporté par une attaque d'apoplexie. Mémoire éternelle au défunt, mais peu s'en est fallu qu'il ne m'ait fait mourir sous les coups ! Le croirez-vous, prince ? si je ne m'étais pas sauvé de chez lui, il m'aurait certainement tué.

— Vous aviez d'une façon quelconque excité sa colère ? demanda le prince, qui considérait avec une vive curiosité ce millionnaire si pauvrement vêtu. Du reste, indépendamment de la grosse fortune dont il se trouvait hériter, le propriétaire de la pelisse d'agneau avait encore en lui quelque chose qui étonnait et intéressait Muichkine. Lui-même, de son côté, aimait à s'entretenir avec le prince. Toutefois, s'il causait volontiers, c'était moins par un besoin naïf d'épanchement que pour fournir un dérivatif à son agitation. On aurait dit qu'il avait encore la fièvre. Quant à l'employé, suspendu aux lèvres de Rogojine, il retenait son souffle et recueillait, comme un diamant, chaque parole qui sortait de la bouche du jeune homme.

— Sans doute il était furieux, et peut-être avait-il lieu de l'être, répondit Rogojine, — mais c'est surtout mon frère qui m'a nui dans son esprit. De ma mère il est inutile de parler ; elle est âgée, lit le ménologe, passe tout son temps avec de vieilles femmes et ne voit que par les yeux de mon frère Senka. Mais lui, pourquoi

ne m'a-t-il pas prévenu en temps utile ? Nous comprenons cela ! À la vérité, j'étais alors sans connaissance. Il paraît, du reste, qu'on m'a expédié un télégramme. Malheureusement, il a été reçu par ma tante, qui est veuve depuis trente ans et ne voit, du matin au soir, que des iourodiviis. Ce n'est pas une nonne, c'est encore pis. Le télégramme lui a fait peur, et, sans le décacheter, elle est allée le porter au bureau de police où il est resté jusqu'à ce moment. Je n'ai appris les choses que par une lettre de Vasili Vasilitch Konieff, il m'a tout révélé. Un poêle de brocart rehaussé de houppes en or filé recouvrait le cercueil de mon père : la nuit, mon frère a coupé ces houppes, se disant que « cela avait de la valeur » Eh bien, rien que pour ce seul fait, il est dans le cas d'aller en Sibérie, si je le veux, parce que c'est un vol sacrilège. Hein, qu'en dis-tu, tête à effrayer les moineaux ? demanda-t-il au monsieur bourgeonné. — Comment la loi qualifie-t-elle cela : spoliation des choses saintes ?

— Oui, oui, spoliation des choses saintes ! confirma aussitôt l'employé.

— On va en Sibérie pour cela ?

— Oui, oui ! On l'y enverra tout de suite !

— Ils me croient toujours malade, continua Rogojine en s'adressant au prince, — mais moi, subrepticement, sans rien dire, j'ai pris le train, bien qu'encore malade, et je suis parti pour Pétersbourg. Ce que mon frère Sémen Séménitch va être surpris quand il me verra arriver ! Il me desservait auprès du défunt, je le sais. Mais il est vrai aussi que, cette fois-là, si mon père s'est fâché contre moi, c'est à propos de Nastasia Philippovna. La faute en a été à moi seul, et je n'ai eu que ce que je méritais.

— À propos de Nastasia Philippovna ?... répéta servilement l'employé, à qui ce nom semblait rappeler quelque chose.

— Mais tu ne la connais pas ! cria Rogojine impatienté.

— Si fait, je la connais ! répliqua avec un accent de triomphe le monsieur bourgeonné.

— Allons donc ! Il y a de par le monde bien des Nastasia Philippovna ! Quel toupet tu as, vraiment ! J'étais sûr qu'un être pareil allait tout de suite s'accrocher à moi ! ajouta-t-il en s'adressant au prince.

— Peut-être que je la connais ! reprit l'employé : — Lébédoff a beaucoup de connaissances ! Votre Altesse m'invective, mais si je prouve que j'ai dit la vérité ?... Cette Nastasia Philippovna, à cause de qui votre père vous a donné des coups de trique, s'appelle, de son nom de famille, Barachkoff : c'est, pour ainsi dire, une dame de qualité, et aussi, dans son genre, une princesse. Elle est liée avec un certain propriétaire nommé Afanase Ivanovitch Totzky et elle n'a pas d'autre amant que lui. Ce Totzky est un gros capitaliste, membre de plusieurs sociétés financières et, comme tel, en relations d'affaires et d'amitié avec le général Épantchine...

— Eh diable ! mais c'est qu'il la connaît réellement ! fit Rogojine surpris.

— Il sait tout ! Lébédoff n'ignore rien ! Pendant deux mois, Altesse, j'ai roulé partout avec Alexis Likhatcheff, qui venait aussi de perdre son père ; il ne pouvait pas faire un pas sans Lébédoff. À présent il est détenu dans une prison pour dettes, mais alors il

a eu l'occasion de les connaître toutes : et Armance, et Coralie, et la princesse Patzky, et Nastasia Philippovna.

Les lèvres de Rogojine blêmirent et commencèrent à trembler.

— Nastasia Philippovna ? Mais est-ce qu'elle a été avec Likhatcheff ?... demanda-t-il en lançant un regard de colère à l'employé.

— Non, pas du tout ! se hâta de répondre celui-ci. — Likhatcheff lui a en vain offert des sommes folles, il n'a rien pu obtenir d'elle ! Non, ce n'est pas comme Armance. Son seul amant est Totzky. Mais le soir on la voit dans sa loge au Grand Théâtre, ou au Théâtre Français, et les officiers qui sont là bavardent entre eux. Toutefois ils ne peuvent rien prouver. On se la montre, on dit : « Tenez, voilà cette Nastasia Philippovna », mais c'est tout ; on n'en dit pas plus, parce qu'il n'y a rien de plus à dire.

— C'est ainsi, en effet, observa Rogojine d'un air sombre ; — cela s'accorde bien avec ce que m'a dit, dans le temps, Zaliojeff. Alors, prince, je traversais la perspective Nevsky, vêtu d'une vieille redingote appartenant à mon père. Elle sortit d'un magasin et monta en voiture. Incontinent je me sentis comme percé d'un trait de feu. Je rencontrai Zaliojeff ; sa tenue ne ressemblait pas à la mienne : il était mis avec élégance et avait un lorgnon sur l'œil, tandis que moi, chez mon père, je portais des bottes de roussi. « Elle n'est pas de ton bord, me dit-il ; c'est une princesse, on l'appelle Nastasia Philippovna Barachkoff et elle vit avec Totzky. Maintenant celui-ci voudrait à tout prix se débarrasser d'elle, parce que, malgré ses cinquante-cinq ans, il a en vue un mariage avec la première beauté de tout Pétersbourg. » Zaliojeff ajouta que si j'allais ce soir-là au Grand Théâtre pour la représentation du ballet, je pourrais apercevoir Nastasia Philippovna dans une

baignoire. Chez nous, il ne faisait pas bon aller voir un ballet, c'était s'exposer à être roué de coups par le père. Néanmoins, m'esquivant à la dérobée, j'allai passer une heure au théâtre et je revis Nastasia Philippovna ; de toute la nuit je ne pus dormir. Le lendemain, le défunt me remit deux titres de cinq pour cent, représentant chacun une valeur de cinq mille roubles. « Vends-les, me dit-il ; ensuite tu iras régler un compte de sept mille cinq cents roubles que j'ai chez les Andréieff et tu me rapporteras immédiatement le reste de l'argent. Ne t'amuse pas en route, je t'attends. » Je négociai les titres, mais, au lieu d'aller chez les Andréieff, je me rendis droit au Magasin Anglais. Là, j'achetai des pendeloques de diamants ; chacune était à peu près de la grosseur d'une noisette ; leur prix dépassait de quatre cents roubles la somme que j'avais en poche ; je me nommai et le marchand me fit crédit. Après cela, j'allai trouver Zaliojeff : « Viens avec moi chez Nastasia Philippovna », lui dis-je. Nous partîmes. Ce que j'avais alors sous mes pieds, devant moi, à mes côtés, je ne saurais le dire, je ne me le rappelle pas. Nous entrâmes dans la salle, elle-même vint nous recevoir. Je ne me fis point connaître et ce fut Zaliojeff qui prit la parole : « De la part de Parfène Rogojine », dit-il, « en souvenir de la rencontre d'hier ; veuillez accepter. » Elle ouvrit l'écrin, regarda les pendeloques et sourit. « Remerciez votre ami monsieur Rogojine de son aimable attention », répondit-elle, et, nous ayant fait une révérence, elle se retira. Eh bien, pourquoi ne suis-je pas mort en ce moment même ? Si j'avais pris sur moi de faire cette visite, c'est que je m'étais dit : « Peu importe, je n'en reviendrai pas vivant ! » Et le plus vexant pour moi, c'était de me voir éclipsé par cet animal de Zaliojeff. Avec ma petite taille et ma mise de lardin, je gardais un silence embarrassé, je me bornais à la contempler en ouvrant de grands

yeux ; lui, au contraire, vêtu comme un gandin, pommadé, frisé, avait dans ses façons toute la désinvolture d'un homme du monde, et elle l'a certainement pris pour moi. Quand nous fûmes sortis, je lui dis : « À l'avenir, ne t'avise plus de m'accompagner, tu comprends ! » « Eh bien, mais à présent comment vas-tu faire pour rendre tes comptes à Sémen Parfénitch ? » me répondit-il en riant. J'avoue qu'alors j'avais plutôt envie d'aller me jeter à l'eau que de retourner chez mon père, mais je me dis : « Tant pis, advienne que pourra ! » et je revins à la maison comme un damné.

— Eh ! ouf ! fit l'employé avec une mimique exprimant l'épouvante, — c'est que le défunt vous expédiait un homme dans l'autre monde, pas seulement pour dix mille roubles, mais même pour dix roubles, expliqua-t-il au prince. Celui-ci considérait d'un œil curieux Rogojine, dont le visage semblait plus pâle encore en ce moment.

— Il expédiait dans l'autre monde ! Qu'en sais-tu ? vociféra le narrateur en réponse à l'employé, puis, se tournant vers le prince, il poursuivit son récit : — L'histoire ne tarda pas à arriver aux oreilles de mon père ; d'ailleurs, Zalioueff était allé la raconter partout. Le vieillard me fit monter à l'étage supérieur de la maison, et, après s'y être enfermé avec moi, me rossa pendant une heure entière. « Ce n'est là qu'un commencement : ce soir je viendrai encore te régaler », me dit-il. Que pensez-vous qu'il fit ensuite ? Cet homme à cheveux blancs alla chez Nastasia Philip-povna, la salua jusqu'à terre et se mit à la supplier en pleurant. À la fin elle alla chercher l'écrin et le lui jeta. « Tiens, vieille barbe, dit-elle, voilà tes boucles d'oreilles, mais elles ont acquis dix fois plus de prix à mes yeux maintenant que je sais à quel traitement

Parfène s'est exposé pour me les offrir. Salue et remercie Parfène Séménitch ». Moi, pendant ce temps-là, avec la permission de ma mère, j'empruntais vingt roubles à Serge Protouchine et je parlais pour Pskoff. J'y arrivai tremblant la fièvre. Les vieilles femmes se mirent à me faire la lecture du calendrier ecclésiastique. Ennuyé, j'allai dépenser dans les débits de boisson le reste de mon argent. Au sortir d'un cabaret, je roulai ivre-mort sur le pavé et je passai là toute la nuit. Le lendemain j'eus le délire. Ce ne fut pas sans peine que je repris l'usage de mes sens.

— Allons, allons, maintenant nous ferons la fête avec Nastasia Philippovna ! dit gaiement l'employé en se frottant les mains ; — à présent, monsieur, qu'importent ces boucles d'oreilles ? À présent nous lui en donnerons d'autres !...

— Si tu dis encore un seul mot au sujet de Nastasia Philippovna, je te fouetterai, quoique tu aies été le compagnon de Likhatcheff, cria Rogojine, et il saisit violemment le bras de Lébédèff.

— Si tu me fouettes, ce sera la preuve que tu ne me repousses pas ! Fouette-moi, les coups sont une prise de possession ! Quand on a fouetté quelqu'un, on a par cela même scellé... Mais nous voici arrivés !

Effectivement, le train entra en gare. Quoique Rogojine eût dit qu'il était parti secrètement, plusieurs individus l'attendaient. En l'apercevant, ils commencèrent à crier et à agiter leurs chapkas.

— Tiens, Zaliojeff est là aussi ! murmura Rogojine, qui les considérait avec un sourire mêlé d'orgueil et de malignité ; puis tout à coup il s'adressa à Muichkine : — Prince, je ne sais pas pourquoi je t'ai pris en affection. C'est peut-être parce que je t'ai

rencontré dans un pareil moment ; pourtant je l'ai aussi rencontré, continua-t-il en montrant Lébédéff, — et il n'a éveillé aucune sympathie en moi. Viens me voir, prince. Nous t'ôterons ces guêtres, je te donnerai une pelisse de martre numéro un ; je te ferai faire tout ce qu'il y a de mieux comme frac, un gilet blanc, ou un autre, à ton choix ; je fourrerai de l'argent plein tes poches et... nous irons chez Nastasia Philippovna ! Viendras-tu, oui ou non ?

— Prêtez l'oreille à ses paroles, prince Léon Nikolaïévitch ! dit solennellement l'employé. — Oh ! ne laissez pas échapper une si bonne occasion !

Le prince Muichkine se leva à demi, tendit poliment la main à Rogojine et lui répondit d'un ton aimable :

— J'irai vous voir avec le plus grand plaisir et je vous suis très-reconnaissant de l'amitié que vous me témoignez. Peut-être même passerai-je chez vous dès aujourd'hui, si j'ai le temps. Vous-même, je vous le dis franchement, vous m'avez beaucoup plu, surtout quand vous avez raconté cette histoire de pende-loques ; mais auparavant déjà vous me plaisiez, malgré votre air sombre. Je vous remercie aussi pour les vêtements et la pelisse que vous me promettez, car bientôt, en effet, j'aurai besoin de tout cela. En ce moment je possède à peine un kopek.

— Tu auras de l'argent, tu en auras dès ce soir, viens !

— Vous en aurez, répéta comme un écho l'employé, — pas plus tard que ce soir vous en aurez !

— Et êtes-vous grand amateur du sexe féminin, prince ? Dites-moi cela bien vite !

— N-n-non ! Voyez-vous, je... Vous ne le savez peut-être pas, mais, par suite de ma maladie congénitale, je n'ai même aucune connaissance de la femme.

— Eh bien, s'il en est ainsi, prince, s'écria Rogojine, — tu es un véritable iourodvii et Dieu aime les gens comme toi.

— Le Seigneur Dieu les aime, fit à son tour l'employé.

— Toi, suis-moi, taon, dit Rogojine à Lébédéff, et tous descendirent du train.

Lébédéff avait enfin atteint son but. Bientôt la bande bruyante partit dans la direction de la perspective Voznésensky. C'était du côté de la Litéinaïa que Muichkine devait aller. Le temps était humide. Le prince questionna les passants, et quand il sut qu'il avait trois verstes à faire pour arriver à destination, il se décida à prendre une voiture.

I • Chapitre 2

Le général Épantchine habitait une maison à lui, située à peu de distance de la Litéinaïa, près de la Transfiguration. Indépendamment de cet immeuble considérable dont il louait les cinq sixièmes, le général tirait un beau revenu d'une autre maison, très-vaste aussi, qu'il possédait dans la Sadovaïa. En outre, il était propriétaire d'une fabrique dans le district de Pétersbourg, et d'un domaine de grand rapport sis aux portes mêmes de la capitale. Autrefois, comme tout le monde le savait, ce personnage avait été intéressé dans les fermes, et maintenant il figurait parmi les gros actionnaires de plusieurs sociétés en commandite. On

le disait très riche, très occupé, et très influent par ses relations. Il avait l'art de se rendre tout à fait nécessaire en certains endroits, notamment dans son service. Pourtant nul n'ignorait qu'Ivan Fédorovitch Épantchine était un homme sans éducation et qu'il avait commencé par être enfant de troupe. À coup sûr, ces humbles débuts, rapprochés de sa fortune présente, ne pouvaient que lui faire honneur, mais le général, quoique homme de sens, avait ses petites faiblesses et il n'aimait pas qu'on lui rappelât certaines choses. En tout cas, son intelligence et son habileté étaient incontestables. Par exemple, il avait pour système de ne pas se mettre en avant là où il fallait s'effacer, et, aux yeux de bien des gens, c'était un de ses principaux mérites de savoir toujours se tenir à sa place. Qu'auraient dit ceux qui le jugeaient de la sorte, s'ils avaient pu lire au fond de son âme ? Le fait est que, tout en joignant à une grande expérience de la vie plusieurs facultés très remarquables, Ivan Fédorovitch feignait d'agir moins d'après ses inspirations personnelles que comme exécuteur de la pensée d'autrui. Ajoutons que la chance ne cessait de le favoriser, même au jeu. Il risquait volontiers de grosses sommes sur le tapis vert, et, loin de cacher sa passion pour les cartes, il s'y adonnait avec une ostentation de parti pris. La société qu'il voyait était sans doute assez mêlée, mais exclusivement composée de « gros bonnets ». Le général Épantchine avait cinquante-six ans, — l'âge où, à proprement parler, commence la vraie vie. Physiquement, c'était un homme trapu, d'une complexion robuste et d'une santé florissante ; son teint ne manquait pas de fraîcheur et ses dents, quoique noires, tenaient solidement dans leurs alvéoles. Si, le matin, il montrait à ses employés un front soucieux, le soir, devant une table de jeu ou chez Son Altesse, sa physionomie redevenait souriante.

La famille du général se composait de sa femme et de trois filles adultes. N'étant encore que lieutenant, il avait épousé une demoiselle à peu près du même âge que lui ; elle ne possédait ni beauté ni instruction, et sa dot se réduisait à cinquante âmes. Néanmoins, jamais dans la suite on n'entendit le général se reprocher d'avoir fait un mariage hâtif, d'avoir cédé à l'entraînement irréfléchi de la jeunesse ; il avait pour sa femme un respect parfois poussé jusqu'à la crainte, et qui équivalait à de l'amour. La générale appartenait à la famille princière des Muichkine, maison peu illustre, mais fort ancienne, et elle était très-fière de son origine. Un des personnages influents d'alors, un de ces protecteurs qui vous protègent sans bourse délier, daigna s'intéresser à l'établissement de la jeune princesse. Un mot glissé par lui dans l'oreille d'Ivan Fédorovitch décida toute l'affaire. Pendant plus de vingt-cinq ans, les deux époux vécurent ensemble dans un accord presque parfait. Comme dernier rejeton d'une noble race, et peut-être aussi grâce à ses qualités personnelles, la générale avait réussi dès sa jeunesse à appeler sur elle la bienveillance de quelques dames très-haut placées. Plus tard, quand son mari fut parvenu à la fortune et à une brillante position officielle, elle commença à prendre pied dans le grand monde.

Sur ces entrefaites, les trois filles du général étaient arrivées à l'âge nubile. Si elles portaient le nom plébéien d'Épantchine, en revanche, par leur mère, elles appartenaient à l'aristocratie, elles avaient une jolie dot, leur père pouvait prétendre dans l'avenir à une très-haute situation, et, — détail de quelque importance aussi, — elles étaient toutes trois d'une beauté remarquable, sans en excepter l'aînée, Alexandra, qui comptait déjà cinq lustres révolus. La seconde, Adélaïde, avait vingt-trois ans, et la troisième, Aglaé, venait d'atteindre sa vingtième année. Celle-ci se trouvait

être la plus belle des trois ; dans le monde, elle commençait à attirer l'attention. Mais il y avait plus : ces trois demoiselles se distinguaient par leur instruction, leur intelligence et leurs talents. On savait qu'elles s'aimaient beaucoup et se prêtaient un mutuel appui. On parlait même de sacrifices prétendument faits par les deux aînées en faveur de la plus jeune, — l'idole de toute la famille. Dans la société, loin de chercher à briller, elles étaient, au contraire, fort modestes. Personne ne pouvait les taxer d'orgueil ou d'arrogance ; on n'ignorait pas cependant qu'elles étaient fières et s'appréciaient à leur valeur. Alexandra était musicienne ; Adélaïde cultivait la peinture avec un réel succès ; toutefois, pendant plusieurs années puisque personne n'en sut rien, la chose ne se découvrit que dans les derniers temps, et encore par hasard. Bref, la voix publique faisait le plus grand éloge des trois sœurs. À la vérité, elles étaient aussi en butte à certains propos malveillants. On parlait avec épouvante de la quantité de livres qu'elles lisaient. Elles ne se pressaient pas de se marier ; elles ne prisait que modérément le cercle dans lequel elles vivaient. Cela était d'autant plus remarquable qu'on connaissait la tendance, le caractère, les vues et les désirs de leurs parents.

Il n'était pas loin de onze heures lorsque le prince sonna chez le général. Celui-ci logeait au second étage et occupait un appartement aussi modeste que le lui permettait son rang dans la société. Un laquais en livrée ouvrit la porte et le prince dut entrer dans de longues explications avec cet homme qui le considérait, lui et son paquet, d'un air de défiance. À la fin, sur la déclaration plusieurs fois répétée qu'il était réellement le prince Muichkine et qu'il avait absolument besoin de voir le général pour une affaire urgente, le domestique l'introduisit dans une petite antichambre précédant le salon de réception et voisine du cabinet ;

après quoi, il se retira, laissant le nouveau venu entre les mains d'un autre valet. Celui-ci, âgé d'une quarantaine d'années et vêtu d'un frac, était spécialement chargé d'annoncer les visiteurs à Son Excellence. Sa physionomie soucieuse montrait combien il était pénétré de l'importance de ses fonctions.

— Entrez un instant au salon et laissez ici votre paquet, dit-il en s'asseyant dans son fauteuil avec une gravité compassée ; en même temps, d'un œil étonné et sévère il examinait le prince, qui, sans se dessaisir de son modeste bagage, avait pris une chaise à côté de lui.

— Si vous le permettez, j'attendrai ici en votre compagnie ; qu'est-ce que je ferais là tout seul ?

— Puisque vous venez en visite, vous ne pouvez pas rester dans l'antichambre. C'est au général lui-même que vous désirez parler ?

Évidemment le laquais ne pouvait se faire à l'idée d'introduire un pareil visiteur ; voilà pourquoi il avait réitéré sa question.

— Oui, j'ai une affaire... commença le prince.

— Je ne vous demande pas quelle est votre affaire, la mienne est seulement de vous annoncer, mais, je vous l'ai déjà dit, il faut auparavant que je voie le secrétaire.

Le domestique se sentait de plus en plus enclin à la défiance : le prince différait trop des visiteurs ordinaires. Sans doute, le général ne recevait pas que du beau monde ; ceux-là surtout qui l'allaient voir pour affaires appartenaient souvent à des conditions fort diverses. Le valet de chambre savait très-bien cela et il avait pour consigne de se montrer assez coulant ; néanmoins,

dans la circonstance présente, il n'osa rien prendre sur lui, jugeant que le mieux était de faire appel à l'intervention du secrétaire.

— Est-ce bien vrai que vous... venez de l'étranger ? demandait-il enfin comme malgré lui. Le courage lui manqua pour formuler la vraie question qu'il avait sur la langue : « Est-ce bien vrai que vous êtes le prince Muichkine ? »

— Oui, j'arrive directement de la gare. Vous vouliez, je crois, me demander si c'est vrai que je suis le prince Muichkine, mais la politesse vous a empêché de me faire cette question.

— Hum... proféra le laquais surpris.

— Je vous assure que je ne vous mens pas et que vous n'en courrez aucune responsabilité à cause de moi. Si je me présente ainsi vêtu et avec ce paquet, il n'y a pas lieu de s'en étonner : actuellement ma situation n'est pas brillante.

— Hum... Voyez-vous, ce n'est pas de cela que j'ai peur. Je suis ici pour annoncer et tout à l'heure le secrétaire va sortir. Ce serait seulement dans le cas où vous... Puis-je vous demander si vous ne venez pas chez le général comme besogneux, pour solliciter un secours ?

— Oh ! non, à cet égard soyez parfaitement tranquille ; ce n'est pas cela qui m'amène.

— Excusez-moi, j'avais eu cette idée en considérant votre mise. Attendez le secrétaire ; pour le moment le général est occupé avec un colonel, mais vous allez voir arriver le secrétaire... de la Compagnie.

— Si je dois attendre longtemps, je vous demanderai la permission de fumer ici quelque part. J'ai sur moi une pipe et du tabac.

— Fumer ? se récria avec indignation le valet de chambre qui semblait à peine en croire ses oreilles ; — fumer ? Non, vous ne pouvez pas fumer ici, et vous n'auriez même pas dû y songer. Hé... c'est renversant !

— Oh ! il ne s'agissait pas pour moi de fumer dans cette chambre ; je sais bien que ce n'est pas permis ; je voulais seulement vous prier de m'indiquer un endroit où je pusse allumer une pipe, parce que j'ai cette habitude, et voilà trois heures que je n'ai pas fumé. Du reste, c'est comme il vous plaira ; vous savez, il y a un proverbe qui dit : Dans un monastère étranger...

— Eh bien, tel que vous êtes, comment vous annoncerais-je ? grommela presque involontairement le domestique. — D'abord, comme visiteur, votre place n'est pas ici, mais au salon, et, en restant dans l'antichambre, vous m'exposez à recevoir des reproches... Et vous avez l'intention d'habiter chez nous, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en jetant encore un regard oblique sur le petit paquet qui ne cessait de le faire loucher.

— Non, je n'y songe pas. Lors même qu'on me le proposerait, je ne resterais pas ici. Le seul but de ma visite est de faire connaissance avec les maîtres de la maison, — rien de plus.

Cette réponse parut fort équivoque au soupçonneux valet de chambre.

— Comment ! faire connaissance ? reprit-il avec étonnement ; — mais vous avez commencé par me dire que vous veniez pour

affaire !

— J'ai peut-être exagéré en parlant d'affaire. Oui, si vous voulez, c'est bien une affaire qui m'amène, en ce sens que j'ai un conseil à demander, mais je désire surtout me présenter à la famille Épantchine, parce que la générale est aussi une Muichkine et que nous nous trouvons être, elle et moi, les deux derniers descendants de cette race.

Les derniers mots du prince mirent le comble à l'inquiétude du domestique.

— Ainsi, par-dessus le marché, vous êtes un parent ? fit-il abasourdi.

— À peine. Sans doute, à la rigueur, cette parenté existe, mais elle est si éloignée qu'on peut la considérer comme nulle. Étant à l'étranger, j'ai une fois écrit à la générale et elle ne m'a pas répondu. Malgré cela, de retour ici, j'ai cru devoir me rappeler à son attention. J'entre dans toutes ces explications afin de dissiper vos doutes, parce que je vois que vous êtes toujours inquiet. Annoncez le prince Muichkine, et dès qu'on aura entendu ce nom, on sera fixé sur l'objet de ma visite. On me recevra ou on ne me recevra pas : dans le premier cas, ce sera bien ; dans le second, ce sera peut-être encore mieux. Mais je crois qu'on ne peut pas ne pas me recevoir ; la générale voudra voir l'unique représentant actuel de la famille dont elle sort ; d'après ce qui m'a été dit, elle prise très-haut sa naissance.

Plus le prince mettait de simplicité et de bonhomie dans ses paroles, plus il se faisait de tort aux yeux du valet de chambre. Celui-ci ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'une conversation très-convenable entre gens de même condition sociale de-

vient souverainement déplacée entre un visiteur et un laquais. Or, comme les domestiques sont beaucoup moins bêtes que leurs maîtres ne se le figurent d'ordinaire, deux suppositions s'offrirent à l'esprit du valet de chambre : ou bien le prince était un quémendeur venu pour solliciter un secours, ou bien c'était tout bonnement un imbécile, car un prince intelligent ne serait pas resté dans l'antichambre et n'aurait pas raconté ses affaires à un larbin. Dans un cas comme dans l'autre, pouvait-on annoncer un pareil individu ?

— Vous devriez pourtant entrer au salon, observa le domestique d'un ton plus pressant que jamais.

— Si j'étais allé m'asseoir là, je n'aurais pas pu vous fournir toutes ces explications, répondit le prince avec un gai sourire, — et vous resteriez encore sous l'influence des préventions qu'a éveillées en vous la vue de mon manteau et de mon petit paquet. À présent, peut-être jugerez-vous inutile d'attendre le secrétaire et irez-vous m'annoncer vous-même.

— Je ne puis annoncer un visiteur tel que vous sans avoir pris l'avis du secrétaire. D'ailleurs, tantôt le général a fait défendre la porte de son cabinet ; il ne veut pas être dérangé tant qu'il est avec le colonel, mais cette consigne ne s'applique pas à Gabriel Ardalionovitch.

— C'est un fonctionnaire ?

— Gabriel Ardalionovitch ? Non. Il est au service de la Compagnie. Débarrassez-vous au moins de votre paquet.

— C'est ce que je voulais faire ; du moment que vous permettez... Si j'ôtai aussi mon manteau ?

— Sans doute ; vous ne pouvez pas le garder pour vous présenter au général.

Le prince se leva et ôta vivement son manteau, sous lequel il portait un veston assez convenable, bien que râpé. Sur son gilet serpentait une chaîne d'acier ; la montre était en argent et de fabrication genevoise.

Quoique le laquais tînt cet homme-là pour un imbécile, il finit par se douter qu'il contrevenait aux lois de la bienséance en s'entretenant ainsi, lui, domestique, avec un visiteur. Pourtant le prince lui plaisait, dans son genre, bien entendu. Mais, à un autre point de vue, il excitait en lui une violente indignation.

— Et la générale, quand reçoit-elle ? demanda Muichkine après s'être rassis à son ancienne place.

— Ce n'est pas mon affaire. Ses heures de réception varient suivant les personnes. Pour la modiste, madame est visible dès onze heures. Gabriel Ardalionovitch est aussi reçu plus tôt que les autres, et même au moment du premier déjeuner.

— En hiver, la température des appartements est meilleure ici qu'à l'étranger ; là-bas, à la vérité, l'air extérieur est plus chaud que chez nous, mais les maisons sont inhabitables, l'hiver, pour un Russe qui n'est pas encore fait au climat.

— On ne les chauffe pas ?

— Si, mais elles ne sont pas construites de la même manière qu'en Russie, c'est un autre système de poêles et de fenêtres.

— Hum ! Et vous êtes resté longtemps à l'étranger ?

— Quatre ans. Du reste, j'ai presque toujours habité le même endroit, j'étais dans un village.

— Vous devez vous trouver bien dépaysé chez nous ?

— C'est vrai. Le croirez-vous ? je m'étonne de n'avoir pas oublié la langue russe. Tenez, à présent je cause avec vous et je me dis en moi-même : « Mais c'est que je parle bien ! » Peut-être est-ce pour cela que je parle tant. Depuis hier, vraiment, j'éprouve un besoin continuel de parler russe.

— Hum ! hé ! vous avez demeuré à Pétersbourg autrefois ? (Le laquais avait beau faire, il lui était impossible de ne pas donner la réplique à un interlocuteur si poli.)

— À Pétersbourg ? Je n'y ai guère séjourné qu'en passant. Dans ce temps-là, je ne savais rien de la Russie et maintenant il s'y est, dit-on, produit tant de changements que ceux qui la connaissaient sont obligés de l'étudier à nouveau. Ici on parle beaucoup, en ce moment, des institutions judiciaires.

— Hum !... c'est vrai qu'il y a des institutions judiciaires. Et là-bas, est-ce que la justice est mieux rendue qu'ici ?

— Je n'en sais rien. J'ai entendu dire beaucoup de bien de nos tribunaux. Chez nous, par exemple, la peine de mort n'existe pas.

— Et elle existe à l'étranger ?

— Oui. J'ai vu une exécution en France, à Lyon, où j'étais allé avec Schneider.

— On pend ?

— Non, en France on coupe la tête.

— Eh bien, il crie ?

— Allons donc ! cela se fait en un instant. On couche l'homme sur une planche et le couteau tombe, un large couteau mis en mouvement par une machine appelée guillotine... La tête est tranchée si vite qu'on n'a pas même le temps de cligner l'œil. Les préparatifs sont pénibles. Ce qui est affreux, c'est quand on signifie l'arrêt au condamné, quand on lui fait sa toilette, quand on le garrotte, quand on le conduit à l'échafaud. La foule va voir cela et dans le public se trouvent même des femmes, quoique l'opinion désapprouve chez elles cette curiosité.

— Ce n'est pas leur affaire.

— Sans doute ! sans doute ! assister à un pareil supplice !... Le coupable, un certain Legros, était un homme intelligent, intrépide, dans la force de l'âge. Eh bien, vous me croirez ou vous ne me croirez pas, en montant à l'échafaud, il pleurait, il était blanc comme une feuille de papier. Est-ce que c'est possible ? Est-ce que ce n'est pas épouvantable ? Voyons, qui donc pleure d'effroi ? Je ne pensais pas que la frayeur pût arracher des larmes à quelqu'un qui n'était pas un enfant, mais un adulte, à un homme de quarante-cinq ans qui n'avait jamais pleuré. Que se passe-t-il donc dans l'âme durant cette minute ? À quelles affres est-elle en proie ? C'est un attentat commis sur l'âme, rien de plus ! Il est dit : « Ne tue pas », et, parce qu'un homme a tué, on le tue aussi ! Non, ce n'est pas permis. Il y a déjà un mois que j'ai vu cela et ce spectacle est toujours présent devant mes yeux. J'en ai rêvé cinq fois.

Le prince s'était animé en parlant et une légère rougeur colorait son visage pâle, quoiqu'il n'élevât pas la voix plus que de cou-

tume. Le valet de chambre l'écoutait avec un vif intérêt.

— Au moins, avec ce genre de supplice, on ne souffre pas longtemps, observa-t-il.

— Ce que vous venez de dire est précisément ce que tout le monde dit, répliqua le prince en s'échauffant, — et c'est pour cela qu'on a inventé la guillotine. Eh bien, moi, pendant que j'assistais à cette exécution, je me disais : Qui sait si la rapidité de la mort ne la rend pas encore plus cruelle ? Cela vous paraît ridicule, absurde, mais, pour peu qu'on se représente les choses, une pareille idée vient naturellement à l'esprit. Figurez-vous, par exemple, un homme mis à la torture : son corps est couvert de plaies ; par suite, la douleur physique le distrait de la souffrance morale, si bien que, jusqu'à la mort, ses blessures seules constituent son supplice. Or la principale, la plus cuisante souffrance n'est peut être pas causée par les blessures, mais par la conviction que dans une heure, puis dans dix minutes, puis dans une demi-minute, puis dans un instant votre âme s'envolera de votre corps, que vous ne serez plus un homme, et que cela est certain ; le pire, c'est cette certitude. Le plus horrible, ce sont ces trois ou quatre secondes durant lesquelles, la tête dans la lunette, vous entendez au-dessus de vous glisser le couperet. Savez-vous que ce n'est point là une fantaisie de mon imagination personnelle et que beaucoup ont tenu le même langage ? Je suis tellement convaincu de cela que je vous dirai carrément ma façon de penser. Il n'y a aucune proportion entre la peine de mort et le meurtre qu'elle prétend punir : l'une est infiniment plus atroce que l'autre. L'homme que des brigands assassinent, celui qu'on égorge la nuit, dans un bois, n'importe comment, espère jusqu'à la dernière minute conserver la vie. On a vu des gens qui, le couteau dans la

gorge, espéraient encore, fuyaient, suppliaient. Mais ici ce dernier reste d'espoir qui rend la mort dix fois plus douce, on vous le supprime radicalement ; ici il y a une sentence, et la certitude que vous n'y échapperez pas constitue à elle seule un supplice tel qu'il n'en est pas de plus affreux au monde. Placez un soldat devant la bouche d'un canon dans une bataille, et tirez sur lui, il espérera encore, mais lisez à ce même soldat son arrêt de mort, il deviendra fou ou se mettra à pleurer. Qui a dit que la nature humaine pouvait supporter cela sans s'abîmer dans la folie ? Pourquoi cette inutile cruauté ? Il existe peut-être un homme à qui on a donné lecture d'une condamnation capitale et qu'on a laissé un moment en proie à la terreur, pour lui dire ensuite : « Va-t'en, tu es gracié ». Eh bien, cet homme-là pourrait raconter ses impressions. Le Christ lui-même a parlé de cet épouvantable supplice. Non, il n'est pas permis d'en user ainsi avec un être humain !

Le valet de chambre n'aurait pu exprimer ses sentiments comme le faisait le prince, mais l'émotion qu'il éprouvait se manifestait sur son visage.

— Si vous désirez tant fumer, dit-il, — eh bien, vous le pouvez, mais dépêchez-vous, afin d'être ici quand on vous demandera. Tenez, vous voyez cette porte, sous le petit escalier. Entrez là, il y a à droite une petite pièce où vous pourrez allumer une pipe ; seulement, ouvrez le vasistas pour qu'on ne sente pas l'odeur du tabac...

Mais le prince n'eut pas le temps d'aller fumer. Dans l'anti-chambre entra tout à coup un jeune homme qui tenait en main des papiers. Le valet de chambre se mit en devoir de lui ôter sa pelisse. Le jeune homme jeta un rapide coup d'œil sur le prince.

— Gabriel Ardalionovitch, commença le laquais d'un ton confidentiel et presque familier, — c'est un homme qui s'est présenté sous le nom de prince Muichkine et qui se dit parent de madame ; il est arrivé tout à l'heure de l'étranger avec un petit paquet, seulement...

Le prince n'en entendit pas davantage, parce que le valet de chambre se mit à parler tout bas. Gabriel Ardalionovitch écoutait attentivement et regardait le prince avec plus de curiosité. À la fin, il cessa d'écouter et s'approcha vivement du visiteur.

— Vous êtes le prince Muichkine ? demanda-t-il avec une politesse et une affabilité extrêmes. C'était un jeune homme de vingt-huit ans, fort bien de sa personne : blond, de taille moyenne, le menton virgulé d'une petite impériale, il avait une figure intelligente et très-belle. Seulement, l'amabilité de son sourire semblait factice ; en vain il affectait la bonhomie et la gaieté, son regard était fixe et interrogateur.

« Il doit avoir une tout autre mine quand il est seul, et peut-être ne rit-il jamais », pensa le prince.

Il se hâta de fournir sur sa personnalité tous les renseignements qu'il put, répétant à peu de chose près ce qu'il avait déjà dit au valet de chambre et à Rogojine.

— N'avez-vous pas, il y a un an ou même moins longtemps, adressé de Suisse une lettre à Élisabeth Prokofievna ? demanda Gabriel Ardalionovitch rappelant ses souvenirs.

— Effectivement.

— Alors on vous connaît ici et certainement on se souvient de vous. Vous désirez voir Son Excellence ? Je vais vous annoncer...

Dans un instant le général sera libre. Mais vous devriez, en attendant, passer au salon... Pourquoi est-il ici ? ajouta-t-il d'un ton sévère en s'adressant au domestique.

— Je vous dis que c'est lui-même qui a voulu...

Sur ces entrefaites s'ouvrit brusquement la porte du cabinet ; de cette pièce sortit un militaire qui tenait à la main un portefeuille et parlait haut en prenant congé du maître de la maison.

— Tu es là, Gania ? Viens donc ici ! cria quelqu'un du cabinet.

Après avoir fait au prince un léger salut, Gabriel Ardalionovitch s'élança dans la chambre où on l'appelait.

Au bout de deux minutes, la porte s'ouvrit de nouveau et la voix sonore du secrétaire se fit entendre :

— Donnez-vous la peine d'entrer, prince, dit-il courtoisement.

I • Chapitre 3

Lorsque le visiteur parut, Ivan Fédorovitch Épantchine, debout au milieu de son cabinet, le considéra avec une curiosité extraordinaire et fit même deux pas au-devant de lui. Le prince s'approcha du général et se nomma.

— Eh bien, répondit le maître de la maison, — en quoi puis-je vous servir ?

— Je n'ai aucune affaire pressante ; mon but était seulement de faire connaissance avec vous. Je ne voudrais pas vous déran-

ger, car je ne connais ni votre jour ni vos heures... Mais moi-même j'arrive à l'instant du chemin de fer... je reviens de Suisse.

Le général allait sourire, mais la réflexion l'en empêcha ; il resta un moment pensif, cligna les yeux, examina une seconde fois son visiteur des pieds à la tête, puis, d'un geste rapide, lui indiqua une chaise. Lui-même s'assit un peu de côté et se tourna vers le prince comme un homme impatient de savoir ce qu'on lui veut. Gania, debout dans un coin du cabinet, débrouillait des papiers épars sur un bureau.

— En général, je n'ai pas beaucoup de temps pour faire des connaissances, observa Ivan Fédorovitch, — mais comme vous avez sans doute votre but, je...

— Je me doutais bien, interrompit le prince, — que vous ne manqueriez pas de voir dans ma visite quelque but particulier. Mais je vous assure qu'en dehors du plaisir de faire votre connaissance, aucun motif spécial ne m'amène.

— Certes, le plaisir n'est pas moins grand pour moi, mais on ne peut pas toujours s'amuser ; vous savez, on a aussi des affaires... En outre, jusqu'à présent je ne puis rien découvrir de commun entre nous... aucune cause, pour ainsi dire...

— Il n'y a pas de cause, à coup sûr, et, sans doute, pas grand'chose de commun. Car, si je suis le prince Muichkine et si votre épouse est issue de notre race, ce n'est pas une raison, évidemment ; je le comprends très-bien. Pourtant je n'en ai pas d'autre. Je viens de passer plus de quatre ans à l'étranger, et dans quel état me trouvais-je quand j'ai quitté la Russie ! J'étais presque fou. Alors déjà je ne connaissais rien, et maintenant c'est encore pire. J'ai besoin de bonnes gens ; tenez, j'ai même une affaire et

je ne sais à quelle porte frapper. À Berlin déjà je me disais : « Ce sont presque des parents, je m'adresserai d'abord à eux ; peut-être nous serons-nous utiles les uns aux autres, — si ce sont de braves gens. » J'avais entendu dire que vous l'étiez.

— Bien reconnaissant, fit le général surpris ; — permettez-moi de vous demander où vous êtes descendu.

— Je ne suis encore descendu nulle part.

— Alors vous êtes venu directement chez moi au sortir du wagon ? Et... avec vos bagages ?

— Je n'ai pour tout bagage qu'un petit paquet contenant du linge ; habituellement je le porte à la main. J'ai encore le temps de chercher un logement d'ici à ce soir.

— Ainsi vous avez toujours l'intention de louer un logement ?

— Oh ! oui, sans doute.

— D'après vos paroles, je pensais que vous comptiez vous installer chez moi.

— Pour cela il aurait fallu tout au moins que vous me l'eussiez proposé, et j'avoue que, même en ce cas, je n'y aurais pas consenti. Non que j'aie quelque raison de refuser, mais parce que... cela n'est pas dans mon caractère.

— Alors j'ai bien fait de ne pas vous inviter. Permettez-moi, prince, de tirer la conclusion de notre entretien : nous venons de reconnaître, vous et moi, qu'il ne peut être question entre nous de parenté, — quelque flatteur que cela eût été pour moi, bien entendu, — par conséquent...

— Par conséquent, je n'ai plus qu'à m'en aller ? acheva le visiteur, qui se leva en souriant d'un air gai, bien que sa situation fût évidemment des plus critiques. — En vérité, général, malgré mon inexpérience absolue de la vie pétersbourgeoise, je pressentais que notre entrevue ne pouvait aboutir à un autre résultat. Eh bien, mieux vaut peut-être qu'il en soit ainsi... Du reste, quand j'ai écrit, on n'a pas non plus répondu à ma lettre... Allons, adieu et pardonnez-moi de vous avoir dérangé.

La physionomie du prince respirait en ce moment une bonhomie si franche, son sourire était si exempt de toute amertume qu'à cette vue un changement instantané se produisit dans les dispositions du général.

— Vous savez, prince, dit-il d'une voix qui n'était plus la même que tout à l'heure, — moi, c'est vrai, je ne vous connais pas, mais Élisabeth Prokofievna voudra peut-être vous voir à cause de la communauté du nom... Veuillez attendre un instant, si vous n'êtes pas trop pressé.

— Oh ! tout mon temps est à moi, répondit le visiteur, et il déposa aussitôt sur la table son chapeau mou à bords arrondis. — Je l'avoue, je comptais que peut-être Élisabeth Prokofievna se rappellerait avoir reçu une lettre de moi. Tantôt, quand j'attendais là dans l'antichambre, votre domestique croyait avoir affaire à un pauvre venu chez vous pour solliciter une aumône ; je me suis aperçu de cela, et il est probable que vos gens ont reçu à cet égard des instructions rigoureuses. Mais, je vous l'assure, on s'est mépris sur l'objet de ma visite ; mon seul but, en me rendant ici, était d'entrer en rapport avec vous. Malheureusement, je crains de vous avoir dérangé.

— Voici ce que je vous dirai, prince, reprit le général avec un gai sourire : — Si vous êtes réellement ce que vous paraissez être, il me sera agréable de cultiver votre connaissance ; seulement, voyez-vous, je suis un homme occupé : à présent j'ai encore à lire et à signer quelques papiers, ensuite j'irai chez Son Altesse et de là au service. Dans ces conditions, malgré tout le plaisir que j'éprouve à me trouver avec les gens... comme il faut, bien entendu, cependant... Du reste, je suis si convaincu de votre excellente éducation que... Mais quel âge avez-vous, prince ?

— Vingt-six ans.

— Ouf ! Je vous croyais beaucoup plus jeune.

— Oui, on dit que je ne parais pas mon âge. Mais j'apprendrai à ne pas vous déranger, et cela me sera facile parce que moi-même je n'aime pas à gêner les autres... Et puis, enfin, je ne vois pas trop ce qui pourrait nous rapprocher, car, à en juger d'après les apparences, il ne doit pas y avoir beaucoup de points communs entre nous. À la vérité, bien souvent il semble qu'il n'y ait pas de points communs et il y en a beaucoup. La paresse humaine est cause qu'on ne les remarque pas... Mais, du reste, je commence peut-être à vous ennuyer ? On dirait que vous...

— Deux mots : vous possédez quelque fortune, ou, peut-être, vous songez à vous occuper d'une façon quelconque ? Excusez-moi de vous parler avec tant de...

— Laissez donc ! Votre question est toute naturelle et je me l'explique très-bien ; je n'ai pour le moment aucune fortune ; je n'ai pas non plus d'occupation et il m'en faudrait. Jusqu'à présent ce sont des étrangers qui ont pourvu à mon entretien ; quand j'ai quitté la Suisse, Schneider, le professeur chez qui

j'étais en traitement, m'a donné juste l'argent nécessaire pour mon voyage, de sorte qu'il ne me reste plus maintenant que quelques kopecks. J'ai, il est vrai, une affaire et j'aurais besoin d'un conseil, mais...

— Dites-moi, sur quoi donc comptez-vous pour vivre en attendant ? Quelles étaient vos intentions ? interrompit le général.

— Je voulais travailler n'importe comment...

— Oh ! mais vous êtes philosophe ; du reste... vous connaissez-vous des talents, des aptitudes quelconques, j'entends, de celles qui procurent le pain quotidien ? Excusez-moi encore une fois...

— Oh ! vous n'avez pas à vous excuser. Non, je crois n'avoir ni talents ni aptitudes spéciales. Ce serait plutôt le contraire, attendu que, par suite de mon état maladif, je n'ai pu recevoir qu'une instruction incomplète. Mais, pour ce qui est de gagner mon pain, il me semble...

Le général coupa encore la parole au visiteur et se remit à le questionner. Le prince fit de nouveau le récit de son existence. Il se trouva qu'Ivan Fédorovitch avait entendu parler de Pavlichtcheff et même l'avait connu personnellement. Muichkine lui-même ne pouvait dire pourquoi cet homme s'était chargé de son éducation, — peut-être était-ce simplement parce qu'il avait été autrefois l'ami de son père. Resté orphelin dans un âge encore tendre, le prince avait été élevé à la campagne, car sa santé exigeait l'air des champs. Pavlichtcheff l'avait confié à de vieilles dames, ses parentes, qui étaient propriétaires en province ; on avait donné à l'enfant d'abord une gouvernante, puis un gouverneur. Le prince déclara, du reste, que, bien qu'il se rappelât tout, il y avait beaucoup de choses dont il ne pouvait fournir une expli-

cation satisfaisante, parce qu'elles étaient demeurées fort obscures pour lui. En se répétant, les accès de sa maladie l'avaient rendu presque complètement idiot (ce fut le mot même dont il se servit).

— Finalement, poursuivit le narrateur, — Pavlitchtcheff rencontra un jour à Berlin le professeur Schneider, un médecin suisse qui s'occupe spécialement de ces maladies-là, et qui a créé dans le canton du Valais un établissement psychiatrique où il traite l'idiotisme et la folie par l'hydrothérapie et la gymnastique ; il donne aussi l'instruction à ses pensionnaires et se charge de tout ce qui concerne leur développement intellectuel. Voilà bientôt cinq ans que Pavlichtcheff m'a fait entrer dans la maison de santé dirigée par ce docteur ; lui-même, il y a deux ans, a été emporté par une mort subite qui ne lui a pas laissé le temps de mettre ordre à ses affaires. Cela n'a pas empêché Schneider de me garder chez lui pendant deux années encore. Grâce aux soins qu'il m'a prodigués, je vais beaucoup mieux, mais je ne suis pas guéri. Cependant je désirais vivement retourner en Russie. À la fin est survenue une circonstance qui l'a décidé à me laisser partir.

Ce récit étonna grandement le général.

— Et vous ne connaissez décidément personne en Russie ? demanda-t-il.

— Maintenant non, mais j'espère... d'ailleurs, j'ai reçu une lettre...

— Du moins, interrompit Ivan Fédorovitch, qui n'avait pas bien entendu les derniers mots du prince, — vous avez appris

quelque chose, et votre maladie ne vous empêcherait pas d'occuper, par exemple, un emploi facile dans une administration ?

— Oh ! non sans doute. Et même je désirerais fort avoir un emploi, parce que je veux voir un peu de quoi je suis capable. Pendant les quatre années que j'ai passées en Suisse, j'ai toujours étudié, quoique d'une façon peu systématique, suivant une méthode propre à Schneider. De plus, j'ai pu lire beaucoup de livres russes.

— Des livres russes ? Alors vous lisiez et écrivez couramment ?

— Oui, certes.

— Très-bien ; et avez-vous une belle main ?

— Une main superbe. Sous ce rapport, je possède un véritable talent et je puis me vanter d'être un calligraphe. Donnez-moi ce qu'il faut pour écrire, je vous le prouverai à l'instant même, dit le prince avec feu.

— Volontiers, C'est même nécessaire. J'aime cet empressement que vous montrez, prince ; vous êtes vraiment fort gentil.

— Comme vous êtes bien monté en fournitures de bureau ! Que de crayons, que de plumes vous avez ! Un fameux papier, ferme, épais... Et quel beau cabinet que le vôtre ! Voilà un paysage que je connais : c'est une vue suisse. Cela a été certainement fait d'après nature, et je suis sûr d'avoir vu ce lieu ; c'est dans le canton d'Uri...

— Cela est fort possible, quoique cette toile ait été achetée ici. Gania, donnez du papier au prince ; tenez, voici des plumes et du papier ; mettez-vous, s'il vous plaît, à cette petite table. Qu'est-ce

que c'est ? demanda ensuite le général au secrétaire, qui venait de prendre dans son portefeuille et présentait à son patron une épreuve photographique de grand format : — bah ! Nastasia Philippovna ! C'est elle-même, elle-même qui t'a envoyé cela, elle-même ? questionna-t-il avec une extrême curiosité.

— Elle me l'a donné tout à l'heure, quand je suis allé la complimenter. Il y avait longtemps que je le lui demandais. Je ne sais si ce n'est pas une malice à mon adresse, parce qu'en un pareil jour je me suis présenté chez elle les mains vides, sans cadeau, ajouta Gania avec un sourire désagréable.

— Eh non ! répliqua du ton le plus convaincu Ivan Fédorovitch, — quelle tournure d'esprit tu as ! Une malice, quand elle est si peu intéressée ! Et, d'ailleurs, quel cadeau aurais-tu pu lui faire ? À moins de lui donner ton portrait ? À propos, elle ne te l'a pas encore demandé ?

— Non, elle ne me l'a pas encore demandé et peut-être ne me le demandera-t-elle jamais. Vous n'avez pas oublié sans doute, Ivan Fédorovitch, la soirée d'aujourd'hui ? Vous êtes de ceux qui ont été invités tout particulièrement.

— Je m'en souviens, je m'en souviens, et j'irai, à coup sûr. Je crois bien, un jour de naissance, un vingt-cinquième anniversaire ! Hum... Allons, soit, Gania, je vais te révéler un secret. Prépare-toi. Elle a promis à Afanase Ivanovitch et à moi que ce soir, chez elle, elle dirait le dernier mot : être ou ne pas être ! Ainsi vois.

Un trouble soudain s'empara de Gania, qui pâlit légèrement.

— Bien vrai, elle a dit cela ? demanda-t-il d'une voix tremblante.

— Elle nous a fait cette promesse avant-hier. Nos communes instances la lui ont arrachée. Seulement, elle nous avait priés de te laisser pour le moment dans l'ignorance de la chose.

Le général tenait ses yeux fixés sur Gania, dont l'effarement lui causait un visible déplaisir.

— Rappelez-vous, Ivan Fédorovitch, dit avec agitation le jeune homme, — qu'elle m'a laissé toute liberté de me décider jusqu'à ce qu'elle-même ait pris une résolution, et qu'alors encore j'aurai mon mot à dire...

— Ainsi tu... ainsi tu... balbutia le général saisi d'une frayeur subite.

— Je ne dis rien.

— Voyons, comment veux-tu en user avec nous ?

— Je ne refuse pas. Je ne me suis peut-être pas exprimé si...

— Il ferait beau voir que tu refusasses ! s'écria le général donnant un libre cours à son mécontentement. — Ici, mon ami, il ne s'agit pas pour toi de ne pas refuser, il s'agit d'accepter avec empressement, avec joie, avec bonheur... Qu'est-ce qui se passe chez toi ?

— Qu'importe cela ? À la maison tout dépend de ma volonté. Mon père, selon sa coutume, fait des extravagances, il est devenu un fieffé polisson ; j'ai même cessé de lui parler, mais je le tiens en respect, et, vraiment, sans ma mère, je lui montrerais la porte. Naturellement, ma mère ne fait que pleurer et ma sœur ne déco-

lère pas. J'ai fini par leur déclarer carrément qu'il n'appartient qu'à moi de décider de mon sort, que je suis le maître dans la maison, et que j'entends... être obéi. C'est à ma sœur que j'ai dit tout cela, mais ma mère était présente.

— Et moi, mon ami, je continue à n'y rien comprendre, observa d'un air pensif Ivan Fédorovitch en haussant un peu les épaules et en écartant les bras. — Dernièrement Nina Alexandrovna est venue aussi gémir et se désoler chez moi, tu te rappelles le jour de sa visite ? « Qu'est-ce que vous avez ? » voulus-je savoir. Sa réponse m'apprit qu'elle considérait ce mariage comme un déshonneur pour sa famille. « Quel déshonneur y a-t-il donc là ? permettez-moi de vous le demander. Qui peut reprocher quelque chose à Nastasia Philippovna ou signaler le moindre mal dans sa conduite ? Serait-ce parce qu'elle a été avec Totzky ? Mais c'est tellement absurde, surtout étant données certaines circonstances : « Vous ne l'admettriez pas, dit-elle, dans la société de vos filles ! » Eh bien, celle-là est forte ! Ah çà, Nina Alexandrovna ! c'est vraiment ne pas comprendre, ne pas comprendre...

— Sa position ? fit Gania achevant la phrase du général : — elle la comprend ; ne soyez pas fâché contre elle. Du reste, ce jour-là, je lui ai lavé la tête pour lui apprendre à ne pas s'ingérer dans les affaires des autres. Pourtant, si tout va encore passablement à la maison, c'est seulement parce que le dernier mot n'a pas encore été dit, mais il y a de l'orage dans l'air. Si ce soir le dernier mot est prononcé, ce sera du même coup la tempête déchaînée chez nous.

Le prince entendit toute cette conversation, assis dans le petit coin où il s'appliquait à fournir la preuve de son talent calligra-

phique. Quand il eut fini, il s'approcha de la table pour remettre son papier au général.

— Ainsi c'est Nastasia Philippovna ? proféra-t-il en examinant avec curiosité le portrait : — elle est étonnamment belle ! ajouta-t-il aussitôt du ton le plus chaleureux, et il n'exagérait pas. Coiffée sans recherche, comme on l'est chez soi, vêtue d'une robe de soie noire dont la façon élégante n'excluait pas la simplicité, telle Nastasia Philippovna était représentée sur cette épreuve photographique ; elle paraissait avoir des cheveux châains, un front pensif, des yeux noirs et profonds ; son visage, assez maigre, peut-être pâle, exprimait la passion avec quelque chose d'arrogant, semblait-il... Gania et Ivan Fédorovitch jetèrent sur le prince un regard surpris...

— Comment, Nastasia Philippovna ? Est-ce que vous connaissez aussi Nastasia Philippovna ? demanda le général.

— Oui ; je ne suis que depuis vingt-quatre heures en Russie et je connais déjà cette belle personne, répondit le prince ; là-dessus, il rapporta sa rencontre avec Rogojine et tout ce que ce dernier lui avait raconté.

— Voilà encore des nouvelles ! dit le général repris par l'inquiétude : il avait écouté fort attentivement le récit du prince, et maintenant ses yeux semblaient vouloir fouiller dans l'âme de Gania.

— Il ne s'agit probablement que d'une polissonnerie, murmura le secrétaire un peu troublé, lui aussi, par ce qu'il venait d'apprendre, — c'est un fils de marchand qui s'amuse. J'ai déjà entendu parler de lui.

— Moi aussi, mon ami, j'ai entendu parler de lui, reprit Ivan Fédorovitch. — C'était après l'affaire des boucles d'oreilles : Nastasia Philippovna a raconté toute l'histoire. Mais maintenant c'est autre chose. Peut-être y a-t-il ici, en effet, un million et... une passion. Mettons que cette passion soit celle d'un polisson, elle peut n'en être pas moins violente pour cela, et on sait de quoi ces messieurs sont capables quand ils ont bu !... Hum !... pourvu qu'il n'arrive pas quelque anecdote ! acheva d'un air soucieux le général.

— Vous avez peur du million ? remarqua en souriant Gania.

— Et toi pas, sans doute ?

— Comment l'avez-vous trouvé, prince ? demanda soudain Gania à Muichkine. — Vous a-t-il fait l'effet d'un homme sérieux ou seulement d'un gouapeur ? Personnellement, quel est votre avis ?

Au moment où Gania posait cette question, quelque chose de particulier se produisait en lui. C'était comme une idée nouvelle qui enflammait son cerveau et mettait des éclairs dans ses yeux. Quant au général, dont l'inquiétude était très-réelle, il regarda aussi le prince, mais sans paraître compter beaucoup sur cette source d'informations.

— Je ne sais que vous dire, répondit Muichkine, — mais il m'a semblé qu'il y avait en lui beaucoup de passion, et même une passion malade. D'ailleurs, il a encore l'air très-souffrant. Il se peut fort bien qu'il soit de nouveau forcé de s'aliter dans quelques jours, surtout s'il ne se ménage pas.

— Ah ! Ainsi, telle a été votre impression ? fit Ivan Fédorovitch se raccrochant à cette idée.

— Oui.

Gania s'adressa en souriant au général :

— Peu importe qu'il soit dans le cas de retomber malade d'ici à quelques jours. Il ne faut pas tant de temps aux anecdotes de ce genre pour se produire, et il peut en arriver une avant ce soir.

— Hum !... sans doute... Oui, cela est possible, et alors tout dépendra des dispositions de Nastasia Philippovna, reprit le général.

— Et vous savez comme elle est drôle parfois ?

— Que veux-tu dire ? s'écria Ivan Fédorovitch tout déconcerté.
— Écoute, Gania, je t'en prie, aujourd'hui ne la contredis pas, et tâche, tu sais, d'être... en un mot, d'être gentil... Hum !... pourquoi fais-tu cette grimace ? Écoute, Gabriel Ardalionovitch, c'est maintenant ou jamais le moment de le dire : qu'avons-nous en vue ici ? Quant à mon intérêt personnel dans cette affaire, tu comprends que je n'ai pas lieu de m'en inquiéter ; de quelque façon que la question soit tranchée, elle le sera à mon avantage. Rien ne fera revenir Totzky sur la résolution qu'il a prise, par conséquent je ne cours aucun risque. Si donc je désire quelque chose à présent, c'est uniquement ton bien. Examine toi-même ; est-ce que tu n'as pas confiance en moi ? De plus, tu es un homme... un homme... en un mot, un homme intelligent, et je comptais sur toi... or c'est, dans le cas présent, c'est... c'est...

Gania vint encore en aide à l'embarras de son patron.

— C'est le principal, acheva-t-il, et ses lèvres se crispèrent en un sourire venimeux qu'il n'essaya pas de dissimuler. Ses yeux flamboyants étaient fixés sur ceux du général, comme s'il eût voulu lui faire lire toute sa pensée dans ce regard. Ivan Fédorovitch devint pourpre de colère.

— Eh bien, oui, l'esprit est le principal ! répliqua-t-il en regardant audacieusement son interlocuteur, — et tu es un homme ridicule, Gabriel Ardalionovitch ! on dirait que l'arrivée de ce marchand te fait plaisir, que tu vois là une issue pour toi. Mais ici précisément il aurait fallu procéder dès le début en homme intelligent, ici justement il faut comprendre et... et agir des deux côtés honnêtement, franchement, sinon... mieux valait prévenir à l'avance, pour ne pas compromettre les autres, d'autant plus que ce n'est pas le temps qui a manqué pour cela, et même il n'est pas encore trop tard à présent (le général releva ses sourcils d'un air significatif), quoiqu'il ne reste plus que quelques heures... Tu as compris ? Tu as compris ? En résumé, veux-tu ou ne veux-tu pas ? Si tu ne veux pas, dis-le et que ce soit fini. Personne ne vous retient, Gabriel Ardalionitch, personne ne vous entraîne de force dans un traquenard, si toutefois vous en voyez un là.

— Je veux, proféra à demi-voix mais d'un ton ferme Gania, qui ensuite baissa les yeux et garda un morne silence.

Cette réponse satisfait le général. Il s'était quelque peu emporté, mais déjà on voyait qu'il regrettait de n'avoir pas su se contenir. Tout à coup il se tourna vers le visiteur, et, à la pensée que celui-ci avait entendu la conversation précédente, une inquiétude subite se montra sur le visage d'Ivan Fédorovitch. Toutefois, cette impression s'évanouit en un instant : un seul regard jeté sur le prince suffit pour rassurer pleinement le général.

— Oh ! s'écria-t-il en considérant le spécimen de calligraphie que Muichkine venait de lui présenter ; — mais c'est un modèle d'écriture ! et un modèle rare encore ! Regarde donc, Gania, quel talent !

Sur une épaisse feuille de papier vélin le prince avait écrit la phrase suivante en caractères russes du moyen âge :

« L'humble igoumène Pafnoutii a apposé sa signature. »

— Voyez-vous, ceci, expliqua-t-il avec une joyeuse animation, — c'est la propre signature de l'igoumène Pafnoutii, relevée sur un manuscrit du quatorzième siècle. Ils signaient pareillement, tous ces igoumènes, tous ces métropolitains du temps passé, et avec quel goût parfois, avec quel soin consciencieux ! Se peut-il que vous n'ayez pas au moins la publication de Pogodine, général ? Ensuite j'ai reproduit un autre type : tenez, ici vous avez la grosse écriture ronde qui était en usage chez les Français au siècle dernier, certaines lettres ne sont même plus formées comme cela aujourd'hui, c'est l'écriture courante d'alors, celle des écrivains publics ; le spécimen qui m'a servi de modèle provient de l'un d'eux, — vous reconnaîtrez vous-même qu'elle n'est pas sans mérite. Regardez ces d et ces a si bien arrondis. J'ai transporté le caractère français dans les lettres russes, ce qui est fort difficile, mais j'y suis parvenu. Voici encore une belle et originale écriture, tenez, cette phrase : « Le zèle vient à bout de tout. » C'est l'écriture des chancelleries russes ou, si vous voulez, des bureaux de la guerre. On écrit ainsi les documents officiels qui doivent être adressés à des personnages importants. Les lettres sont rondes aussi, le caractère est noir, mais tracé avec un goût remarquable. Un calligraphe n'admettrait pas ces ornements ou, pour mieux dire, ces intentions d'ornements, tenez, voyez-vous,

ces petites queues inachevées, — mais l'ensemble a du cachet, et, vraiment, l'âme même de l'écrivain s'y trahit : il voudrait donner carrière à sa fantaisie, obéir aux inspirations de son talent, mais un militaire ne connaît que sa consigne et la plume s'arrête à mi-chemin, esclave de la discipline ; c'est délicieux ! Dernièrement, quand un échantillon de cette écriture m'est tombé sous les yeux, j'en ai été positivement frappé, et où le hasard me l'a-t-il fait rencontrer ? en Suisse ! Ça, c'est l'anglaise ordinaire : l'élégance ne peut pas aller plus loin, ici tout est exquis, ravissant, c'est la perfection. Voici maintenant une variante, une écriture mixte dont le modèle m'a été fourni par un commis voyageur français. Au fond, c'est toujours le type anglais, seulement les pleins sont un tantinet plus noirs et plus accusés ; remarquez aussi que l'ovale a subi de même une légère modification : il est un peu plus arrondi. En outre, cette écriture admet les fleurons. Or le fleuron est la chose la plus dangereuse ! Le fleuron exige un goût extraordinaire ; en revanche, si vous le réussissez, vous obtenez une écriture qui défie toute comparaison, c'est à en devenir amoureux !

— Oh, mais comme vous avez approfondi tout cela ! fit en riant le général. — Vraiment, batuchka, vous êtes plus qu'un simple calligraphe, vous êtes un artiste ! Hein, Gania, qu'en dis-tu ?

— C'est admirable, répondit le secrétaire, — et il a même conscience de sa mission, ajouta-t-il avec un rire moqueur.

— Ris tant que tu voudras, il y a là un avenir, reprit Ivan Fédorovitch. — Savez-vous, prince, à quel personnage seront adressées les écritures que nous allons vous faire faire ? On peut fort bien, comme entrée de jeu, vous allouer trente-cinq roubles par mois. Mais voilà qu'il est déjà midi et demi, continua-t-il en re-

gardant sa montre, — parlons affaires, prince, car je suis pressé, et nous n'aurons peut-être plus l'occasion de nous rencontrer aujourd'hui ! Rasseyez-vous donc encore pour une petite minute ; je vous ai déjà expliqué que je ne pourrais pas vous recevoir bien souvent, mais je désire sincèrement vous venir un tant soit peu en aide, entendons-nous, un tant soit peu, c'est-à-dire pourvoir à vos besoins les plus urgents ; mais, une fois casé, je vous laisserai vous débrouiller comme il vous plaira. Je vais vous chercher une petite place dans une chancellerie, vous n'y serez pas surchargé de besogne, mais il faudra être exact. Maintenant, pour le reste, écoutez : Gabriel Ardalionitch Ivolguine, mon jeune ami ici présent, dont je vous prie de faire la connaissance, habite en famille, c'est-à-dire avec sa mère et sa sœur ; ces dames ont chez elles deux ou trois chambres meublées et bien en ordre pour recevoir des locataires ; elles les louent, avec la table et le service, à des personnes munies de bonnes références. Nina Alexandrovna, j'en suis sûr, aura égard à ma recommandation. Pour vous, prince, c'est même plus qu'un trésor, d'abord parce qu'au lieu d'être isolé, vous serez, pour ainsi dire, dans le giron de la famille ; or, à mon avis, vous ne pouvez pas, dès le début, vous trouver seul dans une capitale comme Pétersbourg. Nina Alexandrovna et Barbara Ardalionovna, l'une mère, l'autre sœur de Gabriel Ardalionitch, sont des dames pour qui je professe la plus haute estime. La première est la femme d'un de mes anciens camarades, le général Ardalion Alexandrovitch, aujourd'hui retiré du service ; quoique par suite de certaines circonstances j'aie cessé de le voir, cela ne m'empêche pas de l'estimer dans son genre. Ce que j'en dis, prince, est pour vous faire comprendre que je vous recommande personnellement, si je puis ainsi parler, et que, par conséquent, je réponds en quelque sorte de vous. Le prix de la

pension est des plus modérés, et j'espère que votre traitement vous permettra bientôt de faire face à cette dépense. À la vérité, l'homme a aussi besoin d'argent de poche ; si peu que ce soit, il lui en faut ; mais vous ne vous fâchez pas, prince, si je vous fais observer que vous devriez plutôt éviter l'argent de poche, et, en général, l'argent dans la poche. Je parle ainsi d'après mon opinion sur vous. Mais, comme en ce moment votre bourse est tout à fait vide, pour commencer, permettez-moi de vous offrir ces vingt-cinq roubles. Naturellement, nous compterons plus tard, et si vous êtes un homme aussi droit et aussi loyal que le font supposer vos paroles, aucune difficulté ne pourra s'élever entre nous à ce propos. Si je m'intéresse tant à vous, c'est que j'ai certaines vues en ce qui vous concerne ; un jour vous les connaîtrez. Vous voyez, j'y vais tout à fait franchement avec vous. Gania, tu ne vois pas d'objection, j'espère, à ce que le prince loge dans votre demeure ?

— Oh ! pas du tout, au contraire ! Et maman sera enchantée... répondit poliment le jeune secrétaire.

— Vous avez déjà, je crois, un autre locataire ; comment l'appelle-t-on donc ? Ferd...? Fer...?

— Ferdychtchenko.

— Ah ! oui ; votre Ferdychtchenko ne me plaît pas : c'est un bouffon de très-mauvais goût. Et je ne comprends pas pourquoi Nastasia Philippovna l'encourage ainsi. Est-ce que, vraiment, c'est un parent à elle ?

— Oh ! non, c'est une pure plaisanterie ! Il n'y a pas la moindre parenté entre eux.

— Allons, que le diable l'emporte ! Eh bien, prince, êtes-vous content ?

— Je vous remercie, général, vous avez fait preuve d'une bonté extraordinaire à mon égard, d'autant plus que je ne vous demandais rien ; ce n'est pas par orgueil que je dis cela ; le fait est que je ne savais même pas où reposer ma tête. Tantôt, il est vrai, Rogojine m'a invité à l'aller voir.

— Rogojine ? Eh bien, non ; je vous conseillerais paternellement, ou, si vous l'aimez mieux, amicalement, d'oublier même monsieur Rogojine. En thèse générale, selon moi, vous ferez bien de borner vos relations à la famille dans laquelle vous allez vivre.

— Puisque vous êtes si bon, commença le prince, — tenez, j'ai une affaire, j'ai reçu avis...

— Allons, excusez-moi, interrompit le général, — à présent je n'ai plus une minute. Je vais vous annoncer à Élisabeth Prokofievna : si elle consent à vous voir tout maintenant (je tâcherai de vous présenter d'une façon qui l'y décide), je vous engage à profiter de l'occasion et à vous arranger pour lui plaire, car Élisabeth Prokofievna peut vous être fort utile ; vous portez, d'ailleurs, le même nom qu'elle. Si elle ne veut pas vous recevoir, n'insistez pas, ce sera pour une autre fois. Mais toi, Gania, regarde un peu ces comptes...

Ivan Fédorovitch sortit et le visiteur ne put aborder le sujet dont, à trois reprises déjà, il avait essayé de l'entretenir. Gania alluma une cigarette et en offrit une au prince ; celui-ci l'accepta, puis, n'osant parler de peur de déranger le secrétaire, il se mit à examiner le cabinet. Mais Gania donna à peine un coup d'œil à la feuille de papier couverte de chiffres sur laquelle le général avait

appelé son attention. Il était distrait ; son sourire, son regard, sa mine soucieuse frappèrent encore plus Muichkine quand les deux jeunes gens se trouvèrent seul à seul. Tout à coup il s'approcha du prince, qui, en ce moment, contemplait encore le portrait de Nastasia Philippovna.

— Ainsi, cette femme vous plaît, prince ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint en le perçant d'un regard sondeur.

Une arrière-pensée étrange semblait se cacher sous cette question.

— Son visage est étonnant, répondit le prince, — et elle n'a pas eu, j'en suis sûr, une destinée ordinaire. Le visage est gai, et elle a terriblement souffert, n'est-ce pas ? Les yeux le disent, voyez ces deux petits os, ces deux points sous les yeux, à la naissance des joues. Ce visage est fier, hautain, et je me demande si elle est bonne. Ah ! si elle était bonne, tout serait sauvé !

— Épouseriez-vous une pareille femme ? poursuivit Gania, dont le regard enflammé ne quittait pas le prince.

— Je n'en puis épouser aucune, je suis malade, répliqua ce dernier.

— Et Rogojine, est-ce qu'il l'épouserait ? Qu'en pensez-vous ?

— Oui, je crois qu'il l'épouserait, et pas plus tard que demain, mais huit jours après il l'assassinerait.

En entendant cette réponse, Gania fut pris d'un tel frisson que le prince eut peine à retenir un cri.

— Qu'avez-vous ? dit-il en le saisissant par le bras.

— Altesse, vint annoncer un domestique, — le général vous prie de vouloir bien vous rendre auprès de Son Excellence Élisabeth Prokofievna.

Le prince suivit le laquais.

I • Chapitre 4

Les demoiselles Épantchine étaient toutes trois d'une constitution robuste et jouissaient d'une santé superbe ; elles avaient des épaules étonnamment développées, une poitrine puissante et des biceps presque masculins. À cette vigoureuse organisation correspondait, comme de juste, un estomac exigeant, et parfois leur mère, Élisabeth Prokofievna, faisait la mine en les voyant manger avec un appétit aussi féroce que dénué de vergogne. Mais comme, malgré le respect extérieur que lui témoignaient ses filles, celles-ci avaient depuis longtemps perdu l'habitude de s'incliner devant ses idées, la générale, dans l'intérêt de sa dignité personnelle, croyait devoir s'abstenir de toute observation. Très-souvent, à la vérité, le caractère refusait de se soumettre aux décisions de la sagesse ; d'année en année Élisabeth Prokofievna devenait plus capricieuse, plus impatiente, disons même plus fantasque. Par bonheur, elle avait sous la main un mari très-endurant sur qui, d'ordinaire, elle passait sa mauvaise humeur ; ensuite l'harmonie renaissait dans le ménage et tout marchait le mieux du monde.

Au reste, la générale elle-même ne manquait pas d'appétit ; à midi et demi elle avait coutume de s'attabler avec ses filles devant un plantureux déjeuner qui pouvait presque compter pour un dî-

ner. Auparavant les demoiselles avaient déjà pris une tasse de café que, suivant un usage établi par elles une fois pour toutes, on allait leur porter dans leur lit à dix heures précises, au moment où elles s'éveillaient. À midi et demi le couvert était mis dans une petite salle à manger voisine de l'appartement d'Élisabeth Prokofievna. Ivan Fédorovitch lui-même, quand ses occupations le lui permettaient, assistait à ce repas d'un caractère tout intime. Il y avait sur la table du thé, du café, du fromage, du beurre, du miel, des côtelettes, certains beignets que la générale affectionnait, etc. On servait même du bouillon chaud. Le matin où commence notre récit, toute la famille réunie dans la salle à manger attendait le général, qui avait promis sa présence pour midi et demi. S'il avait été en retard, ne fût-ce que d'une minute, ou l'aurait aussitôt envoyé chercher, mais il arriva exactement. En s'approchant de sa femme pour lui souhaiter le bonjour et lui baiser la main, il remarqua cette fois dans sa physionomie un je ne sais quoi d'inquiétant. Dès la veille, il avait pressenti qu'il en serait ainsi aujourd'hui à cause d'une « anecdote » (c'était le mot dont il aimait à se servir), et le soir, avant de s'endormir, il s'était tracassé l'esprit à ce propos, mais le fait, pour être prévu, ne l'en alarma pas moins. Les jeunes filles vinrent embrasser leur père ; quoiqu'elles ne fussent point fâchées contre lui, il semblait aussi y avoir chez elles quelque chose de particulier. Certaines circonstances, il est vrai, avaient rendu le général fort suspect aux siens, mais, comme c'était un père adroit et un époux expérimenté, il prit immédiatement ses mesures.

Au risque de nuire à l'ordonnance de notre récit, force nous est d'intercaler ici une longue parenthèse pour expliquer la situation de la famille Épanchine au moment où commence cette histoire. Quoique le général n'eût point fait d'études et se fût, sui-

vant son expression, instruit lui-même, il ne laissait pas d'être, comme nous venons de le dire, un époux expérimenté et un père adroit. Tandis que la plupart des gens à qui le ciel a accordé une nombreuse progéniture féminine ne songent qu'à la marier le plus vite possible, Ivan Fédorovitch avait, au contraire, pour système de ne point pousser ses filles au mariage, de n'exercer aucune pression sur elles, et il était même parvenu à faire partager sa manière de voir à sa femme. Ç'avait été difficile sans doute, car l'amour des parents pour leurs enfants semble mal s'accommoder d'une telle méthode, mais le général invoquait des arguments fort topiques à l'appui de son système. Laissées entièrement libres, les jeunes filles se mettraient elles-mêmes à l'œuvre dès qu'elles sentiraient venu le moment de s'établir, et alors l'affaire marcherait rondement, attendu qu'elles s'emploieraient de tout leur cœur à la faire réussir, bannissant les vains caprices et les prétentions excessives ; le rôle des parents se bornerait à prévenir tout choix fâcheux, toute inclination déplacée, grâce à une surveillance aussi active et aussi occulte que possible. Enfin, il y avait encore ce fait que la fortune et l'importance sociale de la famille s'accroissaient chaque année suivant une progression géométrique : par conséquent, à mesure que le temps marcherait, les demoiselles Épantchine deviendraient des partis de plus en plus brillants. Mais pendant que le général raisonnait de la sorte, soudain se produisit un fait qu'on aurait pu facilement prévoir et qui néanmoins fut une surprise pour tout le monde : la fille aînée, Alexandra, atteignit brusquement sa vingt-cinquième année. Presque en même temps Afanase Ivanovitch Totzky manifesta, malgré ses cinquante-cinq ans, le désir de prendre femme. Appartenant au grand monde, immensément riche, homme de mœurs élégantes et de goûts délicats, Totzky voulait se bien ma-

rier et il appréciait extrêmement la beauté. Comme depuis quelque temps il était fort lié avec Ivan Fédorovitch, son associé dans plusieurs entreprises financières, il lui fit part de ses intentions, et, sous couleur de solliciter un conseil amical, lui demanda s'il pouvait sans témérité aspirer à la main d'une de ses filles.

La plus belle des trois était, nous l'avons déjà dit, la plus jeune, Aglaé. Mais Totzky lui-même, bien que d'un égoïsme extraordinaire, comprenait qu'il n'avait rien à espérer de ce côté-là et qu'Aglaé ne serait pas pour lui. Aveuglées peut-être par une tendresse excessive, Alexandra et Adélaïde rêvaient pour leur cadette une destinée exceptionnellement brillante, l'idéal de la félicité terrestre. Indépendamment de la fortune, le futur mari d'Aglaé devait posséder tous les avantages, toutes les perfections. Par une sorte d'accord tacite il avait même été convenu entre les deux sœurs aînées que, s'il le fallait, elles feraient un sacrifice en faveur de la plus jeune, afin de lui constituer une dot véritablement colossale. Les parents savaient cela ; aussi, lorsque Totzky eut fait connaître ses intentions matrimoniales, ils se crurent à peu près certains d'obtenir le consentement d'Alexandra ou d'Adélaïde, d'autant plus que la question de la dot ne pouvait en être une pour Afanase Ivanovitch. Profondément versé dans la science de la vie, le général avait dès l'abord accueilli avec toute la considération qu'elles méritaient les ouvertures de Totzky. Comme ce dernier, par suite de circonstances particulières, s'était aventuré avec beaucoup de circonspection et n'avait fait, pour ainsi dire, que sonder le terrain, les parents, à leur tour, en communiquant la chose à leurs filles, eurent soin de la laisser dans un certain vague. La réponse qu'ils obtinrent ne fut pas non plus très-précise, toutefois elle suffit pour les convaincre que, le cas échéant, Alexandra se montrerait docile à leurs désirs. C'était

une jeune fille d'un caractère ferme, mais d'une humeur extrêmement égale ; bonne, raisonnable, elle pouvait épouser Totzky sans répugnance, et, si elle donnait sa parole, elle la tiendrait loyalement. Ennemie de l'éclat, au lieu de révolutionner l'existence de son mari, elle y apporterait plutôt le repos et l'apaisement. Sans posséder une de ces beautés qui attirent tous les regards, elle était fort bien de sa personne. Qu'est-ce que Totzky pouvait désirer de mieux ?

Et pourtant l'affaire traînait en longueur. D'un commun accord il avait été convenu entre Totzky et le général que, pour le moment, on s'abstiendrait de toute démarche formelle, de tout engagement irrévocable. Les parents ne se décidaient pas encore à aborder carrément la question avec leurs filles. Bien plus, un dissentiment commençait à se produire entre le père et la mère : Élisabeth Prokofievna était mécontente, symptôme grave. Il y avait là une circonstance gênante ou, comme disait Totzky, un « cas embarrassant », qui pouvait devenir un obstacle invincible.

Pour expliquer cette difficulté, il nous faut remonter à dix-huit ans en arrière. À cette époque, dans une province du centre de la Russie où Totzky possédait un de ses plus riches domaines, il avait pour voisin de campagne un petit propriétaire nommé Philippe Alexandrovitch Barachkoff. C'était un ancien officier, issu d'une famille noble, mieux né même qu'Afanase Ivanovitch, mais poursuivi par la déveine la plus implacable. Criblé de dettes, il avait enfin réussi, grâce à un travail de galérien, à remettre un peu d'ordre dans ses affaires. Au moindre sourire de la fortune, le malheureux reprenait confiance. Le cœur plein d'espoir, il se rendit pour quelques jours au chef-lieu du district où il voulait voir un de ses principaux créanciers et, si faire se pouvait, prendre

des arrangements avec lui. Quarante-huit heures après son arrivée, il reçut la visite de son staroste. Cet homme, venu du village à bride abattue, avait le visage couvert de brûlures ; il apportait une sinistre nouvelle : la veille, en plein midi, un incendie s'était déclaré dans l'habitation du propriétaire, la barinia avait péri dans les flammes, mais les enfants étaient sains et saufs. Cette catastrophe inattendue comblait la mesure ; si habitué qu'il fût aux coups du sort, Barackhoff ne put la supporter ; il devint fou, et, un mois après, mourut dans un accès de fièvre chaude. Son bien fut vendu à la requête de ses créanciers ; quant à ses enfants, — deux petites filles de six et sept ans, — la générosité d'Afanase Ivanovitch Totzky pourvut à leur entretien et à leur éducation ; il les fit élever avec les enfants de son régisseur, un ancien employé, Allemand d'origine et père d'une nombreuse famille. Bientôt des deux orphelines il ne resta que Nastia ; sa sœur cadette mourut de la coqueluche. Afanase Ivanovitch, qui résidait alors à l'étranger, ne tarda pas à les oublier l'une et l'autre. Mais, cinq ans après, l'idée lui étant venue d'aller visiter son domaine, il remarqua soudain dans sa petite maison rustique, parmi les enfants de son régisseur, une petite fille de douze ans, vive, intelligente, et qui promettait d'être plus tard une fort belle femme ; sous ce rapport Afanase Ivanovitch avait un flair infailible. Il ne fit cette fois qu'un court séjour dans sa propriété, néanmoins il eut le temps de prendre certaines dispositions ; un changement complet s'opéra dans l'éducation de la fillette : celle-ci fut confiée à une institutrice suisse, femme âgée, respectable, et très-expérimentée dans son métier, qui, durant les quatre ans qu'elle passa auprès de son élève, lui enseigna le français et les diverses sciences dont l'acquisition est indispensable à une demoiselle bien élevée.

Dans un village d'une province éloignée Totzky possédait un autre domaine, celui-ci peu considérable, où se trouvait une petite maison de bois récemment construite et meublée avec beaucoup de goût. Comme par un fait exprès, la localité s'appelait Otradnoïé. À une verste de là habitait une propriétaire veuve et sans enfants. Lorsque Nastia eut terminé ses études, cette dame, munie des instructions et pleins pouvoirs d'Afanase Ivanovitch, alla chercher la jeune fille et, l'ayant amenée à Otradnoïé, s'installa avec elle dans la paisible maisonnette. Nastia eut, pour la servir, une vieille femme de charge et une jeune camériste fort experte. Il y avait là des instruments de musique, une jolie bibliothèque ad usum puellarum, des tableaux, des estampes, des crayons, des pinceaux, des couleurs, une admirable levrette, et, au bout de quinze jours, Totzky lui-même arriva... Dès lors il parut affectionner tout particulièrement ce modeste hameau perdu au milieu des steppes ; chaque été il y venait passer deux ou trois mois. Ainsi s'écoulèrent quatre années d'un bonheur élégant et calme.

Un jour, — c'était à l'entrée de l'hiver, quatre mois après un voyage d'Afanase Ivanovitch à Otradnoïé où, cette fois, il n'était resté que deux semaines, — Nastasia Philippovna apprit par la renommée que Totzky allait se marier à Pétersbourg : il épousait, disait-on, une jeune fille riche, belle et des mieux apparentées. Comme l'événement le prouva, la voix publique exagérait un peu, car le mariage dont on parlait comme d'une chose à peu près faite n'était encore qu'à l'état de projet vague. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle amena une révolution radicale dans l'existence de Nastasia Philippovna. La jeune fille montra soudain une audace inaccoutumée et révéla le caractère le plus inattendu. Sans hésiter, elle quitta brusquement sa petite maison de bois, partit toute

seule pour Pétersbourg et vint tomber comme une bombe dans la demeure d'Afanase Ivanovitch. Stupéfié, celui-ci voulut d'abord élever la voix, mais, dès les premiers mots, force lui fut de baisser le ton : son langage d'autrefois n'était plus de mise, sa logique naguère si persuasive ne produisait plus aucun effet. Devant lui était assise une femme toute différente de celle qu'il avait connue jusqu'alors et qu'au mois de juillet précédent il avait laissée dans le village d'Otradnoïé.

En premier lieu, cette femme nouvelle se trouvait savoir et comprendre extraordinairement de choses. Comment son intelligence s'était-elle ainsi développée ? Où avait-elle puisé des données si exactes sur tant d'objets ? Était-il possible que ce fût dans sa bibliothèque de jeune fille ? Fait plus surprenant encore, elle raisonnait sur nombre de points comme un homme de loi et elle avait une connaissance positive sinon du monde, au moins de la façon dont certaines choses s'y passent. En second lieu, son caractère avait subi une transformation complète. Ce n'était plus du tout la fillette d'autrefois, avec ses alternances de timidité et de pétulance, avec ses adorables naïvetés de petite pensionnaire, avec ses tristesses, ses rêveries, ses étonnements, ses larmes, ses inquiétudes...

Non ; Totzky avait maintenant en face de lui une créature étrange qui le narguait, le criblait des sarcasmes les plus acerbes, lui déclarait carrément n'avoir jamais eu pour lui dans son cœur autre chose que le plus profond mépris, un dégoût poussé jusqu'à la nausée ayant aussitôt succédé chez elle à la surprise du premier sommeil. Il pouvait se marier à l'instant même, épouser qui il voulait ; personnellement elle s'en souciait comme d'une guigne, mais elle était venue pour lui défendre ce mariage, et elle

le lui défendait par méchanceté, simplement parce que tel était son bon plaisir ; en agissant ainsi, elle n'avait d'autre but que de s'amuser aux dépens de Totzky : chacun son tour ; à présent c'était elle enfin qui allait rire.

Voilà, du moins, comment elle s'exprimait ; peut-être ne disait-elle pas tout ce qu'elle avait dans l'esprit. Tandis que la nouvelle Nastasia Philippovna tenait ce langage, Afanase Ivanovitch réfléchissait sur l'incident et tâchait de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Ce ne fut pas sans peine qu'il y parvint. Pendant près de quinze jours il ne sut à quelle résolution s'arrêter. À la fin pourtant son parti fut pris. Le fait est que Totzky, alors âgé d'environ cinquante ans, était un homme des mieux posés dans le monde. Depuis longtemps sa situation sociale était assise sur les bases les plus solides. N'aimant, n'appréciant rien au-dessus de sa personne, de son repos et de son bien-être, il ne pouvait souffrir que la plus légère atteinte y fût portée. D'un autre côté, avec son expérience de la vie et la sûreté de son coup d'œil, Totzky reconnut très-vite qu'il avait maintenant affaire à une créature absolument déraillée : avec elle l'effet suivrait infailliblement la menace, rien ne l'arrêterait parce qu'elle se moquait de tout ; chercher à l'amadouer était donc inutile. Évidemment il y avait ici comme un enfièvrement de l'esprit et du cœur, une sorte d'indignation romanesque, Dieu sait contre qui et à cause de quoi, un insatiable sentiment de mépris qui dépassait toute mesure, — bref, quelque chose de trop contraire aux usages de la bonne société pour ne pas inquiéter au plus haut point un homme comme il faut. Sans doute, avec la fortune et les relations de Totzky, on pouvait commettre une petite scélératesse pour se tirer d'embarras. En outre, il était clair que, sur le terrain juridique, par exemple, Nastasia Philippovna ne se trouvait pas en position de

faire du mal, ni même de susciter un scandale quelque peu grave, car il serait toujours facile d'étouffer l'affaire. Donc pas grand'chose à craindre, si la jeune femme se décidait à agir comme on agit généralement en pareil cas, et ne se lançait point dans quelque aventure par trop excentrique. Mais cette considération ne pouvait tranquilliser un esprit aussi clairvoyant qu'Afanase Ivanovitch : il avait lu dans les yeux étincelants de Nastasia Philippovna qu'elle-même se rendait très-bien compte de son impuissance sur le terrain juridique et qu'elle avait dans la tête un projet tout autre. Ne tenant plus à rien, se moquant de sa propre personne encore plus que de tout le reste (il fallait que Totzky fût bien intelligent et bien perspicace pour deviner dans ce moment-là que depuis longtemps déjà elle ne se souciait plus d'elle-même, et pour croire, lui sceptique mondain, à la profondeur de ce sentiment), Nastasia Philippovna, pour assouvir sa haine, était capable de se perdre sans retour, de se faire envoyer dans un bagne sibérien. Afanase Ivanovitch n'avait jamais caché qu'il était un peu poltron, ou, pour mieux dire, conservateur au plus haut degré. Si, par exemple, il avait su qu'on attenterait à ses jours au beau milieu de la cérémonie nuptiale ou qu'on lui cracherait au visage devant tout le monde, il aurait eu peur sans doute, mais moins pourtant de la mort ou de l'insulte en elles-mêmes que de leur caractère shocking. Or Nastasia Philippovna avait deviné cela, quoiqu'elle n'en eût encore rien dit ; il n'ignorait pas qu'elle l'avait profondément étudié, qu'elle le connaissait à merveille, et que, par suite, elle savait où frapper pour l'atteindre à l'endroit sensible. En fin de compte, Totzky mit les pouces et renonça au mariage qu'il avait en vue.

Une autre circonstance encore influa sur sa détermination. On aurait peine à imaginer combien cette nouvelle Nastasia Philip-

povna ressemblait peu, physiquement, à l'ancienne. Auparavant ce n'était qu'une fort jolie fillette, et maintenant... Totzky s'en voulut longtemps d'avoir été myope pendant quatre années. Du reste, il se rappelait qu'autrefois déjà il y avait eu des moments où d'étranges pensées lui étaient venues en considérant les yeux de la jeune fille : on y pressentait en quelque sorte une obscurité profonde et mystérieuse ; leur regard semblait poser une énigme. Depuis deux ans, Afanase Ivanovitch avait plusieurs fois remarqué avec surprise qu'un changement se produisait dans le teint de Nastasia Philippovna ; elle devenait extrêmement pâle et, — chose étrange, — cela la rendait encore plus belle. Comme tous les viveurs, Totzky avait d'abord fait peu de cas d'une conquête qui lui revenait à si bon marché ; par la suite, il en était venu à se demander s'il n'y avait pas une erreur dans cette manière de voir. En tout cas, depuis le printemps dernier, son intention était de marier prochainement Nastasia Philippovna ; il comptait la doter et lui faire épouser quelque monsieur raisonnable et comme il faut, employé dans une autre province. (Oh ! avec quelle amertume elle raillait maintenant ce projet !) Mais à présent, en retrouvant cette femme parée d'une beauté nouvelle, Afanase Ivanovitch pensa qu'il pourrait encore l'utiliser ; il se décida donc à la garder à Pétersbourg, où il l'installa confortablement comme une maîtresse susceptible de lui faire honneur aux yeux de ses connaissances.

Depuis lors, cinq ans s'étaient passés, et, durant ce laps de temps, bien des choses avaient pris un caractère plus défini. La situation d'Afanase Ivanovitch n'était pas gaie, elle avait surtout ceci de cruel qu'il ne pouvait se remettre de sa première alarme. Il avait peur sans savoir lui-même de quoi, — il craignait simplement Nastasia Philippovna. Pendant les deux premières années,

il lui supposa le désir de l'épouser ; si elle se taisait, c'était, pensait-il, par un excès d'amour-propre : elle attendait que lui-même se déclarât. La prétention aurait été étrange, mais Afanase Ivanovitch était devenu soupçonneux : son visage s'assombrissait et il s'absorbait dans des songeries pénibles. Sa surprise fut extrême et (bizarrerie du cœur humain !) mêlée d'un certain déplaisir quand, un beau jour, il acquit la conviction que, si même il demandait la main de Nastasia Philippovna, il essuierait un refus. Pendant longtemps il n'y comprit rien. Une seule explication lui semblait admissible : cette femme « ulcérée et fantastique » poussait l'orgueil si loin qu'à la position la plus brillante elle préférait la vaniteuse satisfaction de manifester son mépris par un refus. Pour comble de malheur, Nastasia Philippovna était inaccessible aux séductions banales : l'intérêt n'avait aucune prise sur elle ; tout en acceptant le confort qui lui avait été offert, elle vivait très-modestement, et pendant ces cinq ans n'amassa presque rien. Afanase Ivanovitch eut recours à un moyen très-ingénieux pour briser ses chaînes : il entoura adroitement la jeune femme des types les plus propres à agir sur une imagination féminine ; sans en avoir l'air, il la mit en rapport avec des princes, des husards, des secrétaires d'ambassade, des poètes, des romanciers, et même des socialistes. Rien n'y fit, il semblait que Nastasia Philippovna eût une pierre à la place du cœur et que toute sensibilité fût morte en elle. Vivant assez retirée, elle passait son temps à lire, à étudier, à faire de la musique. Ses relations étaient fort restreintes ; elle voyait de pauvres et ridicules femmes d'employés, deux actrices, quelques vieilles dames ; elle aimait beaucoup la nombreuse famille d'un respectable professeur ; on avait aussi, dans cette maison, beaucoup d'affection pour elle et on était heureux de la recevoir. Le soir, elle avait assez souvent chez elle cinq

ou six personnes. Totzky était le plus assidu de ces visiteurs. Depuis quelque temps, Ivan Fédorovitch Épantchine avait réussi, non sans peine, à se faire admettre dans ce cénacle. Ce qui avait coûté beaucoup d'efforts au général avait, par contre, été fort facile à un jeune employé nommé Ferdychtchenko, lequel visait à la drôlerie, mais n'était en réalité qu'un grossier bouffon. Les autres habitués de la maison étaient Gabriel Ardalionovitch et un étrange jeune homme appelé Ptitzine. Modeste, soigné, correct, ce dernier, qui sortait de la classe pauvre, exerçait maintenant la profession d'usurier... En fin de compte, Nastasia Philippovna avait acquis une notoriété singulière : nul n'ignorait sa beauté, mais c'était tout ce qu'on connaissait d'elle ; personne ne pouvait rien raconter. Une telle renommée jointe à l'esprit, à l'instruction et aux façons élégantes de Nastasia Philippovna faisait de celle-ci une de ces maîtresses qui posent leur entreteneur. Les choses en étaient là lorsque Totzky confia ses intentions matrimoniales à Ivan Fédorovitch.

Dans son entretien avec le général, il fit les aveux les plus sincères et les plus complets. Il déclara qu'il était décidé à ne reculer devant aucun moyen pour recouvrer sa liberté ; que, quand même Nastasia Philippovna lui promettrait de le laisser désormais parfaitement tranquille, cela ne le rassurerait pas ; qu'il lui fallait non des paroles mais des garanties positives. Les deux hommes résolurent d'agir de concert. D'abord, il fut convenu qu'on recourrait aux moyens les plus doux et qu'on s'attacherait exclusivement à faire vibrer « les cordes nobles du cœur ». Ils se rendirent ensemble chez Nastasia Philippovna, et Totzky commença par lui avouer sans détour son épouvantable situation ; il s'imputa tous les torts ; il dit franchement qu'il ne pouvait se repentir de la façon dont il s'était conduit autrefois envers elle,

parce qu'il était un fieffé débauché et un homme incapable de résister à ses passions, mais qu'à présent il voulait se marier, que ce mariage, des plus convenables à tous les égards, était entre les mains de Nastasia Philippovna, qu'en un mot il attendait tout de son noble cœur. Le général Épantchine, qui prit ensuite la parole en sa qualité de père, tint un langage raisonnable, il évita le pathétique et se borna à dire qu'il reconnaissait pleinement le droit de Nastasia Philippovna à décider du sort d'Afanase Ivanovitch ; faisant adroitement parade d'humilité, il représenta que le sort de l'une de ses filles et peut-être aussi celui des deux autres dépendait de la résolution qu'allait prendre Nastasia Philippovna. Celle-ci ayant demandé ce qu'on voulait d'elle, Totzky répondit à cette question avec la franchise dont il n'avait cessé de faire preuve depuis le commencement de l'entretien. Il avait été si effrayé cinq ans auparavant que maintenant encore Nastasia Philippovna n'avait qu'un seul moyen de le rassurer, c'était de se marier elle-même. Il s'empressa d'ajouter que, de sa part, cette demande serait certainement absurde, s'il n'avait pas quelque lieu de la formuler. Il avait fort bien remarqué, il savait positivement qu'un jeune homme porteur d'un beau nom, appartenant à une excellente famille, Gabriel Ardalionovitch Ivolguine, en un mot, qu'elle connaissait et qui était reçu chez elle, l'aimait passionnément depuis longtemps déjà et sans doute donnerait volontiers la moitié de sa vie pour être payé de quelque retour. Lui-même, Afanase Ivanovitch, avait reçu les confidences de Gabriel Ardalionovitch, qui avait aussi révélé ses sentiments à Ivan Fédorovitch, son bienfaiteur. Enfin, si lui, Afanase Ivanovitch, ne se trompait pas, Nastasia Philippovna elle-même connaissait depuis longtemps déjà l'amour du jeune homme et ne semblait pas le voir d'un œil défavorable. Sans doute, à lui plus qu'à tout autre il

était difficile d'aborder ce sujet. Si pourtant Nastasia Philippovna consentait à admettre que Totzky, indépendamment du désir égoïste d'assurer son propre bonheur, lui portait aussi à elle-même quelque intérêt, elle comprendrait qu'il la vît avec peine mener cette existence solitaire : pourquoi ce morne détachement de toutes choses et cette incrédulité systématique à l'égard de la vie, qui, dans l'amour, dans la famille, pouvait renaître si belle et trouver ainsi un nouveau but ? Laisser se perdre des facultés peut-être brillantes pour s'abîmer dans la stérile contemplation de son chagrin, c'était là une sorte de romantisme indigne à la fois et de l'esprit sensé et du cœur noble de Nastasia Philippovna. Après avoir de nouveau répété que ce sujet était plus délicat à traiter pour lui que pour tout autre, il termina en disant qu'il voulait encore espérer que Nastasia Philippovna ne lui répondrait pas par le mépris, si, dans le désir sincère d'assurer son avenir, il lui offrait une somme de soixante-quinze mille roubles. Il ajouta en manière d'explication que déjà auparavant il était décidé à lui léguer cet argent ; il ne s'agissait pas ici d'une indemnité... et, enfin, pourquoi ne pas admettre et excuser chez lui le désir bien naturel de soulager quelque peu sa conscience, etc., etc., tout ce qu'on a coutume de dire en pareil cas. Afanase Ivanovitch parla longtemps et avec éloquence ; en passant il glissa une affirmation curieuse : c'était, assura-t-il, la première fois qu'il soufflait mot de ces soixante-quinze mille roubles ; jusqu'alors ni Ivan Fédorovitch lui-même, ni personne n'avait eu connaissance de cela.

La réponse qui fut faite à ces ouvertures étonna les deux amis.

Le langage de Nastasia Philippovna n'offrit pas la moindre trace de cette animosité violente, de cette raillerie haineuse dont

le souvenir seul donnait encore le frisson à Totzky. Au contraire, la jeune femme parut contente de pouvoir enfin causer amicalement et à cœur ouvert avec quelqu'un. Elle avoua que depuis longtemps elle-même désirait demander un conseil d'ami ; l'orgueil seulement l'avait empêchée de le faire ; mais, maintenant que la glace était rompue, elle en était bien aise. Avec un sourire d'abord triste, mais qui ensuite finit par s'égayer, elle déclara qu'en tout cas il ne pouvait plus y avoir de tempête comme autrefois ; que depuis longtemps déjà ses façons de voir s'étaient en partie modifiées, et que, si son cœur n'avait pas changé, du moins elle sentait la nécessité de tenir compte des événements accomplis ; ce qui était fait était fait, ce qui était passé était passé ; aussi trouvait-elle étrange l'inquiétude persistante d'Afanase Ivanovitch. Puis, se tournant d'un air très-respectueux vers Ivan Fédorovitch, elle lui dit que depuis longtemps déjà elle avait beaucoup entendu parler de ses filles, qu'elle éprouvait pour elles une estime sincère et profonde. La seule pensée qu'elle pourrait leur être de quelque utilité la rendrait heureuse et fière. C'était vrai que sa situation actuelle lui pesait et qu'elle s'ennuyait fort ; Afanase Ivanovitch avait deviné ses rêves ; elle aurait voulu renaître, sinon dans l'amour, du moins dans la famille, et trouver un but à sa vie ; mais, en ce qui concernait Gabriel Ardalionovitch, elle ne pouvait pas dire grand'chose. À la vérité, il paraissait l'aimer ; elle sentait qu'elle-même pourrait le payer de retour si elle parvenait à se convaincre de la solidité de son attachement ; mais, à supposer qu'il fût sincère, il était bien jeune, cette considération la faisait hésiter. Du reste, ce qui lui plaisait le plus dans Gabriel Ardalionovitch, c'est qu'il travaillait et qu'il soutenait seul toute sa famille. Elle avait entendu dire qu'il était énergique, fier, décidé à faire son chemin ; elle savait aussi que Nina Alexandrovna

Ivolguine, sa mère, était une femme excellente et des plus respectables ; que Barbara Ardalionovna, sa sœur, était une jeune fille très-remarquable, une personne d'un caractère énergique ; Ptitzine lui avait beaucoup parlé de cette dernière. D'après ce qu'on lui avait dit, ces deux femmes supportaient vaillamment leur malheur ; elle aurait bien désiré les connaître, mais c'était encore une question de savoir si elles la recevraient volontiers dans leur famille. En somme, Nastasia Philippovna n'élevait pas d'objections contre la possibilité de ce mariage ; toutefois cela demandait réflexion et elle désirait qu'on ne la pressât point. Quant aux soixante-quinze mille roubles, — Afanase Ivanovitch aurait pu en parler sans tant de précautions oratoires. Elle comprenait elle-même le prix de l'argent, et sans doute elle accepterait la somme qui lui était offerte. Elle savait gré à Afanase Ivanovitch de la délicatesse dont il avait fait preuve en taisant la chose, non pas seulement à Gabriel Ardalionovitch, mais au général lui-même ; pourquoi cependant cacher cela au jeune homme ? Elle n'avait pas à rougir de cet argent en entrant dans la famille Ivolguine. En tout cas, elle était décidée à ne demander aucun pardon à personne et elle voulait qu'on le sût. Elle n'épouserait Gabriel Ardalionovitch qu'après s'être assurée que ni lui ni les siens ne nourrissaient aucune arrière-pensée en ce qui la concernait. Comme, après tout, elle ne se reconnaissait aucun tort, il valait mieux que Gabriel Ardalionovitch sût dans quelles conditions elle vivait depuis cinq ans à Pétersbourg, quelles étaient ses relations avec Afanase Ivanovitch, et ce qu'elle pouvait avoir amassé de fortune. Enfin, si maintenant elle consentait à accepter une somme d'argent, ce n'était nullement comme prix d'un déshonneur dont elle était innocente, mais seulement à titre d'indemnité pour son existence brisée.

En prononçant ces paroles, Nastasia Philippovna s'était fort animée, ce qui, d'ailleurs, n'avait rien que de très-naturel ; cette vivacité fit grand plaisir au général et il crut l'affaire finie, mais Totzky, toujours sous l'influence de sa première frayeur, n'en jugea pas de même et longtemps il craignit quelque rabat-joie. Cependant des pourparlers s'engagèrent ; les deux amis qui avaient tablé sur l'inclination possible de Nastasia Philippovna pour Gania voyaient peu à peu cette hypothèse prendre une apparence de réalité, si bien qu'Afanase Ivanovitch lui-même commençait à ne plus désespérer du succès. Sur ces entrefaites, Nastasia Philippovna s'expliqua avec Gania. Très-peu de mots furent échangés entre eux, comme si cette conversation eût été pénible à la pudeur de la jeune femme. Tout en permettant à Gabriel Ardalionovitch de l'aimer, elle déclara expressément qu'elle ne voulait pas se lier : tant que la noce n'aurait pas eu lieu, elle entendait se réserver jusqu'à la dernière heure le droit de dire « non » ; la même liberté était laissée à Gania. Bientôt un hasard obligeant apprit à celui-ci que Nastasia Philippovna savait parfaitement quelle opposition ce projet de mariage avait rencontrée chez les Ivolguine ; elle ne lui en parlait pas, quoiqu'il s'attendit chaque jour à la voir aborder ce sujet d'entretien. Du reste, il circulait bien d'autres bruits plus ou moins vagues. Par exemple, Afanase Ivanovitch avait entendu dire que des relations, dont on ne précisait pas la nature, s'étaient établies à l'insu des époux Épantchine entre leurs filles et Nastasia Philippovna, — évidemment ce raconter n'avait pas le sens commun. Par contre, Totzky ne pouvait s'empêcher d'ajouter foi à une autre nouvelle qui l'inquiétait au plus haut degré : Nastasia Philippovna, lui avait-on assuré, était parfaitement instruite des sentiments de Gania : elle savait qu'il ne se mariait que pour l'argent ; qu'il avait une âme noire, cupide,

violente, envieuse et d'un amour-propre incommensurable ; qu'après avoir ardemment désiré faire de Nastasia Philippovna sa maîtresse, il s'était mis à la détester depuis que le général et Totzky, exploitant son amour à leur profit, prétendaient la lui imposer comme femme légitime. La passion et la haine se mêlaient étrangement dans son cœur, et, quoique, après de cruelles hésitations, il eût enfin consenti à épouser cette « vilaine créature », il s'était juré in petto de se venger plus tard sur elle de la contrainte morale qu'il subissait. Nastasia Philippovna, disait-on, savait très-bien tout cela, et elle machinait secrètement quelque chose. Cette nouvelle effraya tellement Afanase Ivanovitch qu'il n'osa même pas communiquer ses appréhensions au général Épantchine. Toutefois, il y avait des moments où, comme tous les gens faibles, Totzky sentait soudain la confiance lui revenir. Ainsi, par exemple, ce fut un grand soulagement pour lui, et il se reprit à espérer lorsque Nastasia Philippovna promit aux deux amis de donner sa réponse définitive le soir de son jour de naissance. Mais le plus étrange, le plus invraisemblable des bruits mis en circulation, celui qui concernait l'honoré Ivan Fédorovitch lui-même, n'était, hélas ! que trop véridique.

Ici, à première vue, tout paraissait le comble de l'absurdité. Comment admettre qu'au déclin d'une existence respectée, avec son intelligence supérieure, sa profonde connaissance de la vie, etc., etc., Ivan Fédorovitch éprouvât pour Nastasia Philippovna un caprice frisant la passion ? Sur quoi comptait-il dans ce cas ? il était difficile de le dire ; peut-être sur la complaisance de Gania. Du moins, Totzky soupçonnait qu'entre le général et son secrétaire existait un de ces pactes tacites comme il s'en forme entre gens qui se comprennent à demi-mot. Du reste, nul n'ignore qu'entraîné par la passion, l'homme, le vieillard surtout,

s'aveugle au point d'espérer là où l'espoir est complètement chimérique ; bien plus, il perd le jugement et agit comme un petit sot, eût-il, d'ailleurs, la sagesse de Salomon. On savait que, pour l'anniversaire de la naissance de Nastasia Philippovna, le général se disposait à lui offrir des perles magnifiques et d'une valeur énorme. Quoiqu'il connût le désintéressement de la jeune femme, il attachait une grande importance à son cadeau, et, vingt-quatre heures avant de le remettre, il était dans une sorte de fièvre, nonobstant l'adresse avec laquelle il simulait le calme. Justement, la générale Épantchine avait entendu parler de ces perles. Sans doute, habituée depuis longtemps aux infidélités de son époux, Élisabeth Prokofievna n'y faisait plus guère attention, mais, dans le cas présent, il était impossible de fermer les yeux : ce qu'on lui avait dit des perles l'avait vivement intéressée. Ivan Fédorovitch s'en aperçut à temps ; la veille déjà certains petits mots lui avaient fait dresser l'oreille ; il pressentait une explication sérieuse et il en avait peur. Voilà pourquoi, le matin où commence notre récit, il ne tenait pas du tout à déjeuner dans le giron de la famille. Dès avant l'apparition du prince, il avait résolu de s'esquiver en prétextant une affaire quelconque. L'essentiel pour lui était d'arriver sans encombre à la fin de la journée. Et tout d'un coup le prince survenait comme à point nommé pour sauver la situation. « C'est le ciel qui l'a envoyé ! » pensa le général en se rendant auprès de sa femme.

I • Chapitre 5

Élisabeth Prokofievna était fière de sa naissance. Que devint-elle lorsque, de but en blanc sans la moindre préparation, on lui ap-

prit que le dernier représentant de sa race, ce prince Muichkine dont elle avait déjà entendu parler quelque peu, n'était guère autre chose qu'un malheureux idiot et un pauvre hère vivant d'aumônes ? Le général avait prémédité ce coup de théâtre : craignant un interrogatoire au sujet des perles, il avait voulu détourner sur un autre objet l'attention de sa femme.

D'ordinaire, dans les circonstances exceptionnelles, Élisabeth Prokofievna ouvrait de grands yeux, et, le corps un peu rejeté en arrière, regardait vaguement devant elle, sans proférer un mot. C'était une femme grande et maigre, avec un nez légèrement bossu, des joues jaunes et avalées, des lèvres minces et creuses. Sa chevelure grisonnante était encore épaisse. Son front était haut, mais étroit. Ses yeux gris et assez grands avaient parfois l'expression la plus inattendue. Ayant eu jadis la faiblesse de croire que son regard produisait un effet extraordinaire, elle restait inébranlable dans cette conviction.

— Le recevoir ? Vous me parlez de le recevoir, maintenant, tout de suite ?

Et, roulant les yeux le plus possible, la générale regardait son mari, qui allait et venait en face d'elle.

— Oh ! tu n'as pas à te gêner le moins du monde, ma chère : c'est seulement dans le cas où il te plairait de le voir, se hâta d'expliquer Ivan Fédorovitch. — C'est tout à fait un enfant, et même un enfant à plaindre ; il est sujet aux accès d'une certaine maladie ; en ce moment il arrive de Suisse ; il s'est rendu ici au sortir du wagon ; sa mise est étrange, c'est un peu le costume allemand, et, qui plus est, il n'a pas un kopek ; je n'exagère pas ; il a presque les larmes aux yeux. Je lui ai donné vingt-cinq roubles et

je veux lui procurer un petit emploi de scribe dans notre chancellerie. Vous, mesdames, je vous prie de le régaler un peu, car il paraît avoir faim...

— Vous m'étonnez, répondit sans changer de ton la générale ;
— il a faim et il est sujet à des accès ! Quels sont ces accès ?

— Oh ! ils ne se renouvellent pas si souvent, et, d'ailleurs, il est presque comme un baby ; du reste, il a reçu de l'éducation. Je voulais vous prier, mesdames, de lui faire subir un examen, ajouta le général en s'adressant de nouveau à ses filles, — il serait bon de savoir à quoi il est apte.

— Lui faire subir un examen ? répéta d'une voix traînante Élisabeth Prokofievna, tandis que son regard profondément étonné allait de ses filles à son mari et vice versa.

— Oh ! ma chère, ne donne pas un tel sens... du reste, comme il te plaira ; je me proposais de le traiter avec bienveillance et de l'introduire auprès de vous, parce que c'est presque une bonne action.

— L'introduire auprès de nous ? Et il arrive de la Suisse ?

— Qu'est-ce que cela fait qu'il arrive de la Suisse ? Mais, je le répète, ce sera comme tu voudras. Cette idée m'était venue, d'abord parce que c'est un homonyme et peut-être même un parent, ensuite parce qu'il ne sait où reposer sa tête. J'avais même pensé que, comme membre de notre famille, il éveillerait en toi quelque intérêt.

— Cela va de soi, maman, s'il n'y a pas à se gêner avec lui, dit Alexandra ; — de plus, il arrive de voyage, il a faim, pourquoi ne pas le nourrir, s'il ne sait où aller ?

— Et puis c'est tout à fait un enfant, on peut encore jouer à cligne-musette avec lui.

— Jouer à cligne-musette ? Comment ?

— Ah ! maman, cessez de poser, je vous en prie ! fit avec colère Aglaé.

Adélaïde, qui était d'un caractère gai, se mit à rire.

— Appelez-le, papa, maman permet, décida Aglaé.

Ivan Fédorovitch sonna et donna ordre d'introduire le prince.

— Mais à condition qu'on lui nouera une serviette autour du cou, lorsqu'il se mettra à table, déclara la générale ; — il faudra dire à Fédor ou à Marc de se tenir derrière sa chaise et d'avoir l'œil sur lui pendant le repas. Est-il tranquille, au moins, dans ses accès ? Ne fait-il pas de gestes ?

— Au contraire, il est même très-bien élevé et il a de fort bonnes façons. Un peu trop simple parfois... Mais le voilà lui-même ! Je vous présente le dernier des princes Muichkine, un homonyme et peut-être même un parent ; faites-lui bon accueil. Ces dames vont déjeuner, prince ; ainsi, faites-leur l'honneur... Mais, pardon, je suis en retard, je me sauve...

— On sait où vous vous sauvez, observa d'un ton significatif Élisabeth Prokofievna.

— Je me sauve, je me sauve, ma chère, je suis en retard ! Mais, mesdames, donnez-lui vos albums pour qu'il y écrive quelque chose, vous verrez quel talent il a ! C'est un calligraphe hors ligne ! Tout à l'heure il a reproduit sous mes yeux un spécimen de

l'écriture d'autrefois : « L'igoumène Pafnoutii a apposé sa signature... » Allons, au revoir.

— Pafnoutii ? L'igoumène ? Mais attendez un peu, attendez, où allez-vous donc et qu'est-ce que c'est que ce Pafnoutii ? cria la générale prise de colère et presque d'inquiétude, tandis que son mari gagnait rapidement la porte.

— Oui, oui, ma chère, c'était un igoumène du temps passé... Mais je vais chez le comte, il m'attend depuis longtemps, lui-même m'avait donné rendez-vous... Prince, au revoir !

Le général partit au plus vite.

— Je sais chez quel comte il va ! dit d'un ton âpre Élisabeth Prokofievna, et ses yeux se reportèrent sur le prince avec une expression de mécontentement. — Quoi donc ! grommela ensuite l'irascible générale en faisant appel à ses souvenirs ; — eh bien, qu'est-ce que c'est ? Ah ! oui ; eh bien, quel igoumène ?

— Maman... commença Alexandra.

Aglaé frappa du pied.

— Laissez-moi parler, Alexandra Ivanovna, interrompit sèchement la mère, — moi aussi je veux savoir. Asseyez-vous ici, prince, tenez, sur ce fauteuil, en face de moi, non, ici, au soleil ; mettez-vous plus près de la lumière, que je puisse vous voir. Eh bien, quel igoumène ?

— L'igoumène Pafnoutii, répondit sérieusement le prince.

— Pafnoutii ? C'est intéressant ; eh bien, qu'est-ce qu'il a fait ?

Élisabeth Prokofievna questionnait d'une voix brusque et impatiente, les yeux toujours fixés sur le prince. Lorsque celui-ci répondit, elle l'écouta en hochant la tête après chacune de ses paroles.

— L'igoumène Pafnoutii vivait au quatorzième siècle, commença le prince, — son monastère était situé sur les bords du Volga, dans la contrée qui s'appelle maintenant le gouvernement de Kostroma. Il était célèbre par la sainteté de sa vie ; il est allé à la Horde, a aidé à arranger certaines affaires et a mis sa signature au bas d'un papier. J'ai vu un fac-similé de ce seing, l'écriture m'a plu et je me suis appliqué à l'imiter. Tantôt, comme le général voulait voir si j'ai une assez belle main pour pouvoir être employé quelque part, j'ai tracé plusieurs phrases offrant chacune un type d'écriture différent. Entre autres phrases se trouvait celle-ci : « L'igoumène Pafnoutii a apposé sa signature », dans laquelle j'avais reproduit l'écriture même du moine. Cela a beaucoup plu au général, voilà pourquoi il en a parlé tout à l'heure.

— Aglaé, dit Élisabeth Prokofievna, — rappelle-toi : Pafnoutii, ou plutôt prends-en note, autrement je suis sûre d'oublier. Du reste, je croyais que ce serait plus intéressant. Où est donc cette signature ?

— Elle est restée, je crois, dans le cabinet du général, sur la table.

— Qu'on aille la chercher tout de suite.

— Ce n'est pas la peine, je puis vous la récrire, si vous voulez.

— Sans doute, maman, dit Alexandra, — à présent il vaudrait mieux déjeuner. Nous avons faim.

— Soit, décida la générale. — Venez, prince ; vous devez être très-affamé ?

— Oui, maintenant je mangerais volontiers, et je vous suis bien reconnaissant.

— C'est très-bien d'être poli, et je m'aperçois que vous n'êtes pas, à beaucoup près, aussi... original qu'on me l'avait dit en m'annonçant votre visite. Venez, asseyez-vous ici, vis-à-vis de moi, poursuivit la générale quand on arriva dans la salle à manger, et elle indiqua une place au prince, — je veux vous avoir sous les yeux. Alexandra, Adélaïde, ayez soin du prince. N'est-ce pas qu'il est loin d'être si... malade ? Peut-être même la serviette n'est-elle pas nécessaire... Prince, est-ce qu'on vous noue une serviette sous le menton quand vous êtes à table ?

— Je crois qu'on le faisait autrefois, lorsque j'avais sept ans ; mais maintenant, quand je mange, je déploie ma serviette sur mes genoux.

— C'est ainsi qu'il faut faire. Et les accès ?

— Les accès ? répéta le prince un peu étonné : — à présent ils sont assez rares chez moi. Du reste, je ne sais pas ; on dit que le climat de la Russie me sera nuisible.

Élisabeth Prokofievna continuait à incliner la tête après chaque parole prononcée par le visiteur.

— Il parle bien, fit-elle observer à ses filles ; — j'en suis même surprise. Ainsi, ce n'étaient que des fadaïses et des mensonges, comme toujours. Mangez, prince, et racontez-nous votre existence : où êtes-vous né ? où avez-vous été élevé ? Je veux tout savoir ; vous m'intéressez extrêmement.

Le prince remercia, et, tout en mangeant avec beaucoup d'appétit, il recommença le récit qu'il avait dû faire plusieurs fois déjà dans cette matinée. La générale était de plus en plus satisfaite. Les demoiselles écoutaient aussi avec assez d'attention. On rechercha si l'on était parents. Le prince connaissait assez bien la série de ses ascendants, mais on eut beau conférer les tables généalogiques, il se trouva qu'entre lui et la générale la parenté était presque nulle. Les grands-pères et les grands-mères auraient encore pu, à la rigueur, cousiner ensemble. Cette aride conversation plut fort à la générale, qui aimait beaucoup à parler de ses ancêtres, mais n'avait presque jamais l'occasion de le faire. Aussi était-elle de très-bonne humeur quand elle quitta la table.

— Allons tous à notre chambre de réunion, dit-elle, — on nous y apportera le café. Nous avons une pièce commune, expliqua-t-elle au prince, tandis qu'elle sortait avec lui de la salle à manger, — c'est tout bonnement mon petit salon, où nous nous réunissons, quand nous sommes seules, et où chacune s'occupe de son affaire. Alexandra, ma fille aînée, joue du piano, lit ou brode ; Adélaïde peint des paysages et des portraits, seulement elle ne peut rien finir ; quant à Aglaé, elle reste là sans rien faire. Moi, je ne travaille guère non plus, je laisse mon ouvrage s'échapper de mes mains. Allons, nous voici arrivés, asseyez-vous, prince, ici, près de la cheminée, et racontez. Je veux savoir comment vous faites un récit. Je tiens à être parfaitement édifiée là-dessus, et, quand je verrai la princesse Biélokonsky, je raconterai à la vieille tout ce qui vous concerne. Je veux aussi que vous les intéressiez toutes. Eh bien, parlez donc.

— Mais, maman, il est fort étrange de raconter ainsi, observa Adélaïde en disposant son chevalier ; puis la jeune fille prit ses

pinceaux et sa palette pour travailler à un tableau commencé depuis longtemps déjà ; c'était un paysage qu'elle copiait d'après une estampe. Alexandra et Aglaé s'assirent toutes deux sur un petit divan, et, croisant les bras, se préparèrent à écouter la conversation. Le prince remarqua qu'il était l'objet de l'attention générale.

— Je ne raconterais rien, si on me l'ordonnait ainsi, dit Aglaé.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a là d'étrange ? Pourquoi ne raconterait-il pas ? Il a une langue. Je veux savoir comment il parle. Eh bien, dites quelque chose. Racontez comment vous avez trouvé la Suisse, quelle a été votre première impression. Vous verrez, il va commencer et il entrera très-bien en matière.

— L'impression a été forte... fit le prince.

— Vous voyez, vous voyez ! Il a commencé ! interrompit Élisabeth Prokofievna en s'adressant à ses filles.

— Laissez-le, du moins, parler, maman ! dit Alexandra. — Ce prince est peut-être un fin matois et pas du tout un idiot, murmura-t-elle à l'oreille d'Aglaé.

— C'est probable, il y a longtemps que je m'en doute, répondit celle-ci. — Et c'est une lâcheté à lui de jouer cette comédie. Dans quel intérêt fait-il cela ?

— La première impression a été très-forte, répéta le prince. — Quand on m'eut emmené à l'étranger, dans les différentes villes d'Allemagne par où nous passions, je me bornais à regarder en silence, et, je m'en souviens, je ne faisais même aucune question. Je venais d'avoir une série d'accès très-violents ; or chaque retour de ces attaques, chaque recrudescence de ma maladie avait pour

effet de me plonger ensuite dans une hébétude complète. Je perdais alors toute mémoire, l'esprit travaillait encore, mais le développement logique de la pensée était, pour ainsi dire, interrompu. Je ne pouvais pas lier l'une à l'autre plus de deux ou trois idées. Quand les accès étaient passés, je redevais bien portant et fort, comme vous me voyez en ce moment. Je me rappelle que j'éprouvais un chagrin insupportable ; j'avais même envie de pleurer ; j'étais toujours étonné et inquiet. Je me sentais au milieu de toutes choses étrangères et cela me tuait. Je me rappelle que ce marasme se dissipa entièrement à mon arrivée en Suisse. La circonstance qui y mit fin fut le braiement d'un âne entendu sur le marché de Bâle. L'âne m'impressionna extrêmement, il me causa, je ne sais pourquoi, un plaisir extraordinaire et mon cerveau recouvra soudain toute sa lucidité.

— Un âne ? C'est étrange, observa la générale. — Du reste, il n'y a là rien d'étrange, certaines de nous s'éprennent d'amour pour des ânes, ajouta-t-elle en regardant avec colère ses filles, qui s'étaient mises à rire. — Cela se voyait déjà dans les temps mythologiques. Continuez, prince.

— Depuis lors j'aime terriblement les ânes. C'est même chez moi une sorte de sympathie. Je commençai à me renseigner sur eux, car auparavant je ne les connaissais pas. Je ne tardai pas à constater que ce sont des animaux fort utiles : laborieux, robustes, patients, économiques. Bref, cet âne me fit soudain prendre goût à la Suisse tout entière, si bien que ma tristesse disparut comme par enchantement.

— Tout cela est fort étrange, mais il n'est pas absolument nécessaire de s'étendre sur l'âne ; passons à un autre sujet. Pourquoi ris-tu toujours, Aglaé ? Et toi, Adélaïde ? Le prince a très-

bien parlé de l'âne. Il l'a vu personnellement, et toi qu'est-ce que tu as vu ? Tu n'es pas allée à l'étranger ?

— J'ai déjà vu un âne, maman, dit Adélaïde.

— Et moi j'en ai même entendu un, ajouta Aglaé.

Ce furent de nouveaux rires ; le prince fit chorus avec les trois jeunes filles.

— C'est très-mal de votre part, déclara Élisabeth Prokofievna ; — excusez-les, prince, cela ne les empêche pas d'être bonnes. Je dispute continuellement avec elles, mais je les aime. Elles sont légères, étourdies, folles.

— Pourquoi donc ? répliqua en riant le prince : — à leur place, moi non plus je n'aurais pas laissé échapper l'occasion. Mais je maintiens mon éloge de l'âne : l'âne est un homme bon et utile.

— Mais vous êtes bon, prince ? C'est par curiosité que je demande cela, questionna la générale.

Ces mots provoquèrent une nouvelle explosion d'hilarité.

— C'est encore ce maudit âne qui leur est revenu à l'esprit : je n'y pensais pas du tout ! s'écria Élisabeth Prokofievna. — Croyez-moi, je vous prie, prince, je n'ai voulu faire aucune...

— Allusion ? Oh ! je n'ai pas de peine à le croire.

Et le prince riait de bon cœur.

— Vous faites fort bien de rire. Je vois que vous êtes un très-bon jeune homme, dit la générale.

— Je suis quelquefois méchant, répondit-il.

— Et moi je suis bonne, déclara inopinément Élisabeth Prokofievna, — et, si vous voulez, je suis toujours bonne ; c'est mon seul défaut, car il ne faut pas être toujours bonne. Je m'emporte très-fréquemment, par exemple, contre elles, et surtout contre Ivan Fédorovitch, mais ce qu'il y a de dégoûtant, c'est que je suis on ne peut meilleure quand je me fâche. Tantôt, avant votre arrivée, je m'étais mise en colère, je faisais semblant de ne rien comprendre et de ne pouvoir pas comprendre. Cela m'arrive ; je suis comme une enfant. Aglaé m'a donné une leçon ; je te remercie, Aglaé. Du reste, tout cela ne signifie rien. Je ne suis pas encore aussi bête que j'en ai l'air et que mes filles voudraient le faire croire. J'ai du caractère et je ne suis pas trop honteuse. Du reste, je dis cela sans amertume. Viens ici, Aglaé, embrasse-moi. Allons... assez de mignardises, dit-elle ensuite à sa fille, qui lui baisait tendrement les lèvres et la main. — Continuez, prince ; peut-être vous rappellerez-vous quelque chose de plus intéressant encore que l'âne.

— Encore une fois, observa de nouveau Adélaïde, — je ne comprends pas qu'on puisse raconter, quand on est si brusquement sommé de le faire. Moi je resterais interloquée.

— Mais le prince ne restera pas interloqué, parce que le prince est extrêmement intelligent, au moins dix fois plus intelligent que toi, et peut-être même douze. J'espère que tu le sentiras après cela. Prouvez-le-leur, prince ; continuez. Au fait, on peut maintenant laisser l'âne de côté. Eh bien, qu'est-ce que vous avez vu à l'étranger, indépendamment de l'âne ?

— Mais ce que le prince a dit de l'âne était déjà intelligent, remarqua Alexandra : — il a décrit d'une façon fort intéressante son état maladif et le rassérénement qui s'est produit en lui à la

suite d'un choc extérieur. J'ai toujours été curieuse de savoir comment les gens perdent la raison, puis la recouvrent. Surtout quand cela a lieu tout d'un coup.

— N'est-ce pas ? n'est-ce pas ? fit vivement la générale ; — je vois que toi aussi, tu es parfois intelligente ; allons, qu'on en finisse avec les rires ! Vous en étiez resté, je crois, prince, à la nature suisse ; eh bien ?

Le prince poursuivit son récit :

— Nous arrivâmes à Lucerne, et on me fit faire une promenade sur le lac. J'en admirai la beauté, mais en même temps j'avais un poids sur le cœur.

— Pourquoi ? demanda Alexandra.

— Je n'en sais rien. Je me sens toujours oppressé et inquiet quand je contemple pour la première fois une telle nature : elle me plaît et elle me trouble. Du reste, à cette époque, j'étais encore malade.

— Eh bien, non, moi je désirerais beaucoup la voir, dit Adélaïde. — Je ne comprends même pas pourquoi nous n'allons pas à l'étranger. Voilà deux ans que je cherche en vain un sujet de tableau :

Trouvez-moi un sujet de tableau, prince.

— Je n'y entends rien. Il suffit, me semble-t-il, de regarder, et ensuite on peint.

— Je ne sais pas regarder.

— Mais pourquoi ce langage énigmatique ? Je ne comprends rien ! fit brusquement Élisabeth Prokofievna : — « Je ne sais pas regarder », dis-tu ? Qu'est-ce que cela signifie ? Tu as des yeux, tu n'as qu'à les ouvrir. Si tu ne sais pas regarder ici, ce n'est pas à l'étranger que tu apprendras. Racontez plutôt comment vous-même avez regardé, prince.

— Oui, cela vaudra mieux, ajouta la jeune artiste. — À l'étranger le prince a appris à regarder.

— Je ne sais pas ; j'y ai seulement rétabli ma santé ; j'ignore si j'ai appris à regarder. Du reste, presque tout le temps, j'ai été fort heureux.

— Heureux ! Vous savez être heureux ? questionna Aglaé : — alors, comment donc dites-vous que vous n'avez pas appris à regarder ? Il faut que vous nous instruisiez.

— Instruisez-nous, s'il vous plaît, dit en riant Adélaïde.

— Je ne puis rien enseigner, répondit le prince, qui riait lui-même ; — pendant mon séjour à l'étranger, je n'ai guère quitté ce village suisse ; je sortais rarement et je n'allais que dans le voisinage ; qu'est-ce que je vous apprendrais donc ? D'abord, je cessai seulement de m'ennuyer ; je recouvrai bientôt la santé ; puis chaque journée me devint chère et acquit, à mesure que le temps s'écoulait, un prix de plus en plus grand à mes yeux, si bien que je commençai à m'en apercevoir. Je me couchais fort content et me levais plus heureux encore. Mais d'où cela venait-il ? il serait assez difficile de le dire.

— En sorte que vous n'aviez envie d'aller nulle part et n'éprouviez aucun besoin de déplacement ? demanda Alexandra.

— Au commencement, si, j'avais l'humeur inquiète et vagabonde. Je pensais toujours à mon existence future ; je voulais faire l'épreuve de ma destinée ; à certains moments surtout le repos m'était pénible. Vous savez, on a de ces moments-là, surtout quand on est seul. Il y avait chez nous une cascade, ou, pour mieux dire, un mince filet d'eau qui tombait d'une montagne presque perpendiculairement, une eau blanche, bruyante, écumeuse. Elle se trouvait à une demi-verste de notre habitation, et il me semblait qu'elle n'en était qu'à cinquante pas. La nuit, j'aimais à l'entendre bruire ; tenez, dans ces moments-là, une grande agitation s'emparait quelquefois de moi. De temps à autre il m'arrivait aussi de me trouver seul dans les montagnes au milieu du jour ; autour de moi se dressaient de grands pins séculaires exhalant une odeur de résine ; sur le haut d'un rocher apparaissaient les ruines d'un vieux castel féodal ; notre petit village, perdu dans la vallée, se voyait à peine ; le soleil était vif, le ciel bleu ; partout régnait un effrayant silence. Eh bien, là aussi je me sentais pris du besoin de voyager ; il me semblait que si j'allais toujours tout droit devant moi, si je franchissais la ligne où le ciel se confond avec la terre, je trouverais au delà le mot de l'énigme, une vie nouvelle mille fois plus mouvementée que la nôtre ; je rêvais d'une grande ville comme Naples, pleine de palais, de bruit, d'agitation, de vie... Oui, j'avais bien des aspirations ! Mais, ensuite, il me parut qu'on pouvait, même dans une prison, trouver énormément de vie.

— J'ai lu cette louable pensée dans ma Chrestomathie, quand j'avais douze ans, dit Aglaé.

— C'est toujours de la philosophie, observa Adélaïde ; — vous êtes philosophe, et vous êtes venu nous instruire.

— Vous avez peut-être raison, répondit le prince en souriant, — je suis philosophe en effet, et, qui sait ? il se peut aussi que j'aie l'idée d'instruire... C'est possible ; vraiment, cela se peut.

— Et votre philosophie, reprit Aglaé, — est tout à fait celle d'Eulampia Nikolaïevna, une veuve d'employé qui vient chez nous comme pique-assiette. Pour elle, tout le problème de la vie se réduit au bon marché ; elle ne s'applique qu'à dépenser le moins possible, elle ne parle même que de kopeks, et notez qu'elle a de l'argent, c'est une rusée commère. Il en est de même de votre vie énorme dans une prison, et peut-être aussi de votre bonheur de quatre ans dans un village ; bonheur pour lequel vous avez vendu votre ville de Naples, et, paraît-il, avec bénéfice, quoi qu'il ne vaille qu'un kopek.

— Pour ce qui est de la vie en prison, on peut encore n'être pas de cet avis, répliqua le prince ; — j'ai connu un homme qui avait subi douze ans de captivité ; c'était un des malades en traitement chez mon professeur. Il avait des attaques ; on le voyait parfois s'agiter, fondre en larmes ; une fois même il tenta de se suicider. Sa vie en prison était fort triste, je vous l'assure, mais certainement elle valait plus d'un kopek. Toutes ses connaissances se réduisaient à une araignée et à un arbuste qui poussait sous sa fenêtre... Mais j'aime mieux vous parler d'un autre homme avec qui je me suis rencontré l'année dernière. Il y avait dans son cas une circonstance fort étrange, — étrange surtout en ce sens qu'elle se produit très-rarement. Cet homme avait été un jour conduit à l'échafaud et on lui avait lu la sentence qui le condamnait à être fusillé comme criminel politique. Vingt minutes après, arriva la grâce de ce malheureux : une commutation de peine lui était accordée. Mais, entre la lecture de l'arrêt de mort et celle de l'édit

abaissant la peine d'un degré, il s'écoula vingt minutes, ou, tout au moins, un quart d'heure durant lequel l'infortuné vécut persuadé qu'il allait mourir dans quelques instants. J'étais très-avide de savoir quelles avaient été alors ses impressions, et plus d'une fois je le questionnai à ce sujet. Il se rappelait tout avec une netteté extraordinaire et il disait que rien de ce qui s'était passé durant ces quelques minutes ne s'effacerait jamais de sa mémoire. À vingt pas de l'échafaud autour duquel se tenaient les soldats et le peuple, on avait planté trois poteaux parce qu'il y avait un certain nombre de condamnés. On attacha les trois premiers à ces poteaux, on les revêtit du costume d'usage en pareil cas (une longue blouse blanche), et on enfonça sur leurs yeux un bonnet de nuit pour qu'ils ne vissent pas les fusils ; ensuite un peloton de soldats s'aligna devant chacun de ces malheureux. L'homme dont je vous parle figurait le huitième sur la liste des condamnés, par conséquent il devait être exécuté dans la troisième série. Un prêtre, tenant une croix dans sa main, s'approcha tour à tour de chacun d'eux. Il ne leur restait plus que cinq minutes à vivre, pas davantage. Mon ami disait que ces cinq minutes lui avaient fait l'effet d'une éternité, d'une richesse immense : tant de vies lui paraissaient contenues dans ces cinq minutes qu'il avait jugé inutile de penser tout de suite au dernier moment ; il avait donc partagé son temps de la manière suivante : deux minutes pour dire adieu à ses compagnons, deux minutes pour se recueillir en lui-même, une minute pour jeter un dernier regard autour de lui. Il se rappelait très-bien avoir pris ces dispositions suprêmes. Il mourait à vingt-sept ans, plein de santé et de force. En disant adieu à ses amis, il se souvenait d'avoir adressé à l'un d'eux une question assez indifférente et d'avoir écouté la réponse avec un véritable intérêt. Les adieux terminés, arrivèrent les deux minutes qu'il avait

résolu de consacrer à une méditation ; il savait d'avance à quoi il penserait, voici quel devait être l'objet de ses réflexions : à présent je vis, mais, dans trois minutes, que serai-je et où serai-je ? Telles étaient les questions qu'il se proposait de trancher durant ce court laps de temps ! Non loin de là il y avait une église dont le soleil faisait rayonner la coupole dorée. Il se rappelait avoir tenu ses yeux obstinément fixés sur cette coupole et sur les rayons qu'elle répercutait ; il ne pouvait en détacher ses regards, il lui semblait que ces rayons étaient sa nouvelle nature, que, dans trois minutes, il allait se confondre avec eux... L'incertitude, l'horreur de l'inconnu qu'il sentait si proche étaient quelque chose d'épouvantable, mais rien, disait-il, ne lui avait été alors plus pénible que cette incessante pensée : « Si je ne mourais pas ? Si la vie m'était rendue ? Quelle éternité ! Et tout cela serait à moi ! Oh ! alors, chaque minute serait pour moi comme une existence entière, je n'en perdrais pas une seule, je tiendrais compte de tous mes instants pour n'en dépenser aucun inutilement ! » À la fin, l'obsession de cette idée l'avait tellement irrité qu'il aurait voulu être fusillé le plus vite possible

Le prince s'arrêta tout à coup ; son auditoire croyait qu'il allait continuer et conclure.

— Vous avez fini ? demanda Aglaé.

— Quoi ! j'ai fini ? répondit le prince, qui depuis une minute était devenu rêveur.

— Mais pourquoi donc avez-vous raconté cela ?

— Pour rien... parce que cela m'était revenu à l'esprit... une chose en appelle une autre...

— Votre récit manque de conclusion, observa Alexandra : — vous avez certainement voulu prouver, prince, qu’il n’est pas de moment qui ne vaille plus d’un kopek, et que, parfois, cinq minutes sont plus précieuses qu’un trésor. Tout cela est louable, mais permettez pourtant : cet ami qui vous a raconté ses transes... on a commué sa peine, par conséquent on lui a donné cete « vie éternelle ». Eh bien, quel usage a-t-il fait ensuite de ce trésor ? A-t-il vécu en « tenant compte » de chaque minute ?

— Oh ! non, je lui ai demandé s’il avait mis son programme à exécution, et lui-même a reconnu qu’il n’avait pas du tout vécu ainsi, qu’au contraire il avait perdu beaucoup, beaucoup de minutes.

— Eh bien, voilà une expérience décisive. Cela prouve qu’en effet on ne peut pas vivre en tenant compte de tous les instants. C’est impossible.

— Oui, c’est impossible, reprit le prince, — moi-même je me suis dit cela... Et pourtant comment ne pas croire ?...

— C’est-à-dire que vous croyez vivre plus intelligemment que tout le monde ? interrogea Aglaé.

— Oui, j’ai eu parfois cette idée.

— Et vous l’avez encore ?

— Et... je l’ai encore, répondit le prince.

Jusqu’alors il avait contemplé Aglaé avec un sourire doux et même timide, mais, après avoir prononcé ces mots, il se mit à rire et regarda gaiement la jeune fille.

— On n’est pas plus modeste ! dit-elle, légèrement agacée.

— Mais que vous êtes braves tout de même ! Voilà que vous riez, et moi, le récit de cet homme m’a tellement impressionné que j’en ai rêvé ensuite ; oui, j’ai vu en songe ces cinq minutes...

De nouveau, il promena sur ses auditrices un regard sérieux et scrutateur.

— Vous n’êtes pas fâchées contre moi ? demanda-t-il tout à coup avec une sorte de confusion, quoiqu’il regardât carrément les trois jeunes filles en pleine figure.

— Pourquoi ? s’écrièrent-elles, étonnées.

— Mais parce que j’ai toujours l’air d’instruire...

Toutes se mirent à rire.

— Si vous êtes fâchées, ne le soyez plus, reprit le prince ; — je le sais moi-même, j’ai moins vécu qu’un autre et j’ai moins que personne l’intelligence de la vie. Il peut m’arriver quelquefois de dire des choses fort étranges...

En achevant ces mots, il était fort troublé.

— Puisque vous dites que vous avez été heureux, par conséquent vous avez vécu non pas moins, mais plus que les autres ; pourquoi donc ces excuses embarrassées ? commença Aglaé d’un ton aigre. — D’ailleurs, vous n’avez pas à vous poser en triomphateur modeste, car ici vous ne triomphez pas du tout. Avec votre quiétisme, on peut remplir de bonheur une vie même de cent années. Qu’on vous montre une exécution capitale ou qu’on vous montre le petit doigt, de l’un et de l’autre cas vous tirerez une pensée également louable et vous resterez content. Comme cela, l’existence est facile.

— Pourquoi te mets-tu toujours en colère ? je ne le comprends pas, dit la générale, qui depuis longtemps écoutait la discussion en observant les visages des interlocuteurs, — et je ne puis comprendre non plus de quoi vous parlez. Que vient faire ici ce petit doigt ? Qu'est-ce que cela signifie ? Le prince parle bien, seulement ce qu'il dit n'est pas très-gai. Pourquoi l'intimides-tu ? Quand il a commencé, il riait, et maintenant il est tout soucieux.

— Laissez donc, maman. — C'est dommage, prince, que vous n'ayez pas vu d'exécution capitale, je vous demanderais une chose.

— J'ai vu une exécution, répondit le prince.

— Vous en avez vu une ? s'écria Aglaé ; — j'aurais dû m'en douter ! Cela couronne toute l'affaire. Si vous avez vu une exécution, comment donc dites-vous que vous avez toujours vécu heureusement ? Eh bien, ne vous ai-je pas dit la vérité ?

— Mais est-ce qu'on exécute dans votre village ? demanda Adélaïde.

— C'est à Lyon que j'ai vu cela, j'y étais allé avec Schneider, il m'avait pris avec lui. Le hasard a voulu qu'en arrivant j'assistasse à cette scène.

— Eh bien, cela vous a beaucoup plu ? C'est fort édifiant ? fort utile ? voulut savoir Aglaé.

— Cela ne m'a pas plu du tout et j'ai été un peu malade à la suite de ce spectacle, mais j'avoue qu'il a exercé sur moi une sorte de fascination, je ne pouvais en détacher mes yeux.

— Je ne l'aurais pas pu non plus, dit Aglaé.

— Là, on n'aime pas que les femmes aillent voir des exécutions, et même les journaux blâment ensuite celles qui ont eu cette curiosité.

— S'ils trouvent que ce n'est pas l'affaire des femmes, ils veulent dire par là que c'est celle des hommes. Je les félicite de leur logique. Et, sans doute, vous êtes aussi de cet avis.

— Racontez-nous l'exécution dont vous avez été témoin, fit brusquement Adélaïde.

Cette demande parut causer un certain embarras au prince, son visage se renfroigna.

— À présent je n'en aurais guère envie, répondit-il.

— On dirait que vous ne vous sentez pas la force de nous faire ce récit, remarqua Aglaé d'un ton moqueur.

— Non, c'est parce que j'ai déjà raconté tantôt cette même exécution.

— À qui l'avez-vous racontée ?

— À votre valet de chambre, pendant que j'attendais...

— À quel valet de chambre ? fit-on en chœur.

— Eh bien, mais à cet homme aux cheveux blancs et au visage rouge qui se tient dans l'antichambre ; je suis resté là jusqu'au moment où j'ai été reçu par Ivan Fédorovitch,

— C'est étrange, observa la générale.

— Le prince est un démocrate, dit malignement Aglaé, — voyons, du moment que vous avez fait ce récit à Alexis, vous ne

pouvez pas nous le refuser.

— Je veux absolument l'entendre, insista Adélaïde.

— Tout à l'heure, reprit avec animation le prince en s'adressant à la jeune fille, — quand vous m'avez demandé un sujet de tableau, l'idée m'est venue de vous en proposer un : représenter le visage d'un condamné à mort dans la minute qui précède la chute du couperet, au moment où le malheureux va être bouclé sur la bascule.

— Comment ! le visage ? rien que le visage ? demanda Adélaïde ; — ce sera un singulier sujet, et quel tableau y a-t-il donc là ?

— Je ne sais pas ; pourquoi donc ? répliqua vivement le prince. — J'ai vu dernièrement à Bâle un tableau comme cela. Je voudrais bien vous le décrire... Je vous en parlerai un jour... il m'a beaucoup frappé.

— Plus tard, certainement, il faudra que vous me parliez du tableau de Bâle, — dit Adélaïde, — mais, à présent, expliquez-moi celui qu'il y a à faire avec cette exécution. Pouvez-vous me retracer les choses comme vous vous les représentez ? Comment donc peindre ce visage ? Ainsi un visage seulement ? Quel visage est-ce ?

— C'était juste une minute avant la mort, s'empressa de commencer le prince, qui, entraîné par ses souvenirs, semblait avoir oublié tout le reste, — au moment où le condamné venait de monter les degrés de l'échafaud et mettait le pied sur la plateforme. Il tourna les yeux de mon côté ; je regardai son visage et je compris tout... Du reste, comment raconter cela ? Je désirerais de

tout mon cœur que vous ou quelqu'un en fissiez un tableau ; il vaudrait mieux que ce fût vous ! Alors déjà je me disais qu'une semblable peinture serait utile. Vous savez, il faudrait ici représenter tout ce qui a précédé, tout, tout. Il était en prison, et, comptant que les formalités habituelles seraient observées, il croyait avoir encore au moins huit jours devant lui. Mais, par suite de je ne sais quelle circonstance, les délais d'usage furent abrégés. À cinq heures du matin il dormait. C'était à la fin d'octobre ; À cinq heures il fait encore froid, et le jour n'est pas levé. Le directeur de la prison, accompagné d'un geôlier, entra sans bruit et posa sa main sur l'épaule du détenu. Celui-ci se mit sur son séant. « Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-il en voyant de la lumière. « C'est aujourd'hui, entre neuf et dix heures, que vous subirez votre peine. » Encore à moitié endormi, le prisonnier ne pouvait croire à cette nouvelle, il prétendait que l'ordre d'exécution n'arriverait que dans huit jours, mais, quand il fut bien éveillé, il cessa de discuter et garda le silence, — tels sont les détails qu'on a racontés. Ensuite il dit : « N'importe, si brusquement, c'est pénible... » Puis il se tut de nouveau et ne voulut plus proférer un mot. On sait comment les choses se passent durant les trois ou quatre heures qui suivent : c'est la visite du prêtre, c'est le déjeuner qui se compose de bœuf, de vin et de café (eh bien, n'est-ce pas une dérision ? Que cela est cruel ! pensez-vous ; mais ces gens-là n'y entendent pas malice, ils sont très-naïvement convaincus qu'en agissant de la sorte, ils font preuve d'humanité), ensuite la toilette (vous savez ce que c'est que la toilette d'un condamné à mort ?), finalement on le fait monter dans une charrette et on le conduit à l'échafaud... Lui aussi, je pense, s'est figuré, pendant le trajet, qu'il avait encore un temps infini à vivre. En chemin, sans doute, il devait se dire : « Il me reste trois

rues à vivre, c'est encore long. Quand je serai arrivé au bout de cette rue-ci, j'en aurai encore une autre à suivre, et puis une troisième où il y a à droite une boutique de boulanger... Il se passera encore du temps avant que nous arrivions à cette boutique ». Autour de la charrette une foule bruyante, dix mille têtes, dix mille paires d'yeux, — il faut subir tout cela et, surtout, cette pensée : « Ils sont là dix mille et on n'exécutera aucun d'eux, c'est moi qui vais mourir ! » Eh bien, voilà pour les préliminaires. Un escalier donne accès à la guillotine, devant cet escalier le condamné se mit soudain à pleurer, et c'était un homme fort, un caractère énergique ; il avait été, dit-on, un grand scélérat. Le prêtre qui avait pris place à côté de lui dans la charrette ne le quittait pas d'un instant et lui parlait toujours : je présume que le malheureux ne l'entendait pas : il essayait probablement d'écouter, mais, dès le troisième mot, ne comprenait plus. À la fin, il commença à monter l'escalier ; les liens qui entravaient ses pieds l'obligeaient à faire de petits pas. L'ecclésiastique, un homme intelligent, sans doute, cessa ses exhortations et se contenta de lui donner continuellement la croix à baiser. Au bas de l'escalier le criminel était déjà très-pâle, mais lorsqu'il se trouva sur l'échafaud, son visage devint tout à coup blanc comme une feuille de papier. Assurément ses jambes fléchissaient sous lui et il avait mal au cœur comme si quelque chose le serrait à la gorge en lui donnant la sensation d'un chatouillement. C'est un phénomène qui se produit dans la frayeur, dans ces moments terribles où la raison subsiste tout entière, mais n'a plus aucun empire. Si, par exemple, votre perte est inévitable, si une maison va s'écrouler sur vous, tout d'un coup vous éprouvez une irrésistible envie de vous asseoir, de fermer les yeux et d'attendre, — advienne que pourra !... Le voyant dans cet état de faiblesse, le prêtre, silencieusement et

d'un geste rapide, lui approcha la croix des lèvres, une petite croix latine, en argent. Il fit cela à plusieurs reprises. À ce contact, le condamné paraissait se ranimer durant quelques secondes, il ouvrait les yeux et marchait. Il baisait la croix avidement, avec la précipitation inquiète d'un homme qui, avant de partir en voyage, a peur d'oublier un objet dont il est dans le cas d'avoir besoin, mais il est à croire que toute idée religieuse était absente de sa conscience. Et il en fut ainsi jusqu'au moment où on l'attacha sur la planche... Il est étrange que, dans ces dernières secondes, la syncope se produise rarement ! Au contraire, la tête garde une vie très-intense et travaille sans doute avec une force extrême, comme une machine en mouvement. J'imagine que toutes sortes d'idées bourdonnent alors sous le crâne, des idées ébauchées, peut-être même ridicules, nullement en situation, dans le genre de celles-ci : « Tiens, ce spectateur a une verrue sur le front, le bourreau a un bouton rouillé à son habit »... Et pourtant vous savez tout, vous vous rappelez tout ; il y a un point qu'il est impossible d'oublier, on ne peut pas s'évanouir, et tout gravite autour de ce point. Et penser que cela dure ainsi jusqu'au dernier quart de seconde, lorsque la tête, déjà passée dans la lunette, attend, sait, et tout d'un coup entend le fer glisser au-dessus d'elle ! On doit certainement l'entendre ! Moi, si j'étais couché sur la bascule, je prêterais l'oreille exprès et je percevrais ce son ! Il ne se produit peut-être que pendant la dixième partie d'un instant, mais on ne peut pas ne pas l'entendre ! Et, figurez-vous, c'est encore aujourd'hui une question de savoir si, pendant la première seconde qui suit le supplice, la tête n'a pas conscience de sa décollation, — quelle idée ! Et si cet état persiste durant cinq secondes... Peignez l'échafaud de façon à ne mettre en évidence que la dernière marche : le criminel vient de la gravir, son visage est

pâle comme un morceau de papier, le prêtre présente la croix, le condamné tend avidement ses lèvres blêmes, il regarde et — sait tout. Une croix et une tête, voilà le tableau ; le prêtre, le bourreau et ses deux aides, dans le bas quelques figures de spectateurs, — tout cela, on peut le laisser, pour ainsi dire, au troisième plan, dans un brouillard, ce n'est que l'accessoire... Voilà comment je conçois le tableau.

Le prince se tut et regarda toute la société.

— Cela, sans doute, ne ressemble pas au quiétisme, murmura Alexandra, comme se parlant à elle-même.

— Eh bien, maintenant, racontez vos amours, dit Adélaïde.

Le prince fixa sur elle un regard étonné.

— Écoutez, reprit la jeune fille avec une sorte de précipitation, — vous parlerez plus tard du tableau que vous avez vu à Bâle, maintenant je veux entendre l'histoire de vos amours ; ne niez pas, vous avez été amoureux. D'ailleurs, dès que vous commencerez à raconter, vous cesserez d'être philosophe.

— Dès que votre récit est terminé, vous êtes honteux de l'avoir fait, observa brusquement Aglaé. — Pourquoi cela ?

— Comme c'est bête, à la fin ! dit la générale en regardant Aglaé avec indignation.

— Ce n'est pas spirituel, fit à son tour Alexandra.

— Ne la croyez pas, prince, poursuivit Élisabeth Prokofievna en s'adressant à Muichkine, — elle fait cela exprès, par entêtement ; elle n'a pas été si sottement élevée ; n'allez pas vous figurer je ne sais quoi parce qu'elles vous taquinent ainsi. Assuré-

ment elles ont ourdi quelque chose, mais elles vous aiment ; je connais leurs visages.

— Je les connais aussi, répondit le prince en accentuant ces mots de façon à leur donner une signification particulière.

— Comment cela ? demanda Adélaïde intriguée.

— Qu'est-ce que vous savez de nos visages ? questionnèrent également les deux autres.

Mais le prince se taisait et avait pris un air sérieux ; les trois jeunes filles attendaient sa réponse.

— Je vous le dirai plus tard, prononça-t-il à voix basse et d'un ton grave.

— Décidément vous voulez piquer notre curiosité, cria Aglaé : — et quelle solennité !

— Allons, c'est bien, reprit vivement Adélaïde, — mais si vous êtes un si bon physionomiste, certainement aussi vous avez été amoureux ; par conséquent j'ai deviné juste. Racontez donc.

— Je n'ai pas été amoureux, répondit le prince, parlant toujours du même ton bas et sérieux, — je... j'ai été heureux autrement.

— Comme donc ? Par quoi ?

— Eh bien, je vais vous le dire, fit-il.

Son visage avait pris une expression de profonde rêverie.

I • Chapitre 6

— Tenez, commença le prince, — en ce moment vous me considérez toutes avec une curiosité qui m'inquiète, car, si je ne la satisfais pas, vous allez vous fâcher contre moi. Non, je plaisante, se hâta-t-il d'ajouter en souriant — Là... là il y avait toujours des enfants et je passais tout mon temps avec eux, avec eux seuls. C'étaient des enfants du village, toute une bande d'écoliers. Je ne dirai pas que je les instruisais, oh ! non ; il y avait pour cela le maître d'école, Jules Thibaut. Je leur apprenais bien quelque chose, si vous voulez, mais surtout je vivais avec eux, et c'est ainsi que se passèrent mes quatre ans. Il ne me fallait rien d'autre. Je leur disais tout, je ne leur cachais rien. À la fin je m'attirai le mécontentement de leurs familles, parce que les enfants en étaient venus à ne plus pouvoir se passer de moi ; sans cesse ils m'entouraient, et le maître d'école finit même par devenir mon plus grand ennemi. Je m'aliénai beaucoup de personnes dans ce village, et toujours à cause des enfants. Schneider lui-même me fit des reproches à ce sujet. Et de quoi avaient-ils donc peur ? On peut tout dire à un enfant, — tout. Ce qui m'a toujours étonné, c'est l'idée fausse que les adultes se font des enfants ; ceux-ci ne sont même pas compris de leurs pères et mères. Il ne faut rien cacher aux enfants, sous prétexte qu'ils sont petits et qu'à leur âge on doit ignorer certaines choses. Quelle triste et malheureuse conception ! Et comme les enfants s'aperçoivent bien eux-mêmes que leurs parents les prennent pour des babies ne comprenant rien, alors qu'ils comprennent tout ! Les grandes personnes ne savent pas que, dans l'affaire même la plus difficile, un enfant peut donner un conseil d'une extrême importance. Oh ! Dieu ! quand ce joli petit oiseau fixe sur vous son regard heureux et

confiant, vous avez honte de le tromper ! Je les appelle des petits oiseaux parce que les petits oiseaux sont ce qu'il y a de meilleur au monde. Du reste, il y eut surtout une circonstance qui indisposait les esprits contre moi... Quant à Thibaut, sa haine était tout simplement de la jalousie ; d'abord il hochait la tête et s'étonnait en voyant que les enfants saisissaient parfaitement tout ce que je leur disais, tandis qu'il ne réussissait pas à se faire comprendre d'eux ; ensuite il se moqua de moi quand je lui eus dit que nous ne leur apprenions rien, lui et moi, mais que c'étaient eux, au contraire, qui nous instruisaient. Et comment a-t-il pu me jalouser et me calomnier, alors que lui-même vivait avec les enfants ? Leur commerce guérit l'âme... Parmi les malades que traitait Schneider se trouvait un homme extrêmement malheureux. Je ne sais s'il peut exister une infortune pareille à la sienne. Il avait été placé dans cet établissement comme atteint d'aliénation mentale ; à mon avis, il n'était pas fou, mais il souffrait épouvantablement, c'était là toute sa maladie. Et si vous saviez ce qu'à la fin nos enfants devinrent pour lui... Mais je vous parlerai plus tard de ce malade, maintenant je vais vous raconter comment tout cela a pris naissance. Dans le principe, les enfants ne m'aimaient pas. J'étais si grand, j'ai toujours été si peu dégourdi ; je sais que je suis laid... enfin j'avais aussi contre moi ma qualité d'étranger. Les enfants, d'abord, se moquèrent de moi, puis ils se mirent même à me jeter des pierres, après qu'ils m'eurent surpris embrassant Marie. Je ne l'ai embrassée qu'une seule fois... Non, ne riez pas, se hâta d'ajouter le prince en réponse aux sourires de ses auditrices, — l'amour n'était pour rien là dedans. Si vous aviez connu cette malheureuse créature, vous-mêmes auriez eu, comme moi, pitié d'elle. C'était une jeune fille de notre village ; elle habitait avec sa mère une petite bicoque éclairée par deux fe-

nêtres. La vieille vendait du lacet, du fil, du tabac, du savon ; avec la permission des autorités elle étalait sa marchandise sur une planche disposée devant une de ses fenêtres ; ce commerce lui rapportait quelque menue monnaie qui la faisait vivre. Elle était malade et avait les pieds gonflés, ce qui l'obligeait à rester toujours assise. Marie avait vingt ans, elle était maigre et d'une faible constitution ; quoique depuis longtemps la phthisie se fût déclarée chez elle, néanmoins elle allait travailler à la journée dans des maisons où elle faisait le gros ouvrage : elle lavait les parquets, lessivait le linge, balayait les cours, donnait à manger aux bestiaux. Un commis voyageur français la séduisit et l'emmena avec lui, mais, au bout d'une semaine, il la planta là. Abandonnée sur un grand chemin, elle revint chez elle en demandant l'aumône tout le long de la route ; elle arriva toute sale, tout en loques, avec des souliers horriblement déchirés ; elle avait marché pendant huit jours, couchant à la belle étoile, et avait beaucoup souffert du froid ; ses pieds étaient ensanglantés, ses mains couvertes d'engelures et de crevasses. Du reste, auparavant déjà elle n'était pas belle ; elle avait seulement de doux yeux, pleins de bonté et d'innocence. Sa taciturnité était extraordinaire. Une fois, — c'était avant l'incident dont je viens de parler, — elle se mit tout à coup à chanter pendant qu'elle travaillait, et je me souviens que le fait causa un étonnement général. « Marie a chanté ! Comment ! Marie a chanté ! » se disait-on en riant. Elle fut fort confuse et, à partir de ce moment, s'enferma dans un mutisme obstiné. Alors on la traitait encore avec bienveillance, mais quand elle revint malade, les membres saignants, personne ne lui témoigna la moindre pitié ! Qu'ils sont durs en pareil cas ! Avec quelle sévérité ils jugent ces choses-là ! La première, la vieille reçut sa fille avec colère et mépris : « À présent, tu m'as

déshonorée », lui dit-elle. La première, elle l'offrit aux insultes de la foule : quand on apprit, au village, le retour de Marie, vieillards, enfants, femmes, jeunes filles, tout le monde accourut pour la voir ; presque toute la population du pays envahit la cabane de la vieille ; mourant de faim, vêtue de haillons, Marie était couchée sur le plancher, aux pieds de sa mère, et pleurait. Tandis qu'affluaient les visiteurs, elle cherchait à se dérober à leur curiosité en se faisant un voile de ses cheveux épars et en tournant son visage contre le sol. Le public faisait cercle autour d'elle, on la considérait comme une vermine : les vieillards émettaient un blâme impitoyable, les jeunes gens ricanaient, les femmes éclataient en injures et montraient le même dégoût qu'à la vue d'une araignée. La mère, assise dans la chambre, loin de s'opposer à ces manifestations, les encourageait de la voix et du geste. Dans ce temps-là, elle était déjà fort malade, presque mourante : le fait est que, deux mois après, elle expira ; mais, quoiqu'elle se sentît près de sa fin, elle refusa jusqu'au dernier moment de se réconcilier avec sa fille : elle ne lui disait pas un mot, l'envoyait coucher dans le vestibule et même la laissait presque sans nourriture. Elle devait mettre fréquemment ses pieds malades dans de l'eau chaude : chaque jour Marie les lui lavait, et lui prodiguait des soins que la vieille acceptait sans jamais les reconnaître par la moindre parole affectueuse. La jeune fille supportait tout avec résignation, et, plus tard, quand j'eus fait sa connaissance, je remarquai qu'elle-même approuvait tout cela, se considérant comme la dernière des créatures. Quand la vieille s'alita définitivement, les commères du village vinrent la soigner à tour de rôle, suivant l'usage en vigueur dans ces campagnes. Alors on cessa tout à fait de nourrir Marie ; tous les villageois l'écartaient de leur seuil, personne même ne consentait à lui donner du travail

comme autrefois. Chacun, pour ainsi dire, crachait sur elle, les hommes ne la regardaient plus comme une femme et lui tenaient les propos les plus orduriers. Parfois, très-rarement, quand ils étaient ivres le dimanche, ils lui jetaient des sous par dérision ; Marie les ramassait en silence. Alors déjà elle commençait à cracher le sang. À la fin, ses haillons devinrent si sordides qu'elle n'osa plus se montrer dans le village ; depuis son retour, elle allait pieds nus. Les enfants de l'école, — ils étaient plus de quarante, — se plaisaient particulièrement à la molester et à lui jeter de la boue. Elle demanda à un paysan la permission de garder ses vaches, il la mit à la porte. Alors, de sa propre initiative, elle s'installa dans cet emploi, accompagnant le bétail au sortir de l'étable et ne le quittant pas de la journée. Le paysan s'aperçut qu'elle lui rendait beaucoup de services et ne la chassa point, parfois même il lui donnait les restes de son dîner, du fromage et du pain. Il regardait cela comme une grande bonté de sa part. Quand la mère mourut, le pasteur n'eut pas honte de vilipender Marie publiquement, en pleine église. Vêtue de ses misérables guenilles, elle était agenouillée près de la bière et pleurait. La curiosité avait attiré beaucoup de monde à la cérémonie funèbre : on voulait voir comment la jeune fille pleurerait, comment elle marcherait derrière le cercueil. Le pasteur, homme jeune encore, dont toute l'ambition était de devenir un grand prédicateur, s'adressa à la foule en lui montrant Marie. « Voilà celle qui a causé la mort de cette femme respectable » (ce n'était pas vrai, car la vieille était malade depuis deux ans déjà), « elle est là devant vous et elle n'ose pas lever les yeux, parce qu'elle a été marquée par le doigt de Dieu ; elle est là, pieds nus, en haillons, — exemple pour celles qui seraient tentées de se mal conduire ! Qui donc est-elle ? C'est sa fille ! » etc. Et, figurez-vous, cette lâcheté fit plaisir à presque

tous les assistants, mais... alors arriva une histoire, alors les enfants prirent parti pour la malheureuse, car à cette époque déjà ils étaient tous de mon côté et commençaient à aimer Marie. Voici comment la chose eut lieu. Je désirais faire un peu de bien à la jeune fille. Elle avait grand besoin d'argent, mais, pendant tout mon séjour en Suisse, je n'ai jamais eu un kopek à ma disposition. J'avais une petite épingle de diamant et je la vendis à un brocanteur. Cet homme allait de village en village et faisait le commerce des vieux habits. Il me donna huit francs de mon épingle, qui en valait certainement quarante. Je fus longtemps sans pouvoir me procurer un entretien particulier avec Marie. À la fin, nous nous rencontrâmes hors du village, dans un sentier de la montagne, derrière un arbre. Là, je lui donnai les huit francs en lui recommandant de les ménager, parce qu'à l'avenir je ne pourrais plus lui venir en aide. Ensuite je l'embrassai. « Ne me supposez aucune mauvaise intention, lui dis-je ; si je vous embrasse, ce n'est point parce que je suis amoureux de vous, mais parce que vous m'inspirez une profonde pitié. Dès le commencement, en effet, j'ai toujours vu en vous une malheureuse et nullement une coupable. » Je désirais vivement la consoler, lui persuader qu'elle avait tort de se croire si au-dessous des autres, mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle ne comprenait pas mes paroles. Ce fut son attitude qui me l'apprit, car elle me dit à peine un mot, elle resta tout le temps debout devant moi, les yeux baissés, comme une personne accablée de honte. Quand j'eus fini, elle me baisa la main ; je saisis aussitôt la sienne, et voulus la baiser, mais elle la retira tout de suite. Soudain nous fûmes aperçus par les enfants : toute la bande était là. Je sus plus tard qu'ils m'épiaient depuis longtemps. Ils commencèrent à rire, à siffler, à frapper leurs mains l'une contre l'autre, et Marie se hâta de fuir.

Je voulus parler, mais ils me lancèrent des cailloux. Le même jour, tout le village connaissait l'histoire ; la malveillance publique s'acharna de plus belle sur Marie. J'ai même entendu dire qu'il avait été question de lui infliger un châtiment, mais, grâce à Dieu, aucune suite ne fut donnée à cette idée. En revanche, les enfants ne laissèrent plus de répit à leur victime ; avec un redoublement d'animosité ils se mirent à la pourchasser et à lui jeter de la boue. Quand elle les avait à ses trousses, la pauvre poitrine courait à perdre haleine pour se soustraire à ces avanies et ils la poursuivaient en vociférant des injures. Un jour, je faillis même me colleter avec eux. Plus tard, j'entrepris de leur faire entendre raison, je leur parlai chaque jour, autant du moins que cela me fut possible. Parfois ils s'arrêtaient et m'écoutaient, mais ils n'en continuaient pas moins à insulter Marie. Je leur expliquai combien elle était malheureuse ; ils cessèrent bientôt de l'injurier et passèrent leur chemin sans lui rien dire. Peu à peu nous eûmes ensemble des entretiens plus prolongés ; je ne leur cachais rien, je leur racontais tout. Ils m'écoutaient avec beaucoup de curiosité et ils ne tardèrent pas à prendre en pitié la jeune fille. Plusieurs, quand ils la rencontraient, la saluaient d'un « bonjour » affable. J'imagine que Marie dut être bien étonnée d'un tel changement à son égard. Une fois, deux fillettes à qui on avait donné quelques victuailles allèrent les lui porter et vinrent ensuite me l'apprendre. Elles me dirent que Marie s'était mise à pleurer et qu'à présent elles l'aimaient beaucoup. Bientôt tous les enfants l'aimèrent, et en même temps ils se prirent aussi d'une soudaine affection pour moi. Ils venaient souvent me trouver et toujours ils me priaient de leur raconter quelque chose. Je suppose que je racontais bien, car ils étaient très-avides de mes récits. Par la suite, je m'adonnai à l'étude et à la lecture, uniquement pour leur com-

muniquer ce que j'apprenais dans les livres ; j'en usai ainsi avec eux pendant les trois années qui suivirent. Quand Schneider et les autres me reprochaient de parler aux enfants comme à des hommes faits et de ne leur rien cacher, je répondais que c'était une honte de leur mentir. « D'ailleurs, ajoutais-je, en dépit de toutes vos précautions, ils sauront toujours ce que vous voulez leur laisser ignorer, seulement ils l'apprendront d'une manière qui salira leur imagination, tandis qu'avec moi ce danger n'est pas à craindre. Chacun n'a qu'à interroger les souvenirs de sa propre enfance. » Mais ce raisonnement ne convainquait personne... Ce fut quinze jours avant la mort de sa mère que j'em brassai Marie. Lorsque le pasteur prononça son sermon, tous les enfants s'étaient déjà rangés de mon côté. Je leur appris aussitôt l'odieuse sortie que l'ecclésiastique s'était permise et je la qualifiai comme elle méritait de l'être. Tous furent révoltés ; plusieurs, dans leur indignation, allèrent jusqu'à briser à coups de pierres les vitres du pasteur. Je leur représentai qu'ils avaient eu tort d'agir ainsi, néanmoins le bruit se répandit dans tout le village que j'étais l'instigateur du fait, et ce fut à partir de ce moment qu'on m'accusa de pervertir les écoliers. Ensuite, tout le monde s'aperçut qu'ils aimaient Marie, et cette découverte causa une inquiétude extrême, mais la jeune fille était heureuse. Les parents avaient beau défendre à leurs enfants de la fréquenter, les bambins allaient secrètement la trouver à l'endroit où elle gardait les vaches, et c'était assez loin, à une demi-verste environ du village ; ils lui apportaient des cadeaux, quelques-uns se rendaient auprès d'elle simplement pour la serrer sur leur cœur, l'embrasser, lui dire : « Je vous aime, Marie ! » après quoi ils retournaient chez eux de toute la vitesse de leurs jambes. Peu s'en fallut qu'un bonheur aussi inespéré ne fît perdre la tête à Marie ; même en rêve,

jamais elle n'avait entrevu cela ; elle éprouvait un mélange de confusion et de joie. Les enfants et, en particulier, les petites filles tenaient surtout à l'aller voir pour lui dire que je l'aimais et que je leur parlais beaucoup d'elle. « Il nous a raconté toute votre histoire, lui disaient-ils, maintenant nous vous aimons, nous vous plaignons, et il en sera toujours ainsi ». Puis ils accouraient auprès de moi, et, avec de petites mines joyeuses, affairées, m'informaient qu'ils venaient de voir Marie et que Marie m'envoyait ses salutations. Le soir, j'allais à la cascade ; là se trouvait un endroit entièrement clos du côté du village, des peupliers l'entouraient ; c'était en ce lieu que, pendant les soirées, je recevais la visite des enfants ; plusieurs y venaient même en cachette. Je crois qu'ils prenaient un plaisir extrême à mon amour pour Marie, et, durant tout mon séjour là-bas, c'est le seul point sur lequel je les aie trompés. Je leur laissais croire que j'étais amoureux de Marie, bien que j'éprouvasse seulement de la pitié pour elle ; mais voyant qu'ils me prêtaient un autre sentiment et que cette idée leur était agréable, je me gardais de les désabuser, je faisais semblant d'avoir été deviné par eux. Et quelle bonté délicate chez ces petits cœurs ! Pour n'en citer qu'un exemple, il leur semblait impossible que leur bon Léon aimât tant Marie, et que Marie fût si mal vêtue et manquât même de chaussures. Imaginez-vous qu'ils lui fournirent des souliers, des bas, du linge, et même quelques vêtements. Comment, par quels prodiges d'ingéniosité réussirent-ils à se procurer tout cela ? c'est ce que je ne comprends pas ; toute l'école se mit à l'œuvre. Quand je les interrogeais à ce sujet, un rire joyeux était leur seule réponse, les petites filles battaient des mains et m'embrassaient. Quelquefois j'allais aussi voir Marie à la dérobée. Elle devint fort malade et presque incapable de marcher. À la fin elle cessa complètement son service à

la ferme, mais elle conduisait encore chaque matin le bétail dans les champs. Elle s'asseyait contre un rocher perpendiculaire au sol et restait presque immobile jusqu'au moment où elle ramenait les vaches à l'étable. Épuisée par la phthisie, respirant difficilement, elle passait toute la journée dans une sorte de somnolence, les yeux fermés, la tête appuyée contre le rocher ; son visage était émacié comme celui d'un squelette, la sueur inondait son front et ses tempes. C'est dans cet état que je la trouvais toujours. Je ne venais que pour un moment, moi non plus je ne voulais pas qu'on me vît. Dès que je me montrais, Marie tressaillait, ouvrait les yeux et s'empressait de me baiser les mains. Je la laissais faire parce que c'était un bonheur pour elle. Pendant tout le temps de ma visite, elle tremblait et versait des larmes ; parfois, à la vérité, elle se mettait à parler, mais il était difficile de comprendre ses paroles ; elle avait l'air d'une folle, tant elle était émue et exaltée. Parfois, les enfants arrivaient avec moi. D'ordinaire, en pareil cas, ils se tenaient à une certaine distance et faisaient le guet, pour que personne ne me surprît causant avec Marie ; ce rôle de sentinelles leur plaisait infiniment. Lorsque nous étions partis, Marie, se retrouvant seule, restait de nouveau sans bouger, les yeux fermés, la tête appuyée contre le rocher ; peut-être rêvait-elle de quelque chose. Un matin, il lui fut impossible de sortir, comme de coutume, pour mener paître le troupeau, et elle resta chez elle, dans sa petite maison vide. Les enfants l'apprirent aussitôt, et presque tous vinrent à plusieurs reprises lui faire visite ce jour-là ; elle était au lit, et n'avait personne pour s'occuper d'elle. Pendant deux jours les enfants furent seuls à lui donner des soins : ils se relayaient dans l'office de garde-malade. Mais ensuite, quand on sut dans le village que Marie était mourante, de vieilles paysannes vinrent à tour de rôle s'installer à son

chevet. Dans la localité on commençait, paraît-il, à avoir pitié de la jeune fille ; du moins, on laissait aux enfants la liberté de l'approcher et on ne l'injurait plus comme autrefois. La malade était toujours dans un état comateux, elle avait le sommeil agité et toussait effroyablement. Les vieilles femmes empêchaient les enfants de pénétrer dans la chambre, mais ils accouraient à la fenêtre, quelquefois pour n'y rester qu'une minute, le temps de dire : « Bonjour, notre bonne Marie. » Et elle, dès qu'elle les apercevait ou entendait leurs voix, elle était toute ranimée ; aussitôt, sourde aux observations de ses garde-malades, elle se soulevait péniblement sur sa couche, adressait un signe de tête à ses petits amis, les remerciait. Ils continuaient à lui apporter des cadeaux, mais elle ne mangeait plus guère. Grâce à eux, je vous l'assure, elle mourut presque heureuse. Grâce à eux, elle oublia son malheur, elle reçut d'eux en quelque sorte son pardon, car, jusqu'à la fin, elle se considéra comme une grande coupable. Pareils à de petits oiseaux, ils battaient des ailes à ses fenêtres et lui criaient chaque matin : « Nous t'aimons, Marie. » Elle mourut très-vite. Je croyais qu'elle aurait vécu plus longtemps. La veille de sa mort, avant le coucher du soleil, j'allai la voir, elle parut me reconnaître, je lui serrai la main pour la dernière fois ; comme cette main était décharnée ! Et le lendemain matin on vint tout à coup me dire que Marie était morte. Cette fois, bravant toutes les défenses, les enfants entrèrent dans la maison : ils couvrirent de fleurs la défunte et lui mirent une couronne sur la tête. À l'église, le pasteur épargna du moins la mémoire de celle que, vivante, il avait insultée. Du reste, l'assistance se réduisait à quelques curieux. Au moment de la levée du corps, tous les enfants voulurent porter le cercueil ; comme ils n'étaient pas assez forts pour cela, on ne put donner satisfaction à leur désir, mais tous suivirent le

convoi en pleurant. Depuis lors, la tombe de Marie a toujours été honorée par eux, chaque année ils l'ornent de fleurs, ils ont planté des rosiers tout autour. C'est surtout après cet enterrement qu'il y eut contre moi un déchaînement général à cause de mes relations avec les écoliers. Les principaux meneurs de cette cabale étaient le pasteur et le maître d'école. On alla jusqu'à défendre aux enfants de se rencontrer avec moi, et Schneider promit de faire bonne garde. Malgré cela, nous nous voyions, nous causions de loin par signes. Ils m'envoyaient de petites lettres. Plus tard les choses changèrent, mais alors c'était charmant : cette persécution contribua même à rendre plus étroite encore mon intimité avec les enfants. Pendant la dernière année, je me réconciliai presque avec Thibaut et avec le pasteur, mais entre Schneider et moi les discussions étaient fréquentes, et il me reprochait volontiers ce qu'il appelait mon « *pernicieux système avec les enfants* ». Comme si j'avais un système ! Enfin, à la veille même de mon départ, Schneider me confia une opinion fort étrange qu'il s'était formée sur mon compte, « *J'ai acquis l'absolue conviction, me dit-il, que vous êtes vous-même un véritable enfant, j'entends un enfant dans le sens complet du mot. Vous avez d'un adulte la taille et le visage, mais c'est tout. Sous le rapport du développement, de l'âme, du caractère, peut-être même de l'intelligence, vous n'êtes pas un homme fait et vous resterez tel, dussiez-vous vivre jusqu'à soixante ans.* » Cela me fit beaucoup rire. Évidemment il se trompe : est-ce que j'ai l'air d'un baby ? Une chose est vraie pourtant, c'est que je n'aime pas à me trouver avec les adultes, avec les hommes, avec les grandes personnes, et, — j'en ai fait la remarque depuis longtemps, — je n'aime pas, parce que je ne sais pas. Quoi qu'ils me disent, quelque bonté qu'ils me témoignent, leur commerce m'est tou-

jours pénible et je suis enchanté sitôt que je puis aller rejoindre mes camarades ; or ceux-ci ont toujours été les enfants, non parce que j'étais moi-même un enfant, mais parce que je me sentais attiré vers le jeune âge. Dans les premiers temps de mon séjour là-bas, lorsque, errant seul et triste, je les voyais tout à coup sortir bruyamment de l'école avec leurs petits sacs et leurs ardoises, avec leurs jeux, leurs rires, leurs cris, toute mon âme s'élançait soudain vers eux. Je ne sais pas, mais j'éprouvais une sensation de bonheur extraordinairement forte chaque fois que je les rencontrais. Je m'arrêtais et j'avais un rire de béatitude en considérant leurs petits pieds qui trottaient si vite, les garçons et les fillettes courant ensemble, les rires et les larmes (car, en revenant chez eux après la classe, plusieurs trouvaient le temps de se battre, de pleurer, de faire la paix et de jouer). Devant ce spectacle j'oubliais mon chagrin. Ensuite, durant ces trois ans, je ne pouvais comprendre comment ni pourquoi les hommes se tourmentent. Mon genre d'existence me rapprochait des enfants. Je comptais même ne jamais quitter le village et j'étais loin de supposer que je reviendrais un jour ici, en Russie. Il me semblait que je resterais toujours là, mais à la fin je reconnus que Schneider ne pouvait pas me garder. D'ailleurs, il survint une circonstance si importante que Schneider lui-même me pressa de partir. Je vais voir ce que c'est et conférer avec quelqu'un. Mon sort changera peut-être complètement, mais ce n'est pas là le principal. Le principal, c'est qu'un grand changement s'est déjà opéré dans ma vie. J'ai laissé là-bas beaucoup de choses, beaucoup trop. Tout a disparu. En wagon, je me disais : « À présent je vais parmi les hommes ; je ne sais rien peut-être, mais une nouvelle vie a commencé pour moi. » J'ai décidé que je serais honnête et ferme dans l'accomplissement de ma tâche. Le commerce des hommes

me réserve peut-être beaucoup d'ennuis et de contrariétés. J'ai pris la résolution d'être poli et sincère avec tout le monde ; on ne peut pas me demander plus. Peut-être qu'ici comme en Suisse on me considérera comme un enfant, — eh bien, cela m'est égal. Tous me prennent aussi pour un idiot ; j'ai été autrefois si malade qu'alors en effet je ressemblais à un idiot, mais est-ce que j'en suis un maintenant que je comprends moi-même qu'on me juge tel ? J'entre et je pense : « Voilà, ils me prennent pour un idiot, mais je suis intelligent et ils ne s'en doutent pas... » J'ai souvent cette idée. Quand j'ai reçu à Berlin quelques petites lettres que les enfants m'avaient écrites, alors seulement j'ai compris combien je les aimais. La première lettre qu'on reçoit cause une impression bien pénible ! Qu'ils étaient tristes en me reconduisant ! Un mois avant mon départ, ils avaient pris l'habitude de me reconduire : « Léon s'en va, Léon s'en va pour toujours ! » Nous continuions à nous réunir chaque soir près de la cascade et nous ne parlions guère que de notre prochaine séparation. Parfois les enfants retrouvaient leur ancienne gaieté, mais, au moment de retourner chez eux, ils me serraient étroitement dans leurs bras, ce qu'ils ne faisaient pas auparavant. Lorsque j'allai prendre le train, tous m'accompagnèrent jusqu'à la gare qui était située à environ une verste de notre village. Ils s'efforçaient de maîtriser leur émotion, mais, quoi qu'ils fissent pour ne pas pleurer, beaucoup, les petites filles surtout, avaient des larmes dans la voix. Je montai en wagon, le train partit, tous me crièrent : « hourra ! » et restèrent sur le quai aussi longtemps qu'ils purent m'apercevoir. Moi-même je regardais toujours de leur côté... Écoutez, quand je suis entré ici tantôt, en considérant vos jolis visages, — à présent j'observe les physionomies avec beaucoup d'attention, — et en entendant vos premières paroles, je me suis senti soulagé pour la

première fois depuis que j'ai quitté la Suisse. Tout à l'heure je me disais que j'étais peut-être en effet au nombre des gens heureux : je sais qu'il est rare de rencontrer des personnes qu'on aime de prime abord, et je vous ai rencontrées au sortir du wagon. Je sais fort bien qu'en général on n'ose pas parler de ses sentiments, et voilà que je vous parle des miens sans aucun embarras. Je suis misanthrope et je ne reviendrai peut-être pas chez vous d'ici à longtemps. Mais ne voyez ici aucune mauvaise pensée : si je dis cela, ce n'est pas que je ne tienne point à vous ; ne croyez pas non plus que je me sois blessé de quelque chose. Vous m'avez demandé ce que j'ai remarqué dans vos visages : je vous le dirai très-volontiers. Vous, Adélaïde Ivanovna, vous avez une figure heureuse, votre visage est le plus sympathique des trois. Outre que vous êtes fort bien de votre personne, en vous voyant on se dit : « Elle a l'air d'une bonne sœur. » Avec vos façons simples et enjouées, vous lisez vite dans le cœur des gens. Voilà l'impression que votre visage a produite sur moi. Vous, Alexandra Ivanovna, vous avez aussi une figure charmante, mais il y a peut-être chez vous un chagrin secret ; votre âme est fort bonne assurément, mais vous n'êtes pas gaie. Votre physionomie rappelle celle de la madone de Holbein qu'on voit à Dresde. Eh bien, voilà aussi l'opinion que je me forme d'après votre visage ; à vous de dire si j'ai deviné juste. Quant à vous, Élisabeth Prokofievna, ajouta brusquement le prince en s'adressant à la générale, — votre visage me donne à croire, ou plutôt me prouve que, malgré votre âge, vous êtes un véritable enfant, avec toutes les qualités et tous les défauts que ce mot implique. Vous ne vous fâcherez pas contre moi, parce que je parle ainsi ? Vous savez, n'est-ce pas, quel respect je professe pour les enfants ? Et si je viens de m'exprimer avec tant de franchise au sujet de vos visages, ne croyez pas que je l'aie fait par

naïveté : oh ! non, ce n'est pas cela du tout ! J'avais peut-être mon idée.

I • Chapitre 7

Quand le prince eut cessé de parler, toutes ses auditrices, y compris même Aglaé, le regardèrent gaiement, mais la plus contente était Élisabeth Prokofievna.

— Voilà l'examen passé ! s'écria-t-elle. — Eh bien, mesdemoiselles, vous vous apprêtiez à le protéger comme un pauvre, et c'est tout au plus si lui-même se soucie de votre protection ; il a soin de vous dire qu'il ne viendra que de loin en loin. Du coup, nous voilà mystifiées, et j'en suis bien aise ; mais le plus attrapé est Ivan Fédorovitch. Bravo, prince ! on leur avait ordonné tantôt de vous faire passer un examen. Mais ce que vous avez dit de mon visage est parfaitement vrai : je suis un enfant et je le sais. Je le savais avant que vous l'ayez dit ; vous avez précisément exprimé d'un mot ma pensée. Je crois que votre caractère est de tout point conforme au mien, et j'en suis enchantée ; nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau. Seulement vous êtes un homme et je suis une femme, de plus je n'ai pas été en Suisse ; voilà toute la différence.

— N'allez pas si vite, maman, cria Aglaé, — le prince dit qu'il avait son idée en s'exprimant avec cette franchise et qu'il ne l'a point fait par naïveté.

— Oui, oui, firent en riant les deux autres.

— Ne riez pas, chéries, à lui tout seul il est peut-être plus malin que vous trois. Vous verrez. Mais, prince, pourquoi n'avez-vous rien dit d'Aglaé ? Elle attend, et moi aussi.

— Je ne puis me prononcer dès maintenant ; je remets cela à plus tard.

— Pourquoi ? Vous la trouvez remarquable ?

— Oh ! oui, remarquable ; vous êtes une beauté extraordinaire, Aglaé Ivanovna. Vous êtes si belle qu'on a peur de vous regarder.

— Et c'est tout ? Mais le caractère ? insista la générale.

— Il est difficile de juger la beauté. Je ne suis pas encore en mesure de le faire. La beauté est une énigme.

— C'est-à-dire que vous proposez une énigme à Aglaé, dit Adélaïde, — devine, Aglaé. Mais est-elle belle, prince ?

— Extraordinairement ! répondit-il en considérant d'un œil ravi celle dont il parlait ; — presque comme Nastasia Philippovna, quoique le visage soit tout différent...

Étonnement des dames Épantchine, qui se regardèrent les unes les autres.

— Comme qui ? fit d'une voix traînante la générale : — comme Nastasia Philippovna ? Quelle Nastasia Philippovna ?

— Tantôt Gabriel Ardalionovitch a montré son portrait à Ivan Fédorovitch.

— Comment ? il a apporté ce portrait à Ivan Fédorovitch ?

— Pour le lui faire voir. Nastasia Philippovna a donné aujourd'hui son portrait à Gabriel Ardalionovitch et celui-ci est venu le montrer.

— Je veux le voir ! reprit vivement Élisabeth Prokofievna : — où est ce portrait ? Si elle le lui a donné, il doit l'avoir et sans doute il est encore dans le cabinet du général. Il vient toujours travailler le mercredi et jamais il ne s'en va avant quatre heures. Qu'on fasse venir tout de suite Gabriel Ardalionovitch ! Non, je ne tiens pas tant que cela à le voir. Ayez la bonté, cher prince, d'aller lui demander ce portrait et de l'apporter ici. Dites qu'on veut le voir. Faites-moi ce plaisir.

— Il est bien, mais trop naïf, observa Adélaïde, lorsque le prince fut sorti de la chambre.

— Oui, il est trop naïf, confirma Alexandra, — c'est au point qu'il en est même un peu ridicule.

L'une et l'autre semblaient n'exprimer qu'une partie de leur pensée.

— Du reste, en parlant de nos visages, il s'est adroitement tiré d'affaire, dit Aglaé, — il a flatté tout le monde, même maman.

— Trêve de mots piquants, s'il te plaît ! répliqua la générale. — Ce n'est pas lui qui m'a flattée, c'est moi qui ai trouvé son appréciation flatteuse.

— Tu penses qu'il a usé d'adresse ? demanda Adélaïde.

— Il ne me paraît pas si niais.

— Laisse donc ! reprit avec véhémence Élisabeth Prokofievna : — à mon avis, vous êtes encore plus ridicules que lui. Il est naïf,

mais c'est un malin, en prenant ce mot dans l'acception la plus noble, bien entendu. C'est tout à fait comme moi.

« Certes, j'ai commis une vilaine indiscretion en parlant du portrait, songeait non sans remords le prince Muichkine tandis qu'il se rendant dans le cabinet d'Ivan Fédorovitch... Mais... peut-être aussi ai-je bien fait de lâcher cette parole... » Dans son esprit commençait à surgir une idée étrange, assez peu nette encore, du reste.

Gabriel Ardalionovitch n'avait pas quitté le cabinet de son patron et il était absorbé dans ses paperasses. Sans doute ce n'était pas pour rien que la Compagnie lui donnait des appointements. Son agitation fut extrême quand le prince lui demanda le portrait et lui apprit comment les dames Épantchine en avaient eu connaissance.

— E-e-eh ! quel besoin aviez-vous de bavarder ainsi ! vociféra-t-il, en proie à une violente colère, — vous ne savez rien... Idiot ! grommela-t-il en aparté.

— Pardonnez-moi, c'est tout à fait par inadvertance que cela m'est échappé dans la conversation. J'ai dit qu'Aglaé était presque aussi belle que Nastasia Philippovna.

Gania lui demanda un récit plus détaillé ; le prince raconta tout. En l'écoutant, Gania le considérait de nouveau avec une expression moqueuse.

— Décidément Nastasia Philippovna ne vous sort pas de l'esprit... murmura-t-il, puis il devint pensif. Sa perplexité était visible. Le prince reparla du portrait. — Écoutez, prince, dit tout à

coup Gania comme illuminé par une inspiration subite : — j'ai un immense service à vous demander... Mais, vraiment, je ne sais...

Il se troubla et n'acheva point. Une lutte semblait se livrer au dedans de lui-même. Le prince attendait en silence. Gania attachait encore une fois sur lui un regard pénétrant, sondeur.

— Prince, reprit-il, — là, on est maintenant, en ce qui me concerne... par suite d'une circonstance fort étrange... et ridicule... et où je ne suis pour rien... Allons, il est inutile de parler de cela ; bref, ces dames sont, paraît-il, un peu fâchées contre moi, en sorte que, d'ici à quelque temps, je ne veux pas entrer dans leurs appartements sans y être appelé. J'aurais grand besoin de parler en ce moment à Aglaé Ivanovna. J'ai, à tout hasard, écrit quelques mots (il tenait dans ses mains un petit papier soigneusement plié) — et, voilà, je ne sais comment les faire parvenir. Voulez-vous vous charger, prince, de porter cela immédiatement à Aglaé Ivanovna ? Mais il faudrait le lui remettre en mains propres et à l'insu de tout le monde, vous comprenez ? Ce n'est pas Dieu sait quel secret, il n'y a là rien de pareil... mais... Voulez-vous me rendre ce service ?

— Cela ne me plaît guère, répondit Muichkine.

— Ah ! prince, il y va d'un si grand intérêt pour moi ! supplia Gania : — elle répondra peut-être... Croyez bien qu'il faut un cas urgent, tout à fait urgent pour que je me permette de m'adresser... Par qui ferais-je porter cela ?... C'est très-important... C'est pour moi de la plus haute importance...

Consterné par le refus du prince, Gania fixait sur ce dernier un regard où se lisait une prière timide.

— Soit, Je remettrai ce billet.

— Mais de façon que personne ne s'en aperçoive, insista Gania tout heureux, — voyez-vous, prince, je compte sur votre parole d'honneur.

— Je ne le montrerai à personne.

— Le pli n'est pas cacheté, mais... laissa échapper le secrétaire, et il s'arrêta confus d'avoir manifesté une crainte qu'il aurait mieux fait de garder pour lui.

— Oh ! je ne le lirai pas, répondit Muichkine sans paraître froissé le moins du monde, et, prenant le portrait, il sortit du cabinet.

Resté seul, Gania porta ses mains à sa tête.

— Un mot d'elle, et je... oui, vraiment, peut-être que je romprai !...

En attendant la réponse à son billet, il était si agité que force lui fut d'interrompre sa besogne ; il se mit à se promener de long en large dans le cabinet.

Pendant ce temps, le prince regagnait, tout soucieux, l'appartement des dames Épantchine. La commission dont il venait de se charger le contrariait vivement et il ne lui était pas moins désagréable de penser que Gania écrivait à Aglaé. Mais, avant d'être arrivé aux deux pièces qui précédaient le salon, il s'arrêta tout à coup comme si quelque chose lui était brusquement revenu à l'esprit, puis il jeta un coup d'œil autour de lui, s'approcha de la fenêtre et se mit à examiner le portrait de Nastasia Philippovna.

On aurait dit qu'il voulait déchiffrer le je ne sais quoi de mystérieux qui, quelques heures auparavant, l'avait frappé dans ce visage. Son impression de tantôt était restée très-vive, et maintenant il avait hâte de la soumettre en quelque sorte à une contre-épreuve. En contemplant de nouveau ce visage qui n'avait pas de remarquable que la beauté, le prince en reçut une sensation plus forte encore que la première fois. L'orgueil et le mépris, pour ne pas dire la haine, s'accusaient dans cette physionomie avec une intensité extraordinaire, mais en même temps on y trouvait une étonnante expression de naïveté et de confiance ; ce contraste éveillait un sentiment de pitié. L'éblouissante beauté de Nastasia Philippovna avait un caractère bizarre : un visage pâle, des joues presque creuses, des yeux brûlants, cela constituait une étrange beauté ! Le prince considéra le portrait pendant un moment, et, s'étant assuré que personne ne pouvait le voir, il approcha soudain de ses lèvres l'image de la jeune femme, qu'il baisa précipitamment. Quand, une minute après, il entra dans le salon, son visage était parfaitement calme.

Mais à l'instant où il pénétrait dans la salle à manger (il y avait encore une chambre entre cette pièce et le salon), il rencontra presque à la porte Aglaé. Elle était seule.

— Gabriel Ardalionovitch m'a prié de vous remettre ceci, dit le prince en lui présentant le billet.

Aglaé s'arrêta, prit le pli et regarda le prince d'un air étrange. Sa physionomie ne trahissait pas la moindre confusion, tout au plus un certain étonnement ; encore cet étonnement paraissait-il avoir uniquement pour cause le rôle joué par le prince. Le regard tranquille et hautain de la jeune fille semblait demander à Muichkine comment il se trouvait avoir pris part à cette affaire

conjointement avec Gania. Pendant deux ou trois secondes, ils restèrent debout en face l'un de l'autre ; à la fin une expression quelque peu moqueuse se montra sur le visage d'Aglaé ; elle sourit légèrement et s'éloigna.

Durant quelque temps, la générale examina en silence et d'un air assez dédaigneux le portrait de Nastasia Philippovna qu'elle affectait de tenir devant elle à une grande distance de ses yeux.

— Oui, elle est belle, déclara enfin Élisabeth Prokofievna, — très-belle même. Je l'ai vue deux fois, mais de loin. Ainsi, vous appréciez cette beauté-là ? demanda-t-elle brusquement au prince,

— Oui... je l'apprécie... répondit-il avec un certain effort.

— Celle-là précisément ?

— Oui, précisément.

— Pourquoi ?

— Dans ce visage... il y a beaucoup de souffrance... articula comme involontairement le prince, qui semblait plutôt se parler à lui-même que répondre à son interlocutrice.

— Du reste, vous rêvez peut-être, répliqua la générale, et, d'un geste arrogant, elle repoussa loin d'elle le portrait. Alexandra le prit, Adélaïde s'approcha de sa sœur, toutes deux se mirent à examiner le visage de Nastasia Philippovna. En ce moment Aglaé rentra dans le salon.

— Quelle force ! s'écria tout à coup Adélaïde qui, par-dessus l'épaule de sa sœur, contemplait avidement le portrait.

— Où ? Comment, une force ? questionna d'un ton bourru Élisabeth Prokofievna.

— Une pareille beauté est une force, reprit en s'animant Adélaïde, — avec cette beauté-là on peut révolutionner le monde !

Elle revint pensive à son chevalet. Aglaé, après avoir donné un rapide regard au portrait, cligna les yeux et avança la lèvre inférieure ; ensuite elle alla s'asseoir à l'écart et se croisa les bras.

La générale sonna.

— Va dire à Gabriel Ardalionovitch de venir ici, il est dans le cabinet, ordonna Élisabeth Prokofievna.

— Maman ! fit d'un ton significatif Alexandra.

La générale, dont la mauvaise humeur était visible, ne tint aucun compte du désir de sa fille.

— Je veux lui dire deux mots — assez ! répliqua-t-elle péremptoirement. — Voyez-vous, prince, chez nous à présent il n'y a plus que des secrets. Toujours des secrets ! Il le faut, l'étiquette l'exige, c'est bête. Et cela dans une affaire qui réclame surtout de la clarté, de la franchise, de l'honnêteté. On négocie des mariages ; ils ne me plaisent pas, ces mariages...

Alexandra essaya encore de la faire taire :

— Maman, pourquoi dites-vous cela ?

— Eh bien, quoi, chère fille ? Est-ce qu'ils te plaisent à toi-même ? Et qu'importe que le prince entende cela ? nous sommes amis. Moi, du moins, je suis son amie. Dieu cherche les braves gens, mais il ne veut pas des méchants et des capricieux ; des ca-

précieux surtout, qui décident une chose aujourd'hui et qui demain en disent une autre. Vous comprenez, Alexandra Ivanovna ? Elles disent, prince, que je suis une originale, mais je sais distinguer. C'est pourquoi le cœur est le principal et le reste ne signifie rien. Sans doute l'esprit est nécessaire aussi... peut-être même l'esprit est-il la chose la plus essentielle. Ne souris pas, Aglaé, il n'y a aucune contradiction dans mes paroles : une sotte qui a du cœur et pas d'esprit est tout aussi malheureuse que celle qui a de l'esprit et pas de cœur. C'est une vieille vérité. Moi je suis une sotte qui a du cœur et pas d'esprit, toi tu es une sotte avec de l'esprit mais pas de cœur ; nous sommes toutes deux malheureuses, nous souffrons l'une comme l'autre.

— Qu'est-ce donc qui vous rend si malheureuse, maman ? ne put s'empêcher de demander Adélaïde, qui, seule de toute la société, semblait avoir conservé son enjouement.

— D'abord, mes savantes filles, répondit la générale, — et, comme cela suffit largement, il est inutile de s'étendre sur le reste. On a déjà fait assez de phrases. Nous verrons un peu comment vous deux (je ne compte pas Aglaé), avec votre esprit et votre faconde, vous vous tirerez d'affaire ; nous verrons, très-honorée Alexandra Ivanovna, si vous serez heureuse avec votre respectable monsieur... Ah !... s'écria-t-elle en voyant entrer Gania : — voilà encore un conjungo qui se prépare. Bonjour ! ajouta Élisabeth Prokofievna en réponse au salut du jeune homme, que, du reste, elle n'invita pas à s'asseoir. — Vous contractez un mariage ?

— Un mariage ?... Comment ?... Quel mariage ?... balbutia Gabriel Ardalionovitch stupéfait. Sa présence d'esprit l'avait complètement abandonné.

— Vous vous mariez, veux-je dire, si vous préférez cette expression ?

— N-non... je... n-non, bégaya-t-il, rouge de honte. Il regarda rapidement Aglaé assise à l'écart, puis se hâta de détourner les yeux. La jeune fille ne le perdait pas de vue, et froidement, tranquillement, observait son trouble.

— Non ? Vous avez dit : non ? poursuivit l'impitoyable Élisabeth Prokofievna, — assez, je me souviendrai que, ce mercredi matin, en réponse à ma question, vous avez dit : « non ». Quel jour est-ce aujourd'hui, mercredi ?

— Je crois que oui, maman, répondit Adélaïde.

— Elles ne savent jamais les jours. Quel quantième du mois ?

— Le vingt-sept, dit Gania.

— Le vingt-sept ? C'est bon à savoir. Adieu, vous avez beaucoup d'occupations, paraît-il, et moi, il est temps que je m'habille, j'ai à sortir ; prenez votre portrait. Présentez mes hommages à la malheureuse Nina Alexandrovna. Au revoir, cher prince ! Viens le plus souvent possible, moi j'irai exprès chez la vieille Biélokonsky pour lui parler de toi. Écoutez encore ceci, cher : je crois que c'est précisément pour moi que Dieu vous a amené de Suisse à Pétersbourg. Vous aurez peut-être aussi d'autres affaires, mais c'est surtout pour moi. Cela était précisément dans les desseins de Dieu. Au revoir, chéries. Alexandra, viens avec moi, mon amie.

La générale sortit. Écrasé, déconfit, furieux, Gania prit le portrait qui se trouvait sur la table, et s'adressa au prince en grimaçant un sourire.

— Prince, je rentre de ce pas à la maison. Si vous êtes toujours dans l'intention d'habiter chez nous, je vais vous ramener avec moi, car vous ne connaissez pas notre adresse.

— Attendez, prince, dit Aglaé, qui s'était levée brusquement, — il faut auparavant que vous écriviez quelque chose sur mon album. Papa a dit que vous étiez un calligraphe. Je vais vous le chercher à l'instant.

Sur ce, elle disparut.

— Au revoir, prince, je m'en vais aussi, dit Adélaïde.

Elle serra cordialement la main du visiteur, lui sourit d'un air aimable et se retira sans accorder un regard à Gania. Celui-ci n'attendait que le départ des dames pour donner libre cours à son irritation ; le visage enflammé de colère, les yeux étincelants, il s'élança soudain vers le prince et l'interpella violemment quoique à voix basse.

— C'est vous, proféra-t-il en grinçant des dents, — c'est vous qui leur avez parlé de mon mariage ! Vous êtes un effronté bavard !

— Je vous assure que vous vous trompez, répondit le prince d'un ton calme et poli, — je ne savais même pas que vous alliez vous marier.

— Vous avez entendu tantôt Ivan Fédorovitch dire que tout serait décidé ce soir chez Nastasia Philippovna, et vous l'avez répété ! Vous mentez ! Comment auraient-elles su cela ? Qui donc, le diable m'emporte, aurait pu le leur apprendre, sinon vous ? Est-ce que la vieille ne m'a pas décoché des allusions suffisamment claires ?

— Si vous avez cru trouver des allusions dans ses paroles, vous devriez mieux savoir de qui elle tient ses renseignements, moi je n'ai pas soufflé mot de cela.

— Avez-vous remis mon billet ? La réponse ? demanda Gania bouillant d'impatience. Mais, au même moment, Aglaé rentra, et le prince n'eut pas le temps de répondre.

— Tenez, prince, dit-elle en posant son album sur une petite table, — choisissez une page et écrivez-moi quelque chose. Voici une plume, elle est même neuve. Cela ne fait rien que ce soit une plume de fer ? À ce que j'ai entendu dire, les calligraphes ne les aiment pas.

En causant avec le prince, la jeune fille ne semblait pas remarquer la présence de Gania. Mais, tandis que Muichkine se préparait à écrire, le secrétaire s'approcha d'Aglaé, qui, debout près de la cheminée, avait le prince à sa droite, et, d'une voix tremblante, entrecoupée, lui dit presque à l'oreille :

— Un mot, un seul mot de vous, — et je suis sauvé.

Le prince se retourna vivement et les regarda tous deux. Un véritable désespoir se montrait sur le visage de Gania ; évidemment la parole qui venait de sortir de ses lèvres, il l'avait prononcée sans réfléchir, comme un homme éperdu. Durant quelques secondes, Aglaé le considéra avec ce même étonnement tranquille que le prince avait remarqué tantôt chez elle, quand il l'avait rencontrée dans la salle à manger. En ce moment, sans doute, le plus violent mépris eût fait à Gania une blessure moins cruelle que cet air froidement étonné d'une femme qui ne paraissait même pas comprendre ce qu'on lui disait.

— Que faut-il écrire ? demanda le prince.

— Je vais vous dicter, répondit la jeune fille en se retournant vers lui ; — vous êtes prêt ? Eh bien, écrivez : « Je me refuse à un marché. » — Maintenant mettez la date au-dessous. Montrez.

Le prince lui tendit l'album.

— Parfait ! C'est admirablement écrit ! Vous avez une main superbe ! Je vous remercie. Au revoir, prince... Attendez, ajouta-t-elle, comme se ravisant tout à coup, — venez, je veux vous donner un souvenir.

Le prince la suivit, mais, quand elle fut entrée dans la salle à manger, Aglaé s'arrêta.

— Lisez cela, dit-elle en lui tendant le billet de Gania.

Le prince le prit et regarda Aglaé d'un air indécis.

— Je sais bien que vous ne l'avez pas lu et que vous ne pouvez pas être l'affidé de cet homme. Lisez, je veux que vous lisiez.

Le billet, évidemment écrit à la hâte, était ainsi conçu :

« Aujourd'hui mon sort se décidera, vous savez de quelle manière. Aujourd'hui je devrai donner une parole irrévocable. Je n'ai aucun droit à votre intérêt, je n'ose nourrir aucune espérance ; mais autrefois vous avez proféré un mot, un seul mot, et ce mot a rayonné dans la nuit de mon existence, il est devenu un phare pour moi. Maintenant encore dites un mot semblable — et vous me sauverez de ma perte ! Dites-moi seulement : Romps tout, et je romprai tout aujourd'hui même. Oh ! qu'est-ce qu'il vous en coûte de dire cela ? En sollicitant ce mot, j'implore seulement de vous une marque d'intérêt et de compassion, rien de

plus, rien ! Je n'ose concevoir aucune espérance, car j'ai le sentiment de mon indignité. Mais, après avoir reçu votre mot, j'accepterai de nouveau la pauvreté, je supporterai joyeusement ma position désespérée, j'affronterai la lutte d'un cœur léger et avec des forces rajeunies !

« Envoyez-moi donc ce mot de pitié (de pitié seulement, je vous le jure !). Ne vous fâchez pas contre un désespéré, contre un noyé, et ne l'accusez pas d'insolence parce qu'il a osé faire un dernier effort pour échapper à sa perte.

« *G. I.* »

Quand le prince eut achevé sa lecture, Aglaé prit la parole d'un ton âpre :

— Cet homme assure que le mot « rompez tout » ne me compromettra pas, ne m'engagera en aucune façon, et lui-même, comme vous voyez, m'en donne, par ce même billet, la garantie écrite. Remarquez comme il s'est naïvement empressé de souligner certains petits mots, et avec quelle clarté brutale apparaît sa pensée secrète. Il sait, du reste, que s'il rompait tout, mais de lui-même, seul, sans attendre un mot de moi, sans même me parler de cela, enfin sans fonder sur moi aucun espoir, il sait, dis-je, qu'en ce cas je changerais de sentiments à son égard et je deviendrais peut-être son amie. Il est loin d'ignorer cela ! Mais son âme est vile, et, tout en sachant cela, il ne se décide pas, il exige des garanties au préalable, il ne peut se résoudre à agir de confiance ; pour renoncer à cent mille roubles, il veut que je l'autorise à espérer ma main. Quant au mot d'autrefois dont il parle dans sa lettre et qui aurait illuminé sa vie, il commet un impudent mensonge. Un jour je lui ai simplement témoigné quelque pitié. Mais

il est insolent et effronté : là-dessus il a immédiatement échafaudé des espérances ; je m'en suis aperçue tout de suite. Depuis lors il s'est mis à me tendre des pièges, comme il le fait encore à présent. Mais en voilà assez ; prenez ce billet et rendez-le-lui sitôt que vous serez sorti de chez nous, pas avant, bien entendu.

— Et que faudra-t-il lui répondre de votre part ?

— Rien, naturellement. C'est la meilleure réponse. Ainsi, vous voulez habiter dans sa demeure ?

— Tantôt Ivan Fédorovitch lui-même m'y a engagé, dit le prince.

— Eh bien, prenez garde à lui : je vous préviens qu'il ne vous pardonnera pas de lui avoir rendu son billet.

Aglaé serra légèrement la main du prince et sortit. Son visage était sérieux et refrogné ; en saluant avant de se retirer, elle ne sourit même pas.

— Je suis à vous, je vais seulement prendre mon paquet, dit le prince à Gania.

Celui-ci frappa du pied avec impatience. Il était devenu noir de rage. Enfin les deux jeunes gens sortirent de la maison ; le prince tenait à la main son modeste bagage.

— La réponse ? la réponse ? demanda violemment Gania : — que vous a-t-elle dit ? Vous avez remis ma lettre ?

Le prince lui tendit silencieusement son billet. Gania resta saisi de stupeur.

— Comment ! c'est mon billet ! s'écria-t-il : — il ne l'a pas même remis ! Oh ! j'aurais dû m'en douter ! Oh ! m-m-maudit... Ce n'est pas étonnant qu'elle n'ait rien compris tantôt ! Mais comment donc, comment donc, comment donc ne l'avez-vous pas remis, oh ! m-m-maud...

— Pardonnez-moi ; au contraire, j'ai pu remettre tout de suite votre billet, au moment même où vous me l'aviez donné, et je l'ai remis exactement comme vous m'aviez prié de le faire. S'il se trouvait encore entre mes mains, c'est parce qu'Aglaé Ivanovna me l'a rendu tout à l'heure.

— Quand ? Quand ?

— J'avais à peine achevé d'écrire sur son album lorsqu'elle m'a invité à venir avec elle. (Vous l'avez entendu ?). Nous sommes entrés dans la salle à manger, elle m'a tendu le billet, me l'a fait lire et m'a ordonné de vous le rendre.

— Elle vous l'a fait lire ! hurla Gania : — elle vous l'a fait lire ! Vous l'avez lu ?

Sa stupéfaction était telle qu'il restait cloué sur place, bouche béante, au milieu du trottoir.

— Oui, je l'ai lu, il y a un instant.

— Et c'est elle-même qui vous l'a donné à lire ? elle-même ?

— Elle-même, et soyez sûr que je ne me le serais pas permis sans cela.

Pendant une minute Gania se tut et fit de pénibles efforts pour recueillir ses idées, mais tout à coup il s'écria :

— C'est impossible ! Elle ne peut pas vous l'avoir fait lire. Vous mentez ! vous l'avez lu de vous-même !

— Je dis la vérité, répondit le prince sans se départir de son flegme, — et, croyez-le, je suis désolé du chagrin que cela vous cause.

— Mais, malheureux, du moins, elle vous a dit quelque chose alors ? Elle a fait une réponse quelconque ?

— Oui, sans doute.

— Eh bien, dites-la donc, parlez, oh ! diable !

Et Gania frappa du pied à deux reprises.

— Aussitôt que j'eus lu votre billet, elle me dit que vous lui tendiez un piège, que votre intention était de la compromettre, qu'avant de renoncer à cent mille roubles vous vouliez qu'elle vous dédommageât de ce sacrifice en vous permettant d'espérer sa main. Si vous aviez fait cela sans marchander avec elle, a-t-elle ajouté, si vous aviez tout rompu de vous-même sans lui demander de garanties préalables, elle serait peut-être devenue votre amie. Voilà tout, je crois. Non, il y a encore quelque chose : quand je lui ai demandé, après avoir repris le billet, ce qu'il fallait vous répondre, elle a dit que le silence serait la meilleure réponse. Il me semble qu'elle s'est exprimée ainsi, pardonnez-moi si je ne me rappelle plus exactement les mots, je vous en donne du moins le sens, tel que je l'ai compris.

Une colère immense s'empara de Gania et lui fit oublier toute retenue.

— Ah ! ainsi c'est comme cela ! vociféra-t-il en grinçant des dents : — ainsi on flanque mes billets par la fenêtre ! Ah ! elle se refuse à un marché, — ainsi je lui en propose un ! Mais nous verrons ! Je ne suis pas encore au bout de mon rouleau... nous verrons !... C'est moi qui aurai le dernier mot !...

Son visage était pâle et convulsé, l'écume blanchissait ses lèvres : il brandissait le poing d'un air de menace. Les deux jeunes gens cheminèrent ainsi côte à côte pendant quelques minutes. Sans s'inquiéter en aucune façon de la présence du prince, qu'il comptait absolument pour rien, Gania donnait cours à son exaspération aussi librement que s'il avait été seul dans sa chambre. Tout à coup pourtant il se fit une réflexion.

— Mais comment donc, demanda-t-il brusquement au prince, — comment donc se fait-il qu'à vous (un idiot ! ajouta-t-il à part soi), à vous qu'elle connaît depuis deux heures, elle témoigne de but en blanc une telle confiance ? D'où cela vient-il ?

Pour que son malheur fût complet, il ne manquait plus à Gania que d'être jaloux, et voilà que subitement l'envie lui mordait le cœur.

— Je ne saurais pas vous expliquer cela, répondit le prince.

Gania fixa sur lui un regard haineux.

— C'est donc pour vous donner si confiance qu'elle vous a emmené dans la salle à manger ? En vous priant de la suivre, elle a dit qu'elle voulait vous donner quelque chose ?

— Je ne puis moi-même comprendre autrement cette parole.

— Mais pourquoi donc, le diable m'emporte ? Qu'est-ce que vous avez fait là ? Par quoi lui avez-vous plu ? Écoutez, poursuivit Gania, qui avait peine à se retrouver dans le désordre de ses pensées, — écoutez, ne pouvez-vous faire appel à vos souvenirs et me dire de quoi vous avez parlé là pendant toute la durée de votre visite ? N'avez-vous pas remarqué quelque chose ? Ne vous rappelez-vous rien ?

— Oh ! je le puis très-bien, répondit le prince, — d'abord, lorsque je fus entré et que j'eus fait connaissance avec ces dames, nous nous mîmes à parler de la Suisse.

— Passez, au diable la Suisse !

— Puis de la peine de mort...

— De la peine de mort ?

— Oui ; de fil en aiguille l'entretien est tombé sur ce sujet... ensuite je leur ai appris comment j'avais vécu là-bas pendant trois ans et j'ai raconté l'histoire d'une pauvre villageoise...

— Passez, au diable la pauvre villageoise ! Après ? cria Gania impatienté.

— Ensuite j'ai rapporté l'opinion émise par Schneider sur mon caractère, et comme quoi il m'avait vivement engagé...

— Je me moque de Schneider et de ses opinions ! Après ?

— Après, le cours de la conversation m'a amené à parler des visages, je veux dire de leur expression, et j'ai fait observer qu'Aglaé Ivanovna était presque aussi belle que Nastasia Philipovna. Tenez, c'est alors que j'ai lâché ce malheureux mot au sujet du portrait...

— Mais vous n'avez pas raconté, n'est-ce pas ? ce que vous aviez entendu précédemment dans le cabinet ? Non ? non ?

— Je vous répète que non.

— Mais alors d'où, diable ?... Bah ! Aglaé n'a pas montré le billet à la vieille ?

— Je puis vous certifier de la façon la plus formelle qu'elle ne le lui a pas montré. Je suis resté là tout le temps et, si elle avait fait voir votre billet à sa mère, je m'en serais aperçu.

— Mais peut-être que vous-même n'avez pas tout remarqué... Oh ! m-m-maudit idiot ! s'écria Gania, hors de lui : — il ne sait même rien raconter !

Enhardi par la patience de son interlocuteur, Gania, comme c'est le cas de bien des gens, s'abandonnait de plus en plus à la violence de son caractère. Encore un peu, et il aurait peut-être craché au visage du prince, tant il était furieux. Mais sa fureur même lui ôtait toute clairvoyance ; sans cela il aurait depuis longtemps remarqué que celui qu'il appelait un « idiot » savait parfois comprendre les choses avec autant de promptitude que de finesse et les rapporter d'une façon très-satisfaisante. Cependant une surprise était réservée au colérique jeune homme.

— Je dois vous faire observer, Gabriel Ardalionovitch, dit tout à coup le prince, — qu'autrefois en effet la maladie m'avait amené à une sorte d'idiotisme ; mais il y a longtemps que je suis guéri ; aussi m'est-il un peu désagréable aujourd'hui de m'entendre traiter ouvertement d'idiot. Sans doute on peut vous pardonner cela, si l'on prend en considération vos déconvenues, mais, dans votre mauvaise humeur, vous m'avez insulté par deux fois. Cela me dé-

plaît, surtout quand on m'injurie ainsi à brûle-pourpoint, comme vous l'avez fait en premier lieu. Par conséquent, comme nous voici arrivés à un carrefour, le mieux est que nous nous quittons : vous allez prendre à droite pour retourner chez vous, et moi j'irai à gauche. J'ai vingt-cinq roubles, je trouverai facilement à me loger dans un hôtel garni.

Grande fut la confusion de Gania, qui avait cru jusqu'alors avoir affaire à un imbécile. En reconnaissant son erreur, il rougit de honte et son ton insolent fit aussitôt place à une excessive politesse.

— Excusez-moi, prince, s'écria-t-il d'une voix suppliante : — pour l'amour de Dieu, excusez-moi ! Vous voyez combien je suis malheureux ! Vous ne savez presque rien encore, mais, si vous saviez tout, vous auriez à coup sûr un peu d'indulgence pour moi, quoique, certainement, je n'en mérite pas...

— Oh ! vous n'avez pas à me faire tant d'excuses, se hâta d'interrompre le prince. — Je comprends que vous soyez fort contrarié et je m'explique ainsi vos paroles blessantes. Eh bien, allons chez vous. Je vous accompagnerai volontiers...

« Non, à présent il est impossible de le laisser partir comme cela, se disait mentalement Gania, qui, chemin faisant, observait le prince d'un regard irrité, — ce fourbe m'a tiré les vers du nez et ensuite il a brusquement levé le masque... Ce n'est pas une circonstance à négliger. Mais nous verrons ! Tout va se décider, tout, tout ! Aujourd'hui même ! »

Bientôt ils arrivèrent à la maison.

I • Chapitre 8

Un escalier clair, large et propre conduisait au logement de Gania, qui était situé au troisième étage et se composait de six ou sept pièces, les unes grandes, les autres petites. Sans rien avoir d'extraordinaire, cet appartement dépassait, en tout cas, les moyens d'un employé chargé de famille, en supposant même à ce dernier un traitement de deux mille roubles. Mais Gania et les siens n'étaient installés là que depuis deux mois, et ils avaient choisi ce local exprès pour pouvoir y héberger des pensionnaires. Cette résolution avait été prise sur les instances de Nina Alexandrovna et de Barbara Ardalionovna, qui voulaient se rendre utiles et contribuer dans quelque mesure aux ressources du ménage. Gania trouvait qu'il était de très mauvais ton de louer des chambres ; aussi avait-il combattu de tout son pouvoir le projet de sa mère et de sa sœur, mais il avait dû s'incliner devant le désir formel des deux femmes, et, depuis lors, quand le jeune homme allait dans le monde, son amour-propre souffrait cruellement. Toutes ces concessions à la nécessité étaient pour lui de profondes blessures morales. Les moindres niaiseries l'irritaient à l'excès et si, pour le moment, il consentait encore à accepter la situation, c'était seulement parce qu'il était décidé à la modifier du tout au tout dans le plus bref délai. Mais le moyen qu'il avait en vue pour faire cesser cet état de choses constituait lui-même un gros problème dont la solution risquait de susciter à Gania des ennuis pires que les précédents.

Le logis était coupé en deux par un corridor qui commençait à partir de l'antichambre. D'un côté se trouvaient les trois pièces qu'on louait à des personnes « particulièrement recommandées » ; il y avait en outre sur le même rang, tout au

bout du corridor, près de la cuisine, une quatrième pièce, celle-ci plus petite que les autres, dans laquelle logeait le général Ivolguine lui-même, le chef de la famille ; il couchait là sur un large divan ; pour entrer dans l'appartement ou pour en sortir, il était obligé de passer par la cuisine et de prendre l'escalier de service. En même temps, ce réduit servait de chambre à Kolia, le jeune frère de Gabriel Ardalionovitch : c'était là que ce collégien de treize ans faisait ses devoirs, c'était là qu'il dormait sur un vieux divan, petit, étroit et couvert d'un drap troué. Mais la principale tâche de l'enfant consistait à avoir l'œil sur son père, qui de jour en jour avait plus besoin d'être surveillé. On donna au prince la chambre du milieu, située entre celle de Ferdychtchenko à droite, et une pièce encore inoccupée à gauche. Auparavant Gania introduisit Muichkine dans la partie de l'appartement que les Ivolguine s'étaient réservée. Le logement particulier de la famille se composait de trois pièces : une salle qui se transformait, quand il le fallait, en salle à manger ; un salon qui, le soir venu, servait à Gania de cabinet et de chambre à coucher ; enfin, une petite pièce toujours fermée où couchaient Nina Alexandrovna et Barbara Ardalionovna. En un mot, on était excessivement à l'étroit dans ce local ; Gania se contentait de bougonner à part soi ; quoiqu'il fût et voulût être respectueux pour sa mère, on pouvait s'apercevoir à première vue qu'il était le grand despote de la famille.

Nina Alexandrovna n'était pas seule au salon ; avec elle se trouvait Barbara Ardalionovna ; elles s'occupaient toutes deux d'un ouvrage de femme en causant avec un visiteur, Ivan Pétrovitch Ptitzine. Nina Alexandrovna, qui paraissait âgée de cinquante ans, avait un visage maigre et défait ; un cercle noir était très-marqué au-dessous de ses yeux. Quoiqu'elle eût l'air maladif

et un peu triste, sa physionomie et son regard étaient assez agréables ; dès ses premières paroles se révélait un caractère sérieux et plein d'une véritable dignité. Nonobstant sa mine affligée, on pressentait en elle de la fermeté et même de la résolution. Vêtus fort modestement, tout à fait comme une vieille femme, elle portait une robe de couleur sombre ; mais son maintien, sa conversation, l'ensemble de ses manières prouvaient qu'elle avait vécu dans la meilleure société.

Barbara Ardalionovna avait vingt-trois ans. Assez maigre, de taille moyenne, elle était dotée d'un de ces visages qui, sans être précisément beaux, ont néanmoins le privilège de plaire et même de fasciner presque à l'égal de la beauté. Cette demoiselle ressemblait fort à sa mère, aussi bien physiquement que dans sa mise, car elle n'aimait pas du tout à faire de la toilette. Le regard de ses yeux gris pouvait parfois être très-gai et très-affable, mais le plus souvent il était sérieux et pensif ; depuis quelque temps surtout, la physionomie de la jeune fille avait pris une expression particulièrement soucieuse. La fermeté et la résolution se lisaient sur son visage comme sur celui de Nina Alexandrovna ; mais on devinait chez la fille un caractère plus énergique encore et plus entreprenant que chez la mère. Barbara Ardalionovna s'emportait assez facilement, et son frère lui-même avait parfois une certaine peur de sa colère. Quelqu'un qui la craignait aussi, c'était Ivan Pétrovitch Ptitzine, maintenant en visite chez les dames Ivolguine. Ce monsieur approchait de la trentaine ; il était vêtu avec une élégante simplicité, et ses façons étaient agréables, bien qu'un peu compassées. Nonobstant la gravité de ses manières, on ne pouvait le prendre pour un fonctionnaire public, car il portait une petite barbe châtain. Il savait causer avec esprit et agrément, mais d'ordinaire il parlait peu. En général, l'impression qu'il pro-

duisait lui était favorable. Il éprouvait évidemment autre chose que de l'indifférence pour Barbara Ardalionovna, et il ne faisait pas mystère de ses sentiments. La jeune fille, de son côté, le traitait en ami, sans toutefois répondre encore à certaines questions qu'il lui avait posées et dont elle s'était même montrée mécontente. Cela, du reste, n'avait nullement découragé Ptitzine. Nina Alexandrovna l'accueillait avec beaucoup d'amabilité et, depuis quelque temps, lui témoignait une grande confiance. On savait, d'ailleurs, qu'il exerçait la profession de prêteur sur gages. Il était fort lié avec Gania.

Ce dernier souhaita un bonjour très-sec à sa mère, ne dit pas une parole à sa sœur, et se hâta d'emmener Ptitzine hors du salon. Avant de se retirer, Gania présenta le prince en quelques mots saccadés, mais suffisamment explicites. Nina Alexandrovna fit un aimable accueil à Muichkine, et, apercevant Kolia qui venait d'entre-bâiller la porte, elle lui ordonna de conduire le locataire à la chambre du milieu. Kolia était un jeune garçon au visage souriant et assez joli ; ses manières franches et naïves respiraient la confiance.

— Où est donc votre bagage ? demanda-t-il en introduisant le prince dans la chambre.

— J'ai un petit paquet ; je l'ai laissé dans l'antichambre.

— Je vais vous le chercher. Nous n'avons, en fait de domestiques, que la cuisinière et Matréna, de sorte que je m'occupe aussi du service. Varia nous surveille tous et gronde. Vous êtes arrivé de Suisse aujourd'hui, à ce que dit Gania ?

— Oui.

— C'est beau, la Suisse ?

— Fort beau.

— Il y a des montagnes ?

— Oui.

— Je vous apporte à l'instant vos paquets.

Entra Barbara Ardalionovna.

— Matréna va mettre des draps à votre lit. Vous avez une malle ?

— Non, un petit paquet. Votre frère est allé le chercher ; il est dans l'antichambre.

— Il n'y a là aucun paquet, sauf ce petit-ci ; où avez-vous mis vos bagages, demanda Kolia, de retour dans la chambre.

— Mais je n'en ai pas d'autres que celui-là, répondit le prince en prenant son minuscule paquet.

— A-ah ! Je me demandais si Ferdychtchenko ne les avait pas subtilisés.

— Ne dis pas de sottises ! fit sévèrement Varia, qui parlait aussi au prince d'un ton fort sec et à peine poli.

— Chère Babette, tu pourrais me parler plus gentiment : je ne suis pas Ptitzine, moi, tu sais.

— On pourrait encore te donner le fouet, Kolia, tant tu es encore bête. Pour tout ce dont vous aurez besoin, vous pouvez vous adresser à Matréna. On dîne à quatre heures et demie. Vous pou-

vez dîner avec nous ou vous faire servir dans votre chambre ; c'est comme vous voudrez. Allons, viens, Kolia, ne le dérange pas.

— Je m'en vais. Quel caractère décidé !

Au moment où ils se retiraient, ils se croisèrent avec Gania.

— Le père est à la maison ? demanda-t-il à Kolia, et celui-ci ayant répondu affirmativement, son frère lui dit quelque chose à l'oreille.

Kolia inclina la tête et sortit à la suite de Barbara Ardalionovna.

— Deux mots, prince : j'avais oublié de vous parler au sujet de ces... affaires. J'ai une demande à vous adresser. Si ce n'est pas vous imposer une trop grande gêne, veuillez, je vous prie, ne pas ébruiter ici ce qui s'est passé tout à l'heure entre moi et Aglaé, et ne pas raconter là ce que vous trouverez ici ; car, ici aussi, il y a pas mal de vilaines choses. Du reste, je m'en moque... Aujourd'hui, du moins, tâchez de ne pas bavarder.

— Je vous assure que j'ai beaucoup moins bavardé que vous ne le croyez, dit le prince, un peu blessé des reproches de Gania. Les rapports entre les deux jeunes gens ne s'amélioraient pas, au contraire.

— Eh bien, mais vous m'avez déjà attiré assez de désagréments aujourd'hui. En un mot, c'est une prière que je vous adresse.

— Notez encore ceci, Gabriel Ardalionovitch, que tantôt je ne m'étais nullement engagé au silence : pourquoi donc ne pouvais-

je pas parler du portrait ? Vous ne m'aviez pas prié de me taire à ce sujet.

— Oh ! quelle affreuse chambre ! observa Gania en promenant autour de lui un regard méprisant, — on n'y voit pas clair et les fenêtres donnent sur la cour. À tous les égards, vous arrivez mal à propos chez nous... Du reste, ce n'est pas mon affaire, je ne m'occupe pas de la location des chambres.

Ptitzine vint appeler Gania ; ce dernier quitta aussitôt le prince ; il aurait pourtant voulu dire encore quelque chose, mais une sorte de honte l'avait retenu, il se sentait embarrassé, et c'était sans doute pour se donner une contenance qu'il avait maugréé contre la chambre.

Le prince venait à peine de se lever et de faire un bout de toilette, lorsque sa porte s'ouvrit pour laisser apparaître un nouveau personnage.

C'était un monsieur de trente ans, plutôt grand que petit, dont les larges épaules supportaient une énorme tête frisée et rousâtre. Il avait un visage rouge et charnu, des lèvres épaisses, un nez large et aplati, de petits yeux moqueurs qui semblaient toujours adresser des signes d'intelligence à quelqu'un. En somme, l'impudence dominait dans cette physionomie. Les vêtements du nouveau venu étaient assez malpropres.

Il avait commencé par entre-bâiller la porte juste assez pour pouvoir passer sa tête dans l'ouverture ; allongeant le cou, il examina la chambre durant cinq secondes. Puis, lentement, la porte s'ouvrit toute grande et sur le seuil apparut en pied le visiteur. Mais celui-ci n'entra pas tout de suite et il continua à observer le prince en clignant les yeux. À la fin, il ferma la porte derrière lui,

s'approcha, prit une chaise, et, saisissant avec force le bras du prince, obligea ce dernier à s'asseoir sur le divan,

— Ferdychtchenko, fit-il, tandis qu'il attachait sur Muichkine un regard sondeur.

— Eh bien, quoi ? demanda le prince presque gaiement.

— Un locataire, reprit Ferdychtchenko, les yeux toujours fixés sur le nouvel hôte des Ivolguine.

— Vous voulez faire connaissance avec moi ?

— E-eh ! — proféra le visiteur en ébouriffant ses cheveux et en soupirant, après quoi il se mit à regarder dans le coin opposé. — Vous avez de l'argent ? ajouta-t-il soudain.

— Un peu.

— Combien au juste ?

— Vingt-cinq roubles.

— Montrez.

Le prince prit son billet de vingt-cinq roubles dans la poche de son gilet et le passa à Ferdychtchenko. Celui-ci le déplia, l'examina, le retourna dans l'autre sens et ensuite l'exposa au jour.

— C'est assez étrange, remarqua-t-il d'un air songeur : — je me demande pourquoi ils brunissent. Il y a de ces billets de vingt-cinq roubles qui deviennent très-foncés tandis que d'autres, au contraire, se décolorent complètement. Tenez.

Le prince reprit son billet. Ferdychtchenko se leva.

— Je suis venu d'abord pour vous avertir de ne point me prêter d'argent, parce que je ne manquerai pas de vous en demander.

— Bien.

— Vous avez l'intention de payer ici ?

— Oui.

— Moi pas ; merci. Je demeure ici près de chez vous, ma porte est la première à droite, vous l'avez vue ? Tâchez de ne pas venir chez moi trop souvent ; je viendrai chez vous, soyez tranquille. Vous avez vu le général ?

— Non.

— Et vous ne l'avez pas entendu ?

— Pas davantage.

— Eh bien, vous le verrez et vous l'entendrez : même à moi il demande de l'argent à prêter ! Avis au lecteur ! Adieu. Est-ce qu'on peut vivre quand on s'appelle Ferdychtchenko ?

— Pourquoi pas ?

— Adieu.

Et il se dirigea vers la porte. Le prince sut plus tard que ce monsieur considérait en quelque sorte comme un devoir pour lui d'étonner tout le monde par son originalité et son enjouement ; malheureusement il n'y réussissait jamais. Sur certains il produisait même une impression désagréable, ce qui le désolait sincèrement, sans toutefois lui faire abandonner sa tâche. Au moment où il allait sortir, le hasard lui procura une petite revanche. Près

de la porte il heurta un monsieur qui entraît et que le prince ne connaissait pas : Ferdychtchenko se rangea pour laisser passer le nouveau venu, et, tandis que ce dernier pénétrait dans la chambre, il cligna les yeux derrière lui à plusieurs reprises en manière d'avertissement ; après quoi il se retira satisfait.

Le nouvel arrivant était un homme de haute taille et de belle corpulence qui paraissait avoir cinquante-cinq ans au moins. Ses yeux étaient grands et un peu à fleur de tête ; d'épais favoris blancs encadraient son visage charnu, flasque et d'un rouge vif ; il avait aussi des moustaches. Sans un je ne sais quoi de fatigué, de flétri, d'avachi même qui se remarquait dans toute sa personne, l'extérieur de ce monsieur aurait été assez imposant. Il portait une vieille redingote plus ou moins trouée aux coudes et son linge était loin d'être propre. En s'approchant de lui, on pouvait s'apercevoir qu'il sentait l'eau-de-vie, mais ses manières, d'une distinction un peu étudiée, trahissaient l'innocent désir de frapper par un grand air de dignité. Lentement, le sourire aux lèvres, ce visiteur s'avança vers le prince, lui prit la main sans rien dire et la garda dans la sienne ; en même temps il considérait avec attention le visage de Muichkine comme pour y retrouver des traits connus.

— C'est lui ! c'est lui ! fit-il d'un ton solennel, mais sans élever la voix : — il me semble le revoir vivant ! J'ai entendu prononcer à plusieurs reprises un nom connu, un nom cher, et je me suis rappelé un passé à jamais évanoui... Le prince Muichkine ?

— Lui-même.

— Le général Ivolguine, démissionnaire et malheureux. Ose-rais-je vous demander votre prénom et celui de votre père ?

— Léon Nikolaïévitch.

— C'est cela, c'est cela ! Le fils de mon ami, je puis dire, de mon camarade d'enfance, Nicolas Pétrovitch !

— Mon père s'appelait Nicolas Lvovitch.

— Lvovitch, se rectifia le général ; mais il fit cela sans se hâter et avec une assurance parfaite, comme un homme dont la mémoire n'est nullement en défaut et qui a commis un simple lapsus linguæ. Il s'assit et, prenant aussi le prince par le bras, l'obligea à s'asseoir à côté de lui. — Je vous ai porté sur mes bras.

— Est-ce possible ? demanda Muichkine ; — il y a déjà vingt ans que mon père est mort.

— Oui, vingt ans ; vingt ans et trois mois. Nous avons fait nos études ensemble ; aussitôt après avoir terminé mon éducation, je suis entré au service militaire...

— Mon père a servi aussi dans l'armée ; il était sous-lieutenant dans le régiment Vasilkovsky.

— Biéломirsky. Il a passé dans ce régiment presque la veille de sa mort. J'étais là et je lui ai rendu les derniers devoirs. Votre mère...

Le général s'arrêta comme pour laisser se calmer l'émotion qu'un triste souvenir éveillait en lui.

— Mais elle est morte six mois après ; elle a été enlevée par un refroidissement, dit le prince.

— Pas par un refroidissement, croyez-en un vieillard. J'étais là et je l'ai aussi enterrée... Ce qui l'a tuée, ce n'est pas un refroidis-

sement, mais le chagrin d'avoir perdu son prince. Oui, je me souviens aussi de la princesse ! Ce que c'est que d'être jeune ! Pour elle, le prince et moi, qui étions deux amis d'enfance, nous avons failli nous égorger.

Muichkine commençait à écouter avec un certain scepticisme.

— Je fus passionnément amoureux de votre mère avant son mariage, lorsqu'elle était fiancée à mon ami. Celui-ci le remarqua et en fut bouleversé. Il arrive chez moi un matin avant sept heures et m'éveille. Je m'habille, me demandant ce que cela signifie ; silence de part et d'autre ; je comprends tout. Le prince sort de sa poche deux pistolets. Il est convenu que nous nous battons séparés par un mouchoir, sans témoins. À quoi bon des témoins quand, dans cinq minutes, nous devons nous envoyer l'un l'autre ad patres ? Les armes sont chargées, le mouchoir est étendu, et chacun de nous, regardant l'autre en plein visage, lui applique son pistolet sur la poitrine. Soudain de grosses larmes jaillissent de nos yeux, nos mains tremblent. Chez tous deux, chez tous deux à la fois ! Alors, naturellement, nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre, et entre nous s'engage un combat de générosité. « Elle est à toi ! » s'écrie le prince. « Elle est à toi ! » m'écrié-je à mon tour. En un mot... en un mot... vous êtes venu... loger chez nous ?

— Oui, pour quelque temps, peut-être, répondit le prince d'une voix un peu hésitante.

— Prince, maman vous demande, cria Kolia en entr'ouvrant la porte.

Muichkine se levait pour sortir, quand le général lui mit la main sur l'épaule et l'obligea, par une douce violence, à se

rasseoir.

— Comme véritable ami de votre père, je désire vous prévenir, poursuivit le vieillard, — vous le voyez vous-même, j'ai souffert, par suite d'une catastrophe tragique ; mais sans jugement ! Sans jugement ! Nina Alexandrovna est une femme rare. Barbara Ardalionovna, ma fille, est une fille rare ! Les circonstances nous forcent à louer des chambres ! C'est une chute inouïe !... Moi qui étais en passe de devenir gouverneur général !... Mais nous sommes toujours bien aises de vous avoir. Et pourtant il y a une tragédie dans ma maison !

À ces mots, le prince considéra son interlocuteur avec une curiosité plus marquée.

— Il se prépare un mariage, et un mariage rare, le mariage d'une femme équivoque et d'un jeune homme qui pourrait être gentilhomme de la chambre. On introduira cette femme dans la maison où habitent mon épouse et ma fille ! Mais tant que j'aurai un souffle de vie, elle n'y entrera pas ! Je me coucherais en travers de la porte, et il faudra qu'elle me passe sur le corps !... À présent, je ne parle presque plus à Gania ; j'évite même de me rencontrer avec lui. Je vous préviens exprès. Du reste, ce que je vous dis, vous le verrez vous-même, puisque vous allez demeurer chez nous. Mais vous êtes le fils de mon ami, et je suis en droit d'espérer...

— Prince, veuillez, je vous prie, venir un instant au salon avec moi, interrompit Nina Alexandrovna, se montrant elle-même à l'entrée de la chambre.

— Figure-toi, ma chère, s'écria le général, — il se trouve que jadis j'ai porté le prince sur mes bras !

La vieille dame lança à son mari un coup d'œil sévère et fixa ensuite sur le prince un regard scrutateur, mais elle ne proféra pas un mot, Muichkine la suivit. Tous deux se rendirent au salon, et, quand ils furent assis, Nina Alexandrovna se hâta d'engager avec son locataire une conversation à demi-voix. Mais à peine avait-elle commencé à parler que le général entra brusquement dans la chambre. Nina Alexandrovna se tut aussitôt et, avec un dépit visible, se pencha sur son ouvrage. Le général remarqua peut-être le mécontentement de sa femme ; quoi qu'il en fût, il ne s'en affecta nullement.

— Le fils de mon ami ! cria-t-il en s'adressant à Nina Alexandrovna ; — et cette rencontre est si inattendue ! Depuis longtemps j'avais même cessé de croire la chose possible. Mais, ma chère, se peut-il que tu ne te souviennes pas de feu Nicolas Lvovitch ? Tu l'as encore trouvé... à Tver ?

— Je ne me souviens pas de Nicolas Lvovitch. C'est votre père ? demanda-t-elle au prince.

— Oui, mais, à ce qu'il paraît, il est mort à Élisabethgrad et non à Tver, observa timidement le prince. — Je le tiens de Pavlichtcheff...

— À Tver, soutint le général ; — il a été transféré dans cette ville peu de temps avant sa mort, et même sa maladie ne faisait alors que commencer. Le voyage n'a pas pu laisser de traces dans votre mémoire ; vous étiez encore si petit quand il a eu lieu ! Pavlichtcheff a pu se tromper, quoique ce fût un homme du plus grand mérite.

— Vous avez aussi connu Pavlichtcheff ?

— C'était un homme rare, mais mon attestation est celle d'un témoin oculaire. J'ai béni sur son lit de mort...

— Mon père allait passer en jugement quand il est mort, reprit le prince, — quoique je n'aie jamais pu savoir de quoi il était accusé ; il est décédé à l'hôpital.

— Oh ! c'était pour l'affaire du soldat Kolpakoff, et, sans doute, le prince aurait été acquitté.

— Oui ? Vous savez positivement cela ? demanda le prince, dont la curiosité avait été vivement excitée par les dernières paroles du général.

— Je crois bien ! s'écria celui-ci. — Le conseil de guerre s'est dissous sans avoir rien décidé. C'est une affaire impossible, une affaire mystérieuse même, on peut le dire ! Le capitaine en second Larionoff, commandant de la compagnie, vient à mourir ; l'emploi du défunt est momentanément confié au prince ; bien. Le soldat Kolpakoff commet un larcin au préjudice d'un de ses camarades, il vole du cuir pour le vendre et boire ensuite l'argent ; bien. Le prince, — notez que cela a eu lieu en présence d'un sergent-major et d'un caporal, — le prince tance vertement Kolpakoff et le menace des verges ; très-bien. Kolpakoff va à la caserne, se couche sur un lit de camp et, un quart d'heure après, il meurt ; parfait. Mais c'est un cas étrange, presque impossible. N'importe, on enterre Kolpakoff ; le prince fait son rapport, puis le défunt est rayé des contrôles. Rien de mieux, n'est-ce pas ? Mais, juste six mois après, quand on inspecte la brigade, le soldat Kolpakoff, comme si de rien n'était, est retrouvé dans la troisième compagnie du deuxième bataillon du régiment d'infanterie

Novozemliansky, appartenant à la même brigade et à la même division !

— Comment ! fit le prince, au comble de l'étonnement.

— Cela ne s'est pas passé ainsi, c'est une erreur ! lui dit soudain Nina Alexandrovna en le regardant avec une sorte d'anxiété.

— Mon mari se trompe, ajouta-t-elle en français.

— Ma chère, « se trompe », c'est facile à dire, mais résous toi-même un cas pareil ! Tout le monde y a perdu son latin. Je serais le premier à dire « qu'on se trompe » ; mais, par malheur, j'ai été témoin du fait et j'ai moi-même fait partie de la commission. Toutes les confrontations ont prouvé que c'était bien lui, que c'était ce même soldat Kolpakoff, enterré six mois auparavant avec le cérémonial accoutumé et au son du tambour. Certes le cas est rare, presque impossible, je le reconnais, mais...

— Papa, votre dîner est servi, vint annoncer Barbara Ardalionovna.

— Ah ! c'est très-bien, parfait ! Je mourais de faim... Mais le cas, on peut le dire, est même psychologique...

— Le potage va encore se refroidir, gronda Varia.

— Tout de suite, tout de suite, murmura le général en sortant de la chambre, — et on a eu beau multiplier les enquêtes... acheva-t-il dans le corridor.

— Il vous faudra pardonner bien des choses à Ardalion Alexandrovitch, si vous restez chez nous, dit Nina Alexandrovna au prince ; — du reste, il ne vous dérangera pas beaucoup ; il dîne même seul. Vous en conviendrez vous-même, chacun a ses dé-

fauts et ses... travers particuliers ; les gens qu'on a coutume de montrer au doigt en ont peut-être encore moins que d'autres. J'ai une prière à vous adresser : si mon mari vous demandait le loyer de votre chambre, dites-lui que vous m'avez remis l'argent. Bien entendu, que vous régliez avec Ardalion Alexandrovitch ou avec moi, c'est la même chose pour vous ; mais je vous demande cela seulement pour la bonne règle... Qu'est-ce qu'il y a, Varia ?

Varia rentra dans la chambre et présenta silencieusement à sa mère le portrait de Nastasia Philippovna. La vieille dame frissonna et pendant quelque temps considéra la photographie, d'abord avec effroi, puis avec une sensation de douleur amère. À la fin, elle leva les yeux sur Varia comme pour solliciter une explication.

— Elle-même lui en a fait cadeau aujourd'hui, dit la jeune fille, — et ce soir tout sera décidé pour eux.

— Ce soir ! répéta à demi-voix Nina Alexandrovna avec un accent désespéré ; — pourquoi ? dès maintenant il n'y a plus de doute et il ne reste non plus aucune espérance ; le don de ce portrait est un indice suffisamment clair... Et c'est lui-même qui t'a montré cela ? ajouta-t-elle d'un air surpris.

— Vous savez que depuis un grand mois nous ne nous parlons presque plus. J'ai tout su par Ptitzine ; quant au portrait, il traînait là à terre près de la table ; je l'ai ramassé.

— Prince, dit tout à coup Nina Alexandrovna à son locataire, — je voulais vous poser une question (c'est pour cela surtout que je vous ai prié de venir ici), y a-t-il longtemps que vous connaissez mon fils ? Il a dit, je crois, que vous étiez arrivé aujourd'hui seulement de l'étranger ?

Le prince donna sur lui-même quelques explications très-sommaires dont les deux dames ne perdirent pas un mot.

— Veuillez être persuadé qu'en vous interrogeant je ne cherche pas à connaître les affaires de Gabriel Ardalionovitch, observa Nina Alexandrovna. — S'il y a des choses que lui-même ne peut m'avouer, moi, de mon côté, je ne veux pas les apprendre d'une autre bouche. Seulement, vous savez ce que Gania a dit tantôt en votre présence ; quand ensuite vous êtes sorti et que je l'ai questionné sur votre compte, il m'a répondu : « Il sait tout, il n'y a pas à se gêner ! » Qu'est-ce que cela signifie ? C'est-à-dire que je voudrais savoir dans quelle mesure...

Gania et Ptitzine entrèrent tout à coup ; Nina Alexandrovna s'interrompit immédiatement. Le prince resta assis auprès d'elle, mais Varia se retira à l'écart. Le portrait de Nastasia Philippovna reposait, parfaitement en évidence, sur la petite table à ouvrage de Nina Alexandrovna, juste sous les yeux de la vieille dame. À sa vue, la mine de Gania se refrognait ; il le prit avec colère et le lança sur son bureau, qui se trouvait à l'autre bout de la chambre.

— C'est aujourd'hui, Gania ? demanda brusquement Nina Alexandrovna.

Le jeune homme tressaillit.

— Quoi, aujourd'hui ? fit-il, et tout à coup il s'emporta contre le prince : — ah ! je comprends, vous êtes ici !... Mais c'est donc une maladie chez vous ? Vous ne pouvez pas retenir votre langue ? Comprenez donc enfin, Altesse...

— Ici, la faute est à moi, Gania, et à moi seul, interrompit Ptitzine.

Gania le regarda avec étonnement.

— Mais, voyons, cela vaut mieux, Gania, d'autant plus que, d'un côté, l'affaire est finie, marmotta entre ses dents Ptitzine ; puis il alla s'asseoir près d'une table à l'écart, et, tirant de sa poche un morceau de papier couvert d'une écriture tracée au crayon, il se mit à l'examiner attentivement. Gania, toujours sombre, attendait avec inquiétude une scène de famille, il ne pensa même pas à faire des excuses au prince.

— Si tout est fini, assurément Ivan Pétrovitch a bien fait, dit Nina Alexandrovna. — Ne fronce pas le sourcil, je te prie, et ne te fâche pas, Gania ; je m'abstiendrai de toute question sur ce que toi-même tu ne veux pas dire, et je t'assure que je me suis complètement soumise ; sois tranquille, je t'en prie.

Elle prononça ces mots sans interrompre son ouvrage et d'un ton qui semblait fort calme. Gania fut surpris, mais, par prudence, il se tut et, les yeux fixés sur sa mère, attendit qu'elle s'expliquât plus nettement. Les querelles domestiques lui étaient fort désagréables. Nina Alexandrovna remarqua la circonspection de son fils et ajouta avec un sourire amer :

— Tu n'es pas encore rassuré et tu ne me crois pas ; sois sans inquiétude, il n'y aura, de mon côté du moins, ni larmes ni prières, comme autrefois. Tout mon désir est que tu sois heureux, et tu le sais ; je me suis soumise à la destinée, mais mon cœur sera toujours avec toi, soit que nous restions ensemble, soit que nous nous séparions. Naturellement, je ne réponds que pour moi ; tu ne peux pas exiger la même chose de ta sœur...

— Ah ! encore elle ! s'écria Gania en lançant un regard fielleux à Barbara Ardalionovna. — Maman ! je vous l'ai déjà juré et je

vous en donne de nouveau ma parole : nul n'osera jamais vous manquer, aussi longtemps que je serai là, aussi longtemps que je vivrai. Quelque personne qui franchisse notre seuil, je réclamerai d'elle le plus entier respect pour vous...

La satisfaction de Gania était telle qu'il regardait sa mère d'un air presque apaisé, presque tendre.

— Je ne craignais rien pour moi, Gania, tu le sais ; ce n'est pas à mon sujet que j'ai été inquiète et tourmentée tous ces temps-ci. On dit qu'aujourd'hui tout va être terminé pour vous. Qu'est-ce donc qui sera terminé ?

— Elle a promis de déclarer ce soir, chez elle, si elle consent, oui ou non, répondit Gania.

— Depuis près de trois semaines nous évitions ce sujet d'entretien, et cela valait mieux. Maintenant que tout est fini, je me permettrai seulement de t'adresser une question : comment a-t-elle pu agréer la recherche et même te faire cadeau de son portrait, quand tu ne l'aimes pas ? Est-il possible qu'elle si... si...

— Si expérimentée, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas ainsi que je voulais m'exprimer. Comment se fait-il que tu aies pu l'abuser à ce point sur tes sentiments ?

Dans ces paroles perçait une irritation aussi soudaine que violente. Après un moment de réflexion, Gania répliqua d'un ton franchement sarcastique :

— Cette fois encore, maman, vous n'avez pas su vous contenir, la patience vous a échappé ; c'est ainsi qu'ont toujours commencé toutes les querelles entre nous. Vous aviez promis de m'épargner

toute interrogation, tout reproche, et voilà que vous oubliez déjà votre promesse ! Nous ferons mieux de laisser cela ; oui, mieux vaut n'en plus parler. Du moins, votre intention était bonne... Jamais, pour rien au monde, je ne vous quitterai ; un autre, à ma place fuirait du moins une pareille sœur. Voyez comme elle me regarde à présent ! Restons-en là ! J'étais déjà si content... Et qui vous dit que je trompe Nastasia Philippovna ? Quant à Varia, elle fera comme il lui plaira. En voilà assez ! Allons, il est plus que temps d'en finir !

À mesure qu'il parlait, Gania s'échauffait davantage. Obéissant à un inconscient besoin d'activité, il marchait à grands pas dans la chambre. Chaque fois que cette question délicate était mise sur le tapis, la conversation tournait aussitôt à l'aigre.

— J'ai dit que, si elle entrait ici, j'en sortirais, et je tiendrai parole, déclara Varia.

— Par entêtement ! vociféra Gania. — C'est aussi par entêtement que tu ne te maries pas ! Pourquoi as-tu l'air de me narguer ? Je me moque bien de cela, Barbara Ardalionovna ; vous pouvez même, si le cœur vous en dit, mettre votre projet à exécution séance tenante. Ce sera un fameux débarras pour moi ! Comment ! vous vous décidez enfin à nous laisser, prince, cria-t-il à Muichkine, voyant que celui-ci se disposait à sortir.

Comme l'indiquait le son de sa voix, Gania en était arrivé à ce degré d'irritation où l'homme, se complaisant, pour ainsi dire, dans sa colère, s'y abandonne sans aucune retenue et avec une satisfaction croissante, quelles qu'en doivent être les conséquences. Le prince, qui était déjà près de la porte, se retourna pour répondre ; mais le visage affolé de son insulteur lui prouva

qu'il ne manquait plus que cette goutte pour faire déborder le vase ; aussi crut-il devoir se retirer sans rien dire. Lui parti, la discussion reprit son cours, plus bruyante et plus animée que jamais.

Pour regagner sa chambre, le prince devait traverser la salle, puis la pièce d'entrée, et ensuite s'engager dans le corridor. Arrivé dans l'antichambre, il s'aperçut, en passant devant la porte de sortie, que quelqu'un faisait tous ses efforts pour sonner ; mais assurément il était survenu un accident à la sonnette, car elle s'agitait sans rendre aucun son. Le prince ôta le verrou, ouvrit la porte et recula d'étonnement ; un frisson même parcourut tous ses membres : devant lui se trouvait Nastasia Philippovna. Il la reconnut immédiatement d'après son portrait. À la vue de Muichkine, la colère étincela dans les yeux de la visiteuse ; elle entra vivement dans l'antichambre en poussant le prince d'un coup d'épaule et dit d'une voix irritée, tandis qu'elle se débarrassait de sa pelisse :

— Si tu es trop paresseux pour raccommoder la sonnette, tu devrais du moins rester dans l'antichambre pour ouvrir quand on frappe. Allons, voilà que maintenant il a laissé tomber ma pelisse ! Quel lourdaud !

La pelisse, en effet, était par terre. Nastasia Philippovna, au lieu d'attendre qu'on la lui ôtât, s'en était dépouillée elle-même, puis, sans regarder, l'avait jetée derrière elle au prince, qui n'avait pas su la saisir au vol.

— Tu mérites d'être mis à la porte. Va m'annoncer !

Le prince voulut parler, mais son trouble était tel qu'il ne put proférer un mot ; tenant toujours dans ses mains la pelisse qu'il

venait de ramasser, il se dirigea vers le salon.

— Eh bien ! voilà qu'à présent il s'en va avec la pelisse ! Pourquoi emportes-tu la pelisse ? Ha, ha, ha ! Mais tu es fou, sans doute ?

Le prince revint sur ses pas et regarda Nastasia Philippovna avec stupéfaction. En la voyant rire, il sourit lui-même, mais sa langue restait toujours comme collée à son palais. Au moment où il avait ouvert la porte à la jeune femme, il était devenu pâle ; maintenant le sang lui montait tout à coup au visage.

— Mais qu'est-ce que c'est que cet idiot ? cria-t-elle en trépiignant de colère. — Eh bien, où vas-tu ? Qui donc annonceras-tu ?

— Nastasia Philippovna, balbutia le prince.

— Comment me connais-tu ? lui demanda-t-elle vivement : — je ne t'ai jamais tant vu qu'aujourd'hui ! Va m'annoncer... Pourquoi crie-t-on là ?

— Ils se disputent, répondit le prince, et il se rendit au salon.

Au moment où il y entra, les choses menaçaient de prendre une mauvaise tournure ; Nina Alexandrovna était sur le point d'oublier complètement qu'elle s'était « soumise à tout » ; du reste, elle défendait Varia. Ptitzine, qui avait remis son papier dans sa poche, se tenait aussi du côté de la jeune fille. Celle-ci, dont la timidité n'était pas le défaut, recevait d'ailleurs sans sourciller les grossièretés de plus en plus brutales de son frère. D'ordinaire, en pareil cas, elle se taisait et se contentait de fixer Gania d'un air moqueur. Elle savait que la persistance de ce regard avait le don de l'exaspérer. Telle était la situation lorsque le prince, entrant dans la chambre, annonça :

— Nastasia Philippovna !

I • Chapitre 9

Un silence général suivit ces mots ; tous regardèrent le prince comme s'ils ne le comprenaient pas et désiraient ne pas le comprendre. La frayeur avait cloué Gania à sa place.

La visite de Nastasia Philippovna, dans les circonstances présentes surtout, constituait pour tout le monde l'événement le plus étrange, le plus inattendu et le plus inquiétant. D'abord, c'était la première fois que cette personne venait chez les Ivolguine. Jusqu'alors elle s'était montrée tellement dédaigneuse à leur égard que même, en causant avec Gania, elle n'avait jamais manifesté le désir de faire leur connaissance ; depuis quelque temps, elle ne parlait pas plus d'eux que s'ils n'avaient pas existé. En un sens, Gania était bien aise qu'elle évitât un sujet d'entretien si scabreux pour lui ; mais, au fond de son cœur, il conservait une amère rancune de cette indifférence méprisante. En tout cas, il croyait Nastasia Philippovna beaucoup plus disposée à se moquer de ses parents qu'à leur faire une politesse : elle était au courant, il le savait très-bien, de tout ce qui se passait chez lui depuis qu'il avait demandé sa main, et elle n'ignorait pas de quel œil la famille Ivolguine la considérait. En ce moment, c'est-à-dire après le don du portrait et quelques heures avant la soirée où elle avait promis de décider du sort de Gania, la visite de la jeune femme semblait avoir une signification facile à comprendre.

Le doute qui se lisait dans tous les yeux fixés sur le prince ne dura pas longtemps : Nastasia Philippovna apparut elle-même à

l'entrée du salon et, cette fois encore, en pénétrant dans la chambre, elle poussa légèrement le prince.

— Enfin j'ai réussi à entrer !... Pourquoi y a-t-il une sonnette chez vous ? dit-elle gaiement en tendant la main à Gania, qui s'était aussitôt élancé vers elle. — Quelle mine stupéfaite vous avez ! Présentez-moi donc, je vous prie !...

Le jeune homme ahuri la présenta d'abord à Varia. Les deux femmes, avant de se tendre la main, échangèrent des regards étranges. Nastasia Philippovna, du reste, riait et affectait l'enjouement, mais Varia ne se donna pas la peine de feindre : longuement, d'un air sombre, elle considéra la visiteuse, sans que son visage offrît la moindre trace du sourire obligé en pareille circonstance. Gania se sentit défaillir ; ce n'était pas le moment de supplier : il lança à sa sœur un coup d'œil si menaçant que la jeune fille comprit à l'instant même de quelle importance était pour son frère la présente minute. En conséquence, elle se décida à être plus aimable, et ses lèvres ébauchèrent une sorte de sourire à l'adresse de Nastasia Philippovna. (Tous les membres de la famille avaient encore beaucoup d'attachement les uns pour les autres.)

Après avoir présenté Nastasia Philippovna à sa sœur, Gania la présenta à sa mère, ou plutôt lui présenta sa mère, car, dans son trouble, le jeune homme ne savait plus ce qu'il faisait. Nina Alexandrovna fut fort convenable, mais à peine commençait-elle à parler du plaisir particulier avec lequel, etc., que la visiteuse, sans l'écouter, interpella tout à coup Gania ; en même temps, bien qu'on ne l'eût pas encore invitée à prendre un siège, elle s'assit sur un petit divan, dans le coin près de la fenêtre.

— Où est donc votre cabinet ? cria-t-elle. — Et... et où sont les locataires ? Vous louez des chambres, n'est-ce pas ?

Gania devint cramoisi et bégaya une réponse inintelligible.

— Où peut-on donc mettre des locataires ? Vous n'avez pas même de cabinet ! reprit Nastasia Philippovna, — Et c'est d'un bon rapport ? demanda-t-elle brusquement à Nina Alexandrovna.

— Pour qu'on se donne cet embarras, il faut naturellement que cela rapporte quelque chose, répondit la vieille dame. — Du reste, nous venons seulement de...

Mais Nastasia Philippovna semblait décidée à ne pas l'écouter ; elle jeta les yeux sur Gania, se mit à rire et lui cria :

— Quel visage vous avez ! Oh ! mon Dieu, quelle tête vous faites en ce moment !

Cette hilarité dura quelques instants. Le fait est que Gania ne se ressemblait plus à lui-même : sa stupéfaction, son effarement comique avaient disparu tout à coup, mais il était affreusement pâle et des contractions crispaient ses lèvres ; silencieux, il tenait ses yeux fixés avec une expression sinistre sur la jeune femme, qui continuait à rire.

Le prince n'avait pas encore pu secouer l'espèce de catalepsie qui s'était emparée de lui à la vue de Nastasia Philippovna ; il était resté comme pétrifié à l'entrée du salon. Cependant la pâleur et l'altération du visage de Gania ne laissèrent pas de le frapper ; par un mouvement dont il ne fut pas le maître, il s'avança soudain vers le jeune homme.

— Buvez de l'eau, lui dit-il tout bas. — Et ne regardez pas ainsi...

Évidemment, il ne fallait chercher aucun sous-entendu, aucune arrière-pensée dans ces paroles : elles avaient jailli spontanément de la bouche du prince, sans qu'il y attachât un sens particulier ; néanmoins elles produisirent un effet extraordinaire. Il semblait que toute la colère de Gania se fût subitement reportée sur Muichkine : il le saisit par l'épaule et, silencieusement, comme s'il eût été hors d'état de proférer un mot, darda sur lui un regard chargé de haine et de rancune. Ce fut un émoi général dans le salon ; Nina Alexandrovna poussa même un léger cri. Ptitzine, inquiet, s'avança vivement vers les deux hommes. Kolia et Ferdychtchenko, qui allaient entrer, s'arrêtèrent stupéfaits. Varia seule resta impassible. Debout un peu à l'écart, les bras croisés sur sa poitrine, la jeune fille continuait à tout observer du coin de l'œil.

Mais, en moins d'un instant, Gania recouvra la possession de lui-même ; son emportement fit place à un rire nerveux.

— Mais que dites-vous, prince ? il faudrait appeler un médecin, n'est-ce pas ? s'écria-t-il avec autant de gaieté et de bonhomie que possible ; — il m'a même fait peur ! Nastasia Philippovna, on peut vous le présenter ; c'est un type inappréciable, quoique moi-même je ne le connaisse que depuis ce matin.

Nastasia Philippovna regarda Muichkine d'un air ébahi.

— Prince ? Il est prince ? Figurez-vous, tout à l'heure, dans l'antichambre, je l'ai pris pour un laquais et je lui ai ordonné d'aller m'annoncer ! Ha, ha, ha !

— N’y a pas de mal, n’y a pas de mal ! dit Ferdychtchenko, qui, bien aise de voir que l’on commençait à rire, s’empressa de se mêler à la société : — ça ne fait rien : se non è vero...

— Et, qui plus est, je crois bien vous avoir brutalisé, prince. Pardonnez-moi, je vous prie. Ferdychtchenko, comment êtes-vous ici à pareille heure ? Je pensais, du moins, ne pas vous trouver... Qui ? Quel prince ? Muichkine ? demanda-t-elle à Gania qui, tenant toujours le prince par l’épaule, venait d’achever la présentation.

— Il loge chez nous, répéta le jeune homme.

Il était clair qu’on faisait jouer au prince le rôle de bête curieuse ; sa présence fournissait un moyen de sortir d’une situation fausse et on le jetait, pour ainsi dire, à la tête de Nastasia Philippovna ; il perçut même distinctement le mot « idiot », murmuré derrière lui, probablement par Ferdychtchenko, pour l’édification de la visiteuse.

— Dites-moi, pourquoi donc m’avez-vous laissée dans l’erreur tantôt, quand je me suis si terriblement... trompée sur votre compte ? reprit Nastasia Philippovna en examinant le prince des pieds à la tête avec le sans-gêne le plus cavalier ; puis elle attendit impatiemment la réponse, présumant que celle-ci allait égayer tout le monde par sa bêtise.

— J’ai été surpris en vous apercevant ainsi tout d’un coup... balbutia le prince.

— Mais comment m’avez-vous reconnue ? Où m’aviez-vous vue auparavant ? Au fait, il me semble l’avoir vu quelque part ! Et

permettez-moi de vous demander pourquoi tout à l'heure vous êtes resté cloué sur place : qu'y a-t-il de si stupéfiant en moi ?

— Allons donc, allons ! fit plaisamment Ferdychtchenko ; — mais allons donc ! Oh ! Seigneur, si c'était moi, que de choses je répondrais à une pareille question ! Mais allons donc !... Vraiment, prince, il faut que tu sois joliment godiche !

Muichkine se mit à rire.

— Moi aussi, à votre place, je dirais bien des choses, répondit-il à Ferdychtchenko ; — tantôt votre portrait m'a beaucoup frappé, ajouta-t-il en s'adressant à Nastasia Philippovna ; — ensuite j'ai causé de vous avec les Épantchine... et déjà ce matin, avant d'arriver à Pétersbourg, je m'étais trouvé dans le train avec Parfène Rogojine, qui m'avait longuement parlé de vous... Au moment même où je vous ai ouvert la porte, je pensais à vous, et tout d'un coup vous m'êtes apparue.

— Mais comment donc avez-vous su que c'était moi ?

— Parce que je connaissais votre portrait et...

— Et quoi encore ?

— Et parce que vous répondez de tout point à l'idée que je m'étais faite de vous... Il me semble aussi vous avoir vue quelque part.

— Où ? où ?

— Je dois avoir déjà vu vos yeux quelque part... mais c'est impossible !... J'ai dit cela sans y faire attention... Je n'ai même jamais habité à Pétersbourg... Peut-être en songe...

— Ah çà ! prince ! cria Ferdychtchenko. — Non je retire mon mot : se non è vero... Du reste... du reste, il dit tout cela sans y entendre malice ! ajouta-t-il avec compassion.

Le prince avait proféré ces quelques phrases d'une voix inquiète, entrecoupée, comme quelqu'un à qui le souffle manque. Tout en lui dénotait une agitation extraordinaire. Nastasia Philippovna le considérait avec curiosité, mais elle ne riait plus...

Soudain, derrière le cercle qui s'était formé autour du prince et de la jeune femme, se fit entendre une voix sonore ; le groupe s'entr'ouvrit pour laisser passer le père de famille lui-même, le général Ivolguine. Il était en frac, et sur sa poitrine s'étalait un plastron d'une propreté irréprochable ; ses moustaches étaient teintes.

L'apparition d'Ardalion Alexandrovitch porta un coup terrible à Gania.

Ce vaniteux jeune homme, dont l'amour-propre souffrant confinait à l'hypocondrie, avait dû avaler bien des couleuvres depuis deux mois, et voilà qu'une dernière humiliation, la plus cruelle de toutes, lui était réservée ! Il fallait qu'il connût le supplice de rougir des siens, chez lui, dans sa propre maison. Une pensée traversa alors son esprit : « Mais enfin le jeu en vaut-il la chandelle ? »

En ce moment se produisait un fait dont, durant ces deux mois, la simple possibilité entrevue à l'état de cauchemar dans le silence de ses nuits le glaçait de terreur, l'affolait de honte : enfin avait lieu la rencontre de son père avec Nastasia Philippovna. Parfois, se roidissant contre lui-même, il avait essayé de se représenter le général pendant la cérémonie nuptiale, et jamais il n'en

avait eu la force, tant ce tableau lui répugnait. On trouvera peut-être que Gania s'exagérait beaucoup les choses, mais c'est toujours ce qui arrive aux gens vaniteux. Après avoir longuement réfléchi à cela, il s'était juré qu'à tout prix il ferait momentanément disparaître son père : si c'était possible, il l'éloignerait même de Pétersbourg, que Nina Alexandrovna y consentît ou non. Dix minutes auparavant, lorsque Nastasia Philippovna était entrée, Gania, dans son trouble, avait complètement oublié que le général pouvait se montrer au salon ; aussi n'avait-il pris aucune mesure en prévision de cet événement. Et voilà qu'Ardalion Alexandrovitch apparaissait devant tout le monde ; bien plus, il s'était mis en habit, il faisait une entrée triomphale, et cela au moment même où Nastasia Philippovna ne cherchait qu'une occasion pour accabler de sarcasmes Gania et ses proches. (Le jeune homme en était persuadé.) Quel sens, en effet, pouvait avoir sa visite, sinon celui-là ? Était-elle venue chez lui pour faire des avances à sa mère et à sa sœur ou pour les blesser ? L'attitude respective de ces dames tranchait la question : Nina Alexandrovna et sa fille étaient assises à l'écart comme des créatures conspuées, tandis que la visiteuse semblait avoir même oublié leur présence dans la chambre... Si elle se comportait ainsi, c'est, sans doute, qu'elle avait son but !

Ferdychtchenko s'empara du général et l'amena à Nastasia Philippovna. Le vieillard s'inclina en souriant devant la jeune femme.

— Ardalion Alexandrovitch Ivolguine, dit-il avec dignité, — un vieux et malheureux soldat, père d'une famille que réjouit l'espoir de compter bientôt parmi ses membres une si charmante...

Il n'acheva pas ; Ferdychtchenko se hâta de lui avancer une chaise sur laquelle le général se laissa choir lourdement : après son dîner, il avait toujours les jambes un peu vacillantes ; du reste, cette circonstance ne le démontra point. Il s'assit vis-à-vis de Nastasia Philippovna, et, lentement, avec une galanterie de haut goût, porta à ses lèvres les petits doigts de la visiteuse. Ardalion Alexandrovitch ne se déconcertait pas facilement. À part une certaine négligence de tenue, son extérieur était resté assez convenable, ce que lui-même savait fort bien. Autrefois il avait vécu dans un monde très comme il faut, et il n'y avait pas plus de deux ou trois ans qu'il se trouvait mis à l'index de la bonne société. Depuis lors il s'était abandonné à divers excès, mais il avait néanmoins conservé l'aisance et l'agrément de ses manières. Nastasia Philippovna parut extrêmement contente de voir Ardalion Alexandrovitch, que, sans doute, elle connaissait déjà de réputation.

— J'ai appris que mon fils... commença-t-il.

— Oui, votre fils ! Vous êtes encore gentil aussi, vous, papa ! Pourquoi ne vous voit-on jamais chez moi ? Est-ce vous-même qui vous cachez, ou votre fils qui vous cache ? Vous pouvez venir chez moi sans compromettre personne.

— Les enfants du dix-neuvième siècle et leurs parents... voulut expliquer le général.

— Nastasia Philippovna ! souffrez, je vous prie, qu'Ardalion Alexandrovitch vous quitte pour un instant, on le demande, dit à haute voix Nina Alexandrovna.

— Qu'il me quitte ? Permettez, j'ai tant entendu parler de lui, depuis si longtemps je désirais le voir ! Et quelles affaires a-t-il

donc ? Est-ce qu'il n'est pas en retraite ? Vous ne me quitterez pas, général, vous ne vous en irez pas ?

— Je vous promets qu'il reviendra, mais à présent il a besoin de repos.

— Ardalion Alexandrovitch, on dit que vous avez besoin de repos ! cria Nastasia Philippovna avec la mine mécontente et grognonne d'une petite fille capricieuse à qui on retire un jouet.

Quant au général, il se prêta on ne peut plus complaisamment à la mystification.

— Mon amie ! mon amie ! fit-il d'un ton de reproche en s'adressant avec solennité à sa femme et en mettant la main sur son cœur.

— Vous ne vous en irez pas d'ici, maman ? demanda d'une voix sonore Barbara Ardalionovna.

— Non, Varia, je resterai jusqu'à la fin.

Nastasia Philippovna ne put pas ne pas entendre la question et la réponse, mais elle n'en devint que plus gaie, et immédiatement elle se remit à accabler de questions le général. Cinq minutes après, celui-ci, fort en train, pérorait au milieu des éclats de rire de l'assistance.

Kolia tira le prince par la basque de son vêtement.

— Mais emmenez-le ! Est-ce que cela est possible ? Je vous en prie ! — Et des larmes d'indignation brillaient dans les yeux du pauvre garçon. — Oh ! maudit Ganka ! ajouta-t-il à part soi.

Cependant le général continuait à répondre d'abondance aux questions de Nastasia Philippovna :

— J'ai été, en effet, très-lié avec Ivan Fédorovitch Épantchine. Moi, lui et le feu prince Léon Nikolaïévitch Muichkine, dont j'ai embrassé aujourd'hui le fils, que je n'avais pas vu depuis vingt ans, nous étions trois inséparables, quelque chose comme les trois mousquetaires : Athos, Porthos et Aramis. Mais, hélas ! l'un est dans la tombe, tué par une calomnie et par une balle, l'autre est devant vous, luttant encore contre les calomnies et les balles...

— Contre les balles ! s'écria Nastasia Philippovna.

— Elles sont ici, dans ma poitrine, mais je les ai reçues au siège de Kars, et, quand le temps est mauvais, je les sens. Sous tous les autres rapports, je vis en philosophe, je me promène, je joue aux dames à mon café, comme un bourgeois retiré des affaires, et je lis l'Indépendance. Mais, pour ce qui est de notre Porthos, Épantchine, je n'ai plus du tout de relations avec lui depuis l'histoire qui m'est arrivée en chemin de fer il y a trois ans, à l'occasion d'un bichon.

— D'un bichon ? Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda avec une vive curiosité la visiteuse. — Vous avez eu une histoire avec un bichon ? Permettez, et en chemin de fer !... ajouta-t-elle comme si les paroles du général lui avaient rappelé quelque chose.

— Oh ! une sotte aventure, ce n'est même pas la peine de revenir là-dessus : au sujet de mistress Schmidt, gouvernante chez la princesse Biélokonsky, mais... ce n'est pas une chose à répéter.

— Si fait, racontez-la donc ! reprit gaiement Nastasia Philippovna.

— Moi non plus, je n'en ai pas encore entendu parler, observa Ferdychtchenko ; — c'est du nouveau.

— Ardalion Alexandrovitch ! fit d'une voix suppliante Nina Alexandrovna.

— Papa, on vous demande ! cria Kolia.

— L'histoire est bête et peut se raconter en deux mots, comença d'un air suffisant le général. — Il y a de cela deux ans, oui ! à peu près ; on venait d'inaugurer la ligne de... Ayant à faire un voyage d'une extrême importance, je prends un billet de première classe (j'étais en civil), je monte dans le train, je m'assieds et je fume. C'est-à-dire que je continue à fumer, car j'avais allumé mon cigare avant de monter en wagon. J'étais seul dans le compartiment. Il n'est pas permis de fumer, mais cela n'est pas défendu non plus, on peut donc se croire à demi autorisé à le faire, d'ailleurs la glace était baissée. Tout à coup, au moment où le train va partir, deux dames, ayant avec elles un bichon, viennent s'installer juste en face de moi : l'une, vêtue très-luxueusement, porte une robe bleu clair ; l'autre, dont la mise est plus modeste, a une robe de soie noire avec une pèlerine. Ces voyageuses ne sont pas mal, elles promènent autour d'elles un regard hautain et se parlent en anglais. Moi, naturellement, je continue à fumer comme si de rien n'était. C'est-à-dire que j'avais bien eu une minute d'hésitation, mais ensuite je m'étais dit : « Bah ! puisque la fenêtre est ouverte, la fumée ne peut pas les gêner. » Le bichon repose sur les genoux de la dame à la robe bleue : il est tout petit, pas plus gros que mon poing, noir avec les pattes blanches, c'est même une rareté. Il a un collier d'argent avec une devise. Je fume toujours sans m'inquiéter de mes compagnes de voyage ; je remarque seulement qu'elles paraissent fâchées, c'est sans doute

mon cigare qui les met de mauvaise humeur. L'une d'elles braque sur moi un lorgnon d'écaille. Je ne m'en émeus pas, car, après tout, elles ne disent rien ! Si elles avaient parlé, prévenu, fait une observation quelconque... on a une langue, c'est pour s'en servir ! Mais non, elles se taisent... soudain, sans le moindre avertissement préalable, comme si elle avait subitement perdu l'esprit, la dame à la robe bleue m'arrache mon cigare des mains et le jette par la fenêtre. Le wagon vole. Je la regarde stupéfait. C'est une femme étrange, du reste, bien en chair, grosse, grande, blonde, vermeille (trop même), ses yeux fixés sur moi lancent des éclairs. Sans proférer un mot, avec une politesse parfaite, raffinée, pour ainsi dire, je m'approche du bichon, je le prends délicatement par le cou, et vlan ! je l'envoie rejoindre le cigare ! À peine pousse-t-il un petit cri ! Le wagon vole toujours...

— Vous êtes un monstre ! s'exclama Nastasia Philippovna en riant et en battant des mains comme une petite fille.

— Bravo, bravo ! cria Ferdychtchenko. Ptitzine ne put s'empêcher de sourire, quoiqu'il eût été de ceux que l'apparition du général avait vivement contrariés. Kolia lui-même accueillit aussi par des rires et des applaudissements le récit de son père.

— Et j'étais dans mon droit, j'avais trois fois raison ! poursuivait avec feu le général triomphant, — attendu que, s'il n'est pas permis de fumer en wagon, à plus forte raison il est défendu d'y introduire des chiens.

— Bravo, papa ! cria Kolia enthousiasmé : — c'est splendide ! Moi aussi, certainement, j'aurais agi de même ! Certainement !

— Mais la dame, comment a-t-elle pris cela ? demanda Nastasia Philippovna, impatiente de connaître la fin de l'aventure.

— Elle ? Eh bien, voilà justement où l'histoire devient vilaine, répondit en fronçant le sourcil Ardalion Alexandrovitch ; — sans dire un mot, sans le plus petit avertissement, elle me flanque un soufflet ! Une femme étrange !

— Et vous, qu'est-ce que vous avez fait alors ?

Le général baissa les yeux, releva les sourcils, haussa les épaules, serra les lèvres, écarta les bras, et, après un instant de silence, dit brusquement :

— Je n'ai pas pu me contenir !

— Et vous avez tapé fort ?

— Oh ! je vous assure bien que non ! Ç'a été un scandale, mais je n'ai pas frappé fort. Je me suis borné à me défendre, à repousser son attaque. Malheureusement cette affaire était un coup monté par Satan lui-même : la dame à la robe bleue se trouvait être une Anglaise, institutrice chez la princesse Biélokonsky, ou amie de la maison, et la dame en noir était l'aînée des kniajnas Biélokonsky, une vieille fille de trente-cinq ans. Or on sait quelle intimité existe entre la générale Épantchine et cette famille. Ce sont des évanouissements, des larmes, on prend le deuil du bichon favori, les six kniajnas mêlent leurs gémissements à ceux de l'Anglaise, la fin du monde, quoi ! Bien entendu, je suis allé exprimer mes regrets, j'ai fait des excuses, j'ai écrit une lettre, mais on n'a voulu recevoir ni moi ni ma lettre. De là est résultée ma rupture avec les Épantchine et, finalement, mon expulsion du service !

— Mais permettez, comment cela se fait-il ? demanda tout à coup Nastasia Philippovna ; — il y a cinq ou six jours, j'ai lu dans

l'Indépendance, — je lis régulièrement ce journal, — une histoire tout à fait pareille. Mais exactement la même ! Cela s'était passé dans un wagon, sur une ligne rhénane, entre un Français et une Anglaise ; il y avait aussi un cigare arraché des mains et un bichon jeté par la portière, enfin le dénouement était le même que celui de votre aventure. La similitude se retrouve jusque dans la robe de la dame, qui était bleu clair aussi !

Le général devint tout rouge ; Kolia, non moins confus que son père, prit sa tête à deux mains ; Ptitzine se détourna par un brusque mouvement. Seul Ferdychtchenko continua à rire. Quant à Gania, inutile de dire que, depuis le commencement de cette conversation, il était au supplice.

— Je vous assure, balbutia Ardalion Alexandrovitch, — que la même chose m'est arrivée, à moi aussi...

— Papa a eu, en effet, maille à partir avec mistress Schmidt, l'institutrice des Biélokonsky, affirma hautement Kolia, — je m'en souviens !

— Comment ! Voilà une coïncidence étrange ! Deux histoires absolument identiques dans tous leurs détails seraient arrivées aux deux bouts de l'Europe ! poursuivit impitoyablement Nastasia Philippovna : — je vous enverrai l'Indépendance belge !

— Mais notez, répliqua le général, — que mon aventure a eu lieu deux ans plus tôt...

— Ah ! voilà, cela fait une différence, reprit la visiteuse, qui riait aux larmes.

— Papa, je désirerais vous dire deux mots en particulier, fit Gania d'une voix tremblante, et machinalement il saisit son père

par l'épaule. La haine la plus profonde se révélait dans le regard du jeune homme.

Au même instant retentit un violent coup de sonnette. On avait tiré le cordon presque à le rompre. Cela faisait deviner une visite extraordinaire. Kolia courut ouvrir.

I • Chapitre 10

Soudain un brouhaha se produisit dans l'antichambre ; il semblait à la société réunie au salon qu'un certain nombre de gens avaient pénétré dans l'appartement et que l'invasion continuait. Plusieurs voix se faisaient entendre en même temps ; on parlait et l'on riait aussi sur le palier ; pour que ce bruit arrivât aux oreilles des personnes de la maison, il fallait évidemment que la porte d'entrée fût restée ouverte. Chacun échangea un coup d'œil avec son voisin ; tous se demandaient ce que pouvait être une pareille visite. Gania s'élança dans la salle ; mais déjà quelques individus s'y étaient introduits.

— Ah ! voilà le Judas ! s'écria quelqu'un dont le prince reconnut la voix : — bonjour, coquin de Ganka !

— C'est lui, lui-même ! observa un autre.

Le prince n'en put douter : le premier qui venait de parler était Rogojine, le second était Lébédéeff.

Gania resta comme paralysé sur le seuil du salon et regarda silencieusement entrer dans la salle, sans essayer de leur en interdire l'accès, les dix ou douze hommes dont se composait la suite

de Parfène Rogojine. Cette société était fort mêlée et se distinguait surtout par son mauvais genre. Plusieurs avaient conservé leurs paletots et leurs pelisses. À vrai dire, il n'y avait point là de gens en état complet d'ivresse, mais tous étaient passablement gris. Ils semblaient avoir besoin de se sentir les coudes : aucun d'eux n'aurait osé entrer isolément ; aussi marchaient-ils en colonne serrée. Rogojine lui-même s'avavançait avec circonspection à la tête de sa bande, mais il n'était pas venu sans intention ; son visage sombre et soucieux laissait deviner la nature des sentiments qui l'animaient. Les autres n'étaient que des comparses qu'il avait enrôlés pour lui prêter main-forte, le cas échéant. Parmi eux figurait, outre Lébédéeff, le muscadin Zaliojeff, qui s'était dépouillé de sa pelisse dans l'antichambre et affectait la désinvolture d'un petit-maître. Avec lui se trouvaient deux ou trois messieurs du même genre, sans doute des fils de marchands. Signalons encore un étudiant en médecine, un Polonais habile à se fourrer partout, un petit homme obèse qui riait continuellement, un individu que son paletot aurait pu faire prendre pour un militaire, enfin un monsieur taillé en athlète qui gardait un sombre silence et paraissait compter énormément sur la force de ses poings. Sur le carré, il y avait deux dames qui regardaient dans l'antichambre, mais sans se décider à entrer ; Kolia leur claqua la porte sur le nez et la ferma au crochet.

— Bonjour, coquin de Gania ! Eh bien, tu n'attendais pas Parfène Rogojine ! répéta le jeune marchand en allant se camper vis-à-vis de Gania, toujours debout à l'entrée du salon. Mais, au même instant, il aperçut tout à coup dans cette pièce, juste en face de lui, Nastasia Philippovna. Évidemment Rogojine était loin de penser qu'il la rencontrerait là, car la vue de la jeune femme produisit sur lui un effet extraordinaire ; il devint si pâle

que ses lèvres mêmes blémirent. — Ainsi, c'est vrai ! murmura-t-il à voix basse et comme en se parlant à lui-même, tandis que sa physionomie prenait une expression d'égarement ; — c'est la fin !... Allons... me répondras-tu maintenant ? vociféra-t-il soudain en fixant sur Gania des yeux enflammés de colère... — Allons... ah !...

Il étouffait, les mots avaient peine à sortir de son gosier. Machinalement il fit un pas pour entrer dans le salon ; mais, comme il franchissait le seuil, il remarqua soudain la présence des dames Ivolguine, et, malgré son agitation, s'arrêta un peu confus. Lébédoff l'avait accompagné ; déjà fortement pris de boisson, l'employé ne quittait pas plus Rogojine que s'il eût été son ombre. À leur suite venaient l'étudiant, l'athlète, Zaliojeff, qui saluait à droite et à gauche, enfin le petit homme obèse. Tous, dans le premier moment, se sentirent assez gênés vis-à-vis de Nina Alexandrovna et de Varia, mais on aurait eu tort de compter sur la durée de cette impression ; il était clair que, quand le moment de commencer serait venu, ils oublieraient bien vite le respect dû aux dames.

— Comment ! toi aussi, tu es ici, prince ? fit distraitement Rogojine, un peu étonné de cette rencontre ; — et toujours avec tes guêtres, e-eh ! soupira-t-il.

Déjà il avait oublié le prince et reporté ses yeux sur Nastasia Philippovna, vers qui il s'avancait toujours, comme mû par une attraction magnétique.

De son côté, Nastasia Philippovna considérait les visiteurs avec un mélange de curiosité et d'inquiétude.

Gania finit par recouvrer sa présence d'esprit ; il promena un regard sévère sur ces intrus, et, s'adressant surtout à Rogojine :

— Mais permettez, qu'est-ce que cela signifie, à la fin ? dit-il d'une voix forte : — il me semble, messieurs, que vous n'êtes pas entrés dans une écurie ; ma mère et ma sœur sont ici.

— Nous le voyons bien, murmura entre ses dents Rogojine.

— Cela se voit, ajouta Lébédèff pour dire aussi quelque chose.

L'athlète, croyant sans doute que le moment était venu, fit entendre un sourd grognement.

Mais pourtant !... reprit Gania, dont la voix atteignit brusquement le diapason le plus élevé : — d'abord, je vous invite tous à rentrer dans la salle, ensuite permettez que je sache...

Rogojine ne bougea point de sa place.

— Eh ! il ne sait pas ! répliqua-t-il avec un sourire haineux : — tu ne reconnais pas Rogojine ?

— J'ai pu vous rencontrer quelque part, mais...

— Voyez-vous ça : il a pu me rencontrer quelque part ! Mais il n'y a pas plus de trois mois, tu m'as gagné au jeu deux cents roubles appartenant à mon père ; le vieillard est mort avant que cette perte arrivât à sa connaissance ; tu détournais mon attention et Kniff filait la carte. Tu ne me remets pas ? Ptitzine a été témoin de la chose ! Que je te montre trois roubles, que je les tire maintenant de ma poche, et, pour les gagner, tu marcheras à quatre pattes sur le boulevard Vasilievsky, — voilà ce que tu es ! Voilà quelle est ton âme ! En ce moment même je viens pour l'acheter tout entier ; ne fais pas attention à mes bottes, j'ai beau-

coup d'argent, mon ami ; je t'achèterai tout entier, tout en vie... Si je veux, je vous achèterai tous ! J'achèterai tout ! vociféra Rogojine, chez qui l'ivresse se manifestait de plus en plus. — E-eh ! cria-t-il : — Nastasia Philippovna ! ne me chassez pas, je ne vous demande qu'un mot : l'épousez-vous, oui ou non ?

En posant cette question, Rogojine était troublé comme s'il s'adressait à quelque divinité, mais en même temps il parlait avec l'audace du condamné qui, devant l'échafaud, n'a plus rien à ménager. Il attendit la réponse, en proie à une anxiété mortelle.

Nastasia Philippovna le toisa d'un regard hautain et moqueur ; mais, après avoir successivement jeté les yeux sur Varya, sur Nina Alexandrovna et sur Gania, elle prit soudain une autre attitude.

— Pas du tout. Qu'est-ce que vous avez ? Et à quel propos l'idée vous est-elle venue de me demander cela ? répondit-elle d'un ton bas et sérieux où semblait percer un certain étonnement.

— Non ? non ! ! s'écria Rogojine, transporté de joie : — ainsi c'est non ? Mais ils m'avaient dit... Ah ! allons !... Nastasia Philippovna ! Ils prétendent que vous avez promis votre main à Ganka ! À lui ? Mais est-ce que c'est possible ? (Je le leur dis à tous !) Mais, moyennant cent roubles, je l'achèterai tout entier ; je lui payerai son désistement mille roubles, j'irai au besoin jusqu'à trois mille, et, la veille du jour fixé pour la noce, il s'éclipsera, il m'abandonnera la propriété pleine et entière de sa fiancée ! Est-ce vrai, lâche Ganka ? N'est-ce pas que tu prendrais les trois mille roubles ? Tiens, les voici ! Je suis venu pour te faire signer

une renonciation en règle ; j'ai dit que je t'achèterais et je t'achèterai !

— Hors d'ici, homme ivre ! cria Gania, qui, tour à tour, rougissait et pâissait.

Une explosion de murmures accueillit cette parole. Depuis longtemps la bande de Rogojine n'attendait qu'une provocation pour intervenir. Lébédèff s'était penché à l'oreille du marchand et lui parlait avec animation.

— C'est vrai, employé ! répondit Rogojine : — c'est vrai, sac à vin ! Eh ! soit. Nastasia Philippovna ! implora-t-il en la regardant d'un air insensé ; puis sa timidité fit soudain place à l'insolence : — voilà dix-huit mille roubles !

Ce disant, il jeta devant elle, sur la table, une liasse d'assignats enveloppée d'un papier blanc et ficelée avec un cordon noué en croix.

— Voilà ! Et... il y en aura encore !

Ce n'était pas tout ce qu'il voulait dire, mais il n'osa pas exprimer sa pensée jusqu'au bout.

Lébédèff se pencha de nouveau à l'oreille de Rogojine et lui parla à voix basse.

— Non, non, non ! l'entendit-on chuchoter d'un air consterné. On pouvait deviner que l'énormité de la somme effrayait l'employé et qu'il conseillait de proposer d'abord un chiffre de beau-coup inférieur.

— Non, mon ami, tu n'y entends rien... il est clair que, toi et moi, nous sommes des imbéciles ! répliqua Rogojine, frissonnant

tout à coup sous le regard enflammé de Nastasia Philippovna. — E-eh ! j'ai eu tort de t'écouter, tu m'as fait faire une sottise, ajouta-t-il d'un ton qui exprimait le plus profond repentir.

En voyant la mine déconfite de Rogojine, Nastasia Philippovna partit d'un éclat de rire.

— Dix-huit mille roubles, à moi ? Voilà qui sent bien son moujik ! dit-elle avec un sans-gêne effronté, et elle se leva comme pour s'en aller. Gania, le cœur glacé, observait toute cette scène.

— Eh bien, quarante mille, quarante et non dix-huit, reprit vivement Rogojine ; — Vanka Ptitzine et Biskoup ont promis de me remettre quarante mille roubles ce soir, à sept heures. Quarante mille ! Tout sur la table !

Ce marchandage devenait franchement ignoble ; mais Nastasia Philippovna semblait prendre plaisir à le faire durer, car elle ne s'en allait pas et continuait à rire. Les dames Ivolguine s'étaient levées aussi, et, inquiètes, attendaient en silence le dénouement de l'aventure. Les yeux de Varia lançaient des flammes, mais tout cela causait un véritable malaise à Nina Alexandrovna ; elle tremblait et paraissait sur le point de s'évanouir.

— Puisqu'il en est ainsi, — cent ! Aujourd'hui même je mettrai cent mille roubles à votre disposition ! Ptitzine, trouve-les-moi, c'est une affaire qui te rapportera gros !

L'usurier s'approcha vivement de Rogojine et le saisit par le bras.

— Tu as perdu l'esprit ! lui dit-il tout bas : — tu es ivre, on va faire venir la police. Songe un peu où tu es !

— Il divague sous l'influence de la boisson, observa malignement Nastasia Philippovna.

— Non, je ne divague pas, l'argent sera prêt, il le sera ce soir. Ptitzine, âme d'usurier, je compte sur toi, prends l'intérêt que tu voudras et procure-moi cent mille roubles pour ce soir ; je prouverai que je n'attends pas ! répliqua Rogojine, qui s'exaltait de plus en plus.

Soudain Ardalion Alexandrovitch se fâcha.

— Mais pourtant, qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria-t-il d'une voix menaçante en s'avançant vers le visiteur.

Le silence gardé jusqu'alors par le général rendait fort comique cette sortie imprévue. Des rires se firent entendre.

— Qu'est-ce qu'il a encore, celui-là ? ricana Rogojine : — viens avec moi, vieux, je te payerai à boire !

— C'est lâche ! protesta Kolia, qui pleurait de honte et d'indignation.

— Mais se peut-il qu'il ne se trouve parmi vous personne pour expulser d'ici cette déhontée ! s'écria brusquement Varia, toute tremblante de colère.

— C'est moi qu'on appelle une déhontée ! fit avec une gaieté méprisante Nastasia Philippovna : — et moi, comme une sotte, j'étais venue les inviter à ma soirée ! Voilà comme votre sœur me traite, Gabriel Ardalionovitch !

Devant l'emportement de sa sœur, Gania était d'abord demeuré anéanti, mais voyant que cette fois Nastasia Philippovna s'en

allait bel et bien, il s'élança comme un forcené sur Varia, qu'il saisit violemment par la main.

— Qu'est-ce que tu as fait ? hurla-t-il en la regardant comme s'il eût voulu la foudroyer sur place. Il était décidément hors de lui et incapable de raisonner.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? Où me traînes-tu ? Tu veux peut-être que j'aille lui demander pardon parce qu'elle a insulté ta mère et qu'elle est venue déshonorer ta maison, homme bas ? riposta Varia, qui regardait son frère avec une expression de défi superbe.

Pendant quelques instants tous deux restèrent ainsi en face l'un de l'autre. Gania tenait toujours la main de sa sœur dans la sienne. À deux reprises Varia essaya de se dégager, mais elle n'y put réussir et tout à coup, devenue furieuse elle cracha au visage de son frère.

— Voilà une gaillarde ! cria Nastasia Philippovna. — Bravo, Ptitzine ! je vous félicite.

Un nuage se répandit sur les yeux de Gania ; ne se connaissant plus, le jeune homme leva la main sur sa sœur. Mais au moment où cette main allait s'abattre sur le visage de Varia, un autre bras arrêta tout à coup celui de Gania.

Entre lui et la jeune fille venait de se jeter le prince.

— Finissez ! assez, dit-il d'un ton ferme, bien qu'une agitation extraordinaire fît trembler tous ses membres.

— Ainsi, je te rencontrerai éternellement sur mon chemin ! vociféra Gania au paroxysme de la rage et, lâchant soudain Varia, il

asséna au prince un violent soufflet.

— Ah ! fit Kolia en frappant ses mains l'une contre l'autre : — ah ! mon Dieu !

De toutes parts retentirent des exclamations. Le prince pâlit. Il regarda Gania en plein visage avec une singulière expression de reproche ; ses lèvres tremblantes firent un effort pour parler ; un sourire étrange les crispa.

— Allons, moi, peu importe... mais elle... je ne le souffrirai pas !... murmura-t-il enfin. Puis, comme si la vue de Gania lui eût été trop pénible, il le quitta brusquement, et, couvrant son visage de ses mains, se retira dans un coin de la chambre ; là, tourné du côté du mur, il ajouta d'une voix entrecoupée :

— Oh ! combien vous aurez honte de votre action !

Le fait est que Gania semblait atterré ; Kolia courut serrer Muichkine dans ses bras et lui prodigua ses caresses ; après lui vinrent se grouper autour du prince Rogojine, Varia, Pitzine, Nina Alexandrovna, — tout le monde, sans même en excepter le vieil Ardalion Alexandrovitch.

— Ce n'est rien, ce n'est rien ! répondait à chacun d'eux le prince, qui avait toujours sur les lèvres le même sourire étrange.

— Et il s'en repentira ! cria Rogojine : — tu auras honte, Ganka, d'avoir outragé une telle... brebis (il ne put trouver un autre mot) ! Prince, mon âme, laisse-les là ; crache sur eux, viens avec moi ! Tu sauras comme aime Rogojine !

Nastasia Philippovna avait été, elle aussi, très-frappée et de la conduite de Gania et de la réponse du prince. Sa gaieté d'em-

prunt qui s'harmonisait si peu avec son visage ordinairement pâle et rêveur parut faire place à un sentiment nouveau. Cependant on voyait que la jeune femme s'efforçait de réagir contre cette impression et de conserver une physionomie moqueuse.

— Vraiment, j'ai vu sa figure quelque part ! observa-t-elle soudain d'un ton sérieux, se rappelant que la même idée lui était déjà venue tout à l'heure.

— Et vous, n'êtes-vous pas honteuse de votre manière d'être ? Est-ce que vous êtes telle que vous avez voulu le paraître ? Mais cela est-il possible ? s'écria brusquement le prince.

Ces paroles de reproche et l'émotion sincère avec laquelle Muichkine les prononça, étonnèrent Nastasia Philippovna. Quelque peu troublée, elle sourit, sans doute pour se donner une contenance, jeta les yeux sur Gania et sortit du salon. Mais avant d'être arrivée à l'antichambre, elle rentra tout à coup, s'avança vivement vers Nina Alexandrovna, lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— En effet, je ne suis pas telle, il l'a compris, murmura-t-elle précipitamment, d'une voix émue, tandis qu'une subite rougeur colorait son visage ; puis, tournant sur ses talons, elle se retira si vite que personne ne put s'expliquer pourquoi elle était rentrée. On l'avait seulement vue parler tout bas à Nina Alexandrovna et on avait cru remarquer qu'elle lui baisait la main. Mais aucun détail de cette rapide scène n'avait échappé à Varia et, lorsque la visiteuse sortit, la jeune fille la suivit d'un regard étonné.

Gania, reprenant conscience de lui-même, s'élança sur les pas de Nastasia Philippovna, mais elle avait déjà quitté le salon. Il la rejoignit sur l'escalier.

— Ne me reconduisez pas ! lui cria-t-elle. — Au revoir, à ce soir ! Ne manquez pas de venir, vous entendez !

Il revint dans l'appartement, troublé, soucieux, oppressé par une énigme qu'il sentait peser plus lourdement que jamais sur son âme. La pensée du prince traversa aussi son esprit... À côté de lui passa comme une trombe toute la bande de Rogojine. Ces hommes sortaient en causant bruyamment, et, dans la précipitation de leur départ, ils bousculèrent même Gania, mais celui-ci était si préoccupé qu'il le remarqua à peine. Quant à Rogojine, il s'en alla en compagnie de Ptitzine, à qui il paraissait faire les recommandations les plus pressantes.

— Tu as perdu, Ganka ! cria-t-il en sortant.

Gabriel Ardalionovitch l'accompagna d'un regard inquiet jusqu'au moment où il eut disparu.

I • Chapitre 11

Le prince quitta le salon et se retira dans sa chambre, où Kolia vint aussitôt le consoler. Le pauvre garçon ne semblait plus pouvoir à présent se séparer de Muichkine.

— Vous avez bien fait de vous en aller, dit-il, — le vacarme va recommencer là de plus belle. Voilà notre existence de chaque jour, et c'est à cause de cette Nastasia Philippovna que tout cela arrive.

— Il y a bien des souffrances chez vous, Kolia, observa le prince.

— Oui, il y en a beaucoup. De nous ce n'est pas la peine de parler. Nous pâtissons par notre faute. Mais, tenez, j'ai un grand ami, celui-là est encore plus malheureux. Voulez-vous que je vous fasse faire sa connaissance ?

— Très-volontiers. C'est un de vos camarades ?

— Oui, c'est presque un camarade. Je vous expliquerai tout cela plus tard... Mais comment trouvez-vous Nastasia Philippovna ? N'est-ce pas qu'elle est belle ? Je ne l'avais encore jamais vue, et pourtant ce n'était pas l'envie qui me manquait. Elle m'a positivement ébloui. Je pardonnerais tout à Ganka, s'il l'épousait par amour, mais pourquoi reçoit-il de l'argent ? voilà le malheur !

— Oui, votre frère ne me plaît pas beaucoup.

— Cela ne m'étonne pas ! Après ce que vous... Mais, vous savez, je ne puis souffrir ces manières de voir. Parce qu'un fou, un imbécile ou un scélérat sous l'apparence d'un fou a donné un soufflet à quelqu'un, voilà cet homme déshonoré pour la vie, à moins qu'il ne lave l'injure dans le sang ou que son insulteur ne lui demande pardon à genoux. Selon moi, c'est de l'absurdité et du despotisme. Le Bal masqué de Lermontoff repose sur cette donnée, qui, à mon avis, est stupide. Je veux dire qu'elle n'est pas naturelle. Mais il était encore presque un enfant quand il a écrit ce drame.

— Votre sœur m'a beaucoup plu.

— Comme elle a craché sur la trogne de Ganka ! Varka est une intrépide ! Mais vous n'avez pas fait comme elle, et je suis sûr que ce n'est pas par manque d'audace. La voici elle-même ; quand on

parle du loup, on en voit la queue. Je savais bien qu'elle viendrait ; elle est noble quoiqu'elle ait aussi des défauts.

Varia commença par houspiller quelque peu son jeune frère.

— Ce n'est pas ici ta place ; va auprès du père. Il vous ennuie, prince ?

— Pas du tout, au contraire.

— Allons, déjà en train de gronder, ma grande sœur ! C'est ce qu'il y a de vilain chez elle. À propos, je croyais bien que le père serait parti avec Rogojine. Sans doute, à présent, il a des regrets. En effet, il faut que j'aille voir comment il se comporte, ajouta Kolia en sortant.

— Grâce à Dieu, j'ai emmené maman et je l'ai couchée ; il n'y a eu aucune nouvelle scène. Gania est confus et soucieux. Il y a de quoi, du reste. Quelle leçon !... Je suis venue, prince, pour vous remercier encore une fois et pour vous demander une chose : vous ne connaissiez pas encore Nastasia Philippovna ?

— Non, je ne la connaissais pas

— Comment se fait-il donc que vous lui ayez dit en face : « Vous n'êtes pas telle ? » Vous avez bien deviné, paraît-il. En effet, il est fort possible qu'elle ne soit pas telle. Du reste, je n'entreprendrai pas de la déchiffrer ! Sans doute, elle avait l'intention de nous blesser, cela est évident. Auparavant, j'avais déjà entendu raconter bien des choses étranges sur son compte. Mais si elle venait pour nous inviter, pourquoi a-t-elle commencé par en user ainsi avec maman ? Ptitzine la connaît très-bien, il dit n'avoir rien compris à sa conduite de tantôt. Et avec Rogojine ? On ne peut pas, quand on se respecte, avoir une conversation pareille

dans la maison de son... Maman est fort inquiète aussi à votre sujet...

— Il n'y a pas de quoi ! fit le prince en agitant le bras.

— Et comme elle s'est montrée docile avec vous !...

— Docile ? Comment ?

— Vous lui avez dit que c'était une honte pour elle d'être ainsi, et immédiatement elle est devenue tout autre. Vous avez de l'influence sur elle, prince, ajouta Varia avec un léger sourire.

La porte s'ouvrit et, à la grande surprise des deux interlocuteurs, entra Gabriel Ardalionovitch.

La présence de sa sœur ne le déconcerta même pas ; pendant quelque temps il resta debout sur le seuil ; puis, résolument, il s'avança vers le prince.

— Prince, j'ai commis une lâcheté, pardonnez-moi, cher, dit-il tout à coup d'un ton pénétré. Les traits de son visage exprimaient une violente souffrance. Le prince le considéra avec étonnement et ne répondit pas tout de suite. — Eh bien, pardonnez-moi ! eh bien, pardonnez-moi donc ! supplia instamment Gania : — allons, si vous voulez, je vais vous baiser la main !

Profondément remué, Muichkine, sans dire un mot, ouvrit ses bras à Gania. Un baiser sincère scella leur réconciliation.

— J'étais bien loin de vous croire tel, observa enfin le prince, qui respirait avec effort : — je pensais que vous... en étiez incapable.

— Incapable de reconnaître mes torts !... Et où avais-je pris tantôt que vous étiez un idiot ? Vous remarquez ce que les autres ne remarquent jamais. Avec vous on pourrait causer, mais... il vaut mieux ne rien dire !

— Il y a encore quelqu'un devant qui vous devez vous avouer coupable, dit le prince en montrant Varia.

— Non, son inimitié m'est acquise pour toujours. Soyez sûr, prince, que je ne parle pas sans preuves ; ici on ne pardonne pas sincèrement ! répliqua avec vivacité Gania, et il s'écarta de sa sœur.

— Si, je te pardonne ! dit soudain Varia.

— Et tu iras ce soir chez Nastasia Philippovna ?

— J'irai si tu l'exiges, mais je te le demande à toi-même : n'est-il pas de toute impossibilité que j'y aille à présent ?

— Elle n'est pas ainsi. Vois-tu, elle pose des énigmes ! C'est un jeu !

Et Gania sourit avec amertume.

— Je sais bien qu'elle n'est pas ainsi et que, de sa part, c'est un jeu, mais quel jeu ? Et puis vois, Gania, pour qui elle te prend ! Elle a baisé la main de maman, soit ! Son insolence était un jeu, je l'admets encore, mais, en somme, elle s'est moquée de toi ! Je t'assure, mon frère, que soixante-quinze mille roubles ne compensent pas cela ! Tu es encore capable de sentiments nobles, voilà pourquoi je te parle ainsi. Hé, toi-même, ne va pas chez elle ! Prends garde ! Cela ne peut pas avoir une heureuse issue.

Sur ce, Varia, tout agitée, sortit précipitamment de la chambre.

— Voilà comme ils sont toujours ici ! dit Gania en souriant : — vraiment, s'imaginent-ils que moi-même j'ignore cela ? Mais j'en sais bien plus qu'eux.

Comme il prononçait ces mots, il s'assit sur le divan avec le désir évident de prolonger sa visite.

— Alors je me demande, fit assez timidement le prince, — comment vous vous êtes décidé à affronter un pareil tourment, sachant vous-même qu'en effet soixante-quinze mille roubles ne le compensent pas.

— Je ne parle pas de cela, murmura Gania, — mais, à propos, dites-moi ce que vous en pensez, je tiens à avoir votre avis : oui ou non, soixante-quinze mille roubles valent-ils la peine qu'on s'impose ce « tourment » ?

— Selon moi, ils n'en valent pas la peine.

— Allons, on le sait bien. Et il est honteux de se marier dans ces conditions ?

— Très-honteux.

— Eh bien, sachez que je me marierai et que maintenant c'est chose absolument décidée. Tout à l'heure encore j'hésitais, mais à présent plus ! Ne me faites pas d'observations ! Je sais d'avance tout ce que vous pouvez dire...

— Non, ce que je dirai n'est pas ce que vous pensez. Je suis fort étonné de votre extraordinaire assurance...

— Comment ? Quelle assurance ?

— L'assurance où vous êtes que Nastasia Philippovna ne peut manquer de vous épouser et que c'est déjà une affaire finie ; ensuite, à supposer même qu'elle vous épouse, je m'étonne que vous soyez si sûr de palper les soixante-quinze mille roubles. Du reste, il y a sans doute ici bien des choses que j'ignore.

Gania se rapprocha, par un brusque mouvement, de son interlocuteur.

— Assurément vous ne savez pas tout, dit-il, — et pourquoi donc, sans cela, me résignerais-je à tous ces ennuis ?

— Il me semble que de tels cas se produisent très-fréquemment : on se marie par intérêt, et l'argent reste entre les mains de la femme.

— N-non ; dans l'espèce, il n'en sera pas ainsi... Ici... ici il y a des circonstances... murmura Gania, devenu pensif et inquiet. — Mais, pour ce qui est de sa réponse, elle ne peut faire l'objet d'aucun doute, se hâta-t-il d'ajouter. — D'où concluez-vous qu'elle me refusera sa main ?

— Je ne sais rien, sinon ce que j'ai vu ; vous avez entendu aussi Barbara Ardalionovna dire tout à l'heure...

— Eh ! ses paroles n'ont pas d'importance, elle ne sait que dire. Mais, quant à Rogojine, Nastasia Philippovna s'est moquée de lui, soyez-en sûr, je m'en suis bien aperçu. Cela était évident. Tantôt j'ai eu un peu peur, mais à présent je vois ce qui en est. Peut-être aussi m'objecterez-vous sa manière d'être avec ma mère, avec mon père et avec Varia ?

— Et avec vous.

— Soit ; mais il y avait ici une vieille rancune féminine, et rien de plus. C'est une femme terriblement irascible, vindicative et orgueilleuse. On dirait un employé victime d'un passe-droit ! Elle voulait se montrer, afficher son mépris pour eux... et pour moi, c'est la vérité, je ne le nie pas... Et pourtant elle m'épousera. Vous n'avez pas idée des comédies dont l'amour-propre humain est capable : voyez-vous, elle me considère comme un drôle, parce que je la prends tout uniment pour sa fortune, elle une femme entretenue, et elle ne sait pas qu'un autre en userait plus lâchement encore : il s'accrocherait à elle, lui tiendrait force discours libéraux et progressistes ; bref, en jouant habilement de la question des femmes, il ferait croire sans aucune peine à cette sottise vaniteuse qu'il la recherche en mariage uniquement à cause de sa « noblesse d'âme » et de « son malheur », alors qu'au bout du compte lui-même ne l'épouserait que pour son argent. Ce qui me nuit à ses yeux, c'est que je ne veux pas feindre, et il le faudrait. Mais elle, qu'est-ce qu'elle fait ? N'est-ce pas la même chose ? Alors pourquoi me méprise-t-elle, et joue-t-elle ces comédies ? Parce que moi-même, au lieu de m'aplatir, je fais preuve de fierté. Eh bien, nous verrons !

— Se peut-il qu'avant cela vous l'ayez aimée ?

— Je l'ai aimée dans le commencement. Allons, assez... Il y a des femmes qui sont bonnes comme maîtresses, mais qui ne valent rien comme épouses. Je ne dis pas que j'aie été l'amant de Nastasia Philippovna. Si elle veut vivre en paix avec moi, je vivrai en paix avec elle ; si elle s'insurge, je la lâcherai tout de suite et j'emporterai l'argent avec moi. Je n'entends pas être ridicule ; c'est ce que je veux éviter avant tout.

— Il me semble toujours que Nastasia Philippovna est intelligente, reprit avec précaution le prince. — Pourquoi, pressentant les tribulations qui l'attendent, donne-t-elle dans le trébuchet ? Elle pourrait épouser un autre que vous. Voilà ce qui m'étonne.

— Mais ici même il y a un calcul ! Vous ne savez pas tout, prince... ici... et, en dehors de cela, elle est convaincue que je l'aime à la folie, je vous le jure. Et, savez-vous ? je suis très-porté à croire qu'elle m'aime aussi, à sa façon, s'entend, vous connaissez le proverbe : « Celui que j'aime, je le bats. » Toute la vie, elle verra en moi un valet de carreau (et il lui faut cela peut-être) ; mais, malgré tout, elle m'aimera à sa manière ; elle s'y prépare, tel est son caractère. C'est une femme foncièrement russe, je vous le dis ; mais, de mon côté, je lui réserve une surprise. Sans avoir été aucunement préméditée, la scène de tantôt avec Varia est arrivée fort à propos pour servir mes intérêts : Nastasia Philippovna a eu la preuve de mon attachement, elle a vu que, pour elle, je rompais tous mes liens de famille. Nous ne sommes pas bêtes non plus, soyez-en sûr. À propos, ne trouvez-vous pas que je bavarde beaucoup ? Au fait, j'ai peut-être tort, cher prince, de vous faire ainsi mes confidences. Mais je me suis jeté sur vous, justement parce que vous êtes le premier homme noble qui me soit tombé sous la main ; quand je dis que « je me suis jeté sur vous », ne prenez pas cela pour un calembour. Vous ne m'en voulez pas de ce qui s'est passé tout à l'heure, n'est-ce pas ? C'est peut-être la première fois, depuis deux ans, que je parle à cœur ouvert. Ici il y a terriblement peu d'honnêtes gens ; pas un n'est plus honnête que Ptitzine. Eh bien, vous riez, je crois ? Les drôles aiment les honnêtes gens, — vous ne le saviez pas ? Et je... Mais, du reste, pourquoi suis-je un drôle ? dites-le-moi franchement. Parce qu'ils m'appellent tous ainsi, à commencer par Nastasia

Philippovna ? Sachez qu'après eux et après elle, moi-même je m'applique cette épithète ! Soit, va pour drôle !

— À présent, je ne vous considérerai plus jamais comme un drôle, dit Muichkine. — Tantôt je vous avais pris pour un vrai scélérat, et tout d'un coup vous m'avez causé une telle joie ! C'est une leçon, cela prouve qu'il ne faut pas juger à la légère. Maintenant, je vois que, loin d'être un scélérat, vous ne pouvez même pas être considéré comme un homme très-corrompu. À mon avis, vous faites simplement partie des gens les plus ordinaires ; si vous vous distinguez par quelque chose, c'est par une grande faiblesse et un défaut complet d'originalité.

Ces paroles amenèrent un sourire venimeux sur les lèvres de Gania, mais il ne les releva point. En s'apercevant qu'il avait blessé son interlocuteur, le prince se sentit confus et il garda aussi le silence.

— Mon père vous a demandé de l'argent ? questionna tout à coup Gania.

— Non.

— Il vous en demandera, ne lui en donnez pas. Et pourtant il a été un homme comme il faut, je me le rappelle. Il était reçu dans la bonne société. Mais comme la décadence arrive vite pour tous ces vieux gentlemen ! Dès qu'un revers de fortune les a atteints, une transformation complète s'opère en eux. Autrefois il ne mentait pas ainsi, je vous l'assure, il avait seulement une pointe d'exaltation trop prononcée, et — voilà ce qu'il est devenu ! Sans doute la faute en est au vin. Savez-vous qu'il entretient une maîtresse ? À présent, ce n'est plus simplement un hâbleur inoffensif. Je ne puis comprendre la longanimité de ma mère. Il vous a

raconté le siège de Kars ? Ou bien il vous aura dit qu'il avait un cheval gris qui parlait ? Il ne craint pas de débiter de pareilles blagues.

Et Gania partit d'un bruyant éclat de rire.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ? demanda-t-il brusquement au prince.

— Je m'étonne de vous voir rire si franchement. En vérité, vous avez encore une gaieté enfantine. Tantôt vous êtes venu vous réconcilier avec moi et vous m'avez dit : « Si vous voulez, je vous baiserais la main », — un enfant ne se serait pas comporté autrement. Vous êtes donc encore capable de parler et d'agir avec la naïveté du jeune âge. Puis, tout d'un coup, voilà que vous m'entretenez de ce ténébreux projet, de ces soixante-quinze mille roubles. Vraiment, tout cela me semble absurde et impossible.

— Que prétendez-vous conclure de là ?

— Que vous vous lancez peut-être étourdimement dans cette entreprise et que vous feriez bien d'y regarder à deux fois. Il se peut que Barbara Ardalionovna ait raison.

— Ah ! de la morale ! Je sais moi-même que je suis encore un gamin, répliqua vivement Gania, — et je le prouve par cela seul que j'ai engagé avec vous une semblable conversation. Ce n'est point par calcul, prince, que je me lance dans cette ténébreuse affaire, continua le jeune homme, qui, blessé dans son amour-propre, n'était plus maître de sa parole, — si je faisais un calcul, je me tromperais certainement, car je suis encore trop faible de tête et de caractère. J'obéis à une passion, à un entraînement, parce qu'il y a pour moi un but qui prime tout le reste. Vous

croyez qu'une fois en possession de soixante-quinze mille roubles, je m'empresserai d'acheter une voiture. Non ; alors j'achèverai d'user la vieille redingote que je porte depuis trois ans, et je renoncerai à toutes mes relations de club. Je prendrai exemple sur les gens arrivés. À dix-sept ans Ptitzine couchait dans la rue, il vendait des canifs et il a commencé avec un kopek ; maintenant il possède soixante mille roubles, mais, pour en arriver là, à quelle gymnastique il a dû se livrer ! Eh bien, ce sont ces débuts pénibles que je veux m'épargner, je commencerai d'emblée avec un capital ; dans quinze ans on dira : « Voilà Ivolguine, le roi des Juifs. » Vous prétendez que je n'ai pas d'originalité. Remarquez-le, cher prince, rien n'est plus offensant pour un homme de notre temps et de notre race que de s'entendre dire qu'il manque d'originalité, qu'il est faible de caractère, qu'il n'a point de talents particuliers, qu'il est un homme ordinaire. Vous ne m'avez pas même fait l'honneur de me considérer comme un drôle, et, vous savez, tantôt je vous aurais volontiers mangé à cause de cela. Vous m'avez blessé plus cruellement qu'Épantchine, qui me croit capable de lui vendre ma femme (notez bien que, de sa part, cette conjecture est purement gratuite, vu qu'il n'a jamais été question de rien de semblable entre nous) ! Il y a longtemps, batuchka, que cela m'exaspère, et je veux faire fortune. Une fois riche, sachez-le, je serai un homme original au plus haut degré. Ce qu'il y a de plus vil et de plus haïssable dans l'argent, c'est qu'il donne même des talents. Et il en donnera jusqu'à la fin du monde. Vous direz que tout cela est de l'enfantillage ou de la poésie, — eh bien, ce n'en sera que plus amusant pour moi, mais l'affaire se fera. J'irai jusqu'au bout. Rira bien qui rira le dernier ! Pourquoi Épantchine m'outrage-t-il ainsi ? Par méchanceté ? Pas du tout. Simplement parce que je suis un zéro so-

cial. Eh bien, mais alors... Assez causé pourtant, Kolia a déjà montré deux fois son nez, c'est-à-dire que le dîner vous attend. Moi, je sors. Je viendrai quelquefois vous voir. Vous ne serez pas mal chez nous ; à présent on va vous considérer comme un membre de la famille. Mais faites attention, ne me trahissez pas. Il me semble que vous et moi nous serons ou amis ou ennemis. Dites-moi, prince, si tantôt je vous avais baisé la main (comme j'étais sincèrement disposé à le faire), ne pensez-vous pas qu'après cela je serais devenu votre ennemi ?

Muichkine réfléchit un instant, puis se mit à rire.

— Vous le seriez devenu certainement, répondit-il, — mais pas pour toujours ; plus tard cela aurait été plus fort que vous, vous m'auriez pardonné.

— Eh ! Mais avec vous il faut être plus circonspect. Qui sait ? vous êtes peut-être mon ennemi ? À propos ; ha, ha, ha ! J'allais oublier de vous le demander : j'ai cru m'apercevoir que Nastasia Philippovna vous plaît beaucoup ; est-ce vrai, dites ?

— Oui... elle me plaît.

— Vous êtes amoureux d'elle ?

— N-non.

— Il est devenu tout rouge et il souffre. Allons, c'est bien, je ne rirai pas ; au revoir. Mais, vous savez, c'est une femme vertueuse, — pouvez-vous croire cela ? Vous pensez qu'elle vit avec ce Totzky ? Pas du tout ! Il y a même déjà longtemps que leurs relations ont cessé. Avez-vous remarqué aussi qu'elle perd facilement la tramontane, et que, tantôt, à de certains moments, elle s'est trou-

blée ? C'est positif. Voilà pourtant les femmes qui aiment la domination ! Allons, adieu !

Ganetchka sortit d'un air beaucoup plus dégagé qu'il n'était entré ; il avait recouvré toute sa bonne humeur. Pendant dix minutes, le prince resta immobile et pensif.

Kolia entre-bâilla de nouveau la porte et passa sa tête par l'ouverture.

— Je ne dînerai pas, Kolia ; j'ai bien déjeuné ce matin chez les Épantchine.

Entrant dans la chambre, Kolia remit au prince un pli cacheté. C'était un billet écrit par le général. On voyait sur le visage de l'enfant combien il lui en coûtait de s'acquitter de cette commission. Après avoir lu le pli, Muichkine se leva et prit son chapeau.

— C'est à deux pas d'ici, dit Kolia confus. — Il est là maintenant en train de boire. Et comment a-t-il pu se faire ouvrir un crédit dans cette maison ? je n'y comprends rien. Prince, cher, s'il vous plaît, ne dites pas ici que je vous ai remis ce billet ! Mille fois j'ai juré que je ne me chargerais plus de commissions semblables, mais je n'ai pas le courage de les refuser. Du reste, je vous en prie, ne vous gênez pas avec lui : donnez quelque menue monnaie et ce sera une affaire finie.

— Moi-même, Kolia, je voulais voir votre papa ; j'ai à lui parler... Partons...

I • Chapitre 12

Le prince n'eut pas loin à aller. Kolia le mena dans un café de la Litéinaïa. Au rez-de-chaussée de cet établissement, dans une petite pièce à droite, Ardalion Alexandrovitch, installé comme un vieil habitué, était assis devant une bouteille et avait en main l'Indépendance belge. Il attendait le prince ; à peine l'eut-il vu entrer, que, laissant là son journal, il commença une explication animée et verbeuse où, du reste, Muichkine ne comprit presque rien, car le général était déjà pas mal dans les vignes.

— Je n'ai pas dix roubles, interrompit le prince, — mais en voici vingt-cinq, changez ce billet et rendez-moi quinze roubles, parce que, autrement, je resterais moi-même sans un groch.

— Oh ! certainement, et soyez sûr que cela va être fait tout de suite...

— En outre, j'ai une prière à vous adresser, général. Vous n'avez jamais été chez Nastasia Philippovna ?

Ardalion Alexandrovitch se rengorgea d'un air fat.

— Moi ? je n'ai pas été chez elle ? C'est à moi que vous dites cela ? Plusieurs fois, mon cher, plusieurs fois ! fit-il avec une ironie triomphante : — mais, à la fin, j'ai spontanément cessé de la voir, parce que je n'entends pas prêter les mains à une alliance inconvenante. Vous l'avez vu vous-même, vous en avez été témoin ce matin : j'ai fait tout ce que pouvait faire un père, — mais un père doux et indulgent ; à présent va se montrer un père d'un autre genre, et alors nous verrons si un vieux militaire qui a bien mérité de sa patrie triomphera de l'intrigue, ou si une lorette éhontée entrera dans une noble famille.

— Je voulais justement vous demander si, à titre de connaissance, vous ne pourriez pas m'introduire ce soir chez Nastasia Philippovna. Il faut absolument que je la voie aujourd'hui, j'ai à lui parler, mais je ne sais pas du tout comment faire pour avoir accès auprès d'elle. J'ai bien été présenté tantôt, mais je n'ai pas reçu d'invitation, et la réunion d'aujourd'hui est une réunion priée. Du reste, je suis prêt à passer par-dessus certaines conventions. Qu'on se moque même de moi, cela m'est égal, pourvu que je trouve moyen d'entrer d'une façon quelconque.

— Votre idée, mon jeune ami, se rencontre tout à fait avec la mienne, tout à fait ! s'écria le général enchanté, — ce n'est pas pour cette niaiserie que je vous ai appelé, poursuivit Ardalion Alexandrovitch, qui, d'ailleurs, ne laissa pas de prendre l'argent et de le mettre dans sa poche : — mon but était précisément de vous inviter à une expédition chez Nastasia Philippovna, ou, pour mieux dire, à une expédition contre Nastasia Philippovna ! Le général Ivolguine et le prince Muichkine ! quel effet cela fera sur elle ! Moi-même, je vais l'aller voir, par manière de politesse, à l'occasion de sa fête, et je signifierai enfin ma volonté, — d'une façon détournée, pas directement, mais ce sera tout comme. Alors Gania lui-même verra ce qu'il aura à faire : si un père vieilli au service de la patrie et... en quelque sorte... et caetera, ou... Mais adienne que pourra ! Votre idée est féconde au plus haut degré. Nous irons là à neuf heures, nous avons encore du temps devant nous.

— Où demeure-t-elle ?

— Loin d'ici, près du Grand Théâtre, maison Mytvtzoff, au premier étage... Il n'y aura pas grand monde chez elle, quoique ce

soit l'anniversaire de sa naissance, et on se retirera de bonne heure...

Depuis longtemps déjà le soir était venu ; le prince restait toujours là, écoutant et attendant le général, qui commençait une quantité innombrable de récits sans en achever un seul. À l'arrivée de Muichkine, il s'était fait servir une nouvelle bouteille qu'il avait mis une heure à boire, ensuite il en demanda une autre et la vida également. On doit supposer qu'au cours de ces libations le général eut le temps de raconter à peu près toute son histoire. À la fin, le prince se leva en disant qu'il ne pouvait plus attendre. Ardalion Alexandrovitch but les dernières gouttes qui étaient restées dans la bouteille et, d'un pas très-chancelant, sortit de la chambre. Le prince était au désespoir. Il ne comprenait pas comment il avait pu placer si bêtement sa confiance. Au fond, il n'avait jamais attendu du général qu'une chose, c'était que celui-ci l'introduisit chez Nastasia Philippovna, fût-ce au prix d'un certain scandale, mais le scandale menaçait de dépasser les prévisions de Muichkine. Décidément ivre, Ardalion Alexandrovitch tenait à son compagnon toutes sortes de discours éloquents et pathétiques ; il ne cessait de se répandre en récriminations contre les différents membres de sa famille : tout le mal venait de leur mauvaise conduite et il n'était que temps d'y mettre une borne.

Enfin ils se trouvèrent dans la Litéinaïa. Le dégel continuait ; dans les rues sifflait un vent tiède et malsain, les voitures pataugeaient dans la boue, le pavé résonnait sous les sabots des chevaux de sang et des rosses. Le long des trottoirs cheminait mélancoliquement la foule mouillée des piétons. On rencontrait des gens ivres.

— Voyez-vous ces premiers étages brillamment éclairés ? dit le général, — ce sont tous camarades à moi qui y habitent, et moi, moi qui ai plus longtemps servi, plus souffert qu'aucun d'eux, je vais à pied jusqu'au Grand Théâtre pour faire visite à une femme équivoque ! Un homme qui a treize balles dans la poitrine... vous ne le croyez pas ? Pourtant c'est exprès pour moi que Pirogoff a télégraphié à Paris et quitté momentanément Sébastopol assiégé ; Nélaton, le médecin des Tuileries, a demandé au nom de la science un sauf-conduit pour venir me visiter dans Sébastopol assiégé. On sait cela en haut lieu : « Ah ! c'est cet Ivolguine qui a treize balles... » Voilà comment on parle de moi ! Voyez-vous cette maison, prince ? Au premier étage demeure un de mes vieux camarades, le général Sokolovitch ; il habite là avec sa famille, qui est très-noble et très-nombreuse. Eh-bien, cette maison et cinq autres : trois sur la perspective Nevsky, et deux dans la Morskaïa, — voilà maintenant toutes mes relations, j'entends mes relations personnelles. Nina Alexandrovna s'est depuis longtemps soumise aux circonstances. Moi, je continue à me souvenir... et, pour ainsi dire, à me délasser dans un cercle choisi, dans la société de mes anciens camarades et subordonnés qui n'ont pas cessé de m'adorer. Ce général Sokolovitch (du reste, il y a pas mal de temps que je ne suis allé chez lui et que je n'ai vu Anna Fédorovna)... Vous savez, cher prince, quand soi-même on ne reçoit pas, involontairement on s'abstient aussi d'aller chez les autres. Et pourtant... hum... vous avez l'air de ne pas me croire... Au fait, pourquoi ne présenterais-je pas à cette charmante famille le fils de mon meilleur ami, du compagnon de mon enfance ? Le général Ivolguine et le prince Muichkine ! Vous verrez une jeune fille étonnante, que dis-je une ? deux, trois même, l'ornement de la capitale et de la société : beauté, éducation, tendance... ques-

tion des femmes, poésie, tout cela confondu dans un heureux mélange, sans compter que chacune d'elles aura au moins quatre-vingt mille roubles de dot, ce qui ne nuit jamais... en un mot, il faut absolument que je vous introduise dans cette maison ; c'est pour moi un devoir, une obligation. Le général Ivolguine et le prince Muichkine ! Tableau !

— Tout de suite ? maintenant ? Mais vous avez oublié... commença le prince.

— Non, je n'oublie rien, venez ! C'est ici, où vous voyez ce superbe escalier. Je m'étonne qu'il n'y ait pas de suisse, mais... c'est fête et le suisse a quitté sa loge... Comment n'ont-ils pas encore congédié cet ivrogne ? C'est à moi, à moi seul que ce Sokolovitch doit tout le bonheur qu'il a eu dans la vie et au service, mais... nous voici arrivés.

Sans plus faire d'objections, le prince suivait docilement. dans la crainte d'irriter Ardalion Alexandrovitch ; d'ailleurs il avait le ferme espoir que le général Sokolovitch et toute sa famille s'évanouiraient peu à peu comme un mirage dépourvu de réalité, si bien que les visiteurs en seraient quittes pour redescendre l'escalier. Mais, à sa grande terreur, il s'aperçut bientôt que le général se dirigeait dans la maison comme un homme qui y a réellement des connaissances ; à chaque instant celui-ci mentionnait quelque détail biographique ou topographique dont la précision ne laissait rien à désirer. Quand enfin ils furent arrivés au premier étage et que le général se mit en devoir de sonner à la porte d'un bel appartement à droite, le prince résolut décidément de s'enfuir, mais une circonstance singulière l'arrêta une minute.

— Vous vous trompez, général, dit-il, — le nom qu'on lit sur la porte est Koulakoff, et c'est chez Sokolovitch que vous allez.

— Koulakoff... Koulakoff ne prouve rien. Ce logement est celui de Sokolovitch, et c'est chez Sokolovitch que je sonne ; je me moque de Koulakoff... Mais voici qu'on ouvre.

La porte s'ouvrit en effet. Le laquais apprit aux visiteurs que ses maîtres étaient absents.

— Quel dommage ! Quel dommage ! C'est comme un fait exprès ! répéta à diverses reprises avec les marques du plus profond regret Ardalion Alexandrovitch. — Mon cher, quand vos maîtres seront de retour, vous leur direz que le général Ivolguine et le prince Muichkine désiraient donner un témoignage de leur estime particulière, et qu'ils ont été désolés, infiniment désolés...

En ce moment se montra dans l'antichambre une autre personne de la maison. C'était une dame de quarante ans, vêtue d'une robe de couleur sombre, probablement une femme de charge, peut-être même une institutrice. Entendant les noms du général Ivolguine et du prince Muichkine, elle s'approcha avec une curiosité défiante.

— Marie Alexandrovna n'est pas à la maison, dit-elle en examinant surtout le général, — elle est allée chez la grand'mère avec mademoiselle, avec Alexandra Mikhaïlovna.

— Alexandra Mikhaïlovna est sortie aussi ! Oh ! mon Dieu, quel malheur ! Et figurez-vous, madame, que ce malheur m'arrive toujours ! Je vous prie très-humblement de remettre mes hommages et de rappeler au souvenir d'Alexandra Mikhaïlovna... en un mot, dites-lui que je lui souhaite de tout mon cœur ce

qu'elle-même se souhaitait jeudi soir, en entendant exécuter la ballade de Chopin ; elle se rappellera... Je le lui souhaite sincèrement ! Le général Ivolguine et le prince Muichkine !

Les traits de la dame perdirent leur expression de défiance.

— Je n'y manquerai pas, répondit-elle ; puis elle fit une révérence et se retira.

En descendant l'escalier, le général témoigna encore ses plus vifs regrets de n'avoir pu mettre le prince en relation avec une si charmante famille.

— Vous savez, mon cher, je suis un peu poète dans l'âme, avez-vous remarqué cela ? Mais, du reste... du reste, je crois que nous avons fait erreur, ajouta-t-il tout à coup : — les Sokolovitch, je m'en souviens maintenant, demeurent dans une autre maison, et même, si je ne me trompe, ils doivent être à Moscou en ce moment. Oui, je me suis légèrement blousé, mais... cela ne fait rien.

— Je voudrais seulement savoir, observa le prince découragé, — si je ne dois plus compter sur vous et s'il faut que j'aille seul chez Nastasia Philippovna ?

— Ne plus compter sur moi ? Aller seul ? Mais comment pouvez-vous me faire cette question, quand cela constitue pour moi une entreprise capitale d'où dépend dans une si large mesure le sort de toute ma famille ? Vous connaissez mal Ivolguine, mon jeune ami. Qui dit « Ivolguine » dit « mur » : compte sur Ivolguine comme sur un mur, voilà comme on parlait déjà de moi dans l'escadron où j'ai débuté. Mais nous allons entrer pour une petite minute dans la maison où, depuis quelques années déjà, mon âme se délasse de ses soucis et se console de ses épreuves.

— Vous voulez passer chez vous ?

— Non ! Je veux... faire visite à madame Téréntieff, veuve du capitaine Téréntieff, mon ancien subordonné... et même mon ami... Chez cette dame je reprends courage, je retrouve la force de supporter les peines de la vie, les chagrins domestiques. Et comme aujourd'hui justement j'ai un grand fardeau moral, je...

— Il me semble, murmura le prince, — que j'ai fait une grosse sottise en vous dérangeant tantôt. D'ailleurs, maintenant vous... Adieu !

— Mais je ne puis pas vous laisser partir ainsi, mon jeune ami, je ne le puis pas ! s'écria le général : — c'est une veuve, une mère de famille, et elle tire de son cœur des accents qui ont un écho dans tout mon être. Une visite chez elle, c'est l'affaire de cinq minutes ; dans cette maison je n'ai pas à me gêner, je suis là, pour ainsi dire, comme chez moi ; je vais me laver, faire un bout de toilette, et ensuite nous nous rendrons en fiacre au Grand Théâtre. Soyez sûr que j'ai besoin de vous pour toute la soirée... Nous y sommes, voilà la maison... Tiens, Kolia, tu es ici ? Eh bien, Marfa Borisovna est-elle chez elle ou toi-même viens-tu seulement d'arriver ?

— Oh ! non, je suis ici depuis longtemps, répondit Kolia, qui se trouvait devant la grand'porte au moment où le général et le prince l'avaient rencontré, — je tiens compagnie à Hippolyte, il ne va pas bien, il est resté au lit ce matin. J'étais descendu pour aller acheter des cartes. Marfa Borisovna vous attend, Mais, papa, dans quel état vous êtes !... ajouta l'enfant, frappé de la tenue et de la démarche de son père. — Eh bien, allons-y !

La rencontre de Kolia détermina le prince à accompagner le général chez Marfa Borisovna, mais il était décidé à n'y rester qu'une minute. Il avait besoin de Kolia ; quant au général, l'intention bien arrêtée de Muichkine était de le planter là, et il ne pouvait se pardonner d'avoir songé tout à l'heure à l'utiliser. Ils prirent l'escalier de service pour monter au quatrième étage, où habitait madame Téreentieff.

— Vous voulez présenter le prince ? demanda Kolia, chemin faisant.

— Oui, mon ami, je veux le présenter : le général Ivolguine et le prince Muichkine, mais qu'est-ce que ?... comment ?... Marfa Borisovna...

— Vous savez, papa, vous auriez mieux fait de ne pas venir ! Elle vous mangera ! Depuis avant-hier vous n'avez pas montré votre nez, et elle attend de l'argent. Pourquoi lui en avez-vous promis ? Vous êtes toujours le même ! À présent, réglez vos comptes.

Au quatrième étage, ils s'arrêtèrent devant une porte assez basse. Ardalion Alexandrovitch, visiblement décontenancé, poussa le prince en avant.

— Moi, je resterai ici, balbutia-t-il, — je veux faire une surprise...

Kolia entra le premier. La maîtresse du logis jeta un coup d'œil sur le carré, et c'en fut fait de la surprise projetée par le général. Marfa Borisovna était une dame de quarante ans, vêtue d'une camisole moldave, chaussée de pantoufles et excessivement fardée ; ses cheveux formaient de petites tresses sur sa tête.

Elle n'eut pas plutôt aperçu Ardalion Alexandrovitch qu'elle se mit à crier :

— Le voilà, cet homme bas et pervers, mon cœur me l'avait dit !

Le vieillard essaya de faire bonne mine à mauvais jeu.

— Entrons, cela n'a pas d'importance, murmura-t-il à l'oreille du prince.

Mais cela était plus sérieux qu'il ne voulait bien le dire. Dès que les visiteurs eurent traversé la sombre et basse antichambre pour pénétrer dans une étroite salle meublée d'une demi-douzaine de chaises de jonc et de deux petites tables de jeu, madame Téréntieff, de la voix lamentable qui lui était habituelle, poursuivit le cours de ses invectives :

— Et tu n'es pas honteux, tu n'es pas honteux, barbare, tyran de ma famille ! Tu m'as dépouillée de tout, tu m'as sucée jusqu'à la moelle des os ! Combien de temps encore serai-je ta victime, homme sans vergogne et sans honneur ?

— Marfa Borisovna, Marfa Borisovna ! C'est... le prince Muichkine. Le général Ivolguine et le prince Muichkine, balbutiait Ardalion Alexandrovitch, déconcerté et tremblant.

— Croirez-vous, reprit la maîtresse du logis en s'adressant tout à coup au prince, — croirez-vous que cet homme éhonté n'a pas épargné mes enfants orphelins ? Il a tout volé, tout emporté, tout vendu, tout mis en gage, il n'a rien laissé. Qu'est-ce que je ferai de tes lettres de change, homme astucieux et sans conscience ? Réponds, fourbe, réponds-moi, cœur insatiable : avec quoi, avec quoi nourrirai-je mes enfants orphelins ? Il arrive maintenant en

état d'ivresse, il ne peut pas se tenir sur ses jambes... Par quoi ai-je irrité le Seigneur Dieu, infect drôle, réponds ?

Mais cette question intéressait peu le général.

— Marfa Borisovna, voici vingt-cinq roubles... c'est tout ce que je puis... et encore je les dois à la générosité de mon noble ami, le prince ! Je me suis cruellement trompé ! Telle est... la vie... Et maintenant... excusez-moi, je suis faible, dit Ardalion Alexandrovitch, qui, debout au milieu de la chambre, saluait de tous côtés ; — je suis faible, excusez-moi ! Lénotchka ! un coussin... chère !

Lénotchka, fillette de huit ans, courut aussitôt chercher un coussin et le posa sur le mauvais divan de toile cirée. Le général avait l'intention de dire encore bien des choses, mais dès qu'il eut pris place sur le divan, il se tourna du côté du mur et instantanément s'endormit du sommeil du juste. D'un air cérémonieux et affligé Marfa Borisovna montra au prince une chaise près d'une table de jeu ; elle-même s'assit en face du visiteur, appuya sa joue droite sur sa main et se mit à soupirer silencieusement, les yeux fixés sur le prince. Les trois enfants, deux petites filles et un petit garçon (Lénotchka était l'aînée), s'approchèrent de la table, s'y accoudèrent et tinrent aussi leurs regards attachés sur Muichkine. De la pièce voisine sortit Kolia.

— Je suis bien aise de vous avoir rencontré ici, Kolia, lui dit le prince, — ne pourriez-vous pas me rendre un service ? Il faut absolument que j'aille chez Nastasia Philippovna. J'avais prié tantôt Ardalion Alexandrovitch de m'y conduire, mais voilà qu'il s'est endormi. Servez-moi de guide, car je ne connais pas le chemin. Du reste, je sais l'adresse : c'est près du Grand Théâtre, maison Mytovtsoff.

— Nastasia Philippovna ? Mais elle n'a jamais demeuré là et mon père n'est même jamais allé chez elle, si vous voulez le savoir ; il est étrange que vous vous en soyez rapporté à lui. Elle habite dans le voisinage de la rue Wladimir, aux Cinq-Coins, c'est beaucoup plus près d'ici. Vous y allez tout de suite ? Il est maintenant neuf heures et demie. Soit, je vais vous conduire.

Kolia et le prince partirent aussitôt. Hélas ! ce dernier n'avait pas même de quoi prendre un fiacre ; ils durent aller à pied.

— J'aurais voulu vous faire faire la connaissance d'Hippolyte, dit Kolia, — c'est le fils aîné de la dame que vous venez de voir, et il était dans la pièce voisine ; il est malade, toute la journée il est resté couché. Mais il est fort étrange, c'est une vraie sensitive, et j'ai pensé qu'il se trouverait gêné en votre présence, vu que vous êtes arrivé dans un moment... Moi, cela me confusione moins que lui, parce que moi, c'est mon père, tandis que lui, c'est sa mère ; cela fait une différence : ce qui déshonore une femme n'entache pas l'honneur d'un homme. Du reste, l'opinion publique a peut-être tort de condamner dans un sexe ce qu'elle excuse dans l'autre. Hippolyte est un garçon magnifiquement doué, mais il y a des préjugés dont il est l'esclave.

— Il est phthisique, dites-vous ?

— Oui, à ce qu'il paraît, le mieux pour lui serait de mourir le plus tôt possible. Certainement moi, à sa place, j'appellerais la mort de tous mes vœux. Le sort de ses frères et sœurs lui fait peine, ce sont les enfants que vous avez vus. Si c'était possible, si nous avions seulement de l'argent, lui et moi nous quitterions nos familles et nous nous installerions ensemble dans un logement à nous. C'est notre rêve. Mais savez-vous une chose ? tout à

l'heure, quand je lui ai parlé de votre cas, il s'est fâché, il prétend que celui qui reçoit un soufflet et n'appelle pas son insulteur sur le terrain est un lâche. Du reste, il est fort irascible ; aussi ai-je cessé de discuter avec lui. Ainsi, Nastasia Philippovna vous a invité à l'aller voir ?

— À vrai dire, non.

— Alors comment se fait-il que vous vous rendiez chez elle ? s'écria Kolia, dont l'étonnement fut tel qu'il s'arrêta au milieu du trottoir : — et... et c'est dans ce costume que vous allez en soirée ?

— Vraiment, je ne sais pas comment j'entrerais. Si on me reçoit, tant mieux ; si on ne me reçoit pas, ce sera une affaire manquée. Quant à mon costume, que faire ?

— Quelque chose vous appelle chez Nastasia Philippovna ? Ou bien n'y allez-vous que pour passer le temps en « noble compagnie » ?

— Non, ma visite a proprement pour objet... c'est-à-dire que je vais là pour affaire... c'est difficile à expliquer, mais...

— Allons, que ce soit pour une chose ou pour une autre, cela vous regarde et je n'ai pas besoin de le savoir. L'important, à mes yeux, c'est que vous n'allez pas là pour le simple plaisir de passer la soirée dans une charmante société de cocottes, de généraux et d'usuriers. S'il en était ainsi, prince, pardonnez-moi de vous le dire, je me moquerais de vous et je commencerais à vous mépriser. Les honnêtes gens sont terriblement rares ici, il n'y a même personne qui mérite une entière estime. On prend malgré soi des airs dédaigneux, et ils exigent tous du respect ; Varia la première. Avez-vous remarqué, prince, qu'à notre époque on ne voit que

des aventuriers ? Et particulièrement chez nous, en Russie, dans notre chère patrie. Comment tout cela s'est organisé ainsi, — je ne le comprends pas. Il paraît que cet ordre de choses était solide, mais maintenant qu'arrive-t-il ? On soulève tous les voiles, on met le doigt sur toutes les plaies, nous assistons à une orgie de révélations scandaleuses. Les pères sont confondus les premiers et rougissent de leur ancienne morale. Tenez, à Moscou, un père exhortait son fils à ne reculer devant rien pour gagner de l'argent ; la presse s'est emparée du fait et l'a livré à la connaissance du public. Regardez mon général, eh bien, qu'est-il devenu ? Mais, du reste, savez-vous une chose ? il me semble que mon général est un honnête homme, oui, je vous l'assure ! On ne peut lui reprocher que d'être adonné au désordre et à la boisson. Oui, c'est ainsi ! Il me fait même pitié ; je n'ose pas le dire, parce qu'ils se moquent tous de moi ; mais en vérité je le plains. Et que sont-ils, eux, les gens intelligents ? Des usuriers, tous, depuis le premier jusqu'au dernier ! Hippolyte fait l'apologie de l'usure, il prétend qu'elle est nécessaire, il parle de mouvement économique, de flux et de reflux, le diable sait ce qu'il dit ! Cela me fâche de l'entendre tenir ce langage, mais il est aigri. Figurez-vous que sa mère est entretenue par le général et qu'elle lui prête de l'argent à la petite semaine ! N'est-ce pas honteux ? Et savez-vous que maman, — je dis bien, — maman, Nina Alexandrovna, la générale, fournit à Hippolyte des secours de toute sorte : argent, vêtements, linge ; par l'intermédiaire d'Hippolyte elle vient même jusqu'à un certain point en aide aux babies, parce que leur mère ne s'occupe pas d'eux. Et Varia en fait autant.

— Voyez-vous, vous dites qu'il n'y a pas de gens honnêtes et forts, qu'il n'y a que des usuriers, eh bien, mais en voici, des gens

forts : votre mère et Varia. Secourir autrui dans de semblables conditions, n'est-ce pas un indice de force morale ?

— Varia agit ainsi par amour-propre, par ostentation, pour ne pas se laisser vaincre par ma mère ; quant à maman, en effet... je l'estime. Oui, j'approuve et j'honore sa conduite. Hippolyte lui-même y est sensible, quelque endurci qu'il soit. D'abord il en riait et il trouvait que c'était une bassesse de la part de maman, mais maintenant il lui arrive parfois d'en être touché. Hum ! Ainsi, vous appelez cela de la force ? J'en prends note. Gania ne sait pas cela ; lui, il dirait que c'est favoriser le vice.

— Ah ! Gania ne sait pas cela ? Il y a encore, paraît-il, plusieurs choses que Gania ne sait pas, laissa échapper le prince, devenu songeur en entendant la dernière phrase de Kolia.

— Mais vous savez, prince, vous me plaisez beaucoup. La façon dont vous avez agi tantôt ne me sort pas de l'esprit.

— Vous me plaisez beaucoup aussi, Kolia.

— Écoutez, comment avez-vous l'intention de vivre ici ? Bientôt je me procurerai des occupations et je gagnerai quelque chose ; si vous voulez, nous demeurerons tous trois ensemble : moi, vous et Hippolyte ; nous louerons un appartement et nous prendrons le général avec nous.

— Ce sera avec le plus grand plaisir. Mais, du reste, nous verrons. Je suis maintenant très... très-troublé. Quoi ! nous sommes déjà arrivés ? C'est dans cette maison ?... Quel perron superbe ! Et il y a un suisse. Allons, Kolia, je ne sais ce qui va résulter de là.

Le prince était tout sens dessus dessous.

— Vous me raconterez cela demain ! Ne vous intimidez pas. Je vous souhaite le succès parce que moi-même je partage entièrement vos convictions ! Adieu. Je retourne là-bas et je vais apprendre à Hippolyte la proposition que je vous ai faite. Mais, quant à être reçu, n'ayez pas peur, vous le serez ! Elle est extrêmement originale. Prenez cet escalier, c'est au premier étage, le suisse vous indiquera...

I • Chapitre 13

Le prince était fort inquiet en montant le perron, et faisait tout son possible pour se donner du courage. « Le pis qui puisse m'arriver, pensait-il, — c'est qu'on ne me reçoive pas et qu'on prenne une mauvaise opinion de moi, ou qu'on me reçoive pour me rire au nez... Eh ! qu'importe ? » En effet, ce n'était pas encore là le plus effrayant, mais il se demandait aussi : « Que ferai-je là ? pourquoi y vais-je ? » Et à cette question il ne trouvait pas de réponse satisfaisante. Si même, servi par les circonstances, il pouvait, dans un tête-à-tête avec Nastasia Philippovna, lui dire : « N'épousez pas cet homme, vous feriez votre malheur, il ne vous aime pas, il n'aime que votre argent, lui-même me l'a dit et Aglaé Épantchine m'a parlé dans le même sens ; je suis venu pour vous en donner avis », — cela serait-il correct à tous les égards ? Il y avait lieu d'en douter. Une autre question encore restait à résoudre, et elle était si importante que le prince n'osait même pas y songer ; il ne savait comment en poser les termes ; dès qu'elle se présentait à son esprit, le rouge lui montait au visage et il se mettait à trembler. Mais, nonobstant toutes ces inquiétudes et

tous ces doutes, il finit par entrer et demanda Nastasia Philippovna.

À son grand étonnement, la bonne à qui il s'adressa (la maîtresse du logis n'avait à son service que des femmes) l'écouta jusqu'au bout sans manifester la moindre surprise. Elle n'eut pas une seconde d'hésitation devant les sales bottes du visiteur, son chapeau à larges bords, son manteau sans manches et sa mine confuse. Après avoir débarrassé le prince de son manteau, elle l'invita à entrer dans un salon d'attente et alla aussitôt l'annoncer.

Nastasia Philippovna n'avait alors autour d'elle que les plus fidèles habitués de sa demeure. Sa société était assez peu nombreuse comparativement à celle qui, d'ordinaire, se réunissait à pareille date chez la jeune femme. Nous devons signaler en premier lieu la présence d'Afanase Ivanovitch Totzky et d'Ivan Fédorovitch Épantchine. Tous deux étaient aimables, mais dissimulaient mal l'inquiétude qu'ils éprouvaient en attendant la décision du sort de Gania. Ce dernier, comme de juste, se trouvait là aussi : très-sombre, très-soucieux, ne se mettant point en frais d'amabilité, il restait la plupart du temps à l'écart sans ouvrir la bouche. Il n'avait pu se résoudre à amener sa sœur, mais Nastasia Philippovna ne parut même pas remarquer l'absence de Varia ; en revanche, aussitôt après avoir échangé avec Gania les compliments d'usage, elle fit allusion à la scène qui s'était passée tantôt entre lui et le prince. Le général, n'en ayant pas encore entendu parler, voulut la connaître. Alors Gania sèchement, discrètement, mais avec une entière franchise, raconta l'incident du matin et ajouta qu'il était allé demander pardon au prince. À cette occasion, il exprima en termes très-catégoriques son opi-

nion, à savoir qu'on avait eu grand tort de faire au prince une réputation d'idiot, que, pour lui, il était d'un avis tout autre et le considérait, au contraire, comme un homme très-malin. Tandis que Gabriel Ardalionovitch émettait ce jugement, Nastasia Philippovna l'écoutait avec beaucoup d'attention et ne le quittait pas des yeux ; mais la conversation ne tarda pas à tomber sur Rogojine, qui avait pris une part si considérable à l'affaire de tantôt ; ce qu'on dit de lui intéressa vivement Afanase Ivanovitch et Ivan Fédorovitch ; Ptitzine était en mesure de fournir des renseignements particuliers sur Parfène Séménitch, attendu que celui-ci l'avait harcelé jusqu'à neuf heures du soir, insistant de toutes ses forces pour que l'usurier lui avançât aujourd'hui même cent mille roubles. « Il est vrai qu'il avait bu, — observa à ce propos Ptitzine, — mais, quoique cent mille roubles ne se trouvent pas dans le pas d'un cheval, je crois bien qu'on pourra les lui procurer ; seulement, je ne sais pas si ce sera aujourd'hui, et il devra peut-être se contenter pour le moment d'une partie de la somme ; plusieurs se sont mis en campagne : Kinder, Trépaloff. Biskoup ; il consent à donner tel intérêt qu'on voudra ; bref, il parle comme un homme ivre et comme un héritier encore tout à la joie... » acheva le narrateur.

Toutes ces nouvelles, bien qu'avidement écoulées, n'étaient pas de nature à égayer les esprits. Nastasia Philippovna se taisait ; évidemment elle ne voulait pas dire ce qu'elle pensait ; il en était de même de Gania. Le général Épantchine, dans son for intérieur, se sentait peut-être plus inquiet qu'aucun autre : les perles offertes par lui le matin avaient été reçues avec une amabilité trop froide et frisant même l'ironie. Seul de toute la société, Ferdychtchenko se montrait gai ; parfois il riait bruyamment sans que rien motivât cette hilarité, uniquement pour soutenir

son rôle de bouffon. Totzky lui-même ne semblait pas dans son assiette ; lui qui passait pour un brillant causeur et qui, d'ordinaire, à ces soirées, tenait le dé de la conversation, il restait muet maintenant, comme si une gêne inaccoutumée lui fermait la bouche. Les autres visiteurs étaient un vieux professeur, pauvre diable invité, Dieu savait pourquoi, et un inconnu tout jeune encore, que sa timidité condamnait au silence ; en fait de femmes, il y avait une actrice de quarante ans, aux façons pleines de désinvolture, et une jeune dame très-belle, admirablement habillée, mais d'une taciturnité extraordinaire. Loin d'animer la conversation, ces quatre personnes ne savaient comment faire, la plupart du temps, pour y placer un mot.

Le prince ne pouvait donc arriver plus opportunément. L'annonce de sa visite produisit une sensation de surprise, et des sourires quelque peu étranges se montrèrent sur plus d'un visage, surtout lorsqu'on eut compris à la mine étonnée de Nastasia Philippovna qu'elle n'avait pas même songé à l'inviter. Mais, après avoir manifesté son étonnement, la maîtresse de la maison laissa voir tout à coup tant de satisfaction que la majorité des assistants se prépara aussitôt à accueillir par de joyeux lazzi le visiteur inattendu.

— Que ce soit un effet de son innocence, c'est possible, dit Ivan Fédorovitch Épantchine, — mais, bien qu'en thèse générale il y ait quelque danger à encourager de pareilles inclinations, dans le cas présent il n'a vraiment pas mal fait de venir, si originale que soit cette manière de se présenter : d'après l'idée que je me fais de lui, il nous amusera peut-être.

— D'autant plus qu'il s'est invité lui-même se hâta d'ajouter Ferdychtchenko.

— Qu'est-ce à dire ? demanda sèchement le général, qui détestait le bouffon.

— Eh bien, il payera son entrée, expliqua ce dernier.

— Allons, le prince Muichkine n'est pas Ferdychtchenko, pourtant, répliqua Ivan Fédorovitch.

Rencontrer Ferdychtchenko dans un salon où cet individu se trouvait exactement sur le même pied que lui, c'était une chose que le général n'avait pas encore pu digérer.

— Hé ! général, épargnez Ferdychtchenko, répondit l'autre en souriant. — J'ai des droits particuliers.

— Quels sont ces droits particuliers ?

— La fois passée, j'ai eu l'honneur de les exposer à la société ; je vais recommencer aujourd'hui pour Votre Excellence. Voyez-vous, Excellence, tout le monde est spirituel, et moi je ne le suis pas. En dédommagement, j'ai obtenu la permission de dire la vérité, car il est bien connu que ceux-là seuls disent la vérité qui n'ont pas d'esprit. De plus, je suis un homme très-rancunier, toujours par suite de mon manque d'esprit. Je supporte patiemment toutes les offenses, mais jusqu'à la première disgrâce de l'offenseur : vient-il à subir quelque revers, aussitôt je me souviens et je me venge, je rue, comme a dit de moi Ivan Pétrovitch Ptitzine, qui, lui, sans doute, ne détache jamais de ruade à personne. Vous connaissez, Excellence, la fable de Kryloff : le Lion et l'Âne ? Eh bien, tenez, c'est vous et moi : cette fable a été écrite pour nous deux.

— Il paraît que vous recommencez à dire des sottises, Ferdychtchenko, reprit d'un ton menaçant le général.

— Mais qu'avez-vous, Excellence ? Soyez tranquille, je sais rester à ma place : si j'ai dit que nous étions, vous et moi, le lion et l'âne de Kryloff, c'était, bien entendu, pour m'attribuer le rôle de l'âne. Votre Excellence est le lion dont parle la fable :

« Un puissant lion, terreur des forêts,
Avait été privé de sa force par la vieillesse. »

Et moi, Excellence, je suis l'âne.

— Sur ce dernier point je suis de votre avis, observa avec une irritation mal contenue Ivan Fédorovitch.

Tout cela, sans doute, était fort grossier et d'une grossièreté préméditée ; mais on le passait à Ferdychtchenko, qui avait réussi à se faire accepter comme bouffon.

— Si on me laisse entrer ici, si l'on m'y tolère, avait-il dit un jour, — c'est seulement pour que je parle dans cet esprit. Voyons, est-il possible de recevoir un homme comme moi ? Je comprends bien cela. Peut-on me faire asseoir, moi un Ferdychtchenko, à côté d'un gentleman aussi raffiné qu'Afanase Ivanovitch ? Reste une seule explication : on me donne place à côté de lui parce que c'est une chose inimaginable.

Mais, quoique grossières et souvent même très-blessantes, ces pasquinades semblaient faire plaisir à Nastasia Philippovna. Ceux qui désiraient fréquenter son salon étaient obligés d'en prendre leur parti et de subir Ferdychtchenko. Peut-être celui-ci ne se trompait-il pas en supposant qu'on le recevait pour vexer Totzky, à qui, dès l'abord, il avait profondément déplu. Gania, de son côté, se voyait constamment en butte aux sarcasmes du bouf-

fon, lequel savait, par cette persécution, se concilier les bonnes grâces de Nastasia Philippovna.

— Le prince commencera par nous chanter la romance à la mode, j'en fais mon affaire, acheva Ferdychtchenko, et il regarda la maîtresse de la maison, attendant ce qu'elle allait dire.

— Je ne pense pas, Ferdychtchenko, et je vous prie de vous tenir tranquille, observa sèchement Nastasia Philippovna.

— A-ah ! du moment qu'une protection particulière le couvre, je rentre mes griffes...

Mais, sans l'écouter, la jeune femme se leva et alla elle-même recevoir le visiteur.

— J'ai regretté d'avoir oublié de vous inviter tantôt, dans la précipitation de mon départ, dit-elle quand elle se trouva en présence du prince, — je suis enchantée que vous-même me fournissiez maintenant l'occasion de vous remercier et de vous louer pour votre résolution.

Tandis qu'elle parlait, elle considérait Muichkine avec attention, cherchant en quelque sorte à lire sur son visage le motif de sa visite.

S'il avait été moins troublé, le prince aurait peut-être répondu à ces paroles aimables ; mais il fut tellement ébloui qu'il ne put pas même proférer un mot. Nastasia Philippovna s'en aperçut avec plaisir. Ce soir-là, elle était en grande toilette et produisait un effet extraordinaire. Prenant le prince par le bras, elle le conduisit au salon. Sur le seuil, il s'arrêta tout à coup et d'une voix agitée murmura :

— En vous tout est perfection... même votre maigreur et votre pâleur... on ne voudrait même pas se figurer autrement votre personne... J'avais une telle envie de venir chez vous... je... pardonnez...

— Ne vous excusez pas, répondit en riant Nastasia Philippovna ; — ce serait enlever à la chose son originalité. On a donc raison quand on dit de vous que vous êtes un homme étrange. Ainsi, vous me considérez comme une perfection, oui ?

— Oui.

— Malgré votre pénétration, vous vous trompez. Je vous reparlerai de cela aujourd'hui même...

Elle présenta le prince à ses invités, dont une bonne moitié le connaissaient déjà. Totzky trouva un mot aimable à dire au nouvel arrivant. La conversation, qui languissait, parut se ranimer un peu. Toutes les langues se délièrent, toutes les rates s'épanouirent en même temps. Nastasia Philippovna fit asseoir le prince à côté d'elle.

— Mais pourtant qu'y a-t-il donc d'étonnant dans l'apparition du prince ? se mit à crier Ferdychtchenko, dont la voix domina toutes les autres ; — l'affaire est claire, elle s'explique d'elle-même !

— L'affaire n'est que trop claire et ne s'explique que trop bien par elle-même, dit brusquement Gania, qui jusqu'alors était resté silencieux. — Aujourd'hui, j'ai presque constamment observé le prince depuis l'instant où, dans le cabinet d'Ivan Fédorovitch, le portrait de Nastasia Philippovna a pour la première fois attiré ses regards. Je me rappelle très-bien qu'alors déjà il m'était venu une

idée qui est à présent une absolue conviction pour moi, conviction confirmée, soit dit en passant, par les aveux que le prince lui-même m'a faits.

En prononçant cette phrase, Gania n'avait nullement l'air de plaisanter ; il était, au contraire, si sérieux, si sombre même, que cela parut un peu étrange.

— Je ne vous ai pas fait d'aveux, déclara en rougissant le prince, — j'ai seulement répondu à votre question.

— Bravo ! bravo ! Au moins c'est de la franchise ! brailla Ferdychtchenko ; — c'est à la fois adroit et franc !

Une explosion de rires suivit ces paroles.

— Mais ne criez pas, Ferdychtchenko, observa à demi-voix Ptitzine, choqué de ce mauvais ton.

— Je n'attendais pas de vous de telles prouesses, prince, dit Ivan Fédorovitch ; — mais êtes-vous sûr de ne pas aller sur les brisées de quelqu'un ? Et moi qui vous prenais pour un philosophe ! Oh ! le sournois !

— Voyant le prince rougir à cette inoffensive plaisanterie, comme le ferait une innocente demoiselle, j'en conclus que c'est un noble jeune homme dont le cœur ne nourrit que les intentions les plus louables, remarqua inopinément le vieux professeur.

C'était un septuagénaire affligé d'un vice d'articulation dû à la perte de ses dents. Il n'avait pas encore dit un mot et personne ne pouvait présumer qu'il prendrait la parole durant cette soirée. Tout le monde se mit à rire de plus belle. Croyant, sans doute, que cette hilarité était un hommage rendu à son esprit, le

vieillard s'y associa bruyamment, ce qui lui occasionna une violente quinte de toux. Nastasia Philippovna raffolait de tous ces vieux excentriques, sans même en excepter les iourodiviis ; aussi s'empressa-t-elle de dorloter le bonhomme : après lui avoir prodigué les caresses et les baisers, elle le régala d'une nouvelle tasse de thé.

Lorsque la servante entra, sa maîtresse lui demanda une mantille dans laquelle elle s'enveloppa, et fit remettre du bois dans la cheminée.

— Quelle heure est-il ? questionna ensuite la jeune femme.

— Dix heures et demie, répondit la servante.

— Messieurs, voulez-vous boire du champagne ? proposa soudain Nastasia Philippovna. — J'en ai à votre disposition Cela vous rendra peut-être plus gais. Je vous en prie, ne faites pas de façons.

Cette invitation, si naïvement faite surtout, parut fort étrange de la part d'une maîtresse de maison qui, chaque fois qu'elle recevait, se montrait toujours rigide observatrice du décorum. La soirée commençait à s'égayer, mais elle ne ressemblait pas aux précédentes. Pourtant l'offre de boire du vin ne fut pas repoussée ; le général le premier l'accepta, son exemple entraîna d'abord l'actrice, puis le vieillard, puis Ferdychtchenko, et finalement tout le monde. Totzky lui-même fit comme les autres : sans doute la proposition était très-risquée ; mais pour en diminuer autant que possible le caractère inconvenant, il s'efforçait de la présenter sous les couleurs d'une agréable plaisanterie. Gania seul ne voulut rien prendre. Quant à Nastasia Philippovna, elle consentit à boire avec ses invités et annonça qu'elle viderait dans

la soirée trois coupes de champagne. Devant ces soudaines et bizarres incartades on ne savait que penser ; on la voyait par moments rêveuse, taciturne, morose même, et, l'instant d'après, sans cause apparente, elle s'abandonnait à un rire hystérique. Certains soupçonnaient qu'elle avait la fièvre ; à la fin on remarqua qu'elle semblait attendre quelque chose, qu'elle regardait fréquemment la pendule, qu'elle devenait impatiente, distraite.

— Vous avez un peu de fièvre, paraît-il ? demanda l'actrice.

— Vous pourriez même dire une forte fièvre, c'est pour cela que je me suis enveloppée dans cette mantille, répondit Nastasia Philippovna, dont la pâleur s'accentuait, et qui, de temps à autre, avait l'air de lutter contre un violent frisson.

Un mouvement d'inquiétude se produisit parmi les visiteurs.

— Si nous laissons en repos la maîtresse de la maison ? dit Totzky en regardant Ivan Fédorovitch.

— Pas du tout, messieurs ! Je vous prie de vous asseoir. Votre présence m'est particulièrement nécessaire aujourd'hui, déclara d'un ton pressant et significatif Nastasia Philippovna. Et comme presque tous les invités savaient que ce même soir devait être prise une résolution très-importante, ces paroles causèrent une immense sensation. Le général et Totzky échangèrent encore un regard l'un avec l'autre, Gania s'agita convulsivement.

— On ferait bien de jouer à quelque petit jeu, suggéra l'actrice.

— J'en connais un superbe et tout nouveau, dit Ferdychtchenko ; — du moins il n'a encore été expérimenté qu'une seule fois, et même l'essai a raté.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda l'actrice.

— Un jour je me trouvais en société, et, à vrai dire, tout le monde était un peu gris. Soudain quelqu'un émit la proposition suivante : sans sortir de table, chacun raconterait tout haut l'action qu'en son âme et conscience il jugerait la plus mauvaise de toute sa vie ; seulement on devait être sincère ; la première condition c'était la véracité, il ne fallait pas mentir.

— Voilà une étrange idée, dit le général.

— Certes, oui, Excellence, rien n'est plus étrange, mais c'est ce qui en fait le charme.

— Cette idée est ridicule, ajouta Totzky, — mais, du reste, elle se comprend : c'est une façon comme une autre de se vanter.

— Peut-être bien, en effet, Afanase Ivanovitch.

— Mais, avec un petit jeu pareil, on ne rit pas, au contraire, remarqua l'actrice.

— C'est une chose tout à fait impossible et absurde, déclara Ptitzine.

— Et cela a réussi ? demanda Nastasia Philippovna.

— Non, ç'a été un fiasco abominable. Chacun y est allé de sa petite histoire, beaucoup ont raconté la vérité, et même, figurez-vous, plusieurs l'ont dite avec plaisir, mais ensuite tout le monde s'est senti honteux, on n'a pas pu y tenir ! En somme, pourtant, c'était fort gai, dans son genre, naturellement.

— Mais, vraiment, ce serait gentil ! reprit en s'animant tout à coup Nastasia Philippovna. — Il faudrait essayer, messieurs ! Le

fait est que nous n'avons pas l'air de nous amuser beaucoup. Si chacun de nous consentait à raconter quelque chose... dans ce genre... de son plein gré, bien entendu : ici, liberté complète... hein, qu'en dites-vous ? Peut-être que nous pourrions y tenir ? Du moins, cela ne manque pas d'originalité.

— C'est une idée géniale ! s'écria Ferdychtchenko. — Du reste, les dames sont exclues, les hommes seuls auront à se confesser ; on tirera au sort comme l'autre fois ! Certainement, certainement ! Il va de soi qu'on ne force personne : libre à celui qui voudra absolument s'abstenir, de le faire, mais ce ne sera guère aimable ! Écrivez vos noms sur un morceau de papier, messieurs, et mettez-les ici, dans mon chapeau, le prince les tirera. La théorie du jeu n'a rien de compliqué : raconter la plus mauvaise action de toute sa vie, c'est une chose extrêmement facile, messieurs ! Vous verrez ! Si quelqu'un a une défaillance de mémoire, je me charge de compléter immédiatement ses souvenirs !

Cette proposition extravagante ne satisfaisait presque personne. Les uns fronçaient le sourcil, les autres souriaient d'un air louche, quelques-uns soulevaient des objections, mais sans trop y insister ; au nombre de ceux-ci se trouvait, notamment, Ivan Fédorovitch, qui n'osait se poser en adversaire résolu d'une idée dont il voyait que la maîtresse de la maison était férue. Quand une fois Nastasia Philippovna s'était décidée à manifester un désir, il fallait, coûte que coûte, que ce désir s'accomplît, fût-il le plus insensé et le plus préjudiciable à elle-même. Maintenant elle se trémoussait comme dans un accès d'hystérie, riant d'un rire nerveux et convulsif, surtout lorsque Totzky inquiet lui faisait quelque observation. Ses yeux sombres luisaient pareils à des

charbons ardents, deux taches rouges se montraient sur ses joues pâles. Peut-être son caprice s'exaspérait-il encore devant les physionomies refrugnées et chagrines de plusieurs des invités ; peut-être cette idée l'avait-elle séduite précisément par son brutal cynisme. Quelques-uns même étaient persuadés qu'il y avait là-dessous une arrière-pensée, un calcul. Du reste, chacun donna son consentement : en tout cas, c'était curieux, et, pour certains, fort attrayant. Ferdychtchenko surtout se distinguait par son animation.

— Mais si c'est une chose impossible à raconter... devant les dames, observa timidement le jeune homme silencieux.

— Eh bien, vous en raconterez une autre ; est-ce que ce sont les vilénies qui manquent ? répondit Ferdychtchenko ; — eh ! que vous êtes jeune !

— Mais voilà, je ne sais laquelle de mes actions je dois considérer comme la plus mauvaise, fit à son tour l'actrice.

— Les dames ne sont pas tenues de se confesser, mais si on les en dispense, on ne le leur défend pas : celles qui voudront le faire auront droit à notre reconnaissance. Les hommes eux-mêmes sont libres de ne rien raconter, si cela leur est trop désagréable.

— Mais comment ici prouver que je ne mens pas ? demanda Gania : — or, si je mens, le jeu perd tout son sel. Et qui donc ne mentira pas ? Personne, à coup sûr, ne dira la vérité.

— Mais c'est déjà amusant de voir comment les gens mentent. D'ailleurs toi, Ganetchka, tu peux être tranquille à cet égard, vu que ta plus vilaine action, tout le monde la connaît, sans que tu aies besoin de la dire. Mais pensez seulement à ceci, messieurs,

s'écria tout à coup Ferdychtchenko dans un transport d'enthousiasme : — de quel œil nous regarderons-nous les uns les autres après ces récits, demain, par exemple ?

— Mais est-ce que c'est possible ? Se peut-il, vraiment, que cela soit sérieux, Nastasia Philippovna ? demanda avec dignité Totzky.

— Que celui qui craint le loup n'aille pas au bois ! répliqua-t-elle en souriant.

— Mais permettez, monsieur Ferdychtchenko, est-ce qu'il est possible de faire de cela un petit jeu ? reprit Afanase Ivanovitch, de plus en plus alarmé ; — je vous assure que de pareilles choses ne réussissent jamais ; vous dites vous-même qu'une fois déjà cela n'a pas réussi.

— Comment, cela n'a pas réussi ? J'ai raconté la fois passée comme quoi j'avais volé trois roubles.

— Soit ; mais il n'est pas possible que vous ayez raconté cela de façon à le rendre vraisemblable et à obtenir créance. Or, comme l'a très-justement fait observer Gabriel Ardalionovitch, la moindre apparence de mensonge suffit pour ôter au jeu tout son piquant. Dans l'espèce, la sincérité ne se comprend qu'avec une forfanterie de mauvais ton qui serait souverainement déplacée ici.

— Mais quel homme raffiné vous êtes, Afanase Ivanovitch ! Même moi, vous m'étonnez ! cria Ferdychtchenko ; — voyez-vous, messieurs, en disant que je n'ai pas pu raconter mon vol d'une façon vraisemblable, Afanase Ivanovitch donne très-ingénuement à entendre que je n'ai pas pu voler en réalité (parce

qu'il est inconvenant d'avouer cela tout haut), et pourtant, dans son for intérieur, lui-même est peut-être intimement persuadé que Ferdychtchenko a très-bien pu voler ! Mais, à notre affaire, messieurs, à notre affaire ! J'ai vos noms, vous m'avez aussi donné le vôtre, Afanase Ivanovitch, par conséquent, personne ne refuse ! Prince, tirez.

Silencieusement le prince plongea sa main dans le chapeau ; le premier nom qui en sortit fut celui de Ferdychtchenko ; puis le sort désigna successivement Ptitzine, le général, Afanase Ivanovitch, le prince, Gania, etc. Les dames s'étaient abstenues de prendre part à cette loterie.

— Oh ! mon Dieu, quel guignon ! cria Ferdychtchenko ; — je pensais que le prince ouvrirait la marche et qu'ensuite ce serait le tour du général. Mais, grâce à Dieu, du moins Ivan Pétrovitch doit raconter après moi, c'est un dédommagement. Allons, messieurs, sans doute, je suis tenu de donner un noble exemple, mais je regrette on ne peut plus dans le moment présent d'être si peu de chose et de n'avoir rien de remarquable ; mon tchin même est le plus insignifiant du monde ; au fait, quel intérêt y a-t-il à savoir que Ferdychtchenko a commis une vilenie ? Et quelle est ma plus mauvaise action ? J'éprouve ici l'embarras des richesses. Est-ce que je raconterai encore une fois ce vol, pour prouver à Afanase Ivanovitch qu'on peut voler sans être un voleur ?

— Vous me prouvez aussi, monsieur Ferdychtchenko, qu'on peut trouver un plaisir enivrant à raconter ses turpitudes, sans même y être invité par personne... Mais, du reste... Excusez-moi, monsieur Ferdychtchenko.

— Commencez, Ferdychtchenko, vous ne faites que bavarder inutilement et ça n'en finit plus ! ordonna d'un ton de colère Nastasia Philippovna impatientée.

Tout le monde remarqua que sa gaieté fébrile avait brusquement fait place à une humeur maussade, grondeuse et irascible, mais elle n'en persistait pas moins obstinément dans son impossible fantaisie. Afanase Ivanovitch souffrait le martyre. Il enrageait même de voir le calme d'Ivan Fédorovitch : le général buvait son champagne, comme si de rien n'était, et peut-être même se disposait à raconter quelque chose quand viendrait son tour.

I • Chapitre 14

— Je n'ai pas d'esprit, Nastasia Philippovna, voilà pourquoi je bavarde inutilement ! cria Ferdychtchenko en manière de préambule : — si j'avais autant d'esprit qu'Afanase Ivanovitch ou qu'Ivan Pétrovitch, je resterais tout le temps sans rien dire ; comme Afanase Ivanovitch et Ivan Pétrovitch. Prince, permettez-moi de vous demander votre avis : il me semble toujours que dans ce monde le nombre des voleurs l'emporte de beaucoup sur celui des non-voleurs, et qu'il n'y a même pas d'homme, quelque honnête qu'il soit, qui n'ait commis au moins un vol dans sa vie. C'est mon idée ; du reste, je n'en conclus nullement que l'humanité tout entière soit composée de voleurs, quoique parfois, vraiment, j'aie une envie terrible d'admettre cette conclusion. Qu'en pensez-vous ?

— Fi, que vous racontez bêtement ! dit Daria Alexievna, — et quelle sottise vous avancez là ! Il est impossible que tout le

monde ait volé quelque chose ; moi je n'ai jamais rien volé.

— Vous n'avez jamais rien volé, Daria Alexievna ; mais que dira le prince, qui soudain est devenu tout rouge ?

— Il me semble qu'il y a du vrai dans ce que vous dites, seulement vous exagérez beaucoup, répondit le prince, dont le visage en effet s'était couvert de rougeur.

— Et vous-même, prince, n'avez-vous rien volé ?

— Fi ! que c'est ridicule ! Songez à ce que vous dites, monsieur Ferdychtchenko, intervint le général.

— C'est-à-dire que, mis au pied du mur, vous avez honte de raconter et vous voulez mêler le prince à votre mauvais cas ; c'est bien heureux pour vous qu'il ait un si bon caractère, reprit sèchement Daria Alexievna.

— Ferdychtchenko, ou racontez ou taisez-vous et restez seul à vous connaître. Vous feriez perdre patience à n'importe qui, dit avec irritation la maîtresse du logis.

— Tout de suite, Nastasia Philippovna ; mais, si le prince a avoué, car les paroles et la rougeur du prince équivalent pour moi à un aveu, que dirait, par exemple, quelque autre (je ne nomme personne), s'il voulait jamais être sincère ? En ce qui me concerne, messieurs, mon récit ne comporte pas de longs développements : c'est une affaire fort simple, fort bête et fort vilaine. Mais je vous assure que je ne suis pas un voleur ; j'ai volé je ne sais comment. Il y a deux ans de cela, c'était un dimanche, à la campagne, chez Sémen Ivanovitch Ichtchenko. Il avait du monde à dîner. Après le repas, les hommes restèrent à table pour boire du vin. J'eus l'idée d'aller demander un morceau de piano à Ma-

rie Séménovna, la fille de notre amphitryon. En traversant la pièce du coin, j'aperçois un billet de trois roubles, un billet vert, sur la table à ouvrage de Marie Ivanovna : elle l'avait sans doute mis là pour acquitter quelque compte de ménage. Dans la chambre, personne. Je prends l'assignat et je le fourre dans ma poche, pourquoi ? — je l'ignore. Je ne comprends pas à quelle inspiration j'ai obéi. Seulement, je rentrai au plus vite à la salle à manger et je repris ma place à table. En attendant ce qui allait résulter de là, j'étais assez agité, je bavardais sans discontinuer, je racontais des anecdotes, je riais ; ensuite j'allai m'asseoir auprès des dames. Au bout d'une demi-heure environ, on s'aperçut de la disparition du billet et l'on commença à interroger les servantes. L'une d'elles, Daria, fut soupçonnée. Je manifestai une curiosité et un intérêt extraordinaires ; je me rappelle même que, pendant que Daria était toute troublée, je multipliais les instances pour la décider à avouer, en lui garantissant la clémence de Marie Ivanovna, et je tenais ce langage à haute voix, devant tout le monde. Tous avaient les yeux fixés sur moi et j'éprouvais un plaisir extrême à penser que je prêchais la servante, tandis que le billet se trouvait dans ma poche. Le même soir je bus ces trois roubles. J'entrai dans un restaurant et je demandai une bouteille de château-laffitte ; il ne m'était encore jamais arrivé de me faire servir ainsi une bouteille sans rien prendre d'autre ; j'avais hâte de dépenser cet argent. Ni alors ni plus tard, je n'ai éprouvé ce qui peut s'appeler un remords de conscience. Certainement, je ne voudrais pas recommencer ; vous le croirez ou vous ne le croirez pas, peu m'importe. Eh bien, voilà tout.

— Seulement ce n'est pas, sans doute, votre pire action dit avec mépris Daria Alexievna.

— C'est un cas psychologique et non une action, observa Afanase Ivanovitch.

— Et la servante ? demanda Nastasia Philippovna sans cacher son violent dégoût.

— La servante, naturellement, a été chassée dès le lendemain. C'est une maison où on ne plaisante pas.

— Et vous l'avez laissé mettre à la porte ?

— Voilà qui est exquis ! Fallait-il pas que j'allasse me dénoncer ? ricana Ferdychtchenko, quelque peu déconcerté d'ailleurs, car il ne pouvait s'empêcher de remarquer l'impression très-désagréable que son récit avait produite sur tous les auditeurs.

— Que c'est sale ! s'exclama Nastasia Philippovna,

— Bah ! vous voulez qu'un homme vous raconte la plus vilaine action de sa vie, et vous exigez par-dessus le marché qu'elle ait de l'éclat ! Les actions les plus vilaines sont toujours fort sales, Nastasia Philippovna, nous allons tout à l'heure être édifiés à ce sujet en entendant Ivan Pétrovitch. D'ailleurs, combien y en a-t-il qui brillent d'un éclat extérieur et qui, ayant une voiture, voudraient à cause de cela passer pour des vertus ? Des gens qui roulent carrosse, il n'en manque pas... Et par quels moyens...

En un mot, Ferdychtchenko s'était tout d'un coup fâché, et, dans son irritation, il s'oubliait, dépassait la mesure ; son visage même avait pris une expression grimaçante. Quelque étrange que cela soit, il avait très-probablement compté que son récit obtiendrait un tout autre succès. Sa « jactance de mauvais ton »,

comme disait Totzky, lui faisait fort souvent commettre de ces « bévues ».

Tremblante de colère, Nastasia Philippovna regarda fixement Ferdychtchenko ; celui-ci fut comme glacé de crainte et se tut à l'instant même : il était allé trop loin.

— Si on en restait là ? demanda Afanase Ivanovitch.

— C'est mon tour, mais je profiterai de la faculté laissée à tout le monde et je ne raconterai rien, dit résolument Ptitzine.

— Vous ne voulez pas ?

— Je ne puis pas, Nastasia Philippovna ; du reste, je considère un pareil amusement comme impossible.

— Général, je crois que votre tour est venu, dit Nastasia Philippovna à Ivan Fédorovitch, — si vous refusez aussi, tout le jeu sera désorganisé et je le regretterai, car je me proposais de raconter en forme de conclusion un fait « de ma propre vie », seulement je ne voulais parler qu'après vous et après Afanase Ivanovitch : il faut, en effet, que vous m'encouragiez, acheva-t-elle en souriant.

— Oh ! du moment que vous faites cette promesse, s'écria avec feu le général, — je suis prêt à vous raconter toute ma vie, mais, je l'avoue, en attendant mon tour, j'avais déjà préparé mon anecdote...

Ferdychtchenko sourit malignement.

— Et rien qu'à voir Son Excellence, on peut deviner avec quel vif plaisir littéraire elle a pioché sa petite anecdote, osa observer

le bouffon, bien qu'il n'eût pas encore recouvré toute son assurance.

Nastasia Philippovna regarda rapidement le général et un sourire vint aussi sur ses lèvres. Mais à chaque minute s'accusaient davantage son énervement et son irascibilité. Depuis qu'elle avait promis un récit, Afanase Ivanovitch éprouvait un surcroît d'inquiétude.

— Il m'est arrivé comme à tout le monde, messieurs, de commettre d'assez mauvaises actions dans le cours de mon existence, commença le général, — mais, chose étrange, la courte anecdote que je vais raconter est celle que je considère comme la plus vilaine de toute ma vie. Depuis lors près de trente ans se sont écoulés, et je ne puis y songer maintenant encore sans une sorte de souffrance morale. L'histoire, du reste, est excessivement bête. À cette époque-là, je venais d'être nommé enseigne. On sait bien ce que c'est qu'un enseigne : il a le sang chaud et la bourse plate. J'avais pour denchtchik un certain Nikifor, qui s'occupait de mon ménage avec beaucoup de zèle : il allait à la provision, raccommodait mes effets, tenait mon appartement en ordre et même chipait à droite et à gauche, dès qu'il en trouvait l'occasion, tous les objets dont l'acquisition pouvait rendre mon intérieur plus confortable ; c'était un homme très dévoué et très-honnête. Moi, naturellement, j'étais sévère, mais juste. Nous dûmes séjourner pendant quelque temps dans une petite ville. On m'envoya loger dans un faubourg, chez la veuve d'un ancien sous-lieutenant. Cette femme était octogénaire ou peu s'en fallait. Elle habitait une petite maison de bois, vieille, délabrée, et sa pauvreté était telle qu'elle n'avait même pas de servante. Autrefois on lui avait connu une très-nombreuse famille, mais, parmi ses proches, les

uns étaient morts, les autres s'étaient dispersés ou l'avaient oubliée. Quant à son mari, elle l'avait perdu depuis près d'un demi-siècle. Quelques années auparavant, la veuve avait eu avec elle une nièce ; cette dernière était une bossue, méchante, dit-on, comme une sorcière, à ce point qu'un jour elle mordit le doigt de sa tante. Mais la nièce vint aussi à mourir, en sorte que depuis trois ans la vieille se trouvait toute seule. Je m'ennuyais passablement chez elle ; d'ailleurs elle était si vide qu'on n'en pouvait rien tirer. Finalement, elle me vola un coq. Le fait jusqu'à présent n'a pas encore été éclairci, mais ce vol n'a pu être commis que par elle. Nous eûmes ensemble une querelle sérieuse au sujet du coq ; puis je demandai la permission de changer de logement. On me transféra alors à l'autre bout de la ville, chez un marchand qui était père d'une très-nombreuse famille et qui avait une longue barbe ; il me semble que je le vois encore. Nikifor et moi, nous nous rendîmes avec joie dans cette maison et mes adieux à la vieille furent des moins amicaux. Trois jours après, comme j'arrivais de l'exercice, Nikifor me dit : « Vous avez eu tort, Votre Noblesse, de laisser notre soupière chez l'ancienne logeuse, nous n'avons plus rien pour servir la soupe ». Naturellement, je n'y compris rien. « Comment cela ? répondis-je, par quel hasard notre soupière est-elle restée chez la logeuse ? » Ce fut au tour de mon denchtchik d'être étonné. « Lorsque nous sommes partis de chez elle, reprit-il, elle a refusé de rendre notre soupière, prétextant qu'un pot à elle avait été cassé par vous et que vous lui aviez vous-même offert cette soupière en dédommagement. » Bien entendu, une telle bassesse me révolta ; mon sang d'enseigne se mit à bouillonner ; je ne fis qu'un saut jusqu'à la demeure de la vieille. J'arrive, pour ainsi dire, hors de moi ; je regarde, elle est assise toute seule dans un coin du vestibule, comme si elle s'était

retirée là pour fuir l'ardeur du soleil ; elle a la joue appuyée sur la main. Je commence aussitôt à l'invectiver dans les termes les plus violents : « Tu es une ci, une là... » Vous savez si le vocabulaire russe est riche en injures ! Mais je l'observe et je remarque dans son aspect quelque chose d'étrange : ses yeux grands ouverts sont fixés sur moi, elle ne cesse de me regarder et ne profère pas une parole, son corps a l'air de vaciller. À la fin ma colère se calme, j'examine la vieille, je l'interroge, pas un mot de réponse. Je ne sais que penser ; les mouches bourdonnent, le soleil se couche, le silence règne dans la maison ; enfin je m'en vais fort troublé. Je ne revins pas tout de suite chez moi : le major m'avait fait demander ; après avoir passé chez lui, j'allai donner un coup d'œil à ma compagnie ; bref, il était fort tard quand je rentrai dans mon logement. Le premier mot de Nikifor fut : « Savez-vous, Votre Noblesse, que notre logeuse est morte ? — Quand ? — Mais ce soir, il y a de cela une heure et demie. » C'était donc pendant que je l'injuriais qu'elle avait rendu l'âme. Je vous l'assure, cette coïncidence me frappa tellement que j'eus peine à reprendre mes esprits. Je me mis à penser à la défunte, et même à en rêver la nuit. Sans doute je n'ai pas de préjugés, mais le surlendemain j'allai à son enterrement. En un mot, à mesure que le temps passait, je songeais davantage à la malheureuse vieille. Je me disais : Cette femme, cette créature humaine a vécu longtemps ; jadis elle a eu des enfants, un mari, une famille, des proches ; tout cela s'agitait autour d'elle, elle était comme environnée de sourires, et soudain tout cela a disparu, elle est restée seule comme... comme une mouche, portant sur elle la malédiction de l'âge. Enfin, Dieu la rappelle à lui : au moment où le soleil se couche, par une douce soirée d'été, ma vieille s'envole aussi, — sans doute ce rapprochement comporte une pensée instructive,

— et voilà qu’au lieu de larmes pour l’accompagner dans son dernier voyage, elle n’a que les insultes d’un jeune enseigne qui, le poing sur la hanche, lui fait une scène épouvantable à propos d’une soupière ! Assurément j’ai eu tort et, si j’envisage à présent mon action avec plus de sang-froid, je n’en continue pas moins à plaindre la pauvre femme. C’est au point, je le répète, que je m’en étonne moi-même, car, après tout, je ne suis guère responsable de ce qui est arrivé : pourquoi donc s’est-elle avisée de mourir juste dans ce moment-là ? Quoi qu’il en soit, je n’ai pu calmer mes remords qu’en fondant deux lits dans un hospice pour assurer à deux vieilles femmes malades le repos et le bien-être durant les derniers jours de leur existence terrestre. Cette fondation existe depuis quinze ans et j’ai l’intention de la rendre perpétuelle : j’y pourvoirai par mes dispositions testamentaires. Eh bien, voilà tout. Je répète que j’ai peut-être commis beaucoup de fautes, mais qu’en conscience je regarde cette action comme la plus vilaine de toute ma vie.

— Loin d’être la plus vilaine de votre vie, Excellence, l’action que vous nous avez racontée est une de celles qui vous font le plus d’honneur ; vous vous êtes joué de Ferdychtchenko ! observa le bouffon.

— Au fait, général, je ne m’imaginais pas que vous aviez si bon cœur, c’est même dommage, dit négligemment Nastasia Philippovna.

— Dommage ? Pourquoi donc ? demanda avec un rire aimable Ivan Fédorovitch, et, très-content de lui-même, il vida son verre de champagne.

C'était maintenant le tour d'Afanase Ivanovitch, qui avait aussi préparé un récit. Tout le monde devinait qu'il ne se déroberait pas comme Ivan Pétrovitch, et, pour certaines raisons, on était curieux de savoir ce qu'il raconterait ; en même temps on observait Nastasia Philippovna. Totzky prit la parole avec une dignité extraordinaire qui seyait à son extérieur imposant (c'était, disons-le entre parenthèses, un homme de bonne mine, grand et assez gros ; il avait un faux râtelier, des joues vermeilles et un peu flasques, un crâne en partie chauve, en partie couvert de cheveux blancs. Élégamment vêtu sans que sa mise eût rien d'étriqué, il se faisait surtout remarquer par la beauté de son linge. Ses mains blanches et potelées attiraient le regard. Une bague ornée de diamants brillait à l'index de sa main droite). Tant qu'il parla, la maîtresse de la maison considéra attentivement la dentelle qui garnissait sa manche et ne leva pas une seule fois les yeux sur le narrateur.

— Ce qui facilite on ne peut plus ma tâche, commença d'un ton doux et gracieux Afanase Ivanovitch, — c'est l'obligation formelle de ne raconter que la plus mauvaise action de ma vie. En pareil cas, naturellement, il ne peut pas y avoir d'hésitation : le choix est vite fait pour peu qu'on se laisse guider par la conscience et par la mémoire du cœur. Parmi les innombrables... légèretés que j'ai à me reprocher, j'avoue avec chagrin qu'il en est une dont le souvenir n'a pas cessé de m'être fort pénible. Cela date d'une vingtaine d'années ; je me trouvais alors à la campagne chez Platon Ordynstzeff ; il avait été nommé tout récemment maréchal de la noblesse et il était venu passer les fêtes d'hiver en province avec sa jeune femme. Justement le jour de naissance d'Anfisa Alexievna approchait et deux bals devaient avoir lieu. C'était le moment où faisait fureur dans le grand monde la

Dame aux camélias de Dumas fils, ce délicieux roman qui, à mon avis, sera immortel et toujours jeune. Toutes les femmes en raffolaient, — celles, du moins, qui l'avaient lu. La mode avait adopté les camélias, pas une dame qui ne voulût en avoir ; ces fleurs étaient devenues l'accessoire obligé d'une toilette de bal ; or, je vous le demande, pouvait-on s'en procurer aisément dans une petite localité où tout le monde se les arrachait ? Pétia Vorkhovskoï était alors amoureux fou d'Anfisa Alexievna. Je ne sais pas, vraiment, s'il y avait quelque chose entre elle et lui, je veux dire, s'il pouvait avoir quelque espoir sérieux. Le pauvre garçon désirait passionnément procurer des camélias à Anfisa Alexievna pour le prochain bal. On savait que Sophie Bezpaloff et la comtesse Sotzky, — une Pétersbourgeoise en visite chez la gouvernante, — y viendraient toutes deux avec des bouquets blancs. Madame Ordyntzeff, pour un certain effet particulier, en voulait de rouges. Elle mit son mari en campagne et il s'engagea à lui trouver les fleurs tant désirées. Malheureusement, tous les camélias avaient été raflés la veille par Catherine Alexandrovna Mytichtcheff, qui était à couteaux tirés avec Anfisa Alexievna. Le résultat se devine : attaque de nerfs, évanouissement de la jeune femme, désespoir de Platon. Que Pétia réussit là où le mari avait échoué, cela, on le comprend, pouvait avancer singulièrement ses affaires : en pareil cas la reconnaissance féminine n'a point de bornes. Il se démène comme un diable dans un bénitier ; mais, est-il besoin de le dire ? tous ses efforts restent infructueux. Soudain, la veille du bal, je le rencontre à onze heures du soir chez une voisine d'Ordyntzeff, Marie Pétrovna Zoubkoff. Il est rayonnant. « Qu'est-ce que tu as ? — J'ai trouvé ! Eurêka ! — Eh bien, mon ami, tu m'étonnes ! Où ? Comment ? — À Ekchaïsk (une petite ville située à vingt verstes de là, dans un autre district) habite

un vieux et riche marchand du nom de Trépaloff, c'est un homme marié et sans enfants ; sa femme et lui élèvent des serins ; tous deux ont la passion des fleurs, je trouverai des camélias chez Trépaloff. — Ce n'est pas sûr, et puis voudra-t-il t'en donner ? — Je me mettrai à genoux devant lui, je me roulerai à ses pieds, je ne m'en irai pas sans en avoir ! — Quand y vas-tu ? — Je pars demain, à cinq heures du matin. — Eh bien, que Dieu te conduise ! » Vous savez, j'en étais bien aise pour lui. Je retourne chez Ordyntzeff, il était plus d'une heure du matin, je me dispose à me coucher et tout d'un coup une idée fort originale me vient à l'esprit. Je me rends aussitôt à la cuisine, j'éveille le cocher Savel. « Attelle-moi des chevaux d'ici à une demi-heure ! » lui dis-je en lui mettant quinze roubles dans la main. Au bout d'une demi-heure, naturellement, tout se trouva prêt. Anfisa Alexievna, me dit-on, avait la migraine, la fièvre, le délire. Je monte en voiture et me voilà parti pour Ekchaïsk, où j'arrive entre quatre et cinq heures. Je descends à l'auberge en attendant le lever du jour ; puis, dès que l'aurore commence à poindre, vers sept heures, je vais trouver Trépaloff. « Tu as des camélias ? Batuchka, mon père, secours-moi, sauve-moi, je t'en supplie à genoux ! — Non, non, pas du tout, je n'y consens pas ! » me répond le marchand, un grand vieillard aux cheveux blancs et au visage sévère. Je tombe à ses pieds ! Ceci est à la lettre, je me prosterne devant lui ! « Que faites-vous, batuchka, que faites-vous, mon père ? » reprend-il étonné, effrayé même. « Mais c'est qu'il y va de la vie d'un homme ! » lui crié-je. « Allons, puisqu'il en est ainsi, prenez-les, que Dieu vous assiste ! » Incontinent je fais main basse sur les camélias rouges, ils remplissaient toute une serre, c'était admirable à voir. Trépaloff soupire. Je tire cent roubles de mon porte-monnaie. « Non, batuchka, veuillez m'épargner l'offense

d'un tel procédé. — En ce cas, répliquai-je, permettez-moi, honoré monsieur, de vous offrir ces cent roubles pour l'hôpital de votre localité. — C'est une autre affaire, batouchka, répond-il, j'accepte votre argent, du moment qu'il s'agit d'une bonne œuvre, d'une action noble et agréable à Dieu ; puisse-t-il vous récompenser ! » Vous savez, ce vieillard me plut : c'était, comme on dit, un Russe de la vraie souche. Tout heureux d'avoir si bien réussi, je me mis en route immédiatement ; je revins par des chemins de traverse, pour ne pas rencontrer Pétia. Dès que je fus arrivé, j'envoyai le bouquet à Anfisa Alexievna, elle le reçut au moment de son réveil. Vous pouvez vous imaginer sa joie, sa reconnaissance ! Platon, la veille encore tué, anéanti, Platon se jeta dans mes bras en sanglotant. Hélas ! tous les maris sont les mêmes depuis la création... du mariage ! Je n'ose rien ajouter, je me bornerai à dire que cet incident ruina définitivement les affaires du pauvre Pétia. Je pensais d'abord que, quand il saurait tout, il me tuerait, et je pris même des mesures en conséquence ; mais les choses suivirent un cours tout différent de ce que j'aurais pu supposer. Pétia s'évanouit, le soir il eut le délire, et le lendemain matin la fièvre chaude se déclara chez lui ; il sanglotait comme un enfant, il avait des convulsions. Sa maladie dura un mois, et, dès qu'il fut rétabli, il se fit envoyer au Caucase ; bref un vrai roman ! En fin de compte, il fut tué en Crimée. Son frère, Stépan Vorkhovskoï, était déjà, à cette époque, un brillant colonel. J'avoue que cette affaire m'a laissé de longs remords. Pourquoi ai-je causé un tel chagrin à Pétia ? Passe encore si alors j'avais été moi-même amoureux, mais non, c'était de ma part une simple niche, un caprice de libertin, rien de plus. Et si je ne lui avais pas soufflé ce bouquet, il vivrait peut-être encore, il serait

heureux, il n'aurait pas eu l'idée d'aller se faire tuer par les Turcs !

Afanase Ivanovitch termina son récit avec une dignité calme, comme il l'avait commencé. Quand il eut fini, on remarqua que les yeux de Nastasia Philippovna brillaient d'un éclat particulier et même que ses lèvres tremblaient. Tous les regards se portèrent curieusement sur le narrateur et sur la jeune femme.

— On a trompé Ferdychtchenko ! On l'a mystifié ! Non, c'est ce qui s'appelle une flouerie ! gémit Ferdychtchenko, comprenant qu'il pouvait et devait glisser son petit mot.

— Mais à qui la faute si vous ne comprenez rien ? Voilà, instruisez-vous auprès des gens d'esprit ! répliqua presque triomphalement Daria Alexievna. (C'était la vieille amie, l'âme damnée de Totzky.)

— Vous avez raison, Afanase Ivanovitch, ce petit jeu est fort ennuyeux et il faut y mettre fin le plus tôt possible, dit négligemment Nastasia Philippovna ; — je raconterai moi-même ce que j'ai promis et vous allez tous pouvoir jouer aux cartes.

— Mais, avant tout, l'anecdote promise ! fit avec chaleur Ivan Fédorovitch.

Brusquement, à la surprise générale, la maîtresse de la maison interpella Muichkine :

— Prince, commença-t-elle d'une voix vibrante, — mes vieux amis que voici, le général et Afanase Ivanovitch, me prêchent continuellement le mariage. Donnez-moi votre avis : dois-je ou non me marier ? Ce que vous aurez dit, je le ferai.

Afanase Ivanovitch pâlit, le général demeura stupéfait ; tous allongèrent la tête en ouvrant de grands yeux. Le sang se glaça dans les veines de Gania.

— Avec... avec qui ? demanda le prince d'une voix à peine distincte.

— Avec Gabriel Ardalionovitch Ivolguine, répondit Nastasia Philippovna en détachant nettement chaque syllabe.

Il y eut un silence de quelques secondes ; il semblait que la poitrine du prince était écrasée sous un poids terrible et qu'aucun son n'en pouvait sortir.

— N-non... Ne vous mariez pas ! murmura-t-il enfin, et il respira avec effort.

— Ainsi soit-il ! déclara Nastasia Philippovna, puis, avec un accent d'autorité, de triomphe en quelque sorte, elle s'adressa à Gania : — Gabriel Ardalionovitch, vous avez entendu la décision du prince ? Eh bien, c'est ma réponse ; que désormais il ne soit plus question de cette affaire !

— Nastasia Philippovna ! articula d'une voix tremblante Afanase Ivanovitch.

— Nastasia Philippovna ! fit le général d'un ton pressant mais où perçait l'inquiétude.

Toute la société était en émoi.

— Qu'est-ce qu'il y a, messieurs ? poursuivit la maîtresse de la maison, qui semblait considérer avec étonnement ses invités : — pourquoi vous émouvoir ainsi ? Et quels visages vous avez tous !

— Mais... rappelez-vous, Nastasia Philippovna, balbutia Totzky, — vous avez fait une promesse... entièrement libre, et vous auriez pu jusqu'à un certain point épargner... J'ai peine à m'exprimer et... sans doute, je suis troublé, mais... En un mot, maintenant, dans un pareil moment, et devant... devant tout le monde, et tout cela si... finir par un petit jeu semblable une affaire sérieuse, une affaire d'honneur et de cœur... d'où dépend...

— Je ne vous comprends pas, Afanase Ivanovitch ; en effet, vous êtes tout dérouté. D'abord, que signifient ces mots : « devant tout le monde » ? Est-ce que nous ne sommes pas dans une société choisie et intime ? Ensuite, que parlez-vous de « petit jeu » ? Je voulais effectivement raconter une anecdote, eh bien, voilà, je l'ai racontée ; est-ce qu'elle n'est pas jolie ? Et pourquoi dire que ce n'est pas sérieux ? Est-ce que cela ne l'est pas ? Vous l'avez entendu, j'ai dit au prince : « Il sera fait comme vous l'aurez dit. » S'il avait dit oui, j'aurais aussitôt donné mon consentement, mais il a dit non, et j'ai refusé. Est-ce que ce n'est pas sérieux ? Ici toute ma vie tenait à un cheveu ; quoi de plus sérieux ?

— Mais le prince, pourquoi faire intervenir ici le prince ? Et qu'est-ce enfin que le prince ? grommela le général, qui pouvait à peine contenir son indignation en voyant accorder tant d'importance à l'opinion de Muichkine.

— Voici ce que le prince est pour moi : c'est le premier homme dont le dévouement sincère m'aît inspiré confiance. Il a cru en moi à première vue et je crois en lui.

Pâle, les lèvres crispées, Gania prit enfin la parole.

— Il ne me reste qu'à remercier Nastasia Philippovna de l'extrême délicatesse dont elle... a fait preuve à mon égard, dit-il

d'une voix frémissante ; — sans doute cela devait être... Mais... le prince... Le prince dans cette affaire...

— Fait un coup de soixante-quinze mille roubles, n'est-ce pas ? interrompit brusquement Nastasia Philippovna : — c'est cela que vous vouliez dire ? Ne niez pas, vous vouliez certainement dire cela ! Afanase Ivanovitch, j'avais encore quelque chose à ajouter : gardez pour vous ces soixante-quinze mille roubles et sachez que je vous rends votre liberté gratis. Assez ! Il faut bien que vous respiriez aussi ! Neuf ans et trois mois ! Demain commencera une vie nouvelle, mais aujourd'hui c'est ma fête, et je m'appartiens, pour la première fois depuis que je suis au monde ! Général, reprenez vos perles, donnez-les à votre épouse, les voici ; dès demain je quitterai cet appartement. Et désormais il n'y aura plus de soirées, messieurs ! Après avoir ainsi parlé, elle se leva soudain, comme si elle eût voulu s'en aller.

— Nastasia Philippovna ! Nastasia Philippovna ! fit-on de tous côtés. L'agitation était générale. Tous les visiteurs avaient quitté leurs places et entouraient la maîtresse de la maison, écoutant avec inquiétude ces paroles saccadées, fiévreuses, délirantes ; personne n'y comprenait rien ; l'ahurissement, le désarroi était à son comble. Sur ces entrefaites retentit brusquement un coup de sonnette tout aussi fort que celui qui tantôt avait jeté l'émoi dans la demeure de Gania.

— Ah ! a-ah ! Voilà le dénoûment ! Enfin ! Il est onze heures et demie ! cria Nastasia Philippovna ; — je vous prie de vous asseoir, messieurs, c'est le dénoûment !

Cela dit, elle s'assit elle-même. Un étrange sourire tremblait sur ses lèvres. Silencieuse, elle attendait avec anxiété, et ses yeux

ne quittaient pas la porte.

— Rogojine et les cent mille roubles, sans doute, murmura en aparté Ptitzine.

I • Chapitre 15

La femme de chambre Katia entra fort effrayée.

— Dieu sait ce qu'il y a là, Nastasia Philippovna, dix individus, tous ivres, ont pénétré dans l'appartement et demandent à vous voir ; ils m'ont jeté le nom de Rogojine ; vous le connaissez, disent-ils.

— C'est vrai, Katia, introduis-les tous à l'instant même.

— Tous ! ... Est-ce possible, Nastasia Philippovna ? Ce sont des gens de si mauvaise mine !

— Fais-les entrer tous, Katia, tous jusqu'au dernier, n'aie pas peur ; d'ailleurs, tu voudrais les empêcher d'entrer que tu n'y réussirais pas. Oh ! quel bruit ils font, c'est comme tantôt ! Messieurs, continua-t-elle en s'adressant à ses visiteurs, — vous trouverez peut-être mauvais que je reçoive en votre présence une telle société. Je le regrette fort et je vous fais mes excuses, mais il le faut, et je désire beaucoup que tous vous consentiez à être témoins du dénoûment. Du reste, ce sera comme il vous plaira...

Les invités ne cessaient de se regarder avec étonnement et de se parler à voix basse, mais une chose était parfaitement claire pour eux : tout cela avait été concerté, arrangé d'avance, et Nastasia Philippovna, bien que folle assurément, ne se laisserait dé-

monter par rien. Tous étaient dévorés de curiosité. D'ailleurs, personne n'avait lieu d'être trop inquiet. Il ne se trouvait là que deux dames : Daria Alexievna et la belle mais silencieuse inconnue. La première en avait vu bien d'autres et ne s'intimidait pas facilement. La seconde ne pouvait sans doute comprendre de quoi il s'agissait. C'était une étrangère, une Allemande, qui ne savait pas un mot de russe. De plus, sa bêtise paraissait égale à sa beauté. Ses connaissances l'invitaient à leurs soirées, simplement parce qu'elle était décorative. On la montrait aux visiteurs, comme on exhibe un tableau de prix, un vase, une statue ou un écran. Quant aux hommes, Ptitzine, par exemple, se trouvait être l'ami de Rogojine ; Ferdychtchenko était là comme un poisson dans l'eau ; Ganetchka n'avait pas encore pu se remettre de sa stupeur, mais une force irrésistible le clouait à son pilori ; le vieux professeur ne comprenait guère ce qui se passait : témoin de l'agitation extraordinaire à laquelle étaient en proie la maîtresse de la maison et son entourage, il avait envie de pleurer et tremblait littéralement de frayeur, mais le vieillard aurait mieux aimé mourir que d'abandonner dans un pareil moment Nastasia Philippovna, qu'il adorait comme un grand-père peut adorer sa petite-fille. Pour ce qui est d'Afanase Ivanovitch, certes, il lui répugnait fort de se compromettre dans de telles aventures, mais l'affaire l'intéressait trop, nonobstant la tournure insensée qu'elle avait prise, et puis deux ou trois petits mots, tombés des lèvres de Nastasia Philippovna, l'avaient tellement intrigué, qu'il ne voulait pas s'en aller sans en avoir l'explication. Totzky résolut donc de rester jusqu'à la fin, et l'attitude d'un spectateur silencieux fut celle qu'il crut devoir adopter comme la plus compatible avec sa dignité. Seul, le général Épantchine, blessé de la façon incivile dont on venait de lui rendre son cadeau, se refusait à supporter

plus longtemps toutes ces excentricités. Si tout à l'heure, sous l'influence de la passion, il avait poussé la condescendance jusqu'à daigner prendre place à côté de Ptitzine et de Ferdychtchenko, à présent se réveillaient chez Ivan Fédorovitch le respect de lui-même, le sentiment du devoir, la conscience de ce qu'il devait à son rang social et à sa position dans le service. Bref, il ne cacha point qu'un homme comme lui ne pouvait se commettre avec Rogojine et ses compagnons.

Nastasia Philippovna l'interrompit dès les premiers mots :

— Ah ! général, je n'y pensais plus ! Mais soyez sûr que j'avais prévu ce désagrément pour vous. Si cela vous choque tant, je n'insiste pas pour vous retenir, quoique j'eusse désiré, en ce moment surtout, vous voir auprès de moi. En tout cas, je vous suis bien reconnaissante de votre visite et de votre flatteuse attention, mais si vous avez peur...

— Permettez, Nastasia Philippovna, s'écria le général dans un élan de générosité chevaleresque, — à qui parlez-vous ? Mais c'est par dévouement qu'à présent je resterai auprès de vous, et s'il y a, par exemple, quelque danger... D'ailleurs, j'avoue que ma curiosité est excitée au plus haut point. Je craignais seulement qu'ils n'abîmassent les tapis ou ne brisassent quelque chose... À mon avis, il ne faudrait pas les recevoir, Nastasia Philippovna !

— Rogojine lui-même ! annonça Ferdychtchenko.

— Qu'en pensez-vous, Afanase Ivanovitch ? demanda tout bas le général à Totzky ; — est-ce qu'elle n'est pas folle ? J'entends : folle, au sens propre du mot, dans l'acception médicale, — hein ?

— Je vous ai dit qu'elle avait toujours eu une prédisposition à cela, murmura d'un air fin Afanase Ivanovitch.

— Et puis la fièvre...

Depuis sa visite chez Gania, la bande de Rogojine s'était enrichie de deux nouvelles recrues : un vieillard débauché qui avait rédigé dans son temps un petit canard scandaleux, et un sous-lieutenant en retraite. Il circulait une anecdote sur le compte du premier : on racontait qu'il avait un faux râtelier monté en or, et qu'un jour il lui était arrivé de le mettre en gage pour se procurer l'argent nécessaire à une orgie. L'officier semblait un concurrent et un rival pour le monsieur fier de ses poings ; personne parmi les compagnons de Rogojine ne le connaissait ; on l'avait ramassé sur la perspective Nevsky, où il sollicitait, avec des phrases à la Marlinsky, la charité des passants, sous le fallacieux prétexte qu'au temps de sa splendeur il donnait des quinze roubles d'un coup aux gens qui lui demandaient l'aumône. De prime abord, les deux concurrents éprouvèrent de l'antipathie l'un pour l'autre. L'athlète se sentait blessé par l'admission du « solliciteur » dans la bande ; naturellement taciturne, il se bornait à proférer parfois un grognement d'ours et à considérer avec un souverain mépris le « solliciteur », lorsque celui-ci, homme du monde évidemment et politique délié, cherchait à s'insinuer dans ses bonnes grâces. À première vue, le sous-lieutenant paraissait être de ceux qui suppléent à la force par l'adresse et le savoir-faire ; d'ailleurs, il était plus petit que l'athlète. Délicatement, sans engager une discussion proprement dite, mais avec une intention manifeste, il fit plusieurs fois allusion aux avantages de la boxe anglaise, c'est-à-dire qu'il se montra un pur zapadnik. Au mot de « boxe », les lèvres de l'athlète esquissaient un sourire dédaigneux, il ne faisait

pas à son adversaire l'honneur d'une réfutation en règle, mais, sans rien dire, comme par hasard, il exhibait une chose éminemment nationale, — un poing énorme, musculeux, couvert de poils roux, et chacun restait convaincu que si cette chose profondément nationale s'abattait sur un objet, elle le mettrait à coup sûr en capilotade.

Absorbé depuis le matin par la pensée de la visite qu'il devait faire à Nastasia Philippovna, Rogojine s'était efforcé de calmer l'excitation bachique de ses compagnons et il y avait en grande partie réussi. Lui-même était presque complètement dégrisé mais les émotions ressenties durant cette journée sans analogue dans sa vie l'avaient rendu à peu près fou. Une seule idée subsistait dans son esprit, l'idée pour la réalisation de laquelle il s'était donné un mal effroyable depuis cinq heures jusqu'à onze heures. Peu s'en fallait qu'il n'eût aussi fait perdre la tête à Kinder et à Biskoup, ses hommes d'affaires en cette circonstance. À la fin pourtant les cent mille roubles lui furent versés, mais à quel prix ! L'intérêt était fabuleux, au point que Biskoup lui-même baissa la voix par pudeur, lorsqu'il en parla à Kinder.

Comme tantôt, Rogojine ouvrait la marche ; ses acolytes le suivaient, pénétrés sans doute du sentiment de leurs prérogatives, mais néanmoins quelque peu inquiets. C'était surtout, et Dieu sait pourquoi, Nastasia Philippovna qui leur faisait peur. Plusieurs d'entre eux pensaient même qu'on allait immédiatement les jeter tous en bas de l'escalier. Parmi ces poltrons se trouvait l'élégant, l'irrésistible Zalioueff. Mais les autres, notamment l'athlète, sans faire montre de leurs dispositions hostiles, nourrissaient in petto un mépris profond, haineux même, à l'endroit de Nastasia Philippovna, et se rendaient chez elle comme ils

seraient allés à l'assaut d'une position ennemie. Toutefois, le luxe des deux premières pièces leur inspira un respect involontaire et presque craintif : il y avait là tant de choses toutes nouvelles pour eux, des meubles rares, des tableaux, une grande statue de Vénus ! Sans doute cette crainte instinctive s'alliait à une curiosité effrontée, et elle ne les empêcha pas d'envahir le salon à la suite de leur chef ; mais, en apercevant le général Épantchine parmi les hôtes de Nastasia Philippovna, l'athlète, le « solliciteur » et plusieurs autres furent dans le premier moment si déconcertés qu'ils commencèrent à reculer peu à peu et rentrèrent dans la pièce précédente. Quelques-uns seulement firent bonne contenance. Au nombre de ces intrépides figurait Lébédéff : il marchait presque côte à côte de Rogojine, comprenant quelle était l'importance d'un homme qui possédait un million quatre cent mille roubles en beaux deniers comptants, et qui maintenant même tenait à la main cent mille roubles, il faut du reste noter que tous, sans même en excepter le docte Lébédéff, avaient une idée fort peu nette des limites de leur pouvoir, et qu'ils ne savaient pas bien si à présent tout leur était permis en effet. À de certains moments Lébédéff se serait prononcé pour l'affirmative avec la dernière énergie, mais, à d'autres, il sentait le besoin de se remémorer, à tout hasard, divers petits articles du code.

Au rebours de ce qu'éprouvait sa bande en pénétrant dans le salon, Rogojine n'eut pas plutôt aperçu Nastasia Philippovna que tout le reste cessa d'exister pour lui. Il pâlit et s'arrêta un instant ; on pouvait deviner que son cœur battait avec violence. Timidement, d'un air effaré, il regarda durant quelques secondes la maîtresse de la maison. Tout à coup, comme si la raison l'avait complètement abandonné, il s'avança vers la table d'un pas presque

chancelant ; en chemin il se heurta à la chaise de Ptitzine, et marcha avec ses bottes sales sur les dentelles qui bordaient la superbe robe de la belle Allemande ; il ne le remarqua pas et ne fit point d'excuses. Arrivé près de la table, il y déposa un objet étrange qu'il tenait devant lui, serré dans ses deux mains, en traversant le salon. C'était un paquet haut de trois verchoks et long de quatre, soigneusement enveloppé dans un numéro de la Gazette de la Bourse ; ce paquet était lié avec une ficelle comme celles que l'on noue autour des pains de sucre. Ensuite Rogojine laissa tomber ses bras, et, silencieux, attendit en quelque sorte son arrêt. Il portait exactement le même costume que tantôt, sauf qu'il avait au cou une écharpe toute neuve en soie rouge et verte, avec un gros diamant monté en épingle et figurant un scarabée ; ses mains n'étaient pas propres, mais à l'une d'elles on voyait une bague enrichie de brillants. Lébédèff s'arrêta à trois pas de la table. Katia et Pacha, les servantes de Nastasia Philippovna, étaient accourues, et, derrière les portières à demi soulevées, regardaient avec inquiétude.

La maîtresse du logis considéra curieusement Rogojine,

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en montrant des yeux l'« objet ».

— Les cent mille roubles ! répondit-il presque mystérieusement.

— Ah ! mais il a tenu parole. Quel homme ! Asseyez-vous, je vous prie, ici, sur cette chaise ; plus tard je vous dirai quelque chose. Qui est-ce qui est avec vous ? Toute votre société de tantôt ? Eh bien, qu'ils entrent, qu'ils s'asseyent. Ils peuvent prendre place sur ce divan, et en voici encore un autre. Tenez, il y

a là deux fauteuils... Pourquoi ne veulent-ils pas ? Qu'est-ce qu'ils ont donc ?

Le fait est que plusieurs, positivement intimidés, avaient battu en retraite et attendaient dans la pièce voisine. Ceux qui étaient restés dans le salon déférèrent à l'invitation de Nastasia Philippovna ; seulement, ils s'assirent assez loin de la table et, pour la plupart, dans les coins ; les uns cherchaient encore à s'effacer, les autres recouvraient progressivement leur aplomb ; ce phénomène s'opérait même avec une rapidité singulière. Rogojine prit la chaise qui lui avait été indiquée, mais, au bout d'un instant, il se leva et ne se rassit plus. Peu à peu il commençait à remarquer les visiteurs. À la vue de Gania, il eut un sourire haineux, et murmura à part soi : « Tiens ! » La présence du général et d'Afanase Ivanovitch ne produisit guère d'impression sur lui ; à peine fit-il attention à eux. Mais, en apercevant le prince à côté de Nastasia Philippovna, sa surprise fut telle que, malgré lui, ses yeux restèrent longtemps attachés sur Muichkine ; il semblait ne pouvoir s'expliquer cette rencontre. Par moments il y avait lieu de supposer qu'il était en proie à un véritable délire. Indépendamment des diverses secousses de la journée, sa dernière nuit s'était passée tout entière en wagon et il n'avait pas dormi depuis près de quarante-huit heures.

— Messieurs, c'est cent mille roubles qu'il y a là, dans ce sale paquet, dit Nastasia Philippovna en s'adressant à toute sa société d'un air de défi impatient et fiévreux. — Tantôt il s'est mis à crier comme un fou qu'il m'apporterait le soir cent mille roubles, et je l'attendais toujours. Il m'a marchandée : il a commencé par me proposer dix-huit mille roubles, puis quarante mille, et finalement il est allé jusqu'à cent mille : les voici. Tout de même il a

tenu parole ! Oh ! comme il est pâle !... Tout cela s'est passé ce matin chez Ganetchka ; j'étais allée faire visite à sa maman, à ma future famille ; là, sa sœur m'a crié aux oreilles : « Est-il possible qu'on ne chasse pas d'ici cette déhontée ! », et elle a craché au visage de son frère, de Ganetchka. C'est une jeune fille qui a du caractère !

— Nastasia Philippovna ! fit le général d'un ton de reproche. Il commençait à comprendre tant bien que mal la situation.

— Quoi, général ? C'est inconvenant, n'est-ce pas ? Mais j'en ai fini avec les manières ! Pendant cinq ans j'ai posé pour la vertu farouche dans ma loge du Théâtre Français, j'ai rebuté tous ceux qui ont recherché mes faveurs, je me suis donné des airs de prude hautaine ; eh bien, à présent j'en ai assez ! Voilà qu'après mes cinq années de vertu il est venu, sous vos yeux, déposer cent mille roubles sur la table, et sans doute son équipage m'attend à la porte. Il m'a estimée cent mille roubles ! Ganetchka, je le vois, tu es encore fâché contre moi ? Mais se peut-il que tu aies songé à me faire entrer dans ta famille ? Moi, la maîtresse de Rogojine ! Qu'est-ce que disait le prince tout à l'heure ?

— Je n'ai pas dit que vous étiez la maîtresse de Rogojine, vous ne l'êtes pas ! déclara le prince d'une voix tremblante.

Daria Alexievna ne put se contenir.

— Nastasia Philippovna, assez, matouchka, assez, chère ! s'écria-t-elle tout à coup ; — puisque tu es si fatiguée d'eux, envoie-les promener ! Et se peut-il que, même pour cent mille roubles, tu consentes à t'en aller avec un tel homme ? À la vérité, cent mille roubles méritent considération ; eh bien, prends les cent mille roubles et, lui, mets-le à la porte, voilà comme il faut

faire avec eux ; ah ! si j'étais à ta place, comme je te les balancerai tous, ça ne traînerait pas !

Daria Alexievna prononça ces mots avec emportement. C'était une bonne femme et elle s'emballait très-vite.

— Ne te fâche donc pas, Daria Alexievna, répondit en souriant Nastasia Philippovna, — dans ce que je lui ai dit, il n'y avait pas de colère. Lui ai-je fait quelque reproche ? Vraiment je ne puis comprendre comment j'ai eu cette sottise d'idée de vouloir entrer dans une famille honorable. J'ai vu sa mère, je lui ai baisé la main. Et si tantôt je me suis montrée insolemment railleuse chez toi, Ganetchka, je l'ai fait exprès : je voulais voir moi-même une dernière fois jusqu'où tu pouvais aller. Eh bien, tu m'as étonnée, en vérité. Je m'attendais à beaucoup de choses, mais pas à cela ! Et tu as pu consentir à m'épouser, sachant que la veille, pour ainsi dire, de ton mariage, le général ici présent m'avait offert de telles perles et que je les avais acceptées ! Et Rogojine ? Dans ta maison, devant ta mère et ta sœur, il m'a marchandée, et cela ne t'a pas empêché de venir ensuite demander ma main ! Peu s'en est fallu même que tu n'aies amené ta sœur ! Rogojine aurait-il dit vrai quand il a prétendu que, pour trois roubles, tu marcherais à quatre pattes sur le boulevard Vasilievsky ?

— Oui, il marcherait à quatre pattes, affirma Rogojine à voix basse, mais d'un air profondément convaincu.

— Passe encore, si tu mourais de faim, mais tu touches, dit-on, un beau traitement ! Et, non content d'introduire dans la maison une créature déshonorée, tu épouserais, par-dessus le marché, une femme qui t'est odieuse ! (car tu me détestes, je le sais !) Non, maintenant, je crois que, pour de l'argent, un pareil homme

assassinerait. À présent, la soif du gain les a tous enfiévrés à un tel point qu'ils en sont comme fous. Les enfants eux-mêmes se font usuriers, ou bien ils prennent un rasoir, enroulent de la soie autour de la charnière, puis tout doucement, par derrière, s'approchent de leur ami et l'égorgent comme un mouton : j'ai lu le fait il n'y a pas longtemps. Eh bien, tu es un déhonté ! Je suis une déhontée ; mais tu es pire que cela. Quant à l'homme aux bouquets, je n'en parle pas...

— C'est vous qui dites cela, c'est vous, Nastasia Philippovna ! s'écria, en frappant ses mains l'une contre l'autre, le général véritablement désolé : — vous si délicate, vous qui avez des pensées si fines, et voilà ! Quel langage ! Quelles paroles !

Nastasia Philippovna partit d'un éclat de rire.

— À présent je suis ivre, général, je veux rigoler ! Aujourd'hui, c'est mon jour de fête, mon jour de triomphe, je l'attendais depuis longtemps. Daria Alexievna, vois-tu cet amateur de fleurs, ce monsieur aux camélias ? Il est là assis et il rit de nous...

— Je ne ris pas, Nastasia Philippovna, je me borne à écouter très-attentivement, répliqua avec dignité Totzky.

— Eh bien, voilà, pourquoi, au lieu de lui rendre sa liberté, l'ai-je tourmenté pendant cinq années entières ? Méritait-il cela ? Il est simplement tel qu'il doit être... Il trouvera encore que c'est moi qui ai des torts envers lui : il m'a fait donner de l'éducation, m'a entretenue comme une comtesse, a dépensé pour moi une masse d'argent ; déjà en province il avait cherché à me marier avec un homme honorable, et ici il m'a trouvé Ganetchka ; figure-toi, voilà cinq ans que j'ai cessé de vivre avec lui et pendant tout ce temps j'ai continué à recevoir son argent, persuadée que

j'avais raison d'en user ainsi ! Je m'étais tout à fait faussé l'esprit ! Tu dis : Prends les cent mille roubles, et mets l'homme à la porte, s'il te répugne d'être sa maîtresse. C'est vrai que cela me répugne... Il y a longtemps que j'aurais pu me marier, et pas avec Ganetchka, mais cela me répugnait aussi. Et pourquoi ai-je ainsi passé mes cinq ans à me nourrir de fiel ? Tu le croiras ou tu ne le croiras pas, il y a quatre ans je me suis parfois demandé si je n'épouserais pas mon Afanase Ivanovitch. C'était par méchanceté que je songeais alors à cela ; bien des idées, à cette époque-là, se sont succédé dans ma tête ; mais, vraiment, je me serais fait épouser ! Le croiras-tu ? lui-même me faisait des avances en ce sens. Sans doute ce n'était pas sincère de sa part, mais il est si passionné que je l'aurais mené jusqu'au conjungo si j'avais voulu. Ensuite, grâce à Dieu, j'ai réfléchi qu'il ne méritait pas tant de haine. Et alors j'ai ressenti soudain un tel dégoût pour lui que, si même il avait demandé ma main, je la lui aurais refusée. Et pendant cinq années entières j'ai posé pour la femme comme il faut ! Non, mieux vaut rouler dans la rue, c'est là ma vraie place ! Ou nocer avec Rogojine, ou dès demain me faire blanchisseuse ! Car rien de ce que j'ai sur le corps ne m'appartient ; en partant, je lui laisserai tout, jusqu'au dernier chiffon, et, quand je n'aurai plus rien, qui est-ce qui voudra de moi ? Demande donc à Gania s'il consentira alors à me prendre pour femme ! Mais Ferdychtchenko lui-même ne me prendra pas !...

— Ferdychtchenko ne vous prendra peut-être pas, Nastasia Philippovna, dit le bouffon, — je suis un homme franc ; en revanche, le prince vous prendra ! Tenez, vous êtes là à vous lamenter, mais regardez donc le prince ! il y a déjà longtemps que je l'observe...

Nastasia Philippovna se tourna avec curiosité vers Muichkine.

— C'est vrai ? demanda-t-elle.

— Oui, fit-il à voix basse.

— Vous me prendrez comme cela, sans rien ?

— Oui, Nastasia Philippovna...

— Voilà encore une nouvelle anecdote ! murmura le général.

— C'était à prévoir !

Le prince fixa un regard triste, sévère et pénétrant sur le visage de Nastasia Philippovna, qui continuait à l'examiner.

— En voilà encore un qui s'est rencontré ! reprit-elle tout à coup en s'adressant de nouveau à Daria Alexievna ; — et ce qu'il en dit, c'est de bon cœur, je le connais. J'ai trouvé un bienfaiteur ! Mais, du reste, on a peut-être raison quand on dit que... qu'il n'est pas comme un autre. De quoi vivras-tu, si tu es assez amoureux pour épouser, toi, prince, la maîtresse de Rogojine ?...

— En vous épousant, Nastasia Philippovna, j'épouserai une honnête femme et non la maîtresse de Rogojine, répondit le prince.

— C'est moi qui suis honnête ?

— Oui.

— On voit cela dans les romans : ce sont de vieilles fadaïses, cher prince, mais à présent le monde est devenu plus raisonnable, et tout cela est absurde ! D'ailleurs, comment peux-tu pen-

ser à te marier ? tu aurais plutôt besoin d'une bonne que d'une femme !

Le prince se leva et d'une voix tremblante, timide, mais en même temps avec la physionomie d'un homme profondément convaincu, il répondit :

— Je ne sais rien, Nastasia Philippovna, je n'ai rien vu, vous avez raison, mais je... je me tiendrai pour honoré par votre choix, loin de croire que je vous fais honneur en vous épousant. Moi, je ne suis rien ; vous, vous avez connu la souffrance et vous êtes sortie pure d'un pareil enfer : c'est beaucoup. Pourquoi donc êtes-vous honteuse et voulez-vous partir avec Rogojine ? C'est un accès de fièvre... Vous avez rendu soixante-quinze mille roubles à monsieur Totzky et vous annoncez l'intention de lui laisser tout ce qui est chez vous, personne ici ne serait capable d'en faire autant. Je vous... Nastasia Philippovna... je vous aime. Je mourrais pour vous, Nastasia Philippovna. Je ne permets à personne de dire un mot sur vous, Nastasia Philippovna... Si nous sommes pauvres, je travaillerai, Nastasia Philippovna...

En entendant les dernières paroles du prince, Ferdychtchenko et Lébédèff se mirent à rire, le général lui-même manifesta sa mauvaise humeur par une sorte de gloussement. Ptitzine et Totzky ne purent s'empêcher de sourire, mais ils le firent aussi discrètement que possible. Les autres restèrent bouche bée d'étonnement.

— ... Mais peut-être qu'au lieu d'être pauvres, nous serons très-riches, Nastasia Philippovna, poursuivit le prince de la même voix timide. — Du reste, je ne sais rien de positif, et c'est dommage que durant toute cette journée je n'aie pu me procurer

aucun renseignement ; mais, étant en Suisse, j'ai reçu une lettre d'un monsieur Salazkine, de Moscou, et, d'après ce qu'il m'écrit, un héritage fort important me serait échu. Voici cette lettre...

Ce disant, le prince tirait une lettre de sa poche.

— Mais est-ce qu'il a toute sa tête ? murmura le général : — c'est une vraie maison de fous !

Il y eut un instant de silence.

— Vous avez dit, je crois, prince, que cette lettre vous avait été adressée par Salazkine ? demanda Ptitzine : — c'est un homme très-connu dans son cercle, il a une grande réputation comme agent d'affaires, et, si cet avis émane en effet de lui, vous pouvez le tenir pour certain. Par bonheur, je connais l'écriture de Salazkine, vu que j'ai été dernièrement en relations d'affaires avec lui... Si vous me permettiez de jeter un coup d'œil sur ce papier, je pourrais peut-être vous dire quelque chose.

Sans proférer un mot, le prince, d'une main tremblante, tendit la lettre à Ptitzine.

— Mais qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? dit le général, qui regardait tout le monde d'un air insensé : — se peut-il que cet héritage existe ?

Tous les yeux se portèrent sur Ptitzine tandis qu'il lisait la lettre. Ce nouvel incident survenu après tant d'autres circonstances énigmatiques intriguait au plus haut point toute la société. Ferdychtchenko ne tenait pas en place ; Rogojine, ahuri, regardait avec inquiétude tantôt le prince, tantôt Ptitzine. Daria Alexievna, en attendant que l'affaire s'éclaircît, était comme sur des épines. Lébédéff perdit toute retenue ; il quitta son coin, vint

se pencher derrière Ptitzine et se mit à lire la lettre par-dessus l'épaule de l'usurier, avec la mine d'un homme qui craint de recevoir une gifle en punition de son indiscrète curiosité.

I • Chapitre 16

— La chose est sûre, déclara enfin Ptitzine en repliant la lettre et en la remettant au prince. — En vertu d'un testament inattaquable de votre tante, vous allez entrer, sans la moindre difficulté, en possession d'une très-grosse fortune.

— C'est impossible ! laissa échapper le général.

L'étonnement se peignit de nouveau sur tous les visages. Ptitzine expliqua, en s'adressant surtout à Ivan Fédorovitch, que, cinq mois auparavant, le prince avait perdu une tante qu'il n'avait jamais connue personnellement : la défunte, sœur aînée de la mère du prince, était la fille d'un marchand moscovite de la troisième ghilde, Papouchine, qui, après avoir fait faillite, était mort dans la pauvreté. Mais le frère aîné de ce Papouchine, décédé récemment aussi, était un riche marchand. Un an auparavant, ses deux fils uniques étaient morts à un mois de distance l'un de l'autre, et le vieillard avait été si affecté de leur perte que lui-même n'avait pas tardé à les suivre au tombeau, il était veuf, et toute sa fortune avait passé à sa nièce, la tante du prince, une femme très-pauvre qui avait été recueillie chez des étrangers. Au moment où lui arrivait l'héritage de Papouchine, cette tante, atteinte d'hydropisie, était sur le point de mourir, mais elle avait aussitôt chargé Salazkine de se mettre à la recherche du prince et elle avait eu le temps de faire son testament. À ce qu'il semblait,

ni le prince ni le docteur chez qui il habitait en Suisse n'avaient voulu attendre l'avis officiel, et, après avoir reçu la lettre de Salazkine, le prince s'était hâté de partir...

— Je ne puis vous dire qu'une chose, acheva Ptitzine en s'adressant au prince, — c'est que tout cela doit être parfaitement exact et que vous pouvez prendre comme argent comptant tout ce que Salazkine vous écrit quant à la validité du testament fait en votre faveur. Je vous félicite, prince ! Peut-être aussi recevrez-vous un million et demi, si pas plus. Papouchine était un marchand fort riche.

— Ah ça ! il va bien, le dernier des princes Muichkine ! fit bruyamment Ferdychtchenko.

— Hourra ! cria d'une voix de rogomme Lébédéeff.

— Et je lui ai prêté tantôt vingt-cinq roubles comme à un pauvre diable, ha, ha, ha ! C'est de la fantasmagorie, tout simplement ! dit le général ébahi ; — eh bien, je vous félicite, je vous félicite !

Et, quittant sa place, il alla embrasser le prince. Les autres se levèrent à leur tour et s'approchèrent aussi de Muichkine. Même les compagnons de Rogojine qui s'étaient esquivés du salon commençaient à y rentrer. C'était un pêle-mêle d'exclamations confuses ; des voix s'élevaient pour demander du Champagne, tout le monde se bousculait. Durant un instant Nastasia Philipovna fut presque oubliée, ses invités ne songeaient plus qu'ils se trouvaient en soirée chez elle. Mais peu à peu tous se rappelèrent presque simultanément que le prince venait de lui proposer le mariage. Par suite de cet incident, l'affaire prenait une couleur bien plus extravagante encore. Totzky, profondément surpris,

haussait les épaules ; presque seul il était resté à sa place, tandis que le reste de la société se groupait tumultueusement autour de la table. Tous assurèrent plus tard qu'à partir de ce moment l'aliénation mentale avait commencé à se déclarer chez Nastasia Philippovna. La jeune femme n'avait pas quitté son siège ; pendant quelque temps elle promena sur l'assistance un regard étrange, étonné ; on aurait dit qu'elle ne comprenait pas la situation et tâchait de se l'expliquer. Puis, tout à coup, elle se tourna vers le prince et, fronçant les sourcils d'un air menaçant, elle l'examina avec attention ; mais cela ne dura qu'un instant ; peut-être l'idée lui était-elle venue soudain qu'il n'y avait là qu'un jeu, une plaisanterie ; en ce cas, un seul coup d'œil jeté sur le prince dut suffire pour la détromper. Elle devint pensive, ensuite une sorte de sourire inconscient se montra sur ses lèvres.

— Ainsi, Je suis princesse ! murmura-t-elle à part soi d'un ton moqueur, et, regardant tout à coup Daria Alexievna, elle se mit à rire. — Le dénoûment est inattendu... je... je ne me l'étais pas figuré ainsi... Mais pourquoi donc restez-vous debout, messieurs ? Je vous en prie, asseyez-vous, félicitez-moi de mon mariage avec le prince ! Quelqu'un, je crois, a demandé du champagne ; Ferdychtchenko, allez dire qu'on en apporte. Kalia, Pacha, ajouta-t-elle soudain en apercevant ses servantes à l'entrée de la chambre, — venez ici ; savez-vous que je vais me marier ? J'épouse un prince ! Le prince Muichkine, qui a un million et demi, me prend pour femme !

— Eh bien, que Dieu t'assiste, matouchka, il est temps ! Il ne faut pas laisser échapper l'occasion ! s'écria Daria Alexievna, toute remuée par l'événement.

— Mais assieds-toi donc près de moi, prince, poursuivit Nastasia Philippovna, là, c'est bien ; ah ! voilà qu'on apporte le vin, félicitez-moi donc, messieurs !

— Hourra ! crièrent une foule de voix. Beaucoup, et parmi eux presque tous les compagnons de Rogojine, se pressèrent autour des bouteilles de champagne. Ils criaient et ne demandaient qu'à faire du tapage ; mais plusieurs, malgré l'étrangeté des circonstances, sentaient que la situation se modifiait. D'autres étaient troublés et attendaient avec inquiétude la péripétie finale. Un bon nombre, il est vrai, se disaient tout bas les uns aux autres que c'était la chose la plus ordinaire du monde et qu'on avait vu bien souvent des princes prendre pour épouses des bohémiennes. Rogojine lui-même contemplait cette scène sans paraître y rien comprendre, un sourire forcé donnait à son visage une expression grimaçante.

— Prince, cher, rentre dans ton bon sens ! murmura d'un air épouvanté le général, qui s'était approché du prince à la dérobée et le tirait par la manche.

Nastasia Philippovna s'en aperçut et se mit à rire.

— Non, général ! Maintenant je suis princesse, vous l'avez entendu. — le prince ne souffrira pas qu'on m'insulte ! Afanase Ivanovitch, félicitez-moi ; à présent, je prendrai place partout à côté de votre femme ; c'est avantageux d'avoir un pareil mari, qu'en pensez-vous ? Un homme à la tête d'un million et demi, un prince et, qui plus est, dit-on, un idiot ; que peut-on désirer de mieux ? Maintenant seulement va commencer une vraie vie ! Tu as manqué le coche, Rogojine ! Remporte ton paquet, j'épouse le prince et je serai plus riche que toi.

Mais Rogojine avait enfin compris de quoi il s'agissait. Une souffrance indicible se montra sur son visage. Il frappa ses mains l'une contre l'autre, et un gémissement s'exhala de sa poitrine.

— Désiste-toi ! cria-t-il au prince.

Ces mots provoquèrent une hilarité générale.

— Tu veux qu'il se désiste en ta faveur, n'est-ce pas ? dit avec un écrasant mépris Daria Alexievna : — voyez-vous ce paysan qui est venu déposer de l'argent sur la table ! Le prince épouse, tandis que toi tu n'as en vue que la débauche !

— J'épouserai aussi, j'épouserai tout de suite, à l'instant ! Je donnerai tout...

— Tu sors du cabaret, tu es ivre, on devrait te mettre à la porte ! reprit Daria Alexievna, pleine d'indignation.

Les rires redoublèrent.

— Tu entends, prince, fit Nastasia Philippovna en s'adressant à Muichkine, — voilà comment un moujik marchande ta future !

— Il est ivre, observa le prince. — Il vous aime beaucoup.

— Et plus tard n'auras-tu pas honte d'avoir épousé une femme qui a failli s'en aller avec Rogojine ?

— Vous aviez alors l'esprit troublé par la fièvre, maintenant encore vous êtes agitée, comme en délire.

— Et tu ne te sentiras pas honteux quand par la suite on te dira que ta femme a été l'entretenu de Totzky ?

— Non, je ne m'en sentirai pas honteux... Ce n'est pas de votre propre gré que vous avez appartenu à Totzky.

— Et jamais tu ne me feras de reproches ?

— Je ne vous en ferai jamais.

— Allons, prends garde, ne réponds pas pour toute la vie !

— Nastasia Philippovna, reprit le prince d'une voix douce où perçait comme un accent de commisération, — je vous ai dit tout à l'heure que je me tiendrais pour honoré d'obtenir votre main, loin de croire que je vous fais honneur en vous épousant. À ces mots vous avez souri, et j'ai aussi entendu rire autour de moi. Peut-être me suis-je exprimé ridiculement et ai-je été moi-même ridicule ; mais il m'a toujours semblé que je... comprenais en quoi consiste l'honneur, et je suis sûr d'avoir dit la vérité. Tout à l'heure vous vouliez vous perdre, irrévocablement, car jamais par la suite vous ne vous seriez pardonné cela : mais vous n'êtes coupable de rien. Il est impossible que votre vie soit définitivement perdue. Qu'importe que Rogojine soit venu chez vous, et que Gabriel Ardalionovitch ait voulu vous tromper ? Pourquoi revenir sans cesse là-dessus ? Ce que vous avez fait, peu de gens, je le répète, seraient capables de le faire, et si vous avez voulu partir avec Rogojine, ç'a été sous l'influence de la fièvre. Maintenant encore vous êtes souffrante, et vous devriez vous coucher. Vous ne seriez pas restée avec Rogojine ; dès demain vous vous seriez faite blanchisseuse. Vous êtes fière, Nastasia Philippovna, mais peut-être êtes-vous malheureuse au point de vous croire réellement coupable. Vous avez besoin de beaucoup de soins, Nastasia Philippovna. Je vous soignerai. Tantôt j'ai vu votre portrait, et j'ai cru y retrouver des traits connus. Il m'a aussitôt semblé que vous

m'appeliez... Je... je vous estimerai toute ma vie, Nastasia Philippovna, acheva brusquement le prince devenu rouge, sans doute en se rappelant devant quelle société il s'épanchait ainsi.

Ptitzine, scandalisé, baissait la tête et regardait le plancher. Totzky songeait à part soi : « C'est un idiot, mais il sait que la flatterie est le meilleur moyen de réussir auprès des femmes ; la nature le lui a appris ! » Le prince remarqua aussi que Gania, de son coin, fixait sur lui des yeux étincelants, comme s'il eût voulu le foudroyer sur place.

— Voilà un brave homme ! dit tout haut Daria Alexievna attendrie.

— Une créature cultivée mais perdue ! murmura à demi-voix Ivan Fédorovitch.

Totzky prit son chapeau avec l'intention de filer à l'anglaise. Lui et le général convinrent du regard qu'ils s'en iraient ensemble.

— Merci, prince ! Personne jusqu'à présent ne m'avait parlé ainsi, dit Nastasia Philippovna. — On n'a jamais songé qu'à m'acheter, et aucun homme comme il faut ne m'avait encore demandée en mariage. Vous avez entendu, Afanase Ivanovitch ? Comment trouvez-vous le langage du prince ? Presque inconvenant, n'est-ce pas ?... Rogojine ! ne t'en va pas tout de suite. Du reste, je vois que tu n'es pas pressé de t'en aller. Je partirai peut-être encore avec toi. Où voulais-tu m'emmener ?

— À Ékatérinhoff, répondit de son coin Lébédéeff. Rogojine tremblant ne put que regarder Nastasia Philippovna avec de

grands yeux ; il n'en croyait pas ses oreilles et semblait étourdi comme s'il avait reçu un violent coup sur la tête

— Mais, voyons, à quoi penses-tu, matouchka ? C'est positivement un accès ; est-ce que tu es devenue folle ? s'écria dans son épouvante Daria Alexievna.

Nastasia Philippovna se leva d'un bond.

— Tu croyais donc que c'était sérieux ? répliqua-t-elle en riant ; — tu as pu penser que je perdrais l'existence de ce baby ? Mais c'est bon pour Afanase Ivanovitch de prendre des enfants en sevrage ! Partons, Rogojine ! Aboule ton paquet ! Peu importe que tu veuilles m'épouser, donne l'argent tout de même, il n'est pas encore dit que je me marierai avec toi. Parce que tu m'as offert le mariage, tu croyais garder tes banknotes ? Tu plaisantes ! Je suis une déhontée ! J'ai été la concubine de Totzky... Prince ! maintenant c'est Aglaé Épantchine qu'il te faut, et non Nastasia Philippovna ; si tu m'épousais, Ferdychtchenko te montrerait au doigt ! Tu n'as pas peur de cela ; mais moi, je crains de causer ton malheur et d'encourir plus tard tes reproches ! Quant à l'honneur que je te ferais, dis-tu, en t'accordant ma main, Totzky sait à quoi s'en tenir là-dessus. Mais, Ganetchka, avec Aglaé Épantchine tu t'es trompé ; savais-tu cela ? Si tu n'avais pas marchandé avec elle, elle aurait certainement consenti à t'épouser ! Voilà comme vous êtes tous ! il faut choisir entre la fréquentation des courtisanes et celle des honnêtes femmes ; si on pratique à la fois les unes et les autres, on doit nécessairement s'embrouiller !... Eh, le général regarde, bouche béante...

— C'est Sodome, Sodome ! répétait le général en haussant les épaules. Il avait quitté la place qu'il occupait sur le divan et tout

le monde s'était de nouveau levé. Nastasia Philippovna paraissait avoir perdu l'usage de la raison.

— Est-ce possible ? gémissait le prince en se tordant les mains.

— Tu avais donc pris cela au sérieux ? Mais j'ai peut-être aussi mon amour-propre, toute déhontée que je suis ! Tantôt, tu disais que j'étais une perfection : belle perfection qui se fourre dans le borbier pour la gloriole de fouler aux pieds un million et un titre de princesse ! Allons, quelle femme puis-je être pour toi après cela ? Afanase Ivanovitch, telle que vous me voyez, j'ai jeté un million par la fenêtre ! Et vous pensiez que j'allais m'estimer bien heureuse d'épouser Ganetchka, moyennant une dot de soixante-quinze mille roubles ? Garde tes soixante-quinze mille roubles, Afanase Ivanovitch (tu n'es pas même allé jusqu'à la centaine ; Rogojine a été plus chic que toi !); mais je consolerai moi-même Ganetchka, il m'est venu une idée. Maintenant je veux m'amuser, je suis une fille des rues ! J'ai passé dix ans en prison, maintenant le bonheur est arrivé pour moi ! Qu'est-ce que tu attends, Rogojine ? Partons !

— Partons ! cria le jeune homme, que la joie faisait presque délirer : — holà, vous... tous... du vin ! Ouf !...

— Fais chercher du vin, j'en boirai. Et il y aura de la musique ?

— Oui, oui, il y en aura ! N'approche pas ! vociféra Rogojine hors de lui en voyant que Daria Alexievna s'avavançait vers Nastasia Philippovna. — Elle est à moi ! toute à moi ! Ma reine ! mon bien suprême !

Suffoqué par la joie, il allait et venait autour de la jeune femme en criant à chacun : « N'approche pas ! » Tous ses compa-

gnons avaient envahi la chambre. Les uns buvaient, les autres criaient et riaient ; tous étaient fort animés et n'éprouvaient plus la moindre gêne. Ferdychtchenko tâchait de s'accrocher à cette bande. Le général et Totzky firent encore un mouvement pour se retirer. Gania tenait aussi son chapeau à la main, mais il restait immobile et silencieux, comme ne pouvant s'arracher au spectacle qu'il avait sous les yeux.

— N'approche pas ! criait Rogojine.

— Mais pourquoi brailles-tu ainsi ? lui dit en riant Nastasia Philippovna ; — je suis encore maîtresse chez moi ; si je veux, je puis te faire jeter à la porte. Je n'ai pas encore pris ton argent, il est toujours là sur la table ; apporte-le ici, donne-moi tout le paquet ! C'est dans ce paquet que se trouvent les cent mille roubles ? Fi, quelle horreur ! Qu'est-ce que tu dis, Daria Alexievna ? Mais est-ce que je pouvais faire son malheur ? (Elle montrait le prince.) Lui se marier ? Il a encore besoin d'une niania ; voilà que le général s'apprête à remplir cet office auprès de lui, — comme il le dorlote ! Regarde, prince, ta future a pris l'argent, parce que c'est une prostituée, et tu voulais l'épouser ! Mais pourquoi pleures-tu ? Cela t'est pénible, n'est-ce pas ? Allons, ris, fais comme moi (en parlant ainsi, Nastasia Philippovna avait elle-même deux grosses larmes sur les joues). Fie-toi au temps, — tout cela se passera ! Mieux vaut se raviser maintenant que plus tard... Mais pourquoi pleurez-vous tous ? Voilà aussi Katia qui pleure ! Qu'est-ce que tu as, Katia, chère ? Je ne vous laisserai pas sans ressources, toi et Pacha ; mes dispositions sont déjà prises ; maintenant adieu ! Une honnête fille comme toi, je l'ai forcée à me servir, moi une prostituée... Cela vaut mieux, prince, en vérité, cela vaut mieux, plus tard tu m'aurais méprisée et nous

n'aurions pas été heureux ! Point de protestations, je n'y crois pas ! Et puis comme ç'aurait été bête !... Non, mieux vaut que nous nous disions franchement adieu. À quoi bon caresser des chimères ? Moi-même, vois-tu, j'y suis portée ! Est-ce que moi-même je n'ai pas rêvé de toi ? Tu as raison, il y a longtemps que ces rêves hantent mon esprit ; pendant ces cinq ans que j'ai passés toute seule dans le village de Totzky, bien des fois je me suis figuré qu'un homme comme toi, honorable, bon, beau, un peu bête même, viendrait tout à coup me dire : « Ce n'est pas votre faute, Nastasia Philippovna, et je vous adore ! » Mais quel réveil succédait à ces rêves ! C'était à devenir folle... Celui-ci arrivait : chaque année il venait passer deux mois à la campagne, ensuite il s'en allait, me laissant souillée, avilie, outragée, furieuse. Mille fois j'ai voulu me jeter à l'eau, mais j'ai été lâche, je n'en ai pas eu le courage ; allons, maintenant... Rogojine, tu es prêt ?

— C'est prêt ! N'approche pas !

— C'est prêt ! firent plusieurs voix.

Nastasia Philippovna prit le paquet dans ses mains.

— Ganka, il m'est venu une idée : je veux t'indemniser, car pourquoi perdrais-tu tout ? Rogojine, c'est vrai que, pour trois roubles, il marcherait à quatre pattes sur le boulevard Vasilievsky ?

— Oui.

— Eh bien, écoute, Gania, je veux m'offrir une dernière fois le spectacle de ta belle âme ; toi-même tu m'as tourmentée pendant trois longs mois ; maintenant c'est mon tour. Tu vois ce paquet : il contient cent mille roubles ! Je vais à l'instant le jeter dans la

cheminée, dans le feu, là, devant tout le monde, en présence de toute la société ! Dès qu'il sera tout entier entouré par la flamme, va le prendre dans la cheminée, — mais sans gants, les mains nues, les manches retroussées, — et retire-le du feu ! Si tu fais cela, le paquet est à toi, tout l'argent t'appartient ! Tu te brûleras bien un peu les doigts, mais il s'agit de cent mille roubles, songes-y ! C'est l'affaire d'un moment ! Et j'admirerai ton âme en te voyant ramasser mon argent au milieu des flammes. Je prends tout le monde à témoin que le paquet sera à toi ! Si tu ne le retires pas, il brûlera, car je ne souffrirai pas qu'un autre y touche. Arrière ! Ôtez-vous tous ! Cet argent m'appartient ! Rogojine me le donne pour passer la nuit avec moi. Cet argent est à moi, Rogojine ?

— Il est à toi, ma joie ! Il est à toi, ma reine !

— Eh bien, écartez-vous tous, je fais ce que je veux ! Qu'on me laisse agir comme bon me semble ! Ferdychtchenko, attisez le feu !

— Nastasia Philippovna, je n'en ai pas la force ! répondit Ferdychtchenko stupéfait.

— E-eh ! fit la jeune femme, et, prenant les pincettes, elle éparpilla deux bûches qui brûlaient sans flamber, puis, dès qu'elle eut obtenu un feu clair, elle y jeta le paquet.

Une clameur s'éleva dans tout le salon ; plusieurs firent même le signe de la croix.

— Elle est folle ! elle est folle ! criait-on de tous côtés.

— Est-ce que nous ne... est-ce que nous ne devrions pas la lier ? dit tout bas le général Ptitzine, — ou envoyer chercher...

Elle est folle, voyons, elle est folle ? C'est de la folie ?

— N-non, ce n'est peut-être pas tout à fait de la folie, répondit Ptitzine, qui, tremblant et pâle comme un linge, n'avait pas la force de détacher ses yeux du paquet livré aux flammes.

Ivan Fédorovitch s'adressa à Totzky :

— Elle est folle ? N'est-ce pas de la folie ? répéta-t-il.

— Je vous ai dit que c'était une femme excentrique, murmura Afanase Ivanovitch, qui avait aussi changé de couleur.

— Mais, pourtant, cent mille roubles !...

— Seigneur, Seigneur ! entendait-on dans la foule. Avides de contempler cette scène, tous les visiteurs se pressaient autour de la cheminée, tous proféraient des exclamations... Plusieurs même étaient montés sur des chaises, pour voir par-dessus les têtes. Daria Alexievna, effrayée, passa précipitamment dans la pièce voisine et se mit à chuchoter à l'oreille des servantes. La belle Allemande s'enfuit.

— Matouchka ! Karalevna ! Toute-puissante ! cria Lébédéff, qui se traînait, aux genoux de Nastasia Philippovna en tendant les bras vers la cheminée : — cent mille roubles ! Cent mille ! Je les ai vus moi-même, le paquet a été fait sous mes yeux ! Matouchka ! Miséricordieuse ! Ordonne-moi de me jeter dans le feu : je m'y fourrerai tout entier, j'y plongerai ma tête grise !... Une femme malade, impotente, treize enfants orphelins, un père enterré la semaine passée, un homme qui meurt de faim, Nastasia Philippovna !

Et il voulut s'avancer vers la cheminée.

— Arrière ! vociféra la maîtresse de la maison en le repoussant : — rangez-vous tous ! Gania, pourquoi restes-tu là ? Ne sois pas honteux ! Va ramasser le paquet ! C'est le bonheur pour toi !

Mais durant cette journée Gania avait déjà trop souffert et il n'était pas préparé à cette dernière épreuve. La foule s'écarta, le laissant face à face avec Nastasia Philippovna ; tous deux se trouvaient à trois pas l'un de l'autre. Debout tout près de la cheminée, la jeune femme attendait et son regard étincelant ne quittait pas Gania. Celui-ci, en frac, ganté, son chapeau à la main, restait vis-à-vis d'elle sans mot dire, et, les bras croisés, contemplait le feu. Un sourire insensé errait sur son visage livide. À la vérité, il ne pouvait détourner ses yeux du feu, du paquet déjà atteint par la flamme ; mais il semblait que quelque chose de nouveau se produisait dans son âme ; on aurait dit qu'il avait juré de supporter jusqu'au bout cette torture ; il ne bougeait pas de sa place ; tout le monde eut, au bout de quelques instants, la certitude qu'il laisserait brûler les cent mille roubles.

— Eh, ils vont être consumés, c'est le respect humain qui te retient, lui criait Nastasia Philippovna, — après cela, tu te pendras, je ne plaisante pas !

En tombant sur le feu qui brillait entre les deux tisons calcinés, le paquet avait eu d'abord pour effet de l'éteindre. Mais une petite flamme bleue restait encore adhérente à l'extrémité de la bûche inférieure. À la fin la longue et étroite langue de feu lécha aussi le paquet, qui soudain s'alluma dans toute son étendue, projetant en l'air une flamme d'un vif éclat.

Un cri s'échappa de toutes les poitrines.

— Matouchka ! suppliait toujours Lébédéeff, et il fit encore un mouvement pour s'approcher de la cheminée ; mais Rogojine l'écarta violemment.

La vie de Parfène Séménitch semblait avoir passé tout entière dans ses yeux, qu'il ne pouvait détacher de Nastasia Philippovna ; il nageait dans l'extase, il était au troisième ciel.

— Voilà, c'est une reine ! répétait-il sans cesse en s'adressant au premier qu'il apercevait à côté de lui : — voilà comme nous sommes, nous autres ! Eh bien, quel est celui de vous, maraude, qui en ferait une pareille, hein ?

Le prince gardait le silence et observait tout d'un air attristé.

— Qu'on me donne seulement un millier de roubles, et je retire le paquet avec mes dents ! déclara Ferdychtchenko.

— Je saurais bien, moi aussi, le retirer avec mes dents ! cria l'athlète dans un véritable accès de désespoir. — Le d-diable m'emporte ! Ça brûle, tout est flambé ! ajouta-t-il en voyant briller la flamme.

— Ça brûle ! ça brûle ! fit-on d'une commune voix ; presque tous voulaient se précipiter vers la cheminée.

— Gania, ne fais pas de manières, je te le dis pour la dernière fois !

Ne se connaissant plus, Ferdychtchenko s'approcha vivement du jeune homme et le tira par la manche :

— Vas-y ! vociféra-t-il, — vas-y, fanfaron ! Ça brûle ! Ô m-m-maudit !

Gania repoussa Ferdychtchenko avec force, tourna sur ses talons et se dirigea vers la porte, mais, avant d'avoir fait seulement deux pas, il commença à chanceler et tomba comme une masse sur le parquet.

— Il s'est évanoui ! s'exclamèrent les assistants.

— Matouchka, ça brûle ! gémit Lébédéeff.

— Cent mille roubles inutilement brûlés ! entendait-on partout dans la foule.

— Katia, Pacha, de l'eau pour lui, de l'esprit-de-vin ! ordonna Nastasia Philippovna, puis elle prit les pincettes et retira le paquet. Presque tout le papier qui l'entourait extérieurement était consumé, mais on s'aperçut tout de suite que l'intérieur n'avait pas été atteint. Protégé par une triple enveloppe, l'argent était intact. Tout le monde respira plus librement.

— Il n'y a d'un peu endommagé qu'un millier de roubles, tout le reste est sauf, dit avec attendrissement Lébédéeff.

— La somme entière lui appartient ! Tout le paquet est à lui ! Vous entendez, messieurs ! reprit à haute voix Nastasia Philippovna, en déposant le paquet à côté de Gania ; — après tout, il ne l'a pas retiré, il a su se vaincre ! Donc, il y a chez lui plus d'amour-propre que d'avidité. Ce n'est rien, il va reprendre ses sens ! Sans cela, il m'aurait tuée, peut-être... tenez, voilà qu'il revient à lui. Général, Ivan Péetrovitch, Daria Alexievna, Katia, Pacha, Rogojine, vous l'avez entendu ? Le paquet est à lui, à Gania. Je le lui donne en toute propriété, pour l'indemniser... allons, peu importe pourquoi ! Vous le lui direz. Qu'il le trouve là, à côté de lui, quand il reprendra connaissance... Rogojine, partons ! Adieu,

prince, pour la première fois j'ai vu un homme ! Adieu, Afanase Ivanovitch, merci !

Toute la bande amenée par Rogojine se pressa tumultueusement vers la sortie, à la suite de son chef et de Nastasia Philipovna. Celle-ci trouva dans la salle ses servantes qui lui donnèrent sa pelisse ; la cuisinière Marfa accourut de la cuisine. La jeune femme les embrassa toutes.

— Mais est-il possible, matouchka, que vous nous quittiez pour toujours ? Où allez-vous donc ? Et un jour de naissance encore ! demandaient les bonnes éplorées en baisant la main de leur maîtresse.

— Je m'en vais sur la rue, Katia, tu l'as entendu, c'est là ma place, sans cela je me ferais blanchisseuse ! J'en ai assez d'Afanase Ivanovitch ! Saluez-le de ma part, et ne gardez pas un mauvais souvenir de moi...

Le prince sortit en toute hâte de l'appartement, tandis que, devant le perron, Rogojine et ses acolytes s'entassaient dans quatre traîneaux garnis de clochettes. Le général parvint à le rattraper sur le palier.

— Je t'en prie, prince, sois raisonnable ! dit-il en le prenant par le bras : — laisse-la ! Tu vois comme elle est ! C'est en père que je te parle...

Le prince le regarda, mais, sans proférer un mot, il se dégagea et descendit l'escalier quatre à quatre.

Près du perron, au moment où la caravane venait de se mettre en route, le général remarqua que le prince prenait un fiacre et criait au cocher de suivre les troïkas jusqu'à Ékatérinhoff. Ivan

Fédorovitch monta ensuite dans sa voiture, attelée d'un trotteur gris, et regagna sa demeure, rapportant avec lui les perles de tantôt, que, nonobstant son agitation, il n'avait pas oublié de reprendre. Chemin faisant, il caressait de nouvelles espérances, formait de nouveaux calculs au milieu desquels se glissa à deux reprises l'image séduisante de Nastasia Philippovna ; le général soupira :

— C'est dommage ! Franchement, c'est dommage ! Une femme perdue ! Une femme folle !... Eh bien, mais maintenant le prince n'a pas besoin de Nastasia Philippovna... En somme, il vaut mieux que les choses se soient arrangées ainsi.

Deux autres invités de Nastasia Philippovna qui s'étaient décidés à faire un bout de chemin à pied échangeaient, tout en se promenant, des considérations morales du même genre.

— Vous savez, Afanase Ivanovitch, c'est quelque chose comme ce qui a lieu, dit-on, chez les Japonais, observait Ivan Pétrovitch Ptitzine : — là-bas, paraît-il, un homme insulté va trouver son insulteur et lui dit : « Tu m'as offensé, c'est pourquoi je viens m'ouvrir le ventre sous tes yeux. » Il le fait comme il le dit, et sans doute éprouve un plaisir extraordinaire à se venger de cette façon. Il y a d'étranges caractères dans le monde, Afanase Ivanovitch !

— Ah ! vous pensez que c'est quelque chose comme cela ? répondit en souriant Totzky, — hum ! Du reste, votre comparaison est ingénieuse et spirituelle. Mais vous avez vu pourtant vous-même, très-cher Ivan Pétrovitch, que j'ai fait tout ce que j'ai pu ; je ne puis pas faire l'impossible, convenez-en. Vous reconnaîtrez aussi qu'il y avait dans cette femme des qualités rares... des côtés

brillants. Tantôt, au milieu de cette cohue, je n'ai pas voulu parler, mais j'avais envie de lui crier, en réponse à ses reproches, qu'elle était elle-même ma meilleure justification. À qui, en effet, cette femme ne ferait-elle pas oublier la raison et... tout ? Voyez, ce moujik, Rogojine, lui a apporté cent mille roubles ! Mettons que tout ce qui vient de se passer là soit éphémère, romanesque, inconvenant ; en revanche, avouez-le, cela ne manque ni de couleur ni d'originalité. Mon Dieu, que n'aurait-on pu faire d'un pareil caractère joint à une pareille beauté ! Mais, en dépit de tous les efforts, en dépit même de l'éducation, tant de dons sont perdus ! Un diamant brut, — je l'ai dit plus d'une fois...

Et Afanase Ivanovitch poussa un profond soupir.

II • Chapitre 1

Deux jours après l'étrange aventure par laquelle se termine la première partie de notre récit, le prince Muichkine s'empressa de se rendre à Moscou pour entrer en possession de son héritage inattendu. On a dit alors que d'autres causes encore avaient pu provoquer ce brusque départ ; mais nous avons assez peu de renseignements sur ce point, comme en général sur l'existence du prince à Moscou et pendant les six mois qu'il resta absent de Pétersbourg. Ceux-là mêmes qui, pour certaines raisons, pouvaient n'être pas indifférents à son sort, demeurèrent durant tout ce temps presque sans nouvelles de lui. Quelques bruits arrivèrent bien, de loin en loin, aux oreilles de plusieurs d'entre eux, mais c'étaient des rumeurs étranges pour la plupart, et presque toujours en contradiction les unes avec les autres. Nulle part, natu-

rellement, on ne s'intéressait plus au prince que chez les Épantchine, à qui, en partant, il n'avait même pas dit adieu. À la vérité, le général l'avait vu alors, et même deux ou trois fois ; ils s'étaient entretenus sérieusement ensemble. Mais si Ivan Fédorovitch personnellement avait vu le prince, il n'avait pas fait part de cette circonstance à sa famille. Au début, c'est-à-dire pendant tout le premier mois qui suivit le départ de Muichkine, il était reçu chez les Épantchine de ne pas parler de lui. Élisabeth Prokofievna fut la seule qui, tout au commencement, dérogea à cette règle en déclarant « qu'elle s'était cruellement trompée sur le prince ». Puis, deux ou trois jours après, elle ajouta, mais cette fois en termes généraux et sans nommer personne, « que le trait le plus caractéristique de sa vie avait été de se tromper sans cesse sur les gens ». Et enfin, dix jours plus tard, à la suite d'une scène qu'elle venait de faire à ses filles, elle prononça ces mots : « Assez d'erreurs ! Il n'y en aura plus désormais. » Force nous est de signaler ici l'humeur chagrine qui pendant assez longtemps se manifesta chez tous les membres de la famille Épantchine. Les rapports tendus, difficiles, tournaient vite à l'aigre ; il semblait qu'on se cachât mutuellement quelque chose ; tous les visages étaient refrognés. Le général s'absorbait jour et nuit dans sa besogne, jamais on ne l'avait vu plus occupé d'affaires, notamment du service. À peine faisait-il de temps à autre une fugitive apparition au milieu des siens. Quant aux demoiselles, sans doute elles se gardaient bien de rien dire devant leurs parents, et peut-être ne parlaient-elles guère davantage lorsqu'elles se trouvaient seules ensemble. C'étaient des jeunes filles fières, hautaines, parfois même réservées vis-à-vis l'une de l'autre. D'ailleurs, elles se comprenaient non pas seulement au premier mot, mais au premier regard, ce qui, dans bien des cas, rendait la conversation superflue.

Un observateur étranger, s'il s'en était rencontré un là, n'aurait pu conjecturer qu'une chose : à en juger par toutes les données précédentes, le prince avait laissé une impression particulière dans l'esprit des Épantchine, bien qu'il ne leur eût fait qu'une seule visite. Peut-être cela s'expliquait-il simplement par la curiosité que certaines aventures bizarres du prince étaient de nature à éveiller. Quoiqu'il en soit, l'impression subsistait.

Peu à peu les bruits répandus dans la ville devinrent de plus en plus confus et incohérents. On parlait, à la vérité, d'un jeune prince fort sot (personne ne pouvait dire au juste comment il s'appelait), qui, ayant hérité tout à coup d'une fortune énorme, avait épousé une célébrité des bals publics parisiens en déplacement à Pétersbourg. Mais d'autres prétendaient que l'énorme héritage avait été fait par un général, et que l'époux de la cascadeuse française était un marchand russe immensément riche ; ils ajoutaient que le jour de son mariage cet homme, étant ivre, avait, par pure gloriole, brûlé à la flamme d'une bougie pour sept cent mille roubles de titres du dernier emprunt. Du reste, on cessa bientôt de s'occuper de toutes ces histoires, vu l'impossibilité de les tirer au clair. Par exemple, la bande de Rogojine, où se trouvaient des gens qui auraient pu fournir quelques renseignements, partit tout entière pour Moscou à la suite de son chef après avoir fait une noce de huit jours au Waux-Hall d'Ékatérinhoff. Nastasia Philippovna avait assisté à cette orgie monstre, et un petit nombre d'intéressés apprirent indirectement qu'elle avait disparu le lendemain ; on la croyait réfugiée à Moscou, supposition que semblait confirmer le départ de Rogojine pour cette ville.

Divers racontars circulèrent également sur le compte de Gabriel Ardalionovitch Ivolguine, qui était aussi assez connu dans un certain monde. Mais une circonstance ne tarda pas à faire taire les mauvaises langues : le jeune homme tomba gravement malade et on ne le vit plus ni dans la société, ni même à son bureau. Sa maladie dura un mois ; quand il eut recouvré la santé, il se démit de son emploi et la Compagnie dont il était le secrétaire dut pourvoir à son remplacement. Pas une seule fois non plus il n'alla chez le général Épantchine, si bien que ce dernier le remplaça aussi... Les ennemis de Gabriel Ardalionovitch auraient pu supposer qu'il n'osait plus se montrer nulle part, tant il se sentait honteux de tout ce qui lui était arrivé. Pourtant il s'en fallait de beaucoup que sa maladie fût une feinte ; bien plus, elle avait eu pour effet de le rendre hypocondriaque, maussade, irritable. Ce même hiver, Barbara Ardalionovna épousa Ptitzine. Toutes les connaissances des Ivolguine s'expliquèrent le mariage de la jeune fille par ce fait que Gania, ayant renoncé à ses occupations, avait cessé de subvenir aux besoins de la famille et même était devenu une charge pour elle.

Chez les Épantchine on ne parlait pas plus de Gabriel Ardalionovitch que s'il n'avait jamais existé. Et pourtant, là, tout le monde avait appris (très-vite même) un détail fort curieux sur son compte : après sa désagréable aventure chez Nastasia Philippovna, Gania, rentré chez lui, ne s'était pas couché et avait attendu avec une impatience fiévreuse le retour du prince. Celui-ci, qui était allé à Ékatérinhoff, en revint vers sept heures du matin. Alors Gania se rendit à la chambre de Muichkine et déposa sur la table la liasse d'assignats dont Nastasia Philippovna lui avait fait cadeau, lorsqu'il gisait sans connaissance. Il pria instamment le prince de rendre ce présent à la jeune femme dès qu'il en trouve-

rait l'occasion. En entrant dans la chambre, Gania était animé de sentiments hostiles et presque désespéré, mais ces dispositions se modifièrent dès qu'il eut échangé quelques mots avec le prince. Il passa deux heures chez lui, et, durant tout ce temps, ne cessa de sangloter. Ils se quittèrent en amis.

Cette nouvelle, dont toute la famille du général eut connaissance, était parfaitement exacte, comme on le sut plus tard. Sans doute il doit paraître étrange que des faits semblables aient pu s'ébruiter si vite : par exemple, tout ce qui s'était passé chez Nastasia Philippovna parvint, presque dès le lendemain, aux oreilles des dames Épantchine. Quant aux nouvelles concernant Gabriel Ardalionovitch, on aurait pu supposer qu'elles les tenaient de Barbara Ardalionovna, car des relations fort intimes s'étaient soudain établies entre la sœur de Gania et les filles du général, au grand étonnement d'Élisabeth Prokofievna. Mais, quoique Varia eût cru nécessaire de se lier étroitement avec les demoiselles Épantchine, elle ne leur aurait certainement pas parlé de son frère. C'était une personne qui, dans son genre, ne manquait pas de fierté, bien qu'elle se fût faufilée dans une maison d'où son frère avait été, pour ainsi dire, mis à la porte. Les Épantchine et elle se connaissaient déjà auparavant, mais s'étaient peu vus jusqu'alors. Du reste, maintenant même, Varia ne se montrait guère au salon, et elle prenait l'escalier de service, comme si elle ne faisait qu'entrer en passant. Élisabeth Prokofievna ne lui témoignait jamais aucune bienveillance, quoiqu'elle eût beaucoup d'estime pour Nina Alexandrovna, la mère de Barbara Ardalionovna. Cette liaison causait à la générale autant de surprise que de mécontentement : elle ne voyait là qu'un caprice de ses filles, qui « voulaient toujours en faire à leur tête et ne savaient qu'inventer pour

la contrarier ». Néanmoins, Barbara Ardalionovna continua ses visites après comme avant son mariage.

Un mois s'était écoulé depuis le départ du prince, lorsque la générale Épantchine reçut une lettre de la vieille princesse Biélokonsky, qui, quinze jours auparavant, était allée voir sa fille aînée, mariée à Moscou. Ce que son amie lui mandait, Élisabeth Prokofievna le garda pour elle, mais divers indices permirent à son entourage de constater que la lecture de ce pli l'avait mise dans un état particulier d'excitation, d'agitation même. Elle devint étrangement causeuse avec ses enfants et commença à leur parler de choses fort extraordinaires ; il était visible qu'elle avait envie de s'expliquer, mais qu'elle ne pouvait s'y résoudre. Le jour où elle reçut la lettre, elle combla ses trois filles de caresses, embrassa même Aglaé et Adélaïde, enfin leur fit une sorte de confession à laquelle, du reste, ni l'une ni l'autre ne comprit rien. La générale alla jusqu'à se relâcher de sa rigueur envers son mari, à qui elle battait froid depuis un mois. Bien entendu, le lendemain elle s'en voulut fort d'avoir montré tant de sensibilité la veille, et, avant le diner, elle avait déjà eu le temps de se quereller avec tout le monde ; mais, vers le soir, l'horizon s'éclaircit de nouveau. Bref, durant huit jours, on la vit mieux disposée qu'elle ne l'était depuis longtemps.

Au bout de la semaine arriva une seconde lettre de la princesse Biélokonsky, et, cette fois, Élisabeth Prokofievna se décida à parler. Elle déclara avec solennité que « la vieille Biélokonsky » (quand elle parlait de la princesse, elle ne l'appelait jamais autrement) lui donnait des nouvelles très-consolantes de cet... « original, eh bien, voilà, du prince ! » La vieille l'avait cherché à Moscou, s'était informée de lui et avait obtenu de très-bons rensei-

gnements ; à la fin, le prince était allé lui-même la voir et avait produit sur elle une impression peu ordinaire. Invité à venir chaque matin chez elle de une heure à deux, il y allait tous les jours, et elle n'était pas encore fatiguée de ses visites. La générale ajouta que la « vieille » avait introduit le prince dans deux ou trois bonnes maisons. « Tant mieux s'il ne vit pas en loup et s'il n'est pas honteux comme un imbécile ! » Les demoiselles à qui étaient faites toutes ces communications remarquèrent aussitôt que leur maman leur cachait une bonne partie du contenu de la lettre. Peut-être avaient-elles été mises au courant par Barbara Ardalionovna, qui pouvait savoir beaucoup de choses par son mari. Ptitzine, en effet, était plus à même que personne d'être bien renseigné sur les faits et gestes du prince à Moscou. Ce fut un nouveau grief de la générale contre Varia.

En tout cas, la glace était rompue et il devenait maintenant possible de parler tout haut du prince. D'autre part, cette circonstance révélait une fois de plus l'intérêt très-vif que Muichkine avait éveillé chez tous les membres de la famille Épantchine. La générale s'étonna même de l'impression produite sur ses filles par les nouvelles de Moscou. De leur côté, les demoiselles relevèrent une étrange contradiction entre les paroles et la conduite de leur maman : elle leur avait si solennellement déclaré que « le trait le plus caractéristique de sa vie avait été de se tromper sans cesse sur les gens », et en même temps elle avait recommandé le prince à l'attention de la « puissante » princesse Biélokonsky ; or ce n'était pas une mince affaire que d'appeler sur quelqu'un l'attention de la « vieille », car il s'en fallait de beaucoup que celle-ci eût la bienveillance banale.

Dès que la glace eut été rompue, le général parla, lui aussi. Du reste, les renseignements qu'il fournit se rapportaient exclusivement au « côté positif du sujet ». Très-soucieux des intérêts du prince, Ivan Fédorovitch l'avait fait surveiller, lui et surtout son conseil Salazkine, par deux messieurs de Moscou, des hommes sûrs et influents dans leur genre. Tout ce qu'on disait de l'héritage était vrai, au fond ; seulement le bruit public en avait beaucoup exagéré l'importance. Les affaires de Papouchine étaient passablement embrouillées ; il se trouvait avoir laissé des dettes ; plusieurs prétendants revendiquaient la succession ; de plus, sourd à toutes les observations, le prince avait agi avec un défaut complet de sens pratique. Certes, le général lui souhaitait sincèrement tout le succès possible ; il se plaisait à le déclarer, maintenant que la « glace du silence » était rompue, car « ce garçon, bien qu'il ne fût pas tout à fait comme un autre », méritait cela, en somme. Mais, en cette circonstance, il avait entassé sottises sur sottises. Par exemple, beaucoup des créanciers du défunt marchand appuyaient leurs réclamations sur des documents contestables, sans valeur ; d'autres même, devinant qu'ils avaient affaire à un homme bonasse, ne produisaient absolument aucune pièce à l'appui de leurs dires. Eh bien, les amis du prince avaient eu beau lui représenter que les droits de toutes ces petites gens étaient nuls, il avait soldé presque tous les créanciers, et cela uniquement parce que quelques-uns d'entre eux paraissaient, en effet, avoir souffert.

La générale observa que la vieille Biélokonsky lui avait écrit dans le même sens, et que « c'était bête, fort bête ; on ne guérit pas un imbécile », ajouta-t-elle d'un ton roide, mais l'expression de son visage montrait combien elle était contente des agissements de cet « imbécile ». En fin de compte, le général remarqua

que sa femme s'intéressait au prince comme à un fils, et qu'elle s'était mise en frais de gentillesses pour Aglaé ; ce que voyant, Ivan Fédorovitch crut devoir pendant quelque temps accentuer son attitude d'homme positif.

Mais cette agréable disposition d'esprit ne dura guère. Au bout de deux semaines s'effectua un brusque revirement, la mine d'Élisabeth Prokofievna redevint grincheuse, et le général, après avoir plusieurs fois haussé les épaules, dut encore se résigner à « la glace du silence ». Le fait est que quinze jours auparavant il avait reçu sous main un avis assez obscur dans son laconisme, mais en revanche parfaitement exact : on lui mandait qu'après s'être enfuie à Moscou, Nastasia Philippovna y avait été découverte par Rogojine ; ensuite elle avait de nouveau disparu et il l'avait encore retrouvée ; finalement elle s'était presque engagée à l'épouser. Et voilà que deux semaines plus tard une nouvelle stupéfiante parvenait à Son Excellence : pour la troisième fois Nastasia Philippovna s'était éclipsée ; maintenant elle se cachait quelque part en province, et, de son côté, le prince Muichkine avait aussi disparu de Moscou, laissant le soin de toutes ses affaires à Salazkine. « Est-il parti avec elle ou pour la rejoindre ? on ne le sait pas, mais il y a là du louche », acheva le général. Ces informations ne s'accordaient que trop bien avec celles qui avaient été transmises aussi à Élisabeth Prokofievna. Bref, deux mois après le départ du prince, on avait presque complètement cessé de parler de lui à Pétersbourg, et dans la maison d'Ivan Fédorovitch « la glace du silence » n'était plus rompue. Les jeunes filles, toutefois, ne laissaient pas d'être renseignées, grâce à Barbara Ardalionovna.

Pour en finir avec ces bruits et ces nouvelles, ajoutons qu'au printemps beaucoup de changements se produisirent chez les Épantchine, en sorte qu'il leur aurait été difficile de ne pas oublier le prince, qui lui-même ne se rappelait nullement à leur attention. Dans le cours de l'hiver on résolut enfin d'aller passer l'été à l'étranger. On, c'était Élisabeth Prokofievna et ses filles : le général, bien entendu, jugeait son temps trop précieux pour se permettre une « vaine distraction ». Le voyage fut décidé sur les instances réitérées des demoiselles : elles étaient persuadées que leurs parents ne voulaient pas les emmener à l'étranger, parce qu'ils n'avaient en tête que de leur trouver des maris. Peut-être les parents pensèrent-ils de leur côté que les épouseurs se rencontrent partout et que, loin de gâter les affaires, ce déplacement pourrait au contraire les arranger. Disons en passant qu'il n'était plus question du mariage de Totzky avec Alexandra Ivanovna : les pourparlers que le lecteur connaît n'avaient été suivis d'aucune demande formelle de la part d'Afanase Ivanovitch. L'avortement de l'union projetée remplit de joie Élisabeth Prokofievna ; par contre, son mari s'en consola difficilement. Peu après, le général apprit qu'une Française de la haute société, une marquise légitimiste, avait fait la conquête de Totzky : ce dernier était sur le point d'épouser la belle étrangère, qui allait l'emmener à Paris et de là en Bretagne. « Allons, c'est un homme à la mer », décida Ivan Fédorovitch.

Tandis que les dames Épantchine se disposaient à partir pour l'étranger l'été suivant, une circonstance survint tout à coup qui changea de nouveau la face des choses, et, à la grande satisfaction des parents, entraîna l'ajournement du voyage. À Pétersbourg arriva, venant de Moscou, un certain prince Chtch..., homme connu, du reste, et connu de la façon la plus honorable.

C'était un de ces honnêtes et modestes pionniers du progrès, comme on en a vu dans ces derniers temps, qui désirent sincèrement se rendre utiles, travaillent sans cesse, et se distinguent par une faculté précieuse, celle de trouver toujours quelque chose à faire. Sans se mettre en vedette, sans se mêler aux luttes violentes et stériles des partis, sans se croire une personnalité de premier ordre, le prince ne laissait pas de comprendre très-nettement les besoins de l'époque contemporaine. Il était d'abord entré au service, ensuite il avait figuré dans les états provinciaux ; en dehors de cela, il collaborait, en qualité de membre correspondant, aux travaux de plusieurs sociétés scientifiques russes. Conjointement avec un technologiste de sa connaissance, il avait fait modifier avantageusement le tracé primitif d'une de nos principales voies ferrées. Âgé de trente ans, homme du meilleur monde, il possédait en outre une fortune « sérieuse, indiscutable », comme disait le général, qui, après avoir rencontré le prince chez le comte, son supérieur, était entré en rapport avec lui à l'occasion d'une affaire assez importante. Par suite d'une curiosité particulière, Chtch... ne répugnait nullement à se lier avec les « hommes d'affaires » russes. Il arriva que le prince fit aussi connaissance avec la famille Épantchine. Adélaïde Ivanovna produisit sur lui une impression assez forte. Vers la fin de l'hiver, il demanda la main de la jeune fille. Le prétendant plut beaucoup à Adélaïde, ainsi qu'à Élisabeth Prokofievna. Le général fut enchanté. On se décida naturellement à différer le voyage et il fut convenu que la noce aurait lieu au printemps.

Au surplus, Élisabeth Prokofievna et ses deux autres filles auraient pu partir soit au milieu, soit à la fin de l'été, et aller séjourner un mois ou deux à l'étranger pour se distraire un peu du chagrin qu'Adélaïde devait laisser dans la maison paternelle en

l'abandonnant. Mais il survint encore quelque chose : à la fin du printemps (le mariage d'Adélaïde avait été un peu retardé et renvoyé au milieu de l'été), le prince Chtch... introduisit chez les Épantchine un de ses parents éloignés, un certain Eugène Pavlovitch R..., avec qui, du reste, il était assez lié. C'était un jeune homme de vingt-huit ans, aide de camp de l'Empereur, beau, bien né, spirituel, brillant, « moderne », fort instruit et puissamment riche. Quant au dernier point, le général se tenait toujours sur ses gardes. Il allait aux informations : « en effet, il paraît y avoir de la fortune, mais il faut encore s'assurer du fait ». La vieille Biélokonsky avait écrit de Moscou pour recommander dans les termes les plus chaleureux ce jeune aide de camp « d'avenir ». Toutefois Eugène Pavlovitch s'était acquis une célébrité légèrement scabreuse : le bruit public lui attribuait une foule d'aventures galantes. Lorsqu'il eut vu Aglaé, il se mit à fréquenter assidûment la maison Épantchine. À la vérité, rien n'avait encore été dit, même par voie d'allusion ; néanmoins les parents estimèrent qu'il n'y avait pas lieu de penser à un voyage pour cet été. Aglaé elle-même était peut-être d'un autre avis.

Cela se passait très-peu de temps avant la rentrée en scène de notre héros. À en juger d'après les apparences, on avait alors complètement oublié à Pétersbourg le pauvre prince Muichkine. Si maintenant il reparaisait tout à coup au milieu de ses connaissances, il devait faire l'effet d'un homme tombé du ciel. Cependant, il nous reste encore à signaler un fait pour terminer cette introduction.

Après le départ du prince, Kolia Ivolguine avait d'abord continué à vivre comme par le passé, c'est-à-dire qu'il allait au gymnase, visitait son ami Hippolyte, surveillait le général et secondait

Varia dans les soins du ménage. Mais les locataires ne tardèrent pas à s'éclipser : trois jours après la scène chez Nastasia Philip-povna, Ferdychtchenko disparut et l'on n'eut plus de ses nouvelles ; on disait, sans toutefois l'affirmer, qu'il buvait quelque part. Le prince alla à Moscou, de sorte que les chambres louées en garni restèrent vides. Plus tard, lorsque Varia se fut mariée, Nina Alexandrovna et Gania allèrent habiter avec elle chez Ptitzine, à Ismaïlovsky Polk ; pour ce qui est du général Ivolguine, il lui arriva vers le même temps quelque chose d'absolument imprévu : son amie, madame Téréntieff, à qui il avait souscrit, à différentes époques, pour deux mille roubles de billets, le fit enfermer à la prison pour dettes. Cette manière d'agir causa une profonde surprise au pauvre Ardalion Alexandrovitch, « décidément victime de sa confiance illimitée dans la noblesse du cœur humain ». En prenant la douce habitude de signer des lettres de change et des billets à ordre, le général n'avait jamais cru possible que ces papiers lui attirassent des ennuis. L'événement lui prouva qu'il s'était trompé. « Fiez-vous aux gens après cela, montrez une noble confiance ! » s'écriait-il d'un ton plein d'amertume, tandis qu'assis avec ses nouveaux amis de la maison Tarassoff, il leur racontait inter pocula des anecdotes sur le siège de Kars et sur un soldat ressuscité. Du reste, il s'accommodait parfaitement de sa position. Ptitzine et Varia disaient que c'était là sa vraie place ; Gania partageait entièrement cette façon de voir. Seule la pauvre Nina Alexandrovna pleurait en secret (ce qui même étonnait son entourage) et, toujours souffrante, allait voir le détenu le plus souvent possible.

Depuis l'« accident du général », comme disait Kolia, ou plutôt depuis le mariage de sa sœur, le jeune garçon s'était presque complètement émancipé ; ses proches ne le voyaient plus guère,

et il était rare qu'il revint coucher à la maison, il avait fait, disait-on, beaucoup de connaissances nouvelles ; de plus, il était devenu un visiteur assidu de la prison pour dettes, où il accompagnait toujours Nina Alexandrovna. Chez lui, on s'abstenait de l'interroger. Varia, qui le traitait toujours si sévèrement autrefois, ne le questionnait pas au sujet de ses absences. Tout le monde au logis remarqua avec surprise que Gania, nonobstant son hypocondrie, adressait la parole à son frère et que des relations amicales s'étaient établies entre eux. Jusqu'alors il n'en avait pas été ainsi. Le jeune homme, ne voyant dans son cadet qu'un galopin sans conséquence, lui témoignait auparavant le dédain le plus grossier et le menaçait sans cesse de lui tirer les oreilles, ce qui mettait Kolia hors de lui. Il semblait qu'à présent Gania eût besoin de son frère. Ce dernier, de son côté, se sentait disposé à lui pardonner bien des choses, depuis qu'il savait que Gania avait refusé les cent mille roubles de Nastasia Philippovna.

Trois mois après le départ du prince, la famille Ivolguine fut informée que Kolia avait brusquement fait connaissance avec les Épantchine et qu'il était très-bien reçu par les demoiselles. Varia l'apprit très-vite ; Kolia, du reste, n'avait pas prié sa sœur de l'introduire, il s'était présenté lui-même. Peu à peu on le prit en affection chez les Épantchine. La générale commença par l'accueillir très-froidement, mais bientôt il lui plut parce qu'il était « franc et point flatteur ». Personne ne méritait mieux que Kolia d'être qualifié de la sorte ; il avait su se placer vis-à-vis de ses nouveaux amis sur un pied d'égalité et d'indépendance complètes ; si, parfois, il lisait à la générale des livres et des journaux, c'était parce qu'il aimait à faire plaisir. Du reste, la « question des femmes » faillit le brouiller avec Élisabeth Prokofievna ; au cours d'une discussion très-vive à ce sujet, il déclara à la vieille

dame qu'elle était une despote et qu'il ne remettrait plus le pied chez elle. Quelque invraisemblable que cela puisse paraître, le surlendemain de la querelle, la générale lui envoya par un domestique un mot pour le prier de revenir. Kolia ne fit point l'entêté et arriva immédiatement. Aglaé était la seule dont il n'eût pu gagner les bonnes grâces et qui lui parlât toujours avec hauteur. Pourtant, il était dit que l'enfant étonnerait aussi jusqu'à un certain point l'orgueilleuse jeune fille. Un jour, Kolia profita d'un moment où ils se trouvaient en tête-à-tête et lui tendit une lettre en se bornant à dire qu'il avait ordre de la lui remettre en mains propres. Aglaé regarda d'un air menaçant le « présomptueux gamin », mais celui-ci se retira aussitôt. Elle déplia la lettre et lut ce qui suit :

« Jadis vous m'avez honoré de votre confiance. Peut-être m'avez-vous complètement oublié maintenant. Comment se fait-il que je vous écrive ? Je n'en sais rien ; mais je ne puis résister au désir de me rappeler à vous, à vous particulièrement. Bien des fois j'ai eu grand besoin de vous trois, mais parmi vous trois je ne voyais que vous. Vous m'êtes nécessaire, très-nécessaire. En ce qui me concerne, je n'ai rien à vous écrire, rien à vous raconter. D'ailleurs, je n'y tiens pas ; je désirerais fort votre bonheur. Êtes-vous heureuse ? Voilà tout ce que je voulais vous dire.

« Votre frère, Pr. L. Muichkine. »

Après avoir lu ces quelques lignes passablement absurdes, Aglaé rougit soudain et devint pensive. Il nous serait difficile de reproduire le cours de ses idées. Elle se posa notamment la question suivante : « Montrerai-je cette lettre à quelqu'un ? » Elle se sentait comme honteuse. À la fin, avec un sourire étrange et moqueur, elle jeta le billet dans le tiroir de sa table. Le lendemain

elle l'en retira et le mit dans un gros livre, comme elle avait coutume de le faire pour les papiers qu'elle voulait pouvoir retrouver tout de suite. Ce fut seulement huit jours plus tard qu'elle s'avisa de regarder ce qu'était ce livre. Il se trouva être le Don Quichotte de la Manche. Aglaé partit d'un éclat de rire, sans que nous puissions dire pourquoi.

Nous ne savons pas non plus si la jeune fille montra à quelqu'une de ses sœurs la lettre qu'elle avait reçue.

Mais, après une seconde lecture de ce billet, une question s'offrit brusquement à son esprit : se peut-il que le prince ait choisi ce gamin présomptueux et fanfaron pour son correspondant ? Peut-être même est-ce le seul qu'il possède ici ? Bien que d'un air très-méprisant, elle ne laissa pas d'interroger Kolia. Ce dernier, toujours susceptible, ne fit pas, cette fois, la moindre attention au mépris d'Aglaé ; il déclara en termes brefs et assez secs qu'il avait, à tout hasard, offert ses services et donné son adresse au prince au moment du départ de celui-ci, mais que c'était la première commission dont le prince le chargeait et la première lettre qu'il recevait de lui ; pour prouver ses paroles, il présenta à la jeune fille la lettre qui lui avait été adressée à lui-même. Aglaé n'hésita pas à en prendre connaissance. Voici ce que le prince écrivait à Kolia :

« Cher Kolia, soyez assez bon pour remettre le billet ci-inclus à Aglaé Ivanovna. Portez-vous bien.

« Votre affectionné, Pr. L. Muichkine.

— C'est ridicule pourtant de se fier à un pareil moutard, dit Aglaé d'un ton injurieux en rendant la lettre à Kolia, et, sur cette observation blessante, elle le quitta.

Kolia ne put supporter ce dédain : exprès pour la circonstance il s'était fait prêter par Gania une écharpe verte encore toute neuve, sans dire à son frère pourquoi il la lui demandait. Il fut cruellement mortifié.

II • Chapitre 2

On était au commencement de juin, et depuis une semaine Pétersbourg jouissait d'une température exceptionnellement agréable. Les Épantchine possédaient à Pavlovsk une somptueuse villa. Élisabeth Prokofievna fut soudain prise du désir de s'y rendre avec sa famille, et, deux jours après, on se transporta à la campagne.

Le lendemain ou le surlendemain du départ des Épantchine, le prince Léon Nikolaïévitch Muichkine arriva de Moscou par un train du matin. Personne n'était venu à sa rencontre à la gare ; toutefois, au sortir du wagon, dans la foule massée autour des voyageurs, le prince aperçut tout à coup deux yeux ardents dont le regard offrait une expression étrange. Il essaya de rechercher à qui appartenaient ces deux yeux, mais il ne distingua plus rien. Si fugitive qu'eût été cette vision, elle lui laissa une impression déplaisante. D'ailleurs, le prince était déjà triste et soucieux, quelque chose semblait le préoccuper.

Son cocher le conduisit à un mauvais hôtel situé non loin de la Litéinaïa. Le prince loua deux petites chambres sombres et mal meublées ; puis il se lava, changea de vêtements et se hâta de sortir.

Si un de ceux qui l'avaient connu six mois auparavant, lors de son premier séjour à Pétersbourg, avait jeté les yeux sur lui en ce moment, il aurait sans doute constaté un changement fort avantageux dans son extérieur. Pourtant c'eût été une erreur peut-être. La mise seule du prince avait subi une transformation complète : il était maintenant vêtu d'habits faits par un des bons tailleurs de Moscou ; mais, au défaut de suivre la mode de trop près, cette toilette joignait celui d'être portée par un homme qui n'avait nullement les façons d'un petit-maître ; aussi, un observateur enclin à la moquerie aurait-il pu trouver là matière à rire. Mais qu'est-ce qui ne prête pas à la risée ?

Le prince prit une voiture et se fit conduire aux Sables. Dans une des rues de la Nativité, il découvrit bientôt la maison qu'il cherchait. C'était une petite maisonnette en bois dont il remarqua avec surprise l'air avenant, propre et bien tenu ; autour de cette habitation il y avait un enclos où on cultivait des fleurs. Les fenêtres donnant sur la rue étaient ouvertes et laissaient arriver au dehors un flot incessant de paroles bruyantes, presque criardes, comme si quelqu'un faisait une lecture à haute voix ou même prononçait un discours ; celui qui parlait était de temps à autre interrompu par des rires sonores. Le prince entra dans la cour et monta le perron. Une cuisinière aux manches retroussées jusqu'aux coudes lui ouvrit la porte. Le visiteur demanda monsieur Lébédéeff.

— Mais il est là, répondit-elle, en montrant du doigt le « salon ». Cette pièce, tapissée d'un papier bleu foncé, était meublée convenablement et même avec une certaine prétention, c'est-à-dire qu'il s'y trouvait une table ronde, un divan, une pendule de bronze placée sous une cloche, une glace étroite adossée

au trumeau et un petit lustre suspendu au plafond par une chaînette de bronze. Lorsque le prince entra, monsieur Lébédèff, debout au milieu de la chambre, tournait le dos à la porte. Vu la chaleur, le maître de la maison ne portait aucun vêtement par-dessus son gilet ; il pérorait en se frappant la poitrine. Ses auditeurs étaient un garçon de quinze ans, à la mine rieuse et point sotte, qui tenait un livre dans ses mains ; une jeune fille de vingt ans toute vêtue de deuil et portant sur ses bras un enfant à la mamelle ; une fillette de treize ans, en deuil aussi, qui riait fort, et, en riant, ouvrait démesurément la bouche ; enfin un assez beau jeune homme de vingt ans, couché sur le divan. Ce dernier avait de longs et épais cheveux bruns, de grands yeux noirs, un léger soupçon de barbe et de favoris. Il devait interrompre fréquemment l'orateur pour le contredire, ce qui, apparemment, excitait l'hilarité des autres personnes présentes.

— Loukian Timoféitch, hé, Loukian Timoféitch ! Voyez donc ça ! Mais regarde donc par ici !... Allons, il n'y a rien à faire !

Et, après avoir esquissé un geste de découragement, la cuisinière se retira toute rouge de colère.

Lébédèff tourna la tête, et, en apercevant le prince, il resta quelque temps comme pétrifié ; puis il s'élança vers lui avec un sourire servile, mais, avant qu'il se fût approché du visiteur, la stupéfaction le cloua de nouveau à sa place.

— Ex-ex-excellentissime prince ! eut-il pourtant la force de s'écrier.

Soudain, comme s'il n'eût pu encore recouvrer sa présence d'esprit, il se retourna, et, de but en blanc, fondit sur la jeune fille en deuil qui avait un enfant dans ses bras ; le mouvement fut si

brusque qu'elle recula un peu ; mais aussitôt Lébédéeff la quitta pour se précipiter vers la petite fille de treize ans qui, debout sur le seuil de la pièce voisine, laissait voir encore sur son visage les traces d'une hilarité mal étouffée. La fillette ne put retenir un cri et s'enfuit immédiatement à la cuisine. Lébédéeff se mit à frapper du pied, mais, rencontrant le regard du prince qui le considérait d'un air abasourdi, il murmura en manière d'explication :

— Pour... le respect, hé, hé, hé !

— Vous avez bien tort de... commença le prince.

— Tout de suite, tout de suite, tout de suite... comme un tourbillon !

Et Lébédéeff sortit précipitamment de la chambre. Le prince regarda avec étonnement la jeune fille, le garçon de quinze ans et l'individu couché sur le divan ; tous riaient. Le visiteur fit chorus avec eux.

— Il est allé mettre un frac, dit l'enfant.

— Comme tout cela est vexant ! observa le prince, — je pensais... Dites-moi, il...

— Vous croyez qu'il est ivre ? cria l'homme étendu sur le divan ; — pas du tout ! Il a bu trois ou quatre petits verres, peut-être cinq, mais qu'est-ce que cela ? c'est le nombre réglementaire.

Au moment où le prince allait prendre la parole, il fut prévenu par la jeune fille, dont le gracieux visage respirait une entière franchise :

— Jamais il ne boit beaucoup le matin, dit-elle ; — si vous êtes venu le trouver pour affaire, parlez-lui maintenant. C'est le mo-

ment. Quand il revient le soir, il est ivre ; à présent il passe la plus grande partie de la nuit à pleurer et il nous lit à haute voix des passages de l'Écriture sainte, parce que notre mère est morte il y a cinq semaines.

— Il s'est sauvé parce que, assurément, il lui était difficile de vous répondre, reprit en riant le personnage couché sur le divan. — Je parie qu'il vous trompe et qu'en ce moment même il rumine quelque chose.

Lébédeff rentra, il venait de passer un habit.

— Depuis cinq semaines ! Pas plus de cinq semaines ! répétait-il en clignant les yeux et en tirant un mouchoir de sa poche pour essuyer des larmes : — orphelins !

— Mais pourquoi avoir mis un vêtement tout troué ? demanda la jeune fille : — vous avez là, derrière la porte, une redingote neuve ; est-ce que vous ne l'avez pas vue ?

— Tais-toi, libellule ! gronda Lébédeff. — Foin de toi ! ajouta-t-il en trépignant. Mais cette fois elle ne fit que rire de la colère paternelle.

— Pourquoi voulez-vous me faire peur ? Je ne suis pas Tania, moi, je ne m'enfuirai pas. Et, tenez, vous allez réveiller Lubotchka et elle aura encore des convulsions... Pourquoi crier ainsi ?

— Allons, allons, c'est tout... répondit le maître de la maison, pris soudain d'une vive inquiétude, et, s'élançant vers l'enfant qui dormait sur les bras de sa fille, il le bénit plusieurs fois d'un air effrayé. — Seigneur, conserve-le, Seigneur, préserve-le ! Cet enfant à la mamelle est ma fille Luboff, continua-t-il en s'adressant au prince, — elle est née en légitime mariage de ma défunte

femme Hélène, décédée en couches. Et ce vanneau est ma fille Viéra, en deuil... Et celui-ci, celui-ci, oh ! celui-ci...

— Pourquoi t'interromps-tu ? cria le jeune homme : — allons, continue, ne te trouble pas.

— Altesse ! fit avec élan Lébédèff, — avez-vous lu dans les journaux l'assassinat de la famille Jémarine ?

— Oui, répondit le prince un peu étonné.

— Eh bien, voilà le vrai meurtrier de la famille Jémarine, c'est lui, lui-même !

— Qu'est-ce que vous dites ? répliqua le visiteur.

— C'est une manière allégorique de parler : il est le second assassin futur d'une deuxième famille Jémarine, s'il s'en rencontre une. Il s'y prépare...

Tous se mirent à rire. L'idée vint au prince que peut-être, en effet, Lébédèff l'entretenait à dessein de choses oiseuses parce qu'il pressentait des questions embarrassantes et voulait gagner du temps.

— C'est un factieux ! un conspirateur ! vociféra Lébédèff, qui semblait ne pouvoir plus se contenir : — eh bien, une si mauvaise langue, un fornicateur, un monstre pareil, ai-je le droit de le considérer comme mon propre neveu, comme le fils unique de ma défunte sœur Anisia ?

— Mais tais-toi donc, tu es ivre ! Le croirez-vous, prince ? à présent il s'est avisé d'exercer la profession d'avocat ; il cultive l'éloquence et chez lui ne cesse de tenir à ses enfants des discours d'un style élevé. Il y a cinq jours il a plaidé devant la justice de

paix. Et pour qui donc a-t-il parlé ? Une vieille femme dépouillée de cinq cents roubles, tout son avoir, par un coquin d'usurier, l'avait instamment supplié de prendre en main ses intérêts : eh bien, au lieu de plaider pour elle, il a défendu l'usurier, un Juif nommé Zeidler, parce que celui-ci lui avait promis cinquante roubles...

— C'était cinquante roubles si j'obtenais gain de cause, et cinq roubles seulement en cas de perte, rectifia Lébédèff.

Il donna cette explication d'un ton calme et posé qui formait un contraste aussi étrange que subit avec l'animation de ses paroles précédentes.

— Eh bien, naturellement, il a fait fiasco ; la justice n'est plus rendue comme autrefois, et il a seulement excité la risée. Mais malgré cela il est resté très-content de lui-même. « Juges impartiaux, a-t-il dit, songez qu'un malheureux vieillard, privé de l'usage de ses jambes, vivant d'un travail honorable, est dépouillé de son dernier morceau de pain ; rappelez-vous la sage parole du législateur : Que la clémence règne dans les tribunaux. » Et figurez-vous que chaque matin, ici, il nous récite d'un bout à l'autre cette même plaidoirie, telle qu'il l'a prononcée là-bas ; nous l'avons entendue aujourd'hui pour la cinquième fois ; au moment où vous êtes arrivé, il était encore en train de la débiter, tant elle lui plaît. Il s'en poulèche les babines. Et il se dispose à plaider encore pour quelqu'un. Vous êtes, je crois, le prince Muichkine ? Kolia m'a dit n'avoir jamais rencontré d'homme plus intelligent que vous dans le monde...

— Non, non, il n'y a pas d'homme plus intelligent dans le monde ! s'empressa de confirmer Lébédèff.

— Cette opinion n’a peut-être aucune importance. L’un vous aime et l’autre vous cajole ; moi, je n’ai nullement l’intention de vous flatter, soyez-en convaincu. Mais vous n’êtes pas dépourvu de sens : eh bien, soyez juge entre lui et moi. Allons, veux-tu que nous prenions le prince pour arbitre ? ajouta-t-il en s’adressant à son oncle. — Je suis bien aise, prince, que le hasard vous ait amené ici.

— Je le veux ! fit avec force Lébédèff, et machinalement il jeta un regard sur le public qui s’était de nouveau rapproché des deux interlocuteurs.

— Mais pourquoi êtes-vous en désaccord ? dit le prince, dont le visage s’était refrogné.

Outre qu’il avait mal à la tête, il était de plus en plus persuadé que Lébédèff ne jouait pas franc jeu avec lui et se plaisait à différer le moment d’une explication.

— Voici l’exposé de l’affaire. Je suis son neveu, sur ce point il a dit la vérité, quoiqu’il mente toujours. Je n’ai pas terminé mes études universitaires, mais je veux les achever et j’y parviendrai, car j’ai du caractère. En attendant, je vais, pour subsister, occuper un emploi de vingt-cinq roubles dans un chemin de fer. Indépendamment de cela, j’avoue qu’il m’est déjà venu en aide deux ou trois fois. J’avais vingt roubles et je les ai perdus au jeu. Croirez-vous, prince, que j’aie été assez lâche, assez bas pour jouer cet argent ?

— Celui qui te l’a gagné est un drôle, un drôle que tu n’aurais même pas dû payer, cria Lébédèff.

— Oui, c'est un drôle, mais je devais le payer, reprit le jeune homme. — Quant à être un drôle, il en est un certainement, et je ne dis pas cela parce qu'il t'a rossé. Prince, c'est un officier chassé du service, un ex-lieutenant qui a fait partie de la bande de Rogojine et qui est professeur de boxe. Tous ces gens-là flânent sur le pavé maintenant que Rogojine les a licenciés. Mais le pis, c'est que, le connaissant pour un drôle, un coquin, un filou, je n'en ai pas moins joué avec lui, et qu'en risquant mon dernier rouble (nous jouions aux palki), je pensais à part moi : Si je perds, j'irai trouver mon oncle Lébédèff, je lui ferai des courbettes, il ne me refusera pas un secours. C'est cela qui est une bassesse, une vraie bassesse, une lâcheté consciente d'elle-même !

— En effet, c'est une lâcheté consciente d'elle-même ! observa également Lébédèff.

— Allons, attends encore un peu avant de triompher, répliqua violemment le neveu, dont ces mots avaient ému la susceptibilité : — il jubile ! Je suis venu le trouver ici, prince, et je lui ai tout avoué ; j'ai agi noblement, je ne me suis pas ménagé ; j'ai, au contraire, qualifié ma conduite en termes aussi sévères que possible, tout le monde ici en a été témoin. Pour occuper l'emploi dont je parlais tout à l'heure, il faut absolument que je me requingue un peu, car je suis mis comme un va-nu-pieds. Tenez, regardez mes bottes ! Il m'est impossible de me rendre à mon poste dans cette tenue, et si, passé le terme fixé, je n'ai point paru à mon bureau, la place sera donnée à un autre ; je devrai alors tâcher de me caser ailleurs. À présent, je lui demande en tout et pour tout quinze roubles, je m'engage à ne plus jamais faire appel à son obligeance, et, de plus, je promets de lui rembourser, dans un délai de trois mois, le montant intégral de ma

dette. Je tiendrai parole. Je sais vivre de pain et de kvass durant des mois entiers, parce que j'ai du caractère. Mon traitement, pour trois mois, sera de soixante-quinze roubles : l'argent que je lui demande, ajouté aux sommes empruntées précédemment, formera un total de trente-cinq roubles, ainsi j'aurai de quoi payer. Allons, le diable m'emporte, qu'il exige les intérêts qu'il voudra ! Est-ce qu'il ne me connaît pas ? Demandez-le-lui, prince : l'argent qu'il m'a prêté autrefois, est-ce que je ne le lui ai pas rendu ? Pourquoi donc maintenant est-il si serré ? Il m'en veut parce que j'ai payé ce lieutenant ; il n'y a pas d'autre raison ! Voilà quel est cet homme, rien pour lui, rien pour autrui !

— Et il ne s'en ira pas ! vociféra Lébédoff : — il s'est installé ici et il y reste !

— Je te l'ai déjà dit, je ne m'en irai pas avant d'avoir obtenu ce que je demande. Pourquoi souriez-vous, prince ? Vous avez l'air de me désapprouver ?

— Je ne souris pas, mais je trouve qu'en effet vous êtes un peu dans votre tort, répondit avec répugnance le visiteur.

— Parlez donc franchement, dites, sans biaiser, que je suis tout à fait dans mon tort : pourquoi ce « un peu » ?

— Si vous voulez, je dirai que vous êtes tout à fait dans votre tort.

— Si je veux ! Voilà qui est plaisant ! Pensez-vous donc que je m'abuse sur l'inconvenance flagrante de ma manière d'agir ? Je sais fort bien moi-même que son argent est à lui et que mon procédé ressemble à une tentative d'extorsion. Mais vous, prince... vous ne connaissez pas la vie. Si on ne leur donne pas une leçon,

ils ne comprendront rien. Il faut les instruire. Mes intentions sont parfaitement honnêtes ; en conscience, je ne lui ferai rien perdre, je lui rembourserai le capital avec les intérêts. Il a aussi obtenu une satisfaction morale : il a vu mon abaissement. Que lui faut-il donc de plus ? Et à quoi sera-t-il bon, s'il ne veut rendre aucun service ? Voyez un peu ce qu'il fait lui-même ! Demandez-lui donc comment il en use avec les autres, comment il trompe les gens ! De quelle façon s'y est-il pris pour acquérir cette maison ? Je donne ma tête à couper s'il ne vous a pas déjà mis dedans et s'il ne projette pas de vous tromper encore ! Vous souriez, vous ne le croyez pas ?

— Il me semble que tout cela n'a pas grand rapport avec votre affaire, remarqua le prince.

— Voilà trois jours que je couche ici, cria le jeune homme sans s'arrêter à cette observation, — et que n'ai-je pas appris déjà ! Figurez-vous que cet ange, cette jeune fille maintenant orpheline qui est ma cousine germaine et sa fille, il la soupçonne, il cherche toutes les nuits si un bon ami n'est pas caché dans sa chambre ! Il vient aussi à pas de loup dans cette pièce-ci et regarde sous le divan qui me sert de lit. La défiance lui a fait perdre la raison ; il voit des voleurs dans chaque coin. La nuit, il est continuellement sur pied, il se relève au moins sept fois pour s'assurer que les fenêtres et les portes sont bien fermées, pour jeter un coup d'œil dans le poêle. Ce même homme, qui plaide en faveur des fripons, quitte son lit trois fois par nuit et vient se mettre en prière ici dans la salle ; il s'agenouille, se cogne le front contre le sol pendant une demi-heure, et pour qui ne prie-t-il pas ? Qu'est-ce qui ne défile pas dans ses oremus d'ivrogne ? Il a prié pour le repos

de l'âme de la comtesse Du Barry, je l'ai entendu de mes oreilles ; Kolia l'a entendu aussi : il a complètement perdu l'esprit !

— Vous voyez, vous entendez comme il me bafoue, prince ! s'écria en rougissant Lébédèff hors de lui. — Je puis être un ivrogne, un débauché, un être malfaisant, un voleur, mais j'ai du moins une chose pour moi : il ne sait pas, ce persifleur, que, quand il est venu au monde, c'est moi qui l'ai emmailloté, moi qui l'ai lavé. Ma sœur Anisia avait perdu son mari et se trouvait dans la misère ; moi, qui n'étais pas moins pauvre qu'elle, j'ai passé des nuits entières à la veiller ; je soignais la mère et l'enfant, malades tous deux ; j'allais en bas voler du combustible chez le dvornik ; mourant de faim, je chantais en faisant claquer mes doigts pour endormir le baby, bref je lui ai servi de niania, et voilà qu'à présent il se moque de moi ! Et quand même j'aurais fait un signe de croix pour le repos de l'âme de la comtesse Du Barry, que t'importe ? Prince, il y a trois jours, j'ai lu, pour la première fois de ma vie, la biographie de cette femme dans un dictionnaire historique. Sais-tu, toi, ce qu'elle était, la Du Barry ? Parle, le sais-tu, oui ou non ?

— Allons, il n'y a que toi qui le saches, n'est-ce pas ? grommela le jeune homme en affectant un ton railleur.

— C'était une comtesse qui, sortie du boubier, a gouverné comme une reine, et à qui une grande impératrice a écrit de sa propre main une lettre où elle l'appelait : « Ma chère cousine ». Au lever du Roi (sais-tu ce que c'était que le lever du Roi ?), un cardinal, un nonce du Pape, s'offrait à lui mettre ses bas de soie : un si haut et si saint personnage regardait cela comme un honneur ! Connaissais-tu ce détail ? Je vois à ta mine que tu l'ignores ! Eh bien, comment est-elle morte ? Réponds, si tu le sais !

— Laisse donc ! tu es assommant !

— Voici quelle fut sa mort : après tant d'honneurs, après s'être vue quasiment souveraine, elle a été guillotinée par le bourreau Samson ; elle était innocente, mais il fallait cela pour la satisfaction des poissardes du Paris. Sa frayeur était telle qu'elle ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Lorsque Samson lui fit courber la tête et la poussa à coups de pied sous le couperet, elle se mit à crier : « Encore un moment, monsieur le bourreau, encore un moment ! » Eh bien, pour cette minute, le Seigneur lui pardonnera peut-être, car il est impossible à l'âme humaine d'imaginer une situation plus douloureuse. En lisant ce récit, j'avais le cœur serré comme par des tenailles. Et que t'importe, vermisseau, qu'en faisant ma prière du soir, j'aie songé à implorer la miséricorde divine pour cette grande pécheresse ? Si je l'ai fait, c'est peut-être parce que, depuis qu'elle est morte, personne sans doute ne lui a jamais accordé un pieux souvenir. Et dans l'autre monde il lui sera agréable de penser qu'il s'est rencontré sur la terre un pécheur comme elle, qui, une fois du moins, a prié pour le salut de son âme. Pourquoi ris-tu ? Tu ne le crois pas, athée. Mais qu'en sais-tu ? D'ailleurs, ta relation est infidèle : si tu as écouté ma prière, tu dois savoir que je n'ai pas prié pour la seule comtesse Du Barry ; voici ce que j'ai dit : « Donne, Seigneur, le repos à l'âme de la grande pécheresse qui fut la comtesse Du Barry, et à tous ses pareils » ; or c'est tout autre chose, car il y a beaucoup de grandes pécheresses qui lui ressemblent, beaucoup de gens aussi qui ont connu toutes les vicissitudes de la fortune et qui maintenant, dans l'autre monde, souffrent, gémissent et attendent. J'ai également prié alors pour toi, ainsi que pour les insolents et les effrontés, tes pareils, puisque tu tiens à savoir comment je prie...

— Allons, c'est bien, en voilà assez, prie pour qui tu voudras, que le diable t'emporte ! interrompit violemment le neveu. — C'est un érudit que nous avons là, vous ne le saviez pas, prince ? ajouta-t-il avec un sourire forcé : — à présent il ne fait que lire toutes sortes de livres et de mémoires...

— Votre oncle, après tout... n'est pas un homme dépourvu de sensibilité, observa le prince.

Il devait faire un effort sur lui-même pour adresser la parole au neveu, qui lui déplaisait extrêmement.

— Oh ! comme vous le vantez ! Voyez, il porte la main à sa poitrine et il fait la bouche en cœur, vos paroles l'ont tout de suite affriolé. Ce n'est pas un homme dépourvu de sensibilité, soit, mais c'est un fripon, voilà le malheur. De plus, il est adonné à la boisson et il a l'esprit détraqué, comme tout individu qui depuis plusieurs années se livre à l'ivrognerie. Il aime ses enfants, je veux bien le reconnaître, il respectait ma tante, sa défunte femme... Il a même de l'affection pour moi, et il ne m'a pas oublié dans son testament.

— Je ne te laisserai rien ! cria avec colère l'employé.

— Écoutez, Lébédéeff, commença d'un ton ferme le visiteur en se détournant du jeune homme, — je sais par expérience que, quand vous voulez, vous êtes un homme sérieux... J'ai fort peu de temps à moi, et si vous... Pardon, quels sont vos noms ? je les ai oubliés.

— Ti-ti-Timoféi.

— Et ?

— Loukianovitch.

Tout le monde dans la chambre se mit à rire.

— Il ment ! cria le neveu : — ici encore il faut qu'il mente ! Prince, il ne s'appelle pas du tout Timoféï Loukianovitch, mais bien Loukian Timoféïévitch. Allons, dis-moi, pourquoi as-tu menti ? Loukian ou Timoféï, n'est-ce pas tout un pour toi, et qu'est-ce que cela peut faire au prince ? Il ment sans la moindre nécessité, en vertu de l'habitude, je vous l'assure !

— Est-il possible que ce soit vrai ? demanda impatiemment le prince.

— Je m'appelle en effet Loukian Timoféïévitch, reconnut d'un air confus Lébédéff, qui baissa humblement les yeux et porta de nouveau la main à son cœur.

— Mais pourquoi donc avez-vous répondu comme vous l'avez fait ? Ah ! mon Dieu !

— Pour m'amoindrir moi-même, murmura Lébédéff en baissant la tête avec une humilité croissante.

— Eh, qu'est-ce que c'est que cet amoindrissement ? Si seulement je savais où trouver maintenant Kolia ! reprit le prince en faisant un mouvement comme pour se retirer.

— Je vais vous apprendre où est Kolia, dit le jeune homme.

— Non, non, non ! fit précipitamment Lébédéff.

— Kolia a passé la nuit ici, mais ce matin il est parti à la recherche de son général, que vous avez, Dieu sait pourquoi, prince, fait sortir de prison en payant ses dettes. Hier, le général

avait promis de venir loger ici et il n'est pas venu. Selon toute probabilité, il est allé coucher à l'hôtel de la Balance, tout près d'ici. Kolia est donc là, à moins qu'il ne se soit rendu à Pavlovsk, chez les Épantchine. Il avait de l'argent, et hier déjà il voulait y aller. Ainsi il ne peut être qu'à la Balance ou à Pavlovsk.

— À Pavlovsk, à Pavlovsk !... Mais allons au jardin... nous y prendrons du café...

Et Lébédèff, saisissant le prince par le bras, l'entraîna hors de la chambre. Ils traversèrent la cour et entrèrent dans un charmant petit jardin où, grâce au beau temps, tous les arbres avaient déjà revêtu leur parure d'été. Lébédèff fit asseoir le visiteur sur un banc de bois peint en vert, devant une table de même couleur dont le pied était fiché dans le sol, et il prit place en face de lui. Au bout d'un instant, on apporta le café. Le prince ne refusa pas d'en prendre. Le maître de la maison continuait à le regarder en plein visage avec une expression de servilité passionnée.

— Je ne connaissais pas encore votre intérieur, dit le prince, qui paraissait songer à tout autre chose.

— Or-orphelins, commença Lébédèff en donnant à sa physiologie un air de tristesse, mais il s'interrompit. Le prince regardait distraitemment devant lui, et, sans doute, avait déjà oublié ce qu'il venait de dire. Il s'écoula encore une minute ; Lébédèff attendait, les yeux toujours fixés sur le visiteur.

— Eh bien, quoi ? fit celui-ci s'arrachant à sa rêverie ; — ah, oui ! Voyons, vous savez vous-même, Lébédèff, de quoi il s'agit entre nous : c'est votre lettre qui m'a fait venir. Parlez.

L'employé se troubla, il voulut dire quelque chose, mais ne put proférer que des sons inintelligibles. Le prince attendait avec un triste sourire sur les lèvres.

— Je vous comprends fort bien, je crois, Loukian Timoféïévitch : vous ne m'attendiez certainement pas. Vous ne pensiez pas que je quitterais mon gîte au premier avis reçu de vous, et vous m'avez écrit pour l'acquit de votre conscience. Vous voyez pourtant que je suis venu. Allons, assez de finasseries, cessez de servir deux maîtres. Rogojine est ici depuis trois semaines, je sais tout. Avez-vous réussi à la lui vendre comme l'autre fois, oui ou non ? Dites la vérité.

— C'est lui-même, le monstre, qui l'a découverte, lui-même...

— Ne l'injuriez pas ; vous avez sans doute à vous plaindre de lui...

— Il m'a battu, roué de coups ! répondit avec une véhémence extraordinaire Lébédéff ; — à Moscou, il a lancé un chien contre moi, il a mis à mes trousses un lévrier, une terrible bête qui m'a donné la chasse tout le long d'une rue.

— Vous me prenez pour un petit enfant, Lébédéff. Dites-moi, c'est sérieusement qu'elle vient de le quitter à Moscou ?

— Sérieusement, sérieusement, et cette fois encore à la veille même de la noce. Il comptait déjà les minutes quand elle a filé à Pétersbourg. Arrivée ici, elle est venue immédiatement me trouver ; « Sauve-moi, Loukian, procure-moi un asile et ne dis rien au prince... » Elle vous craint, prince, encore plus que lui, et ici c'est de la haute sagesse !

Ce disant, Lébédèff, d'un air finaud, appuya son doigt sur son front.

— Et maintenant vous les avez rapprochés l'un de l'autre ?

— Excellentissime prince, comment pouvais-je... comment pouvais-je empêcher ce rapprochement ?

— Allons, assez, je saurai tout par moi-même. Dites-moi seulement où elle est maintenant. Chez lui ?

— Oh, non ! pas du tout ! Elle fait encore ménage à part. Je suis libre, dit-elle, et vous savez, prince, elle insiste beaucoup sur ce point. Je suis complètement libre, ne cesse-t-elle de répéter. Elle continue à habiter dans la Pétersbourgskaja, chez ma belle-sœur, comme je vous l'ai écrit.

— Elle y est en ce moment même ?

— Oui, à moins qu'elle ne soit à Pavlovsk : le beau temps l'aura peut-être décidée à se transférer à la campagne, chez Daria Alexievna. Je suis tout à fait libre, dit-elle. Pas plus tard qu'hier, elle a encore fait sonner bien haut sa liberté dans une conversation avec Nicolas Ardalionovitch. Mauvais signe ! ajouta en souriant Lébédèff.

— Kolia va souvent la voir ?

— C'est un garçon étourdi, inconcevable, et sans discrétion.

— Il y a longtemps que vous n'êtes allé chez elle ?

— J'y vais chaque jour, chaque jour.

— Alors vous y êtes allé hier ?

— N-non ; je n’y suis pas allé depuis trois jours.

— Quel dommage que vous ayez un peu bu, Lébédéff ! Sans cela, je vous demanderais quelque chose

— Soyez tranquille, je ne suis pas ivre du tout, répondit l’employé, qui s’apprêta à écouter.

— Dites-moi, comment était-elle quand vous l’avez quittée ?

— C’est une femme qui cherche...

— Qui cherche ?

— Elle a toujours l’air de chercher, comme si elle avait perdu quelque chose. L’idée seule de son prochain mariage lui répugne, elle y voit un affront pour elle. De lui elle se soucie comme d’une écorce d’orange, pas plus ; je me trompe, elle pense à lui avec crainte, avec terreur ; elle défend même qu’on aborde ce sujet d’entretien. Ils ne se voient que par nécessité... et il sent cela très-bien ! Mais il faut en passer par là !... Elle est inquiète, moqueuse, double, emportée...

— Double et emportée !

— La preuve qu’elle est emportée, c’est que, la fois passée, elle a failli me prendre aux cheveux pour une parole dite par moi. J’ai entrepris de la guérir par la lecture de l’Apocalypse.

— Comment ? demanda le prince, croyant avoir mal entendu.

— Par la lecture de l’Apocalypse. Cette dame a l’imagination inquiète, hé ! hé ! De plus, j’ai observé en elle un goût prononcé pour les sujets de conversation sérieux, quelque indifférents qu’ils soient. Elle les aime beaucoup, et c’est même la flatter que

de les traiter avec elle. Oui. Or je suis ferré sur l'explication de l'Apocalypse et je m'en occupe depuis quinze ans. Elle a reconnu avec moi que nous sommes à l'époque figurée par le troisième cheval, le noir, et par le cavalier qui tient en main une mesure, car dans notre siècle tout repose sur la mesure et sur les contrats, tous les hommes ne cherchent que leur droit : « Une mesure de froment pour un denier et trois mesures d'orge pour un denier... » Mais, avec cela, ils veulent aussi conserver un esprit libre, un cœur pur, un corps sain et tous les dons de Dieu. Or, en se fondant sur le droit seul, ils ne les conserveront pas, et ensuite viendra le cheval pâle et celui qui s'appelle Mort, puis l'enfer... Tel est le sujet de nos entretiens, lorsque nous nous trouvons ensemble, — et cela a fortement agi sur elle.

— Vous croyez vous-même à ces choses-là ? demanda le prince en jetant un regard étrange sur son interlocuteur.

— J'y crois et je les explique. Je suis un pauvre, un mendiant, un atome dans la circulation humaine. Qui respecte Lébédèff ? Il sert de cible à tout le monde ; chacun, pour ainsi dire, le bourre de coups de pied. Mais ici, dans cette explication, je suis l'égal d'un grand personnage. Tel est le pouvoir de l'esprit ! J'ai fait trembler un haut fonctionnaire... sur son fauteuil, en le touchant par l'esprit ! Il y a deux ans, à la veille de Pâques, Sa Haute Excellence, Nil Alexiévitch, dont j'étais alors le subordonné, voulut m'entendre et me fit exprès appeler dans son cabinet par Pierre Zakharitch. « Est-il vrai, me dit-il quand nous fûmes seul à seul, que tu expliques la prophétie relative à l'Antechrist ? — Oui », n'hésitai-je pas à répondre, et je me mis à commenter la vision allégorique de l'Apôtre. Il commença par sourire, mais les supputations numériques et les similitudes le firent trembler. Il me pria

de fermer le livre, me congédia et me porta sur le tableau des récompenses. Cela se passait au moment des fêtes de Pâques, et, huit jours plus tard, Nil Alexiévitch rendait son âme à Dieu.

— Qu'est-ce que vous dites, Lébédèff ?

— La vérité. Il a fait une chute en bas de sa voiture après son dîner... sa tempe a été donner contre une borne et il est mort immédiatement. C'était un homme de soixante-treize ans, au visage assez coloré, à la chevelure blanche ; il s'inondait d'eaux de senteur et souriait toujours, comme un petit enfant. Pierre Zakharitch se rappela alors mon entretien avec le défunt, « Tu l'avais prophétisé », me dit-il.

Le prince se leva. Lébédèff fut surpris, désappointé même, en voyant que son visiteur se préparait déjà à s'en aller.

— Vous êtes devenu fort indifférent, hé, hé ! osa-t-il observer avec une liberté respectueuse.

— Vraiment, je ne me sens pas très-bien, j'ai la tête lourde, c'est sans doute l'effet du voyage, répondit le prince en fronçant le sourcil.

— Si vous alliez à la campagne ? suggéra timidement Lébédèff.

Le prince restait pensif.

— Voyez-vous, moi-même je vais dans trois jours me transporter à la campagne avec tout mon monde. La santé du baby exige ce déplacement, et, pendant notre absence, on fera ici, dans la maison, toutes les réparations nécessaires. Je vais aussi à Pavlovsk.

— Vous aussi, vous allez à Pavlovsk ? demanda brusquement le prince. — Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Tout le monde ici va donc à Pavlovsk ? Et vous avez aussi là une maison de campagne, dites-vous ?

— Tout le monde ne va pas à Pavlovsk. Pour ce qui est de moi, Ivan Pétrovitch Ptitzine m'a cédé une des villas qu'il a acquises à bon marché. La localité est agréable, bien habitée ; on est là sur une hauteur, au milieu de la verdure ; la vie n'y coûte pas cher ; joignez à cela l'agrément d'entendre de la musique et vous comprendrez pourquoi tant de gens vont à Pavlovsk. Moi, du reste, je m'installerai dans un petit pavillon ; quant à la maison proprement dite...

— Vous l'avez louée ?

— N-n-non. Pas... pas tout à fait.

— Louez-la-moi, proposa soudain le prince.

Évidemment Lébédèff n'avait eu en vue que de lui faire dire cette parole. Depuis trois minutes cette idée hantait son esprit. Pourtant il n'était pas en peine de trouver un locataire : en ce moment déjà sa maison de campagne était occupée par un amateur de villégiature et celui-ci avait déclaré que peut-être il la louerait. Lébédèff savait fort bien que, dans l'espèce, ce « peut-être » équivalait à un « certainement ». Mais il songea tout à coup qu'il ferait une affaire très-avantageuse en louant sa villa au prince, ce à quoi l'autorisait pleinement le langage vague tenu par l'occupant actuel. « La chose prend une tournure toute nouvelle », pensa l'employé. La proposition du prince le transporta de joie, et, quand ce dernier lui demanda le prix, il fit un geste de la main pour écarter cette question.

— Allons, comme vous voudrez ; je m’informerai ; vous ne perdrez rien.

Tous deux sortaient déjà du jardin.

— Mais si vous... je pourrais... si vous le désiriez, très-honoré prince, je pourrais vous communiquer, sur ce même sujet, quelque chose de fort intéressant, murmura Lébédèff, qui, dans sa satisfaction, redoublait de cajoleries auprès du visiteur.

Celui-ci s’arrêta.

— Daria Alexievna possède aussi une petite villa à Pavlovsk.

— Eh bien ?

— Une certaine personne est liée avec elle, et, paraît-il, compte lui faire souvent visite à Pavlovsk. Elle a un but.

— Eh bien ?

— Aglaé Ivanovna...

— Oh, assez, Lébédèff ! interrompit le prince avec une sensation pénible, comme si on l’avait touché à un endroit douloureux.

— Tout cela... ne signifie rien. J’aimerais mieux savoir quand vous partirez. Pour moi, le plus tôt sera le mieux, car je suis descendu à l’hôtel...

Tout en causant, ils étaient sortis du jardin ; sans rentrer dans la maison, ils traversèrent la cour et s’approchèrent de la porte.

— Eh bien, voici ce qu’il y a de mieux à faire, répondit Lébédèff : — quittez votre hôtel, venez dès aujourd’hui loger chez moi, et, après-demain, nous partirons tous ensemble pour Pavlovsk.

— Je verrai, dit le prince d'un air songeur, et il se retira. Lébédoff le regarda s'éloigner, frappé de la distraction subite du visiteur, qui, en sortant, n'avait pensé ni à lui dire adieu, ni même à le saluer. Cet oubli devait d'autant plus étonner l'employé qu'il connaissait la politesse irréprochable du prince.

II • Chapitre 3

Il était déjà près de midi. Le prince savait que le seul membre de la famille Épantchine qu'il pouvait, — et encore tout au plus, — trouver à la ville, était le général, retenu à Pétersbourg par son service. S'il avait la chance de rencontrer Ivan Fédorovitch, peut-être celui-ci le prendrait-il avec lui pour l'emmener aussitôt à Pavlovsk, mais il y avait une visite que le prince tenait beaucoup à faire auparavant. Au risque de manquer le général et d'avoir à remettre au lendemain son voyage à Pavlovsk, il résolut d'aller à la recherche de la maison où il désirait tant se rendre.

En un sens, du reste, cette visite ne laissait pas d'être délicate pour lui, et il hésitait fort à accomplir une démarche qui lui paraissait risquée. La maison, il le savait, était située rue aux Pois, non loin de la Sadovaïa, et il se mit en route dans l'espoir que, chemin faisant, il aurait le temps de prendre une résolution définitive.

En arrivant à l'endroit où les deux rues se croisent, le prince s'étonna de son extraordinaire agitation ; il n'avait pas prévu que son cœur battrait si violemment. Une maison dont il était encore éloigné attira son attention, probablement parce qu'elle offrait un aspect particulier. Plus tard le prince se rappela qu'il s'était dit :

« C'est certainement cette maison-là. » Il s'approcha avec une curiosité extrême pour vérifier sa conjecture, sentant qu'il lui serait fort désagréable d'avoir deviné juste. C'était une grande et sombre maison de trois étages ; dénuée de tout cachet artistique, elle attristait le regard par le ton vert sale de sa façade. Quelques demeures semblables, bâties à la fin du siècle dernier, subsistent encore (en fort petit nombre, il est vrai) avec leur physionomie primitive dans ces rues de Pétersbourg où tout se transforme si vite. Solidement construites, elles se font remarquer par l'épaisseur de leurs murs et l'excessive rareté de leurs croisées. Au rez-de-chaussée, le plus souvent occupé par une boutique de changeur, les fenêtres sont parfois grillées. Le skopetz a son appartement au-dessus du local où il exerce son commerce. Au dehors comme au dedans, on sent là quelque chose de sec, d'inhospitalier et de mystérieux. D'où provient cette impression ? il serait difficile de l'expliquer. Cela tient sans doute à l'ensemble des lignes architecturales. Ces maisons sont presque exclusivement habitées par des marchands. Au moment où il approchait de la grand'porte, le prince y vit un écriteau ainsi conçu : « Maison de Rogojine, bourgeois notable héréditaire. »

Triomphant de ses hésitations, il ouvrit la porte vitrée, qui se referma bruyamment sur lui, et il monta au deuxième étage par un escalier de parade en pierre. Cet escalier obscur et grossièrement construit était enfermé dans une cage peinte en rouge. Le prince savait que Rogojine occupait avec sa mère et son frère tout le second étage de cette maison maussade. Le domestique qui vint ouvrir introduisit le visiteur sans l'annoncer, et Muichkine eut à marcher longtemps à la suite de son guide. Ils traversèrent d'abord une salle de parade lambrissée de marbre, parquetée de chêne et garnie d'un lourd mobilier dans le style de 1820 ; puis ils

s'engagèrent dans un dédale de petites pièces qui n'étaient pas de plain-pied les unes avec les autres ; sans cesse il leur fallait monter ou descendre deux ou trois marches. À la fin ils frappèrent à une porte que Parfène Séménitch ouvrit lui-même. En apercevant le prince, il pâlit et resta pendant un certain temps comme pétrifié ; son regard avait une fixité effarée, et le sourire qui crispait ses lèvres indiquait le comble de la stupeur : l'apparition de Muichkine semblait lui faire l'effet d'un événement impossible, presque d'un miracle. Cela même étonna le visiteur, qui, pourtant, s'était attendu à quelque chose de pareil.

— Parfène, je suis peut-être venu mal à propos, je vais m'en aller, dit-il d'un air confus.

— Non, non, tu es venu à propos ! répondit Rogojine, reprenant enfin conscience de lui-même, — entre, je te prie !

Ils se tutoyaient. À Moscou, ils s'étaient vus fréquemment, et même plusieurs des moments qu'ils avaient passés ensemble leur avaient laissé à tous deux une impression ineffaçable. Maintenant ils se retrouvaient en face l'un de l'autre après une séparation de plus de trois mois.

Le visage de Rogojine était toujours pâle et légèrement convulsé. Quoiqu'il eût fait entrer le visiteur, il restait en proie à une agitation extraordinaire. Tandis qu'il invitait le prince à s'asseoir près de la table, celui-ci par hasard se retourna vers lui et surprit dans son regard une expression si étrange qu'il s'arrêta net. En même temps, un souvenir récent, sombre et pénible revint à l'esprit de Muichkine. Debout, immobile, il considéra pendant quelque temps les yeux de Rogojine, lesquels, dans le premier moment, parurent briller d'un éclat plus vif encore. À la fin,

Parfène Séménitch sourit, mais il était un peu troublé et comme interdit.

— Pourquoi me regardes-tu si fixement ? murmura-t-il ; — assieds-toi !

Le prince s'assit.

— Parfène, dit-il, — parle-moi franchement, savais-tu ou ne savais-tu pas que je viendrais aujourd'hui à Pétersbourg ?

— Je me doutais bien que tu viendrais, répondit Rogojine, — et tu vois que je ne me trompais pas, continua-t-il avec un sourire aigre, — mais comment pouvais-je savoir que tu arriverais aujourd'hui ?

Il prononça ces mots avec une sorte de brusquerie irritée qui ajouta encore à l'étonnement et à l'embarras du visiteur.

— Quand même tu l'aurais su, pourquoi te fâcher ainsi ? reprit doucement le prince.

— Mais toi, à quel propos m'adresses-tu cette question ?

— Tantôt, en sortant du wagon, j'ai aperçu une paire d'yeux tout pareils à ceux que tu dardais sur moi par derrière il y a un instant.

— Bah ! À qui donc appartenaien-ils ? murmura d'un air louche Rogojine.

Le prince crut remarquer qu'il frissonnait.

— Je ne sais pas ; c'était dans la foule, il se peut même que j'aie été dupe d'une illusion ; je suis maintenant sujet à cela. Ami

Parfène, je me sens presque dans l'état où j'étais il y a cinq ans, lorsque j'avais des attaques.

— Eh bien, en effet, tu as peut-être eu la berlue ; je ne sais pas... dit entre ses dents Rogojine.

Malgré ses efforts pour donner à son visage une expression bienveillante, le sourire affable qu'il avait en ce moment sur les lèvres jurait avec l'ensemble de sa physionomie.

— Alors tu vas retourner à l'étranger ? demanda-t-il, puis tout à coup il ajouta : — Te rappelles-tu notre voyage en wagon de Ps-koff à Pétersbourg, l'automne dernier ? Tu te souviens de ton manteau et de tes guêtres ?

Et Parfène Séménitch éclata soudain d'un rire cette fois franchement haineux ; on aurait dit qu'il était bien aise de donner ainsi une issue à sa colère.

— Tu t'es fixé ici définitivement ? interrogea le prince en parcourant des yeux le cabinet.

— Oui, je suis chez moi. Où veux-tu donc que j'habite ?

— Nous ne nous étions pas vus depuis longtemps. J'ai entendu raconter à ton sujet d'étranges choses.

— Qu'est-ce qu'on ne raconte pas ? répliqua sèchement Rogojine.

— Pourtant tu as licencié toute ta bande, tu restes dans la maison paternelle, tu ne fais pas de fredaines. C'est bien. La maison est-elle à toi ou vous appartient-elle en commun ?

— Elle est à ma mère. Le corridor sépare son appartement du mien.

— Et où loge ton frère ?

— Mon frère Sémen Séménitch habite dans le pavillon.

— il est marié ?

— il est veuf. Pourquoi tiens-tu à savoir cela ?

Le prince le regarda sans répondre ; il était devenu soudain pensif et probablement n'avait pas entendu la question de Rogojine. Celui-ci ne la renouvela pas et attendit. Il y eut un silence.

— Tout à l'heure, étant encore à cent pas de cette maison, j'ai deviné que c'était la tienne, dit le prince.

— Comment cela ?

— Je ne le sais pas bien. Ta maison a la physionomie de toute votre famille ; les Rogojine, en y habitant, semblent l'avoir marquée de leur empreinte ; mais si tu me demandes comment je suis arrivé à cette conclusion, je ne puis te l'expliquer. C'est sans doute un délire. J'ai peur même en voyant comme cela m'agite. Auparavant je ne me serais même pas imaginé que tu demeurerai dans une telle maison, et sitôt que je l'eus aperçue, je me dis : « Ce doit être là sa demeure ! »

— Vraiment ! fit avec un sourire vague Parfène Séménitch, qui n'avait pas compris grand'chose à la pensée obscure du prince. — C'est mon grand-père qui a fait bâtir cette maison, observa-t-il. — Des skoptzi, les Khloudiakoff, y ont toujours habité, et nous en avons encore pour locataires à présent.

— Quelle obscurité ! Il ne fait pas gai chez toi, dit le visiteur en examinant de nouveau le cabinet.

C'était une vaste pièce, haute, sombre et encombrée de meubles ; on y voyait surtout de grandes tables à écrire, des bureaux, des armoires remplies de livres d'affaires et de papiers. Un large divan en maroquin rouge servait évidemment de lit à Rogojine. Sur la table près de laquelle Parfène Séménitch l'avait fait asseoir, le prince aperçut deux ou trois livres dont l'un, l'Histoire de Solovieff, était ouvert ; un signet marquait l'endroit où le lecteur s'était interrompu. Aux murs étaient suspendus dans des cadres en partie dédorés quelques tableaux à l'huile tellement enfumés qu'on pouvait difficilement en reconnaître les sujets. Un portrait de grandeur naturelle attira l'attention du prince : il représentait un quinquagénaire vêtu d'une redingote de coupe allemande, mais à longs pans ; le personnage figuré sur cette toile portait au cou deux médailles, il avait la barbe blanche, courte et clair-semée, le visage jaune et sillonné de rides, le regard défiant, sournois et chagrin.

— Ce n'est pas ton père ? demanda le prince.

— Si, c'est lui, répondit avec un sourire désagréable Rogojine, comme s'il eût pensé que le visiteur faisait cette question pour décocher ensuite quelque plaisanterie désobligeante à l'adresse du défunt.

— Ce n'était pas un vieux-croyant ?

— Non, il allait à l'église, mais la vérité est qu'il manifestait des préférences pour l'ancien culte. Il tenait aussi les skoptzi en grande estime. Cette pièce était son cabinet avant de devenir le mien. Pourquoi m'as-tu demandé si c'était un vieux-croyant ?

— Ta noce aura lieu ici ?

— O-oui, répondit Parfène Séménitch, qui frissonna presque à cette question inattendue.

— Ce sera bientôt ?

— Tu sais toi-même si cela dépend de moi.

— Parfène, je ne suis pas ton ennemi et je ne veux te traverser en rien. Je te le répète maintenant, comme je te l'ai déjà déclaré une fois, dans une circonstance analogue à celle-ci. Quand ton mariage se préparait à Moscou, ce n'est pas moi qui l'ai empêché, tu le sais. La première fois, elle-même s'est, pour ainsi dire, échappée de dessous la couronne, et est accourue vers moi, me priant de la « sauver » de toi. Je te cite ses propres paroles. Plus tard, elle m'a quitté à mon tour ; tu l'as retrouvée, et, au moment où tu allais la conduire à l'autel, elle t'a de nouveau planté là, dit-on, pour se réfugier ici. Est-ce vrai ? Lébédéeff me l'a écrit, voilà pourquoi je suis venu. Quant au raccommodement qui a eu lieu ici entre vous, j'en ai eu la première nouvelle hier en wagon ; j'ai appris cela par un de tes anciens amis, Zaliojeff, si tu veux le savoir. En me rendant à Pétersbourg, j'avais un but : je voulais la décider à aller à l'étranger, dans l'intérêt de sa santé ; le corps et l'âme sont très-malades chez elle, la tête surtout, et, à mon avis, elle a besoin de grands soins. Mon intention n'était pas de la conduire moi-même à l'étranger : je l'aurais fait partir, mais je ne l'aurais pas accompagnée. Je te dis la vérité vraie. Si, en effet, vous êtes maintenant remis ensemble, je ne me montrerai pas devant ses yeux et ne te ferai plus aucune visite. Tu sais toi-même que je ne cherche pas à te tromper, car j'ai toujours été sincère avec toi. Jamais je ne t'ai caché ma manière de voir à ce sujet, et

je t'ai toujours dit que ton mariage avec elle causerait infailliblement sa perte. À toi aussi il sera fatal... peut-être encore plus qu'à elle. Si vous vous brouilliez de nouveau, j'en serais fort content, mais personnellement je ne ferai rien pour vous désunir. Sois donc tranquille et ne me soupçonne pas. D'ailleurs, tu sais toi-même si j'ai jamais été ton rival dans le sens véritable du mot, même quand elle s'est réfugiée auprès de moi. Voilà que tu ris ; je sais ce qui te fait rire. Oui, nous avons vécu là-bas, séparés l'un de l'autre, habitant chacun une ville différente, et tu es parfaitement instruit de tout cela. Je t'ai déjà expliqué que « je ne l'aime pas d'amour, mais de compassion ». Je crois la définition exacte. Tu m'as dit alors que tu comprenais ces mots ; est-ce vrai ? Les as-tu compris ? Quelle expression de haine il y a dans ton regard ! Je suis venu pour te mettre l'esprit en repos, car toi aussi, tu m'es cher. Je t'aime beaucoup, Parfène. Maintenant, je m'en vais et je ne reviendrai jamais. Adieu.

Le prince se leva.

Rogojine ne bougea point de sa place.

— Reste encore avec moi, dit-il doucement en appuyant sa tête sur sa main droite : — je ne t'ai pas vu depuis longtemps.

Le visiteur s'assit. La conversation fut momentanément interrompue.

— Quand tu n'es pas devant moi, je me prends aussitôt à te haïr, Léon Nikolaïévitch. Durant ces trois mois que j'ai passés sans te voir, j'étais à chaque instant furieux contre toi, et je t'aurais volontiers empoisonné. C'est la vérité. Maintenant, il n'y a pas un quart d'heure que tu es avec moi, et déjà toute ma haine

disparaît, tu me redeviens aussi cher qu'autrefois. Reste donc encore un moment...

— Lorsque je suis avec toi, tu me crois, mais je ne t'ai pas plutôt quitté que le soupçon succède chez toi à la confiance. Tu es tout le portrait de ton père ! répondit le prince avec un sourire amical.

Il s'efforçait de cacher le sentiment qu'il éprouvait.

— Je crois à ta voix quand nous sommes ensemble. Je comprends bien qu'on ne peut pas nous mettre sur la même ligne, toi et moi...

— Pourquoi as-tu ajouté cela ? Et voilà que tu es encore fâché, dit le prince, en fixant un regard étonné sur Rogojine.

— Mais ici, mon ami, on ne demande pas notre avis, on a décidé sans nous consulter, reprit Parfène Séménitch, et, après un silence, il poursuivit à voix basse : — chacun de nous a même sa façon particulière d'aimer, c'est-à-dire que nous différons en tout l'un de l'autre. Tu dis que tu as pour elle un amour de compassion. Elle ne m'inspire à moi aucun sentiment de ce genre. D'ailleurs, elle me déteste au plus haut point. À présent, je rêve d'elle chaque nuit : il me semble toujours la voir se moquant de moi avec un autre. C'est ainsi, mon ami. Elle va être ma femme et elle ne se soucie pas plus de moi que du soulier qu'elle vient de quitter. Le croiras-tu ? je ne l'ai pas vue depuis cinq jours, parce que je n'ose lui faire visite, « Pourquoi es-tu venu ? » me demanderait-elle. C'est peu qu'elle m'ait couvert de honte...

— Comment t'a-t-elle couvert de honte ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Comme s'il ne le savait pas ! Mais, voyons, elle m'a quitté pour s'enfuir avec toi, elle s'est échappée « de dessous la couronne », ce sont les expressions mêmes dont tu t'es servi tout à l'heure.

— Mais toi-même tu ne crois pas que...

— Est-ce qu'elle ne m'a pas déshonoré à Moscou avec un officier, avec Zemtujnikoff ? Je sais de science certaine qu'elle m'a déshonoré, et cela après avoir fixé elle-même le jour de la cérémonie nuptiale.

— C'est impossible ! s'écria le prince.

— Je le sais positivement, reprit avec conviction Rogojine. — Elle n'est pas ainsi, diras-tu ? Mon ami, il ne faut pas dire cela, c'est simplement absurde. Avec toi elle ne sera pas ainsi, une pareille chose lui fera horreur ; mais avec moi il en est tout autrement. Tu peux en être sûr. Elle me considère comme la dernière des vermines. Son affaire avec Keller n'a été pour elle qu'une façon de se moquer de moi. Mais tu ne sais pas encore le tour qu'elle m'a joué à Moscou ! Et combien d'argent j'ai dépensé !...

— Mais... comment donc l'épouses-tu maintenant ?... Que feras-tu après ? demanda le prince avec terreur.

Un regard sinistre fut la seule réponse de Rogojine.

— Il y a aujourd'hui cinq jours que je n'ai été chez elle, continua-t-il après un instant de silence. — Je crains toujours qu'elle ne me mette à la porte. Je suis encore ma maîtresse, dit-elle, si je veux, je te chasserai définitivement et j'irai à l'étranger (elle m'a dit qu'elle irait à l'étranger, observa-t-il comme entre parenthèses, et ses yeux se fixèrent avec une expression particulière

sur ceux du prince) ; quelquefois, à la vérité, elle se contente de me faire peur et de se moquer de moi. Mais, à d'autres moments, elle fronce les sourcils, prend une mine sévère, ne prononce pas une parole ; voilà ce que je crains. Je ne me présenterai pas les mains vides, décidai-je un jour : eh bien, elle m'a accueilli par des railleries et ensuite s'est mise en colère. Je lui apportais un châle comme peut-être elle n'en avait pas encore vu, quoiqu'elle ait vécu dans le luxe autrefois ; elle en a fait cadeau à sa femme de chambre Katka. Et pas moyen de risquer le moindre mot pour demander quand notre mariage aura lieu ! Quelle position que celle d'un prétendu qui n'ose pas aller voir sa future ! Je reste ici et, quand je ne puis plus y tenir, je vais rôder le plus secrètement possible aux abords de sa maison, ou je me cache quelque part dans un coin. Une fois, après être demeuré ainsi en faction devant sa porte presque jusqu'à l'aurore, je crus remarquer quelque chose. Elle, de son côté, m'aperçut par la fenêtre : « Qu'est-ce que tu me ferais, dit-elle, si tu découvrais que je te trompe ? » Je ne pus m'empêcher de lui répondre : « Tu le sais toi-même. »

— Qu'est-ce qu'elle sait ?

— Eh ! le sais-je ? reprit avec un rire sardonique Parfène Sé-ménitch. — Dans le temps, à Moscou, j'ai eu beau l'espionner, je n'ai pu la surprendre avec personne. Un jour je lui dis : « Tu as promis de m'épouser, tu vas entrer dans une famille honnête, et sais-tu, toi, ce que tu es ? Voici ce que tu es ! »

— Tu le lui as dit ?

— Oui.

— Eh bien ?

« Bien loin de vouloir être ta femme, répondit-elle, je ne consentirais peut-être pas à te prendre pour laquais. — N'importe, repris-je, je ne m'en irai pas d'ici ! — Eh bien, répliqua-t-elle, je vais faire venir Keller, je lui parlerai et il te jettera à la porte. » Je m'élançai sur elle et je la meurtris de coups.

— Ce n'est pas possible ! s'écria le prince.

— Je te dis la vérité, poursuivit d'une voix douce Rogojine, dont, pourtant, les yeux étincelaient. — Pendant trente-six heures je restai sans dormir, sans manger, sans boire, je ne quittai pas sa chambre, je m'agenouillai devant elle. « Je mourrai, lui dis-je, je ne m'en irai pas avant que tu m'aies pardonné, et si tu donnes ordre de m'expulser, je me jetterai à l'eau, car que ferai-je désormais sans toi ? » Durant toute cette journée-là, elle fut comme une folle : tour à tour elle pleurait, prenait un couteau pour me tuer, ou m'accablait d'injures. Elle appela Zaliojeff, Keller, Zemtujnikoff, etc., me montra à eux et me fit honte devant tout ce monde. « Messieurs, allons tous ensemble au théâtre, qu'il reste ici, puisqu'il ne veut pas s'en aller, ce n'est pas lui qui m'empêchera de sortir. Je vais donner des ordres pour qu'on vous serve du thé, Parfène Séménitch, car vous devez avoir faim, n'ayant rien mangé aujourd'hui. » Elle revint seule du théâtre. « Ce sont des poltrons et des lâches, commença-t-elle, ils ont peur de toi et veulent m'effrayer : il ne s'en ira pas, disent-ils, il vous assassinera peut-être. Eh bien, quand j'irai me coucher, je ne fermerai pas la porte de ma chambre ; voilà comme j'ai peur de toi ! Il faut que tu le saches et que tu le voies ! As-tu pris du thé ? — Non, répondis-je, et je n'en prendrai pas. — Tu mets de l'amour-propre à bouder contre ton ventre, mais cela ne te va guère, » Et elle fit comme elle l'avait dit : elle ne ferma point sa

porte. Le lendemain, au sortir de sa chambre à coucher, elle m'interpella en riant : « Tu es fou sans doute ? Ainsi, tu veux te laisser mourir de faim ? — Pardonne-moi, lui dis-je. — Je ne veux pas te pardonner, je ne t'épouserai pas, c'est dit. Se peut-il que tu aies passé la nuit entière sur ce fauteuil, que tu n'aies pas dormi ? — Non, je n'ai pas dormi. — Quel homme intelligent ! Et tu ne veux toujours pas boire de thé, tu ne veux pas dîner ? — Je te l'ai dit, je ne prendrai rien ; pardonne-moi ! — Si seulement tu savais combien cela te va mal ! reprit-elle, c'est comme une selle sur le dos d'une vache ! Tu crois peut-être m'effrayer, mais qu'est-ce que cela me fait que tu te privas de nourriture ? Libre à toi de ne pas manger, je m'en moque un peu ! » Elle se fâcha, mais ce ne fut pas pour longtemps et bientôt elle se remit à plaisanter. Je m'étonnai même de trouver en elle si peu de colère, car c'est une femme haineuse et vindicative. Une explication me vint alors à l'esprit : elle me méprise trop, pensai-je, pour pouvoir me garder longtemps rancune. Et c'est la vérité. « Sais-tu, me demanda-t-elle, ce que c'est que le pape de Rome ? — J'en ai entendu parler, répondis-je. — Tu n'as pas appris l'histoire universelle, Parfène Séménovitch ? — Je n'ai rien appris. — Eh bien, voici une chose que je vais te donner à lire : un pape était fâché contre un empereur et, avant d'obtenir son pardon, celui-ci dut rester trois jours sans boire, sans manger, agenouillé, pieds nus, devant le palais du pape. Pendant les trois jours que cet empereur passa à genoux, quelles furent, selon toi, ses pensées ? Quels serments fit-il au fond de son âme ?... Mais attends, ajouta-t-elle, je te lirai cela moi-même ! » Elle courut chercher un livre ; « C'est de la poésie », dit-elle, et elle se mit à me lire un monologue en vers dans lequel cet empereur abreuvé d'humiliations jurait de se venger du pape. « Est-il possible que cela ne te plaise pas, Parfène

Séménitch ? — Tout ce que tu viens de lire est très-juste, répondis-je. — Ah ! tu trouves que c'est juste ; par conséquent, peut-être que toi-même tu te dis : Quand elle sera ma femme, je lui ferai payer tout ça ! — Je ne sais pas, repris-je, peut-être est-ce mon idée en effet. — Comment, tu ne sais pas ? — Non, je ne sais pas, ce n'est point à cela que je pense maintenant. — Et à quoi penses-tu donc maintenant ? — Vois-tu, quand tu te lèves de ta place, quand tu passes à côté de moi, je te regarde et je te suis des yeux ; j'entends le froufrou de ta robe et mon cœur défaille dans ma poitrine ; tu quittes la chambre, je me rappelle toutes tes paroles avec l'intonation de chacune d'elles ; durant toute cette nuit je n'ai pensé à rien, je ne cessais d'écouter le bruit de ta respiration, j'ai remarqué que tu t'es remuée deux fois en dormant... — Mais les coups que tu m'as donnés, ricana-t-elle, tu n'y penses pas, tu les as oubliés ? — Peut-être bien que je n'y pense pas, je n'en sais rien. — Et si je ne te pardonne pas, si je refuse de t'épouser ? — Je te l'ai dit, je me noierai. — Tu me tueras peut-être auparavant. » En prononçant ces mots, elle devint songeuse. Ensuite elle se fâcha et sortit. Une heure après, je la vis reparaître, elle était fort sombre. « Parfène Séménovitch, me dit-elle, je t'épouserai, non que j'aie peur de toi, mais parce qu'il m'est égal de me perdre. D'ailleurs, autant cela qu'autre chose ! Assieds-toi, on va te servir à dîner. Et quand je t'aurai épousé, je te serai fidèle, n'en doute pas. » Elle s'arrêta un instant, puis reprit : « Après tout, tu n'es pas un laquais, comme je l'avais cru jusqu'à présent. » Elle fixa alors le jour de notre mariage, et, la semaine suivante, elle me planta là pour venir ici demander un asile à Lébédéff. Quand je la retrouvai à Pétersbourg, elle me dit : « Je ne renonce pas absolument à t'épouser, je veux seulement attendre autant qu'il me plaira, parce que je suis toujours ma maîtresse.

Tu peux faire de même, si bon te semble. » Voilà quelles sont à présent nos relations... Qu'est-ce que tu penses de tout cela, Léon Nikolaïévitch ?

— Toi-même, qu'en penses-tu ? demanda le prince, les yeux tristement fixés sur Rogojine.

— Mais est-ce que je pense ? s'écria ce dernier.

Il voulait encore ajouter quelque chose et pourtant il se tut : aucune parole n'aurait pu rendre le tourment qu'il éprouvait.

Le visiteur se leva avec l'intention de se retirer.

— Quoi qu'il en soit, je ne me mettrai pas sur ton chemin, dit-il à voix basse.

Ces mots prononcés d'un air distrait semblaient moins s'adresser à Rogojine que répondre à une pensée secrète du prince.

— Sais-tu ce que je vais te dire ? fit tout à coup Parfène Séménitch avec une animation dont témoignait l'éclat de ses yeux : — je ne comprends pas que tu me la cèdes ainsi ! Est-ce que tu as complètement cessé de l'aimer ? Auparavant tu étais tourmenté, je le voyais bien. Pourquoi donc es-tu accouru si précipitamment à Pétersbourg ? Par compassion ? (Et un sourire méchant fit grimacer son visage.) Hé, hé !

— Tu penses que je te trompe ? demanda le prince.

— Non, je te crois ; seulement, je n'y comprends rien. Autant que j'en puis juger, ta compassion est encore plus intense que mon amour.

L'altération de ses traits ne laissait aucun doute sur la colère qui l'agitait.

— L'amour et la haine se confondent chez toi, remarqua en souriant le prince, — mais l'amour passera, et alors ce sera peut-être encore pire. Je te dis, ami Parfène...

— Que je l'assassinerai ?

Le prince frissonna.

— Tu la haïras violemment à cause de l'amour que tu éprouves maintenant pour elle et de toutes les souffrances que tu endures en ce moment. Ce qui m'étonne on ne peut plus, c'est qu'elle consente encore à devenir ta femme. Hier, quand j'ai appris cela, j'ai eu peine à y croire, et il m'en est resté une impression des plus pénibles. Deux fois déjà elle a refusé de t'épouser, au moment de recevoir la bénédiction nuptiale elle a pris la fuite, sans doute elle obéissait à un pressentiment !... Qu'est-ce donc qui maintenant la pousse à t'accorder sa main ? Ton argent ? C'est absurde. D'ailleurs, tu dois déjà avoir passablement ébréché ta fortune. Le simple désir de se marier ? Mais elle pourrait faire un autre choix. N'importe qui serait pour elle un meilleur parti que toi, car tu l'assassineras, et peut-être ne le comprend-elle que trop bien maintenant. L'ardeur de ton amour ? Il se peut que ce soit cela en effet... J'ai entendu dire qu'il y a des femmes qui tiennent précisément à être aimées ainsi... mais...

Le prince, pensif, n'acheva pas sa phrase.

— Pourquoi as-tu encore souri en regardant le portrait de mon père ? demanda Rogojine, qui observait avec une extrême atten-

tion les moindres changements de physionomie dont le visage de son interlocuteur lui offrait le spectacle.

— Pourquoi j'ai souri ? L'idée m'était venue que, sans ce malheureux amour qui a fait dérailler ton existence, tu serais devenu tout pareil à ton père, et cela en fort peu de temps. Tu resterais cloîtré dans cette maison, seul avec une femme obéissante et muette ; tu n'ouvrirais la bouche que pour prononcer de loin en loin quelque parole sévère ; tu te défierais de tout le monde et tu ne sentirais même pas le besoin de te confier à quelqu'un ; sombre et taciturne, tu te contenterais de gagner de l'argent. Tout au plus, arrivé au déclin de l'âge, tu vanterais parfois les vieux livres et tiendrais pour le signe de la croix fait avec deux doigts...

— Moque-toi. Ce que tu me dis là, elle me l'a dit mot pour mot dernièrement, après avoir aussi contemplé ce portrait. C'est prodigieux comme vous vous accordez maintenant en tout...

— Mais est-ce qu'elle est déjà venue chez toi ? questionna avec curiosité le prince.

— Oui. Elle considéra longuement le portrait, m'interrogea au sujet du défunt. « Voilà ce que tu aurais été, finit-elle par me dire en souriant ; tu as des passions fortes, Parfène Séménitch, des passions qui te conduiraient vite en Sibérie, aux travaux forcés, si tu n'avais pas aussi de l'intelligence, mais tu es fort intelligent. (Le croiras-tu ? elle a dit cela, c'était la première fois que je l'entendais parler ainsi !) Tu renoncerais vite aux folies de jeunesse, et, comme tu es un homme dépourvu d'instruction, tu te mettrais à amasser de l'argent ; tu resterais, comme ton père, dans cette maison avec tes skoptzi ; peut-être, à la fin, te convertirais-tu toi-

même à leur religion ; tu aimerais tant les richesses que tu ferais une fortune non pas de deux millions, mais de dix, quitte ensuite à mourir de faim sur tes sacs d'or, car tu es extrême en tout. » Je te répète presque textuellement ses paroles. Jamais encore elle ne m'avait tenu un pareil langage ! Elle me parle toujours de riens ou me décoche des railleries ; dans cette circonstance même elle commença en riant, mais ensuite son visage s'assombrit ; elle visita toute cette demeure, et elle paraissait effrayée. « Je changerai tout cela, lui dis-je, je transformerai complètement cette maison ou j'en achèterai une autre, quand nous nous marierons. — Non, non, répondit-elle, il ne faut faire ici aucun changement, nous conserverons cette installation. Je veux vivre près de ta mère, lorsque je serai ta femme. » Je la présentai à ma mère ; elle lui témoigna un respect vraiment filial. La pauvre femme est malade, il y a deux ans que ses facultés intellectuelles sont altérées, et, depuis la mort de mon père, elle est tout à fait comme un enfant ; muette, impotente, elle se borne à saluer d'une inclination de tête ceux qui la visitent. Je crois bien que, si on ne lui donnait pas à manger, elle resterait des trois jours sans s'en apercevoir. Je pris la main droite de ma mère et lui joignis les doigts : « Bénissez-la, matouchka, dis-je, elle va m'épouser. » Elle baisa avec sentiment la main de la vieille. « Ta mère a certainement beaucoup souffert », me dit-elle. Le livre que voici attira son attention : « Eh bien, fit-elle, tu t'es mis à la lecture de l'histoire russe ? (Elle-même m'avait justement dit à Moscou : « Tu devrais t'instruire un peu, lire au moins l'Histoire russe de Solovieff, tu ne sais rien du tout. ») Tu as raison, approuva-t-elle, continue. Si tu veux, je te donnerai moi-même une liste des ouvrages que tu dois lire avant tous les autres. « Et jamais, jamais jusqu'alors elle

ne m'avait parlé de la sorte, si bien que ce langage me stupéfia ; pour la première fois je respirai comme un homme vivant.

— J'en suis enchanté, Parfène, enchanté, dit le prince avec une satisfaction sincère. — Qui sait ? Dieu mettra peut-être l'union entre vous.

— Cela n'arrivera jamais ! fit Rogojine d'un ton véhément.

— Écoute, Parfène, si tu l'aimes tant, se peut-il que tu ne veuilles pas mériter son estime ? Et si tu le veux, se peut-il que tu ne l'espères pas ? Tout à l'heure, j'ai dit que je trouvais incompréhensible qu'elle consentit à t'épouser ; mais, quoique je ne puisse m'expliquer le fait, une chose pourtant reste incontestable pour moi, c'est qu'il doit y avoir à cela une cause suffisante, rationnelle. Elle est convaincue de ton amour, mais elle est, à coup sûr, persuadée aussi que tu possèdes certaines qualités. Il ne peut pas en être autrement ! Le récit que tu viens de faire confirme cette assertion. Tu dis toi-même qu'elle a pu te tenir un langage tout différent de celui auquel elle t'avait accoutumé. Tu es soupçonneux et jaloux, c'est pourquoi tu as exagéré tout ce que tu as remarqué de mauvais. Certes, elle ne te juge pas aussi défavorablement que tu le dis. Autrement, t'épouser, ce serait pour elle, en quelque sorte, se noyer de propos délibéré ou aller, en connaissance de cause, au-devant du couteau. Est-ce que c'est possible ? Qui va, sciemment, chercher la mort ?

Parfène écouta jusqu'à la fin avec un sourire amer les chaleureuses paroles de son interlocuteur. Sa conviction paraissait inébranlable.

— Quel sombre regard tu fixes en ce moment sur moi, Parfène ! fit le prince péniblement impressionné.

— Se noyer ou aller au-devant du couteau ! dit Rogojine, sortant enfin de son mutisme. — Hé ! mais elle m'épouse parce qu'elle s'attend bien à périr de ma main ! Vraiment, prince, se peut-il que tu n'aies pas encore deviné de quoi il retourne ?

— Je ne te comprends pas.

— Peut-être bien qu'en effet il ne comprend pas, hé, hé ! On prétend que tu... n'es pas comme tout le monde. Elle en aime un autre, voilà le fait ! Elle l'aime maintenant tout comme elle est maintenant aimée de moi. Et cet autre, sais-tu qui il est ? C'est toi ! Eh bien, tu l'ignoris ?

— Moi !

— Oui. Son amour pour toi a pris naissance le jour de sa fête. Seulement, elle juge un mariage avec toi impossible, parce qu'elle te couvrirait de honte et ferait le malheur de ta vie. « On sait qui je suis », dit-elle. Elle n'a jamais varié jusqu'à présent dans son langage. Elle-même m'a déclaré cela en face, sans détours. Toi, elle craint de te perdre et de te déshonorer, mais, en ce qui me concerne, aucun scrupule de ce genre ne l'arrête ; moi, on peut m'épouser, — voilà la considération dont elle m'honore, note aussi cela !

— Mais comment se fait-il qu'elle t'ait quitté pour se réfugier auprès de moi et qu'ensuite... ?

— Elle soit revenue à moi ! Hé ! mais en est-on encore à compter les fantaisies qui lui viennent tout d'un coup à l'esprit ? Actuellement elle se trouve dans une sorte d'état fébrile. Un jour elle me crie : « Je t'épouse comme je me jetterais à l'eau. Marions-nous bien vite ! » Elle-même hâte les préparatifs, fixe la

date de la cérémonie ; puis, quand le moment approche, elle s'effraye, ou d'autres idées lui passent par la tête. Dieu le sait, tu l'as bien vu : elle pleure, elle rit, elle s'agite fiévreusement. Et si elle s'est sauvée loin de toi, qu'y a-t-il là d'étonnant ? Elle t'a quitté parce qu'elle a reconnu combien elle t'aimait. Elle n'était plus capable de résister à sa passion. Tu disais tantôt que j'avais cherché après elle dans Moscou ; c'est une erreur : pour se dérober à toi, elle-même s'est réfugiée auprès de moi. « Fixe le jour, me dit-elle, je suis prête ! Fais venir du champagne ! Allons chez les Tsiganes ! » Sans moi, il y a longtemps qu'elle se serait jetée à l'eau, tu peux en être sûr. Si elle ne se noie pas, c'est parce que j'offre peut-être encore plus de danger que la rivière. Elle m'épousera par colère, si elle m'épouse.

— Mais, toi, comment donc... comment donc... s'écria le prince.

Il n'en put dire davantage et regarda Rogojine avec terreur.

Celui-ci sourit.

— Pourquoi donc n'achèves-tu pas ? Veux-tu que je te dise quelle idée t'occupe en ce moment même : « Comment donc maintenant peut-elle l'épouser ? Comment laisser faire ce mariage ? » Je sais bien à quoi tu penses...

— Je ne suis pas venu ici pour cela, Parfène ; je te le répète, ce n'est pas cela que j'avais dans l'esprit...

— Il se peut que tu ne sois pas venu pour cela et que tu aies eu autre chose dans l'esprit, mais maintenant c'est, pour sûr, à cela que tu songes, hé, hé ! Allons, assez ! pourquoi es-tu si boulever-

sé ? Se peut-il que ce soit vraiment pour toi une révélation ? Tu m'étonnes !

— Tout cela est de la jalousie, Parfène, tout cela est une maladie, tu as démesurément exagéré tout cela... balbutia le prince, en proie à une agitation extraordinaire. — Qu'est-ce que tu as ?

— Laisse, dit Rogojine, et, arrachant vivement des mains du visiteur un petit couteau que celui-ci avait pris sur la table, à côté du livre, il se hâta de le remettre en place.

— Je m'en doutais, quand je suis arrivé à Pétersbourg, j'en avais, pour ainsi dire, le pressentiment... continua le prince, — je ne voulais pas venir ici ! Je voulais oublier tout cela, l'extirper de mon cœur ! Allons, adieu... Mais qu'est-ce que tu as ?

Tout en parlant, Muichkine, distrait, avait repris le petit couteau par un mouvement machinal, et, de nouveau, Parfène Séménitch s'était empressé de le lui retirer des mains pour le jeter sur la table. Ce couteau n'avait rien d'extraordinaire ; la lame, emmanchée dans un bois de cerf, était longue de trois verchoks et demi, et large en proportion.

Voyant que sa persistance à lui arracher des mains cet objet avait attiré l'attention du prince, Rogojine saisit le couteau avec colère, le fourra dans le livre et jeta celui-ci sur une autre table.

— Tu t'en sers pour couper les pages, n'est-ce pas ? demanda le prince, qui semblait ne pouvoir secouer le fardeau d'une préoccupation obsédante.

— Oui, pour couper les pages...

— C'est un couteau de jardin ?

— Oui. Est-ce qu'on ne peut pas couper les pages d'un livre avec un couteau de jardin ?

— Mais il... il est tout neuf.

— Eh bien, qu'importe ? Est-ce que je ne puis pas acheter un couteau neuf ? répliqua dans un transport de colère Parfène Séménitch, dont l'irritation s'était accrue à chaque parole prononcée par le visiteur.

Celui-ci eut un frisson ; il regarda fixement Rogojine, puis, sortant soudain de sa rêverie, il se mit à rire.

— Eh ! quelle idée ! Pardonne-moi, mon ami, quand j'ai la tête lourde comme maintenant, et que j'éprouve les atteintes de cette affection... je suis sujet à des absences ridicules. Ce n'était pas du tout cela que j'avais envie de te demander... je ne me rappelle plus la question que je voulais te faire... Adieu...

— Pas par là, dit Rogojine.

— Je l'avais oublié !

— Par ici, par ici, je vais te conduire.

II • Chapitre 4

Ils passèrent par les mêmes chambres que le prince avait déjà traversées ; Rogojine marchait un peu en avant, Muichkine le suivait. Ils entrèrent dans la vaste salle aux murs de laquelle étaient appendus plusieurs tableaux, — des portraits d'évêques et des paysages, — où l'on ne pouvait rien distinguer. Au-dessus de

la porte qui donnait accès dans la pièce suivante était accrochée une toile d'une configuration assez bizarre : longue d'environ deux archines et demie, elle ne mesurait pas plus de six verchoks en hauteur. C'était une descente de croix. En l'apercevant, le prince parut se rappeler quelque chose ; toutefois il ne voulait pas s'attarder à examiner cette peinture, pressé qu'il était de sortir d'une maison où il se sentait fort mal à l'aise. Mais Rogojine s'arrêta tout à coup devant le tableau.

— Toutes ces toiles, dit-il, — mon feu père les a achetées dans des ventes ; il aimait cela. Aucune ne lui a coûté plus d'un rouble ou deux. Un connaisseur est venu les visiter ici, il a dit que c'étaient toutes croûtes, sauf celle qui se trouve au-dessus de cette porte et qui a été payée deux roubles comme les autres. Du vivant de mon père, quelqu'un lui en a offert trois cent cinquante roubles, et Ivan Dmitritch Savéliëff, un marchand qui raffole de la peinture, est allé jusqu'à quatre cents.

— C'est... c'est une copie de Hans Holbein, fit le prince après avoir examiné le tableau, — et, autant que j'en puis juger sans être grand connaisseur, une copie excellente. J'ai vu l'original à l'étranger et je ne saurais l'oublier. Mais... qu'est-ce que tu as ?

Sans s'occuper du tableau, Rogojine s'était soudain remis en marche. À la vérité, ces façons singulières s'expliquaient encore chez un homme distrait et irritable comme l'était en ce moment Parfène Séménitch ; néanmoins, le prince trouva étrange qu'il négligeât de répondre et mit fin si brusquement à une conversation commencée par lui.

— Je voulais depuis longtemps te demander une chose, Léon Nikolaïtch : crois-tu en Dieu, oui ou non ? reprit tout à coup Ro-

gojine après avoir fait quelques pas.

— Quelle étrange question ! et comme tu regardes !... ne put s'empêcher d'observer le prince.

Rogojine resta un moment silencieux.

— J'aime à contempler ce tableau, murmura-t-il comme s'il avait oublié sa question.

— Ce tableau ! s'écria le prince subitement frappé d'une idée ;
— ce tableau ! Mais en considérant ce tableau un homme peut perdre la foi !

— Oui, on la perd, reconnut Parfène Séménitch au grand étonnement de son interlocuteur.

Ils étaient arrivés à la porte de sortie.

— Comment ? fit le prince qui s'arrêta soudain : — mais qu'est-ce que tu dis ? C'était presque une plaisanterie de ma part, et toi tu parles si sérieusement ! Et pourquoi m'as-tu demandé si je crois en Dieu ?

— Pour rien, par simple curiosité. C'est une idée que j'avais depuis longtemps. Il y a maintenant beaucoup d'incrédules. Quelqu'un m'a dit que chez nous, en Russie, les athées étaient plus nombreux qu'en aucun autre pays : est-ce vrai ? tu dois savoir cela, toi qui as vécu à l'étranger...

Rogojine avait sur les lèvres un sourire venimeux ; après avoir fait sa question, il ouvrit brusquement la porte, et, la main appuyée sur le bouton de la serrure, attendit que le visiteur se retirât. Celui-ci sortit, passablement étonné, il est vrai. Rogojine le suivit sur le palier et referma la porte de son logement. Tous deux

restèrent en face l'un de l'autre ; ils semblaient avoir oublié où ils étaient et ce qu'ils avaient à faire.

— Adieu, dit le prince en tendant la main à Parfène Séménitch.

— Adieu, fit ce dernier, et il serra avec force, mais tout à fait machinalement, la main qu'on lui présentait.

Le prince descendit une marche et se retourna.

— À propos de la foi, commença-t-il en souriant (évidemment il ne voulait pas quitter ainsi Rogojine), — la semaine passée, j'ai fait en deux jours quatre rencontres différentes. Un matin, voyageant en chemin de fer, je me suis trouvé avoir pour compagnon de route S..., avec qui j'ai causé pendant quatre heures. J'avais déjà beaucoup entendu parler de lui et je savais, notamment, qu'il était athée. C'est un homme fort instruit, et je me réjouissais de pouvoir m'entretenir avec un vrai savant. De plus, il est parfaitement élevé, en sorte qu'il m'a parlé tout à fait comme si j'avais été son égal sous le rapport de l'intelligence et de l'instruction. Il ne croit pas en Dieu. Seulement, j'ai été frappé d'une chose, c'est que tout ce qu'il disait semblait étranger à la question. J'avais déjà fait une remarque analogue chaque fois qu'il m'était arrivé précédemment de causer avec des incrédules ou de lire leurs livres : il m'avait toujours paru que tous leurs arguments, même les plus spécieux, portaient à faux. Je ne le cachai pas à S..., mais sans doute je m'exprimai en termes trop peu clairs, car il ne me comprit pas... Le soir je m'arrêtai dans une ville de district ; à l'hôtel où je descendis, tout le monde s'entretenait d'un assassinat qui avait été commis dans cette maison la nuit précédente. Deux paysans d'un certain âge, deux vieux amis, qui n'étaient

ivres ni l'un ni l'autre, avaient bu le thé, puis étaient allés se coucher (ils avaient demandé une chambre pour eux deux). L'un de ces voyageurs avait remarqué, depuis deux jours, une montre d'argent, retenue par une chaînette en perles de verre, que son compagnon portait et qu'il ne lui connaissait pas auparavant. Cet homme n'était pas un voleur, il était honnête, et fort à son aise pour un paysan. Mais cette montre lui plut si fort, il en eut une envie si furieuse, qu'il ne put se maîtriser ; il prit un couteau, et dès que son ami eut le dos tourné, il s'approcha de lui à pas de loup, visa la place, leva les yeux au ciel, se signa et murmura dévotement cette prière : « Seigneur, pardonne-moi par les mérites du Christ ! » Il égorgea son ami d'un seul coup, comme un mouton, puis il lui prit la montre.

Rogojine éclata de rire. Il y avait même quelque chose d'étrange dans cette subite gaieté d'un homme qui jusqu'alors était resté si sombre.

— Voilà, j'aime ça ! Non, il n'y a pas mieux que ça ! criait-il d'une voix entrecoupée et presque haletante : — l'un ne croit pas du tout en Dieu, et l'autre y croit à un tel point qu'il fait une prière avant d'assassiner les gens !... Non, prince, mon ami, on n'invente pas ces choses-là ! Ha, ha, ha ! Non, il n'y a pas mieux que ça !...

— Le lendemain matin, j'allai me promener dans la ville, continua le prince dès que l'hilarité de Rogojine fut un peu calmée et ne se manifesta plus que par le tremblement convulsif des lèvres, — je rencontre un soldat ivre festonnant sur le trottoir pavé en bois. Il m'accoste : « Barine, achète-moi cette croix d'argent, je te la cède pour deux grivnas ; une croix en argent ! » Il avait en main une croix que sans doute il venait d'ôter de son

cou ; elle était attachée à un petit cordon bleu. Mais, au premier coup d'œil, on voyait qu'elle était en étain ; elle avait huit pointes et reproduisait fidèlement le type byzantin. Je tirai de ma poche une pièce de deux grivnas, je la donnai au soldat et me passai sa croix au cou ; la satisfaction d'avoir floué un sot barine se manifesta sur son visage et je suis persuadé qu'il alla immédiatement dépenser au cabaret le produit de cette vente. Alors, mon ami, tout ce que je voyais chez nous faisait sur moi la plus forte impression ; auparavant, je ne comprenais rien à la Russie : dans mon enfance, j'avais vécu comme hébété, et plus tard, pendant les cinq années que j'avais passées à l'étranger, il ne m'était resté du pays natal que des souvenirs en quelque sorte fantastiques. Je continue donc ma promenade en me disant : « Non, j'attendrai encore avant de condamner ce Judas. Dieu sait ce qu'il y a au fond de ces faibles cœurs d'ivrognes. » Une heure après, comme je revenais à l'hôtel, je rencontrai une paysanne qui portait dans ses bras un enfant à la mamelle. La femme était encore jeune, l'enfant pouvait avoir six semaines. Il souriait à sa mère, et cela pour la première fois depuis sa naissance. Tout à coup je vis la paysanne se signer si pieusement, si pieusement ! « Pourquoi fais-tu cela, ma chère ? » lui demandai-je. (Alors je questionnais toujours.) — Eh bien », me répondit-elle, « autant une mère est joyeuse quand elle remarque le premier sourire de son nourrisson, autant Dieu éprouve de joie chaque fois que, du haut du ciel, Il voit un pécheur élever vers Lui une fervente prière. » C'est une femme du peuple qui m'a dit cela, presque dans ces mêmes termes, qui a exprimé cette pensée si profonde, si fine, si véritablement religieuse, où se trouve tout le fond du christianisme, c'est-à-dire la notion de Dieu considéré comme notre père, et l'idée que Dieu se réjouit à la vue de l'homme comme un père à la

vue de son enfant, — la principale pensée du Christ ! Une simple paysanne ! À la vérité, elle était mère... et, qui sait ? c'était peut-être la femme de ce soldat. Écoute, Parfène, voici ma réponse à ta question de tout à l'heure : le sentiment religieux, dans son essence, ne peut être entamé par aucun raisonnement, par aucune faute, par aucun crime, par aucun athéisme ; il y a ici quelque chose qui reste et restera éternellement en dehors de tout cela, quelque chose que n'atteindront jamais les arguments des athées. Mais le principal, c'est que nulle part on ne remarque mieux cela que dans le cœur du Russe, et voilà ma conclusion ! C'est une des toutes premières impressions que j'ai reçues de notre Russie. Il y a à faire, Parfène ! Il y a à faire dans notre monde russe, crois-moi. Rappelle-toi les entretiens qu'à une certaine époque nous avons eus ensemble à Moscou... Et je ne voulais pas du tout revenir ici maintenant ! Ce n'était certes pas ainsi que je comptais me rencontrer avec toi !... Eh bien, mais quoi !... Adieu, au revoir ! Que Dieu ne t'abandonne pas !

Il tourna les talons et descendit l'escalier.

— Léon Nikolaïévitch ! cria du carré Parfène, quand le prince fut arrivé en bas : — la croix que tu as achetée à ce soldat, l'as-tu sur toi ?

— Oui.

Et, ce disant, le prince s'arrêta.

— Montre-la donc !

Encore une fantaisie bizarre ! Après un moment de réflexion, Muichkine remonta, et, sans ôter sa croix de son cou, la fit voir à Rogojine.

— Donne-la-moi, dit celui-ci.

— Pourquoi ? Est-ce que tu ?...

Le prince aurait préféré ne pas se séparer de cette croix.

— Je la porterai et je te donnerai la mienne à la place.

— Tu veux que nous échangeons nos croix ? Soit, Parfène, s'il en est ainsi, je ne demande pas mieux ; fraternisons !

Le prince tendit sa croix d'étain à Parfène, qui lui donna sa croix d'or. Celui-ci, pourtant, restait silencieux. En vain les deux hommes venaient de fraterniser : le prince remarquait avec une pénible surprise que le visage de Rogojine exprimait encore la défiance et que, par moments du moins, un sourire amer, presque railleur, continuait à plisser ses lèvres. À la fin, Parfène Séménitch prit, sans proférer un mot, la main de Muichkine ; pendant un certain temps il parut hésiter ; puis, tout à coup, d'une voix presque inintelligible, il dit au prince : « Viens avec moi », et l'entraîna à sa suite. Ils traversèrent le palier du premier étage et sonnèrent à une porte vis-à-vis de celle par où ils étaient sortis. On ne tarda pas à leur ouvrir. Une vieille femme toute voûtée et portant un mouchoir noir noué autour de sa tête fit silencieusement une profonde révérence à Rogojine. Il lui adressa à la hâte une question, et, sans attendre la réponse, introduisit le prince dans l'appartement. Là encore c'étaient des pièces sombres dont la propreté extraordinaire avait quelque chose de glacial ; les meubles vieux et d'un aspect sévère étaient recouverts de housses blanches fort propres. Sans se faire annoncer, Rogojine passa avec le prince dans une sorte de petit salon coupé en deux par une cloison en acajou derrière laquelle se trouvait apparemment une chambre à coucher. Dans un coin du salon,

près du poêle, était assise sur un fauteuil une petite vieille qui ne paraissait pas encore trop âgée ; son visage resté assez plein et assez agréable avait un certain air de santé, mais ses cheveux étaient tout blancs et on s'apercevait à première vue qu'elle était tout à fait tombée en enfance. Vêtue d'une robe de laine noire, elle avait au cou un grand mouchoir noir et sur la tête un bonnet blanc très-propre garni de rubans noirs. Ses pieds étaient posés sur un tabouret. À côté d'elle tricotait en silence une autre vieille d'un âge plus avancé qui, comme elle, était vêtue de deuil et coiffée d'un bonnet blanc, — quelque parasite sans doute. Probablement, aucune conversation n'avait jamais lieu entre ces deux femmes. Lorsque Rogojine entra avec son compagnon, la première vieille sourit, et, pour témoigner sa joie de leur visite, les salua à plusieurs reprises d'un aimable signe de tête.

— Ma mère, dit Rogojine après lui avoir baisé la main, — voici mon grand ami, le prince Léon Nikolaïévitch Muichkine ; nous avons échangé nos croix ; à Moscou, pendant un temps, il a été un frère pour moi, je lui dois beaucoup. Bénis-le, ma mère, comme tu bénirais un fils. Attends, vieille, donne-moi ta main, que je te dispose les doigts...

Mais, sans attendre que Parfène lui prît la main, la vieille la leva, rapprocha trois doigts, et, par trois fois, fit pieusement le signe de la croix sur le prince. Cette bénédiction fut accompagnée d'un nouveau salut affectueusement adressé à Muichkine.

— Eh bien, allons-nous-en, Léon Nikolaïévitch, dit Rogojine, — je ne t'avais amené que pour cela...

Quand ils se retrouvèrent sur le palier, il ajouta :

— Vois-tu, elle ne comprend rien à ce qu'on dit, et mes paroles sont certainement restées lettre close pour elle ; pourtant elle t'a béni ; c'est donc qu'elle-même avait envie de le faire... Allons, adieu, le moment est venu de nous quitter.

Et il ouvrit la porte de son appartement.

Le prince fixa sur Rogojine un regard chargé de tendres reproches.

— Mais laisse-moi au moins t'embrasser avant que nous nous séparions, homme étrange que tu es ! s'écria-t-il, et il lui tendit les bras. Parfène leva aussi les siens, mais presque immédiatement les laissa retomber. Un combat se livrait en lui, et, ne voulant pas embrasser le prince, il évitait de le regarder.

— N'aie pas peur ! Quoique j'aie pris ta croix, je n'assassinerai pas pour une montre ! murmura-t-il avec un rire étrange. Mais tout à coup une transformation complète s'opéra dans sa physionomie : il devint affreusement pâle, ses lèvres commencèrent à frémir et ses yeux à flamboyer. Levant les bras, il serra avec force le prince contre sa poitrine et dit d'une voix étranglée :

— Eh bien, prends-la, puisque la destinée le veut ! Elle est à toi ! Je te la cède !... Souviens-toi de Rogojine !

Sur ce, il s'éloigna précipitamment du prince, et, sans le regarder, rentra à la hâte dans son appartement, dont il ferma la porte avec bruit.

II • Chapitre 5

Il était déjà tard, près de deux heures et demie, et, quand le prince arriva chez Épantchine, il ne le trouva pas. Après avoir remis sa carte, Muichkine résolut d'aller demander Kolia à la Balance : en cas d'absence de son jeune ami, il lui laisserait un mot. À la Balance, on apprit au visiteur que Nicolas Ardalionovitch était sorti depuis le matin : « Si, par hasard, quelqu'un vient pour moi », avait-il recommandé en partant, « vous direz que je rentrerai peut-être à trois heures. Si à trois heures et demie je ne suis pas ici, c'est que je serai allé dîner à Pavlovsk, chez la générale Épantchine. » Le prince se décida à attendre, et, pour tuer le temps, se fit servir à dîner.

À trois heures et demie, et même à quatre heures, Kolia n'était pas encore de retour. Le prince quitta l'hôtel, et, machinalement, se mit à aller tout droit devant lui. La journée était splendide comme il arrive parfois à Pétersbourg au commencement de l'été. Pendant quelque temps Muichkine se promena sans but. Il ne connaissait pas bien la ville. Quelquefois il s'arrêtait dans un carrefour, sur une place, sur un pont ; à un moment donné il entra dans une confiserie pour s'y reposer un peu. Parfois il examinait les passants avec beaucoup de curiosité, mais le plus souvent il ne faisait attention à personne et ne remarquait même pas le chemin qu'il suivait. L'esprit inquiet, douloureusement tendu, il éprouvait en même temps un besoin extraordinaire de solitude. Loin de tenter aucun effort pour se soustraire à ce supplice moral, il voulait être seul pour s'y abandonner passivement, il refusait avec dégoût de résoudre les questions qui surgissaient dans son âme et dans son cœur. « Eh bien, est-ce que tout cela est ma

faute ? » murmurait-il à part soi, sans presque avoir conscience de ses paroles.

À six heures, le prince se trouva à la gare du chemin de fer de Tzarskoïé Sélo. La solitude lui était bientôt devenue insupportable ; un élan passionné emportait maintenant son cœur, et, durant un instant, ce fut comme une vive clarté qui illumina les ténèbres au milieu desquelles s'agitait son âme. Il prit un billet pour Pavlovsk ; son impatience de partir était extrême ; mais sans doute quelque chose le poursuivait qui était une réalité et non une imagination, comme peut-être il inclinait à le croire. Au moment où il allait monter en wagon, il jeta soudain le billet qu'il venait de prendre ; puis, troublé et pensif, il sortit de la gare. Quelque temps après, dans la rue, un souvenir lui revint brusquement à l'esprit. Il acquit la subite conscience d'une occupation à laquelle il se livrait depuis longtemps déjà, mais dont il ne s'était pas aperçu jusqu'alors : plusieurs heures auparavant à la Balance déjà, ou peut-être même avant d'y arriver, il s'était tout d'un coup mis à chercher quelque chose autour de lui. Ensuite il n'y avait plus pensé, cet oubli avait duré longtemps, une demi-heure, et voilà que de nouveau il se surprenait promenant de tous côtés des regards curieux et inquiets.

Mais, comme il venait de constater en lui ce phénomène morbide et tout à fait inconscient jusqu'alors, un autre souvenir très intéressant pour le prince se réveilla soudain dans sa mémoire : il se rappela qu'au moment où il avait remarqué qu'il cherchait toujours quelque chose autour de lui, il se trouvait sur le trottoir, devant la fenêtre d'un boutiquier, et examinait avec une curiosité extrême un des articles mis à l'étalage. À présent, il voulait absolument vérifier l'exactitude de ce souvenir : était-il, en effet, tout

à l'heure, cinq minutes auparavant peut-être, devant la fenêtre de cette boutique ? N'avait-il pas rêvé cela, ou fait quelque confusion ? La boutique existait-elle réellement, ainsi que la marchandise qu'il croyait y avoir vue ? Le fait est que le prince se sentait aujourd'hui dans un état particulièrement maladif, analogue à celui qui autrefois précédait ses attaques d'épilepsie. Il savait que, durant cette période avant-courrière de l'accès, il était extraordinairement distrait, et que souvent même il confondait les choses et les personnes, s'il ne les fixait pas avec un effort spécial d'attention. Mais il y avait un motif particulier qui le poussait à s'assurer de la réalité du fait ; parmi les articles mis en montre à la fenêtre de la boutique se trouvait un objet que le prince avait examiné ; il l'avait même évalué soixante kopeks, il se le rappelait, nonobstant le trouble et le désarroi de ses idées. Par conséquent, si cette boutique existait et si la chose en question figurait réellement à l'étalage, c'était proprement cette chose qui avait décidé le prince à s'arrêter. Il fallait donc qu'elle eût pour lui un intérêt bien vif, puisqu'elle avait captivé son attention au montent même où il sortait de la gare, en proie à une agitation si pénible.

Il marchait en regardant à droite avec une sorte d'angoisse ; l'impatience et l'inquiétude faisaient battre son cœur. Mais voici cette boutique ! Il en était déjà à cinq cents pas lorsqu'il avait eu l'idée de rebrousser chemin. Voici également cet objet de soixante kopeks. « Sans doute, il ne vaut pas plus ! » se dit encore le prince en le revoyant, et il se mit à rire. Mais c'était une gaieté hystérique ; il se sentait fort oppressé. À présent il avait le souvenir très-net qu'ici même, étant debout devant cette fenêtre, il s'était brusquement retourné, comme tantôt, quand il avait surpris sur lui les yeux de Rogojine. Après s'être assuré qu'il ne s'était pas trompé (ce dont il n'avait jamais douté d'ailleurs), il

s'éloigna aussitôt de la boutique. Tout cela demandait à être examiné sans délai ; il était clair maintenant qu'à la gare le prince n'avait pas non plus été le jouet d'une illusion, qu'il lui était arrivé quelque chose de très-réel, et que cet incident se rattachait à l'objet de son inquiétude précédente. Mais, cette fois encore, un insurmontable sentiment de dégoût prit le dessus dans l'âme du prince : il ne voulut réfléchir à rien et donna un tout autre cours à ses pensées.

Il songea notamment à un phénomène qui précédait ses attaques d'épilepsie, lorsque celles-ci se produisaient à l'état de veille. Au milieu de l'abattement, du marasme mental, de l'anxiété qu'éprouvait le malade, il y avait des moments où son cerveau s'enflammait tout à coup, pour ainsi dire, et où toutes ses forces vitales atteignaient subitement un degré prodigieux d'intensité. La sensation de la vie, de l'existence consciente, était presque décuplée dans ces instants rapides comme l'éclair. Une clarté extraordinaire illuminait l'esprit et le cœur. Toutes les agitations se calmaient ; tous les doutes, toutes les perplexités se résolvaient d'emblée en une harmonie supérieure, en une tranquillité sereine et joyeuse, pleinement rationnelle et motivée. Mais ces moments radieux n'étaient encore que le prélude de la seconde finale, celle à laquelle succédait immédiatement l'accès. Cette seconde, assurément, était inexprimable. Quand plus tard, rendu à la santé, le prince réfléchissait là-dessus, il se disait souvent : « Ces instants fugitifs où se manifeste la plus haute conscience de soi-même et par conséquent aussi la vie la plus haute, ne sont dus qu'à la maladie, à la rupture des conditions normales, et, s'il en est ainsi, il n'y a pas là de vie supérieure, mais, au contraire, une vie de l'ordre le plus bas. » Cela pourtant ne l'empêchait pas d'aboutir à une conclusion des plus paradoxales : « Qu'importe que ce soit

une maladie, une tension anormale, si le résultat même, tel que, revenu à la santé, je me le rappelle et l'analyse, renferme au plus haut degré l'harmonie et la beauté ; si, dans cette minute, j'ai une sensation inouïe, insoupçonnée jusqu'alors, de plénitude, de mesure, d'apaisement, de fusion, dans l'élan d'une prière, avec la plus haute synthèse de la vie ? » Ce galimatias paraissait au prince parfaitement compréhensible et n'avait d'autre tort à ses yeux que de rendre trop faiblement sa pensée. Qu'il y eût là, en effet, « beauté et prière », que ce fût réellement « la plus haute synthèse de la vie », il ne pouvait ni en douter, ni même admettre sur ce point la possibilité d'un doute. Mais n'avait-il pas dans ce moment des visions analogues aux rêves fantastiques et abrutissants que procure l'ivresse du haschich, de l'opium, ou du vin ? Il pouvait sainement juger de cela lorsque l'état maladif avait cessé. Ces instants ne se caractérisaient, — pour les définir d'un mot, — que par l'extraordinaire accroissement du sens intime. Si, dans cette seconde-là, c'est-à-dire dans le dernier moment de conscience qui précédait l'accès, le malade pouvait se dire clairement et en connaissance de cause : « Oui, pour ce moment on donnerait toute une vie ! » sans doute ce moment, à lui seul, valait toute une vie reste, quant à la partie dialectique de sa conclusion, le prince en faisait bon marché : il voyait trop bien que la conséquence évidente de ces « minutes supérieures », c'était l'hébétéude, l'obscurcissement des facultés, l'idiotisme. Là-dessus, bien entendu, point de contestation possible. Sa conclusion, c'est-à-dire le jugement qu'il portait sur cette minute, renfermait à coup sûr une erreur, mais la réalité de la sensation ne laissait pas de le troubler un peu. Quoi de plus insolent qu'un fait ? Or le fait avait lieu : durant cette seconde-là, le prince s'avouait à lui-même que par le bonheur immense et pleinement senti dont elle

était remplie, cette seconde valait toute une existence, « Dans ce moment, — disait-il un jour à Rogojine, du temps où ils se voyaient fréquemment à Moscou, — dans ce moment il me semble que je comprends le mot extraordinaire de l'Apôtre : Il n'y aura plus de temps. » Et il ajoutait avec un sourire : « C'est sans doute à cette même seconde que faisait allusion l'épileptique Mahomet quand il disait qu'il visitait toutes les demeures d'Allah en moins de temps qu'il n'en fallait à sa cruche d'eau pour se vider. » Oui, à Moscou il avait eu de fréquents rapports avec Rogojine, et ce n'avait pas été là le seul sujet de leurs entretiens. « Rogojine a dit tantôt que j'avais été alors un frère pour lui ; il l'a dit aujourd'hui pour la première fois », pensa le prince à part soi.

Il songeait à cela, assis sur un banc, sous un arbre, dans le jardin d'Été. Il était environ sept heures. La solitude régnait dans le jardin. La température étouffante présageait un orage. La disposition contemplative dans laquelle se trouvait alors le prince n'était pas sans charme pour lui. Il attachait son esprit à chaque objet extérieur, et cela lui plaisait : il s'efforçait toujours d'oublier quelque chose, d'échapper à l'idée du présent, mais, au premier regard jeté autour de lui, il retrouvait immédiatement sa sombre pensée, la pensée qu'il aurait tant voulu écarter. Il se souvint que tantôt, en dînant au traktir, il avait causé avec le garçon d'un assassinat fort étrange qui avait été commis récemment et dont tout le monde s'entretenait. Mais à peine s'était-il rappelé cela qu'un nouveau phénomène se produisit brusquement en lui.

C'était un désir violent, inéluctable, une sorte de tentation contre laquelle sa volonté n'avait aucune force. Il se leva du banc, quitta le jardin et prit la direction de la Pétersbourgskaja, Tantôt, sur le quai de la Néva, il avait prié un passant de lui indiquer ce

quartier ; on lui avait montré le chemin pour y aller, mais alors il n'y avait pas été. D'ailleurs, il savait qu'il était inutile de faire cette course aujourd'hui. Il avait depuis longtemps l'adresse ; il pouvait facilement trouver la maison de la parente de Lébédéff, mais il était presque sûr qu'elle ne serait pas là. » Elle est assurément allée à Pavlovsk, autrement Kolia aurait laissé un mot à la Balance, comme c'était convenu. » Si donc il se rendait là maintenant, ce n'était sans doute pas pour la voir. Un autre aimant l'attirait, une curiosité sombre, poignante. Il lui était venu subitement à l'esprit une nouvelle idée...

Mais pour lui c'était déjà beaucoup que de marcher et de savoir où il allait : au bout d'une minute il cheminait sans presque remarquer la route qu'il suivait. Creuser davantage sa « subite idée » était tout à coup devenu pour le prince une tâche répugnante et presque impossible. Il observait avec un douloureux effort d'attention tout ce qui s'offrait à ses yeux ; il regardait le ciel, la Néva. Rencontrant un petit enfant, il se mit à lui parler. Peut-être aussi l'état épileptique s'accusait-il de plus en plus chez lui. L'orage qui se préparait depuis longtemps semblait sur le point d'éclater, et déjà le tonnerre s'était fait entendre. L'air était extrêmement lourd...

Comme on est quelquefois poursuivi par la fatigante réminiscence d'un motif musical, à présent le prince était sans cesse obsédé par l'image du neveu de Lébédéff qu'il avait vu tout à l'heure. Bizarre association d'idées, il se représentait toujours le jeune homme sous l'aspect de l'assassin dont Lébédéff lui-même avait parlé tantôt en présentant son neveu au visiteur. Oui, tout dernièrement encore Muichkine avait lu quelque chose au sujet de cet assassin. Depuis son arrivée en Russie, il avait vu dans les

journaux ou entendu raconter beaucoup d'histoires de ce genre ; il suivait assidûment tout cela. Et tantôt la conversation qu'il avait eue avec le garçon du restaurant, et qui l'avait tant intéressé, roulait justement sur l'assassinat des Jémarine. Le garçon avait été de son avis, il se le rappelait. Il se rappelait aussi le garçon : ce n'était pas un imbécile, mais un homme posé et circonspect ; « du reste, Dieu sait ce qu'il est. Dans un pays qu'on ne connaît pas, il est difficile de déchiffrer les gens ». Toutefois, il commençait à croire passionnément à l'âme russe. Oh ! durant ces six mois il avait fait quantité de découvertes qui avaient été pour lui des surprises inouïes ! Mais l'âme d'autrui est un mystère et l'âme russe est pleine de ténèbres. Par exemple, il a longtemps pratiqué Rogojine ; une amitié étroite, « fraternelle », les unit l'un à l'autre, — eh bien, connaît-il Rogojine ? Mais, du reste, quel chaos, quelle absurdité, quelle laideur il y a parfois dans tout cela ! Et quel vilain être que ce neveu de Lébédéff ! Mais à quoi vais-je penser ? (continuait à songer le prince). Est-ce qu'il est l'auteur de ce crime ? Est-ce qu'il a assassiné ces six personnes ? Il me semble que je confonds... comme c'est étrange ! La tête me tourne... Mais quel sympathique et charmant visage que celui de la fille aînée de Lébédéff, celle qui tenait un enfant sur ses bras ! Quelle physionomie innocente et presque enfantine ! Quel rire presque enfantin ! C'est étrange que je ne me sois pas rappelé plus tôt ce visage : il m'était à peu près sorti de la mémoire. Mais ce qu'il y a de positif, ce qui est sûr comme deux et deux font quatre, c'est que Lébédéff adore aussi son neveu !

Pourquoi, du reste, se pressait-il tant de les juger ? Pouvait-il, après une première visite, prononcer ainsi sur eux ? Voilà qu'aujourd'hui Lébédéff lui avait offert une énigme : s'attendait-il, en effet, à trouver un pareil homme dans Lébédéff ? Est-ce qu'aupa-

ravant il connaissait Lébédèff sous cet aspect ? Lébédèff et la comtesse Du Barry ! Seigneur ! Si Rogojine tue, du moins ce ne sera pas une chose aussi étourdissante, on n'y verra pas un tel chaos. Un instrument fabriqué sur commande, d'après un dessin, et six personnes mises en état de délire ! Y a-t-il chez Rogojine un instrument qu'il ait fait faire d'après un dessin ? Mais... est-ce qu'il est décidé que Rogojine assassinera ? s'écria le prince pris d'un tremblement soudain. « N'est-ce pas un crime, une bassesse de ma part, que de hasarder avec cette cynique franchise une semblable conjecture ? » poursuivit-il, tandis que le rouge de la honte couvrait son visage. Il restait stupéfait, comme cloué au sol. Tout lui revenait en même temps à la mémoire : les deux incidents survenus tantôt, l'un à la gare de Pavlovsk, l'autre à celle de Nikolaïeff, la question que Rogojine lui avait carrément adressée au sujet des yeux, la croix de Rogojine qu'il portait maintenant sur lui, la bénédiction que Rogojine avait demandée pour lui à sa mère, et, enfin, sur l'escalier, cet embrassement chaleureux, cette renonciation suprême, — et, après tout cela, le prince s'était surpris cherchant continuellement quelque chose autour de lui, il s'était occupé de cette boutique, de cet objet... quelle bassesse ! Et après tout cela, il s'en allait maintenant là-bas avec « un but particulier », avec « une idée subite » ! Rempli de désespoir et de douleur, il voulut immédiatement revenir sur ses pas, retourner chez lui, à son hôtel ; il fit même volte-face et commença à rebrousser chemin ; mais au bout d'une minute il s'arrêta, réfléchit, puis se remit à marcher dans la direction première.

D'ailleurs, il était déjà dans la Péterbourgskaja, il se trouvait près de la maison. Mais maintenant il n'y va plus avec le même but que tout à l'heure, avec « une idée particulière » ! Et comment avait-il pu en être ainsi ? Oui, sa maladie revient, cela

est incontestable ; il aura peut-être une attaque dans la journée. C'est l'accès qui a amené cette éclipse intellectuelle, cette « idée » ! À présent, les ténèbres sont dissipées, le démon est chassé, les doutes n'existent plus, la joie est dans son cœur ! Et — il ne l'a pas vue depuis si longtemps, il a besoin de la voir, et... oui, il voudrait à présent rencontrer Rogojine, il le prendrait par le bras et ils iraient ensemble... Son cœur est pur ; est-ce qu'il est le rival de Rogojine ? Demain il ira lui-même dire à Rogojine qu'il l'a vue ; il a volé à Pétersbourg, comme disait tantôt Rogojine, uniquement pour la voir ! Peut-être bien la trouvera-t-il, il n'est pas absolument sûr qu'elle soit à Pavlovsk !

Oui, il faut que maintenant leurs situations respectives soient nettement établies, qu'ils n'aient plus de mystères l'un pour l'autre, qu'il n'y ait plus de ces renoncements sombres et passionnés, comme celui de Rogojine tantôt, et que tout cela se fasse librement et... au grand jour. Est-ce que l'âme de Rogojine ne peut supporter la lumière ? Il dit qu'il ne l'aime pas ainsi, qu'en lui il n'y a pas de pitié, « aucune compassion semblable ». Il est vrai qu'ensuite il a ajouté : « Ta compassion est peut-être plus forte encore que mon amour » ; — mais il se calomnie. Hum !... Rogojine s'adonne à la lecture, — est-ce que ce n'est pas de la « compassion », ou, du moins, un commencement de « compassion » ? La seule présence de ce livre ne prouve-t-elle pas qu'il sait pleinement ce qu'il est par rapport à elle ? Et son récit tantôt ? Non, il y a là autre chose et plus qu'un entraînement passionnel. D'ailleurs, a-t-elle un visage à n'inspirer que la passion ? Et même, à présent, ce visage peut-il l'inspirer ? Il provoque une impression de souffrance, il saisit l'âme tout entière, il... Et un souvenir douloureux, poignant, traversa soudain le cœur du prince.

Oui, poignant. Il se rappela combien, dernièrement encore, il avait souffert quand, pour la première fois, il avait remarqué en elle des symptômes de folie. Alors c'était presque du désespoir qu'il avait éprouvé. Et comment avait-il pu la laisser partir lorsqu'elle l'avait quitté pour revenir à Rogojine ? Il aurait dû courir lui-même après elle, au lieu d'attendre qu'on lui donnât des nouvelles de la fugitive. Mais... est-il possible que Rogojine ne se soit pas encore aperçu qu'elle est folle ? Hum... Rogojine explique tout par d'autres causes, par la passion ! Et quelle jalousie insensée ! Que signifie le projet dont il a parlé tantôt ? Qu'est-ce qu'il a voulu dire ? (Le prince rougit tout à coup et quelque chose comme un frisson agita son cœur.)

Pourquoi, du reste, penser à cela ? Ici, il y a de la folie des deux côtés. Un amour passionné du prince pour cette femme pourrait à peine se concevoir, ce serait presque de l'inhumanité, de la barbarie. Oui, oui ! Non, Rogojine se calomnie ; il a un grand cœur, capable de souffrir et de compatir. Quand il saura toute la vérité, quand il aura reconnu combien est à plaindre cette créature détraquée, privée de raison, — ne lui pardonnera-t-il pas alors tout le passé, tout ce qu'il a souffert ? Ne deviendra-t-il pas son serviteur, son frère, son ami, sa providence ? La compassion sera pour Rogojine lui-même une école où il se formera. La compassion est la principale et peut-être la seule loi de l'existence humaine. Oh ! quel tort impardonnable il s'est donné, combien il a été basement injuste envers Rogojine ! Non, ce n'est pas « l'âme russe » qui est « pleine de ténèbres », c'est la sienne qui est ténébreuse, s'il a pu imaginer une telle abomination ! Pour quelques paroles chaudes et cordiales dites à Moscou, Rogojine l'appelle son frère, et lui... Mais c'est l'effet de la maladie, d'un délire ! Tout cela va se dissiper !... De quel air sombre Rogojine a

dit tantôt qu'il perdait la foi ! Cet homme doit cruellement souffrir. Il aime, dit-il, à regarder ce tableau ; non, il ne le contemple pas volontiers, mais il éprouve sans doute un besoin de le contempler. Rogojine n'est pas seulement une âme passionnée ; c'est un lutteur : il veut reconquérir de vive force sa foi perdue. C'est maintenant pour lui un martyr que d'en être privé... Oui ! croire à quelque chose ! Croire à quelqu'un ! Et qu'il est étrange pourtant, ce tableau de Holbein !... Ah ! voici la rue ! Tiens, ce doit être cette maison-ci, n 16, « maison de la veuve du secrétaire de collègue Filisoff ». C'est ici !

Le prince sonna et demanda Nastasia Philippovna.

La maîtresse du logis lui répondit elle-même que Nastasia Philippovna était partie dans la matinée pour se rendre à Pavlovsk, chez Daria Alexievna, et que peut-être elle y resterait plusieurs jours. Madame Filisoff était une petite femme de quarante ans, elle avait un visage en lame de couteau et des yeux perçants dont le regard dénotait l'astuce. Quand, avec une certaine apparence de mystère, elle demanda le nom du visiteur, celui-ci refusa d'abord de le donner, mais presque aussitôt après il se ravisa et insista vivement pour qu'on remît son nom à Nastasia Philippovna. Ces instances attirèrent l'attention particulière de madame Filisoff, et elle donna à ses traits une expression qui semblait vouloir dire : « Ne vous inquiétez pas, j'ai compris ». Évidemment, le nom du prince avait produit sur elle une impression très-forte. Le visiteur la regarda d'un air distrait, puis il se retira et reprit le chemin de son hôtel. Mais en sortant de chez madame Filisoff, il n'était plus le même que quand il avait sonné à sa porte. Un changement extraordinaire et, pour ainsi dire, instantané venait encore de s'opérer en lui : de nouveau il cheminait

pâle, faible, souffrant, agité ; ses genoux fléchissaient, et un sourire vague, égaré, flottait sur ses lèvres blêmes : son « idée subite » avait été tout d'un coup confirmée et justifiée... de nouveau il croyait à son démon !

Mais était-elle confirmée ? Mais était-elle justifiée ? Pourquoi encore ce tremblement, cette sueur froide et, dans son âme, cette obscurité glaciale ? Parce que tout à l'heure encore il avait aperçu ces yeux ? Mais il avait quitté le jardin d'Été uniquement pour les voir ! C'était là son « idée subite ». Il tenait absolument à s'assurer que là, près de cette maison, il rencontrerait les « yeux de tantôt ». Voilà le désir fiévreux qui l'avait poussé à faire cette course, et, puisqu'il s'attendait à les voir, pourquoi donc leur présence l'avait-elle saisi, bouleversé à ce point ? Oui, c'étaient les mêmes yeux (à présent, plus moyen d'en douter !) qui, le matin, dans la foule, lui avaient lancé un regard de flamme, au moment où il descendait du train à la gare de Nikolaïeff, les mêmes (tout à fait les mêmes !) que, quelques heures plus tard, chez Rogojine, il avait surpris fixés sur lui par derrière. Tantôt Rogojine avait nié. « À qui appartenaient donc ces yeux ? » avait-il demandé en grimaçant un sourire. Tout à l'heure encore, à la gare du chemin de fer de Tzarskoïé Sélo, lorsque le prince était sur le point de monter en wagon pour se rendre auprès d'Aglaé, il avait soudain revu ces yeux, pour la troisième fois depuis le commencement de la journée ; alors il avait eu une terrible envie de s'avancer vers Rogojine et de lui dire « à qui appartenaient les yeux ! » Mais il s'était enfui éperdu de la gare et n'avait recouvré ses esprits que devant la boutique d'un coutelier, dans l'instant où il évaluait à soixante kopeks un couteau avec un manche en bois de cerf. Un démon étrange, épouvantable, s'était définitivement attaché à lui et ne voulait plus le lâcher. Tandis que le prince rêvait, assis sous

un tilleul, dans le jardin d'Été, ce démon lui avait murmuré tout bas : « Si Rogojine, depuis le matin, s'acharne ainsi à te suivre et à épier chacune de tes démarches, à coup sûr, en constatant que tu n'as pas pris le train de Pavlovsk (ce qui sans doute aura été une découverte terrible pour lui), il ne manquera pas de se rendre là, à cette maison, dans la Péterbourgskaja ; il ira certainement t'y guetter, toi qui, ce matin même, lui as donné ta parole d'honneur que tu ne la verrais pas, et que tu n'étais pas venu à Pétersbourg pour cela. » Là-dessus, le prince s'était précipitamment dirigé vers cette maison, et quoi d'étonnant qu'il ait, en effet, rencontré là Rogojine ? Il n'avait vu qu'un homme malheureux, dans une disposition d'esprit fort sombre mais trop facile à comprendre. Bien plus, ce malheureux ne se cachait pas, cette fois. Oui, tantôt Rogojine avait nié, menti ; mais, à la gare de Tzarskoïé Sélo, il avait à peine dissimulé sa présence. Si l'un des deux s'était dérobé, c'était plutôt le prince que Rogojine. Et maintenant, près de la maison, celui-ci se tenait à cinquante pas de côté ; les bras croisés, il attendait debout sur l'autre trottoir. On ne pouvait guère ne pas le voir et il semblait s'être mis exprès en évidence. Il était là comme un accusateur, comme un juge, et non comme... et non comme quoi ?

Mais pourquoi donc, au lieu de s'avancer vers lui, le prince s'était-il éloigné sans avoir l'air de le remarquer, quoique leurs yeux se fussent rencontrés ? (Oui, leurs yeux s'étaient rencontrés ! les deux hommes avaient échangé un regard.) Est-ce que tantôt lui-même ne voulait pas le prendre par le bras et aller là avec lui ? Lui-même ne se proposait-il pas d'aller le lendemain lui dire qu'il avait été chez elle ? Est-ce que tout à l'heure, arrivé à mi-chemin de la maison, il n'avait pas triomphé de son démon et senti une joie soudaine inonder son âme ? Ou bien y avait-il, en

effet, aujourd'hui chez Rogojine, c'est-à-dire dans l'ensemble de ses paroles, de ses mouvements, de ses actes, de ses regards, quelque chose qui fût de nature à justifier les affreux pressentiments du prince et les odieuses insinuations de son démon ? Ce je ne sais quoi qui saute aux yeux, mais qu'il est difficile d'analyser et de raconter, dont on ne peut se rendre un compte exact, et qui pourtant impressionne au point de déterminer la conviction ?...

Quelle conviction ? (Oh ! combien la monstruosité de cette conviction faisait souffrir le prince, et quels reproches il s'adressait à lui-même !) Dis donc, si tu l'oses, en quoi elle consiste ! ne cessait-il de se répéter avec un accent de défi, — formule toute ta pensée, aie le courage de l'exprimer nettement, clairement, sans détours ! Oh ! je suis un misérable ! poursuivit-il indigné, rouge de honte, — comment désormais pourrai-je lever les yeux sur cet homme ! Oh ! quelle journée ! Oh ! Dieu, quel cauchemar !

Ainsi se désolait le prince en revenant de la Péterbourgskaja. Arrivé au terme de cette longue et pénible route, il éprouva soudain un violent désir, celui d'aller à l'instant chez Rogojine : quand ce dernier rentrerait, le prince l'embrasserait avec confusion, avec larmes ; il lui dirait tout, et ce serait une affaire finie. Mais déjà il était près de son hôtel... Combien lui avaient déplu tantôt cet hôtel, ces corridors, toute cette maison, sa chambre ! À première vue, il avait pris tout cela en aversion, et plusieurs fois, durant la journée, son cœur s'était soulevé à la pensée qu'il lui faudrait y revenir... « Mais qu'est-ce que c'est ? Voilà que, comme une femme malade, je crois aujourd'hui à toute sorte de pressentiments ! » se dit-il, et tandis qu'il se moquait ainsi de lui-même, il s'arrêta devant la grand'porte. Parmi les circonstances de la

journée, il y en avait une surtout qui en ce moment occupait son esprit, mais maintenant il l'envisageait avec sang-froid, dans la plénitude de son bon sens, et non plus sous l'influence d'un cauchemar. Il s'était tout à coup rappelé le couteau qu'il avait remarqué tantôt sur la table de Rogojine. « Mais pourquoi donc, au fait, Rogojine n'aurait-il pas sur sa table autant de couteaux que bon lui semble ? » fit le prince, profondément étonné de ses soupçons. Il éprouva la même surprise en songeant à sa station devant la boutique du coutelier. « Mais enfin quel lien peut-il y avoir !... » s'écria-t-il, et il n'acheva pas. Suffoqué de honte, presque désespéré, il resta cloué à sa place, tout près de la porte. C'est ce qui arrive parfois aux gens : un souvenir insupportable, humiliant surtout, en se réveillant, a pour effet ordinaire de paralyser momentanément chez eux la faculté locomotrice. « Oui, je suis un homme sans cœur et un lâche ! » répéta-t-il avec irritation, et il fit un brusque mouvement pour entrer, mais... il s'arrêta de nouveau.

Sous cette grand'porte où il ne faisait jamais bien clair, régnait alors une obscurité profonde : en même temps que le prince arrivait devant la maison, le nuage orageux qui couvrait le ciel avait crevé et la pluie tombait à torrents. Lorsque Muichkine, resté un instant immobile, voulut s'arracher de sa place, il aperçut tout à coup, dans la pénombre, un homme qui se trouvait du côté intérieur de la porte, tout à l'entrée de l'escalier. Cet homme semblait attendre quelque chose, mais il disparut immédiatement. Le prince n'eut pas le temps de l'examiner, et, sans doute, il n'aurait pu dire avec certitude qui c'était. D'ailleurs, dans un hôtel, il y a un continuel va-et-vient de gens qui entrent et qui sortent. Mais aussitôt il fut persuadé entièrement, invinciblement persuadé qu'il avait reconnu cet homme, que c'était Rogojine. Au bout d'un

instant, le prince, dont le cœur défaillait, s'élança à sa suite dans l'escalier. « Tout va être éclairci ! » murmura-t-il à part soi avec une conviction étrange.

L'escalier qu'il montait si précipitamment conduisait aux corridors du premier et du second étage, le long desquels étaient situées les chambres de l'hôtel. Comme dans toutes les vieilles maisons, c'était un escalier de pierre, étroit et sombre, qui tournait autour d'un gros pilier. Au niveau du premier étage, ce pilier présentait un enfoncement, une sorte de niche, large d'un pas environ, et d'une profondeur moitié moindre. Un homme pourtant aurait pu s'y introduire. Malgré l'obscurité, le prince, en arrivant sur le palier, s'aperçut tout de suite que quelqu'un était caché dans cette niche. Il voulut passer à côté sans regarder à droite, mais, après avoir fait un pas, il ne put s'empêcher de retourner la tête.

Les deux yeux de tantôt, les mêmes, s'offrirent soudain à son regard. L'homme qui se cachait là avait aussi fait un pas hors de la niche. Pendant une seconde, tous deux restèrent face à face, si rapprochés qu'ils se touchaient presque. Tout à coup le prince saisit Rogojine par les épaules et le ramena en arrière, vers l'escalier, pour mieux examiner ses traits.

Un éclair s'alluma dans les yeux de Parfène Séménitch, une rage forcenée se manifesta sur son visage défiguré par un affreux sourire. Sa main droite se leva, brandissant quelque chose qui brillait dans l'obscurité ; le prince ne pensa pas à l'arrêter. Autant qu'il s'en souvint plus tard, il se contenta de crier :

— Parfène, je ne le crois pas !...

Puis il lui sembla voir tout à coup quelque chose s'entr'ouvrir devant lui : une lumière intérieure extraordinaire éclaira son âme. Cela dura peut-être une demi-seconde ; néanmoins le prince garda un souvenir très-net du commencement, des premiers cris qui s'échappèrent spontanément de sa poitrine et que tous ses efforts eussent été impuissants à contenir. Ensuite la conscience s'éteignit en lui.

C'était un retour de la maladie qui depuis fort longtemps déjà l'avait quitté. On sait avec quelle soudaineté se produisent les attaques d'épilepsie. En un clin d'œil le visage se décompose effroyablement, l'altération du regard est surtout frappante. Des convulsions s'emparent de tout le corps et crispent tous les muscles de la face. De la poitrine sortent des cris horribles, inimaginables, ne ressemblant à rien, — des cris qui n'ont plus aucun rapport avec la voix humaine. En entendant ces hurlements, il est très-difficile, sinon impossible, de se figurer que le malade lui-même les profère ; on croirait plutôt qu'ils proviennent d'un autre être qui se trouve au dedans de ce malheureux. Bref, en présence d'un homme affligé du mal caduc, beaucoup de gens éprouvent une terreur indicible et même quelque peu mystique. Ce fut sans doute cette impression d'épouvante qui arrêta soudain le bras de Rogojine, déjà levé sur le prince. Celui-ci tomba tout à coup à la renverse et roula le long de l'escalier en se cognant la nuque contre les marches de pierre. À cette vue, et sans comprendre encore ce qui venait de se passer, Rogojine descendit les degrés quatre à quatre ; arrivé en bas, il tourna l'obstacle humain qui lui barrait le passage, et, comme un fou, s'élança hors de l'hôtel.

Secoué par de violentes convulsions, le corps du malade avait roulé jusqu'au bas de l'escalier qui, du premier étage au rez-de-chaussée, ne comptait pas plus de quinze marches. Au bout de cinq minutes, on aperçut le prince gisant sur le sol, et un rassemblement se forma autour de lui. Comme la tête avait abondamment saigné, on se demanda d'abord si l'on était en présence d'un accident ou d'un crime. Toutefois plusieurs devinèrent bientôt qu'il s'agissait d'un cas d'épilepsie ; une des personnes de la maison reconnut dans le prince un voyageur arrivé le matin à l'hôtel. À la fin, la lumière se fit tout entière, grâce à une heureuse circonstance.

Après avoir promis d'être à la Balance pour quatre heures, Kolia Ivolguine s'était néanmoins rendu à Pavlovsk ; mais il refusa de dîner chez la générale Épantchine, et, revenu à Pétersbourg, se hâta d'aller à la Balance, où il arriva vers sept heures du soir. Le mot laissé par le prince lui ayant appris que ce dernier était en ville, il courut immédiatement à l'adresse indiquée sur le billet. Lorsqu'on lui eut dit, à l'hôtel, que le prince était sorti, Kolia descendit au buffet, où il attendit le retour de Muichkine en prenant du thé et en écoutant jouer de l'orgue. Sur ces entrefaites, le hasard voulut qu'il entendît parler autour de lui d'une attaque survenue à quelqu'un ; mû par un pressentiment, il alla aussitôt à l'endroit où se trouvait le malade, et il reconnut le prince. Sur-le-champ furent prises les mesures nécessaires. On transporta le prince dans sa chambre. Il revint à lui, mais il fut assez longtemps sans recouvrer toute sa connaissance. Le docteur appelé pour examiner les plaies de la tête prescrivit une fomentation et déclara que ces contusions n'avaient absolument rien de dangereux. Une heure après, le prince commençant à avoir une conscience assez nette de ce qui l'entourait ; Kolia le fit monter

en voiture et l'emmena chez Lébédéeff. L'employé reçut le malade avec les plus grandes démonstrations de dévouement et de respect. Il hâta même à cause de lui le départ pour la campagne ; le surlendemain, tout le monde se rendit à Pavlovsk.

II • Chapitre 6

La villa de Lébédéeff était petite, mais commode et même jolie. La partie destinée à être mise en location avait été ornée avec un soin particulier. Sur la terrasse assez vaste qui s'étendait devant la maison on voyait une rangée d'orangers, de citronniers et de jasmins plantés dans de grandes caisses de bois peintes en vert. Ces arbres, suivant Lébédéeff, donnaient à sa propriété un aspect vraiment enchanteur. Quelques-uns se trouvaient déjà là lorsqu'il avait fait l'acquisition de l'immeuble ; charmé de l'effet qu'ils produisaient, il s'empressa d'en acheter d'autres pour les joindre aux premiers. Quand les caisses contenant ces végétaux exotiques eurent été amenées à la villa et mises en place, Lébédéeff sortit à plusieurs reprises de chez lui pour aller dans la rue jouir du coup d'œil, et chaque fois il grossissait mentalement la somme qu'il comptait demander à son futur locataire.

Dans l'état d'affaissement physique et moral où le prince se trouvait, cette maison de campagne lui plut beaucoup. Du reste, le jour du départ pour Pavlovsk, c'est-à-dire le surlendemain de l'accès, il avait à peu près recouvré les apparences de la santé, quoique, en fait, il se sentît encore souffrant. Tous les visages qui l'entouraient depuis trois jours lui causaient une impression agréable : il était bien aise de voir, non-seulement Kolia, devenu

son inséparable, mais toute la famille de Lébédéff (sauf le neveu, qui avait disparu de la maison) et Lébédéff lui-même. Ce fut aussi avec plaisir qu'avant de quitter Pétersbourg, il reçut la visite du général Ivolguine.

Il était déjà tard quand on arriva à Pavlovsk ; ce même jour, néanmoins, plusieurs personnes vinrent voir le prince et se réunirent sur la terrasse de la villa. Gania se présenta le premier. Le prince eut peine à le reconnaître, tant le jeune homme était changé et maigri. Ensuite se montrèrent Varia et Ptitzine, qui étaient aussi en villégiature dans la localité. Quant au général Ivolguine, il ne bougeait pour ainsi dire pas de chez Lébédéff et semblait avoir transféré en même temps que lui ses pénates à Pavlovsk. Lébédéff l'empêchait autant que possible d'approcher du prince et s'efforçait de le tenir près de lui ; l'employé parlait à Ardalion Alexandrovitch comme à un ami ; on aurait pu les prendre pour de vieilles connaissances. Le prince remarqua durant ces trois jours qu'ils avaient parfois de longues conversations ensemble : on les entendait souvent crier, discuter : ils devaient même s'entretenir de matières scientifiques, ce qui, évidemment, faisait plaisir à Lébédéff. Il paraissait ne pouvoir se passer du général. Mais ce n'était pas seulement Ardalion Alexandrovitch, c'était aussi sa propre famille que Lébédéff cherchait à écarter du prince, depuis qu'on s'était transféré à la campagne. Sous prétexte que son locataire avait besoin de repos, il avait établi autour de lui une sorte de cordon sanitaire. En vain Muichkine protestait contre ce luxe de précautions, Lébédéff frappait du pied et s'empressait d'éloigner ses filles, sans même en excepter Viéra, sitôt que celles-ci faisaient mine de se diriger vers la terrasse où se trouvait le prince.

— D'abord, elles n'auront plus aucun respect, si on leur laisse prendre tant de liberté ; et en second lieu c'est même inconvenant pour elles... finit-il par déclarer en réponse à une question directe du prince.

— Mais pourquoi donc ? répliqua ce dernier : — vraiment, toute cette surveillance que vous exercez m'assomme, et voilà tout. Seul, je m'ennuie, je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, et vous-même vous ne faites que m'agacer encore plus avec vos continuels mouvements de mains et vos mystérieuses allées et venues.

Le fait est que Lebédoff, si jaloux de protéger contre tout importun la tranquillité du malade, entraînait lui-même presque à chaque instant chez le prince. Régulièrement il commençait par entre-bailler la porte, passait sa tête par l'ouverture et parcourait des yeux la chambre, comme pour s'assurer que le prince était là, qu'il n'avait pas pris la fuite ; puis, marchant sur la pointe du pied, Lebédoff s'approchait tout doucement du fauteuil de son locataire, que cette subite apparition effrayait parfois. Il ne manquait jamais de s'informer si le prince n'avait besoin de rien ; quand celui-ci, à la fin, lui disait de le laisser en repos, il obéissait silencieusement, tournait sur ses talons, et, tout en se dirigeant à pas de loup vers la porte, ne cessait d'agiter les bras comme pour faire signe que sa visite n'avait pas d'importance, qu'il ne dirait pas un mot de trop, qu'il sortait et ne reviendrait pas ; cela pourtant ne l'empêchait point de reparaitre au bout de dix minutes ou d'un quart d'heure. Kolia avait libre accès auprès du prince, ce dont Lébedeff était tout à fait désolé, indigné même. Lorsque les deux amis causaient ensemble, il passait une demi-heure à écouter leur conversation derrière la porte. Kolia s'en aperçut, et, naturellement, fit part de cette découverte au prince.

— Vous vous croyez donc mon maître pour me tenir ainsi sous clef ? dit vivement ce dernier à son propriétaire ; — du moins, à la campagne, j'entends qu'il en soit autrement. Soyez persuadé que je recevrai qui je voudrai et que j'irai où il me plaira.

— Sans le plus petit doute, répondit Lébédèff en agitant les bras.

Le prince le regarda fixement des pieds à la tête.

— Eh bien, Loukian Timoféïévitch, vous avez transporté ici la petite armoire que vous aviez, dans votre chambre à coucher, au-dessus de votre chevet ?

— Non, je l'ai laissée là.

— Pas possible !

— On ne peut pas la déplacer, il faudrait pratiquer une brèche dans la muraille... Elle tient bien.

— Mais vous avez peut-être la pareille ici ?

— J'en ai même une meilleure, une meilleure ; c'est même ce qui m'a décidé à acheter cette maison de campagne.

— A-ah ! Qui avez-vous refusé d'introduire auprès de moi tantôt ? Il y a une heure.

— C'est... c'est le général. En effet, je ne l'ai pas introduit, et il n'a pas besoin d'aller chez vous. Prince, cet homme, je l'estime profondément ; c'est... c'est un grand homme, vous ne le croyez pas ? Eh bien, vous verrez, mais pourtant... vous feriez mieux, excellentissime prince, de ne pas le recevoir chez vous.

— Pourquoi cela ? permettez-moi de vous le demander. Pourquoi aussi, Lébédèff, marchez-vous maintenant sur la pointe des pieds et vous approchez-vous toujours de moi comme si vous vouliez me glisser un secret dans l'oreille ?

— Je suis bas, je suis bas, je le sens, reprit l'employé, et, en faisant cette réponse inattendue, il se frappait la poitrine d'un air contrit, — mais le général ne sera-t-il pas trop hospitalier pour vous ?

— Comment, trop hospitalier ?

— Oui. D'abord, il se propose d'habiter chez moi ; soit, mais il ne doute de rien, il se fourre tout de suite dans la famille. Plusieurs fois déjà nous avons examiné ensemble nos parentés respectives ; il s'est trouvé que nous étions beaux-frères. Vous êtes aussi, paraît-il, du côté maternel, son neveu à la mode de Bretagne ; il me l'a encore expliqué hier. Si vous êtes son neveu, il en résulte, excellentissime prince, que je suis aussi votre parent. Passe encore pour cela, c'est une petite faiblesse, mais tout à l'heure il m'assurait que toute sa vie, depuis sa nomination au grade d'enseigne jusqu'au 11 juin de l'année dernière, il a eu chaque jour à sa table au moins deux cents personnes. Finalement, il a été jusqu'à me dire qu'on ne se levait même pas de table : on dînait, on soupait et on prenait le thé pendant quinze heures consécutives ; cela a duré ainsi trente années de suite sans la moindre interruption ; à peine prenait-on le temps de changer la nappe. Quand quelqu'un s'en allait, il était aussitôt remplacé par un autre. Les jours de fête, le général avait chez lui jusqu'à trois cents convives, et il en a même eu sept cents lorsque a été célébré le millième anniversaire de la fondation de l'empire russe. C'est une passion, on est inquiet quand on apprend cela ; il

est terrible de recevoir chez soi des gens qui font si grandement les choses ; aussi, je me demandais si un pareil homme ne serait pas trop hospitalier pour vous et pour moi.

— Mais vous avez, paraît-il, les meilleures relations avec lui ?

— Des relations fraternelles ; je prends cela comme une plaisanterie ; que nous soyons beaux-frères, peu m'importe, — c'est plutôt un honneur pour moi. Même à travers les deux cents personnes et le millième anniversaire de l'empire russe, je distingue en lui un homme très-remarquable. Je parle sincèrement. Tout à l'heure, prince, vous disiez qu'en m'approchant de vous j'avais l'air de vouloir vous confier un secret ; eh bien, justement, j'en ai un à vous communiquer : une certaine personne vient de me faire savoir qu'elle désirerait beaucoup avoir une entrevue secrète avec vous.

— Pourquoi donc secrète ? En aucune façon. J'irai moi-même chez elle, peut-être aujourd'hui.

— Pas du tout, pas du tout, reprit Lébédèff en agitant le bras ; — si elle a peur, ce n'est pas de ce que vous croyez. À propos : le monstre vient chaque jour s'informer de votre santé, savez-vous cela ?

— Vous le traitez trop souvent de monstre, cela m'est très-suspect.

— Vous ne pouvez avoir aucun soupçon, aucun, répondit aussitôt Lébédèff, — je voulais seulement vous dire que la personne en question n'a pas peur de lui, et que sa crainte est tout autre, tout autre.

— Mais de quoi donc a-t-elle peur ? dites-le tout de suite, fit le prince, impatienté, en voyant les grimaces mystérieuses de son interlocuteur.

— C'est précisément là le secret.

Et Lébédèff sourit.

— Le secret de qui ?

— Le vôtre. Vous-même m'avez défendu, excellentissime prince, de parler devant vous... murmura l'employé, et heureux d'avoir irrité au plus haut point la curiosité de Muichkine, il acheva brusquement : — Elle a peur d'Aglaé Ivanovna.

Le prince fronça le sourcil et garda le silence pendant une minute.

— Vraiment, Lébédèff, je quitterai votre maison, dit-il tout à coup. — Où sont Gabriel Ardalionovitch et les Pitzine ? Chez vous ? Vous les avez aussi fait entrer chez vous ?

— Ils vont venir, ils vont venir. Et même le général les suivra. J'ouvrirai toutes les portes et j'appellerai toutes mes filles, toutes, à l'instant, à l'instant, fit à voix basse Lébédèff effrayé, et il courut d'une porte à l'autre en agitant les bras.

Kolia se montra en ce moment sur la terrasse ; il arrivait du dehors et il annonça qu'Élisabeth Prokofievna le suivait, accompagnée de ses trois filles.

Ému de cette nouvelle, Lébédèff s'approcha vivement du prince.

— Faut-il ou non faire entrer les Ptitzine et Gabriel Ardalionovitch ? Faut-il introduire le général ? demanda-t-il.

— Pourquoi pas ? Tous ceux qui veulent me voir ! Je vous assure, Lébédéeff, que dès le début vous avez mal compris ma situation ; vous êtes dans une erreur continuelle. Je n'ai pas le plus petit motif pour me cacher à qui que ce soit, répondit gaiement le prince.

En le voyant rire, Lébédéeff crut devoir rire aussi. Quoique extrêmement agité, l'employé éprouvait une satisfaction visible.

Kolia avait dit vrai : il précédait seulement de quelques pas les dames Épantchine. Tandis qu'elles arrivaient de la terrasse, d'autres visiteurs qui se trouvaient déjà dans la maison, mais chez Lébédéeff, firent aussi leur apparition : c'étaient les Ptitzine, Gania et Ardalion Alexandrovitch.

Il n'y avait qu'un instant que la famille Épantchine avait appris, par Kolia, la maladie du prince et son installation à la campagne. Jusqu'alors la générale était restée dans une pénible incertitude. L'avant-veille, Ivan Fédorovitch avait communiqué aux siens la carte du prince et il n'en avait pas fallu davantage pour persuader à Élisabeth Prokofievna que Muichkine allait immédiatement leur faire visite à Pavlovsk. Les demoiselles eurent beau objecter qu'il n'y avait peut être pas lieu de compter sur un tel empressement de la part d'un homme qui n'avait pas écrit un mot depuis six mois, et qui, d'ailleurs, pouvait être retenu à Pétersbourg par des affaires, ces observations ne servirent qu'à irriter la générale ; elle était prête à parier que le prince arriverait le lendemain, « au plus tard ». Le lendemain, elle l'attendit pendant toute la matinée, puis pour le dîner, puis enfin pour le soir ;

quand la nuit fut tout à fait venue, Élisabeth Prokofievna, prise de colère, se mit à quereller son entourage à propos de tout, sans souffler mot, naturellement, de celui qui était la vraie cause de sa mauvaise humeur. Toute la journée suivante, elle garda le même silence au sujet du prince. Pendant le dîner, une parole imprudente d'Aglaé donna lieu à un petit incident. « Maman est fâchée parce que le prince ne vient pas », lâcha inopinément la jeune fille. Là-dessus, le général ayant fait remarquer que « ce n'était pas sa faute », Élisabeth Prokofievna se leva et sortit furieuse de la salle à manger. Enfin, vers le soir, Kolia arriva et il raconta tout ce qu'il savait concernant les aventures du prince. Au bout du compte, la générale triomphait ; néanmoins Kolia reçut une forte semonce : « Il flâne ici des journées entières, on ne peut pas se débarrasser de lui, et, quand il devrait venir, il ne vient pas ; il aurait bien pu envoyer un mot s'il ne jugeait pas à propos de se déranger. » En s'entendant dire qu' « on ne pouvait pas se débarrasser de lui », Kolia aurait volontiers pris la mouche, mais il se réserva de manifester son mécontentement une autre fois, et même, si le mot avait été moins blessant, peut-être l'aurait-il pardonné, tant lui plaisaient l'agitation et l'inquiétude d'Élisabeth Prokofievna à la nouvelle de la maladie du prince. Elle insista longtemps sur la nécessité d'envoyer tout de suite un exprès à Pétersbourg et de faire venir par le premier train une célébrité médicale de première grandeur. Ses filles l'en dissuadèrent ; toutefois elles ne voulurent pas rester en arrière de leur maman, lorsque celle-ci se disposa à aller voir le malade.

— Il est au lit de mort, dit avec animation Élisabeth Prokofievna, — et nous ici, nous observerons encore l'étiquette ? Est-il ou n'est-il pas un ami de notre maison ?

— Mais il ne faut pas entrer dans l'eau sans avoir sondé le gué, observa Aglaé.

— Eh bien, n'y va pas. D'ailleurs, il vaut mieux que tu restes ici. Eugène Pavlitch va venir, il n'y aurait personne pour le recevoir.

Après ces paroles, Aglaé, comme bien on pense, s'empressa de se joindre à sa mère et à ses sœurs, ce qui, du reste, avait toujours été son intention. Le prince Chtch... était venu voir Adélaïde, et, sur la demande de la jeune fille, il consentit immédiatement à accompagner les dames. Dès les premiers temps de sa liaison avec la famille Épantchine, il avait entendu parler du prince dans cette maison, et ce qu'on lui en avait dit l'avait fort intéressé. Lui-même se trouvait connaître Muichkine : trois mois auparavant ils s'étaient rencontrés quelque part et avaient passé quinze jours ensemble dans une petite ville. Chtch... avait raconté aux dames diverses particularités sur le prince, et, en général, il parlait de lui en termes très sympathiques. Aussi ce fut avec un sincère plaisir qu'il accepta la proposition de faire visite à une ancienne connaissance. Cette fois Ivan Fédorovitch ne se trouvait pas à la maison. Eugène Pavlovitch n'était pas encore arrivé non plus.

De la villa des Épantchine à celle de Lébédèff il n'y avait pas plus de trois cents pas. En entrant chez le prince, ce fut pour Élisabeth Prokofievna une première contrariété d'apercevoir autour de lui toute une société, sans compter que parmi ces visiteurs il y en avait deux ou trois qu'elle détestait cordialement. Ensuite, la générale, qui s'attendait à trouver un moribond, fut fort étonnée quand elle vit s'avancer au-devant d'elle un jeune homme souriant, mis avec élégance. et, autant qu'on en pouvait juger à première vue, très-bien portant. Elle demeura stupéfaite, et son

désappointement causa un plaisir extraordinaire à Kolia. Sans doute il aurait très-bien pu la détromper avant qu'elle sortît de sa villa, mais le malicieux gymnaste n'avait eu garde de le faire, pressentant la colère comique que ne manquerait pas d'éprouver la générale lorsqu'elle trouverait le prince, son cher ami, en bonne santé. Kolia poussa même l'indélicatesse jusqu'à s'applaudir tout haut de son succès, pour achever de vexer Élisabeth Prokofievna, avec qui, nonobstant leurs relations d'amitié, il était continuellement en pique.

— Attends un peu, mon cher, ne te presse pas, ne gâte pas ton triomphe ! répondit-elle en prenant place sur un fauteuil que le prince lui avait avancé.

Lébédeff, Ptitzine et Ardalion Alexandrovitch se hâtèrent de faire asseoir les jeunes filles. Le général offrit une chaise à Aglaé. Lébédeff en présenta une aussi au prince Chtch..., ce qu'il fit en s'inclinant jusqu'à la ceinture. Varia, comme de coutume, échangea à voix basse de chaleureux compliments avec les demoiselles.

— C'est vrai, prince, que je croyais te trouver au lit, tant la peur m'avait grossi les choses, et, pourquoi mentirais-je ? sur le moment ta bonne mine m'a mise en colère, mais, je te le jure, cela n'a duré qu'une minute, je n'avais pas encore eu le temps de réfléchir. Quand je réfléchis, je parle et j'agis toujours plus intelligemment ; je crois qu'il en est de même de toi. En réalité, la guérison de mon propre fils, si j'en avais un, me ferait peut-être moins de plaisir que la tienne ; si tu ne le crois pas, c'est pour toi qu'est la honte et non pour moi. Mais ce méchant garçon se permet de me jouer bien d'autres tours. Tu le protèges, paraît-il ; aussi je te préviens qu'un beau matin je me priverai, sois-en sûr,

de l'honneur et du plaisir de cultiver plus longtemps sa connaissance.

— Mais de quoi suis-je donc coupable ? cria Kolia : — j'aurais eu beau vous assurer que le prince était presque rétabli, vous n'auriez pas voulu me croire, parce qu'il était beaucoup plus intéressant de se le représenter au lit de mort.

— Pour combien de temps es-tu ici ? demanda Élisabeth Prokofievna au prince.

— Pour tout l'été et, peut-être, pour plus longtemps.

— Tu es seul ? Tu n'es pas marié ?

— Non, je ne suis pas marié, répondit le prince, que cette pointe naïvement lancée fit sourire.

— Pourquoi souris-tu ? ce sont des choses qui arrivent. Parlons maintenant de ton habitation : pourquoi n'es-tu pas venu loger chez nous ? Nous avons tout un pavillon qui est inoccupé. Du reste, fais comme tu veux. C'est là ton propriétaire ? demanda-t-elle à mi-voix en montrant d'un signe de tête Lébédéeff. — Pourquoi fait-il toujours des grimaces ?

En ce moment, Viéra, qui portait, comme toujours, le baby dans ses bras, sortit de la maison et s'approcha de la terrasse. Lébédéeff tournait autour des chaises et ne savait décidément où se mettre, mais il ne songeait nullement à s'en aller. Il n'eut pas plutôt aperçu sa fille qu'il s'élança vers elle en agitant les bras pour l'éloigner de la terrasse ; il s'oublia même jusqu'à frapper du pied.

— Il est fou ? dit brusquement la générale.

— Non, il...

— Il est ivre, peut-être ? Ta société n'est pas des mieux composées, ajouta-t-elle après avoir embrassé du regard les autres visiteurs ; — mais quelle jolie jeune fille ! Qui est-ce ?

— C'est Viéra Loukianovna, la fille de ce Lébédéeff.

— Ah !... Elle est fort gentille. Je veux faire sa connaissance.

À peine Lébédéeff eut-il entendu ces paroles qu'il courut chercher Varia pour la présenter à la générale.

— Des orphelins, des orphelins ! commença-t-il d'un ton pathétique en s'approchant d'Élisabeth Prokofievna ; — et cet enfant qu'elle a sur les bras est aussi un orphelin : c'est sa sœur, ma fille Luboff, née, en légitime mariage, de ma défunte épouse Hélène, qui, il y a de cela six semaines, est morte en couches, par la volonté de Dieu... oui... elle lui tient lieu de mère, quoiqu'elle ne soit que sa sœur et rien de plus que sa sœur... rien de plus, rien de plus...

— Et toi, batuchka, tu n'es rien de plus qu'un imbécile, excuse-moi. Allons, assez, tu le comprends toi-même, je pense, répliqua la générale avec une indignation extraordinaire.

Lébédéeff s'inclina profondément.

— C'est la vérité vraie ! répondit-il avec le plus grand respect.

— Écoutez, monsieur Lébédéeff, on dit que vous expliquez l'Apocalypse, est-ce vrai ? demanda Aglaé.

— C'est la vérité vraie... depuis quinze ans.

— J'ai entendu parler de vous. Il a même été question de vous dans les journaux, je crois ?

— Non, c'est d'un autre commentateur que les journaux ont parlé, mais celui-là est mort, et c'est moi qui l'ai remplacé, dit Lébédéff ivre de joie.

— Nous sommes voisins, ayez donc la bonté de venir un de ces jours m'expliquer l'Apocalypse ; je n'y comprends rien.

— Je ne puis pas ne pas vous prévenir, Aglaé Ivanovna, que tout cela n'est de sa part que du charlatanisme, intervint brusquement le général Ivolguine, qui s'était assis à côté d'Aglaé et depuis longtemps brûlait de lui adresser la parole ; — sans doute la campagne a ses droits et ses plaisirs, continua Ardalion Alexandrovitch, — et recevoir un intrus si extraordinaire pour l'entendre pérorer sur l'Apocalypse, est une fantaisie comme une autre, je dirai même une fantaisie remarquable au point de vue de l'esprit, mais je... Vous avez l'air de me regarder avec étonnement ? Le général Ivolguine, j'ai l'honneur de me présenter. Je vous ai portée sur mes bras, Aglaé Ivanovna.

— Enchantée. Je connais Barbara Ardalionovna et Nina Alexandrovna, murmura la jeune fille, qui faisait tous ses efforts pour ne pas éclater de rire.

Élisabeth Prokofievna rougit de colère. Elle ne pouvait souffrir le général, qu'elle avait connu autrefois, mais avec qui, depuis fort longtemps, elle avait cessé toutes relations.

— Tu mens, selon ton habitude, batuchka, jamais tu ne l'as portée sur tes bras, dit-elle d'une voix indignée à Ardalion Alexandrovitch.

— Vous l’avez oublié, maman, mais la vérité est qu’il m’a portée, à Tver, assura soudain Aglaé. — Nous habitions alors Tver. C’était quand j’avais six ans, je m’en souviens. Il m’a fait un arc et une flèche, il m’a appris à tirer, et j’ai tué un pigeon. Vous rappelez-vous le pigeon que nous avons tué ensemble ?

— Et à moi il a apporté un casque de carton et une épée de bois, je m’en souviens aussi ! cria Adélaïde.

— Moi aussi, je me le rappelle, ajouta Alexandra : — vous vous êtes querellées à propos du pigeon blessé, et on vous a mises chacune dans un coin ; Adélaïde est restée là avec son casque et son épée.

En disant à Aglaé qu’il l’avait portée sur ses bras, le général ne croyait dire qu’une parole en l’air : c’était un simple préambule pour engager la conversation, une phrase dont il avait coutume de se servir chaque fois qu’il voulait entrer en rapport avec des jeunes gens. Mais, dans le cas présent, il se trouva avoir dit la vérité, et une vérité que lui-même avait oubliée. Aussi, lorsque Aglaé lui eut rappelé le pigeon qu’ils avaient tué ensemble, la mémoire du vieillard se réveilla instantanément, et, comme il arrive souvent au déclin de l’âge, tous les détails d’un passé lointain se représentèrent à lui. Il serait difficile de dire ce qui, dans ces souvenirs, pouvait affecter si vivement le pauvre général, alors un peu gris, selon son habitude, quoi qu’il en soit, il éprouva soudain une émotion extraordinaire.

— Je m’en souviens, je me rappelle tout ! s’écria-t-il. — J’étais alors capitaine d’état-major. Vous étiez si mignonne, si gentille ! Nina Alexandrovna... Gania... J’ai été chez vous... j’y étais reçu. Ivan Fédorovitch...

— Et tu vois où tu en es arrivé maintenant ! reprit la générale.
— Pourtant tu n’as pas noyé dans la boisson tout sentiment noble, puisque cela a produit un tel effet sur toi ! Mais tu as empoisonné l’existence de ta femme. Au lieu d’être un guide pour tes enfants, tu t’es fait mettre dans une prison pour dettes. Retire-toi d’ici, batuchka, va te cacher quelque part, derrière une porte, dans un petit coin, et pleure ; rappelle-toi ton ancienne innocence, peut-être que Dieu te pardonnera. Va donc, va, je te parle sérieusement. Le meilleur moyen de se corriger, c’est de songer au passé avec regret.

Mais elle aurait pu se dispenser d’insister : le général avait la sensibilité des ivrognes d’habitude et, comme tous les individus que la boisson a fait déchoir d’une position brillante, il ne songeait à son heureux passé qu’avec un cruel chagrin. Il se leva et, docilement, se dirigea vers la porte. Cette humilité désarma aussitôt Élisabeth Prokofievna.

— Ardalion Alexandrovitch, batuchka ! lui cria-t-elle : — reste encore une petite minute ; nous sommes tous pécheurs ; quand tu sentiras que ta conscience t’adresse moins de reproches, viens chez moi, nous passerons un moment ensemble, nous jaserons sur le passé. Moi-même, je suis peut-être cinquante fois plus coupable que toi ; allons, maintenant adieu, va-t’en, tu n’as que faire ici... acheva-t-elle, prise d’une inquiétude soudaine en le voyant revenir.

— Pour le moment, vous feriez mieux de ne pas le surveiller, dit le prince à Kolia, qui s’élançait déjà sur les pas de son père. — Autrement, d’ici à une minute il se fâchera, et rien ne subsistera de ses bonnes dispositions présentes.

— C'est juste, laisse-le tranquille ; tu iras le retrouver dans une demi-heure, décida Élisabeth Prokofievna.

— Voilà ce que c'est que de faire entendre la vérité à un homme, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie ; il a été ému jusqu'aux larmes ! se permit d'observer Lébédeff.

— Eh bien, toi aussi, batuchka, tu dois être quelque chose de propre, si ce que j'ai entendu dire est vrai, lui envoya immédiatement Élisabeth Prokofievna.

Peu à peu se précisa la situation réciproque des diverses personnes réunies chez le prince. Celui-ci, naturellement, était en mesure d'apprécier et appréciait tout l'intérêt que lui témoignaient la générale et ses filles. Il leur déclara que lui-même, avant leur visite, avait l'intention de les aller voir, nonobstant sa maladie et malgré l'heure avancée. Élisabeth Prokofievna lui répondit, en regardant les visiteurs, que rien ne l'empêchait de mettre sur-le-champ ce projet à exécution. Ptitzine, homme très-poli, ne tarda pas à battre en retraite vers le pavillon de Lébédeff ; il aurait bien voulu emmener l'employé avec lui. Ce dernier promit de l'aller bientôt rejoindre ; Varia qui, pendant ce temps, causait avec les jeunes filles, ne bougea pas de sa place. Elle et son frère étaient fort contents du départ de leur père. Gania se retira peu après Ptitzine. Durant les quelques minutes qu'il avait passées sur la terrasse, sous les yeux des dames Épantchine, il avait eu une attitude modeste mais digne, et ne s'était nullement laissé troubler par les regards sévères d'Élisabeth Prokofievna, qui, à deux reprises, l'avait toisé des pieds à la tête. De fait, ceux qui l'avaient connu jadis pouvaient le croire très-changé. Sa manière d'être plut beaucoup à Aglaé.

— C'est Gabriel Ardalionovitch qui vient de sortir ? demanda-t-elle de but en blanc.

Elle aimait assez à jeter ainsi au milieu de la conversation des autres une brusque question qui ne s'adressait à personne en particulier.

— Oui, répondit le prince.

— Je l'ai à peine reconnu. Il est bien changé et... à son avantage.

— J'en suis bien aise pour lui, reprit Muichkine.

— Il a été très-malade, fit remarquer Varia.

Elle prononça ces mots d'un ton de commisération où néanmoins perçait la joie.

L'observation d'Aglaé avait surpris et presque inquiété sa mère.

— Sous quel rapport a-t-il gagné ? demanda avec colère Élisabeth Prokofievna : — où as-tu pris cela ? Il n'est pas mieux du tout. Qu'est-ce que tu trouves mieux ?

— Il n'y a rien de mieux que le « chevalier pauvre » ! cria tout à coup Kolia, inamovible derrière la chaise de la générale.

— C'est aussi ce que je pense, dit en riant le prince Chtch...

— Je suis tout à fait de cet avis, ajouta solennellement Adélaïde.

— Quel « chevalier pauvre » ? questionna la générale intriguée, et elle regarda d'un air vexé tous ceux qui venaient de par-

ler ; mais remarquant qu'Aglaé rougissait, elle poursuivit avec irritation : — quelque absurdité sans doute ! Qu'est-ce que ce « chevalier pauvre » ?

— Est-ce la première fois que ce gamin, votre favori, dénature les paroles d'autrui ? répondit Aglaé avec une indignation mêlée de mépris.

Elle était fort sujette aux boutades, mais dans ses sorties les plus violentes en apparence se laissait presque toujours apercevoir quelque chose de si enfantin, que parfois il était impossible, en la regardant, de conserver son sérieux. Cela, naturellement, ajoutait encore à l'exaspération de la jeune fille : elle ne comprenait pas de quoi on riait, ni « comment on pouvait, comment on osait rire ». Dans le cas présent, l'emportement d'Aglaé provoqua l'hilarité de ses sœurs et du prince Chtch... Kolia, triomphant, riait aux éclats. Aglaé se fâcha pour tout de bon, ce qui la rendit deux fois plus belle. Son agitation et le dépit qu'elle en éprouvait lui seyaient admirablement.

— N'a-t-il pas souvent travesti vos paroles ? continua-t-elle.

— Je me fonde sur une exclamation proférée par vous-même ! répliqua vivement Kolia. — Il y a un mois, vous avez feuilleté Don Quichotte, et vous vous êtes écriée en propres termes : « Il n'y a pas mieux que le chevalier pauvre ! » Je ne sais de qui vous parliez alors : si c'était de Don Quichotte, d'Eugène Pavlitch ou d'un autre encore ; toujours est-il que vos paroles s'appliquaient à quelqu'un ; ensuite a eu lieu une longue conversation...

— Je vois, mon cher, que tu te permets trop dans tes conjectures, interrompit avec colère Élisabeth Prokofievna.

— Mais est-ce que je suis le seul ? reprit hardiment Kolia ; — tout le monde a parlé alors et parle encore maintenant ; — tenez, tout à l'heure le prince Chtch..., Adélaïde Ivanovna et les autres ont déclaré qu'ils étaient pour le « chevalier pauvre » par conséquent le « chevalier pauvre » existe, il doit nécessairement exister, et, selon moi, sans Adélaïde Ivanovna, il y a longtemps que nous saurions tous qui il est.

— Quelle est ma faute ? demanda en souriant Adélaïde.

— C'est de n'avoir pas voulu faire son portrait ! Aglaé Ivanovna vous avait priée de reproduire les traits du « chevalier pauvre » ; elle vous avait donné tout le sujet du tableau, tel qu'elle-même le concevait, vous rappelez-vous le sujet ? vous n'avez pas voulu...

— Mais comment aurais-je fait son portrait ? Qui aurais-je représenté ? D'après les indications données, ce « chevalier pauvre »

Ne levait devant personne
La visière d'acier de son casque.

Dès lors, quel visage pouvait-on lui donner ? Il aurait fallu peindre une visière ? Un anonyme ?

— Je n'y comprends rien, qu'est-ce que c'est que cette visière ? cria la générale agacée.

À part soi, elle commençait à deviner de qui on parlait ainsi à mots couverts. (Le « chevalier pauvre » était une dénomination conventionnelle dont sans doute les jeunes filles, entre elles, avaient depuis longtemps coutume de se servir.) Mais cette plaisanterie mécontentait d'autant plus Élisabeth Prokofievna qu'elle

voyait l'embarras du prince Léon Nikolaïevitch : ce dernier, en effet, était aussi confus qu'un enfant de dix ans.

— Est-ce que cette sottise va durer indéfiniment ? poursuivit-elle. — M'expliquera-t-on, oui ou non, ce que c'est que ce « chevalier pauvre » ? C'est donc un secret bien terrible qu'on a si peur de le dévoiler ?

De nouveaux rires furent la seule réponse qu'obtint la générale.

— Il s'agit tout bonnement d'une étrange poésie russe intitulée : le Chevalier pauvre, finit par dire le prince Chtch..., évidemment désireux de changer au plus tôt la conversation ; — c'est un morceau qui n'a ni commencement ni fin. Il y a juste un mois, on riait tous ensemble après le dîner et on cherchait, comme à l'ordinaire, un sujet pour le futur tableau d'Adélaïde Ivanovna. Vous savez que c'est depuis longtemps la tâche commune de toute la famille. Tous les suffrages se sont portés sur le « chevalier pauvre » ; qui l'a proposé le premier ? je ne m'en souviens pas...

— C'est Aglaé Ivanovna ! cria Kolia.

— Peut-être, je ne dis pas le contraire, seulement je ne m'en souviens pas, reprit le prince Chtch... — Les uns ont ri de ce sujet, les autres ont dit qu'il ne pouvait pas y en avoir de plus élevé, mais que, pour représenter le « chevalier pauvre », il fallait, en tout cas, un visage : on a passé en revue les têtes de toutes les connaissances, pas une ne convenait, et la chose en est restée là. Voilà tout. Je ne comprends pas pourquoi Nicolas Ardalionovitch s'est avisé de rappeler tout cela. Ce qui alors était plaisant et avait de l'à-propos, manque tout à fait d'intérêt maintenant.

— C'est qu'il y a là-dessous quelque nouvelle sottise, quelque persiflage injurieux, déclara sévèrement Élisabeth Prokofievna.

— Il n'y a aucune sottise, il n'y a qu'une profonde estime, dit brusquement Aglaé, qui prononça ces mots avec une gravité inattendue. Toute trace de son agitation précédente avait disparu. Bien plus, à en juger d'après certains indices, elle-même à présent semblait voir avec plaisir le développement que prenait la plaisanterie. Ce changement s'était opéré chez la jeune fille alors précisément que la confusion du prince devenait le plus manifeste.

— Ils rient comme des fous, et tout d'un coup ils témoignent de leur profonde estime ! Cela n'a pas de sens ! Pourquoi de l'estime ? Réponds tout de suite : que veux-tu dire en parlant ici de ta profonde estime ? reprit d'un ton courroucé la générale.

— Je répète les mots : profonde estime, répondit Aglaé avec le même sérieux qu'auparavant, — parce que dans ces vers est représenté un homme capable d'avoir un idéal et de lui consacrer toute sa vie. Cela ne se rencontre pas si souvent à notre époque. Cette poésie ne nous dit pas en quoi consistait proprement l'idéal du « chevalier pauvre », mais on voit que c'était une image radieuse, « l'image d'une beauté pure », et que l'amoureux chevalier portait même, au lieu d'écharpe, un chapelet autour de son cou. À la vérité, il y a encore là une devise obscure, énigmatique, les lettres A. N. B. qu'il avait tracées sur son écu...

— A. N. D., rectifia Kolia.

— Moi je dis A. N. B., et je veux dire ainsi, répliqua avec colère Aglaé, — en tout cas, une chose est claire, c'est que, quelle que fût sa dame, quoi qu'elle fût, peu importait à ce pauvre chevalier. Il

l'avait choisie, il avait cru à sa « beauté pure », cela suffisait pour que désormais il ne cessât de s'incliner devant elle ; s'étant une fois déclaré son serviteur, il devait, fût-elle ensuite devenue une voleuse, croire en elle et rompre des lances pour sa beauté pure. Le poète a voulu, semble-t-il, incarner dans un type extraordinaire la notion de l'amour platonique, telle que la concevaient les chevaliers du moyen-âge. Naturellement, tout cela est un idéal. Dans le « chevalier pauvre », ce sentiment est arrivé au plus haut degré, à l'ascétisme ; il faut avouer que la faculté d'aimer ainsi prouve beaucoup en faveur de celui qui la possède ; c'est un trait de caractère qui dénote une âme profonde, et, en un sens, est très louable. Le « chevalier pauvre », c'est Don Quichotte, mais un Don Quichotte sérieux et non comique. D'abord, je ne comprenais pas ce personnage et j'en faisais des gorges chaudes, mais maintenant j'aime le « chevalier pauvre », et, surtout, je respecte ses hauts faits.

Ainsi finit Aglaé, et, en l'observant, il était difficile de reconnaître si elle parlait sérieusement ou pour rire.

— Eh bien, il est sot et j'en dirai autant de ses hauts faits ! déclara la générale. — Mais, en fait de sottises, toi aussi, matouchka, tu en as dégoisé long : toute une leçon ! À mon avis, ce rôle-là ne te va pas. En tout cas, ce n'est pas permis. Quels sont ces vers ? Récite-les, tu dois les savoir ! Je veux absolument connaître cette poésie. Je n'ai jamais pu souffrir les vers, c'était sans doute un pressentiment. Pour l'amour de Dieu, prince, prends patience, c'est évidemment la seule chose que nous ayons à faire, toi et moi, ajouta-t-elle en s'adressant à son hôte.

Elle était très-fâchée.

Le prince Léon Nikolaïévitch voulut parler, mais sa confusion ne lui permit pas de proférer un mot. Seule Aglaé, qui venait de s'accorder tant de licences durant sa « leçon », était parfaitement à son aise et paraissait même contente. On aurait dit qu'elle s'était préparée d'avance à réciter les vers en question et qu'elle attendait seulement qu'on l'y invitât. Toujours sérieuse et grave, la jeune fille se leva immédiatement et vint se camper au milieu de la terrasse, vis-à-vis du fauteuil où le prince était assis. Tous la considéraient d'un air étonné ; la plupart : les sœurs, la mère, le prince Chitch..., voyaient avec un sentiment désagréable cette nouvelle gaminerie qui frisait positivement l'inconvenance. Cependant il était visible qu'Aglaé trouvait un grand plaisir dans toute cette mise en scène par laquelle elle préludait à la récitation des vers. Élisabeth Prokofievna fut sur le point de la renvoyer brutalement à sa place. Mais au moment même où Aglaé commençait à déclamer la célèbre ballade, deux messieurs causant à haute voix se montrèrent sur la terrasse. C'était Ivan Fédorovitch Épantchine qui arrivait suivi d'un jeune homme. À leur apparition, un certain mouvement se produisit dans la société.

II • Chapitre 7

Âgé de vingt-huit ans, grand, bien fait, le compagnon du général avait un visage beau et intelligent ; ses grands yeux noirs pétillaient d'esprit et de malice. Aglaé, sans même tourner la tête de son côté, continua à débiter les vers en affectant toujours de ne regarder que le prince et de s'adresser exclusivement à lui. Muichkine comprenait fort bien qu'il y avait dans tout cela un calcul. Sa situation était gênante, mais l'arrivée des deux messieurs lui

permit, du moins, de la modifier un peu. En les apercevant, il se leva à demi, adressa de loin un salut aimable au général et fit signe de ne pas troubler la récitation ; puis il se plaça derrière son siège et appuya son bras gauche sur le dossier, de façon à écouter la suite de la ballade dans une position plus commode et moins « ridicule » qu'assis dans un fauteuil. À deux reprises Élisabeth Prokofievna invita par un geste impérieux les nouveaux visiteurs à s'arrêter. L'attention du prince se porta tout particulièrement sur le compagnon du général : il se doutait que ce jeune homme était Eugène Pavlovitch Radomsky, dont il avait déjà beaucoup entendu parler, et à qui il avait plus d'une fois pensé. Un détail seulement déroutait le prince : il avait ouï dire qu'Eugène Pavlovitch était militaire, et le nouveau venu portait le costume civil. Tant que dura la récitation des vers, ce personnage eut sur les lèvres un sourire moqueur, comme s'il avait entendu parler, lui aussi, du « chevalier pauvre ».

« C'est peut-être lui-même qui a imaginé cela », se dit le prince.

Cependant Aglaé mettait dans son débit une telle chaleur, elle paraissait si profondément pénétrée de la pensée du poète et prononçait chaque mot avec tant de conviction que non-seulement elle captiva l'attention générale, mais qu'on s'étonna moins de la gravité renforcée avec laquelle tout à l'heure elle avait si solennellement pris place au milieu de la terrasse : ce pouvait être l'effet de l'impression naïve produite sur la jeune fille par les vers qu'elle s'était chargée de faire entendre. Ses yeux brillaient, et deux fois un léger frisson d'enthousiasme parcourut son beau visage. Elle récita ce qui suit :

Il y avait dans le monde un chevalier pauvre,
Silencieux et simple ;
Son visage était pâle et morne.
Son âme franche et audacieuse.
Il avait eu une vision
Que l'esprit ne peut concevoir,
Et cette impression dans son cœur
S'était profondément gravée.
Dès lors, brûlé d'un feu intérieur.
Il ne regarda plus les femmes,
Et ne voulut plus jusqu'au tombeau
Dire un mot à aucune d'elles.
Il portait autour de son cou
Un chapelet au lieu d'écharpe,
Et ne levait devant personne
La visière d'acier de son casque.
Plein d'un amour pur,
Fidèle au doux rêve,
Il avait écrit avec son sang
Les lettres A. M. D. sur son écu.
Et, dans les déserts de la Palestine,
Tandis que, parmi les rochers,
Les paladins couraient au combat
En nommant à haute voix leurs dames,
Il s'écriait avec un accent farouche :
Lumen coeli, sancta Rosa !
Et, comme un tonnerre, sa menace
Terrifiait les musulmans.
De retour à son lointain castel,
Il y vécut dans une réclusion sévère,

Toujours silencieux, toujours triste,
Et mourut comme un insensé.

Plus tard, en se rappelant toute cette scène, le prince fut longtemps tourmenté par une question insoluble pour lui : comment pouvait-on unir un sentiment si vrai, si beau à une raillerie si maligne et si peu déguisée ? Qu'il y eût là une dérision, le prince n'en doutait pas et il avait de bonnes raisons pour en être persuadé : Aglaé, en récitant les vers, s'était permis de substituer aux lettres A. M. D. les lettres N. PH. B. il était sûr d'avoir bien entendu (la suite prouva qu'il ne se trompait pas). En tout cas, la plaisanterie d'Aglaé, — c'était sans doute une plaisanterie, bien qu'un peu roide, — avait été préméditée. Depuis un mois tout le monde parlait (et riait) du « chevalier pauvre ». Et pourtant, au lieu de souligner ironiquement ces lettres, au lieu d'appuyer dessus pour en faire ressortir le sens caché, Aglaé les prononça au contraire avec un sérieux si imperturbable, avec une simplicité si naïve et si innocente qu'on pouvait penser qu'elles se trouvaient réellement dans le texte. Le prince ressentit comme une morsure au cœur. Élisabeth Prokofievna, naturellement, ne remarqua pas la variante introduite dans la ballade. Le général Ivan Fédorovitch comprit seulement qu'on déclamait des vers. Parmi les autres auditeurs, beaucoup saisirent l'allusion, mais ils ne firent semblant de rien. Quant à Eugène Pavlovitch (le prince l'aurait volontiers parié), non-seulement il comprit, mais il s'efforça de montrer qu'il comprenait : son sourire franchement moqueur ne pouvait avoir une autre signification.

— Que c'est beau ! s'écria la générale transportée d'admiration, dès qu'Aglaé eut fini : — de qui sont ces vers ?

— De Pouchkine, maman, ne nous faites pas honte de notre crime, nous en avons conscience ! répondit Adélaïde.

— Même avec vous, on n'est pas encore devenue si bête ! répliqua aigrement Élisabeth Prokofievna. — Dès que nous serons rentrées, vous me donnerez ces vers de Pouchkine !

— Mais je crois que nous n'avons rien de Pouchkine à la maison.

— Il y en a deux volumes en fort mauvais état qui traînent depuis un temps immémorial, ajouta Alexandra.

— Qu'on envoie tout de suite acheter l'ouvrage à la ville, qu'on fasse partir Fédor ou Alexis par le premier train, — Alexis plutôt. Aglaé, viens ici ! Embrasse-moi, tu as très-bien débité cette poésie, mais si ton émotion était sincère, ajouta-t-elle presque tout bas, — je te plains ; si c'était un jeu de ta part, je n'approuve pas tes sentiments, de sorte que, dans un cas comme dans l'autre, tu as eu tort. Comprends-tu ? Va, madame, j'aurai encore à te parler, mais nous nous éternisons ici.

Pendant ce temps, le prince adressait les compliments d'usage au général, qui lui présentait Eugène Pavlovitch Radomsky.

— Je l'ai, pour ainsi dire, cueilli en route, il ne fait que d'arriver ; il a su que je venais ici et que tous les nôtres y étaient...

— J'ai su aussi que vous y étiez, interrompit Eugène Pavlovitch, — et comme depuis longtemps je me proposais de rechercher, non pas seulement votre connaissance, mais votre amitié, je n'ai pas voulu perdre de temps. Vous êtes malade ? Je viens seulement d'apprendre...

— Je vais très-bien et je suis enchanté de faire votre connaissance ; j'ai déjà beaucoup entendu parler de vous et me suis même entretenu à votre sujet avec le prince Chtch..., répondit Léon Nikolaïévitch en tendant la main au visiteur.

Après l'échange des politesses accoutumées, les deux hommes se serrèrent la main, en même temps chacun d'eux jeta sur le visage de l'autre un coup d'œil rapide, mais pénétrant. La conversation ne tarda pas à devenir générale. Le prince, dont la curiosité était alors fort éveillée, observait tout et peut-être même s'imaginait voir des choses qui n'existaient pas réellement. Il remarqua que le costume civil d'Eugène Pavlovitch causait à toute la société un étonnement extraordinaire, au point de faire oublier momentanément tout le reste. Il y avait pour croire que ce changement de tenue constituait un fait d'une importance exceptionnelle. Adélaïde et Alexandra stupéfaites questionnaient Eugène Pavlovitch. Le prince Chtch..., parent du jeune homme, semblait très-inquiet : Ivan Fédorovitch parlait avec une sorte d'agitation. Aglaé seule resta impassible : elle se borna à regarder un instant Eugène Pavlovitch, curieuse seulement de voir s'il était mieux en civil qu'en militaire, puis elle détourna la tête et ne fit plus attention à lui. Élisabeth Prokofievna s'abstint aussi de toute question, quoique peut-être elle ne fût pas non plus exempte d'une certaine inquiétude. Le prince crut s'apercevoir qu'Eugène Pavlovitch n'était pas dans les bonnes grâces de la générale.

— Il m'a étonné, renversé ! répétait Ivan Fédorovitch en réponse à toutes les questions. — Je ne voulais pas le croire, quand je l'ai rencontré tantôt à Pétersbourg. Et pourquoi si brusquement, voilà le problème ? Il est lui-même le premier à crier qu'il ne faut pas casser les vitres.

Comme Eugène Pavlovitch le rappela à la société, il avait depuis longtemps annoncé l'intention de quitter le service ; mais, chaque fois qu'il manifestait ce dessein, c'était en ayant l'air de badiner, si bien qu'il n'y avait pas moyen de prendre ses paroles au sérieux. Du reste, il parlait toujours des choses sérieuses sur le ton de la plaisanterie, en sorte qu'avec lui on ne savait jamais à quoi s'en tenir, surtout si lui-même voulait qu'il en fût ainsi.

— Je renonce au service temporairement, pour quelques mois, un an tout au plus, dit en riant Radomsky.

— Mais vous n'aviez aucun besoin de le quitter, autant du moins que je connais vos affaires, reprit le général toujours fort animé.

— Et visiter mes terres ? Vous-même me l'avez conseillé ; d'ailleurs, je veux aussi aller à l'étranger...

La conversation prit bientôt un autre cours, sans, toutefois, que l'agitation se calmât. Le prince, observateur attentif de tout ce qui se passait autour de lui, trouvait fort étrange l'émoi provoqué par une circonstance si insignifiante. « Pour sûr, il doit y avoir quelque chose là-dessous », pensait-il.

— Ainsi le « chevalier pauvre » est encore sur le tapis ? demanda Eugène Pavlovitch en s'approchant d'Aglaé.

Au grand étonnement du prince, elle regarda le jeune homme d'un air profondément surpris comme pour lui donner à entendre qu'il ne pouvait être question entre eux du « chevalier pauvre » et qu'elle ne savait même pas ce qu'il voulait dire.

— Mais ce n'est pas le moment, il est trop tard à présent pour envoyer chercher un Pouchkine à la ville, il est trop tard ! répétait

sur tous les tons Kolia à Élisabeth Prokofievna ; — je vous le dirai trois mille fois : il est trop tard !

Eugène Pavlovitch, qui s'était empressé de quitter Aglaé, joignit ses observations à celles du gymnaste.

— Oui, en effet, il est trop tard maintenant pour envoyer à la ville, je crois même que les magasins sont fermés à Pétersbourg, il est plus de huit heures, dit-il après avoir regardé sa montre.

— On a attendu jusqu'à présent, on peut bien patienter encore jusqu'à demain, fit à son tour Adélaïde.

— D'ailleurs, ajouta Kolia, — pour les gens du grand monde il est inconvenant de tant s'intéresser à la littérature. Demandez à Eugène Pavlovitch. Il est beaucoup plus comme il faut d'avoir un char à bancs avec des roues rouges.

— Vous avez encore pris cela dans quelque recueil périodique, Kolia, remarqua Adélaïde.

— Mais c'est là qu'il puise tout ce qu'il dit, reprit Eugène Pavlovitch, — il emprunte des phrases entières aux revues critiques. J'ai depuis longtemps le plaisir de connaître la conversation de Nicolas Ardalionovitch. Cette fois pourtant, il ne répète pas ce qu'il a lu. Nicolas Ardalionovitch fait évidemment allusion à mon char à bancs jaune à roues rouges. Seulement je l'ai changé, vous retardez.

Le prince avait prêté l'oreille aux paroles de Radomsky... Il lui sembla que ce dernier se tenait fort bien, qu'il était modeste, enjoué ; taquiné par Kolia, il lui avait répondu amicalement et tout à fait comme à un égal : cela surtout plut au prince.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Élisabeth Prokofievna à Viéra, la fille de Lébédéff, qui, debout devant elle, avait dans les mains quelques volumes de grand format, très-élégamment reliés et presque neufs.

— C'est Pouchkine, répondit la jeune fille. — Notre Pouchkine. Papa m'a ordonné de vous l'offrir.

— Comment cela ? Est-ce possible ? fit avec surprise la générale.

— Pas en cadeau, pas en cadeau ! Je n'oserais pas me permettre cela ! dit précipitamment Lébédéff, qui, jusqu'alors masqué par sa fille, se montra tout à coup ; — pour le prix qu'il vaut. C'est notre propre Pouchkine, l'exemplaire de notre famille, l'édition d'Annenkoff, introuvable aujourd'hui. Je le cède pour le prix qu'il vaut. Je propose respectueusement à Votre Excellence de l'acheter, désirant ainsi étancher la noble soif littéraire qui la dévore.

— Ah ! si tu veux le vendre, c'est bien, merci. Tu ne perdras rien, n'aie pas peur ; seulement ne te contorsionne pas, je te prie, batuchka. J'ai entendu parler de toi, tu es, dit-on, très-érudit, il faudra que nous causions ensemble un jour ou l'autre ; tu m'apporteras toi-même ces livres ?

— Avec vénération et... respect ! répondit Lébédéff, dont la satisfaction se traduisait par des grimaces extraordinaires, et il prit les volumes des mains de sa fille.

— Eh bien, apporte-les avec ou sans respect, pourvu que tu n'en perdes pas en route ; seulement, je mets à cela une condition, ajouta Élisabeth Prokofievna en regardant fixement l'em-

ployé, — tu ne franchiras pas le seuil de ma porte, je n'ai pas l'intention de te recevoir aujourd'hui. Ta fille Viéra, tu peux l'envoyer tout de suite si tu veux : elle me plait beaucoup.

— Pourquoi donc ne parlez-vous pas d'eux ? dit impatiemment Viéra à son père : — si on ne les annonce pas, ils entreront tout de même : ils ont commencé à faire du tapage. Léon Nikolaïévitch, poursuivit-elle en s'adressant au prince qui avait déjà pris son chapeau, — il y a là quatre hommes qui depuis longtemps déjà demandent à vous voir, ils attendent chez nous en maugréant, et papa ne veut pas les introduire auprès de vous.

— Quels sont ces visiteurs ? interrogea le prince.

— Ils disent qu'ils sont venus pour affaire ; seulement, si on ne les laisse pas entrer, ce sont des gens capables de vous arrêter dans la rue. Il vaut mieux que vous les receviez, Léon Nikolaïévitch, après cela vous en serez débarrassé. Gabriel Ardalionovitch et Ptitzine sont là qui cherchent à leur faire entendre raison, ils n'écoutent rien.

— Le fils de Pavlichtcheff ! Le fils de Pavlichtcheff ! Ce n'est pas la peine, ce n'est pas la peine ! fit Lébédèff en agitant les bras : — il n'y a pas lieu de les entendre, ce serait même inconvenant à vous, excellentissime prince, de vous déranger pour eux. Voilà. Ils ne le méritent pas...

— Le fils de Pavlichtcheff ! Mon Dieu ! s'écria le prince extrêmement troublé : — je sais... mais je... j'avais chargé Gabriel Ardalionovitch de cette affaire. Il vient de me dire...

Mais déjà Gabriel Ardalionovitch sortant de la maison apparaissait sur la terrasse ; Ptitzine le suivait. De la pièce voisine ar-

rivait un bruit de voix parmi lesquelles on distinguait surtout l'organe sonore du général Ivolguine, qui, semblait-il, voulait crier plus fort que les autres. Kolia courut aussitôt à la chambre où on faisait ce tapage.

— C'est très-intéressant ! observa tout haut Eugène Pavlovitch.

« Ainsi, il sait la chose ! » pensa le prince.

— Comment, le fils de Pavlichtcheff ? Et... quel peut être le fils de Pavlichtcheff ? demandait le général Épantchine étonné, et il promenait un regard curieux sur tous les visages, s'apercevant avec surprise qu'il était le seul à ignorer cette nouvelle histoire.

En effet, l'attente se lisait dans tous les yeux, chacun avait l'esprit en suspens. Le prince ne comprenait pas comment une affaire qui lui était toute personnelle pouvait déjà avoir éveillé un intérêt si vif et si général.

Aglaé s'avança vers lui d'un air particulièrement grave.

— Ce sera très-bien, dit-elle, — si vous terminez à l'instant et vous-même cette affaire, mais souffrez que nous soyons tous vos témoins. On veut vous salir, prince, il faut que votre justification soit un triomphe, et d'avance je m'en réjouis pour vous.

— Moi aussi, je veux que justice soit faite une bonne fois à cette impudente revendication, cria la générale, — arrange-les bien, prince, ne les ménage pas ! J'ai les oreilles rebattues de cette affaire et je me suis fait beaucoup de mauvais sang à ton occasion. Mais ce sera curieux à voir. Fais-les venir, nous resterons ici. Aglaé a eu une bonne idée. Vous avez entendu parler de cela, prince ? demanda-t-elle au prince Chtch...

— Sans doute, répondit-il, — j'en ai entendu parler chez vous. Mais je suis surtout désireux de voir ces jeunes gens.

— Ce sont des nihilistes, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas qu'ils soient nihilistes, expliqua en s'approchant Lébédèff, qui était, lui aussi, fort secoué, — c'est un autre groupe, un groupe particulier. Au dire de mon neveu, ils sont plus avancés que les nihilistes. Vous avez tort, Excellence, de croire que votre présence les intimidera ; rien ne les intimide. Parmi les nihilistes on rencontre des hommes instruits, savants même ; ceux-ci vont plus loin en ce sens qu'ils sont des hommes d'action. C'est, à proprement parler, un dérivé du nihilisme, mais on ne les connaît qu'indirectement et par ouï-dire, car ils ne se manifestent pas dans des articles de journaux. Ils vont droit au fait ; par exemple, il ne s'agit pas pour eux de démontrer que Pouchkine est stupide ou que la Russie doit être mise en pièces ; non, mais s'ils ont fortement envie de quelque chose, ils se croient le droit de ne reculer devant aucun obstacle et d'escoffier, au besoin, huit personnes. Pourtant, prince, je ne vous conseillerais pas...

Mais déjà le prince s'était levé pour aller ouvrir la porte aux visiteurs.

— Vous les calomniez, Lébédèff, dit-il en souriant, — vous avez toujours sur le cœur la conduite de votre neveu. Ne le croyez pas, Élisabeth Prokofievna. Je vous assure que les Gorsky et les Daniloff ne sont que des exceptions, et que ceux-ci... sont seulement... dans l'erreur... Cependant je n'aimerais pas à les recevoir ici, devant toute la société. Excusez-moi, Élisabeth Prokofievna, ils

vont venir, je vous les montrerai, et ensuite je les emmènerai ailleurs. Donnez-vous la peine d'entrer, messieurs !

C'était plutôt une autre idée qui l'inquiétait, le tourmentait cruellement : cette affaire n'était-elle pas un coup monté par quelqu'un ? N'avait-on pas donné le mot à ces gens-là pour qu'ils se présentassent au moment où il avait du monde chez lui, parce qu'on espérait que l'explication tournerait à sa confusion et non à son triomphe ? Mais le prince se reprocha amèrement sa « perverse et monstrueuse défiance ». Il serait peut-être mort de honte si quelqu'un avait pu lire dans son esprit une telle pensée, et, lorsque entrèrent ses nouveaux visiteurs, il était tout disposé à croire qu'il valait infiniment moins qu'aucune des personnes réunies autour de lui.

On vit s'avancer quatre individus que suivait le général Ivolguine fort échauffé et en veine d'éloquence. « Celui-là est certainement pour moi ! » se dit le prince avec un sourire. Kolia s'était glissé dans ce groupe : il parlait avec feu à Hippolyte, qui faisait partie de la bande et écoutait son ami d'un air moqueur.

Le prince offrit des sièges à ces messieurs. Ils étaient tous fort jeunes, et cette extrême jeunesse prêtait à leur démarche un caractère plus insolite encore. Ivan Fédorovitch Épantchine, qui ne comprenait rien à l'incident, s'indigna même à la vue de pareils jouvenceaux, et il aurait à coup sûr protesté d'une façon quelconque, sans la passion, étrange pour lui, avec laquelle sa femme s'intéressait aux affaires personnelles du prince Léon Nikolaïevitch. Il resta, moitié par curiosité, moitié par bonté d'âme, espérant que sa présence pourrait être utile, et, en tout cas, qu'elle imposerait aux adversaires du prince. Mais le salut que lui adressa de loin le général Ivolguine eut pour effet d'irriter de nouveau

Ivan Fédorovitch ; il fronça le sourcil et se décida à garder un silence absolu.

Du reste, parmi ces jeunes gens se trouvait un homme de trente ans, l'ancien officier devenu boxeur, qui avait fait partie de la bande de Rogojine et qui autrefois donnait des quinze roubles d'aumône aux mendiants. On devinait qu'il s'était joint aux autres en bon camarade pour leur prêter un appui moral et, au besoin, matériel. Celui qui passait pour le « fils de Pavlichtcheff », bien qu'il se fût présenté sous le nom d'Anlip Bourdovsky, était un jeune homme de vingt-deux ans, blond, maigre et plutôt grand que petit. Il se distinguait par la pauvreté, la malpropreté même de sa mise : les manches de sa redingote étaient luisantes de graisse ; son gilet crasseux, boutonné jusqu'en haut, ne laissait voir aucune trace de linge ; une sale écharpe de soie noire, tortillée en forme de corde, entourait son cou. Ce visiteur ne s'était pas lavé les mains ; son regard avait quelque chose d'innocemment effronté ; son visage, extraordinairement bourgeonné, n'exprimait pas la moindre ironie, pas la plus petite réflexion, rien que le stupide enivrement de son droit, joint à un besoin étrange d'être et de se sentir toujours lésé. Il parlait d'une voix agitée et, dans la précipitation de son débit, articulait difficilement les mots, si bien qu'on l'aurait pu prendre pour un bègue ou même pour un étranger, quoique le plus pur sang russe coulât dans ses veines.

Il était accompagné du neveu de Lébédéeff, que le lecteur connaît déjà et d'Hippolyte Térentieff. Ce dernier n'avait guère que dix-sept ou dix-huit ans. Sa physionomie était intelligente, mais témoignait d'une irritation continuelle. Sa maigreur cadavérique, sa pâleur jaunâtre, l'éclat de ses yeux, les taches rouges de

ses joues, tout en lui révélait à première vue une victime de la phthisie. Il toussait constamment ; un rôle suivait chacune de ses paroles et presque chaque souffle qui sortait de sa poitrine. Il semblait n'avoir plus que deux ou trois semaines à vivre.

Hippolyte était très-fatigué, et, avant qu'aucun de ses compagnons s'assît, il se laissa tomber sur une chaise. Les autres firent, en entrant, quelques cérémonies ; ils étaient un peu confus, bien que, dans la crainte de le laisser voir, ils s'efforçassent de se donner un air imposant. Bref, leur attitude n'était pas celle qu'on aurait attendue de gens qui faisaient profession de mépriser tous les préjugés, toutes les inutiles niaiseries mondaines, et de ne rien admettre en dehors de l'intérêt personnel.

— Antip Bourdovsky, bégaya précipitamment le « fils de Pavlichtcheff ».

— Wladimir Doktorenko, articula nettement et même avec une nuance d'orgueil le neveu de Lébédéeff, comme s'il eût été fier de s'appeler Doktorenko.

— Keller ! murmura l'ancien officier.

— Hippolyte Téreentieff ! cria ce dernier d'une voix glapissante.

À la fin tous prirent place sur une rangée de chaises en face du prince, puis ils froncèrent les sourcils, et, pour se donner une contenance, firent passer leurs casquettes d'une main dans l'autre. Chacun se disposait à parler et pourtant chacun se taisait ; ils attendaient d'un air de défi. « Non, mon ami, tu ne nous attraperas pas ! » disaient clairement leurs visages. On sentait qu'au premier mot proféré par quelqu'un, tous aussitôt prendraient la parole à la fois et feraient assaut de loquacité.

II • Chapitre 8

— Messieurs, je n'attendais aucun de vous, commença le prince, — moi-même j'ai été malade jusqu'à ce jour. Il y a un mois, ajouta-t-il en s'adressant à Antip Bourdovsky, — j'ai remis votre affaire entre les mains de Gabriel Ardalionovitch Ivolguine, comme je vous l'ai fait savoir alors. Du reste, je ne refuse pas d'avoir avec vous une explication personnelle, seulement vous conviendrez que l'heure... je vous propose de passer avec moi dans une autre pièce, si vous n'en avez pas pour longtemps... Je suis ici en ce moment avec des amis, et croyez...

— Des amis... tant qu'il vous plaira, mais pourtant permettez, interrompit soudain d'un ton fort tranchant mais sans élever encore trop la voix le neveu de Lébédéff, — permettez-nous de vous déclarer que vous auriez pu en user un peu plus poliment avec nous, et ne pas nous faire poser deux heures dans votre antichambre...

— Et sans doute... et je... et c'est agir en prince ! Et c'est... vous êtes donc général ! Et je ne suis pas votre laquais ! Et je, je... se mit tout à coup à vociférer Autip Bourdovsky.

Il était en proie à une agitation extraordinaire ; ses lèvres frémissaient, sa bouche lançait des jets de salive, et dans le tremblement de sa voix s'accusait l'exaspération d'une âme ulcérée. Mais il parlait si vite qu'on ne put pas comprendre dix mots de sa virulente apostrophe.

— C'est un procédé princier ! glapit Hippolyte.

— Si l'on en avait usé ainsi avec moi, grommela le boxeur, — je veux dire, si cela s'adressait directement à moi, comme homme

noble, eh bien, à la place de Bourdovsky... je...

— Messieurs, j'ignorais que vous étiez ici, on vient seulement de me l'apprendre, je vous l'assure, répéta le prince.

— Nous n'avons pas peur de vos amis, quels qu'ils soient, prince, parce que nous sommes dans notre droit, reprit le neveu de Lébédéff.

De nouveau se fit entendre la voix sifflante d'Hippolyte.

— De quel droit, permettez-vous de vous le demander, dit-il avec véhémence, — de quel droit soumettriez-vous l'affaire de Bourdovsky au jugement de vos amis ? Mais nous ne voulons peut-être pas du jugement de vos amis ; on comprend trop bien ce que peut être le jugement de vos amis !... Un pareil début promettait une discussion orageuse. Le prince en était consterné ; à la fin pourtant il réussit à placer un mot au milieu des vociférations de ses visiteurs.

— Si vous, monsieur Bourdovsky, vous ne désirez point parler ici, déclara-t-il, — je vous renouvelle ma proposition de passer immédiatement dans une autre pièce, et, pour ce qui est de vous tous, je vous répète que j'ai seulement appris il y a un instant...

— Mais vous n'avez pas le droit, vous n'avez pas le droit, vous n'avez pas le droit !... vos amis... Voilà !... bégaya Bourdovsky, qui examinait toute la société d'un air défiant et s'échauffait d'autant plus qu'il se sentait moins rassuré, — vous n'avez pas le droit !

Cela dit, il s'arrêta court, puis, penchant tout son corps en avant, il fixa sur le prince le regard interrogateur de ses grands yeux myopes et striés de petites veines rouges. Cette fois tel fut

l'étonnement du prince que lui-même se tut et considéra aussi Bourdovsky en ouvrant de grands yeux.

— Léon Nikolaïévitch ! fit soudain Élisabeth Prokofievna. — tiens, lis cela tout de suite, à l'instant, cela concerne directement ton affaire.

D'un geste brusque elle lui tendit une feuille humoristique hebdomadaire et lui montra du doigt un article. Au moment où les visiteurs étaient entrés, Lébédèff, qui cherchait à capter les bonnes grâces de la générale, s'était vivement élancé vers elle ; sans dire un mot, il avait tiré ce journal de la poche de côté de sa redingote et le lui avait mis sous les yeux en lui indiquant une colonne entourée d'un trait au crayon. Ce qu'Élisabeth Prokofievna avait eu le temps de lire l'avait toute bouleversée.

— Au lieu d'en faire la lecture tout haut, ne vaut-il pas mieux que je lise cela seul... plus tard ?... balbutia le prince fort troublé.

— Eh bien, lis, toi, lis tout de suite, à haute voix, à haute voix ! dit la générale à Kolia, et elle retira impatiemment le journal des mains du prince pour le passer au gymnaste : — lis tout haut, de façon à être entendu de tout le monde !

Femme de premier mouvement, Élisabeth Prokofievna levait parfois toutes les ancre et se lançait en pleine mer sans songer aux tempêtes possibles, Ivan Fédorovitch eut un tressaillement d'inquiétude. Mais les autres n'éprouvèrent tout d'abord que de la surprise et de la curiosité. Kolia déplia le journal et commença à haute voix la lecture de l'article suivant, que Lébédèff s'était empressé de lui désigner :

« Prolétaires et rejetons, épisode des brigandages du jour et de chaque jour ! Progrès ! Réforme ! Justice ! »

« Il se passe d'étranges choses dans notre Russie soi-disant sainte, à cette époque de réformes et de grandes compagnies, dans ce siècle de patriotisme où chaque année des centaines de millions s'en vont à l'étranger, où l'on encourage l'industrie et où les mains laborieuses sont paralysées, etc., etc. ; nous n'en finissons pas, messieurs, par conséquent, allons droit au fait, il est arrivé une singulière affaire à l'un des rejetons de notre défunte aristocratie. (De profundis !) Les grands-pères de ces rejetons s'étaient ruinés à la roulette, les pères ont été forcés de servir comme officiers ou sous-officiers et on en a vu plus d'un mourir à la veille de passer en jugement pour d'innocentes légèretés commises dans le maniement des deniers publics. Quant aux fils, tantôt ils naissent idiots comme le héros de notre récit, tantôt ils vont s'échouer sur les bancs de la cour d'assises, où, du reste, ils sont acquittés par le jury dans des vues d'édification ; tantôt enfin ils se signalent par quelque une de ces équipées scandaleuses qui étonnent le public et ajoutent une honte de plus à toutes celles dont regorge notre époque. Il y a six mois, c'est-à-dire l'hiver dernier, notre rejeton revint en Russie chaussé de guêtres comme un étranger, et tremblant de froid sous un méchant manteau aussi peu ouaté que possible. Il arrivait de Suisse, où il avait suivi avec succès un traitement contre l'idiotisme (sic !). Il faut avouer que la chance l'a favorisé, car, sans parler de son intéressante maladie, dont il a trouvé la guérison en Suisse (peut-on guérir de l'idiotisme ? vous figurez-vous cela ?), son exemple démontre la justesse du proverbe russe : « À une certaine classe de gens — le bonheur ! » Jugez vous-mêmes : notre baron était encore à la mamelle lorsqu'il perdit son père ; ce dernier, qui servait

dans l'armée avec le grade d'officier, mourut au moment où il allait, dit-on, passer en conseil de guerre pour avoir perdu au jeu tout l'argent de sa compagnie et peut-être aussi pour avoir fait fustiger outre mesure un de ses subordonnés (rappelez-vous l'ancien temps, messieurs !) ; l'orphelin fut élevé grâce à la charité d'un propriétaire russe fort riche. Ce personnage, que nous appellerons P..., possédait au bon vieux temps quatre mille âmes serves (des âmes serves ! comprenez-vous, messieurs, une telle expression ? Moi, je ne la comprends pas. Il faut en chercher le sens dans un dictionnaire, car ces choses d'hier sont déjà inintelligibles pour nous). C'était, à ce qu'il semble, un de ces fainéants, de ces parasites russes, qui passaient à l'étranger leur existence désœuvrée, séjournant en été aux eaux et en hiver à Paris, pour le plus grand profit des entrepreneurs de bals publics. On peut affirmer que le gérant du Château des Fleurs a empoché (l'heureux homme !) le tiers au moins des sommes payées aux seigneurs russes par leurs paysans à l'époque du servage. Quoi qu'il en soit, l'insouciant P... éleva princièrement l'orphelin, il lui donna des gouverneurs et des gouvernantes (jolies, sans doute) que lui-même fit venir de Paris. Mais l'aristocratique enfant, dernier rejeton de sa noble race, était idiot. Les institutrices recrutées au Château des Fleurs eurent beau faire : leur élève arriva à l'âge de vingt ans sans avoir appris à parler en aucune langue, pas même en russe. Du reste, l'ignorance de ce dernier idiome était encore excusable. À la fin, P... eut une idée baroque : il s'imagina qu'en Suisse on pouvait faire d'un idiot un homme d'esprit. À vrai dire, cette fantaisie n'avait rien que de logique : un parasite, un propriétaire devait naturellement se figurer que l'intelligence était une denrée vénale comme toutes les autres et qu'en Suisse surtout on pouvait l'acheter avec de l'argent. Le traitement, confié à

un célèbre professeur helvétique, dura cinq ans et coûta des milliers de roubles : l'idiot, pas n'est besoin de le dire, ne devint point intelligent, mais on prétend qu'il commença à ressembler à un homme, — plus ou moins, bien entendu. Sur ces entrefaites, P... fut emporté par une mort subite. Comme il arrive d'ordinaire, il n'avait pas fait de testament, et il laissa ses affaires en désordre. On vit surgir un tas d'héritiers avides qui se souciaient fort peu des derniers rejetons de leur race traités en Suisse aux frais du défunt pour un cas d'idiotisme héréditaire. Tout idiot qu'il était, le rejeton essaya pourtant de flouer son professeur, et pendant deux ans, dit-on, il réussit à se faire soigner chez lui gratis, en lui cachant la mort de son bienfaiteur. Mais le professeur était lui-même un joli charlatan ; inquiet, à la fin, de ne plus recevoir d'argent, effrayé surtout de l'appétit de son pensionnaire, il le chaussa de ses vieilles guêtres, lui fit cadeau d'un mauvais manteau dont il ne pouvait plus se servir et l'expédia nach Russland dans un wagon de troisième classe. On pourrait croire que le bonheur avait tourné le dos à notre héros. Il n'en était rien : la fortune, qui tue par la faim des populations entières, prodigue d'un seul coup tous ses dons au petit aristocrate, comme la Nuée de Kryloff qui passe par-dessus une plaine desséchée pour aller se déverser dans l'Océan. Presque au moment où il arrivait à Pétersbourg, meurt à Moscou un parent de sa mère (laquelle, bien entendu, sortait d'une famille bourgeoise) ; c'était un vieux marchand barbu, un raskolnik, qui n'avait pas d'enfants ; il laisse un héritage de plusieurs millions en belles espèces sonnantes, et tout cela passe à notre rejeton, à notre baron guêtre, naguère traité comme idiot dans une maison de santé helvétique ! Aussitôt changement de décors ! Autour de notre baron guêtré, qui s'était d'abord toqué d'une demi-mondaine célèbre, se réunit soudain

une multitude d'amis, il se découvre même des parents ; bien plus, tout un essaim de jeunes filles nobles brûle de s'unir à lui en légitime mariage. Peut-on en effet rêver un parti plus avantageux ? Aristocrate, millionnaire, idiot, il a tout pour lui ! On ne trouverait pas son pareil même en le cherchant avec la lanterne de Diogène ; on ne se le procurerait pas, même en le faisant faire sur commande !... »

— C'est... je ne comprends pas cela ! s'écria Ivan Fédorovitch transporté d'indignation.

— Cessez, Kolia, supplia le prince.

De toutes parts des exclamations se faisaient entendre.

— Qu'il lise ! Qu'il lise, coûte que coûte ! ordonna Élisabeth Prokofievna, qui évidemment ne se contenait qu'au prix d'un violent effort sur elle-même. — Prince, si on cesse de lire, je me brouille avec toi.

Force fut à Kolia d'obéir. Le visage en feu, il poursuivit d'une voix tremblante la lecture de l'article :

« Mais, tandis que notre jeune millionnaire se trouvait, pour ainsi dire, dans l'Empyrée, survint une circonstance d'un genre tout autre. Un beau matin arrive chez lui un homme au visage calme et sévère, à la mise modeste, mais distinguée. Dans un langage poli quoique digne et conforme à la justice, le visiteur en qui on devine un esprit progressiste, expose brièvement le motif qui l'amène : il est avocat ; une affaire lui a été confiée par un jeune homme, il vient de la part de son client. Ce jeune homme n'est ni plus ni moins que le fils de P..., quoiqu'il porte un autre nom. Dans sa jeunesse, le voluptueux P... avait séduit une jeune fille

pauvre et honnête ; c'était une serve, mais elle avait reçu une éducation européenne. Ensuite, voyant qu'elle était devenue enceinte, il s'était empressé de la marier à un homme d'un noble caractère qui aimait depuis longtemps cette jeune fille. D'abord il vint en aide au ménage, mais il dut bientôt y renoncer, le mari, dans sa noblesse d'âme, ne voulant recevoir de lui aucune assistance. Peu à peu l'insouciant barine oublia et son ancienne maîtresse et l'enfant issu des relations qu'il avait eues avec elle ; puis, comme on sait, il mourut sans avoir fait de testament. Le fils de P..., né après le mariage de sa mère, trouva un véritable père dans l'homme généreux dont il portait le nom. Mais celui-ci étant venu à mourir, l'orphelin resta seul pour subvenir à ses besoins et à ceux d'une mère souffrante, valétudinaire, privée de l'usage de ses jambes. Tandis qu'elle habitait dans une province éloignée, il se mit à courir le cachet dans la capitale, et, grâce à un noble travail de tous les jours, il se créa des ressources qui lui permirent d'abord de suivre les cours du gymnase, puis d'entrer à l'Université. Mais qu'est-ce qu'on gagne à donner chez les marchands russes des leçons payées dix kopeks, surtout quand on a à sa charge l'entretien d'une mère malade et infirme ? C'est à peine même si la mort de cette dernière a diminué pour le jeune homme les difficultés de l'existence. Maintenant, voici une question : comment, pour être juste, notre rejeton devait-il raisonner ? Sans doute, lecteur, vous pensez qu'il s'est dit : « Toute ma vie j'ai été comblé de bienfaits par P... ; il a sacrifié des dizaines de mille roubles pour m'élever, me donner des institutrices et m'entretenir en Suisse dans une maison de santé. Or voici qu'à présent j'ai des millions, et le fils de P..., ce noble jeune homme bien innocent des fautes d'un père léger et oublieux, s'épuise misérablement à courir le cachet. Tout ce qui a été fait

pour moi aurait dû, en bonne justice, être fait pour lui. Ces sommes énormes qui ont été dépensées dans mon intérêt, au fond n'étaient pas à moi. Je n'en ai bénéficié que par une erreur de l'aveugle fortune ; elles revenaient au fils de P... C'est lui qui devait en profiter, et non moi, à qui P... s'est intéressé par pur caprice, au mépris de ses devoirs paternels. Pour agir en homme vraiment noble, délicat, juste, je devrais céder la moitié de mon héritage au fils de mon bienfaiteur ; mais comme je fais passer l'économie avant tout, et que, d'autre part, je comprends très-bien que cette affaire n'est pas juridique, je ne donnerai pas la moitié de mes millions. Toutefois je commettrais une bassesse trop criante, une infamie trop éhontée, si maintenant, du moins, je ne rendais pas au fils de P... les dizaines de mille roubles que ce dernier a dépensées pour me guérir de l'idiotisme. Ici c'est simplement une affaire de conscience et de stricte justice. Que serais-je devenu, en effet, si P... ne s'était pas chargé de mon éducation et si, au lieu de s'occuper de moi, il avait pris soin de son fils ? »

« Mais non, messieurs ! Nos rejets ne raisonnent pas ainsi. L'avocat qui, par pure amitié pour le jeune homme et presque malgré lui, presque de force, avait pris en main ses intérêts, eut beau invoquer toutes les considérations de justice, de délicatesse, d'honneur et même de simple calcul, le pensionnaire de la maison de santé suisse resta inébranlable. Tout cela ne serait rien encore, mais voici ce qui est réellement impardonnable et ce qu'aucune maladie intéressante ne saurait excuser : ce millionnaire, à peine sorti des guêtres de son professeur, ne put même pas comprendre que le noble jeune homme qui se tue à donner des leçons lui demandait non une charité, non un secours, mais son droit et son dû, bien que cette créance ne soit pas juridique ; que même, à

proprement parler, il ne demandait rien et que c'étaient seulement ses amis qui faisaient une démarche en sa faveur. Avec la tranquille insolence d'un richard fort de ses millions, notre rejeton tire majestueusement de son portefeuille un billet de cinquante roubles et l'envoie au noble jeune homme par manière d'humiliante aumône. Vous ne le croyez pas, messieurs ? Vous êtes révoltés, scandalisés, vous éclatez en cris d'indignation, et pourtant il a fait cela ! Bien entendu, l'argent lui a été aussitôt renvoyé, ou, pour mieux dire, jeté au visage. L'affaire n'est pas du ressort des tribunaux, il ne reste donc qu'à la livrer au jugement de l'opinion publique ; c'est ce que nous faisons, en garantissant au lecteur l'exactitude de tous les détails que nous venons de raconter ».

Quand Kolia eut fini, il passa vivement le journal au prince ; puis, sans dire un mot, il courut se cacher dans un coin et couvrit son visage de ses mains. Un inexprimable sentiment de honte s'était emparé de lui ; son âme enfantine, peu familiarisée encore avec les turpitudes humaines, était révoltée au delà de toute mesure. Il lui semblait qu'il venait de se passer quelque chose d'extraordinaire, une catastrophe subite, et que lui-même en était presque la cause, par cela seul qu'il avait lu tout haut ce factum.

Mais tous les autres paraissaient éprouver une impression du même genre.

Les demoiselles se sentaient gênées et honteuses. Élisabeth Prokofievna, violemment irritée, s'efforçait de se contenir ; peut-être aussi regrettait-elle amèrement son intervention dans l'affaire ; à présent elle gardait le silence. Chez le prince s'était produit ce qui a lieu souvent en pareil cas chez les gens très-timides : la conduite d'autrui lui causait une telle honte, il était si humilié

pour ses visiteurs, que dans le premier moment il n'osa même pas les regarder. Ptitzine, Varia, Gania, Lébédéff lui-même, — tous avaient l'air un peu confus. Chose plus étrange encore, Hippolyte et le « fils de Pavlichtcheff » paraissaient légèrement étonnés aussi ; le mécontentement du neveu de Lébédéff était visible. Seul le boxeur restait parfaitement calme, il tordait ses moustaches avec une gravité compassée, et, s'il baissait un peu les yeux, ce n'était point certes par confusion, mais, semblait-il, par une noble modestie, comme un homme qui ne veut pas triompher insolemment. Il était clair que l'article lui plaisait au plus haut point.

— C'est le diable sait quoi, grommela à demi-voix Ivan Fédorovitch, — cinquante laquais, certainement, se sont réunis pour composer cela.

— Permettez-moi de vous demander, monsieur, comment vous pouvez émettre des conjectures si injurieuses ! dit Hippolyte tout tremblant.

— Cela, cela, cela pour un homme noble... vous en conviendrez vous-même, général, si l'auteur est un homme noble, cela est une insulte ! gronda tout à coup le boxeur qui continuait à tordre ses moustaches, tandis que des mouvements saccadés secouaient ses épaules et son corps.

— D'abord, il ne vous appartient pas de m'appeler « monsieur » ; ensuite, je n'entends vous donner aucune explication, répondit avec véhémence Ivan Fédorovitch ; puis, sans ajouter un mot, il se leva, se dirigea vers l'escalier qui mettait la terrasse en communication avec la rue, et resta debout sur la première marche, le dos tourné au public. Le général était indigné

contre Élisabeth Prokofievna, qui, même en ce moment, ne pensait pas à se retirer.

— Messieurs, messieurs, permettez-moi donc enfin de parler, messieurs, s'écria le prince, agité et anxieux, — je vous en prie, causons de façon à nous comprendre. Je laisse de côté l'article, messieurs, je me borne à faire observer qu'il est faux d'un bout à l'autre ; je le dis, parce que vous le savez vous-mêmes ; c'est une honte. Décidément, je m'étonne même que l'un de vous ait écrit cela.

— J'ignorais jusqu'à ce moment l'existence de cet article, déclara Hippolyte ; — je ne l'approuve pas.

— Je savais qu'il avait été écrit, mais... moi non plus je n'aurais pas conseillé de le publier, parce que c'était trop tôt, dit à son tour le neveu de Lébédoff.

— Je savais, mais j'ai le droit... je..., commença à baragouiner le « fils de Pavlichtcheff ».

— Comment ! c'est vous-même qui avez rédigé tout cela ? demanda le prince en considérant Bourdovsky avec curiosité : — mais ce n'est pas possible !

— On pourrait vous contester le droit de poser des questions semblables, observa le neveu de Lébédoff.

— Je m'étonnais seulement que monsieur Bourdovsky eût pu... mais... voici ce que je voulais dire : du moment que vous avez déjà livré cette affaire à la publicité, pourquoi donc vous êtes-vous tant formalisés tout à l'heure, quand j'ai commencé à en parler devant mes amis ?

— Enfin ! murmura Élisabeth Prokofievna indignée. Lébédéff n’y tint plus ; en proie à une sorte de fièvre, il se faufila brusquement parmi les chaises.

— Et même, prince, cria-t-il, — vous oubliez que si vous avez consenti à les recevoir et à les entendre, c’est uniquement par un effet de votre bon cœur qui n’a pas son pareil, car ils n’avaient nullement le droit d’exiger cela, d’autant plus que vous aviez déjà confié cette affaire à Gabriel Ardalionovitch, ce qui a encore été une immense bonté de votre part. Vous oubliez aussi, excellentissime prince, qu’ayant en ce moment chez vous vos amis, une société d’élite, vous ne pouvez sacrifier une telle compagnie pour ces messieurs, et qu’il ne dépend que de vous de les faire jeter tous à la porte immédiatement. Comme maître de la maison, ce serait même avec le plus grand plaisir que je...

— Parfaitement juste ! approuva bruyamment le général Ivolguine.

— Assez, Lébédéff, assez, assez... commença le prince, mais une clameur d’indignation couvrit ses paroles.

— Non, excusez, prince, excusez, maintenant cela ne suffit plus ! cria le neveu de Lébédéff, dont la voix domina toutes les autres : — il faut à présent poser la question avec netteté, car il est clair qu’on ne la comprend pas. On fait intervenir ici la chicane juridique, et, en se fondant sur cette chicane, on menace de nous mettre à la porte ! Vraiment, prince, nous croyez-vous assez bêtes pour ne pas comprendre nous-mêmes que notre affaire n’est nullement juridique, et qu’à considérer la chose au point de vue légal nous n’avons pas le droit de vous réclamer un rouble ? Mais nous savons aussi que, si le droit positif est contre nous, en

revanche, nous avons de notre côté le droit humain, le droit naturel, le droit du bon sens et de la conscience, dont les prescriptions, lors même qu'elles ne figurent pas dans les misérables codes des jurisconsultes, n'en obligent pas moins tout homme noble et honnête, c'est-à-dire tout homme d'un jugement sain. Si nous sommes venus ici sans craindre qu'on nous jetât à la porte (comme vous nous en avez menacés tout à l'heure) à cause du caractère impératif de notre réclamation et aussi de l'inconvenance d'une visite faite à une heure si avancée, — du reste, il n'était pas tard quand nous sommes arrivés, mais vous nous avez fait attendre dans votre antichambre, — si, dis-je, nous sommes entrés sans rien craindre, c'est précisément parce que nous comptions trouver en vous un homme de bon sens, je veux dire un homme d'honneur et de conscience. Oui, cela est vrai, nous ne nous sommes pas présentés humblement, à la manière de vos flatteurs et de vos parasites, mais la tête haute, comme il sied à des hommes indépendants ; nous n'avons pas formulé une prière, mais une sommation fière et libre (vous entendez, nous ne sollicitons pas, nous exigeons, notez ce point !). Nous vous le demandons carrément et avec dignité : croyez-vous, dans l'affaire de Bourdovsky, avoir le droit pour vous ? Reconnaissez-vous que Pavlichtcheff vous a comblé de bienfaits et peut-être même sauvé de la mort ? Si vous le reconnaissez (ce qui va de soi), avez-vous l'intention, maintenant que vous êtes millionnaire, trouvez-vous conforme à la justice d'indemniser le malheureux fils de Pavlichtcheff, quoiqu'il porte le nom de Bourdovsky ? Oui ou non ? Si c'est oui, en d'autres termes, si vous possédez ce que vous appelez dans votre langage de l'honneur et de la conscience, et ce que nous nommons, avec plus de justesse, du bon sens, alors faites droit à notre demande, et ce sera une affaire finie. Donnez-nous

satisfaction, sans prières et sans remerciements de notre part ; n'en attendez pas de nous, car ce que vous ferez sera fait non pour nous, mais pour la justice. Si vous refusez de nous satisfaire, c'est-à-dire si vous répondez : non, nous nous retirerons sur-le-champ et l'affaire sera terminée. Mais nous vous dirons en face, devant toutes les personnes présentes, que vous êtes un homme d'un esprit grossier et d'un développement inférieur ; nous vous dénierons ouvertement le droit de parler désormais de votre honneur et de votre conscience, parce que ce droit, vous voulez l'acheter à trop bon marché. J'ai fini. J'ai posé la question. Chassez-nous donc maintenant, si vous l'osez. Vous pouvez le faire, vous avez la force. Mais rappelez-vous que nous exigeons, et que nous ne sollicitons pas. Nous exigeons, nous ne sollicitons pas !...

Sur ces mots prononcés avec une extrême chaleur, le neveu de Lébédéff s'arrêta.

— Nous exigeons, nous exigeons, nous exigeons, et nous ne sollicitons pas !... bégaya Bourdovsky, rouge comme un homard.

Après le discours du neveu de Lébédéff, un certain mouvement se produisit dans la société ; des murmures même se firent entendre, quoique, à l'exception de Lébédéff toujours fort animé, tous évitassent avec un soin marqué de s'immiscer dans l'affaire. Chose étrange, l'employé qui évidemment était pour le prince semblait fier de l'éloquence de son neveu ; du moins il promenait sur le public un regard où perçait une vaniteuse satisfaction.

— Selon moi, commença le prince d'un ton assez bas, — selon moi, vous avez parfaitement raison, monsieur Doktorenko, dans la moitié de ce que vous venez de dire ; je consens même à vous faire la part beaucoup plus large encore, et je serais tout à fait

d'accord avec vous si, dans vos paroles, vous n'aviez pas perdu de vue quelque chose. Ce qui vous a échappé, je ne suis pas en état de vous le dire d'une façon bien précise, mais certainement il manque quelque chose à votre langage pour être tout à fait juste. Du reste, laissons cela et revenons à l'affaire. Dites-moi, messieurs, pourquoi avez-vous publié cet article ? Il ne renferme pas un mot qui ne soit une calomnie ; aussi, messieurs, selon moi, vous avez fait une bassesse.

— Permettez !...

— Monsieur !...

— Cela... cela... cela... firent tous ensemble les visiteurs, violemment émus.

— Pour ce qui est de l'article, répliqua Hippolyte de sa voix glapissante, — je vous ai déjà dit que ni les autres ni moi ne l'approuvons ! Voici celui qui l'a écrit ! ajouta-t-il en montrant le boxeur assis à côté de lui : — il a rédigé cela, je le reconnais, sans plus respecter la langue que les convenances, il y a mis son style d'ancien troupier. C'est un imbécile doublé d'un chevalier d'industrie, j'en conviens, et je ne me gêne pas pour le lui dire tous les jours à lui-même. Mais, en somme, il était à moitié dans son droit : la publicité est le droit légitime de chacun, et, par conséquent aussi, celui de Bourdovsky. Que lui-même réponde de ses sottises. Quant à la protestation que tantôt j'ai élevée au nom de tous contre la présence de vos amis, je crois nécessaire de vous expliquer, messieurs, que j'ai protesté uniquement pour affirmer notre droit, mais qu'en réalité nous désirons même qu'il y ait des témoins ; tout à l'heure déjà, avant d'entrer ici, nous étions tous quatre d'accord là-dessus. Quels que soient vos témoins, fussent-

ils même vos amis, peu nous importe. Comme ils ne peuvent pas ne pas reconnaître le droit de Bourdovsky (vu que ce droit est palpable, mathématique), il vaut encore mieux que ces témoins soient vos amis : la vérité n'en ressortira qu'avec plus d'évidence.

— C'est vrai, nous étions d'accord sur ce point, confirma le neveu de Lébédoff.

— Si tel était votre désir, pourquoi donc tantôt avez-vous commencé par jeter les hauts cris ? demanda le prince étonné.

Le boxeur avait une terrible envie de placer son petit mot ; excité sans doute par la présence des dames, il se sentait tout gaillard.

— Quant à l'article, prince, dit-il, — je m'en reconnais l'auteur, bien qu'il vienne d'être éreinté par mon maladif ami, à qui, en raison de son triste état de santé, j'ai l'habitude de pardonner beaucoup de choses. Mais je l'ai composé et publié sous forme de correspondance dans le journal d'un ami sincère. Je l'ai seulement lu à Bourdovsky, et encore pas tout entier ; il m'a immédiatement autorisé à le publier, mais convenez que je pouvais le faire paraître, même sans avoir son consentement. La publicité est un droit universel, noble et bienfaisant. J'espère que vous-même, prince, êtes trop progressiste pour le nier...

— Je ne nie rien, mais avouez que votre article...

— Est roide, voulez-vous dire ? Mais c'est en quelque sorte l'intérêt de la société qui veut cela, convenez-en vous-même, et enfin est-il possible de passer sous silence un fait criant ? Tant pis pour les coupables, mais le bien de la société avant tout. Quant à certaines inexactitudes, à certaines hyperboles, pour ain-

si dire, vous conviendrez aussi que l'important, c'est l'initiative, le but, l'intention. Avant tout, il s'agit d'un exemple bienfaisant, plus tard nous examinerons les cas particuliers ; et enfin, en ce qui concerne le style, eh bien, c'est, pour ainsi dire, un morceau humoristique, et enfin tout le monde écrit comme cela, convenez-en vous-même ! Ha, ha !

— Mais vous vous êtes complètement fourvoyés, je vous l'assure, messieurs ! cria le prince, — vous avez publié l'article dans la supposition que je ne consentirais jamais à satisfaire monsieur Bourdovsky ; partant de là, vous avez voulu, par cette publication, m'intimider et tirer vengeance de mon refus présumé. Mais que saviez-vous de mes intentions ? Il se peut que j'aie résolu de donner satisfaction à monsieur Bourdovsky. Je vous déclare maintenant sans détour, devant toutes les personnes présentes, que je le satisferai...

— Voilà, enfin, la parole noble et intelligente d'un homme intelligent et très-noble ! proclama le boxeur.

— Mon Dieu ! s'écria involontairement Élisabeth Prokofievna.

— C'est intolérable ! grommela le général.

— Permettez donc, messieurs, permettez, supplia le prince, — je vais exposer l'affaire : il y a cinq semaines, me trouvant à Z..., j'ai reçu la visite de Tchébaroff, votre fondé de pouvoir, monsieur Bourdovsky. Vous avez fait de lui, monsieur Keller, un portrait extrêmement flatteur dans votre article, poursuivit le prince en se tournant avec un sourire vers le boxeur ; — mais il ne m'a pas plu du tout. J'ai compris à première vue que ce Tchébaroff était la cheville ouvrière de tout cela, et que, pour parler franchement, il

vous avait peut-être amené, monsieur Bourdovsky, à produire cette réclamation en abusant de votre simplicité.

— Vous n'avez pas le droit... je ne suis pas... simple... cela... balbutia Bourdovsky fort agité.

— Vous n'avez nullement le droit de faire de pareilles suppositions, observa d'un ton d'autorité le neveu de Lébédoff.

— C'est offensant au plus haut degré ! vociféra Hippolyte ; — c'est une supposition blessante, fausse et hors de propos.

— Pardon, messieurs, pardon, s'excusa aussitôt le prince : — je vous en prie, pardonnez-moi ; j'avais pensé qu'il valait mieux procéder de part et d'autre avec une entière franchise, mais, du reste, c'est comme vous voudrez. J'ai répondu à Tchébaroff que, n'étant pas à Pétersbourg, j'allais immédiatement charger un ami de suivre cette affaire et que je vous le ferais savoir, monsieur Bourdovsky. Je n'hésite pas à vous le dire, messieurs, c'est précisément l'intervention de Tchébaroff qui m'a fait soupçonner ici une filouterie... Oh ! ne vous offensez pas de mes paroles, messieurs : pour l'amour de Dieu, ne soyez pas si susceptibles ! s'écria le prince effrayé en voyant que Bourdovsky se fâchait de nouveau et que les autres recommençaient à protester : — si je dis que j'ai considéré cette affaire comme une filouterie, il n'y a là rien qui puisse vous être personnel ! Je ne connaissais alors personnellement aucun de vous, j'ignorais vos noms ; j'ai jugé d'après Tchébaroff seul ; je parle en général, car... si vous saviez seulement combien on m'a floué depuis que j'ai fait un héritage !

— Prince, vous êtes terriblement naïf, remarqua d'un ton moqueur le neveu de Lébédoff.

— Et avec cela — prince et millionnaire ! Quoique vous ayez peut-être, en effet, le cœur bon et simple, pourtant vous ne pouvez pas, sans doute, échapper à la loi commune, déclara hautement Hippolyte.

— Peut-être, c'est fort possible, s'empressa d'admettre le prince, — quoique je ne comprenne pas de quelle loi commune vous parlez. Mais je continue, seulement ne vous formalisez pas mal à propos ; je vous jure que je n'ai pas la moindre intention de vous blesser. Et qu'est-ce que c'est que cela, en effet, messieurs ? On ne peut pas dire une seule parole sincère sans qu'aussitôt vous vous gendarmiez ! Mais, d'abord, j'ai été stupéfait quand Tchébaroff m'a appris qu'il existait un « fils de Pavlichtcheff », et que ce fils se trouvait dans une situation si affreuse. Pavlichtcheff a été mon bienfaiteur et l'ami de mon père. (Ah ! pourquoi, monsieur Keller, avez-vous dans votre article imputé à mon père des faits absolument controuvés ? Il n'a dissipé aucune somme appartenant à sa compagnie et n'a maltraité aucun de ses subordonnés, — de cela je suis positivement convaincu ; et comment votre main ne s'est-elle pas refusée à écrire une pareille calomnie ?) Mais vos assertions en ce qui concerne Pavlichtcheff, celles-là sont tout à fait intolérables ! De cet homme si noble vous n'hésitez pas à faire un libertin, vous le traitez de voluptueux avec autant d'assurance que si vous disiez la vérité, et pourtant il n'y a jamais eu au monde d'homme plus chaste ! C'était même un savant remarquable ; il était en correspondance avec plusieurs célébrités scientifiques, et il a dépensé beaucoup d'argent dans l'intérêt de la science. Quant à son cœur, quant à ses bonnes actions, oh ! sans doute, vous avez été dans le vrai en écrivant qu'alors j'étais presque idiot et que je ne pouvais rien comprendre (le

russe, pourtant, je le parlais et le comprenais), mais je puis apprécier tout ce qu'à présent je me rappelle...

— Permettez, cria Hippolyte, — ne sera-ce pas trop sentimental ? Nous ne sommes pas des enfants. Vous vouliez aller droit au fait, il est plus de neuf heures, n'oubliez pas cela.

— Soit, soit, messieurs, reprit le prince ; — tout d'abord, j'avais accueilli cette nouvelle avec défiance, puis je me dis que je me trompais peut-être et que Pavlichtcheff pouvait, en effet, avoir eu un fils. Mais je fus profondément étonné de la facilité avec laquelle ce fils révélait le secret de sa naissance et déshonorait sa mère. Car Tchébaroff, dans son entretien avec moi, m'avait déjà menacé de la publicité...

— Quelle bêtise ! interrompit violemment le neveu de Lébédéeff.

— Vous n'avez pas le droit... vous n'avez pas le droit ! cria Bourdovsky.

— Le fils n'est pas responsable des désordres de son père, et la mère n'est pas coupable, ajouta avec feu Hippolyte.

— C'était, me semble-t-il, une raison de plus pour épargner... observa timidement le prince.

— Prince, non-seulement vous êtes naïf, mais peut-être vous dépassez les limites de la naïveté, dit avec un sourire sarcastique le neveu de Lébédéeff.

— Et quel droit aviez-vous ?... fit de la voix la plus étrange Hippolyte.

— Aucun, aucun ! se hâta de reconnaître le prince : — en cela vous avez raison, je l'avoue, mais ç'a été involontaire, et immédiatement je me suis dit que je n'avais pas à considérer ici mes sentiments personnels, que si moi-même je me croyais tenu de faire droit à la demande de monsieur Bourdovsky par égard pour la mémoire de Pavlichtcheff, je devais y faire droit en tout état de cause, c'est-à-dire, que j'estimasse ou non monsieur Bourdovsky. Si j'ai parlé de cela, messieurs, c'est seulement parce qu'il m'a semblé peu naturel qu'un fils livrât ainsi à la publicité le secret de sa mère... Bref, voilà surtout ce qui m'a convaincu que Tchébaroff devait être une canaille et que lui-même avait trompé monsieur Bourdovsky pour le pousser à cette tentative d'escroquerie.

— Mais c'est impossible ! s'écrièrent les visiteurs, dont plusieurs même se dressèrent brusquement sur leurs pieds.

— Messieurs ! Mais d'après cela j'ai jugé aussi que le malheureux monsieur Bourdovsky devait être un homme simple, sans défense, un instrument commode entre les mains des filous ; c'est pourquoi je m'en suis cru que plus obligé de lui être utile, comme au « fils de pavlichtcheff », — d'abord en l'arrachant à l'influence de monsieur Tchébaroff, puis en devenant pour lui un guide affectueux et dévoué ; enfin, j'ai résolu de lui donner dix mille roubles, c'est-à-dire l'équivalent de tous les frais que, suivant mon estimation, Pavlichtcheff a pu faire pour moi...

— Comment ! seulement dix mille ! cria Hippolyte.

— Eh bien, prince, vous n'êtes pas fort sur l'arithmétique, ou bien vous êtes très-fort, quoique vous vous donniez des airs de benêt, répliqua à son tour le neveu de Lébédéff.

— Je n'accepte pas dix mille roubles, dit Bourdovsky.

— Antip ! accepte ! murmura vivement le boxeur en se penchant derrière la chaise d'Hippolyte pour donner ce conseil à son ami ; — prends toujours ça en attendant ; pour le reste, nous verrons plus tard !

— Permettez, monsieur Muichkine, vociféra Hippolyte : — comprenez que nous ne sommes pas des imbéciles, de plats imbéciles, comme le pensent apparemment tous vos visiteurs, ces dames qui nous regardent avec des sourires si méprisants, et surtout ce monsieur du grand monde (il montrait Eugène Pavlovitch), que naturellement, Je n'ai pas l'honneur de connaître, mais dont je crois avoir quelque peu entendu parler...

— Permettez, permettez, messieurs, encore une fois vous ne m'avez pas compris ! interrompit avec agitation le prince : — d'abord, vous, monsieur Keller, dans votre article, vous avez singulièrement exagéré l'importance de ma fortune : je suis loin de posséder des millions, mon héritage n'est peut-être que le huitième ou le dixième de ce que vous supposez. En second lieu, il s'en faut de beaucoup que mon entretien en Suisse ait coûté des dizaines de mille roubles : Schneider recevait six cents roubles par an, et encore ma pension n'a été payée que pendant les trois premières années. Quant aux jolies institutrices que Pavlichtcheff aurait fait venir de Paris, elles n'ont jamais existé que dans l'imagination de monsieur Keller ; c'est encore une calomnie. À mon avis, le total des sommes qui ont été dépensées pour moi reste fort au-dessous de dix mille roubles, mais je me suis arrêté à ce chiffre, et vous conviendrez vous-mêmes que, réglant une dette, je ne pouvais pas offrir davantage à monsieur Bourdovsky, si bien disposé que je fusse pour lui : la délicatesse même ne me le permettait pas, car j'aurais eu l'air, non de m'acquitter envers lui,

mais de lui faire une aumône. Je ne sais pas, messieurs, comment vous ne comprenez pas cela ! Du reste, je comptais bien ne pas m'en tenir là, mon intention était d'intervenir amicalement, par la suite, pour adoucir le sort du malheureux monsieur Bourdovsky. Évidemment il a été trompé, car, sans cela, il n'aurait pas pu consentir à une bassesse telle que, par exemple, la révélation scandaleuse au sujet de sa mère dans l'article de monsieur Keller... Mais enfin, messieurs, pourquoi vous emportez-vous encore ? Nous ne parviendrons donc jamais à nous comprendre ! Eh bien, l'événement m'a donné raison ! Je viens de me convaincre par mes propres yeux que ma conjecture était juste ! ajouta le prince en s'échauffant.

Il voulait calmer ses auditeurs, et il ne s'apercevait pas que ses paroles avaient pour seul effet de les irriter encore plus.

— Comment ? De quoi vous êtes-vous convaincu ? lui demandèrent-ils avec colère.

— D'abord, j'ai pu à présent me faire une idée très-exacte de monsieur Bourdovsky, je vois moi-même ce qu'il est... C'est un homme innocent, mais que tout le monde trompe ! Un homme sans défense... Aussi dois-je être indulgent pour lui.

En second lieu, Gabriel Ardalionovitch, que j'avais chargé de cette affaire et dont j'étais sans nouvelles depuis longtemps, — car je me trouvais en voyage, et, revenu à Pétersbourg. J'ai été malade pendant trois jours, — Gabriel Ardalionovitch, il y a une heure, dès sa première entrevue avec moi, m'a appris qu'il avait éventé tous les desseins de Tchébaroff, qu'il possédait des preuves, et que Tchébaroff était précisément ce que j'avais supposé. Je sais, messieurs, que beaucoup de gens me considèrent

comme un idiot. Sur ma réputation d'homme qui dénoue facilement les cordons de sa bourse, Tchébaroff a cru qu'il était très-aisé de me flouer, surtout en exploitant la reconnaissance que je garde à Pavlichtcheff. Mais le principal, c'est que... écoutez donc, messieurs, laissez-moi achever !... le principal, c'est qu'il se trouve à présent que monsieur Bourdovsky n'est pas du tout le fils de Pavlichtcheff ! Gabriel Ardalionovitch m'a communiqué tout à l'heure cette découverte, et il assure qu'il s'est procuré des preuves positives ! Eh bien, que vous en semble ? Est-ce impossible à croire après tous les tours qu'on m'a déjà joués ? Notez qu'il existe, paraît-il, des preuves positives ! Je ne le crois pas encore, moi-même je ne le crois pas, soyez-en sûrs ; pour le moment je reste dans le doute, parce que Gabriel Ardalionovitch n'a pas encore eu le temps de me donner tous les détails ; mais que Tchébaroff soit une canaille, il n'y a plus lieu d'en douter maintenant ! Il a trompé et le malheureux monsieur Bourdovsky, et vous tous, messieurs, qui êtes venus noblement soutenir votre ami (car il a évidemment besoin d'appui, je comprends cela !) ; il a abusé de votre crédulité à tous pour vous impliquer dans une affaire d'escroquerie, attendu qu'au fond cette revendication n'est pas autre chose !

— Comment ! une escroquerie... ? Comment ! il n'est pas le « fils de Pavlichtcheff » ?... Comment est-ce possible ?...

Ces exclamations n'exprimaient que bien faiblement la profonde stupeur dans laquelle les paroles du prince avaient plongé toute la société de Bourdovsky.

— Mais certainement, c'est une escroquerie ! Voyons, du moment que monsieur Bourdovsky n'est pas le fils de Pavlichtcheff, sa réclamation ne constitue ni plus ni moins qu'une tentative

d'escroquerie (en supposant, bien entendu, qu'il savait la vérité !), mais le fait est qu'on l'a trompé ; j'insiste sur ce point pour le justifier, je répète que sa simplicité le rend digne de pitié et qu'il ne peut rester sans appui ; autrement il aurait agi comme un fripon dans cette affaire. Mais je suis persuadé qu'il ne comprend rien ! J'étais moi-même dans une situation semblable avant d'aller en Suisse ; je balbutiais aussi des mots incohérents, — on veut exprimer sa pensée et on ne peut pas... Je comprends cela ; je puis d'autant mieux compatir à la position de monsieur Bourdovsky, que je me suis vu à peu près dans le même état que lui, il m'est permis d'en parler ! Et enfin, quoiqu'il n'y ait plus maintenant de « fils de Pavlichtcheff », et que tout cela se trouve être une mystification, néanmoins je ne changerai rien à ce que j'ai décidé, et je suis prêt à donner dix mille roubles en souvenir de Pavlichtcheff. Avant la réclamation de monsieur Bourdovsky, je me proposais de fonder avec cet argent une école pour honorer la mémoire de mon bienfaiteur, mais je l'honorerai tout aussi bien en offrant ces dix mille roubles à monsieur Bourdovsky, vu que, s'il n'est pas le « fils de Pavlichtcheff », il a été traité par lui presque comme un fils. C'est même cette circonstance qui a permis à un fourbe de le tromper ; il s'est cru de bonne foi « fils de Pavlichtcheff » ! Écoutez donc, messieurs, Gabriel Ardalionovitch ; il faut en finir avec cette affaire, ne vous fâchez pas, ne vous agitez pas, asseyez-vous ! Gabriel Ardalionovitch va à l'instant vous expliquer tout cela, et moi-même, je l'avoue, je suis extrêmement désireux de connaître la chose dans tous ses détails. Il dit qu'il est même allé voir votre mère à Pskoff, monsieur Bourdovsky : elle n'est pas morte le moins du monde, comme le prétend le journal qu'on nous a lu tout à l'heure... Asseyez-vous, messieurs, asseyez-vous !

Le prince s'assit et réussit enfin à faire rasseoir toute la société de monsieur Bourdovsky. Durant les dix ou vingt dernières minutes, impatienté par de continuelles interruptions, il avait élevé la voix et mis une extrême vivacité dans son langage. À présent sans doute il regrettait amèrement plusieurs paroles qui lui étaient échappées dans le feu de la discussion. Si on ne l'avait pas en quelque sorte poussé à bout, il ne se serait pas permis de formuler si ouvertement certaines conjectures. Mais dès qu'il se fut assis, de poignants remords déchirèrent son cœur. Outre qu'il avait « offensé » Bourdovsky en déclarant devant témoins qu'il le supposait atteint de la maladie dont lui-même s'était guéri en Suisse, il se reprochait, comme une grossière indélicatesse de lui avoir offert les dix mille roubles en présence de tout le monde. « J'aurais dû attendre jusqu'à demain et lui offrir cet argent lorsque nous nous serions trouvés seul à seul, — pensait le prince, — maintenant il est trop tard, le mal est fait ! Oui, je suis un idiot, un véritable idiot ! » décida-t-il à part soi, pénétré de honte et de douleur.

Jusqu'alors Gabriel Ardalionovitch était resté à l'écart et n'avait pas ouvert la bouche. Sur l'invitation du prince, il vint se placer à côté de lui, puis, d'une voix calme et nette, commença à rendre compte de la mission confiée à ses soins. Toutes les conversations cessèrent instantanément. Tous, — et en particulier la société de Bourdovsky, — se mirent à écouter avec une curiosité extraordinaire.

II • Chapitre 9

— Vous ne niez pas sans doute, dit Gabriel Ardalionovitch à Bourdovsky, qui, visiblement ahuri, l'écoutait de toutes ses oreilles en fixant sur lui de grands yeux étonnés, — vous ne voudrez pas nier sérieusement que vous ne soyez né juste deux ans après le mariage légitime de votre honorée mère avec monsieur le secrétaire de collège Bourdovsky, votre père. Rien n'est plus facile que d'établir par des faits l'époque de votre naissance ; aussi ne peut-on voir qu'un jeu de l'imagination de monsieur Keller dans la version si offensante pour votre mère et pour vous qu'il a donnée de cet événement ; du reste, son but, en altérant ainsi la vérité, était de rendre votre droit plus évident et de servir vos intérêts. Monsieur Keller dit qu'il vous a au préalable donné connaissance de son article sans toutefois vous le lire en entier... assurément il ne vous a pas lu ce passage...

— Je ne le lui ai pas lu, en effet, interrompit le boxeur, — mais tous les faits m'avaient été communiqués par un personnage compétent, et je...

— Pardon, monsieur Keller, reprit Gabriel Ardalionovitch, — laissez-moi parler. Je vous assure qu'il sera fait mention de votre article en son lieu ; alors vous pourrez présenter vos explications, mais pour le moment il vaut mieux ne pas anticiper. Tout à fait accidentellement, par l'entremise de ma sœur, Barbara Ardalionovna Ptitzine, j'ai obtenu de son amie intime, la veuve Viéra Alexievna Zoubkoff, propriétaire, une lettre écrite à cette dame il y a vingt-quatre ans par Nicolas Andréiévitich Pavlichtcheff, alors à l'étranger. Après m'être mis en rapport avec Viéra Alexievna, je me suis adressé, sur ses indications, au colonel en retraite Timo-

féi Fédorovitch Viazovkine, parent éloigné et autrefois grand ami de monsieur Pavlichtcheff. Il a remis entre mes mains deux autres lettres de Nicolas Andréiévitich, écrites également à l'étranger. Ces trois documents, leurs dates et les faits qu'ils mentionnent prouvent mathématiquement, de la façon la plus irréfutable, que dix-huit mois juste avant votre naissance, monsieur Bourdovsky, Nicolas Andréiévitich s'est rendu à l'étranger (où il a passé trois années consécutives). Votre mère, comme vous le savez, n'a jamais quitté la Russie... Il est trop tard pour que je lise ces lettres maintenant ; je me borne à constater le fait. Mais si vous voulez, monsieur Bourdovsky, venir chez moi demain matin avec des témoins (aussi nombreux qu'il vous plaira) et des experts en écriture, je me fais fort de vous prouver l'exactitude absolue de ce que j'avance. Dès lors, naturellement, la question sera tranchée.

Les paroles de Gabriel Ardalionovitch causèrent une sensation profonde. Un mouvement général se produisit dans l'auditoire. Bourdovsky lui-même se leva brusquement.

— S'il en est ainsi, j'ai été trompé, trompé, mais pas par Tchébaroff ; il y a longtemps, longtemps ; je ne veux pas d'experts, je ne veux pas aller chez vous, je vous crois, je me désiste... je refuse les dix mille roubles... adieu...

Il prit sa casquette et recula sa chaise pour s'en aller.

— Si cela vous est possible, monsieur Bourdovsky, restez encore cinq minutes, lui dit d'un ton aimable Gabriel Ardalionovitch. — J'ai encore à révéler quelques faits de la plus haute importance, surtout pour vous, en tout cas, très-curieux. À mon avis, il est indispensable que vous les connaissiez, et vous-même

peut-être n'aurez pas à regretter que cette affaire soit complètement éclaircie.

Bourdovsky reprit silencieusement sa place et baissa la tête comme un homme plongé dans une profonde rêverie. Après lui se rassit de même le neveu de Lébédéeff, qui s'était levé pour accompagner son ami ; quoique Doktorenko n'eût perdu ni sa présence d'esprit ni son assurance, il paraissait fort désappointé. Hippolyte avait l'air maussade, chagrin et surtout étonné. En ce moment, du reste, il eut un si violent accès de toux que le mouchoir qu'il avait porté à ses lèvres fut couvert de sang. Le boxeur était presque terrifié.

— Eh, Antip ! cria-t-il d'une voix lamentable. — Je t'avais bien dit l'autre jour... avant-hier, que tu n'étais peut-être pas le fils de Pavlichtcheff !

Les assistants accueillirent ces mots par des rires à demi étouffés ; deux ou trois s'esclaffèrent bruyamment.

— Le fait que vous venez de communiquer, monsieur Keller, est très-précieux, reprit Gabriel Ardalionovitch. — néanmoins, les données les plus exactes m'autorisent pleinement à affirmer que monsieur Bourdovsky, bien que parfaitement instruit, sans doute, de l'époque de sa naissance, ne connaissait pas du tout la circonstance de ce séjour de Pavlichtcheff à l'étranger, où Nicolas Andréiévitich a passé la plus grande partie de sa vie, ne revenant jamais en Russie que pour un temps très-court. En outre, le voyage dont il s'agit est, en soi, un fait trop insignifiant pour que les amis intimes de Pavlichtcheff s'en souviennent eux-mêmes après un laps de plus de vingt années ; à plus forte raison monsieur Bourdovsky devait-il l'ignorer, lui qui n'était pas encore né

alors. Sans doute, comme l'événement l'a prouvé, il n'est pas impossible aujourd'hui de retrouver la preuve de ce déplacement. Mais je dois avouer que mon enquête a été puissamment aidée par le hasard et qu'elle pouvait fort bien ne pas aboutir. Aussi était-il réellement presque impossible à monsieur Bourdovsky et même à Tchébaroff de se renseigner, en supposant qu'ils aient eu l'idée de le faire. Mais ils ont pu aussi n'y pas songer...

Hippolyte coupa soudain la parole à Gabriel Ardaliononovitch.

— Permettez, monsieur Ivolguine, fit-il avec irritation, — à quoi bon tout ce galimatias (excusez-moi) ? L'affaire est maintenant élucidée, nous consentons à admettre le point principal ; pourquoi donc entrer dans tous ces détails pénibles et blessants ? Vous voulez peut-être vanter l'habileté de vos recherches, faire mousser devant le prince et devant nous vos rares talents d'enquêteur et de détective ? Ou bien prétendez-vous excuser Bourdovsky, le disculper, en prouvant qu'il s'est engagé par ignorance dans cette affaire ? Mais c'est de l'insolence, monsieur ! Bourdovsky, vous devriez le savoir, n'a besoin ni d'être excusé, ni d'être disculpé par vous ! C'est une offense pour lui, et sa situation est déjà bien assez délicate, bien assez pénible sans cela ; comment donc ne le comprenez-vous pas ?...

— Assez, monsieur Téréntieff, assez, répliqua Gabriel Ardalionovitch, — calmez-vous, ne vous irritez pas ; vous êtes très-souffrant, à ce qu'il paraît ? Je compatis à votre état. En ce cas, si vous voulez, j'ai fini, c'est-à-dire que je serai forcé de résumer brièvement des faits dont, suivant ma conviction, il ne serait pas inutile de donner un exposé complet, ajouta-t-il en remarquant dans l'auditoire une agitation qui ressemblait à de l'impatience. — Je désire seulement établir, pour l'édification de tous les inté-

ressés, que si Pavlichtcheff a témoigné tant de bienveillance à votre mère, monsieur Bourdovsky, c'est uniquement parce qu'elle était la sœur d'une jeune fille dont il avait été amoureux dans sa première jeunesse et qu'il aurait certainement épousée si elle n'était pas morte subitement. J'ai des preuves que cette circonstance absolument certaine n'a laissé qu'un souvenir très-faible, ou, pour mieux dire, qu'elle est maintenant tout à fait oubliée. Je pourrais expliquer comment votre mère, quand elle n'avait encore que dix ans, fut recueillie par monsieur Pavlichtcheff, qui pourvut à son éducation et plus tard lui constitua une dot importante. Cette affectueuse sollicitude inquiéta les nombreux collatéraux de Nicolas Andréiévitich ; ils lui supposèrent même l'intention d'épouser sa protégée. Mais, en fin de compte, arrivée à l'âge de vingt ans, elle donna sa main à un employé qui remplissait les fonctions d'arpenteur, monsieur Bourdovsky. Je pourrais même prouver péremptoirement que la jeune fille fit un mariage d'inclination. Des faits recueillis par moi il résulte que votre père, monsieur Bourdovsky, après avoir touché les quinze mille roubles formant la dot de sa femme, quitta le service pour se lancer dans des entreprises commerciales ; comme c'était un homme tout à fait dépourvu d'esprit pratique, il fut trompé, perdit tout ce qu'il avait, puis se mit à boire pour oublier son malheur. Ces excès abrégèrent son existence, et il mourut huit ans après avoir épousé votre mère. Celle-ci, — elle-même le déclare, — resta dans la misère et serait morte de faim sans la généreuse assistance de Pavlichtcheff, qui lui alloua une pension annuelle de six cents roubles. Ensuite, d'innombrables témoignages établissent qu'il s'attacha extrêmement à vous dès votre jeune âge. De ces témoignages corroborés par l'attestation de votre mère, il ressort que Pavlichtcheff vous aima surtout parce que, dans votre enfance,

vous paraissiez bègue, chétif et malingre. Or Nicolas Andréievitch, — la chose m'est démontrée, — eut toute sa vie une prédilection particulière pour tous les disgraciés de la nature, surtout les enfants. Suivant moi, ce fait est de la plus haute importance dans l'espèce. Enfin, pour achever de mettre en lumière mes talents d'enquêteur, j'ajouterai que j'ai découvert un autre fait capital : en voyant combien Pavlichtcheff avait d'affection pour vous (c'est grâce à lui que vous êtes entré au gymnase et que vous avez fait vos études sous une surveillance particulière), ses parents et ses domestiques se persuadèrent peu à peu que vous étiez son fils, et que votre père n'avait été qu'un mari trompé. Mais, détail essentiel à noter, cette idée ne s'accrédita au point de devenir une conviction positive et générale que dans les dernières années de la vie de Pavlichtcheff, alors que tous les collatéraux tremblaient pour l'héritage, que les faits primitifs étaient oubliés et qu'il n'y avait plus moyen de tirer la chose au clair. Vous aussi, sans doute, monsieur Bourdovsky, vous avez eu vent de cette conjecture et vous n'avez pas hésité à l'admettre comme la vérité la plus certaine. Votre mère, dont j'ai eu l'honneur de faire la connaissance, était au courant de tous ces bruits, mais jusqu'à présent elle ignore (je le lui ai caché) que vous, son fils, vous y avez prêté une oreille si complaisante. À Pskoff, monsieur Bourdovsky, j'ai trouvé votre très-honorée mère malade et plongée dans la misère où elle est tombée depuis la mort de Pavlichtcheff. Elle m'a appris avec des larmes de reconnaissance que vous seul la faites vivre ; elle attend beaucoup de vous dans l'avenir et croit ardemment à vos futurs succès...

— C'est insupportable, à la fin ! dit avec impatience le neveu de Lébédèff. — À quoi bon tout ce roman ?

— C'est révoltant d'inconvenance ! ajouta Hippolyte, bondissant de colère.

Mais Bourdovsky garda le silence et ne fit même aucun mouvement.

— À quoi bon ? Pourquoi ? reprit avec un étonnement moqueur Gabriel Ardalionovitch. — Mais, d'abord, monsieur Bourdovsky est peut-être maintenant tout à fait convaincu que monsieur Pavlichtcheff l'a aimé par grandeur d'âme et non par devoir paternel. À tout le moins était-il nécessaire d'apprendre ce fait à monsieur Bourdovsky, qui tout à l'heure, après la lecture de l'article, a soutenu et approuvé monsieur Keller. Je parle ainsi parce que je vous considère comme un homme noble, monsieur Bourdovsky. En second lieu, il est avéré qu'il n'y a eu ici absolument aucune intention de friponnerie, même chez Tchébaroff. Je tiens à le déclarer bien haut, car tantôt, dans l'entraînement de la conversation, le prince a laissé entendre que moi aussi je croyais à une tentative de vol. Ici, au contraire, tout le monde a été de bonne foi, et, quoique Tchébaroff soit peut-être en effet un grand fripon, dans cette affaire il apparaît seulement comme un avocat madré. Il a vu là une cause qui pouvait lui rapporter beaucoup d'argent, et ce n'était pas mal calculé : il avait spéculé d'une part sur le désintéressement du prince et sa respectueuse reconnaissance pour feu Pavlichtcheff, d'autre part sur le point de vue chevaleresque sous lequel le prince envisage les obligations d'honneur et de conscience. Quant à monsieur Bourdovsky, étant donnés ses principes, on peut même affirmer qu'il s'est engagé dans cette affaire sans aucune pensée d'intérêt personnel : il s'y est décidé à l'instigation de Tchébaroff et de son entourage, qui lui ont représenté cela comme un service à rendre à la vérité, au progrès

et à l'humanité. Bref, la conclusion qui se dégage nettement de tous les faits exposés, c'est qu'en dépit de toutes les apparences monsieur Bourdovsky est un homme irréprochable ; aussi le prince peut-il maintenant, de meilleur cœur encore que tantôt, lui offrir son amitié et le secours effectif dont il a parlé tout à l'heure...

— Chut ! Gabriel Ardalionovitch, chut ! cria le prince positivement effrayé, mais il était trop tard.

— J'ai dit, j'ai déjà répété trois fois, vociféra Bourdovsky irrité, — que je ne voulais pas d'argent. Je ne le prendrai pas... pourquoi ?... je n'en veux pas... je m'en vais !

Il s'éloignait précipitamment de la terrasse, lorsque le neveu de Lébédoff le saisit par le bras et lui dit quelque chose à voix basse. Bourdovsky revint brusquement sur ses pas ; puis, tirant de sa poche une grande enveloppe revêtue d'une adresse et non cachetée, il la jeta sur une petite table qui se trouvait à côté du prince.

— Voilà l'argent !... Vous n'avez pas osé !... L'argent !...

— Ce sont les deux cent cinquante roubles que vous avez osé lui envoyer comme une aumône par l'entremise de Tchébaroff, expliqua Doktorenko.

— Dans l'article il est dit : cinquante ! cria Kolia.

— Pardon ! dit le prince en s'approchant de Bourdovsky : — je me suis donné de grands torts envers vous, Bourdovsky, mais je ne vous ai pas envoyé cela comme une aumône, croyez-le bien. Maintenant encore je suis coupable... je vous ai offensé tantôt. (Le prince était fort ému, il paraissait accablé de fatigue, et ne

prononçait que des paroles incohérentes.) J'ai parlé de friponnerie... mais ce mot ne s'appliquait pas à vous, je me suis trompé. J'ai dit que vous étiez... comme moi... malade. Mais vous n'êtes pas comme moi, vous... donnez des leçons, vous soutenez votre mère. J'ai dit que vous aviez déshonoré votre mère, mais vous l'aimez ; elle-même dit... je ne savais pas... Gabriel Ardalionovitch ne m'avait pas tout dit tantôt... pardonnez-moi. J'ai osé vous offrir dix mille roubles, mais j'ai eu tort, j'aurais dû faire cela autrement, et maintenant... il n'y a plus moyen, car vous me méprisez...

— Mais c'est une maison de fous ! cria Élisabeth Prokofievna.

— Certainement, c'est une maison de fous ! observa d'un ton roide Aglaé, mais ces mots se perdirent dans le bruit général ; tout le monde parlait à haute voix, chacun faisait ses commentaires, les uns discutaient, les autres riaient. Ivan Fédorovitch Épantchine était au comble de l'indignation ; d'un air de dignité blessée il attendait Élisabeth Prokofievna. Le neveu de Lébédoff reprit la parole :

— Mais, prince, il faut vous rendre justice, vous savez tirer parti de votre... disons maladie, pour nous servir d'un mot poli ; vous vous êtes pris d'une façon si adroite pour offrir votre amitié et votre argent, que maintenant il n'est plus possible à un homme noble de les accepter. C'est ou trop d'ingénuité ou trop de malice... du reste, vous savez mieux que personne lequel de ces deux termes est applicable ici.

— Permettez, messieurs, cria Gabriel Ardalionovitch, qui venait de vérifier le contenu de l'enveloppe, — il n'y a ici que cent

roubles, et non deux cent cinquante. Je fais remarquer cela, prince, pour qu'il n'y ait pas de malentendu.

— Laissez, laissez, dit le prince en invitant du geste Gabriel Ardalionovitch à se taire.

— Non, ne « laissez » pas ! répliqua vivement le neveu de Lébédeff. — Votre « laissez », prince, est outrageant pour nous. Nous ne nous cachons pas, nous appelons le grand jour sur nos actes. Oui, il n'y a là que cent roubles au lieu de deux cent cinquante ; mais est-ce que ce n'est pas la même chose ?...

— N-non, ce n'est pas la même chose, observa d'un air de surprise naïve Gabriel Ardalionovitch.

— Ne m'interrompez pas ; nous ne sommes pas aussi bêtes que vous le croyez, monsieur l'avocat, s'écria avec emportement le neveu de Lébédeff, — il est clair qu'il y a une différence entre cent roubles et deux cent cinquante ; mais l'important ici c'est le principe, c'est l'initiative, et, s'il manque cent cinquante roubles, ce n'est qu'un détail. Le fait à considérer, c'est que Bourdovsky n'accepte pas votre aumône, Altesse, et vous la jette au visage ; or, à ce point de vue-là ; peu importe qu'il y ait cent roubles ou deux cent cinquante. Bourdovsky a refusé dix mille roubles : vous l'avez vu ; il n'aurait même pas rapporté cent roubles, s'il était un malhonnête homme ! Ces cent cinquante roubles ont été donnés à Tchébaroff pour le couvrir de ses frais de déplacement. Moquez-vous plutôt de notre maladresse, de notre inintelligence dans la conduite des affaires ; d'ailleurs, vous n'avez rien négligé déjà pour nous ridiculiser ; mais ne vous avisez pas de dire que nous sommes de malhonnêtes gens. Ces cent cinquante roubles, monsieur, nous nous cotiserons tous les quatre pour les rendre

au prince ; dussions-nous verser la somme rouble par rouble, nous la rembourserons tout entière avec les intérêts. Bourdovsky est pauvre, Bourdovsky n'a pas des millions, et Tchébaroff, après son voyage, a présenté sa note. Nous comptons gagner... Qui, à sa place, aurait agi autrement ?

— Comment, qui ? s'exclama le prince Chtch...

— Ici je deviendrai folle ! cria Élisabeth Prokofievna.

— Cela rappelle, remarqua en riant Eugène Pavlovitch, — le fameux plaidoyer d'un avocat qui, dernièrement, défendait un individu accusé d'avoir assassiné six personnes pour les voler, et invoquait la pauvreté comme une excuse en faveur du prévenu, « Il est tout naturel, conclut-il, que, dans la misère où il était, mon client ait songé à tuer ces six personnes. Qui de nous, messieurs, à sa place, n'aurait pas eu la même idée ? »

— Assez ! fit brusquement Élisabeth Prokofievna, presque tremblante de colère ; — il est temps de mettre fin à ce galimatias !...

En proie à une surexcitation effrayante, elle rejeta sa tête en arrière, et son regard flamboyant, plein de menaces et de défis hautains, enveloppa toute la société, où, sans doute, en ce moment, elle ne distinguait plus les amis des ennemis. Après s'être longtemps contenue, elle éprouvait un besoin, irrésistible de passer maintenant sa colère sur quelqu'un. Ceux qui connaissaient Élisabeth Prokofievna comprirent tout de suite qu'il se produisait en elle quelque chose de particulier. « Elle a de ces crises, disait le lendemain Ivan Fédorovitch au prince Chtch..., mais il est fort rare qu'elles soient aussi violentes que celle d'hier, cela lui arrive peut être une fois en trois ans. »

— Assez, Ivan Fédorovitch ! Laissez-moi ! s'écria Élisabeth Prokofievna : — pourquoi m'offrez-vous maintenant votre bras ? Vous n'avez pas su tantôt m'arracher d'ici ; vous êtes mari, vous êtes père de famille ; votre devoir était de m'emmener en me tirant par l'oreille si, dans ma sottise, je refusais de vous obéir et de m'en aller. Vous auriez dû au moins penser à vos filles ! Mais à présent nous trouverons notre chemin sans vous, voilà de la honte pour toute une année !... Attendez, je veux encore remercier le prince !... Merci, prince, pour le plaisir que tu nous as procuré ! Ç'a été une distraction pour moi que d'entendre cette jeunesse. C'est une bassesse, une bassesse ! C'est un chaos, un scandale, on ne voit pas cela en rêve ! Mais est-il possible qu'il y ait beaucoup de pareilles gens ? Tais-toi, Aglaé ! Tais-toi, Alexandra ! Ce n'est pas votre affaire ! Ne tournez pas ainsi autour de moi, Eugène Pavlitch, vous m'excédez !... Ainsi, mon cher, tu vas jusqu'à leur demander pardon (ces mots s'adressaient au prince) : — « Pardonnez-moi, dit-il, d'avoir osé vous offrir une fortune... » Et toi, fanfaron, pourquoi ris-tu ? ajouta-t-elle, prenant soudain à partie le neveu de Lébédéeff, — « nous refusons les dix mille roubles, nous ne sollicitons pas, nous exigeons ! » Comme s'il ne savait pas que dès demain cet idiot ira chez eux pour leur offrir de nouveau son amitié et son argent ! Tu iras, n'est-ce pas ? Tu iras ? Voyons, iras-tu, oui ou non ?

— J'irai, répondit avec douceur et humilité le prince.

— Vous l'avez entendu ! Toi aussi, tu comptes là-dessus, poursuivit la générale en s'adressant derechef à Doktorenko, — tu es dès maintenant aussi sûr de ton affaire que si tu avais déjà l'argent dans ta poche, et voilà que tu fais le fendant pour nous jeter

de la poudre aux yeux... Non, mon cher, à d'autres ! moi, je ne suis pas dupe de toutes ces simagrées... je lis dans votre jeu !...

— Élisabeth Prokofievna ! s'écria le prince.

— Retirons-nous, Élisabeth Prokofievna, il est plus que temps, nous emmènerons le prince avec nous, dit en souriant et du ton le plus calme possible le prince Chtch...

Les demoiselles se tenaient à l'écart, presque effrayées, leur père était positivement épouvanté. Le langage tenu par la générale étonnait tout le monde. Quelques-uns qui se trouvaient à une certaine distance du reste de la société souriaient furtivement et causaient à voix basse ; le visage de Lébédèff exprimait le dernier degré de l'extase.

— Du chaos et des scandales, madame, on en trouve partout, — observa Doktorenko, qui, du reste, était passablement décontenancé.

— Mais pas de pareils ! Pas de pareils à ceux dont vous nous donnez maintenant le spectacle, batuchka ! répliqua avec une sorte de rage hystérique Élisabeth Prokofievna. — Mais me laisserez-vous enfin ? dit-elle violemment à son entourage, qui essayait de la faire taire ; — non, si, comme vous-même, Eugène Pavlitch, venez de nous le raconter, un avocat, en plein tribunal, a déclaré trouver tout naturel qu'un homme qui est dans la misère escoffie six personnes, eh bien, c'est que nous touchons à la fin du monde. Je n'avais pas encore entendu parler de cela. À présent, je m'explique tout ! Mais ce bègue, est-ce qu'il n'assassinera pas ? (Elle montrait Bourdovsky, qui la considérait avec une stupéfaction extraordinaire.) Je parie qu'il assassinera ! Il ne voudra pas de ton argent, c'est possible, il refusera tes dix mille

roubles parce que sa conscience ne lui permet pas de les accepter, mais il ira assassiner nuitamment, et il fera main-basse sur le contenu d'une cassette. Il volera en toute tranquillité de conscience ! À ses yeux, ce n'est pas un acte malhonnête, c'est « l'élan d'un noble désespoir », c'est une « négation », c'est le diable sait quoi !... Pouah ! tout est sens dessus dessous, tout le monde marche les jambes en l'air. Une jeune fille a été élevée dans la maison paternelle : tout d'un coup, au milieu de la rue, elle saute dans un drojki : « Adieu, maman, j'ai épousé l'autre jour un tel, Karlitch ou Ivanitch ! » Ainsi, vous trouvez cela bien ? Selon vous, c'est estimable, c'est naturel d'agir de la sorte ? La question des femmes ? Tenez, dernièrement, continua-t-elle en montrant Kolia, — ce morveux me soutenait que c'était le sens de la « question des femmes ». Mais, en supposant même que votre mère soit une sotte, vous n'en devez pas moins la traiter avec humanité... Pourquoi tantôt êtes-vous entrés si insolemment ? « Accorde-nous tous les droits, mais toi ne te permets pas de souffler mot en notre présence. Prodigue-nous tous les témoignages du respect le plus profond, mais toi, nous te traiterons plus mal que le dernier des laquais ! » Dans leur article, ils l'ont calomnié comme des mécréants, et voilà les hommes qui cherchent la vérité, qui luttent pour le droit ! « Nous ne sollicitons pas, nous exigeons ; vous n'entendrez de nous aucune parole de remerciement, parce que vous agirez pour la satisfaction de votre propre conscience ! » Quelle morale ! Mais, voyons, si vous déclarez que la générosité du prince ne vous inspirera aucune reconnaissance, il peut vous répondre que lui-même ne se croit tenu à aucune reconnaissance envers Pavlichtcheff, ce dernier n'ayant agi, lui aussi, que pour la satisfaction de sa propre conscience. Or vous n'avez compté que sur cette gratitude du prince à l'endroit de

Pavlichtcheff : vous ne lui avez pas prêté d'argent, il ne vous en doit pas : sur quoi donc comptiez-vous, sinon sur la reconnaissance ? Et quand vous faites appel à ce sentiment chez les autres, pourquoi vous-même prétendez-vous vous en affranchir ? Ils sont fous ! Ils déclarent la société sauvage et inhumaine, parce qu'elle méprise une jeune fille séduite. Mais si vous tenez la société pour inhumaine, vous reconnaissez par cela même qu'elle fait souffrir la jeune fille. Comment donc pouvez-vous livrer celle-ci, par vos articles, au mépris de la société, sans voir que vous lui faites une situation pénible ? Des fous ! Des vaniteux ! Ils ne croient pas en Dieu, ils ne croient pas au Christ ! Mais vous êtes tellement rongés de vanité et d'orgueil que vous finirez par vous dévorer les uns les autres, c'est moi qui vous le prédis ! Et n'est-ce pas de l'absurdité, cela, n'est-ce pas un monstrueux chaos ? Et après cela cet éhonté ira encore leur demander pardon ! Mais y a-t-il beaucoup de gens comme vous ? Pourquoi souriez-vous ? Parce que je n'ai pas eu honte de me commettre avec vous ? Oui, je me suis déshonorée, il n'y a plus rien à faire !... Mais toi, ne te moque pas de moi, saligaud ! (cette sortie était dirigée contre Hippolyte) : il a à peine le souffle et il pervertit les autres. Tu as endoctriné cet enfant (elle montrait de nouveau Kolia) ; il a la tête tournée par toi, tu lui enseignes l'athéisme, tu ne crois pas en Dieu, et l'on pourrait encore te donner le fouet, monsieur, mais peste soit de vous ! Ainsi, prince Léon Nikolaïévitch, tu iras demain chez eux, tu iras ? demanda-t-elle pour la seconde fois au prince, d'une voix presque haletante.

— Oui.

— Eh bien, après cela je ne veux plus te connaître !

Elle fit un brusque mouvement pour se retirer, puis tout à coup elle se retourna.

— Et tu iras chez cet athée ? poursuivit la générale en montrant Hippolyte. — Mais pourquoi as-tu l'air de me narguer ? vociféra-t-elle furieuse, et elle s'élança soudain vers le malade, dont le sourire moqueur la mettait hors d'elle-même

De tous les côtés à la fois se firent entendre des exclamations :

— Élisabeth Prokofievna ! Élisabeth Prokofievna ! Élisabeth Prokofievna !

— Maman, c'est une honte ! cria Aglaé.

S'étant vivement approchée d'Hippolyte, la générale lui avait empoigné le bras et le serrait avec force, tandis que ses yeux étincelants de colère étaient fixés sur le visage du jeune homme.

— Ne vous inquiétez pas, Aglaé Ivanovna, répondit-il tranquillement, — votre maman voit bien qu'on ne peut pas se ruer sur un moribond... je suis prêt à expliquer pourquoi je riaais... je serai enchanté qu'on me permette...

Un violent accès de toux qui dura une minute entière l'empêcha d'achever sa phrase.

— Il est mourant et il péroré toujours ! s'écria Élisabeth Prokofievna. (Elle lâcha le bras d'Hippolyte, et ce fut presque avec terreur qu'elle le vit essuyer le sang qui lui était venu aux lèvres) — Pourquoi parles-tu ? Tu devrais aller te coucher...

— C'est ce que je ferai, murmura-t-il d'une voix rauque, — dès que je serai rentré, je me coucherai tout de suite... je mourrai dans quinze jours, je le sais... Rotkine lui-même me l'a déclaré la

semaine dernière... C'est pourquoi, si vous le permettez, je voudrais vous dire deux mots d'adieu.

— Mais tu es fou, je pense ? C'est absurde ! Il faut te soigner ; à quoi bon une conversation en ce moment ? Va te coucher, va ! cria la générale effrayée.

— Quand je me coucherai, ce sera pour ne plus me relever, répondit en souriant Hippolyte ; — hier déjà je voulais prendre le lit pour ne plus le quitter jusqu'à la mort, mais, comme mes jambes pouvaient encore me porter, je me suis accordé deux jours de répit... pour venir aujourd'hui ici avec eux... Seulement, je suis fort fatigué...

— Mais assieds-toi, assieds-toi ; pourquoi restes-tu debout ?

Et Élisabeth Prokofievna s'empressa d'avancer elle-même un siège au malade.

— Je vous remercie, reprit-il doucement, — asseyez-vous en face de moi, là, causons... il faut absolument que nous causions, Élisabeth Prokofievna, maintenant je tiens à cela... poursuivit Hippolyte en souriant de nouveau à la générale.

— Songez que je me trouve aujourd'hui pour la dernière fois au grand air et en société, que dans quinze jours, certainement, je ne serai plus de ce monde. Ce sont donc en quelque sorte mes adieux que je ferai aux hommes et à la nature. Je ne suis pas très-sentimental et pourtant, figurez-vous, je suis bien aise que tout cela ait eu lieu ici à Pavlovsk : au moins on a de la verdure sous les yeux.

— Mais pourquoi parler maintenant ? répliqua Élisabeth Prokofievna, de plus en plus effrayée, — tu es tout fiévreux. Tantôt tu

ne cessais de crier, et à présent tu peux à peine respirer, tu t'es essoufflé.

— Je vais me reposer. Pourquoi ne voulez-vous pas satisfaire mon dernier désir ?... Savez-vous, depuis longtemps déjà je rêvais de faire votre connaissance, Élisabeth Prokofievna ; j'avais beaucoup entendu parler de vous... par Kolia ; presque seul il reste constamment auprès de moi... Vous êtes une femme originale, une femme excentrique, je viens de le voir moi-même... savez-vous que je vous ai même aimée un peu ?

— Seigneur, et j'ai été, vraiment, sur le point de le frapper !

— Vous en avez été empêchée par Aglaé Ivanovna ; voyons, je ne me trompe pas ? C'est bien là votre fille Aglaé Ivanovna ? Elle est si belle que tantôt, en entrant ici, je l'ai reconnue tout de suite, quoique je ne l'eusse jamais vue auparavant. Laissez-moi, du moins, contempler la beauté une dernière fois dans ma vie, dit Hippolyte en grimaçant un sourire, — vous êtes ici avec le prince, avec votre mari, avec toute une société. Pourquoi me refusez-vous la satisfaction d'un dernier désir ?

— Une chaise ! cria Élisabeth Prokofievna, mais elle-même en prit une et s'assit en face d'Hippolyte. — Kolia, ordonna-t-elle, — tu t'en iras avec lui, tu le reconduiras, et demain je ne manquerai pas moi-même...

— Si vous le permettiez, je demanderais au prince une petite tasse de thé... Je n'en puis plus. Savez-vous ce qu'il faut faire, Élisabeth Prokofievna ? vous vouliez, je crois, emmener le prince prendre le thé chez vous : restez ici, passons la soirée ensemble, et certainement le prince nous offrira du thé à tous. Pardonnez-moi d'en user avec ce sans façon... Mais je vous connais, vous

êtes bonne, le prince est bon aussi... nous sommes tous de très-bonnes gens, c'en est même comique...

Le prince se mit en mouvement ; Lébédèff sortit en toute hâte, suivi de Varia.

— Et c'est vrai, répondit d'un ton tranchant la générale, — parle, mais sans trop élever la voix et sans t'exalter. Tu as excité ma pitié... Prince ! Tu ne mériterais pas que je boive du thé chez toi, mais n'importe, je resterai tout de même ; seulement je ne fais d'excuses à personne ! À personne ! C'est absurde !... Du reste, si je t'ai tancé, prince, pardonne-moi, — si tu veux, s'entend. Du reste, je ne retiens personne, ajouta-t-elle soudain en s'adressant d'un air courroucé à son mari et à ses filles, comme s'ils s'étaient donné quelque grave tort envers elle, — je saurai bien revenir toute seule à la maison...

Mais on ne la laissa pas achever. On s'empressa d'accourir auprès d'elle. Aussitôt le prince pria tout le monde de rester pour prendre le thé et s'excusa de n'avoir pas encore pensé à faire cette invitation. Le général murmura quelques mots polis et demanda aimablement à Élisabeth Prokofievna si elle n'avait pas froid sur la terrasse. Peu s'en fallut même qu'il ne demandât à Hippolyte s'il était depuis longtemps à l'Université, mais il ne le fit pas. Eugène Pavlovitch et le prince Chtch... devinrent tout à coup extrêmement gais et aimables. Adélaïde et Alexandra paraissaient encore étonnées, mais leur physionomie exprimait maintenant de la satisfaction en même temps que de la surprise ; bref, tous semblaient fort contents que la crise d'Élisabeth Prokofievna fût passée. Seule Aglaé conservait un visage sombre, et, silencieuse, se tenait assise à l'écart. Tous les autres visiteurs restèrent aussi ; personne ne voulut se retirer, pas même le général Ivolguine

mais Lébédèff, en passant, dit tout bas à ce dernier quelques mots qui ne durent pas lui être agréables, car il alla immédiatement se fourrer dans un coin. Le prince ne manqua pas d'inviter aussi Bourdovsky et ses compagnons à prendre le thé chez lui. Cette proposition les mit assez mal à l'aise. Ils murmurèrent entre leurs dents qu'ils attendraient Hippolyte ; puis tous trois, s'éloignant du reste de la société, allèrent s'asseoir dans un coin de la terrasse. Le thé fut servi incontinent : Lébédèff en avait sans doute fait faire pour lui et les siens avant l'arrivée des visiteurs. Onze heures sonnèrent.

II • Chapitre 10

Après avoir trempé ses lèvres dans la tasse que lui avait offerte Viéra Lébédèff, Hippolyte la déposa sur la table et promena ses yeux autour de lui. Il avait l'air confus, presque interdit.

— Voyez un peu, Élisabeth Prokofievna, commença-t-il avec une sorte de précipitation étrange : — ces tasses de porcelaine qui ont, paraît-il, une grande valeur ne sortent jamais du chiffonnier de Lébédèff ; sa femme les lui a apportées en dot et il les tient toujours sous clef. Voilà pourtant qu'il nous a fait servir du thé dans ces tasses, c'est en votre honneur, bien entendu, il est si content...

Il voulait encore ajouter quelque chose, mais il resta court.

— Il s'est troublé, je m'y attendais ! dit tout à coup Eugène Pavlovitch à l'oreille du prince : — c'est mauvais signe, qu'en pensez-vous ? Pour sûr, à présent, sous l'influence du dépôt, il va ac-

coucher de quelque excentricité telle qu'Élisabeth Prokofievna elle-même ne pourra pas y tenir.

Le prince l'interrogea du regard.

— Vous n'avez pas peur d'une excentricité ? poursuivit Eugène Pavlovitch. — Moi non plus, je la désire même, et ce uniquement pour la punition de notre chère Élisabeth Prokofievna ; je tiens fort à ce qu'elle reçoive une leçon aujourd'hui même, tout de suite, et je ne m'en irai pas avant. Vous paraissez avoir la fièvre.

— Plus tard ; laissez. Oui, je suis souffrant, répondit avec impatience le prince, qui avait à peine écouté Radomsky. Il venait d'entendre prononcer son nom, Hippolyte parlait de lui.

— Vous ne le croyez pas ? disait le malade avec un rire nerveux : — cela se comprend, mais le prince n'hésitera pas un instant à le croire et il ne s'en étonnera pas du tout.

— Entends-tu, prince ? fit Élisabeth Prokofievna en se retournant vers lui : — entends-tu ?

On riait dans ce groupe. Lébédéff, accouru précipitamment auprès de la générale, se livrait devant elle à une pantomime pleine d'animation.

— Il prétend que ce grimacier, ton propriétaire... a retouché l'article de ce monsieur, l'article qu'on a lu tantôt et où tu es drapé d'une si belle façon.

Le prince considéra Lébédéff avec étonnement.

— Pourquoi ne dis-tu rien ? reprit Élisabeth Prokofievna en frappant du pied.

— Eh bien, murmura le prince, qui continuait à examiner Lébédéff, — je vois qu’il l’a retouché.

— C’est vrai ? demanda-t-elle vivement à l’employé.

Il porta la main à son cœur.

— C’est la pure vérité, Excellence ! déclara-t-il sans la moindre hésitation.

En entendant cette réponse, faite du ton le plus ferme, la générale faillit sauter en l’air.

— On dirait qu’il s’en vante ! s’écria-t-elle

— Je suis bas, je suis bas ! commença à balbutier Lébédéff, qui se frappait la poitrine et inclinait profondément la tête.

— Et qu’est-ce que cela me fait que tu sois bas ? Il pense qu’il n’a qu’à dire : Je suis bas, pour se tirer d’affaire. Et tu n’es pas honteux, prince, je te le demande encore une fois, tu n’es pas honteux de vivre avec de pareilles fripouilles ? Jamais je ne te pardonnerai !

— Le prince me pardonnera ! dit avec conviction et attendrissement Lébédéff.

Keller quitta soudain sa place et s’approcha brusquement d’Élisabeth Prokofievna.

— C’est seulement par noblesse, madame, commença-t-il d’une voix sonore, — et pour ne pas trahir un ami compromis, que tantôt j’ai gardé le silence sur ces retouches. bien qu’il ait offert de nous jeter en bas de l’escalier, comme vous l’avez entendu vous-même. Pour rétablir la vérité, je déclare que j’ai en effet eu

recours à ses services et que je les lui ai payés six roubles. Toutefois je ne l'ai nullement prié de corriger mon style : je me suis adressé à lui, comme à un personnage compétent, afin d'être renseigné sur les faits dont la plupart m'étaient inconnus. Quant aux guêtres, à l'appétit chez le professeur suisse, au chiffre de cinquante roubles substitué à celui de deux cent cinquante, pour ce qui est de tous ces détails, en un mot, ils lui appartiennent et il a reçu pour cela six roubles, mais il n'a pas corrigé le style.

— Je dois faire observer que j'ai corrigé seulement la première partie de l'article, reprit Lébédéff avec une impatience fiévreuse, tandis qu'on riait de plus belle autour de lui, — mais au milieu nous n'avons plus été d'accord et nous nous sommes querellés au sujet d'une pensée, en sorte que je n'ai pas revu la seconde partie. On ne peut donc pas m'attribuer les nombreuses incorrections qui s'y trouvent...

— Voilà de quoi il se préoccupe ! cria Élisabeth Prokofievna.

— Permettez-moi de vous demander quand cet article a été retouché, fit Eugène Pavlovitch en s'adressant à Keller.

— Hier matin, répondit celui-ci, — nous avons eu une entrevue que chacun de nous s'était engagé sur l'honneur à tenir secrète.

— C'est quand il rampait devant toi et t'assurait de son dévouement. Oh ! les gens de rien ! Je ne veux pas de ton Pouchkine, et que ta fille ne mette pas les pieds chez moi !

Élisabeth Prokofievna allait se lever, lorsque, voyant rire Hippolyte, elle l'interpella tout à coup avec irritation :

— Eh bien, mon cher, tu as voulu me rendre ridicule, n'est-ce pas ?

— À Dieu ne plaise, répliqua-t-il avec un sourire forcé, — mais je suis on ne peut plus frappé de votre extraordinaire excentricité, Élisabeth Prokofievna ; c'est exprès, je l'avoue, que je vous ai signalé la duplicité de Lébédèff ; je savais quel effet cela produirait sur vous, sur vous seule, car le prince pardonnera, il a certainement pardonné déjà... peut-être même a-t-il cherché dans son esprit et découvert une excuse à Lébédèff, n'est-ce pas vrai, prince ?

Il haletait ; à mesure qu'il parlait, son étrange agitation ne faisait que croître.

— Eh bien ?... dit avec colère la générale surprise de son ton :
— eh bien ?

— J'ai déjà entendu raconter sur votre compte beaucoup de choses du même genre... elles m'ont fait un grand plaisir... j'ai appris à vous estimer au plus haut point... continua Hippolyte.

Ses paroles ressemblaient à des antiphrases ; on y devinait une intention épigrammatique, mais, en même temps, il était excessivement agité, regardait autour de lui d'un air soupçonneux, se troublait et perdait à chaque instant le fil de ses idées. Tout cela, joint à son visage de phthisique et à l'expression délirante qu'offraient ses yeux enflammés, attirait forcément l'attention sur le jeune homme.

— Je pourrais m'étonner (quoique, du reste, je l'avoue, je ne connaisse pas du tout le monde), que non-seulement vous-même soyez restée tantôt dans la société de gens comme mes amis et

moi, qui ne sommes nullement de votre bord, mais que vous ayez laissé ces... demoiselles entendre jusqu'au bout la lecture d'un article scandaleux, bien que les romans leur aient déjà tout appris. Du reste, je puis me tromper... car je ne sais trop ce que je dis, mais, en tout cas, quelle autre personne que vous pouvait sur la demande d'un galopin (eh bien, oui, d'un galopin, je le reconnais encore), pouvait passer la soirée avec lui et prendre... intérêt à tout... pour en avoir honte le lendemain... (je conviens, du reste, que je ne m'exprime pas bien), je loue tout cela on ne peut plus et je l'estime profondément, quoique la physionomie de Son Excellence votre mari montre qu'il trouve cela fort déplacé... Hi, hi !

Il éclata de rire et soudain fut pris d'un accès de toux qui, pendant deux minutes, ne lui permit plus de parler.

— Il a perdu la respiration ! observa froidement Élisabeth Prokofievna en considérant le malade avec plus de curiosité que de compassion : — allons, cher garçon, en voilà assez, finissons-en !

À bout de patience, Ivan Fédorovitch prit brusquement la parole.

— Permettez-moi de vous faire observer à mon tour, monsieur, commença-t-il d'un ton fâché, — que ma femme est ici chez le prince Léon Nikolaïévitch, notre commun ami et voisin, et qu'en tout cas ce n'est pas à vous, jeune homme, de juger les actions d'Élisabeth Prokofievna, pas plus qu'il ne vous appartient de formuler tout haut, en ma présence, une opinion sur ce que peut exprimer mon visage. Oui. Et si ma femme est restée ici, poursuivit le général avec une irritation croissante, — c'est plutôt, monsieur, l'étonnement qui en est cause : tout le monde comprendra que des jeunes gens étranges aient pu attirer un instant

l'attention d'une personne curieuse de la vie contemporaine. Moi-même je suis resté aussi, comme je m'arrête parfois dans la rue, quand je vois quelque chose qu'on peut regarder comme... comme... comme...

Voyant Son Excellence embarquée dans une comparaison dont elle ne pouvait pas sortir, Eugène Pavlovitch vint à son secours :

— Comme une rareté.

— C'est cela, voilà le mot que je cherchais, justement, comme une rareté, reprit avec satisfaction le général. — Mais, quoi qu'il en soit, le plus étonnant pour moi, je dirai même, le plus affligeant, si la grammaire autorise cette locution, c'est que vous, jeune homme, n'ayez même pas su comprendre qu'Élisabeth Prokofievna est restée avec vous parce que vous êtes malade, — si toutefois vous allez mourir en effet ; — qu'elle a obéi, pour ainsi dire, à un sentiment de pitié éveillé en elle par vos paroles plaintives, monsieur, et que son nom, ses qualités, sa position sociale la mettent à l'abri de toute souillure... Élisabeth Prokofievna ! acheva-t-il pourpre de colère : — si tu veux partir, nous prendrons congé de notre bon prince, et...

— Je vous remercie de la leçon, général, interrompit avec une gravité inattendue Hippolyte, qui considérait Ivan Fédorovitch d'un air pensif.

— Partons, maman, cela n'en finit plus !... dit violemment Aglaé, et elle se leva.

— Encore deux minutes, si tu veux bien, cher Ivan Fédorovitch, répondit avec dignité Élisabeth Prokofievna à son mari, —

il me semble qu'il a une forte fièvre et qu'il ne fait que délirer ; ses yeux me le prouvent ; dans l'état où il est, il n'y a pas moyen de le laisser retourner à Pétersbourg. Léon Nikolaïévitch, pourrait-il loger chez toi ? Cher prince, vous ne vous ennuyez pas ? demanda-t-elle brusquement au prince Chtch... — Alexandra, ta coiffure est dé faite, viens ici, ma chère.

Elle arrangea les cheveux de sa fille, qui n'étaient nullement en désordre, puis l'embrassa, elle ne l'avait appelée auprès d'elle que pour lui donner ce baiser.

— Je vous croyais susceptible de développement... reprit Hippolyte sortant de sa rêverie. — Oui ! voilà ce que je voulais dire, ajouta-t-il tout à coup avec la joie d'un homme qui vient de recouvrer la mémoire d'une chose oubliée : — tenez, Bourdovsky veut sincèrement défendre sa mère, n'est-il pas vrai ? Et il se trouve que lui-même la déshonore. Le prince veut venir en aide à Bourdovsky : il lui offre dans la sincérité de son âme sa tendre amitié et une grosse somme d'argent ; seul de vous tous peut-être, il n'éprouve pas d'éloignement pour lui. Eh bien, les voilà vis-à-vis l'un de l'autre comme deux ennemis déclarés... Ha, ha, ha !... Vous détestez tous Bourdovsky parce que sa manière d'agir à l'égard de sa mère vous choque, vous répugne, n'est-ce pas ? Est-ce vrai ? Est-ce vrai ? Tous vous aimez passionnément la beauté et la distinction des formes, vous ne tenez qu'à cela, n'est-il pas vrai ? (Je soupçonnais depuis longtemps que vous ne teniez qu'à cela !) Eh bien, sachez que pas un de vous peut-être n'a aimé sa mère comme Bourdovsky aime la sienne ! Vous, prince, je le sais, vous avez secrètement envoyé de l'argent à la mère de Bourdovsky par l'entremise de Ganetchka. Eh bien, je parie, continuait-il avec un sourire hystérique, — je parie qu'à présent Bourdovs-

ky vous accuse d'indélicatesse, qu'il vous reproche d'avoir manqué de respect à sa mère ! Oui, positivement ! Ha, ha, ha !

De nouveau le souffle s'arrêta dans son gosier et il se mit à tousser.

— Allons, c'est tout ? C'est tout maintenant, tu as tout dit ? Eh bien, à présent, va te coucher, tu as la fièvre, reprit impatiemment Élisabeth Prokofievna, dont le regard inquiet ne quittait pas le malade. — Ah ! Seigneur ! Mais il parle encore !

— Vous riez, je crois ? Pourquoi riez-vous toujours de moi ? J'ai remarqué que vous ne cessiez de vous moquer de moi ? fit-il observer d'un ton irrité à Eugène Pavlovitch. Ce dernier riait en effet.

— Je voulais seulement vous demander, monsieur... Hippolyte... pardonnez-moi, j'ai oublié votre nom de famille.

— Monsieur Téréntieff, dit le prince.

— Oui, Téréntieff, je vous remercie, prince, on l'a dit tantôt, mais je ne me le rappelais plus... je voulais vous demander, monsieur Téréntieff, si ce que j'ai entendu dire de vous est vrai : vous seriez d'avis, paraît-il, qu'il vous suffirait de vous mettre à une fenêtre et de haranguer le peuple pendant un quart d'heure pour lui faire partager immédiatement toutes vos idées et le décider à vous suivre ?

— Il est fort possible que j'aie dit cela... répondit Hippolyte, qui semblait chercher dans ses souvenirs. — Certainement, je l'ai dit ! poursuivit-il avec une animation soudaine, et il ajouta en fixant sur Eugène Pavlovitch un regard assuré : — eh bien, qu'en concluez-vous ?

— Absolument rien ; je ne vous demandais cela qu'à titre de renseignement complémentaire.

Eugène Pavlovitch n'en dit pas plus, mais Hippolyte continua à le regarder, attendant impatiemment une nouvelle parole de lui.

— Eh bien, est-ce que tu as fini ? demanda Élisabeth Prokofievna à Radomsky ; — finis vite, batuchka, il est temps qu'il se couche. Ou bien n'as-tu plus rien à dire ? (Elle était très fâchée.)

— Soit, j'ajouterai encore quelque chose, reprit en souriant Eugène Pavlovitch : — selon moi, tout ce qu'ont dit vos amis, monsieur Téréntieff, et tout ce que vous venez d'exposer avec un talent si incontestable, se ramène à cette thèse : le triomphe du droit avant tout, indépendamment de tout, à l'exclusion de tout le reste, et peut-être même avant d'avoir recherché en quoi consiste le droit. Il est possible que je me trompe ?

— Certainement, vous vous trompez, je ne vous comprends même pas... après ?

Des murmures se faisaient entendre aussi dans le coin où se trouvaient Bourdovsky et ses compagnons. Le neveu de Lébédèff protestait à demi-voix.

— Mais j'ai presque fini, répondit Eugène Pavlovitch, — je voulais seulement faire observer que de ces prémisses on peut facilement déduire le droit de la force, j'entends le droit du poing et du bon plaisir personnel. Du reste, c'est à cette conclusion que très-souvent déjà on a abouti dans le monde. Proudhon s'est arrêté au droit de la force. Pendant la guerre d'Amérique, plusieurs des libéraux les plus avancés se sont déclarés partisans des plan-

teurs pour cette raison que, la race nègre étant inférieure à la race blanche, le droit de la force se trouvait du côté des blancs...

— Eh bien ?

— C'est-à-dire, sans doute, que vous ne niez pas le droit de la force ?

— Après ?

— Au moins, vous êtes conséquent ; je voulais seulement noter que du droit de la force au droit des tigres et des crocodiles, ou même à Daniloïff et à Gorsky, il n'y a pas loin.

— Je n'en sais rien ; après ?

Hippolyte écoutait à peine Eugène Pavlovitch ; ses eh bien, ses après, il les proférait machinalement, par une vieille habitude de conversation, et sans que la curiosité y fût pour rien.

— Mais il n'y a pas d'après... c'est tout.

— Du reste, je ne vous en veux pas, déclara à brûle-pourpoint Hippolyte, et, sans presque se rendre compte de ce qu'il faisait, il tendit en souriant la main à son interlocuteur. Ce geste étonna d'abord Eugène Pavlovitch ; néanmoins ce fut de l'air le plus sérieux qu'il toucha la main qu'on lui offrait en signe de pardon.

— Je ne puis pas, dit-il d'un ton trop respectueux pour être sincère, — ne pas vous remercier de la bienveillance avec laquelle vous m'avez laissé parler, car, comme j'ai eu maintes fois l'occasion de le remarquer, nos libéraux ne permettent jamais à autrui d'avoir son opinion personnelle, et ils répondent tout de suite à leur adversaire par des injures, quand ils ne recourent pas à des arguments plus désagréables encore...

— Ce que vous dites est parfaitement vrai, observa le général Ivan Fédorovitch ; puis, croisant ses mains derrière son dos, il alla, d'un air très-ennuyé, reprendre sa place près de l'escalier de la terrasse, où il bâilla de colère.

— Allons, assez, batuchka, dit soudain Élisabeth Prokofievna à Eugène Pavlovitch, — vous m'assommez...

Hippolyte se leva tout à coup, soucieux et presque effrayé.

— Il est temps que je vous laisse, fit-il en considérant la société avec confusion ; — je vous ai retenus ; je voulais vous dire tout... je pensais que tous... pour la dernière fois... c'était une fantaisie...

Évidemment il avait comme de subits réveils d'animation durant lesquels il sortait de son demi-délire ; alors, rendu pour quelques instants à la pleine conscience de lui-même, le malade parlait, rappelait les idées qui, depuis longtemps déjà peut-être, le hantaient sur son lit de souffrance pendant ses longues et ennuyeuses nuits d'insomnie.

— Allons, adieu ! dit-il brusquement. — Vous croyez qu'il m'est facile de vous dire : adieu ? Ha, ha !

Sentant combien sa question était gauche, il souriait de colère. Puis, comme vexé de ne pouvoir jamais dire ce qu'il aurait voulu, il reprit à haute voix avec un accent irrité :

— Excellence, j'ai l'honneur de vous inviter à mon enterrement, si toutefois vous daignez l'honorer de votre présence... je vous adresse à tous, messieurs, la même invitation qu'au général...

De nouveau, il se mit à rire, mais c'était le rire d'un insensé. Élisabeth Prokofievna inquiète s'approcha de lui et le saisit par le bras. Il la regarda fixement sans cesser de rire ; toutefois, son visage ne tarda pas à reprendre une expression sérieuse.

— Savez-vous que je suis venu ici pour voir des arbres ? Ceux que voici... (il montrait les arbres du parc), ce n'est pas ridicule, hein ? Dites, il n'y a rien de ridicule ? demanda-t-il avec insistance à Élisabeth Prokofievna, et tout à coup il devint songeur ; un instant après, il releva la tête et se mit à chercher des yeux quelqu'un dans la foule. Il cherchait Eugène Pavlovitch, qui se trouvait non loin de lui, à droite, à la même place qu'auparavant. Mais Hippolyte l'avait oublié et il promenait ses regards sur toute la société. — Ah ! vous n'êtes pas parti ! dit-il, quand il eut enfin aperçu Radomsky : — tantôt, vous ne cessiez de rire, parce que j'ai pensé à me mettre à la fenêtre pour haranguer le peuple pendant un quart d'heure... Mais vous savez que je n'ai pas dix-huit ans ; couché sur ce lit ou debout devant cette fenêtre, j'ai passé tant de temps à réfléchir sur toutes sortes de choses... que... Un mort n'a pas d'âge, vous savez. Je me disais encore cela la semaine passée en m'éveillant la nuit... Savez-vous de quoi vous avez le plus peur ? Vous craignez par-dessus tout notre sincérité, quoique vous nous méprisiez ! C'est aussi une idée qui m'est venue cette nuit-là... Vous croyez que j'avais l'intention de me moquer de vous tout à l'heure, Élisabeth Prokofievna ? Non, toute pensée de moquerie était loin de mon esprit, je ne voulais que faire votre éloge... Kolia m'a dit que le prince vous appelait un enfant... c'est bien... Mais, voyons... j'avais encore quelque chose à dire...

Il couvrit son visage de ses mains et recueillit ses idées.

— Voici : tantôt, quand vous avez voulu vous en aller, j'ai pensé tout d'un coup : Ces gens qui sont là, je ne les verrai plus jamais, plus jamais ! Et c'est aussi la dernière fois que je vois des arbres : désormais je n'aurai plus sous les yeux qu'un mur de briques rouges, le mur de la maison Meyer... vis-à-vis de ma fenêtre... eh bien, dis-leur tout cela... essaye de le leur dire ; voilà une belle jeune fille... tu es un mort, présente-toi comme tel, dis-leur qu' « un cadavre peut tout dire »... et que la princesse Marie Alexievna ne grondera pas, ha, ha !... Vous ne riez pas ? ajouta-t-il en promenant un regard inquiet autour de lui. — Mais, vous savez, sur mon oreiller il m'est venu bien des idées... vous savez, j'ai acquis la conviction que la nature est très-moqueuse... Tout à l'heure vous disiez que j'étais un athée, mais vous savez que cette nature... Pourquoi riez-vous encore ? Vous êtes bien durs ! fit-il soudain en considérant ses auditeurs avec une expression de reproche attristé : — je n'ai pas perverti Kolia, acheva-t-il d'un ton tout autre, sérieux et convaincu, comme si un souvenir lui revenait à l'esprit.

— Personne, personne ne se moque de toi ici, calme-toi ! dit Élisabeth Prokofievna, douloureusement émue ; — demain un nouveau docteur viendra te voir ; l'autre s'est trompé ; mais assieds-toi, ne reste pas sur tes jambes ! Tu as le délire... Ah ! que faire maintenant de lui ? s'écria-t-elle toute angoissée, et elle le fit asseoir dans un fauteuil.

Une petite larme brillait sur la joue de la générale. À cette vue, Hippolyte resta comme frappé de stupeur ; puis il allongea timidement le bras vers le visage d'Élisabeth Prokofievna, toucha avec le doigt cette petite larme, et sourit d'un sourire enfantin.

— Je... vous... commença-t-il joyeusement, — vous ne savez pas comme je vous... il me parlait toujours de vous avec un tel enthousiasme, tenez, lui, Kolia... j'aime son enthousiasme. Je ne le pervertissais pas ! Seulement, lui aussi je le quitterai... je voulais les quitter tous, tous, — mais parmi eux, il n'y en avait aucun, aucun... Je voulais être un homme d'action, j'avais le droit... Oh ! que de choses je voulais ! Maintenant, je ne veux plus rien, je renonce à toute volonté, je me suis juré de ne plus rien vouloir ; qu'ils cherchent sans moi la vérité ! Oui, la nature est moqueuse ! Pourquoi, continua-t-il avec une chaleur soudaine, — pourquoi crée-t-elle les meilleurs êtres en vue de se moquer d'eux ensuite ? Le seul être qui sur la terre ait été reconnu parfait, la nature, en le montrant aux hommes, lui a donné pour mission de dire des choses qui ont fait couler des torrents de sang à noyer l'humanité tout entière, si ce sang avait été versé en une seule fois ! Oh ! il vaut mieux que je meure ! Moi aussi je dirais quelque affreux mensonge, la nature arrangerait ainsi les choses !... Je n'ai dépravé personne... Je voulais vivre pour le bonheur de tous les hommes, pour la recherche et la vulgarisation de la vérité... Je regardais par la fenêtre le mur de la maison Meyer, et je me disais que je n'aurais qu'à parler pendant un quart d'heure pour convaincre tout le monde, tout le monde ; or voici qu'une fois dans ma vie je suis entré en rapport... avec vous, sinon avec la foule ! Eh bien, qu'en est-il résulté ? Rien ! il en est résulté que vous me méprisez ! Donc, je suis un imbécile, donc je suis inutile, donc il est temps que je disparaisse ! Et je n'aurai réussi à laisser aucun souvenir ! Pas un son, pas une trace, pas une action ! je n'ai pas propagé une seule idée !... Ne vous moquez pas de l'imbécile ! Oubliez-le ! Oubliez-le à jamais... je vous en prie, n'ayez

pas la cruauté de vous souvenir de lui ! Savez-vous que, si je n'étais pas phthisique, je me tuerais ?...

Quoiqu'il parût avoir envie de parler encore longtemps, il se tut, se laissa tomber dans son fauteuil, et, couvrant son visage de ses mains, se mit à pleurer comme un petit enfant.

— Eh bien, maintenant, que voulez-vous qu'on fasse de lui ? s'écria Élisabeth Prokofievna, qui s'élança vers le malade, lui prit la tête et la serra avec force contre sa poitrine, tandis qu'il sanglotait convulsivement. — Allons, allons, allons ! Allons, ne pleure donc pas, allons, assez, tu es un bon enfant ! Dieu te pardonnera à cause de ton ignorance, allons, assez, sois homme... Et puis, tout à l'heure, tu seras honteux d'avoir pleuré...

— Là-bas, dit Hippolyte en s'efforçant de relever un peu sa tête, — j'ai un frère et des sœurs, des enfants en bas âge, de pauvres petits innocents... Elle les pervertira ! Vous êtes une sainte ! vous êtes vous-même... un enfant, — sauvez-les ! Arrachez-les à cette... elle... c'est une honte... Oh ! venez-leur en aide, secourez-les, Dieu vous rendra cela au centuple, pour l'amour de Dieu, pour l'amour du Christ !...

— Parlez donc, enfin, Ivan Fédorovitch ; que faire maintenant ? cria d'une voix irritée Élisabeth Prokofievna : — je vous en prie, rompez votre majestueux silence ! Si vous ne prenez pas une décision, sachez que moi-même je passerai la nuit ici ; votre autocratie m'a assez tyrannisée !

La générale questionnait avec exaltation, avec colère, et attendait une réponse immédiate. Mais, dans des cas semblables, les assistants, fussent-ils même nombreux, se contentent d'observer en silence : ils ne veulent rien prendre sur eux, se réservant d'ex-

primer plus tard leurs idées. Parmi les personnes réunies chez le prince il y en avait qui, comme Barbara Ardalionovna, par exemple, seraient volontiers restées là jusqu'au lendemain matin sans proférer un seul mot. Assise un peu à l'écart, la sœur de Gania n'avait pas ouvert la bouche depuis le commencement de la soirée, mais elle écoutait tout avec une attention extraordinaire : peut-être avait-elle ses raisons pour cela.

— Mon avis, ma chère, opina le général, — c'est qu'à présent une garde-malade vaudrait mieux ici que votre agitation ; peut-être aurait-on besoin aussi pour la nuit d'un homme sobre sur qui on puisse compter. En tout cas, il faut consulter le prince et... laisser immédiatement le malade en repos. Demain, on pourra encore s'occuper de lui.

— Il va être minuit, nous partons. Viendra-t-il avec nous ou restera-t-il chez vous ? demanda d'un ton fâché Doktorenko au prince.

— Si vous voulez, vous pouvez rester auprès de lui, répondit Muichkine, — ce n'est pas la place qui manque ici.

Soudain, à l'étonnement de tout le monde, monsieur Keller s'avança vivement vers le général.

— Excellence, fit-il avec élan, — si l'on a besoin, pour la nuit, d'un homme sûr, je suis prêt à me sacrifier pour mon ami... c'est une telle âme ! Depuis longtemps je le considère comme un grand homme, Excellence ! Mon article s'est ressenti de mon défaut de culture, mais lui, quand il critique, il sème des perles, Excellence !...

Ivan Fédorovitch se détourna du boxeur avec un geste de désespoir.

— S'il reste, j'en serai enchanté ; sans doute il lui serait difficile de retourner à Pétersbourg, dit le prince en réponse aux véhémentes interrogations d'Élisabeth Prokofievna.

— Mais tu dors, n'est-ce pas ? Si tu ne veux pas, batuchka, eh bien, je le ramènerai chez moi ! Seigneur, mais lui-même peut à peine se tenir debout ! Voyons, tu es malade ?

N'ayant pas trouvé le prince au lit de mort, Élisabeth Prokofievna l'avait cru, sur sa bonne mine, beaucoup mieux portant qu'il ne l'était. Mais sa récente maladie, les pénibles souvenirs qui s'y rattachaient, le tracas de la soirée, l'incident du « fils de Pavlichtcheff », et maintenant celui d'Hippolyte, — tout cela avait irrité l'impressionnabilité du prince au point de le mettre dans une sorte d'état fiévreux. D'ailleurs, un nouveau souci, une nouvelle crainte même, pourrait-on dire, se lisait en ce moment dans ses yeux : il considérait Hippolyte d'un air inquiet, comme s'il s'attendait encore à quelque chose de sa part.

Tout à coup Hippolyte se leva ; son visage, affreusement pâle et défait, était celui d'un homme accablé de honte. Ce sentiment se manifestait surtout dans le regard haineux et craintif qu'il fixait sur la société, comme aussi dans le sourire égaré qui crispait ses lèvres frémissantes. Il baissa soudain les yeux, et, avec le même sourire, alla d'un pas chancelant rejoindre Bourdovsky et Doktorenko, qui se trouvaient à l'entrée de la terrasse : il s'était décidé à partir avec eux.

— Eh bien, voilà ce que je craignais ! s'écria le prince. — Cela devait arriver !

Hippolyte se retourna brusquement vers lui, en proie à une rage forcenée qui faisait trembler tous les muscles de son visage.

— Ah, c'est ce que vous craigniez ! « Cela devait arriver », selon vous ? Eh bien, sachez que si je hais quelqu'un ici... cria-t-il d'une voix rauque et sifflante qui sortait de sa bouche avec des flots de salive — (je vous hais tous, tous !) ; mais vous, vous, âme jésuitique, petite âme de mélasse, idiot, millionnaire bienfaisant, je vous déteste plus que tous et que tout au monde ! Il y a longtemps que je vous ai compris et que je me suis mis à vous haïr ; du jour où j'ai entendu parler de vous, je vous ai exécré de toutes les forces de mon âme... C'est vous qui venez de machiner tout cela ! C'est vous qui avez provoqué en moi cet accès ! Vous avez amené un moribond à se déshonorer, c'est vous, vous, vous qui êtes cause de ma lâche pusillanimité ! Je vous tuerais si je restais en vie ! Je n'ai pas besoin de vos bienfaits, je n'en accepterai de personne, entendez-vous, de personne, je ne veux rien ! J'avais le délire, n'ayez pas l'audace de triompher !... Je vous maudis tous une fois pour toutes !

L'haleine lui manquant, il dut s'arrêter.

— Il a eu honte de ses larmes ! dit tout bas Lébédèff. Élisabeth Prokofievna : — « Cela devait arriver ! » Ah ! quel homme que le prince ! Il avait lu dans son âme...

Mais la générale ne daigna pas regarder l'employé. Le buste fièrement redressé, la tête rejetée en arrière, elle considérait « ces petites gens » avec une curiosité méprisante. Quand Hippolyte eut fini, Ivan Fédorovitch haussa les épaules. Sa femme le toisa du haut en bas d'un air courroucé comme pour lui demander compte de son mouvement, puis elle se tourna vers le prince :

— Merci, prince, merci, excentrique ami de notre maison, pour l'agréable soirée que vous nous avez procurée à tous. Maintenant, j'en suis sûre, vous êtes tout joyeux parce qu'il vous a été donné de nous associer, nous aussi, à vos extravagances... Assez, cher ami de notre maison, merci de nous avoir enfin fourni l'occasion de vous bien connaître !

D'une main tremblante de colère elle se mit à arranger sa mantille en attendant le départ de « ceux-là ». En ce moment arriva le drojki de louage que, sur l'ordre de Doktorenko, le jeune fils de Lébédèff était allé chercher un quart d'heure auparavant. Le général crut devoir dire son petit mot après sa femme :

— Le fait est, prince, que moi-même je ne m'attendais pas... après tout... après toutes les relations amicales... et, enfin, Élisabeth Prokofievna...

— Allons, comment est-ce possible ! s'écria Adélaïde qui s'approcha vivement du prince et lui tendit la main.

Il sourit distraitement à la jeune fille. Soudain il eut comme la sensation d'une brûlure en entendant quelques mots qu'une voix saccadée murmurait à son oreille.

— Si vous ne mettez pas, à l'instant même, ces vilaines gens à la porte, toute ma vie, toute ma vie je vous haïrai ! lui disait tout bas Aglaé. Elle semblait hors d'elle-même, mais elle se détourna avant que le prince eût pu l'examiner. Du reste, il n'y avait plus personne à mettre à la porte : sur ces entrefaites, on était parvenu tant bien que mal à faire monter Hippolyte en voiture, et le drojki était parti.

— Eh bien, est-ce que cela va encore durer longtemps, Ivan Fédorovitch ? Qu'en pensez-vous ? Ne serai-je pas bientôt délivrée de ces mauvais gamins ?

— Mais moi, ma chère... moi, naturellement, je suis prêt et... le prince...

Ivan Fédorovitch tendit cependant la main à Muichkine, mais, sans attendre que celui-ci la serrât, il courut rejoindre Élisabeth Prokofievna, qui se retirait en donnant tous les signes d'une violente indignation. Adélaïde, son fiancé et Alexandra firent à leur hôte des adieux sincèrement affectueux. Eugène Pavlovitch se trouvait avec eux, et seul il était gai.

— Ce que j'avais prévu est arrivé ! Seulement c'est dommage que vous aussi, mon pauvre prince, ayez eu à en souffrir, murmura-t-il avec le sourire le plus aimable.

Aglaé sortit sans prendre congé.

Mais cette soirée devait se terminer par une dernière aventure ; une autre rencontre des plus inattendues était réservée à Élisabeth Prokofievna.

Au moment où la générale descendait l'escalier conduisant au chemin (qui faisait le tour du parc), un élégant équipage, une calèche attelée de deux chevaux blancs, passa au galop devant la villa du prince. Deux dames en grande toilette étaient assises dans la voiture. Mais, dix pas plus loin, celle-ci s'arrêta tout à coup, et une des dames se retourna vivement, comme si elle venait d'apercevoir par hasard une figure de connaissance.

— Eugène Pavlovitch ! C'est toi ? cria soudain une voix fraîche et mélodieuse dont le son fit frissonner le prince et peut-être un

autre encore : — eh bien, je suis enchantée de t'avoir enfin trouvé ! J'ai envoyé deux exprès chez toi à Pétersbourg ! On t'a cherché toute la journée !

Eugène Pavlovitch s'arrêta sur l'escalier : ces mots avaient fait sur lui l'effet d'un coup de foudre. Élisabeth Prokofievna resta immobile aussi, quoiqu'elle n'éprouvât point l'épouvante et la stupeur qui clouaient Radomsky sur place. La fierté, le froid mépris avec lesquels tantôt elle avait considéré les « petites gens » se montrèrent de nouveau dans ses yeux, lorsqu'elle dévisagea l'insolente. Un instant après, elle regarda fixement Eugène Pavlovitch.

— Il y a du nouveau ! poursuivit la voix sonore : — ne t'inquiète pas des lettres de change souscrites à Koupféroff ; Rogojine les lui a rachetées pour trente mille roubles, j'ai obtenu cela de lui. Tu peux encore être tranquille pendant trois mois. Avec Biskoup et toute cette fripouille nous nous arrangerons, ce sont des connaissances à nous ! Ainsi tout va bien, comme tu vois. Sois gai. À demain !

La calèche se remit en marche et ne tarda pas à disparaître.

— C'est une folle ! cria enfin Eugène Pavlovitch, qui, rouge d'indignation, promenait autour de lui des regards ahuris : — je ne sais pas du tout ce qu'elle a voulu dire ! Quelles lettres de change ? Qui est-elle ?

Élisabeth Prokofievna le regarda encore pendant deux secondes ; puis, brusquement, elle prit le chemin de sa villa, et les autres la suivirent. Une minute après, le prince vit revenir vers lui Eugène Pavlovitch en proie à une agitation extraordinaire.

— Prince, franchement, vous ne savez pas ce que cela signifie ?

— Je n'en sais rien, répondit le prince, qui lui-même paraissait bouleversé.

— Non ?

— Non.

— Ni moi non plus, reprit avec un rire soudain Eugène Pavlovitch. — Je vous en donne ma parole d'honneur, je ne comprends rien à ces lettres de change !... Mais qu'est-ce que vous avez ? Vous semblez sur le point de défaillir ?

— Oh ! non, non, je vous assure, non...

II • Chapitre 11

La colère des Épantchine ne s'apaisa que le surlendemain. Quoique le prince, selon son habitude, se reprochât bien des choses et s'attendît à un châtement, au fond pourtant, dès l'abord, il avait cru qu'Élisabeth Prokofievna ne pouvait pas lui en vouloir sérieusement, et qu'elle était plutôt fâchée contre elle-même. Aussi éprouva-t-il une pénible surprise quand il vit qu'on lui gardait une si longue rancune. D'autres circonstances encore le rendaient perplexe. Une surtout, durant ces trois jours, acquit peu à peu une importance énorme aux yeux du prince (depuis quelque temps il avait le regret de constater en lui deux tendances opposées et excessives l'une comme l'autre : d'une part, une confiance extraordinaire, « insensée », d'autre part, une « basse et ténébreuse » méfiance). En un mot, à la fin du troisième jour, l'in-

cident de la dame excentrique interpellant de sa calèche Eugène Pavlovitch avait atteint dans l'esprit soupçonneux du prince d'effrayantes et mystérieuses proportions. Pour lui, le fond de l'énigme se ramenait à cette question qu'il se posait douloureusement : était-ce lui, à proprement parler, la cause de cette « nouvelle monstruosité », ou seulement... Mais quel autre encore pouvait en être coupable ? le prince se gardait d'émettre aucune conjecture à ce sujet. Quant aux lettres N. PH. B., il n'y voyait qu'un innocent badinage, une espièglerie enfantine, et il se fût reproché presque comme une malhonnêteté d'attacher quelque importance à cela.

Du reste, le lendemain de la fatale soirée dont il faisait si amèrement son mea culpa, Muichkine eut dans la matinée le plaisir de recevoir chez lui le prince Chtch... avec Adélaïde : « ils venaient en passant, surtout pour s'informer de sa santé », ils étaient en promenade à deux. Un instant auparavant, Adélaïde avait remarqué dans le parc un vieil arbre fort pittoresque avec son tronc lézardé et son feuillage toujours jeune : elle voulait absolument le dessiner, absolument, si bien qu'elle ne parla guère d'autre chose pendant la demi-heure que dura sa visite. Le prince Chtch... se montra poli et aimable comme de coutume, il mit la conversation sur des faits déjà anciens, rappela les circonstances de sa première rencontre avec le prince Léon Nikolaïévitch ; bref, il fut à peine question de la soirée précédente. À la fin, Adélaïde n'y put tenir et avoua en souriant qu'ils étaient venus incognito ; elle n'en dit pas plus, mais cet incognito donnait à supposer que les parents (c'est-à-dire surtout Élisabeth Prokofievna) étaient toujours mal disposés à l'égard du prince. Durant leur visite, les fiancés ne soufflèrent mot ni de la générale, ni d'Aglaé, ni même d'Ivan Fédorovitch. Quand ils prirent congé de Muichkine pour

continuer leur promenade, ils ne l'engagèrent pas à se joindre à eux, pas plus qu'ils ne l'invitèrent à venir les voir. À ce propos, Adélaïde laissa même échapper un petit mot très-caractéristique. En parlant d'une de ses aquarelles, la jeune fille témoigna soudain un vif désir de la montrer au prince : « Comment faire pour que vous l'ayez sans retard ? Attendez ! Je vous l'enverrai aujourd'hui par Kolia, s'il vient nous voir, ou bien demain, en faisant ma promenade avec le prince, je passerai encore chez vous et je vous l'apporterai moi-même », décida-t-elle enchantée d'avoir trouvé ce joint.

Enfin, au moment où les visiteurs allaient se retirer, le prince Chtch... parut se rappeler tout à coup quelque chose.

— Ah ! oui, demanda-t-il, — ne savez-vous pas, cher Léon Nikolaïévitch, ce que c'était que cette personne qui hier, en calèche, a interpellé à haute voix Eugène Pavlitch ?

— C'était Nastasia Philippovna, dit Muichkine, — est-ce que vous ne le saviez pas encore ? Mais je ne sais qui était avec elle.

— Je le sais, j'étais présent ! reprit le prince Chtch... — Mais que signifiaient ses paroles ? J'avoue que c'est pour moi une telle énigme... pour moi et pour d'autres.

En prononçant ces mots, il avait l'air fort intrigué.

— Elle a parlé de certaines lettres de change d'Eugène Pavlovitch que, sur sa demande à elle, Rogojine a rachetées à un usurier, répondit très-simplement le prince, — et elle a dit que Rogojine accorderait du temps à Eugène Pavlitch.

— Je l'ai entendu, je l'ai entendu, mon cher prince, mais cela ne peut pas être vrai ! Il est impossible qu'Eugène Pavlitch ait fait

des lettres de change ! Riche comme il l'est... Jadis, à la vérité, par suite de son étourderie, il lui est arrivé d'avoir des embarras d'argent, et moi-même je l'ai quelquefois tiré d'affaire... Mais que, dans sa position de fortune, il ait souscrit des lettres de change à un usurier et qu'il en soit inquiet, — c'est inadmissible ! Il ne peut pas non plus être à tu et à toi avec Nastasia Philippovna, — voilà où gît le principal problème. Il jure qu'il n'y comprend rien et je le crois parfaitement. Mais je voulais vous demander, cher prince, si vous ne saviez pas quelque chose ? Je veux dire, si, par miracle, un bruit ne serait pas arrivé jusqu'à vous ?

— Non, je ne sais rien, et je vous assure que je n'ai pris aucune part à cela.

— Ah ! prince, sur quelle herbe avez-vous donc marché aujourd'hui ? Je ne vous reconnais pas, positivement. Est-ce que je pouvais vous supposer complice d'une pareille chose ?... Allons, vous n'êtes pas dans votre assiette aujourd'hui.

Il embrassa Muichkine.

— Complice d'une « pareille » chose ! que voulez-vous dire ? Je ne vois pas là une « pareille » chose.

— Sans doute cette personne a voulu nuire à Eugène Pavlitch en lui prêtant devant témoins des qualités qu'il n'a pas et qu'il ne peut pas avoir, répondit assez sèchement le prince Chtch...

Le prince Léon Nikolaïévitch se troubla ; toutefois il n'en continua pas moins à regarder fixement son interlocuteur, comme pour lui demander l'explication de ces paroles ; mais le prince Chtch... se tut.

— Alors il ne s'agit pas simplement de lettres de change ? Ce n'est pas littéralement ce qui a été dit hier ? murmura enfin Mui-chkine, pris d'une certaine impatience.

— Mais, je vous le répète, jugez vous-même, qu'est-ce qu'Eugène Pavlitch peut avoir de commun avec... elle, et, par-dessus le marché, avec Rogojine ? Encore une fois, il est extrêmement riche, je connais fort bien sa fortune ; de plus, il a en perspective l'héritage de son oncle. Nastasia Philippovna a tout simplement...

Le visiteur s'interrompit soudain : évidemment il ne voulait pas s'entretenir de Nastasia Philippovna avec le prince Léon Nikolaïévitch.

— En tout cas, cela prouve qu'elle le connaît, fit celui-ci après une minute de silence.

— Ils ont pu se connaître autrefois ; Eugène Pavlitch est un homme léger ! Mais, s'ils se sont connus, c'est fort ancien, cela doit remonter à deux ou trois ans ; à cette époque-là il voyait Totzky. Pas plus maintenant qu'alors, il ne peut s'être trouvé avec elle dans des relations de nature à autoriser le tutoiement. Vous savez vous-même qu'elle n'était pas ici ; elle avait disparu. Beaucoup de gens ignorent encore son retour parmi nous. Il n'y a pas plus de trois jours que j'ai aperçu son équipage.

— Un superbe équipage ! observa Adélaïde.

— Oui, c'est un équipage superbe.

Du reste, ils se séparèrent du prince Léon Nikolaïévitch dans les sentiments les plus affectueux, on pourrait même dire les plus fraternels.

Leur départ laissa notre héros fort soucieux. Certes, depuis la nuit précédente (et peut-être depuis plus longtemps encore), lui-même soupçonnait plusieurs choses, mais jusqu'à cette visite il ne s'était pas pleinement assuré de ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans ses craintes. Or le prince Chtch... venait de les confirmer ; sans doute il se trompait dans l'interprétation du fait, mais, en somme, il errait autour de la vérité, il avait deviné là une intrigue. (Du reste, pensait Muichkine, peut-être, au fond, comprend-il très-bien ce qu'il en est, et n'a-t-il émis une explication erronée que pour me donner le change.) Un point hors de doute, c'est qu'ils étaient maintenant passés chez lui (le prince Chtch... du moins) dans l'espoir d'obtenir des éclaircissements ; s'il en était ainsi, c'est qu'ils le croyaient directement mêlé à l'intrigue. En outre, si tout cela avait réellement tant d'importance, c'est donc qu'elle poursuivait un but terrible ; quel but ? Cette question épouvantait le prince. « Et comment l'arrêter ? Quand elle s'est décidée à une chose, on ne peut pas l'empêcher de la mettre à exécution ! » Il savait déjà cela par expérience. « Elle est folle ! Folle ! »

Mais, durant cette soirée, se produisirent encore beaucoup d'autres circonstances énigmatiques qui toutes demandaient à être éclaircies sans délai ; aussi le prince était-il très-chagrin. La visite de Viéra Lébédéff lui procura un peu de distraction : elle vint chez lui avec Lubotchka et l'entretint gaiement de diverses choses. Après Viéra arriva sa jeune sœur, puis le fils de Lébédéff qui suivait les cours du gymnase. Il assura que, d'après l'interprétation de son père, l' « Étoile Absinthe » qui, dans l'Apocalypse, tombe sur les sources des eaux, figurait le réseau des chemins de fer répandus sur la surface de l'Europe. Le prince ne voulut pas croire que telle fût l'explication de Lébédéff ; on décida qu'on le

lui demanderait à lui-même à la première occasion. Viéra apprit au prince que, depuis la veille, Keller s'était installé chez eux, et que, selon toute apparence, il ne les quitterait pas de sitôt, parce qu'il avait trouvé là une société et s'était lié avec le général Ivolguine ; du reste, il avait déclaré qu'il venait séjourner chez eux uniquement pour compléter son instruction. De jour en jour, le prince se plaisait davantage avec les enfants de Lébédéff. Kolia ne se montra pas de toute la journée : il s'était rendu de grand matin à Pétersbourg (Lébédéff, appelé au dehors pour ses petites affaires, était sorti aussi de très-bonne heure). Mais le prince attendait avec impatience la visite de Gabriel Ardalionovitch, qui s'était formellement engagé à l'aller voir aujourd'hui.

Il arriva vers sept heures de l'après-midi, aussitôt après le dîner. Au premier regard jeté sur lui, le prince se dit que ce monsieur, du moins, devait connaître tous les tenants et aboutissants de l'affaire, — et comment ne les aurait-il pas connus, lui qui pouvait se renseigner auprès de gens toujours aussi bien informés que Barbara Ardalionovna et Ptitzine ? Mais les relations que les deux hommes avaient ensemble étaient d'une nature assez particulière ; par exemple, le prince avait remis l'affaire de Bourdovsky entre les mains de Gabriel Ardalionovitch, et cette marque de confiance n'était pas la seule qu'il lui eût donnée. Néanmoins il existait toujours certains points dont, par une sorte d'accord tacite, ils évitaient de parler entre eux. Parfois il semblait au prince que Gania aurait peut-être désiré plus de franchise et de cordialité dans leurs rapports. Maintenant, par exemple, à ce que Muichkine crut remarquer quand il vit entrer le jeune homme, celui-ci paraissait convaincu que le moment de rompre la glace était arrivé. (Gabriel Ardalionovitch était pressé

pourtant ; sa sœur l'attendait chez Lébédéeff ; tous deux avaient à s'occuper d'une affaire urgente.)

Mais, si Gania avait compté sur toute une série de questions impatientes, de confidences involontaires, d'épanchements amicaux, il s'était singulièrement trompé. Durant les vingt minutes que le visiteur passa chez lui, le prince resta pensif, presque distrait, et ne fit pas une des questions auxquelles Gania s'attendait. Ce que voyant, celui-ci résolut de se tenir à son tour sur une grande réserve. Tant que dura sa visite, il parla sans discontinuer, bavarda gaiement, avec légèreté, avec grâce, mais s'abstint de toucher au point principal.

Entre autres choses, Gania raconta que Nastasia Philippovna n'était que depuis quatre jours à Pavlovsk, et que déjà elle avait attiré l'attention générale. Elle demeurait chez Daria Alexievna, dans une vilaine petite maison de la rue des Matelots, mais elle avait peut-être le plus bel équipage de Pavlovsk. Autour d'elle s'était déjà groupée toute une foule de soupirants jeunes et vieux ; parfois des cavaliers escortaient sa calèche. Nastasia Philippovna était, comme auparavant, fort difficile dans le choix de ses relations, et ne recevait que des visiteurs triés sur le volet. Cela ne l'empêchait pas d'avoir un nombreux entourage sur qui elle pouvait compter en cas de besoin. À cause d'elle, un monsieur en villégiature à Pavlovsk avait rompu avec sa fiancée, et un vieux général avait presque maudit son fils. Quand elle faisait une promenade en voiture, elle prenait souvent avec elle une charmante fillette de seize ans, parente éloignée de Daria Alexievna ; cette jeune fille chantait fort bien, et son talent de musicienne avait donné de la notoriété à la petite maison de la rue des Matelots. Du reste, Nastasia Philippovna se tenait très-

convenablement, elle s'habillait sans luxe, mais avec un goût dont toutes les dames étaient jalouses, aussi bien que de sa beauté et de son équipage.

— L'excentrique incident d'hier a été sans doute prémédité, et, naturellement, ne doit pas entrer en ligne de compte. Pour trouver à redire à sa conduite, il faudrait l'espionner exprès ou la calomnier, ce qui, du reste, ne tardera pas, acheva Gabriel Ardalionovitch, présumant que son interlocuteur ne manquerait pas de lui demander pourquoi il appelait l'incident d'hier un incident prémédité, et pourquoi on ne tarderait pas à calomnier Nastasia Philippovna. Mais le prince ne fit aucune question de ce genre.

Ce fut spontanément aussi, sans attendre qu'on l'interrogât, et même avec un empressement étrange, que Gania s'étendit sur le chapitre d'Eugène Pavlovitch. Dans son opinion, ce dernier ne connaissait guère Nastasia Philippovna que pour lui avoir été présenté par quelqu'un sur la promenade, quatre jours auparavant ; tout au plus était-il allé une fois chez elle avec les autres visiteurs de la jeune femme. Quant aux lettres de change, elles n'avaient rien d'impossible : Eugène Pavlovitch possédait une grande fortune sans doute, mais il y avait un certain désordre dans ses affaires. Sur ce curieux sujet Gania tourna court. En ce qui concernait l'incartade commise la veille par Nastasia Philippovna, il se borna à y faire allusion dans la phrase rapportée plus haut. À la fin, Barbara Ardalionovna vint chercher son frère et elle resta une petite minute chez le prince. Sans que celui-ci essayât de la faire parler, elle lui apprit qu'Eugène Pavlovitch passerait à Pétersbourg toute la journée d'aujourd'hui et peut-être encore celle de demain ; que son mari (Ivan Pétrovitch Ptitzine) s'y trouvait aussi, et qu'il y était probablement allé pour les af-

faïres d'Eugène Pavlovitch. « Élisabeth Prokofievna est aujourd'hui d'une humeur d'enfer, ajouta-t-elle en sortant, mais le plus singulier, c'est qu'Aglaé s'est fâchée avec toute sa famille, non-seulement avec son père et sa mère, mais même avec ses deux sœurs : tout cela n'est pas beau. » Après avoir donné, comme par hasard, cette dernière nouvelle qui, pour le prince, était extrêmement significative, Barbara Ardalionovna se retira avec son frère. Quant à l'affaire du « fils de Pavlichtcheff », Ganetchka n'en dit pas mot, peut-être par fausse modestie, peut-être aussi « pour ménager les sentiments du prince ». Ce dernier, néanmoins, le remercia encore une fois de toutes les peines qu'il s'était données dans cette circonstance.

Fort content de se retrouver enfin seul, le prince quitta la terrasse, traversa la rue et entra dans le parc. Il voulait ruminer un projet dont l'idée venait de s'offrir à son esprit. Mais ce projet était de ceux qu'il faut exécuter d'entraînement, parce qu'ils ne résistent pas à la réflexion : le prince s'était senti soudain un immense désir d'abandonner tout cela, de retourner là-bas d'où il était venu, de s'enfoncer dans quelque solitude lointaine ; bref, de disparaître à l'instant, sans même dire adieu à personne. Il prévoyait que s'il retardait son départ, ne fût-ce que de quelques jours, il resterait définitivement empêtré dans ce monde, et ne pourrait plus jamais s'en dégager. Mais il ne lui fallut pas dix minutes pour reconnaître que la fuite était impossible, que ce serait presque une lâcheté, que devant lui se posaient des problèmes dont il n'avait même plus le droit maintenant d'esquiver la solution. En s'entretenant de ces pensées, il revint chez lui après une promenade d'un quart d'heure à peine. Il était vraiment malheureux en ce moment.

Lébédeff n'était pas encore rentré, de sorte que, vers le soir, Keller réussit à pénétrer chez le prince. Quoique l'ancien sous-lieutenant ne fût pas ivre, il se trouvait en veine d'épanchements et de confidences. Il déclara tout d'abord qu'il venait raconter au prince toute sa vie, et qu'il n'était resté à Pavlovsk que pour cela. Il n'y avait pas moyen de le mettre à la porte : pour rien au monde il ne serait parti. Keller s'était disposé à faire un long discours, mais après quelques mots incohérents, prononcés en manière de préambule, il sauta à la conclusion : ayant cessé de croire au Très-Haut, il avait perdu tout vestige de moralité, à ce point qu'il s'était rendu coupable de vol. — « Pouvez-vous vous représenter cela ? »

— Écoutez, Keller, moi, à votre place, je n'avouerais pas cela sans une absolue nécessité, répondit le prince, — mais, du reste, vous vous calomniez peut-être à dessein.

— Je ne dis cela qu'à vous, à vous seul, et uniquement pour aider à mon développement ! Je ne l'ai dit et ne le dirai à aucun autre ; quand je mourrai, j'emporterai avec moi ce secret dans la tombe ! Mais, prince, si vous saviez, si seulement vous saviez combien il est difficile, à notre époque, de se procurer de l'argent ! Où en prendre ? permettez-moi de vous le demander. La réponse est partout la même : « Apporte-nous de l'or et des diamants, là-dessus nous te prêterons », c'est-à-dire, justement ce que je n'ai pas ; pouvez-vous vous représenter cela ? À la fin, je me fâchai. « Et sur des émeraudes, dis-je, est-ce que vous me prêterez ? — Sur des émeraudes, répondit l'homme, oui, encore. — Eh bien, repris-je, voilà qui est parfait ! » Je pris mon chapeau et je sortis. Que le diable vous emporte, tas de coquins !

— Mais est-ce que vous aviez des émeraudes ?

— Moi, avoir des émeraudes ! Oh ! prince, avec quelle sérénité naïve, pastorale même, on peut le dire, vous considérez encore la vie !

« Ne pourrait-on pas faire quelque chose de cet homme en le soumettant à une bonne influence ? » se demandait le prince, qui commençait à éprouver une sorte de pitié pour son visiteur. Quant à son influence personnelle, il croyait qu'elle ne valait rien du tout, et il en jugeait ainsi non par humilité, mais parce qu'il avait une façon un peu spéciale de voir les choses. Insensiblement la conversation s'anima, et elle devint si intéressante que ni l'un ni l'autre ne pensa à y mettre fin. Keller confessait avec un empressement extraordinaire des actes dont il semblait qu'aucun homme n'eût pu se résoudre à faire l'aveu. Chaque fois qu'il commençait un récit, il protestait de son repentir et assurait qu'intérieurement il était « plein de larmes » ; mais, en racontant son méfait, il avait l'air de s'en vanter ; parfois aussi il le narrait d'une façon si comique que le prince et lui finissaient par rire comme deux fous.

— Le grand point, c'est qu'il y a en vous une confiance enfantine et une véracité extraordinaire, dit enfin le prince ; — savez-vous que cela seul rachète déjà bien des choses ?

— Je suis noble, noble, chevaleresquement noble ! confirma Keller attendri ; — mais, vous savez, prince, toute cette noblesse n'existe qu'en rêve, à l'état d'aspiration, pour ainsi dire ; elle ne se montre jamais dans la pratique ! Pour quoi cela ? Je ne puis le comprendre.

— Ne vous désespérez pas. À présent on peut dire, sans crainte de se tromper, que vous m'avez fait connaître par le menu toute

votre existence ; du moins, il me semble qu'il est impossible de rien ajouter à ce que vous m'avez raconté, ne le croyez-vous pas ?

— Impossible ? s'écria d'un air de pitié l'ancien sous-lieutenant : — oh ! prince, jusqu'à quel point vous êtes resté suisse dans votre compréhension de l'homme !

— Vraiment, on peut encore y ajouter quelque chose ? demanda le prince avec un étonnement timide. — Eh bien, qu'est-ce que vous attendiez de moi, Keller ? Parlez, je vous prie, pourquoi êtes-vous venu me faire votre confession ?

— Ce que j'attendais de vous ? D'abord, rien que votre bonhomie est déjà agréable à contempler ; c'est un plaisir que de causer avec vous ; je sais, du moins, que j'ai devant moi un personnage très-vertueux, et ensuite... ensuite...

Il semblait embarrassé. Voyant qu'il hésitait à continuer, le prince vint à son secours :

— Vous vouliez peut-être m'emprunter de l'argent ?

Ces mots furent dits très-simplement, d'un ton sérieux et même quelque peu timide.

Keller tressaillit, il fixa brusquement un regard étonné sur le visage du prince et déchargea un grand coup de poing sur la table.

— Eh bien, prince, voilà ce qui me renverse, ce qui me déroute complètement ! Vous êtes d'une bonhomie, d'une innocence que l'âge d'or lui-même n'a pas connue, et en même temps vous lisez dans l'âme des gens comme le plus perspicace des psychologues. Mais permettez, prince, cela a besoin d'explication, parce que je...

décidément je m'y perds ! Bien entendu, mon but, en fin de compte, était de vous emprunter de l'argent, mais vous m'avez fait cette question comme si vous ne trouviez là rien de répréhensible, comme si cela vous paraissait tout naturel.

— Oui... de votre part c'est tout naturel.

— Et vous n'êtes pas révolté ?

— Mais pourquoi donc le serais-je ?

— Écoutez, prince, je demeure ici depuis hier soir, d'abord parce que j'ai une estime particulière pour l'archevêque français Bourdaloue (je l'ai savouré chez Lébédoff jusqu'à trois heures), ensuite et surtout (je vous jure par tout ce que j'ai de plus sacré que je vous dis la vérité la plus pure) je suis resté parce que je voulais, pour ainsi dire, en vous faisant ma confession franche et complète, aider par cela même à mon propre développement. Telle était ma pensée, et je fondais en larmes vers quatre heures, lorsque je me suis endormi. Croirez-vous maintenant à la parole d'un homme très-noble ? au moment où je m'assoupissais, sincèrement rempli de larmes intérieures, et, pour ainsi dire, extérieures (car j'avais fini par sangloter, je m'en souviens !), il m'est venu à l'esprit une idée infernale : « Au bout du compte, si, après ma confession, je lui empruntais de l'argent ? » Cette confession a donc été un truc destiné à vous monter le coup : je voulais, par ce moyen, m'insinuer dans vos bonnes grâces pour vous taper ensuite de cent cinquante roubles. N'est-ce pas une bassesse, selon vous ?

— Ce que vous dites n'est pas exact. L'un s'est mêlé à l'autre, voilà tout. Les deux idées se sont confondues, ce qui a lieu très-fréquemment. La même chose m'arrive sans cesse. Du reste, je

trouve que cela ne vaut rien et, vous savez, Keller, c'est ce que je me reproche le plus. Quand vous parliez tout à l'heure, il me semblait entendre ma propre histoire. Parfois même j'ai pensé que tous les hommes étaient ainsi, continua le prince, pour qui ce sujet de conversation paraissait être d'un profond intérêt, — et cela me consolait un peu, car il est extrêmement difficile de lutter contre ces idées mixtes ; j'ai essayé. Dieu sait comment elles prennent naissance. Et voilà que vous appelez carrément cela une bassesse ! À présent, je vais recommencer à avoir peur de ces idées. En tout cas, je ne suis pas votre juge. Mais, à mon avis, c'est aller trop loin que de donner à cela le nom de bassesse ; qu'en pensez-vous ? Vous avez usé de ruse pour m'emprunter de l'argent, mais vous-même jurez qu'indépendamment du motif pécuniaire votre confession avait aussi un but noble. Quant à l'argent, vous en avez besoin pour bambocher, n'est-ce pas ? Et, après votre confession, cela, naturellement, est une lâcheté. Mais aussi comment renoncer en un instant à l'habitude de boire ? C'est impossible. Que faire donc ? Le mieux est de laisser cela à l'appréciation de votre conscience ; que vous en semble ?

Le prince considérait Keller avec une extrême curiosité. Évidemment la question des idées mixtes le préoccupait depuis longtemps déjà.

— Eh bien, comment après cela vous appelle-t-on idiot ? Je ne le comprends pas ! s'écria le boxeur.

Le prince rougit un peu.

— Le prédicateur Bourdaloue n'aurait pas épargné l'homme, et vous, vous l'avez épargné, vous m'avez jugé humainement ! Pour me punir et vous prouver que je suis touché, je n'accepterai

pas cent cinquante roubles, donnez m'en seulement vingt-cinq, cela suffira ! C'est tout ce qu'il me faut, du moins pour deux semaines. Je ne viendrai pas vous demander de l'argent avant quinze jours. Je voulais faire un cadeau à Agachka, mais elle ne le mérite pas. Oh ! cher prince, que le Seigneur vous bénisse !

Entra Lébédèff qui arrivait de Pétersbourg. La vue d'un billet de vingt-cinq roubles dans les mains de Keller lui fit froncer le sourcil, mais le boxeur, se trouvant en fonds, ne tarda pas à disparaître. Dès qu'il fut sorti, Lébédèff se mit à le débiter.

— Vous êtes injuste, son repentir était vraiment sincère, observa enfin le prince.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce repentir ? C'est exactement comme moi hier : « Je suis bas, je suis bas » ; ce sont des mots, pas autre chose !

— Ainsi de votre part ce n'étaient que des mots ? je pensais, au contraire...

— Eh bien, tenez, à vous, à vous seul je dirai la vérité, parce que vous pénétrez l'homme : les paroles et le fait, le mensonge et la vérité, chez moi tout cela se mêle et tout cela est parfaitement sincère. La vérité, le fait, c'est que j'éprouve un sincère repentir, croyez-le, ne le croyez pas, je vous le jure. Mais les paroles et les mensonges me sont dictés par une pensée infernale (et toujours présente), l'idée d'attraper les gens et d'utiliser mes larmes de repentir ! Oui, je vous l'assure ! À un autre je ne le dirais pas, — il rirait ou il cracherait ; mais vous, prince, vous jugez humainement.

— Eh bien, voilà mot pour mot ce qu'il m'a dit aussi tout à l'heure ! s'écria le prince, — et vous avez tous les deux l'air de vous vanter ! Vous m'étonnez même, seulement il est plus sincère que vous, car vous faites de cela un véritable métier. Allons, asseyez-vous, ne prenez pas cette expression désolée, Lébédéeff, et ne mettez pas la main sur votre cœur. Est-ce que vous ne me direz pas quelque chose ? Vous n'êtes pas venu pour rien...

Lébédéeff se mit à grimacer.

— Je vous ai attendu toute la journée pour vous poser une question ; une fois au moins dans votre vie répondez la vérité de prime abord : avez-vous pris une part quelconque hier à l'incident de la calèche ?

Nouvelles grimaces de Lébédéeff ; il commença à rire, à se frotter les mains, à éternuer, mais toujours sans proférer un seul mot de réponse.

— Je vois que vous y avez pris part.

— Mais indirectement, rien qu'indirectement ! Je dis la pure vérité ! Je me suis borné à faire savoir en temps utile à une certaine personne que telle société était réunie chez moi et qu'il s'y trouvait certains personnages.

— Je sais que vous avez envoyé votre fils là, il me l'a dit lui-même tantôt, mais qu'est-ce que c'est que cette intrigue ? s'écria le prince impatienté.

— Ce n'est pas moi qui l'ai ourdie, ce n'est pas moi, reprit Lébédéeff en agitant le bras comme pour repousser quelque chose, — elle a été machinée par d'autres, et, à proprement parler, c'est plutôt une fantaisie qu'une intrigue !

— Mais de quoi s'agit-il donc ? expliquez-le-moi, pour l'amour du Christ ! Se peut-il que vous ne compreniez pas combien cette affaire me touche ? Dans le fait on noircit Eugène Pavlovitch.

Le visage de Lébédèff se contracta de nouveau.

— Prince ! Excellentissime prince ! Vous ne me laissez pas dire toute la vérité, j'ai déjà essayé de vous la faire connaître, plus d'une fois j'ai commencé, mais vous ne m'avez pas permis de continuer...

Le prince ne répondit pas et resta pensif. Évidemment une violente lutte se livrait en lui.

— Allons, c'est bien ; dites la vérité, articula-t-il péniblement.

— Aglaé Ivanovna... commença aussitôt Lébédèff.

— Taisez-vous, taisez-vous, cria avec colère le prince devenu tout rouge d'indignation et peut-être aussi de honte. — C'est impossible, tout cela est absurde ! Tout cela a été inventé par vous-même ou par d'autres fous de votre espèce. Et que plus jamais je ne vous entende dire un mot à ce sujet !

Il était plus de dix heures du soir lorsque Kolia arriva avec un tas de nouvelles, les unes de Pétersbourg, les autres de Pavlovsk. Les premières avaient trait surtout à Hippolyte et à l'histoire de la veille ; il les raconta en gros, se réservant d'y revenir plus tard, et se hâta de passer aux nouvelles de Pavlovsk. Il y avait trois heures que Kolia était revenu de Pétersbourg, et, avant de se rendre chez le prince, il avait commencé par aller chez les Épantchine. « C'est terrible ce qu'il y a là ! » Bien entendu, au premier plan figurait la calèche, mais il était certainement arrivé quelque autre chose encore que ni lui ni le prince ne connaissaient. « Na-

tuellement je n'ai pas espionné, je n'ai voulu interroger personne ; du reste, on m'a bien reçu, si bien même que j'en ai été étonné, mais de vous, prince, pas un mot ! » Le plus important, c'était que tantôt Aglaé s'était fâchée avec les siens au sujet de Gania. Kolia ignorait les détails de l'affaire, il savait seulement que c'était à cause de Gania (imaginez-vous cela !). La querelle avait été très-violente, par conséquent elle devait avoir un motif grave. Le général était arrivé tard, il avait l'air maussade ; Eugène Pavlovitch, qui l'accompagnait, avait été parfaitement accueilli ; lui-même s'était montré étonnamment gai et aimable. Mais la nouvelle capitale, c'était que, sans faire d'esclandre, Élisabeth Prokofievna avait mandé auprès d'elle Barbara Ardalionovna qui se trouvait alors avec les demoiselles, et lui avait interdit une fois pour toutes l'accès de sa maison. « Du reste, elle a formulé cette défense de la façon la plus polie, au dire de ma sœur elle-même », ajouta Kolia. Mais quand Varia était sortie de chez la générale et avait pris congé des demoiselles, celles-ci ne savaient même pas qu'elle leur disait adieu pour la dernière fois et qu'il lui était interdit de remettre désormais les pieds dans la maison.

— Mais Barbara Ardalionovna est venue chez moi à sept heures ? fit le prince surpris.

— Et c'est vers les huit heures qu'elle a reçu son congé.

Je plains fort Varia, je plains Gania... sans doute, ils sont continuellement occupés d'intrigues, ils ne pourraient pas vivre sans cela. Et jamais je n'ai pu savoir ce qu'ils tramant ; du reste, je n'y tiens pas. Mais je vous assure, mon bon, mon cher prince, que Gania a du cœur. Assurément, sous beaucoup de rapports, c'est un homme corrompu, mais il y a en lui des qualités qu'il suffit de chercher pour les découvrir, et jamais je ne me pardonnerai

de l'avoir méconnu autrefois... Je ne sais pas si je puis continuer à voir les Épantchine après l'histoire qui vient d'arriver à Varia. À la vérité, dès le début, je me suis mis sur un pied d'indépendance complète, mais n'importe, c'est une question à examiner.

— Vous avez tort de tant plaindre votre frère, observa le prince ; — si les choses en sont venues là, c'est que Gabriel Ardalionovitch est dangereux aux yeux d'Élisabeth Prokofievna, et que, par conséquent, ses espérances sont en voie de se réaliser.

— Comment ? quelles espérances ? fit avec étonnement Kolia : — pensez-vous par hasard qu'Aglaé... ce n'est pas possible !

Le prince garda le silence.

— Vous êtes un terrible sceptique, prince, reprit Kolia au bout de deux minutes, — je remarque que depuis quelque temps vous devenez extraordinairement sceptique ; vous commencez à ne plus croire à rien, et à faire des suppositions à propos de tout... mais ai-je employé avec justesse ici le mot « sceptique » ?

— Je crois que oui, quoique, du reste, je n'en sois pas bien sûr moi-même.

— Non, je retire le mot « sceptique », j'ai trouvé une nouvelle explication, cria tout à coup Kolia, — vous n'êtes pas sceptique, mais jaloux. Les sentiments de Gania pour certaine fière demoiselle vous causent une jalousie infernale !

En parlant ainsi, Kolia s'était levé brusquement et riait comme peut-être il n'avait jamais ri de sa vie. La rougeur qui couvrait le visage de Muichkine accrut encore la gaieté du gymnaste. Il s'amusait énormément de l'idée que le prince était jaloux d'Aglaé. Mais son hilarité cessa sitôt qu'il eut remarqué que celui-ci

éprouvait un vrai chagrin Ensuite eut lieu entre eux une conversation très-sérieuse qui se prolongea pendant une heure ou une heure et demie.

Le lendemain, une affaire urgente obligea le prince à aller passer une partie de la journée à Pétersbourg. Entre quatre et cinq heures, au moment où il se disposait à reprendre le train pour Pavlovsk, il rencontra dans la gare Ivan Fédorovitch. Celui-ci saisit vivement le prince par le bras, puis, après avoir regardé partout d'un air inquiet, il le fit monter avec lui dans un wagon de première classe. Le général voulait avoir Muichkine pour compagnon de route, désireux qu'il était de l'entretenir de choses importantes.

— D'abord, cher prince, ne sois pas fâché contre moi et, si tu as quelque chose à me reprocher, oublie-le. Moi-même je serais déjà allé te voir hier, mais je ne savais pas comment Élisabeth Prokofievna aurait pris cela... Chez moi... c'est positivement un enfer : un sphinx énigmatique y a élu domicile ; moi, je m'en vais, je n'y comprends rien. Mais, pour ce qui est de toi, tu es, à mon avis, moins coupable qu'aucun de nous, quoique, sans doute, tu aies contribué à amener bien des choses. Vois-tu, prince, il est agréable d'être philanthrope, mais il ne faut pas l'être trop. Toi-même, tu es peut-être déjà payé pour le savoir. Assurément j'aime la bonté et j'estime Élisabeth Prokofievna, mais...

Le général parla de la sorte longtemps encore, mais il y avait beaucoup d'incohérence dans ses paroles. On voyait qu'il était extrêmement troublé par quelque chose de tout à fait incompréhensible pour lui. À la fin, il s'exprima plus nettement.

— Pour moi, il est hors de doute que tu n'as pris aucune part à cela, mais ne viens pas nous voir d'ici à quelque temps, je te le demande en ami, attends que le vent ait changé. Pour ce qui concerne Eugène Pavlovitch, — poursuivit-il avec une chaleur extraordinaire, — tout cela est une calomnie absurde, la calomnie des calomnies ! C'est une imposture, il y a là une intrigue, le désir de tout culbuter et d'amener une brouille entre nous. Vois-tu, prince, je te le dis à l'oreille : entre nous et Eugène Pavlitch, il n'a pas encore été dit un seul mot, tu comprends ? Nous ne sommes liés par rien, — mais ce mot peut être dit, et même bientôt, et même peut-être tout de suite ! Ainsi, voilà, c'est pour empêcher cela ! Mais pourquoi, dans quel but, — je ne le comprends pas ! C'est une femme étonnante, une femme excentrique ; j'ai si peur d'elle que j'en perds presque le sommeil. Et cet équipage, ces chevaux blancs... c'est vraiment chic, comme on dit en français. Qui est-ce qui l'entretient sur ce pied-là ? En vérité, j'avais fait un jugement téméraire, j'avais pensé avant-hier que c'était Eugène Pavlitch. Mais il est prouvé que ce ne peut pas être lui ; eh bien, s'il en est ainsi, pourquoi veut-elle provoquer une rupture entre nous ? Voilà, voilà le problème ! Pour garder Eugène Pavlitch ? Mais je te répète, je te jure sur la croix qu'il ne la connaît pas, et que ces lettres de change sont une invention ! Et avec quelle impudence elle le tutoie à haute voix, en pleine rue ! Il y a là positivement une manœuvre ! Il est clair que nous devons repousser cela avec mépris et témoigner deux fois plus d'estime à Eugène Pavlitch. C'est dans ce sens que j'ai parlé à Élisabeth Prokofievna. Maintenant je vais te dire ma pensée intime : je suis fermement persuadé qu'elle agit ainsi par rancune personnelle contre moi, tu te rappelles, à cause du passé, quoique jamais je ne me sois donné de torts envers elle. Je rougis au seul souvenir de cela. À pré-

sent la voilà de nouveau en vedette, je la croyais disparue pour tout de bon. Où est donc ce Rogojine ? dites-le moi, je vous prie. Je pensais qu'elle était depuis longtemps déjà madame Rogojine.

En un mot, Ivan Fédorovitch était très-désorienté. Pendant près d'une heure que dura le voyage, il parla seul, posant des questions, y répondant lui-même, serrant la main du prince. Il convainquit du moins celui-ci qu'il ne pensait pas à le soupçonner de quoi que ce fût. C'était l'important pour Muichkine. Le général termina par quelques mots au sujet de l'oncle d'Eugène Pavlitch, qui était chef d'une chancellerie quelconque à Pétersbourg : « Il occupe un beau poste, il a soixante-dix ans, c'est un viveur, un gastronome, un vieillard qui n'a pas encore dételé... Ha, ha ! Je sais qu'il a entendu parler de Nastasia Philippovna, et qu'il a même recherché ses faveurs. Je suis passé chez lui tantôt ; il ne reçoit pas, il est souffrant ; mais il est riche, fort riche, il a une situation considérable et... Dieu veuille lui conserver la vie pendant de longues années, mais c'est encore à Eugène Pavlitch que reviendra toute cette fortune... Oui, oui... et pourtant j'ai peur ! Je ne m'explique pas pourquoi, mais j'ai peur. On dirait qu'il y a quelque chose dans l'air, un malheur qui vole, comme une chauve-souris, et j'ai peur, j'ai peur !... »

Et enfin, le troisième jour seulement, comme nous l'avons dit plus haut, eut lieu la réconciliation formelle des Épantchine avec le prince Léon Nikolaïévitch.

II • Chapitre 12

Il était sept heures de l'après-midi. Le prince se disposait à aller au parc quand, tout à coup, il vit paraître sur sa terrasse Élisabeth Prokofievna. Elle était seule.

— Premièrement, ne t'avise pas de croire, commença-t-elle, — que je sois venue pour te demander pardon. Jamais de la vie ! Tous les torts sont de ton côté.

Le prince resta silencieux.

— Es-tu coupable, oui ou non ?

— Autant que vous. Du reste, ni vous ni moi n'avons à nous reprocher aucune mauvaise intention. Avant-hier, je me croyais coupable, mais maintenant j'ai reconnu que je me trompais.

— Ainsi voilà comme tu es ! Allons, c'est bien ; écoute et assieds-toi, parce que je n'ai pas l'intention de rester debout.

Ils s'assirent.

— Secondement, pas un mot des méchants gamins ! J'ai dix minutes à passer avec toi ; je suis venue ici pour un renseignement (tu t'imaginais peut-être Dieu sait quoi ?), et si tu fais la moindre allusion à ces morveux, je me lève, je m'en vais, et c'est fini entre nous pour toujours.

— Bien, répondit le prince.

— Permits-moi de te faire une question : tu as écrit, il y a deux mois ou deux mois et demi, aux environs de Pâques, une lettre à Aglaé ?

— O-oui.

— À quel propos ? Qu'y avait-il dans cette lettre ? Montre-la !

Les yeux d'Élisabeth Prokofievna étincelaient, elle était tremblante d'impatience.

— Je ne l'ai pas, répondit timidement le prince étonné, — si cette lettre n'a pas été détruite, elle est entre les mains d'Aglaé Ivanovna.

— Ne finasse pas ! Qu'est-ce que tu lui as écrit ?

— Je ne finasse pas, et je ne crains rien. Je ne vois pas le motif qui m'aurait empêché d'écrire...

— Tais-toi ! Tu parleras plus tard. Qu'y avait-il dans la lettre ? Pourquoi as-tu rougi ?

Le prince réfléchit un moment.

— Je ne connais pas vos pensées, Élisabeth Prokofievna. Je vois seulement que cette lettre vous déplaît fort. Convenez que je pouvais refuser de répondre à une pareille question. Mais pour vous prouver que je ne redoute rien du fait de cette lettre, que je ne regrette pas de l'avoir écrite, et que je n'en rougis nullement (ce disant, le prince rougissait de plus en plus), je vais vous la réciter, car je crois que je la sais par cœur.

Là-dessus, le prince reproduisit de mémoire, et presque mot pour mot, le contenu du billet qu'il avait écrit à Aglaé.

— Quel galimatias ! Qu'est-ce que peuvent signifier ces sottises, selon toi ? demanda d'un ton sévère la générale qui avait écouté avec une attention extraordinaire.

— Je ne le sais pas bien moi-même ; tout ce que je puis dire, c'est que j'étais alors sous l'influence d'un sentiment sincère. J'ai eu là-bas des moments de vie pleine et d'espérances ardentes.

— Quelles espérances ?

— Il me serait difficile de les expliquer, seulement ce n'étaient pas celles que vous supposez peut-être en ce moment... J'espérais... eh bien, en un mot, je faisais des rêves d'avenir et de joie, je songeais que peut-être je n'étais pas un étranger là-bas. Je me sentais tout d'un coup fort content d'être dans mon pays. Par une matinée ensoleillée, j'ai pris la plume et je lui ai écrit une lettre. Pourquoi à elle ? — je n'en sais rien. Parfois le besoin d'un être aimé se fait sentir ; j'étais évidemment dans un de ces moments-là... ajouta le prince après un silence.

— Tu es amoureux d'elle, n'est-ce pas ?

— N-non. Je... je lui ai écrit comme à une sœur ; j'ai même signé : « votre frère ».

— Hum ! tu l'as fait à dessein ; je comprends.

— Il m'est fort pénible de répondre à ces questions, Élisabeth Prokofievna.

— Je le sais, mais cela m'est tout à fait indifférent. Écoute, dis-moi la vérité comme devant Dieu : mens-tu ou ne mens-tu pas ?

— Je ne mens pas.

— C'est bien vrai que tu n'es pas amoureux d'elle ?

— Je crois que c'est absolument vrai.

— « Il croit » ! C'est un gamin qui a remis ta lettre ?

— J'ai prié Nicolas Ardalionovitch...

— Un gamin ? un gamin ? interrompit avec colère Élisabeth Prokofievna : — je ne veux pas savoir s'il y a un Nicolas Ardalionovitch ! Un gamin ?

— Nicolas Ardalionovitch...

— Un gamin, te dis-je !

Le prince répondit avec fermeté, sans trop élever la voix pourtant :

— Non, pas un gamin, mais Nicolas Ardalionovitch.

— Allons, c'est bien, mon cher, c'est bien ! Je porterai cela à ton compte.

Elle s'arrêta une minute pour calmer son agitation et reprendre haleine.

— Et qu'est-ce que c'est que le « Chevalier pauvre » ?

— Je ne le sais pas du tout ; je ne suis pour rien là-dedans ; c'est quelque plaisanterie.

— Il est agréable d'apprendre cela tout d'un coup ! Seulement est-il possible qu'elle ait une inclination pour toi ? Elle-même te traitait d'« aliéné » et d'« idiot ».

— Vous auriez pu ne pas me répéter cela, observa le prince d'un ton de reproche, mais presque tout bas.

— Ne te fâche pas. C'est une fille volontaire, une folle, une enfant gâtée ; si tel est son bon plaisir, elle ne se gênera pas pour insulter les gens tout haut et se moquer d'eux à leur nez ; j'étais

tout à fait comme elle à son âge. Seulement, je t'en prie, ne triomphe pas, mon cher, elle n'est pas à toi, je ne veux pas croire cela, et jamais elle ne le sera ! Je te le dis pour que tu prennes tes mesures dès maintenant. Écoute, jure-moi que tu n'es pas marié à celle-là.

Le prince faillit bondir d'étonnement.

— Élisabeth Prokofievna, qu'est-ce que vous dites ?

— Mais tu as été sur le point de l'épouser ?

— J'ai été sur le point de l'épouser, murmura-t-il en baissant la tête.

— Eh bien, tu es amoureux d'elle, s'il en est ainsi ? C'est pour elle que tu t'es rendu ici ? Pour celle-là ?

— Je ne suis pas venu pour me marier, répondit le prince.

— Y a-t-il pour toi quelque chose de sacré au monde ?

— Oui.

— Jure que tu n'es pas venu pour épouser celle-là.

— Je le jure par tout ce que vous voudrez.

— Je te crois, embrasse-moi. Enfin je respire librement ; mais sache qu'Aglaé ne t'aime pas, avise en conséquence ; elle ne t'épousera pas, tant que je serai au monde ! Tu as entendu ?

— Oui.

Le prince était si confus qu'il ne pouvait regarder en face Élisabeth Prokofievna.

— Prends-en note. Je t'attendais comme une providence (tu ne le méritais pas !), la nuit, j'arrosais mon oreiller de mes larmes, — pas à cause de toi, mon cher, sois tranquille, j'ai un autre chagrin, un chagrin éternel et toujours le même. Mais voici pourquoi je t'attendais avec une telle impatience : je continue à croire que Dieu lui-même t'a envoyé à moi comme un ami et comme un frère. Je ne vois personne, excepté la vieille Biélo-konsky, et elle n'est plus ici ; d'ailleurs, elle est devenue bête comme un mouton par suite de son grand âge. Maintenant réponds-moi simplement par oui ou par non : sais-tu pourquoi elle a fait cet esclandre avant-hier ?

— Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pris aucune part à cela, et que je ne sais rien !

— Assez, je te crois. Maintenant, moi aussi, j'ai changé d'idée à ce sujet, mais jusqu'à hier matin j'accusais de tout Eugène Pavlitch. À présent, sans doute, je ne puis pas ne pas être de leur avis : il est de toute évidence qu'on l'a rendu victime d'une fumisterie. Pourquoi ? dans quel but ? cela seul reste louche et prête à de vilains soupçons. En tout cas, il n'épousera pas Aglaé, c'est moi qui te le dis ! Qu'il soit un homme comme il faut, c'est possible, mais peu importe. Jusqu'à présent j'étais irrésolue, maintenant mon parti est pris : « Commencez par me mettre dans un cercueil et par m'enterrer, après cela vous marierez votre fille », voilà ce que j'ai déclaré aujourd'hui à Ivan Fédorovitch. Tu vois quelle confiance j'ai en toi, tu le vois ?

— Oui, et je l'apprécie.

Élisabeth Prokofievna attacha sur le prince un regard sondeur : peut-être aurait-elle voulu découvrir l'effet qu'avait

produit sur lui la communication relative à Eugène Pavlitch.

— Tu ne sais rien de Gabriel Ivolguine ?

— C'est-à-dire... je sais beaucoup de choses.

— Savais-tu qu'il est en relation avec Aglaé ?

Cette nouvelle causa au prince une profonde stupéfaction, il frissonna même.

— Je l'ignorais complètement, répondit-il ; — comment, vous dites que Gabriel Ardalionovitch est en relation avec Aglaé Ivanovna ? C'est impossible !

— Depuis très-peu de temps. Sa sœur lui a frayé la voie tout l'hiver par un travail de taupe.

— Je ne le crois pas, reprit avec force le prince qui était resté un moment songeur. — Si cela était, je le saurais certainement.

— Tu penses sans doute que lui-même serait venu te l'avouer en pleurant et en se pressant contre ta poitrine ! Faut-il que tu sois benêt ! Ils te trompent tous comme... comme... Et tu n'es pas honteux d'avoir confiance en lui ? Se peut-il que tu ne voies pas qu'il t'a jobardé sur toute la ligne ?

— Je sais bien qu'il me trompe quelquefois, dit à demi-voix le prince dont le visage s'était refrogné, — et il n'ignore pas que je le sais... ajouta-t-il, gardant pour lui le reste de sa pensée.

— Il le sait et il est toujours aussi confiant ! Il ne manquait plus que cela ! Du reste, de ta part c'est tout naturel. Et je m'étonne de quelque chose ! Seigneur ! mais y a-t-il jamais eu un pa-

reil homme ? Fi ! Et sais-tu que ce Ganka ou cette Varka l'ont mise en rapport avec Nastasia Philippovna ?

— Qui ? s'écria le prince.

— Aglaé.

— Je ne le crois pas ! Ce n'est pas possible ! Dans quelle intention ?

Il se leva précipitamment.

— Je ne le crois pas non plus, quoiqu'il y ait des preuves convaincantes. C'est une fille capricieuse, fantasque, folle ! Une fille méchante, méchante, méchante ! Je répéterai pendant mille ans qu'elle est méchante ! Toutes mes filles sont comme cela maintenant, même cette poule mouillée d'Alexandra, mais celle-là m'a déjà glissé hors des mains. Mais je ne le crois pas non plus ! Peut-être parce que je ne veux pas le croire, ajouta comme en aparté la générale, puis elle s'adressa de nouveau au prince : — Pourquoi n'es-tu pas venu nous voir ? lui demanda-t-elle brusquement. — Pourquoi depuis trois jours entiers n'es-tu pas venu chez nous ? cria-t-elle impatiemment une seconde fois.

Le prince commença à exposer ses raisons, mais Élisabeth Prokofievna l'interrompit.

— Tout le monde te considère comme un imbécile et te trompe ! Tu as été hier à Pétersbourg ; je parie que tu es allé te mettre à genoux devant ce drôle et que tu l'as supplié d'accepter tes dix mille roubles !

— Je n'y ai même pas pensé. Je ne l'ai pas vu, et, d'ailleurs, ce n'est pas un drôle. J'ai reçu une lettre de lui.

— Montre-la !

Le prince prit un pli dans son portefeuille et le tendit à Élisabeth Prokofievna. Voici ce que contenait cette lettre :

« Monsieur, aux yeux des gens je n'ai sans doute pas le moindre droit de nourrir de l'amour-propre. Dans l'opinion du monde, je suis trop insignifiant pour cela. Mais ce qui est vrai aux yeux des hommes ne l'est pas aux vôtres. Je me suis convaincu, monsieur, que vous valez peut-être mieux que les autres. Je ne suis pas d'accord avec Doktorenko et je me sépare de lui sur ce point. Jamais je n'accepterai de vous un kopek, mais vous êtes venu en aide à ma mère, et je vous en dois de la reconnaissance, quoique ce soit une faiblesse. En tout cas, j'ai changé d'opinion sur votre compte et je crois nécessaire de vous en informer. Mais ensuite j'estime qu'il ne peut plus y avoir entre nous de rapports d'aucune sorte. Antip Bourdovsky ».

« P. S. Les deux cents roubles que je vous dois encore vous seront sûrement remboursés avec le temps. »

— Quelle stupidité ! fit la générale en rendant la lettre d'un mouvement brusque : — ce n'était pas la peine de lire cela. Pourquoi souris-tu ?

— Avouez que cette lecture vous a fait plaisir.

— Comment ! la lecture de ce galimatias vaniteux ! Mais est-ce que tu ne vois pas qu'ils sont tous affolés d'orgueil et de vanité ?

— Si, mais en somme, il a reconnu ses torts, il a rompu avec Doktorenko, et même, plus il est vaniteux, plus cela a dû coûter à son amour-propre. Oh ! quel petit enfant vous êtes, Élisabeth Prokofievna !

— Tu veux que je te donne un soufflet, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est nullement mon désir. Mais je dis cela parce que vous cachez la satisfaction que cette lettre vous a causée. Pourquoi avez-vous honte de vos sentiments ? Vous êtes toujours ainsi.

— Désormais ne te permets plus de mettre le pied chez moi, répliqua la générale, qui se leva pâle de colère, — je ne veux plus jamais respirer le même air que toi !

— Et d'ici à trois jours vous viendrez vous-même me prier d'aller chez vous... Allons, comment n'êtes-vous pas honteuse ? Ce sont vos meilleurs sentiments, pourquoi en rougissez-vous ? Vous ne faites que vous tourmenter vous-même.

— Que je meure si je te revois jamais ! J'oublierai ton nom ! Je l'ai oublié !

Elle s'éloigna brusquement du prince.

— Avant votre défense, on m'avait déjà interdit d'aller chez vous, lui cria-t-il.

— Quo-oi ? Qui te l'avait interdit ?

Elle se retourna soudain comme si elle avait été piquée par une aiguille. Le prince hésitait à répondre, il sentait qu'il venait de dire un mot de trop.

— Qui t'a défendu d'aller chez nous ? insista d'un ton irrité Élisabeth Prokofievna.

— Aglaé Ivanovna m'interdit...

— Quand ? Mais parle donc !

— Ce matin elle m’a fait savoir que je ne devais plus me permettre d’aller chez vous.

Élisabeth Prokofievna resta comme paralysée par la stupeur, néanmoins elle essayait de recueillir ses idées.

— Qu’est-ce qu’elle t’a fait savoir ? Qui a-t-elle envoyé ? Elle a chargé le gamin de cette commission ? Elle t’a dit cela de vive voix ? cria-t-elle de nouveau.

— J’ai reçu une lettre d’elle, répondit le prince.

— Où est-elle ? Donne-la ! Tout de suite !

Après s’être consulté un instant, le prince tira de la poche de son gilet non pas une lettre, mais un petit morceau de papier sur lequel étaient écrites les lignes suivantes :

« Prince Léon Nikolaïévitch ! Si, après tout ce qui s’est passé, vous avez l’intention de m’étonner en vous rendant à notre villa, vous ne me trouverez pas, soyez-en sûr, parmi ceux à qui votre visite fera plaisir. Aglaé Épantchine. »

La générale réfléchit un instant, puis elle s’élança brusquement vers le prince, le prit par le bras et l’entraîna avec elle.

— Tout de suite ! Viens ! Il faut absolument que tu viennes tout de suite, à l’instant même ! dit-elle vivement.

Son agitation, son impatience étaient extraordinaires.

— Mais vous m’exposez...

— À quoi ? Oh ! le nigaud ! On dirait qu’il n’est même pas un homme ! Allons, maintenant je verrai tout moi-même, de mes propres yeux...

— Mais laissez-moi au moins prendre mon chapeau...

— Voilà ton affreux chapeau, partons ! Il n'a même pas su choisir une forme un peu élégante !... Elle a écrit cela... elle a écrit cela après ce qui a eu lieu tantôt... c'est dans la fièvre, balbutia Élisabeth Prokofievna qui n'avait pas lâché le bras du prince et entraînait toujours celui-ci à sa suite, — tantôt j'ai pris ta défense, j'ai dit tout haut que tu étais un imbécile de ne pas venir... autrement elle n'aurait pas écrit cette lettre stupide ! cette lettre inconvenante ! Indigne d'une jeune fille noble, bien élevée, intelligente !... Hum ! continua-t-elle, — ou bien... ou peut-être... peut-être qu'elle-même est vexée parce que tu ne viens pas ; seulement elle n'a pas songé qu'on ne doit pas écrire ainsi à un idiot, attendu qu'il prendra tout au pied de la lettre, et c'est ce qui est arrivé. Pourquoi es-tu tout oreilles ? cria-t-elle s'apercevant qu'elle en avait trop dit : — il lui faut un bouffon comme toi, elle en est privée depuis longtemps, voilà pourquoi elle te demande ! Tu vas lui servir de cible, et j'en suis bien aise, j'en suis enchantée ! Tu n'auras que ce que tu mérites. Oh ! elle saura te tourner en ridicule, sois tranquille !

III • Chapitre 1

Les Épantchine ou, du moins, les plus réfléchis d'entre eux étaient désolés de ne point ressembler au reste de la société. Sans pleinement se rendre compte du fait, ils ne laissaient pas de soupçonner parfois que chez eux les choses n'allaient pas comme ailleurs. Tout le monde menait une existence paisible et uniforme, — la leur était continuellement cahotée ; tout le monde

roulait sur les rails, — eux déraillaient à chaque instant. Dans toutes les maisons régnait la timidité voulue par les bienséances, — chez eux, on ne connaissait pas cela. Peut-être, à la vérité, Élisabeth Prokofievna était-elle la seule à se faire ces observations chagrines : les demoiselles, qui ne manquaient pas, d'ailleurs, de pénétration ni de causticité, étaient encore jeunes ; le général avait l'esprit assez perspicace, bien que peu délié, mais, dans les cas embarrassants, il se contentait de dire : hum ! et, au demeurant, se reposait de tout sur sa femme. Par conséquent, à elle aussi incombait la responsabilité. Et ce n'était pas que ces gens-là se distinguassent par quelque initiative particulière, ni que leurs déraillements eussent pour cause une tendance consciente à l'originalité, ce qui aurait été fort inconvenant. Oh ! non, il n'y avait ici rien de prémédité ; mais, au bout du compte, la famille Épantchine, bien que fort considérée, n'était pas ce que doit être une famille entourée de la considération publique. Depuis quelque temps, Élisabeth Prokofievna s'était mis dans la tête que tout le mal venait exclusivement d'elle et de son « malheureux caractère » ; cette conviction ajoutait encore à son chagrin ; sans cesse elle maudissait « sa stupide, son inconvenante excentricité » ; toujours inquiète, toujours sur le qui-vive, elle perdait constamment la carte et se trouvait fort embarrassée dans les rencontres les plus ordinaires de la vie.

Nous avons dit, au commencement de notre récit, que les Épantchine jouissaient de l'estime générale. Ivan Fédorovitch lui-même, malgré son obscure origine, était reçu partout avec respect. Il méritait cela d'abord à cause de sa fortune et de sa position assez élevée, ensuite parce qu'il était un homme tout à fait comme il faut, quoique borné. Une certaine pesanteur d'esprit semble, du reste, une qualité presque indispensable sinon à tout

personnage public, du moins à tout financier sérieux. En outre, le général avait des manières convenables, il était modeste, savait se taire, et en même temps ne se laissait pas marcher sur le pied. Enfin, chose plus importante encore, il avait une haute protection. Quant à Élisabeth Prokofievna, comme le lecteur le sait déjà, elle sortait d'une famille aristocratique. À la vérité, on regarde plus chez nous aux relations qu'à la naissance, mais elle avait aussi des relations : elle était aimée et estimée de gens dont l'exemple faisait loi dans la société. Il est à peine besoin de dire que ses chagrins de famille n'avaient aucun fondement, ou, du moins, que son imagination les grossissait d'une façon ridicule ; mais, si vous avez une verrue sur le nez ou sur le front, vous vous figurez que votre verrue attire l'attention générale, que tout le monde n'est occupé qu'à s'en moquer, et qu'on vous condamne à cause de cela, eussiez-vous néanmoins découvert l'Amérique. Assurément, Élisabeth Prokofievna passait dans la société pour une « originale », mais elle n'en était pas moins estimée parce qu'on la jugeait ainsi ; or la pauvre femme avait fini par croire qu'on n'avait pas d'estime pour elle, — c'était là le malheur. En considérant ses filles, elle se disait avec douleur qu'elle nuisait à leur avenir, qu'elle avait un caractère ridicule, inconvenant, insupportable : naturellement, la faute en était à son entourage ; aussi, du matin au soir, querellait-elle son mari et ses filles qu'elle aimait pourtant jusqu'à l'oubli d'elle-même, presque jusqu'à la passion.

Ce qui la désolait surtout, c'était l'idée que ses filles devenaient « originales » tout comme elle, et qu'il n'y avait pas, qu'il ne devait pas y avoir de pareilles demoiselles au monde. « Ce sont des nihilistes qui poussent, voilà tout ! » se répétait-elle à chaque instant. Depuis un an, cette pensée tourmentait de plus en plus Élisabeth Prokofievna. « D'abord, pourquoi ne se ma-

rient-elles pas ? » se demandait-elle sans cesse. Pour faire de la peine à leur mère, — elles n'ont que ce but dans la vie, il ne peut en être autrement, car tout cela ce sont les idées nouvelles, tout cela c'est la maudite question des femmes ! Est-ce qu'Aglaé, il y a six mois, n'a pas imaginé de couper sa magnifique chevelure ? (Seigneur, moi-même, dans mon temps, je n'avais pas d'aussi beaux cheveux !) Elle avait déjà les ciseaux en main, j'ai dû me mettre à ses genoux pour la faire renoncer à cette fantaisie !... Elle, soit, j'admets qu'elle ait agi par méchanceté, pour chagriner sa mère, parce que c'est une fille méchante, capricieuse, une enfant gâtée, mais surtout méchante, méchante, méchante ! Mais est-ce que cette grosse Alexandra ne voulait pas aussi se raser la tête, et celle-là, non par caprice ni par méchanceté, mais par conviction, comme une sotte, parce qu'Aglaé lui avait fait croire qu'elle dormirait mieux sans cheveux, et qu'elle n'aurait plus de migraines ? Et combien de partis, combien, combien se sont présentés pour elles depuis cinq ans ! Dans le nombre il y en avait certainement de beaux, de très-beaux même ! Qu'attendent-elles donc ? Pourquoi ne se marient-elles pas ? Uniquement pour vexer leur mère, elles n'ont pas d'autre raison, absolument aucune autre ! »

Élisabeth Prokofievna éprouva quelque soulagement quand elle put se dire que du moins une de ses filles, Adélaïde, allait enfin être établie. « Ce sera toujours un débarras pour moi », déclarait-elle lorsqu'il lui arrivait de manifester tout haut ses sentiments (dans le for intérieur elle se servait d'expressions beaucoup plus tendres). Et comme toute l'affaire s'était arrangée heureusement, convenablement ! dans le monde même on n'en parlait que sur un ton hautement approbateur. Le fiancé était un homme comme il faut, un homme connu, un prince ; il avait de la

fortune, et, en outre, il plaisait à sa future : qu'aurait-on pu désirer de mieux ? Mais Élisabeth Prokofievna avait toujours été moins inquiète de sa seconde fille que des deux autres, quoique les goûts artistiques d'Adélaïde ne fussent pas sans lui causer parfois un peu d'appréhension. « En revanche, elle a un caractère gai et beaucoup de bon sens : avec cela une fille ne se perd pas », se disait en fin de compte la générale, et cette pensée la rassurait. C'était l'avenir d'Aglaré qui lui donnait le plus de souci. Au sujet de l'aînée, Alexandra, Élisabeth Prokofievna ne savait si elle devait ou non s'inquiéter. Quelquefois il lui semblait que « c'en était fait de cette fille » ; elle avait vingt-cinq ans, — donc elle était destinée à coiffer sainte Catherine. Et « avec une beauté pareille !... » La malheureuse mère passait les nuits à pleurer, pendant que la cause de ces larmes dormait du sommeil le plus tranquille. « Mais qu'est-ce qu'elle est ? Une nihiliste ou simplement une sotte ? » Élisabeth Prokofievna savait fort bien, du reste, que cette dernière qualification n'était pas à sa place ici : elle tenait en haute estime le jugement d'Alexandra Ivanovna et lui demandait volontiers conseil. Mais que sa fille fût une « poule mouillée », elle n'en doutait pas du tout : « elle est si tranquille que rien ne peut l'émouvoir. Du reste, les « poules mouillées » elles-mêmes ne sont pas tranquilles, — fi ! Je n'y comprends rien ! » Alexandra Ivanovna inspirait à Élisabeth Prokofievna une sorte de compassion inexplicable que la générale n'éprouvait pas au même degré pour Aglaré, quoique celle-ci fût son idole. Mais les mouvements d'humeur (par où se manifestait surtout la sollicitude maternelle), les épithètes comme celle de « poule mouillée », etc., ne provoquaient que l'hilarité d'Alexandra. Parfois les choses les plus insignifiantes exaspéraient Élisabeth Prokofievna, la mettaient hors d'elle-même. Par exemple, Alexandra

Ivanovna aimait à dormir fort longtemps et d'ordinaire elle faisait beaucoup de rêves, mais ils se distinguaient toujours par une niaiserie, une innocence peu communes, — un enfant de sept ans n'en aurait pas fait d'autres. Eh bien, l'innocence même de ces songes irritait la maman. Une fois, la jeune fille vit en rêve neuf poules, et, à ce propos, une querelle sérieuse eut lieu entre elle et sa mère ; pourquoi ? il serait difficile de le dire. Une autre fois, — la seule, il est vrai, — elle eut un songe un peu original : elle vit un moine dans une chambre obscure où elle avait peur de pénétrer. Adélaïde et Aglaé s'en furent avec de grands éclats de rire raconter triomphalement ce songe à Élisabeth Prokofievna. La maman se fâcha et traita ses trois filles de sottes. « Hum ! Elle est tranquille comme une imbécile, c'est une véritable « poule mouillée », rien ne peut l'émouvoir, et pourtant elle est triste, il y a des jours où elle fait vraiment peine à voir ! Pourquoi est-elle triste, pourquoi ? » Parfois la générale posait même cette question à son mari, et cela fébrilement selon son habitude, d'un ton de menace, comme quelqu'un qui exige une réponse immédiate. Ivan Fédorovitch fronçait les sourcils, haussait les épaules et, à la fin, exprimait son opinion en écartant les bras :

— Il lui faut un mari !

Élisabeth Prokofievna éclatait comme une bombe :

— Dieu veuille seulement qu'il n'ait pas vos sentiments et vos idées, Ivan Fédorovitch ; qu'il ne soit pas aussi grossier que vous, Ivan Fédorovitch...

Le général se sauvait aussitôt, et Élisabeth Prokofievna, après avoir éclaté, se calmait. Bien entendu, le soir même, elle se montrait extraordinairement prévenante, douce, affable, respec-

tueuse à l'égard d'Ivan Fédorovitch, de « son grossier » Ivan Fédorovitch, de son bon, de son cher, de son adoré Ivan Fédorovitch, car elle n'avait jamais cessé d'aimer son Ivan Fédorovitch, elle était même amoureuse de lui ; il le savait très-bien, et de son côté il estimait infiniment son Élisabeth Prokofievna.

Mais le principal tourment de la mère, celui de toutes les heures, c'était Aglaé. « Elle est tout à fait comme moi, c'est mon portrait sous tous les rapports, se disait la générale, — un despotique, un vilain petit diable ! Une nihiliste, une originale, insensée, méchante, méchante, méchante ! Oh ! Seigneur, comme elle sera malheureuse ! »

Toutefois, comme nous l'avons dit, l'assurance qu'Adélaïde allait bientôt se marier fut un baume pour Élisabeth Prokofievna. Durant près d'un mois elle oublia ses inquiétudes. Le prochain mariage d'Adélaïde fut cause qu'on se mit aussi à parler d'Aglaé dans le monde, et la jeune fille se tenait si bien partout, elle avait des façons si aisées, une attitude si intelligente, un charme si vainqueur ; sa fierté même semblait être une grâce de plus ! Depuis un mois elle était si polie et si aimable avec sa mère ! (« À la vérité, il faut se donner le temps de bien connaître cet Eugène Pavlovitch, oh, oui, il faut l'étudier à fond ; d'ailleurs Aglaé ne paraît pas le voir beaucoup plus volontiers que les autres ! ») Mais quel heureux changement tout d'un coup dans son caractère ! Et comme elle est belle, mon Dieu, comme elle est belle ! Elle embellit tous les jours ! Et voilà...

Et voilà, ce vilain principicule, ce misérable petit idiot n'avait eu qu'à se montrer, et de nouveau tout était bouleversé, tout était sens dessus dessous dans la maison !

Et pourtant qu'est-ce qui était arrivé ?

Pour d'autres, rien ne serait arrivé assurément. Mais Élisabeth Prokofievna avait ceci de particulier que, dans les circonstances les plus simples de la vie, elle savait toujours découvrir quelque chose qui l'effrayait parfois au point de la rendre malade. Qu'on juge de ce qu'elle dut éprouver quand au milieu de toutes ses inquiétudes chimériques, elle vit soudain se produire un incident qui avait une gravité réelle et valait la peine qu'on s'en préoccupât sérieusement !

« Et comment a-t-on osé, comment a-t-on osé m'écrire cette maudite lettre anonyme où l'on me dit que cette créature est en relation avec Aglaé ? » pensait la générale tout le long de la route, tandis qu'elle entraînait le prince à sa suite. Lorsqu'elle fut arrivée chez elle et qu'elle eut fait asseoir Muichkine devant la table ronde autour de laquelle était réunie toute la famille, Élisabeth Prokofievna retomba dans ses réflexions : « Comment a-t-on même osé penser à cela ? Mais je mourrais de honte si j'en croyais un traître mot ou si je montrais cette lettre à Aglaé ! Comme on se moque de nous, des Épantchine ! Et Ivan Fédorovitch est la cause de tout, de tout ! À vous la responsabilité de tout cela, Ivan Fédorovitch ! Ah ! pourquoi ne nous sommes-nous pas plutôt transportés à Élaguine ? J'avais proposé d'y aller ! C'est peut-être Varka qui a écrit la lettre, je m'en doute, ou peut-être... tout cela, c'est la faute d'Ivan Fédorovitch ! Cette créature a imaginé cela pour se moquer de lui ; en souvenir d'une ancienne liaison, elle a voulu le tourner en ridicule, tout comme elle l'avait déjà bafoué quand il lui a offert des perles... Mais, au bout du compte, nous sommes mêlées à cette affaire, vos filles y sont mêlées, Ivan Fédorovitch, des demoiselles de la meilleure

société, des jeunes personnes à marier ; elles se trouvaient là, elles sont restées là, elles ont tout entendu ; elles ont été mêlées de même à l'histoire avec les gamins, réjouissez-vous, elles étaient là aussi et elles ont tout entendu ! Je ne pardonne pas à ce petit prince, jamais je ne lui pardonnerai ! Et pourquoi depuis trois jours Aglaé a-t-elle les nerfs agités ? Pourquoi s'est-elle presque brouillée avec ses sœurs, même avec Alexandra à qui elle baisait toujours les mains comme à sa mère, tant elle la respectait ? Pourquoi depuis trois jours est-elle une énigme pour tout le monde ? Que vient faire ici Gabriel Ivolguine ? Pourquoi hier et aujourd'hui s'est-elle mise à vanter Gabriel Ivolguine et n'a-t-elle pas cessé de pleurer ? Pourquoi dans cette lettre anonyme est-il question de ce maudit « chevalier pauvre », alors qu'elle n'a pas même montré à ses sœurs le billet qu'elle avait reçu du prince ? Et pourquoi... pourquoi ai-je couru tout à l'heure chez lui comme une possédée et l'ai-je moi-même traîné ici ? Seigneur, je suis folle, que de sottises je viens de faire ! Parler à un jeune homme des secrets de ma fille, et encore... et encore de secrets qui, pour ainsi dire, le concernent lui-même ! Seigneur, c'est encore bien heureux qu'il soit idiot et... et... que ce soit un ami de la maison ! Seulement est-il possible qu'Aglaé ait une toquade pour un pareil crétin ? Seigneur, à quoi vais-je penser ! Fi ! Nous sommes des types... tous, à commencer par moi, on devrait nous mettre sous verre et nous montrer pour dix kopeks. Je ne vous pardonne pas cela, Ivan Fédorovitch, je ne vous le pardonnerai jamais ! Et pourquoi à présent ne le larde-t-elle pas ? Elle avait promis de le larder et elle n'en fait rien ! Oh ! comme elle le regarde attentivement ! Elle se tait, elle ne s'en va pas, elle reste, et elle-même lui avait défendu de venir... Il est tout pâle. Et ce maudit bavard d'Eugène Pavlitch qui parle tout le temps ! Il n'y

en a que pour lui, il ne permet pas aux autres de placer un mot. Je saurais bien vite tout, si je pouvais seulement changer la conversation... »

Le prince, en effet, était assez pâle. Assis devant la table ronde, il semblait extrêmement effrayé, et néanmoins, par moments, une extase incompréhensible pour lui-même s'emparait de son âme. Oh ! comme il avait peur de regarder d'un certain côté, vers le coin d'où le contemplaient fixement deux yeux noirs bien connus ! Mais, en même temps, qu'il était heureux de se retrouver au milieu de cette famille et d'entendre la voix connue, — après ce qu'on lui avait écrit ! « Seigneur, que dira-t-elle maintenant ! » Quant à lui, il n'avait pas encore proféré une parole et il prêtait une oreille fort attentive aux propos d'Eugène Pavlovitch. Rarement ce dernier avait paru plus content et plus en train que ce soir-là. Le prince l'écoutait et pendant longtemps il ne comprit presque rien à ses paroles. À l'exception d'Ivan Fédorovitch qui n'était pas encore revenu de Pétersbourg, toute la famille Épantchine se trouvait là ; le prince Chtch... y était aussi. On s'était réuni sans doute pour aller entendre la musique avant le thé. Bientôt Kolia se montra sur la terrasse. « Ainsi on continue à le recevoir ici », pensa à part soi le prince.

L'habitation des Épantchine était une belle villa qui avait l'aspect d'un chalet suisse. De tous côtés on apercevait des fleurs et de la verdure. Un jardin, petit mais très-bien tenu, entourait la maison. Comme chez le prince, toute la société était assise sur la terrasse, seulement celle-ci était un peu plus grande et offrait un plus joli coup d'œil.

Au moment où arriva Muichkine, la conversation roulait sur un sujet qui semblait déplaire à plusieurs. On pouvait deviner

qu'une discussion assez vive venait d'avoir lieu. Tout le monde aurait préféré parler d'autre chose, mais Eugène Pavlovitch allait toujours son train sans remarquer l'impression produite par son langage. On le vit s'animer encore plus lorsque le prince eut fait son apparition. Élisabeth Prokofievna fronçait le sourcil, quoiqu'elle ne comprît pas tout. Aglaé, assise un peu à l'écart, ne se retira pas ; la jeune fille écoutait et se renfermait dans un silence obstiné.

— Permettez, répliquait avec feu Radomsky, — je ne dis rien contre le libéralisme. Le libéralisme n'est pas un mal, il fait partie intégrante d'un tout qui, sans lui, se dissoudrait, il a le droit d'exister tout aussi bien que le conservatisme le plus moral. Mais j'attaque le libéralisme russe et je répète que, si je l'attaque, c'est parce que le libéral russe n'est pas un libéral russe. Montrez-moi un libéral russe, et je l'embrasserai tout de suite devant vous.

— Si toutefois il consent à vous embrasser, dit Alexandra Ivanovna qui était fort excitée, comme le prouvait la rougeur inaccoutumée de son visage.

« Voilà, pensait Élisabeth Prokofievna, — elle ne fait que manger et dormir, rien ne peut secouer son apathie, et tout d'un coup, une fois par an, cette flegmatique personne s'emballe, que c'est à n'y rien comprendre ! » Le prince crut s'apercevoir que le ton d'Eugène Pavlovitch était loin de plaire à Alexandra Ivanovna ; elle trouvait que le jeune homme traitait trop gaiement un sujet sérieux ; malgré la chaleur qu'il mettait dans ses paroles, il avait l'air de plaisanter.

— Je soutenais tout à l'heure, au moment où vous êtes entré, prince, poursuivit Eugène Pavlovitch, — que chez nous jusqu'à

présent les libéraux se sont exclusivement recrutés dans deux classes absolument distinctes de la nation : les propriétaires de serfs et les séminaristes. Il en est de même de nos socialistes. Tous ceux qui, soit ici, soit à l'étranger, revendiquent ce nom, ne sont, eux aussi, que des libéraux appartenant à la gentilhomme-rie contemporaine du servage. Pourquoi riez-vous ? Je n'aurais qu'à prendre leurs ouvrages et, sans être un critique littéraire, je vous prouverais clair comme le jour que chaque page de leurs livres, de leurs brochures, de leurs mémoires a été écrite par un propriétaire russe de l'ancien temps. Leur colère, leur indignation, leur humour sent le propriétaire et le propriétaire le plus fossile ; leurs extases et leurs larmes peuvent être sincères, mais ce sont des extases et des larmes de hobereaux... ou de séminaristes... Vous voilà encore à rire ? Vous riez aussi, prince ? Vous non plus, vous n'êtes pas de mon avis ?

En effet, les paroles d'Eugène Pavlovitch avaient provoqué une hilarité générale, le prince lui-même souriait.

— Je ne puis pas encore dire si je suis ou non de votre avis, répondit Muichkine qui avait tout à coup cessé de sourire et dont la physionomie effarée ressemblait maintenant à celle d'un écolier pris en faute, — mais je vous assure que je vous écoute avec un plaisir extraordinaire...

Il prononça ces mots d'une voix étranglée, tandis qu'une sueur froide perlait sur son front. C'était la première fois qu'il ouvrait la bouche depuis son arrivée. Il voulut regarder autour de lui, mais il n'osa pas ; Eugène Pavlovitch s'en aperçut et sourit.

— Je vais, messieurs, vous citer un fait, reprit-il avec ce mélange de chaleur et d'enjouement qui faisait soupçonner de l'iro-

nie sous ses paroles les plus convaincues en apparence, — un fait dont j'ai même l'honneur de m'attribuer exclusivement la découverte ; du moins personne, que je sache, n'en a encore rien dit. Dans ce fait se révèle tout le fond du libéralisme russe dont je parle. D'abord, qu'est-ce, d'une façon générale, que le libéralisme, sinon la guerre (juste ou injuste, c'est une autre question) faite à l'ordre de choses existant ? C'est cela, n'est-ce pas ? Eh bien, le fait découvert par moi, c'est que le libéralisme russe n'est pas une attaque à l'ordre de choses établi mais aux choses mêmes, qu'il fait la guerre non aux institutions existantes, mais au pays. Mon libéral en est venu à nier la Russie, c'est-à-dire à haïr et à battre sa mère. Tout événement malheureux pour la Russie le fait rire, s'il ne l'enivre pas de joie. Il déteste les usages nationaux, l'histoire russe, tout. Son excuse, s'il en a une, c'est qu'il ne comprend pas ce qu'il fait, et que sa haine de la Russie lui apparaît comme le libéralisme le plus fécond (oh ! vous rencontrez souvent chez nous des libéraux qui applaudissent les réactionnaires et qui sont peut-être, au fond, sans le savoir eux-mêmes, les conservateurs les plus absurdes, les plus obtus et les plus dangereux). Cette haine de la Russie, certains de nos libéraux, il n'y a pas encore longtemps, la prenaient presque pour le véritable amour de la patrie, et ils se vantaient de voir mieux que les autres en quoi doit consister ce sentiment. Mais maintenant ils y mettent plus de franchise, le mot même de « patriotisme » leur fait honte, ils ont rejeté cette idée comme nuisible et méprisable. C'est là un phénomène dont aucun temps, aucun pays n'a encore fourni d'exemples. Comment donc en expliquer la présence chez nous ? Par la raison que j'ai donnée tout à l'heure, à savoir que le libéral russe n'est pas un libéral russe ; selon moi il n'y a pas d'autre explication possible du fait.

— Je considère tout ce que tu as dit comme une plaisanterie, Eugène Pavlitch, répliqua d'un ton sérieux le prince Chtch...

— Je n'ai pas connu tous les libéraux et je ne me charge pas de les juger, ajouta Alexandra Ivanovna, — mais je vous ai écouté avec indignation : vous avez pris un cas particulier et vous l'avez érigé en règle générale : par conséquent votre accusation est calomnieuse.

— Un cas particulier ? A-ah ! le mot est dit, reprit Eugène Pavlovitch. — Prince, qu'en pensez-vous ? Est-ce, ou non, un cas particulier ?

— Je dois dire aussi que j'ai peu vu et peu fréquenté les libéraux, répondit le prince, — mais il me semble que vous avez peut-être raison en partie, et que ce libéralisme russe dont vous parliez est, dans une certaine mesure, enclin à haïr la Russie elle-même et pas seulement ses institutions. Bien entendu, cela n'est vrai que jusqu'à un certain point... il ne serait pas juste d'étendre ce jugement à tous...

Il était si intimidé qu'il ne put achever sa phrase. Malgré son trouble, il prenait un intérêt extrême à la conversation. Une des particularités caractéristiques du prince était l'attention extraordinairement naïve avec laquelle il écoutait ce qui l'intéressait, comme aussi le sérieux qu'il apportait dans ses réponses quand on le questionnait. Sa physionomie, sa contenance même reflétait la foi candide d'un auditeur qui ne soupçonne pas qu'on se moque de lui. Eugène Pavlovitch, qui jusqu'alors avait souri d'une façon particulière en regardant le prince, fut cette fois si étonné de sa réponse qu'il le considéra d'un air très-sérieux.

— Ainsi... comme vous dites cela pourtant... fit-il, — c'est sérieusement, prince, que vous m'avez répondu ?

— Mais est-ce que vous ne m'avez pas interrogé sérieusement ? répliqua Muichkine surpris.

Tout le monde se mit à rire.

— Défiez-vous de lui, dit Adélaïde, — Eugène Pavlitch a pour habitude de mystifier les gens. Si vous saviez ce qu'il raconte parfois avec le plus grand sérieux !

— À mon avis, c'est une conversation pénible, et il aurait mieux valu ne pas la commencer, observa d'un ton aigre Alexandra, — on voulait aller se promener...

— Eh bien, partons, cria Eugène Pavlovitch ; — mais pour vous prouver que cette fois j'ai parlé très-sérieusement et, surtout, pour le prouver au prince (vous m'avez extrêmement intéressé, prince, et je vous jure que je ne suis pas encore un homme aussi frivole que je dois certainement le paraître, — quoique je sois en effet un homme frivole !), et... si vous le permettez, messieurs, je ferai au prince une dernière question, par curiosité personnelle, ce sera la clôture. Comme par un fait exprès, cette question m'est venue à l'esprit il y a deux heures (vous voyez, prince, je songe aussi parfois à des choses sérieuses) ; je l'ai décidée, mais je serais curieux de connaître l'opinion du prince. Tout à l'heure on a parlé de « cas particulier ». Ces deux petits mots s'entendent très-souvent chez nous. Dernièrement la presse et le public se sont beaucoup occupés de cet épouvantable assassinat de six personnes par ce... jeune homme et de l'étrange discours du défenseur disant, entre autres choses, que, vu sa pauvreté, le coupable devait naturellement avoir l'idée d'assassiner ces six

personnes. Ce n'est pas la phrase textuelle de l'avocat, mais c'en est le sens. À mon avis, en émettant une pensée aussi singulière, le défenseur était profondément convaincu qu'il disait la parole la plus humanitaire, la plus progressiste, la plus libérale qu'on puisse dire à notre époque. Eh bien, qu'en pensez-vous ? cette perversion des idées et des convictions, la possibilité d'une manière de voir aussi remarquablement fausse, est-ce un cas particulier ou général ?

Ce fut une nouvelle explosion d'hilarité.

— Particulier, naturellement, particulier, firent en riant Alexandra et Adélaïde.

— Permets-moi de te rappeler, Eugène Pavlitch, ajouta le prince Chtch..., — que ta plaisanterie est déjà bien usée.

— Quel est votre avis, prince ? poursuivit, sans l'écouter, Radomsky qui avait surpris, attaché sur lui, le regard sérieux du prince Léon Nikolaïévitch. — Que vous en semble ? est-ce un cas particulier, ou général ? C'est pour vous, je l'avoue, que j'ai imaginé cette question.

— Non, ce n'est pas un cas particulier, répondit le prince d'un ton bas mais ferme.

— Voyons, Léon Nikolaïévitch, cria avec une certaine colère le prince Chtch..., — est-ce que vous ne vous apercevez pas que sa question n'est qu'un piège et qu'il veut tout simplement vous faire aller ?

Muichkine rougit.

— Je pensais qu'Eugène Pavlitch parlait sérieusement, dit-il en baissant les yeux.

— Cher prince, continua le prince Chtch... — mais rappelez-vous la conversation que nous avons eue ensemble il y a trois mois ; nous parlions justement du grand nombre d'avocats distingués que compte notre jeune barreau depuis la réforme de l'organisation judiciaire, nous citions les sages verdicts rendus par notre jury. Combien vous-même étiez heureux d'un pareil état de choses et quel plaisir me causait votre joie !... Nous disions qu'il y avait là matière à une légitime fierté... Cette maladroite défense, cet argument étrange n'est sans doute qu'un accident, une exception qui fait tache parmi des milliers d'exemples contraires.

Le prince Léon Nikolaïévitch réfléchit un moment, mais ce fut de l'air le plus convaincu, bien qu'à voix basse et même avec une sorte de timidité, qu'il répondit :

— Je voulais seulement dire que la perversion des idées (pour employer l'expression d'Eugène Pavlitch) se rencontre fort souvent ; c'est malheureusement un cas beaucoup plus général que particulier. Si cette perversion était moins répandue, on ne verrait peut-être pas de crimes impossibles comme ces...

— Des crimes impossibles ? Mais je vous assure que des crimes tout pareils, et peut-être plus épouvantables encore, ont eu lieu aussi autrefois, qu'il y en a toujours eu, non-seulement chez nous mais partout, et que, selon moi, ils ne disparaîtront pas d'ici à très-longtemps. Seulement autrefois il y avait chez nous moins de publicité, maintenant l'opinion s'occupe de ces criminels, tout le monde commente par la parole ou par la plume

leurs faits et gestes, c'est pourquoi ils semblent constituer un phénomène nouveau dans la société. Voilà où gît votre erreur, prince, et elle est extrêmement naïve, je vous l'assure, observa avec un sourire moqueur le prince Chtch...

— Je sais bien moi-même qu'il s'est commis autrefois beaucoup de crimes et d'aussi épouvantables ; dernièrement encore j'ai visité des prisons, et j'ai eu l'occasion de faire connaissance avec divers détenus, tant prévenus que condamnés. Il y a même des criminels plus effroyables que celui-là, des gens qui ont assassiné jusqu'à dix personnes et qui ne s'en repentent nullement. Mais voici ce que j'ai remarqué dans mes rapports avec ces scélérats : l'assassin le plus endurci, le plus inaccessible au remords, sait néanmoins qu'il est un criminel, c'est-à-dire qu'il croit, en conscience, avoir mal agi, lors même qu'il n'éprouve aucun repentir de ses actes. C'est ainsi qu'ils sont tous, tandis que ceux dont a parlé Eugène Pavlitch, ne veulent même pas se croire coupables ; en eux-mêmes ils estiment qu'ils étaient dans leur droit et... qu'ils ont bien fait ; du moins telle est à peu près leur conviction. Eh bien, cela fait, à mon avis, une différence terrible. Et notez que tous sont des jeunes gens, c'est-à-dire qu'ils sont dans l'âge où la perversion des idées s'opère le plus facilement.

Le prince Chtch... avait cessé de rire et il écoutait Muichkine avec étonnement. Alexandra Ivanovna qui depuis longtemps voulait faire une observation gardait le silence et semblait avoir un motif particulier pour se taire. Eugène Pavlovitch décidément surpris considérait le prince sans que cette fois son visage eût aucune expression moqueuse.

— Mais pourquoi le regardez-vous d'un air si ébahi, monsieur ? demanda brusquement Élisabeth Prokofievna, —

vous le croyiez plus bête que vous, n'est-ce pas ? vous pensiez qu'il était incapable de raisonner ?

— Non, ce n'est pas là ce qui m'étonne, dit Eugène Pavlovitch, — seulement, prince, comment (excusez ma question), si vous voyez et remarquez si bien cela, comment donc se fait-il (encore une fois pardonnez-moi) que dans cette étrange affaire... celle qui a eu lieu ces jours derniers... l'affaire de Bourdovsky, si je ne me trompe... comment se fait-il que vous n'ayez pas remarqué cette même perversion des idées et des convictions morales ? C'est exactement la même ! Il m'a semblé alors que vous ne vous en aperceviez pas du tout ?

— Eh bien, voilà, batutchka, reprit en s'échauffant la générale, — nous autres nous avons tous remarqué cela et nous sommes ici à nous vanter devant lui de notre pénétration, mais aujourd'hui il a reçu une lettre de l'un d'eux, du principal, celui qui a le visage bourgeonné, tu te le rappelles, Alexandra ? Cet homme, dans sa lettre, lui demande pardon, — à sa manière, bien entendu ; il déclare qu'il a rompu avec le camarade qui l'excitait alors, — tu te souviens, Alexandra ? — et que maintenant il croit plutôt le prince. Eh bien, nous autres, nous n'avons pas encore reçu une pareille lettre, cela devrait nous apprendre à ne pas lever le nez si haut devant lui.

— Et Hippolyte est aussi venu demeurer à la campagne avec nous ! cria Kolia.

— Comment ? Il est déjà ici ? demanda le prince alarmé.

— Il est arrivé au moment où vous veniez de partir avec Élisabeth Prokofievna ; c'est moi qui l'ai amené.

— Eh bien, je parie, fit avec une colère subite Élisabeth Prokofievna oubliant soudain qu'elle avait pris un instant auparavant la défense du prince, — je parie qu'il est allé hier trouver ce méchant garçon dans son grenier, qu'il lui a demandé pardon à genoux et l'a supplié de se transporter ici. Tu as été le voir hier ? Voyons, toi-même tu l'avouais tantôt. Y as-tu été, oui ou non ? T'es-tu mis à ses genoux ?

— Pas du tout, cria Kolia, — c'est tout le contraire : hier Hippolyte a pris la main du prince et l'a baisée à deux reprises, j'en ai moi-même été témoin, à cela s'est bornée toute l'explication, sauf que le prince lui a dit simplement qu'il serait mieux à la campagne ; Hippolyte a aussitôt répondu qu'il s'y rendrait dès que son état le lui permettrait.

— Vous avez tort, Kolia... balbutia le prince en se levant et en prenant son chapeau, — pourquoi racontez-vous cela ? je...

— Où vas-tu ? demanda Élisabeth Prokofievna.

— Ne vous dérangez pas, prince, poursuivit avec feu Kolia, — n'allez pas l'agiter par votre présence, en ce moment il se repose de la fatigue du voyage ; il est très-content, et, vous savez, prince, à mon avis, vous feriez mieux de ne pas le voir maintenant ; attendez même jusqu'à demain, autrement il se troublera encore. Ce matin, il m'a dit que depuis six mois il ne s'était pas senti aussi bien portant, ni aussi fort ; il tousse même trois fois moins.

Le prince s'aperçut qu'Aglaé avait brusquement quitté sa place et s'était approchée de la table. Il n'osait pas lever les yeux sur elle, mais il sentait dans tout son être qu'en ce moment elle le regardait, et peut-être d'un air menaçant, qu'il y avait à coup sûr de

l'indignation dans les yeux noirs de la jeune fille et de la rougeur sur son visage.

— Mais il me semble, Nicolas Ardalionovitch, que vous avez mal fait de l'amener à Pavlovsk, si c'est ce garçon phtisique qui l'autre jour pleurait et nous invitait à son enterrement, observa Eugène Pavlovitch ; — il a parlé alors avec tant d'éloquence du mur voisin de sa maison que certainement il en aura la nostalgie, vous pouvez en être sûr.

— C'est très-juste : il se brouillera avec toi, te fera une scène et s'en ira, — voilà ce qui t'attend !

Et oubliant que tout le monde s'était déjà levé pour aller à la promenade, Élisabeth Prokofievna attira à elle, par un mouvement plein de dignité, la corbeille où se trouvait son ouvrage.

— Je me rappelle qu'il a fait beaucoup de phrases sur ce mur, reprit Eugène Pavlovitch, — sans ce mur il ne pourra pas mourir éloquentement, et il tient fort à cela.

— Eh bien, quoi ? murmura le prince. — Si vous ne voulez pas lui pardonner, il mourra sans votre pardon... C'est pour les arbres qu'il s'est maintenant transporté ici.

— Oh ! en ce qui me concerne, je lui pardonne tout ; vous pouvez le lui dire.

— Ce n'est pas ainsi qu'il faut comprendre cela, répondit le prince à voix basse et comme avec répugnance, tandis qu'il tenait toujours ses yeux fixés à terre, — il faut que vous consentiez aussi à recevoir son pardon.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? Quel tort me suis-je donné envers lui ?

— Si vous ne le comprenez pas, en ce cas... mais vous le comprenez ; il voulait alors... vous bénir tous et recevoir votre bénédiction, voilà tout...

Le prince Chtch... échangea un regard avec une des personnes présentes, puis, d'un ton qui exprimait une certaine inquiétude :

— Cher prince, se hâta-t-il de dire, — le paradis sur la terre ne s'obtient pas facilement, et vous paraissez vous faire quelque illusion à ce sujet ; le paradis est une chose difficile, prince, beaucoup plus difficile que ne le croit votre excellent cœur. Nous ferons mieux d'en rester là, autrement il y aura encore de la confusion pour tout le monde, et alors...

— Allons entendre la musique, décida d'un ton roide Élisabeth Prokofievna, et elle se leva avec colère.

Tous firent comme elle.

III • Chapitre 2

Le prince s'approcha tout à coup de Radomsky.

— Eugène Pavlitch, dit-il avec une chaleur étrange en lui saisissant la main, — soyez sûr que je vous considère, malgré tout, comme l'homme le plus noble et le meilleur ; soyez-en persuadé...

L'étonnement d'Eugène Pavlovitch fut tel qu'il recula d'un pas. Durant un instant il lutta contre une violente envie de rire, mais, en examinant mieux le prince, il remarqua que celui-ci ne paraissait pas avoir conscience de ses actes, ou, du moins, se trouvait dans un état particulier.

— Je parie, prince, s'écria-t-il, — que vous ne vouliez pas du tout me dire cela, ni même peut-être m'adresser la parole... Mais qu'avez-vous ? Ne vous sentez-vous pas mal ?

— Peut-être, c'est fort possible, et vous avez très-finement observé que je ne voulais peut-être pas vous parler !

En prononçant ces mots, le prince avait sur les lèvres un sourire étrange et même ridicule, mais soudain il poursuivit avec véhémence :

— Ne me rappelez pas la conduite que j'ai tenue avant-hier ! J'en suis profondément honteux... Je sais que je suis coupable...

— Mais... mais quel crime si affreux avez-vous donc commis ?

— Je vois que vous en êtes peut-être plus honteux pour moi que personne, Eugène Pavlovitch ; vous rougissez, c'est la marque d'un excellent cœur. Je vais partir tout de suite, soyez-en sûr.

— Mais qu'est-ce qu'il a ? C'est ainsi que commencent ses accès, n'est-ce pas ? demanda à Kolia la générale effrayée.

— Ne faites pas attention, Élisabeth Prokofievna, je n'ai pas d'accès ; je vais m'en aller tout de suite. Je sais que je... suis disgracié de la nature. Pendant vingt-quatre ans j'ai été malade : depuis ma naissance jusqu'à ma vingt-quatrième année. Prenez

donc encore cela comme le fait d'un malade. Je vais partir tout de suite, tout de suite, soyez-en sûrs. Je ne rougis pas, — car il serait étrange de rougir de cela, n'est-il pas vrai ? — mais je suis de trop dans la société... Ce n'est pas l'amour-propre qui me fait parler ainsi... J'ai beaucoup réfléchi durant ces trois jours et j'ai jugé que je devais à la première occasion vous dire franchement et noblement les choses. Il y a des idées, des idées élevées dont il ne m'est pas permis de parler parce que je fais nécessairement rire tout le monde ; le prince Chtch... me l'a rappelé tout à l'heure... Je n'ai ni le geste convenable, ni le sentiment de la mesure ; mon langage ne répond pas à ma pensée, de sorte qu'en me faisant l'organe de ces idées je les ridiculise. Aussi je n'ai pas le droit... de plus je suis soupçonneux, je... je suis convaincu qu'on ne peut m'offenser dans cette maison et qu'on m'aime plus que je ne le mérite, mais je sais (voyez-vous, je sais de la façon la plus positive) qu'une maladie de vingt-quatre ans a dû forcément laisser des traces, et qu'il est impossible de ne pas rire de moi... quelquefois... n'est-ce pas ?

Il promena ses regards autour de lui, ayant l'air d'attendre une réponse. Ses auditeurs, péniblement surpris, ne savaient que penser de ce langage imprévu, maladif, et que rien ne semblait motiver. Mais la brusque sortie du prince donna lieu à un épisode étrange.

— Pourquoi dites-vous cela ici ? cria tout à coup Aglaé : — pourquoi leur dites-vous cela ? À eux ! à eux !

La jeune fille paraissait indignée au plus haut point : ses yeux lançaient des flammes. Le prince resta muet devant elle, et soudain pâlit.

— Ici il n’y a personne qui mérite de telles paroles ! éclata Aglaé, — ici pas un ne vaut votre petit doigt, pas un n’a ni votre esprit ni votre cœur ! Vous êtes plus honnête que tous, plus noble que tous, meilleur que tous, plus intelligent que tous ! Ici il n’y a que des gens indignes de ramasser le mouchoir que vous venez de laisser tomber... Pourquoi donc vous humiliez-vous et vous mettez-vous au-dessous de tous ? Pourquoi avez-vous tout détruit en vous, pourquoi n’avez-vous pas d’orgueil ?

— Seigneur, pouvait-on s’attendre à cela ? fit Élisabeth Prokofievna en frappant ses mains l’une contre l’autre.

— Le chevalier pauvre ! Hurrah ! cria Kolia enthousiasmé.

— Taisez-vous !... Comment ose-t-on m’offenser ici dans votre maison ? dit violemment à sa mère Aglaé qui était déjà dans cet état hystérique où l’on ne calcule plus la portée de ses paroles. — Pourquoi tous, tous jusqu’au dernier me persécutent-ils ? Pourquoi depuis trois jours, prince, tous ne cessent-ils de me faire la guerre à votre sujet ? Pour rien au monde je ne vous épouserai ! Sachez qu’à aucun prix je ne deviendrai votre femme ! Sachez cela ! Est-ce qu’on peut épouser un homme aussi ridicule que vous ? Regardez-vous maintenant dans une glace et voyez comme vous êtes en ce moment !... Pourquoi, pourquoi me taquine-t-on en me répétant sans relâche que je vais vous épouser ? Vous devez le savoir ? Vous êtes d’intelligence avec eux !

— Personne ne l’a jamais taquinée ! murmura Adélaïde inquiète.

— On n’y a jamais pensé, personne n’a parlé de cela ! s’écria Alexandra Ivanovna.

— Qui est-ce qui l’a taquinée ? Quand l’a-t-on taquinée ? Qui a pu lui dire cela ? Est-ce qu’elle a le délire ? demanda en s’adressant à tout le monde Élisabeth Prokofievna tremblante de colère.

— Tous l’ont dit, tous jusqu’au dernier ne cessent de me corner cela aux oreilles depuis trois jours ! Jamais, jamais je ne me marierai avec lui !

Après avoir proféré cette exclamation, Aglaé fondit en larmes. Elle cacha son visage avec son mouchoir et se laissa tomber sur une chaise. — Mais il ne t’a pas encore dem...

— Je ne vous ai pas demandée en mariage, Aglaé Ivanovna, s’échappa à dire le prince.

— Quo-oi ? Qu’est-ce que c’est ? fit d’une voix traînante Élisabeth Prokofievna surprise, indignée, épouvantée.

Elle ne voulait pas en croire ses oreilles.

— J’ai voulu dire... j’ai voulu dire, reprit en tremblant le prince, — je voulais seulement déclarer à Aglaé Ivanovna... avoir l’honneur d’expliquer, que je n’avais nullement l’intention... d’avoir l’honneur de demander sa main... en aucun temps même... Ici je ne suis coupable de rien ; je vous assure, Aglaé Ivanovna, que ce n’est pas ma faute ! Jamais je n’ai voulu cela, jamais cette idée ne m’est venue et ne me viendra, vous le verrez vous-même : vous pouvez en être sûre ! Quelque méchant homme m’aura calomnié auprès de vous ! Soyez tranquille !

En prononçant ces mots, il s’était approché d’Aglaé. Elle ôta le mouchoir qui couvrait son visage, regarda rapidement le prince dont la contenance était celle d’un homme profondément effrayé, se rappela les paroles qu’il venait de lui adresser et tout d’un

coup partit d'un franc éclat de rire. La contagion de cette hilarité gagna d'abord Adélaïde : après avoir aussi jeté les yeux sur le prince, la jeune fille s'élança vers sa sœur, l'embrassa, et, à son tour, se mit à rire non moins gaiement qu'Aglaé. En les regardant, Muichkine lui-même sourit et répéta d'un ton joyeux :

— Allons, Dieu soit loué. Dieu soit loué !

Cette fois Alexandra n'y put tenir et s'esclaffa comme ses sœurs. Il semblait que le rire des trois jeunes filles ne dût pas avoir de fin.

— Eh bien, elles sont folles ! grommela Élisabeth Prokofievna :
— elles vous effrayent, et l'instant d'après...

Mais déjà tout le monde riait : et le prince Chtch..., et Eugène Pavlovitch, et Kolia, et le prince Léon Nikolaïévitch lui-même.

— Allons nous promener, partons ! cria Adélaïde : — tous ensemble, et que le prince vienne avec nous ; vous n'avez pas de raison pour nous fausser compagnie, cher homme ! Il est bien gentil, n'est-ce pas, Aglaé ? N'est-ce pas, maman ? Et puis il faut absolument que je l'embrasse pour... pour son explication de tout à l'heure avec Aglaé. Maman, chère, vous me permettez de l'embrasser ? Aglaé ! permets-moi d'embrasser ton prince !

Sur ce, elle s'approcha vivement de Muichkine et le baisa au front. Il lui saisit la main, la serra presque à faire crier la jeune fille et contempla celle-ci avec une joie infinie ; ensuite par un mouvement rapide il porta cette main à ses lèvres et la baisa trois fois.

— Partons donc ! fit Aglaé. — Prince, vous serez mon cavalier. Cela se peut, maman ? Un cavalier qui ne veut pas de moi ? Vous

avez, n'est-ce pas, refusé définitivement ma main, prince ? Mais ce n'est pas ainsi qu'on donne le bras à une dame, est-ce que vous ne savez pas comment on fait ? Là, c'est bien, partons, nous ouvrirons la marche, voulez-vous que nous marchions en avant de tous, tête à tête ?

Elle parlait sans discontinuer, riant encore par saccades.

— Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! répéta Élisabeth Prokofievna qui ne savait pas elle-même de quoi elle se réjouissait.

« Ce sont des gens excessivement étranges ! » pensait le prince Chtch..., peut-être pour la centième fois depuis qu'il connaissait les Épantchine, mais... ces gens étranges lui plaisaient. À l'égard du prince Léon Nikolaïévitch, nous n'oserions affirmer qu'il éprouvât le même sentiment ; Chtch... était un peu sombre et paraissait préoccupé lorsqu'on partit pour la promenade.

Eugène Pavlovitch semblait de très-bonne humeur ; pendant toute la route, jusqu'au Waux-Hall, il causa de la façon la plus enjouée avec Alexandra et Adélaïde ; elles riaient si complaisamment de ses bons mots qu'il finit par soupçonner que peut-être elles ne l'écoutaient pas du tout. Cette pensée, sans qu'il s'expliquât pourquoi, le fit soudain rire lui-même de très-bon cœur (tel était son caractère !). Les deux jeunes filles, très-gaies, du reste, avaient toujours les yeux fixés sur Aglaé et le prince qui marchaient en avant d'elles. Évidemment, la manière d'être de leur cadette les intriguait fort. Le prince Chtch..., peut-être pour changer le cours des idées de la générale, s'ingéniait à lui parler de choses indifférentes, mais il ne réussissait qu'à l'ennuyer énormément. Élisabeth Prokofievna paraissait toute déroutée ; elle

répondait de travers, et parfois même laissait les questions sans réponse. Aglaé Ivanovna posa encore plus d'une énigme durant cette soirée. La dernière fut réservée au prince seul. Quand ils se trouvèrent à cent pas de la maison, la jeune fille s'adressant à demi-voix à son cavalier qui ne soufflait mot, lui dit rapidement :

— Regardez à droite.

Il tourna les yeux dans la direction indiquée.

— Regardez plus attentivement. Voyez-vous ce petit banc, dans le parc, là où sont ces trois grands arbres... un banc vert ?

Le prince répondit qu'il le voyait.

— Est-ce que ce site vous plaît ? Parfois, à sept heures du matin, lorsque tout le monde dort encore, je vais là m'asseoir seule.

Le prince balbutia que l'endroit était ravissant.

— Maintenant laissez-moi, je ne veux plus marcher bras dessus bras dessous avec vous. Ou plutôt, donnez-moi toujours le bras, mais ne me dites pas un mot. Je ne veux pas être troublée dans mes réflexions...

Cette injonction, en tout cas, était superflue : pour garder le silence pendant toute la promenade, le prince n'avait certes pas besoin qu'on le lui ordonnât. Son cœur s'était mis à battre avec violence quand Aglaé avait parlé du banc. Au bout d'une minute, il eut honte de l'idée absurde qui lui était venue à l'esprit...

Les jours ouvrables, comme on sait, le Waux-Hall de Pavlovsk est mieux fréquenté que les jours fériés où Pétersbourg lui envoie des visiteurs « de toute espèce ». Pour n'être pas endimanché, le public ne laisse pas d'être élégant. Il est reçu d'aller entendre la

musique. L'orchestre tient peut-être le premier rang parmi tous ceux de ce genre, et il joue des choses nouvelles. Les lois du décorum sont strictement observées, bien qu'on soit là un peu comme en famille. Parmi les gens en villégiature à Pavlovsk, beaucoup vont au Waux-Hall pour y rencontrer leurs connaissances, il en est toutefois qui n'y sont attirés que par la musique. Les scandales sont extrêmement rares, quoiqu'il s'en produise pourtant, même pendant la semaine. Mais il est impossible d'empêcher cela.

Cette fois, la soirée était charmante, et il y avait assez de monde. Toutes les places autour de l'orchestre étant occupées, notre société s'assit un peu à l'écart, à gauche, tout près d'une sortie. La foule, la musique procurèrent quelque distraction à Élisabeth Prokofievna et à ses filles : elles échangeaient des coups d'œil avec diverses personnes de leur connaissance, ou leur adressaient de loin des saluts aimables ; elles examinaient les toilettes, notaient certaines étrangetés et s'en entretenaient avec un sourire moqueur. Eugène Pavlovitch saluait aussi très-souvent. Plusieurs remarquèrent Aglaé et le prince qui étaient encore ensemble. Bientôt les dames Épantchine virent s'approcher d'elles quelques jeunes gens qu'elles connaissaient ; deux ou trois restèrent pour faire un bout de conversation ; tous étaient des amis d'Eugène Pavlovitch. Parmi eux se trouvait un jeune officier très-bien de sa personne, très-gai, très-causeur ; il s'empressa d'adresser la parole à Aglaé et ne négligea rien pour captiver l'attention de la jeune fille, qui lui donna la réplique avec beaucoup d'amabilité et d'enjouement. Eugène Pavlovitch demanda au prince la permission de lui présenter cet ami ; Muichkine comprit à peine ce qu'on lui voulait, néanmoins la présentation eut lieu ; les deux hommes se saluèrent et se tendirent la main. L'ami de

Radomsky fit une question au prince, mais ce dernier n'y répondit pas ou mâchonna quelques mots d'une façon si étrange que l'officier l'examina fort attentivement ; il regarda ensuite Eugène Pavlovitch et comprit aussitôt pourquoi celui-ci avait imaginé de les présenter l'un à l'autre. Le jeune homme sourit légèrement et se remit à causer avec Aglaé. Seul, Eugène Pavlovitch remarqua qu'elle avait rougi pendant cette courte scène.

Le prince ne s'apercevait même pas que d'autres conversaient avec Aglaé et se mettaient en frais de galanterie pour elle ; bien plus, par moments il semblait oublier que lui-même était assis à côté de la jeune fille. Parfois, il avait envie de s'en aller quelque part, de disparaître définitivement ; un lieu sombre, désert, ne lui aurait pas déplu, s'il avait pu trouver là une retraite ignorée de tout le monde, et y demeurer seul avec ses pensées. Ou, du moins, il aurait voulu être chez lui, sur sa terrasse, mais sans avoir personne à ses côtés, ni Lébédèff, ni les enfants ; volontiers, il aurait passé trente-six heures couché sur son divan, le visage enfoui dans un coussin. Par instants aussi il rêvait aux montagnes, notamment à certain sommet, son lieu de promenade favori quand il était en Suisse : de cette cime, il voyait au-dessous de lui les nuages blancs, le village, les ruines d'un vieux château, la cascade semblable à un fil blanc à peine visible. Oh ! combien il aurait voulu maintenant se retrouver là et penser à une chose, — oh ! toute sa vie à cela seulement, dût-il vivre mille années ! Ici, peu lui importait qu'on l'oubliât complètement. Cela serait préférable, et même il aurait mieux valu qu'on ne l'eût jamais connu, et que toute cette vision n'eût été qu'un rêve. D'ailleurs, n'en était-ce pas un ? Parfois il se mettait brusquement à considérer Aglaé et ne la quittait pas des yeux durant cinq minutes, mais son regard était étrange : on aurait dit qu'il contemplait la jeune fille

comme un objet situé à deux verstes de lui, ou comme un portrait et non une personne réelle.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, prince ? demanda-t-elle soudain, cessant de causer et de rire avec son entourage. — J'ai peur de vous ; il me semble toujours que vous voulez étendre le bras et toucher du doigt mon visage pour en constater la réalité. N'est-ce pas, Eugène Pavlitch, qu'on dirait cela à le voir ?

Le prince parut surpris qu'on lui adressât la parole, il écouta, essaya de comprendre et peut-être n'y réussit pas très-bien, car il ne répondit pas. Mais voyant qu'Aglaé et les autres riaient, il ouvrit tout à coup la bouche et se mit lui-même à rire. À cette vue, l'hilarité redoubla autour de lui ; l'officier, qui devait être un homme fort gai, se tordit. Soudain Aglaé irritée murmura en aparté :

— Idiot !

— Seigneur ! Mais est-il possible qu'elle aime un pareil... se peut-il donc qu'elle soit tout à fait folle ! grommela en grinçant des dents Élisabeth Prokofievna.

Alexandra se pencha à l'oreille de sa mère.

— C'est une plaisanterie. C'est la même plaisanterie que l'autre jour avec le « chevalier pauvre », rien de plus, assura la jeune fille. — Elle a encore voulu lui faire une charge aujourd'hui. Seulement elle est allée trop loin ; il faut mettre fin à cela, maman ! Tantôt elle a joué une comédie pour nous faire peur...

— C'est encore bien heureux qu'elle se soit attaquée à un pareil idiot, répondit à voix basse la générale, à qui, d'ailleurs, les paroles de sa fille avaient apporté quelque soulagement.

Cependant le prince entendit qu'on le traitait d'idiot ; il tressaillit, non à cause de cette épithète (il l'oublia immédiatement), mais parce que, non loin de l'endroit où il était assis, il venait d'apercevoir dans la foule un visage pâle, avec des cheveux bruns et crépus, avec un sourire et un regard qu'il connaissait bien. Cette vision n'eut que la durée d'un éclair. Ce pouvait n'être qu'une imagination. Le prince distingua seulement un sourire grimaçant, deux yeux, et une prétentieuse cravate verte. Où avait passé le monsieur à qui appartenait cette cravate ? S'était-il perdu dans la foule ou glissé dans le Waux-Hall ? Muichkine n'aurait pas pu le dire.

Mais, au bout d'une minute, il commença à jeter des regards inquiets autour de lui ; cette première apparition en présageait peut-être une seconde. Comment n'avait-il pas songé à la possibilité de certaine rencontre quand on était parti pour le Waux-Hall ? À vrai dire, il s'y était rendu sans savoir où il allait, tant il était troublé en sortant de la villa. S'il avait été plus en état de faire des observations, il aurait remarqué depuis un quart d'heure l'inquiétude d'Aglaé qui, de temps à autre, parcourait des yeux la foule, comme pour y chercher quelque chose. À mesure que l'agitation du prince devenait plus visible, celle de la jeune fille se manifestait davantage aussi. Ce qu'ils attendaient avec cette anxiété ne tarda pas à se produire.

Nous avons dit que le prince et toute la société des Épantchine avaient pris place auprès d'une sortie, à gauche ; tout à coup déboucha par cette issue un groupe composé d'au moins dix personnes. En avant marchaient trois dames ; deux d'entre elles étaient d'une beauté remarquable et il n'y avait pas à s'étonner qu'elles traînaient tant d'adorateurs à leur suite. Mais hommes

et femmes tranchaient singulièrement sur le reste du public. Presque tout le monde les remarqua aussitôt, toutefois la plupart feignirent de ne pas les apercevoir ; seuls certains jeunes gens sourirent à leur vue et se dirent quelques mots à demi-voix. Vainement on aurait voulu ignorer la présence des nouveaux venus ; ils parlaient trop bruyamment pour ne pas attirer l'attention. Il était à supposer que parmi eux se trouvaient des hommes ivres. Si plusieurs des individus composant ce groupe étaient vêtus avec élégance, d'autres avaient des vêtements fort hétéroclites et des visages étrangement enflammés. Il y avait là des militaires et aussi des gens qui n'étaient plus jeunes ; quelques-uns de ces messieurs, mis comme de véritables dandies, avaient des bagues et des boutons de manchettes superbes, des cheveux et des favoris d'un noir de jais, leur physionomie respirait la morgue, mais c'étaient de ces êtres que, dans le monde, on évite comme la peste. Parmi nos réunions suburbaines, il en est sans doute qui brillent par la respectabilité et qui ont une réputation de bon ton parfaitement justifiée ; mais l'homme le plus circonspect ne peut pas répondre qu'à un moment donné une brique ne se détachera pas de la maison voisine pour lui tomber sur la tête. Cette brique allait maintenant tomber sur le public comme il faut, qui était en train d'écouter la musique.

Pour se rendre du Waux-Hall à la petite place où est installé l'orchestre, il faut descendre trois marches. Arrivée près de cet escalier, la bande s'arrêta ; tandis que les autres hésitaient à pousser plus avant, une des femmes se mit en devoir de descendre ; dans son entourage deux hommes seuls osèrent la suivre. L'un était un monsieur entre deux âges, qui avait l'air assez modeste ; son extérieur était convenable sous tous les rapports, mais il paraissait être de ces gens qui ne connaissent ja-

mais personne et que personne ne connaît. L'autre fidèle était tout déguenillé et avait une mine fort équivoque. À l'exception de ces deux-là, nul n'accompagna la dame excentrique ; néanmoins elle descendit les marches sans même jeter un regard derrière elle : qu'on la suivit ou non, cela semblait lui être parfaitement égal. Comme tout à l'heure, elle riait et parlait bruyamment. Sa toilette était fort riche, mais d'une élégance un peu trop tapageuse. Elle passa devant l'orchestre, se dirigeant vers l'autre côté de la place où une calèche attendait au bord du chemin.

Il y avait déjà plus de trois mois que le prince ne l'avait vue. Depuis son arrivée à Pétersbourg, il se proposait chaque jour de lui faire visite ; mais, peut-être, un secret pressentiment l'en empêchait. Du moins, il ne pouvait deviner ce qu'il éprouverait en se retrouvant avec elle, et parfois il essayait, non sans appréhension, de se le représenter. Une seule chose était claire pour lui, c'est que cette rencontre serait pénible. Plusieurs fois durant ces six mois il s'était rappelé ce qu'il avait ressenti tout d'abord, non pas même en présence de cette femme, mais devant son portrait, et cette impression, il s'en souvenait, avait été très-douloureuse. Le mois qu'il avait passé en province dans des rapports presque journaliers avec Nastasia Philippovna avait été rempli pour lui de tels tourments, que parfois même le prince aurait voulu oublier tout à fait ce temps-là. Il y avait toujours eu dans le visage de cette femme quelque chose de déchirant pour Muichkine : en causant avec Parfène Séménitch, il avait traduit cette sensation par les mots de « compassion infinie », et c'était la vérité : rien qu'à voir le portrait de Nastasia Philippovna, il avait eu le cœur pris d'une pitié allant jusqu'à la souffrance. Cette sympathie douloureuse, poignante, persistait maintenant encore ; elle était même plus forte qu'autrefois. Pourtant, dans les paroles qu'il

avait dites à Rogojine, le prince constatait une lacune : maintenant seulement, dans cette minute où Nastasia Philippovna apparaissait à l'improviste devant lui, il comprenait, peut-être par une intuition immédiate, qu'il n'avait pas tout dit à Rogojine. Il aurait dû ajouter qu'à la compassion se joignait l'effroi ; oui, l'effroi ! À présent, dans cette minute, il le ressentait pleinement ; il était convaincu, positivement convaincu, pour certaines raisons à lui connues, que Nastasia Philippovna était folle. Supposez que, aimant une femme plus que tout au monde, ou pressentant la possibilité de cet amour, vous la voyiez soudain couverte de chaînes, derrière une grille de fer, sous le bâton d'un surveillant, — vous aurez une idée des sensations qui agitaient le prince en ce moment.

Aglaé l'examina, puis d'une voix basse et rapide :

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle en le tirant naïvement par le bras.

Le prince tourna la tête vers elle, la regarda et vit alors dans ses yeux noirs une flamme incompréhensible pour lui, il essaya de sourire à Aglaé, mais tout à coup, comme s'il eût soudain oublié la présence de la jeune fille, il reporta ses yeux à droite vers l'extraordinaire vision qui depuis un moment le fascinait. Au même instant Nastasia Philippovna passa devant les chaises occupées par les demoiselles. Eugène Pavlovitch continuait à parler avec beaucoup de volubilité et d'entrain : il racontait à Alexandra Ivanovna quelque chose qui devait être fort drôle. Le prince se rappela plus tard qu'Aglaé dit soudain à demi-voix : « Quelle... »

Elle n'acheva point sa phrase, mais le mot qu'elle venait de prononcer était suffisant. Nastasia Philippovna qui marchait sans

avoir l'air de faire attention à personne se tourna brusquement du côté des Épantchine et alors seulement parut remarquer la présence d'Eugène Pavlovitch.

— B-bah ! Mais le voilà ! s'écria-t-elle en s'arrêtant tout à coup : — l'autre jour on a eu beau lui envoyer un tas de courriers, pas moyen de le dénicher ; et aujourd'hui on le trouve là où on ne se serait pas attendu à le voir... Je te croyais là-bas... chez ton oncle !

Eugène Pavlovitch rougit ; il lança à Nastasia Philippovna un regard plein de rage, mais aussitôt après détourna les yeux.

— Quoi ? Est-ce que tu ne le sais pas ? Il ne sait rien encore, figurez-vous ! Il s'est tué ! Ce matin ton oncle s'est brûlé la cervelle ! Je ne l'ai appris que tantôt, à deux heures, mais maintenant la moitié de la ville le sait ; suivant les uns, le déficit qu'il laisse serait de trois cent cinquante mille roubles, mais d'autres parlent de cinq cent mille. Et moi j'avais toujours compté qu'après lui tu hériterais encore d'une fortune ; il a tout mangé. C'était un vieux libertin... Allons, adieu, bonne chance ! Ainsi, tu ne vas pas en voyage ? Tout de même tu as eu bon nez de quitter le service avant cette affaire ! Mais ce n'est pas possible, tu savais cela, tu l'avais déjà appris, peut-être le savais-tu depuis hier...

En s'affichant ainsi comme la maîtresse d'un homme qui n'avait jamais été son amant, Nastasia Philippovna avait certainement un but ; à présent la chose ne pouvait plus faire doute. Néanmoins Eugène Pavlovitch ne voulait d'abord répondre à cette nouvelle avanie que par le mépris. Mais les paroles de la jeune femme furent pour lui un coup de foudre. Lorsqu'elle lui eut appris que son oncle était mort, il devint pâle comme un

mouchoir et se tourna vers sa persécutrice. En ce moment la générale se leva avec vivacité et se retira précipitamment, accompagnée de tout son monde. Seuls, le prince Léon Nikolaïévitch et Eugène Pavlovitch ne se décidèrent pas à s'en aller tout de suite : le premier semblait irrésolu, le second n'avait pas encore recouvré sa présence d'esprit. Mais avant que les Épantchine eussent fait vingt pas, se produisit un scandale terrible.

L'officier qui causait tout à l'heure avec Aglaé et qui se trouvait être un intime d'Eugène Pavlovitch était indigné au plus haut degré :

— Ici, il faut tout bonnement user de la cravache, sans cela on ne viendra jamais à bout de cette créature ! dit-il d'une voix assez forte. (Apparemment il avait déjà reçu les confidences d'Eugène Pavlovitch.)

Nastasia Philippovna se tourna aussitôt vers lui, les yeux flamboyants de colère. À deux pas d'elle se trouvait un jeune homme qu'elle ne connaissait pas du tout et qui tenait à la main une mince canne de jonc. Elle la lui arracha et de toute sa force en cingla le visage de son insulteur. Tout cela fut l'affaire d'un instant... Hors de lui, l'officier se rua sur la jeune femme qui n'avait plus alors autour d'elle aucun de ses gardes du corps ; le monsieur entre deux âges avait déjà réussi à s'éclipser complètement, l'autre s'était écarté et riait de tout son cœur. Au bout d'une minute sans doute la police serait intervenue, trop tard toutefois pour soustraire Nastasia Philippovna à un châtement sévère, s'il n'était arrivé à celle-ci un secours inattendu : le prince qui se tenait aussi à deux pas d'elle eut le temps de saisir par derrière les bras de l'officier. En se dégageant, ce dernier lui donna dans la poitrine une poussée qui le fit reculer de trois pas et l'envoya

tomber sur une chaise. Mais déjà Nastasia Philippovna avait trouvé deux nouveaux défenseurs. Au moment où l'officier allait fondre sur elle, devant lui surgit le boxeur qui avait fait partie de la bande de Rogojine et rédigea l'article sur l'affaire Bourdovsky.

— Keller ! Ancien lieutenant, dit-il avec assurance. — S'il vous plaît, capitaine, de m'accepter comme champion du sexe faible, je suis à votre disposition ; la boxe anglaise n'a pas de secrets pour moi. Ne poussez pas, capitaine ; je sympathise à un affront sanglant, mais je ne puis permettre qu'on lutte à coups de poing avec une femme sous les yeux du public. Si, comme il sied à un noble personnage, vous voulez procéder d'une autre manière, eh bien, naturellement vous devez me comprendre, capitaine...

Mais le capitaine avait déjà repris possession de lui-même et n'écoutait plus Keller. En ce moment Rogojine sortit de la foule, saisit vivement le bras de Nastasia Philippovna et s'éloigna avec elle. Parfène Séménitch semblait fort ému ; il était pâle et tremblait. Toutefois, en emmenant Nastasia Philippovna, il rit méchamment au nez de l'officier et murmura avec la mine d'un marchand qui jubile :

— Tiou ! Qu'est-ce qu'il a attrapé ! Il a la trogne en sang ! Tiou !

L'officier s'était couvert le visage avec un mouchoir. Ayant recouvert son sang-froid et devinant fort bien à qui il avait affaire, il s'adressa poliment au prince qui venait de quitter son siège.

— Le prince Muichkine, dont j'ai eu le plaisir de faire la connaissance ?

— Elle est folle ! aliénée ! je vous l’assure ! répondit le prince d’une voix agitée, et, par un geste machinal sans doute, il tendit à l’officier ses mains tremblantes.

— Assurément je ne puis me vanter de telles connaissances ; mais j’ai besoin de savoir votre nom.

Il salua d’un signe de tête et s’éloigna. La police se montra juste cinq secondes après que les derniers acteurs de la scène précédente eurent disparu. Du reste, cet esclandre ne dura pas plus de deux minutes. Quelques-uns des assistants se levèrent et sortirent, d’autres se bornèrent à changer de place ; il y eut même une partie du public à qui l’incident fit plaisir ; du moins il fournit à plusieurs la matière de conversations vives et animées. En un mot, tout se termina comme à l’ordinaire. L’orchestre recommença à jouer. Le prince se mit en devoir de rejoindre la famille Épantchine. Si, lorsqu’il s’était assis sur une chaise après avoir été repoussé par l’officier, il avait eu l’idée de regarder à gauche, il aurait aperçu, à vingt pas de lui, Aglaé qui, sourde aux appels de sa mère et de ses sœurs, s’était arrêtée pour contempler la scène scandaleuse. Le prince Chtch... courut à elle et la décida enfin à quitter la place. Quand la jeune fille revint auprès des siens, Élisabeth Prokofievna, en voyant son agitation, présuma qu’elle n’avait pas même entendu qu’on criait après elle. Mais deux minutes plus tard, au moment où on entrait dans le parc, Aglaé dit du ton indifférent et capricieux qui lui était habituel :

— Je voulais voir comment finirait la comédie.

III • Chapitre 3

L'événement du Waux-Hall causa une sorte de terreur aux dames Épantchine. Inquiète, effarée, Élisabeth Prokofievna ramena ses filles chez elle, pour ainsi dire, au pas de course. À ses yeux, ce qui venait de se passer était excessivement significatif ; aussi, nonobstant son émoi, des idées très-arrêtées avaient déjà pris naissance dans sa tête. D'ailleurs, les demoiselles comprenaient, comme leur mère, qu'il était arrivé quelque chose de particulier, et que, fort heureusement peut-être, quelque secret extraordinaire commençait à se dévoiler. En dépit des assurances et explications précédemment données par le prince Chtch..., à présent Eugène Pavlovitch était « dûment atteint et convaincu de relations intimes avec cette créature ». Ainsi pensaient non-seulement Élisabeth Prokofievna, mais encore ses deux filles aînées. Cette conclusion n'éclaircissait rien, au contraire. Quoique Alexandra et Adélaïde en voulussent un peu à leur mère d'un départ si précipité qu'il ressemblait positivement à une fuite, toutefois, dans le désarroi du premier moment, elles s'abstinrent de lui adresser des questions. D'autre part, il leur semblait que leur sœur, Aglaé Ivanovna, en savait peut-être plus long sur cette affaire qu'aucune d'elles, y compris la maman. Le prince Chtch... était sombre comme la nuit et absorbé dans de profondes réflexions. Durant toute la route, Élisabeth Prokofievna ne lui dit pas un mot et il ne parut pas même remarquer le silence de la générale. Adélaïde essaya de le faire parler. « De quel oncle était-il question tout à l'heure et qu'est-ce qui est arrivé à Pétersbourg ? » lui demanda-t-elle. Mais, à cette question, le visage du prince Chtch... se renfroigna. Pour toute réponse il balbutia quelques mots très-vagues : il fallait attendre d'autres rensei-

gnements, tout cela, sans doute, n'était que de l'absurdité. « Assurément ! » reprit Adélaïde, et elle cessa d'interroger son fiancé. Quant à Aglaé, elle était parfaitement calme ; en chemin, elle fit seulement observer qu'on allait trop vite. Une fois il lui arriva de regarder derrière elle et elle aperçut le prince qui s'efforçait de les rejoindre. En le voyant courir, la jeune fille eut un sourire moqueur, puis elle ne retourna plus la tête vers lui.

La petite société approchait de la villa quand elle rencontra Ivan Fédorovitch qui, à peine revenu de Pétersbourg, était allé au-devant de sa famille. La première parole du général fut pour demander des nouvelles d'Eugène Pavlovitch. Mais Élisabeth Prokofievna, dont le visage avait pris une expression menaçante, passa à côté de son mari sans lui répondre et sans même l'honorer d'un regard. Les yeux de ses filles et du prince Chtch... firent comprendre à Ivan Fédorovitch qu'il y avait un orage dans la maison. Lui-même, d'ailleurs, paraissait en proie à une agitation inaccoutumée. Il saisit vivement par le bras le prince Chtch... et le retint un moment à l'entrée de la villa. Les deux hommes échangèrent quelques mots à demi-voix ; quand ensuite ils se montrèrent sur la terrasse et s'approchèrent d'Élisabeth Prokofievna, leur physionomie donna à supposer que chacun d'eux avait appris quelque nouvelle extraordinaire. Peu à peu tout le monde se réunit en haut, dans l'appartement de la générale, et il finit par ne plus rester sur la terrasse que le prince Léon Nikolaïévitch. Assis dans un coin, il avait l'air d'attendre quelque chose, mais lui-même ne savait pas pourquoi il demeurait là, il n'avait pas seulement pensé à se retirer en voyant l'émoi qui régnait dans la maison ; on aurait dit qu'il avait oublié l'univers entier et qu'il était prêt à prendre racine n'importe où, à y rester deux années de suite sans bouger. D'en haut lui arrivaient parfois

les échos d'une conversation très-mouvementée. Combien de temps passa-t-il dans ce coin ? lui-même n'aurait pas pu le dire. Il se faisait tard et l'obscurité était venue quand Aglaé apparut tout à coup sur la terrasse. Elle semblait calme, bien qu'un peu pâle. La jeune fille sourit et manifesta comme de la surprise à la vue du prince qu'« évidemment elle ne s'attendait pas » à rencontrer là sur une chaise, dans un coin.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-elle en s'approchant de lui.

Confus, le prince balbutia une réponse embarrassée et se leva précipitamment ; mais Aglaé s'assit aussitôt à côté de lui et il reprit sa place. Après l'avoir observé avec attention, quoique rapidement, elle regarda par la fenêtre d'une façon machinale en quelque sorte, puis reporta ses yeux sur lui. « Elle veut peut-être se moquer de moi », pensa-t-il, « mais non, elle l'aurait fait tout à l'heure, si elle était dans ces dispositions. »

— Peut-être voulez-vous du thé, je vais vous en faire apporter, dit-elle après un silence.

— N-non... Je ne sais pas...

— Comment ne pas savoir cela ? Ah ! oui, écoutez : si quelqu'un vous appelait en duel, qu'est-ce que vous feriez ? Tantôt déjà je voulais vous demander cela.

— Mais... qui donc... personne ne m'appellera en duel.

— Supposez pourtant que le fait ait lieu : seriez-vous fort effrayé ?

— Je crois que oui... j'aurais peur.

— Sérieusement ? Ainsi vous êtes poltron ?

— N-non, ce serait peut-être trop dire, répondit le prince et, réfléchissant, il ajouta avec un sourire : — le poltron est celui qui a peur et qui se sauve ; mais celui qui a peur et qui ne se sauve pas, celui-là n'est pas encore tout à fait un poltron.

— Vous ne vous sauverez pas, vous ?

— Peut-être que non, dit-il gaiement.

Les questions d'Aglaé avaient fini par le faire rire.

— Moi, quoique je sois une femme, certainement je ne me sauverais pas, observa-t-elle d'un air froissé. — Mais, du reste, vous vous moquez de moi et vous faites des grimaces selon votre habitude, pour vous rendre plus intéressant ; dites-moi, on se bat ordinairement à douze pas ? Quelquefois même à dix ? Alors on doit nécessairement être tué ou blessé ?

— Dans les duels, il arrive sans doute rarement qu'on soit atteint.

— Rarement ? Qu'est-ce que vous dites ? On a tué Pouchkine.

— C'est peut-être par hasard.

— Pas du tout ; c'était un duel à mort, et il a été tué.

— La balle l'a atteint si bas que certainement Dantès a dû viser plus haut, à la poitrine ou à la tête ; personne ne tire comme il a tiré ; par conséquent, le plus probable, c'est que Pouchkine a été touché accidentellement ; il ne devait pas être atteint. Voilà ce que m'ont dit des hommes compétents.

— Et moi, un soldat avec qui j'ai causé une fois m'a dit qu'en vertu des règlements militaires, on leur ordonne, quand ils se déploient en tirailleurs, de viser à mi-corps. Ainsi ce n'est pas à la poitrine, ni à la tête. J'ai ensuite questionné un officier, et il m'a confirmé ce que m'avait dit le soldat.

— Oui, parce qu'ils tirent à une grande distance.

— Mais vous savez tirer ?

— Je n'ai jamais tiré.

— Se peut-il que ne vous ne sachiez même pas charger un pistolet ?

— Je ne sais pas. C'est-à-dire, je comprends bien comment cela se fait, mais je n'ai jamais essayé de le faire.

— Alors, c'est comme si vous ne saviez pas, car ici la pratique est indispensable ! Écoutez donc et instruisez-vous : d'abord, achetez de bonne poudre, qui ne soit pas humide (elle doit, dit-on, être très-sèche), vous la demanderez fine, — de la poudre de pistolet, et non de celle dont on se sert pour charger les canons. Quant aux balles, il paraît que les armuriers les coulent eux-mêmes. Vous avez des pistolets ?

— Non, et je n'en ai pas besoin, répondit en riant le prince.

— Ah, quelle sottise ! Ne manquez pas d'en acheter, et de bons, français ou anglais, ce sont, dit-on, les meilleurs. Ensuite, prenez de la poudre, la valeur d'un dé à coudre, de deux peut-être, et versez-la dans votre pistolet. Il vaut mieux qu'il y en ait un peu plus. Bourrez avec du feutre (on dit que le feutre est absolument nécessaire, je ne sais pas pourquoi), on peut se procurer

cela n'importe où, au besoin en arracher à un matelas ; il y a aussi des portes dont les bourrelets sont en feutre. Puis, quand vous aurez introduit la bourre, vous mettrez la balle. Vous entendez ? la balle en dernier lieu, et la poudre d'abord ; autrement, ça ne part pas. Pourquoi riez-vous ? Je veux que chaque jour vous vous exerciez au maniement des armes à feu et que vous appreniez à tirer juste. Vous le ferez ?

Le prince se mit à rire. Aglaé frappa du pied avec colère. Son air grave, pendant cette conversation, étonna un peu Muichkine. Il sentait confusément qu'il aurait dû se renseigner sur certains points, faire certaines questions, en tout cas, parler de choses plus sérieuses que la façon d'armer un pistolet. Mais tout s'était envolé de son esprit ; il ne savait plus rien, sinon qu'elle se trouvait assise en face de lui, et qu'il l'avait sous les yeux. Quoi qu'elle pût lui dire, cela en ce moment lui était à peu près égal.

Sur la terrasse descendit enfin Ivan Fédorovitch lui-même qui avait quitté l'appartement de sa femme pour aller quelque part ; il avait l'air sombre, soucieux et résolu.

— Ah ! Léon Nikolaïtch, tu... Où vas-tu maintenant ? demanda-t-il, bien que Léon Nikolaïévitch ne pensât même pas à bouger de place : — viens avec moi, j'ai un petit mot à te dire.

— Au revoir, fit Aglaé et elle tendit la main au prince. L'obscurité qui régnait sur la terrasse ne permit pas à ce dernier de bien voir, dans cet instant, le visage de la jeune fille. Au bout d'une minute, lorsque déjà il était sorti de la maison avec le général, il rougit tout à coup et serra fortement le poing.

Ce n'était pas au prince qu'Ivan Fédorovitch avait affaire ; malgré l'heure avancée, il avait hâte de voir quelqu'un pour l'en-

tretenir de quelque chose. Mais, ayant rencontré sur ces entrefaites Léon Nikolaïévitch, il se mit à lui parler avec beaucoup de volubilité et passablement d'incohérence ; dans ses propos revenait souvent le nom d'Élisabeth Prokofievna. Si le prince avait pu être plus attentif en ce moment, il se serait peut-être douté qu'Ivan Fédorovitch avait envie de le sonder, ou, pour mieux dire, de le questionner franchement et sans détours, mais qu'il ne pouvait jamais aborder le point principal. Malheureusement, Muichkine était si distrait que d'abord il n'entendit même pas les paroles du général, et, quand celui-ci, s'arrêtant en face de son interlocuteur, lui posa une question brûlante, le prince fut forcé d'avouer qu'il ne comprenait rien.

Ivan Fédorovitch haussa les épaules.

— Vous êtes tous devenus des gens étranges, reprit-il. — Je te dis que je ne comprends nullement les idées et les frayeurs d'Élisabeth Prokofievna. Elle a des attaques de nerfs, elle pleure, elle dit qu'on nous a conspués, déshonorés. Qui ? Comment ? Avec qui ? Quand, et pourquoi ? J'avoue que j'ai eu des torts, je m'en reconnais beaucoup ; mais enfin, la police peut couper court aux persécutions de cette... femme remuante (qui, par-dessus le marché, se conduit mal) ; j'ai même l'intention d'aller aujourd'hui prévenir qui de droit. On peut tout arranger sans bruit, en douceur, à l'amiable même, et en évitant le scandale. Je conviens aussi que l'avenir est gros d'événements, et le présent assez obscur ; il y a une intrigue ; mais si ici on ne sait rien, là on ne peut rien expliquer ; si je n'ai rien entendu dire, ni toi non plus, ni un troisième, ni un quatrième, qui donc, en fin de compte, a entendu dire quelque chose, je te le demande ? Comment donc, selon toi, expliquer cela ? Il faut bien admettre qu'il n'y a là qu'un mirage,

que la chose n'existe pas, que c'est comme, par exemple, la lumière de la lune... ou d'autres fantômes.

— Elle est folle, balbutia le prince, qui se rappela soudain avec douleur toute la scène de tantôt.

— Tu parles de celle-là ? Moi aussi, j'avais eu à peu près la même idée, et j'ai dormi tranquille. Mais, maintenant, je vois qu'ici leur appréciation est plus juste, et je ne crois pas à la folie. C'est une femme qui n'a pas le sens commun, soit, mais elle n'est pas folle, elle a même beaucoup de finesse. Ce qu'elle a dit aujourd'hui de Kapiton Alexiévitch ne le prouve que trop. De sa part, cette affaire est une friponnerie, c'est-à-dire, du jésuitisme ; elle poursuit certaines visées particulières.

— Quel Kapiton Alexiévitch ?

— Ah ! mon Dieu, Léon Nikolaïtch, tu n'es pas du tout à la conversation. C'est de Kapiton Alexiévitch que je t'ai parlé en commençant ; je suis encore si saisi que j'ai des tremblements dans les bras et dans les jambes. C'est même à cause de cela que j'ai quitté Pétersbourg si tard aujourd'hui. Kapiton Alexiévitch Radomsky, l'oncle d'Eugène Pavlovitch...

— Eh bien ? cria le prince.

— Il s'est brûlé la cervelle ce matin à sept heures. Un vieillard, un homme considéré, un septuagénaire, un épicurien. Et ce qu'elle a dit est parfaitement vrai : il laisse dans la caisse un déficit notable !

— Comment donc a-t-elle...

— Su cela ? Ha, ha ! Mais, dès son arrivée ici, il s'est formé autour d'elle tout un état-major. Tu sais quels personnages vont maintenant la voir et recherchent « l'honneur de sa connaissance ». Naturellement, ses visiteurs ont pu tantôt lui apprendre quelque chose, car à présent la nouvelle est sue de tout Pétersbourg et ici la moitié de Pavlovsk ou même tout Pavlovsk la connaît déjà. Mais avec quelle finesse elle a fait observer qu'Eugène Pavlovitch avait eu bon nez de quitter le service avant cette affaire ! Quelle infernale insinuation ! Non, cela ne dénote pas la folie. Bien entendu, je me refuse à croire qu'Eugène Pavlovitch ait pu savoir d'avance la catastrophe, c'est-à-dire que tel jour à sept heures, etc. Mais il a pu pressentir tout cela. Et le prince Chtch..., moi, nous tous comptons qu'il hériterait encore de son oncle ! C'est terrible ! terrible ! Du reste, comprends-moi, je n'accuse Eugène Pavlitch de rien et je m'empresse de te le déclarer, mais, n'importe, il y a du louche. Le prince Chtch... n'en revient pas. Tout cela est arrivé d'une façon fort étrange.

— Mais qu'y a-t-il donc de louche dans la conduite d'Eugène Pavlitch ?

— Rien du tout ! Il a eu une attitude très-noble. Je n'ai fait allusion à rien. Sa fortune, je pense, est intacte. Élisabeth Prokofievna, naturellement, ne veut même pas entendre parler de lui... Mais le pire, ce sont toutes ces catastrophes domestiques, ou, pour mieux dire, toutes ces misères, on ne sait de quel nom appeler cela... Tu es, dans toute la force du terme, un ami de la maison, Léon Nikolaïtch ; eh bien, figure-toi, Eugène Pavlitch, nous venons de l'apprendre, se serait, paraît-il, expliqué avec Aglaé il y a déjà plus d'un mois, et aurait essuyé un refus formel.

— Ce n'est pas possible ! s'écria le prince avec feu.

— Mais est-ce que tu sais quelque chose ? reprit le général dont l'étonnement fut tel qu'il s'arrêta comme cloué sur place ; — vois-tu, très-cher, j'ai peut-être eu tort de te parler avec cet abandon, mais c'est parce que tu... on peut le dire... parce que c'est toi. Tu sais peut-être quelque chose de particulier ?

— Je ne sais rien... d'Eugène Pavlitch, balbutia le prince.

— Ni moi non plus ! Moi... mon ami, décidément on veut m'inhumer, m'enterrer, on ne veut pas réfléchir que cela est pénible pour un homme et que je ne le supporterai pas. Tout à l'heure il y a eu une scène épouvantable ! Je te parle comme à un fils. Le principal c'est qu'Aglaé se moque positivement de sa mère. Je viens de te dire qu'il y a un mois elle s'est expliquée avec Eugène Pavlitch et lui a signifié un refus formel, ce sont ses sœurs qui nous ont donné cette nouvelle... sous forme de conjecture... du reste, elles doivent avoir deviné juste. Mais c'est une créature plus autoritaire et plus fantasque qu'on ne saurait le dire ! Toutes les grandeurs d'âme, toutes les brillantes qualités du cœur et de l'esprit sont réunies en elle, je le veux bien, mais avec cela elle est capricieuse, moqueuse, en un mot, elle a un caractère diabolique et, qui plus est, des fantaisies. Tout à l'heure elle a ri au nez de sa mère, de ses sœurs, du prince Chtch... ; je ne parle pas de moi, il est rare qu'elle m'épargne ses railleries, mais moi, tu sais, je l'aime ; bien plus, j'aime qu'elle se moque de moi, — et il me semble qu'à cause de cela cette petite diablesse m'aime particulièrement, c'est-à-dire plus que tous les autres. Je parie qu'elle s'est déjà moquée aussi de toi. Je viens de vous trouver causant ensemble après l'orage qui a eu lieu tout à l'heure en haut ; elle était assise à côté de toi comme si de rien n'était...

Le prince dont le visage s'était couvert de rougeur serra le poing avec force, mais ne répondit pas.

— Mon cher, mon bon Léon Nikolaïtch ! poursuivit le général dans un soudain élan de sensibilité : — moi... et même Élisabeth Prokofievna (qui, du reste, a commencé à te rendre son estime et qui en même temps s'est remise aussi à m'estimer à cause de toi, seulement je ne comprends pas pourquoi), nous t'aimons toujours, nous t'aimons sincèrement et te considérons, en dépit de tout, c'est-à-dire de toutes les apparences. Mais conviens-en, cher ami, conviens-en toi-même, quelle énigme tout d'un coup ! Et n'est-il pas vexant d'entendre cette petite diablesse vous dire froidement... (car, debout en face de sa mère, elle avait l'air de mépriser profondément toutes nos questions et surtout les miennes, parce que, le diable m'emporte, j'avais fait une bêtise, je m'étais avisé de le prendre sur un ton sévère, comme chef de la famille, — allons, j'avais été bête), froidement, dis-je, le sourire aux lèvres, cette petite diablesse nous tient le langage le plus inattendu : « Cette folle, déclare-t-elle (elle s'est exprimée ainsi et je suis surpris qu'elle se soit rencontrée sur ce point avec toi : « est-ce que, dit-elle, vous n'avez pas encore pu le deviner ? »), cette folle s'est mis en tête de me marier, coûte que coûte, au prince Léon Nikolaïtch, et dans ce but elle veut faire déguerpir Eugène Pavlitch de chez nous. » Elle n'en a pas dit plus, ne nous a fourni aucune autre explication et s'est mise à rire ; nous sommes restés bouche bée ; elle est sortie en fermant la porte avec bruit. Ensuite, on m'a raconté ce qui s'est passé tantôt entre vous deux... et... et... écoute, cher prince, tu n'es pas un homme susceptible et tu es très-raisonnable, j'ai remarqué cela en toi. Elle se moque comme un enfant, aussi tu ne dois pas lui en vouloir, mais c'est ainsi à coup sûr. Ne t'imaginer rien, — elle s'amuse

à tes dépens comme aux nôtres, elle nous mystifie tous pour se distraire. Allons, adieu ! tu connais nos sentiments ? Nos sincères sentiments pour toi ? Ils sont invariables, rien ne pourra jamais les modifier... mais... il est temps que je te quitte, au revoir ! Rarement j'ai été aussi mal dans mon assiette (est-ce ainsi qu'on dit ?) que je le suis à présent... Et on vante les charmes de la villégiature !

Resté seul, le prince regarda autour de lui, traversa rapidement la rue et s'approcha d'une maison dont la fenêtre était éclairée ; ensuite il déplia un petit papier qu'il avait tenu fortement serré dans sa main droite pendant tout le temps de sa conversation avec le général, et, profitant d'un faible rayon de lumière, il lut ce qui suit :

« Demain à sept heures du matin je serai sur le banc vert, dans le parc, et je vous attendrai. J'ai à vous parler d'une chose de la plus haute importance et qui vous concerne directement.

« P. S. J'espère que vous ne montrerez ce billet à personne. Je ne me décide qu'à regret à vous faire une pareille recommandation, mais j'ai réfléchi qu'elle n'était pas superflue, eu égard à votre ridicule caractère dont je rougis pour vous en écrivant ces lignes.

« PP. SS. Le banc vert dont il s'agit est celui que je vous ai montré tantôt. C'est une honte pour vous que je sois forcée d'ajouter encore cela. »

Le billet avait été écrit précipitamment et plié à la diable, sans doute une minute avant qu'Aglaé se rendît sur la terrasse. En proie à une agitation inexprimable, à une sorte de crainte, le prince s'écarta de la fenêtre avec la promptitude d'un voleur ef-

frayé ; mais, dans ce brusque mouvement de recul, il se heurta contre un monsieur qui se trouvait juste derrière lui.

— Je vous suis, prince, dit le monsieur.

— C'est vous, Keller ? cria Muichkine étonné.

— Je vous cherche, prince. Je vous ai attendu près de la villa des Épantchine ; naturellement, je ne pouvais pas entrer. Je me suis attaché à vos pas lorsque vous êtes sorti avec le général. À votre service, prince, disposez de Keller. Il est prêt à se sacrifier et même à mourir, s'il le faut.

— Mais... pourquoi ?

— Eh bien, vous allez, pour sûr, être appelé en duel. Ce lieutenant Molovtsoff, je le connais, c'est-à-dire pas personnellement... il ne supportera pas une insulte. Nous autres, je veux dire Rogojine et moi, il est disposé, naturellement, à nous considérer comme de la canaille, et peut-être n'a-t-il pas tort, par conséquent c'est vous seul qui devrez lui rendre raison. Vous aurez à payer les pots cassés, prince. Il a pris des informations sur vous, je l'ai entendu dire, et demain certainement un de ses amis ira vous trouver, peut-être même vous attend-il déjà chez vous. Si vous daignez me choisir comme témoin, je courrai volontiers pour vous le risque d'être fait soldat ; c'est pour cela que je vous cherchais, prince.

— Ainsi vous aussi vous venez me parler duel ! s'écria le prince, et il éclata de rire au grand étonnement de Keller. Celui-ci, ne sachant pas encore si son offre serait acceptée, était comme sur des épines, et il se sentit presque offensé par cette hilarité.

— Pourtant, prince, vous l'avez saisi par les bras. Un noble personnage souffre difficilement qu'on en use ainsi avec lui, surtout en public.

— Mais, lui, il m'a donné un coup dans la poitrine ! reprit en riant le prince : — il n'y a pas de raison pour que nous nous battions ! Je lui ferai des excuses, voilà tout ! Mais s'il faut se battre, eh bien, on se battra ! Qu'il m'appelle sur le terrain, je préfère même cela. Ha, ha ! Je sais maintenant charger un pistolet. Vous savez charger un pistolet, Keller ? Il faut commencer par acheter de la poudre, la choisir sèche et pas trop grosse, pas comme celle avec laquelle on charge les canons. Ensuite on met d'abord la poudre, on arrache du feutre au bourrelet d'une porte, puis on introduit la balle, mais il faut avoir soin de mettre la poudre avant la balle, parce que, autrement, ça ne partirait pas. Vous entendez, Keller ? ça ne partirait pas. Ha, ha ! Est-ce que ce n'est pas une raison superbe, ami Keller ? Ah, Keller, savez-vous que je vais vous embrasser ? Ha, ha, ha ! Comment tantôt vous êtes-vous ainsi trouvé tout à coup devant lui ? Venez, sans tarder, boire du Champagne chez moi. Nous nous enivrerons tous ! Savez-vous que j'ai douze bouteilles de Champagne dans la cave de Lébédéff ? Il me les a vendues avant-hier, le lendemain de mon arrivée à sa villa ; « c'est une occasion », m'a-t-il dit ; je les ai achetées toutes ! Je réunirai toute une société ! Est-ce que vous dormirez, cette nuit ?

— Comme à l'ordinaire, prince.

— Eh bien, je vous souhaite d'heureux songes ! Ha, ha ! Le prince traversa la chaussée et disparut dans le parc, laissant Keller un peu intrigué. Le boxeur n'avait pas encore vu Muichkine

dans un état si étrange, et il ne se le serait jamais imaginé sous cet aspect.

« Il a peut-être la fièvre, parce qu'il est nerveux et que tout cela a agi sur lui, mais sans doute il n'a pas peur. Ces gens-là ne sont pas poltrons, vraiment ! » pensait à part soi Keller, « Hum ! du Champagne ! La nouvelle est intéressante pourtant. Douze bouteilles ; une douzaine ; c'est une garnison qui peut encore passer. Mais je parie que Lébédéff a reçu ce Champagne en nantissement de quelque prêt. Hum... après tout, il est assez gentil, ce prince ; vraiment, j'aime ces natures-là ; mais il ne faut pas perdre de temps et... s'il y a du Champagne, c'est le vrai moment... »

Le prince, qui était, en effet, dans une sorte de fièvre, erra longtemps à travers le parc ; à la fin, il « se découvrit » arpentant une allée. Plus tard il se souvint qu'il avait fait trente ou quarante fois la navette entre un petit banc et un vieil arbre situé cent pas plus loin. Quant à se rappeler à quoi il avait pensé durant cette promenade d'une heure au moins, il ne l'aurait pas pu, lors même qu'il l'eût voulu. Du reste, il se surprit songeant à une idée qui provoqua tout à coup son hilarité, quoiqu'elle n'eût rien de risible, mais il avait toujours envie de rire. Il se dit que la supposition d'un duel n'avait peut-être pas pris naissance dans la seule tête de Keller, et que, dès lors, l'entretien sur la manière de charger un pistolet pouvait aussi n'être pas un effet du hasard. Puis, une autre idée traversa soudain son esprit comme un jet de lumière : « Bah ! tantôt elle est descendue sur la terrasse lorsque j'étais assis dans un coin, et elle a été fort étonnée de me trouver là ; elle a ri, elle m'a demandé si je désirais du thé ; mais alors déjà elle avait en main ce papier, par conséquent elle savait très-

bien que j'étais sur la terrasse, pourquoi donc a-t-elle manifesté tant de surprise ? Ha, ha, ha ! »

Il tira le billet de sa poche et le baisa, mais aussitôt après il devint pensif. « Que c'est étrange ! » se dit-il tristement au bout d'une minute. Dans les moments de joie intense, il éprouvait toujours de la tristesse sans savoir lui-même pourquoi. Il regarda attentivement autour de lui et se demanda comment il était venu là. Se sentant très-fatigué, il s'approcha du banc et s'y assit. Partout régnait un profond silence. La musique avait cessé au Waux-Hall. Peut-être n'y avait-il plus personne dans le parc ; il devait bien être onze heures et demie. C'était une de ces nuits calmes, tièdes, claires, qui ne sont pas rares à Pétersbourg au commencement de juin ; mais dans le parc touffu, dans l'allée où le prince se trouvait, l'obscurité était presque complète.

Si, en ce moment, quelqu'un lui avait dit qu'il était amoureux, passionnément amoureux, il aurait repoussé cette idée avec étonnement, peut-être même avec indignation. Et si l'on avait ajouté que le billet d'Aglaé était une lettre d'amour par laquelle la jeune fille assignait au prince un rendez-vous galant, il aurait rougi pour celui qui eût tenu ce langage, peut-être l'aurait-il appelé sur le terrain. Tout cela était parfaitement sincère ; il n'avait jamais eu aucun doute à cet égard, jamais admis la moindre idée « mixte » quant à la possibilité d'un amour entre Aglaé Ivanovna et lui. Il aurait eu honte de cette pensée ; l'hypothèse qu'un homme « comme lui » pût être aimé lui aurait paru monstrueuse. À supposer qu'il y eût réellement quelque chose, c'était, à ses yeux, un simple badinage de la part de la jeune fille ; mais il envisageait cette idée avec une parfaite indifférence et la trouvait tout à fait dans l'ordre ; lui-même était préoccupé d'un souci tout

autre. Tantôt le général, dans son agitation, avait laissé échapper qu'Aglaé se moquait de tout le monde et de lui, Léon Nikolaïtch, en particulier ; le prince admettait de tout point cette manière de voir et ne se sentait nullement blessé ; suivant lui, cela devait être. Le principal, à ses yeux, c'était que demain matin il la reverrait, s'assiérait à côté d'elle sur le banc vert, l'entendrait dire comment on charge un pistolet, la contemplerait. Il ne lui en fallait pas davantage. Une ou deux fois aussi il se demanda ce qu'elle avait l'intention de lui communiquer et quelle était cette affaire si importante qui le concernait directement. Pas un instant il n'eut le moindre doute sur l'existence réelle de cette « importante affaire », mais il y pensait à peine et n'éprouvait même pas le besoin d'y penser.

Le bruit de pas légers sur le sable lui fit lever la tête. Un homme dont il était difficile de distinguer les traits dans l'obscurité vint s'asseoir sur son banc. Le prince se rapprocha brusquement de lui et reconnut le visage pâle de Parfène Séménitch.

— Je savais bien que tu flânais ici quelque part, je ne t'ai pas cherché longtemps, murmura entre ses dents Rogojine.

C'était la première fois qu'ils se retrouvaient en tête-à-tête depuis leur rencontre dans le corridor du traktir. Surpris par cette apparition imprévue, le prince fut quelque temps sans pouvoir recueillir ses idées et une sensation cruelle se réveilla dans son cœur. Rogojine devina évidemment l'impression que produisait sa présence ; quoique d'abord déconcerté, il parla cependant avec un air d'aisance qui, dans le premier moment, parut factice au prince. Bientôt toutefois ce dernier s'aperçut qu'il n'en était rien, et que Rogojine n'éprouvait même, à proprement parler, aucun embarras : s'il y avait quelque gêne dans ses gestes et dans sa pa-

role, c'était purement superficiel ; au fond, cet homme ne pouvait pas changer.

— Comment m'as-tu... découvert ici ? demanda le prince, pour dire quelque chose.

— J'ai été mis sur la voie par Keller (je suis passé chez toi), il m'a dit que tu te promenais dans le parc ; allons, pensai-je, c'est bien cela.

Ces derniers mots inquiétèrent le prince.

— Que veux-tu dire ? fit-il d'une voix alarmée. Rogojine rougit, mais ne donna aucune explication.

— J'ai reçu ta lettre, Léon Nikolaïtch ; tout cela est inutile... c'est du temps perdu... Maintenant je viens te trouver de sa part ; elle veut absolument te voir, elle a quelque chose d'urgent à te dire. Elle m'a ordonné de me rendre chez toi aujourd'hui même.

— J'irai demain. Je vais rentrer tout de suite à la maison ; tu... m'accompagnes ?

— À quoi bon ? Je t'ai tout dit ; adieu.

— Est-ce que tu ne viendras pas ? demanda doucement le prince.

— Tu es un homme étonnant, Léon Nikolaïtch ; on ne peut que t'admirer, répondit Rogojine avec un sourire aigre.

— Pourquoi ? Quel motif as-tu maintenant pour me haïr ainsi ? reprit Muichkine d'un ton profondément attristé. — Tu sais toi-même à présent que toutes tes suppositions étaient fausses. Du reste, je me doutais bien que ta haine persistait en-

core, et sais-tu pourquoi ? C'est parce que toi-même as attenté à ma vie que tu continues à me détester. Je te dis que le seul Parfène Rogojine dont je me souviens est celui avec qui j'ai fraternisé l'autre jour par un échange de croix ; je te l'ai écrit dans ma lettre d'hier, afin que tu ne penses plus à tout ce délire et que tu évites de m'en parler. Pourquoi t'écarteres-tu de moi ? Pourquoi retires-tu ta main ? Je te dis que je considère tout ce qui s'est passé alors comme un pur délire : je sais fort bien dans quel état tu étais durant toute cette journée-là. Ce que tu t'es figuré n'existait pas et ne pouvait exister. Pourquoi donc notre inimitié subsisterait-elle ?

— Quelle inimitié peut-il y avoir chez toi ? fit Rogojine répondant par un nouveau rire aux paroles chaleureuses du prince. Il s'était, en effet, reculé à deux pas de lui et ne laissait pas voir ses mains.

— Il est impossible que j'aie chez toi désormais, Léon Nikolaïtch, ajouta-t-il lentement et d'un ton sentencieux.

— Tu me détestes à ce point-là ?

— Je ne t'aime pas, Léon Nikolaïtch, dès lors pourquoi irais-je chez toi ? Eh ! prince, tu es tout à fait comme un enfant qui a envie d'un jouet, et tu ne comprends pas l'affaire. Ce que tu me dis maintenant, tu l'as déjà écrit dans ta lettre, mais est-ce que je ne te crois pas ? Je crois à chacune de tes paroles, je sais que tu ne m'as jamais trompé, que tu ne me tromperas jamais, et malgré cela je ne t'aime pas. Tu m'écris que tu as tout oublié, que le seul Rogojine resté dans ton souvenir c'est celui avec qui tu as fraternisé et non celui qui a levé un couteau sur toi. Mais que sais-tu de mes sentiments ? (Rogojine sourit de nouveau.) Peut-être, depuis

lors, ne me suis-je pas une seule fois repenti de ce que j'ai fait, et tu m'envoies ton pardon fraternel. Il se peut que le soir même j'aie pensé à tout autre chose, et que cela...

— Tu l'aies oublié ! acheva le prince : — mais j'en suis sûr ! Je parie qu'alors tu es allé immédiatement prendre le train pour Pavlovsk, qu'arrivé ici tu t'es fait conduire au Waux-Hall, qu'ensuite tu n'as pas cessé de la suivre des yeux dans la foule, exactement comme aujourd'hui. Et tu crois m'étonner ! Mais si tu n'avais pas été alors dans un état qui ne te permettait de penser qu'à une seule chose, peut-être que tu n'aurais pas levé le couteau sur moi. Ce jour-là, dès le matin, en te regardant, j'ai pressenti cela ; sais-tu comme tu étais alors ? C'est peut-être quand nous avons échangé nos croix que cette idée a commencé à s'agiter dans ma tête. Pourquoi m'as-tu alors conduit auprès de ta mère ? C'était une précaution que tu prenais contre toi-même, n'est-ce pas ? Évidemment tu as fait cela sans y penser, par une sorte d'instinct, comme c'est instinctivement aussi que je m'en suis douté... Nous avons eu tous les deux la même sensation en ce moment. Si alors tu n'avais pas levé sur moi ta main (que Dieu a détournée), combien à présent je serais coupable envers toi, t'ayant soupçonné comme je l'ai fait ! (Mais ne fronce pas le sourcil ! Eh bien, pourquoi ris-tu ?) « Je ne me suis pas repenti ! » Mais lors même que tu voudrais te repentir, tu ne le pourrais peut-être pas, car tu me détestes. Et j'aurai beau être vis-à-vis de toi aussi innocent qu'un ange, tu ne pourras jamais me souffrir, tant que tu croiras qu'elle me préfère à toi. Vois-tu, c'est de la jalousie. Seulement, voici l'opinion à laquelle je suis arrivé dans ces huit jours, Parfène, je vais te la dire : sais-tu que maintenant elle t'aime peut-être plus que personne ? Je dirai même que plus elle te tourmente, plus elle t'aime. Elle ne te le dit pas, mais il faut sa-

voir le deviner. Pourquoi, au bout du compte, veut-elle t'épouser ? Un jour elle te le dira à toi-même. Il y a des femmes qui veulent être aimées ainsi, et elle est justement de ce nombre ! Ton caractère et ton amour doivent l'impressionner ! Sais-tu qu'une femme est capable de tourmenter cruellement un homme, de lui décocher les plus amers sarcasmes, sans éprouver un seul remords de conscience, parce que chaque fois elle se dit à part soi en vous regardant : « À présent je lui fais souffrir mort et passion, mais en revanche, plus tard, je le dédommagerai par mon amour... »

Après avoir écouté le prince jusqu'au bout, Rogojine se mit à rire.

— Mais quoi, prince, est-ce que toi-même tu n'en aurais pas rencontré une pareille ? J'ai entendu parler de quelque chose, serait-ce vrai ?

— Quoi ? Que peux-tu avoir entendu dire ? reprit soudain Muichkine qui s'arrêta troublé et frissonnant.

Rogojine continuait à rire. Il avait écouté son interlocuteur avec une certaine curiosité qui même n'était peut-être pas exempte de satisfaction ; ç'avait été une surprise et un réconfort pour lui d'entendre la parole chaude, joyeuse, entraînante de Muichkine.

— Ce n'est pas que j'aie appris grand'chose, mais je vois maintenant moi-même que c'était la vérité, ajouta-t-il ; — eh bien, quand as-tu jamais parlé comme tu viens de le faire ? Voilà un langage qui ne te ressemble pas ! Si je n'avais pas entendu dire quelque chose de pareil sur ton compte, je ne serais pas venu ici et je ne me trouverais pas dans le parc à minuit.

— Je ne te comprends pas du tout, Parfène Séménitch.

— Depuis longtemps déjà elle m’a donné des éclaircissements en ce qui te concerne, et tantôt j’ai pu contrôler ses dires par mes propres yeux, quand tu étais assis à côté de celle-là au Waux-Hall. Hier et aujourd’hui, elle m’a juré que tu étais amoureux comme un chat d’Agléa Épantchine. Moi, cela m’est égal, prince, et ce n’est pas mon affaire : si tu ne l’aimes plus, elle t’aime encore. Tu sais qu’elle veut absolument te marier à celle-là, elle a juré de faire ce mariage, hé, hé ! Elle me dit : « Je ne t’épouserai pas avant ; nous irons à l’église quand ils y seront allés. » Je ne puis rien comprendre à cela : ou elle t’aime d’un amour sans bornes, ou... si elle t’aime, pourquoi donc veut-elle te marier à une autre ? Elle dit : « Je veux le voir heureux », par conséquent, elle t’aime.

— Je t’ai dit et écrit qu’elle... n’a plus sa tête, répondit le prince qui, en entendant les paroles de Rogojine, avait cruellement souffert.

— Dieu le sait ! C’est peut-être toi qui te trompes... du reste, aujourd’hui, lorsque je l’ai ramenée du Waux-Hall, elle m’a fixé le jour : dans trois semaines et peut-être même plus tôt, m’a-t-elle dit, nous irons pour sûr sous la couronne ; elle l’a juré en baisant son obraz. Ainsi, prince, pour toi maintenant ça y est, hé, hé !

— Tout cela est insensé ! Pour ce qui me concerne, ce que tu dis n’arrivera jamais, jamais ! Demain j’irai chez vous...

— Elle est folle, dis-tu ? remarqua Rogojine : — comment donc se fait-il que pour tous les autres elle jouisse de sa raison et que toi seul la considères comme une aliénée ? Comment donc écrit-elle là ? Si elle était folle, on le verrait bien par ses lettres.

— Quelles lettres ? demanda anxieusement le prince.

— Elle écrit là, à celle-là, qui lit ses lettres. Est-ce que tu ne le sais pas ? Eh bien, tu le sauras, elle-même te montrera certainement cette correspondance.

— Il est impossible de croire cela ! s'écria le prince.

— Eh ! Mais toi, Léon Nikolaïtch, tu ne connais pas encore bien ce chemin, à ce que je vois, tu viens seulement d'y entrer. Attends un peu : tu auras à ta solde une police particulière, toi-même tu seras sur pied jour et nuit, tu épieras tout ce qu'on fera là, si toutefois...

— Laisse, ne me parle plus de cela ! interrompit vivement Muichkine. — Écoute, Parfène, tout à l'heure, avant ton arrivée, je me promenais ici et tout d'un coup je me suis mis à rire, de quoi ? — je n'en sais rien, mais je me suis rappelé que justement c'est demain l'anniversaire de ma naissance. Il est maintenant près de minuit. Viens attendre chez moi la journée de demain ! J'ai du vin, nous en boirons ; souhaite-moi ce que moi-même à présent je ne sais pas désirer ; je tiens surtout à tes souhaits ; de mon côté, je fais des vœux pour ton entier bonheur. Si tu ne veux pas, rends-moi ma croix ! Tu ne me l'as pas renvoyée le lendemain ! Tu la portes ? Tu l'as encore sur toi maintenant ?

— Oui, répondit Rogojine.

— Eh bien, partons. Je veux que tu assistes au début de ma nouvelle vie, car j'inaugure une existence nouvelle ! Tu ne sais pas, Parfène, qu'une nouvelle vie a commencé pour moi aujourd'hui ?

— Maintenant je vois moi-même et je sais qu'elle a commencé, je le lui dirai. Tu n'es pas dans ton état normal, Léon Nikolaïtch !

III • Chapitre 4

Lorsque le prince, accompagné de Rogojine, approcha de sa villa, il fut fort étonné d'apercevoir une nombreuse et bruyante société réunie sur sa terrasse brillamment éclairée. On riait gaiement, on parlait haut, on paraissait même discuter avec animation ; à première vue, il était facile de deviner que toute la compagnie passait le temps de la façon la plus agréable. Et, en effet, quand le prince arriva sur la terrasse, il trouva tout le monde en train de boire du Champagne. Plusieurs étaient passablement gris, signe certain que la petite fête durait depuis quelque temps. Il n'y avait là que des connaissances de Muichkine, mais il était étrange que ces gens se fussent ainsi rendus chez lui tous à la fois, car il n'avait invité personne et c'était même par hasard qu'un instant auparavant il s'était rappelé l'anniversaire de sa naissance.

— Tu as dit à quelqu'un que tu payerais du Champagne, et ils sont accourus en masse, grommela Rogojine en suivant le prince sur la terrasse, — je connais ça ; il ne faut pas les siffler longtemps pour qu'ils arrivent... ajouta-t-il avec une amertume provoquée sans doute par le souvenir d'un passé récent.

Le prince fut accueilli par des cris et des souhaits ; on s'empressa autour de lui ; les uns étaient très-bruyants, les autres beaucoup plus calmes, mais tous avaient hâte de le féliciter, ayant appris que c'était aujourd'hui son jour de naissance. La présence de certains visiteurs, de Bourdovsky notamment, éton-

na le prince, mais ce qui le surprit le plus fut de rencontrer Eugène Pavlovitch au milieu de cette société ; lorsqu'il l'aperçut tout à coup, il put à peine en croire ses yeux et ressentit presque de la frayeur. Sur ces entrefaites, Lébédéff s'approcha vivement de son locataire pour lui fournir des explications. Il était très-rouge et parlait avec exaltation, comme un homme qui ne s'est pas ménagé. Son bavardage apprit au prince que toute cette société s'était réunie chez lui le plus naturellement du monde. Avant tous les autres, vers le soir, était arrivé Hippolyte ; se sentant beaucoup mieux, il avait voulu attendre sur la terrasse le retour du prince, et s'était couché là sur un divan. Ensuite étaient successivement venus auprès de lui d'abord Lébédéff, puis toute la famille de l'employé, ainsi que le général Ivolguine. Bourdovsky avait tenu à accompagner Hippolyte. Gania et Ptitzine, qui passaient devant la villa, étaient entrés par hasard, ils se trouvaient là depuis peu de temps (leur arrivée coïncidait avec l'événement du Waux-Hall) ; ensuite on avait vu paraître Keller, il avait parlé du jour de naissance et demandé du Champagne. Eugène Pavlovitch n'était là que depuis une demi-heure. Kolia avait joint ses instances à celles de Keller, il avait voulu absolument qu'on organisât une fête. Lébédéff s'était empressé d'offrir du vin.

— Mais du mien, du mien ! bredouillait-il : — c'est moi qui ré-gale ; il y aura aussi un repas, une collation, ma fille s'en occupe ; mais, prince, si vous saviez sur quel thème on discute ! Vous vous rappelez dans Hamlet : « Être ou ne pas être » ? Un thème contemporain, tout à fait moderne ! Les questions et les réponses... Et monsieur Térentieff est au plus haut degré... il ne veut pas se coucher ! Mais il n'a bu que du Champagne, cela ne peut pas lui faire de mal... Approchez-vous, prince, et tranchez la

question ! Tout le monde vous attendait, tout le monde soupirait après votre lumineuse intelligence...

Le prince remarqua l'aimable et doux regard de Viéra Lébédoff qui s'avavançait aussi vers lui en se frayant un passage à travers la foule. Ce fut à elle qu'il tendit la main en premier lieu ; elle rougit de plaisir et lui souhaita « une vie heureuse à partir de ce même jour ». Puis elle courut précipitamment à la cuisine où les préparatifs du repas réclamaient sa présence. Mais, même avant l'arrivée du prince, dès qu'elle pouvait s'arracher une minute à sa besogne, elle allait sur la terrasse et prêtait une oreille avide à la conversation, bien que les visiteurs, sous l'influence de la boisson, ne cessassent de discuter les sujets les plus abstraits et les plus étrangers à la jeune fille. Dans la pièce voisine, la sœur cadette de Viéra, la bouche grande ouverte, dormait sur un coffre ; par contre, le jeune fils de Lébédoff, qui avait pris place à côté de Kolia et d'Hippolyte, aurait volontiers passé dix heures consécutives à écouter ; l'animation de son visage montrait combien il s'intéressait aux discussions engagées autour de lui.

— Je vous attendais tout spécialement et je suis enchanté de vous voir arriver si heureux, dit Hippolyte au prince qui, aussitôt après avoir reçu les félicitations de Viéra, s'était approché du malade pour lui serrer la main.

— Mais comment savez-vous que je suis « si heureux » ?

— Cela se voit sur votre visage. Saluez ces messieurs, et venez vite vous asseoir ici près de nous. Je vous attendais avec une impatience toute particulière, ajouta-t-il d'un ton significatif.

Le prince ayant témoigné la crainte qu'une veillée si prolongée ne lui fit du mal, Hippolyte répondit que lui-même s'étonnait

d'avoir, trois jours auparavant, voulu mourir, et que jamais il ne s'était senti mieux que ce soir.

Bourdovsky s'avança vivement et murmura qu'il était si..., qu'il avait accompagné Hippolyte, qu'il était enchanté aussi, que dans sa lettre il avait « écrit une sottise », mais que maintenant il était « enchanté simplement... » Sans achever, il serra avec force la main du prince et s'assit sur une chaise.

Après avoir échangé des politesses avec tout le monde, le prince s'approcha d'Eugène Pavlovitch, qui le prit aussitôt par le bras.

— J'ai seulement deux mots à vous dire, fit à demi-voix Radomsky, — et il s'agit d'une circonstance très-importante ; retirons-nous une minute.

— Deux mots, chuchota une autre voix à l'autre oreille du prince, tandis que de l'autre côté un autre bras se glissait sous le sien. Muichkine aperçut avec surprise une tête rouge, terriblement ébouriffée, qui riait et clignait les yeux ; il reconnut immédiatement Ferdychtchenko, le bouffon avait surgi Dieu sait d'où.

— Vous vous souvenez de Ferdychtchenko ?

— D'où venez-vous ? s'écria le prince.

— Il se repent ! commença à brailler Keller qui était accouru aussitôt : — il s'était caché, il ne voulait pas se montrer à vous, il s'était fourré là dans un coin, il se repent, prince, il se sent coupable.

— Mais de quoi donc ? De quoi ?

— C'est moi qui l'ai rencontré, prince, je l'ai rencontré tout à l'heure et je l'ai amené ; c'est un de mes meilleurs amis ; mais il se repent.

— Enchanté, messieurs ; allez vous asseoir là avec les autres, je suis à vous tout de suite, répondit le prince qui avait hâte de se débarrasser d'eux pour reprendre la conversation avec Eugène Pavlovitch.

— On ne s'ennuie pas ici, chez vous, observa ce dernier quand son interlocuteur l'eut rejoint, — et j'ai passé une agréable demi-heure à vous attendre. Voici de quoi il s'agit, très-cher Léon Nikolaïévitch : j'ai tout arrangé avec Kourmycheff, et je suis venu pour vous rassurer à cet égard ; vous n'avez à vous inquiéter de rien, il a pris la chose très-raisonnablement ; d'ailleurs, à mon avis, les torts étaient plutôt de son côté.

— Quel Kourmycheff ?

— Eh bien, celui que vous avez pris par les bras tantôt... Il était si furieux qu'il voulait vous envoyer ses témoins demain matin.

— Allons donc, quelle bêtise !

— Sans doute, c'est une bêtise, et cela aurait certainement fini par une bêtise ; mais il y a chez nous de ces gens...

— Vous êtes peut-être venu pour autre chose encore, Eugène Pavlitch ?

— Oh, bien entendu, ce n'est pas là le seul motif qui m'amène, reprit en riant Radomsky. — Demain, au point du jour, je vais me rendre à Pétersbourg pour cette malheureuse affaire, l'affaire de mon oncle. Figurez-vous, cher prince, tout cela est vrai, et tout le

monde le savait, excepté moi. Cette nouvelle m'a tellement stupéfié que je n'ai même pas fait de visite là (chez les Épantchine) ; demain je n'irai pas non plus, parce que je serai à Pétersbourg, vous comprenez ? Il se peut que je ne revienne pas ici avant trois jours, — en un mot, mes affaires marchent mal. Quoique la chose ne soit pas infiniment grave, j'ai jugé nécessaire d'avoir avec vous l'explication la plus franche, et cela sans perdre de temps, c'est-à-dire avant mon départ. À présent, si vous le permettez, je vais rester ici et j'attendrai que vos visiteurs s'en aillent ; d'ailleurs, je n'ai rien de mieux à faire : je suis si agité que je ne pourrais pas dormir. Enfin, quoiqu'il soit inconvenant de pourchasser quelqu'un en y mettant si peu de formes, je vous le dirai sans détours, mon cher prince, je suis venu solliciter votre amitié ; vous êtes un homme tout à fait incomparable, c'est-à-dire que vous ne mentez pas à chaque instant, peut-être même ne mentez-vous jamais ; or, j'ai besoin, dans une affaire, d'un ami et d'un conseiller, car décidément je compte à présent parmi les malheureux... Il eut un nouveau rire.

— Voici l'inconvénient, répondit le prince après une minute de réflexion, — vous voulez attendre leur départ, mais Dieu sait quand ils s'en iront. Ne vaut-il pas mieux que nous allions maintenant faire un tour dans le parc ? Ils m'attendront, voilà tout, je les prierai de m'excuser.

— Non, non, pour certaines raisons je désire qu'on ne puisse nous soupçonner d'avoir ensemble une conférence extraordinaire et mystérieuse ; il y a ici des gens qui tiennent beaucoup à connaître nos relations, — vous ne le savez pas, prince ? Mieux vaut que ma visite s'explique simplement à leurs yeux par nos rapports affectueux, et qu'ils n'aillent pas se figurer je ne sais

quoi, — vous comprenez ? D'ici à deux heures ils se retireront, je vous prierai alors de m'accorder vingt minutes, ou une demi-heure.

— Très-volontiers, ces explications mêmes étaient inutiles ; vous avez bien voulu dire qu'il existe entre nous des rapports affectueux, je vous suis très-reconnaissant de cette bonne parole. Vous m'excuserez d'être distrait aujourd'hui ; vous savez, il m'est impossible d'être attentif en ce moment.

— Je le vois, murmura Eugène Pavlovitch avec un léger sourire.

Il était, ce soir-là, d'humeur très-rieuse.

Le prince tressaillit.

— Qu'est-ce que vous voyez ? demanda-t-il.

Radomsky ne répondit pas à cette question.

— Mais ne me soupçonnez-vous pas, cher prince, reprit-il en continuant à sourire, — ne me soupçonnez-vous pas d'être venu tout bonnement pour vous tromper et tâcher de vous faire parler, hein ?

Le prince, à la fin, se mit à rire lui-même.

— Que vous soyez venu pour me faire parler, cela n'est pas douteux, et même peut-être avez-vous résolu de me tromper un peu aussi. Mais je n'ai pas peur de vous ; d'ailleurs, à présent, le croirez-vous ? tout cela m'est égal. Et... et... comme, avant tout, je suis persuadé que vous êtes un excellent homme, nous finirons, au bout du compte, par devenir bons amis. Vous m'avez beau-

coup plu, Eugène Pavlitch, vous êtes... un homme très, très comme il faut, à mon avis !

— Eh bien, en tout cas, il est fort agréable d'avoir affaire à vous, quelle que soit même cette affaire, conclut Eugène Pavlovitch ; — allons, je vais vider une coupe à votre santé ; je suis très-content de m'être accroché à vous. Ah ! fit-il en s'arrêtant tout à coup : — ce monsieur Hippolyte est venu habiter chez vous ?

— Oui.

— Il ne mourra pas tout de suite, je pense ?

— Eh bien ?

— Rien ; j'ai passé ici une demi-heure avec lui... Pendant que les deux interlocuteurs causaient à l'écart, Hippolyte, qui attendait toujours le prince, n'avait cessé de l'observer, lui et Eugène Pavlovitch. Lorsqu'ils s'approchèrent de la table, une vivacité fiévreuse se manifesta chez le malade. Il était agité, excité, la sueur ruisselait sur son front. Dans ses yeux brillants et toujours inquiets se lisait une impatience vague ; son regard allait machinalement d'un objet à l'autre, sans se fixer sur aucun. Quoiqu'il eût pris jusqu'alors une grande part à la conversation générale, son animation n'avait qu'un caractère fébrile, il n'écoutait pas ce que l'on disait ; sa discussion était incohérente, railleuse et négligemment paradoxale ; il ne suivait jamais une idée jusqu'au bout et abandonnait soudain le thème sur lequel il s'était emballé une minute auparavant. Le prince apprit avec surprise et regret que, dans cette soirée, on lui avait laissé boire deux grands verres de champagne, et que la coupe entamée qu'il avait devant lui était

déjà la troisième. Mais Muichkine ne sut cela que plus tard. En ce moment, il n'était pas capable de remarquer grand'chose.

— Savez-vous que je suis enchanté que ce soit justement aujourd'hui l'anniversaire de votre naissance ? cria Hippolyte.

— Pourquoi ?

— Vous verrez ; asseyez-vous vite ; d'abord, parce que tout votre... peuple s'est réuni. Je comptais bien qu'il y aurait du monde ; pour la première fois de ma vie, l'événement n'a pas trompé mon attente ! Mais je regrette de n'avoir pas su que c'était votre jour de naissance, je serais venu avec un cadeau... Ha, ha ! Mais j'en ai peut-être apporté un tout de même ! Dans combien de temps fera-t-il jour ?

— D'ici avant deux heures l'aurore se lèvera, dit Ptitzine, après avoir regardé sa montre.

— Mais qu'importe, puisque maintenant déjà on peut lire dehors ? observa quelqu'un.

— C'est que j'ai besoin de voir un petit bout de soleil. On peut boire à la santé du soleil, prince, qu'en pensez-vous ?

Hippolyte avait le verbe haut avec tout le monde et questionnait d'un ton impérieux, mais lui-même ne paraissait pas s'en apercevoir.

— Soit, buvons, seulement vous devriez vous reposer, Hippolyte, n'est-ce pas ?

— Vous m'engagez toujours à aller me coucher, prince, j'ai en vous une véritable bonne d'enfant ! Dès que le soleil se montrera et « commencera à résonner » dans le ciel (quel est le poète qui a

dit : « dans le ciel le soleil commença à résonner » ? Cela n'a pas de sens, mais c'est beau !) — alors nous nous coucherons. Lébédéff ! le soleil est-il la source de la vie ? Que signifient les « sources de la vie » dans l'Apocalypse ? Vous avez entendu parler de l'« Étoile Absinthe », prince ?

— J'ai entendu dire que Lébédéff voit dans cette « Étoile Absinthe » les chemins de fer dont le réseau couvre l'Europe.

De tous côtés des rires commencèrent à se faire entendre, Lébédéff se leva brusquement.

— Non, permettez, ce n'est pas là discuter ! cria-t-il en agitant les bras comme pour imposer silence aux rieurs : — permettez ! Avec ces messieurs... Tous ces messieurs, ajouta-t-il en s'adressant soudain au prince, — sur certains points, voilà ce que c'est... et, à deux reprises, il cogna sur la table, ce qui provoqua une nouvelle explosion d'hilarité.

Lébédéff était dans l'état où il se trouvait presque chaque soir, mais, cette fois, il venait d'avoir une longue discussion « scientifique » qui l'avait fort irrité ; en pareil cas, il prodiguait à ses adversaires les marques du plus parfait mépris.

— Ce n'est pas cela ! Il y a une demi-heure, prince, il a été convenu entre nous qu'on n'interromprait pas, qu'on ne rirait pas, qu'on laisserait chacun exprimer librement sa pensée, et qu'ensuite les objections, les répliques des athées mêmes, pourraient se produire ; nous avons déferé la présidence au général, voilà ! Sans cela, quoi ? on pourrait dérouter n'importe qui, l'homme qui développe l'idée la plus haute, la plus profonde...

— Parlez, parlez : personne ne vous troublera ! crièrent plusieurs voix.

— Parlez, mais ne divaguez pas.

— Qu'est-ce que c'est que cette « Étoile Absinthe » ? voulut savoir quelqu'un.

— Je n'en ai aucune idée ! répondit le général Ivolguine qui occupait sa place de président avec toute la gravité requise.

J'aime énormément toutes ces disputes, prince ; je parle, bien entendu, des discussions scientifiques, murmurait pendant ce temps Keller qui, fortement pris de boisson, s'agitait sur sa chaise, — scientifiques et politiques, continua-t-il, en s'adressant soudain à Eugène Pavlovitch assis dans son voisinage. — Vous savez, j'adore lire dans les journaux les débats du parlement anglais. Ce n'est pas que les discussions, en elles-mêmes, m'intéressent (vous savez, je ne suis pas un politicien) ; non, mais je suis charmé de la façon dont ces gens-là s'expliquent entre eux : « le noble vicomte qui siège en face », « le noble comte qui partage mon opinion », « mon noble adversaire qui a étonné l'Europe par sa proposition », toutes ces petites expressions, tout ce parlementarisme d'un peuple libre, voilà ce qui a de l'attrait pour moi ! Je suis séduit, prince. J'ai toujours été artiste au fond de l'âme, je vous le jure, Eugène Pavlitch.

— Ainsi, cria à l'autre coin Gania, — d'après vous, les chemins de fer sont maudits, ils sont la perte de l'humanité, le poison tombé sur la terre pour corrompre les « sources de la vie » ?

Gabriel Ardalionovitch était fort en train ce soir-là, et, à ce qu'il parut au prince, sa gaieté avait quelque chose de triom-

phant. Bien entendu, la question adressée par lui à Lébédèff n'était qu'une plaisanterie, il voulait seulement exciter l'employé, mais lui-même ne tarda pas à s'échauffer.

— Pas les chemins de fer, non ! répliqua Lébédèff qui éprouvait à la fois une violente colère et une extrême satisfaction : — considérés en eux-mêmes, isolément, les chemins de fer ne corrompent pas les sources de la vie, mais tout cela est maudit en bloc, toute cette tendance de nos derniers siècles, dans son ensemble scientifique et pratique, est peut-être maudite en effet.

— Est-elle maudite certainement, ou seulement peut-elle l'être ? Cela est important à savoir, dit Eugène Pavlovitch.

— Elle est maudite, maudite, certainement maudite ! répondit avec véhémence l'employé.

— N'allez pas si vite, Lébédèff, le matin vous êtes beaucoup meilleur, observa en souriant Ptitzine.

— Mais, par contre, le soir je suis plus franc ! Le soir, je suis plus sincère et plus franc ! reprit avec feu l'employé : — plus naïf, plus précis, plus honnête, plus respectable et, quoique par là je vous prête le flanc, je m'en moque ; je vous porte maintenant un défi à tous, je vous provoque tous, athées : par quoi sauverez-vous le monde ? Où lui avez-vous trouvé une route normale, gens de science et d'industrie, partisans des associations, du salariat, etc. ? Par quoi ? Par le crédit ? Qu'est-ce que le crédit ? À quoi vous mènera le crédit ?

— Vous êtes bien curieux ! remarqua Eugène Pavlovitch.

— À mon avis, celui qui ne s'intéresse pas à de telles questions est un chenapan du grand monde !

— Mais il mènera, du moins, à la solidarité universelle et à l'équilibre des intérêts, répliqua Ptitzine.

— Vous ferez cela rien qu'avec le crédit ? Sans recourir à aucun principe moral ? En vous fondant exclusivement sur l'égoïsme privé et la satisfaction du besoin matériel ? La paix universelle, le bonheur de tous résultant du besoin ! C'est bien ainsi, permettez-moi de vous le demander, que je dois vous comprendre, monsieur ?

— Mais la nécessité universelle de vivre, de boire et de manger, enfin, la conviction entière, scientifique, qu'on ne satisfera ce besoin que par l'association universelle et la solidarité des intérêts, c'est, me semble-t-il, une idée assez forte pour offrir un point d'appui et « une source de vie » à l'humanité dans les siècles futurs, dit avec chaleur Gabriel Ardalionovitch.

— La nécessité de boire et de manger, c'est-à-dire uniquement l'instinct de la conservation personnelle...

— Est-ce que cela ne suffit pas ? L'instinct de la conservation personnelle est la loi normale de l'humanité...

— Qui vous a dit cela ? cria soudain Eugène Pavlovitch : — c'est une loi, sans doute, mais une loi ni plus ni moins normale que celle de la destruction, et même de la destruction personnelle. Est-ce que toute la loi normale de l'humanité est dans le sentiment de la conservation personnelle ?

— Eh ! fit Hippolyte qui se tourna brusquement vers Eugène Pavlovitch et le regarda avec une curiosité étrange ; mais, s'apercevant que Radomsky riait, il se mit à rire lui-même, poussa du coude Kolia assis à côté de lui, et lui demanda de nouveau

l'heure ; il tira même à lui la montre en argent de Kolia et regarda avidement l'aiguille. Ensuite, comme s'il avait tout oublié, Hippolyte s'étendit sur un divan, plaça ses mains derrière sa tête et commença à regarder en l'air ; au bout d'une demi-minute, il vint se rasseoir devant la table pour écouter les bavardages de Lébédéff, qui commentait avec une passion extrême le paradoxe d'Eugène Pavlovitch.

— C'est une idée perfide et moqueuse, une idée piquante ! vociférait l'employé : — elle a été lancée comme une pomme de discorde, mais elle est juste ! Vous êtes un persifleur mondain, un officier de cavalerie (non dépourvu de moyens cependant), et vous ne savez pas vous-même combien votre idée est profonde, combien elle est vraie ! Oui. La loi de la conservation personnelle et celle de la destruction personnelle sont également puissantes dans le monde ! Le diable conservera le même empire sur l'humanité jusqu'à une limite de temps qui nous est encore inconnue. Vous riez ? Vous ne croyez pas au diable ? Le scepticisme à l'égard du diable est une idée française, une idée frivole. Savez-vous qui est le diable ? Savez-vous comment il s'appelle ? Et, sans même savoir son nom, vous vous moquez de sa forme, à l'exemple de Voltaire ; vous riez de ses pieds fourchus, de sa queue et de ses cornes qui sont des produits de votre imagination. Le diable est, en réalité, un grand et terrible esprit ; il n'a ni pieds fourchus, ni cornes, c'est vous-mêmes qui l'avez doté de ces attributs. Mais il n'est pas question de lui maintenant !...

— Qu'en savez-vous, s'il n'est pas question de lui maintenant ? cria tout à coup Hippolyte avec un rire convulsif.

Idée fine et qui donne à penser ! reprit Lébédéff, — mais, encore une fois, il ne s'agit pas de cela : on examinait la question de

savoir si nous n'avons pas affaibli « les sources de la vie » par l'extension...

— Des chemins de fer ? fit vivement Kolia.

— Pas des chemins de fer proprement dits, présomptueux adulte, mais, en général, de la tendance dont les chemins de fer peuvent être considérés comme l'expression, le symbole. On se hâte, on s'agite, on se bouscule pour le bonheur de l'humanité, dit-on ! « L'humanité devient trop bruyante et trop industrielle », déplore un penseur solitaire. « Soit, mais le bruit des charrettes qui apportent du pain à l'humanité affamée vaut peut-être mieux que la tranquillité d'âme », répond triomphalement un autre penseur répandu partout, et il passe d'un air fier. Je ne crois pas, moi, l'infect Lébédéff, aux charrettes qui apportent du pain à l'humanité. Car, sans un principe moral d'action, les charrettes qui apportent du pain à toute l'humanité peuvent très-froidement exclure de la jouissance de ce pain une partie considérable de l'humanité, cela s'est déjà vu...

— Ce sont les charrettes qui peuvent froidement exclure ?... observa quelqu'un.

Lébédéff ne daigna pas remarquer l'interruption.

— Cela s'est déjà vu, répéta-t-il, — Malthus était un ami de l'humanité. Mais, avec des principes moraux mal assurés, l'ami de l'humanité est un anthropophage, sans parler de son orgueil : blessez en effet la vanité d'un de ces innombrables philanthropes, et aussitôt, pour venger son petit amour-propre, il sera prêt à mettre le feu aux quatre coins du monde ; du reste, pour être juste, il faut dire que nous sommes tous comme cela ; moi-même, le plus infect de tous, je serai peut-être le premier à apporter du

combustible et à me sauver ensuite. Mais, encore une fois, il ne s'agit pas de cela !

— De quoi s'agit-il donc, enfin ?

— Il est assommant !

— Il s'agit de l'anecdote suivante que j'emprunte au temps passé, car je suis dans la nécessité de raconter une anecdote d'autrefois. À notre époque, dans notre patrie que, je l'espère, vous aimez autant que moi, car, en ce qui me concerne, messieurs, je suis prêt à verser pour elle jusqu'à la dernière goutte de mon sang...

— Après ! après !

— Dans notre patrie, de même qu'en Europe, les famines générales visitent l'humanité à époques fixes, et, autant que je puis me rappeler, elles n'apparaissent plus maintenant qu'une fois par quart de siècle, en d'autres termes, une fois tous les vingt-cinq ans. Je n'affirme pas l'exactitude absolue du chiffre ; toujours est-il que ces fléaux sont devenus très-rares comparativement.

— Comparativement à quoi ?

— Au douzième siècle et aux siècles qui l'ont précédé et suivi. Car alors, à ce qu'assurent les historiens, les famines universelles visitaient l'humanité tous les deux ou trois ans, si bien que, dans un pareil état de choses, l'homme recourait même à l'anthropophagie, clandestinement, il est vrai. Un de ces parasites, parvenu à un âge avancé, déclara de lui-même et sans y être aucunement contraint que, durant le cours de sa longue et misérable vie, il avait personnellement tué et mangé dans le plus profond secret soixante moines, plus quelques enfants séculiers ; mais le

nombre de ceux-ci ne dépassait pas six, c'est-à-dire qu'il était absolument insignifiant eu égard à l'énorme consommation d'ecclésiastiques faite par cet homme. Quant aux adultes séculiers, il fut reconnu qu'il n'y avait jamais touché.

Le président lui-même se récria.

— C'est impossible ! fit-il d'un ton blessé : — je discute souvent avec lui, messieurs, et toujours sur des sujets de ce genre, mais la plupart du temps il débite des absurdités qui font mal aux oreilles ; cela n'a pas la moindre apparence de vérité.

— Général ! rappelle-toi le siège de Kars ! Et vous, messieurs, sachez que mon anecdote est la vérité toute nue. Je ferai remarquer en passant que presque toujours la réalité, bien que soumise à des lois invariables, a un caractère d'in vraisemblance. Parfois même, plus une chose est réelle, plus elle est invraisemblable.

— Mais est-ce qu'on peut manger soixante moines ? demandait l'auditoire railleur.

— Il est trop clair qu'il ne les a pas mangés tous à la fois, mais peut-être dans un laps de quinze ou vingt ans ; de la sorte, la chose est parfaitement compréhensible et naturelle...

— Et naturelle ?

— Et naturelle ! soutint avec un entêtement pédantesque Lébédoff : — d'ailleurs, le moine catholique est naturellement curieux, il était donc très-facile à cet homme de l'attirer dans un bois ou dans quelque endroit mystérieux et là d'en user avec lui comme il a été dit plus haut ; je ne conteste pas toutefois que la quantité de gens mangés ne soit extraordinaire et ne paraisse dénoter des habitudes de goinfrerie.

— C'est peut-être vrai, messieurs, observa tout à coup le prince.

Jusqu'alors il avait écouté en silence, sans se mêler à la conversation ; souvent il riait de bon cœur avec les autres ; évidemment il était enchanté de voir qu'on s'amusait, qu'on causait bruyamment et même qu'on levait le coude avec entrain. Peut-être n'aurait-il pas dit un mot de toute la soirée, mais soudain il s'avisa de prendre la parole et cela d'un air si sérieux que tous le regardèrent curieusement.

— Je veux dire, messieurs, qu'il y avait alors de fréquentes famines. J'en ai entendu parler, quoique je connaisse mal l'histoire. Mais il me semble même qu'il ne pouvait en être autrement. Quand j'étais en Suisse, je contemplais avec stupeur les ruines d'anciens castels féodaux perchés sur des rocs escarpés, à une demi-verste au moins de hauteur en ligne verticale (c'est-à-dire que, pour y atteindre, il fallait faire plusieurs verstes en suivant de petits sentiers). On sait ce que c'est qu'un castel, c'est une montagne de pierres. Un travail terrible, impossible ! Et, sans doute, ceux qui construisaient cela, c'étaient tous ces pauvres gens, les vassaux. De plus, ils devaient payer toutes sortes d'impôts et entretenir le clergé. De quoi donc auraient-ils pu subsister, et quand auraient-ils trouvé le temps de se livrer aux travaux champêtres ? Peu d'entre eux, à coup sûr, cultivaient la terre, et la plupart mouraient littéralement de faim. Je me suis même demandé parfois comment ce peuple n'avait pas été totalement anéanti, et comment il avait pu résister à tant de misère. Lébédoff ne s'est sans doute pas trompé en disant qu'il y a eu alors des anthropophages et peut-être en grand nombre ; seulement je ne sais pourquoi il a fourré là des moines, ni ce qu'il veut dire par là.

— C'est assurément qu'au douzième siècle on ne pouvait manger que des moines, parce que les moines seuls étaient gras, observa Gabriel Ardalionovitch.

— Idée superbe et très-vraie ! cria Lébédéeff : — car il ne touchait même pas aux séculiers. En regard de soixante ecclésiastiques pas un laïque, et c'est une idée terrible, une idée historique, une idée statistique, un de ces faits enfin qui permettent à l'historien intelligent de reconstituer la physionomie d'une époque, car il ressort de là avec une évidence mathématique que le clergé était alors soixante fois au moins plus florissant, plus plantureux que le reste de l'humanité ; nous avons là la preuve qu'il était peut-être soixante fois plus gras...

— Vous exagérez, vous exagérez, Lébédéeff ! cria-t-on en riant.

— J'admets que ce soit une idée historique, mais quelle est votre conclusion ? demanda le prince.

Il parlait si sérieusement en s'adressant à Lébédéeff, dont tout le monde se moquait, que son ton, exempt de toute ironie, contrastait d'une façon comique avec celui des autres ; un peu plus et on se serait aussi moqué de lui, mais il ne remarquait pas cela.

— Est-ce que vous ne voyez pas, prince, que c'est un fou ? lui fit observer Eugène Pavlovitch en se penchant à son oreille. — Tantôt on m'a dit ici qu'il s'est toqué de l'avocasserie, qu'il a la manie de l'éloquence judiciaire et qu'il veut passer des examens. Je m'attends à une fameuse parodie.

— Ma conclusion est énorme, répondit d'une voix tonnante Lébédéeff. — Mais examinons tout d'abord la situation psycholo-

gique et juridique du criminel. Nous voyons que, malgré l'impossibilité de se procurer d'autres comestibles, le coupable, ou, pour ainsi dire, mon client a plusieurs fois, durant sa curieuse existence, manifesté des velléités de repentir et renoncé à la nourriture ecclésiastique. Les faits mettent ce point hors de doute : il a mangé cinq ou six petits enfants, chiffre relativement insignifiant, mais par contre significatif à un autre point de vue. Il est évident que bourrelé de remords (car mon client a de la religion et de la conscience, je le prouverai), désireux d'atténuer autant que possible son péché, il a, par manière d'essai, substitué six fois la nourriture séculière à la nourriture monacale. Que ç'ait été pour faire un essai, on n'en peut douter ; car, s'il s'était agi simplement pour lui de varier ses plaisirs gastronomiques, le chiffre de six serait trop mince : pourquoi six seulement et pas trente ? Mais si ce n'était qu'un essai exclusivement inspiré par la crainte de commettre de nouveaux sacrilèges, alors le chiffre de six se comprend très-bien ; en effet, six tentatives pour calmer les remords de la conscience suffisent amplement, attendu que ces essais ne pouvaient pas être heureux. Et d'abord, à mon avis, l'enfant est trop petit, je veux dire qu'il n'est pas assez gros, en sorte que, pour un temps donné, il aurait fallu trois ou quatre fois plus d'enfants que de moines : le péché, diminué d'un côté, se serait donc trouvé accru de l'autre, la quantité suppléant à la qualité. Bien entendu, messieurs, en raisonnant ainsi je me place au point de vue d'un coupable du moyen âge. Quant à moi, homme du dix-neuvième siècle, je raisonnerais peut-être autrement, je vous en préviens, par conséquent vous n'avez pas à vous moquer de moi, messieurs, et de votre part, général, cela est tout à fait inconvenant. En second lieu, suivant mon opinion personnelle, l'enfant est un aliment peu substantiel, peut-être même d'un goût

trop fade et trop douceâtre, si bien que le criminel, en s'adonnant à ce régime, n'aurait satisfait ni les exigences de sa conscience, ni même celles de son estomac. J'arrive maintenant à la conclusion, messieurs : elle contient la réponse à l'une des plus grandes questions de ce temps-là et du nôtre ! Le coupable finit par aller se dénoncer au clergé et se livrer entre les mains du gouvernement. On se demande, étant donnée la pénalité d'alors, quels supplices l'attendaient, quelles roues, quels bûchers ! Qui donc l'a poussé à aller se dénoncer ? Pourquoi ne s'est-il pas arrêté simplement au chiffre de soixante et n'a-t-il pas gardé son secret jusqu'au dernier soupir ? Ne pouvait-il pas tout bonnement laisser là les moines et aller faire pénitence dans un désert ? Enfin lui-même ne pouvait-il pas se faire moine ? C'est ici que se trouve le mot de l'énigme ! Il y avait donc quelque chose de plus fort que les supplices, que les bûchers, et même qu'une habitude de vingt ans ! Il y avait donc une idée plus puissante que toutes les calamités, les famines, les tortures, la lèpre, la peste ; une idée qui, en liant et dirigeant les cœurs, en élargissant les sources de vie, rendait cet enfer supportable à l'humanité ! Eh bien, montrez-moi quelque chose de semblable à cette force dans notre siècle de vices et de chemins de fer... il faudrait dire : dans notre siècle de bateaux à vapeur et de chemins de fer, mais je dis : dans notre siècle de vices et de chemins de fer, parce que je suis ivre, mais juste ! Montrez-moi une idée qui lie les hommes d'aujourd'hui avec moitié autant de force que dans ces siècles. Et vous osez soutenir que les sources de la vie n'ont pas été affaiblies et altérées sous cette « étoile », sous ce réseau dans lequel les hommes sont empêtrés ! Ne m'alléguez pas votre prospérité, vos richesses, la rareté de la famine, la rapidité des moyens de transport ! Il y a plus de richesse, mais il y a moins de force ; il n'existe plus d'idée

qui lie les cœurs, tout s'est relâché, tout s'est ramolli, tout est cuit ! Nous sommes tous cuits, tous, tous !... Mais assez, à présent il ne s'agit pas de cela, il s'agit, n'est-ce pas, vénérable prince, de tout disposer pour le repas que nous allons offrir à nos hôtes...

Les paroles de Lébédèff avaient provoqué chez plusieurs des assistants une véritable indignation (il faut noter que pendant tout ce temps on n'avait pas cessé de déboucher des bouteilles), mais cette conclusion inattendue eut pour effet de calmer instantanément les esprits. « Voilà comment un habile avocat sait retourner une affaire ! » dit-il lui-même en parlant de sa péroration. La gaieté des visiteurs se manifesta par de nouveaux rires ; tous quittèrent la table et commencèrent à se promener sur la terrasse pour dégourdir leurs membres. Keller seul restait mécontent du discours de Lébédèff et son agitation était extrême ; il allait de l'un à l'autre, disant tout haut à chacun :

— Il attaque l'instruction, il vante le fanatisme du douzième siècle, il fait des grimaces, et, avec cela, c'est tout le contraire d'un innocent. Lui-même, comment a-t-il gagné de quoi acheter sa maison ? permettez-moi de vous le demander.

Dans un autre coin, le général pérorait au milieu d'un groupe d'auditeurs et s'adressait notamment à Ptizine qu'il avait pris par un bouton de sa redingote.

— J'ai vu, disait Ardalion Alexandrovitch, — un véritable interprète de l'Apocalypse, feu Grégoire Séménovitch Bourmistroff. Celui-là perçait les cœurs comme d'un trait de feu. D'abord il mettait ses lunettes, ouvrait un gros livre à couverture noire, et puis sa barbe blanche, ses deux médailles qui rappelaient des actes de dévouement, tout cela ajoutait encore à son prestige. Il

commençait d'un ton sévère, devant lui les généraux s'inclinaient, les dames tombaient en syncope, mais celui-ci, il termine par l'annonce d'un gueuleton ! Cela ne ressemble à rien !

Après avoir entendu le général, Ptitzine sourit et fit mine de chercher son chapeau, mais s'il pensa à s'en aller, ce ne fut qu'une velléité non suivie d'effet. Avant que les visiteurs eussent quitté la table, Gania avait soudain cessé de boire et repoussé son verre loin de lui ; une ombre s'était répandue sur son visage. Lorsqu'on se leva, il alla s'asseoir à côté de Rogojine. On aurait pu croire que les relations les plus amicales existaient entre eux. Rogojine qui, au commencement, avait aussi songé plusieurs fois à s'esquiver sans rien dire, était maintenant assis, immobile, la tête baissée, et semblait avoir oublié que tantôt il avait voulu s'en aller. Durant toute la soirée il ne but pas une goutte de vin et resta absorbé dans ses réflexions. De temps à autre, seulement, il levait les yeux et examinait les personnes présentes. Maintenant on pouvait supposer qu'il attendait là quelque chose de très-important pour lui, et que cette raison l'avait décidé à ne pas se retirer.

Le prince avait bu en tout deux ou trois verres de Champagne et il n'était que gai. En se levant de table, il rencontra le regard d'Eugène Pavlovitch, se rappela l'explication qu'il devait avoir avec lui et sourit aimablement. Eugène Pavlovitch lui fit un signe de tête et soudain lui montra Hippolyte qu'en ce moment même il observait d'un œil attentif. Le malade dormait, étendu sur un divan.

— Pourquoi, dites-moi, ce garçon s'est-il fourré chez vous ? demanda tout à coup Radomsky d'un ton si fâché, si haineux même que le prince en fut étonné. — Je parie qu'il a quelque mauvaise idée dans l'esprit !

— J’ai remarqué, répondit le prince, — ou, du moins, j’ai cru remarquer que vous vous occupez beaucoup de lui aujourd’hui, Eugène Pavlitch ; est-ce vrai ?

— Ajoutez que, dans ma situation personnelle, je devrais avoir bien d’autres soucis en tête ; aussi je m’étonne moi-même que cette répugnante physionomie attire invinciblement mon attention depuis le commencement de la soirée !

— Il a une belle tête...

— Voilà, voilà, regardez ! cria Eugène Pavlovitch en tirant le prince par le bras : — voyez-vous !...

De nouveau le prince considéra son interlocuteur avec surprise.

III • Chapitre 5

Hippolyte qui, vers la fin de la dissertation de Lébédèff, s’était endormi sur le divan, venait maintenant de se réveiller soudain, comme si quelqu’un lui avait donné un coup dans la poitrine ; il frissonna, se mit sur son séant, regarda autour de lui et pâlit ; ses yeux se promenèrent sur l’assistance avec une certaine expression d’inquiétude, mais ce fut presque de la terreur qui se manifesta sur son visage lorsque la mémoire et la réflexion lui revinrent.

— Quoi ? ils s’en vont ? C’est fini ? Tout est fini ? Le soleil est levé ? demanda-t-il anxieusement, et il saisit le prince par le bras : — quelle heure est-il ? Pour l’amour de Dieu, quelle heure ?

J'ai trop dormi. Ai-je dormi longtemps ? ajouta-t-il avec une sorte de désespoir, comme si le sommeil lui avait fait manquer une affaire d'où dépendait toute sa destinée.

— Vous avez dormi sept ou huit minutes, répondit Eugène Pavlovitch.

Hippolyte le regarda avidement et, pendant quelques secondes, recueillit ses idées.

— Ah... seulement ! Alors je...

Et il respira longuement comme un homme soulagé d'un fardeau très-pénible. Il avait enfin compris que rien, « n'était fini », qu'il ne faisait pas encore jour, que les visiteurs ne s'étaient pas levés pour s'en aller, mais à cause du repas, et que, si quelque chose avait pris fin, c'était seulement le bavardage de Lébédèff. Il sourit et les taches rouges, signe caractéristique de la phthisie, commencèrent à se montrer sur ses pommettes.

— Et vous avez même compté les minutes pendant lesquelles j'ai dormi, Eugène Pavlitch, dit-il d'un ton moqueur, — depuis le commencement de la soirée vous ne m'avez pas quitté des yeux je l'ai remarqué... Ah ! Rogojine ! Je l'ai vu tout à l'heure en songe, ajouta-t-il à l'oreille du prince, tandis que, fronçant le sourcil, il montrait d'un signe de tête Parfène Séménitch assis devant la table ; puis, sans transition, il passa à une autre idée : — Ah, oui, où est donc l'orateur ? Où est Lébédèff ? Ainsi Lébédèff a fini ? De quoi a-t-il parlé ? Est-il vrai, prince, que vous ayez dit une fois que la « beauté » sauverait le monde ? Messieurs, cria-t-il en s'adressant à toute la société : — le prince assure que la beauté sauvera le monde ! Et moi, je soutiens que, s'il a des idées si folâtres, c'est qu'il est amoureux. Messieurs, le prince est

amoureux ; tantôt, dès qu'il est entré, j'en ai été convaincu. Ne rougissez pas, prince, vous allez me faire pitié. Quelle beauté sauvera le monde ? Kolia m'a répété cette parole... Vous êtes un chrétien fervent ? Kolia prétend que vous prenez vous-même le nom de chrétien. Le prince le considéra attentivement et garda le silence.

— Vous ne me répondez pas ? Vous croyez peut-être que je vous aime beaucoup ? ajouta brusquement Hippolyte.

— Non, je ne le crois pas. Je sais que vous ne m'aimez pas.

— Comment ! Même après notre entrevue d'hier ? Ai-je été franc avec vous hier ?

— Hier déjà je savais que vous ne m'aimiez pas.

— Parce que je suis jaloux de vous, parce que je vous envie, n'est-ce pas ? Vous avez toujours pensé cela et vous le pensez maintenant encore, mais... mais pourquoi vous parlé-je de cela ? Je veux boire encore du Champagne ; versez m'en, Keller.

— Vous ne pouvez plus boire, Hippolyte, je ne vous laisserai pas...

Et le prince éloigna la coupe que le malade avait devant lui.

— Au fait, vous avez raison... reconnu aussitôt Hippolyte qui semblait devenu songeur, — on ne manquerait pas de dire... mais que m'importe ce qu'on dira ? N'est-ce pas vrai, n'est-ce pas vrai ? Qu'ils disent ensuite ce qu'ils voudront, n'est-ce pas, prince ? Et nous tous, pourquoi nous inquiéter de ce qui arrivera après ?... Du reste, je suis à moitié endormi. Quel rêve affreux j'ai fait ! je viens seulement de me le rappeler.... Je ne vous souhaite

pas de pareils rêves, prince, quoique peut-être, en effet, je ne vous aime pas. Du reste, si on n'aime pas un homme, ce n'est pas une raison pour lui souhaiter du mal, n'est-ce pas ? Pourquoi fais-je toujours des questions ? je ne cesse de questionner ! Donnez-moi votre main ; je la serrerai chaleureusement, oui, comme cela.... Vous m'avez tout de même tendu la main ? Vous savez donc que je vous la serrerai de bon cœur ?... Soit, je ne boirai plus. Quelle heure est-il ? Du reste, il est inutile de le demander, je sais l'heure qu'il est. L'heure est venue ! C'est maintenant le moment. Eh bien, on met le couvert là dans le coin ? Alors, cette table est libre ? Très-bien ! Messieurs, je... pourtant tous ces messieurs n'écoutent pas... j'ai l'intention de lire un article, prince ; sans doute, le repas est plus intéressant, mais...

Et soudain, à la surprise générale, Hippolyte tira d'une poche de côté de sa redingote une grande enveloppe scellée d'un large cachet rouge et la déposa sur la table en face de lui.

Cette circonstance inattendue produisit son effet : la société s'attendait bien à quelque chose, mais non à cela. Eugène Pavlovitch s'agita sur sa chaise ; Gania s'élança vers la table ; Rogojine en fit autant, mais sa physionomie exprimait une sorte de colère hargneuse, comme s'il avait compris le fin mot de l'incident. Lébédeff qui se trouvait dans le voisinage d'Hippolyte s'approcha avec ses petits yeux curieux, et considéra l'enveloppe en cherchant à deviner de quoi il s'agissait.

— Qu'est-ce que vous avez ? demanda le prince avec inquiétude.

— Dès que le soleil commencera à se montrer, je me coucherai, prince, je l'ai dit ; parole d'honneur : vous verrez ! cria Hip-

polyte ; — mais... mais... se peut-il que vous ne me croyiez pas en état de décacheter ce paquet ? ajouta-t-il promenant sur la compagnie un regard de défi qui semblait s'adresser indistinctement à tous. Le prince remarqua qu'il était tout tremblant.

— Pas un de nous n'a cette pensée, répondit Muichkine, — comment pouvez-vous la supposer chez quelqu'un et croire que... quelle étrange idée vous avez ! Qu'est-ce qu'il y a donc, Hippolyte ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? Que lui est-il arrivé encore ? demandaient les assistants. Tous s'approchèrent, bien que plusieurs eussent déjà commencé à manger ; le paquet, avec son cachet rouge, semblait exercer une action magnétique sur toute la société.

— C'est moi-même qui ai écrit cela hier, aussitôt après vous avoir promis que je viendrais habiter chez vous, prince. Cet article m'a pris toute la journée d'hier et une partie de la nuit, je l'ai fini ce matin ; je me suis endormi un peu avant le lever du jour et j'ai fait un rêve...

— Ne vaut-il pas mieux remettre à demain ? interrompit timidement le prince.

— Demain « il n'y aura plus de temps ! » répondit Hippolyte avec un sourire hystérique. — Du reste, ne vous inquiétez pas, ma lecture durera quarante minutes ou, tout au plus, une heure... Et voyez comme la curiosité générale est éveillée ; tous se sont approchés, tous regardent mon cachet ; si je n'avais pas mis l'article sous enveloppe, l'effet aurait été nul ! Ha ! voilà ce que c'est que le mystère ! Faut-il ou non décacheter, messieurs ? cria-t-il en riant de son rire étrange, tandis que ses yeux étincelaient. — Un

secret ! un secret ! Mais vous rappelez-vous, prince, qui a dit qu'il n'y aurait plus de temps ? C'est un ange grand et puissant qui prophétise cela dans l'Apocalypse.

— Il vaut mieux ne pas lire ! s'écria tout à coup Eugène Pavlovitch.

Il avait l'air si inquiet que cela parut étrange à plusieurs.

— Ne lisez pas ! fit à son tour le prince en posant sa main sur le paquet.

— Comment, une lecture ? Ce n'est pas le moment, on va luncher, observa quelqu'un.

— Un article ? Il va l'envoyer à une revue, sans doute ? questionna un second visiteur.

— C'est peut-être ennuyeux, ajouta un troisième.

— Mais qu'est-ce que c'est ? demandaient les autres.

Cependant l'appréhension dont témoignait le geste de Muichine avait effrayé Hippolyte lui-même.

— Ainsi... il ne faut pas lire ? dit-il à voix basse au prince, et un sourire forcé fit grimacer ses lèvres devenues bleuâtres : — il ne faut pas lire ? murmura-t-il en enveloppant tout le public d'un regard où se révélait encore le violent désir de s'épancher quand même ; puis il s'adressa de nouveau au prince : — Vous... avez peur ?

— De quoi ? demanda l'interpellé dont le visage changeait à vue d'œil.

Hippolyte se leva brusquement comme si on l'avait arraché de dessus son siège.

— Quelqu'un a-t-il deux grivnas, vingt kopeks, une pièce quelconque de menue monnaie ? interrogea-t-il.

— Voilà ! fit aussitôt Lébédèff qui tendit un dvougrivennik au malade ; il pensait que celui-ci était peut-être devenu fou.

— Viéra Loukianovna, dit vivement Hippolyte, — prenez cette pièce de monnaie et jetez-la sur la table ; nous allons décider la chose à croix ou pile. Croix, c'est la lecture !

La jeune fille effrayée considéra tour à tour la petite pièce, Hippolyte, et son père ; après quoi elle s'exécuta, mais avec embarras et en levant les yeux en l'air, comme si elle-même ne se fût pas cru permis de regarder la pièce de monnaie. Jeté sur la table, le dvougrivennik présenta en retombant le côté croix.

La décision du sort causa une sorte de consternation à Hippolyte.

— Il faut lire ! murmura-t-il, aussi pâle que s'il avait reçu notification d'un arrêt de mort, et il se tut pendant une demi-minute. — Mais, du reste, qu'est-ce que cela ? Est-il possible que je vienne de jouer mon sort à croix ou pile ? reprit-il soudain avec un frisson ; en même temps il regardait ceux qui l'entouraient et ses yeux avaient toujours leur singulière expression de franchise. — Mais c'est une particularité psychologique étonnante ! cria-t-il tout à coup en s'adressant au prince d'un ton qui témoignait une surprise profonde : — C'est... c'est quelque chose d'inconcevable, prince ! poursuivit-il avec animation et comme un homme qui reprend conscience de lui-même : — notez cela, prince, souvenez-

vous-en, vous recueillez, paraît-il, des documents au sujet de la peine de mort... On me l'a dit, ha ! ha ! Oh, Dieu, quelle absurdité ! — Il s'assit sur le divan, s'accouda contre la table et mit sa tête dans ses mains. — C'est même une honte !... Mais que m'importe que ce soit honteux ? ajouta-t-il presque aussitôt en relevant la tête ; puis, avec une résolution subite : — Messieurs, messieurs, je vais rompre le cachet, déclara-t-il, — je... du reste, je ne force personne à écouter !...

L'émotion faisait trembler ses mains lorsqu'il décacheta le paquet ; il en tira quelques feuilles de papier à lettre de petit format qui étaient toutes couvertes d'une fine écriture ; après les avoir placées devant lui, il commença à les mettre en ordre.

— Mais qu'est-ce que c'est ? Mais qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qu'on va lire ? murmuraient plusieurs d'un air sombre ; les autres se taisaient. Tous pourtant s'étaient assis et regardaient avec curiosité. Peut-être attendaient-ils réellement quelque chose d'extraordinaire. Viéra, immobile derrière la chaise de son père, pleurait presque de frayeur. Kolia n'était guère moins alarmé que la jeune fille. Soudain, Lébédèff qui avait déjà repris sa place se leva à demi, saisit les flambeaux et les rapprocha d'Hippolyte, afin que celui-ci y vit plus clair pour lire.

— Messieurs, c'est... vous allez voir ce que c'est, dit le jeune homme, et il commença brusquement sa lecture : « Explication nécessaire » ! Épigraphe : « Après moi le déluge ! »... Fi, le diable m'emporte ! cria-t-il (on aurait dit qu'il venait de se brûler) : — est-il possible que j'aie mis sérieusement une épigraphe si sotté ?... Écoutez, messieurs !... je vous assure que tout cela, au bout du compte, n'est peut-être qu'un tas d'épouvantables bêtises ! Ce sont seulement quelques idées à moi... si vous pensez

qu'il y a là... quelque chose de mystérieux ou de... défendu... en un mot...

— Il faudrait lire sans préambule, interrompit Gania.

— Il lanterne ! ajouta un autre.

— C'est beaucoup de paroles, observa Rogojine qui jusqu'alors était resté silencieux.

Hippolyte le regarda tout à coup ; quand leurs yeux se rencontrèrent, Rogojine eut un sourire plein d'amertume et laissa tomber lentement une phrase énigmatique :

— Ce n'est pas la monture qu'il faut à cet objet, mon garçon...

Personne, sans doute, ne comprit ce que Rogojine voulait dire par là, néanmoins, ces mots produisirent une impression assez étrange sur tout le monde ; chacun eut immédiatement la même idée. Sur Hippolyte la phrase de Rogojine fit un effet terrible : il fut pris d'un tressaillement tel que le prince tendit le bras pour le soutenir, et il aurait certainement crié, si la voix ne s'était soudain arrêtée dans son gosier. Pendant toute une minute, il ne put proférer un mot, et, respirant péniblement, ne cessa de regarder Rogojine. À la fin, quelques syllabes sortirent avec effort de sa gorge :

— Ainsi c'est vous... qui êtes venu... vous ?

— Je suis venu ? Comment ? Quoi ? répondit Rogojine qui ne comprenait rien à une pareille question, mais une sorte de rage s'empara tout à coup du malade, ses joues s'empourprèrent et il répliqua avec véhémence :

— Vous êtes venu chez moi la semaine passée, la nuit, entre une heure et deux heures du matin, je vous avais fait visite la veille dans la matinée ; c'était vous ! ! Avouez-le, c'était vous ?

— La semaine passée, la nuit ? Mais, réellement, n'as-tu pas perdu l'esprit, mon garçon ?

Silencieux, Hippolyte porta l'index à son front et parut réfléchir pendant une minute, mais, tout à coup, le pâle et craintif sourire qui tordait ses lèvres prit une expression de malice, de triomphe même.

— C'était vous ! répéta-t-il enfin presque tout bas, mais du ton le plus convaincu : — vous êtes venu chez moi et vous vous êtes assis, sans rien dire, sur une chaise, près de la fenêtre ; vous êtes resté là une heure et plus, votre visite a eu lieu vers minuit ou une heure et il était plus de deux heures quand vous êtes parti... C'était vous, vous ! Pourquoi vous m'avez fait peur, pourquoi vous êtes venu me tourmenter, — je ne le comprends pas, mais c'était vous !

Et une haine immense étincela soudain dans son regard, quoiqu'il continuât à trembler de frayeur.

— Vous allez savoir tout cela à l'instant, messieurs, je... je... écoutez.

Il saisit précipitamment son manuscrit, les feuillets ne se suivaient pas, il entreprit de les mettre en ordre, mais ce fut à grand'peine qu'il y parvint, tant ses mains tremblaient.

— Il est fou ou il a le délire ! fit Rogojine entre haut et bas.

À la fin, la lecture commença, embarrassée et peu intelligible pendant les cinq premières minutes, par suite de l'émotion qui serrait la gorge du lecteur, puis nette et distincte, lorsque la voix de celui-ci se fut affermie. Parfois seulement, une toux assez forte interrompait Hippolyte ; il était très-enroué quand il arriva au milieu de son article ; à mesure qu'il avançait dans sa lecture, il s'animait davantage, et les auditeurs éprouvaient une impression de plus en plus malade. Voici cet « article » :

« Après moi le déluge ! »

« Hier matin, le prince est venu chez moi ; au cours de la conversation, il m'a proposé d'aller habiter sa villa. Je savais qu'il ne manquerait pas d'insister dans ce sens et j'étais sûr que, pour me faire accepter son offre, il me dirait sans détours : « La mort vous sera plus douce à la campagne, parmi les gens et les arbres ; » car c'est ainsi qu'il s'exprime. Mais aujourd'hui il n'a pas prononcé le mot mort ; il a dit : « La vie vous sera plus douce », ce qui pourtant revient à peu près au même pour moi, dans ma position. Je lui ai demandé quel sens il attachait à ces « arbres » dont il parlait toujours, et pourquoi il me les jetait ainsi à la tête. Sa réponse m'a appris une chose qui m'a étonné : moi-même, paraît-il, j'aurais dit l'autre soir que j'étais venu à Pavlovsk pour voir une dernière fois des arbres. J'ai répliqué qu'au moment de mourir il était indifférent d'avoir sous les yeux des arbres ou un mur de briques, et que, pour quinze jours, ce n'était pas la peine de faire tant de cérémonies. Le prince n'a pas hésité à le reconnaître, mais, suivant lui, la verdure et l'air pur produiront certainement en moi quelque changement physique ; il pense aussi que mon agitation et mes rêves ne seront plus les mêmes à la campagne, qu'ils deviendront peut-être moins pé-

nibles. Je lui ai fait observer en riant que son langage sentait le matérialisme, à quoi il a répondu avec son sourire habituel qu'il avait toujours été matérialiste. Comme il ne ment jamais, ce n'est pas là une vaine parole. Son sourire est beau, à présent je l'ai bien examiné. Je ne sais si maintenant je l'aime ou ne l'aime pas, je n'ai pas le temps de me casser la tête sur cette question. Je remarque seulement une chose : la haine que je nourrissais contre lui depuis cinq mois s'est éteinte complètement dans ces dernières semaines. Qui sait ? peut-être suis-je allé à Pavlovsk surtout pour le voir. Mais... pourquoi ai-je alors quitté ma chambre ? Un condamné à mort ne doit pas bouger de son coin, et si maintenant je n'avais pas pris une résolution définitive, si, au contraire, j'étais décidé à attendre jusqu'à la dernière heure, certes, je ne quitterais ma chambre pour rien au monde et je n'accepterais pas l'offre d'aller mourir chez le prince, à Pavlovsk.

« Il faut que je me hâte et que d'ici à demain j'aie terminé toute cette « explication ». Je n'aurai donc pas le temps de relire et de corriger mon travail ; la seconde lecture sera celle que je ferai demain au prince et à deux ou trois personnes que je compte trouver chez lui. Comme il n'y aura pas ici un seul mot de faux, mais que tout sera de la dernière vérité, je suis curieux de savoir quelle impression cela produira sur moi-même, à l'heure et au moment où je me relirai. Du reste, il était parfaitement inutile d'écrire les mots : « dernière vérité » ; si ce n'est pas la peine de vivre quand on n'a plus que quinze jours devant soi, ce n'est pas non plus la peine de mentir pour si peu de temps ; voilà la meilleure preuve que j'écirai seulement la vérité. (N. B. Ne pas oublier cette idée : à l'heure qu'il est, ne suis-je pas fou, du moins, par moments ? On m'a affirmé que parfois, dans la dernière phase de leur maladie, les phthisiques perdent momentanément

ment la raison. Vérifier cela demain par l'impression que ma lecture produira sur les auditeurs. Ne pas manquer d'éclaircir entièrement cette question ; impossible de rien entreprendre avant d'être fixé là-dessus.)

« Il me semble que je viens d'écrire une terrible sottise ; mais, je l'ai déjà dit, je n'ai pas le temps de corriger ; d'ailleurs, quand même je m'apercevrais que je me contredis toutes les cinq lignes, je me promets de ne pas faire la moindre correction dans ce manuscrit. C'est exprès que je tiens à n'y rien changer : demain, en le lisant, je veux m'assurer que ma pensée suit un cours conforme à la logique, et que je remarque mes fautes. S'il en est ainsi, je pourrai tenir pour exactes toutes les conclusions auxquelles je suis arrivé en raisonnant depuis six mois dans cette chambre ; s'il en est autrement, je saurai que ce n'est qu'un délire.

« Il y a deux mois encore, si j'avais dû, comme à présent, quitter définitivement ma chambre et dire adieu au mur de Meyer, je suis sûr que j'en aurais été triste. Maintenant je ne sens rien, pourtant demain je quitterai pour toujours la chambre et le mur. Ainsi ma conviction que, pour deux semaines, ce n'est pas la peine de rien regretter, ni de s'abandonner à une impression quelconque, cette conviction a triomphé de ma nature, et peut dès maintenant commander à tous mes sentiments. Mais est-ce vrai ? Est-il vrai que ma nature soit maintenant tout à fait vaincue ? Si, à présent, on me mettait à la torture, je crierais assurément, et je ne dirais pas que la souffrance est insignifiante quand on n'a plus que quinze jours à vivre.

« Mais est-ce vrai qu'il ne me reste plus que quinze jours à vivre ? L'autre soir, à Pavlovsk, j'ai menti : Botkine ne m'a rien dit et ne m'a jamais vu ; mais, il y a huit jours, on m'a amené

l'étudiant Kislorodoff ; il est matérialiste, athée et nihiliste ; voilà justement pourquoi je l'avais fait appeler : il me fallait un homme qui, sans y mettre de formes, me dit franchement toute la vérité. C'est ce qu'il a fait, non-seulement sans la moindre hésitation, mais même avec un visible plaisir (ce qui, à mon avis, était de trop). Il m'a carrément déclaré qu'il me restait environ un mois à vivre, peut-être un peu plus, si les circonstances étaient favorables ; mais que je pouvais aussi m'en aller beaucoup plus tôt. Suivant lui, je puis même mourir subitement, demain, par exemple. « On a vu de ces cas », m'a-t-il dit, « pas plus tard qu'avant-hier, à Kolomno, une jeune dame phthisique, dont l'état ressemblait beaucoup au vôtre, s'est sentie mal tout d'un coup au moment où elle se disposait à aller faire son marché ; elle s'est couchée sur un divan, a poussé un soupir et est morte. » Kislorodoff m'a communiqué tout cela du ton le plus indifférent ; en me parlant avec cette insensibilité, il avait l'air de me donner un témoignage d'estime : j'étais à ses yeux, semblait-il, un être supérieur, un homme aussi détaché de tout que lui-même, qui, sans doute, ne tient nullement à la vie. Quoi qu'il en soit, un fait est certain : je n'ai plus qu'un mois à vivre ! Je suis persuadé que sur ce point Kislorodoff ne s'est pas trompé. « J'ai été fort surpris tantôt en entendant le prince me parler de mes « mauvais rêves ». Comment les a-t-il devinés ? Il m'a dit en propres termes qu'à Pavlovsk « mon agitation et mes rêves » ne seraient plus les mêmes. Ou il est médecin, ou il a réellement une intelligence extraordinaire qui lui permet de découvrir bien des choses. (Mais qu'au bout du compte il soit un « idiot », cela n'est pas douteux.) Justement, lorsqu'il est arrivé, je venais de faire un joli rêve (du reste, j'ai maintenant de ces visions par centaines). Je m'étais endormi, je pense, une heure avant sa visite, et j'avais rêvé que je

me trouvais dans une chambre (mais pas dans la mienne). La pièce était claire, plus spacieuse, plus haute et mieux meublée que ma chambre à coucher ; il y avait là une armoire, une commode, un divan et un lit ; ce dernier, grand et large, était couvert d'une courte-pointe de soie verte. Mais, dans cette chambre, j'aperçus un animal affreux, une sorte de monstre. Il ressemblait à un scorpion, mais ce n'en était pas un ; c'était une bête beaucoup plus laide et plus effrayante, qui me faisait l'effet d'être la seule de son espèce ; je me figurais que cet animal avait surgi exprès chez moi, et qu'il y avait quelque chose de mystérieux dans cette circonstance. Je pus très-bien l'examiner : c'était un reptile long de quatre verchoks, qui avait le corps squammeux et couleur de cannelle. Sa tête était grosse comme deux doigts, mais il allait en s'amincissant de plus en plus jusqu'à la queue, si bien que le bout de celle-ci ne dépassait guère en épaisseur le dixième d'un verchok. Deux pattes, l'une à droite, l'autre à gauche, sortaient du tronc à un verchok de la tête, et formaient avec le corps un angle de quarante-cinq degrés ; elles étaient longues de deux verchoks ; cette conformation donnait à l'animal, vu d'en haut, l'aspect d'un trident. La tête, je ne la remarquai pas bien, mais je distinguai deux petites moustaches qui ressemblaient à deux fortes aiguilles, et qui étaient aussi couleur de cannelle. Au bout de la queue et à l'extrémité de chaque patte se trouvaient encore deux moustaches du même genre ; il y en avait donc huit en tout. L'animal courait extrêmement vite dans la chambre en s'appuyant sur ses pattes et sur sa queue ; le tronc et les pattes se tortillaient, comme de petits serpents, avec une rapidité extraordinaire, et c'était quelque chose de fort laid à voir. J'avais grand'peur d'être piqué par cette bête, on m'avait dit qu'elle était venimeuse ; mais une autre inquiétude me tourmentait bien davantage : qui l'a en-

voyée dans ma chambre ? que veut-on me faire et quel mystère y a-t-il là ? me demandais-je anxieusement. L'animal se cachait sous la commode, sous l'armoire, se glissait dans les coins. Je m'assis sur une chaise et repliai mes jambes sous moi. Il traversa rapidement toute la chambre, puis se déroba à ma vue en se fourrant quelque part près de ma chaise. Effrayé, je me mis à le chercher des yeux, mais, vu la façon dont j'étais assis sur mon siège, j'espérais qu'il m'y laisserait tranquille. Tout à coup j'entendis un petit bruit sec qui se produisait derrière moi, tout près de ma nuque ; je me retournai et j'aperçus le reptile grimpant le long du mur ; il était déjà arrivé à la hauteur de ma tête, et sa queue, agitée par un mouvement très-rapide, me touchait même les cheveux. Je me levai brusquement ; l'animal disparut. Je n'osais me mettre au lit, de peur qu'il ne se glissât sous l'oreiller. Ma mère entra dans la chambre avec un monsieur de sa connaissance, ils commencèrent à donner la chasse au reptile, mais ils étaient plus tranquilles que moi et n'éprouvaient même aucune frayeur. Il est vrai qu'ils ne comprenaient rien. Soudain le monstre sortit de sa retraite et se dirigea vers la porte ; cette fois, il se mouvait tout doucement, sans bruit ; la lenteur de ses allures, qui paraissait préméditée, lui donnait un aspect plus répugnant encore. Ma mère ouvrit la porte et appela Norma, notre chienne, — un énorme terre-neuve au poil noir et ébouriffé ; elle est morte il y a cinq ans. Après s'être élancée dans la chambre, Norma s'arrêta, comme pétrifiée, en face du reptile. Celui-ci s'arrêta aussi ; cependant il continuait à se tortiller ; les extrémités de ses pattes et de sa queue résonnaient toujours sur le parquet. Si je ne me trompe, l'effroi mystique est un sentiment que les animaux ne sont pas susceptibles d'éprouver ; pourtant je crus remarquer alors dans la terreur de Norma quelque chose de fort extraordi-

naire, et, pour ainsi dire, de mystique, comme si elle pressentait aussi quelque secret fatal dans l'apparition de l'affreuse bête. La chienne reculait lentement devant le reptile ; ce dernier s'avancait avec précaution vers son ennemie ; il paraissait n'attendre que le moment de s'élancer sur elle et de la piquer. Norma tremblait de tous ses membres, mais, nonobstant son épouvante, elle fixait sur le monstre un regard plein de colère. Soudain elle montra lentement ses dents terribles, ouvrit toute grande sa large gueule rouge et, prenant enfin son parti, happa brusquement le reptile. Sans doute, il fit de furieux efforts pour échapper aux crocs de la chienne, car elle dut le rattraper au vol, et à deux reprises l'engloutit dans sa gueule. On entendit les écailles craquer sous les dents du terre-neuve ; la queue et la tête de l'animal, qui sortaient de la gueule, s'agitaient avec une rapidité effrayante. Tout à coup Norma poussa un hurlement plaintif : le reptile avait réussi à lui piquer la langue. La douleur força la pauvre chienne à desserrer ses mâchoires, et j'aperçus dans sa gueule la hideuse bête qui, à moitié broyée, frétillait encore ; de son corps, presque réduit à l'état de bouillie, s'échappait en abondance un liquide blanc pareil au sang d'une blatte écrasée, et le reptile imbibait de ce venin la langue de Norma... Alors je m'éveillai et le prince entra. »

Hippolyte interrompit brusquement sa lecture.

— Messieurs, déclara-t-il avec une certaine confusion, — je ne me suis pas relu, mais j'ai, je crois, écrit beaucoup de choses inutiles. Ce songe...

— En effet, s'empressa de dire Gania.

— Il y a là, j'en conviens, trop de détails personnels, j'entends, trop de choses qui se rapportent exclusivement à moi...

En prononçant ces mots, Hippolyte avait l'air las et brisé, il essuyait avec un mouchoir la sueur qui ruisselait de son front.

— Oui, vous vous occupez trop de vous, fit d'une voix sifflante Lébédéff.

— Messieurs, encore une fois, je ne m'impose à l'attention de personne ; ceux qui ne veulent pas m'entendre sont libres de s'en aller.

— Il met les gens à la porte d'une maison qui n'est pas la sienne, bougonna sotto voce Rogojine.

— Mais comment nous lever tous et partir ? observa brusquement Ferdychtchenko qui jusqu'alors ne s'était pas permis d'élever la voix.

Hippolyte baissa soudain les yeux et saisit son manuscrit, mais dans la même seconde il releva la tête, ses yeux étincelèrent et les deux taches rouges s'accrochèrent sur ses joues.

— Vous ne m'aimez pas du tout ! dit-il en regardant fixement Ferdychtchenko.

Des rires se firent entendre ; du reste, la plupart ne riaient pas. Le jeune homme devint tout rouge.

— Hippolyte, dit le prince, — ne lisez plus et remettez-moi votre manuscrit. Vous coucherez ici dans ma chambre. Nous causerons avant de nous endormir et encore demain, mais qu'il soit bien entendu qu'à l'avenir vous laisserez de côté cet article. Voulez-vous ?

— Est-ce que c'est possible ? répondit Hippolyte d'un air profondément étonné. — Messieurs, cria-t-il avec une animation fébrile : — c'est un sot épisode dans lequel je n'ai pas su me conduire. Je n'interromprai plus ma lecture. Que ceux qui veulent écouter écoutent...

Il but à la hâte une gorgée d'eau, s'accouda au plus vite contre la table pour se dérober aux regards, et, en dépit de tout, se remit à lire. Du reste, sa confusion disparut bientôt...

« L'idée que ce n'est pas la peine de vivre quelques semaines (poursuivit-il) a commencé, si je ne me trompe, à envahir mon esprit il y a un mois, quand il me restait encore quatre semaines à vivre, mais elle n'a pris complètement possession de moi que depuis trois jours, depuis cette soirée passée à Pavlovsk. La première fois que je me suis senti pleinement pénétré de cette pensée, c'est sur la terrasse du prince, juste au moment où je m'étais imaginé de faire un dernier essai de la vie : je voulais voir des hommes et des arbres (il paraît que je l'ai dit moi-même), je m'échauffais, je soutenais le droit de Bourdovsky, « mon prochain », je rêvais qu'ils allaient tous m'ouvrir leurs bras et me serrer contre leurs poitrines, qu'il y aurait entre eux et moi je ne sais quel échange de pardon ; en un mot, j'ai fini comme un imbécile. Et voilà que dans ces mêmes instants se produisit aussi en moi la « conviction définitive ». À présent je me demande comment elle s'est fait attendre pendant six mois entiers ! Je me savais positivement atteint d'un mal qui ne pardonne pas, et ne me faisais aucune illusion, mais j'éprouvais d'autant plus ardemment le désir de vivre que je me rendais mieux compte de mon état ; je me raccrochais à la vie, je voulais vivre coûte que coûte. J'admets que j'aie pu alors m'irriter contre la destinée aveugle et sourde qui,

assurément sans savoir pourquoi, avait décidé de m'écraser comme une mouche ; mais comment se fait-il que je ne m'en sois pas tenu à la colère ? Pourquoi donc ai-je commencé à vivre, sachant que ce n'était pas la peine de commencer ; ai-je tenté un essai dont je reconnaissais d'avance l'inutilité ? Et pourtant je ne pouvais même pas lire un livre jusqu'au bout, j'avais renoncé à la lecture : à quoi bon lire, à quoi bon s'instruire pour six mois ? Cette pensée m'a plus d'une fois fait jeter le livre que j'avais en main.

« Oui, le mur de la maison Meyer pourrait en raconter long ! J'y ai noté bien des choses. Il n'y avait pas sur ce sale mur une seule tache que je ne connusse. Maudit mur ! Et pourtant il m'est plus cher que tous les arbres de Pavlovsk, c'est-à-dire qu'il devrait l'être, si à présent tout ne m'était pas égal.

« Je me rappelle maintenant avec quel avide intérêt je m'étais mis alors à suivre leur vie ; jamais elle ne m'avait autant intéressé. Parfois j'attendais impatiemment Kolia, lorsque moi-même j'étais trop souffrant pour pouvoir sortir de ma chambre. Les moindres bagatelles, les ragots les plus insignifiants m'occupaient à un tel point que je crois bien être devenu cancanier. Par exemple, je ne comprenais pas comment ces hommes qui avaient devant eux tant de vie ne savaient pas s'enrichir (du reste, je ne le comprends pas encore maintenant). Je connaissais un pauvre diable qui, à ce qu'on m'a raconté plus tard, est mort de faim, et je me souviens que cette nouvelle me mit hors de moi ; si l'on avait pu ressusciter ce malheureux, je crois que je l'aurais tué. Parfois je me sentais mieux durant des semaines entières et j'aurais pu quitter ma chambre ; mais, à la fin, la rue m'avait exaspéré ; aussi restais-je exprès de longues journées enfermé chez moi,

bien que pouvant sortir comme tout le monde. Je ne pouvais souffrir la foule remuante, affairée, inquiète et morne que je voyais aller et venir autour de moi sur le trottoir. Pourquoi l'éternelle tristesse de ces gens-là, leur continuelle agitation, cette sombre colère de tous les instants (car ils sont furieux, furieux) ? À qui la faute s'ils sont malheureux et s'ils ne savent pas vivre, ayant en perspective soixante ans de vie ? Pourquoi Zarnitzine s'est-il laissé mourir de faim, lorsqu'il avait soixante années devant lui ? Et chacun montrant ses haillons, ses mains calleuses, s'emporte et crie : « Nous travaillons comme des bœufs, nous peinons, nous avons une faim de chien et nous sommes pauvres ! D'autres ne travaillent pas, ne peinent pas et sont riches ! » (L'éternel refrain !) À côté d'eux bat le pavé du matin au soir un malheureux saute-ruisseau « de naissance noble », Ivan Fomitch Sourikoff, — il demeure dans notre maison, au-dessus de nous, — on le voit courir toute la journée vêtu d'un habit troué aux coudes et où manquent plusieurs boutons. Causez avec lui : « Je suis pauvre, indigent, réduit à la mendicité ; ma femme est morte, je n'avais pas le moyen de lui acheter des médicaments ; l'hiver mes enfants ont été gelés ; ma fille aînée est devenue une femme entretenue... » il ne cesse de geindre et de pleurnicher ! Oh ! jamais, pas plus autrefois que maintenant, je n'ai eu aucune compassion de ces imbéciles, — je le dis avec orgueil ! Pourquoi donc lui-même n'est-il pas un Rothschild ? À qui la faute s'il n'est pas millionnaire comme Rothschild, s'il n'a pas des montagnes d'impériales et de napoléons ? Puisqu'il vit, tout est en son pouvoir ! À qui la faute s'il ne comprend pas cela ?

« Oh, maintenant tout m'est égal, maintenant ce n'est plus la peine de me fâcher, mais alors, alors, je le répète, la nuit je mordais littéralement mon oreiller, et de rage je déchirais mes cou-

vertures. Oh ! quels rêves je faisais alors ! Combien j'eusse souhaité qu'à dix-huit ans on me jetât tout d'un coup dans la rue, à peine vêtu, à peine couvert, qu'on m'abandonnât sur le pavé, seul, sans logement, sans travail, sans pain, sans parents, sans amis dans une ville immense, affamé, maltraité (ç'aurait été tant mieux !), mais bien portant, alors j'aurais montré...

« Qu'est-ce que j'ai montré ?

« Oh ! pouvez-vous supposer que j'ignore combien, déjà sans cela, je me suis abaissé par mon « explication » ? Qui donc ne me considérera pas comme un gamin ignorant la vie, sans songer que j'ai plus de dix-huit ans et que, durant ces six mois, je suis devenu un vieillard ? Mais qu'on se moque et qu'on traite tout cela de contes. En effet, je m'entretenais de contes. C'était l'occupation de mes longues nuits sans sommeil ; je me les rappelle tous à présent.

« Mais se peut-il que je les répète maintenant, — maintenant que, même pour moi, le temps des contes est passé ? Ces rêveries m'amusaient quand je voyais clairement qu'il m'était interdit d'étudier même la grammaire grecque, comme j'en avais eu une fois l'idée : « Je mourrai avant d'être arrivé à la syntaxe », pensai-je dès la première page, et je jetai le livre sous la table. Il y est encore ; j'ai défendu à Matrénéa de le ramasser.

« Celui dans les mains de qui tombera mon « Explication » et qui aura la patience de la lire jusqu'au bout, me regardera peut-être comme un fou, ou même comme un collégien ; mais le plus probable, c'est qu'il verra en moi un condamné à mort qui, naturellement, trouve que tous les hommes, excepté lui, ne font pas assez de cas de la vie, la dépensent sans se rendre compte de sa

valeur, en jouissent trop paresseusement, et que, par conséquent, tous jusqu'au dernier en sont indignes ! Eh bien, je déclare que mon lecteur se trompera et que ma situation de condamné à mort n'influe en rien sur ma conviction. Demandez-leur seulement, demandez-leur en quoi tous, depuis le premier jusqu'au dernier, font consister le bonheur. Oh ! soyez sûrs que si Colomb a été heureux, ce n'est pas après avoir découvert l'Amérique, mais lorsqu'il était en train de la découvrir ; soyez sûrs que son bonheur a atteint le point culminant trois jours peut-être avant la découverte du nouveau monde, alors que les matelots révoltés voulaient dans leur désespoir virer de bord et retourner en Europe ! Qu'importe ici le nouveau monde ? Colomb l'avait à peine vu, quand il est mort, et il ignorait, au fond, ce qu'il avait découvert. L'important, c'est la vie, la vie seule ! Qu'est-ce qu'une trouvaille quelconque auprès de la découverte incessante, éternelle de la vie ? Mais à quoi bon ces phrases ? Tout ce que je dis ici a, j'en ai peur, un tel air de lieu commun qu'on me prendra sans doute pour un petit écolier qui se pose en « soleil naissant ». Ou bien on dira que je voulais peut-être exprimer quelque chose, mais que, malgré tout mon désir, je n'ai pas su « m'expliquer ». J'observerai pourtant que dans toute pensée géniale, neuve, ou même simplement sérieuse, éclore sous un crâne humain, il y a toujours quelque chose qu'on ne peut communiquer à autrui ; vous aurez beau écrire des volumes entiers, ressasser votre idée sous toutes les formes durant trente-cinq ans, il restera toujours quelque chose qui, en dépit de vos efforts, ne voudra pas sortir de votre cerveau et y séjournera à jamais ; vous mourrez peut-être sans avoir transmis à personne le meilleur de vos idées. Mais si je suis maintenant incapable, moi aussi, de rendre tout ce qui m'a tourmenté pendant ces six mois, on comprendra du moins que j'ai

peut-être payé fort cher la « conviction définitive », à laquelle je suis arrivé en ce moment. Voilà ce que, pour certaines raisons à moi connues, j'ai cru devoir mettre en lumière dans mon « Explication ».

« Je poursuis.

III • Chapitre 6

« Je ne veux pas mentir : durant ses six mois je ne me suis pas toujours dérobé au mouvement de la vie réelle ; parfois même l'activité pratique me distrayait au point que j'oubliais ma condamnation ou, pour mieux dire, je ne voulais pas y penser. Soit dit en passant, voici dans quelles conditions je vivais alors. Il y a huit mois, lorsque ma maladie commença à prendre une tournure grave, je rompis toute relation avec le dehors et cessai de voir mes anciens camarades. Comme j'avais toujours été un homme assez morose, je fus bientôt rayé de leurs papiers, ce qui, assurément, serait arrivé tout de même sans cette circonstance. À la maison je m'organisai aussi une existence solitaire. Il y a cinq mois, je m'enfermai une fois pour toutes dans ma chambre et m'isolai complètement de ma famille. On m'obéissait toujours et personne n'osait entrer chez moi, sauf aux heures réglementaires où l'on devait faire ma chambre et m'apporter mon diner. Ma mère recevait mes ordres en tremblant et ne se permettait pas de souffler mot devant moi dans les rares occasions où je consentais à la voir. Elle fouettait sans cesse les enfants pour qu'ils ne fassent pas de bruit et ne troublassent pas mon repos ; je me plaignais souvent de leurs cris ; ils doivent me porter dans leurs

cœurs à présent ! « Le fidèle Kolia », comme je l'ai surnommé, a eu aussi, je crois, passablement à souffrir de mon caractère. Dans ces derniers temps, lui-même m'a rendu la pareille : tout cela est naturel ; les hommes n'ont été créés que pour se faire souffrir mutuellement. J'avais remarqué qu'il supportait mon irascibilité comme s'il s'était juré d'être indulgent pour un malade, et, bien entendu, cela m'irritait ; mais il s'était imaginé, paraît-il, d'imiter « l'humilité chrétienne » du prince, ce qui ne laissait pas d'être un peu ridicule. C'est un garçon jeune et enthousiaste qui, naturellement, prend exemple sur autrui ; mais parfois je trouvais qu'il était temps pour lui de dégager enfin sa personnalité. Je l'aime beaucoup. J'ai aussi affligé Sourikoff, le commissionnaire qui demeure au-dessus de nous et qui fait des courses du matin au soir ; je lui démontrais continuellement que s'il était pauvre, la faute en était à lui, si bien qu'à la fin il n'osa plus venir chez moi. C'est un homme très-humble, un modèle d'humilité. (N. B. On prétend que l'humilité est une grande force ; il faudra questionner le prince à ce sujet, c'est lui qui dit cela) ; mais, au mois de mars dernier, étant monté chez lui pour voir ses enfants qui, disait-il, avaient été gelés, je souris devant le cadavre de son jeune fils, et j'expliquai de nouveau à Sourikoff que « c'était sa faute » ; soudain les lèvres du malheureux commencèrent à s'agiter ; d'une main il me saisit l'épaule et de l'autre me montra la porte en me disant à voix basse : « Allez-vous-en » ! Sur le moment cette façon d'agir me plut fort, je fus ravi en me voyant congédié de la sorte, mais plus tard je me rappelai avec un sentiment pénible les paroles de Sourikoff ; bien malgré moi j'éprouvai à son égard une pitié étrange, méprisante. Même sous le coup d'une telle offense (je sens que je l'ai offensé, quoique ce ne fût pas mon intention), même dans un pareil moment cet homme ne pouvait

se fâcher ! Je le jure, le frémissement de ses lèvres dans cette circonstance ne provenait pas du tout de la colère : lorsqu'il m'empoigna l'épaule et prononça son majestueux « allez-vous-en », il n'était nullement irrité. Il y avait chez lui de la dignité, beaucoup même, une dignité qui ne lui seyait aucunement (à ce point qu'elle produisait un effet comique), mais il n'y avait pas de colère. Peut-être s'était-il mis tout d'un coup à me mépriser. Depuis lors, quand je le rencontrais dans l'escalier, ce qui arriva deux ou trois fois, il s'empressait de m'ôter son chapeau, chose qu'il ne faisait jamais auparavant, mais, au lieu de s'arrêter comme autrefois, il passait rapidement et d'un air confus. En tout cas, s'il me méprisait, c'était à sa façon : il avait le « mépris humble ». Peut-être aussi ne fallait-il voir dans son coup de chapeau que la politesse craintive d'un débiteur vis-à-vis du fils de sa créancière, car il doit de l'argent à ma mère et il lui est impossible de s'acquitter. Cette conjecture est même la plus probable. Je voulus d'abord avoir une explication avec lui ; je suis sûr qu'au bout de dix minutes il m'aurait demandé pardon, mais ensuite je jugeai qu'il valait mieux le laisser tranquille.

« Il y a dix jours, Rogojine passa chez moi pour me demander des renseignements au sujet d'une affaire sur laquelle je crois inutile de m'étendre ici. Je ne l'avais jamais vu auparavant, mais j'avais beaucoup entendu parler de lui. Je lui appris tout ce qu'il voulait savoir et il ne tarda pas à se retirer. Je n'avais pas à lui rendre sa visite, puisqu'il n'était venu chez moi que pour affaire, mais il m'avait grandement intéressé, et pendant tout le reste de la journée j'eus l'esprit occupé de pensées étranges, si bien que le lendemain je me décidai à l'aller voir moi-même. Rogojine me reçut avec un mécontentement peu dissimulé ; il me fit même entendre « délicatement » que des rapports suivis entre nous

n'avaient aucune raison d'être. Néanmoins je passai chez lui une heure pendant laquelle je ne m'ennuyai pas du tout, et je crois qu'il ne s'ennuya pas non plus avec moi. Entre nous le contraste était tel que nous ne pouvions pas ne pas le remarquer, moi surtout : j'avais déjà fait le compte des jours qu'il me restait à vivre ; lui, au contraire, dans le plein épanouissement de la vie, n'avait que faire de pareilles supputations, et nul souci n'existait pour lui en dehors de... de sa toquade ; que monsieur Rogojine me pardonne cette expression où se trahit la maladresse d'un littérateur inexpérimenté. Nonobstant son accueil peu aimable, il me fit l'effet d'un homme intelligent et capable de comprendre bien des choses, quoiqu'il ne s'intéresse guère à ce qui ne le touche pas directement. Je ne lui soufflai pas mot de ma « conviction définitive », mais il me sembla qu'il l'avait devinée en m'entendant. Il gardait le silence, il est extrêmement taciturne. « Les extrêmes se touchent », lui dis-je avant de me retirer (pour être compris de Rogojine, je traduisis ce proverbe en russe) ; « aussi, malgré toute la différence qui existe entre nous, et quoique nous soyons aux antipodes l'un de l'autre, vous êtes peut-être beaucoup moins éloigné de ma « conviction dernière » qu'il ne le semble ». Une grimace aigre et maussade fut sa réponse ; feignant de croire que je voulais m'en aller, il se leva, me chercha lui-même ma casquette et, sous couleur de me reconduire par politesse, me mit tout bonnement à la porte de sa sombre demeure. Cette maison m'avait frappé ; elle ressemble à un tombeau, mais il paraît qu'elle lui plaît ; cela, du reste, se conçoit : il y a en lui trop de vie pour qu'il ait besoin d'en trouver autour de lui.

« Cette visite à Rogojine me fatigua beaucoup. D'ailleurs, depuis le matin, je ne me sentais pas bien ; vers le soir, me trouvant très-faible, je me mis au lit ; de temps à autre j'avais le corps en

feu, et même, par moments, je délirais. Kolia resta auprès de moi jusqu'à onze heures. Je me rappelle pourtant tout ce dont nous parlâmes ensemble. Mais quand il m'arrivait de fermer les yeux, je rêvais toujours qu'Ivan Fomitch était devenu millionnaire. Il ne savait que faire de sa fortune, se creusait la tête pour résoudre cette question, tremblait d'être volé et finalement se décidait à enfouir ses millions. Je lui faisais observer qu'il aurait tort d'enterrer inutilement tant de richesses :

« Vous devriez plutôt, lui disais-je, fondre tout cet or, vous en feriez un petit cercueil pour votre enfant qui a été gelé et dont vous exhumeriez le corps. » Sourikoff recevait avec des larmes de reconnaissance ce conseil ironique et s'empressait de le suivre. Je lançais un jet de salive et m'éloignais. Lorsque j'eus complètement repris mes sens, Kolia m'assura que je n'avais pas dormi une minute et que pendant tout ce temps je lui avais parlé de Sourikoff. Par instants mon agitation était extraordinaire, en sorte que Kolia se retira inquiet. Après son départ, je me levai pour aller fermer la porte au crochet et tout d'un coup je me rappelai un tableau que j'avais vu le matin chez Rogojine, dans une des salles les plus sombres de sa maison, au-dessus d'une porte. Il me l'avait lui-même montré en passant ; je m'étais, je crois, arrêté cinq minutes devant cette toile. Bien qu'elle n'eût rien de remarquable au point de vue artistique, elle n'avait pas laissé de me troubler étrangement.

« Ce tableau représente le Christ au moment où il vient d'être détaché de la croix. À ce qu'il me semble, les peintres qui font des crucifiements et des descentes de croix ont coutume de donner au Christ un visage extraordinairement beau ; ils cherchent à lui conserver cette beauté au milieu même des plus cruels supplices.

Dans le tableau de Rogojine rien de pareil ; ici on a réellement sous les yeux le cadavre d'un homme qui a infiniment souffert avant même d'être crucifié, qui a été battu par les gardes, battu par le peuple, quand il portait sa croix et succombait sous ce fardeau, enfin qui a enduré pendant six heures (tel est du moins mon calcul) l'affreux supplice du crucifiement. À la vérité, le visage est celui d'un homme qui vient d'être descendu de la croix, c'est-à-dire que, loin d'être roidi, il garde beaucoup de vie et de chaleur ; l'expression est douloureuse comme si le défunt sentait encore la souffrance (cela a été très-bien saisi par l'artiste) ; en revanche, le visage est peint avec un réalisme impitoyable ; il n'y a ici que la nature, et c'est bien ainsi que doit être le cadavre d'un homme quelconque, après de tels tourments. Je sais que, suivant la croyance adoptée par l'Église dès les premiers siècles du christianisme, le Christ a souffert non pas figurément, mais en réalité, et que, par conséquent, son corps sur la croix a été pleinement soumis à la loi de la nature. Le visage représenté sur le tableau est enflé et couvert de plaies saignantes ; les yeux dilatés brillent d'un éclat vitreux. Mais, chose étrange, quand on considère ce cadavre de supplicié, une question singulière s'offre à l'esprit : si tous les disciples du Christ, ceux qui furent plus tard ses principaux apôtres, les femmes qui lui donnaient des soins et se tenaient debout près de la croix, si, en un mot, tous ses fidèles et tous ses adorateurs ont vu son corps en cet état (et c'est certainement ainsi qu'il devait être), comment ont-ils pu croire, à la vue de tels restes, que ce martyr ressusciterait ? Si la mort est si terrible, se dit-on malgré soi, et si les lois de la nature sont si puissantes, comment donc en triompher ? Comment les vaincre, quand nous voyons maintenant vaincu par elles celui-là même qui, de son vivant, forçait la nature à lui obéir, celui qui s'écriait :

« Talifa Koumi », — et ressuscitait une jeune fille, celui à la voix de qui Lazare sortait du tombeau ? Lorsqu'on regarde ce tableau, la nature apparaît sous la forme d'une bête énorme, impitoyable et muette, ou plutôt, quelque bizarre que soit la comparaison, comme une immense machine d'invention moderne, qui, sourde et insensible, a stupidement saisi, mis en pièces et absorbé dans ses entrailles un être valant à lui seul autant que toute la nature avec toutes ses lois, autant que toute la terre, laquelle n'a peut-être été créée que pour donner naissance à cet être ! Le tableau dont je parle éveille précisément cette impression d'une force aveugle, effrontée, éternellement stupide, à qui tout est soumis et qui s'impose fatalement à vous. Pas un des gens qui formaient l'entourage du défunt n'est représenté sur cette toile. Ils ont dû éprouver une angoisse et une consternation indicibles dans cette soirée qui anéantissait d'un seul coup toutes leurs espérances, toutes leurs croyances même, pourrait-on dire. Sans doute, ils se sont dispersés en proie à une épouvante extraordinaire, quoique chacun d'eux emportât une grande idée qui désormais ne pouvait plus lui être arrachée. Et si leur maître même avait pu voir son image la veille du supplice, aurait-il ainsi monté sur la croix, et serait-il mort comme il est mort ? Voilà encore une question qu'on se pose involontairement, quand on regarde ce tableau.

« Après le départ de Kolia, je songeai à tout cela pendant une heure et demie ; peut-être avais-je le délire. Parfois ces idées revêtaient même pour moi une forme plastique. Peut-on imaginer ce qui n'a point de corps ? Quoi qu'il en soit, par moments je croyais voir, sous une forme étrange et impossible, cette force infinie, cet être sourd, aveugle et muet. Je rêvais que quelqu'un me prenait par le bras et me conduisait quelque part où il me montrait, à la clarté d'une bougie, une énorme et repoussante taren-

tule : « Cet être aveugle, sourd et tout-puissant, le voilà », m'assurait-il, et il riait de mon indignation. Dans ma chambre, devant l'icône, une petite lampe est toujours allumée pendant la nuit ; quoique faible, cette lumière permet pourtant de distinguer tous les objets ; sous la lampe on peut même lire. Je crois qu'il était déjà minuit ; je ne dormais pas du tout et j'étais couché les yeux ouverts ; tout à coup la porte de ma chambre s'ouvrit et Rogojine entra.

« Lorsqu'il eut franchi le seuil, il ferma la porte, me regarda silencieusement et se dirigea sans bruit vers la chaise placée dans le coin presque au-dessous de la lampe. Je fus fort surpris et je le regardai, attendant ce qu'il allait faire. Rogojine s'accouda contre la petite table et se mit à me considérer sans rien dire. Ainsi se passèrent deux ou trois minutes et je me souviens que le silence du visiteur me mécontenta vivement. Pourquoi donc ne voulait-il pas parler ? Certes, je trouvais étrange qu'il fût venu si tard, mais, à vrai dire, je n'en étais pas extraordinairement étonné. Loin de là : le matin je ne lui avais pas révélé clairement mon idée, mais je savais qu'il l'avait comprise à demi-mot ; or cette idée était d'une nature telle que le désir d'en recauser avec moi pouvait fort bien me procurer la visite de Rogojine, même à une heure aussi indue. Je pensais qu'il était venu pour cela. Le matin, nous nous étions quittés en assez mauvais termes ; deux fois même il m'avait regardé d'un air très-moqueur. Voilà qu'à présent je retrouvais dans son regard la même expression moqueuse, j'en étais blessé. Quant à ce fait que j'avais devant moi Rogojine en personne et non une vision enfantée par le délire, sur le moment je n'en doutai pas du tout.

« Cependant il ne bougeait pas de sa place et me regardait toujours avec son sourire caustique. De colère, je me tournai violemment sur mon lit et m'accoudai sur l'oreiller, décidé à me taire aussi, dût cette situation se prolonger indéfiniment. Je voulais absolument qu'il parlât le premier. Je crois que vingt minutes s'écoulèrent de la sorte. Tout à coup une idée me vint : si ce n'était pas Rogojine, mais seulement une apparition ?

« Je n'en avais jamais vu, ni depuis que j'étais malade, ni auparavant, mais dans mon enfance et même jusqu'à ces derniers temps il m'avait toujours semblé que, malgré mon scepticisme absolu à l'égard des apparitions, si j'en voyais une, je mourrais à l'instant même. Pourtant je n'éprouvai aucune frayeur à la pensée que mon visiteur pouvait être un fantôme et non Rogojine. Je dirai plus : cette conjecture n'eut pour effet que de m'irriter. Autre particularité étrange : la question de savoir si j'avais devant moi un spectre ou un visiteur en chair et en os me laissait beaucoup plus indifférent qu'elle ne l'aurait dû, ce semble ; je crois que je pensais alors à autre chose. Par exemple, j'étais bien plus curieux de savoir pourquoi Rogojine que j'avais vu tantôt en robe de chambre et en pantoufles portait maintenant un frac, un gilet blanc et une cravate blanche. Je me posai aussi cette question : Si c'est une apparition et si tu n'en as pas peur, pourquoi donc ne te lèves-tu pas et ne t'approches-tu pas d'elle pour t'assurer personnellement du fait ? Après tout, c'était peut-être la crainte qui m'en empêchait. Mais, dès que cette idée me fut venue, je sentis soudain mes genoux vaciller et un frisson glacial parcourir mon dos. Dans ce même instant, Rogojine qui paraissait avoir deviné ma frayeur écarta la main sur laquelle il appuyait sa tête, se redressa, et, me regardant fixement, ouvrit la bouche comme s'il allait se mettre à rire. La rage s'empara de moi et je voulus me jeter

sur lui ; mais, m'étant juré de ne pas prendre le premier la parole, je restai sur mon lit ; d'ailleurs, j'en étais encore à me demander si c'était bien Rogojine lui-même que j'avais sous les yeux.

« Je ne saurais dire au juste combien de temps cela dura ; je ne me rappelle pas bien non plus si je n'eus point parfois quelques moments de sommeil. À la fin Rogojine se leva, il m'examina encore longuement et d'un œil attentif comme il l'avait fait lorsqu'il était entré, mais cette fois sans sourire ; puis il se dirigea tout doucement vers la porte, l'ouvrit et se retira en la refermant sur lui. Je ne quittai pas mon lit ; combien de temps restai-je encore couché les yeux ouverts, pensant Dieu sait à quoi ? je ne me le rappelle pas ; je ne sais pas non plus comment je m'endormis. Le lendemain, à neuf heures passées, des coups frappés à ma porte me réveillèrent. Il est de règle à la maison que si, avant neuf heures, je n'ai pas crié qu'on m'apporte mon thé, Matrëna doit elle-même venir cogner chez moi. Au moment où je lui ouvris, je me fis soudain la réflexion suivante : Comment donc a-t-il pu entrer, puisque la porte était fermée ? Je questionnai et j'acquis la conviction qu'il était impossible que Rogojine eût pénétré dans ma chambre, attendu que la nuit toutes nos portes sont fermées à la clef.

« C'est le cas particulier raconté ci-dessus avec tant de détails qui a été la cause déterminante de ma résolution. Je n'y ai donc pas été amené par la logique, par le raisonnement, mais par le dégoût. Je ne puis rester en vie, quand la vie prend, pour me blesser, des formes si étranges. Cette apparition m'a humilié. Je ne saurais me soumettre à la force aveugle qui revêt l'aspect d'une tarentule. Je n'éprouvai d'apaisement qu'à la chute du jour, en sentant que mon parti était pris une fois pour toutes.

« J'avais un petit pistolet de poche que je m'étais procuré dans mon enfance, à l'âge ridicule où l'on se met tout d'un coup à aimer les histoires de duels et de brigands. Je l'ai visité il y a un mois. Dans la boîte où il était se trouvaient deux balles et un petit cornet à poudre contenant la valeur de trois charges. Ce pistolet ne vaut rien, il écarte et ne porte qu'à quinze pas, mais, appliqué contre la tempe, il peut sans doute écarter le crâne.

« J'ai résolu de mourir à Pavlovsk, au lever du soleil ; pour ne pas causer d'esclandre dans la villa, j'irai me tuer dans le parc. Mon « Explication » fournira à la police tous les éclaircissements nécessaires. Les intéressés et les amateurs de psychologie pourront tirer de ce document toutes les conclusions qu'il leur plaira. Pourtant je ne désire pas que mon manuscrit soit livré à la publicité. Je prie le prince d'en conserver une copie et d'en remettre une autre à Aglaé Ivanovna Épantchine. Telle est ma volonté. Je lègue mon squelette à l'Académie de médecine, dans l'intérêt de la science.

« Je ne me reconnais justiciable d'aucune juridiction et je sais qu'à présent la vindicte publique ne pourrait m'atteindre. Il n'y a pas encore longtemps, j'ai fait une hypothèse qui m'a amusé : Si maintenant je m'avisais tout d'un coup de tuer quelqu'un, d'assassiner même dix personnes, enfin de commettre le crime réputé le plus affreux en ce monde, quel serait, avec l'abolition de la torture, l'embarras du tribunal vis-à-vis d'un inculpé n'ayant plus que deux ou trois semaines à vivre ? Je mourrais confortablement dans leur hôpital, où, bien chauffé, soigné par un médecin attentif, je serais peut-être beaucoup mieux que chez moi. Je ne comprends pas que cette idée ne se présente pas, au moins comme plaisanterie, à l'esprit des gens qui se trouvent dans ma

position. Mais peut-être qu'ils y pensent aussi ; même parmi nous il ne manque pas de gens gais.

« Mais, si je sais qu'aucune cour de justice ne peut rien contre moi, je n'ignore pas non plus qu'on me jugera quand je serai devenu un accusé sourd et muet. Je ne veux pas m'en aller sans laisser un mot de réponse, — un mot libre et non forcé, — non pour me justifier, — oh ! non, je n'ai de pardon à demander à personne, — mais parce que moi-même je le désire.

« Voici, d'abord, une étrange idée : de quel droit, au nom de quel principe m'interdirait-on d'abrégier une existence limitée maintenant à deux ou trois semaines ? À qui cela importe-t-il ? Qui a besoin que, condamné, j'attende patiemment le jour de l'exécution ? Se peut-il qu'en effet cela soit nécessaire à quelqu'un ? Dira-t-on que la morale l'exige ? Si j'étais robuste et bien portant, je comprendrais encore qu'on m'opposât la rengaine accoutumée : « Vous n'avez pas le droit d'attenter à une vie qui peut être utile à votre prochain », etc. Mais maintenant, maintenant que je suis déjà si près de l'échéance fatale ? Quelle morale a besoin de mon dernier hoquet et pourquoi faut-il que j'expire en écoutant jusqu'au bout les consolations du prince qui, sans doute, ne manquera pas de me démontrer que la mort est même un bienfait pour moi ? (Les chrétiens comme lui en viennent toujours là, c'est leur idée favorite.) Et qu'est-ce qu'ils veulent avec leurs ridicules « arbres de Pavlovsk » ? Adoucir les dernières heures de ma vie ? Comment ne comprennent-ils pas que plus je m'oublierai, plus je m'attacherai à ce dernier fantôme de vie et d'amour par lequel ils veulent me masquer le mur de Meyer et tout ce qui y est si franchement écrit, — plus ils me rendront malheureux ? Que m'importent votre nature, votre parc de Pavlovsk,

vos levers et vos couchers de soleil, votre ciel bleu et vos visages toujours contents, si je suis seul exclu de ce banquet sans fin ? De quel intérêt est pour moi toute cette beauté quand, à chaque minute, à chaque seconde, je sais et je suis forcé de savoir que seul j'ai été traité en paria par la nature, alors que la petite mouche qui bourdonne autour de moi dans un rayon de soleil a elle-même sa place au banquet, la connaît et est heureuse ? Oh ! je sais bien, le prince et les autres voudraient, pour le triomphe de la morale, me faire dire, au lieu de toutes ces paroles fielleuses et ulcérées, la célèbre strophe de Gilbert :

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux !

« Mais, croyez-le, braves gens, dans cette poésie résignée, dans cette bénédiction académique donnée au monde en vers français, se cache un fiel si intense, une haine si implacable que le poète s'y est peut-être trompé lui-même et qu'il a pris ses larmes de colère pour des larmes d'attendrissement. Sachez qu'il y a une limite à la honte que l'homme éprouve devant son néant, et que, cette limite dépassée, il trouve une jouissance extraordinaire dans le sentiment de sa faiblesse, de sa nullité... Allons, sans doute, ainsi comprise, l'humilité, je l'admets, est une force énorme, mais ce n'est pas dans ce sens que la religion l'entend.

« La religion ! J'admets la vie éternelle et peut-être l'ai-je toujours admise. Que la conscience soit allumée par la volonté d'une force suprême » qu'elle jette un regard sur le monde et dise : « J'existe ! », puis que tout d'un coup cette force suprême lui ordonne de s'éteindre parce qu'il le faut pour quelque intérêt supé-

rieur, — et même sans lui expliquer pourquoi, soit, j'admets tout cela, mais reste toujours la question : De quelle nécessité ma soumission est-elle ici ? Ne peut-on pas me dévorer sans exiger que je bénisse qui me dévore ? Se peut-il qu'en effet quelqu'un là-haut soit offensé parce que je ne veux pas attendre quinze jours ? Je ne le crois pas, et il est beaucoup plus naturel de supposer que l'on a besoin de ma chétive existence pour compléter quelque harmonie universelle, de même que, chaque jour, sont sacrifiés des millions d'êtres sans la mort desquels le reste du monde ne pourrait subsister. (Il faut noter toutefois qu'il y a là peu de magnanimité.) Mais soit ! Je reconnais qu'il était impossible d'organiser le monde autrement, c'est-à-dire sans que les uns mangent les autres ; je consens même à admettre que je ne comprends rien à cette organisation ; seulement voici ce que je sais : du moment qu'on m'a une fois donné la conscience de mon être, que m'importent la vicieuse organisation du monde et l'impossibilité où il est d'exister autrement ? Qui donc, après cela, me jugera et à raison de quoi serai-je jugé ? On aura beau dire, tout cela est impossible et injuste.

« Pourtant, quelque désir que j'en eusse, jamais je n'ai pu me figurer qu'il n'y a ni vie future ni Providence. Le plus probable, c'est que tout cela existe, mais que nous ne comprenons rien à la vie future et à ses lois. Mais s'il est si difficile et même tout à fait impossible de comprendre cela, se peut-il que je sois coupable parce que je n'ai pu concevoir une chose qui dépasse l'entendement ? À la vérité, ils disent et, sans doute, le prince comme les autres, qu'ici la soumission est nécessaire, qu'il faut obéir sans raisonner et que ma docilité sera certainement récompensée dans l'autre monde. Nous rabaissons trop la Providence quand, par dépit de ne pouvoir la comprendre, nous lui prêtons nos

idées. Mais, encore une fois, si l'homme ne peut la comprendre, il est inadmissible, je le répète, que cette inintelligence lui soit imputée à crime. Et, s'il en est ainsi, comment donc serai-je jugé pour n'avoir pas compris la véritable volonté et les lois de la Providence ? Non, mieux vaut ne plus parler de la religion.

« D'ailleurs, en voilà assez. Quand j'arriverai à ces lignes, à coup sûr le soleil se lèvera et « commencera à résonner dans le ciel », une force immense, incalculable se répandra sur toute la terre. Soit ! Je mourrai les yeux fixés sur la source de la force et de la vie, et je ne voudrai pas de cette vie ! S'il avait dépendu de moi de ne pas naître, assurément je n'aurais pas accepté l'existence dans des conditions si dérisoires. Mais j'ai encore la faculté de mourir, quoique, mes jours étant comptés, mon pouvoir soit fort mince et par suite, aussi ma révolte.

« Dernière explication : Si je meurs, ce n'est nullement parce que je n'ai pas la force de supporter ces trois semaines ; oh, je serais assez fort pour cela, et, si je voulais, je trouverais une consolation suffisante rien que dans le sentiment de l'injure qui m'est faite ; mais je ne suis pas un poète français et je ne veux pas me consoler de la sorte. Enfin, il y a là quelque chose de séduisant : en limitant ma vie à trois semaines, la nature a tellement rétréci ma sphère d'action, que le suicide est peut-être le seul acte auquel ma volonté puisse encore présider d'un bout à l'autre. Eh bien, peut-être veux-je profiter de la dernière possibilité d'agir qui me reste ? Parfois une protestation n'est pas une petite affaire... »

III • Chapitre 7

L'« Explication » était finie, Hippolyte s'arrêta...

Dans certains cas exceptionnels, un homme nerveux, irrité et mis hors de lui, en vient à un tel degré de franchise cynique qu'il n'a plus peur de rien et qu'il est prêt à faire n'importe quel scandale ; il se jettera sur les gens, ayant à part soi l'intention obscure mais ferme de se précipiter du haut d'un clocher une minute après et de mettre ainsi fin à tous les embarras qu'aura pu lui attirer sa folle conduite. L'épuisement des forces physiques est d'ordinaire le signe précurseur de cet état. Hippolyte en était arrivé là sous l'influence de la surexcitation anormale qui l'avait soutenu jusqu'alors. Par lui-même, ce garçon de dix-huit ans, épuisé par la maladie, semblait faible comme la feuille tremblante qui s'est détachée d'un arbre ; mais dès que, — pour la première fois depuis une heure, — il eut promené ses yeux sur l'assistance, le mépris le plus hautain, le plus offensant se manifesta dans son regard et dans son sourire. Il avait hâte de provoquer ses auditeurs. Ceux-ci, de leur côté, étaient remplis d'indignation. Tous se levèrent bruyamment, sous l'empire d'impressions troubles et malsaines auxquelles la fatigue, le vin et la tension des nerfs donnaient un caractère particulier d'acuité.

Hippolyte quitta soudain sa place, comme si on l'en avait brusquement arraché.

— Le soleil est levé ! cria-t-il en apercevant les cimes des arbres baignées de lumière et en les montrant au prince comme un prodige : — il est levé !

— Vous pensiez qu'il ne se lèverait pas, sans doute ? observa Ferdychtchenko.

— Il va encore faire atrocement chaud aujourd'hui, grommela d'un ton vexé Gabriel Ardalionovitch qui, son chapeau à la main, bâillait et s'étirait les membres. — Partons-nous, Ptitzine ?

Hippolyte entendit ces mots avec une stupéfaction profonde ; tout à coup il pâlit affreusement et se mit à trembler.

— Vous faites montre de votre indifférence exprès pour me blesser, dit-il, les yeux fixés sur le visage de Gania, — vous êtes un polisson !

— Eh bien, c'est le diable sait quoi ; se déboutonner ainsi ! brailla Ferdychtchenko : — quelle faiblesse phénoménale !

— C'est simplement un imbécile, déclara Gania. Hippolyte s'efforça de dompter son agitation.

— Messieurs, commença-t-il en tremblant toujours et en s'interrompant à chaque mot, — je comprends que j'aie pu m'attirer votre ressentiment personnel, et... je regrette de vous avoir assommés avec ce délire (il indiqua du geste son manuscrit), mais, du reste, mon regret est de ne vous avoir pas assommés du tout... (il sourit bêtement) ; ai-je été assommant, Eugène Pavlitch ? ajouta-t-il en s'avancant soudain vers Radomsky : — ai-je été assommant, oui ou non ? Parlez.

— C'était un peu long, mais du reste...

— Dites tout ! Soyez sincère une fois dans votre vie ! fit Hippolyte qui continuait à trembler.

— Oh, décidément cela m'est égal ! Je vous en prie, laissez-moi tranquille, répondit Eugène Pavlovitch en se détournant d'un air maussade.

Ptitzine s'approcha de l'amphitryon.

— Bonne nuit, prince, dit-il.

— Mais il va se brûler la cervelle, à quoi pensez-vous donc ? Regardez-le ! cria Viéra, et, tout inquiète, elle s'élança vers Hippolyte, qu'elle saisit même par les bras : — il a dit qu'il se tuerait au lever du soleil, à quoi pensez-vous ?

— Il ne se brûlera pas la cervelle ! murmurèrent avec un accent haineux plusieurs voix, entre autres celle de Gania.

— Messieurs, prenez garde ! s'écria Kolia, qui saisit aussi le bras d'Hippolyte : — regardez-le seulement ! Prince ! prince, mais faites donc attention !

Autour d'Hippolyte s'étaient groupés Viéra, Kolia, Keller et Bourdovsky ; tous les quatre se cramponnaient à lui.

— Il a le droit, le droit !... balbutiait Bourdovsky, lequel, du reste, semblait aussi avoir complètement perdu la tête.

— Permettez, prince, quelles dispositions entendez-vous prendre ? demanda Lébédèff en s'avançant vers son locataire.

Il était ivre et laissait voir effrontément son irritation.

— Comment ! quelles dispositions ?

— Non, permettez ; je suis le maître de la maison, soit dit sans vouloir vous manquer de respect... J'admets que vous soyez aussi

maître ici, mais, comme propriétaire, je ne veux pas de choses pareilles chez moi... Voilà.

— Il ne se tuera pas ; c'est un gamin qui s'amuse ! cria tout à coup d'un ton plein d'assurance et d'indignation le général Ivolguine.

— Bravo, général ! approuva Ferdychtchenko. — Je sais qu'il ne se tuera pas, général, très-estimé général, mais pourtant... je suis le maître de la maison.

— Écoutez, monsieur Téreentieff, fit soudain Ptitzine qui, après avoir dit adieu au prince, tendit la main à Hippolyte, — dans votre manuscrit il est question, je crois, de votre squelette ; vous le léguez à l'Académie ? C'est de votre propre squelette qu'il s'agit, c'est-à-dire que vous léguez vos os ?

— Oui, mes os...

— C'est qu'on peut se tromper ; il paraît qu'un cas de ce genre s'est déjà produit.

— Pourquoi le taquinez-vous ? gronda vivement le prince.

— On l'a fait pleurer, ajouta Ferdychtchenko.

Mais Hippolyte ne pleurait pas du tout. Il fit un mouvement pour quitter sa place, les quatre qui l'entouraient l'empoignèrent aussitôt. On se mit à rire.

— Il comptait bien qu'on le mettrait dans l'impossibilité de bouger, c'est pour cela qu'il a lu son manuscrit, observa Rogojine.
— Adieu, prince. Voilà trop longtemps que je pose ici, j'en ai une courbature.

— Si en effet vous aviez l'intention de vous tuer, Téréntieff, dit en riant Eugène Pavlovitch, — à votre place, après de pareils compliments, je ne me tuerais pas, exprès pour les vexer.

— Ils ont une envie terrible de voir comment je me brûlerai la cervelle ! répliqua avec amertume Hippolyte.

— Ils sont fâchés de ne pas le voir.

— Ainsi vous pensez qu'ils ne le verront pas ?

— Ce que j'en dis n'est pas pour vous exciter ; au contraire, je crois qu'il est fort possible que vous vous brûliez la cervelle. Sur-tout, ne vous fâchez pas... répondit Eugène Pavlovitch en traînant la voix d'un ton protecteur.

— Maintenant seulement je vois que j'ai fait une grande faute en leur lisant ce manuscrit, reprit Hippolyte ; en même temps ses yeux se portaient sur son interlocuteur avec une subite expression de confiance, comme s'il eût demandé conseil à un ami.

— La position est ridicule, mais... vraiment, je ne sais que vous conseiller, fit en souriant Eugène Pavlovitch.

Sans répondre, Hippolyte regarda Radomsky sévèrement et avec une fixité singulière. On pouvait croire que par moments il perdait toute conscience de lui-même.

— Non, permettez, dit Lébédéff, — quelles manières il fait avec cela ! « Je me brûlerai la cervelle dans le parc, déclare-t-il, pour ne pas causer d'esclandre dans la villa » ! Il pense donc qu'en allant se tuer à trois pas de la maison il n'incommodera personne ici !

— Messieurs... commença le prince.

— Non, permettez, très-estimé prince, interrompit avec emportement Lébédèff ; — vous voyez vous-même que ce n'est pas une plaisanterie, la moitié au moins de vos visiteurs est du même avis et pense que maintenant, après les paroles qu'il a prononcées ici, l'honneur l'oblige à se brûler la cervelle : par conséquent, comme maître de la maison, je déclare devant témoins que je requiers votre assistance.

— Que faut-il donc faire, Lébédèff ? Je suis prêt à vous seconder.

— Voici : d'abord, qu'il se dessaisisse immédiatement du pistolet et des munitions dont il a parlé tout à l'heure. Moyennant cette condition et par égard pour son état maladif, je consens à ce qu'il passe la nuit ici, où, bien entendu, il sera l'objet d'une surveillance de ma part. Mais demain il faudra absolument qu'il décampe ; pardonnez-moi, prince ! S'il refuse de livrer son arme, le général et moi nous le prenons chacun par un bras et j'envoie aussitôt prévenir la police qui, dès lors, aura à s'occuper de l'affaire. À titre de connaissance, monsieur Ferdychtchenko voudra bien se rendre au commissariat.

Ce fut un vacarme sur la terrasse ; Lébédèff s'échauffait et perdait toute mesure ; Ferdychtchenko se disposait à aller au bureau de police ; Gania s'acharnait à soutenir que personne ne se tuerait. Eugène Pavlovitch gardait le silence.

— Prince, vous êtes-vous jamais jeté du haut d'un clocher ? demanda à voix basse Hippolyte à Muichkine.

— N-non... répondit naïvement celui-ci.

— Avez-vous pu penser que je n'avais pas prévu cette explosion de haine ? poursuivit sur le même ton Hippolyte, dont les yeux étincelaient, et qui regardait le prince comme si, réellement, il attendait de lui une réponse. — Assez ! cria-t-il soudain en s'adressant à toute la société : — c'est ma faute... je suis plus coupable que personne ! Lébédéff, voici la clef (il tira son porte-monnaie de sa poche et y prit un anneau d'acier dans lequel étaient passées trois ou quatre petites clefs) ; tenez, celle-ci, l'avant-dernière... Kolia vous montrera... Kolia ! Où est Kolia ? fit-il avec force (son ami était devant lui et il ne le voyait pas) : — oui... voilà, il vous montrera ; il m'a aidé tantôt à emballer mes effets. Allez avec lui, Kolia ; dans le cabinet du prince, sous la table... mon sac... avec cette petite clef, en bas, dans un petit coffre... mon pistolet et un cornet à poudre. Il a lui-même fait mon sac tantôt, monsieur Lébédéff, il vous montrera ; mais c'est à la condition que demain matin, quand je retournerai à Pétersbourg, vous me rendrez le pistolet. Vous entendez ? Ce que j'en fais, c'est pour le prince et pas pour vous.

— Eh bien, j'aime mieux cela ! dit avec un sourire caustique le maître de la maison, qui se hâta de prendre la clef et de courir à la pièce voisine. Kolia s'arrêta, voulut faire une observation, mais Lébédéff l'entraîna à sa suite.

Hippolyte regardait les visiteurs qui riaient. Le prince s'aperçut que les dents du malade claquaient comme par l'effet d'un violent frisson.

— Quels vauriens ils sont tous ! murmura à l'oreille de son hôte Hippolyte exaspéré. Chaque fois qu'il s'adressait au prince, il se penchait vers lui et baissait la voix.

— Laissez-les ; vous êtes très-faible...

— Tout de suite, tout de suite... je vais m'en aller.

Tout à coup il embrassa le prince.

— Vous croyez peut-être que je suis fou ? demanda-t-il en regardant son interlocuteur avec un rire étrange.

— Non, mais vous...

— Tout de suite, tout de suite, taisez-vous ; ne dites rien ; arrêtez... je veux regarder vos yeux... Restez ainsi, je vous regarderai, je veux dire adieu à un homme.

Immobile en face du prince, il le considéra silencieusement pendant dix secondes. Son visage était très-pâle, et la sueur inondait ses tempes. Chose étrange, il s'était accroché à Muichkine comme s'il avait peur de le laisser échapper.

— Hippolyte, Hippolyte, qu'est-ce que vous avez ? cria le prince.

— Tout de suite... assez... je vais me coucher. Je veux boire un coup à la santé du soleil... Je le veux, je le veux, laissez !

Il prit soudain une coupe sur la table, et, quittant brusquement sa place, se porta aussitôt à l'entrée de la terrasse. Le prince voulut courir après le malade, mais dans ce moment même, comme par un fait exprès, Eugène Pavlovitch lui tendit la main pour prendre congé de lui. Une seconde s'écoula, et soudain des cris retentirent de tous côtés. Puis, pendant une minute, régna une confusion extraordinaire.

Voici ce qui avait eu lieu :

Arrivé à l'entrée de la terrasse, Hippolyte s'était arrêté tout près de l'escalier, et, tandis qu'il tenait la coupe de Champagne dans sa main gauche, il avait fourré sa main droite dans la poche de côté de son paletot. D'après le récit que fit ensuite Keller, le jeune homme avait déjà cette main dans sa poche pendant sa conversation avec le prince, que, de sa main gauche, il avait empoigné par l'épaule ; et cette circonstance, au dire du boxeur, avait éveillé en lui un premier soupçon. Quoi qu'il en soit, une certaine inquiétude l'avait fait courir aussi après Hippolyte. Mais il arriva trop tard. Il vit seulement quelque chose briller soudain dans la main d'Hippolyte, et un petit pistolet de poche s'appliquer sur sa tempe. Keller voulut aussitôt saisir le bras du jeune homme, mais celui-ci pressa immédiatement la détente. Le chien s'abattit avec un petit bruit sec, toutefois aucune détonation ne se produisit. Lorsque Keller prit Hippolyte dans ses bras, ce dernier s'y laissa tomber comme privé de connaissance : peut-être se croyait-il déjà tué. Keller avait prestement saisi le pistolet. On s'empara d'Hippolyte, on alla chercher une chaise sur laquelle on le fit asseoir, et tous criant, questionnant, se pressèrent autour de lui. Chacun avait entendu le léger bruit du chien, et l'auteur de cette tentative de suicide était vivant ; il n'avait même aucune égratignure. Assis sur sa chaise, Hippolyte, sans comprendre ce qui se passait, promenait sur tous les visages un regard vide de pensée. En ce moment arrivèrent au pas de course Lébédèff et Kolia.

— Le pistolet a raté ? demandaient les uns.

— Peut-être même n'était-il pas chargé ? hasardaient les autres.

— Il est chargé ! dit Keller après avoir examiné l'arme ; — mais...

— Se peut-il que le coup ne soit pas parti ?

— Il n'y avait pas de capsule, expliqua le boxeur.

Il serait difficile de raconter la pitoyable scène qui suivit. À la frayeur du premier moment succédèrent aussitôt des éclats de rire ; dans l'hilarité de plusieurs se révélait même une satisfaction maligne. Sanglotant comme dans une attaque de nerfs, se tordant les mains, Hippolyte allait de l'un à l'autre ; il s'approcha même de Ferdychtchenko, lui prit les deux mains et lui jura qu'il avait oublié, « tout à fait oublié » de mettre la capsule, que c'était une pure inadvertance de sa part et non un fait exprès : toutes les capsules étaient là, dans la poche de son gilet, il y en avait dix (il les montra à tout le monde) ; il n'avait pas amorcé plus tôt parce qu'il craignait que le pistolet ne fît par hasard explosion dans sa poche, mais il comptait toujours mettre la capsule quand il le faudrait, et, tout d'un coup, il l'avait oublié. Le jeune homme s'empressa de donner ces explications au prince, à Eugène Pavlovitch ; en même temps il suppliait Keller de lui rendre son pistolet : il voulait immédiatement prouver à tous que « son honneur, son honneur... » il était maintenant « déshonoré pour toujours !... » À la fin, il s'évanouit. On le transporta dans le cabinet du prince, et Lébédéff, complètement dégrisé, envoya aussitôt chercher un médecin ; lui-même resta au chevet du malade avec sa fille, son fils, Bourdovsky et le général. Quand on emporta Hippolyte privé de sentiment, Keller, fort animé, vint se placer au milieu de l'assistance et prit la parole d'une voix vibrante :

— Messieurs, si quelqu'un de vous laisse encore entendre en ma présence que la capsule a été oubliée exprès et soutient que le malheureux jeune homme a seulement joué une comédie, — celui-là aura affaire à moi.

Mais on ne lui répondit pas. Enfin la société se retira, le départ de tous les visiteurs eut lieu presque simultanément ; Ptitzine, Gania et Rogojine partirent ensemble.

Grande fut la surprise du prince en voyant qu'Eugène Pavlovitch, qui avait témoigné le désir de s'expliquer avec lui, s'en allait sans lui avoir parlé.

— Ne vouliez-vous pas causer avec moi lorsque les autres seraient partis ? lui demanda-t-il.

— Effectivement, répondit Eugène Pavlovitch, qui soudain prit un siège et fit asseoir le prince à côté de lui, — mais maintenant je préfère remettre cette conversation à plus tard. Je vous avoue que je suis un peu agité, vous l'êtes aussi. Le désordre règne dans mes idées ; d'ailleurs, ce dont j'ai à vous entretenir est fort important et pour moi et pour vous. Voyez-vous, prince, une fois du moins dans ma vie je veux faire une chose tout à fait honnête, c'est-à-dire tout à fait exempte d'arrière-pensée ; or je crois qu'à présent je ne suis guère capable d'une chose tout à fait honnête, ni vous non plus peut-être. Eh bien, nous ajournerons notre explication. Elle gagnera peut-être en netteté de part et d'autre, si nous attendons que je sois revenu de Pétersbourg ; je vais maintenant m'y rendre et j'y resterai jusqu'à après-demain.

Là-dessus il se leva, en sorte qu'on pouvait se demander pourquoi il s'était assis tout à l'heure. Le prince crut remarquer aussi qu'Eugène Pavlovitch était mécontent et irrité : il y avait comme

une expression de haine dans son regard, qui n'était plus du tout celui de tantôt.

— À propos, vous allez maintenant près du malade ?

— Oui... j'ai peur, répondit le prince.

— Soyez tranquille ; il vivra certainement six semaines et peut-être même qu'ici il recouvrera la santé. Mais ce que vous avez de mieux à faire, c'est de le mettre à la porte dès demain.

— En vérité, peut-être que moi aussi je l'ai poussé à cela... par mon silence ; il a pu croire que sa résolution de se tuer faisait doute aussi pour moi ? Qu'en pensez-vous, Eugène Pavlitch ?

— Laissez donc, vous êtes trop bon de vous inquiéter à ce sujet. J'ai entendu parler de choses pareilles, mais dans la réalité je n'ai jamais vu un homme se tirer un coup de pistolet exprès pour s'attirer des éloges, ou par dépit de n'en avoir pas obtenu. Sur-tout, je n'aurais pas cru qu'on pût manifester si franchement une telle faiblesse ! Mais, n'importe, congédiez-le dès demain.

— Vous croyez qu'il tentera encore de se tuer ?

— Non, maintenant il ne recommencera plus. Mais prenez garde à ces Lacenaires en herbe ! Je vous le répète, le crime est trop souvent le refuge de ces nullités avides, révoltées et impuissantes.

— Est-ce que c'est un Lacenaire ?

— Il en a l'étoffe, quoique peut-être la destinée lui ait assigné un autre rôle. Vous verrez si ce monsieur n'est pas capable d'escoffier dix personnes, ne fût-ce que par « plaisanterie », suivant

l'expression dont lui-même s'est servi tantôt. Ces mots de sa confession vont maintenant m'empêcher de dormir.

— Peut-être vous inquiétez-vous outre mesure.

— Vous êtes étonnant, prince ; vous ne le croyez pas capable de tuer maintenant dix personnes ?

— Je n'ose vous répondre ; tout cela est fort étrange, mais...

— Eh bien, comme vous voudrez, comme vous voudrez ! reprit avec irritation Radomsky : — d'ailleurs vous êtes un homme si brave ! Puissiez-vous seulement n'être pas vous-même parmi les dix !

— Le plus probable, c'est qu'il ne tuera personne, dit le prince en regardant d'un air songeur Eugène Pavlovitch. Celui-ci eut un rire de colère.

— Au revoir, il est temps que je m'en aille. Mais avez-vous remarqué qu'il a légué une copie de sa confession à Aglaé Ivanovna ?

— Oui, je l'ai remarqué et... je pense à cela.

— Rapproché des « dix personnes », cela fait penser, répondit avec un nouveau rire Eugène Pavlovitch, et il se retira.

Une heure après, entre trois et quatre heures du matin, le prince descendit dans le parc. Il avait d'abord essayé de dormir, mais le sommeil le fuyait : son cœur battait avec trop de force. Cependant, à la maison, tout allait aussi bien que possible ; Hippolyte reposait et le médecin qu'on avait fait venir n'avait rien vu de grave dans son évanouissement. Lébédèff, Kolia, Bourdovsky

couchaient dans la chambre du malade, de façon à pouvoir le veiller tour à tour. Il n'y avait donc rien à craindre.

Néanmoins l'inquiétude du prince devenait d'instant en instant plus poignante. Il errait dans le parc, promenant un regard distrait autour de lui. Parvenu à la petite place qui s'étend devant le Waux-Hall, il s'arrêta avec surprise à la vue des escabeaux et des pupitres de l'orchestre. Ce lieu le frappa, lui parut affreusement laid. Il s'éloigna et prit le chemin qu'il avait suivi la veille quand il était allé au Waux-Hall avec la famille Épantchine. Arrivé au petit banc où on lui avait donné rendez-vous, il s'assit et soudain partit d'un bruyant éclat de rire, ce dont il fut profondément indigné aussitôt après. Sa tristesse ne le quittait pas ; il avait envie de s'en aller quelque part... Il ne savait pas où. Au-dessus de lui, sur un arbre chantait un petit oiseau ; il se mit à le chercher des yeux à travers le feuillage. Tout à coup l'oiseau s'envola, et au même instant le prince se rappela cette phrase de la confession d'Hippolyte : « La petite mouche qui bourdonne dans un rayon de soleil a sa place au banquet, la connaît et est heureuse ; seul je suis un paria. » Ces mots, qui tantôt déjà avaient frappé Muichkine, lui revinrent brusquement à la mémoire. Un souvenir depuis longtemps oublié commença à se réveiller en lui et soudain prit une forme précise.

C'était en Suisse, dans la première année ou, pour mieux dire, dans les premiers mois de son traitement. À cette époque il était encore tout à fait idiot, il avait même de la peine à s'exprimer et parfois ne pouvait comprendre ce qu'on lui demandait. Un jour, par un temps magnifique, il était allé se promener dans les montagnes et il avait marché longtemps, le cœur oppressé par une pensée pénible, quoique vague et indécise. Devant ses yeux le ciel

brillait, un lac était à ses pieds, autour de lui l'horizon ensoleillé s'étendait à perte de vue. Longtemps il contempla ce spectacle avec douleur. À présent, il se rappelait qu'il avait en pleurant tendu les bras vers cet azur infini. Il sentait cruellement que pour lui rien de tout cela n'existait. Qu'est-ce que ce banquet, cette grande fête de tous les instants, qui l'attire depuis son enfance et à laquelle il ne peut prendre part ? Chaque matin se lève le même soleil radieux, chaque matin l'arc-en-ciel se dresse au-dessus de la cascade, chaque soir se teint de pourpre cette haute cime neigeuse qu'on aperçoit là-bas, tout au bout de l'horizon ; « la petite mouche qui bourdonne autour de lui dans un rayon de soleil, a sa place au banquet, la connaît et est heureuse », le moindre brin d'herbe pousse et est heureux ! Tout être a sa voie, la connaît, arrive et s'en va en chantant ; lui seul ne sait rien, ne comprend rien, ni les hommes, ni leur langage ; il est étranger à tout, il est le rebut de la nature. Oh ! sans doute, le prince n'avait pu alors s'exprimer dans ces termes-là et sa souffrance était restée muette, mais maintenant il lui semblait qu'alors déjà il avait prononcé textuellement toutes ces paroles, et que la phrase sur la « petite mouche » lui avait été empruntée par Hippolyte. Il en était convaincu, et son cœur battait à cette pensée...

Le sommeil le surprit sur le banc, mais ne rendit pas le repos à son esprit. Un instant avant de s'endormir, il se rappela qu'Hippolyte tuerait dix personnes, et il sourit d'une supposition si absurde. Autour de lui régnaient la paix et la sérénité ; le bruissement des feuilles qui seul troublait le silence de la nuit ajoutait encore à cette impression de calme. Le prince fit beaucoup de songes ; tous étaient d'une nature inquiétante et lui donnaient le frisson à tout moment. À la fin, il rêva qu'une femme s'avançait vers lui ; il la connaissait — trop bien, hélas ! en ce moment en-

core il pouvait la désigner par son nom ; mais maintenant, chose étrange, elle semblait avoir un visage tout différent de celui qu'il lui avait connu jusqu'alors, et il en coûtait extrêmement au prince d'admettre que ce fut la même femme. À voir l'expression de terreur et de repentir qu'offraient les traits de cette personne, on aurait cru que c'était une grande coupable et qu'elle venait de commettre un crime affreux. Une larme tremblait sur sa joue pâle. Elle appela Muichkine du geste et posa un doigt sur ses lèvres comme pour l'avertir qu'il devait s'approcher sans faire de bruit. Le cœur du prince défaillait : pour rien au monde il n'aurait voulu voir en elle une coupable, mais il sentait qu'un événement terrible allait se passer dont toute sa vie subirait le contre-coup. Elle voulait, semblait-il, lui montrer quelque chose dans le parc, non loin du lieu où elle était. Il se leva pour aller à elle, et brusquement retentit à ses côtés un rire frais, argentin ; une main se trouva tout à coup dans la sienne ; il la saisit, la serra avec force et s'éveilla. Devant lui, éclatant de rire, était debout Aglaé.

III • Chapitre 8

Elle riait, mais elle était indignée.

— Il dort ! Vous dormiez ! s'écria-t-elle d'un air étonné et méprisant.

— C'est vous ! murmura le prince qui, n'étant pas encore bien éveillé, la reconnut avec surprise. — Ah, oui ! Ce rendez-vous... je m'étais endormi ici.

— Je l'ai bien vu.

— Personne d'autre que vous ne m'a éveillé ? Vous étiez seule ici ? Je pensais qu'il y avait ici... une autre femme.

— Il y avait ici une autre femme ?

À la fin les idées du prince s'éclaircirent.

— Ce n'était qu'un rêve, observa-t-il pensivement, — il est étrange que dans un pareil moment un tel rêve... Asseyez-vous.

Il la prit par la main et la fit asseoir sur le banc ; lui-même s'assit près d'elle et devint songeur. Au lieu d'entrer en matière, Aglaé se bornait à considérer attentivement le prince. Celui-ci la regardait aussi, mais parfois, quoiqu'il eût les yeux fixés sur la jeune fille, il semblait ne pas la voir. Elle commença à rougir.

— Ah, oui ! fit-il en frissonnant : — Hippolyte s'est tiré un coup de pistolet.

— Quand ? Chez vous ? demanda-t-elle sans toutefois témoigner beaucoup d'étonnement : — hier soir il était encore vivant, paraît-il ? Comment donc avez-vous pu vous endormir après tout cela ? cria-t-elle avec une vivacité subite.

— Mais il n'est pas mort, le coup n'est pas parti.

Sur les instances d'Aglaé, le prince dut aussitôt raconter et même d'une façon fort détaillée toute l'histoire de la nuit précédente. Il tardait à la jeune fille que ce récit fût terminé, mais quoiqu'elle priât sans cesse le narrateur de se dépêcher, elle-même l'interrompait continuellement par des questions presque toujours hors de propos. Entre autres choses, elle écouta avec beaucoup de curiosité le compte rendu des paroles prononcées

par Eugène Pavlovitch, elle questionna même plusieurs fois à ce sujet.

— Allons, assez, le temps presse, dit-elle, quand le prince eut fini, — nous n'avons qu'une heure à passer ensemble, car à huit heures je dois absolument être à la maison, pour qu'on ne se doute pas que je suis venue m'asseoir ici. J'ai beaucoup de choses à vous communiquer. Le malheur est qu'à présent vous m'avez fait perdre le fil. Quant à Hippolyte, je pense qu'en effet l'affaire devait se passer ainsi, cela lui ressemble. Mais vous êtes bien sûr qu'il voulait réellement se brûler la cervelle et qu'il n'y a pas eu là de tromperie ?

— Absolument aucune.

— Cela est aussi plus vraisemblable de la sorte. Et il a exprimé par écrit le désir que vous m'apportiez sa confession ? Pourquoi donc ne l'avez-vous pas apportée ?

— Mais il n'est pas mort. Je lui en parlerai.

— Ne manquez pas de me l'apporter, vous n'avez même pas besoin de lui en demander la permission. Cela lui sera certainement très-agréable, car s'il s'est tiré un coup de pistolet, c'est peut-être pour me décider à lire ensuite sa confession. Ne riez pas de mes paroles, je vous prie, Léon Nikolaïtch : il est fort possible en effet que ce soit pour cela.

— Je ne ris pas, d'autant plus que moi-même je suis persuadé qu'il y a beaucoup de vrai dans votre conjecture.

Ces mots causèrent une profonde surprise à Aglaé.

— Vous en êtes persuadé ? se peut-il que vous ayez aussi cette idée ? demanda-t-elle vivement.

Elle questionnait avec une sorte de brusquerie, parlait vite, mais semblait quelquefois se troubler et souvent n'achevait pas ; à chaque instant elle se hâtait de faire remarquer quelque chose au prince ; bref, elle était en proie à une agitation extraordinaire, et, nonobstant son regard assuré, provocateur même, peut-être au fond avait-elle une certaine peur. La jeune fille n'avait pas fait toilette pour venir à ce rendez-vous : elle portait une robe fort simple qui, du reste, lui allait très-bien. Il lui arrivait souvent de rougir, de frissonner ; elle se tenait assise sur le bord du banc. Son étonnement fut extrême quand elle entendit le prince confirmer sa supposition par rapport au motif qui avait décidé Hippolyte à se tirer un coup de pistolet.

— Sans doute, poursuivit Muichkine, — il voulait, indépendamment de vous, être loué aussi par nous tous...

— Comment cela, être loué ?

— C'est-à-dire... comment vous dire cela ? C'est très-difficile à expliquer. Toujours est-il qu'il comptait certainement recevoir de nous tous force assurances d'amitié et d'estime, il espérait que nous l'entourerions en le suppliant de ne pas se donner la mort. Il est fort possible qu'il vous ait eue en vue plus que personne, puisque dans un pareil moment il a fait mention de vous... Mais peut-être que lui-même ne savait pas qu'il vous avait en vue.

— Je ne comprends pas du tout cela : il m'avait en vue sans savoir qu'il m'avait en vue ? Si pourtant, il me semble que je comprends : savez-vous que moi-même, quand j'avais treize ans, j'ai pensé trente fois à m'empoisonner et à laisser une lettre pour ap-

prendre à mes parents la cause de ma résolution ? Je songeais aussi à l'effet que je produirais couchée dans le cercueil, je me représentais mes parents penchés sur mon cadavre, fondant en larmes et se reprochant leur dureté à mon égard... Pourquoi souriez-vous encore ? ajouta-t-elle soudain avec humeur, — à quoi pensez-vous donc, vous, quand vous rêvez tout seul ? Vous vous imaginez peut-être que vous êtes feld-maréchal et que vous avez battu Napoléon à plate couture.

— Eh bien, parole d'honneur, voilà justement à quoi je pense, surtout quand je m'endors, répondit en riant le prince : — seulement ce n'est pas Napoléon que je bats, c'est toujours les Autrichiens.

— Je n'ai aucun désir de plaisanter avec vous, Léon Nikolaïtch. Je verrai moi-même Hippolyte ; je vous prie de lui en donner avis. Mais je trouve mauvais le langage que vous tenez, car il est brutal d'envisager ainsi les choses et de juger l'âme d'un homme comme vous jugez celle d'Hippolyte. Vous n'avez pas de tendresse, vous n'avez que de la justice : par conséquent vous êtes injuste.

Le prince devint songeur.

— Il me semble que vous êtes injuste envers moi, dit-il, — je ne lui reproche pas d'avoir eu cette idée, parce que tout le monde est enclin à penser ainsi ; d'ailleurs c'était un désir qu'il avait peut-être sans se l'avouer... il voulait se rencontrer une dernière fois avec les hommes, obtenir leur estime et leur affection ; ce sont là de fort bons sentiments, par malheur le résultat n'y a pas répondu ; c'est la faute de la maladie et d'autre chose encore ! Et

puis il y a des gens à qui tout réussit tandis que d'autres n'aboutissent jamais qu'à des sottises...

— C'est sans doute en songeant à vous que vous avez émis cette observation ? demanda Aglaé.

— Oui, c'est en songeant à moi, répondit le prince sans remarquer ce que la question avait de blessant.

— Seulement, à votre place, je ne me serais pas endormie ; ainsi, en quelque lieu que vous vous trouviez, vous dormez ; cela n'est pas bien du tout.

— Mais je n'ai pas dormi de toute la nuit, ensuite j'ai beaucoup marché, je suis allé à la musique...

— À quelle musique ?

— À l'endroit où on en a fait hier ; de là je suis venu ici et, pendant que je réfléchissais assis sur ce banc, le sommeil s'est emparé de moi.

— Ah ! c'est comme cela ? En ce cas, vous êtes excusable... Mais pourquoi avez-vous été à la musique ?

— Je ne sais pas, pour rien...

— Bien, bien, plus tard ; vous m'interrompez toujours, et qu'est-ce que cela me fait que vous soyez allé à la musique ? De quelle femme avez-vous rêvé ?

— C'est... de... vous l'avez vue...

— Je comprends, je comprends très-bien. Vous la... Comment vous est-elle apparue en songe ? Sous quel aspect ? Mais, du

reste, je ne veux pas non plus savoir cela, fit-elle tout à coup avec colère. — Ne m'interrompez pas...

Elle s'arrêta un moment, soit pour reprendre haleine, soit pour laisser à son irritation le temps de se calmer.

— Voici uniquement pourquoi je vous ai appelé : je veux vous proposer d'être mon ami. Qu'est-ce que vous avez à me regarder ainsi ? ajouta-t-elle d'un ton presque courroucé.

Le fait est qu'en ce moment le prince examinait la jeune fille avec beaucoup d'attention, s'apercevant que son visage commençait de nouveau à s'empourprer. En pareil cas, plus elle rougissait, plus elle en éprouvait d'irritation contre elle-même, ce qui se lisait dans ses yeux étincelants. D'ordinaire, au bout d'une minute, elle passait sa colère sur son interlocuteur, qu'il fût coupable ou non, et se mettait à lui faire une scène. Sachant combien elle était sujette à se troubler, Aglaé parlait peu en général et se montrait plus taciturne que ses sœurs, parfois même trop taciturne. Mais, dans les circonstances où il lui était impossible de se taire, elle prenait la parole avec une arrogance qui semblait défier celui à qui elle s'adressait. Elle pressentait toujours le moment où elle commencerait à rougir.

— Vous ne voulez peut-être pas accepter ma proposition, dit-elle en regardant le prince d'un air hautain.

— Oh, si, je le veux, seulement ce n'était pas nécessaire du tout... c'est-à-dire que je ne pensais pas qu'il fût besoin de faire une telle proposition, répondit-il avec embarras.

— Et qu'est-ce que vous pensiez donc ? Pourquoi vous aurais-je invité à venir ici ? Qu'avez-vous dans l'esprit ? Du reste, vous

me considérez peut-être comme une petite sotte, d'accord avec l'opinion que tout le monde a de moi à la maison ?

— Je ne savais pas qu'on vous considérerait comme une sotte, je... je ne suis pas de cet avis.

— Vous n'êtes pas de cet avis ? C'est très-intelligent de votre part. C'est surtout dit avec esprit.

— Selon moi, poursuivit le prince, — peut-être êtes-vous même fort intelligente par moments ; tantôt vous avez prononcé tout d'un coup une parole pleine de sens. À propos de la conjecture que j'ai émise au sujet d'Hippolyte, vous avez dit : « Vous n'avez que de la justice, par conséquent vous êtes injuste. » Je me souviendrai de ce mot et je le méditerai.

Aglaé rougit de plaisir. Tous ces changements se produisaient en elle avec autant de franchise que de soudaineté. Le prince était fort content aussi et riait de joie en la regardant.

— Écoutez donc, reprit-elle, — je vous ai attendu longtemps pour vous raconter tout cela ; depuis la lettre que vous m'avez adressée de là-bas, et même depuis plus longtemps encore je vous attendais... Hier déjà je vous ai dit la moitié de ce que j'avais à vous dire : je vous considère comme un homme très-honnête et très-droit, plus honnête et plus droit que personne, et si l'on dit que vous avez l'esprit... que vous êtes parfois malade d'esprit, cela n'est pas juste ; telle est mon opinion et je l'ai soutenue envers et contre tous, car, quoique vous soyez en effet malade d'esprit (sans doute vous ne vous fâcherez pas du mot, je me place à un point de vue supérieur), en revanche l'intelligence principale est chez vous plus développée que chez aucun d'eux, vous la possédez à un degré qu'ils n'ont jamais entrevu même en rêve, parce

qu'il y a deux sortes d'intelligences, l'intelligence principale et l'intelligence secondaire. N'est-ce pas ? Est-ce vrai ?

— C'est peut-être vrai, en effet, eut à peine la force d'articuler le prince dont le cœur battait avec une violence extraordinaire.

— Je savais bien que vous comprendriez, continua-t-elle gravement. — Le prince Chtch... et Eugène Pavlitch ne comprennent rien à ces deux intelligences, Alexandra non plus, et figurez-vous : maman a compris.

— Vous ressemblez beaucoup à Élisabeth Prokofievna.

— Comment cela ? Est-ce possible ? fit la jeune fille étonnée.

— Je vous l'assure.

— Je vous remercie, dit-elle après être restée un instant songeuse : — je suis bien aise de ressembler à maman. Alors vous l'estimez beaucoup ? ajouta-t-elle sans remarquer aucunement la naïveté de sa question.

— Beaucoup, et je suis enchanté que vous l'ayez si rapidement compris.

— J'en suis enchantée aussi, car j'ai remarqué que parfois... on se moque d'elle. Mais écoutez la chose principale : j'ai longtemps réfléchi, et, finalement, mon choix s'est porté sur vous. Je ne veux pas qu'à la maison on se moque de moi ; je ne veux pas qu'on me considère comme une petite sotte ; je ne veux pas qu'on me taquine... J'ai compris tout d'un coup tout cela et j'ai refusé net Eugène Pavlitch, parce que je n'entends pas qu'on me marie continuellement ! Je veux... je veux... eh bien, je veux m'enfuir de la maison et je vous ai choisi pour me seconder.

— Vous voulez vous enfuir de chez vous ! s'écria le prince.

— Oui, oui, oui, m'enfuir de chez moi ! reprit-elle enflammée de colère : — je ne veux pas, je ne veux pas que là éternellement on me fasse rougir. Je ne veux rougir ni devant eux, ni devant le prince Chtch..., ni devant Eugène Pavlitch, ni devant qui que ce soit ; voilà pourquoi je vous ai choisi. Je veux tout vous dire, tout, vous parler même des choses les plus importantes quand j'en aurai envie ; de votre côté vous ne devez rien avoir de caché pour moi. Je veux qu'il y ait au moins un homme avec qui je m'entretienne comme avec moi-même. Ils se sont mis tout d'un coup à dire que je vous attendais et que j'étais éprise de vous. C'était déjà avant votre arrivée et je ne leur avais pas montré votre lettre ; maintenant tous recommencent de plus belle. Je veux être hardie et n'avoir peur de rien. Je ne veux pas aller comme eux au bal, je veux être utile. Depuis longtemps déjà je voulais partir. Voilà vingt ans qu'on me tient enfermée et on ne pense qu'à me marier. À quatorze ans j'avais déjà eu l'idée de m'enfuir, toute sottie que j'étais alors. Maintenant j'ai tout calculé, et je vous attendais pour vous demander des renseignements sur les pays étrangers. Je n'ai pas vu une seule cathédrale gothique, je veux aller à Rome, je veux visiter tous les cabinets scientifiques, je veux suivre des cours à Paris ; j'ai passé toute l'année dernière à étudier et j'ai lu une foule de livres, notamment tous ceux qui sont défendus. Alexandra et Adélaïde lisent tout, on le leur permet ; moi, on surveille encore mes lectures. Je ne veux pas me brouiller avec mes sœurs, mais depuis longtemps déjà j'ai déclaré à ma mère et à mon père que je voulais changer complètement de position sociale. J'ai résolu de m'occuper d'éducation, et je comptais sur vous parce que vous avez dit que vous aimiez les enfants. Pouvons-nous ensemble nous occuper d'éducation, si pas tout de

suite, du moins dans l'avenir ? À deux nous serons utiles ; je ne veux pas être une fille de général... Dites-moi, vous êtes un homme fort instruit ?

— Oh ! pas du tout !

— C'est dommage, je vous croyais très savant... comment donc m'étais-je mis cela dans la tête ? N'importe, vous me guiderez, car je vous ai choisi.

— C'est absurde, Aglaé Ivanovna.

— Je veux m'enfuir de la maison, je le veux ! répliqua-t-elle avec force, et de nouveau ses yeux lancèrent des flammes : — si vous ne consentez pas, j'épouserai Gabriel Ardalionovitch. Je ne veux pas qu'à la maison on me considère comme une vilaine femme et qu'on m'accuse Dieu sait de quoi.

Le prince faillit sauter en l'air.

— Avez-vous perdu l'esprit ? s'écria-t-il ; — de quoi vous accuse-t-on ? Qui vous accuse ?

— Tout le monde à la maison : ma mère, mes sœurs, mon père, le prince Chtch..., même votre vilain Kolia ! s'ils ne parlent pas ouvertement, ils n'en pensent pas moins. Je le leur ai dit à tous, je l'ai déclaré en face à ma mère et à mon père. Maman a été malade toute la journée ; le lendemain Alexandra et papa m'ont dit que je ne comprenais pas moi-même les mots dont je me servais. Je leur ai aussitôt répondu que je comprenais tout, tous les mots, que je n'étais plus une petite fille : « il y a deux ans déjà, ai-je ajouté, j'ai lu deux romans de Paul de Kock exprès pour apprendre tout. » En entendant cela, maman a été sur le point de s'évanouir.

Une idée étrange s'offrit à l'esprit du prince. Il fixa sur Aglaé un regard attentif et sourit.

Il avait peine à croire que devant lui se trouvât l'orgueilleuse jeune fille qui jadis lui avait lu avec un tel accent de dédain la lettre de Gabriel Ardalionovitch. Ainsi dans cette altière beauté il y avait peut-être une enfant qui ne comprenait même pas tous les mots ! Le prince n'en revenait pas.

— Vous avez toujours vécu chez vous, Aglaé Ivanovna ? demanda-t-il : — je veux dire, vous n'êtes allée dans aucune école, vous n'avez pas fait votre éducation dans un pensionnat ?

— Je ne suis jamais allée nulle part ; j'ai toujours été tenue à la maison comme en bouteille et je passerai directement de la bouteille au mariage ; pourquoi souriez-vous encore ? Il me semble que vous vous moquez aussi de moi et que vous prenez leur parti, ajouta la jeune fille d'un ton de menace, tandis que son visage se refrognait ; — ne me mettez pas en colère, je suis déjà assez agitée sans cela... je suis sûre que vous êtes venu ici avec la conviction que je vous aime et que je vous ai donné un rendez-vous ! acheva-t-elle irritée.

Le fait est qu'hier j'en avais peur, avoua naïvement le prince (il était fort troublé) ; — mais aujourd'hui je suis persuadé que vous...

— Comment ! cria Aglaé dont la lèvre inférieure commença soudain à trembler : — vous aviez peur que je... vous osiez penser que je... Seigneur ! Vous avez peut-être supposé qu'en vous invitant à venir ici je voulais vous tendre un piège ; vous me soupçonniez, n'est-ce pas ? de m'être arrangée pour qu'on nous surprît ici et qu'ensuite on vous forçât à m'épouser...

— Aglaé Ivanovna ! Comment n'êtes-vous pas honteuse ? Comment une pensée si ignoble a-t-elle pu germer dans votre cœur pur et innocent ? Vous-même, je le parie, ne croyez pas un mot de ce que vous venez de dire et... vous ne vous rendez aucun compte de vos paroles !

Aglaé restait les yeux baissés, comme effrayée elle-même du langage qu'elle avait tenu.

— Je ne suis pas du tout honteuse, murmura-t-elle, — d'où savez-vous que mon cœur est innocent ? Comment alors avez-vous osé m'écrire une lettre d'amour ?

— Une lettre d'amour ? Ma lettre, une lettre d'amour ! Elle était on ne peut plus respectueuse, elle a jailli de mon cœur dans le moment le plus pénible de ma vie ! J'ai pensé alors à vous comme à une lumière... je...

— Allons, bien, bien, interrompit brusquement la jeune fille, mais son ton n'était plus celui de tout à l'heure, il indiquait au contraire un profond repentir et une sorte de frayeur ; elle se pencha même vers le prince en tâchant toujours de ne pas fixer ses yeux sur lui, et voulut lui toucher l'épaule, pour le prier plus instamment de ne pas se fâcher ; — bien, ajouta-t-elle toute confuse ; — je sens que je me suis servie d'une expression fort bête. C'était pour... pour vous éprouver. Prenez que je n'ai rien dit. Si je vous ai offensé, pardonnez-moi. Ne me regardez pas, je vous prie, en plein visage ; détournez-vous. Vous avez dit que c'était une pensée ignoble : j'ai fait exprès de la dire, pour vous blesser. Parfois j'ai peur moi-même de ce que j'ai envie de dire, et tout d'un coup je le dis. Vous avez, dites-vous, écrit cette lettre

dans le moment le plus pénible de votre vie. Je sais à quel moment vous faites allusion.

Elle prononça ces derniers mots à voix basse, le regard de nouveau fixé à terre.

— Oh ! si vous pouviez tout savoir !

— Je sais tout ! cria-t-elle avec une véhémence subite : — vous avez vécu alors tout un mois aux côtés de cette vilaine femme avec qui vous vous êtes sauvé...

En parlant ainsi, Aglaé n'était pas rouge, mais livide ; tout à coup elle se leva par un mouvement qui semblait machinal ; presque aussitôt après, reprenant conscience d'elle-même, elle se rassit ; toutefois, longtemps encore sa lèvre continua à trembler. Il y eut une minute de silence. L'emportement soudain de la jeune fille avait saisi le prince qui ne savait à quoi l'attribuer.

— Je ne vous aime pas du tout, déclara-t-elle à brûle-pourpoint.

Muichkine ne répondit pas ; de nouveau tous deux se turent pendant une minute.

— J'aime Gabriel Ardalionovitch... dit-elle précipitamment, mais d'une voix presque inintelligible ; en même temps sa tête s'inclinait plus que jamais vers la terre.

— Ce n'est pas vrai, répliqua le prince en baissant aussi la voix.

— Alors je mens ? C'est la vérité ; je lui ai donné ma parole, avant-hier, sur ce même banc.

Cette nouvelle effraya le prince ; durant un instant il resta pensif.

— Ce n'est pas vrai, répéta-t-il résolument, — vous avez inventé tout cela.

— Voilà qui est on ne peut plus poli ! Sachez qu'il s'est réformé ; il m'aime plus que sa vie. Il s'est brûlé la main sous mes yeux, à seule fin de me prouver qu'il m'aime plus que sa vie.

— Il s'est brûlé la main ?

— Oui, la main. Croyez-le ou ne le croyez pas, cela m'est égal.

Avant de répondre, le prince réfléchit une minute. Aglaé ne plaisantait pas ; elle était fâchée.

— Si la chose a eu lieu ici, c'est donc qu'il avait apporté une bougie avec lui ? Sans cela, je ne vois pas comment...

— Oui... il en avait apporté une. Qu'est-ce qu'il y a là d'in vraisemblable ?

— Une bougie entière ou un bout dans un chandelier ?

— Eh bien, oui..... non..... la moitié d'une bougie..... un bout..... une bougie entière, — peu importe, là n'est pas la question..... Il avait aussi apporté des allumettes, si vous voulez le savoir. Il a allumé la bougie et pendant une demi-heure il a tenu son doigt exposé à la flamme ; est-ce que cela ne peut pas être ?

— Je l'ai vu hier ; il n'avait aucune brûlure à la main.

Aglaé s'esclaffa de rire.

— Savez-vous pourquoi je viens de faire ce mensonge ? dit-elle ensuite avec une ingénuité enfantine, tandis qu'une hilarité mal réprimée faisait encore trembler ses lèvres ; — c'est parce que, quand on invente une histoire, si l'on y glisse adroitement un détail tout à fait extraordinaire, tout à fait excentrique, quelque chose qui ne se voit jamais, pour ainsi dire, le mensonge devient beaucoup plus vraisemblable. J'ai remarqué cela. Seulement le moyen ne m'a pas réussi, parce que je n'ai pas su...

Tout à coup la mémoire lui revint et sa gaieté disparut.

— Si l'autre jour je vous ai récité le « chevalier pauvre », poursuivait-elle en regardant le prince d'un air sérieux et même sombre, — c'était sans doute pour faire votre éloge sous un certain rapport, mais je voulais aussi stigmatiser votre conduite et vous montrer que je savais tout...

— Vous êtes fort injuste pour moi... pour la malheureuse au sujet de qui vous vous êtes exprimée tout à l'heure en termes si durs, Aglaé.

C'est parce que je sais tout, que je me suis exprimée ainsi ! Je sais que, il y a six mois, vous lui avez publiquement offert votre main. Ne m'interrompez pas, vous voyez, je constate sans apprécier. Ensuite elle est partie avec Rogojine ; puis vous avez vécu avec elle dans un village ou dans une ville, et elle vous a quitté pour aller avec un autre. (Aglaé prononça ces mots le visage couvert de rougeur.) Après cela, elle est retournée auprès de Rogojine qui l'aime comme... comme un fou. En dernier lieu, vous, autre homme fort intelligent, vous vous êtes empressé d'accourir ici dès que vous avez appris qu'elle était revenue à Pétersbourg. Hier soir vous vous êtes mis en avant pour la défendre, et tout à

l'heure vous avez rêvé d'elle... Vous voyez que je sais tout ; c'est pour elle, n'est-ce pas, c'est pour elle que vous vous êtes rendu ici ?

Plongé dans une morne rêverie, le prince avait les yeux fixés à terre et ne remarquait pas le regard étincelant que la jeune fille dardait sur lui.

— Oui, c'est pour elle, répondit-il à voix basse, — seulement pour savoir..... Je ne crois pas à son bonheur avec Rogojine, quoique..... en un mot, je ne sais pas ce que je pourrais faire pour lui être utile, mais je suis venu tout de même.

Il frissonna et regarda Aglaé. Elle l'avait écouté avec un sentiment de haine.

— Si vous êtes venu sans savoir pourquoi, c'est que vous l'aimez beaucoup, dit-elle enfin.

— Non, reprit le prince, — non, je ne l'aime pas. Oh ! si vous saviez quels souvenirs cruels il m'est resté du temps que j'ai passé avec elle !

En parlant ainsi, il frémissait des pieds à la tête.

— Dites tout, ordonna Aglaé.

— Il n'y a rien ici que vous ne puissiez entendre. Pourquoi voulais-je précisément vous raconter tout cela, et le raconter à vous seule ? — je n'en sais rien ; c'est peut-être parce qu'en effet je vous aimais beaucoup. Cette malheureuse femme a l'intime conviction qu'elle est la créature la plus déchue, la plus vicieuse qui soit au monde. Oh ! ne la vilipendez pas, ne lui jetez pas la pierre. Elle n'est déjà que trop tourmentée par la conscience de

son déshonneur immérité ! Et de quoi est-elle coupable, ô mon Dieu ! Oh ! sans cesse elle crie furieusement qu'elle n'a aucune faute à se reprocher, qu'elle est la victime des hommes, la victime d'un débauché et d'un scélérat ; mais, quoi qu'elle en dise, sachez que ses paroles ne sont nullement l'expression de sa pensée, et qu'au contraire, dans l'intime de son âme, elle se croit coupable. Quand j'essayais de dissiper ces ténèbres, cela la mettait dans un tel état que mon cœur ne se cicatrisera jamais, aussi longtemps que je garderai le souvenir de ces affreux moments. Depuis lors j'ai, pour ainsi dire, le cœur percé de part en part. Elle s'est sauvée de chez moi, savez-vous pourquoi ? Précisément à seule fin de me prouver qu'elle était une misérable. Mais le plus épouvantable c'est qu'elle-même, peut-être, ne savait pas que tel était son seul but, et qu'elle s'enfuyait mue par le désir de faire une action honteuse pour pouvoir se dire ensuite à elle-même : « Voilà que tu t'es encore déshonorée, tu es par conséquent une infâme créature ! » Oh ! vous ne comprendrez peut-être pas cela, Aglaé ! Savez-vous que dans cette conscience de son déshonneur qui la torture sans relâche, il y a peut-être pour elle une jouissance affreuse, antinaturelle, quelque chose comme la satisfaction d'une rancune implacable. Parfois j'arrivais à lui rendre pour un instant la vue vraie des choses ; mais aussitôt après elle s'exaltait de nouveau et en venait à m'accabler des reproches les plus amers, prétendant que je voulais l'écraser de ma supériorité (ce à quoi je ne songeais pas du tout) ; finalement, quand je lui proposai le mariage, elle me déclara qu'elle ne demandait à personne une compassion hautaine, et qu'elle n'avait pas besoin que quelqu'un l'élevât jusqu'à lui. Vous l'avez vue hier ; pouvez-vous penser qu'elle soit heureuse au milieu de cette société, qu'elle se trouve là dans son élément ? Vous ne savez pas combien elle est déve-

loppée et ce qu'elle peut comprendre ! Elle m'a même étonné parfois !

— Vous lui faisiez des sermons là-bas ?

Le prince ne remarqua pas le ton moqueur de la question.

— Oh ! non, répondit-il mélancoliquement, — presque toujours je me taisais. Souvent je voulais parler, mais, en vérité, je ne savais parfois que dire. Vous savez, dans certains cas, le mieux est de garder le silence. Oh ! je l'ai aimée ; je l'ai beaucoup aimée..... mais ensuite... ensuite... ensuite elle a tout deviné.

— Qu'est-ce qu'elle a deviné ?

— Que j'avais seulement pitié d'elle, mais que je..... ne l'aimais pas.

— Qu'en savez-vous ? peut-être qu'elle aimait en effet ce... propriétaire avec qui elle a filé ?

— Non, je sais tout ; elle ne faisait que se moquer de lui.

— Et de vous elle ne s'est jamais moquée ?

— N-non. Elle riait de colère ; elle m'accablait des plus violents reproches quand elle était fâchée, — et elle-même souffrait ! Mais... ensuite... oh ! ne me faites pas penser à cela, ne m'en parlez plus !

Il cacha son visage dans ses mains.

— Et savez-vous que presque chaque jour elle m'écrit ?

— Ainsi c'est vrai ! s'écria le prince saisi d'effroi : — je l'avais entendu dire, mais je ne voulais pas le croire.

— Qui est-ce qui vous a dit cela ? demanda Aglaé inquiète.

— Rogojine me l’a dit hier, mais sans s’expliquer très-nettement.

— Hier ? Hier matin ? Hier, à quelle heure ? Avant la musique ou après ?

— Après ; dans la soirée, il était alors plus de onze heures.

— A-ah, allons, si c’est Rogojine..... Mais savez-vous de quoi elle me parle dans ces lettres ?

— Je ne m’étonne de rien ; elle est folle.

— Voici ces lettres (Aglaé tira de sa poche trois lettres conteneues chacune dans une enveloppe distincte, et les jeta devant le prince). Depuis huit jours elle me supplie de vous épouser. Elle..... eh bien, oui, elle est intelligente, quoique folle, et vous avez raison de dire qu’elle a beaucoup plus d’esprit que moi... Elle m’écrit qu’elle m’adore, que chaque jour elle cherche l’occasion de me voir, ne fût-ce que de loin. Elle écrit que vous m’aimez, qu’elle le sait, qu’elle s’en est aperçue depuis longtemps, et que là-bas vous lui avez parlé de moi. Elle veut vous voir heureux ; elle est sûre que seule je puis faire votre bonheur... Ses lettres sont si bizarres..... si étranges... je ne les ai montrées à personne, je vous attendais ; vous savez ce que cela signifie ? Ne devinez-vous rien ?

— C’est de la folie ; cela prouve qu’elle est folle, dit le prince, et ses lèvres commencèrent à s’agiter.

— Vous ne pleurez pas ?

— Non, Aglaé, non, je ne pleure pas, répondit-il en regardant la jeune fille.

— Que dois-je faire ici ? Qu'est-ce que vous me conseillez ? Je ne puis pas recevoir ces lettres !

— Oh, laissez-la, je vous en supplie, cria Muichkine : — qu'est-ce que vous pourriez faire ? elle est folle. Je mettrai tout en œuvre pour qu'elle ne vous écrive plus.

— En ce cas, vous êtes un homme sans cœur ! vociféra Aglaé : — comment ne voyez-vous pas que ce n'est pas moi qu'elle aime, mais vous, vous seul ? Est-il possible que vous, qui l'avez si bien étudiée, vous ne vous en soyez pas aperçu ? Savez-vous ce que c'est que cela, ce que dénotent ces lettres ? C'est la jalousie ; c'est plus que la jalousie ! Elle... vous pensez qu'en effet elle épousera Rogojine, comme elle l'écrit ici ? Elle se tuera le lendemain de notre mariage !

Le prince frissonna ; le sang se glaça dans son cœur. Mais il considéra Aglaé avec surprise : il était étonné de rencontrer une femme dans cet enfant.

— Dieu m'en est témoin, Aglaé, pour lui rendre le repos et assurer son bonheur, je donnerais ma vie, mais... je ne puis plus l'aimer, et elle le sait !

— Alors sacrifiez-vous, cela vous va si bien ! Vous êtes un si grand philanthrope ! Et ne me dites pas « Aglaé »... Tantôt déjà vous m'avez appelée « Aglaé » tout court... Vous devez la ressusciter, vous y êtes tenu, il faut que vous vous en alliez encore avec elle pour rendre le calme et la tranquillité à son cœur. D'ailleurs vous l'aimez !

— Je ne puis pas me sacrifier ainsi, quoique je l'aie voulu une fois et... et que peut-être je le veuille maintenant encore. Mais je sais positivement qu'avec moi elle sera perdue, c'est pourquoi je la laisse. Je devais la voir aujourd'hui à sept heures ; à présent peut-être que je n'irai pas. Dans son orgueil elle ne me pardonnera jamais mon amour, — et nous ne ferons que nous perdre tous les deux ! Ce n'est pas naturel, mais ici tout est contre nature. Vous dites qu'elle m'aime, mais est-ce que c'est de l'amour ? Peut-on parler d'amour après ce que j'ai souffert ? Non, il y a ici autre chose et non de l'amour !

— Que vous êtes pâle ! fit avec inquiétude Aglaé.

— Ce n'est rien ; je n'ai pas beaucoup dormi ; je me sens faible, je... nous avons effectivement parlé de vous alors, Aglaé...

— Ainsi, c'est vrai ? Vous avez pu en effet lui parler de moi et... et comment avez-vous pu m'aimer quand vous ne m'aviez vue en tout qu'une seule fois ?

— Je ne sais pas comment. Dans les ténèbres où j'étais alors j'ai rêvé... peut-être ai-je cru voir se lever une aurore nouvelle. Je ne sais pas comment j'ai pensé à vous tout d'abord. Je n'ai pas menti en vous écrivant que je ne le savais pas. Tout cela n'a été qu'un rêve au milieu de circonstances pénibles... Ensuite j'ai commencé à m'occuper ; je ne comptais pas revenir ici avant trois ans...

— Alors vous êtes revenu pour elle ?

Aglaé fit cette question d'une voix tremblante.

— Oui, pour elle.

Pendant deux minutes régna un sombre silence. La jeune fille se leva.

— Si vous dites, commença-t-elle d'une voix mal assurée, — si vous croyez vous-même que cette... que votre femme... est folle, je n'ai que faire de ses extravagances... Je vous prie, Léon Nikolaïtch, de prendre ces trois lettres et de les lui rendre de ma part ! Et si, cria tout à coup Aglaé, — si elle se permet encore une fois de m'adresser une seule ligne, dites-lui que je me plaindrai à mon père, qu'on la mettra dans une maison de correction...

Le prince se dressa d'un bond et regarda avec épouvante le visage irrité de son interlocutrice, puis un brouillard se répandit soudain sur ses yeux...

— Vous ne pouvez pas sentir ainsi... ce n'est pas vrai ! balbutia-t-il.

— C'est vrai ! C'est l'exacte vérité ! vociféra Aglaé presque hors d'elle-même.

— Qu'est-ce qui est vrai ? Qu'est-ce qui est la vérité ? fit à côté d'eux une voix alarmée.

Devant les deux jeunes gens apparut Élisabeth Prokofievna.

— C'est vrai que j'épouse Gabriel Ardalionovitch ! Que j'aime Gabriel Ardalionovitch et que demain je m'enfuirai avec lui de la maison ! répondit violemment Aglaé. — Avez-vous entendu ? Votre curiosité est-elle satisfaite ? Cela vous suffit-il ?

Et elle prit au galop le chemin de sa demeure.

Le prince voulait s'éloigner, Élisabeth Prokofievna le retint :

— Non, batuchka, à présent ne vous en allez pas, faites-moi le plaisir de venir vous expliquer avec moi à la maison..... Quel supplice ! je n'ai pas dormi de la nuit.....

Le prince suivit la générale.

III • Chapitre 9

En arrivant dans la première pièce de sa villa, Élisabeth Prokofievna, hors d'état d'aller plus loin, se laissa tomber sur une couchette ; elle était à bout de forces et oublia même d'inviter le prince à s'asseoir. La chambre où ils venaient d'entrer était une salle assez grande au milieu de laquelle se trouvait une table ronde ; il y avait une cheminée, et quantité de fleurs ornaient les fenêtres ; au fond une porte vitrée ouvrait sur le jardin. Adélaïde et Alexandra se montrèrent aussitôt. Lorsqu'elles aperçurent le prince avec leur mère, l'étonnement se manifesta dans le regard des deux jeunes filles.

À la campagne, les demoiselles Épantchine se levaient ordinairement vers neuf heures ; seule Aglaé, depuis deux ou trois jours, avait pris l'habitude de se lever un peu plus tôt, elle allait se promener dans le jardin, non à sept heures, il est vrai, mais à huit ou même plus tard. Élisabeth Prokofievna que divers soucis avaient tenue éveillée toute la nuit s'était levée vers huit heures, exprès pour aller rejoindre sa fille au jardin où elle la croyait déjà, mais elle ne l'y trouva point. Aglaé n'était pas non plus dans sa chambre, la mère fut prise d'inquiétude et réveilla ses deux aînées. On sut par la servante qu'entre six et sept heures Aglaé Ivanovna s'était rendue au parc. Cette nouvelle fantaisie de leur

jeune sœur amena un sourire sur les lèvres des demoiselles ; elles firent observer à la maman que si elles allaient à la recherche d'Aglaé dans le parc, celle-ci ne manquerait pas de se fâcher encore : sans doute elle devait être maintenant assise, un livre à la main, sur le banc vert dont elle avait parlé trois jours auparavant et au sujet duquel elle avait failli avoir une dispute avec le prince Chitch... parce que ce dernier ne trouvait pas autrement remarquable le site où était placé ledit banc. Pour plusieurs raisons Élisabeth Prokofievna fut fort effrayée lorsqu'elle surprit sa fille en tête-à-tête avec Muichkine et qu'elle entendit les paroles étranges d'Aglaé, mais, après avoir ramené le prince chez elle, la générale se demanda avec appréhension si elle n'avait pas agi trop précipitamment dans cette circonstance : « Pourquoi donc Aglaé n'aurait-elle pas pu se rencontrer dans le parc avec le prince, en admettant même qu'ils s'y fussent donné rendez-vous au préalable ? »

— Ne croyez pas, prince, dit-elle en se roidissant contre elle-même, — que je vous aie amené ici pour vous faire subir un interrogatoire... Après la soirée d'hier, je ne tenais peut-être pas à te revoir de longtemps, mon cher... Elle dut s'arrêter un instant.

— Mais vous voudriez bien savoir comment Aglaé Ivanovna et moi nous sommes rencontrés aujourd'hui ? acheva avec beaucoup de calme le prince.

— Eh bien, oui, je le voudrais ! répondit Élisabeth Prokofievna dont le visage se colora tout à coup. — Je n'ai pas peur de parler franchement parce que je n'offense et n'ai désiré offenser personne...

— Il n'y a là rien d'offensant en effet, votre curiosité est toute naturelle : vous êtes mère. Aglaé Ivanovna et moi nous sommes rencontrés sur le banc vert aujourd'hui à sept heures précises du matin. Hier soir elle m'avait écrit qu'elle désirait me voir pour me parler d'une affaire grave. Nous avons eu une entrevue ensemble et pendant une heure entière nous avons causé de choses qui concernent exclusivement Aglaé Ivanovna ; voilà tout.

— Certainement, c'est tout, batuchka, et il n'y a pas à douter que ce soit tout, reprit avec dignité Élisabeth Prokofievna.

— Très-bien, prince ! cria Aglaé entrant soudain dans la chambre : — vous m'avez crue incapable de m'abaisser ici jusqu'au mensonge, je vous en remercie de tout mon cœur ! Cela vous suffit-il, maman, ou voulez-vous continuer l'interrogatoire ?

— Tu sais que je n'ai encore jamais eu à rougir devant toi, quoique peut-être cela t'eût fait plaisir, répliqua la générale d'un ton imposant. — Adieu, prince, pardonnez-moi de vous avoir dérangé. J'espère aussi que vous resterez convaincu de mon invincible estime pour vous.

Le prince tira aussitôt sa révérence aux dames et sortit sans proférer un mot. Alexandra et Adélaïde échangèrent à voix basse quelques observations accompagnées de sourires. Élisabeth Prokofievna les regarda sévèrement.

— Maman, dit en riant Adélaïde, — nous faisons seulement la remarque que le prince s'était retiré d'une façon admirable : parfois il a l'air d'un vrai sac, et tout à l'heure, quand il est parti, il a salué comme... comme aurait pu le faire Eugène Pavlitch.

— Le cœur même enseigne la délicatesse et la dignité, il n'est pas besoin pour cela d'un maître de danse, conclut sentencieusement la générale, et, sans même jeter les yeux sur Aglaé, elle remonta dans son appartement.

Lorsque le prince rentra chez lui, vers neuf heures, il trouva sur la terrasse Viéra Loukianovna et la servante. Elles venaient de ranger et de balayer, ce qui n'était pas inutile après la soirée de la veille.

— Grâce à Dieu, nous avons pu finir avant votre arrivée ! dit joyusement Viéra.

— Bonjour ; j'ai un peu de vertige, je n'ai pas bien dormi, je me coucherais volontiers.

— Ici sur la terrasse, comme hier ? Bien. Je vais dire à tout le monde de vous laisser reposer. Papa est sorti.

La servante se retira. Viéra fit d'abord mine de la suivre, puis, revenant sur ses pas, elle s'approcha du prince ; la jeune fille était soucieuse.

— Prince, ayez pitié de ce... malheureux ; ne le mettez pas à la porte aujourd'hui.

— Non, certes, je ne le mettrai pas à la porte, il est libre de rester ici, si bon lui semble.

— À présent il ne fera plus rien et... ne soyez pas sévère avec lui.

— Oh ! non, pourquoi donc le serais-je ?

— Et... ne vous moquez pas de lui ; c'est le point le plus important.

— Pas de danger que je me moque de lui ! Viéra rougit.

— Je suis bête de parler de cela à un homme tel que vous... Mais quoique vous soyez fatigué, ajouta-t-elle en riant (elle avait déjà fait demi-tour pour s'en aller), — vous avez en ce moment de si bons yeux... des yeux heureux.

— Est-ce possible ? demanda avec vivacité le prince, et il se mit à rire joyeusement.

Mais Viéra, simple et sans cérémonies comme un garçon, se sentit confuse tout à coup ; elle rougit de plus belle et s'éloigna à la hâte sans cesser de rire.

« Quelle... excellente personne !... » pensa le prince et il oublia aussitôt la jeune fille. Dans un coin de la terrasse se trouvait une couchette en face d'une petite table ; il alla s'y asseoir, couvrit son visage de ses mains et resta dix minutes dans cette position ; tout à coup, par un mouvement brusque et inquiet, il plongea la main dans la poche de côté de son vêtement et en tira les trois lettres.

Mais la porte s'ouvrit de nouveau et Kolia entra. Le prince remit les lettres dans sa poche ; il était comme heureux de cette diversion qui retardait pour lui un moment pénible.

Kolia s'assit sur la couchette.

— Eh bien, voilà un événement ! commença-t-il, allant droit au fait comme tous ses pareils. — Comment considérez-vous Hippolyte à présent ? Vous n'avez plus d'estime pour lui ?

— Pourquoi donc ?... Mais, Kolia, je suis fatigué... Et puis il vaudrait mieux ne pas revenir sur un sujet si triste... Comment va-t-il pourtant ?

— Il dort et il dormira encore deux heures. Je comprends, vous n'avez pas couché chez vous, vous êtes allé vous promener dans le parc... sans doute, vous étiez agité... on le serait à moins !

— Comment savez-vous que je suis allé me promener dans le parc et que je n'ai pas couché à la maison ?

Viéra me l'a dit tout à l'heure. Elle m'avait recommandé de vous laisser tranquille, mais c'était plus fort que moi, je voulais vous voir une petite minute. Je viens de passer deux heures auprès du malade ; à présent c'est Kostia Lébédéff qui me remplace. Bourdovsky est parti. Eh bien, couchez-vous, prince, bonne... non, c'est bonjour qu'il faut dire. Mais, vous savez, je suis renversé !

— Sans doute... tout cela....

— Non, prince, non ; ce qui me renverse, c'est la « Confession ». Surtout le passage où il parle de la Providence et de la vie future. Il y a là une pensée gi-gan-tesque !

Le prince considérait d'un air affable son jeune ami qui, sans doute, s'était tant pressé de venir le voir parce qu'il avait hâte de causer de l'idée gigantesque.

— L'important ici, c'est moins la pensée en elle-même que l'ensemble des circonstances au milieu desquelles elle s'est produite ! Si je l'avais lue dans Voltaire, Rousseau, ou Proudhon, je l'aurais remarquée sans en être frappé au même degré. Mais un homme qui sait positivement n'avoir plus que dix minutes à vivre

et qui parle ainsi, — c'est crâne, n'est-ce pas ? C'est le point culminant de l'indépendance et de la dignité personnelle, c'est ce qui s'appelle braver ouvertement... Non, il y a là une force d'esprit gigantesque ! Et après cela soutenir qu'il a fait exprès de ne pas mettre de capsule, — c'est une bassesse et une absurdité ! Mais vous savez, hier il a été malin, il nous a donné le change : je ne l'avais pas du tout aidé à faire son sac et n'avais jamais vu son pistolet, c'est lui-même qui a empaqueté toutes ses affaires, si bien que j'ai été stupéfait en l'entendant parler ainsi. Viéra dit que vous consentez à le garder chez vous ; je vous jure qu'il n'y a plus rien à craindre ; d'ailleurs nous sommes tous en permanence auprès de lui.

— Quel est celui de vous qui l'a veillé cette nuit ?

C'a été tour à tour Bourdovsky, Kostia Lébédéff et moi ; Keller est resté un moment, mais ensuite il est allé coucher chez Lébédéff parce qu'il n'y avait pas de lit pour lui dans la chambre où nous étions. Ferdychtchenko a couché également chez Lébédéff, il est parti à sept heures. Quant au général, il est toujours chez Lébédéff, à présent il est sorti aussi... Lébédéff viendra peut-être vous voir tout à l'heure ; il vous cherchait, je ne sais pas pourquoi ; il a demandé deux fois si vous étiez rentré. Faudra-t-il l'introduire, si vous voulez reposer ? Je vais me coucher aussi. Ah ! oui, il y a une chose que j'aurais dû vous dire ; le général m'a étonné tantôt : à six heures j'ai été éveillé par Bourdovsky que je devais remplacer auprès d'Hippolyte ; je sors pour une petite minute et tout d'un coup je rencontre le général ; il était encore tellement gris qu'il ne me reconnaissait pas, il restait debout devant moi comme un poteau ; ayant recouvré sa présence d'esprit, il s'empessa de me questionner : « Comment va le malade ? Je ve-

nais m'informer du malade... » Je lui donne le bulletin de la santé d'Hippolyte. « Tout cela est fort bien, reprend-il, mais je venais surtout t'avertir, c'est pour cela que je me suis levé ; j'ai lieu de croire que devant monsieur Ferdychtchenko on ne peut pas tout dire et que... il faut surveiller sa langue. » Comprenez-vous, prince ?

— Est-ce possible ? Du reste... pour nous cela ne fait rien.

— Oui, sans doute, peu nous importe, nous ne sommes pas des francs-maçons ! Aussi j'ai même été surpris que le général vînt m'éveiller exprès pour cela.

— Ferdychtchenko est parti, dites-vous ?

— À sept heures ; il est venu un instant près de moi, pendant que j'étais de service au chevet d'Hippolyte. Il m'a dit qu'il allait finir la nuit chez Vilkiné, — un fameux ivrogne, ce Vilkiné ! Allons, je m'en vais ! Mais voilà Loukian Timoféitch... Le prince veut dormir, Loukian Timoféitch ; tournez les talons !

En entrant, Lébédéff salua d'un air grave.

— Je ne resterai qu'une minute, très-estimé prince, je viens pour une affaire importante à mes yeux, dit-il à demi-voix et d'un ton pénétré mais où l'on sentait l'affectation. Il venait seulement de rentrer et n'avait pas même pris le temps de passer chez lui, en sorte qu'il avait encore son chapeau à la main. Sa physionomie était soucieuse, avec un cachet très-accentué de dignité personnelle. Le prince l'invita à s'asseoir.

— Vous m'avez demandé deux fois ? Peut-être êtes-vous toujours inquiet au sujet de ce qui s'est passé hier...

— Au sujet de ce garçon d’hier, voulez-vous dire, prince ? Oh, non ; hier mes idées étaient en désarroi... mais aujourd’hui je ne songe plus à contrecarrer en quoi que ce soit vos projets.

— Contreca... comment avez-vous dit ?

— J’ai dit : contrecarrer ; c’est un mot français, comme une foule d’autres qui sont passés dans la langue russe ; mais je n’y tiens pas outre mesure.

— Pourquoi êtes-vous si grave aujourd’hui, Lébédèff ? observa le prince avec un sourire.

Lébédèff s’adressa d’un ton presque ému à Kolia :

— Nicolas Ardalionovitch ! ayant à parler au prince d’une affaire qui concerne proprement...

— Eh bien, oui, naturellement, cela ne me regarde pas ! Au revoir, prince ! fit Kolia, et il se retira aussitôt.

— J’aime cet enfant, parce qu’il a la conception prompte, dit Lébédèff en le suivant des yeux, — tout importun qu’il est, c’est un garçon d’un esprit alerte. Très-estimé prince, j’ai éprouvé un malheur extraordinaire hier au soir ou ce matin... je ne sais pas encore bien quand.

— Qu’est-ce que c’est ?

— J’ai perdu quatre cents roubles qui se trouvaient dans la poche de côté de mon vêtement.

— Vous avez perdu quatre cents roubles ? C’est dommage.

— Surtout pour un homme pauvre qui vit noblement de son travail.

— Sans doute, sans doute ; comment cela est-il arrivé ?

— C'est l'effet du vin. Je vous parle comme à la Providence, très-estimé prince. Hier, à cinq heures de l'après-midi, j'ai reçu d'un débiteur la somme de quatre cents roubles et je suis revenu ici par le train. Mon portefeuille était dans la poche de mon uniforme. Quand j'ai changé de vêtements, j'ai mis l'argent dans la poche de ma redingote : je voulais l'avoir sur moi, parce que je comptais le remettre dans la soirée à un solliciteur... j'attendais mon homme d'affaires.

— À propos, Loukian Timoféïévitch, est-ce vrai que vous avez fait insérer dans les journaux une annonce comme quoi vous prêtez sur des objets d'or et d'argent ?

— Par l'entremise d'un homme d'affaires ; l'annonce ne fait pas mention de mon nom. Ayant un petit capital de rien du tout et désireux d'accroître les ressources de ma famille... convenez vous-même qu'un intérêt honnête...

— Eh bien, oui, eh bien, oui ; c'était seulement pour savoir ; pardonnez-moi de vous avoir interrompu.

— Mon homme d'affaires me fit faux bond. Sur ces entrefaites, on amena le malheureux ; j'étais déjà passablement lancé, je venais de dîner ; arrivèrent ces visiteurs, on but... du thé, et... pour mon malheur, je me donnai une pointe. Plus tard, quand ce Keller vint nous dire que vous vouliez fêter votre jour de naissance et offrir du Champagne, alors, cher et très-estimé prince, moi qui ai le cœur (ce que probablement vous avez déjà remarqué, car je le mérite), moi qui ai le cœur, je ne dirai pas sensible, mais reconnaissant, ce dont je m'enorgueillis, — je pensai que dans une circonstance si solennelle je ne pouvais décemment garder ma

vieille pelure, et que, pour vous offrir mes félicitations personnelles, il était plus convenable de remettre mon uniforme dont je m'étais dépouillé en rentrant chez moi. C'est ce que j'ai fait, comme vous vous en êtes sans doute aperçu, prince, car vous m'avez vu en uniforme pendant toute la soirée. En changeant de vêtement, j'ai oublié mon portefeuille dans la poche de ma redingote... Vraiment, quand Dieu veut punir, il commence par troubler la raison. Et c'est seulement ce matin à sept heures et demie qu'en m'éveillant, j'ai été pris d'une inquiétude ; je saute comme un fou en bas démon lit, je saisis ma redingote, — la poche est vide ! Pas ombre de portefeuille !

— Ah ! c'est désagréable !

— Désagréable, on ne peut pas mieux dire ; vous avez tout de suite trouvé avec un vrai tact le mot propre, observa malicieusement Lébédoff.

Cette communication avait mis le prince en émoi.

— Comment donc, pourtant... reprit-il d'un air songeur, — c'est sérieux.

— Justement, c'est sérieux ; voilà encore, prince, une expression admirablement trouvée par vous pour caractériser...

— Ah ! laissez donc, Loukian Timoféitch ; un mot ou un autre, qu'est-ce que cela fait ? L'important n'est pas là... Pensez-vous que vous ayez pu, en état d'ivresse, laisser tomber ce portefeuille de votre poche ?

— Oui. Tout est possible en état d'ivresse, pour employer votre expression dépourvue de fard, très-estimé prince. Seulement examinez ceci, je vous prie : si j'avais fait tomber le portefeuille

de ma poche en quittant ma redingote, l'objet tombé aurait dû se retrouver sur le parquet. Où donc est cet objet ?

— Vous ne l'avez pas serré dans quelque tiroir ?

— Tout a été visité, fouillé de fond en comble ; d'ailleurs je n'ai serré mon portefeuille nulle part et je n'ai ouvert aucun tiroir, je m'en souviens très-bien.

— Vous avez regardé dans la petite armoire ?

— C'est ce que j'ai fait en premier lieu et j'y ai même regardé plusieurs fois aujourd'hui... Mais comment aurais-je pu mettre cela dans la petite armoire, prince sincèrement estimé ?

— J'avoue, Lébédèff, que cela m'inquiète. Ainsi quelqu'un l'a trouvé par terre ?

— Ou l'a pris dans ma poche ! Il n'y a d'admissible que ces deux suppositions.

— Cela m'inquiète fort, car qui peut être le coupable ?... Voilà la question !

— Sans aucun doute, c'est en cela que consiste la principale question, vous trouvez toujours les mots et les idées avec un bonheur admirable, excellentissime prince ; vous venez de déterminer on ne peut plus nettement la situation.

— Ah ! Loukian Timoféitch, finissez-en avec les railleries, ici...

— Les railleries ! cria Lébédèff en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Allons, allons, allons, c'est bien, je ne me fâche pas, c'est de tout autre chose qu'il s'agit ici... J'ai peur pour les gens. Qui

soupçonnez-vous ?

— La question est très-délicate et... très-complexe ! Je ne puis pas soupçonner la servante : elle est restée dans sa cuisine. Mes enfants non plus...

— Il ne manquerait plus que cela !

— Par conséquent, c'est un des visiteurs.

— Mais est-ce possible ?

— C'est souverainement impossible, c'est de toute impossibilité, mais c'est forcément ce qui doit être. Je veux bien admettre pourtant et même je suis persuadé que le vol, s'il y a eu vol, a été commis non dans la soirée, lorsque toute la société se trouvait réunie, mais la nuit, ou même ce matin, par un des visiteurs qui ont couché à la maison.

— Ah, mon Dieu !

— Naturellement je mets hors de cause Bourdovsky et Nicolas Ardalionovitch ; ils ne sont même pas entrés chez moi.

— Et quand même ils y seraient entrés ! Qui est-ce qui a logé chez vous ?

— En me comptant, nous sommes quatre qui avons passé la nuit dans deux pièces contiguës : le général, Keller, monsieur Ferdychtchenko et moi. Par conséquent, c'est un de nous quatre.

— Un des trois, voulez-vous dire ; mais lequel ?

— Je me suis compté pour être juste et n'oublier personne, mais convenez, prince, que je n'ai pas pu me voler moi-même, quoiqu'on ait déjà vu des cas de ce genre...

— Ah ! Lébédéeff, que c'est ennuyeux ! interrompit le prince impatienté : — arrivez donc au fait, pourquoi lanternez-vous ainsi ?

— Restent, par conséquent, trois, et en premier lieu monsieur Keller, homme peu sûr, adonné à la boisson, et dans certains cas libéral, j'entends en ce qui concerne la poche, car, pour le reste, il a plutôt, si l'on peut ainsi parler, les tendances d'un chevalier du moyen âge que celles d'un libéral. Il s'était d'abord installé ici, dans la chambre du malade, et c'est seulement à une heure assez avancée de la nuit qu'il s'est transféré auprès de nous, sous prétexte qu'il ne pouvait pas dormir couché sur le parquet.

— Vous le soupçonnez ?

— Je l'ai soupçonné. À sept heures et demie, après avoir sauté comme un fou en bas de mon lit et m'être empoigné le front, je réveillai aussitôt le général qui dormait du sommeil de l'innocence. Prenant en considération l'étrange disparition de Ferdychtchenko, fait qui en soi nous paraissait déjà louche, nous résolûmes tous deux de pratiquer sur l'heure une perquisition dans les vêtements de Keller : il était là couché comme... comme... à peu près comme un clou. Nous visitâmes ses poches avec le plus grand soin : elles ne contenaient pas un centime et de plus il n'y en avait pas une qui ne fût trouée. Un mouchoir de coton bleu à carreaux, en mauvais état ; un billet doux provenant de quelque cuisinière et renfermant une demande d'argent accompagnée de menaces ; enfin des fragments du feuilleton que vous savez, — voilà tout ce que nous découvrîmes sur lui. Le général jugea qu'il était innocent. Pour mieux nous en assurer, nous le réveillâmes lui-même, et ce ne fut pas sans difficulté que nous y parvînmes ; il fallut pour cela le bousculer violemment. À peine comprit-il de

quoi il s'agissait ; il nous regardait en ouvrant la bouche toute grande ; son visage d'homme ivre dénotait l'innocence, la bêtise même, — ce n'est pas lui !

Le prince poussa un soupir de soulagement.

— Eh bien, j'en suis enchanté ! Je craignais pour lui !

— Vous craigniez ? C'est donc que vous aviez quelque lieu de craindre ? reprit Lébédèff en clignant les yeux.

— Oh ! non, j'ai parlé ainsi sans penser à ce que je disais, répondit le prince avec embarras, — j'ai dit une terrible bêtise. Je vous en prie, Lébédèff, ne répétez à personne...

— Prince, prince ! Vos paroles resteront dans mon cœur... Là, c'est un tombeau !..... dit avec conviction Lébédèff en pressant son chapeau contre sa poitrine.

— Bien, bien... Ainsi c'est Ferdychtchenko ? Je veux dire que vous soupçonnez Ferdychtchenko ?

— Quel autre soupçonner ? fit à voix basse l'employé en regardant fixement le prince.

— Eh bien, oui, naturellement... il ne reste plus que lui... mais avez-vous des preuves ?

— J'en ai. D'abord, sa disparition à sept heures du matin.

— Je sais, Kolia m'a raconté que Ferdychtchenko était venu lui dire qu'il allait finir la nuit chez..... j'ai oublié le nom, chez un de ses amis.

— Chez Vilking. Alors Nicolas Ardalionovitch vous a déjà parlé ?

— Il ne m’a rien dit du vol...

— Il ne le sait pas, car pour le moment je tiens la chose secrète. Ainsi Ferdychtchenko va chez Vilkiné : au premier abord qu’y a-t-il d’extraordinaire à ce qu’un ivrogne aille chez un de ses pareils, même au point du jour et sans aucun motif ? Mais ici une piste est indiquée : en partant, il laisse son adresse..... Maintenant suivez-moi, prince, voici une question : pourquoi a-t-il laissé son adresse ?.... Pourquoi est-il allé exprès trouver Nicolas Ardalionovitch qui était dans un autre bâtiment, et lui a-t-il dit qu’il allait finir la nuit chez Vilkiné ? De quel intérêt peut-il être pour lui que ce soit de savoir que monsieur Ferdychtchenko s’en va et même qu’il se rend chez Vilkiné ? À quoi bon une communication semblable ? Non, il y a ici une finesse, une finesse de voleur ! « Vous voyez, laisse-t-il entendre, je ne cherche pas à faire perdre mes traces, peut-on après cela me soupçonner de vol ? Est-ce qu’un filou dirait où il va ? » Bref, c’est un excès de précaution, une façon d’écarter les soupçons, et, pour ainsi dire, d’effacer ses traces sur le sable... M’avez-vous compris, très-estimé prince ?

— J’ai compris, très-bien compris, mais il n’y a là rien de probant.

— Seconde preuve : la piste se trouve être fausse et l’adresse donnée inexacte. Une heure après, c’est-à-dire à huit heures, je suis allé cogner chez Vilkiné. Il demeure ici dans la Cinquième rue, et il est même de ma connaissance. Il n’y avait pas là de Ferdychtchenko. À la vérité, j’ai tant bien que mal appris de la servante qui est fort sourde, qu’une heure auparavant quelqu’un avait frappé à la porte et même assez fort : il avait cassé le cordon de la sonnette. Mais la servante n’avait pas ouvert, ne voulant pas

éveiller monsieur Vilkin, et peut-être ne se souciant pas elle-même de quitter son lit. Cela arrive.

— Et ce sont là toutes vos preuves ? Vous n'en avez guère.

— Prince, mais qui donc soupçonner, je vous le demande ? reprit avec sentiment Lébédoff ; en même temps un sourire quelque peu finaud glissa sur ses lèvres.

Le prince, qui paraissait très-perplexe, réfléchit pendant plusieurs minutes.

— Vous devriez faire de nouvelles recherches dans les chambres, dans les tiroirs ! dit-il ensuite.

— J'ai tout visité ! soupira Lébédoff.

— Hum !..... et pourquoi, pourquoi avez-vous ôté cette redingote ? s'écria le prince en frappant avec colère sur la table.

— Il y a un personnage de comédie qui fait la même question. Mais, prince très-débonnaire, vous prenez mon infortune trop à cœur ! Cela n'en vaut pas la peine. Je veux dire que cela n'en vaudrait pas la peine s'il ne s'agissait que de moi ; mais vous avez aussi compassion du coupable... du peu intéressant monsieur Ferdychtchenko ?

— Eh bien, oui, oui, le fait est que vous m'avez donné du souci, interrompit le prince d'un air distrait et mécontent. — Alors, que comptez-vous faire..... si vous êtes tellement persuadé que c'est Ferdychtchenko ?

— Prince, très-estimé prince, qui serait-ce donc, sinon lui ? reprit Lébédoff de plus en plus onctueux : — il n'y en a pas d'autre à qui on puisse penser, et l'absolue impossibilité de soupçonner qui

que ce soit en dehors de monsieur Ferdychtchenko constitue, pour ainsi dire, une nouvelle charge, une troisième preuve contre monsieur Ferdychtchenko ! Car, je le répète, si ce n'est pas lui, qui pourrait-ce être ? À moins de soupçonner monsieur Bourdovsky, hé, hé, hé ?

— Allons donc, c'est absurde !

— Ou enfin le général, hé, hé, hé !

Le prince s'agita impatiemment sur sa couchette.

— Quelle extravagance ! dit-il d'un ton presque irrité.

Assurément c'est de l'extravagance, hé, hé, hé ! Il m'a fait rire, le général ! Tantôt nous sommes allés ensemble à la recherche de Ferdychtchenko chez Vilkinge... il faut vous dire que le général a été encore plus saisi que moi quand je l'ai réveillé aussitôt après avoir constaté la perte de mon portefeuille ; je l'ai vu changer de visage, rougir, pâlir, et, finalement, manifester une noble indignation dont la violence m'a même étonné. Il est plein de noblesse, cet homme ! Il ment continuellement, il ne peut pas s'en empêcher, mais c'est un homme doué des sentiments les plus élevés, et avec cela si obtus que son innocence saute aux yeux. Je vous ai dit, très-estimé prince, que j'ai pour lui non pas seulement un faible, mais même de l'affection. Tout à coup il s'arrête au milieu de la rue, déboutonne sa redingote, découvre sa poitrine : « Visite-moi, dit-il, tu as fouillé Keller, pourquoi donc ne me fouilles-tu pas ? La justice l'exige. » Des tremblements agitaient ses bras et ses jambes, il était d'une pâleur effrayante. « Écoute, général, répondis-je en riant : si un autre me disait cela de toi, je me décapiterais incontinent de mes propres mains, et je mettrais ma tête sur un grand plat que je présenterais moi-même

à tous les sceptiques : « Vous voyez cette tête, leur dirais-je, eh bien, je réponds de lui sur cette tête qui est la mienne. » Voilà, ajoutai-je, comme je suis prêt à répondre de toi ! » À ces mots, il se jeta dans mes bras, toujours au milieu de la rue, fondit en larmes et me serra contre sa poitrine presque au point de m'étouffer : « Tu es, dit-il, le seul ami qui me reste dans mes malheurs ! » C'est un homme sensible ! En chemin, naturellement, il me raconta une anecdote ayant trait à la circonstance : lui aussi dans sa jeunesse avait été un jour soupçonné d'un vol de cinq cent mille roubles ; mais le lendemain, le feu s'étant déclaré dans la maison, il avait sauvé des flammes le comte qui le soupçonnait et Nina Alexandrovna, alors jeune fille. Le comte l'avait embrassé et c'était ainsi qu'il avait épousé Nina Alexandrovna. Vingt-quatre heures après, dans les décombres de la maison incendiée on retrouvait la cassette avec l'argent qu'on avait cru volé ; c'était une cassette en fer, de fabrication anglaise, pourvue d'une serrure à secret ; elle avait passé à travers le parquet sans que personne s'en fût aperçu, et, si l'incendie n'avait pas eu lieu, on n'aurait jamais su ce qu'elle était devenue. Il n'y a pas un mot de vrai dans cette anecdote, et néanmoins, en parlant de Nina Alexandrovna, il se mit à pleurnicher. C'est une personne très-noble que Nina Alexandrovna, quoiqu'elle soit fâchée contre moi.

— Vous ne la connaissez pas ?

— Presque pas, mais je voudrais de toute mon âme la connaître, ne fût-ce que pour me justifier à ses yeux. Nina Alexandrovna me reproche de pervertir son mari par l'ivrognerie. Mais loin de le pervertir, j'exerce plutôt sur lui une influence salutaire ; je l'empêche peut-être de fréquenter une société dangereuse. En outre, il est mon ami, et, je vous l'avoue, à présent je ne

le quitte plus : où il va, je vais, car c'est seulement par la sensibilité qu'on peut agir sur le général. Maintenant il a même complètement cessé d'aller chez sa kapitancha, quoique, au fond, il en tienne toujours pour elle et que parfois il gémissse de ne plus la voir. Je ne sais pourquoi, c'est surtout le matin en se levant et en mettant ses bottes qu'il pense avec mélancolie à cette femme. Il n'a pas d'argent, voilà le malheur, impossible de se présenter chez elle les mains vides. Il ne vous a pas demandé d'argent, très-estimé prince ?

— Non, il ne m'en a pas demandé.

— Il n'ose pas. Ce n'est pourtant pas l'envie qui lui manque ; il m'a même avoué qu'il voulait s'adresser à vous ; mais il hésite, parce que vous lui avez prêté il n'y a pas encore longtemps, et que de plus il s'attend à un refus de votre part. Il m'a confié cela comme à un ami.

— Et vous, vous ne lui donnez pas d'argent ?

— Prince ! très-estimé prince ! ce n'est pas seulement de l'argent, c'est ma vie que je donnerais pour cet homme..... non, je ne veux rien exagérer, pas ma vie, mais pour lui je consentirais volontiers à avoir une fièvre, un abcès ou un rhume, si toutefois il le fallait absolument ; car je le considère comme un grand homme, malheureusement tombé dans la crotte ! Voilà ; ce n'est pas seulement de l'argent !

— Alors vous lui donnez de l'argent ?

— N-non, je ne lui en ai pas donné, et il sait lui-même que je ne lui en donnerai pas ; mais c'est uniquement pour son bien, dans l'intérêt de sa moralité. À présent, il va se rendre à Péters-

bourg avec moi. Je vais à Pétersbourg parce que monsieur Ferdychtchenko y est, je le sais positivement. Cette chasse passionne aussi mon général, mais je présume qu'au sortir du wagon il me plantera là pour courir chez sa kapitancha. Quant à moi, j'avoue que je ferai exprès de ne pas le retenir. Pour être plus sûrs de pincer monsieur Ferdychtchenko, nous avons décidé qu'en arrivant à Pétersbourg, nous nous séparerions et que chacun de nous battrait la ville de son côté. Je laisserai donc partir Son Excellence, et ensuite j'irai tout d'un coup la surprendre chez sa maîtresse pour lui faire honte de sa conduite, tant comme père de famille que comme homme en général.

— Seulement ne faites pas de bruit, Lébédèff ; pour l'amour de Dieu, pas d'esclandre ! dit à demi-voix le prince très-inquiet.

— Oh, non, je ne veux que le confondre et voir un peu la tête qu'il fera ; car de la physionomie on peut conclure bien des choses, très-estimé prince, et cette observation est surtout vraie pour un pareil homme. Quoique je sois grandement éprouvé moi-même, maintenant encore je ne puis m'empêcher de penser à lui et aux moyens de réformer ses mœurs. J'ai une instante prière à vous adresser, très-estimé prince ; c'est même, je l'avoue, le principal motif de ma visite : vous connaissez la famille Ivolguine, vous avez même habité chez elle ; si vous consentiez, excellent prince, à me venir en aide ici, dans l'intérêt exclusif du général, pour son bien...

Lébédèff joignit les mains en achevant cette phrase.

— Eh bien ? quelle aide attendez-vous de moi ? Soyez sûr que j'ai le plus grand désir de vous comprendre pleinement, Lébédèff.

— C'est seulement parce que j'en étais convaincu que je suis venu vous trouver ! On pourrait agir par l'entremise de Nina Alexandrovna ; de la sorte, on surveillerait constamment Son Excellence dans le sein de sa propre famille. Malheureusement, je ne suis pas en relation..... en outre, Nicolas Ardalionovitch qui vous adore, pour ainsi dire, jusqu'au plus profond de sa jeune âme, pourrait aider...

— N-non... Mêler Nina Alexandrovna à cette affaire... À Dieu ne plaise !... Et Kolia non plus... Du reste, je ne vous comprends peut-être pas encore, Lébédéff.

Lébédéff fit un saut sur sa chaise.

— Mais il n'y a rien du tout à comprendre ! De la sensibilité et de la tendresse, pas autre chose, — voilà tout le remède pour notre malade. Vous me permettez, prince, de le considérer comme un malade ?

— Cela même montre votre délicatesse et votre esprit.

— Je vous expliquerai ma pensée par un exemple que, pour plus de clarté, je prendrai dans la pratique. Voyez quel homme c'est : à présent, son seul tort est d'être toqué de cette kapitancha qu'il ne peut aller voir sans argent, et chez qui j'ai l'intention de le surprendre aujourd'hui, — pour son bien ; mais mettons qu'il n'y ait pas que la kapitancha, supposons qu'il ait commis un véritable crime, ou du moins quelque faute tout à fait contraire à l'honneur (ce dont il est à coup sûr absolument incapable), eh bien, même dans ce cas, je le répète, rien qu'en procédant vis-à-vis de lui avec ce que j'appellerai une noble tendresse, on arrivera à tout savoir, car c'est un homme très-sensible ! Croyez qu'avant cinq jours lui-même se trahira : il fondra en larmes et fera les

aveux les plus complets, — surtout si l'on agit avec un mélange d'habileté et de noblesse, si la surveillance de sa famille et la vôtre s'exercent, pour ainsi dire, sur chacun de ses pas... Oh, très-bon prince, ajouta du ton le plus chaleureux Lébédéff, — je n'affirme pas qu'il ait positivement..... Je suis prêt, comme on dit, à verser sur l'heure tout mon sang pour lui ; mais vous conviendrez que le désordre, l'ivrognerie, la kapitancha, — tout cela réuni peut mener loin.

— Pour un tel but, sans doute, je suis tout disposé à joindre mes efforts aux vôtres, dit le prince en se levant, — mais je vous avoue, Lébédéff, que je suis dans une perplexité terrible ; dites-moi, vous croyez toujours..... en un mot, vous dites vous-même que vous soupçonnez monsieur Ferdychtchenko.

L'employé joignit de nouveau les mains.

— Mais qui donc puis-je soupçonner encore ? Qui donc, prince très-sincère ? répondit-il avec son onctueux sourire.

Le prince fronça le sourcil et quitta sa place.

— Voyez-vous, Loukian Timoféitch, ici une erreur est une chose terrible. Ce Ferdychtchenko... je ne voudrais pas dire du mal de lui..... mais ce Ferdychtchenko... qui sait ? peut-être que c'est lui !... Je veux dire qu'il est peut-être en effet plus capable de cela que... qu'un autre.

Lébédéff devint tout yeux et tout oreilles.

Le prince dont la mine se refrognait de plus en plus commença à se promener de long en large, évitant autant que possible de regarder son interlocuteur.

— Voyez-vous, poursuivit-il avec un embarras croissant, — on m’a donné à entendre... on m’a dit de monsieur Ferdychtchenko que c’était peut-être un homme devant qui il fallait s’observer et ne rien dire... de trop, — vous comprenez ? C’est pour vous dire qu’effectivement il était peut-être plus capable qu’un autre... pour qu’il n’y ait pas d’erreur, car voilà le grand point, vous comprenez ?

— Mais qui vous a donné ce renseignement sur monsieur Ferdychtchenko ? demanda vivement Lébédèff.

— On me l’a confié tout bas ; du reste, moi-même je n’en crois rien... je suis très-fâché d’avoir été mis dans la nécessité de vous dire cela, mais je vous assure que personnellement je ne le crois pas... c’est absurde... Oh ! quelle bêtise j’ai faite !

— Voyez-vous, prince, reprit Lébédèff tout agité, — c’est important, c’est de la plus haute importance maintenant ; entendons-nous, ce n’est pas la nouvelle concernant monsieur Ferdychtchenko qui en soi est importante, mais la façon dont elle est arrivée à votre connaissance. (Tout en parlant, Lébédèff courait derrière le prince et s’efforçait de lui emboîter le pas.) Voici, prince, ce que j’ai maintenant à vous communiquer : tantôt, lorsque je suis allé chez Vilkiné avec le général, celui-ci, après m’avoir raconté l’anecdote de l’incendie, m’a aussi insinué, et naturellement d’une voix tremblante d’indignation, que monsieur Ferdychtchenko était un homme dont il fallait se défier, mais ses dires s’accordaient si peu les uns avec les autres que malgré moi je lui ai posé quelques questions, et la manière dont il y a répondu m’a prouvé que tout cela n’était qu’une invention de Son Excellence... Un pur effet de sa bonhomie en quelque sorte, car ses mensonges viennent seulement de ce qu’il ne peut contenir son

attendrissement. Maintenant voyez : s'il a menti, ce dont j'ai la conviction, comment se fait-il que vous ayez aussi entendu parler de cela ? Comprenez, prince, que cette nouvelle, il l'a inventée sous l'inspiration du moment : qui donc, par conséquent, vous l'a apprise ? C'est important, c'est... fort important et... pour ainsi dire...

— C'est Kolia qui vient de me dire cela, et il le tenait de son père qu'il a rencontré dans le vestibule tantôt entre six et sept heures, comme il sortait je ne sais pourquoi...

Et le prince raconta tout en détail.

— Eh bien, voilà, c'est ce qui s'appelle une piste ! reprit Lébédoff qui se frottait les mains en riant d'un petit rire silencieux : — c'est bien ce que je pensais ! Cela signifie que mon général a interrompu à six heures son sommeil de l'innocence, exprès pour aller éveiller son cher fils et l'avertir du danger extraordinaire qu'on court dans la société de monsieur Ferdychtchenko ! Faut-il, après cela, que monsieur Ferdychtchenko soit un homme dangereux ! Et quelle sollicitude paternelle chez Son Excellence, hé, hé, hé !

— Écoutez, Lébédoff, dit le prince troublé au dernier point, — écoutez, agissez sans bruit ! Ne faites pas de tapage ! Je vous en prie, Lébédoff, je vous en conjure... En ce cas, je vous seconderai, je vous en donne ma parole, mais que personne ne sache ; que personne ne sache !

— Soyez sûr, très-bon, très-noble prince, cria avec exaltation Lébédoff, — soyez sûr que tout cela mourra dans mon noble cœur ! Nous agirons à la sourdine, ensemble ! À la sourdine, ensemble ! Tout mon sang même, je le... Excellentissime prince, j'ai

l'âme et l'esprit également bas, mais interrogez un coquin et pas seulement un homme bas, demandez-lui à qui il préfère avoir affaire : à un coquin comme lui ou à un homme plein de noblesse comme vous, très-sincère prince, son choix ne sera pas douteux : il répondra qu'il aime mieux avoir affaire à un homme plein de noblesse, et c'est là qu'on peut voir le triomphe de la vertu ! Au revoir, très-estimé prince ! À la sourdine... à la sourdine et... ensemble.

III • Chapitre 10

Le prince comprit enfin pourquoi il avait senti un froid glacial chaque fois que sa main s'était posée sur ces trois lettres et pourquoi il avait attendu jusqu'au soir pour les lire. Le matin, avant de s'être encore décidé à prendre connaissance d'aucune d'elles, il s'était endormi d'un lourd sommeil sur sa couchette, et, dans un rêve non moins pénible que le précédent, il avait vu de nouveau s'approcher de lui cette même « coupable » : elle le regardait encore avec des larmes qui brillaient suspendues à ses longs cils, elle rappelait encore auprès d'elle, et, comme tantôt, il se réveilla en se rappelant avec une impression de souffrance le visage de cette femme. Il voulut se rendre immédiatement chez elle, mais il ne le put ; à la fin, presque désespéré, il déplia les lettres et se mit à les lire.

Elles ressemblaient aussi à un songe. Parfois on fait des rêves bizarres, impossibles, en contradiction avec les lois de la nature ; au réveil, vous vous les rappelez nettement et vous vous étonnez d'un fait étrange. Vous vous souvenez d'abord que la raison ne

vous a pas quitté durant tout ce défilé de tableaux fantastiques ; vous vous souvenez même d'avoir agi avec une adresse et une logique extraordinaires pendant que des assassins vous entouraient, rusaient avec vous, dissimulaient leurs intentions et, prêts à vous égorger au premier signal, vous prodiguaient les démonstrations d'amitié ; vous vous rappelez grâce à quel ingénieux stratagème vous avez réussi à leur donner le change et à vous esquiver ; puis vous vous êtes douté qu'ils n'étaient nullement dupes de votre ruse et qu'ils feignaient seulement d'ignorer l'endroit où vous vous étiez réfugié ; alors vous avez de nouveau usé d'adresse et encore une fois trompé vos ennemis. Vous vous rappelez parfaitement tout cela, mais comment se fait-il que dans ce même temps votre raison ait pu accepter les absurdités, les impossibilités évidentes dont foisonnait votre songe ? Un de vos assassins s'est changé en femme sous vos yeux, ensuite cette femme s'est métamorphosée en un petit nain fourbe, hideux, — et vous avez cru que c'était arrivé, vous avez admis tout cela sur-le-champ, presque sans éprouver la moindre surprise, alors même que, d'un autre côté, votre intelligence déployait une puissance inaccoutumée, alors qu'elle accomplissait des merveilles de ruse, de pénétration, de logique ? Pourquoi aussi, quand vous vous réveillez et rentrez dans le monde réel, sentez-vous presque toujours et parfois avec une rare vivacité d'impression que le songe en vous quittant emporte comme une énigme indevinée pour vous ? L'extravagance de votre rêve vous fait sourire et en même temps vous sentez que ce tissu d'absurdités renferme une idée, mais une idée réelle, quelque chose qui appartient à votre vie véritable, quelque chose qui existe et a toujours existé dans votre cœur ; vous croyez trouver dans votre songe une prophétie attendue par vous, vous ressentez une impression forte, — joyeuse ou cruelle, mais en

quoi elle consiste et quelle prédiction vous a été faite, — vous ne pouvez ni le comprendre, ni vous le rappeler.

La lecture de ces lettres produisit sur le prince un effet analogue. Mais, avant même d'y avoir jeté les yeux, il sentait que le fait seul de leur existence, de leur possibilité ressemblait déjà à un cauchemar. Comment s'est-elle décidée à lui écrire ? se demandait-il en se promenant seul le soir (parfois il oubliait même le lieu où il était). Comment a-t-elle pu écrire à ce sujet, et comment un rêve si insensé a-t-il pris naissance dans sa tête ? Mais ce rêve se trouvait déjà réalisé, et, chose qui étonnait le prince plus que tout le reste, tandis qu'il lisait ces lettres, lui-même croyait presque à la possibilité, bien plus, à la raison d'être de ce rêve. Oui, sans doute, c'était un songe, un cauchemar, une folie, mais il y avait là quelque chose de cruellement réel, de douloureusement juste, qui autorisait ce songe, ce cauchemar, cette folie. Pendant plusieurs heures consécutives le prince resta comme affolé par sa lecture, certains passages lui revenaient sans cesse à l'esprit, il s'y arrêtait, les méditait profondément. Parfois il était tenté de se dire qu'il avait pressenti et deviné tout cela de longue date ; il lui semblait même que cette lecture il l'avait déjà faite longtemps auparavant, et que toutes les souffrances, toutes les craintes, toutes les angoisses auxquelles depuis il s'était vu en proie avaient leur cause dans ces lettres lues autrefois par lui.

« Quand vous décachetterez ce pli (ainsi commençait la première lettre), regardez d'abord la signature. Elle vous dira tout, vous expliquera tout, il est donc inutile que je me justifie devant vous et que je vous donne des éclaircissements. Si j'étais le moins du monde votre égale, vous pourriez encore voir une insulte dans mon audace ; mais qui suis-je et qui êtes-vous ? Nous sommes

aux antipodes l'une de l'autre, et la distance est telle entre nous que je ne puis vous offenser, lors même que je le voudrais. »

Plus loin on lisait ce qui suit :

« Ne voyez pas dans mes paroles l'exaltation morbide d'un esprit malade, mais vous êtes pour moi une perfection ! Je vous ai vue, je vous vois chaque jour. Je ne vous juge pas ; ce n'est pas le raisonnement qui m'a amenée à vous considérer comme une perfection, c'est simplement pour moi un article de foi. Mais j'ai aussi un tort envers vous : je vous aime. Il n'est pas permis d'aimer la perfection, on doit seulement la reconnaître, n'est-ce pas ? Et pourtant je suis éprise de vous. Quoique l'amour égale les hommes, soyez tranquille, je ne vous rabaisse pas jusqu'à moi, même dans le plus intime de ma pensée. Je viens d'écrire : « soyez tranquille » ; est-ce que vous pouvez vous inquiéter ?... Si c'était possible, je baiserais la trace de vos pas. Oh ! je ne m'égale pas à vous... Regardez la signature, regardez-la vite ! »

« Pourtant je remarque (écrivait dans une autre lettre Nastasia Philippovna) que je vous unis à lui et que pas une seule fois je n'ai encore demandé si vous l'aimez. Il est devenu amoureux de vous à première vue. Il pensait à vous comme à une « lumière » ; ce sont ses propres expressions, je les ai recueillies de sa bouche. Mais je n'avais pas besoin de ses paroles pour comprendre que vous étiez sa lumière. J'ai vécu tout un mois près de lui et j'ai compris alors que vous l'aimiez aussi ; vous et lui ne faites qu'un pour moi ».

« Qu'est-ce que c'est ? (écrivait-elle encore) hier j'ai passé à côté de vous et il m'a semblé que vous rougissiez ? C'est impossible, je me serai figuré cela. Si l'on vous amenait dans le bouge le

plus infâme et qu'on vous y montrât le vice à nu, alors même vous ne devriez pas rougir ; vous êtes au-dessus de toute insulte. Vous pouvez haïr les hommes bas et lâches, mais seulement à cause de l'offense qu'ils font aux autres, car, pour vous, aucune offense ne peut vous atteindre. Vous savez, je trouve même que vous devez m'aimer. Ce que vous êtes pour lui, vous l'êtes aussi pour moi : un esprit de lumière ; un ange ne peut pas haïr et même il ne peut pas ne pas aimer. Peut-on aimer tout le monde, tous les hommes, tout son prochain ? je me suis souvent posé cette question. Sans doute, on ne le peut pas et même ce n'est pas dans la nature. L'amour abstrait de l'humanité est presque toujours de l'égoïsme. Mais ce qui nous est impossible ne l'est pas à vous : comment pourriez-vous ne pas aimer n'importe qui, quand vous ne pouvez vous comparer à personne, quand vous planez dans une région inaccessible à toute offense, à toute indignation personnelle ? Seule vous pouvez aimer sans égoïsme ; seule vous pouvez, en aimant, vous désintéresser de vous-même et ne songer qu'à celui que vous aimez. Oh, combien il me serait cruel d'apprendre que vous êtes honteuse et irritée de recevoir mes lettres ! Ce serait votre déchéance : du coup vous vous placeriez sur la même ligne que moi...

« Hier, après vous avoir rencontrée, je suis revenue chez moi et j'ai conçu l'idée d'un tableau. Les peintres représentent toujours le Christ au milieu de quelque scène évangélique, ce n'est pas ainsi que je le peindrais : dans le tableau que j' imagine, il serait seul, — ses disciples le quittaient quelquefois. Je ne laisserais avec lui qu'un petit enfant. L'enfant vient de jouer à côté de lui ou peut-être lui a raconté quelque chose avec la naïveté de son âge. Le Christ l'a écouté, mais maintenant il est devenu songeur, sa main s'est oubliée sur la petite tête de l'enfant. Il regarde au loin,

à l'horizon ; dans ses yeux se devine une pensée grande comme le monde ; son visage est triste. L'enfant a cessé de parler et s'est accoudé sur les genoux du Christ ; la joue appuyée sur sa main, il lève la tête et le regarde fixement avec cet air pensif que les enfants ont quelquefois. Le soleil se couche... Voilà mon tableau ! Vous êtes innocente et toute votre perfection est dans votre innocence. Oh, rappelez-vous seulement cela ! Que vous importe ma passion pour vous ? Maintenant déjà vous êtes à moi, je serai toute ma vie près de vous... Je mourrai bientôt. »

Enfin la dernière lettre contenait les lignes suivantes :

« Pour l'amour de Dieu, ne pensez rien de moi ; ne croyez pas non plus que je m'humilie parce que je vous écris ainsi, ou que je sois de ces êtres qui trouvent du plaisir à s'humilier et qui le font même par orgueil. Non, j'ai mes consolations, mais il me serait difficile de vous expliquer cela, c'est à peine si je le comprends nettement moi-même. Mais je sais que je ne puis m'humilier, même par orgueil. Quant à l'humilité d'un cœur pur, j'en suis incapable. Par conséquent, je ne m'humilie pas du tout.

« Pourquoi veux-je vous unir : pour vous ou pour moi ? Pour moi, naturellement, toutes les questions de ma vie seront ainsi tranchées, il y a longtemps que je me suis dit cela... J'ai su que dans le temps votre sœur Adélaïde avait dit en voyant mon portrait qu'avec une pareille beauté on pouvait révolutionner le monde. Mais j'ai renoncé au monde ; vous trouvez drôle que j'écrive ces mots, moi que vous avez rencontrée couverte de dentelles et de diamants, dans une société d'ivrognes et de vauriens ? Ne faites pas attention à cela, je n'existe plus guère et je le sais ; Dieu sait ce qui vit en moi à ma place. Je lis cela chaque jour dans deux yeux terribles qui m'observent sans cesse, même lorsqu'ils

ne sont pas devant moi. À présent ces yeux se taisent (ils se taisent toujours), mais je connais leur secret. La maison de cet homme est sombre, maussade ; elle renferme un mystère. Je suis sûre qu'il a dans une boîte un rasoir entouré de soie, comme l'autre, l'assassin de Moscou ; celui-là aussi demeurerait avec sa mère et avait noué un fil de soie autour d'un rasoir pour couper la gorge à quelqu'un. Tout le temps que j'ai été chez lui, je me suis figuré qu'il y avait là quelque part sous une planche du parquet un cadavre caché peut-être par son père ; il me semblait que, comme celui de Moscou, ce cadavre était enveloppé dans une toile cirée et qu'on avait aussi placé tout autour des flacons de liquide Jdanoff ; je vous montrerais même le coin. Il ne dit rien, mais je sais qu'au point où il m'aime, il doit forcément me haïr. Votre mariage et le mien auront lieu en même temps : c'est ce qui a été convenu entre lui et moi. Je n'ai pas de secrets pour lui. Je le tuerais bien, tant j'ai peur de lui... Mais il me tuera auparavant... tout à l'heure il s'est mis à rire et il m'a dit que je rêvais ; il sait que je vous écris. »

Le même délire se manifestait dans bien d'autres passages de ces lettres. Une d'elles, la seconde, était fort longue : deux feuilles de papier de poste grand format, couvertes d'une écriture très-fine.

Après avoir, comme la veille, erré longtemps dans le parc sombre, le prince le quitta enfin. La nuit claire et transparente lui sembla plus claire encore que de coutume ; « comment n'est-il pas plus tard que cela ? » pensa-t-il. (Il avait oublié de prendre sa montre.) Les sons d'une musique lointaine arrivaient à son oreille : « Ce doit être au Waux-Hall ; sans doute ils n'y sont pas allés aujourd'hui. » Tandis qu'il se faisait cette réflexion, il s'aper-

cut qu'il était tout près de leur maison ; il savait d'avance qu'il finirait nécessairement par se rendre là, et, le cœur défaillant, il monta sur la terrasse. Personne ne s'y trouvait. Il attendit un moment, puis ouvrit la porte de la salle. « Ils ne fermaient jamais cette porte », se dit-il, mais la salle était vide aussi et plongée dans une obscurité presque complète. Debout au milieu de la chambre, le prince ne savait à quoi se résoudre. Tout à coup une porte s'ouvrit, entra Alexandra Ivanovna qui tenait une bougie à la main. En apercevant le visiteur, la jeune fille étonnée s'arrêta devant lui et l'interrogea des yeux. Évidemment elle ne faisait que traverser cette pièce pour se rendre dans une autre, et elle ne s'attendait pas du tout à trouver là quelqu'un.

— Par quel hasard êtes-vous ici ? demanda-t-elle enfin.

— Je... je suis entré en passant...

— Maman est souffrante, Aglaé aussi. Adélaïde est allée se coucher et je vais en faire autant. Nous avons passé toute la soirée seules à la maison. Papa et le prince sont à Pétersbourg.

— Je suis venu... je suis venu chez vous... maintenant...

— Vous savez quelle heure il est ?

— N-non...

— Il est minuit et demi. Nous sommes toujours couchées à cette heure-ci.

— Ah ! je pensais que... qu'il était neuf heures et demie. Alexandra se mit à rire.

— Cela ne fait rien ! mais pourquoi n'êtes-vous pas venu tantôt ? On vous a peut-être attendu.

— Je... je pensais... balbutia-t-il en s'en allant.

— Au revoir ! Tout le monde va bien rire demain quand je raconterai cela.

Il retourna chez lui en suivant le chemin qui longeait le parc. Son cœur battait violemment, ses idées se troublaient, tout prenait autour de lui l'aspect d'un songe. Et soudain s'offrit de nouveau à ses yeux la vision qui à deux reprises lui était apparue en rêve. La même femme sortit du parc et s'arrêta devant le prince, on aurait dit qu'elle l'avait attendu là. Tremblant, il interrompit sa marche ; elle lui saisit la main et la serra avec force. « Non, ce n'est pas une apparition ! »

Et voilà qu'elle se retrouvait enfin face à face avec lui, pour la première fois depuis leur séparation ; elle lui parlait, mais lui la considérait en silence, il avait le cœur si gros, si navré ! Oh ! jamais par la suite il ne put oublier cette rencontre, et toujours il se la rappela avec la même douleur. Là, dans la rue, Nastasia Philip-povna, comme une insensée, se mit à genoux devant lui ; il recula effrayé ; elle lui prit la main pour la baiser, et, de même que tantôt dans son rêve, le prince vit des larmes suspendues aux longs cils de la jeune femme.

— Lève-toi, lève-toi ! murmura-t-il d'une voix inquiète en s'efforçant de la relever : — lève-toi vite !

— Tu es heureux ? Heureux ? demanda-t-elle. — Dis-moi seulement un mot, es-tu heureux maintenant ? Aujourd'hui, tout à l'heure ? Tu as été chez elle ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?

Elle était toujours agenouillée et ne l'écoutait pas ; les questions se pressaient sur ses lèvres, elle parlait précipitamment,

comme si quelqu'un était à sa poursuite.

— Je pars demain, comme tu l'as ordonné. Je n'écirai plus... Je te vois pour la dernière fois, pour la dernière ! Maintenant c'est bien pour la dernière fois !

— Calme-toi, lève-toi ! dit-il avec désespoir. Elle lui saisit les bras et le contempla avidement.

— Adieu ! fit-elle enfin, puis elle se leva et s'éloigna à la hâte. Le prince vit Rogojine apparaître tout à coup auprès d'elle, la prendre par le bras et l'emmener.

— Attends un peu, prince, cria le marchand, — je suis à toi dans cinq minutes.

Effectivement, cinq minutes après, Rogojine arriva à l'endroit où le prince était resté pour l'attendre.

— Je l'ai mise en voiture, dit-il, — la calèche stationnait là, au coin, depuis dix heures. Elle savait que tu passerais toute la soirée chez celle-là. Tantôt je lui ai transmis exactement le contenu de la lettre que tu m'as adressée. Elle n'écirra plus à celle-là ; elle l'a promis ; et demain, suivant ton désir, elle quittera Pavlovsk. Elle a voulu te voir une dernière fois, nonobstant ton refus de te rencontrer avec elle ; nous t'avons attendu ici ; tiens, voilà le banc sur lequel nous nous étions assis pour être sûrs de ne pas te manquer quand tu repasserais.

— Elle-même t'a pris avec elle ?

— Eh bien, quoi ? reprit en souriant Rogojine : — j'ai vu ce que je savais déjà. Tu as lu ses lettres ?

— Mais toi, réellement, les as-tu lues ? demanda le prince saisi d'effroi à cette pensée.

— Comment donc ! elle-même me les a montrées toutes. Tu te rappelles ce qu'elle dit du rasoir, hé, hé !

— Elle est folle ! cria Muichkine en se tordant les mains.

— Qui sait ? elle ne l'est peut-être pas, observa à voix basse et comme en aparté Rogojine.

Le prince ne répondit pas.

— Allons, adieu, dit Parfène Séménitch, — moi aussi je pars demain ; ne me garde pas rancune ! Mais, mon ami, ajouta-t-il en se retournant brusquement, — tu n'as pas répondu à sa question ? « Es-tu heureux, oui ou non ? »

— Non, non, non ! s'écria le prince avec l'accent d'une douleur poignante.

Il serait fort que tu dises « oui ! » reprit Rogojine en riant d'un rire sardonique, et il s'en alla sans regarder derrière lui.

IV • Chapitre 1

Huit jours s'étaient écoulés depuis l'entrevue du prince et d'Aglaé Épantchine sur le banc vert. Par une belle matinée, vers dix heures et demie, Barbara Ardalionovna Ptitzine qui était sortie pour aller voir des connaissances, revint chez elle dans une disposition d'esprit fort chagrine.

Il y a des gens dont il est difficile de dire quelque chose qui les présente d'emblée sous leur aspect le plus caractéristique ; ce sont ceux qu'on appelle communément les hommes « ordinaires », la « masse » et qui, en effet, constituent l'immense majorité de l'espèce humaine. À cette vaste catégorie appartiennent plusieurs des personnages de notre récit, notamment Barbara Ardalionovna Ptitzine, son mari, monsieur Ptitzine, et Gabriel Ardalionovitch, son frère.

Presque depuis l'adolescence, Gabriel Ardalionovitch avait été tourmenté par le sentiment continuel de sa médiocrité en même temps que par l'envie irrésistible de se convaincre qu'il était un homme supérieur. Plein d'appétits violents, il avait, pour ainsi dire, les nerfs agacés de naissance, et il croyait à la force de ses désirs parce qu'ils étaient impétueux. Sa rage de se distinguer le poussait parfois à risquer le coup de tête le plus inconsidéré, mais toujours au dernier moment notre héros se trouvait être trop raisonnable pour s'y résoudre. Cela le tuait. Au besoin, en vue de quelque avantage ardemment souhaité, il se fût peut-être décidé à une chose extrêmement basse, mais, comme par un fait exprès, dès qu'il fallait passer de la résolution à l'action, Gabriel Ardalionovitch se trouvait toujours être trop honnête pour commettre une grosse bassesse (une petite, du reste, n'éveillait jamais en lui aucune susceptibilité de conscience). La pauvreté dans laquelle sa famille était tombée l'humiliait et l'irritait. Il traitait même sa mère avec mépris, tout en comprenant très-bien cependant que s'il avait une bonne carte dans son jeu, si quelque chose pouvait l'aider à faire son chemin, c'était surtout la haute réputation d'honorabilité dont jouissait Nina Alexandrovna. Dès son entrée chez Épantchine il s'était dit : « Puisqu'il faut être plat, soyons-le jusqu'au bout, pourvu que cela nous rapporte », et

— presque jamais il ne poussait la platitude jusqu'au bout. Pourquoi, d'ailleurs, s'était-il imaginé qu'il lui faudrait nécessairement être plat ? La façon dont Aglaé reçut alors ses avances l'effraya sans pourtant le rebuter : à tout hasard, il continua à avoir des vues sur la jeune fille, quoique jamais il ne crût sérieusement qu'elle descendrait jusqu'à lui. Plus tard, à l'époque de son histoire avec Nastasia Philippovna, il se figura soudain que le moyen d'arriver à tout était l'argent. « Va pour une bassesse », se répétait-il chaque jour avec une assurance présomptueuse à laquelle se mêlait une certaine crainte ; « puisqu'il faut être bas, soyons-le carrément », ne cessait-il de se dire pour s'encourager ; « en pareil cas la routine hésite, mais nous autres nous ne sommes pas timides. » Ses échecs successifs auprès d'Aglaé et de Nastasia Philippovna le démoralisèrent complètement, et, comme le lecteur le sait, il remit au prince l'argent à lui donné par une folle qui elle-même l'avait reçu d'un fou. Ce sacrifice accompli, le jeune homme en éprouva autant de regret que d'orgueil. Pendant les trois jours que le prince resta alors à Pétersbourg, Gabriel Ardalionovitch pleura dans son sein, mais pendant ces trois jours aussi il prit le prince en grippe parce que ce dernier le considérait avec trop de compassion, alors qu'en rendant cent mille roubles, il avait fait une chose « dont tout le monde n'aurait pas été capable ». Mais force lui était de s'avouer (et cette conviction le faisait cruellement souffrir) que tout son chagrin venait d'un amour-propre continuellement blessé. Beaucoup plus tard seulement, il comprit qu'avec une créature aussi innocente et aussi étrange qu'Aglaé, son affaire aurait pu prendre une tournure sérieuse. Dévoré de regrets, il renonça à ses occupations et tomba dans une profonde mélancolie.

À présent, Gabriel Ardalionovitch demeurait chez Ptitzine avec son père et sa mère. Il ne cachait pas son mépris pour le parent qui lui donnait l'hospitalité, mais en même temps il écoutait ses conseils et presque toujours il était assez sage pour les solliciter. Par exemple, une chose qui fâchait Gania, c'était de voir que Ptitzine ne se proposait pas d'être un Rothschild. « Puisque tu es un usurier, eh bien, va jusqu'au bout, presse les gens, fais-leur suer le plus d'argent possible, affirme-toi, deviens le roi des Juifs. » Doux et modeste, Ptitzine se contentait de sourire en entendant ces paroles ; une fois pourtant, il crut devoir s'expliquer sérieusement avec Gania et il apporta même une certaine dignité dans cette explication. Il prouva à son beau-frère qu'il ne faisait rien de malhonnête et que celui-ci avait tort de le traiter de Juif : si l'argent était à tel prix, ce n'était pas sa faute ; il agissait conformément à la justice et à l'honneur ; à vrai dire, dans « ces choses-là », son rôle était plutôt celui d'un simple agent ; enfin, grâce à son exactitude en affaires, il s'était fait connaître fort avantageusement dans la meilleure société et le cercle de ses opérations s'élargissait de jour en jour. « Je ne serai pas un Rothschild et il n'y a pas de raison pour que j'en sois un, ajouta-t-il en riant, — mais j'aurai une maison dans la Litéinaïa, peut-être même deux, et je m'en tiendrai là. » « Qui sait pourtant ? j'en aurai peut-être bien trois ! » acheva-t-il in petto, mais ce rêve qu'il caressait mentalement, jamais il ne le confiait à personne. La nature aime et favorise de pareilles gens. À coup sûr, elle récompensera Ptitzine : ce n'est pas trois maisons mais quatre qu'il aura, et cela justement parce que, dès son enfance, il a compris qu'il ne serait jamais un Rothschild. À cette limite, il est vrai, s'arrêtera la fortune de Ptitzine, et, quoi qu'il arrive, jamais il ne lui sera donné d'avoir plus de quatre maisons.

Barbara Ardalionovna ne ressemblait pas du tout à son frère. Elle aussi avait des désirs violents, mais ils étaient plutôt opiniâtres qu'impétueux. Il y avait autant de sagesse dans ses projets que dans la manière dont elle en poursuivait l'exécution. Sans doute, elle appartenait aussi à la catégorie des gens « ordinaires » qui rêvent d'être originaux, mais elle avait bientôt reconnu qu'il n'existait pas en elle le moindre grain d'originalité véritable, et elle ne s'en affligeait pas outre mesure, — qui sait ? ici peut-être lui venait en aide un orgueil *sui generis*. Ce fut très-résolument qu'elle fit sa première concession aux nécessités de la vie pratique en consentant à devenir la femme de M. Ptitzine ; toutefois, lorsqu'elle l'épousa, elle ne se dit nullement : « Va pour une bassesse, du moment qu'elle conduit au but », comme n'aurait pas manqué de s'exprimer en pareil cas Gabriel Ardalionovitch (selon toute probabilité, il tenait ce langage à sa sœur elle-même quand, en qualité de frère aîné, il lui manifestait sa satisfaction du parti qu'elle avait pris). Loin de là, Barbara Ardalionovna se maria après s'être positivement convaincue que son futur époux était un homme modeste, agréable, presque lettré, et que jamais, pour rien au monde, il ne commettrait une grande bassesse. Quant aux petites, c'étaient des niaiseries dont Barbara Ardalionovna ne s'inquiétait pas ; d'ailleurs, où n'y a-t-il pas de ces misères ? Il est absurde de chercher l'idéal ! De plus, elle savait qu'en se mariant elle assurait un gîte à tous les siens. Voyant Gania malheureux, elle voulait lui être utile, nonobstant les pénibles démêlés qu'ils avaient eus autrefois ensemble. Ptitzine poussait, — amicalement, bien entendu, — son beau-frère à entrer au service. « Voistu, lui disait-il parfois en manière de plaisanterie, — tu méprises les généraux et le généralat, mais remarque que tous « ils » finiront par devenir à leur tour généraux ; si tu vis, tu le verras. »

« Et où prennent-ils donc que je méprise les généraux et le généralat ? » pensait sarcastiquement le jeune homme.

Pour servir les intérêts de son frère, Barbara Ardalionovna se fourra chez les dames Épantchine, ce à quoi l'aidèrent puissamment certains souvenirs d'enfance : elle et Gania, étant enfants, avaient joué avec les filles du général Ivan Fédorovitch. La jeune femme n'aurait pas été ce qu'elle était si, dans ses visites à la famille Épantchine, elle eût poursuivi la réalisation d'une chimère ; mais son projet n'avait rien de chimérique, étant donné le caractère de cette famille et notamment celui d'Aglaé qu'elle étudiait sans relâche. Opérer un rapprochement entre Aglaé et Gania, tel était le but auquel tendaient tous les efforts de Barbara Ardalionovna. Peut-être arriva-t-elle à quelques résultats, peut-être aussi se trompa-t-elle, par exemple, en presumant trop de son frère et en attendant de lui ce qu'en aucun cas il ne pouvait donner. Quoi qu'il en soit, elle manœuvrait assez habilement chez les dames Épantchine : durant des semaines entières, elle ne soufflait pas mot de Gania ; toujours d'une droiture et d'une sincérité extrêmes, elle avait une attitude modeste, mais digne. En descendant au fond de sa conscience, elle ne trouvait rien à se reprocher et cela contribuait encore à l'affermir dans son dessein. Seulement Barbara Ardalionovna remarquait parfois qu'elle était fâchée, qu'il y avait en elle beaucoup d'amour-propre, et peut-être même un amour-propre blessé ; c'était surtout à certains moments qu'elle s'en apercevait, notamment après ses visites à la famille Épantchine.

Et voici que maintenant encore, en revenant de chez ces dames, elle se trouvait, comme nous l'avons dit, dans une disposition d'esprit fort chagrine. À travers sa tristesse perçait une

sorte de moquerie amère. À Pavlovsk, l'habitation de Ptitzine était une maison de bois, laide, mais vaste, sise dans une rue poussiéreuse ; cet immeuble allait bientôt devenir sa propriété et déjà il pensait à le vendre. Lorsqu'elle monta le perron, Barbara Ardalionovna entendit un grand bruit à l'étage supérieur, des cris étaient proférés par son frère et par son père, elle reconnut leurs voix. En entrant dans la salle, elle aperçut Gania qui courait d'un coin de cette pièce à l'autre. Le jeune homme était pâle de rage et peu s'en fallait qu'il ne s'arrachât les cheveux. À cette vue, Barbara Ardalionovna fronça le sourcil, et, sans ôter son chapeau, se laissa tomber d'un air las sur un divan. Comprenant très-bien que, si elle ne demandait pas tout de suite à son frère pourquoi il courait ainsi, son silence l'irriterait certainement, elle se hâta de prendre la parole.

— C'est toujours comme à l'ordinaire ?

— Qu'est-ce que tu dis ? s'écria Gania : — comme à l'ordinaire ! Non, le diable sait ce qui se passe maintenant ici, mais ce n'est plus comme à l'ordinaire ! Le vieux est devenu enragé... la mère brait. Vraiment, Varia, tu auras beau dire, je le mettrai à la porte ou... ou moi-même je vous quitterai, ajouta-t-il, se rappelant sans doute qu'il faut être chez soi pour avoir le droit de mettre les gens à la porte.

— Il faut être indulgent, murmura Varia.

— Indulgent pour quoi ? Pour qui ? reprit Gania rouge de colère ; — pour ses vilénies ? Non, dis tout ce que tu voudras, cela ne peut pas durer ainsi ! C'est impossible, impossible, impossible ! Et quel genre ! C'est lui qui est dans son tort et il fait le fendant plus que jamais, « Je ne veux pas entrer par la porte,

démolis la muraille !... » Qu'est-ce que tu as ? Ton visage est tout défait.

— Peu importe comment est mon visage, répondit-elle d'un ton de mauvaise humeur.

Gania attacha sur sa sœur un regard curieux.

— Tu as été là ? demanda-t-il tout à coup.

— Oui.

— Arrête ! ils crient encore ! Quelle honte ! Et dans un pareil moment, qui plus est !

— Dans un pareil moment, dis-tu ? Le moment présent n'a rien de particulier.

Gania la considéra avec un redoublement d'attention.

— Tu as appris quelque chose ? interrogea-t-il.

— Rien d'inattendu, du moins. J'ai appris que tout cela était vrai. Mon mari a vu plus clair que toi et moi ; ce qu'il avait prédit dès le commencement s'est réalisé. Où est-il ?

— Il est sorti. Qu'est-ce qui s'est réalisé ?

— Le prince est formellement agréé comme prétendu, c'est une affaire terminée. Les aînées me l'ont dit. Aglaé a donné son consentement ; on a renoncé aux cachotteries. (Jusqu'à présent on avait toujours fait de cela un mystère.) Le mariage d'Adélaïde est encore retardé : on veut que les deux noces aient lieu simultanément, le même jour ; voilà de la poésie ! Tiens, tu devrais composer un épithalame, cela vaudrait mieux que de courir ainsi à travers la chambre. La princesse Biélokonsky sera chez eux ce

soir, elle est revenue fort à propos ; il y aura du monde. On le présentera à la princesse, quoiqu'il ait déjà fait sa connaissance ; on tient, paraît-il, à donner une certaine solennité aux fiançailles. Tout ce qu'on craint, c'est qu'en entrant dans le salon rempli de visiteurs, il ne renverse quelque meuble ou que lui-même ne s'étale sur le parquet ; ces choses-là lui ressemblent.

Gania écouta fort attentivement ce récit, mais, au grand étonnement de sa sœur, la nouvelle qui ruinait ses espérances ne lui causa aucune émotion apparente.

— Eh bien, c'était clair, dit-il après un moment de réflexion : — c'est fini, naturellement ! ajouta le jeune homme en souriant d'un air étrange, tandis que son regard se fixait avec une expression narquoise sur le visage de Varia.

Quoiqu'il continuât à se promener dans la chambre, il était beaucoup moins agité que tout à l'heure.

— C'est encore heureux que tu prennes cela en philosophe ; vraiment, j'en suis bien aise, observa Barbara Ardalionovna.

— Mais c'est un débarras ; pour toi, du moins.

— Je crois t'avoir servi sincèrement, sans raisonner et sans te fatiguer de mes questions ; je ne t'ai pas demandé quel bonheur tu voulais trouver chez Aglaé.

— Mais est-ce que j'ai... cherché du bonheur chez Aglaé ?

— Allons, ne te mets pas à philosopher, s'il te plaît ! Assurément, oui, c'est fini : nous voilà avec un pied de nez. Je t'avoue que je n'ai jamais pu envisager sérieusement cette affaire ; je m'en occupais seulement « à tout hasard », comptant sur le ca-

ractère ridicule de la jeune fille, mais mon intention était surtout de t'amuser. Il y avait quatre-vingt-dix chances pour que cela n'aboutît pas. Maintenant encore je ne sais pas moi-même ce que tu avais en vue.

— À présent ton mari et toi vous allez me presser d'entrer au service, me répéter sur tous les tons qu'avec la persévérance et la force de volonté on arrive à tout, qu'il ne faut pas mépriser les petits profits, etc., je sais cela par cœur, dit en riant Gania.

« Il a quelque nouvelle idée en tête ! » pensa Varia.

— Et les parents ? Ils sont enchantés ? demanda soudain le jeune homme.

— N-non, pas trop, à ce qu'il semble. Du reste, tu peux toi-même en juger : Ivan Fédorovitch est content ; Élisabeth Prokofievna a peur ; il lui a toujours répugné de voir dans le prince un mari pour sa fille, c'est connu.

— Je ne parle pas de cela ; le prince est un parti absurde, impossible ; c'est clair. Je te demande où en sont maintenant les choses : Aglaé a-t-elle formellement consenti ?

— Jusqu'à présent elle n'a pas dit « non », — voilà tout ; mais de sa part on ne pouvait pas attendre plus. Tu sais combien elle est encore honteuse et timide : dans son enfance, quand il venait du monde chez ses parents, elle se fourrait dans une armoire et y restait deux heures, trois heures, jusqu'à ce que les visiteurs se fussent retirés ; eh bien, elle n'a pas changé en grandissant. Tu sais, je suis portée à croire qu'elle éprouve à l'égard du prince autre chose que de l'indifférence. On dit qu'elle rit de lui du matin au soir, mais c'est une frime ; sans doute elle trouve moyen de

lui dire chaque jour un petit mot en cachette, car il est radieux, il a l'air d'être en paradis... Il est fort drôle, dit-on. C'est d'elles-mêmes que je le tiens. Il m'a semblé aussi qu'elles se moquaient de moi assez ouvertement, je parle des aînées.

À la fin, le visage de Gania commença à se rembrunir ; peut-être Varia s'était-elle exprès étendue sur ce thème pour pénétrer les vrais sentiments de son frère. Mais, sur ces entrefaites, de nouveaux cris se firent entendre en haut.

— Je vais le chasser ! vociféra Gania qui semblait heureux de pouvoir donner une issue à sa colère.

— Et alors il ira encore nous décrier partout, comme hier.

— Comme hier ? Comment ? Quoi ? Qu'est-ce qu'il a fait hier ? Mais est-ce que ?... demanda vivement le jeune homme pris d'une frayeur subite.

— Ah ! mon Dieu, est-ce que tu ne le sais pas ? reprit Varia.

— Comment... ainsi c'est vrai qu'il est allé là ? s'écria Gania rouge de honte et de fureur : — mon Dieu, mais tu viens de cette maison ! Tu as appris quelque chose ? Le vieux est allé là ? Y est-il allé, oui ou non ?

Ce disant, Gania s'élança vers la porte ; Varia courut après son frère et le saisit par les bras.

— Qu'est-ce que tu fais ? Eh bien, où vas-tu ? dit-elle : — si tu le mets à la porte maintenant, il en fera encore de pires, il ira dans toutes les maisons !

— Qu'est-ce qu'il est allé faire là ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Mais elles-mêmes n'ont pas su me le raconter, elles ne l'ont pas compris, il a seulement effrayé tout le monde. Il voulait voir Ivan Fédorovitch ; celui-ci étant absent, il a demandé Élisabeth Prokofievna. D'abord il l'a priée de lui procurer une place, de le faire rentrer au service ; ensuite il s'est répandu en récriminations sur notre compte, il s'est plaint de moi, de mon mari, de toi surtout... bref, il a énormément clabaudé.

— Tu n'as pas pu savoir ce qu'il a dit ? demanda Gania tremblant comme s'il avait une attaque de nerfs.

— Mais qu'est-ce qu'il y avait à savoir là ? C'est tout au plus si lui-même comprenait ce qu'il disait, et puis elles ne m'ont peut-être pas tout raconté.

Gania se prit la tête et courut à une fenêtre ; Varia s'assit près d'une autre croisée.

— Cette drôle d'Aglaé, observa-t-elle soudain, — m'arrête et me dit : « Transmettez à vos parents l'assurance particulière, personnelle de mon respect ; je trouverai certainement un de ces jours l'occasion de voir votre papa. » Et elle dit cela d'un ton si sérieux ! C'est vraiment étrange...

— Elle ne plaisantait pas ? Tu es sûre que ce n'était pas une moquerie ?

— Non, elle n'avait pas du tout l'air de rire, et voilà justement ce qui est étrange.

— Sait-elle ou ne sait-elle pas l'affaire du vieux ? Quel est ton avis ?

— Il est hors de doute pour moi que chez eux on l'ignore ; mais tu m'y fais penser, peut-être bien qu'Aglaé la connaît. En tout cas elle seule en est instruite, car ses sœurs ont aussi été surprises quand elles l'ont entendue me prier si sérieusement de remettre ses hommages à mon père. Et pourquoi est-ce justement à lui qu'elle envoie son respect ? Si elle sait la chose, elle la tient du prince !

— Il n'est pas bien malin de deviner qui la lui a apprise ! Un voleur ! Il ne manquait plus que cela. Un voleur dans notre famille, « le chef de la famille ! »

— Laisse donc, c'est absurde ! répliqua violemment Varia : — une histoire d'ivrogne, rien de plus ! Et qui a imaginé cela ? Lébédoff, le prince... des gens bien intelligents, n'est-il pas vrai ? Moi je n'attache pas à ce raconter plus d'importance qu'il n'en a.

— Le vieux est un voleur et un ivrogne, poursuivit Gania avec amertume, — moi, je suis un mendiant, le mari de ma sœur est un usurier, — il y avait là de quoi tenter Aglaé ! Elle serait entrée dans une jolie famille, on peut le dire !

— Ce mari de ta sœur, cet usurier te...

— Nourrit, n'est-ce pas ? Ne fais pas de cérémonies, je te prie...

— Pourquoi te fâches-tu ? reprit Varia. — Tu n'as pas l'esprit plus développé qu'un écolier. Tu penses que tout cela a pu te nuire aux yeux d'Aglaé ? Tu ne connais pas son caractère ; elle refuserait le plus brillant parti pour s'enfuir avec un étudiant qui n'aurait à lui offrir que la misère dans un grenier, — voilà son rêve ! Tu n'as jamais pu comprendre combien elle t'aurait trouvé

intéressant si tu avais su accepter notre position avec courage et fierté. Le prince lui a plu d'abord parce qu'il n'a rien fait pour cela, ensuite parce que tout le monde le considère comme un idiot. Déjà le fait seul que ce mariage tourmente sa famille, — voilà à présent ce qui la charme. E-eh, vous ne comprenez rien !

— Eh bien, c'est encore à savoir si nous sommes si peu intelligents que cela, murmura le jeune homme, — pourtant, ajouta-t-il après cette réponse énigmatique, — je n'aurais pas voulu qu'elle apprît l'affaire du vieux. Le prince me disais-je, ne la racontera pas, il a même ordonné le silence à Lébédoff ; même à moi il n'a pas tout raconté lorsque je l'ai pressé...

— Alors c'est qu'un autre a parlé, car tu vois toi-même que l'histoire s'est ébruitée. Mais que comptes-tu faire maintenant ? Qu'espères-tu ? s'il restait encore un espoir, cela n'aurait d'autre effet que de te donner à ses yeux l'air d'un martyr.

— Oh ! quelque romanesque qu'elle soit, elle aurait peur du scandale ! On brave volontiers tes préjugés, mais il y a une limite qu'on ne dépasse pas ; vous êtes toutes les mêmes.

Varia lança à son frère un regard de mépris.

— Aglaé aurait peur ? s'écria-t-elle avec emportement : — quelle petite âme basse est la tienne ! Tous tant que vous êtes, vous ne valez rien. Elle peut être ridicule, excentrique ; mais en revanche elle a dix fois plus de noblesse que nous tous.

— Allons, c'est bien, c'est bien, ne te fâche pas, fit Gania d'un ton suffisant.

— Si je suis inquiète, c'est pour maman, continua Varia, — j'ai peur que cette histoire concernant notre père n'arrive à sa

connaissance, ah ! j'en ai peur !

— Elle la connaît certainement déjà, dit Gania.

Si Varia avait obéi à son premier mouvement, elle serait montée tout de suite dans la chambre de Nina Alexandrovna, mais, après s'être levée pour sortir, elle s'arrêta et regarda attentivement son frère.

— Qui donc a pu la lui apprendre ?

— Hippolyte, assurément. Je suppose qu'à peine installé chez nous il se sera fait un malin plaisir de raconter cela à maman.

— Mais comment le sait-il ? dis-le-moi, je te prie. Le prince et Lébédèff ont résolu de n'en parler à personne, Kolia même n'est instruit de rien.

— Hippolyte ? Il a appris cela tout seul. Tu ne peux t'imaginer à quel point cet être-là est matois, combien il est cancanier et quel flair il a pour éventer toutes les vilénies, toutes les histoires scandaleuses. Eh bien, crois-le ou ne le crois pas, moi je suis sûr qu'il a déjà réussi à circonvenir Aglaé ! Si la chose n'est pas encore faite, elle se fera. Rogojine est aussi entré en rapports avec lui. Comment le prince ne remarque-t-il pas cela ? Et quelle envie il a maintenant de me fourrer des bâtons dans les roues ! Il me considère comme un ennemi personnel, je m'en suis aperçu depuis longtemps. Et pourquoi se mêle-t-il de ces affaires-là, lui qui va mourir ? Qu'est-ce que ça peut lui faire ? voilà ce que je ne comprends pas ! Mais je le mettrai dedans : tu verras que c'est lui qui sera attrapé et non moi.

— Pourquoi donc, si tu le hais tant, l'as-tu engagé à se transporter ici ? Et vaut-il la peine qu'on cherche à l'attraper ?

— C'est toi-même qui m'as conseillé de l'attirer chez nous.

— Je pensais qu'il serait utile ; mais sais-tu que lui-même à présent est devenu amoureux d'Aglaé et qu'il lui a écrit ? On m'a questionnée... il est dans le cas d'avoir écrit aussi à Élisabeth Prokofievna.

— Sous ce rapport il n'est pas dangereux ! répondit Gania avec un rire sardonique ; — du reste, il y a sûrement quelque chose, mais pas cela. Qu'il soit amoureux, la chose est fort possible, parce que c'est un gamin ! Mais... il n'écrit pas de lettres anonymes à la vieille. C'est une médiocrité si haineuse, si nulle, si infatuée d'elle-même !... Je suis convaincu, j'ai la certitude qu'il m'a représenté à elle comme un intrigant, il n'a rien eu de plus pressé. J'avoue que d'abord, comme un imbécile, j'ai lâché quelques mots de trop en causant avec lui ; je croyais que, ne fût-ce que par rancune contre le prince, il entrerait dans mes intérêts ; c'est un être si faux ! Oh ! à présent, je le connais bien ! Quant à ce vol, il en a eu connaissance par sa mère, la kapitancha. Si le vieux s'est décidé à cela, c'est pour elle. Tout d'un coup, à brûle-pour-point, Hippolyte m'apprend que « le général » a promis quatre cents roubles à sa mère ; il me dit cela de but en blanc, sans aucune précaution oratoire. Aussitôt j'ai tout compris. Et, en me donnant cette nouvelle, il me regardait dans les yeux, il avait l'air content ! À coup sûr il a aussi dit la chose à maman, pour le seul plaisir de lui déchirer le cœur. Et pourquoi ne meurt-il pas, je te le demande ? il s'était engagé à mourir dans un délai de trois semaines, et ici il engraisse ! Il ne tousse plus ; hier soir lui-même a dit que depuis vingt-quatre heures déjà il ne crachait plus de sang.

— Mets-le à la porte.

— Je ne le hais pas, je le méprise, répliqua fièrement Gania. — Eh bien, oui, oui, en effet, je le hais ! vociféra-t-il tout à coup dans un soudain transport de fureur : — et je le lui déclarerai en face, à ses derniers moments, lorsqu'il sera sur son lit de mort ! Si tu lisais sa confession, — mon Dieu, quelle effronterie naïve ! C'est le lieutenant Pirogoff, c'est un Nozdreff tragique, mais surtout c'est un gamin ! Oh ! avec quel plaisir je l'aurais fessé ce jour-là, précisément pour l'étonner. Parce qu'il n'a pas eu alors le succès sur lequel il comptait, maintenant il en veut à tout le monde... Mais qu'est-ce que c'est ? Encore ce tapage ! Mais qu'est-ce qu'il y a enfin ? Décidément je ne puis plus y tenir. Ptitzine ! cria-t-il à son beau-frère qui entra dans la salle : — eh bien, nous n'aurons donc jamais la paix ici ? C'est... c'est...

Mais le bruit se rapprochait de plus en plus ; tout à coup la porte s'ouvrit violemment, et Ardalion Alexandrovitch pourpre de colère, tremblant, hors de lui, s'élança vers Ptitzine. À la suite du vieillard entrèrent Nina Alexandrovna, Kolia et, derrière tous les autres, Hippolyte.

IV • Chapitre 2

Il y avait déjà cinq jours qu'Hippolyte s'était transféré chez Ptitzine. Cela s'était fait naturellement, sans explication, sans dispute entre le prince et son hôte ; en apparence, du moins, cette séparation avait eu lieu à l'amiable. Gabriel Ardalionovitch, si mal disposé à l'égard d'Hippolyte le jour de la fête du prince, était venu le voir le surlendemain ; sans doute, une inspiration subite lui avait dicté cette démarche. Rogojine fit aussi visite au malade.

Dans les premiers temps, le prince était d'avis que ce serait même un bien pour le « pauvre garçon » s'il allait demeurer ailleurs. Mais, lorsque Hippolyte se déplaça, il déclara qu'il profitait de l'hospitalité qu'Ivan Pétrovitch voulait bien lui accorder, et il ne dit pas un mot de Gania, quoique celui-ci eût insisté pour qu'on le reçût dans la maison. Gabriel Ardalionovitch remarqua cette omission trop étrange pour n'être pas intentionnelle, et il en fut profondément blessé.

Il n'avait pas menti en parlant à sa sœur de l'amélioration survenue dans l'état du malade. Hippolyte, en effet, allait un peu mieux qu'auparavant, on pouvait s'en apercevoir au premier coup d'œil jeté sur lui. Il entra dans la chambre sans se presser, après les autres, un sourire railleur et malveillant sur les lèvres. Nina Alexandrovna arriva avec un visage bouleversé. (Durant ces six mois elle avait beaucoup changé, elle était maigrie ; depuis que la vieille dame avait marié sa fille et qu'elle habitait chez les Ptitzine, elle ne se mêlait plus guère, — ostensiblement du moins, — des affaires de ses enfants.) Kolia paraissait soucieux et intrigué ; ignorant les vraies causes de ce nouvel orage domestique, il ne comprenait pas grand'chose à ce qu'il appelait « la folie du général », mais, à la vue des scènes épouvantables que son père faisait continuellement, il ne pouvait douter qu'un changement extraordinaire ne se fût opéré en lui. Autre chose encore inquiétait l'enfant : depuis trois jours le vieillard avait complètement cessé de boire ; en outre, il s'était brouillé avec Lébédèff et avec le prince. Kolia venait de rentrer à la maison, rapportant une demi-bouteille d'eau-de-vie qu'il avait achetée de son propre argent.

— En vérité, maman, assurait-il à Nina Alexandrovna avant de descendre à la salle, — en vérité, mieux vaut qu'il boive. Voilà

déjà trois jours qu'il n'a pas pris la plus petite goutte ; il a le spleen, naturellement. Cela vaut mieux, à coup sûr ; je lui en portais bien quand il était détenu à la prison pour dettes...

Après avoir ouvert la porte, le général frémissant d'indignation s'arrêta sur le seuil.

— Monsieur, cria-t-il d'une voix de tonnerre à Ptitzine, — si, en effet, vous avez résolu de sacrifier à un blanc-bec et à un athée un vieillard respectable, votre père ou, du moins, le père de votre femme, un homme qui a servi son empereur, je vais à l'instant même quitter votre maison. Choisissez, monsieur, choisissez tout de suite : ou moi, ou ce... cette vis ! Oui, vis ! J'ai dit le mot sans y penser, mais c'est une vis ! Car il me perce l'âme comme une vis, et sans aucun respect... comme une vis !

— Tire-bouchon ne serait-il pas plus juste ? demanda Hippolyte.

— Non, pas tire-bouchon, car vis-à-vis de toi je suis un général, et non une bouteille. Je possède des distinctions, des distinctions honorifiques... et toi, tu n'en as aucune. Ou lui, ou moi ! Choisissez, monsieur, tout de suite, à l'instant ! ajouta-t-il d'un ton furieux en s'adressant de nouveau à Ptitzine.

Kolia avança à son père une chaise sur laquelle le général se laissa tomber comme vaincu par la fatigue.

— Vraiment, vous feriez mieux... de vous coucher, balbutia Ptitzine abasourdi.

— Il se permet de menacer, qui plus est ! dit à demi-voix Gania à sa sœur.

— Me coucher ! cria Ardalion Alexandrovitch : — je ne suis pas ivre, monsieur, et vous m'insultez. Je vois, continua-t-il en se levant, — je vois qu'ici tout est contre moi, tout et tous. Assez ! Je m'en vais... Mais sachez, monsieur, sachez...

On ne le laissa pas achever et on le fit rasseoir en le suppliant de se calmer. Gania irrité se retira dans un coin. Nina Alexandrovna tremblait et pleurait.

— Mais qu'est-ce que je lui ai fait ? De quoi se plaint-il ? questionna en riant Hippolyte.

— Vous le demandez ? répliqua soudain Nina Alexandrovna ; — vous devriez être honteux... c'est de l'inhumanité de tourmenter ainsi un vieillard... et dans votre position encore...

— D'abord, que voulez-vous dire en parlant de ma position, madame ? Je vous respecte fort, vous en particulier, personnellement, mais...

— C'est une vis ! interrompit vivement le général : — il me perce l'âme et le cœur ! Il veut que je croie à l'athéisme ! Sache, blanc-bec, qu'avant ta naissance j'étais déjà comblé d'honneurs ! Toi, tu n'es qu'un ver rongé d'envie, coupé en deux, toussant... crevant de méchanceté et d'impiété... Et pourquoi Gania t'a-t-il fait venir ici ? Tout le monde est contre moi, depuis les étrangers jusqu'à mon propre fils !

— Mais cessez donc de jouer la tragédie ! cria Gania : — si vous ne nous aviez pas déshonorés aux yeux de toute la ville, cela aurait mieux valu !

— Comment, je te déshonore, blanc-bec ? Toi ? Loin de te déshonorer, je ne puis que te faire honneur !

En prononçant ces mots, le général se leva brusquement ; il n'y avait plus moyen de le contenir, mais Gabriel Ardalionovitch était, lui aussi, hors de ses gonds.

— Et cela ose parler d'honneur ! observa le jeune homme avec un accent plein d'amertume.

Ardalion Alexandrovitch devint blême.

— Qu'est-ce que tu as dit ? demanda-t-il d'une voix tonnante, et il fit un pas vers son fils.

— Je n'aurais qu'à ouvrir la bouche pour... commença ce dernier d'un ton qui ne le cédait pas en violence à celui de son père, et il n'acheva pas.

Debout, en face l'un de l'autre, tous deux, Gania surtout, étaient pantelants de colère.

— Gania, que fais-tu ? cria Nina Alexandrovna qui s'élança pour arrêter le jeune homme.

— C'est absurde d'un côté comme de l'autre ! déclara avec indignation Varia ; — laissez, maman, ajouta-t-elle en jetant ses bras autour de Nina Alexandrovna.

— Je ne l'épargne que par égard pour ma mère, dit tragiquement Gania.

— Parle ! vociféra le général hors de lui : — parle, sous la menace de la malédiction paternelle... parle !

— J'ai bien peur de votre malédiction ! Et à qui la faute si, depuis huit jours, vous êtes comme un fou ? Depuis huit jours ; voyez-vous, je sais à quelle date cela a commencé... Prenez garde,

ne me poussez pas à bout, je dirai tout... Qu'est-ce que vous êtes allé faire hier chez les Épantchine ? Et vous êtes un vieillard, un homme à cheveux blancs, un père de famille ! C'est du propre !

— Tais-toi, Ganka ! se mit à crier Kolia : — tais-toi, imbécile !

— Mais en quoi donc lui ai-je manqué ? Quelle insulte peut-il me reprocher ? répétait Hippolyte d'un ton toujours moqueur, il est vrai. — Pourquoi me traite-t-il de vis, vous l'avez entendu ? C'est lui-même qui s'accroche à moi ; il est venu me trouver tout à l'heure et il a commencé à me parler d'un certain capitaine Éropiégoïff. Je ne tiens pas du tout à votre société, général ; je l'ai même évitée jusqu'ici, vous le savez très-bien. Que m'importe le capitaine Éropiégoïff, convenez-en vous-même ? Ce n'est pas pour le capitaine Éropiégoïff que je suis venu ici. Je me suis borné à lui dire tout haut mon opinion, à savoir que peut-être ce capitaine Éropiégoïff n'avait jamais existé. Là-dessus il a jeté feu et flammes.

— Certainement, il n'a jamais existé ! déclara avec force Gania.

Sur le moment le général demeura interdit et ne put que promener autour de lui un regard hébété. Dans sa stupeur, il ne trouva d'abord rien à répondre au démenti si formel que venait de lui donner son fils.

— Eh bien, voilà, vous l'avez entendu, s'écria Hippolyte avec un rire de triomphe, — votre propre fils dit aussi qu'il n'y a jamais eu de capitaine Éropiégoïff !

À ces mots, le vieillard essaya enfin de reprendre la parole.

— J'ai parlé de Kapiton Éropiégoïff, et non d'un capitaine... Il s'agit de Kapiton... un sous-lieutenant démissionnaire, Éropié-

goff... Kapiton, fit-il péniblement.

— Mais il n'y a pas eu non plus de Kapiton ! reprit Gania exaspéré.

— Pour... pourquoi n'y en a-t-il pas eu ? balbutia le général, et son visage se couvrit de rougeur.

— Allons, assez ! ne cessaient de dire Ptitzine et Varia.

— Tais-toi, Ganka ! cria de nouveau Kolia.

Se voyant soutenu, le général recouvra son assurance et s'adressa d'un ton de menace à Gania :

— Comment n'y en a-t-il pas eu ? Pourquoi n'a-t-il pas existé ?

— Parce qu'il n'a pas existé, voilà tout. Finissez, vous dis-je.

— Et c'est mon fils... c'est mon propre fils, que je... Oh, mon Dieu, Éropiégoïff, Érochka Éropiégoïff n'a pas existé !

— Allons, voilà que c'est maintenant Érochka, et tout à l'heure c'était Kapitochka ! ricana Hippolyte.

— C'est Kapitochka, monsieur, Kapitochka, et non Érochka ! Kapiton, Kapiton Alexiévitch... sous-lieutenant... démissionnaire... qui a épousé Marie... Marie Péetrovna Sou... Sou... mon camarade et mon ami... Marie Péetrovna Soutougoff... nous sommes entrés au service ensemble. Pour lui j'ai versé... je lui ai fait un rempart... je me suis fait tuer. Kapitochka Éropiégoïff n'a pas existé ! Il n'a pas existé !

L'irritation du général pouvait paraître bien peu justifiée, eu égard à la circonstance insignifiante qui y avait donné lieu. À la vérité, dans un autre moment, l'assertion que Kapiton Éropiégoïff

n'avait jamais existé n'aurait pas provoqué en lui une pareille colère : il aurait fait une scène, crié, tempêté, et, au bout du compte, serait allé se coucher. Mais maintenant, par une bizarrerie du cœur humain, un simple doute concernant l'existence d'Éropiégoff devait faire déborder le vase. Le vieillard devint pourpre, et, levant les bras en l'air, s'écria :

— Assez ! Je maudis... je sors de cette maison ! Nicolas, prends mon sac, je m'en vais...

Il s'élança furieux hors de la chambre. Nina Alexandrovna, Kolia et Ptitzine se précipitèrent sur ses pas.

— Eh bien, tu viens d'en faire une belle ! dit Varia à son frère : — sans doute, il va encore aller là, il nous traînera dans la boue !

— Qu'il ne vole pas ! répliqua le jeune homme d'une voix presque étranglée par la colère.

Tout à coup ses yeux rencontrèrent Hippolyte, et il eut comme un tressaillement.

— Quant à vous, monsieur, cria-t-il, — vous auriez dû vous souvenir que vous n'êtes pas chez vous... que vous recevez ici l'hospitalité, et ne pas irriter un vieillard qui évidemment est devenu fou...

Les muscles du visage d'Hippolyte parurent aussi se contracter, mais presque instantanément il se rendit maître de son émotion.

— Je ne suis pas du tout de votre avis en ce qui concerne la prétendue folie de votre papa, répondit-il avec calme ; — au contraire, il me semble que, loin d'avoir subi une diminution, son

intelligence s'est plutôt accrue dans ces derniers temps ; vous ne le croyez pas ? Il est devenu si circonspect, si défiant, il scrute tout, il pèse chaque mot... En me parlant de ce Kapitochka, il avait son but ; figurez-vous, il voulait m'amener sur...

— Eh ! que diable ai-je besoin de savoir sur quoi il voulait vous amener ! interrompit d'un ton irrité Gania : — je vous prie de ne pas ruser, de ne pas finasser avec moi, monsieur ! Si vous savez aussi la vraie cause pour laquelle le vieillard se trouve dans un pareil état (depuis cinq jours vous faites ici un métier d'espion, vous le savez très-bien), vous n'auriez pas dû irriter... un malheureux, et désoler ma mère en exagérant le fait, car toute cette affaire ne signifie rien, c'est une histoire d'ivrogne, voilà tout ; elle n'est même prouvée en aucune manière, et je la prends pour ce qu'elle vaut... Mais il faut que vous blessiez et que vous espionniez parce que vous... parce que vous êtes...

— Une vis, acheva en souriant Hippolyte.

— Parce que vous êtes un rien qui vaille ; pendant une demi-heure vous avez joué une honteuse comédie devant les gens, vous avez voulu les effrayer en leur faisant croire que vous alliez vous tuer, et votre pistolet n'était pas chargé ! Vous êtes un faux suicidé, un épanchement de bile... ambulante. Je vous ai donné l'hospitalité, vous avez pris de l'embonpoint, vous ne toussiez plus, et, en reconnaissance...

— Deux mots seulement, permettez ; je suis chez Barbara Ardalionovna, et non chez vous ; vous ne m'avez nullement donné l'hospitalité, et, si je ne me trompe, vous-même êtes ici l'hôte de monsieur Ptitzine. Il y a quatre jours, j'ai prié ma mère de chercher pour moi un logement à Pavlovsk et de s'y transporter elle-

même, parce que, en effet, je me sens mieux ici, quoique je n'aie pris aucun embonpoint et que je continue à tousser. Hier soir, ma mère m'a informé que le logement était prêt, et, de mon côté, je m'empresse de vous apprendre qu'aujourd'hui même, après avoir remercié votre maman et votre sœur, j'irai m'installer chez moi, ce à quoi je suis décidé depuis hier soir. Pardon, je vous ai interrompu ; vous aviez encore beaucoup de choses à dire, je crois.

— Oh ! s'il en est ainsi... commença avec agitation Gania.

— Eh bien, s'il en est ainsi, permettez-moi de m'asseoir, après tout je suis malade, ajouta Hippolyte, et il s'assit le plus tranquillement du monde sur la chaise que le départ du général avait laissée libre ; — allons, maintenant je suis prêt à vous entendre, d'autant plus que c'est notre dernier entretien, et peut-être même notre dernière rencontre.

Gania se piqua soudain de scrupule.

— Croyez que je ne m'abaisserai pas jusqu'à vous demander des comptes, déclara-t-il, — et si vous...

— Vous avez tort de le prendre de si haut, interrompit Hippolyte ; — moi, de mon côté, le jour de mon arrivée ici, je me suis juré de ne pas vous quitter sans avoir eu la satisfaction de vous dire toutes vos vérités avec une entière franchise. Je compte me procurer ce plaisir dès maintenant, après que vous aurez parlé, bien entendu.

— Et moi, je vous prie de quitter cette chambre.

— Vous feriez mieux de parler, vous regretterez ensuite de ne pas vous être soulagé le cœur. — Cessez, Hippolyte, dit Varia, —

tout cela est honteux ; je vous en prie, cessez !

Le malade se leva.

— C'est seulement par égard pour une dame, dit-il en riant.

— Soit, Barbara Ardalionovna, pour vous, je consens à être bref, mais je ne puis vous faire que cette concession, car, entre votre frère et moi, une certaine explication est devenue absolument nécessaire, et, pour rien au monde, je ne m'en irai sans avoir montré les choses sous leur vrai jour.

— C'est-à-dire que vous êtes tout simplement un cancanier, cria Gania, — voilà pourquoi il faut, à toute force, que vous fassiez des cancans avant de vous en aller.

— Vous voyez, observa froidement Hippolyte, — vous ne pouvez déjà plus vous contenir. Vraiment, si vous ne dites pas ce que vous avez sur le cœur, vous vous repentirez de votre silence. Encore une fois, je vous cède la parole. J'attends.

Gabriel Ardalionovitch se tut et son visage prit une expression méprisante.

— Vous ne voulez pas, vous êtes décidé à soutenir jusqu'au bout votre rôle, libre à vous. Quant à moi, je serai aussi bref que possible. Aujourd'hui vous m'avez deux ou trois fois jeté à la face l'hospitalité que vous m'accordez, ce n'est pas juste. En m'invitant à venir habiter chez vous, vous-même comptiez me prendre dans vos filets ; vous présumiez que je voulais me venger du prince. De plus, vous avez entendu dire qu'Aglaé Ivanovna m'avait témoigné de l'intérêt et qu'elle avait lu ma confession. Pensant que j'allais faire cause commune avec vous, vous espériez trouver peut-être en moi un appui. Je n'entrerai pas dans des ex-

plications plus détaillées ! D'autre part, je n'exige de vous ni un aveu, ni une confirmation de mes paroles ; il suffit que je vous laisse en face de votre conscience et que maintenant nous nous comprenions parfaitement l'un l'autre.

— Dieu sait quel monstre vous faites de la chose la plus ordinaire ! s'exclama Varia.

— Je te l'ai dit : c'est un cancanier et un gamin, remarqua Gania.

— Permettez, Barbara Ardalionovna, je continue. Sans doute, je ne puis ni aimer ni respecter le prince ; mais c'est un homme foncièrement bon, quoique en même temps... assez ridicule. En tout cas, je n'ai absolument aucune raison de le haïr ; lorsque votre frère m'excitait contre lui, je ne faisais semblant de rien ; je comptais bien rire au dénouement. Je me doutais que Gabriel Ardalionovitch, en causant avec moi, ne saurait pas retenir sa langue et qu'il me ferait les confidences les plus imprudentes. C'est ce qui est arrivé... Je suis prêt maintenant à l'épargner, mais uniquement par considération pour vous, Barbara Ardalionovna. Après vous avoir expliqué comme quoi il n'est pas si facile de me prendre au piège, je vous découvrirai aussi pourquoi je tenais tant à mystifier votre frère. Sachez que j'ai fait cela par haine, je n'hésite pas à l'avouer. En mourant (car je vais mourir, bien que j'aie pris de l'embonpoint, suivant vous), en mourant, je sentais que je m'en irais en paradis avec infiniment plus de tranquillité si, auparavant, je pouvais du moins berner un des représentants de cette innombrable classe d'hommes qui m'a persécuté toute ma vie, que toute ma vie j'ai détestée, et dont votre très-estimé frère offre une image si frappante. Je vous hais, Gabriel Ardalionovitch, uniquement parce que, — cela vous paraîtra peut-être

étonnant, — uniquement parce que vous êtes le type, l'incarnation, la personnification, le comble de la banalité la plus effrontée, la plus infatuée d'elle-même, la plus plate et la plus répugnante ! Vous êtes la banalité bouffie, la banalité qui ne doute de rien et qui se prélassa dans sa sérénité olympienne ; vous êtes la routine des routines ! Il est écrit que ni dans votre esprit ni dans votre cœur ne naîtra jamais la moindre idée personnelle. Avec cela vous êtes excessivement envieux ; vous avez la ferme conviction que vous êtes un grand génie, mais le doute ne laisse pas de vous visiter parfois dans des moments pénibles, alors vous éprouvez des transports de colère et d'envie. Oh ! il y a encore pour vous des points noirs à l'horizon, ils disparaîtront quand vous serez devenu tout à fait bête, ce qui ne tardera pas. En tout cas, vous avez devant vous une route longue et variée, je ne dis pas gaie, et j'en suis bien aise. D'abord, je vous prédis que vous n'obtiendrez pas certaine personne...

— Allons, c'est insupportable ! cria Varia. — Aurez-vous bientôt fini, langue de vipère ?

Gania pâle et tremblant ne disait mot. Hippolyte se tut, le considéra longuement et avec jubilation, puis reporta ses yeux sur Varia ; ensuite il sourit, salua et sortit sans ajouter une parole.

Gabriel Ardalionovitch aurait pu à bon droit se plaindre de la destinée. Pendant quelque temps, il se promena à grands pas dans la chambre ; Varia n'osait ni lui parler, ni même le regarder. À la fin, le jeune homme alla se mettre près d'une fenêtre et tourna le dos à sa sœur. Le bruit recommença en haut, Varia quitta sa place.

— Tu t'en vas ? demanda Gania en se retournant brusquement vers elle. — Attends, regarde cela.

Elle s'approcha et il jeta devant elle, sur une chaise, un petit papier plié en forme de lettre.

— Seigneur ! fit Varia en frappant ses mains l'une contre l'autre.

Le billet ne contenait que sept lignes :

« Gabriel Ardalionovitch ! Convaincue de vos bons sentiments à mon égard, je me décide à vous demander conseil dans une affaire importante pour moi. Je désirerais vous rencontrer demain, à sept heures précises du matin, sur le banc vert. Ce n'est pas loin de notre villa. Barbara Ardalionovna, qui doit absolument vous accompagner, connaît très-bien cet endroit. A. E. »

— Essayez donc de la déchiffrer après cela ! dit Varia en écartant les bras.

Gania n'était guère disposé en ce moment à faire des embarras, toutefois il lui fut impossible de cacher sa satisfaction de ce triomphe qui semblait donner un démenti si formel aux désolantes prédictions d'Hippolyte. Un orgueilleux sourire s'épanouit sur les lèvres du jeune homme, Barbara Ardalionovna elle-même devint radieuse.

— Et cela le jour même où doivent avoir lieu les fiançailles ! Allez donc y comprendre quelque chose !

— À ton avis, de quoi veut-elle me parler demain ? questionna Gania.

— Peu importe ; le grand point, c'est que, pour la première fois depuis six mois, elle manifeste le désir de te voir. Écoute-moi, Gania : quoi qu'il arrive, quelque tournure que prenne l'entretien, sache que c'est important ! C'est très-important ! Ne va pas faire encore le fanfaron, prends garde de commettre les mêmes bévues qu'autrefois, mais n'aie pas peur non plus, fais-y attention ! Pouvait-elle ne pas deviner pour quel motif j'allais si souvent les voir depuis six mois ? Et figure-toi : elle ne m'a pas dit un mot aujourd'hui, elle n'a fait semblant de rien. J'ai été reçue en cachette, à l'insu de la vieille qui, sans cela, m'aurait probablement mise à la porte. Je me suis exposée à ce risque pour toi ; coûte que coûte, je voulais savoir...

De nouveaux cris retentirent, venant d'en haut ; puis on entendit les pas de plusieurs personnes qui descendaient l'escalier.

L'épouvante s'empara de Varia.

— Pour rien au monde il ne faut le laisser sortir maintenant ! cria-t-elle au plus vite : — qu'il n'y ait pas même une ombre de scandale ! Va lui demander pardon !

Mais le père de famille était déjà dans la rue ; derrière lui marchait Kolia qui portait son sac. Debout sur le perron, Nina Alexandrovna pleurait ; elle aurait voulu courir après son mari, mais Ptitzine l'en empêcha.

— Cela ne servira qu'à l'exciter encore plus, lui dit-il, — il ne peut aller nulle part, dans une demi-heure on le ramènera, j'ai déjà parlé à Kolia ; laissez-le faire ses folies.

— Pourquoi faire ainsi la mauvaise tête ? Où allez-vous ? se mit à crier par la fenêtre Gabriel Ardalionovitch : — vous n'avez

même pas où aller !

— Revenez, papa, supplia Varia. — Les voisins entendent.

Le général s'arrêta, fit volte-face et s'écria en étendant le bras :

— Je maudis cette maison !

— Et nécessairement sur un ton théâtral ! grommela Gania en fermant la fenêtre avec bruit.

Les voisins entendaient en effet. Varia sortit précipitamment de la chambre.

Resté seul, Gania prit le billet sur la table, le porta à ses lèvres, fit claquer sa langue contre son palais et battit un entrechat.

IV • Chapitre 3

En toute autre circonstance, il ne serait rien résulté de l'incident orageux que nous venons de raconter. Ardalion Alexandrovitch avait déjà eu des crises semblables, — assez rarement, il est vrai, car c'était en général un homme fort paisible et doué d'inclinations plutôt bonnes que mauvaises. Cent fois peut-être, il avait essayé de réagir contre les habitudes de désordre contractées par lui dans ces dernières années. Il se rappelait tout d'un coup qu'il était « père de famille », se réconciliait avec sa femme, versait des larmes sincères. Il vénérât jusqu'à l'adoration Nina Alexandrovna, qui lui pardonnait silencieusement tant de choses et qui continuait à l'aimer, nonobstant l'état de dégradation dans lequel il était tombé. Mais cette lutte généreuse contre les séductions du vice ne durait jamais bien longtemps ; le général était aussi, dans

son genre, un homme « impétueux » ; la vie tranquille et pénitente au sein de sa famille ne tardait pas à lui devenir insupportable et il finissait par se révolter ; il avait des accès de colère qu'il se reprochait peut-être dans le moment même où il s'y abandonnait, mais qu'il ne pouvait maîtriser ; il cherchait querelle à son entourage, commençait à faire de l'éloquence, exigeait pour sa personne un respect illimité, et, en fin de compte, disparaissait de la maison où parfois il ne remettait pas les pieds de longtemps. Il avait renoncé depuis deux ans à toute intervention dans les affaires de sa famille, et il n'en connaissait que ce qu'il apprenait par ouï-dire.

Mais, cette fois, la « crise du général » ne ressemblait pas aux précédentes. On aurait dit que tout le monde savait quelque chose dont personne n'osait parler. Il y avait trois jours seulement qu'Ardalion Alexandrovitch était rentré dans le giron de la famille, mais, au lieu d'y reparaître avec l'humilité d'un coupable repentant, comme c'était son habitude invariable en pareil cas, il avait, au contraire, dès son retour à la maison, fait preuve d'une irritabilité étrange. Bavard, inquiet, il adressait vivement la parole à tous ceux qu'il rencontrait, et se jetait sur l'auditeur en quelque sorte comme sur une proie, mais ses conversations roulaient toujours sur des sujets si variés et si inattendus qu'il n'y avait pas moyen de découvrir la véritable cause de son inquiétude présente. Il avait des moments de gaieté, mais le plus souvent il était pensif, sans que, du reste, lui-même sût au juste à quoi il pensait ; tout d'un coup il se mettait à raconter quelque chose, — sur les Épantchine, sur le prince, sur Lébédéff, — et brusquement il cessait de parler, avant d'être arrivé à la fin de son récit ; lorsqu'on l'interrogeait pour connaître la suite de l'histoire, il ne répondait que par un sourire hébété ; d'ailleurs il ne remarquait

même pas les questions qui lui étaient adressées. Durant la dernière nuit, il ne fit que soupirer et gémir, ce qui inquiéta fort Nina Alexandrovna ; croyant son mari indisposé, elle passa toute la nuit à lui faire chauffer des cataplasmes. Vers l'aurore, le général s'endormit ; quatre heures après, il s'éveilla en proie à un violent accès d'hypocondrie qui aboutit à la querelle avec Hippolyte et à la « malédiction » que l'on sait. Pendant ces trois jours, on observa aussi en lui un amour-propre excessif, joint naturellement à une susceptibilité extraordinaire. Kolia assurait sans cesse à Nina Alexandrovna que son père avait le spleen parce qu'il ne buvait plus et peut-être aussi parce qu'il ne voyait plus Lébédèff dont il était devenu depuis quelque temps l'ami intime. Mais, trois jours auparavant, le général s'était brouillé avec Lébédèff ; il avait même eu une scène avec le prince. Kolia demanda à celui-ci des explications et finit par se douter qu'il y avait quelque chose que le prince ne voulait pas lui dire. Si, comme Gania le supposait avec beaucoup de vraisemblance, une conversation particulière avait eu lieu entre Hippolyte et Nina Alexandrovna, on s'expliquerait difficilement que ce méchant monsieur à qui Gania avait si hardiment lancé l'épithète de cancanier, ne se fût pas fait aussi un plaisir de mettre Kolia au courant des choses. Peut-être qu'Hippolyte n'était pas un aussi méchant « gamin » que Gania l'avait dit en causant avec sa sœur, ou que, du moins, sa méchanceté était d'un autre genre. Il est également douteux qu'il ait communiqué le résultat de ses observations à Nina Alexandrovna dans le seul but de « lui déchirer le cœur ». N'oublions pas que les causes des actions humaines sont d'ordinaire infiniment plus complexes et plus variées qu'on ne se le figure après l'événement. Parfois le mieux pour le narrateur est de se

borner au simple exposé des faits. Ainsi allons-nous procéder dans l'explication de la catastrophe survenue au général.

Après être allé à Pétersbourg dans l'intention de retrouver Ferdychtchenko, Lébédéff revint le même jour avec Ardalion Alexandrovitch et ne communiqua rien de particulier au prince. Si ce dernier avait été moins distrait et moins absorbé par des préoccupations d'un caractère plus personnel, il aurait pu aisément remarquer que le lendemain et le surlendemain Lébédéff, loin de lui donner aucun éclaircissement, avait paru, au contraire, éviter sa présence. Ce détail ayant enfin attiré l'attention du prince, il se rappela avec surprise que, durant ces deux jours, quand le hasard lui avait fait rencontrer Lébédéff, il l'avait toujours vu rayonnant de satisfaction et le plus souvent en compagnie du général. Les deux amis ne se quittaient guère. Parfois le prince entendait au-dessus de lui des conversations bruyantes et pleines d'entrain, des discussions enjouées auxquelles se mêlaient des rires ; une fois même, à une heure fort avancée de la soirée, quelques notes d'une chanson semi-guerrière semi-bachique arrivèrent tout à coup à ses oreilles, et il reconnut aussitôt la basse enrouée du général. Mais soudain le chanteur s'arrêta court. Pendant une heure encore la causerie continua vive et animée, tous les indices donnaient à penser que les deux interlocuteurs étaient ivres. À un certain moment, le prince put deviner qu'ils s'embrassaient et que l'un d'eux fondait en larmes ; puis il perçut le bruit d'une violente dispute ; après quoi, tout retomba brusquement dans le silence.

Durant tout ce temps Kolia était très-soucieux. Le prince passait la plus grande partie de la journée hors de chez lui, et parfois ne rentrait au logis que fort tard. À son retour, on ne manquait

jamais de lui apprendre que Nicolas Ardalionovitch était venu à plusieurs reprises le demander. Mais lorsqu'ils se rencontraient, Kolia ne pouvait rien dire, sinon que, décidément, il était « mécontent » du général et de sa conduite présente : « On les voit continuellement ensemble, ils s'enivrent dans un traktir près d'ici, ils s'embrassent et se font des scènes dans la rue, ils s'excitent l'un l'autre et ne peuvent se quitter. » Quand le prince lui faisait remarquer qu'il en avait toujours été ainsi, Kolia ne savait que répondre, ni comment préciser le motif de son inquiétude actuelle.

Le lendemain du jour où le général avait chanté une chanson bachique et s'était disputé avec Lébédéff, le prince se disposait à sortir vers onze heures du matin, lorsque devant lui apparut tout à coup Ardalion Alexandrovitch extrêmement agité, presque tremblant.

— Depuis longtemps je cherchais l'honneur et l'occasion de vous rencontrer, très-estimé Léon Nikolaïévitch, depuis longtemps, fort longtemps, murmura-t-il en serrant presque à lui faire mal la main du prince, — depuis très, très-longtemps,

Le prince l'invita à s'asseoir.

— Non, je ne m'assiérai pas ; d'ailleurs, vous alliez sortir, ce sera... pour une autre fois. Il paraît que je puis vous féliciter de... l'accomplissement... des désirs de votre cœur.

Le prince se troubla. Avec l'aveuglement des amoureux, il se figurait que personne ne voyait, ne devinait et ne comprenait rien.

— De quels désirs parlez-vous ? demanda-t-il.

— Soyez tranquille, soyez tranquille ! Je n'alarmerai pas des sentiments très-déliçats. Je sais moi-même par expérience qu'on n'aime pas qu'un nez étranger... comme dit le proverbe... se fourre là où on ne le demande pas. J'éprouve cela tous les matins. C'est pour autre chose que je suis venu, pour une affaire importante, très-importante, prince.

Le prince le pria encore une fois de s'asseoir et s'assit lui-même.

— Je ne resterai qu'une seconde... Je suis venu pour avoir un conseil. Sans doute je n'ai pas de but positif dans la vie, mais, me respectant moi-même et... estimant l'esprit pratique, dont le Russe est si dépourvu, en général... je désire me mettre, ainsi que ma femme et mes enfants, dans une position... en un mot, prince, j'ai besoin d'un conseil.

Le prince approuva chaleureusement les intentions du général.

— Allons, tout cela ne signifie rien, interrompit brusquement celui-ci, — tel n'est pas le principal objet de ma visite, je suis venu pour autre chose, pour une affaire grave. J'ai résolu de m'ouvrir à vous, Léon Nikolaïévitch, comme à un homme dont la sincérité des procédés et la noblesse des sentiments sont aussi sûres pour moi que... que... Vous ne vous étonnez pas de mes paroles, prince ?

Le prince observait son visiteur sinon avec beaucoup d'étonnement, du moins avec une attention et une curiosité extrêmes. Le vieillard était un peu pâle, ses lèvres tremblaient parfois légèrement, ses mains semblaient ne pouvoir rester en repos. Quoiqu'il ne fût assis que depuis quelques minutes, il s'était déjà levé

brusquement à deux reprises, puis avait soudain repris sa place : tous ces mouvements se produisaient évidemment sans qu'il en eût conscience. Des livres se trouvaient sur la table ; il en prit un, l'ouvrit tout en causant, et, après y avoir jeté les yeux, se hâta de le fermer ; quand il l'eut remis en place, il en prit un autre ; celui-ci, il ne l'ouvrit point, mais le garda tout le temps dans sa main droite, qu'il ne cessait de mouvoir en l'air.

— Assez ! cria-t-il tout à coup : — je vois que je vous ai beaucoup dérangé...

— Mais pas du tout, allons donc ! je vous écoute, au contraire, et je voudrais deviner...

— Prince ! je désire me mettre dans une position honorée... Je désire m'estimer moi-même ainsi que... mes droits.

— Par cela seul qu'un homme a ce désir, il est déjà digne de toute estime.

C'était une phrase empruntée à un modèle d'écriture. Le prince pensait que, dans l'état d'esprit où se trouvait Ardalion Alexandrovitch, un aphorisme d'une sonorité creuse mais agréable pourrait exercer sur lui une action calmante.

La phrase plut beaucoup au général. Touché et flatté, il changea de ton instantanément, et, d'une voix solennelle, commença à donner de longues explications. Mais, nonobstant l'attention que le prince prêta aux paroles de son interlocuteur, il lui fut absolument impossible d'y rien comprendre. Pendant dix minutes le général discourut avec une volubilité extrême ; on aurait dit qu'il était débordé par l'abondance des idées qu'il avait à exprimer ; vers la fin, des larmes mêmes se montrèrent dans ses yeux ; mal-

heureusement ses phrases n'avaient ni queue ni tête : c'était un flux de mots incohérents qui se succédaient sans interruption.

— Assez ! Vous m'avez compris, et je suis tranquille, acheva-t-il tout à coup en se levant ; — un cœur comme le vôtre ne peut pas ne pas comprendre un homme affligé. Prince, vous êtes noble comme l'idéal ! Que sont les autres vis-à-vis de vous ? Mais vous êtes jeune et je vous bénis. En fin de compte, je suis venu vous prier de m'indiquer une heure où je puisse avoir avec vous un entretien sérieux, et voilà en quoi consiste mon principal espoir. Je cherche une amitié et un cœur, prince ; je n'ai jamais pu venir à bout des exigences de mon cœur.

— Mais pourquoi pas tout de suite ? Je suis prêt à vous entendre...

— Non, prince, non ! répliqua vivement le général : — pas tout de suite ! Tout de suite est un rêve ! C'est trop important, trop important ! Cette heure de conversation décidera de mon sort. Ce sera mon heure, et je ne voudrais pas que, dans un moment si sacré, le premier venu, un insolent, put nous interrompre, — il se pencha soudain à l'oreille du prince et poursuivit à voix basse d'un air étrange, mystérieux, presque effrayé, — un insolent qui ne vaut pas le talon... de votre botte, prince adoré ! Oh ! je ne dis pas : de ma botte ! Notez que je n'ai pas parlé de la mienne ; car je me respecte trop pour dire cela sans ambages ; mais vous seul êtes capable de comprendre qu'en passant sous silence dans le cas présent le talon de ma botte, je révèle peut-être une fierté, une dignité extraordinaire. Sauf vous, personne ne comprendra cela, et lui moins que tout autre. Il ne comprend rien, prince ; il est absolument incapable de comprendre, absolument ! Il faut avoir du cœur pour comprendre !

À la fin, le prince fut presque effrayé et il fixa au général une entrevue pour le lendemain à la même heure. Le vieillard se retira grandement réconforté et consolé. Le soir, entre six et sept heures, le prince fit prier Lébédèff de venir une minute auprès de lui.

Lébédèff « tint à honneur », comme il le dit en entrant, de se rendre sans délai à cette invitation. On ne se serait jamais douté, à le voir arriver si vite, que depuis trois jours il évitait de se rencontrer avec le prince. L'employé s'assit sur le bord d'une chaise, grimaçant, souriant, clignant les yeux, se frottant les mains ; sa physionomie était celle d'un homme qui s'apprête naïvement à recevoir communication d'une grande nouvelle depuis longtemps attendue et devenue en quelque sorte le secret de Polichinelle. Le prince se sentit de nouveau mal à l'aise : il s'apercevait maintenant que tous comptaient apprendre de lui quelque chose et semblaient vouloir lui adresser des félicitations ; on l'abordait avec des sourires, des clignements d'yeux, des demi-mots significatifs. Keller était déjà passé trois fois, amené lui aussi par le désir évident de féliciter Son Altesse : chaque fois, après avoir commencé un compliment dithyrambique et obscur, il s'était esquivé sans achever son speech. (Depuis quelques jours le boxeur pratiquait avec un redoublement d'assiduité le culte de la bouteille et du billard.) Kolia lui-même, malgré son chagrin, avait à deux reprises, en causant avec le prince, fait allusion à certaine chose.

Sans préambule, d'un ton légèrement fâché, le prince demanda à Lébédèff ce qu'il pensait de l'état présent du général et pourquoi Ardalion Alexandrovitch était dans une telle inquiétude. Il lui raconta en quelques mots la scène précédente.

— Chacun a ses soucis, prince, et... surtout dans notre siècle étrange et inquiet ; c'est ainsi, répondit assez sèchement Lébédèff.

Son désappointement et son dépit étaient visibles.

— Quelle philosophie ! observa en souriant le prince.

— Il faut de la philosophie, elle serait très-nécessaire à notre époque, dans son application pratique, mais on la méprise, voilà le malheur. Quant à moi, très-estimé prince, j'ai pu être honoré de votre confiance dans un certain cas que vous connaissez, mais cela jusqu'à un certain point seulement, et jamais en dehors des circonstances qui se rapportaient directement à ce cas unique... Je comprends cela et je ne me plains pas du tout.

— Lébédèff, on dirait que vous êtes fâché ?

— Nullement, pas le moins du monde, très-estimé et très-rayonnant prince ! s'écria avec exaltation Lébédèff en mettant la main sur son cœur ; — au contraire, j'ai compris tout de suite que ni par ma position dans le monde, ni par mon développement intellectuel et moral, ni par ma fortune, ni par mes antécédents, ni par mon savoir, — par rien enfin je ne méritais l'honneur de votre confiance ; et que, si je pouvais vous servir, c'était seulement comme esclave ; comme mercenaire, pas autrement... je ne suis pas fâché, mais triste.

— Allons donc, Loukian Timoféitch !

— Pas autrement ! Maintenant encore j'en ai la preuve ! Quand je vous ai rencontré, quand mon cœur et mon esprit se sont attachés à vous, je me disais : Sans doute je n'ai pas le droit d'attendre des communications amicales, j'en suis indigne, mais

peut-être, comme propriétaire de la maison, pourrai-je recevoir, au moment voulu, un ordre ou un avis en vue de certains changements prochains et attendus...

En prononçant ces mots, Lébédoff tenait ses petits yeux fixés sur le visage du prince qui le considérait avec étonneraient ; l'employé espérait encore que sa curiosité serait satisfaite.

— Décidément je n'y comprends rien, cria le prince d'un ton presque irrité, — et... vous êtes un terrible intrigant ! ajouta-t-il tout à coup avec un franc éclat de rire.

Lébédoff s'associa aussitôt à cette hilarité ; ses yeux rayonnèrent : il croyait toucher à la réalisation de ses espérances.

— Et savez-vous ce que je vous dirai, Loukian Timoféitch ? Seulement, ne vous fâchez pas : j'admire votre naïveté et vous n'êtes pas le seul à m'étonner, d'ailleurs ! Tenez, en ce moment, vous témoignez un si naïf désir d'apprendre de moi quelque chose que, vraiment, je suis honteux de ne pouvoir vous satisfaire ; mais je vous jure que je n'ai absolument rien à vous dire, pouvez-vous imaginer cela ? acheva le prince avec un nouveau rire.

Lébédoff prit un air digne. Sans doute sa curiosité se manifestait parfois trop naïvement et d'une façon importune, mais c'était aussi un homme assez rusé, il savait même dans certains cas garder un silence machiavélique. N'ayant pu arracher aucune confidence à son locataire, il en vint presque à le haïr. Assurément, si le prince se montrait si peu communicatif avec lui, ce n'était pas par mépris, mais parce que Lébédoff l'entreprenait sur un sujet fort délicat. Il n'y avait pas si longtemps que Muichkine considérait encore comme un crime de nourrir certains rêves. Mais sa ré-

serve fut interprétée autrement par Loukian Timoféitch, qui n'y vit qu'une injurieuse marque de défiance ; l'employé se crut tenu en suspicion, et la jalousie lui mordit le cœur à la pensée que non-seulement Kolia et Keller, mais même sa propre fille, Viéra Loukianovna, avaient plus de part que lui à la confiance du prince. Peut-être en cet instant même aurait-il pu communiquer au prince une nouvelle du plus haut intérêt pour ce dernier, peut-être l'aurait-il sincèrement désiré, mais, par esprit de vengeance, il se décida à n'en rien faire.

— En quoi donc puis-je vous servir, très-estimé prince, car vous m'avez maintenant... appelé ? demanda-t-il après un silence.

Le prince ne répondit aussi qu'au bout d'une minute.

— Eh bien, voilà, je voulais vous parler du général, et... de ce vol dont vous avez été victime...

— Comment ? Quel vol ?

— Allons, on dirait que vous ne comprenez pas ! Ah ! mon Dieu, Loukian Timoféitch, quelle est cette rage de toujours jouer la comédie ? L'argent, l'argent, les quatre cents roubles que vous avez perdus l'autre jour dans un portefeuille, et dont vous êtes venu ici me parler, le matin, avant d'aller à Pétersbourg, — avez-vous compris, à la fin ?

— Ah ! il s'agit de ces quatre cents roubles ! dit d'une voix traînante Lébédèff, comme si la lumière venait de se faire dans son esprit. — Je vous remercie, prince, de votre sincère intérêt ; il est très-flatteur pour moi, mais... je les ai retrouvés, il y a même déjà longtemps.

— Vous les avez retrouvés ! Ah ! Dieu soit loué !

— Cette exclamation est d'un cœur noble, car quatre cents roubles ne sont pas une petite affaire pour un homme pauvre qui vit d'un travail pénible et qui a une nombreuse famille.....

— Je ne parle pas de cela ! s'écria le prince. — Sans doute, se reprit-il aussitôt, — je suis bien aise aussi que vous ayez retrouvé votre argent, mais... comment donc l'avez-vous retrouvé ?

— Le plus simplement du monde : il était sous la chaise sur laquelle j'avais jeté ma redingote ; évidemment le portefeuille aura glissé de la poche sur le parquet.

— Comment, sous la chaise ? Ce n'est pas possible, vous m'avez dit que vous aviez cherché partout, dans tous les coins ; comment donc n'avez-vous pas regardé à l'endroit où il fallait chercher tout d'abord ?

— Le fait est que j'y ai regardé ! Je me souviens très-bien d'y avoir regardé ! Je me suis traîné à quatre pattes sur le parquet, j'ai tâté avec les mains en cet endroit, j'ai reculé la chaise, n'en croyant pas mes propres yeux. Je vois qu'il n'y a rien, la place est vide, pas plus de portefeuille que sur ma main, et malgré cela je me remets à tâter. C'est une petitesse dont l'homme est coutumier quand il veut absolument retrouver quelque chose... quand il a fait une perte considérable et douloureuse : il voit qu'il n'y a rien, que la place est vide, mais n'importe, il y regarde quinze fois.

— Oui, soit ; mais comment cela se fait-il ?... Je ne comprends toujours pas, murmura le prince abasourdi, — auparavant, dites-

vous, il n'y avait rien là, vous aviez cherché en cet endroit, et tout d'un coup le portefeuille s'y est trouvé ?

— Oui, il s'y est trouvé tout d'un coup.

Le prince regarda Lébédéeff d'un air étrange.

— Et le général ? demanda-t-il soudain.

— Comment, le général ? questionna Lébédéeff feignant encore de ne pas comprendre.

— Ah, mon Dieu ! je vous demande ce qu'a dit le général quand vous avez retrouvé le portefeuille sous la chaise. Précédemment vous l'aviez cherché à deux.

— Précédemment, oui. Mais cette fois, je l'avoue, je me suis tu et j'ai préféré lui laisser ignorer que le portefeuille avait été retrouvé par moi tout seul.

— Mais... pourquoi donc ?... Et l'argent n'avait pas disparu ?

— J'ai visité le portefeuille, tout y était, il ne manquait pas un rouble.

— Vous auriez dû venir me le dire, observa pensivement le prince.

— Je craignais de vous déranger personnellement, prince, au milieu de vos impressions personnelles, et, peut-être extraordinaires, si je puis m'exprimer ainsi. D'ailleurs, moi-même j'ai fait semblant de n'avoir rien trouvé. Après m'être assuré que la somme était intacte, j'ai fermé le portefeuille et je l'ai remis sous la chaise.

— Mais pourquoi donc ?

Lébédeff se mit à rire.

— Pour rien ; parce que je voulais pousser plus loin mon enquête, répondit-il en se frottant les mains.

— Ainsi il est encore là maintenant, depuis avant-hier ?

— Oh ! non, il n'est resté là que vingt-quatre heures. Voyez-vous, jusqu'à un certain point je désirais que le général le trouvât aussi. Car, me disais-je, si j'ai fini par le découvrir, pourquoi le général n'apercevrait-il pas aussi un objet qui, pour ainsi dire, saute aux yeux, qu'on voit parfaitement sous la chaise ? Plusieurs fois j'ai pris cette chaise et je l'ai changée de place afin que le portefeuille fût tout à fait en évidence, mais le général ne l'a pas remarqué, et cela a duré vingt-quatre heures. Il est clair qu'à présent le général est fort distrait, c'est à n'y rien comprendre ; il cause, il raconte des histoires, il rit, et tout d'un coup il se fâche contre moi sans que je sache pour quel motif. Finalement nous sommes sortis de la chambre, j'ai laissé exprès la porte ouverte ; il était ébranlé tout de même, il voulait dire quelque chose, apparemment il craignait pour un portefeuille contenant une si forte somme, mais soudain il s'est mis en colère et n'a rien dit ; à peine avions-nous fait deux pas dans la rue qu'il m'a planté là et est allé d'un autre côté. Le soir seulement nous nous sommes retrouvés au traktir.

— Mais à la fin vous avez repris votre portefeuille ?

— Non, cette même nuit il a disparu de dessous la chaise.

— Alors où est-il donc maintenant ?

À ces mots, Lébédeff se dressa brusquement de toute sa taille et regarda le prince d'un air jovial.

— Mais ici, répondit-il en riant, — il s'est trouvé tout d'un coup ici, dans le pan de ma propre redingote. Tenez, regardez vous-même, tâtez.

En effet, dans le pan gauche de la redingote, par devant, s'était formée de la façon la plus apparente une sorte de sac où, au toucher, on pouvait tout de suite reconnaître la présence d'un portefeuille en cuir, qui, sans doute, passant à travers une poche trouée, avait glissé entre la doublure et l'étoffe du vêtement.

— Je l'ai retiré pour le visiter, les quatre cents roubles étaient encore au complet. Je l'ai remis à la même place et depuis hier matin je le porte ainsi dans le pan de ma redingote, je me promène avec, il me bat les jambes.

— Et vous ne remarquez rien ?

— Et je ne remarque rien, hé, hé, hé ! Et figurez-vous, très-estimé prince, — quoique le sujet ne mérite pas d'attirer si particulièrement votre attention, — mes poches sont toujours en bon état, et tout d'un coup, en une nuit, un pareil trou ! J'ai voulu me rendre compte, et, en examinant la déchirure, il m'a semblé que quelqu'un avait dû faire cela avec un canif ; c'est presque invraisemblable !

— Et... le général ?

— Hier, il n'a pas décoléré de toute la journée, et aujourd'hui c'est la même chose ; il est de très-mauvaise humeur. Par moments il manifeste une gaieté bachique ou une sensibilité larmoyante, puis tout d'un coup il se fâche au point de m'effrayer, positivement ! Moi, prince, après tout, je ne suis pas un homme de guerre ! Hier nous étions ensemble au traktir ; voilà que,

comme par hasard, le pan de ma redingote apparaîtrait en évidence avec son gonflement insolite ; le général me fait la mine, se fâche. Depuis longtemps déjà il ne me regarde plus en face, si ce n'est quand il est très-pris de boisson ou très-attendri ; mais hier il m'a regardé deux fois d'une telle façon que j'en ai eu froid dans le dos. Du reste, demain j'ai l'intention de retrouver le portefeuille, mais d'ici là je passerai encore une petite soirée avec lui au traktir.

— Pourquoi le tourmentez-vous ainsi ? cria le prince.

— Je ne le tourmente pas, prince, je ne le tourmente pas, répliqua avec chaleur Lébédoff ; — je l'aime sincèrement et... je l'estime ; à présent, vous le croirez ou vous ne le croirez pas, il m'est devenu plus cher que jamais ; j'ai commencé à l'apprécier encore plus qu'auparavant !

Ces mots furent prononcés d'un ton si sérieux et avec une telle apparence de sincérité que le prince ne put les entendre sans indignation.

— Vous l'aimez, et vous le faites souffrir ainsi ! Voyons, il s'est arrangé de façon à vous faire retrouver l'objet perdu ; pour attirer votre attention sur ce portefeuille il l'a placé sous une chaise et dans votre redingote, par cela seul il vous montre bien qu'il ne veut pas ruser avec vous, mais qu'il vous prie ingénument de lui pardonner. Écoutez : il demande pardon ! Par conséquent, il compte sur la délicatesse de vos sentiments ; par conséquent, il croit à votre amitié pour lui. Et vous réduisez à un tel abaissement un si... honnête homme !

— Très-honnête, prince, très-honnête ! répéta Lébédoff dont les yeux étincelaient ; — et vous seul, très-noble prince, étiez ca-

pable de dire un mot si juste ! Pour cela, je vous suis dévoué jusqu'à l'adoration, quelque pourri de vices que je sois ! C'est décidé ! Je vais retrouver le portefeuille tout maintenant, à l'instant même, et pas demain ; tenez, je le tire de ma redingote sous vos yeux, le voilà, voilà aussi tout l'argent ; tenez, prenez-le, très-noble prince, et gardez-le jusqu'à demain. Demain ou après-demain je le reprendrai.

— Mais faites attention, n'allez pas de but en blanc lui jeter au nez que vous avez retrouvé le portefeuille. Qu'il voie seulement que le pan de votre redingote ne contient plus rien, et il comprendra.

— Oui ? Ne vaut-il pas mieux lui dire que je l'ai retrouvé et faire comme si jusqu'alors je ne m'étais douté de rien ?

— N-non, dit le prince en réfléchissant, — n-non, maintenant il est trop tard ; ce serait plus dangereux ; vraiment, vous ferez mieux de ne rien dire. Et soyez gentil avec lui, mais... n'ayez pas trop l'air... et... vous savez....

— Je sais, prince, je sais, c'est-à-dire, je sais que j'aurai bien du mal à exécuter ce programme ; car il faut pour cela avoir un cœur comme le vôtre. D'ailleurs, moi-même je suis vexé : à présent il le prend parfois de trop haut avec moi ; il m'embrasse en sanglotant et puis tout d'un coup il se met à m'humilier, il m'accable de railleries méprisantes ; allons, je prendrai le portefeuille, et j'étalerai exprès le pan de ma redingote sous les yeux du général, hé, hé ! Au revoir, prince, car évidemment je vous dérange, je vous distrais de sentiments très-intéressants, si je puis ainsi parler....

— Mais, pour l'amour de Dieu, silence comme par le passé !

— À la sourdine, à la sourdine !

Quoique l'affaire fût finie, le prince resta plus soucieux peut-être qu'il ne l'avait été auparavant. Il attendit impatiemment l'entrevue qu'il devait avoir le lendemain avec le général.

IV • Chapitre 4

L'heure fixée pour le rendez-vous était midi, mais le prince s'attarda hors de chez lui, et, quand il rentra à la maison, il y trouva le général qui l'attendait. À première vue il remarqua que le vieillard était mécontent, — peut-être parce qu'il lui avait fallu attendre. Après s'être excusé, le prince se hâta de s'asseoir, mais il éprouvait une gêne étrange, comme si son visiteur était en porcelaine et qu'il craignit à chaque instant de le casser. Jusqu'alors jamais il n'avait été intimidé en présence du général et même il n'aurait jamais supposé que cela pût arriver. Le prince s'aperçut vite qu'il avait devant lui un tout autre homme que la veille : Ardalion Alexandrovitch n'était plus ni troublé, ni distrait, il semblait se posséder parfaitement et son aspect donnait à penser qu'il avait pris quelque résolution définitive. Ce calme, du reste, était plus apparent que réel. En tout cas, une dignité contenue se joignait chez le visiteur à l'aisance aristocratique des manières ; ce fut même avec une sorte d'indulgence hautaine qu'il accueillit les excuses du prince, il y répondit en termes aimables mais où perçait néanmoins le chagrin d'un homme fier injustement offensé.

— Je vous ai rapporté le volume que vous m'avez prêté l'autre jour, je vous remercie, dit-il en montrant une livraison de revue

qu'il venait de déposer sur la table.

— Ah, oui ; vous avez lu cet article, général ? Comment l'avez-vous trouvé ? Il est curieux, n'est-ce pas ? demanda le prince heureux de pouvoir mettre tout d'abord la conversation sur des choses indifférentes.

— Curieux, si vous voulez, mais grossier et, sans doute, absurde. Peut-être même n'est-ce qu'un tissu de mensonges.

Le général parlait avec aplomb et en traînant un peu la voix.

— Ah, c'est une relation si naïve, le récit d'un vieux soldat qui a été témoin oculaire du séjour des Français à Moscou ; certaines choses sont charmantes. D'ailleurs des mémoires écrits de visu sont toujours précieux, quel que soit le narrateur. N'est-il pas vrai ?

— À la place du rédacteur en chef, je n'aurais pas inséré cela ; pour ce qui est des documents contemporains en général, on accorde plus de créance aux contes d'un menteur effronté mais amusant qu'au témoignage consciencieux d'un homme qui a bien mérité de son pays. Je connais certains mémoires sur l'année 1812 qui... J'ai pris une résolution, prince, je quitte cette maison, — la maison de monsieur Lébédéff.

En même temps le général regardait son interlocuteur d'un air significatif.

— Vous avez votre logement à Pavlovsk, chez... chez votre fille... observa le prince, ne sachant que dire. Il se rappelait que le général était venu pour le consulter au sujet d'une affaire fort importante, d'où dépendait son sort.

— Chez ma femme, autrement dit, chez moi et dans la maison de ma fille.

— Excusez-moi, je...

— Je quitte la maison de Lébédéff parce que, cher prince, j'ai rompu avec cet homme ; j'ai rompu hier soir en regrettant de ne l'avoir pas fait plus tôt. Je tiens à la considération, prince, et je désire l'obtenir même des personnes à qui je donne, en quelque sorte, mon cœur. Prince, je donne souvent mon cœur et presque toujours je suis trompé. Cet homme était indigne de mon présent.

— Il est fort désordonné, observa posément le prince, — et il a certains défauts... mais au milieu de tout cela on remarque du cœur, un esprit fin et parfois amusant.

Le prince choisissait ses expressions et parlait d'un air respectueux ; tout cela flattait le vieillard, quoique, de temps à autre, il examinât encore avec une défiance subite le visage de son interlocuteur. Mais le ton de ce dernier était trop naturel et trop sincère pour laisser place au moindre doute.

— Qu'il possède aussi de bonnes qualités, reprit le général, — j'ai été le premier à le reconnaître, par cela seul que j'ai presque accordé mon amitié à cet individu. Mais je n'ai pas besoin de sa maison, ni de son hospitalité, ayant moi-même une famille. Je ne prétends pas être sans défauts ; je suis intempérant ; je buvais du vin avec lui et maintenant, peut-être, je pleure en pensant à cela. Mais était-ce uniquement pour la boisson (pardonnez, prince, cette brutale franchise à un homme irrité), était-ce uniquement pour la boisson que je le fréquentais ? Non, j'avais été séduit justement par ces qualités dont vous venez de parler. Mais il y a une

limite à tout ; et s'il a le front de soutenir devant moi qu'en 1812, étant enfant, il a perdu sa jambe gauche et l'a fait inhumer au cimetière Vagankovskoïé, à Moscou, eh bien, cela passe la mesure, c'est un manque de respect, une insolence...

— Ce n'était peut-être qu'une plaisanterie, il aura dit cela pour rire.

— Je comprends. Un innocent mensonge qu'on raconte pour faire rire, quelque grossier qu'il soit, n'offense pas le cœur de l'homme. Il y a même des gens qui ne mentent que par amitié, en quelque sorte, afin de procurer par là du plaisir à celui avec qui ils causent. Mais si on a l'air de prendre l'auditeur pour un imbécile, si par cette irrévérence on veut peut-être lui montrer qu'on est las de sa société, en ce cas un homme noble n'a qu'une chose à faire : remettre l'insolent à sa place et cesser absolument de le voir.

Tandis qu'il prononçait ces paroles, le général était devenu rouge d'indignation.

— Mais Lébédèff n'a même pas pu se trouver à Moscou en 1812 ; il est trop jeune pour cela ; c'est ridicule.

— Il y a d'abord cela ; mais mettons qu'il fût déjà né à cette époque, comment ose-t-il dire qu'un chasseur français a pointé sur lui une pièce de canon et lui a cassé la jambe comme cela, pour s'amuser ; qu'il a ramassé cette jambe, l'a rapportée chez lui, puis l'a fait inhumer dans le cimetière Vagankovskoïé ? Il ajoute qu'à l'endroit où elle est enterrée il a fait ériger un monument sur lequel on lit d'un côté : « Ci-gît la jambe du secrétaire de collège Lébédèff » et de l'autre : « Repose, chère cendre, en attendant le jour de la résurrection. » Enfin il assure que tous les

ans il fait dire une messe pour elle (ce qui est un sacrilège), et que chaque année il se rend à Moscou afin d'assister à cette cérémonie. Pour me prouver la vérité de ses paroles, il m'invite à venir avec lui à Moscou : il me montrera la tombe et même le canon français qui, dit-il, a été pris par les Russes et se trouve maintenant au Kremlin : c'est le onzième en comptant à partir de la porte, un fauconneau français d'ancien système.

— Et avec tout cela il a bel et bien ses deux jambes, ou, du moins, il paraît les avoir ! fit en riant le prince : — je vous assure que c'est une innocente plaisanterie, ne vous fâchez pas.

— Mais permettez-moi d'avoir aussi mon opinion ; quant aux deux jambes qu'il paraît posséder, ce ne serait pas encore là un argument tout à fait sans réplique ; il prétend qu'il a une jambe articulée...

— Ah, oui, avec une jambe de Tchernosvitoff on peut danser, dit-on.

— Je le sais parfaitement. Lorsque Tchernosvitoff a inventé sa jambe, il s'est empressé de venir me la montrer. Mais c'est beaucoup plus tard que Tchernosvitoff a inventé sa jambe... De plus, Lébédéff assure que sa défunte femme elle-même, pendant toute la durée de leur union, a ignoré qu'il avait une jambe de bois. « Si tu as été en 1812 page de la chambre de Napoléon, m'a-t-il dit quand je lui ai fait remarquer toutes les absurdités de son récit, tu n'as pas le droit de t'étonner que j'aie une jambe enterrée au cimetière Vagankovskoïé. »

— Mais est-ce que vous... commença le prince, et il se troubla.

Sur le moment le général parut, lui aussi, quelque peu troublé, mais il se remit vite et regarda le prince d'un air hautain, presque moqueur.

— Achevez, prince, dit-il d'une voix traînante, — achevez. Je suis indulgent, dites tout : avouez-le, entre ce que vous voyez et ce que vous entendez le contraste vous semble bouffon ; vous ne pouvez pas vous imaginer sans rire qu'un homme qui vous offre aujourd'hui le spectacle de son abaissement et de son... inutilité, ait été jadis témoin oculaire... de grands événements. Il ne vous a pas encore fait de... potins ?

— Non ; Lébédèff ne m'a rien dit, — si c'est de lui que vous parlez...

— Hum... je supposais le contraire. Hier, pendant que j'étais avec lui, la conversation est tombée sur cet... étrange article dont il était question tout à l'heure. J'en ai signalé l'absurdité, et comme moi-même j'ai été témoin oculaire... vous souriez, prince, vous considérez mon visage ?

— N-non, je...

— J'ai l'air jeune, poursuivit négligemment le général, — mais je suis un peu plus vieux que je ne le parais. En 1812 j'avais dix ou douze ans. Moi-même je ne sais pas au juste mon âge. Il n'est pas indiqué sur mon état de service ; j'ai toujours eu la faiblesse de me rajeunir.

— Soyez-en sûr, général, je ne trouve pas étonnant du tout que vous fussiez à Moscou en 1812, et... sans doute vous pouvez raconter vos souvenirs, comme tous ceux qui se trouvaient là alors. Un de ces autobiographes moscovites nous apprend au commen-

cement de son livre qu'en 1812 il était un enfant à la mamelle et que les soldats français lui firent manger du pain.

— Voyez-vous, mon cas sort de l'ordinaire, à coup sûr, reprit d'un ton bienveillant le visiteur, — et pourtant, en soi, il n'a rien d'extraordinaire. Très-souvent la vérité paraît impossible. Page de la chambre ! Cela sonne singulièrement, sans doute. Mais l'aventure d'un enfant qui pouvait avoir alors dix ans s'explique justement par son âge. À quinze ans elle n'aurait pas eu lieu, et cela par la bonne raison qu'à quinze ans je ne me serais pas enfui de chez nous pour aller voir l'entrée de Napoléon à Moscou, je serais resté avec ma mère qui s'était laissé surprendre par l'arrivée des Français et qui tremblait de frayeur dans notre maison de bois de la Staraiïa Basmannaïa. À quinze ans j'aurais eu peur, mais à dix je n'ai eu peur de rien, et, me frayant un passage à travers la foule massée devant le palais, je suis arrivé tout près du perron au moment où Napoléon est descendu de cheval.

— Sans doute, vous avez très-justement fait remarquer qu'un enfant de dix ans, par suite même de son jeune âge, pouvait être intrépide... observa timidement le prince.

Il se sentait rougir, et cette pensée le mettait au supplice.

— Sans doute, et tous les événements se sont produits de la façon la plus simple, la plus naturelle, comme on ne peut le voir que dans la réalité ; qu'un romancier raconte cela, il y fourrera un tas de détails invraisemblables, impossibles.

— Oh ! c'est ainsi, s'empressa de reconnaître le prince : — cette idée m'était déjà venue et j'y pensais encore dernièrement. Je sais un assassinat qui a eu pour mobile le vol d'une montre. À présent les journaux en parlent. Si un écrivain avait inventé cela,

les critiques et les gens qui se disent versés dans la connaissance du peuple auraient tout de suite crié à l'invraisemblance, mais, en lisant ce récit dans les faits divers des journaux, vous y retrouvez au plus haut degré le cachet de la réalité russe. Votre observation est parfaitement juste, général ! acheva avec feu le prince, enchanté de pouvoir donner le change au vieillard sur la cause de sa rougeur.

— N'est-ce pas ? n'est-ce pas ? s'écria Ardalion Alexandrovitch rayonnant de joie. — Un gamin, un enfant qui ne comprend pas le danger, se glisse à travers la foule pour voir un brillant cortège, des uniformes, et enfin un grand homme dont il a beaucoup entendu parler. Car alors, depuis plusieurs années, il n'était question que de lui dans toutes les conversations. Le monde était rempli de ce nom ; je l'avais, pour ainsi dire, sucé avec le lait. En passant à deux pas de moi, Napoléon m'aperçoit par hasard ; j'étais en costume de bartchénok ; mes parents m'habillaient bien. Seul ainsi vêtu, au milieu de cette foule, convenez-en vous-même...

— Sans doute, ça a dû le frapper, lui prouver que tout le monde n'avait pas quitté la ville, et que même des gentils-hommes y étaient restés avec leurs enfants.

— Justement, justement ! Il voulait attirer à lui les barines. Lorsque son regard d'aigle se fixa sur moi, une flamme s'alluma probablement dans mes yeux, car il s'écria : « Voilà un gaillard bien éveillé ! » Puis il me demanda : « Qui est ton père ? » Je lui répondis aussitôt d'une voix presque étranglée par l'émotion : « Un général qui est mort sur les champs de bataille de sa patrie. » — « Le fils d'un boyard et d'un brave par-dessus le marché ! J'aime les boyards. M'aimes-tu, petit ? » La réponse jaillit

instantanément de mes lèvres : « Un cœur russe sait distinguer le grand homme même dans l'ennemi de sa patrie ! » Je ne me rappelle pas si je m'exprimai littéralement ainsi... j'étais un enfant... mais tel fut certainement le sens de mes paroles ! Elles impressionnèrent Napoléon, il réfléchit et dit à son entourage : « J'aime la fierté de cet enfant ! Mais si tous les Russes pensent comme lui..... » Il n'acheva pas et entra dans le palais. Je le suivis, mêlé à l'escorte qui ne fit aucune difficulté de m'ouvrir ses rangs, car on me considérait déjà comme un favori. Mais tout cela n'eut que la durée d'un éclair... Je me rappelle seulement qu'en pénétrant dans la première salle, l'empereur s'arrêta soudain devant le portrait de l'impératrice Catherine, le considéra longtemps d'un air rêveur et à la fin s'écria : « C'était une grande femme ! » après quoi il passa outre. Au bout de deux jours tout le monde me connaissait déjà au palais et au Kremlin, on m'appelait « le petit boyard ». Je ne revins chez moi qu'à l'heure du coucher ; à la maison on avait presque perdu la tête. Le surlendemain mourut le page de la chambre de Napoléon, le baron de Bazancourt ; il n'avait pu résister aux fatigues de la campagne. Napoléon se souvint de moi ; on m'alla chercher, on me ramena au palais sans me dire de quoi il s'agissait et, après m'avoir fait mettre l'uniforme du défunt, un enfant de douze ans, on me présenta ainsi vêtu à l'empereur. Il me fit un léger signe de tête ; alors on m'apprit que Sa Majesté avait daigné me nommer page de sa chambre. Je fus ravi, le fait est que depuis longtemps déjà j'éprouvais pour lui une ardente sympathie... et puis, vous savez, un bel uniforme, cela fait toujours plaisir à un enfant... Je portais un frac vert foncé chamarré d'or sur toutes les coutures, une culotte blanche en peau de chamois, un gilet de soie blanc, des bas de soie et des souliers à boucles... quand j'étais de service pour accompagner

l'empereur dans ses promenades à cheval, je mettais de grandes bottes à l'écuyère. Quoique la situation ne fût pas brillante et qu'on pressentit déjà de grands désastres, on ne se relâchait pas sur l'étiquette ; elle était même d'autant plus strictement observée que l'avenir s'annonçait sous de plus sinistres augures.

— Oui, sans doute... balbutia le prince d'un air presque égaré,
— vos mémoires seraient... extrêmement intéressants.

Bien entendu, le général ne faisait que répéter ce qu'il avait déjà raconté la veille à Lébédoff, aussi ses paroles coulaient-elles de source ; mais, en ce moment, il jeta de nouveau un coup d'œil inquiet sur son interlocuteur.

— Mes mémoires, répondit-il avec un redoublement de fierté,
— écrire mes mémoires ? Cela ne m'a jamais tenté, prince ! Si vous voulez, ils sont déjà écrits, mais... je les garde dans mon bureau. Quand je serai enterré, qu'ils voient le jour, je ne m'y oppose pas ; alors, sans doute, ils seront traduits en plusieurs langues, non pour leur mérite littéraire, mais à cause des grands événements qu'ils relatent et dont j'ai été témoin oculaire. Je n'étais, il est vrai, qu'un enfant à cette époque, mais c'est grâce à mon jeune âge que j'ai pu pénétrer dans l'intimité, dans la chambre à coucher du « grand homme ! » La nuit, j'entendais les gémissements de ce « géant dans le malheur », il n'avait pas de raison pour cacher ses chagrins et ses larmes à un enfant, bien que je comprisse déjà que ce qui le désolait, c'était le silence de l'empereur Alexandre.

— Oui, il écrivait des lettres... pour demander la paix... dit avec hésitation le prince.

— Nous ne savons pas au juste quelles propositions étaient contenues dans ces lettres, mais il écrivait chaque jour, à toute heure, il expédiait courriers sur courriers ! Son agitation était extrême. Une nuit, comme nous nous trouvions seul à seul, je m'élançai vers lui en pleurant (oh, je l'aimais !) : « Demandez, demandez pardon à l'empereur Alexandre ! » lui criai-je. J'aurais dû dire : « Faites la paix avec l'empereur Alexandre », mais, comme un enfant que j'étais, j'exprimai naïvement toute ma pensée. « Oh ! mon enfant, répondit-il, — il se promenait de long en large dans la chambre, — oh ! mon enfant, — il semblait alors avoir oublié que je n'avais que dix ans et même il aimait à s'entretenir avec moi. — Oh ! mon enfant, je suis prêt à baiser les pieds de l'empereur Alexandre, mais pour ce qui est du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche, oh ! à ceux-là haine éternelle et... enfin... tu n'entends rien à la politique ! » Il parut se rappeler soudain à qui il parlait, et se tut, mais longtemps encore ses yeux lancèrent des étincelles. Eh bien, que je raconte par écrit tous ces faits, — et j'ai été témoin de faits très-considérables, — que je les livre maintenant à la publicité, aussitôt tous ces critiques, toutes ces vanités littéraires, toutes ces jalousies, les partis politiques, et... non, votre très-humble serviteur !

— Quant aux partis, sans doute, vous avez raison et je suis de votre avis, répondit le prince après un instant de silence, — tenez, tout dernièrement j'ai lu le livre de Charras sur la campagne de Waterloo. Évidemment c'est un livre sérieux, et les spécialistes assurent qu'au point de vue technique il ne laisse rien à désirer. Mais, à chaque page, perce la joie que l'auteur éprouve de l'humiliation de Napoléon, et si l'on pouvait contester à celui-ci tout talent militaire même dans ses autres campagnes, il semble que Charras en serait excessivement heureux ; eh bien, dans un ou-

vrage si sérieux cela ne vaut rien, parce que c'est l'esprit de parti. Étiez-vous fort occupé alors par votre service auprès de... l'empereur ? Ce langage causa la plus grande satisfaction au général. En entendant le prince lui parler d'un ton si naïvement sérieux, il sentit s'évanouir les derniers restes de sa défiance.

— Charras ! Oh ! j'ai été moi-même indigné ! Je lui ai écrit alors, mais... je ne me rappelle plus maintenant... Vous me demandez si mon service me donnait beaucoup d'occupation ? Oh ! non ! On m'avait nommé page de la chambre, mais je n'ai jamais pris cela au sérieux. De plus, Napoléon perdit bientôt tout espoir de se concilier les sympathies des Russes, et, comme c'était par politique qu'il m'avait attaché à sa personne, sans doute il n'aurait pas tardé à m'oublier... s'il n'avait pas eu une réelle affection pour moi, j'ose le dire à présent. De mon côté, je me sentais attiré vers lui. Le service se réduisait à peu de chose ; il fallait quelquefois se montrer au palais et... accompagner l'empereur dans ses promenades à cheval, voilà tout. J'ai passablement monté à cheval. Il sortait avant le dîner, dans la suite figuraient d'ordinaire Davoust, moi, le mameluk Roustan...

— Constant, ne put s'empêcher d'observer le prince.

— N-non, Constant ne se trouvait pas là alors ; il était parti avec une lettre... pour l'impératrice Joséphine ; mais, à sa place, il y avait deux ordonnances, quelques uhlans polonais... eh bien, voilà toute la suite, en laissant de côté, naturellement, les généraux et maréchaux dont Napoléon se faisait accompagner pour examiner avec eux l'état des lieux, la disposition des troupes, etc. Le plus souvent il prenait avec lui Davoust, je le vois encore : un homme grand, gros, flegmatique, avec des lunettes et un regard étrange. C'était lui que l'empereur consultait le plus volontiers. Il

faisait cas de ses idées. Je me rappelle qu'ils tinrent conseil pendant plusieurs jours ; Davoust venait matin et soir ; souvent même ils se disputaient. À la fin, Napoléon parut se ranger à l'avis de son conseiller. Je me trouvais dans le cabinet où avait lieu l'entretien, mais on ne faisait pas attention à ma présence. Soudain le regard de Napoléon tombe sur moi, une étrange pensée brille dans ses yeux : « Enfant ! me dit-il tout à coup : — donne-moi ton opinion : si j'embrasse l'orthodoxie et si j'affranchis vos serfs, les Russes se rallieront-ils à moi ? » — « Jamais ! » m'écriai-je avec indignation. Ce mot frappa Napoléon. « La flamme patriotique qui vient de s'allumer dans les yeux de cet enfant me révèle, dit-il, — la pensée de tout le peuple russe. Assez, Davoust ! Tout cela n'est que de la fantaisie ! Exposez-moi votre autre projet. »

— Oui, mais ce projet n'était pas mal imaginé tout de même ! dit le prince qui avait écouté le général avec un intérêt visible : — ainsi vous attribuez cette idée à Davoust ?

— Du moins, elle se fit jour durant l'entretien qu'ils eurent ensemble. Sans doute c'était une idée napoléonienne, une idée d'aigle, mais l'autre plan ne manquait pas non plus de crânerie... C'est le fameux « conseil du lion », comme Napoléon lui-même a appelé ce conseil de Davoust. Voici en quoi il consistait : tuer tous les chevaux, les saler, réquisitionner tout le blé possible et hiverner au Kremlin après l'avoir mis en état de défense ; puis, le printemps venu, s'ouvrir un passage à travers les Russes. Ce projet séduisait Napoléon. Chaque jour nous faisions à cheval le tour du Kremlin et l'empereur indiquait les travaux à exécuter : ici une lunette, là un ravelin, ailleurs une rangée de blockhaus. Bref, la chose était à peu près arrêtée en principe, mais Davoust insis-

tait pour qu'on prît une résolution définitive. Ils eurent ensemble une nouvelle conférence à laquelle j'assistai encore. Napoléon, les bras croisés, se promenait dans la chambre. Je ne pouvais détacher mes yeux de son visage, mon cœur battait avec force. « Je m'en vais », dit Davoust. « Où ? » « Je vais faire saler les chevaux », reprit le maréchal. Napoléon frissonna, son sort allait se décider. « Enfant, me dit-il tout à coup : — que penses-tu de notre dessein ? » Naturellement il me faisait cette question, comme parfois, dans un moment suprême, il arrive à l'homme le plus intelligent de jouer son avenir à croix ou pile. Au lieu de répondre à Napoléon, je m'adressai à Davoust : « Général, lui dis-je d'un ton qui avait quelque chose d'inspiré, — retournez chez vous ! » Le projet de rester à Moscou fut abandonné. Davoust haussa les épaules et se retira en murmurant : « Bah ! il devient superstitieux ! » Et le lendemain on donna l'ordre du départ.

— Tout cela est extrêmement intéressant, remarqua le prince à voix basse, — si tout cela s'est passé ainsi... entendons-nous, je veux dire... se hâta-t-il d'ajouter, craignant d'avoir blessé le général.

Mais, enivré de son récit, Ardalion Alexandrovitch ne se serait peut-être pas arrêté, lors même qu'il eût rencontré chez son interlocuteur l'incrédulité la plus manifeste.

— « Tout cela », dites-vous, prince ? s'écria-t-il. — Mais il y a eu plus, je vous assure qu'il y a eu beaucoup plus ! Je ne vous ai encore raconté que des misères, des faits politiques ! Mais, je vous le répète, j'ai été témoin des larmes, des gémissements nocturnes de ce grand homme, et cela, personne ne l'a vu, excepté moi ! Vers la fin, à la vérité, il ne pleurait plus, mais il gémissait souvent et son visage s'assombrissait de plus en plus. On aurait

dit que l'éternité l'avait déjà couvert de son aile. La nuit, nous passions parfois des heures entières, seuls, silencieux, — le mameluk Roustan ronflait dans la pièce voisine. Cet homme dormait comme un sabot. « En revanche il est dévoué à moi et à la dynastie », disait de lui Napoléon. Une fois, je me sentis ému d'une telle pitié que les larmes me vinrent aux yeux ; l'empereur s'en aperçut et me considéra avec attendrissement : « Tu me plains ! » s'écria-t-il, « toi, un enfant, et peut-être il y a aussi un autre enfant qui me plaint, mon fils, le roi de Rome, tout le reste des hommes me hait, et, dans mon malheur, mes frères seront les premiers à me trahir !... » Je m'élançai vers lui en sanglotant ; alors il ne put y tenir ; nous nous embrassâmes et confondîmes nos larmes. « Écrivez, écrivez une lettre à l'impératrice Joséphine ! » lui dis-je à travers mes sanglots. Napoléon tressaillit, et, après un moment de réflexion : « Tu m'as rappelé un troisième cœur qui m'aime, me répondit-il, — je te remercie, mon ami ! » Il s'assit aussitôt devant son bureau et écrivit à Joséphine. Le lendemain, Constant partit avec la lettre.

— Vous avez très-bien fait, dit le prince ; — tandis qu'il s'abandonnait à des pensées haineuses, vous avez réveillé en lui un bon sentiment.

— Justement, prince, c'était à cela que je voulais arriver, et, par une intuition de votre cœur, vous l'avez admirablement compris ! s'écria le général enthousiasmé ; en même temps, chose étrange, de vraies larmes se montraient dans ses yeux. — Oui, prince, oui, c'était un grand spectacle ! Et, savez-vous, je fus sur le point de le suivre à Paris, et, sans doute, j'aurais partagé sa captivité dans l'île torride », mais, hélas ! la destinée nous sépara ! Nous nous quittâmes : il partit pour l'île torride où, peut-

être, dans quelque moment de poignante tristesse, il s'est rappelé les larmes du pauvre petit garçon qui l'embrassait en lui disant adieu à Moscou ; moi, je fus envoyé au corps des cadets, où je ne trouvai qu'une discipline brutale, des camarades grossiers, et... Hélas ! tout cela est loin ! « Je ne veux pas t'enlever à ta mère et je ne te prendrai pas avec moi ! » me dit-il le jour de son départ, « mais je désirerais faire quelque chose pour toi ». Il était déjà à cheval, « Écrivez-moi quelque chose, comme souvenir, sur l'album de ma sœur », fis-je timidement, car je voyais qu'il était très-agité et très-sombre. Il demanda une plume, prit l'album. « Quel âge a ta sœur ? » poursuivit-il, comme il avait déjà la plume en main. « Trois ans », répondis-je. — « Petite fille, alors. » Et il traça ces mots sur l'album :

« NE MENTEZ JAMAIS. »

« *Napoléon, votre ami sincère.* »

Un tel conseil et dans un tel moment, avouez, prince...

— Oui, c'est significatif.

— Tant que ma sœur a vécu, — elle est morte en couche, — on a pu voir cet autographe dans son salon, où il était accroché à un mur, sous un transparent. Depuis, je ne sais pas ce qu'il est devenu... mais... ah ! mon Dieu ! Déjà deux heures ! Comme je vous ai retenu, prince ! C'est impardonnable !

Le général se leva.

— Pas du tout ! Au contraire ! murmura le prince, — vous m'avez tellement intéressé et... enfin tout cela est si curieux ; je vous suis bien reconnaissant !

Ardalion Alexandrovitch serra de nouveau à lui faire mal la main de son interlocuteur et fixa sur lui un regard enflammé ; il semblait tout remué par une idée soudaine qui venait de s'offrir inopinément à son esprit.

— Prince ! dit-il, — vous êtes si bon, vous avez le cœur si ingénu, que parfois je suis tenté de vous plaindre. Je vous considère avec attendrissement ; oh ! que Dieu vous bénisse ! Que votre vie commence et fleurisse... dans l'amour. La mienne est finie ! Oh ! pardon, pardon !

Il couvrit son visage de ses mains et se retira en toute hâte. Son émotion était sincère, le prince n'en pouvait douter. Ce dernier comprenait également que le vieillard s'en allait enivré de son succès ; mais il le soupçonnait d'appartenir à cette classe de menteurs qui, tout en se grisant de leurs hâbleries, ne s'illusionnent jamais qu'à demi sur la crédulité de leurs auditeurs. Dans le cas présent, il pouvait se faire qu'à l'exaltation succédât bientôt chez le général une confusion extraordinaire, et alors il verrait une offense dans l'indulgente attention avec laquelle le prince l'avait écouté. « N'ai-je pas eu tort de flatter sa manie ? » pensa Muichkine avec inquiétude. Tout à coup il fut pris d'une folle envie de rire et pouffa pendant dix minutes. Peu s'en fallut qu'ensuite il ne se reprochât cette hilarité, mais il reconnut qu'il n'avait lieu de rien regretter, attendu qu'une immense compassion lui avait seule dicté sa conduite à l'égard du général.

Les faits donnèrent raison à ses pressentiments. Le soir, il reçut une lettre étrange. En termes brefs, mais péremptores, Ardalion Alexandrovitch l'informait qu'il ne voulait plus avoir de relation avec lui, qu'il l'estimait et lui était reconnaissant, mais que même de sa part il se refusait à accepter « des témoignages de pi-

tié humiliants pour la dignité d'un homme déjà assez malheureux sans cela ». Quand le prince apprit que le vieillard était rentré chez Nina Alexandrovna, il fut presque rassuré sur son compte. Mais, comme le lecteur le sait déjà, Ardalion Alexandrovitch alla voir Élisabeth Prokofievna et se comporta chez elle d'une façon déplorable. Sans raconter cette entrevue par le menu, bornons-nous à dire que le visiteur effraya la générale Épantchine, et excita son indignation par d'amères allusions concernant Gania. On le mit honteusement à la porte. Voilà pourquoi le vieillard passa une nuit si agitée, pourquoi aussi, le lendemain, il fut de si méchante humeur, et finalement s'élança hors de la maison, dans un état voisin de la démence.

Kolia, qui ne comprenait encore rien à l'affaire, crut devoir procéder par la sévérité.

— Eh bien, où irons-nous maintenant ? Qu'en pensez-vous, général ? dit-il ; — vous ne voulez pas aller chez le prince, vous vous êtes brouillé avec Lébédèff, vous n'avez pas d'argent, moi je n'en ai jamais : nous voilà maintenant sur des fèves, au milieu de la rue.

— Il est plus agréable d'être avec des femmes que sur des fèves, marmotta le général, — avec ce... calembour, j'ai obtenu un succès étourdissant... dans un cercle d'officiers... en quarante-quatre... en mil... huit cent... quarante-quatre, oui !... Oh ! ne m'en fais pas souvenir, non ! « Où est ma jeunesse ? Où est ma fraîcheur ? » comme s'écriait... De qui est cette exclamation, Kolia ?

— C'est dans Gogol, dans les Âmes mortes, papa, répondit Kolia, et il jeta à la dérobée un regard inquiet sur son père.

— Les âmes mortes ! Oh ! oui, mortes ! Quand tu m'enterreras, écris sur ma tombe : « Ci-gît une âme morte ! »

« L'opprobre me poursuit. »

Qui a dit cela, Kolia ?

— Je n'en sais rien, papa.

Le général interrompit un instant sa marche.

— Éropiégoïff n'a pas existé ! Érochka Éropiégoïff ! fit-il avec véhémence, — et c'est mon fils, mon propre fils !... Éropiégoïff, un homme qui m'a tenu lieu de frère pendant onze mois, pour qui je me suis battu en duel... Le prince Vygorietzky, notre capitaine, lui dit, comme on était en train de boire : « Toi, Gricha, où as-tu gagné ta croix de Sainte-Anne ? Réponds ! — « Sur les champs de bataille de ma patrie, voilà où je l'ai gagnée ! » Je crie : « Bravo, Gricha ! » Eh bien, un duel s'ensuivit, et plus tard il épousa... Marie Pétrovna Sou... Soutouguine, et il fut tué sur les champs de bataille... Une balle ricocha contre la croix que je portais sur ma poitrine, et alla le frapper en plein front. « Je ne t'oublierai jamais », cria-t-il, et il tomba expirant. Je... J'ai servi honorablement, Kolia ; j'ai servi noblement, mais l'opprobre, — « l'opprobre me poursuit ! » Nina et toi, vous viendrez visiter ma tombe... « Pauvre Nina ! » Je l'appelais ainsi autrefois, Kolia, il y a longtemps, c'était dans les premiers temps de notre mariage, et elle aimait cela... Nina, Nina, quel sort je t'ai fait ! Comment peux-tu m'aimer, âme patiente ? Ta mère a une âme angélique, Kolia, entends-tu ? angélique !

— Je le sais, papa. Papa, cher, retournons à la maison, près de maman ! Tout à l'heure, elle a couru après nous. Eh bien, pour-

quoi restez-vous là ? On dirait que vous ne comprenez pas... Voyons, qu'est-ce que vous avez à pleurer ? Kolia lui-même pleurait et baisait les mains de son père.

— C'est à moi que tu baisses les mains, à moi !

— Eh bien, oui, à vous, à vous. Qu'est-ce que cela a d'étonnant ? Voyons, vous, un général, un homme de guerre, comment n'êtes-vous pas honteux de braire ainsi au milieu de la rue ? Allons, venez !

— Dieu te bénisse, cher enfant, pour le respect que tu as conservé à un infâme, — oui, à un vieillard déshonoré, ton père... puisses-tu avoir un fils qui te ressemble... le roi de Rome... Oh ! « malédiction sur cette maison ! »

— Mais qu'est-ce qui se passe donc ici ? s'écria Kolia pris d'impatience. — Qu'est-ce qui est arrivé ? Pourquoi ne voulez-vous pas revenir maintenant à la maison ? Avez-vous perdu l'esprit ?

— Je vais t'expliquer, tu sauras tout... je vais tout te dire ; ne crie pas, on peut nous entendre... Le roi de Rome... Oh ! que je me sens triste !

« Niania, où est ta tombe ? »

Qui a prononcé cette parole, Kolia ?

— Je ne sais pas qui, je ne sais pas ! Retournons tout de suite à la maison, tout de suite ! Je casserai les os à Ganka, s'il le faut... Mais où allez-vous encore ?

Mais le général ne voulait rien entendre et entraînait son fils vers le perron d'une maison voisine.

— Où allez-vous ? Ce n'est pas là que nous demeurons.

Le vieillard s'assit sur le perron ; il tenait toujours Kolia par le bras et s'efforçait de l'attirer plus près de lui.

— Baisse-toi, baisse-toi ! balbutiait-il ; — je vais tout te dire... baisse-toi... approche ta tête, je te dirai cela à l'oreille...

— Mais qu'est-ce que vous avez ? fit Kolia effrayé ; pourtant il obéit.

— Le roi de Rome... balbutia le général, qui paraissait tout tremblant.

— Quoi ?... Et qu'est-ce que vous avez à toujours parler du roi de Rome ?... Eh bien ?

— Je... je... reprit à voix basse le général en se cramponnant de plus en plus fort à l'épaule de son fils, — je... veux... je te... tout, Marie, Marie... Péetrovna Sou-sou-sou...

Kolia se dégagea, saisit lui-même son père par les épaules, et le regarda d'un air affolé. Le vieillard était pourpre, ses lèvres se violaçaient, de légères convulsions crispaient son visage. Tout à coup il se pencha et commença à s'affaïsser doucement sur le bras de Kolia.

Celui-ci comprit enfin ce qu'il en était.

— Il a une attaque d'apoplexie ! cria-t-il d'une voix qui retentit dans toute la rue.

IV • Chapitre 5

Les renseignements recueillis par Barbara Ardalionovna concernant le futur mariage du prince avec Aglaé Épantchine étaient un peu moins précis qu'elle ne l'avait dit à son frère. Peut-être, en femme perspicace qu'elle était, avait-elle deviné ce qui devait arriver dans un avenir prochain ; peut-être, désolée de l'évanouissement d'un rêve, auquel, du reste, elle-même n'avait jamais cru, s'était-elle plu, par un sentiment bien humain, à exagérer ce malheur pour ajouter encore au chagrin d'un frère d'ailleurs sincèrement aimé. En tout cas, elle ne pouvait avoir appris des nouvelles si positives en causant avec les demoiselles Épantchine : des allusions, des demi-mots, des paroles et des silences également énigmatiques, voilà tout ce qui avait été offert en pâture à la curiosité de la visiteuse. Mais peut-être aussi que les sœurs d'Aglaé avaient aventuré quelque propos exprès pour faire parler Barbara Ardalionovna, ou, enfin, qu'elles n'avaient pas voulu se refuser la satisfaction féminine de tourmenter un peu leur amie d'enfance : il est probable qu'elles avaient fini par se douter du but poursuivi par Varia dans ses incessantes visites.

D'un autre côté, en assurant à Lébédéff qu'il n'avait rien du tout à lui communiquer et qu'aucun changement ne s'était produit dans son existence, le prince assurément ne mentait pas, mais peut-être se trompait-il un peu. Le fait est que, pour tout le monde, il s'était passé quelque chose de fort étrange : sans que rien de nouveau fût arrivé, la situation s'était grandement modifiée. Avec son sûr instinct de femme, Barbara Ardalionovna avait découvert la vérité.

Comment tous les membres de la famille Épantchine acquirent soudain la conviction qu'il était survenu un événement capital pour Aglaé et que son sort allait se décider, — c'est ce que nous expliquerions très-difficilement. Mais dès que cette idée fut entrée dans les esprits, tous prétendirent l'avoir toujours eue : il y avait beaux jours qu'ils s'étaient aperçus de tout cela, la chose était claire pour eux depuis longtemps, depuis le « chevalier pauvre », et même avant, mais ils ne voulaient pas croire alors à une pareille absurdité. Ainsi parlaient Alexandra et Adélaïde ; bien entendu, Élisabeth Prokofievna renchérisait sur ses filles : elle avait tout prévu, tout deviné avant tous les autres, il y avait déjà longtemps que « son cœur était malade » ; que cette assertion fût vraie ou fausse pour le passé, à présent, du moins, l'idée du prince était devenue insupportable à la générale, parce qu'elle lui faisait perdre la tête. Ici surgissait une question qui exigeait une réponse immédiate, et non-seulement la pauvre Élisabeth Prokofievna ne pouvait pas la résoudre, mais, quelques efforts qu'elle fit, elle ne parvenait même pas à la poser devant elle avec une entière netteté. Le point à décider était délicat : « Le prince est-il, oui ou non, un parti avantageux ? Tout cela est-il bon ou mauvais ? Si c'est mauvais (et on n'en peut douter), pourquoi est-ce mauvais ? Et si c'est bon (chose possible aussi), pourquoi est-ce bon ? » Quant à Ivan Fédorovitch, naturellement il commença par s'étonner, mais ensuite il avoua tout à coup que « vraiment, lui-même avait cru aussi remarquer quelque chose de ce genre tous ces temps-ci... » Un regard sévère de son épouse lui ferma la bouche, mais, le soir, lorsqu'il se retrouva de nouveau en tête-à-tête avec Élisabeth Prokofievna, le père de famille, mis encore une fois dans la nécessité de parler, exprima soudain et avec une certaine assurance quelques idées assez inattendues : « Au fond,

qu'est-ce qu'il y a ?... » (Silence). « Sans doute tout cela est fort étrange, si toutefois c'est vrai, ce que je ne conteste pas, mais... » (Nouveau silence). « Et, d'un autre côté, à considérer franchement les choses, le prince, en vérité, est un très-brave garçon, et... et... eh bien, enfin, il a un nom, un nom qui est le nôtre ; nous aurons l'air de relever, pour ainsi dire, notre nom de famille abaissé aujourd'hui, aux yeux du monde, s'entend, en se plaçant au point de vue mondain, car, sans doute, le monde... le monde est le monde ; mais, après tout, le prince n'est pas non plus sans fortune, en supposant même qu'il ne soit pas fort riche. Il a quelque chose et... et... et... » (cette fois, le général se tut définitivement). Après avoir entendu son mari, Élisabeth Prokofievna entra dans une violente colère.

Suivant elle, tout ce qui avait eu lieu était « une sottise impardonnable, criminelle même, un tableau fantastique, bête et absurde. Ce princillon était d'abord un malade atteint d'idiotisme, ensuite un imbécile ; il n'avait ni connaissance du monde, ni place dans la société : à qui le montrer, où le caser ? Il était démocrate comme il n'est pas permis de l'être, il ne possédait pas même le plus petit tchin, et... et... que dirait la vieille Biélokonsky ? Et puis, était-ce un pareil mari que nous rêvions pour Aglaé ? » Ce dernier argument était, comme de juste, le principal. Le cœur de la mère saignait à cette pensée, mais en même temps dans son for intérieur une voix secrète lui disait : « Que manque-t-il donc au prince pour être un parti acceptable ? Et ce qui tracassait le plus Élisabeth Prokofievna, c'étaient ces objections qu'elle trouvait au fond d'elle-même.

La perspective d'avoir le prince pour beau-frère ne déplaisait pas aux sœurs d'Aglaé ; ce projet de mariage ne leur paraissait

même pas trop étrange, et, pour un peu, elles l'auraient appuyé, mais les deux jeunes filles avaient résolu de se taire. On savait par expérience dans la famille que plus Élisabeth Prokofievna se montrait hostile à une idée, plus il y avait lieu de supposer qu'au fond elle était déjà acquise à cette idée. Du reste, Alexandra Ivanovna fut bientôt mise en demeure de rompre le silence. Sa mère, qui depuis longtemps avait pris l'habitude de la consulter, l'appelait sans cesse à présent pour lui demander le secours de ses lumières et surtout pour interroger ses souvenirs par des questions de ce genre : « Comment donc tout cela était-il arrivé ? Comment personne ne l'avait-il su ? Pourquoi alors n'avait-on rien dit ? Que signifiait ce vilain « chevalier pauvre » ? Pourquoi elle seule, Élisabeth Prokofievna, avait-elle la charge de toutes les préoccupations, de tous les soucis domestiques, tandis que les autres ne faisaient que bayer aux corneilles ? » etc., etc. Alexandra Ivanovna se tint d'abord sur la réserve et se borna à dire qu'elle pensait, comme son père, que le mariage du prince Muichkine avec une des demoiselles Épantchine ne laisserait rien à désirer au point de vue des convenances mondaines. Peu à peu la jeune fille s'échauffa, elle en vint même à soutenir que le prince n'était nullement un imbécile et ne l'avait jamais été : quant à ce fait qu'il n'avait pas de situation officielle, c'était encore une question de savoir si, d'ici à quelques années, chez nous en Russie, l'importance d'un homme ne se mesurerait pas sur autre chose que sur sa position dans le service. À quoi la maman répondit aussitôt en traitant Alexandra de « libre penseuse » et en fulminant de nouveaux anathèmes contre cette « maudite question des femmes », cause de tout le mal. Une demi-heure après, elle se rendit à la ville et de là à Kamennii Ostroff pour y voir la princesse Biélo-

konsky, qui justement se trouvait alors de passage à Pétersbourg. Cette dame était la marraine d'Aglaé.

Elle écouta les confidences fiévreuses et désespérées d'Élisabeth Prokofievna sans se laisser aucunement émouvoir par les larmes de la malheureuse mère ; elle la considérait même d'un air moqueur. C'était une femme terriblement despotique que la « vieille » Biélokonsky ; elle n'oubliait jamais son rang, même avec ses plus anciennes amies ; parce que, trente-cinq ans auparavant, elle s'était intéressée à Élisabeth Prokofievna, elle la traitait toujours en « protégée » et ne pouvait lui pardonner son indépendance de caractère. La princesse observa notamment que la visiteuse et les siens « avaient probablement grossi les choses, selon leur invariable habitude, et fait un éléphant d'une mouche ; de ce qu'elle venait d'entendre ne résultait pas pour elle la conviction qu'il s'était passé chez eux quelque chose de sérieux ; ne valait-il pas mieux attendre et laisser venir les événements ? Le prince, à son avis, était un jeune homme comme il faut, mais malade, bizarre et fort insignifiant. Le pire, c'était qu'au vu et au su de tout le monde il entretenait une maîtresse. » Élisabeth Prokofievna comprit très-bien que la princesse Biélokonsky était un peu fâchée de l'insuccès d'Eugène Pavlovitch qu'elle-même avait présenté aux Épantchine. La générale revint à Pavlovsk encore plus irritée qu'elle ne l'était en partant pour Pétersbourg, et tout d'abord elle se mit à invectiver son entourage : « Vous avez perdu l'esprit ; décidément les choses ne se font ainsi nulle part, cela ne se voit que chez nous ; pourquoi s'est-on tant pressé ? Qu'est-ce qui est arrivé ? J'ai beau examiner, je ne trouve rien qui m'auto-rise à penser que quelque chose est arrivé ! Attendez, laissez venir les événements ! Qu'importe ce qu'Ivan Fédorovitch a cru re-

marquer ! Est-ce qu'il faut faire un éléphant d'une mouche ? » etc., etc.

La conséquence était qu'il fallait se calmer, envisager froidement les choses et attendre. Mais, hélas ! le calme ne dura pas dix minutes, et la générale recommença à s'inquiéter dès qu'elle eut appris ce qui s'était passé en son absence. (On se rappelle que le prince était allé chez les Épantchine à minuit, croyant qu'il était neuf heures ; ce fut le lendemain de cette étrange visite qu'Élisabeth Prokofievna se rendit à Kamennii Ostroff.) Les sœurs d'Aglaé répondirent d'une façon très-détaillée aux questions impatientes de leur maman : « Il n'est rien arrivé du tout, le prince est venu, Aglaé a fait longtemps désirer sa présence et ne s'est montrée qu'au bout d'une demi-heure ; sa première parole en entrant a été pour proposer au prince de jouer aux échecs ; il n'entend rien à ce jeu et Aglaé l'a battu tout de suite, ce dont elle a été fort contente ; elle a fait honte au prince de son ignorance et s'est tellement moquée de lui qu'il faisait peine à voir. Ensuite elle lui a proposé de jouer aux cartes, aux douraki ; mais alors les choses ont pris une autre tournure : aux douraki le prince s'est révélé de première force, il a joué comme... comme un maître. C'est en vain qu'Aglaé s'est mise à tricher effrontément, cela ne l'a pas empêchée de perdre coup sur coup toutes les parties, — cinq de suite. Furieuse au point de ne plus se connaître, elle a décoché au prince une foule de mots si désagréables et si blessants qu'il a cessé de rire ; il est devenu tout pâle lorsque finalement elle lui a dit : « Je ne mettrai plus le pied dans cette chambre aussi longtemps que vous y serez ; c'est même de l'impudence de votre part que de venir chez nous, et à minuit encore, après tout ce qui est arrivé. » Là-dessus, elle est sortie en fermant violemment la porte sur elle. Le prince est parti avec une figure d'enterrement,

malgré tous nos efforts pour le consoler. Il nous avait quittées depuis un quart d'heure quand Aglaé est accourue sur la terrasse et cela si précipitamment qu'elle n'avait pas même pris le temps d'essuyer ses yeux où l'on voyait encore des traces de larmes ; elle se hâtait ainsi parce que Kolia était arrivé porteur d'un hérisson. Nous nous mîmes toutes à examiner l'animal. En réponse à nos questions, Kolia nous apprit que le hérisson n'était pas à lui, et qu'il avait laissé dans la rue un de ses camarades, un autre gymnaste, Kostia Lébédéff ; ce dernier l'attendait à la porte, il n'avait pas osé entrer parce qu'il portait une hache ; ils venaient d'acheter le hérisson et la hache à un moujik qu'ils avaient rencontré sur leur chemin ; le moujik avait offert de leur vendre le hérisson et ils le lui avaient payé cinquante kopeks ; quant à la hache, ils l'avaient trouvée si belle qu'ils s'étaient décidés d'eux-mêmes à en faire l'acquisition. Après avoir entendu ce récit, Aglaé insista vivement pour que Kolia lui vendît immédiatement le hérisson ; voulant l'amadouer, elle en vint à l'appeler « cher Kolia ». Il refusa longtemps, à la fin il n'y put tenir et alla chercher Kostia Lébédéff ; celui-ci arriva effectivement avec une hache, aussi était-il fort confus. Mais on découvrit alors que le hérisson ne leur appartenait pas : c'était la propriété d'un de leurs camarades, un certain Pétroff, lequel leur avait remis des fonds pour qu'ils lui achetassent l'Histoire de Schlosser, dont voulait se défaire un quatrième gymnaste obligé en ce moment de battre monnaie avec ses livres. Kolia et Kostia se disposaient à faire cette emplette pour le compte de leur ami, quand le hasard avait mis sous leurs yeux ce hérisson et ils n'avaient pas pu s'empêcher de l'acheter ; à présent ils rapportaient donc à Pétroff le hérisson et la hache qu'ils avaient achetés avec son argent à la place de l'Histoire de Schlosser. Mais les instances d'Aglaé furent

telles qu'ils consentirent enfin à lui vendre l'animal. Une fois qu'elle l'eut en sa possession, elle le déposa, avec l'aide de Kolia, dans une corbeille de jonc et mit une serviette par-dessus, ensuite elle dit à Kolia : « Allez tout de suite chez le prince, remettez-lui ce hérisson et priez-le de ma part de l'accepter comme marque de ma profonde estime. » Kolia promit joyeusement qu'il s'acquitterait sans retard de cette commission, mais il demanda des éclaircissements : « Que signifie le hérisson ? Qu'est-ce que veut dire un pareil cadeau ? » Aglaé lui répondit que ce n'était pas son affaire. « Je suis sûr, reprit-il, — que ce présent a un sens allégorique. » Aglaé, fâchée, lui déclara tout net qu'il était un moutard et rien de plus. « Si je ne respectais pas en vous la femme, répliqua aussitôt Kolia, — et si, en outre, je n'étais pas retenu par le respect de mes principes, je vous prouverais immédiatement que je sais répondre à une pareille insulte. » Mais, au bout du compte, Kolia partit, enchanté, avec le hérisson, et Kostia Lébédèff le suivit. La colère d'Aglaé se dissipa vite ; voyant que Kolia agitait trop violemment la corbeille qui contenait le hérisson elle lui cria de la terrasse, comme si elle ne venait pas d'avoir une querelle avec lui : « Je vous en prie, cher Kolia, prenez garde de le laisser tomber ! » Kolia ne parut pas non plus lui avoir gardé rancune, car il s'arrêta et répondit avec le plus grand empressement : « Non, je ne le laisserai pas tomber, Aglaé Ivanovna, n'ayez pas peur ! » après quoi, il reprit sa course. Aglaé éclata de rire, et, fort contente, remonta vivement dans sa chambre. Pendant tout le reste de la journée sa gaieté ne s'est pas démentie. »

Ces nouvelles bouleversèrent Élisabeth Prokofievna ; le hérisson surtout la rendit perplexe. Que signifiait ce hérisson ? Qu'y avait-il là-dessous ? C'était un signe convenu, n'est-ce pas ? Un

télégramme ? Le pauvre Ivan Fédorovitch, qui, par hasard, se trouvait là lorsque sa femme posait anxieusement ces questions, ne fit par sa réponse que verser de l'huile sur le feu. Selon lui, il n'y avait pas ombre de télégramme dans cet envoi, le hérisson était tout bonnement un hérisson, et, s'il signifiait quelque chose, ce ne pouvait être qu'amitié, oubli des injures, réconciliation ; bref tout cela n'était qu'une gaminerie, au demeurant innocente et pardonnable.

Nous noterons entre parenthèses que le général avait deviné juste. Rentré chez lui après s'être vu bafoué et mis à la porte par Aglaé, le prince était depuis une demi-heure plongé dans le plus sombre désespoir lorsque Kolia arriva tout à coup avec le hérisson. Aussitôt les nuages se dissipèrent, le prince fut comme ressuscité d'entre les morts ; il interrogeait Kolia, buvait avidement chaque parole de son jeune ami, lui faisait répéter dix fois les mêmes choses, riait comme un enfant et serrait à chaque instant les mains des deux gymnastes qui riaient aussi en le regardant avec leurs yeux clairs. Ainsi Aglaé pardonnait et le prince pouvait retourner chez elle ce soir même ; or cela, pour lui, ce n'était pas seulement le principal, c'était tout !

— Que nous sommes encore enfants, Kolia ! et... et... que c'est bon d'être enfant ! s'écria-t-il enfin dans sa joyeuse ivresse.

— Elle est tout simplement amoureuse de vous, prince, rien de plus ! répondit avec autorité Kolia.

Le prince rougit, et, cette fois, ne prononça pas un mot. Kolia frappa dans ses mains en riant ; au bout d'un instant, le prince se mit à rire aussi, mais ensuite le temps lui parut fort long jusqu'au soir ; de cinq minutes en cinq minutes il regardait sa montre.

Cependant l'agitation d'Élisabeth Prokofievna ne faisait que s'accroître ; quoi que pussent lui dire son mari et ses filles, elle envoya chercher Aglaé, voulant lui poser une dernière question et obtenir d'elle une réponse nette, péremptoire, « pour en finir d'un coup avec tout cela et n'avoir plus jamais à y revenir ! » « Autrement, ajouta-t-elle, — je ne vivrai pas jusqu'au soir ! » Alors seulement la famille Épantchine s'aperçut des proportions absurdes que l'incident avait prises. Aglaé feignit l'étonnement, s'indigna, ricana, mais, sauf des railleries à l'adresse du prince et de tous ceux qui la questionnaient, — on ne put rien tirer d'elle. Élisabeth Prokofievna se mit au lit et ne quitta sa chambre qu'à l'heure du thé, au moment où le prince allait arriver. Elle attendit ce dernier en tremblant, et, lorsqu'il parut, elle faillit avoir une attaque de nerfs.

De son côté, le prince fit son entrée timidement, presque à tâtons ; avec un sourire étrange sur les lèvres, il examinait en plein visage toutes les personnes présentes et semblait leur demander pourquoi Aglaé n'était pas dans la chambre ; il avait tout de suite remarqué l'absence de la jeune fille et cette circonstance l'inquiétait. La société ne se composait, ce soir-là, que des membres de la famille. Le prince Chtch... était encore à Pétersbourg, où il avait à s'occuper de certaines affaires par suite du décès de Kapiton Alexiévitich (l'oncle d'Eugène Pavlovitch). « Que n'est-il ici ! il dirait quelque chose », pensait tristement Élisabeth Prokofievna. Ivan Fédorovitch paraissait extrêmement soucieux ; Alexandra et Adélaïde étaient sérieuses, on aurait dit qu'elles gardaient exprès le silence. La maîtresse de la maison ne savait de quoi parler. À la fin, elle fit de but en blanc une charge à fond contre les chemins de fer, et regarda le visiteur d'un air de défi.

Hélas ! l'absence d'Aglaé enlevait au prince tous ses moyens et il avait presque perdu la tête. D'une voix mal assurée il commença une phrase sur l'utilité des chemins de fer, mais Adélaïde s'étant soudain mise à rire, il se troubla de nouveau. Dans ce même instant, Aglaé entra calme et grave ; après avoir cérémonieusement rendu au visiteur le salut qu'elle avait reçu de lui, elle alla s'asseoir non sans solennité à la place la plus en vue près de la table ronde, puis elle fixa sur le prince un regard interrogateur. Chacun comprit qu'une explication décisive était imminente.

— Vous avez reçu mon hérisson ? demanda-t-elle d'un ton ferme et presque irrité.

Le prince se sentit défaillir.

— Oui, répondit-il en rougissant.

— Dites tout de suite ce que vous pensez de cela. C'est nécessaire pour la tranquillité de maman et de toute notre famille.

— Écoute un peu, Aglaé... fit brusquement le général pris d'inquiétude.

— Cela, cela passe toutes les bornes ! s'écria dans son saisissement Élisabeth Prokofievna.

— Que parlez-vous de bornes, maman ? Il ne s'agit pas de cela ! répliqua vivement la jeune fille. — J'ai envoyé aujourd'hui un hérisson au prince et je désire connaître sa pensée. Eh bien, prince ?

— C'est-à-dire, quelle pensée, Aglaé Ivanovna ?

— Sur le hérisson ?

— Permettez... je suppose, Aglaé Ivanovna, que vous voulez savoir comment j'ai reçu... le hérisson... ou, pour mieux dire, comment j'ai envisagé... cet envoi... d'un hérisson, c'est-à-dire... en ce cas, je pense qu'en un mot...

Il étouffait et ne put continuer.

— Eh bien, vous n'avez pas dit grand'chose, reprit Aglaé après avoir attendu cinq secondes. — Soit, je consens à laisser là le hérisson ; mais je suis bien aise de pouvoir en finir une bonne fois avec tous les malentendus au milieu desquels nous nous débattons. Permettez-moi d'apprendre enfin personnellement et de votre propre bouche si, oui ou non, vous me recherchez en mariage.

— Ah, Seigneur ! laissa échapper Élisabeth Prokofievna.

Le prince frissonna et recula d'un pas. Ivan Fédorovitch resta comme pétrifié ; Alexandra et Adélaïde froncèrent le sourcil.

— Ne mentez pas, prince, dites la vérité. On me fait subir à propos de vous des interrogatoires étranges ; les questions dont on me harcèle ont-elles quelque raison d'être ? Eh bien ?

— Je ne vous ai pas demandée en mariage, Aglaé Ivanovna, dit le prince en s'animant tout à coup, — mais... vous savez vous-même que je vous aime et que je crois en vous... même maintenant...

— Ma question était celle-ci : Demandez-vous ma main, oui ou non ?

— Je la demande, répondit-il plus mort que vif.

Ces mots causèrent une sensation profonde et générale.

— Ce n'est pas comme cela, chère amie, observa Ivan Fédorovitch fort agité, — c'est... c'est presque impossible, si c'est ainsi, Glacha... Excusez, prince, excusez, mon cher !...

Puis il appela sa femme à son secours :

— Élisabeth Prokofievna ! il faudrait... approfondir...

— Je refuse, je refuse ! vociféra-t-elle avec un geste de violente répugnance.

— Souffrez, maman, que je dise aussi mon mot ; dans cette affaire, me semble-t-il, je puis bien avoir voix au chapitre : l'instant présent est capital dans mon existence (telles furent les expressions mêmes d'Aglaré), et je tiens à m'édifier personnellement ; du reste, je suis bien aise que tout le monde soit témoin... Permettez-moi donc de vous adresser une question, prince : si vous « nourrissez de telles intentions », avec quoi comptez-vous assurer mon bonheur ?

— Je ne sais, en vérité, comment vous répondre, Aglaré Ivanovna ; ici... ici que répondre ? Et puis... est-ce nécessaire ?

— Vous êtes troublé, paraît-il, vous respirez difficilement ; reposez-vous un peu et reprenez vos esprits ; buvez un verre d'eau ; du reste, on va vous donner du thé.

— Je vous aime, Aglaré Ivanovna, je vous aime beaucoup ; je n'aime que vous, et... ne plaisantez pas, je vous prie, je vous aime beaucoup.

— Mais pourtant c'est une affaire grave, nous ne sommes pas des enfants, et il faut considérer la chose au point de vue positif... Veuillez me dire maintenant en quoi consiste votre fortune.

— Eh bien, eh bien, eh bien, Aglaé ! À quoi penses-tu ? Ce n'est pas ainsi, ce n'est pas ainsi... marmotta le général épouvanté.

— C'est une honte ! grommela Élisabeth Prokofievna assez haut pour être entendue.

— Elle est folle ! murmura Alexandra.

— Ma fortune... vous voulez dire, mon argent ? demanda le prince étonné.

— Précisément.

— J'ai... j'ai à présent cent trente-cinq mille roubles, balbutia-t-il, tandis que son visage se couvrait de rougeur.

Aglaé n'essaya pas de cacher le désappointement que lui causait cette réponse.

— Seulement ? reprit-elle à haute voix et sans rougir le moins du monde : — du reste, cela ne fait rien, surtout si l'on y va avec économie... Vous avez l'intention de servir ?

— Je voulais passer l'examen de précepteur...

— C'est une excellente idée ; sans doute, cela augmentera nos ressources. Vous avez en vue de devenir gentilhomme de la chambre ?

— Gentilhomme de la chambre ? Je n'y ai jamais pensé, mais...

C'en était trop : Adélaïde et Alexandra se tordirent. Depuis longtemps déjà, la première avait remarqué que le visage d'Aglaé se plissait comme quand on lutte contre une envie de rire comprimée à grand'peine. En voyant ses sœurs s'esclaffer, Aglaé vou-

lut prendre un air menaçant, mais son sérieux d'emprunt ne dura pas une seconde, elle-même n'y put tenir et s'abandonna soudain à une hilarité folle, presque hystérique ; à la fin elle se leva d'un bond et s'élança hors de la chambre.

— Je savais bien que ce n'était qu'une plaisanterie et rien de plus ! cria Adélaïde : — il n'y a eu là qu'un jeu depuis le commencement, depuis le hérisson.

— Non, voila, je ne permets pas cela, je ne le permets pas ! proféra avec colère Élisabeth Prokofievna, et elle se précipita aussitôt sur les pas d'Aglaé. Alexandra et Adélaïde s'empressèrent de la suivre. Il ne resta dans la chambre que le prince et le général.

— C'est... c'est... pouvais-tu t'imaginer quelque chose de pareil, Léon Nikolaïtch ? fit brusquement le père de famille qui, à coup sûr, ne se rendait pas bien compte lui-même de ce qu'il voulait dire, — non, sérieusement, sérieusement ?

— Je vois qu'Aglaé Ivanovna s'est moquée de moi, répondit tristement le prince.

— Attends un peu, mon ami ; je vais m'en aller, mais toi, attends une minute... parce que... toi, du moins, Léon Nikolaïtch, explique-moi comment tout cela est arrivé et ce que tout cela signifie, dans son ensemble, pour ainsi dire. Conviens-en toi-même, mon ami, je suis père ; mais tout père que je suis, je n'y comprends rien ; ainsi, toi, du moins, explique-moi...

— J'aime Aglaé Ivanovna ; elle le sait et... je crois qu'elle le sait depuis longtemps.

Le général haussa les épaules.

— C'est étrange, étrange... et tu l'aimes beaucoup ?

— Je l'aime beaucoup.

— C'est étrange, tout cela m'étonne. C'est-à-dire que la surprise est telle pour moi que... Vois-tu, cher, je ne parle pas de la fortune (pourtant je te croyais plus riche), mais... pour moi le bonheur de ma fille... enfin... es-tu capable, pour ainsi dire, de faire ce... bonheur ? Et... et... qu'est-ce que c'est que cela ? Une plaisanterie de sa part ou bien une chose sérieuse ? Je ne dis pas de ton côté, mais du sien ?

Derrière la porte retentit la voix d'Alexandra appelant son père.

— Attends, mon ami, attends ! Attends et réfléchis, j'arrive tout de suite... dit-il, et, avec une précipitation presque inquiète, il accourut à l'appel d'Alexandra.

Il trouva sa femme et sa fille pleurant dans les bras l'une de l'autre. C'étaient des larmes de bonheur, d'attendrissement et de réconciliation. Aglaé baisait les mains, les joues, les lèvres de sa mère ; toutes deux se tenaient étroitement enlacées.

— Eh bien, regarde-la, Ivan Fédorovitch, la voilà maintenant tout entière ! dit Élisabeth Prokofievna.

Aglaé releva sa tête jusqu'alors appuyée contre la poitrine de sa maman et, avec un bruyant éclat de rire, tourna vers le papa sa petite figure heureuse bien qu'encore humide de larmes ; puis elle courut auprès du général, le serra avec force dans ses bras et lui prodigua les baisers ; après quoi, la jeune fille revint cacher son visage dans le sein maternel, et se mit de nouveau à pleurer. Élisabeth Prokofievna ramena sur elle le bout de son châle.

— Eh bien, tu nous en fais de belles, cruelle fillette que tu es ! dit la mère, mais cette parole de reproche fut prononcée d'un ton joyeux, la générale semblait soulagée tout à coup d'un pesant fardeau.

— Cruelle ! oui, cruelle ! reconnut aussitôt Aglaé. — Je suis une vilaine, une enfant gâtée ! Dites-le à papa. Ah ! mais il est ici. Papa, vous êtes ici ? Écoutez ! ajouta-t-elle en riant à travers ses larmes.

Rayonnant de bonheur, Ivan Fédorovitch baisa la main de sa fille qui le laissa faire.

— Chère amie, mon idole ! s'écria-t-il ; — ainsi tu aimes ce... jeune homme ?

À ces mots, Aglaé releva brusquement la tête.

— Non, non, non ! Je ne puis souffrir... votre jeune homme, je ne puis le souffrir ! répliqua-t-elle avec une violence inattendue, — et si vous osez encore une fois, papa... je vous parle sérieusement ; vous entendez : je parle sérieusement !

Le fait est qu'elle n'avait pas l'air de plaisanter : son visage s'était empourpré et ses yeux étincelaient. Le papa eut peur, mais Élisabeth Prokofievna lui fit un signe derrière Aglaé et il comprit ce que voulait dire ce geste : « Ne la questionne pas. »

— S'il en est ainsi, mon ange, c'est comme tu veux, tu es libre ; il attend là tout seul, ne faudrait-il pas lui faire entendre délicatement qu'il doit s'en aller ?

À son tour le général cligna de l'œil à sa femme.

— Non, non, c'est inutile ; la « délicatesse » surtout est de trop ici ; retournez vous-mêmes près de lui, je viendrai ensuite, aussitôt après vous. Je veux demander pardon à ce... jeune homme, car je l'ai offensé.

— Tu l'as même offensé gravement, observa d'un ton sérieux Ivan Fédorovitch.

— Eh bien, par conséquent... non, il vaut mieux que vous restiez tous ici et que je me présente d'abord seule, mais sitôt que je serai entrée, vous arriverez ; cela vaut mieux ainsi.

Elle alla jusqu'à la porte, puis tout à coup revint sur ses pas :

— Je vais me mettre à rire ! Je crèverai de rire ! dit-elle tristement.

Mais au même instant elle tourna sur ses talons et courut retrouver le prince.

— Eh bien, qu'est-ce que c'est que cela ? Qu'en penses-tu ? se hâta de demander Ivan Fédorovitch.

— Je n'ose même pas le dire, répondit avec non moins d'empressement Élisabeth Prokofievna, — mais, à mon avis, c'est clair.

— Selon moi aussi, c'est clair. Clair comme le jour. Elle aime.

— Ce n'est pas assez dire, elle est éperdument éprise, ajouta Alexandra Ivanovna, — mais de qui ?

— Que Dieu la bénisse, puisque telle est sa destinée ! reprit Élisabeth Prokofievna, et elle fit pieusement le signe de la croix.

— C'est sa destinée, cela est évident, acquiesça le général, — et on n'échappe pas à sa destinée !

Là-dessus, tous se rendirent au salon où les attendait une nouvelle surprise.

Ce fut avec une sorte de timidité et non en éclatant de rire, comme elle l'avait craint, qu'Aglaé s'approcha du prince.

— Pardonnez à une enfant gâtée, à une fille bête et mauvaise, commença-t-elle en lui prenant la main, — et soyez sûr que tous nous vous estimons énormément. Si je me suis permis de tourner en ridicule votre belle... votre bonne ingénuité, ne considérez cela que comme une gaminerie d'enfant ; pardonnez-moi d'avoir insisté sur une sottise qui, sans doute, ne peut avoir la moindre conséquence... acheva-t-elle d'un ton particulièrement significatif.

Le père, la mère et les sœurs arrivèrent au salon à temps pour voir et entendre tout cela ; chacun fut frappé de la phrase : « une sottise qui ne peut avoir la moindre conséquence », on remarqua plus encore le sérieux d'Aglaé pendant qu'elle prononçait ces mots. Tous les membres de la famille se regardèrent les uns les autres, comme pour se demander l'explication de cette parole ; mais le prince était aux anges, il ne semblait pas avoir compris ce que la jeune fille venait de dire.

— Pourquoi parlez-vous ainsi ? balbutia-t-il. — Pourquoi... demandez-vous... pardon...

Il voulait dire que ce n'était pas la peine de lui demander pardon. Nous ne jurerions pas qu'il n'eût point remarqué, lui aussi, la phrase significative d'Aglaé, mais peut-être, en homme étrange

qu'il était, se réjouissait-il de ce qui aurait dû le désoler. Quoi qu'il en soit, une chose certaine, c'est qu'il se sentait au comble du bonheur par ce fait seul qu'il pouvait encore aller voir Aglaé, qu'on lui permettait de lui parler, de s'asseoir à côté d'elle, de se promener avec elle, et — qui sait ? — peut-être se serait-il contenté de cela toute sa vie ! (Selon toute apparence, cette passion si peu exigeante contribuait aussi à inquiéter secrètement Élisabeth Prokofievna ; elle avait deviné dans le prince un amoureux platonique : il y avait bien des choses que la générale appréhendait in petto, sans pouvoir formuler ses craintes.)

On se ferait difficilement une idée de l'animation et de l'entrain du prince pendant cette soirée. Sa gaieté était telle qu'en le regardant on devenait gai soi-même, — ainsi s'exprimèrent plus tard les sœurs d'Aglaé. Il se montra très-causeur, ce qui ne lui était plus jamais arrivé depuis le jour où, six mois auparavant, avait eu lieu sa première visite chez les Épantchine. Après son retour à Pétersbourg, Muichkine avait pris pour règle de garder le silence et, tout dernièrement, devant tout le monde, il s'était échappé à dire au prince Chtch... qu'il devait se taire, parce qu'il n'avait pas le droit de discréditer une idée en s'en faisant l'interprète. Cette fois il parla presque seul durant toute la soirée, il raconta beaucoup de choses, aux questions qu'on lui posa il répondit nettement, avec joie, et d'une façon détaillée. Du reste, ses paroles ne ressemblaient en rien à des propos galants ; toutes avaient trait à des sujets sérieux, parfois élevés. Le prince exposa quelques vues qui lui étaient propres, quelques observations faites par lui ; tout cela aurait même été ridicule, si ce n'avait pas été « si bien dit » ; telle fut, du moins, l'opinion émise après la soirée par tous les auditeurs. Le général aimait les conversations sérieuses, pourtant lui et sa femme trouvaient dans leur for inté-

rieur que c'était trop savant ; aussi, vers la fin, devinrent-ils moroses. Mais, avant de prendre congé, le visiteur raconta plusieurs anecdotes très-comiques, et cela en riant lui-même de si bon cœur que les autres rirent aussi, — moins de ses anecdotes que de sa gaieté. Quant à Aglaé, à peine prononça-t-elle un mot de toute la soirée ; en revanche elle prêtait une attention soutenue aux paroles de Léon Nikolaïévitch, ou, pour mieux dire, elle l'observait plus encore qu'elle ne l'écoutait.

— Elle le regarde tout le temps, elle ne le quitte pas des yeux, dit ensuite Élisabeth Prokofievna à son mari, — tant qu'il parle, elle reste suspendue à ses lèvres, elle recueille le moindre mot qui sort de sa bouche, et si on lui dit qu'elle l'aime, la voilà furieuse !

— Que faire ? La destinée ! répondit avec un haussement d'épaules Ivan Fédorovitch, et longtemps encore il répéta ce petit mot qu'il affectionnait. Ajoutons qu'en sa qualité d'homme positif, le général trouvait aussi beaucoup à redire au présent état des choses ; ce qui le contrariait surtout, c'était le vague de l'affaire, mais, pour le moment, il avait résolu de se taire et d'observer... Élisabeth Prokofievna.

À cette accalmie succédèrent bientôt de nouveaux orages. Dès le lendemain, Aglaé recommença à se quereller avec le prince, et il en fut de même tous les jours suivants. Durant des heures entières, le pauvre amoureux était en butte aux railleries de sa bien-aimée. Parfois, à la vérité, ils passaient une heure en tête-à-tête sous une charmille, dans le petit jardin attenant à la maison, mais on remarquait que, pendant ce temps-là, le prince faisait presque toujours quelque lecture à Aglaé.

— Savez-vous ? l'interrompit-elle un jour qu'il lui lisait le journal, — je me suis aperçue que vous êtes fort ignorant. Si l'on vous demande en quelle année a eu lieu tel événement, ce qu'a fait tel personnage, de quel livre est tirée telle pensée, vous restez bouche bée, ou peu s'en faut. C'est pitoyable.

— Je vous ai dit que je n'ai guère d'instruction, répondit le prince.

— S'il en est ainsi, qu'avez-vous donc ? Comment donc puis-je vous estimer, après cela ? Continuez ; mais non, c'est inutile, cessez de lire.

Et le soir de ce même jour se produisit un petit incident qui parut fort louche à tous les Épatchine. Le prince Chtch... revint de Pétersbourg. Aglaé fut très-aimable avec lui et s'informa longuement d'Eugène Pavlovitch. (Le prince Léon Nikolaïévitch n'était pas encore arrivé.) Tout à coup le prince Chtch... se permit de laisser entendre qu'il y aurait « prochainement du nouveau dans la famille », et fit allusion à une parole qu'Élisabeth Prokofievna avait prononcée par mégarde : « Il faudra peut-être retarder encore le mariage d'Adélaïde, pour que les deux noces soient célébrées en même temps. » Aglaé ne se connut plus en entendant émettre « toutes ces stupides suppositions » ; dans sa colère, elle en vint à dire entre autres choses qu'« elle n'avait pas encore l'intention de remplacer la maîtresse de personne ».

Ces mots frappèrent tout le monde, mais surtout le père et la mère. Dans une conférence secrète avec son mari, Élisabeth Prokofievna insista pour qu'on mît le prince en demeure de s'expliquer catégoriquement au sujet de Nastasia Philippovna.

Ivan Fédorovitch jura qu'il n'y avait là qu'une « boutade » provenant de la « pudeur » d'Aglaé, et que, si le prince Chtch... n'avait pas parlé mariage, elle n'aurait pas fait cette sortie, car elle-même savait très-bien que tout cela était une calomnie de méchantes gens, pas autre chose, et que Nastasia Philippovna allait épouser Rogojine ; qu'enfin le prince n'avait pas les relations qu'on lui prêtait, et que même, pour dire toute la vérité, il ne les avait jamais eues.

Cependant le prince continuait à goûter un bonheur exempt de toute inquiétude. Oh ! sans doute, il surprenait bien parfois dans les regards d'Aglaé un je ne sais quoi de sombre et d'impatient, mais il croyait plutôt à quelque autre chose et n'attachait aucune importance à cela. Une fois convaincu, il ne pouvait plus être ébranlé dans sa conviction. Peut-être avait-il tort d'être si tranquille ; ainsi, du moins, en jugeait Hippolyte, qui, un jour, le rencontra par hasard dans le parc et l'aborda.

— Eh bien, n'avais-je pas raison, dans le temps, de vous dire que vous étiez amoureux ? commença-t-il.

Le prince lui tendit la main et le complimenta sur sa « bonne mine ». Comme il arrive souvent aux poitrinaires, le malade semblait en effet très-gaillard.

Il avait accosté le prince dans l'intention de lui décocher quelque trait piquant à propos de son air heureux, mais, changeant aussitôt d'idée, il se mit à parler de lui, se répandit en récriminations diffuses et passablement décousues.

— Vous ne sauriez vous imaginer, acheva-t-il, — à quel point tous ces gens-là sont irascibles, mesquins, égoïstes, vaniteux, ordinaires ; le croirez-vous ? ils ne m'avaient pris chez eux qu'à

condition que je mourrais le plus tôt possible, et voilà qu'à présent ils ne se possèdent plus de colère parce que je ne meurs pas, et qu'au contraire je vais mieux. Comédie ! Je parie que vous ne me croyez pas ?

Le prince s'abstint de répondre.

— Je pense même parfois à me réinstaller chez vous, poursuivit négligemment Hippolyte. — Ainsi vous ne les croyez pas capables d'offrir l'hospitalité à un homme sous la condition expresse qu'il mourra, et cela dans le plus bref délai possible ?

— Je croyais qu'ils avaient d'autres vues en vous invitant à venir demeurer chez eux.

— Eh ! mais vous êtes loin d'être aussi simple qu'on se plaît à le dire ! À présent je n'ai pas le temps, sans cela je vous révélerais certaines choses concernant ce Ganetchka et ses espérances. Ils vous minent, prince, ils vous minent impitoyablement, et... même cela fait peine de vous voir si tranquille. Mais, hélas ! vous ne pouvez pas être autrement.

— Voilà ce dont vous me plaignez ! observa en riant le prince ; — eh bien, serais-je plus heureux, suivant vous, si j'étais plus inquiet ?

— Mieux vaut être malheureux, mais savoir, qu'être heureux et... dupe. Vous ne croyez pas du tout, paraît-il, à une rivalité... de ce côté-là ?

— Votre mot de rivalité est un peu cynique, Hippolyte ; je regrette de n'avoir pas le droit de vous répondre. Quant à Gabriel Ardalionovitch, convenez-en vous-même, peut-il rester calme après tout ce qu'il a perdu, si toutefois vous connaissez quelque

peu ses affaires ? Je crois que c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour le juger. Il peut encore s'amender, il a de longs jours devant lui, et la vie est une grande école... Mais du reste... du reste, ajouta le prince, qui se troubla tout à coup, — pour ce qui est des mines... je ne comprends même pas à quoi vous faites allusion ; mieux vaut parler d'autre chose, Hippolyte.

— Laissons cela pour le moment ; d'ailleurs, vous ne pouvez pas vous défaire de votre noblesse. Oui, prince, à l'inverse de saint Thomas, vous avez besoin de toucher avec le doigt pour cesser de croire, ha, ha ! Mais vous me méprisez fort à présent, n'est-ce pas ?

— Pourquoi ? Parce que vous avez souffert et souffrez plus que nous ?

— Non, mais parce que je suis indigne de ma souffrance.

— Qui a pu souffrir plus que les autres est, par conséquent, digne de cette souffrance. Quand j'ai lu votre confession à Aglaé Ivanovna, elle a voulu vous voir, mais...

— Elle remet cela à plus tard..... elle ne peut pas..... je comprends, je comprends..... interrompit Hippolyte qui semblait pressé de changer la conversation. — À propos, on dit que vous lui avez lu vous-même à haute voix tout ce galimatias ; cela a été écrit littéralement en état de délire. Et je ne comprends pas à quel point il faut être, — je ne dirai pas cruel (ce serait m'humilier moi-même), mais puérilement vain et rancunier pour me reprocher cette confession et s'en servir comme d'une arme contre moi ! Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas de vous que je parle...

— Mais je regrette que vous désavouiez ce manuscrit, Hippolyte, il est sincère ; sans doute, il s’y trouve pas mal de côtés ridicules (la physionomie du malade se refroigna sensiblement), mais les plus ridicules mêmes sont rachetés par la souffrance, car ces aveux ont été aussi pour vous une souffrance et... peut-être un grand acte de virilité. Vous avez certainement obéi à une inspiration noble dans son principe, quoi qu’on ait pu en penser ce soir-là. Plus j’y songe, plus j’en suis convaincu, je vous le jure. Je ne vous juge pas, je tenais seulement à vous dire mon opinion et je regrette de m’être tu alors...

Hippolyte rougit. Un instant il se demanda si le prince ne cherchait pas à l’enjôler par des compliments hypocrites, mais, en considérant avec attention le visage de son interlocuteur, il reconnut que celui-ci avait parlé en toute sincérité ; sa figure se rasséréna.

— Et voilà, pourtant, il faut mourir ! observa-t-il (« quand on est ce que je suis ! » avait-il envie d’ajouter). — Et imaginez-vous comme votre Ganetchka me tanne ; il s’est avisé de me faire remarquer, par manière d’objection, que peut-être parmi ceux qui ont entendu l’autre jour la lecture de mon manuscrit, trois ou quatre mourront avant moi ! Comment trouvez-vous cela ? Il pense que c’est pour moi une consolation, ha, ha ! D’abord, ils ne sont pas encore morts ; mais quand même ces gens me précéderaient, en effet, dans la tombe, à quoi cela m’avancera-t-il, je vous le demande ? Il me juge d’après lui ; du reste, il est allé plus loin encore, à présent il m’adresse de véritables injures, il dit qu’en pareil cas un homme comme il faut meurt silencieusement, et que, dans tout cela, il n’y a eu de ma part que de l’égoïsme ! Qu’en dites-vous ? Non, c’est chez lui qu’il y en a, de l’égoïsme !

Un égoïsme si raffiné ou, pour mieux dire, si grossier, qu'il s'ignore !... Avez-vous lu, prince, la mort d'un certain Stépan Gléboff, au dix-huitième siècle ? Je l'ai lue hier par hasard...

— Quel Stépan Gléboff ?

— Celui qui fut empalé sous le règne de Pierre.

— Ah ! mon Dieu, je sais ! Il resta quinze heures sur le pal et mourut avec un courage extraordinaire ; comment donc, j'ai lu cela... eh bien ?

— Dieu accorde de pareilles morts à certaines gens, mais pas à nous ! Vous croyez peut-être que je ne serais pas capable de mourir comme Gléboff ?

— Oh ! pas du tout, répondit avec embarras le prince, — je voulais seulement dire que vous... non pas que vous ne ressembleriez point à Gléboff, mais... que vous... que vous auriez plutôt été alors...

— Je devine : un Ostermann et non un Gléboff ; — c'est cela que vous voulez dire ?

— Quel Ostermann ? demanda le prince étonné.

— Je parle d'Ostermann le diplomate, d'Ostermann le contemporain de Pierre, murmura Hippolyte un peu déconcerté.

Il y eut un moment de silence ; tous deux éprouvaient une certaine gêne vis-à-vis l'un de l'autre.

— Oh ! n-n-non ! Je ne voulais pas dire cela, reprit Muichkine d'une voix traînante, — vous, me semble-t-il... vous n'auriez jamais été un Ostermann.

Hippolyte fronça le sourcil.

— Du reste, si j'avance cela ainsi, s'empessa d'ajouter le prince avec le désir visible de s'excuser, — c'est parce que les hommes d'alors (je vous jure que cela m'a toujours frappé) ne ressemblaient pas du tout à ceux d'aujourd'hui ; ce n'était pas la même race qu'à présent ; notre nature est tout autre que n'était la leur... Les gens de ce temps-là n'avaient, pour ainsi dire, qu'une seule idée ; à présent, on est plus nerveux, plus développé, plus sensitif, on a deux ou trois idées à la fois... l'homme moderne est plus large, — et, je vous l'assure, cela l'empêche d'être tout d'une pièce comme l'étaient ses ancêtres..... Je..... c'est uniquement à cela que se rapportait mon observation, je ne.....

— Je comprends ; vous m'avez naïvement laissé voir que vous n'étiez pas de mon avis, et maintenant vous voulez m'en consoler, ha, ha ! Vous êtes un véritable enfant, prince. Pourtant je remarque que vous me traitez tous comme..... comme une tasse de porcelaine..... Ça ne fait rien, ça ne fait rien, je ne me fâche pas. En tout cas, nous venons d'avoir une conversation fort drôle ; vous êtes parfois un véritable enfant, prince. Sachez-le, du reste, peut-être aimerais-je mieux être n'importe quoi qu'un Ostermann ; pour Ostermann ce n'aurait pas été la peine de ressusciter d'entre les morts..... Mais, du reste, je vois qu'il faut que je meure le plus tôt possible, autrement, moi-même je... Laissez-moi. Au revoir ! Allons, c'est bien. Or sus, dites-moi vous-même votre avis : quelle est, pour moi, la meilleure manière de mourir ? Je veux dire, la plus... vertueuse ? Allons, parlez !

— Passez devant nous et pardonnez-nous notre bonheur ! dit le prince à voix basse.

— Ha, ha, ha ! je m'en doutais ! J'étais sûr que vous diriez quelque chose de pareil ! Pourtant vous... pourtant vous... Allons, allons ! des gens éloquents ! Au revoir, au revoir !

IV • Chapitre 6

Barbara Ardalionovna avait dit vrai en parlant à son frère de la soirée projetée par les Épantchine et à laquelle devait assister la princesse Biélokonsky. La chose avait été décidée précipitamment et même avec une certaine agitation parfaitement inutile, sans doute parce que « dans cette maison rien ne pouvait se faire comme ailleurs ». Tout s'expliquait par l'impatience d'Élisabeth Prokofievna, qui « avait hâte d'être fixée », et par l'ardente sollicitude des parents pour le bonheur de leur fille chérie. D'ailleurs, la princesse Biélokonsky allait bientôt partir, et, comme on espérait qu'elle s'intéresserait au prince, on tenait beaucoup à ce qu'il fit son entrée dans le monde sous les auspices de cette dame dont le patronage constituait la meilleure des recommandations pour un jeune homme. En supposant qu'un tel mariage ait quelque chose d'étrange, se disaient les époux Épantchine, le « monde » acceptera beaucoup plus facilement le futur d'Aglaé s'il lui est présenté par la toute-puissante « vieille ». En tout cas, tôt ou tard il fallait « montrer » le prince, autrement dit, l'introduire dans la société, dont il n'avait encore aucune idée. Au surplus, il ne s'agissait, dans l'espèce, que d'une soirée intime où on réunirait quelques amis de la maison, en fort petit nombre. Outre la princesse Biélokonsky, on attendait une autre dame, la femme d'un haut dignitaire. En fait de jeunes gens, on ne comptait guère que sur Eugène Pavlovitch qui devait accompagner la princesse.

Le prince fut prévenu trois jours à l'avance qu'on aurait la visite de cette dame ; on ne lui parla de la soirée que la veille du jour où elle devait avoir lieu. Naturellement, il remarqua l'air soucieux des membres de la famille, et certains bouts de phrase lui firent comprendre qu'on n'était rien moins que rassuré sur l'effet qu'il pouvait produire. Mais les Épantchine le croyaient trop simple pour deviner les craintes qu'ils nourrissaient à son sujet ; aussi, en le regardant, tous se sentaient-ils inquiets. Le fait est qu'il n'attachait presque aucune importance à la soirée en question ; ses préoccupations étaient tout autres : d'heure en heure Aglaé devenait plus capricieuse et plus sombre, — cela le tuait. Quand il sut qu'on attendait aussi Eugène Pavlovitch, il manifesta une vive satisfaction, et dit que depuis longtemps il désirait le voir. Ces paroles ne plurent à personne ; Aglaé irritée sortit de la chambre ; ce fut seulement à onze heures passées, lorsque le prince se retira, que la jeune fille, en le reconduisant, profita de l'occasion pour lui dire quelques mots en tête-à-tête.

— Je désirerais que demain vous ne veniez pas chez nous de toute la journée et que le soir vous arriviez lorsque déjà seront réunis ces..... visiteurs. Vous savez qu'il y aura du monde.

Son ton était impatient et dur ; c'était la première fois qu'elle parlait de cette « soirée ». À elle aussi la pensée qu'il y aurait du monde était presque insupportable, chacun s'en apercevait. Peut-être aurait-elle volontiers fait une scène à ses parents à cause de cela, mais par fierté et par pudeur elle se taisait. Le prince comprit immédiatement qu'Aglaé aussi avait peur pour lui, et ne voulait pas l'avouer ; lui-même s'effraya tout à coup.

— Oui, je suis invité, répondit-il.

La jeune fille ne poursuivait l'entretien qu'avec un embarras visible.

— Peut-on causer sérieusement avec vous, une fois dans votre vie ? demanda-t-elle, prise d'une colère subite dont elle n'aurait pas su dire la cause, mais qu'il lui était impossible de maîtriser.

— Oui, et je vous écoute ; je suis enchanté, balbutia le prince.

Après un moment de silence, Aglaé reprit d'un air de profond dégoût :

— Je n'ai pas voulu discuter là-dessus avec eux, dans certains cas il n'y a pas moyen de leur faire entendre raison. J'ai toujours eu horreur des principes qui règlent parfois la conduite de maman. Inutile de parler de papa, il n'y a rien à lui demander. Maman, certes, est une femme noble ; avisez-vous de lui proposer quelque chose de bas, et vous verrez. Eh bien, pourtant elle s'incline devant cette..... drogue ! Je ne parle pas de la princesse Biélokonsky : c'est une vilaine vieille, un vilain caractère, mais elle est intelligente et elle sait les tenir tous dans ses mains, — elle a au moins cela de bon. O bassesse ! Et c'est ridicule : nous avons toujours été des gens de la classe moyenne, tout ce qu'il y a de plus classe moyenne, pourquoi donc vouloir frayer avec le grand monde ? Mes sœurs donnent là dedans ; c'est le prince Chtch... qui a troublé toutes les têtes. Pourquoi êtes-vous bien aise de savoir qu'Eugène Pavlitch viendra ?

— Écoutez, Aglaé, dit le prince, — il me semble que vous avez grand'peur pour moi, vous craignez que demain je ne fasse une gaffe... dans cette société ?

— J'ai peur pour vous ? répliqua Aglaé toute rouge : — pour-quoi voulez-vous que j'aie peur pour vous ? Quand même vous... quand même vous vous couvririez de honte, qu'est-ce que cela peut me faire ? Et comment pouvez-vous employer de pareils termes ? Que signifie cela, « faire une gaffe » ? c'est une expression du plus mauvais goût.

— Cela... cela se dit.

— Eh bien, oui, cela se dit dans le style trivial ! Il paraît que, demain, vous avez l'intention de parler tout le temps ainsi. Je vous conseille de piocher encore un peu votre dictionnaire d'argot, quand vous serez rentré chez vous : vous obtiendrez un joli succès ! C'est dommage que vous sachiez, je crois, entrer comme il faut ; où avez-vous appris cela ? Saurez-vous prendre et boire convenablement une tasse de thé, quand tous les yeux seront fixés sur vous pour voir comment vous ferez ?

— Je crois que je saurai.

— Tant pis, car votre maladresse m'aurait amusée. Cassez, du moins, le vase du salon ! Il a de la valeur : cassez-le, je vous prie ; c'est un cadeau qu'on nous a fait ; maman perdra la tête et fondra en larmes devant tout le monde, tant elle y tient. Faites un de ces gestes dont vous êtes coutumier, donnez un bon coup de poing et brisez ce vase. Asseyez-vous exprès à côté.

— Au contraire, je tâcherai de m'asseoir le plus loin possible de cet objet. Je vous remercie de m'avoir prévenu.

— Ainsi, d'avance vous avez peur de gesticuler. Je parie que vous allez traiter quelque « thème », quelque sujet sérieux, scientifique, transcendant ? Comme ce sera... convenable !

— Ce serait fort bête, je pense... à moins que ce ne soit amené.

— Écoutez, une fois pour toutes, reprit impatiemment Aglaé, — si vous vous mettez à pérorer sur quelque chose comme la peine de mort, la situation économique de la Russie, ou cette idée que « la beauté sauvera le monde », eh bien, sans doute cela m'amusera et je rirai beaucoup, mais... je vous en avertis d'avance, après cela ne reparaissez plus jamais devant mes yeux ! Écoutez : je parle sérieusement ! Cette fois je parle sérieusement !

Effectivement, elle était très-sérieuse en proférant cette menace ; il y avait même dans sa voix et dans son regard quelque chose d'inaccoutumé que le prince n'avait jamais remarqué auparavant, et qui, certes, ne ressemblait pas à une plaisanterie.

— Eh bien, vous vous y êtes prise de telle façon qu'à présent, pour sûr, je « pérorerai » et que même... peut-être je casserai le vase. Tantôt je n'avais peur de rien, et maintenant j'ai peur de tout. Je ferai certainement une gaffe.

— Alors, taisez-vous. Asseyez-vous et restez muet.

— Je ne le pourrai pas ; je suis sûr que la peur me fera parler, et qu'elle me fera aussi casser le vase. Je tomberai peut-être sur le parquet, ou il se produira quelque chose de ce genre, car cela m'est déjà arrivé ; j'en rêverai toute cette nuit ; pourquoi avez-vous parlé ?

Aglaé le regarda d'un air sombre.

— Savez-vous une chose ? Le mieux pour moi est de ne pas venir du tout ! Je me ferai porter malade au rapport, et ce sera une affaire finie ! décida-t-il enfin.

Aglaré frappa du pied et même pâlit de colère

— Seigneur ! Mais où a-t-on jamais vu cela ? Il ne viendra pas, quand c'est exprès pour lui qu'on donne cette soirée et... Oh, Dieu ! voilà l'agrément d'avoir affaire à un homme aussi... absurde que vous !

— Allons, je viendrai, je viendrai ! s'empessa de répondre le prince, — et je vous donne ma parole d'honneur que je passerai toute la soirée sans dire un mot. C'est ainsi que je ferai.

— Vous aurez raison. Vous avez dit tout à l'heure : « Je me ferai porter malade au rapport » ; où allez-vous donc pêcher de pareilles expressions ? Quel plaisir trouvez-vous à me parler dans ce style-là ? C'est pour me vexer, n'est-ce pas ?

— Pardon ; c'est un mot d'écolier ; je ne le dirai plus. Je comprends très-bien que vous... craigniez pour moi... (mais ne vous fâchez pas !) et j'en suis enchanté. Vous ne sauriez croire combien maintenant j'ai peur et — combien je suis heureux de vos paroles. Mais toute cette crainte, je vous le jure, ne signifie rien, c'est une misère. Je vous l'assure, Aglaré ! Au contraire, le bonheur restera. J'adore vous voir si enfant, si bonne, si brave enfant ! Ah ! quelle excellente personne vous pouvez être, Aglaré !

La jeune fille avait déjà envie de se fâcher, mais soudain un sentiment inattendu pour elle-même s'empara instantanément de toute son âme.

— Et vous ne me reprocherez pas un jour... plus tard... la grossièreté de mes paroles présentes ? demanda-t-elle tout à coup.

— Allons donc, qu'est-ce que vous dites ? Et pourquoi rougissez-vous encore ? Voilà que votre regard redevient sombre

comme il l'est trop souvent depuis quelques jours ; vous n'aviez jamais ce regard-là autrefois, Aglaé. Je sais d'où cela...

— Taisez-vous, taisez-vous !

— Non, il vaut mieux parler. Depuis longtemps je voulais m'expliquer avec vous ; je vous ai déjà dit ce qui en était, mais... c'est à recommencer, car vous ne m'avez pas cru. Entre nous il y a une créature...

À ces mots, Aglaé saisit avec force le bras de son interlocuteur et regardant celui-ci d'un air presque épouvanté :

— Taisez-vous, taisez-vous, taisez-vous, taisez-vous ! interrompit-elle brusquement.

En ce moment, on l'appela. Elle parut heureuse d'avoir un prétexte pour quitter le prince et s'enfuit précipitamment.

Muichkine eut la fièvre toute la nuit. Chose singulière, c'était son état habituel depuis plusieurs nuits consécutives. Cette fois, dans un demi-délire, une idée lui vint : si demain, devant tout le monde, il allait avoir un accès ? M'en avait-il pas déjà eu autrement qu'en songe ? Cette pensée le glaça ; toute la nuit il rêva qu'il était dans une société étonnante, inouïe, au milieu de gens étranges. Le point principal, c'était qu'il « pérorait » ; il savait qu'il ne devait pas parler et il parlait tout le temps ; il s'efforçait de persuader quelque chose aux visiteurs ; parmi ceux-ci se trouvaient Eugène Pavlovitch et Hippolyte, qui paraissaient très-bons amis.

Il s'éveilla à huit heures passées, avec un mal de tête ; le désordre régnait dans ses idées, ses sensations étaient étranges. Il avait un extrême désir de voir Rogojine, de le voir et de causer

longuement avec lui, — de quoi, au juste, l'aurait-il entretenu ? lui-même l'ignorait ; ensuite il prit la résolution de se rendre chez Hippolyte. Il y avait dans son cœur un tel trouble que les incidents de cette matinée, tout en produisant sur lui une impression extraordinairement forte, ne purent cependant l'absorber tout entier. Un de ces incidents fut la visite de Lébédoff.

L'employé se présenta d'assez grand matin, un peu après neuf heures ; il était dans un état d'ivresse presque complet. Quoique depuis quelque temps le prince ne fit guère attention à ce qui se passait autour de lui, il n'avait pu s'empêcher de remarquer, tant la chose sautait aux yeux, que, depuis trois jours, c'est-à-dire depuis que le général Ivolguine avait quitté la maison de Lébédoff, ce dernier se conduisait fort mal. Il négligeait maintenant tout soin de sa personne ; ses vêtements étaient couverts de taches, sa cravate mise de travers, le collet de sa redingote déchiré. Au logis, il faisait un tapage qu'on entendait de chez le prince, bien qu'une petite cour séparât les deux habitations ; une fois, Viéra était venue tout en larmes raconter de pénibles détails d'intérieur. Lorsqu'il se trouva en présence de son locataire, Lébédoff se mit à parler d'une façon fort étrange, en se frappant la poitrine ; ce qu'il disait ressemblait à une confession...

— J'ai reçu... j'ai reçu la récompense de ma perfidie et de ma bassesse... J'ai reçu un soufflet ! acheva-t-il enfin d'un ton tragique.

— Un soufflet ? De qui ?... Et si matin que cela ?

— Si matin ? répéta Lébédoff avec un sourire sarcastique ; — le temps ici ne signifie rien... même pour une punition physique...

mais c'est un soufflet moral... moral que j'ai reçu, et non physique !

Tout à coup il s'assit sans cérémonie et commença un récit fort incohérent. Le prince fronça le sourcil et voulut s'en aller, mais soudain quelques mots le frappèrent. Il resta pétrifié d'étonnement... Monsieur Lébédèff racontait d'étranges choses.

D'abord, semblait-il, il était question d'une lettre ; le nom d'Aglaé Ivanovna était prononcé. Puis, à brûle-pourpoint Lébédèff adressa d'amers reproches au prince lui-même ; il paraissait ressortir de ses paroles qu'il avait été offensé par le prince. Au commencement, disait-il, le prince l'avait honoré de sa confiance dans des affaires concernant un certain « personnage » (Nastasia Philippovna), mais ensuite il avait rompu avec lui et l'avait honteusement chassé de sa présence ; le prince avait même poussé l'oubli des procédés jusqu'à refuser grossièrement de répondre à une « innocente question au sujet de prochains changements dans la maison ». Lébédèff avoua avec des larmes d'homme ivre « qu'il n'avait pas pu supporter cela, d'autant plus qu'il savait bien des choses... bien des choses... et par Rogojine, et par Nastasia Philippovna, et par l'amie de Nastasia Philippovna, et par Barbara Ardalionovna... elle-même... et par... et même par Aglaé Ivanovna, pouvez-vous vous imaginer cela, par l'entremise de Viéra, par le moyen de ma fille bien-aimée ? Viéra, ma fille unique... oui... du reste, je me trompe, pas unique, car j'en ai trois. Et qui a informé par lettres Élisabeth Prokofievna, dans le plus profond secret même ? Hé, hé ! Qui lui a écrit pour la mettre au courant de toutes les relations et... de tous les mouvements de Nastasia Philippovna ? Hé, hé ! Qui est cet anonyme, permettez-moi de vous le demander ? »

— Est-il possible que ce soit vous ? s'écria le prince.

— Précisément, répondit avec dignité l'ivrogne, — aujourd'hui même, à huit heures et demie, il y a une demi-heure, non, trois quarts d'heure, j'ai fait savoir à cette noble mère que j'avais à lui communiquer une aventure... significative. J'ai envoyé ma fille avec un mot ; Viéra est montée par l'escalier de service, elle a été reçue.

— Vous avez vu tout à l'heure Élisabeth Prokofievna ? demanda le prince qui en croyait à peine ses oreilles.

— Je l'ai vue tout à l'heure et j'ai reçu un soufflet... moral. Elle m'a rendu la lettre, elle me l'a même jetée au visage, sans l'avoir décachetée... pour ce qui est de moi, elle m'a poussé dehors par les épaules... au figuré seulement, pas au propre... du reste, je pourrais dire aussi au propre, il s'en est fallu de peu !

— Quelle lettre vous a-t-elle jetée au visage sans l'avoir décachetée ?

— Mais est-ce que... hé, hé, hé ! Mais ne vous l'ai-je pas déjà dit ? Je croyais vous l'avoir dit... J'ai reçu une petite lettre avec prière de la faire parvenir...

— De qui ? À qui ?

Mais Lébédèff entra alors dans des « explications » telles qu'il était fort difficile d'y découvrir un sens quelconque. Cependant le prince crut comprendre que la lettre avait été apportée de grand matin par une servante à Viéra Lébédèff pour être remise à son adresse... « comme précédemment... comme précédemment, à un certain personnage et de la part de cette même personne... (car à l'une je donne le nom de personne, et à l'autre seulement

celui de personnage, pour marquer la différence qui existe entre une innocente demoiselle, fille d'un général et... une dame aux camélias), c'est ainsi, la lettre a été écrite par une « personne » dont le nom commence par un A... »

— Comment est-ce possible ? À Nastasia Philippovna ? Quelle absurdité ! s'écria le prince.

— Il y en a eu, il y en a eu d'envoyées, pas à elle, mais à Rogojine, ce qui est tout un... une fois même il a été remis à monsieur Téréntieff, pour la faire parvenir à son adresse, une lettre venant de la personne dont le nom commence par un A, reprit Lébédéff avec un sourire et un clignement d'yeux.

Comme les interruptions n'avaient d'autre effet que de dérouter l'employé et de lui faire oublier ce qu'il venait de dire, le prince se tut pour le laisser parler. Toutefois un point restait fort obscur : était-ce lui ou Viéra qui servait d'intermédiaire à cette correspondance ? Si lui-même assurait qu'écrire à Rogojine ou à Nastasia Philippovna, c'était tout un, il était à croire que ces lettres, en supposant qu'elles existassent, ne passaient point par ses mains. Mais par quel hasard celle-ci se trouvait-elle maintenant en sa possession ? voilà ce que le prince ne pouvait comprendre ; selon toute apparence, Lébédéff l'avait volée d'une façon quelconque à sa fille... il s'en était emparé clandestinement, et il avait eu ses motifs pour la porter à Élisabeth Prokofievna. Telle fut la conclusion à laquelle arriva enfin Muichkine.

— Vous êtes fou ! cria-t-il, en proie à un trouble extraordinaire.

— Pas du tout, très-estimé prince, répondit non sans irritation Lébédéff, — à la vérité, je voulais d'abord vous remettre cette

lettre, la déposer entre vos mains, pour vous rendre service... mais j'ai jugé qu'il valait mieux rendre service là, et tout faire connaître à une noble mère... car une fois déjà auparavant je l'avais avisée par lettre, sous le voile de l'anonyme ; et quand je lui ai écrit tantôt pour la prier de me recevoir, à huit heures vingt, j'ai signé également : « votre correspondant secret » ; on m'a introduit sur-le-champ, je dirai même avec un empressement marqué, par l'entrée de derrière... auprès de la noble mère.

— Eh bien ?

— La suite vous est connue ; elle m'a, pour ainsi dire, battu ; du moins, il s'en est fallu de fort peu. Et elle m'a jeté la lettre au visage. À la vérité, elle aurait bien voulu la garder, — je l'ai vu, je l'ai remarqué, — mais elle n'a pas suivi son premier mouvement et elle me l'a jetée avec mépris : « Puisqu'on l'a confiée aux soins d'un homme tel que toi, eh bien, remets-la... » Elle s'est même sentie offensée. Il fallait qu'elle fût bien en colère pour n'avoir pas craint de s'abaisser en me parlant. Elle est d'un caractère emporté !

— Où donc est maintenant la lettre ?

— Mais je l'ai toujours, la voici.

Et il passa au prince le billet d'Aglaé à Gabriel Ardalionovitch que ce dernier, deux heures plus tard, montrait triomphalement à sa sœur.

— Vous ne pouvez pas garder cette lettre.

— Elle est à vous, à vous ! Je la remets entre vos mains, reprit avec feu Lébédoff, — maintenant je suis de nouveau tout à vous, je vous appartiens depuis la tête jusqu'au cœur, après une infidé-

lité passagère je rentre à votre service ! Faites tomber la tête, épargnez la barbe, comme disait Thomas Morus... en Angleterre et dans la Grande-Bretagne. Mea culpa, mea culpa, comme dit le pape de Rome...

— Cette lettre doit être envoyée tout de suite, je la ferai parvenir à sa destination.

— Mais ne vaut-il pas mieux, ne vaut-il pas mieux, prince très-bien élevé, ne vaut-il pas mieux... en voilà une !

Les traits de Lébédèff prirent une expression étrangement douceuse ; il commença à se démener sur place comme si on l'avait tout d'un coup piqué avec une aiguille, en même temps il clignait malicieusement les yeux et se livrait à une démonstration par gestes.

— Quoi ? demanda le prince d'une voix menaçante.

— Il faudrait l'ouvrir auparavant ! murmura l'employé d'un ton patelin, confidentiel en quelque sorte.

Le prince se dressa brusquement sur ses pieds, sa fureur était telle que dans le premier moment Lébédèff ne pensa qu'à s'enfuir, mais, arrivé à la porte, il s'arrêta et attendit pour voir si la clémence n'allait pas succéder à cette explosion de colère.

— Eh, Lébédèff ! Peut-on, est-il possible d'en venir au degré de bassesse où vous êtes arrivé ? fit le prince avec amertume.

La physionomie de Lébédèff se rasséréna ; il s'approcha aussitôt, les larmes aux yeux.

— Je suis bas ! je suis bas ! dit-il en se frappant la poitrine.

— Mais ce sont des turpitudes !

— Justement, des turpitudes. C'est le mot propre !

— Et d'où vient cette habitude que vous avez d'agir si... étrangement ? Voyons, vous êtes... tout simplement un espion ! Pourquoi avez-vous écrit une lettre anonyme et inquiété... une femme si noble et si bonne ? Pourquoi enfin Aglaé Ivanovna n'aurait-elle pas le droit d'écrire à qui bon lui semble ? Vous êtes allé là aujourd'hui en accusateur, n'est-ce pas ? Qu'espériez-vous gagner à cela ? Qu'est-ce qui vous a poussé à cette dénonciation ?

— C'est seulement par une agréable curiosité et... pour rendre service à une âme noble, oui ! balbutia Lébédèff : — mais maintenant je suis tout à vous, de nouveau je vous appartiens tout entier ! Quand même vous me pendriez !

— Vous étiez comme maintenant lorsque vous vous êtes présenté chez Élisabeth Prokofievna ? questionna le prince d'un air de dégoût.

— Non... j'étais plus frais... et même plus convenable... c'est après l'affront que je me suis mis dans... cet état.

— Allons, c'est bien, laissez-moi.

Mais il dut renouveler cet ordre à plusieurs reprises avant que le visiteur se décidât à y obtempérer. Après avoir ouvert la porte, Lébédèff revint jusqu'au milieu de la chambre en marchant sur la pointe des pieds ; puis il fit de nouveau appel à une mimique expressive pour montrer comment on ouvre une lettre ; quant à conseiller la chose de vive voix, il n'osa plus s'y risquer ; à la fin il sortit avec un sourire doux et affable.

De tout cet entretien qui avait été très-pénible au prince ressortait un fait capital : Aglaé était fort inquiète, fort irrésolue, quelque chose la tourmentait au plus haut point (« c'est la jalousie », se disait le prince). Il était clair aussi que des gens malintentionnés l'avaient alarmée, et l'on pouvait s'étonner qu'elle leur eût prêté une oreille si crédule. Sans doute, dans cette petite tête inexpérimentée, mais chaude et fière, avaient mûri certains plans peut-être funestes et... ne ressemblant à rien. Le prince était épouvanté et, dans son émoi, ne savait à quoi se résoudre. Il fallait nécessairement prendre un parti, il le sentait. Il considéra encore une fois l'adresse du pli cacheté : oh, là n'était pas la cause de ses hésitations et de ses craintes, car il croyait ; autre chose l'inquiétait dans cette lettre : il n'avait pas confiance en Gabriel Ardalionovitch. Et pourtant il résolut de lui remettre cette lettre lui-même, personnellement ; il sortit de chez lui dans cette intention, mais en chemin il changea d'idée. Comme par un fait exprès, au moment où le prince allait arriver à la maison de Ptitzine, le hasard voulut qu'il rencontrât Kolia ; il le pria de remettre la lettre à son frère, comme si elle lui avait été confiée par Aglaé Ivanovna en personne. Kolia ne demanda aucun éclaircissement et fit la commission, en sorte que Gania ne se douta point que la lettre avait passé par tant de mains avant d'arriver dans les siennes. De retour chez lui, le prince appela Viéra Loukianovna, et lui raconta ce qu'il crut nécessaire pour la consoler, car jusqu'alors elle n'avait fait que chercher le billet d'Aglaé en versant d'abondantes larmes. La jeune fille fut saisie quand elle apprit que cette lettre lui avait été dérobée par son père. (Muichkine sut d'elle par la suite que plus d'une fois elle avait secrètement servi d'intermédiaire à Rogojine et à Aglaé Ivanovna ; Viéra n'imagi-

nait même pas que cette manière d'agir pût être le moins du monde préjudiciable aux intérêts du prince)...

Deux heures plus tard arriva un exprès que Kolia envoyait à son ami pour l'informer de la maladie de son père. Le prince avait l'esprit si bouleversé que, sur le moment, il comprit à peine de quoi il s'agissait. Toutefois, en l'arrachant à ses préoccupations, cet événement lui remonta le moral. Il passa presque toute la journée chez Nina Alexandrovna (où, naturellement, on avait transporté le malade). Sa présence ne fut pas d'un grand secours, mais il y a des gens qu'on aime à voir près de soi dans certains moments pénibles. Kolia était consterné et pleurait comme s'il avait eu une attaque de nerfs, ce qui ne l'empêchait pas d'être constamment sur ses jambes : il alla chercher trois médecins, courut chez le pharmacien, chez le barbier. On rappela le général à la vie, mais il ne reprit pas connaissance ; au dire des médecins, son état était très-grave. Varia et Nina Alexandrovna ne quittaient pas le chevet du malade ; Gania était troublé et agité, mais il ne voulait pas monter auprès de son père, et même il avait peur de le voir. Le jeune homme se tordait les mains ; dans un entretien incohérent qu'il eut avec le prince, il lui arriva de dire : « Un pareil malheur ! Et c'est comme un fait exprès que cela soit survenu dans un tel moment ! » Muichkine crut deviner à quoi ces derniers mots faisaient allusion. Hippolyte avait déjà quitté la maison de Ptitzine lorsque le prince s'y rendit. Vers le soir accourut Lébédéff qui venait de se lever : après l'« explication » du matin, il s'était couché et n'avait fait qu'un somme jusqu'à ce moment, aussi était-il maintenant à peu près dégrisé. Il pleurait à chaudes larmes comme si le malade avait été son propre frère, il s'accusait à haute voix, sans, du reste, rien préciser, et répétait continuellement à Nina Alexandrovna que « c'était lui, lui-même

la cause, et personne que lui... il avait fait cela seulement par une agréable curiosité... le défunt (Lébédeff s'obstinait, nous ne savons pourquoi, à enterrer prématurément le général), le défunt était un homme d'un vrai génie ! » Il insistait avec un sérieux particulier sur le génie d'Ardalion Alexandrovitch, comme si, dans le cas présent, cela pouvait être d'une utilité extraordinaire. Voyant les larmes sincères de l'employé, Nina Alexandrovna finit par lui dire avec une douceur exempte de toute amertume : « Allons, que Dieu vous assiste ! Allons, ne pleurez pas, allons, que Dieu vous pardonne ! » Ces paroles et le ton dont elles furent prononcées firent un tel effet sur Lébédeff que, de toute la soirée, il ne voulut pas quitter Nina Alexandrovna (durant tous les jours suivants, jusqu'à la mort du général, il resta, presque du matin au soir, en permanence chez Ptitzine). Pendant la journée, Élisabeth Prokofievna envoya deux fois demander des nouvelles d'Ardalion Alexandrovitch. Le soir, à neuf heures, quand le prince entra dans le salon des Épantchine, déjà rempli de visiteurs, la maîtresse de la maison s'empessa de le questionner sur l'état du malade, elle l'interrogea longuement et avec intérêt. La princesse Biélokonsky ayant témoigné le désir de savoir qui étaient « ce malade et cette Nina Alexandrovna » dont on parlait, la générale répondit à cette question d'un ton plein de gravité, ce qui plut beaucoup au prince. À ce que dirent plus tard les sœurs d'Aglaé, lui-même, en s'entretenant avec Élisabeth Prokofievna, parla « à merveille, modestement, mais avec dignité, sans bruit, sans phrases inutiles, sans gestes ; il se présenta très-bien ; sa mise ne laissait rien à désirer », et non-seulement il ne fit point de « chute sur le parquet ciré », comme il l'avait craint la veille, mais l'impression qu'il produisit sur tout le monde fut visiblement à son avantage.

De son côté, après s'être assis et avoir promené ses yeux autour de lui, il s'aperçut immédiatement que toute cette réunion n'avait rien de commun ni avec les fantômes dont Aglaé lui avait fait peur la veille, ni avec ses cauchemars de la nuit précédente. Pour la première fois de sa vie, il voyait un petit coin de ce qu'on appelle de ce nom terrible : « le monde ». Depuis longtemps, par suite de certaines considérations, il éprouvait un vif désir de pénétrer dans ce cercle enchanté, aussi était-il très-curieux de savoir quelle impression il en recevrait tout d'abord. Cette première impression fut délicieuse. Il sembla tout de suite au prince que tous ces gens étaient nés pour être ensemble, que les Épantchine ne donnaient pas une « soirée » dans le sens mondain du mot, mais avaient seulement réuni chez eux leurs intimes ; lui-même se faisait en ce moment l'effet d'un homme qui se retrouve, après une courte séparation, avec des personnes dont il est depuis longtemps l'ami dévoué et dont il partage toutes les idées. Il était subjugué par le charme des belles manières, de la franchise et de la simplicité apparentes. Il ne pouvait pas lui venir à l'esprit que cette bonhomie, cette noblesse, cet humour, cette haute dignité personnelle n'étaient peut-être qu'un vernis purement postiche. Nonobstant leur extérieur imposant, la majorité des visiteurs se composait de gens assez vides qui, du reste, dans leur présomption, ne savaient pas eux-mêmes combien étaient superficielles la plupart de leurs qualités. Au surplus, ce n'était pas leur faute, car ce vernis trompeur, ils l'avaient acquis sans s'en douter, par héritage. La séduction de ce milieu nouveau agissait trop puissamment sur le prince pour qu'il soupçonnât rien de semblable. Il voyait, par exemple, que ce vieillard, ce haut fonctionnaire qui, par l'âge, aurait pu être son grand-père, s'interrompait au milieu d'une conversation pour l'écouter, lui si jeune, si dépourvu d'ex-

périence, et non-seulement l'écoutait, mais paraissait faire cas de son opinion, tant il se montrait avec lui affable et bienveillant ; pourtant, ils ne se connaissaient pas, ils se voyaient pour la première fois. Peut-être cette politesse raffinée produisait-elle un grand effet sur la nature impressionnable du prince ; peut-être était-il venu à cette soirée dans un état d'esprit qui le prédisposait à l'optimisme.

Cependant tous ces invités, bien qu' « amis de la maison » et amis les uns des autres, étaient loin de l'être autant que le prince se le figurait, sitôt qu'il avait été présenté à l'un d'eux. Il y avait là des gens qui, pour rien au monde, n'auraient consenti à regarder les Épantchine comme leurs égaux. Il y en avait qui se détestaient cordialement ; la vieille Biélokonsky avait méprisé toute sa vie l'épouse du haut fonctionnaire, et celle-ci, de son côté, était loin d'aimer Élisabeth Prokofievna. Le haut fonctionnaire, mari de cette femme, qui protégeait les Épantchine depuis leur jeunesse et qui, en ce moment, occupait chez eux la place d'honneur, était un si gros personnage aux yeux d'Ivan Fédorovitch, que ce dernier ne pouvait éprouver en sa présence que de la vénération et de la crainte ; le général se fût même sincèrement méprisé si un seul instant il s'était cru son égal et n'avait pas vu en lui un Jupiter Olympien. Certains visiteurs ne s'étaient pas rencontrés depuis des années, et ne nourrissaient à l'égard les uns des autres que de l'indifférence, sinon de l'antipathie ; pourtant, en se retrouvant à cette soirée, ils s'abordaient aussi amicalement que s'ils s'étaient vus la veille encore dans la plus agréable compagnie. Du reste, la société était peu nombreuse. Outre la princesse Biélokonsky, le « haut fonctionnaire » et sa femme, nous devons mentionner en première ligne un général très-important, baron ou comte, porteur d'un nom tudesque. Extrêmement taciturne,

cet homme avait la réputation d'être très-versé dans la science gouvernementale, peu s'en fallait même qu'il ne passât pour un savant. C'était un de ces administrateurs olympiens qui connaissent tout, excepté la Russie, prononcent tous les cinq ans une parole dont on admire la profondeur extraordinaire, et, après s'être éternisés au service, meurent généralement comblés d'honneurs et de richesses, quoiqu'ils n'aient jamais rien fait de grand, et que même ils aient toujours été hostiles à toute grande chose. Dans la hiérarchie bureaucratique, ce général était le chef immédiat d'Ivan Fédorovitch qui, par l'effet de son naturel reconnaissant et même d'un amour-propre particulier, se plaisait à le considérer comme son bienfaiteur ; par contre, le grand personnage ne se regardait pas du tout comme le bienfaiteur d'Épantchine ; il était toujours très-froid avec lui, tout en profitant volontiers de sa serviabilité empressée, et il l'aurait remplacé à l'instant même par un autre employé, pour peu que des considérations d'une importance même secondaire eussent exigé ce changement.

Parmi les invités de distinction, il faut encore signaler un barine âgé qui, à tort, il est vrai, — était censé avoir des liens de parenté avec Élisabeth Prokofievna. Riche, bien né, occupant un rang élevé dans le tchin et jouissant d'une santé superbe, ce monsieur était grand parleur et passait pour être un mécontent (du reste, dans le sens le plus anodin du mot) ; c'était même, disait-on, un homme bilieux (ce qui, au surplus, ne laissait pas d'être agréable en lui) ; ses habitudes étaient celles des aristocrates anglais et il avait des goûts britanniques (par exemple, en ce qui concernait le roastbeef saignant, les attelages, les laquais, etc.). En ce moment il s'entretenait avec le « haut fonctionnaire », qui était un de ses meilleurs amis. Une étrange idée était venue à Éli-

sabeth Prokofievna au sujet de ce vieux barine, homme assez léger et assez amateur du sexe : elle pensait qu'un jour ou l'autre il ferait à Alexandra l'honneur de lui demander sa main.

C'étaient là les gros bonnets, ce qu'on aurait pu appeler le dessus du panier. Venaient ensuite d'autres visiteurs plus jeunes, mais qui se distinguaient aussi par de brillantes qualités. Indépendamment du prince Chtch... et d'Eugène Pavlovitch, à ce groupe appartenait le séduisant prince N..., qui jadis avait rempli toute l'Europe de ses prouesses galantes. À présent c'était un homme de quarante-cinq ans, mais il était encore très-bien de sa personne et il possédait un rare talent de conteur. Le prince N... avait de la fortune, quoiqu'il eût, selon l'usage, gaspillé à l'étranger une bonne partie de son patrimoine.

Enfin une troisième catégorie d'invités se composait de gens qui, à proprement parler, n'appartenaient pas à l'élite sociale, mais que, comme leurs hôtes eux-mêmes, on pouvait parfois rencontrer dans les salons les plus exclusifs. Ivan Fédorovitch et sa femme, dans les rares occasions où ils donnaient une soirée, avaient pour principe de fusionner la haute société avec des personnes d'une couche inférieure, des représentants choisis de la « classe moyenne ». On savait gré aux Épantchine d'en user de la sorte. « Ils comprennent ce qu'ils sont, ils ont du tact », disait-on, et les Épantchine étaient fiers de cet éloge. Entre autres représentants de la classe moyenne se trouvait à cette soirée un colonel adonné à la technologie, homme sérieux et fort lié avec le prince Chtch... qui avait été son introducteur chez les Épantchine. Ce monsieur parlait peu en société ; il portait à l'index de la main droite une grosse bague dont, selon toute apparence, quelqu'un lui avait fait cadeau. Mentionnons encore, pour finir,

un littérateur qui, nonobstant son origine allemande, cultivait la poésie russe. Ce dernier était un homme de trente-huit ans, doué d'un physique avantageux quoique légèrement antipathique ; ses manières étaient très-convenables et sa mise absolument correcte, aussi pouvait-on sans crainte le présenter dans le monde. D'extraction essentiellement bourgeoise, il appartenait néanmoins à une famille des plus respectées. Il excellait à s'insinuer dans les bonnes grâces des grands personnages et à s'y maintenir. Quand il avait traduit de l'allemand quelque œuvre remarquable, plié la muse germanique aux exigences de notre versification, il savait à qui dédier son travail ; il savait aussi faire mousser ses prétendues relations d'amitié avec un poète russe célèbre, mais passé de vie à trépas (quantité de gens de lettres aiment énormément à se dire les amis d'un grand écrivain, lorsque celui-ci n'est plus là pour leur donner un démenti).

Le littérateur dont nous parlons avait été introduit chez les Épantchine très-peu de temps auparavant par la femme du « haut fonctionnaire ». Cette dame passait pour protéger les savants et les gens de lettres ; le fait est qu'elle avait procuré une pension à un ou deux écrivains par l'entremise de personnages haut placés qui n'avaient rien à lui refuser. Elle était influente dans son genre. Âgée de quarante-cinq ans (beaucoup plus jeune, par conséquent, que son mari), elle avait été très-belle autrefois, et maintenant encore, par une manie propre à beaucoup de dames quadragénaires, elle portait des toilettes excessivement tapageuses. Son intelligence était médiocre et ses connaissances littéraires fort sujettes à caution. Mais elle avait la manie de protéger les gens de lettres comme elle avait celle de s'habiller avec luxe. On lui dédiait beaucoup d'ouvrages et de traductions ; deux ou trois écrivains avaient publié, avec son autorisation, des vers

qu'ils lui avaient adressés, des lettres traitant de sujets extrêmement sérieux...

Et voilà la société que le prince prenait pour de l'or en barre ! Du reste, par une coïncidence curieuse, tous ces gens étaient aussi des mieux disposés ce soir-là et très-contents d'eux-mêmes. Tous, jusqu'au dernier, savaient qu'ils faisaient par leur visite un grand honneur aux Épantchine. Mais, hélas ! le prince ne soupçonnait pas ces arrière-pensées. Par exemple, une chose dont il ne se doutait en aucune façon, c'était que les Épantchine, au moment de prendre une résolution aussi grave que celle d'établir leur fille, n'auraient pas osé ne pas le montrer, lui le prince Léon Nikolaïévitch, au haut fonctionnaire, protecteur attitré de leur famille. Quant à ce dernier, il aurait vu avec une complète indifférence le plus affreux malheur fondre sur les Épantchine, mais il se serait certainement formalisé s'ils avaient fiancé leur fille sans le consulter. Le prince N... cet homme si spirituel, si rond, si gentil, avait la profonde conviction qu'il était quelque chose comme un soleil éclairant le salon des Épantchine. Il les jugeait infiniment au-dessous de lui, et c'était précisément cette pensée qui le rendait si aimable et si bonhomme avec eux. Il savait très-bien qu'à cette soirée il devait absolument raconter quelque chose pour charmer la société, et il n'avait nulle envie de se soustraire à cette obligation. Quand ensuite le prince Léon Nikolaïévitch entendit le récit du brillant narrateur, il s'avoua qu'il n'avait jamais rien ouï de pareil, tant cela était spirituel, gai et naïf ; cette naïveté semblait presque touchante dans la bouche d'un Don Juan comme le prince N... Si pourtant notre héros avait su combien était vieille, rebattue, démodée, l'histoire qu'il écoutait avec un tel ravissement ! Elle était passée à l'état de scie dans tous les salons, et il fallait compter beaucoup sur la simplicité des Épant-

chine pour oser leur servir cette rengaine comme une nouveauté. Il n'y avait pas jusqu'au petit poète allemand qui, malgré ses façons aimables et sa tenue modeste, ne crût, lui aussi, faire honneur par sa présence aux maîtres de la maison. Mais le prince ne remarquait pas le revers de la médaille, tous ces dessous échappaient à son attention. C'était un malheur qu'Aglaé n'avait pas prévu. Quant à la jeune fille, elle était très en beauté à cette soirée. Sans être vêtues trop somptueusement, les trois demoiselles portaient d'élégantes toilettes, et des soins particuliers avaient même été donnés à leur coiffure. Assise à côté d'Eugène Pavlovitch, Aglaé causait et plaisantait fort amicalement avec lui. Radomsky avait une contenance un peu plus réservée que de coutume, peut-être la présence des gros bonnets lui imposait-elle. Du reste, malgré sa jeunesse, depuis longtemps déjà il avait l'habitude du monde et s'y trouvait comme dans son élément. Il était venu chez les Épantchine, ce soir-là, avec un crêpe à son chapeau, ce qui lui valut les éloges de la princesse Biélokonsky : un autre neveu mondain, dans de pareilles circonstances, n'aurait peut-être pas pris le deuil pour la mort d'un tel oncle. Élisabeth Prokofievna loua aussi cette manière d'agir, mais, en général, elle semblait fort soucieuse. Le prince remarqua que deux fois Aglaé le regarda attentivement, et il crut s'apercevoir qu'elle était contente de lui. Peu à peu il se sentit très-heureux. Parfois, souvent même, il se rappelait tout d'un coup les pensées et les craintes « fantastiques » qu'il avait conçues après son entretien avec Lébédéff, mais elles lui apparaissaient maintenant comme un songe si absurde, si ridicule ! (D'ailleurs, durant toute la journée, sans qu'il se l'avouât, son plus vif désir avait été de trouver des raisons pour ne pas croire à ce songe !) Il parlait peu, et seulement lorsqu'on l'interrogeait ; à la fin il ne dit plus rien du

tout, s'assit et se borna à écouter ; pourtant la satisfaction qui l'inondait était visible. Insensiblement s'empara de lui une sorte d'inspiration qui n'attendait qu'une occasion pour éclater au dehors... Mais s'il prit la parole, ce fut par hasard, pour répondre à une question, et, selon toute apparence, sans intention particulière.....

IV • Chapitre 7

Tandis qu'il contemplait d'un air de béatitude Aglaé alors en train de causer gaiement avec le prince N... et Eugène Pavlovitch, dans un autre coin le barine anglomane, fort animé, racontait quelque chose au haut fonctionnaire ; tout à coup il prononça le nom de Nicolas Andréiévitich Pavlichtcheff. Aussitôt le prince se tourna de leur côté et se mit à écouter.

Il s'agissait des institutions actuelles et des ennuis qui en résultaient pour les propriétaires dans le gouvernement de ***. Les récits de l'anglomane devaient avoir quelque chose de plaisant, car le haut fonctionnaire paraissait s'amuser de la colère bilieuse du narrateur. Celui-ci racontait d'une voix grondeuse, et en traînant les mots, comme quoi, bien qu'il n'eût pas précisément besoin d'argent, il s'était vu forcé, par l'effet des institutions actuelles, de vendre à moitié prix un domaine magnifique qu'il possédait dans le gouvernement de *** ; en même temps il était obligé de conserver un bien réduit à rien, désavantageux, et au sujet duquel on lui intentait un procès. « Pour éviter de nouveaux désagréments avec la terre que j'ai héritée de Pavlichtcheff, j'ai renoncé à en prendre possession. Encore un ou deux héritages

pareils et je suis ruiné. Pourtant j'avais là trois mille dessiatines d'excellente terre ! »

Remarquant l'extrême attention que le prince prêtait à cet entretien, Ivan Fédorovitch s'approcha soudain de lui,

— Tiens, voilà... fit-il à demi-voix, — Ivan Pétrovitch est un parent de feu Nicolas Andréïévitch Pavlichtcheff... tu cherchais ses parents, je crois ?

Jusqu'alors Épantchine avait causé avec le général, son supérieur hiérarchique, mais depuis longtemps déjà il s'était aperçu que Léon Nikolaïévitch restait isolé au milieu de la société, et cela commençait à l'inquiéter. Il voulait faire causer le prince, le mêler dans une certaine mesure à la conversation et de la sorte le présenter, pour ainsi dire, une seconde fois aux « grands personnages ».

— Léon Nikolaïévitch a été élevé par Nicolas Andréitch Pavlichtcheff après la mort de ses parents, dit-il en rencontrant le regard d'Ivan Pétrovitch.

— Il m'est très-agréable... observa celui-ci d'une voix traînante, — et même je me rappelle très-bien... Tantôt, quand Ivan Fédorovitch nous a présentés l'un à l'autre, je vous ai reconnu tout de suite, quoique je ne vous aie vu qu'enfant, lorsque vous aviez dix ou onze ans. Vous n'avez pas beaucoup changé. Votre visage a conservé quelque chose...

— Vous m'avez vu enfant ? demanda le prince extraordinairement étonné.

— Oh, il y a fort longtemps, reprit Ivan Pétrovitch, — à Zlatoverkhovo, où vous habitiez alors chez mes cousines. Autrefois

j'allais assez souvent à Zlatoverkhovo, — vous ne vous souvenez pas de moi ? Il se peut très-bien que vous m'ayez oublié... Vous étiez alors... vous souffriez dans ce temps-là d'une certaine maladie... une fois même j'ai été surpris en vous voyant...

— Je ne me rappelle rien ! répliqua vivement le prince.

La question fut éclaircie à la suite de quelques mots d'explication qu'Ivan Pétrovitch et son interlocuteur échangèrent, le premier très-froidement, le second avec une agitation étonnante : les deux vieilles filles, parentes de feu Pavlichtcheff, qui habitaient son domaine de Zlatoverkhovo et à qui il avait confié l'éducation du prince, se trouvaient être elles-mêmes cousines d'Ivan Pétrovitch. Ce dernier n'en savait pas plus que les autres sur les motifs qui avaient pu déterminer Pavlichtcheff à s'occuper ainsi du petit prince, son fils adoptif. « Je n'ai pas eu alors la curiosité de rechercher cela », dit-il ; en tout cas le vieux barine possédait une excellente mémoire, car il se rappelait même combien l'aînée de ses cousines, Marfa Nikitichna, était sévère pour l'enfant confié à ses soins, « c'était au point qu'une fois j'ai même eu une querelle avec elle à propos de vous, je lui ai reproché son système d'éducation : c'étaient toujours les verges, et fouetter un enfant malade, c'est... vous en conviendrez vous-même... » Il rappela aussi que, par contre, la cadette, Natalie Nikitichna, se montrait fort tendre à l'égard du pauvre petit garçon. « À présent elles demeurent toutes deux, ajouta-t-il, — (seulement je ne sais pas si elles vivent encore), dans le gouvernement de ***, où Pavlichtcheff leur a laissé un petit bien très-convenable. Marfa Nikitichna, paraît-il, voulait entrer dans un monastère ; du reste, je ne l'affirme pas ; je confonds peut-être avec une autre... oui, c'est de la veuve d'un médecin qu'on m'a dit cela dernièrement... »

Tandis qu'Ivan Pétrovitch parlait, l'attendrissement et la joie se lisaient dans les yeux brillants du prince. À son tour, il déclara avec une chaleur extraordinaire qu'il ne se pardonnerait jamais, car depuis six mois il avait beaucoup voyagé dans les provinces du centre de la Russie, et il n'avait pas trouvé l'occasion de faire visite aux éducatrices de son enfance ; chaque jour il se proposait d'aller les voir et les circonstances lui faisaient continuellement oublier sa résolution... Mais maintenant il se promettait bien de se rendre, coûte que coûte, dans le gouvernement de ***... « Ainsi vous connaissez Natalie Nikitichna ? Quelle belle, quelle sainte âme ! D'ailleurs, Marfa Nikitichna en est une aussi... pardonnez-moi, mais je crois que vous vous trompez sur le compte de Marfa Nikitichna ! Elle était sévère, mais... voyons, était-il possible de ne pas perdre patience avec un idiot, tel que je l'étais alors ? (Hi, hi !) Car j'étais alors complètement idiot, vous ne le croirez pas (ha, ha !). Du reste... du reste vous m'avez vu dans ce temps-là et... Comment donc se fait-il que je ne me souviens pas de vous ? dites-le moi, je vous prie... Ainsi vous... ah, mon Dieu, est-il possible qu'en effet vous soyez parent de Nicolas Andréitch Pavlichtcheff ? »

Ivan Pétrovitch sourit.

— Je vous l'assure, répondit-il en examinant le prince.

— Oh, si j'ai parlé ainsi, ce n'est pas que je... doute... et, enfin, est-ce qu'on peut douter de cela (hé, hé !)... en douter le moins du monde ? Non, certainement ! (Hé, hé !) Mais j'ai dit cela parce que feu Nicolas Andréitch Pavlichtcheff était un si excellent homme ! Un homme très-magnanime, vraiment, je vous l'assure !

Le prince était en quelque sorte « suffoqué par l'émotion de son noble cœur », comme dit le lendemain matin Adélaïde en causant de cela avec son fiancé le prince Chtch....

— Ah, mon Dieu ! observa en riant Ivan Pétrovitch : — pourquoi donc ne puis-je pas être le parent même d'un homme magnanime ?

Confus, le prince reprit précipitamment et avec une animation croissante :

— Ah, mon Dieu ! J'ai... j'ai encore dit une bêtise, mais..... il devait en être ainsi, parce que je... je... du reste, j'ai encore dit autre chose que ce que je voulais dire !... Mais, je vous le demande, qu'importent mes paroles en ce moment, qu'importe ma personne au prix de tels intérêts... au prix de si énormes intérêts ! Et en comparaison d'un homme si magnanime, — car, en vérité, c'était un homme très-magnanime, n'est-ce pas ? N'est-il pas vrai ?

Le prince tremblait de tout son corps. Pourquoi était-il soudain affecté à ce point, alors que le sujet de la conversation ne semblait nullement de nature à provoquer chez lui un si violent accès de sensibilité ? — c'est ce qu'il serait difficile d'expliquer. Quoi qu'il en soit, il était excessivement ému ; en ce moment débordait de son cœur une reconnaissance ardente, attendrie, motivée par quelque chose et s'adressant à quelqu'un, — peut-être à Ivan Pétrovitch lui-même, sinon à tous les visiteurs, en général. Il se sentait « trop heureux ». Ivan Pétrovitch commença à l'examiner beaucoup plus attentivement ; le haut fonctionnaire l'observa aussi avec une curiosité extrême. La princesse Biélokonsky fixa un regard irrité sur Léon Nikolaïévitch, et serra les lèvres. Le

prince N..., Eugène Pavlovitch, le prince Chtch..., les demoiselles, tous interrompirent leur conversation pour écouter. Aglaé paraissait effrayée et Élisabeth Prokofievna l'était positivement. Il faut avouer que ces dames, mère et filles, étaient étranges. Elles avaient jugé que la meilleure attitude à prendre pour le prince était de garder le silence pendant toute la soirée, et, dès qu'elles l'avaient vu seul dans un coin, complètement satisfait de son rôle muet, l'inquiétude s'était aussitôt emparée d'elles. Alexandra voulait même aller le chercher à travers le salon pour le mêler à leur société (elles se trouvaient en compagnie du prince N... et de la princesse Biélokonsky). Et maintenant que le prince s'était mis à parler, les dames Épantchine se sentaient plus inquiètes encore.

— Vous avez raison de dire que c'était un excellent homme, déclara avec conviction Ivan Pétrovitch qui avait cessé de sourire, — oui, oui... c'était un brave homme ! Brave et digne, ajouta-t-il au bout d'un instant. — Digne même, on peut le dire, de toute estime, poursuivit-il d'un ton encore plus convaincu après un nouveau silence, — et... et il m'est même très-agréable de voir que de votre côté....

— N'est-ce pas à ce Pavlichtcheff qu'est arrivée une histoire... étrange... avec l'abbé... avec l'abbé... j'ai oublié son nom, mais on a beaucoup parlé de cela dans le temps, dit le haut fonctionnaire.

— Avec l'abbé Gouraud, Jésuite, répondit Ivan Pétrovitch, — oui, voilà nos hommes les meilleurs et les plus dignes ! Car, en résumé, Pavlichtcheff avait de la naissance, de la fortune, il était chambellan et siv. s'il avait continué à servir... Et soudain voilà qu'il abandonne le service, plante là tout, pour passer au catholicisme et se faire jésuite, tout cela sans même chercher à éviter

l'éclat, avec une sorte d'exaltation. Vraiment, il est mort à propos... oui, c'est ce que tout le monde a dit alors....

Le prince ne put se contenir.

— Pavlichtcheff... Pavlichtcheff s'est converti au catholicisme ? C'est impossible ! protesta-t-il épouvanté.

— « Impossible ! » reprit posément Ivan Pétrovitch : — c'est beaucoup dire et, convenez vous-même, mon cher prince... Du reste, vous faites tant de cas du défunt... en effet c'était un très-bon homme et c'est même, suivant moi, sa bonté qui a facilité le succès de cet astucieux Gouraud. Mais si je vous disais combien d'embarras et d'ennuis cette affaire m'a occasionnés ensuite... et précisément avec ce même Gouraud ! Figurez-vous, continua-t-il en s'adressant tout à coup au vieillard, — ils prétendaient même à l'héritage et j'ai dû recourir alors aux mesures les plus énergiques... pour leur faire entendre raison... parce qu'ils connaissent leur affaire ! Ils sont étonnants ! Mais, grâce à Dieu, cela se passait à Moscou, je suis allé tout de suite chez le comte, et nous les avons... mis à la raison...

— Vous ne sauriez croire à quel point vous m'avez affligé et stupéfié ! cria le prince. — Je le regrette, mais au fond tout cela, à proprement parler, ne signifie rien et n'aurait eu aucune suite, comme toujours ; j'en suis persuadé. L'été dernier (ce disant, il s'adressait au haut fonctionnaire), la comtesse K... est entrée aussi, dit-on, dans un monastère catholique à l'étranger ; les nôtres ne savent plus se défendre, dès qu'ils se sont une fois laissé influencer par ces... intrigants... surtout à l'étranger.

— Tout cela vient, je pense, de notre... lassitude, prononça d'un ton d'autorité le vieillard ; — et puis ils ont une manière de

prêcher... élégante, originale... et ils savent effrayer. En 1832, quand j'étais à Vienne, ils m'ont aussi effrayé, je vous l'assure ; seulement je ne me suis pas laissé endoctriner et je leur ai échappé par la fuite, ha, ha ! C'est la vérité, j'ai pris la fuite pour leur échapper...

— À ce que j'ai entendu dire, batutchka, observa la princesse Biélokonsky, — tu ne fuyais pas un Jésuite quand tu as abandonné ton poste, tu as tout bonnement filé de Vienne à Paris avec la belle comtesse Livitzky.

— Eh bien, mais, par le fait, je me suis tout de même sauvé d'un jésuite ! répliqua en riant le haut fonctionnaire égayé par l'agréable souvenir de son aventure avec la comtesse ; — vous avez, paraît-il, des sentiments très-religieux, ce qu'on rencontre aujourd'hui si rarement chez un jeune homme, dit-il aimablement au prince Léon Nikolaïévitch qui avait écouté bouche bée et n'était pas encore revenu de sa stupeur.

Le vieillard était visiblement désireux de mieux connaître Muichkine, dont, pour certaines raisons, la personnalité commençait à l'intéresser vivement.

— Pavlichtcheff était un esprit éclairé et un chrétien, un vrai chrétien, déclara brusquement le prince, — comment donc a-t-il pu embrasser une croyance... antichrétienne ?... Le catholicisme n'est autre chose qu'une religion antichrétienne ! ajouta-t-il soudain ; en même temps ses yeux enveloppaient toute l'assistance d'un regard flamboyant.

— Allons, c'est trop dire, murmura le haut fonctionnaire, et il regarda avec étonnement Ivan Pétrovitch.

— Ainsi, demanda ce dernier en se tournant sur sa chaise, — c'est le catholicisme qui est une religion antichrétienne ? Mais comment cela ?

— C'est une religion antichrétienne, d'abord ! répondit d'un ton extrêmement roide le prince qui était en proie à une agitation extraordinaire ; — voilà le premier point ; en second lieu, le catholicisme romain est pire que l'athéisme lui-même, telle est mon opinion ! Oui ! telle est mon opinion ! L'athéisme se borne à prêcher le néant, mais le catholicisme va plus loin : il prêche un Christ défiguré, un Christ qu'il calomnie et qu'il outrage, un Christ qui est le contraire du véritable ! Il prêche l'Antéchrist, je vous le certifie, je vous le jure ! C'est depuis longtemps ma conviction intime et elle m'a fait cruellement souffrir moi-même... Le catholicisme romain professe que l'Église ne peut subsister sur la terre si le monde entier n'est pas soumis à son pouvoir politique, et il crie : Non possumus ! À mon avis, le catholicisme romain n'est même pas une religion, mais simplement la continuation de l'empire romain d'Occident, et tout en lui, à commencer par la foi, est subordonné à cette idée. Le pape s'est emparé de la terre, d'un trône terrestre, et il a pris le glaive ; c'est depuis lors que tout va ainsi, seulement au glaive ils ont ajouté le mensonge, l'intrigue, l'imposture, le fanatisme, la superstition, la scélératesse ; ils se sont fait un jeu des sentiments populaires les plus sacrés, les plus droits, les plus naïfs, les plus ardents ; ils ont tout troqué, tout, contre de l'argent, contre une basse domination terrestre. Et ce n'est pas la doctrine de l'Antéchrist ? Comment donc n'auraient-ils pas donné naissance à l'athéisme ? L'athéisme est sorti de là, du catholicisme romain lui-même ; Ils sont la source première de l'athéisme : pouvaient-ils croire à eux-mêmes ? Il s'est fortifié du dégoût qu'ils inspiraient ; il est le pro-

duit de leur mensonge et de leur impuissance spirituelle ! L'athéisme ! Chez nous, la foi ne s'est encore perdue que dans certaines classes exceptionnelles, mais là-bas les masses populaires elles-mêmes commencent à ne plus croire ; autrefois cette incrédulité provenait de l'ignorance et du mensonge, à présent elle a pour cause la haine fanatique de l'Église et du christianisme !

Le prince qui avait parlé extrêmement vite s'arrêta pour reprendre haleine. Il était pâle et respirait avec effort. Tout le monde se regardait ; mais, à la fin, le haut fonctionnaire se mit à rire franchement. Le prince N... prit son lorgnon et commença à examiner l'orateur. Le poète allemand sortit sans bruit de son coin et se rapprocha de la table, un mauvais sourire sur les lèvres.

— Vous exagérez beaucoup, dit d'une voix traînante et d'un air ennuyé Ivan Pétrovitch, qui semblait même se faire quelque scrupule de poursuivre l'entretien, — cette Église-là compte aussi des représentants vertueux et dignes de toute estime...

— Je n'ai jamais parlé des représentants de l'Église en tant qu'individus. J'ai parlé du catholicisme romain considéré dans son essence, c'est de Rome que je parle. Est-ce qu'une Église peut complètement disparaître ? Je n'ai jamais dit cela !

— Je l'admets, mais tout cela est connu et même, — il n'est pas besoin d'en parler... cela relève de la théologie...

— Oh, non, oh, non ! Pas de la théologie seule, je vous l'assure ! Cela nous touche de beaucoup plus près que vous ne le croyez. Notre grande erreur est précisément de ne pouvoir encore comprendre que cette question n'est pas exclusivement théologique ! Mais le socialisme lui-même est un dérivé du catholicisme et du fond catholique ! Lui aussi, comme son frère l'athéisme,

doit son origine au désespoir, il est moralement l'opposé du catholicisme, il s'offre pour remplacer la puissance morale que la religion a perdue, pour étancher la soif spirituelle qui dévore le genre humain, et sauver celui-ci non par le Christ, mais, comme le catholicisme, par la force ; C'est aussi la liberté par la violence, c'est aussi l'union par le glaive et le sang ! « Ne te permets pas de croire en Dieu, ne te permets pas d'avoir une propriété, ne te permets pas d'avoir une personnalité, fraternité ou la mort, deux millions de têtes ! » Vous les reconnaîtrez à leurs actes, — cela est dit ! Et ne pensez pas que nous soyons à l'abri de ce danger ; oh ! il nous faut un contre-fort, et vite, vite ! Pour résister à l'Occident, il faut que nous appelions à notre aide la lumière du Christ, que nous avons conservé et qu'ils n'ont même pas connu ! Nous devons leur porter notre civilisation russe et non accepter servilement le joug du jésuitisme, voilà quelle doit être notre attitude en face d'eux, et qu'on ne dise pas chez nous que la prédication des Jésuites est élégante, comme quelqu'un l'a dit tout à l'heure... Ivan Pétrovitch commençait à avoir peur.

— Mais permettez donc, permettez, fit-il d'une voix inquiète en promenant ses yeux autour de lui, — toutes vos idées, sans doute, sont louables et pleines de patriotisme, mais tout cela est exagéré au plus haut degré et... même il vaut mieux laisser cela...

— Non, ce n'est pas exagéré, mais plutôt atténué ; oui, je suis resté au-dessous de la vérité, parce que je ne suis pas en état de m'exprimer, mais...

— Permettez donc !

Le prince se tut ; il se redressa sur sa chaise et, immobile, fixa Ivan Pétrovitch d'un regard flamboyant.

— Il me semble que le cas de votre bienfaiteur vous a trop impressionné, observa d'un ton calme et affable le haut fonctionnaire : — vous avez pris feu... peut-être parce que vous vivez seul. Si vous vous mêlez un peu plus au monde qui, je l'espère, vous accueillera avec joie comme un jeune homme remarquable, sans doute vous jugerez les choses avec plus de sang-froid et vous verrez que tout cela est beaucoup plus simple... d'ailleurs, ce sont des cas si rares... suivant moi, ils résultent en partie de notre satiété, et en partie... de l'ennui...

Justement, justement, c'est cela ! cria le prince, — admirable pensée ! « De l'ennui », précisément, de notre ennui, pas de la satiété, mais, au contraire, de la soif... pas de la satiété, en cela vous vous trompez ! Pas seulement de la soif, mais même de l'inflammation, de la soif ardente que donne la fièvre ! Et... et ne pensez pas qu'il n'y ait qu'à rire de ce phénomène parce qu'il revêt un aspect misérable ; excusez-moi, il faut savoir regarder au delà ! Dès que les nôtres ont atteint le rivage, dès qu'ils croient y être arrivés, ils en éprouvent une telle joie qu'ils vont immédiatement jusqu'aux dernières limites ; d'où vient cela ? Tenez, Pavlichtcheff vous étonne, vous mettez sa conduite sur le compte de la folie, ou vous l'expliquez par sa bonté, mais ce n'est pas cela ! Et ce n'est pas nous seuls, c'est toute l'Europe qu'étonne, en pareil cas, le tempérament outrancier des Russes ! Si l'un de nous se convertit au catholicisme, il ne manque jamais de se faire jésuite, ni même de s'affilier aux éléments les plus souterrains de cette secte ; s'il devient athée, il veut absolument que la croyance en Dieu soit extirpée par la force, c'est-à-dire aussi par le glaive ! Pourquoi cela ? D'où vient cette subite frénésie ? Se peut-il que vous ne le sachiez pas ? C'est qu'il a trouvé la patrie qu'il n'avait pas vue ici, et il en est tout heureux ; il a trouvé le rivage, la terre,

et il s'est prosterné sur le sol pour le baiser ! Ce n'est pas la vanité seule, ce ne sont pas exclusivement de mesquins sentiments de vanité qui font les athées russes et les Jésuites russes ; non, c'est aussi une souffrance morale, une soif spirituelle, le besoin douloureux d'un objet élevé, d'une terre ferme, le mal du pays auquel ils ont cessé de croire, parce qu'ils ne l'ont jamais connu ! Il est si facile à un Russe de devenir athée, plus facile qu'à tout autre habitant du globe ! Et les nôtres ne deviennent pas simplement athées, ils croient à l'athéisme comme à une religion nouvelle, sans remarquer que c'est croire au néant. Telle est notre soif ! « Celui qui n'a pas de terrain sous ses pieds, celui-là n'a pas non plus de Dieu ». Cette phrase n'est pas de moi, je l'emprunte à un marchand, à un vieux-croyant que j'ai rencontré en voyage. À la vérité, ce n'est pas tout à fait ainsi qu'il s'est exprimé, il a dit : « Celui qui renonce à sa terre natale, renonce aussi à son Dieu. » Quand on pense que, chez nous, des hommes très-instruits se sont même enrôlés parmi les khlistes !... Mais, du reste, sous ce rapport, en quoi l'hérésie des khlistes est-elle pire que le nihilisme, le jésuitisme ou l'athéisme ? Peut-être même y a-t-il plus de profondeur dans cette doctrine ! Mais voilà jusqu'où va le besoin d'une croyance !... Découvrez aux compagnons assoifés de Colomb le rivage du « nouveau monde », découvrez à l'homme russe le « monde » russe, faites-lui trouver cet or, ce trésor qui se dérobe à ses yeux dans les entrailles du sol ! Montrez-lui dans l'avenir la rénovation de toute l'humanité, sa résurrection, peut-être, par la seule pensée russe, par le Dieu et le Christ russe, et vous verrez quel géant fort et juste, sage et doux, se dressera devant le monde étonné, — étonné et effrayé, car ils n'attendent de nous que le glaive, le glaive et la violence, car, jugeant d'après eux-mêmes, ils ne peuvent se représenter notre nation sans bar-

barie. C'est ainsi jusqu'à présent, et plus on va, plus c'est ainsi ! Et...

Mais alors se produisit tout à coup un événement qui interrompit de la façon la plus inattendue le discours de l'orateur.

Toute cette singulière tirade, ce flux de paroles étranges et inquiètes, d'idées exaltées et confuses se heurtant les unes les autres dans un pêle-mêle hétéroclite, tout cela dénotait quelque chose de dangereux, quelque chose de particulier dans l'état d'esprit d'un jeune homme susceptible de s'échauffer si fort à propos de rien. Parmi les gens réunis dans le salon, tous ceux qui connaissaient le prince éprouvaient un étonnement mêlé de crainte (et, chez quelques-uns, de honte) en l'entendant tenir un pareil langage, lui toujours si réservé, si timide même, lui qui déployait un tact exquis dans certains cas, et qui possédait le sens instinctif des plus hautes convenances. Le fait restait inexplicable pour eux : ce qu'on avait dit de Pavlichtcheff ne pouvait en être la cause. Dans le coin des dames, on considérait le prince comme atteint d'aliénation mentale, et la vieille Biélokonsky avoua plus tard qu'elle avait été « sur le point de se sauver ». Chez les vieillards ce fut tout d'abord une stupéfaction indicible. Le visage du supérieur d'Épantchine prit une expression sévère et mécontente ; le colonel adonné aux études technologiques restait complètement immobile sur sa chaise. L'Allemand devint pâle, mais un faux sourire continuait à se jouer sur ses lèvres ; il observait les autres, épiait les impressions que trahissaient leurs physiologies. Du reste, peut-être aurait-on pu en un instant couper court à ce « scandale » de la façon la plus simple et la plus naturelle ; bien que très-étonné, Ivan Fédorovitch recouvra le premier sa présence d'esprit et à plusieurs reprises essaya de faire taire

l'orateur ; ces diverses tentatives ayant échoué, il se dirigea vers lui, décidé à recourir aux grands moyens. Encore un moment et, s'il l'avait fallu, le général eût peut-être obligé amicalement le prince à se retirer en le disant malade, ce qui pouvait être vrai en effet, et ce dont Ivan Fédorovitch, à part soi, se tenait pour assuré... Mais l'affaire prit une autre tournure.

Dès son entrée dans le salon, le prince était allé s'asseoir le plus loin possible du vase chinois dont Aglaé lui avait fait une telle peur. Pourra-t-on le croire ? à la suite des paroles prononcées la veille par la jeune fille, l'idée s'était enracinée dans l'esprit de Muichkine que le lendemain il aurait beau prendre les plus grandes précautions pour ne pas faire de malheur, ce serait peine perdue, il casserait nécessairement ce vase ! Si bizarre que cela fût, c'était maintenant en lui une conviction inébranlable. Mais, durant la soirée, comme nous l'avons dit, son âme s'ouvrit à des impressions sereines et, sous leur influence, il oublia son pressentiment. Lorsque le nom de Pavlichtcheff arriva à ses oreilles et qu'Ivan Fédorovitch le présenta de nouveau à Ivan Pétrovitch, il alla s'asseoir plus près de la table et le hasard voulut que son fauteuil fût précisément à côté d'un grand et beau vase de Chine placé sur un piédestal. Le prince se trouvait avoir cette potiche presque derrière son coude.

Au moment où il achevait son discours, il se leva brusquement, agita le bras sans penser à rien, eut comme un haussement d'épaules et..... le salon se remplit aussitôt de cris ! Le vase bascula, paraissant d'abord vouloir tomber sur la tête d'un des vieillards, puis il pencha soudain dans le sens opposé et vint se briser avec fracas sur le parquet. L'Allemand qui se trouvait de ce côté eut à peine le temps de faire un saut en arrière. Au bruit de

cette chute, à la vue des précieux débris qui jonchaient le tapis, un effarement extraordinaire s'empara de la société ; ce furent dans toute la chambre des exclamations de stupeur ou d'épouvante. Ce que devint alors le prince, nous renonçons à le décrire. Mille sensations l'agitaient, toutes plus troubles, plus cruelles les unes que les autres. Parmi elles cependant il y en avait une qui s'accusait avec une netteté particulière, et cette impression dominante n'était ni la surprise, ni la confusion, ni la crainte ; non, ce qui frappait surtout le prince, c'était la réalisation de la prophétie ! Qu'y avait-il de si saisissant dans cette idée ? Il n'aurait pu se l'expliquer, il se sentait seulement atteint au cœur et il éprouvait comme une terreur superstitieuse. Un instant après, il lui sembla que tout s'élargissait devant lui ; à la frayeur succédaient la sérénité, la joie, l'extase ; sa respiration commençait à être gênée, et... mais il n'en fut ainsi que durant une seconde. Grâce à Dieu, ce n'était pas cela ! Le prince reprit haleine et promena ses yeux autour de lui.

Longtemps il parut ne pas comprendre l'agitation de son entourage, c'est-à-dire qu'il comprenait et voyait tout parfaitement, mais, plongé dans une sorte d'apathie, il ne prenait aucun intérêt aux choses dont il était témoin. Il voyait qu'on ramassait les débris de la potiche, il entendait des paroles échangées rapidement, il remarquait la pâleur d'Aglaé et les regards étranges, fort étranges qu'elle fixait sur lui : il n'y avait pas la moindre haine, pas la moindre colère dans les yeux de la jeune fille ; elle le considérait d'un air effrayé, mais si sympathique, et ses prunelles lançaient de tels éclairs quand elle regardait les autres..... une douce souffrance pénétra tout à coup dans le cœur du prince. À la fin, il s'aperçut avec un singulier étonnement que tous avaient repris leurs places et même qu'ils riaient, comme si de rien n'était !

L'instant d'après, cette hilarité s'accrut encore : on riait en le regardant, on trouvait drôles son mutisme et sa mine ahurie, mais on riait gentiment, gaiement ; plusieurs lui adressaient la parole et de la façon la plus affable ; Élisabeth Prokofievna, notamment, lui parlait d'un air jovial et s'efforçait de le reconforter. Tout à coup il sentit qu'Ivan Fédorovitch lui frappait amicalement sur l'épaule ; Ivan Pétrovitch riait aussi ; mais plus bienveillant, plus cordial, plus affectueux encore se montra le haut fonctionnaire ; il prit la main du prince, la serra doucement dans la sienne et se mit à la tapoter ; en même temps il tenait au pauvre jeune homme les propos qu'on tient à un petit enfant dont on veut calmer la frayeur ; à la fin, il le fit asseoir tout près de lui. Heureux de se voir traité avec tant d'intérêt, le prince considérait béatement le visage du vieillard, mais il n'avait pas encore recouvré l'usage de la parole, il respirait avec peine ; la physionomie du haut fonctionnaire lui plaisait infiniment.

— Comment ? balbutia-t-il enfin : — c'est bien vrai que vous me pardonnez ? Et... vous aussi, Élisabeth Prokofievna ?

Les rires redoublèrent, des larmes vinrent aux yeux du prince ; son ravissement était tel qu'il se croyait le jouet d'une illusion.

— Sans doute le vase était beau, observa Ivan Pétrovitch ; — il était ici depuis quinze ans, si je me souviens bien... oui, depuis quinze ans...

— Eh bien, voilà un fameux malheur ! L'homme lui-même n'est pas éternel, et on se désolerait pour la perte d'un pot d'argile ! répliqua d'une voix forte Élisabeth Prokofievna : — est-il

possible que tu sois si atterré, Léon Nikolaïtch ? ajouta-t-elle avec inquiétude : — assez, mon cher, assez ; tu me fais peur, vraiment.

— Et vous me pardonnez tout ? demanda le prince ; — tout, pas seulement le vase ?

Il voulut soudain se lever, mais le haut fonctionnaire le tira par le bras et l'obligea à se rasseoir.

— C'est très-curieux et c'est très-sérieux ! glissa-t-il dans l'oreille d'Ivan Pétrovitch en se penchant par-dessus la table. Ces mots furent, du reste, prononcés assez haut ; peut-être même que le prince les entendit.

— Ainsi je n'ai offensé aucun de vous ? Vous ne sauriez croire combien cette pensée me rend heureux ! Mais, d'ailleurs, cela devait être ! Est-ce que je pouvais blesser quelqu'un ici ? Une telle supposition serait même une offense pour vous.

— Calmez-vous, mon ami, c'est de l'exagération. Vous n'avez pas lieu de tant remercier ; c'est un beau sentiment, mais il dépasse la mesure.

— Je ne vous remercie pas, seulement je... vous admire, je vous contemple avec bonheur ; il se peut que je m'exprime bêtement, mais — j'ai besoin de parler, j'ai besoin d'expliquer... ne fût-ce que par respect pour moi-même...

Tout en lui était saccadé, troublé, fiévreux ; très-probablement ce qu'il disait n'était pas ce qu'il aurait voulu dire. Du regard il semblait implorer la permission de parler. Ses yeux rencontrèrent la princesse Biélokonsky.

— Ce n'est rien, batuchka, continue, continue, seulement ne t'emballe pas, observa-t-elle, — tantôt tu t'es échauffé et voilà ce qui en est résulté ! Mais n'aie pas peur de parler ; ces messieurs ont vu plus bizarre que toi ; tu ne les étonneras pas.

Le prince l'écouta en souriant, puis il s'adressa soudain au vieillard :

— C'est vous qui, il y a trois mois, avez sauvé de l'exil l'étudiant Podkoumoff et l'employé Chvabrine ?

Le haut fonctionnaire rougit un peu et l'invita à se calmer.

— J'ai entendu dire, reprit aussitôt le prince en s'adressant à Ivan Pétrovitch, — que, dans le gouvernement de ***, vos anciens serfs ayant été fort éprouvés par un incendie, vous leur avez cédé gratuitement tout le bois dont ils avaient besoin pour reconstruire leurs demeures, quoique vous eussiez eu beaucoup à vous plaindre d'eux depuis leur émancipation ?

— Oh, c'est une exagération, murmura Ivan Pétrovitch avec une modestie orgueilleuse ; mais, cette fois, il était dans le vrai en traitant d'« exagération » les paroles du prince : le bruit parvenu aux oreilles de ce dernier était complètement faux.

Le visage souriant, Muichkine se tourna ensuite vers la princesse Biélokonsky :

— Et vous, princesse, poursuivit-il, — il y a six mois, est-ce que vous ne m'avez pas reçu comme un fils à Moscou, après la lettre d'Élisabeth Prokofievna ? Le fait est que, comme à un véritable fils, vous m'avez donné un conseil que je n'oublierai jamais. Vous en souvenez-vous ?

— Quelles extravagances tu dérites ! repartit avec colère la vieille dame : — tu es un homme bon, mais ridicule : on te donne deux grochs, et tu remercies comme si on t'avait sauvé la vie. Tu crois cela louable et c'est tout le contraire.

Elle était vraiment fâchée, mais soudain elle se mit à rire et, cette fois, avec une gaieté exempte de toute amertume. Les traits d'Élisabeth Prokofievna se rassérénèrent et le visage d'Ivan Fédorovitch rayonna.

— J'ai dit que Léon Nikolaïtch était un homme... un homme... en un mot... seulement, voilà, il ne devrait pas s'échauffer, comme la princesse l'a fait observer... balbutia le général répétant dans sa joie les paroles de la princesse Biélokonsky dont il avait été frappé.

Seule Aglaé paraissait chagrine, mais son visage était encore enflammé, — peut-être par l'effet de la colère.

— Il est, vraiment, fort gentil, dit tout bas le haut fonctionnaire à Ivan Pétrovitch.

Je suis entré ici avec un tourment au cœur, reprit le prince dont le trouble croissant se manifestait par l'agitation de sa voix et l'étrangeté de son langage, — je... j'avais peur de vous, et peur de moi, surtout de moi. En revenant ici, à Pétersbourg, je m'étais formellement promis de voir le grand monde, la haute classe, dont moi-même je suis membre, à laquelle j'appartiens des premiers par la naissance. Eh bien, maintenant je me trouve avec des princes comme moi, n'est-ce pas ? Je voulais vous connaître, et il le fallait ; c'était nécessaire, absolument nécessaire !... J'avais toujours entendu dire beaucoup de mal de vous, plus de mal que de bien. Oh ! on dit et on écrit tant de choses sur votre compte !

On vous représente comme des hommes ignorants, superficiels, arriérés, exclusivement voués au culte d'intérêts mesquins, adonnés à des habitudes ridicules... J'avais les oreilles rebattues de toutes ces accusations, et je suis venu ici aujourd'hui avec une curiosité inquiète, voulant juger moi-même de visu, me faire une opinion personnelle sur la question : voyons, me suis-je dit, si ce qu'on répète partout est vrai, si cette classe supérieure de la société russe n'est plus bonne à rien, si elle a fait son temps, si la sève vitale est tarie en elle, si elle ne se compose, en effet, que de cadavres récalcitrants, acharnés à barrer la route aux hommes... de l'avenir... Déjà auparavant je n'admettais pas tout à fait cette manière de voir, attendu que chez nous il n'y a même jamais eu de caste supérieure, sauf la noblesse de cour qui maintenant a complètement disparu, n'est-il pas vrai ?

— Eh bien, ce n'est pas cela du tout, ricana Ivan Pétrovitch.

— Allons, il a encore pris le mors aux dents ! ne put s'empêcher de dire la princesse Biélokonsky.

— Laissez-le dire, observa à demi-voix le haut fonctionnaire,
— il est tout tremblant.

Le prince était hors de lui.

— Eh bien, j'ai vu des gens exquis, naïfs, intelligents ; j'ai vu un vieillard combler d'amabilités et écouter jusqu'au bout un gamin comme moi ; je vois des hommes capables de comprendre et de pardonner, de vrais Russes, des hommes bons, presque aussi bons et aussi affectueux que ceux que j'ai rencontrés là-bas, oui, ils ne valent guère moins. Jugez donc combien j'ai été agréablement surpris ! Oh, permettez-moi de l'avouer ! J'avais souvent entendu dire et je croyais moi-même que, dans le monde, tout se

réduisait à de beaux semblants, que sous la politesse des formes se déguisait un fond indigent et stérile, mais je vois maintenant moi-même qu'il ne peut en être ainsi chez nous ; cela peut être vrai ailleurs, mais pas chez nous. Est-il possible que tous, en ce moment, vous soyez des jésuites et des fourbes ? J'ai entendu tantôt le récit du prince N... : est-ce que ce n'est pas de l'humour spontané, prime-sautier ? Est-ce que ce n'est pas de la naïveté vraie ? Est-ce que de telles paroles peuvent sortir de la bouche d'un homme... mort, desséché d'esprit et de cœur ? Est-ce que des cadavres auraient pu me traiter comme vous m'avez traité ? Est-ce qu'il n'y a pas là des matériaux... pour l'avenir, des motifs d'espérance ? Est-ce que de pareilles gens peuvent ne pas comprendre et se laisser distancer ?

— Encore une fois, je vous en prie, calmez-vous, mon cher, nous causerons de tout cela un autre jour, et ce sera avec plaisir que je... dit en souriant le vieillard.

Ivan Pétrovitch s'agita impatiemment sur son fauteuil ; Ivan Fédorovitch était comme sur des épines ; son supérieur ne faisait aucune attention au prince et s'entretenait avec la femme du haut fonctionnaire, mais cette dame regardait souvent le jeune homme, et prêtait l'oreille à ses paroles.

— Non, vous savez, il vaut mieux que je parle ! reprit Muichkine dans un nouvel élan fiévreux (il s'adressait au vieillard du même ton confiant que si c'eût été un ami intime). — Hier, Aglaé Ivanovna m'avait défendu de parler et m'avait même indiqué nommément les sujets sur lesquels je devais me taire ; elle sait que je suis ridicule quand j'en parle ! J'ai atteint ma vingt-septième année, mais je sais que je suis comme un enfant. Je n'ai pas le droit d'exprimer ma pensée, il y a longtemps que je l'ai dit ; je

n'ai parlé franchement qu'à Moscou, avec Rogojine... Nous avons lu Pouchkine ensemble, nous l'avons lu tout entier ; il ne connaissait rien du poète, il n'en avait même jamais entendu parler... J'ai toujours peur que mon air ridicule ne nuise à la pensée, à l'idée principale. Je n'ai pas le geste. Mes gestes ne sont jamais en situation, cela fait rire et discrédite la pensée. Je n'ai pas non plus de mesure dans les sentiments, et c'est le principal, le point le plus important... Je sais que le silence me convient plutôt. Quand je me tais, j'ai même l'air très-raisonnable ; de plus, cela me permet de méditer. Mais maintenant il vaut mieux que je parle. Si j'ai pris la parole, c'est parce que vous fixez sur moi un regard si bon... Vous avez une excellente figure ! Hier, j'avais juré à Aglaé Ivanovna que je n'ouvrais pas la bouche de toute la soirée.

— Vraiment ? fit le vieillard avec un sourire.

— Mais il y a des moments où je me dis que j'ai tort de penser de la sorte : la sincérité vaut le geste, n'est-ce pas ? N'est-il pas vrai ?

— Quelquefois.

— Je veux tout dire, tout, tout, tout ! Oh, oui ! Vous me prenez pour un utopiste ? pour un idéologue ? Oh, détrompez-vous, je n'ai, je vous l'assure, que des idées si simples... Vous ne le croyez pas ? Vous souriez ? Parfois, vous savez, je suis lâche, parce que je perds la foi ; tantôt en venant ici, je me disais : « Comment entrerais-je en matière avec eux ? Par quel mot faut-il commencer pour qu'ils comprennent quelque chose ? » Quelle peur j'avais ! Mais c'était surtout pour vous que je craignais ! Et pourtant de quoi pouvais-je avoir peur ? Cette crainte n'était-elle pas hon-

teuse ? L'idée que pour un homme de progrès il y a une telle foule d'arriérés et de méchants ? Ma joie est de constater en ce moment que cette foule n'existe pas, qu'il n'y a que des éléments pleins de vie ! Nous n'avons pas lieu non plus de nous troubler parce que nous sommes ridicules, n'est-ce pas ? C'est vrai, nous sommes ridicules, frivoles, adonnés à de mauvaises habitudes, nous nous ennuyons, nous ne savons pas regarder, nous ne savons pas comprendre, nous sommes tous ainsi, tous, vous, moi, et eux ! Mon langage ne vous blesse pas, quand je vous dis en face que vous êtes ridicules ? Eh bien, s'il en est ainsi, est-ce que vous n'êtes pas des matériaux ? Vous savez, à mon avis, il est même bon parfois d'être ridicule, oui, cela vaut mieux : on peut plus facilement se pardonner les uns aux autres et se réconcilier ! Il est impossible de tout comprendre du premier coup, on n'arrive pas d'emblée à la perfection ! Pour y atteindre, il faut d'abord ne pas comprendre bien des choses. Si l'on comprend trop vite, on ne comprend pas bien. C'est à vous que je dis cela, à vous qui avez su déjà tant comprendre... et ne pas comprendre. À présent je n'ai pas peur pour vous ; vous ne vous fâchez pas en entendant un gamin comme moi vous parler ainsi ? Non, sans doute ! Oh, vous savez oublier et pardonner à ceux qui vous ont offensés, comme à ceux qui ne se sont donné aucun tort envers vous ; cette dernière indulgence est la plus difficile de toutes : pardonner à ceux qui ne nous ont pas offensés, c'est-à-dire leur pardonner leur innocence et l'injustice de nos griefs ! Voilà ce que j'attendais de la haute classe, voilà ce que j'avais hâte de dire en venant ici, et ce que je ne savais comment dire... Vous riez, Ivan Pétrovitch ? Vous pensez que j'avais peur pour ceux-là ? Vous me croyez leur avocat, un démocrate, un apôtre de l'égalité ? (Ces mots furent accompagnés d'un rire nerveux.) J'ai peur pour vous, pour nous

tous, devrai-je dire plutôt, car je suis moi-même un prince de la vieille roche, et je me trouve avec des princes. Je parle dans l'intérêt de notre salut commun, pour que notre classe ne disparaisse pas dans les ténèbres, après avoir tout perdu par défaut de clairvoyance. Pourquoi disparaître et céder la place à d'autres, quand on peut, en se mettant à la tête du progrès, rester à la tête de la société ? Soyons des hommes d'avant-garde et l'on nous suivra. Devenons des serviteurs pour être des chefs.

Il fit un brusque mouvement pour se lever, mais le vieillard, qui l'observait d'un œil de plus en plus inquiet, l'en empêcha encore.

— Écoutez ! je ne m'abuse pas sur la valeur des discours, il vaut mieux prêcher d'exemple, commencer tout bonnement... j'ai déjà commencé... et — et est-ce que, vraiment, on peut être malheureux ? Oh, qu'est-ce que mon affliction et mon mal, si je suis en état d'être heureux ? Vous savez, je ne comprends pas qu'on puisse passer à côté d'un arbre, et ne pas être heureux de le voir ! Parler à un homme, et ne pas être heureux de l'aimer ? Oh, malheureusement je ne sais pas m'exprimer... mais, à chaque pas, que de belles choses dont le charme s'impose même à l'homme le plus affolé ! Regardez l'enfant, regardez l'aurore, regardez l'herbe qui pousse, regardez les yeux qui vous contemplent et qui vous aiment...

En prononçant ces dernières paroles, il s'était levé. Le haut fonctionnaire le considérait avec frayeur. La première, Élisabeth Prokofievna eut l'intuition de la vérité. « Ah ! mon Dieu ! » s'écria-t-elle et elle frappa ses mains l'une contre l'autre. Aglaé s'élança vers le prince et le reçut dans ses bras ; épouvantée, les traits altérés par la souffrance, la jeune fille entendit le cri affreux

de « l'esprit qui secouait et terrassait » l'infortuné. Lorsque le malade s'abattit sur le parquet, quelqu'un put lui placer à temps un coussin sous la tête.

Personne ne s'était attendu à cela. Un quart d'heure après, le prince N..., Eugène Pavlovitch, le vieillard, essayèrent de rendre de l'animation à la soirée, mais ils n'y réussirent pas, et, au bout d'une demi-heure, tout le monde se retira. Avant de s'en aller, les visiteurs exprimèrent leurs sympathies, firent entendre force paroles de consolation, donnèrent leur avis. Ivan Pétrovitch, notamment, dit que « le jeune homme était slavophile ou quelque chose de ce genre, mais que, du reste, cela n'était pas dangereux ». Le vieillard garda le silence. Plus tard, à la vérité, le lendemain et le surlendemain, tous éprouvèrent un certain mécontentement. Ivan Pétrovitch se sentit même blessé, modérément, toutefois. Pendant quelque temps, le supérieur d'Ivan Fédorovitch témoigna une sorte de froideur à son subordonné. Le « protecteur de la famille », le haut dignitaire, adressa, de son côté, quelques observations au général Épantchine ; à cette occasion, d'ailleurs, il déclara aimablement qu'il « s'intéressait fort au bonheur d'Aglaé ». Ce personnage n'était pas un méchant homme, mais, s'il avait durant la soirée manifesté tant de curiosité à l'endroit du prince, c'était surtout parce que la récente affaire de Muichkine avec Nastasia Philippovna ne lui était pas tout à fait inconnue ; le peu qu'il avait appris de cette histoire lui faisait vivement désirer d'en savoir davantage.

En prenant congé d'Élisabeth Prokofievna, la princesse Biéloukonsky lui dit :

— Eh bien, il est à la fois bon et mauvais ; mais, si tu veux mon avis, il est plutôt mauvais. Tu vois toi-même quel homme c'est, —

un malade.

Élisabeth Prokofievna décida à part soi que le prétendu était « impossible », et en se couchant elle se jura que « tant qu'elle serait vivante, le prince n'épouserait pas Aglaé ». Elle se leva le lendemain matin avec la même idée. Mais, pendant le déjeuner, entre midi et une heure, une contradiction singulière se produisit dans les sentiments de la générale.

Questionnée, fort discrètement, du reste, par ses sœurs, Aglaé répondit tout à coup d'un ton froid et hautain :

— Je ne lui ai jamais donné aucune parole, jamais de ma vie je ne l'ai considéré comme mon futur époux. Il m'est tout aussi indifférent que n'importe qui.

Élisabeth Prokofievna ne put se contenir.

— Je ne m'attendais pas à cela de ta part, dit-elle avec tristesse, — c'est un parti impossible, je le sais, et je remercie Dieu que nous soyons si bien d'accord sur ce point, mais ton langage n'est pas celui auquel je m'attendais. Je présumais autre chose de toi. J'aurais volontiers mis à la porte tous nos visiteurs d'hier, lui seul excepté ; voilà quel homme il est, à mes yeux !...

Elle s'arrêta soudain, craignant d'en avoir trop dit. Mais si elle avait su combien, en ce moment, elle était injuste pour sa fille ! Déjà tout était décidé dans l'esprit d'Aglaé ; elle aussi attendait son heure, l'heure de la solution définitive, et le moindre mot imprudent, la moindre allusion à cette question lui faisait au cœur une profonde blessure.

IV • Chapitre 8

Pour le prince aussi cette journée commença sous l'influence de pressentiments pénibles ; on pouvait les attribuer à son état maladif, mais il éprouvait une tristesse d'un caractère trop vague, et c'était surtout cela qui le tourmentait. Sans doute les motifs d'affliction ne lui manquaient pas dans l'ordre des faits positifs, mais toutes les circonstances douloureuses que lui rappelait sa mémoire étaient insuffisantes à expliquer l'immensité de son chagrin. Peu à peu s'enracina en lui la conviction qu'aujourd'hui même se produirait un événement décisif dans son existence. Son accès de la veille avait été léger ; il ne lui restait maintenant que de l'hypocondrie, une certaine pesanteur dans la tête, et de la courbature dans les membres. Son cerveau ne fonctionnait pas trop mal, quoique son âme fût malade. Il se leva assez tard et se rappela aussitôt la soirée précédente ; ses souvenirs étaient nets, mais incomplets ; il se rappelait pourtant qu'une demi-heure après son attaque on l'avait ramené chez lui. Il apprit que les Épantchine avaient déjà envoyé demander de ses nouvelles. À onze heures et demie arriva un second exprès ; cela fit plaisir au prince. Une des premières visites qu'il reçut fut celle de Viéra Lébédéff qui vint lui offrir ses services. Dès qu'elle l'aperçut, elle fondit soudain en larmes. Le prince s'empressa de la consoler, et bientôt elle se mit à rire. Frappé de l'extrême compassion que lui témoignait cette jeune fille, il lui prit la main et la baisa. Viéra rougit.

— Ah, qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce que vous faites ? s'écria-t-elle effrayée, et elle retira vivement sa main.

Elle s'éloigna au plus vite, en proie à un trouble étrange. Durant cette courte visite, Viéra raconta au prince, entre autres choses, que le matin, à la première heure, son père avait couru chez le « défunt », comme il appelait le général, pour s'informer s'il n'était pas mort dans la nuit ; elle ajouta qu'on ne lui donnait plus longtemps à vivre. Entre onze heures et midi Lébédèff rentra chez lui et se rendit auprès du prince, mais « pour une minute seulement, pour s'informer de la précieuse santé.... » etc. ; il voulait aussi jeter un coup d'œil dans la « petite armoire ». L'employé ne faisait que pousser des : « oh ! » et des « ah ! » Le prince se hâta de le congédier ; toutefois, avant de s'en aller, Lébédèff questionna au sujet de l'accès survenu la veille, bien que cette histoire, évidemment, lui fût déjà connue dans tous ses détails. Après lui, pour une minute aussi, vint Kolia. Ce dernier était véritablement pressé. Il arriva sombre et inquiet. Sa première parole fut pour conjurer le prince de lui révéler tout ce qu'on lui cachait ; d'ailleurs, dit-il, il avait déjà presque tout appris dans la journée d'hier.

Muichkine raconta l'affaire aussi exactement que possible, mais en mêlant à son récit l'expression de sa profonde sympathie. Frappé comme d'un coup de foudre, Kolia ne put proférer un mot et se mit à pleurer silencieusement. Le pauvre garçon venait d'éprouver une de ces impressions qui ne s'effacent jamais et qui font époque dans la vie. Le prince le sentit, il s'empressa d'exposer à son jeune ami la façon dont il envisageait la chose : « Suivant moi, ajouta-t-il, l'attaque qui met en danger les jours du vieillard, vient peut-être surtout de l'horreur que lui a laissée le souvenir de sa faute, et ce n'est pas la marque d'une âme ordinaire ». Pendant que Kolia écoutait le prince, ses yeux commençaient à étinceler :

— Ganka, Varia et Ptitzine sont des vauriens ! Je ne me brouillerai pas avec eux, mais à partir de ce moment nous suivrons, eux et moi, des routes différentes ! Ah, prince, depuis hier, j'ai eu bien des sensations nouvelles, c'est une leçon pour moi ! Je sens aussi que maintenant j'ai ma mère sur les bras ; sans doute elle a le vivre et le couvert chez Varia, mais cela n'empêche pas...

Se rappelant qu'on l'attendait, il se leva brusquement, demanda à la hâte au prince des nouvelles de sa santé et, quand il eut entendu la réponse, ajouta tout à coup :

— Il n'y a rien eu d'autre ? J'ai entendu dire que hier... du reste, je n'ai pas le droit... mais si jamais vous avez besoin, pour quoi que ce soit, d'un fidèle serviteur, il est devant vous. Nous ne sommes heureux ni l'un ni l'autre, prince, n'est-ce pas ? Mais... je ne vous interroge pas, je m'abstiens de vous interroger....

Kolia parti, le prince s'absorba plus que jamais dans ses réflexions : il ne voyait autour de lui que des prophètes de malheur ; tout le monde tirait déjà des conclusions, tout le monde avait l'air de savoir quelque chose qu'il ignorait ; Lébédéff questionnait, Kolia risquait des allusions directes, et Viéra pleurait. À la fin, il agita le bras avec colère comme pour chasser ces idées : « Peste soit de cette maladive défiance ! » pensa-t-il. Ses traits recouvèrent leur sérénité lorsque, à une heure passée, il vit entrer chez lui les dames Épantchine : elles venaient, dirent-elles, « pour une petite minute », et, en effet, elles ne restèrent pas davantage.

Après le déjeuner, Élisabeth Prokofievna s'était levée de table en déclarant que l'on allait tous ensemble faire une promenade. Formulée d'un ton sec, décidé, péremptoire, cette proposition

équivalait à un ordre. Tout le monde sortit, c'est-à-dire la maman, les demoiselles et le prince Chitch..... Élisabeth Prokofievna se mit en marche dans la direction opposée à celle qu'on avait coutume de prendre chaque jour. Ses filles comprirent toutes de quoi il s'agissait, mais elles se turent, de peur d'irriter leur mère. De son côté, comme si elle voulait se soustraire à des reproches ou à des objections possibles, la générale marchait en avant de la bande, sans retourner la tête. À la fin, Adélaïde se permit une observation : « Ce n'était pas là un pas de promenade, la maman allait trop vite, il n'y avait pas moyen de la suivre. » Élisabeth Prokofievna se retourna soudain.

— Voici le fait, dit-elle ; — nous passons maintenant devant sa demeure. Quoi qu'en pense Aglaé, et quoi qu'il arrive plus tard, ce n'est pas un étranger pour nous ; de plus, à présent, il est malheureux et malade ; moi, du moins, je vais entrer un instant chez lui. Vienne qui veut avec moi, les autres peuvent passer leur chemin, la route est libre.

Naturellement, tout le monde entra à sa suite. Comme de juste, le prince s'empressa de renouveler ses excuses pour le vase qu'il avait brisé et... pour le scandale.

— Allons, ce n'est rien, répondit Élisabeth Prokofievna, — ce n'est pas le vase que je plains, mais toi. Ainsi maintenant tu reconnais toi-même que tu as fait un scandale : c'est le cas de dire que « le matin est plus sage que le soir »..... mais cela n'est rien non plus, car chacun voit à présent qu'on ne peut pas t'en vouloir. Allons, au revoir ; si tu t'en sens la force, promène-toi un peu, et ensuite couche-toi : voilà le conseil que je te donne. Et, si le cœur t'en dit, viens chez nous comme auparavant ; sois convaincu une fois pour toutes que, quoi qu'il arrive, tu resteras

l'ami de notre maison : le mien, du moins. Je puis, en tout cas, répondre pour moi...

À leur tour, les demoiselles s'associèrent avec chaleur aux sentiments exprimés par leur mère, après quoi la société se retira. Mais cette démarche affectueuse et ces paroles réconfortantes ne laissaient pas d'avoir elles-mêmes quelque chose de cruel dont Élisabeth Prokofievna ne s'était pas aperçue. Dans l'invitation à venir « comme auparavant » et dans les mots « le mien, du moins », on sentait encore une sorte d'avertissement prophétique. Le prince songea à l'attitude d'Aglaé durant cette visite ; à la vérité, en entrant et en sortant, elle lui avait adressé un sourire enchanteur, mais elle n'avait pas prononcé une parole, alors même que sa mère et ses sœurs protestaient de leur amitié ; à deux reprises pourtant, elle avait fixé sur lui un regard attentif. Le visage de la jeune fille était plus pâle que de coutume, elle semblait avoir passé une mauvaise nuit. Le prince décida que le soir même il irait chez elles « comme auparavant », et il regarda fiévreusement sa montre. Juste trois minutes après le départ des dames Épantchine, entra Viéra.

— Léon Nikolaïévitch, tout à l'heure Aglaé Ivanovna m'a donné en cachette une commission pour vous.

Le prince commença à trembler.

— Un billet ?

— Non, une commission verbale ; c'est à peine même si elle en a eu le temps. Elle vous prie de rester chez vous pendant toute la journée d'aujourd'hui, de ne pas bouger d'ici jusqu'à sept heures du soir, ou même jusqu'à neuf, sur ce point je ne réponds pas d'avoir bien entendu.

— Mais... pourquoi donc cela ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je n'en sais rien, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle m'a formellement ordonné de vous transmettre cette recommandation.

— C'est ainsi qu'elle s'est exprimée ? Elle a dit « formellement » ?

— Non, ce n'est pas le mot dont elle s'est servie. Elle a eu à peine le temps de me tirer à part pour me charger de cette commission, heureusement je me suis tout de suite élancée vers elle. Mais, à sa mine, on voyait bien qu'elle me donnait un ordre formel. Elle m'a regardée d'une telle façon que j'en ai eu mal au cœur...

Le prince adressa encore plusieurs questions à Viéra ; il n'en apprit pas plus, mais, par contre, son inquiétude ne fit que s'accroître. Resté seul, il se coucha sur un divan et redevint songeur. « Ils attendent peut-être quelqu'un avant neuf heures, finit-il par supposer, et elle craint que je ne fasse encore des sottises en société. » Sur cette réflexion, il se remit à attendre impatiemment la soirée et à regarder sa montre. L'explication de ce rébus lui fut donnée beaucoup plus tôt qu'il ne le pensait, mais elle-même constituait une nouvelle énigme plus angoissante que la première : une demi-heure après le départ des dames Épantchine arriva Hippolyte ; il était si las, si exténué, qu'à peine entré, avant d'avoir proféré un mot, il tomba littéralement sur un fauteuil, comme un homme privé de connaissance ; puis il eut un violent accès de toux accompagné de crachements de sang. Ses yeux étincelaient et des taches rouges se montraient sur ses joues. Le prince balbutia quelques paroles auxquelles le malade ne répon-

dit pas ; longtemps encore celui-ci se contenta d'agiter le bras comme pour demander qu'on le laissât en repos. À la fin, l'accès se passa.

— Je m'en vais ! articula-t-il avec effort et d'une voix rauque.

— Si vous voulez, je vous reconduirai, proposa le prince.

Il s'était levé à demi, mais il se rappela soudain que tout à l'heure on lui avait défendu de sortir. Hippolyte se mit à rire.

— Je ne m'en vais pas de chez vous, répondit-il d'une voix toujours râlante, — au contraire, j'ai cru devoir venir vous trouver, et cela pour affaire... autrement, je ne vous aurais pas dérangé. Je m'en vais ad patres, et cette fois, paraît-il, c'est sérieux. Capout ! Ce que j'en dis n'est pas pour exciter la compassion, croyez-le bien... je m'étais même couché aujourd'hui à dix heures avec l'intention de ne plus quitter mon lit jusqu'à ce moment-là, mais j'ai changé d'idée, et je me suis levé encore une fois pour venir chez vous... Ainsi c'est urgent.

— Vous faites peine à voir : vous auriez dû m'appeler, au lieu de vous transporter vous-même ici.

— Allons, en voilà assez. Vous m'avez plaint, par conséquent, vous êtes en règle avec la politesse mondaine... Mais j'oubliais : comment vous portez-vous ?

— Je vais bien. Hier j'ai été..... pas trop.....

— Je le sais, je l'ai entendu dire. Vous avez cassé une potiche chinoise ; je regrette de n'avoir pas été là ! J'arrive à mon affaire. D'abord, j'ai eu aujourd'hui le plaisir d'assister à une entrevue de Gabriel Ardalionovitch avec Aglaé Ivanovna près du banc vert.

J'ai admiré jusqu'à quel point un homme peut avoir l'air bête. J'en ai fait l'observation à Aglaé Ivanovna elle-même, après le départ de Gabriel Ardalionovitch..... À ce qu'il paraît, prince, vous ne vous étonnez de rien, ajouta-t-il en considérant avec défiance le visage calme de son interlocuteur : — ne s'étonner de rien est, dit-on, la marque d'une grande intelligence ; à mon avis, on pourrait tout aussi bien y voir l'indice d'une grande stupidité..... Du reste, ce n'est pas pour vous que je dis cela, excusez-moi... Je suis fort malheureux aujourd'hui dans mes expressions.

— Hier déjà je savais que Gabriel Ardalionovitch..., balbutia le prince.

Son trouble était visible, bien qu'Hippolyte s'irritât du peu d'étonnement qu'il témoignait.

— Vous le saviez ! Voilà une nouvelle ! Mais, du reste, je ne vous demande pas comment vous avez su cela... Et aujourd'hui vous n'avez pas été témoin de l'entrevue ?

— Si vous étiez là, vous avez bien vu que je n'y étais pas.

— Vous auriez pu être caché quelque part, derrière un buisson. Du reste, en tout cas, le dénouement m'a fait plaisir, — pour vous, naturellement ; je pensais déjà que Gabriel Ardalionovitch avait la préférence !

— Je vous prie de ne pas me parler de cela, Hippolyte, et surtout dans de pareils termes.

— D'autant plus que vous savez déjà tout.

— Vous vous trompez. Je ne sais presque rien, et Aglaé Ivanovna sait certainement que je ne sais rien. J'ignorais même

complètement cette entrevue... Vous dites qu'il y a eu une entrevue ? Allons, c'est bien, laissons cela...

— Vous saviez, vous ne saviez pas ? Je ne comprends rien à vos paroles ! Vous dites : « laissons cela » ! Eh bien, non, ne soyez pas si confiant ! Surtout si vous ne savez rien. C'est même parce que vous ne savez rien que vous êtes confiant. Mais savez-vous quelles visées poursuivent ces deux êtres, le frère et la sœur ? Vous le soupçonnez peut-être ?... Bien, bien, je laisse cela de côté... ajouta-t-il, remarquant que le prince faisait un geste d'impatience ; — mais je suis venu pour une affaire particulière, et c'est là-dessus que je veux... m'expliquer. Le diable m'emporte, il faut bien s'expliquer avant de mourir ; j'ai terriblement d'explications à donner. Voulez-vous m'entendre ?

— Parlez, je vous écoute.

— Et pourtant je change encore d'idée : je commencerai tout de même par Ganetchka. Pouvez-vous vous figurer qu'à moi aussi un rendez-vous sur le banc vert avait été donné pour aujourd'hui ? Du reste, je ne veux pas mentir : j'avais moi-même insisté pour obtenir cette entrevue ; je l'avais demandée, promettant de révéler un secret. Je ne sais pas si je suis arrivé trop tôt (je crois bien que oui), toujours est-il qu'au moment où je venais de prendre place auprès d'Aglaé Ivanovna, j'ai vu s'avancer bras dessus bras dessous Gabriel Ardalionovitch et Barbara Ardalionovna ; ils avaient l'air d'être en promenade. Je crois qu'ils ont été tous deux fort surpris de me rencontrer en cet endroit ; ils ne s'attendaient pas à cela, sans doute, et ils ont même perdu contenance. Aglaé Ivanovna a rougi et, vous le croirez ou vous ne le croirez pas, elle est restée quelque peu interdite. Était-ce à cause de ma présence, ou tout bonnement parce que la beauté de Ga-

briel Ardalionovitch lui faisait trop d'effet ? Ce qui est sûr, c'est qu'elle est devenue pourpre et qu'elle a tout terminé en une seconde, d'une façon fort drôle : elle s'est levée à demi et, après avoir répondu au salut du frère ainsi qu'au sourire courtoisanesque de la sœur, elle leur a dit tout net : « Je voulais seulement vous exprimer en personne la satisfaction que me causent vos sentiments sincères et amicaux ; si l'occasion d'y faire appel se présente, croyez... » Là-dessus, elle leur a tiré sa révérence, et tous deux sont partis, — quinauds ou triomphants ? je l'ignore. Ganetchka, pour sûr, était déconfit ; il ne comprenait rien et il était rouge comme un homard (son visage a parfois une expression étonnante !). Mais Barbara Ardalionovna paraissait comprendre qu'il fallait filer au plus vite et que cette démarche était déjà beaucoup de la part d'Aglée ; elle consolait son frère. Elle est plus intelligente que lui et je suis sûr qu'à présent elle triomphe. Quant à moi, je venais pour régler avec Aglée Ivanovna les conditions d'une entrevue entre elle et Nastasia Philippovna !

— Et Nastasia Philippovna ! s'écria le prince.

— Ah ! Il paraît que vous perdez votre flegme et que vous commencez à vous étonner ? Je vois avec plaisir que vous voulez ressembler à un homme. En récompense je vais vous amuser. Voyez ce que c'est que de rendre service à de jeunes demoiselles d'une âme haute : aujourd'hui j'ai reçu d'elle un soufflet.

— Mo-moral ? demanda involontairement le prince.

— Oui, pas physique. Il me semble que personne ne lèverait la main sur un être comme moi. Dans l'état où je suis maintenant, une femme même, Ganetchka lui-même ne me frapperait pas. Pourtant hier, à un certain moment, j'ai bien cru qu'il allait se je-

ter sur moi... Je parie que je sais à quoi vous pensez présentement ? Vous vous dites : « Soit, il n'est pas permis de le frapper, mais on pourrait, pendant son sommeil, l'étouffer avec un coussin ou un torchon mouillé, — on le devrait même... » Je lis tout maintenant cette pensée sur votre visage.

— Jamais je n'ai pensé à cela ! protesta le prince indigné d'une telle supposition.

— Je ne sais pas, j'ai rêvé cette nuit que quelqu'un m'étouffait avec un torchon mouillé... un homme... allons, je vous dirai qui : figurez-vous que mon assassin était Rogojine ! Qu'en pensez-vous ? Est-ce qu'on peut étouffer quelqu'un avec un torchon mouillé ?

— Je n'en sais rien.

— J'ai entendu dire qu'on le peut. Bien, laissons cela. Voyons, pourquoi donc suis-je un cancanier ? Pourquoi m'a-t-elle traité de cancanier aujourd'hui ? Et notez qu'elle m'a appelé ainsi après avoir attentivement écouté d'un bout à l'autre tout ce que je lui ai dit, bien plus, après m'avoir elle-même questionné... Mais voilà comme sont les femmes ! Pour elle je suis entré en relation avec Rogojine, cet homme intéressant ; pour lui complaire, je lui ai ménagé une entrevue personnelle avec Nastasia Philippovna. Ne serait-ce point parce que j'ai froissé son amour-propre en lui faisant observer qu'elle se contentait des « restes » de Nastasia Philippovna ? Dans son intérêt, je n'ai jamais cessé, je l'avoue, de lui présenter ainsi la chose ; je lui ai écrit deux lettres dans ce sens, et aujourd'hui, dans l'entrevue que j'ai eue avec elle, je lui ai encore parlé de même... Tantôt j'ai commencé par lui dire que c'était humiliant pour elle... D'ailleurs, ce mot de « restes » n'est

pas de moi ; je me suis borné à le répéter ; chez Ganetchka, du moins, tout le monde se servait de cette expression ; elle-même l'a reconnu. Eh bien, alors, pourquoi suis-je, à ses yeux, un cancanier ? Je le vois, je le vois : vous me trouvez fort drôle en ce moment, et je parie que vous m'appliquez les vers stupides :

« Au triste coucher de mon astre
L'amour peut-être sourira. »

Ha, ha, ha !

Hippolyte eut un rire nerveux auquel succéda une toux violente.

— Et notez que Ganetchka a vraiment bonne grâce à parler de « restes », poursuivit-il d'une voix qui avait peine à sortir de son gosier : — lui-même, de quoi maintenant désire-t-il profiter ?

Le prince resta longtemps silencieux ; il était épouvanté.

— Vous avez parlé d'une entrevue avec Nastasia Philippovna ? murmura-t-il enfin.

— Eh ! mais, réellement, est-ce que vous ignorez qu'Aglaé Ivanovna doit voir aujourd'hui Nastasia Philippovna ? Celle-ci est arrivée de Pétersbourg exprès pour cela ; je lui ai fait écrire par Rogojine, qui lui a transmis l'invitation d'Aglaé Ivanovna. À présent elle se trouve avec Rogojine, pas loin de chez vous, dans la maison qu'elle habitait autrefois, chez cette dame, chez Daria Alexievna... une dame fort équivoque, son amie. Et c'est là, dans cette maison équivoque, qu'Aglaé Ivanovna se rendra aujourd'hui pour causer amicalement avec Nastasia Philippovna et résoudre différents problèmes. Elles veulent s'occuper d'arithmétique. Vous ne le saviez pas ? Parole d'honneur ?

— C'est invraisemblable !

— Allons, c'est encore bien, si c'est invraisemblable. Du reste, par qui auriez-vous appris cela ? Pourtant, dans un petit endroit comme celui-ci, une mouche ne peut pas voler quelque part sans que tout le monde le sache ! Mais tout de même je vous ai averti et vous pouvez me remercier. Allons, au revoir, — dans l'autre monde, probablement. Mais voici encore une chose : il est vrai que j'ai agi envers vous d'une façon canaille, parce que... pourquoi donc ne travaillerais-je pas à mon profit, s'il vous plaît ? Pour ménager vos intérêts, n'est-ce pas ? Je lui ai dédié ma « confession » (vous ne saviez pas cela ?). Et comme elle l'a reçue encore ! hé ! hé ! Mais avec elle je n'ai pas été canaille ; vis-à-vis d'elle je ne me suis donné aucun tort, c'est elle au contraire qui m'a vilipendé, aplati... Du reste, je n'ai rien à me reprocher non plus à votre égard : si je lui ai parlé de ces « restes » pour lui faire honte de son amour, en revanche je vous révèle à présent le jour, l'heure et le lieu du rendez-vous ; je vous découvre tout ce mystère... naturellement ce que j'en fais, c'est par colère et non par grandeur d'âme. Adieu, je suis bavard comme un bègue ou comme un phthisique ; mais faites attention, prenez vos mesures et sans perdre une minute, si toutefois vous méritez le nom d'homme. L'entrevue est pour ce soir, c'est certain.

Hippolyte se dirigea vers la porte, mais, entendant le prince crier après lui, il s'arrêta sur le seuil.

— Ainsi, suivant vous, Aglaé Ivanovna ira elle-même aujourd'hui chez Nastasia Philippovna ? demanda le prince.

Des taches rouges apparurent sur ses joues et sur son front.

— Je ne le sais pas au juste, mais c'est probable, répondit Hippolyte après avoir regardé derrière lui ; — d'ailleurs, il ne peut pas en être autrement. Nastasia Philippovna n'ira pas chez elle, n'est-ce pas ? D'autre part, l'entrevue ne peut pas avoir lieu chez Ganetchka où il y a un moribond...

— Eh bien, cela seul prouve l'impossibilité de la chose ! répliqua le prince. — Comment donc sortira-t-elle, en supposant même qu'elle le veuille ? Vous ne connaissez pas... les habitudes de cette maison : elle ne peut pas aller seule chez Nastasia Philippovna ; c'est une absurdité !

— Voyez-vous, prince, on ne saute pas par les fenêtres, personne ne fait cela ; mais, qu'il survienne un incendie, le gentleman le plus esclave du décorum, la dame la plus comme il faut, sauteront par une fenêtre. Nécessité n'a pas de loi, et notre demoiselle se rendra chez Nastasia Philippovna. Mais est-ce que chez elles, on ne les laisse aller nulle part, vos demoiselles ?

— Non, ce n'est pas cela que je veux dire...

— Eh bien, si ce n'est pas cela, elle n'a qu'à descendre le perron et aller là tout droit, quitte ensuite à ne pas retourner chez elle. Il y a des cas où on brûle ses vaisseaux et où on peut même ne pas revenir chez ses parents : les déjeuners, les dîners et les princes Chtch... ne sont pas toute la vie. Il me semble que vous prenez Aglaé Ivanovna pour une demoiselle ou pour une pensionnaire ; je le lui ai déjà dit ; elle a paru être de cet avis. Attendez sept heures ou huit heures... À votre place je mettrais là quelqu'un en sentinelle pour épier le moment précis où elle descendra le perron. Allons, envoyez du moins Kolia ; soyez sûr qu'il es-

pionnera volontiers, je veux dire, pour vous... parce que tout cela est relatif... Ha, ha !

Hippolyte sortit. Le prince n'avait pas lieu de faire espionner Aglaé, lors même qu'il eût été capable d'un tel acte. À présent il s'expliquait à peu près pourquoi la jeune fille lui avait ordonné de rester chez lui : elle voulait peut-être l'aller voir. À la vérité, peut-être le mettait-elle aux arrêts précisément pour empêcher son intervention possible durant l'entreprise qu'elle avait projetée. Cette conjecture n'était pas moins vraisemblable que l'autre. Le prince avait le vertige ; la chambre tout entière tournait autour de lui. Il se coucha sur un divan et ferma les yeux.

En tout cas, le parti d'Aglaé était pris définitivement. Non, le prince ne la considérait pas comme une demoiselle ou une pensionnaire ; il sentait maintenant que depuis longtemps déjà il était inquiet et qu'il redoutait justement quelque chose de ce genre ; mais pourquoi voulait-elle la voir ? Un frisson parcourut tout le corps de Muichkine ; la fièvre le ressaisit.

Non, il ne la considérait pas comme une enfant ! Dans ces derniers temps, certains regards, certains mots d'elle l'avaient épouvanté. Parfois il avait cru remarquer qu'elle était trop contenue, trop maîtresse d'elle-même, et il se rappelait que cela lui avait fait peur. À vrai dire, durant tous ces jours, il s'était efforcé de n'y pas songer, il avait chassé les pensées pénibles, mais que se cachait-il dans cette âme ? Nonobstant la crédulité de son amour, cette question depuis longtemps le tourmentait. Et voilà que tous ces doutes allaient être éclaircis, toutes ces incertitudes dissipées aujourd'hui même. Idée terrible ! Et encore « cette femme » ! Pourquoi le prince se figurait-il toujours que cette femme apparaîtrait au dernier moment et briserait son existence comme un

fil pourri ? À présent, bien qu'il fût presque dans un demi-délire, il aurait volontiers juré qu'il avait toujours pensé de la sorte. Si dans les derniers temps il avait tâché de l'oublier, c'était uniquement parce qu'il la craignait. L'aimait-il ou la haïssait-il ? Pas une seule fois il ne se le demanda durant cette journée ; ici son cœur était pur : il savait qui il aimait... Cette entrevue singulière dont la cause lui était inconnue, et dont il ne pouvait prévoir le dénouaient, n'était pas encore ce qui l'effrayait le plus, — il craignait Nastasia Philippovna elle-même. Plus tard, au bout de quelques jours, il se rappela que pendant ces heures fiévreuses il n'avait guère cessé de se figurer les yeux, le regard, le langage de la jeune femme, — il croyait l'entendre proférer d'étranges paroles. Pourtant ces heures de fièvre et d'angoisses ne laissèrent que peu de traces dans sa mémoire. À peine s'il se souvint, par exemple, que Viéra lui avait apporté à dîner et qu'il avait mangé ; avait-il dormi après son dîner ? il ne se le rappelait pas. Il savait seulement qu'il n'avait eu ce soir-là des perceptions entièrement nettes qu'à partir du moment où Aglaé s'était soudain montrée sur la terrasse. Le prince couché sur un divan se leva aussitôt et traversa la moitié de la chambre pour aller au-devant de la jeune fille. Il était alors sept heures un quart. Aglaé était toute seule ; vêtue avec simplicité, elle portait un petit bournous fort léger et semblait s'être habillée à la hâte. Son visage était pâle comme tantôt, ses yeux brillaient d'un éclat vif et sec ; ils offraient une expression que le prince ne leur connaissait pas encore. Elle le considéra attentivement.

— Vous êtes tout prêt, — observa-t-elle d'un ton bas et calme, — vous êtes habillé et vous avez le chapeau à la main, c'est donc qu'on vous a prévenu, et je sais qui : Hippolyte ?

— Oui, il m’a dit... balbutia le prince plus mort que vif.

— Eh bien, partons : vous savez que vous devez absolument m’accompagner. Vous êtes en état de sortir, je pense ?

— Je suis en état, mais... est-ce que c’est possible ?

Il s’interrompit brusquement et ne put en dire davantage. Ce fut son unique tentative pour retenir l’insensée, ensuite lui-même la suivit comme un esclave. En dépit du trouble qui régnait dans ses idées, le prince comprenait néanmoins que, même sans lui, elle irait à ce rendez-vous, et que, par conséquent, son devoir était de l’accompagner : il n’y avait pas à lutter contre une résolution qu’il devinait irrévocable. Ils marchaient en silence et, durant toute la route, échangèrent à peine une parole. Muichkine remarqua seulement que sa compagne connaissait bien le chemin ; il lui représenta qu’en prenant certain péréoulouk, on rencontrerait moins de monde ; elle parut faire un effort sur elle-même pour l’écouter, et répondit d’une voix saccadée : « Peu importe ! » Comme ils approchaient de la demeure de Daria Alexievna (une grande et vieille maison de bois), il en sortit une dame élégante et une jeune demoiselle. Devant la porte stationnait une magnifique calèche, les deux femmes y montèrent en riant et en causant très-haut ; elles ne jetèrent même pas les yeux sur ceux qui arrivaient : on aurait dit qu’elles ne les avaient pas aperçus. Dès que la voiture fut partie, la porte se rouvrit. Le prince et Aglaé furent reçus par Rogojine, qui avait attendu leur arrivée et qui, après les avoir introduits, s’empressa de refermer la porte.

— Dans toute la maison il n’y a maintenant que nous quatre, dit-il à haute voix, et il regarda le prince d’un air étrange.

Dans la première chambre attendait Nastasia Philippovna, vêtue fort simplement aussi et tout en noir ; elle se leva à l'approche des visiteurs, mais sans sourire et même sans tendre la main au prince.

Son regard fixe et inquiet se porta impatiemment sur Aglaé. Toutes deux s'assirent à quelque distance l'une de l'autre, Aglaé sur un divan dans un coin de la chambre, Nastasia Philippovna près de la fenêtre. Les deux hommes restèrent debout ; d'ailleurs, on ne les invita pas à s'asseoir. Le prince fixa un regard perplexe et comme souffrant sur Rogojine, mais celui-ci avait toujours le même sourire. Le silence dura encore quelques instants.

À la fin, les traits de Nastasia Philippovna prirent une expression sinistre ; son regard, devenu tenace, dur et presque haineux, ne quittait pas une seconde le visage de la visiteuse. Aglaé était troublée sans doute, mais non intimidée. En entrant, elle regarda à peine sa rivale et, après s'être assise, resta d'abord les yeux baissés, comme si elle ne savait à quoi se décider. Deux fois, sans le vouloir, semblait-il, elle examina la chambre ; un sentiment de dégoût très-accusé se manifesta sur son visage : la jeune fille paraissait craindre de se salir en cet endroit. Elle rajustait ses vêtements par un geste machinal ; une fois même, elle changea de place d'un air inquiet et se recula vers le coin du divan. Il est probable que tous ces mouvements étaient plus instinctifs que réfléchis, mais l'inconscience en aggravait encore le caractère offensant. À la fin elle leva un regard assuré sur Nastasia Philippovna, et à l'instant même elle lut clairement tout ce qui était contenu dans les yeux flamboyants de sa rivale. La femme comprit la femme ; Aglaé frissonna.

— Vous savez sans doute pourquoi je vous ai invitée à cette entrevue, commença-t-elle enfin d'un ton très-bas ; elle s'arrêta même deux fois avant d'achever cette courte phrase.

— Non, je n'en sais rien, répondit d'une voix sèche et saccadée Nastasia Philippovna.

Aglaé rougit. Peut-être le fait qu'elle se trouvait maintenant avec cette femme, dans la maison de « cette autre femme », lui paraissait-il tout à coup si étrange, si invraisemblable, qu'elle avait besoin de la réponse de Nastasia Philippovna. À peine son ennemie eut-elle ouvert la bouche qu'un frémissement parcourut le corps de la visiteuse. Naturellement « cette femme » remarqua fort bien tout cela.

— Vous comprenez tout... mais c'est exprès que vous faites semblant de ne pas comprendre, dit Aglaé en baissant encore la voix, tandis qu'elle regardait le parquet d'un air morne.

— Pourquoi donc ferais-je cela ? demanda avec un léger sourire Nastasia Philippovna.

La réponse d'Aglaé fut ridiculement maladroite :

— Vous voulez profiter de ma position... de ma présence chez vous...

— Si vous êtes dans cette position, la faute en est à vous et non à moi ! répliqua violemment Nastasia Philippovna : — ce n'est pas moi qui vous ai invitée à cette entrevue, c'est vous qui me l'avez demandée, et jusqu'à présent j'ignore pourquoi.

Aglaé releva la tête et prit un air hautain :

— Retenez votre langue ; vous connaissez mieux que moi le maniement de cette arme, et ce n'est pas une lutte de paroles que je suis venue engager avec vous...

— Ah ! Ainsi vous êtes venue pourtant « engager une lutte » ? Figurez-vous, je pensais que vous étiez plus... spirituelle...

Elles se regardèrent avec une inimitié réciproque et, cette fois, nullement dissimulée. Une de ces femmes était celle-là même qui, si peu de temps auparavant, avait écrit à l'autre les lettres dont nous avons donné connaissance au lecteur. Et voilà que dès la première rencontre, dès les premiers mots échangés, s'évanouissaient tous les sentiments exprimés dans cette correspondance. Eh bien, en ce moment, aucune des quatre personnes réunies dans la chambre ne semblait trouver cela étrange. La veille encore, le prince aurait cru impossible de contempler, même en rêve, une pareille scène ; maintenant il était là, regardant et écoutant comme un homme qui voit se réaliser un ancien pressentiment. Le songe le plus absurde était soudain devenu la réalité la plus tangible. Une des deux femmes méprisait tellement l'autre en cet instant et désirait tellement le lui déclarer (peut-être n'était-elle venue que pour cela, comme dit le lendemain Rogojine) que cette autre, nonobstant son caractère fantastique, son esprit détraqué et son âme malade, ne devait conserver aucune idée préconçue en présence du mépris amer, purement féminin de sa rivale. Le prince était sûr que Nastasia Philippovna ne parlerait pas des lettres, mais il aurait donné la moitié de sa vie pour qu'Aglaé n'en parlât pas non plus.

Cependant la jeune fille parut recouvrer tout d'un coup son empire sur elle-même.

— Vous ne m’avez pas bien comprise, dit-elle, — je ne suis pas venue pour... disputer avec vous, quoique je ne vous aime pas. Je... je suis venue... pour vous tenir un langage humain. Lorsque je vous ai demandé ce rendez-vous, j’avais déjà décidé de quoi je vous parlerais, et je dirai ce que je me proposais de dire, fussiez-vous ne pas me comprendre du tout. Ce sera tant pis pour vous et non pour moi. Je voulais répondre à ce que vous m’avez écrit et y répondre de vive voix, parce que cela me paraissait plus à propos. Écoutez donc ma réponse à toutes vos lettres : j’ai commencé à prendre en pitié le prince Léon Nikolaïévitch, d’abord le jour même où j’ai fait sa connaissance, et ensuite quand j’ai eu appris tout ce qui s’était passé à votre soirée. Je l’ai pris en pitié parce que c’est un homme fort naïf et que, dans sa simplicité, il a cru pouvoir être heureux... avec une femme... d’un pareil caractère. Ce que je craignais pour lui s’est réalisé : vous ne pouviez pas l’aimer, vous l’avez fait souffrir, après quoi vous l’avez lâché. Il vous était impossible de l’aimer parce que vous êtes trop fière... non, je me trompe, ce n’est pas fière que vous êtes mais vaniteuse... ce mot même est encore inexact : vous êtes égoïste jusqu’à... la folie, les lettres mêmes que vous m’avez adressées en sont la preuve. Vous ne pouviez pas aimer un homme aussi simple que lui ; peut-être même, au fond, le méprisiez-vous et vous moquiez-vous de lui ; vous ne pouvez aimer que votre opprobre, l’incessante idée que vous êtes déshonorée et que quelqu’un a fait de vous une femme perdue. Si vous étiez moins souillée ou que vous ne le fussiez pas du tout, vous seriez plus malheureuse... (Aglaé prenait plaisir à prononcer ces mots, elle parlait avec une volubilité extrême, mais ce qu’elle disait, elle l’avait préparé longtemps à l’avance, alors que, même en rêve, elle était loin d’entrevoir la possibilité de la conférence actuelle ; la jeune fille suivait d’un re-

gard venimeux l'effet de ses paroles sur Nastasia Philippovna, qui, en les entendant, avait changé de visage). Vous vous rappelez, continua-t-elle, — qu'il m'a écrit alors ; il dit que vous connaissez cette lettre et même que vous l'avez lue ? Au reçu de cette lettre, j'ai tout compris, et bien compris ; dernièrement il m'a lui-même confirmé cela, j'entends, tout ce que je viens de vous dire, mot pour mot même. Après la lettre, j'ai attendu. Je devinais que vous viendriez ici, parce que vous ne pouvez vous passer de Pétersbourg : vous êtes encore trop jeune et trop belle pour la province... Du reste, ces paroles ne sont pas de moi non plus, ajouta en rougissant Aglaé dont le visage conserva cette coloration jusqu'au moment où elle cessa de parler. — Quand j'ai revu le prince, j'ai pris une grande part à sa douleur et à son injure. Ne riez pas ; si vous riez, vous êtes indigne de comprendre cela...

— Vous voyez que je ne ris pas, dit d'un ton sévère et attristé Nastasia Philippovna.

— Du reste, peu m'importe, riez tant qu'il vous plaira. Lorsque je l'ai moi-même interrogé, il m'a dit que depuis longtemps il ne vous aimait plus, que même votre souvenir lui était pénible, mais qu'il vous plaignait et qu'en pensant à vous il avait, pour ainsi dire, le cœur navré. Je dois ajouter que c'est l'homme le plus noblement ingénu et le plus confiant que j'aie jamais rencontré. J'ai deviné après l'avoir entendu que le premier venu peut facilement le tromper et qu'il pardonne à quiconque l'a trompé. C'est pour cela que je l'ai aimé...

Aglaé s'arrêta un instant, se demandant avec stupéfaction comment elle avait pu prononcer un pareil mot ; mais en même temps un orgueil sans bornes étincelait dans son regard ; à pré-

sent il lui était parfaitement égal, semblait-il, que « cette femme » se moquât de l'aveu qui venait de lui échapper.

— Je vous ai tout dit et, sans doute, vous avez maintenant compris ce que je veux de vous ?

— Peut-être l'ai-je compris en effet, mais dites-le tout de même, répondit à voix basse Nastasia Philippovna.

Le visage enflammé de colère, Aglaé reprit d'un ton ferme et en détachant nettement chaque mot :

— Je voulais vous demander de quel droit vous vous immiscez dans ses sentiments pour moi, de quel droit vous vous êtes permis de m'écrire des lettres, de quel droit vous déclarez à chaque instant à lui et à moi que vous l'aimez, après que vous-même l'avez lâché et planté là d'une façon si offensante et... si ignoble !

— Je n'ai déclaré ni à lui ni à vous que je l'aime, dit avec effort Nastasia Philippovna, — et... vous avez raison, je l'ai lâché... ajouta-t-elle d'une voix presque inintelligible.

— Comment, vous n'avez déclaré « ni à lui, ni à moi » ? répliqua violemment Aglaé : — et vos lettres ? Qui vous a priée de vous entremettre en faveur de notre union et de m'engager à l'épouser ? Est-ce que ce n'est pas une déclaration ? Pourquoi nous imposez-vous votre médiation ? J'avais pensé d'abord qu'en vous fourrant entre nous, vous vouliez, au contraire, me le rendre odieux et m'amener à rompre avec lui ; plus tard seulement j'ai compris de quoi il s'agit : vous vous figurez simplement que, par toutes ces grimaces, vous accomplissez une belle action... Eh bien, pouvez-vous l'aimer, si vous aimez tant votre vanité ? Pourquoi n'êtes-vous point partie d'ici tout bonnement, au lieu de

m'écrire des lettres ridicules ? Pourquoi n'épousez-vous pas maintenant l'homme noble qui vous aime tant, et qui vous a fait l'honneur de vous offrir sa main ? La réponse à cette question n'est que trop facile : mariée à Rogojine, vous ne seriez plus une femme avilie, vous auriez même un rang honorable dans la société. Eugène Pavlitch dit que vous avez lu trop de poèmes et que vous êtes « trop instruite pour votre... position » ; il vous considère comme une victime des livres et du désœuvrement ; ajoutez à cela la vanité, voilà toutes vos raisons...

— Et vous, vous n'êtes pas une oisive ?

Comme on le voit, l'explication entre les deux rivales avait inopinément dégénéré en une querelle des plus violentes. Nous disons : inopinément, car Nastasia Philippovna, en se rendant à Pavlovsk, nourrissait encore certains rêves, quoique, sans doute, elle augurât plutôt mal que bien de cette entrevue. Mais Aglaé s'était tout de suite laissé entraîner par l'impétuosité de son caractère et n'avait pu se refuser le plaisir de satisfaire ses ressentiments. Nastasia Philippovna fut même surprise de voir la jeune fille dans cet état ; elle la contemplait, osant à peine croire au témoignage de ses sens, et, dans le premier moment, sa présence d'esprit l'abandonna : Avait-elle lu trop de poèmes, comme le présumait Eugène Pavlovitch, ou était-elle simplement une folle, comme le prince en avait la conviction ? — En tout cas, cette femme parfois si cynique et si insolente dans ses façons était, au fond, beaucoup plus pudique, plus tendre et plus confiante qu'on n'aurait pu le supposer de prime abord. À la vérité, il y avait en elle de la fantaisie, du romanesque et de la chimère, mais aussi de la force et de la profondeur... Le prince comprenait cela ; son

visage prit une expression de souffrance. Aglaé s'en aperçut et frémit de colère.

— Comment osez-vous me parler ainsi ? fit-elle avec un dédain ineffable, en réponse à la remarque de Nastasia Philippovna.

— Vous avez mal entendu apparemment, répliqua celle-ci étonnée. — Comment vous ai-je parlé ?

— Si vous vouliez être une femme honnête, pourquoi alors n'avez-vous pas quitté votre séducteur, Totzky, simplement... sans scènes théâtrales ? demanda à brûle-pourpoint Aglaé.

— Que savez-vous de ma position pour vous permettre de me juger ? répondit Nastasia Philippovna pâle et frissonnante.

— Je sais que vous n'êtes pas allée travailler, mais que vous êtes partie avec le richard Rogojine pour vous poser en ange déchu. Je ne m'étonne pas que Totzky ait songé à se brûler la cervelle pour échapper à l'ange déchu !

— Cessez ! reprit avec l'accent de la douleur et du dégoût Nastasia Philippovna : — vous m'avez comprise comme... la femme de chambre de Daria Alexievna, qui dernièrement a plaidé contre son fiancé devant la justice de paix. Celle-là comprendrait mieux que vous...

— Apparemment, c'est une honnête fille et elle vit de son travail. Pourquoi considérez-vous une femme de chambre avec un tel mépris ?

— Mon mépris ne s'adresse pas au travail, mais à vous quand vous parlez du travail.

— Si elle avait voulu être honnête, elle se serait faite blanchisseuse.

Toutes deux se levèrent, et, pâles, se regardèrent l'une l'autre.

— Aglaé, taisez-vous ! Vous êtes injuste ! cria le prince comme hors de lui.

Rogojine ne souriait plus ; il écoutait, les bras croisés et les lèvres serrées.

— Tenez, regardez-la, dit Nastasia Philippovna tremblante de colère, — regardez cette demoiselle ! Et moi qui la prenais pour un ange ! Vous êtes venue ici sans gouvernante, Aglaé Ivanovna ?... Et voulez-vous... voulez-vous que je vous dise tout de suite, carrément, sans fard, pourquoi vous êtes venue me trouver ? Vous avez eu peur, voilà pourquoi vous êtes venue.

— J'ai eu peur de vous ? demanda la jeune fille qui ne se connaissait plus, tant elle était naïvement étonnée d'entendre son interlocutrice lui parler avec cette audace.

— Sans doute, de moi ! Si vous vous êtes décidée à me faire visite, c'est que vous me craignez. Celui qu'on craint, on ne le méprise pas. Et penser que je vous estimais, jusqu'à cette minute même ! Mais savez-vous pourquoi vous me craignez, et quel est à présent votre but principal ? Vous avez voulu savoir par vous-même quelle est celle de nous deux qu'il aime le plus, parce que vous êtes terriblement jalouse...

— Il m'a déjà dit qu'il vous haïssait... eut à peine la force de balbutier Aglaé.

— C'est possible ; il se peut même que je ne vaille pas cela ; seulement... seulement, vous avez menti, je crois ! Il ne peut pas me haïr et il n'a pas pu vous dire cela ! Du reste, je suis prête à vous pardonner... eu égard à votre situation... seulement j'avais meilleure opinion de vous ; je vous croyais plus intelligente et même plus belle, je vous l'assure !... Eh bien, prenez donc votre trésor... le voilà, il vous regarde et n'en revient pas, prenez-le, mais à une condition : allez-vous en d'ici tout de suite ! À l'instant même !...

Elle se laissa tomber sur un fauteuil et fondit en larmes. Mais tout à coup une nouvelle flamme s'alluma dans ses yeux. Attachant sur Aglaé un regard d'une fixité obstinée, elle se leva :

— Si tu veux, je vais tout de suite lui donner un ordre, entends-tu ? Je n'aurai qu'à le lui ordonner et immédiatement il renoncera à toi, il restera avec moi pour toujours, il m'épousera, et tu retourneras seule chez toi... Veux-tu, veux-tu ? cria-t-elle comme une folle. Peut-être elle-même ne croyait-elle pas qu'elle pût tenir un pareil langage.

Aglaé effrayée s'était élancée vers la porte, mais, au moment de sortir, elle s'arrêta, comme clouée au seuil, et écouta.

— Veux-tu que je chasse Rogojine ? Tu croyais que j'avais déjà épousé Rogojine pour te faire plaisir ? Tiens, je vais crier en ta présence : « Va-t'en, Rogojine ! » et je dirai au prince : « Te rappelles-tu ce que tu m'as promis ? » Seigneur ! Mais pourquoi donc me suis-je ainsi humiliée devant eux ? Mais ne m'as-tu pas toi-même assuré, prince, que tu m'épouserais, quoi qu'il advînt de moi, et que tu ne me quitterais jamais ; que tu m'aimais, que tu me pardonnais tout et que tu m'es... que tu m'esti... Oui, tu as

dit cela aussi ! Je ne me suis enfuie de chez toi que pour te rendre ta liberté, mais maintenant je ne veux plus ! Pourquoi m'a-t-elle traitée comme une coureuse ? Demande à Rogojine si je suis une coureuse, il te le dira ! Maintenant qu'elle m'a traînée dans la boue, et sous tes yeux encore, tu te détourneras de moi et tu t'en iras avec elle bras dessous bras dessous ? Sois donc maudit après cela, car tu es le seul homme en qui j'aie cru. Va-t'en, Rogojine, je n'ai pas besoin de toi ! cria-t-elle presque affolée.

Les paroles s'échappaient avec effort de sa poitrine, son visage était décomposé, ses lèvres brûlantes ; évidemment il n'y avait pas la moindre conviction dans sa fanfaronnade, mais elle désirait se tromper elle-même et prolonger encore d'une seconde un instant d'illusion. L'accès était si violent qu'il aurait pu entraîner la mort, telle fut, du moins, l'impression du prince.

— Le voici, regarde ! finit-elle par crier à Aglaé, en lui montrant du geste Muichkine : — s'il ne vient pas tout de suite à moi, s'il ne me prend pas de préférence à toi, eh bien, prends-le, je te le cède, je n'ai pas besoin de lui !...

Elle et Aglaé attendirent, fixant toutes deux sur le prince un regard insensé. Il est probable, il est même presque sûr qu'il ne comprit pas toute la force de cet appel. Il ne vit devant lui que la folle, la désespérée créature dont il lui était resté pour toujours une impression navrante, comme il l'avait dit une fois à Aglaé. Le prince n'y put tenir.

— Est-ce que c'est possible ! dit-il à la jeune fille d'un ton de prière et de reproche en lui montrant Nastasia Philippovna. — Elle est... si malheureuse !

Il n'eut pas plutôt proféré ces mots qu'il devint muet sous le regard terrible d'Aglaé, dont les yeux offraient l'expression d'une souffrance poignante en même temps que d'une haine infinie. Le prince frappa ses mains l'une contre l'autre, poussa un cri et s'élança vers elle, mais il était déjà trop tard. Il avait eu un instant d'hésitation, c'était plus qu'Aglaé n'en pouvait supporter. « Ah, mon Dieu ! » s'écria-t-elle et, cachant son visage dans ses mains, elle s'enfuit de la chambre. Rogojine se hâta de la suivre pour lui ouvrir la porte de la rue.

Le prince se précipita aussi sur les pas d'Aglaé, mais, au moment où il allait franchir le seuil, deux bras le saisirent. Le visage désolé, défait, de Nastasia Philippovna le regarda fixement et ses lèvres blêmes murmurèrent :

— Tu cours après elle ? Après elle ?

La pauvre femme tomba évanouie dans les bras du prince. Il la soutint, l'emporta dans la chambre, et, après l'avoir déposée sur un fauteuil, resta penché au-dessus d'elle sans savoir que faire. Il y avait un verre d'eau sur une petite table ; en rentrant, Rogojine le prit et en jeta le contenu au visage de Nastasia Philippovna ; elle ouvrit les yeux, et pendant une minute ne comprit rien ; mais tout à coup elle regarda autour d'elle, frissonna, poussa un cri et s'élança vers le prince.

— Il est à moi ! À moi ! fit-elle ; — elle est partie, l'orgueilleuse demoiselle ?

À ces exclamations succéda un rire hystérique.

— Ha, ha, ha ! Ha, ha, ha ! Je l'avais cédé à cette demoiselle ! Mais pourquoi ? Pour quelle raison ? Folle ! Folle !... Va-t'en, Ro-

gojine, ha, ha, ha !

Rogojine les considéra attentivement, prit son chapeau sans dire un mot, et sortit. Dix minutes après, le prince, assis à côté de Nastasia Philippovna, la contemplait sans la quitter des yeux un seul instant, lui passait doucement ses mains sur la tête et sur le visage, comme on fait à un petit enfant. Il riait en la voyant rire, et, quand elle pleurait, il était prêt à fondre en larmes. Silencieux, il écoutait, probablement sans y rien comprendre, mais avec un doux sourire sur les lèvres, les paroles entrecoupées, enthousiastes et décousues que balbutiait la jeune femme. S'apercevait-il qu'elle recommençait à se désoler, il se remettait tout de suite à lui prodiguer les caresses et les mots tendres à l'aide desquels on console un baby.

IV • Chapitre 9

Durant les quinze jours qui suivirent l'entrevue racontée dans le chapitre précédent, la situation des principaux personnages de cette histoire se modifia à un tel point qu'il nous est extrêmement difficile de poursuivre notre récit sans entrer au préalable dans certaines explications. Et pourtant nous sentons que nous devons nous borner, autant que possible, au simple exposé des faits, car il est plus d'une circonstance que nous-même aurions peine à éclaircir. Un pareil avertissement paraîtra sans doute fort étrange au lecteur : comment raconter ce dont on n'a pas une idée nette ? Pour ne pas nous placer dans une position plus fausse encore, nous tâcherons d'expliquer notre pensée par un exemple, et de la sorte on comprendra peut-être en quoi consiste, à proprement

parler, notre embarras, d'autant plus que cet exemple ne sera pas un hors-d'œuvre, mais bien la suite directe et immédiate du récit.

Au bout de deux semaines, c'est-à-dire au commencement de juillet, la dernière aventure de notre héros était devenue l'objet de toutes les conversations ; on en parlait comme d'une anecdote étrange, fort amusante, presque invraisemblable, et en même temps à peu près certaine. Tout le monde à Pavlovsk racontait avec mille variantes qu'un prince, sur le point d'épouser une jeune fille appartenant à une famille honnête et connue, s'était toqué d'une lorette, avait rompu avec sa fiancée, et, bravant l'indignation publique, comptait s'unir prochainement à une femme perdue. L'histoire était corsée de tels scandales, on y faisait figurer des personnages si importants, on la présentait sous des couleurs si fantastiques, enfin on alléguait des faits si positifs, qu'il y avait là de quoi excuser dans une large mesure la curiosité générale et le débordement des cancans. Voici la version qui semblait la plus probable et que propageaient les nouvellistes les plus sérieux : un jeune homme de bonne famille, un prince presque riche, sot, mais démocrate, et entiché du nihilisme contemporain découvert par M. Tourguénieff, d'ailleurs sachant à peine parler le russe, s'était épris d'une des filles du général Épantchine et avait réussi à se faire agréer comme prétendu. Mais son intention était de jouer à la famille de sa future un tour analogue à celui de ce séminariste français qui, le lendemain de son ordination, avait ouvertement fait profession d'athéisme dans une lettre adressée à son évêque et reproduite par les journaux libéraux. On racontait qu'à l'instar de ce défroqué, le prince avait imaginé de faire un esclandre chez les parents de sa fiancée, dans une soirée d'apparat où il avait été présenté à plusieurs grands personnages : il avait exprès attendu ce moment pour afficher ses opinions de-

vant tout le monde, injurier des fonctionnaires d'un rang élevé, et retirer publiquement la parole donnée à sa future ; ordre avait été donné aux laquais de l'expulser, et, en luttant contre eux, il avait cassé un magnifique vase de Chine. Comme détail caractéristique des mœurs modernes, on ajoutait que ce jeune insensé aimait réellement sa fiancée, la fille du général, et que, s'il avait rompu avec elle, c'était uniquement par fidélité aux principes du nihilisme : il ne pouvait se refuser le plaisir d'épouser au grand jour une gourgandine et de prouver ainsi qu'à ses yeux il n'y avait pas de différence entre les prostituées et les femmes vertueuses, ou que, s'il en existait une, elle était en faveur des premières. Cette explication paraissait très-plausible, et la plupart des gens en villégiature à Pavlovsk l'admettaient d'autant plus volontiers qu'elle était confirmée par les faits de chaque jour. À la vérité, nombre de circonstances restaient obscures : à ce qu'on racontait, la pauvre jeune fille aimait tant son fiancé, — plusieurs disaient : son « séducteur », — que le lendemain du jour où il l'avait plantée là, elle était allée le relancer au domicile de sa maîtresse ; suivant d'autres, au contraire, c'était lui-même qui l'avait exprès attirée chez cette femme, et cela uniquement par nihilisme, c'est-à-dire pour la couvrir de déshonneur. En tout cas, l'événement éveillait de jour en jour un intérêt croissant, et la curiosité publique était d'autant plus excitée que l'imminence d'un mariage scandaleux ne faisait plus le moindre doute pour personne.

Et voilà, si on nous demandait, non pas de donner des éclaircissements sur le côté nihiliste de l'affaire, oh ! non, — mais seulement de préciser jusqu'à quel point le mariage projeté répondait aux désirs véritables du prince, d'indiquer en quoi consistaient alors ces désirs, et, d'une façon générale, quel était

en ce moment l'état d'esprit de notre héros, — nous avouons que cette demande nous mettrait dans un grand embarras. Tout ce que nous pouvons dire se réduit à ceci : le mariage était décidé, en effet ; quant aux formalités à remplir, quant à tous les préparatifs, le prince s'en était déchargé sur Keller, sur Lébédèff et sur un troisième personnage, ami de l'employé, et que celui-ci avait présenté pour la circonstance à son locataire ; ils avaient ordre de ne pas regarder à la dépense ; Nastasia Philippovna avait vivement insisté pour que le mariage fût célébré le plus tôt possible ; Keller avait supplié le prince de le prendre pour garçon d'honneur, et le prince y avait consenti ; Bourdovsky, désigné pour remplir les mêmes fonctions auprès de Nastasia Philippovna, avait accepté avec enthousiasme ; la noce devait avoir lieu au commencement de juillet. Mais, outre ces circonstances dont l'exactitude est incontestable, nous possédons encore certains détails qui, positivement, nous déroutent, attendu qu'ils contredisent les premiers. Par exemple, ou nous nous trompons fort, ou, presque aussitôt après avoir passé procuration à Lébédèff et aux autres, le prince oublia maître des cérémonies, garçons d'honneur et mariage ; si même il mit tant d'empressement à se décharger de tout sur des tiers, ce fut peut-être uniquement parce qu'il avait hâte d'oublier cela. À quoi donc pensait-il, en ce cas ? De quoi voulait-il se souvenir ? À quoi aspirait-il ? Il est également hors de doute qu'aucune contrainte ne fut exercée sur lui ; Nastasia Philippovna, notamment, doit ici être mise hors de cause. Assurément, la jeune femme désirait fort que la cérémonie nuptiale fût célébrée dans le plus bref délai ; c'était elle, et non le prince, qui avait eu l'idée de ce mariage. Mais il consentit de son plein gré et même d'un air légèrement distrait, comme s'il se fût agi d'une chose à peu près indifférente. Nous pourrions signaler

bien d'autres faits non moins étranges, mais, à notre avis, loin d'éclaircir l'affaire, ils la rendraient encore plus obscure. Nous citerons pourtant un dernier exemple.

Ainsi il est à notre connaissance que durant ces deux semaines le prince passait les journées et les soirées entières en compagnie de Nastasia Philippovna : elle le prenait avec elle pour aller à la promenade et au Waux-Hall ; chaque jour on pouvait les voir ensemble en calèche ; s'il était une heure seulement privé de la présence de Nastasia Philippovna, il commençait à s'inquiéter d'elle (d'après tous ces indices, on doit supposer qu'il l'aimait sincèrement) ; de quelque sujet qu'elle l'entretint, il l'écoutait avec un doux et tranquille sourire durant de longues heures ; lui-même ne disait presque rien. Mais nous savons aussi qu'à la même époque il se rendit plusieurs fois, souvent même, chez les Épantchine, sans cacher à Nastasia Philippovna ces démarches qui la mettaient presque au désespoir. Jusqu'à leur départ de Pavlovsk, les Épantchine refusèrent obstinément de recevoir le prince et ne lui permirent aucune entrevue avec Aglaé Ivanovna ; il se retirait sans dire un mot, puis revenait le lendemain comme s'il avait complètement oublié son insuccès de la veille, et naturellement il essuyait un nouveau refus. Autre détail dont nous avons connaissance : moins d'une heure peut-être après qu'Aglaé Ivanovna se fut enfuie de chez Nastasia Philippovna, le prince se présenta à la villa des Épantchine, persuadé, sans doute, qu'il y trouverait la jeune fille ; son arrivée jeta l'émoi dans la maison, car Aglaé Ivanovna n'était pas encore rentrée au logis et ce fut par le prince que les parents eurent la première nouvelle de la visite qu'elle avait faite avec lui à Nastasia Philippovna. On a raconté que la générale, ses filles et même le prince Chtch... s'étaient montrés alors extrêmement durs pour Muichkine et lui avaient déclaré

avec irritation qu'ils ne voulaient plus le connaître. Ce qui contribua surtout à les indisposer contre le prince fut l'intervention soudaine de Barbara Ardalionovna. La jeune femme vint dire tout à coup à Élisabeth Prokofievna qu'Aglaé Ivanovna était chez elle depuis une heure déjà, qu'elle se trouvait dans un état terrible et ne voulait pas retourner chez ses parents. Cette dernière nouvelle qui, plus que tout le reste, consterna la générale, était parfaitement exacte : au sortir de chez Nastasia Philippovna, Aglaé serait morte plutôt que de paraître en ce moment devant les siens, aussi avait-elle couru tout de suite chez Nina Alexandrovna. De son côté, Barbara Ardalionovna avait cru devoir informer immédiatement de tout cela Élisabeth Prokofievna. La mère et les filles partirent sur-le-champ pour la demeure de Ptitzine, où se rendit après elles Ivan Fédorovitch lui même, dès qu'il fut arrivé de Pétersbourg. Le prince Léon Nikolaïévitch suivit les dames Épantchine, nonobstant le congé brutal qu'elles venaient de lui signifier, mais, grâce aux mesures prises par Barbara Ardalionovna, là non plus il ne put avoir accès auprès d'Aglaé. La jeune fille s'attendait à des reproches : lorsqu'elle vit sa mère et ses sœurs pleurer silencieusement, elle se jeta dans leurs bras et retourna tout de suite à la maison avec elles. Le bruit a couru que Gabriel Ardalionovitch avait encore joué de malheur dans cette circonstance ; sa sœur étant allée chez Élisabeth Prokofievna, il resta en tête-à-tête avec Aglaé et profita de l'occasion pour lui parler de ses sentiments ; quelque désolée qu'elle fût, elle éclata de rire en l'entendant et lui fit à brûle-pourpoint une question étrange : pour preuve de son amour, se brûlerait-il tout maintenant le doigt à la flamme de la bougie ? Une telle proposition interloqua le jeune homme et son visage trahit un embarras si comique qu'Aglaé se mit à rire de plus belle ; puis elle quitta précé-

pitamment Gania et monta dans la chambre de Nina Alexandrovna où ses parents la trouvèrent. Le prince apprit l'anecdote le lendemain par Hippolyte. Le malade qui ne se levait plus envoya chercher Muichkine exprès pour lui faire part de cette nouvelle. Comment lui-même en avait-il eu connaissance ? nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, lorsque le prince entendit raconter l'épreuve proposée à Gania par Aglaé, il pouffa au point d'étonner Hippolyte ; ensuite il se mit tout à coup à trembler et fondit en larmes.... D'une façon générale, son état, à cette époque, se caractérisait par une extrême inquiétude, par une agitation pénible et sans cause déterminée. Hippolyte n'hésitait pas à affirmer qu'il lui trouvait l'esprit dérangé ; mais on ne pouvait pas encore dire cela positivement.

En rapportant tous ces faits que nous renonçons à expliquer, nous ne prétendons nullement justifier notre héros aux yeux de nos lecteurs. Bien plus, nous nous associerions volontiers à l'animadversion dont sa conduite était l'objet de la part même de ses amis. De tels agissements, en effet, les révoltaient tous, depuis Viéra Lébédèff et Kolia jusqu'à Keller (avant que celui-ci eût été choisi comme garçon d'honneur) ; quant à Lébédèff, dans son indignation il s'était mis à intriguer contre le prince, ainsi qu'on le verra plus loin. Notre sentiment est de tout point conforme à certaines paroles, pleines d'une véritable profondeur psychologique, que prononça Eugène Pavlovitch dans une conversation familière qu'il eut avec le prince, six ou sept jours après l'événement survenu chez Nastasia Philippovna. Notons à ce propos qu'outre les Épantchine, tous ceux qui par un lien direct ou indirect se rattachaient à cette maison avaient cru devoir rompre toutes relations avec le prince Léon Nikolaïévitch. Le prince Chtch..., par exemple, ne le saluait plus et se détournait quand il le rencon-

trait. Mais Eugène Pavlovitch ne craignit pas de se compromettre en faisant visite à Muichkine, bien qu'il eût repris ses habitudes chez les Épantchine et que ceux-ci le reçussent même avec une cordialité plus marquée qu'auparavant. Il se rendit à la demeure du prince le lendemain du jour où Élisabeth Prokofievna et sa famille quittèrent Pavlovsk. En entrant, il savait déjà tous les bruits qui couraient dans le public, peut-être même avait-il contribué, en partie, à les répandre. Le prince fut enchanté de le voir et tout de suite s'informa des Épantchine. Cette entrée en matière franche et naïve mit Eugène Pavlovitch fort à son aise, et il alla droit au fait.

Le prince ignorait encore le départ des Épantchine ; cette nouvelle l'impressionna, il pâlit, mais au bout d'un instant il secoua la tête d'un air pensif et reconnut que « cela devait être » ; puis il se hâta de demander où ils étaient allés.

Pendant ce temps, Eugène Pavlovitch l'observait attentivement, étonné de la simplicité et de l'empressement avec lesquels son interlocuteur le questionnait. D'autre part, l'étrange franchise du prince, son trouble, son agitation, son inquiétude, — tout cela frappait aussi le visiteur. Du reste, il satisfait très-complaisamment la curiosité de Muichkine. Il y avait encore bien des choses que celui-ci ne savait pas, et Radomsky était le premier qui lui apportait des nouvelles de la famille Épantchine. Il raconta qu'Aglaé avait été malade et que, pendant trois nuits consécutives, une fièvre violente l'avait empêchée de dormir : à présent elle allait mieux, tout danger avait disparu, mais elle était dans un état nerveux, hystérique.... « C'est encore heureux que la paix règne dans la maison ! Aussi bien entre eux qu'en présence d'Aglaé, ils évitent autant que possible toute allusion au passé. Le

père et la mère ont déjà agité ensemble la question d'un voyage à l'étranger : on partirait en automne, aussitôt après le mariage d'Adélaïde ; Aglaé a silencieusement accueilli les premières ouvertures qui lui ont été faites à ce sujet. » Il se pouvait que lui, Eugène Pavlovitch, se rendit aussi à l'étranger. Le prince Chtch... lui-même s'absenterait peut-être pour deux mois avec Adélaïde, si ses affaires le lui permettaient. Le général resterait en Russie. À présent ils s'étaient tous transportés dans leur bien de Kolmino qui était situé à vingt verstes de Pétersbourg et où se trouvait une vaste habitation seigneuriale. La princesse Biélokonsky n'était pas encore partie pour Moscou, il semblait même qu'elle fit exprès de retarder son départ. Élisabeth Prokofievna avait vivement insisté pour que l'on quittât Pavlovsk, assurant qu'il était impossible d'y rester après tout ce qui était arrivé ; chaque jour Eugène Pavlovitch lui-même faisait part à la générale des bruits répandus en ville. Les Épantchine n'avaient pas cru possible non plus d'aller achever leur villégiature à Élaguine.

— Et, en effet, ajouta le narrateur, — convenez-en vous-même, y avait-il moyen d'y tenir... surtout sachant tout ce qui se fait à toute heure ici chez vous, prince, dans votre maison, et lorsque, malgré leur refus de vous recevoir, vous vous présentiez chaque jour chez eux...

— Oui, oui, oui, vous avez raison, je voulais voir Aglaé Ivanovna... dit le prince en hochant de nouveau la tête.

Eugène Pavlovitch s'anima soudain.

— Ah ! cher prince, s'écria-t-il avec tristesse, — comment avez-vous pu alors laisser faire... tout ce qui a eu lieu ? Sans doute, sans doute, vous étiez loin de vous attendre à tout cela... Je re-

connais que vous avez dû perdre la tête, et... que vous ne pouviez pas retenir la folle jeune fille, cela était au-dessus de vos forces ! Mais vous auriez dû comprendre combien étaient sérieux les sentiments de cette jeune fille pour vous. Elle ne voulait pas vous partager avec une autre, et vous... et vous avez pu sacrifier un pareil trésor !

— Oui, oui, vous avez raison ; oui, je suis coupable, dit le prince profondément affligé, — et vous savez, elle seule, Aglaé seule considérait Nastasia Philippovna... Parmi les autres, personne ne la considérait ainsi...

— Mais tout cela est exaspérant par cela même qu'il n'y avait là rien de sérieux ! reprit avec vivacité Eugène Pavlovitch. — Pardonnez-moi, prince, mais... je... j'ai pensé à cela, prince ; j'y ai beaucoup réfléchi ; je connais tous les antécédents de l'affaire ; je sais tout ce qui s'est passé il y a six mois, tout, et — rien de tout cela n'était sérieux ! Il n'y avait là qu'un entraînement de tête, un mirage, une fantaisie, une fumée, et il fallait la jalousie alarmée d'une jeune fille tout à fait dépourvue d'expérience pour prendre cela au sérieux !...

Alors, sans la moindre cérémonie, le visiteur donna libre cours à son indignation. Il analysa avec beaucoup de lucidité, et, répétons-le, avec une rare puissance psychologique la manière d'être du prince à l'égard de Nastasia Philippovna. Eugène Pavlovitch avait toujours possédé le don de la parole, dans la circonstance présente il atteignit à l'éloquence.

— Dès le début, déclara-t-il, — vous avez été dans le faux ; ce qui avait commencé par le mensonge devait finir par le mensonge ; c'est la loi de la nature. Je n'admets pas qu'on vous traite

d'idiot, et même cela m'indigne ; vous êtes trop intelligent pour mériter ce nom, mais, convenez-en vous-même, vous êtes aussi d'une étrangeté tout à fait exceptionnelle. Selon moi, tout ce qui est arrivé a eu pour cause, en premier lieu, ce que j'appellerai votre inexpérience innée (remarquez, prince, ce mot « innée »), puis votre extraordinaire naïveté, ensuite votre phénoménale absence de mesure (défaut que vous-même vous vous êtes reconnu plus d'une fois) — et, enfin, une énorme quantité de convictions factices que, nonobstant votre honnêteté peu commune, vous prenez jusqu'à présent pour des principes vrais, naturels et immédiats ! Avouez-le, prince, dans votre façon d'envisager Nastasia Philippovna, il y a eu dès le début quelque chose de conventionnellement démocratique (je me sers de cette expression pour abrégé), comme qui dirait l'influence de la « question des femmes » (pour m'exprimer plus brièvement encore). Je connais dans tous ses détails la scène étrange et scandaleuse qui a eu lieu chez Nastasia Philippovna, lorsque Rogojine a apporté son argent. Si vous voulez, je vais vous révéler à vous-même et vous montrer votre personne comme dans un miroir, car je sais parfaitement ce qu'il y avait au fond de tout cela et pourquoi l'affaire a ainsi tourné. Dès votre adolescence, étant en Suisse, vous aviez soif de la patrie ; ce pays inconnu était pour vous la terre promise vers laquelle tendaient toutes vos aspirations, vous avez lu beaucoup de livres sur la Russie, des ouvrages fort remarquables peut-être, mais qui vous ont été nuisibles ; dès vos premiers pas sur le sol natal, d'impatiens besoins d'activité se sont éveillés en vous. Et voilà que, ce même jour, on vous raconte l'émouvante et triste histoire d'une femme outragée : vous êtes un chevalier, un jeune homme vierge, — et il s'agit d'une femme ! Le même jour, vous voyez cette femme ; sa beauté fantastique, sa beauté de dé-

mon vous fascine (je reconnais qu'elle est belle). Ajoutez les nerfs, ajoutez votre épilepsie, ajoutez notre dégel pétersbourgeois qui ébranle le système nerveux ; ajoutez toute cette journée dans une ville inconnue et presque fantastique pour vous, cette journée si mouvementée, si pleine de rencontres inattendues et d'incidents imprévus, durant laquelle vous avez fait tant de connaissances nouvelles, entre autres celle des trois demoiselles Épantchine et, notamment, d'Aglaé ; ajoutez la fatigue, le vertige, ajoutez le salon de Nastasia Philippovna et le ton de ce salon, et... que pouviez-vous donc attendre de vous-même dans ce moment-là, je vous le demande ?

Le prince commença à rougir.

— Oui, oui ; oui, oui, dit-il en secouant la tête, — oui, c'est à peu près cela ; et vous savez, j'avais passé toute la nuit en wagon, je n'avais pas dormi ; j'étais dans un état d'énervement depuis quarante-huit heures...

— Eh bien oui, sans doute, où donc veux-je en venir ? continua en s'échauffant Eugène Pavlovitch : — il est clair que vous avez saisi, pour ainsi dire, avec ivresse l'occasion de manifester publiquement une idée magnanime, de déclarer que vous, homme pur, vous, issu d'une famille princière, vous ne considérez pas comme déshonorée une femme perdue non par sa faute, mais par celle d'un répugnant libertin du grand monde. Oh ! Seigneur, cela se comprend ! Mais là n'est pas la question, cher prince ; il s'agit de savoir si votre sentiment était vrai, juste, naturel, ou s'il n'y avait là qu'une exaltation du cerveau. Qu'en pensez-vous ? une femme pareille a été pardonnée dans le temple, mais on ne lui a pas dit qu'elle avait bien fait, qu'elle était digne de tous les honneurs et de tous les respects. Est-ce que, durant ces trois mois, le

bon sens ne vous a pas montré à vous-même de quoi il retourne dans l'espèce ? Qu'elle soit innocente, c'est possible, je ne veux pas discuter ce point, mais est-ce que toutes ses aventures peuvent justifier chez elle cet orgueil insupportable, diabolique, cet égoïsme si effronté, si insatiable ? Pardon, prince, j'emploie des expressions un peu vives, mais...

— Oui, tout cela est possible ; vous avez peut-être raison... murmura le prince ; — en effet, elle est très-irritée, et vous avez raison, sans doute, mais...

— Elle mérite la pitié ? C'est cela que vous voulez dire, mon bon prince ? Mais, par pitié pour elle et en vue de lui faire plaisir, pouvait-on faire affront à une autre, à une jeune fille bien née et pure, l'humilier sous ces yeux hautains, sous ces yeux haineux ? Jusqu'où donc ira la pitié après cela ? N'est-ce pas une exagération invraisemblable ? Et, quand on aime une jeune fille, est-ce qu'on peut l'humilier ainsi devant sa rivale, l'abandonner pour une autre, sous les yeux de cette autre, après qu'on a soi-même sollicité sa main... car vous l'avez demandée en mariage, vous avez fait cette demande en présence de ses parents et de ses sœurs ! Après cela, êtes-vous un honnête homme, prince ? permettez-moi cette question. Et... et n'avez-vous pas trompé cette jeune fille divine, en lui assurant que vous l'aimiez ?

— Oui, oui, vous avez raison, ah ! je sens que je suis coupable ! fit le prince avec un chagrin indicible.

— Mais est-ce que c'est assez ? répliqua Eugène Pavlovitch indigné : — suffit-il de crier : « Ah ! je suis coupable ! » Vous vous avouez coupable, mais vous vous obstinez dans vos torts ! Et où était alors votre cœur, votre cœur « chrétien » ? Vous avez vu son

visage dans ce moment-là : souffrait-elle moins que l'autre, que la vôtre ? Comment donc l'avez-vous vu et n'avez-vous pas tout fait pour empêcher cela ? Comment ?

— Mais... j'ai tout fait... balbutia le malheureux prince.

— Comment, vous avez tout fait ?

— Je vous l'assure. Je ne comprends pas encore comment tout cela est arrivé... je — j'ai couru alors après Aglaé Ivanovna, mais Nastasia Philippovna est tombée sans connaissance ; et depuis on ne me laisse plus approcher d'Aglaé Ivanovna.

— N'importe ! Vous deviez courir après Aglaé, malgré l'évanouissement de l'autre !

— Oui... oui, je le devais... elle serait morte ! Elle se serait tuée, vous ne la connaissez pas, et... n'importe, j'aurais tout raconté ensuite à Aglaé Ivanovna et... Voyez-vous, Eugène Pavlovitch, je crois m'apercevoir que vous ne savez pas tout. Dites-moi, pourquoi ne me laisse-t-on pas voir Aglaé Ivanovna ? Je lui expliquerais tout. Voyez-vous, il y a eu alors un malentendu entre elles, c'est pourquoi les choses ont pris cette tournure... Je ne puis pas vous expliquer cela, mais je l'expliquerais peut-être à Aglaé... Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! Vous parlez de son visage dans le moment où elle s'est enfuie... oh ! mon Dieu, je me le rappelle !... Partons, partons !

Le prince s'était levé soudain et tirait Eugène Pavlovitch par la manche de son vêtement.

— Où ?

— Allons chez Aglaé Ivanovna, allons-y tout de suite !...

— Mais elle n'est plus à Pavlovsk, je viens de vous le dire, et pourquoi aller ?...

— Elle comprendra, elle comprendra ! balbutia Muichkine joignant les mains comme pour supplier son interlocuteur : — elle comprendra que ce n'est pas cela, que c'est tout autre chose !

— Comment, tout autre chose ? Voyons, vous vous mariez pourtant ? Par conséquent, vous persistez... Vous mariez-vous, oui ou non ?

— Eh bien, oui... je me marie ; oui, je me marie !

— Alors comment pouvez-vous dire que ce n'est pas cela ?

— Oh ! non, ce n'est pas cela, pas du tout ! Qu'importe que je me marie ? cela ne signifie rien !

— Cela ne signifie rien, dites-vous ? Il me semble pourtant que ce n'est pas une bagatelle. Vous épousez une femme aimée pour faire son bonheur, Aglaé Ivanovna le voit, le sait, et vous trouvez que cela n'a pas d'importance ?

— Son bonheur ? Oh ! non, je me marie purement et simplement ; elle le veut ; mais qu'est-ce que cela fait que je me marie ? je... Eh bien, oui, cela ne signifie rien ! Seulement elle serait morte, c'est certain. Je vois maintenant que ce mariage avec Rogojine était une folie ! À présent j'ai compris tout ce que je ne comprenais pas auparavant, et voyez : ce jour-là, quand elles étaient toutes deux en face l'une de l'autre, je n'ai pas pu supporter le visage de Nastasia Philippovna... Vous ne le savez pas, Eugène Pavlovitch (le prince baissa mystérieusement la voix), je n'ai jamais dit cela à personne, pas même à Aglaé, mais je ne puis supporter le visage de Nastasia Philippovna... Tantôt vous avez

dit la vérité sur cette soirée qui a eu lieu autrefois chez Nastasia Philippovna, mais il y a un détail que vous avez omis, parce que vous l'ignoriez : j'ai regardé son visage ! Le matin déjà, en voyant son portrait, je n'avais pas pu le supporter... Tenez, Viéra Lébédoff a des yeux tout autres ; je... j'ai peur de son visage ! ajouta-t-il avec une frayeur extrême.

— Vous en avez peur ?

Le prince pâlit et répondit tout bas :

— Oui, elle est folle !

— Vous le savez positivement ? demanda Eugène Pavlovitch avec une curiosité extraordinaire.

— Oui, positivement ; maintenant j'en suis sûr ; j'en ai acquis ces jours-ci la certitude absolue !

— Vous voulez donc faire votre malheur ? s'écria Radomsky épouvanté : — ainsi vous vous mariez par crainte ? Il est impossible d'y rien comprendre... Peut-être même ne l'aimez-vous pas ?

— Oh ! si, je l'aime de toute mon âme ! C'est... un enfant ; à présent elle est un enfant, un véritable enfant ! Oh ! vous ne savez rien.

— Et en même temps vous assuriez de votre amour Aglaé Ivanovna ?

— Oh ! oui, oui.

— Voyons, prince, pensez un peu à ce que vous dites, rentrez en vous-même !

— Sans Aglaé je... il faut absolument que je la voie ! Je... je mourrai bientôt en dormant ; je pensais que cette nuit je mourrais pendant mon sommeil. Oh ! si Aglaé savait, si elle savait tout... c'est-à-dire absolument tout. Car, ici, il faut tout savoir, c'est la première chose ! Pourquoi ne pouvons-nous jamais tout savoir sur un autre, quand il le faut, quand cet autre est coupable !... Du reste, je ne sais pas ce que je dis, j'ai perdu le fil de mes idées ; vous m'avez porté un coup terrible... Et se peut-il qu'elle ait maintenant encore le même visage qu'alors, quand elle s'est enfuie ? Oh ! oui, je suis coupable ! Le plus probable, c'est que tous les torts sont de mon côté ! Je ne sais pas encore au juste de quoi je suis coupable, mais je le suis... Il y a ici quelque chose que je ne puis pas vous expliquer, Eugène Pavlovitch, les expressions me manquent, mais... Aglaé Ivanovna comprendra ! Oh ! j'ai toujours cru qu'elle comprendrait.

— Non, prince, elle ne comprendra pas ! Aglaé Ivanovna aimait comme une femme, comme un être humain, et non comme... un pur esprit. Savez-vous une chose, mon pauvre prince ? selon toute apparence, vous n'avez jamais aimé ni l'une ni l'autre !

— Je ne sais pas... peut-être, peut-être ; vous avez raison sur beaucoup de points, Eugène Pavlovitch. Vous êtes extraordinairement intelligent, Eugène Pavlovitch ; ah ! la tête commence encore à me faire mal, allons chez elle ! Pour l'amour de Dieu, pour l'amour de Dieu !

— Mais je vous dis qu'elle n'est plus à Pavlovsk, elle est à Kolmino.

— Allons à Kolmino, partons tout de suite !

— C'est impossible ! répondit d'une voix traînante Eugène Pavlovitch, et il se leva.

— Écoutez, je vais écrire une lettre, vous la porterez !

— Non, prince, non ! Dispensez-moi de pareilles commissions, je ne puis pas m'en charger !

Ils se quittèrent. Cette visite laissa des impressions étranges dans l'esprit d'Eugène Pavlovitch : suivant lui, le prince avait le cerveau légèrement détraqué. « Et qu'est-ce que signifie ce visage qu'il craint et dont il est si épris ? Et en même temps il se peut fort bien qu'il meure d'avoir perdu Aglaé, en sorte que peut-être Aglaé ne saura jamais à quel point il l'aime ! Ha ! ha ! Et comment aimer deux femmes ? De deux amours différents ? C'est curieux... pauvre idiot ! Et que va-t-il devenir maintenant ? »

IV • Chapitre 10

Cependant le prince ne mourut pas avant son mariage, ni éveillé, ni « en dormant », comme il l'avait prédit à Eugène Pavlovitch. À la vérité, peut-être dormait-il mal et faisait-il de mauvais rêves ; mais, pendant le jour, avec les gens, il paraissait bien, content même ; seulement, quand il n'était pas en société, il devenait parfois fort pensif. On pressait les préparatifs du mariage ; il devait avoir lieu huit jours environ après la visite de Radomsky. En voyant le prince se hâter ainsi, ses amis les plus dévoués (à supposer qu'il en eût de tels) auraient dû comprendre l'inutilité de leurs efforts pour « sauver » le malheureux fou. Le bruit a couru que le général Ivan Fédorovitch et sa femme Élisabeth Prokofiev-

na avaient été pour quelque chose dans la visite faite au prince par Eugène Pavlovitch. Mais si les époux Épantchine pouvaient, par un effet de leur infinie bonté, éprouver le désir d'arracher à sa perte le pauvre insensé, force leur fut, sans doute, de s'en tenir à cette unique et faible tentative ; ni leur position, ni même, peut-être, leurs sentiments (ce qui est naturel) ne leur permettaient d'aller plus loin dans cette voie. Nous avons déjà dit que le prince rencontrait de l'hostilité jusque dans son entourage. Viéra Lébédéff, du reste, se contentait de pleurer quand elle se trouvait seule avec lui ; d'autre part la jeune fille restait davantage à la maison et allait moins souvent qu'autrefois passer une minute chez Muichkine. Pendant ce temps, Kolia rendait les derniers devoirs à son père ; le vieillard avait été emporté par une seconde attaque survenue huit jours après la première. Le prince prit une grande part au chagrin de la famille Ivolguine ; les premiers jours, il fit de longues visites à Nina Alexandrovna, et il assista à l'enterrement. Plusieurs remarquèrent qu'à l'église son apparition provoqua des chuchotements involontaires dans le public ; il en était de même dans les rues et au parc : quand on le voyait passer soit à pied, soit en voiture, on se le montrait en prononçant à demi-voix son nom et celui de Nastasia Philippovna. On la chercha aussi parmi les personnes présentes à la cérémonie, mais elle n'y était pas. Madame Térentieff n'alla pas non plus à l'enterrement d'Ardalion Alexandrovitch ; Lébédéff parvint à la faire rester chez elle. Le service funèbre produisit sur le prince une impression fort pénible. Lébédéff s'en aperçut, et, à l'église même, lui en demanda la raison. Il répondit tout bas que c'était la première fois qu'il assistait à un enterrement orthodoxe : tout au plus se souvenait-il d'avoir vu, étant enfant, célébrer une cérémonie semblable dans une église de village.

— Oui, on ne peut pas croire que cet homme couché dans le cercueil soit le même à qui, il y a si peu de temps, nous avons déferé la présidence de notre fête, vous vous rappelez ? reprit à voix basse Lébédoff : — qui cherchez-vous ?

— Rien ; il m'avait semblé....

— Ce n'est pas Rogojine ?

— Est-ce qu'il est ici ?

— Il est dans l'église.

— En effet, il m'avait semblé apercevoir ses yeux, murmura avec agitation le prince, — mais comment... pourquoi est-il ici ? On l'a invité ?

— On n'y a même pas pensé. La famille du défunt ne le connaît pas. Il est entré comme bien d'autres, dans la foule. Pourquoi êtes-vous si étonné ? À présent je le rencontre souvent, la semaine passée je l'ai rencontré quatre fois ici, à Pavlovsk.

— Je ne l'ai pas encore vu une seule fois... depuis ce temps-là, balbutia le prince.

Comme, d'un autre côté, Nastasia Philippovna ne lui avait jamais dit avoir rencontré Rogojine « depuis ce temps-là », le prince en conclut que, pour certaines raisons, Rogojine tenait à ne pas se laisser voir. Durant toute cette journée il fut fort pensif ; par contre, Nastasia Philippovna se montra extraordinairement gaie.

Kolia, qui, déjà avant la mort de son père, s'était réconcilié avec le prince, lui proposa, vu l'urgence, de prendre pour garçons d'honneur Keller et Bourdovsky. Il répondit de la bonne tenue du

premier et ajouta qu'il pourrait même « être utile ». Le choix de Bourdovsky, homme tranquille et modeste, ne soulevait aucune objection. Nina Alexandrovna et Lébédèff adressèrent des observations au prince : si son mariage était décidé, du moins, quel besoin avait-il de le faire célébrer à Pavlovsk où était alors tout le mouvement ? À quoi bon tant de publicité ? Ne valait-il pas mieux que la bénédiction nuptiale fût donnée aux époux à Pétersbourg, dans une chapelle privée ? Le prince comprit fort bien les arrière-pensées qui se cachaient sous ces paroles, mais il se borna à répondre en termes laconiques que tel était le désir formel de Nastasia Philippovna.

Le lendemain, Keller, informé qu'il avait été choisi comme garçon d'honneur, se rendit aussi chez le prince. Avant d'entrer, il s'arrêta sur le seuil, et, dès qu'il eut aperçu Muichkine, il cria, la main droite levée en l'air, comme un homme qui prête serment :

— Je ne boirai pas !

Ensuite il s'approcha du prince, lui serra les deux mains avec force et déclara qu'en effet il avait d'abord vu d'un mauvais œil ce projet d'union, et qu'il ne s'était pas fait faute de le dire hautement dans les salles de billard ; s'il était hostile à ce mariage, cela venait uniquement de ce que, avec l'impatience d'un ami, il en rêvait un autre beaucoup plus beau pour le prince ; chaque jour il s'attendait à le voir épouser une princesse de Rohan, ou, tout au moins, de Chabot ; mais maintenant lui-même reconnaissait que le prince pensait au moins douze fois plus noblement qu'eux tous « pris ensemble » ! Car ce qu'il lui fallait, ce n'était ni l'éclat, ni la richesse, ni même l'honneur, mais seulement la vérité ! On connaissait les sympathies des hauts personnages, et le prince était trop haut placé par son éducation pour n'être pas, d'une fa-

çon générale, un haut personnage ! « Mais toute la canaille, toute la fripouille est d'un autre avis ; en ville, dans les maisons, dans les réunions, dans les villas, à la musique, dans les débits de boissons, dans les salles de billard, il n'est question que du prochain événement et il fait jeter les hauts cris à tout le monde. J'ai même entendu raconter qu'on veut organiser un charivari sous les fenêtres, et, cela, pour ainsi dire, la première nuit ! Si vous avez besoin, prince, du pistolet d'un honnête homme, je suis prêt à tirer une demi-douzaine de nobles coups de feu, avant même que vous soyez sorti de la couche nuptiale. » Craignant une formidable invasion de soifeurs à l'issue de la cérémonie, Keller conseilla aussi de se munir d'une pompe à incendie qu'on placerait à l'entrée de la maison ; mais Lébédoff s'opposa à cette mesure qui, dit-il, aurait pour conséquence de faire démolir son immeuble.

— Ce Lébédoff conspire contre vous, prince, je vous l'assure ! Il veut vous faire mettre en tutelle, — pouvez-vous vous imaginer cela ? — vous enlever l'usage de votre volonté libre et de votre argent, c'est-à-dire des deux objets qui distinguent chacun de nous d'un quadrupède ! Je l'ai entendu dire, positivement ! C'est la pure vérité !

Une nouvelle de ce genre était déjà arrivée aux oreilles du prince, mais, naturellement, il n'y avait pas fait attention. Cette fois encore il se contenta de rire en entendant les paroles de Keller et les oublia tout de suite. Depuis un certain temps, en effet, Lébédoff machinait quelque chose ; enfantés dans une sorte de fièvre, les plans de cet homme offraient toujours un luxe superflu de complications, aussi étaient-ils rarement couronnés de succès. Quand, plus tard, il vint se confesser au prince (c'était chez lui une habitude invariable de venir, après chaque échec, faire sa

confession à celui contre qui il avait intrigué), il lui déclara qu'il était né avec les facultés d'un Talleyrand et qu'il ne comprenait pas pourquoi il était resté toute sa vie un simple Lébédèff. Puis il avoua toutes ses manigances au prince, qui l'écouta avec un vif intérêt. D'après son récit, l'employé avait commencé par rechercher la protection de hauts personnages sur qui il pût s'appuyer en cas de besoin, et il était allé trouver le général Ivan Fédorovitch. Ce dernier ne sut trop que lui dire : il souhaitait sincèrement le bien du « jeune homme », mais, « quelque désir qu'il eût de le sauver », dans l'espèce, déclara-t-il, les convenances ne lui permettaient pas d'agir. Élisabeth Prokofievna ne voulut pas même recevoir le visiteur ; Eugène Pavlovitch et le prince Chtch... lui signifièrent du geste leur refus de concours. Sans se laisser rebuter par ces déconvenues, Lébédèff consulta un jurisconsulte expert, vieillard respectable, dont il était l'ami et jusqu'à un certain point l'obligé. L'avis de l'homme de loi fut que l'affaire était parfaitement possible, à condition qu'on trouvât des témoins compétents pour attester le dérangement intellectuel, et surtout qu'on s'assurât la protection de personnages haut placés. Cette réponse rendit confiance à Lébédèff et un jour il amena même chez le prince un médecin qui était aussi un vieillard respectable. Ce docteur, en villégiature à Pavlovsk, portait au cou l'Ordre de Sainte-Anne : il venait, pour ainsi dire, tâter le terrain et prendre une connaissance sommaire de l'état mental du prince avant de le soumettre à un examen médical proprement dit. Muichkine se rappela cette visite, il se souvint que la veille Lébédèff lui avait répété sur tous les tons qu'il était malade ; il avait formellement refusé d'appeler un médecin et le lendemain l'employé lui en avait amené un, comme par hasard. « Nous venons de chez monsieur Téréntieff, qui va fort mal, avait dit hypocritement Lébédèff, et le

docteur m'a accompagné ici pour vous donner de ses nouvelles. » Le prince approuva Lébédèff et accueillit le médecin avec une extrême affabilité. La conversation s'engagea aussitôt sur le malade Hippolyte ; le visiteur témoigna le désir de connaître dans tous ses détails la scène du suicide ; le récit que lui en fit le prince et l'explication qu'il en donna l'intéressèrent au plus haut degré. On parla ensuite du climat de Pétersbourg, de la maladie du prince lui-même, de la Suisse, de Schneider. Tout ce que dit le prétendu fou, notamment sur le système thérapeutique de son professeur, captiva tellement l'attention du vieux praticien qu'il prolongea sa visite pendant deux heures ; Muichkine lui fit fumer d'excellents cigares et Lébédèff, de son côté, le régala d'une liqueur exquise que Viéra apporta. En apercevant la jeune fille, le docteur, homme marié et père de famille, se permit de lui adresser des compliments qui excitèrent en elle une profonde indignation. On se sépara en amis. Après qu'il eut quitté le prince, le docteur dit à Lébédèff : « Si l'on met de pareilles gens en curatelle, où donc ira-t-on chercher les curateurs ? » Lébédèff ayant allégué d'un ton tragique le mariage que le prince allait faire, son interlocuteur hocha malicieusement la tête et répliqua que de tels mariages n'étaient pas chose si rare ; sans parler de cela, la personne, d'après ce qu'il avait entendu dire, était séduisante et d'une beauté extraordinaire, ce qui suffisait pour expliquer l'entraînement d'un homme ayant de la fortune ; en outre, grâce aux libéralités de Totzky et de Rogojine, elle possédait des capitaux, des perles, des diamants, des châles, des meubles ; par conséquent ce n'était pas un mauvais parti : bref, aux yeux du docteur, un pareil choix, loin d'être un indice de stupidité, dénotait au contraire chez le cher prince une intelligence très-déliée, très-calculatrice et très-pratique.... Cette idée frappa Lébédèff ; il s'y ar-

rêta définitivement et termina sa confession présente en assurant au prince que, désormais, il était prêt à verser tout son sang pour lui.

Durant ces derniers jours, Muichkine fut aussi plus d'une fois distrait de ses préoccupations par Hippolyte, qui l'envoyait chercher fort souvent. Les Térentieff habitaient une petite maisonnette située non loin de la villa de Lébédéeff. À la campagne, les petits enfants, le frère et la sœur d'Hippolyte, avaient moins à souffrir de son mauvais caractère, car ils pouvaient se sauver au jardin, mais la pauvre kapitancha restait l'esclave, la victime de son fils. Chaque jour le prince devait mettre la paix entre eux ; ce rôle de réconciliateur lui attirait le mépris du malade, qui, en même temps, continuait à l'appeler sa « niania ». Hippolyte se plaignait beaucoup de Kolia, parce que ce dernier, retenu d'abord auprès du cadavre de son père, puis auprès de sa mère veuve, avait dû forcément négliger son ami. À la fin, Hippolyte se mit à plaisanter sur le prochain mariage du prince avec Nastasia Philippovna ; ses railleries devinrent même si blessantes que Muichkine, piqué au vif, cessa de l'aller voir. Deux jours après, madame Térentieff vint un matin trouver le prince et le supplia, les larmes aux yeux, de faire visite à son fils : « Autrement, dit-elle, il me mangera. » Elle ajouta qu'il voulait révéler un grand secret. Le prince céda aux sollicitations de la kapitancha. Hippolyte exprima le désir de se réconcilier avec lui, fondit en larmes, et, après avoir pleuré, se sentit naturellement plus irrité que jamais ; toutefois il n'osa pas manifester sa colère. Le jeune homme allait fort mal, et, selon toute apparence, n'avait plus que peu de jours à vivre. En fait de secrets, il ne révéla rien, et se borna à conjurer le prince avec une agitation peut-être feinte de « prendre garde à Rogojine ». « C'est un homme qui ne fait aucune concession ; ce-

lui-là, prince, ne nous ressemble pas ; s'il se décide à une chose, il l'exécute sans trembler... » etc., etc. Désirant être renseigné avec plus de netteté, le prince multiplia les questions, essaya d'obtenir des détails précis, mais Hippolyte ne put citer aucun fait, tout se réduisait pour lui à des sensations, à des impressions personnelles. En fin de compte, il eut l'extrême satisfaction de causer au prince une frayeur terrible. Celui-ci avait d'abord souri en entendant son interlocuteur lui dire : « Vous devriez, du moins, vous sauver à l'étranger ; il y a des prêtres russes partout, vous vous marieriez là ». Mais, après avoir donné ces conseils, Hippolyte ajouta : « Je crains seulement pour Aglaé Ivanovna ; Rogojine sait combien vous l'aimez ; amour pour amour ; vous lui avez enlevé Nastasia Philippovna, il tuera Aglaé Ivanovna ; quoique vous ayez maintenant renoncé à elle, cela ne vous en sera pas moins pénible, n'est-il pas vrai ? » Il atteignit son but ; Muichkine se retira tout bouleversé.

Cette conversation eut lieu la veille du mariage ; le même soir, le prince et Nastasia Philippovna se virent pour la dernière fois avant la cérémonie nuptiale. Mais la jeune femme ne put rendre le calme à son futur époux ; dans les derniers temps, elle-même, au contraire, ne faisait que l'agiter de plus en plus. Autrefois, c'est-à-dire quelques jours auparavant, elle s'ingéniait à l'égayer durant leurs entrevues ; ce qu'elle craignait surtout, c'était de lui voir une mine soucieuse ; elle allait jusqu'à chanter pour le distraire, mais le plus souvent elle lui racontait des histoires plaisantes. Presque toujours le prince faisait semblant de les écouter avec beaucoup de plaisir, parfois même il riait de bon cœur, tant la narratrice mettait d'humour et de brio dans ses récits quand elle était en verve, ce qui lui arrivait fréquemment. En voyant rire le prince, en constatant l'impression qu'elle produisait sur lui,

Nastasia Philippovna était heureuse et fière de son succès. Mais maintenant elle se montrait d'heure en heure plus mélancolique et plus pensive. Muichkine avait ses idées faites sur cette femme ; sans cela, tout en elle à présent lui aurait paru énigmatique et incompréhensible. Mais il croyait de bonne foi la résurrection possible pour elle. Il n'avait pas menti en disant à Eugène Pavlovitch qu'il l'aimait sincèrement, de tout son cœur, et que cet amour ressemblait à l'intérêt qu'inspire un enfant chétif et valétudinaire : on s'attache à lui parce qu'il est difficile, impossible de l'abandonner à lui-même. Le prince n'expliquait à personne la nature de ses sentiments pour sa future, il n'aimait pas à parler de cela, même quand il ne pouvait faire autrement. Entre Nastasia Philippovna et lui il n'était jamais question d'amour, on aurait dit que tous deux s'étaient donné le mot pour écarter ce sujet d'entretien. Gaie et animée, leur conversation n'avait rien d'intime, en sorte que chacun pouvait y prendre part. Daria Alexievna raconta plus tard que, durant tout ce temps, elle avait plaisir à les contempler l'un et l'autre.

Grâce à la façon dont il envisageait l'état moral et intellectuel de Nastasia Philippovna, le prince était jusqu'à un certain point affranchi de plusieurs autres préoccupations. C'était maintenant une femme toute différente de celle qu'il avait connue trois mois auparavant. Par exemple, il ne s'étonnait pas trop de la voir à présent si impatiente de l'épouser, elle qui autrefois pleurait de colère, l'accablait de reproches et de malédictions quand il lui proposait le mariage. « Cela prouve qu'elle ne craint plus, comme alors, de faire mon malheur en m'épousant », pensait le prince. Un revirement si brusque ne lui paraissait pas naturel. Nastasia Philippovna avait-elle puisé uniquement dans sa haine pour Aglaé cette soudaine confiance en elle-même ? Le supposer eût

été faire injure à la profondeur de ses sentiments. Avait-elle pris cette résolution par peur du sort qui l'attendait avec Rogojine ? En résumé, toutes ces causes et bien d'autres pouvaient avoir joué un rôle ici, mais l'hypothèse à laquelle Muichkine s'arrêta, comme à la plus vraisemblable, fut celle que depuis longtemps déjà il soupçonnait : la pauvre âme malade était à bout de forces. À la rigueur, c'était une explication, elle ne pouvait, il est vrai, procurer aucun apaisement au prince. Parfois il semblait faire tous ses efforts pour ne penser à rien, on aurait dit qu'il considérerait son mariage comme une formalité sans importance et le bonheur de sa vie comme une chose dont il n'y avait pas lieu de s'occuper. Quant aux conversations dans le genre de celle qu'il avait eue avec Eugène Pavlovitch, il les évitait autant que possible, se sentant tout à fait incapable de répondre à certaines objections.

Du reste, il remarqua que Nastasia Philippovna savait et comprenait trop bien ce qu'Aglaé signifiait pour lui. Elle se taisait là-dessus, mais plusieurs fois elle le surprit au moment où il se disposait à aller chez les Épantchine, et il lut ses sentiments sur son « visage ». Quand elle apprit le départ de cette famille, la jeune femme devint rayonnante. Quelque peu observateur et peu clairvoyant que fût alors le prince, il commençait à se demander avec inquiétude si Nastasia Philippovna ne ferait pas un scandale pour obliger Aglaé à quitter Pavlovsk. Sans doute, elle-même se plaisait à faire parler de son mariage dans toute la localité, exprès pour vexer sa rivale. Il était difficile de rencontrer les dames Épantchine, mais un jour que Nastasia Philippovna se promenait en voiture avec le prince, elle s'arrangea de façon à faire passer son équipage sous les fenêtres de leur villa. Ce fut pour Muichkine une surprise terrible ; selon son habitude, lorsqu'il s'aperçut de la chose, il était trop tard, la calèche avait dépassé la maison.

Il ne dit rien, mais, à la suite de cet incident, il fut malade pendant deux jours. Nastasia Philippovna ne renouvela pas l'expérience. Durant les derniers jours qui précédèrent le mariage, on la vit fort soucieuse. Elle finissait toujours par secouer sa tristesse, mais, si elle redevenait gaie, sa gaieté était moins expansive que par le passé. Le prince redoubla d'attention. Il lui semblait singulier qu'elle ne lui parlât jamais de Rogojine. Une fois seulement, cinq jours avant la noce, Daria Alexievna lui fit dire de passer immédiatement chez elle, parce que Nastasia Philippovna était fort mal. Il la trouva dans un état qui ne différait guère de l'aliénation mentale ; elle poussait des cris, tremblait, répétait sans cesse que Rogojine était caché dans le jardin, qu'elle venait de le voir, qu'il la tuerait la nuit... l'assassinerait ! De toute la journée elle ne put se calmer. Mais, ce même soir, le prince étant allé passer une minute auprès d'Hippolyte, madame Téreentieff, qui arrivait justement de la ville, où elle avait été pour ses petites affaires, raconta que Rogojine était venu aujourd'hui la voir dans son appartement, à Pétersbourg, et qu'il lui avait demandé des nouvelles de Pavlovsk. Le prince la pria de préciser l'heure où elle avait reçu cette visite, et il se trouva que Rogojine s'était présenté chez la kapitancha presque au moment même où Nastasia Philippovna croyait l'avoir vu dans le jardin de son amie. Tout s'expliquait par un simple mirage ; pour mieux s'édifier à ce sujet, Nastasia Philippovna alla elle-même questionner madame Téreentieff, et la réponse de celle-ci la rassura pleinement.

La veille du mariage, le prince, en prenant congé de sa future, la laissa fort animée : la modiste lui avait envoyé de Pétersbourg la toilette qu'elle devait porter le lendemain, la robe nuptiale, la parure de tête, etc., etc. Le prince ne s'attendait pas à la voir si occupée de ses ajustements ; il en vanta la beauté, et les éloges

qu'il fit de chacun d'eux la rendirent encore plus heureuse. Mais Nastasia Philippovna ne put cacher pourquoi elle tenait tant à la somptuosité de sa mise : elle avait entendu dire qu'en ville on était indigné, que des polissons préparaient un charivari avec accompagnement de musique, que des vers avaient été composés pour la circonstance, et que le reste de la société encourageait plus ou moins tout cela. Eh bien, puisqu'on prétendait l'humilier, elle voulait relever la tête plus haut que jamais, écraser tout le monde par l'élégance et la richesse de sa toilette, — « qu'ils crient, qu'ils sifflent, s'ils l'osent ! » À cette idée, les yeux de Nastasia Philippovna étincelaient. Au fond, elle avait encore un autre motif dont elle ne disait rien : elle présumait in petto qu'Aglaé ou, du moins, quelque personne envoyée par elle assisterait à la cérémonie incognito, confondue dans la foule, — et elle s'apprêtait en prévision de cette éventualité. À onze heures du soir, quand le prince la quitta, ces pensées l'occupaient toute entière. Mais minuit n'était pas encore sonné que Daria Alexievna faisait dire au prince de venir au plus vite parce qu'une crise très-violente était survenue à Nastasia Philippovna. Quand il arriva, la jeune femme, enfermée dans sa chambre à coucher, était en proie à une attaque de nerfs, elle pleurait, se désespérait. On lui parla à travers la porte ; pendant longtemps elle ne voulut rien entendre ; à la fin elle ouvrit, mais ne consentit à recevoir que le prince ; sitôt qu'il fut entré, elle referma la porte et tomba à genoux devant lui. (Voilà, du moins, ce qu'a raconté plus tard Daria Alexievna, dont l'œil curieux parvint à surprendre quelques détails de la scène.)

— Que fais-je ! Que fais-je ! Que fais-je de toi ! s'écriait-elle en lui embrassant convulsivement les genoux.

Le prince passa une heure entière avec elle ; nous ignorons de quoi ils s'entretenaient durant cette entrevue. Suivant Daria Alexievna, quand ils se séparèrent, au bout d'une heure, ils paraissaient en bonne intelligence et heureux. Cette nuit le prince fit demander encore une fois des nouvelles de sa future, mais Nastasia Philippovna s'était endormie. Le matin, avant son réveil, arrivèrent successivement chez Daria Alexievna deux autres exprès dépêchés par Muichkine. Le troisième envoyé fut chargé de porter au prince la réponse suivante : « Nastasia Philippovna a maintenant autour d'elle tout un essaim de modistes et de coiffeurs venus de Pétersbourg, elle ne se ressent pas du tout de la crise d'hier et n'est occupée que de sa toilette de noce ; en ce moment même on discute en conférence extraordinaire la question de savoir quels diamants la mariée portera sur elle et comment ils seront disposés. » Ces nouvelles tranquillisèrent complètement le prince.

Quant à l'événement qui se produisit le jour du mariage, voici la relation qu'en ont faite des personnes en mesure d'être bien renseignées et dont le témoignage paraît digne de foi.

La cérémonie nuptiale avait été fixée à huit heures de relevée. Dès sept heures, Nastasia Philippovna était prête. À partir de six heures les badauds commencèrent à s'attrouper autour de la villa de Lébédèff, mais surtout près de la maison de Daria Alexievna ; vers sept heures, on vit aussi l'église se remplir. Viéra Lébédèff et Kolia étaient fort inquiets pour le prince, tous deux pourtant avaient beaucoup de besogne chez lui : il fallait prendre les dispositions nécessaires en vue de la réception des visiteurs qui, au sortir de l'église, viendraient féliciter les époux. Du reste, on ne comptait pas sur une réunion nombreuse ; en dehors des gens de

la noce proprement dits, des témoins obligés du mariage, Lébédéff avait invité les Ptitzine, Gania, le docteur décoré de l'Ordre de Sainte-Anne et Daria Alexievna. « Quelle idée avez-vous eue d'inviter le docteur ? c'est à peine si je le connais », dit le prince à son factotum. « Il porte au cou l'Ordre de Sainte-Anne, c'est un homme considéré, cela fera bien ! » répondit Lébédéff, visiblement enchanté de son idée. Le prince se mit à rire en entendant ces mots. Keller et Bourdovsky, en frac et gantés, avaient un extérieur très-convenable ; seulement le premier inquiétait un peu le prince par ses dispositions manifestement batailleuses, et il regardait avec colère les badauds rassemblés autour de la maison. Enfin, à sept heures et demie, Muichkine se rendit en voiture à l'église. Remarquons à ce propos que lui-même tenait à ne s'écarter en rien des usages reçus ; tout se faisait publiquement, ouvertement, au grand jour et « comme il convient ». Conduit par Keller, qui lançait à droite et à gauche des regards menaçants, le prince traversa l'église au milieu des chuchotements et des exclamations du public, et se retira momentanément dans le sanctuaire. Alors le boxeur alla chercher Nastasia Philippovna. Devant la maison de Daria Alexievna il y avait deux fois plus de monde que devant celle du prince et l'attitude de cette foule était aussi beaucoup plus hostile. En montant le perron, Keller entendit de telles vociférations qu'il ne put se contenir, mais, au moment où il se préparait à adresser une verte sermonce au public, il en fut empêché par Bourdovsky et par Daria Alexievna, qui était aussitôt sortie de chez elle ; tous deux se saisirent de Keller et l'emmenèrent de force dans la maison. Il était furieux. Nastasia Philippovna se leva, donna un dernier coup d'œil à son miroir et, à ce que raconta ensuite Keller, fit remarquer avec un sourire « forcé » qu'elle était pâle « comme un cadavre » ; puis elle s'in-

clina pieusement devant l'icône et passa sur le perron. Un bruit de voix salua son apparition. À la vérité, dans le premier moment se firent entendre des rires, des applaudissements, des sifflets peut-être ; mais, au bout d'un instant, il se produisit aussi d'autres manifestations.

— Qu'elle est belle ! criait-on dans la foule.

— Ce n'est pas la première et ce n'est pas non plus la dernière !

— Le mariage efface tout, imbéciles !

— Non, trouvez-moi donc une pareille beauté, hurra ! s'exclamaient les plus rapprochés.

— C'est une reine ! Pour une pareille reine je vendrais mon âme ! fit un clerc de chancellerie. — « Ma vie pour une nuit !... »

Quand Nastasia Philippovna sortit de la maison, elle était aussi pâle qu'un mouchoir ; mais ses grands yeux noirs fixés sur le public brillaient comme des charbons ardents. La foule ne put résister à ce regard ; l'indignation fit place à des transports d'enthousiasme. Déjà s'ouvrait la portière, déjà Keller présentait la main à la jeune femme, quand tout à coup celle-ci poussa un cri, et s'éloigna du perron pour se jeter au milieu du rassemblement. Tous ceux qui l'escortaient restèrent immobiles de stupeur, le public s'écarta devant elle et à cinq ou six pas de la maison apparut soudain Rogojine. Dans la foule, Nastasia Philippovna distingua son regard. Elle courut à lui comme une folle et lui saisit les deux mains :

— Sauve-moi ! Emmène-moi ! Où tu voudras, tout de suite !

La prendre dans ses bras et la porter jusqu'à une voiture fut pour Rogojine l'affaire d'un instant. Puis il tira de son portemonnaie un billet de cent roubles qu'il tendit au cocher.

— Au chemin de fer ! Si nous arrivons à temps pour prendre le train, tu auras encore cent roubles !

Là-dessus, il sauta lui-même dans la voiture où il venait de faire monter Nastasia Philippovna, et referma la portière. Sans une minute d'hésitation, le cocher fouetta ses chevaux. Par la suite, Keller s'excusa sur la stupéfaction dans laquelle l'avait plongé un événement si imprévu. « Encore une seconde, et j'aurais recouvré ma présence d'esprit, je n'aurais pas laissé faire cela ! » disait-il en racontant l'aventure. Le premier mouvement des deux garçons d'honneur fut de prendre une autre voiture qui stationnait là, et de se mettre à la poursuite de la fugitive ; mais, chemin faisant, ils changèrent d'idée.

— En tout cas, il est trop tard ! On ne peut pas la ramener de force ! observa Keller.

— D'ailleurs, le prince n'y consentirait pas ! dit Bourdovsky tout ému.

Rogojine et Nastasia Philippovna arrivèrent en temps utile à la gare. Après être descendu de voiture, une minute avant de prendre le train, Parfène Séménitch accosta soudain une jeune fille qui passait ; elle portait une mantille de couleur foncée, assez vieille mais convenable, et avait la tête couverte d'un foulard.

— Je vous donne cinquante roubles de votre mantille ! lui dit-il brusquement, et il lui tendit l'argent. Cette proposition faite à brûle-pourpoint abasourdit la jeune fille ; sans lui laisser le

temps de se reconnaître, Rogojine lui glissa les cinquante roubles dans la main, et la dépouilla immédiatement des objets qu'il convoitait ; puis il jeta la mantille sur les épaules de sa compagne et lui noua le foulard sur la tête. En wagon, la toilette trop luxueuse de Nastasia Philippovna aurait attiré l'attention des autres voyageurs, et ce fut plus tard seulement que la jeune fille comprit pourquoi on lui avait acheté à un tel prix de vieilles frusques sans valeur.

Le bruit de l'enlèvement arriva extraordinairement vite aux oreilles des personnes réunies dans l'église. Lorsque Keller traversa la nef pour se rendre auprès du prince, une multitude de gens qu'il ne connaissait pas du tout s'élancèrent vers lui, avides de le questionner. On causait tout haut, on hochait la tête, on riait même ; personne ne quitta l'église : tous voulaient voir comment le fiancé prendrait la chose. Instruit des faits, il pâlit, mais ne témoigna aucune irritation. « J'en avais peur », proféra-t-il d'une voix presque inintelligible, « pourtant je ne pensais pas que cela aurait lieu... » Et après un instant de silence il ajouta : « Du reste... dans sa position... cela est tout naturel. » Ce langage parut à Keller « d'une philosophie sans exemple », comme lui-même le déclara plus tard. Quand le prince sortit de l'église, beaucoup remarquèrent qu'il semblait fort calme et n'avait nullement l'air abattu. Évidemment il était pressé de rentrer chez lui pour s'y trouver seul, mais cette dernière satisfaction lui fut refusée. Plusieurs de ses invités, notamment Ptitzine, Gabriel Ardalionovitch et le docteur, l'escortèrent jusqu'à sa demeure et y pénétrèrent à sa suite. En outre, toute la villa était littéralement assiégée par un public de désœuvrés. Étant encore sur la terrasse, le prince entendit le bruit d'une discussion violente : Keller et Lébédeff étaient aux prises avec une bande d'inconnus qui parais-

saient être des employés, et qui voulaient à toute force envahir la terrasse. Plusieurs de ces individus avaient à leur tête un monsieur à cheveux blancs et de complexion robuste. Le prince s'approcha et, après s'être enquis du motif de la querelle, invita poliment Lébédoff et Keller à s'éloigner ; puis, s'adressant d'un ton plein de courtoisie au monsieur à cheveux blancs qui se tenait campé sur l'escalier, il le pria de vouloir bien lui faire l'honneur de sa visite. Le monsieur fut décontenancé, néanmoins il suivit le prince. Sept ou huit de ses compagnons firent de même, et pénétrèrent dans la maison en affectant des allures aussi dégagées que possible. Mais tous les autres restèrent dehors, et bientôt il n'y eut qu'une voix dans la foule pour donner tort à ceux qui s'étaient permis d'entrer.

Le prince offrit des sièges à ses étranges visiteurs, leur fit servir du thé et se mit à causer avec eux. Les choses se passèrent très-convenablement, ce qui ne fut pas sans étonner un peu les intrus. Il y eut bien quelques tentatives pour égayer la conversation et la mettre sur l'événement du jour, on put entendre certaines questions indiscretes, certaines remarques malicieuses. Mais le prince répondit à tout le monde avec tant de simplicité, de bonhomie et en même temps de dignité, il se montra si confiant dans le savoir-vivre de chacun, que les questionneurs mal-appris se turent spontanément. Peu à peu la causerie devint presque sérieuse. Un monsieur, prenant tout à coup la parole, fit avec une extrême véhémence la déclaration suivante : « Quoi qu'il arrive, je ne vendrai pas mon bien, j'attendrai ; les entreprises valent mieux que l'argent, voilà, monsieur, en quoi consiste mon système économique, si vous voulez le savoir ! » Comme il s'adressait au prince, ce dernier l'approuva hautement,

quoique Lébédèff lui dit à l'oreille que ce soi-disant propriétaire qui parlait tant de son bien n'avait jamais eu ni feu ni lieu.

Près d'une heure se passa ainsi. Lorsqu'ils eurent bu leur thé, les visiteurs jugèrent enfin que la délicatesse ne leur permettait pas de rester plus longtemps. Au moment de sortir, le docteur et le monsieur à cheveux blancs prodiguèrent au prince les démonstrations d'amitié ; tous, d'ailleurs, lui firent les adieux les plus chaleureux. En prenant congé, ces messieurs émirent des pensées dans ce genre : « Il est inutile de se désoler... tout cela est peut-être pour le mieux... » etc. À la vérité, quelques jeunes écervelés voulaient demander du Champagne, mais leurs anciens les firent taire. Quand tous furent partis, Keller se pencha vers Lébédèff et lui dit :

— Avec toi et moi, il y aurait eu un esclandre ; nous autres, nous aurions crié, engagé une lutte, attiré la police : lui, il s'est fait de nouveaux amis, et de quelles gens encore ! je les connais !

Lébédèff, qui était passablement lancé, répondit avec un soupir :

— Il a caché aux sages et aux intelligents ce qu'il a révélé aux enfants ; autrefois déjà je lui faisais l'application de cette parole, mais maintenant j'ajoute que Dieu a préservé l'enfant lui-même, qu'il l'a sauvé de l'abîme, Lui et tous ses saints !

À la fin, vers dix heures et demie, on laissa le prince en repos, il avait mal à la tête ; Kolia se retira le dernier après avoir aidé son ami à changer de vêtements. Ils se séparèrent dans les termes les plus affectueux. Kolia ne s'étendit pas sur l'événement, mais promit de venir le lendemain de bonne heure. Il a raconté plus tard qu'au moment des adieux le prince ne l'avait prévenu de rien et,

par conséquent, lui avait caché à lui-même ses intentions ultérieures. Bientôt il ne resta presque personne dans la maison : Bourdovsky était allé voir Hippolyte ; Keller et Lébédéff avaient filé nous ne savons où. Seule Viéra passa encore un certain temps dans la villa pour rendre aux chambres leur aspect accoutumé. Avant de s'en aller, elle entra pour un instant dans la pièce où se trouvait le prince. Accoudé contre une table, il avait la tête cachée dans ses mains. Elle s'approcha sans bruit et lui toucha l'épaule. Il la regarda d'un air étonné et, pendant près d'une minute, parut chercher dans ses souvenirs, mais, lorsque la mémoire lui fut revenue, il manifesta soudain une agitation extraordinaire. En fin de compte, le prince pria instamment Viéra de venir cogner à sa porte le lendemain à sept heures, parce qu'il devait aller à Pétersbourg par le premier train. La jeune fille lui promit de l'éveiller. Alors il la supplia de ne parler de cela à personne, ce qu'elle lui promit aussi. Au moment où elle ouvrait la porte pour sortir, il la retint encore une fois, lui prit les mains, les baisa, puis l'embrassa sur le front en lui disant avec une expression singulière : « À demain ! » Voilà, du moins, ce que Viéra a raconté plus tard. Elle se retira en proie à une cruelle inquiétude. Le lendemain matin, selon sa promesse, elle alla frapper à la porte du prince et l'avertit que le train pour Pétersbourg partait dans un quart d'heure. La bonne mine et l'air souriant de Muichkine, lorsqu'il ouvrit à la jeune fille, la tranquillisèrent un peu. À peine s'il s'était déshabillé pour se coucher, cependant il avait dormi. Il comptait revenir le même jour à Pavlovsk. Viéra fut donc la seule personne à qui le prince crut devoir et pouvoir confier son projet d'aller à la ville.

IV • Chapitre 11

Une heure après, il était à Pétersbourg ; entre neuf et dix heures il sonnait chez Rogojine. Il était monté par l'escalier d'honneur ; pendant longtemps on parut n'avoir pas entendu son coup de sonnette. À la fin s'ouvrit la porte de l'appartement occupé par la vieille madame Rogojine ; une servante âgée et d'un extérieur comme il faut se montra sur le seuil.

— Parfène Séménovitch n'est pas chez lui, dit-elle, — qui demandez-vous ?

— Parfène Séménovitch.

— Il est absent.

La servante considérait le prince avec une curiosité étrange.

— Du moins, dites-moi, a-t-il couché ici cette nuit ? Et... est-il rentré seul hier ?

La servante, qui ne cessait d'examiner le visiteur, laissa cette question sans réponse.

— Est-ce qu'avec lui n'est pas venue hier ici... dans la soirée... Nastasia Philippovna ?

— Mais vous-même, qui êtes-vous ? permettez-moi de vous le demander.

— Le prince Léon Nikolaiévitch Muichkine ; je suis très-lié avec Parfène Séménovitch.

— Il est absent.

La servante baissa les yeux.

— Et Nastasia Philippovna ?

— Je ne la connais pas.

— Attendez, attendez ! Quand donc rentrera-t-il ?

— Je n'en sais rien.

La porte se referma.

Le prince résolut de revenir dans une heure. Étant entré dans la cour, il rencontra le dvornik.

— Parfène Séménovitch est chez lui ?

— Oui.

— Comment donc se fait-il qu'on m'ait dit le contraire il y a un instant ?

— C'est chez lui qu'on vous a dit cela ?

— Non, c'est une servante de sa mère, mais j'ai sonné à la porte de Parfène Séménovitch, et personne n'est venu m'ouvrir.

— Peut-être bien qu'il est sorti, reprit le dvornik, — il lui arrive de s'en aller sans prévenir. Des fois même il emporte sa clef avec lui, son appartement reste fermé pendant trois jours.

— Tu es sûr que hier il est rentré chez lui ?

— Oui. Des fois il s'introduit par l'entrée de parade, et on ne l'aperçoit pas.

— Et Nastasia Philippovna n'était pas hier avec lui ?

— Je ne sais pas. Elle ne vient pas souvent ; si elle était venue, il y a apparence qu'on l'aurait remarquée.

Le visiteur sortit et, pendant quelque temps, se promena sur le trottoir, ne sachant à quoi se résoudre. Chez Rogojine toutes les fenêtres étaient fermées, tandis que les croisées de l'appartement occupé par sa mère étaient presque toutes ouvertes. La journée était claire et chaude. Le prince traversa la rue et s'arrêta sur le trottoir d'en face pour regarder une dernière fois les fenêtres : non-seulement elles étaient closes, mais presque partout les stores étaient baissés.

Il stationnait là depuis une minute, quand tout à coup, — chose étrange, — il lui sembla qu'un des stores se relevait et laissait apparaître le visage de Rogojine ; cette vision n'eut que la durée d'un éclair. Le prince attendit encore un moment, peu s'en fallut qu'il n'allât de nouveau sonner chez son ami, mais, réflexions faites, il changea d'idée et décida qu'il reviendrait dans une heure. « Qui sait ? j'ai peut-être eu la berlue... » pensait-il.

Il se dirigea en toute hâte vers l'ancien domicile de Nastasia Philippovna. Trois semaines auparavant, lorsqu'elle avait quitté Pavlovsk sur la demande du prince, il savait qu'elle était allée demeurer à Izmaïlovsky Polk, chez une dame de sa connaissance. Veuve d'un professeur et mère de famille respectable, cette personne disposait d'un bel appartement meublé dont la location constituait presque son unique ressource. Selon toute apparence, en se réinstallant à Pavlovsk, Nastasia Philippovna devait avoir conservé un pied-à-terre à Pétersbourg ; du moins, il était fort probable qu'elle avait passé la nuit dans ce logement où, sans doute, Rogojine l'avait ramenée la veille. Le prince prit une voiture. En chemin, il se dit qu'il aurait dû commencer par là, atten-

du qu'il était invraisemblable que la jeune femme se fût rendue de nuit chez Rogojine. Les paroles du dvornik concernant la rareté des visites de Nastasia Philippovna lui revinrent aussi à la mémoire. Si déjà auparavant elle ne voyait Rogojine que de loin en loin, pourquoi maintenant serait-elle allée loger chez lui ? Mais vainement le prince cherchait à se tranquilliser par des considérations de ce genre, il était dans des transes mortelles quand il arriva enfin à Izmaïlovsky Polk.

À l'extrême stupéfaction du visiteur, non-seulement l'outchitelcha était depuis deux jours sans nouvelles de Nastasia Philippovna, mais, lorsque lui-même se présenta, son apparition dans la maison fit à tout le monde l'effet d'un événement miraculeux. À la suite de leur mère, les nombreux enfants de l'outchitelcha, — neuf fillettes, dont l'aînée avait quinze ans et la plus jeune sept, — se répandirent dans l'antichambre, entourèrent le prince et se mirent à le contempler bouche bée. Après les enfants arriva leur tante, une femme maigre, jaune, coiffée d'un mouchoir noir ; puis se montra la grand'mère, une vieille qui portait des lunettes. La maîtresse de la maison invita instamment le prince à entrer et à prendre quelque chose, il y consentit. Toutes ces personnes, — Muichkine le devina aussitôt, — savaient très-bien qui il était : n'ignorant pas qu'il avait dû se marier la veille, elles mouraient d'envie de le questionner sur son mariage, et d'apprendre par quel prodigieux hasard il venait leur demander des nouvelles de Nastasia Philippovna, qui, en ce moment, aurait dû être avec lui à Pavlovsk ; seulement, par délicatesse, elles gardaient le silence. Pour satisfaire leur curiosité, le prince raconta en gros ce qui s'était passé. Ce furent alors des exclamations d'étonnement, des « ah ! », des « oh ! », si bien qu'il se vit obligé d'entrer dans de nouveaux détails ; naturellement, il les donna d'une façon aussi

succincte que possible. À la fin, les dames décidèrent dans leur sagesse qu'avant tout il devait retourner rue aux Pois, frapper jusqu'à ce qu'on lui ouvrit, et interroger Rogojine. Si ce dernier était absent (ce dont il fallait s'assurer positivement), ou s'il refusait de répondre, le prince pouvait aller voir une dame allemande que Nastasia Philippovna connaissait et qui habitait avec sa mère à Séménovsky Polk : dans son agitation et dans son désir de se cacher, Nastasia Philippovna était peut-être allée loger là. Le visiteur se leva la mort dans l'âme ; elles racontèrent plus tard que sa pâleur était effrayante ; ses jambes fléchissaient sous lui. Longtemps il lui fut impossible de saisir le sens des paroles qui retentissaient à ses oreilles ; finalement il comprit que les dames l'engageaient à agir de concert avec elles, et le priaient de leur donner son adresse en ville. Il répondit qu'il n'avait pas de domicile à Pétersbourg. Elles lui conseillèrent de prendre une chambre dans un hôtel. Après un moment de réflexion, le prince donna l'adresse de la maison où il était descendu cinq semaines auparavant, et où il avait eu son attaque. Ensuite il retourna chez Rogojine. Cette fois, non-seulement la porte de Parfène Séménitch ne s'ouvrit pas, mais celle de sa mère resta également fermée. Le prince descendit, et se mit en quête du dvornik, qu'il trouva non sans difficulté. Cet homme était occupé, il regarda à peine le visiteur et lui répondit d'assez mauvaise grâce ; toutefois il déclara positivement que Parfène Séménovitch était sorti de grand matin, qu'il était allé à Pavlovsk et qu'il ne reviendrait pas de la journée.

— J'attendrai ; il rentrera peut-être ce soir ?

— Et peut-être pas avant huit jours, qui sait ?

— En tout cas, il a couché ici la nuit passée ?

— Pour ça, oui....

Tout cela était fort louche. Dans l'intervalle entre les deux visites du prince, le dvornik pouvait très-bien avoir reçu de nouvelles instructions : tantôt il était bavard, et maintenant on avait peine à lui arracher un mot. Muichkine résolut de repasser dans deux heures et même, s'il le fallait, de se mettre en sentinelle devant la maison. En attendant, comme il avait encore l'espoir de se renseigner chez l'Allemande, il courut à Séménovsky Polk.

Mais là on ne comprit même pas ce qu'il voulait dire. La maîtresse du logis s'exprimait très-difficilement en russe ; néanmoins certaines de ses paroles laissèrent deviner au prince que la belle Allemande avait rompu avec Nastasia Philippovna quinze jours auparavant, et que depuis lors elle était sans nouvelles de son ancienne amie : celle-ci « pouvait bien épouser tous les princes du monde », l'Allemande « ne se souciait aucunement de le savoir ». Le visiteur se retira au plus vite. Sur ces entrefaites, l'idée lui vint que Nastasia Philippovna avait peut-être filé à Moscou comme jadis, et que, naturellement, Rogojine l'avait suivie, ou même était parti avec elle. « Si, du moins, on pouvait découvrir une piste quelconque ! » Le prince se rappela toutefois qu'il lui fallait prendre un logement dans un traktir, et il s'empressa d'aller à la Litéinaïa ; on lui donna tout de suite une chambre. Le garçon du corridor lui demanda s'il désirait manger. Distract, le prince répondit machinalement oui et en fut très-fâché un instant après : ce repas allait lui faire perdre une demi-heure. Ensuite seulement, à la réflexion, il se rendit compte que rien ne l'empêchait de se mettre à table, qu'il n'y avait pas péril en la demeure. Dans ce corridor obscur et privé d'air, il était envahi par une sensation étrange qui tendait à prendre la forme d'une pen-

sée ; c'était un supplice pour lui, mais il ne parvint jamais à deviner en quoi consistait cette idée nouvelle dont il subissait les douloureuses épreintes. À la fin, il sortit du traktir dans un état tout à fait anormal ; la tête lui tournait ; mais — où aller pourtant ? Il retourna précipitamment rue aux Pois.

Rogojine n'était pas rentré ; le prince eut beau tirer le cordon, la porte ne s'ouvrit pas. Il sonna avec plus de succès chez la vieille dame : on vint ouvrir, mais ce fut pour déclarer encore que Par-fène Séménovitch était absent, et qu'il ne reviendrait peut-être pas avant trois jours. Comme précédemment, la domestique considéra le visiteur avec une curiosité étrange ; cette circonstance le troubla. Moins heureux que le matin, il ne put dans le cas présent trouver le dvornik. Au sortir de la maison, le prince, ainsi qu'il l'avait fait tantôt, passa de l'autre côté de la rue et leva les yeux vers les croisées : pendant une demi-heure, peut-être même plus longtemps, il se promena sur le trottoir, où la chaleur était insupportable. Cette fois, rien ne bougea ; les fenêtres ne s'ouvrirent pas, les stores blancs restèrent baissés. Il s'arrêta définitivement à l'idée que, le matin, il avait été dupe d'une illusion ; d'ailleurs, vu le peu de transparence des vitres qui n'avaient pas été lavées depuis longtemps, en supposant même que quelqu'un se fut trouvé effectivement derrière la fenêtre, il aurait été fort difficile de distinguer son visage. Rassuré par cette pensée, le prince revint à Izmaïlovsky Polk, où l'outchitelcha l'attendait.

Cette dame était déjà allée dans trois ou quatre endroits, notamment chez Rogojine, mais toutes ses démarches étaient restées infructueuses : nulle part elle n'avait rien appris. Le prince l'écouta en silence, entra dans la chambre, s'assit sur un divan et se mit à regarder tout le monde, comme un homme qui ne com-

prend pas de quoi on lui parle. Chose étrange, tantôt il était extraordinairement attentif, tantôt il devenait soudain distrait à un point incroyable. Tous les membres de la famille racontèrent ensuite qu'il les avait étonnés ce jour-là par sa bizarrerie ; « c'était peut-être déjà la maladie qui se manifestait », ajoutèrent-ils. À la fin, il se leva et demanda à voir le logement de Nastasia Philippovna. Cet appartement se composait de deux grandes chambres, claires, hautes et meublées très-convenablement, quoiqu'elles ne fussent pas louées cher. À ce que dirent plus tard les trois dames, le visiteur examina chacun des objets contenus dans ces deux pièces. Il y avait un livre ouvert sur une petite table, c'était un roman français, *Madame Bovary*. L'ayant aperçu, il corna la page à l'endroit où le volume était ouvert, demanda la permission de l'emporter, et le mit immédiatement dans sa poche, bien qu'on lui eût fait observer que ce livre provenait d'un cabinet de lecture. Il s'assit près d'une fenêtre qui était ouverte et, remarquant une petite table de jeu couverte de chiffres tracés à la craie, il voulut savoir qui avait joué. Les dames lui apprirent que, depuis le retour de Nastasia Philippovna à Pétersbourg, elle et Rogojine jouaient chaque soir aux douraki, à la préférence, aux melniki, au whist, etc. ; elles expliquèrent aussi comment l'idée de ce passe-temps était venue à Rogojine : Nastasia Philippovna disait toujours qu'elle s'ennuyait, parce qu'il ne savait pas causer et restait des soirées entières sans ouvrir la bouche ; un jour, en arrivant, il tira de sa poche un jeu de cartes. Nastasia Philippovna sourit et ils se mirent à jouer, Le prince demanda où étaient les cartes dont ils se servaient. Mais il n'y avait pas de cartes dans l'appartement ; chaque jour Rogojine arrivait ayant en poche un jeu neuf qu'ensuite il emportait avec lui. Suivant l'avis des dames, il fallait retourner encore une fois chez Parfène Séménitch et co-

gner plus fort que jamais ; seulement ce n'était pas tout de suite, mais dans la soirée que le prince devait faire cette dernière tentative : « peut-être arriverait-on à un résultat ». L'outchitelcha annonça qu'elle allait elle-même se rendre à Pavlovsk : il se pouvait, pensait-elle, que Daria Alexievna sût quelque chose. En tout cas, on pria le prince de revenir à dix heures du soir, parce qu'on voulait s'entendre avec lui sur les démarches à faire dans la journée du lendemain. Malgré toutes les bonnes et consolantes paroles qui lui furent prodiguées, il était complètement désespéré. En proie à un chagrin inexprimable, il regagna à pied son traktir. Pétersbourg si poussiéreux, si étouffant en été, le serrait comme dans des tenailles ; chemin faisant, il rencontrait des gens du peuple dont il examinait machinalement les faces mornes ou avinées ; peut-être allongea-t-il de beaucoup sa route ; le jour baissait lorsqu'il entra dans sa chambre. Il résolut de se reposer un peu et de retourner ensuite chez Rogojine, comme on le lui avait conseillé. S'étant assis sur le divan, il s'accouda contre la table et s'absorba dans ses réflexions.

Combien de temps elles durèrent, quel en fut l'objet — Dieu le sait. Le prince avait plusieurs craintes, et c'était pour lui une souffrance extrême de sentir qu'il craignait. Tour à tour il pensa à Viéra et à Lébédèff : l'employé savait peut-être quelque chose au sujet de cette affaire ; en tout cas, s'il ne savait rien, il était plus en mesure que lui de se renseigner. Puis le prince songea à Hippolyte et se rappela que ce dernier avait reçu la visite de Rogojine. Ensuite l'idée de Rogojine lui-même occupa l'esprit de notre héros : on l'avait vu dernièrement aux obsèques du général Ivolguine ; — le prince l'avait rencontré dans le parc ; — il était venu ici, dans le corridor, s'était caché dans un coin et, armé d'un couteau, avait attendu le prince. Celui-ci se rappela de quel éclat

brillaient alors dans l'obscurité les yeux de Rogojine. Il frissonna ; l'idée embryonnaire, qui l'obsédait tantôt, venait maintenant de se préciser tout à coup.

Voici à peu près la forme qu'elle avait prise : « Si Rogojine est à Pétersbourg, se disait le prince, il peut bien se cacher momentanément ; mais, en fin de compte, bien ou mal disposé, il ne manquera pas de venir à moi ; fût-ce comme l'autre fois, il viendra. Si, pour une raison quelconque, Rogojine a besoin de me voir, il reviendra naturellement ici, dans ce corridor. Il ne sait pas mon adresse, par conséquent il peut très-bien supposer que je suis descendu à mon ancien hôtel ; du moins, il essaiera de me trouver ici... s'il a grand besoin de moi. Et, qui sait ? peut-être lui suis-je très-nécessaire ? »

Ainsi pensait le prince et cette idée lui paraissait tout à fait admissible. Il n'aurait pas su en donner la raison, s'il s'était mis à l'approfondir. Pourquoi, par exemple, se figurait-il qu'il était devenu tout d'un coup si nécessaire à Rogojine, et qu'un rapprochement ne pouvait pas ne pas s'effectuer entre eux ? Il lui aurait été impossible de le dire. Mais cette pensée était pénible : « S'il est heureux, il ne viendra pas, — continuait à songer le prince, — il viendra plutôt s'il est malheureux, et certainement il l'est... »

Sans doute, sous l'influence de cette conviction, il aurait dû rester chez lui pour y attendre Rogojine, mais, comme s'il n'eût pu supporter sa nouvelle idée, il se leva brusquement, prit son chapeau et s'élança hors de sa chambre. Le corridor était déjà plongé dans une obscurité presque complète. « Si maintenant il sortait tout d'un coup de ce coin et m'arrêtait dans l'escalier ? » pensa le prince en approchant de l'endroit où avait eu lieu sa rencontre inopinée avec Rogojine. Mais personne ne sortit. Il fran-

chit le seuil de la grand'porte, passa sur le trottoir et considéra avec étonnement la foule énorme qui, depuis le coucher du soleil, s'était répandue dans la rue (comme il arrive toujours à Pétersbourg pendant les chaleurs de la canicule) ; ensuite il partit dans la direction de la rue aux Pois. À cinquante pas de l'hôtel, dans le premier carrefour, quelqu'un, au milieu de la foule, lui toucha soudain le coude et, se penchant à son oreille, lui dit à demi-voix :

— Léon Nikolaiévitch, suis-moi, mon ami, il le faut.

C'était Rogojine.

Chose étrange, le prince éprouva tout à coup une joie qui lui ôta presque la faculté de s'exprimer. D'une voix à peine distincte il raconta aussitôt à Rogojine comme quoi tout à l'heure il s'était attendu à le voir dans le corridor, au traktir.

— J'y suis allé ; marchons.

Cette réponse inattendue étonna le prince, mais ce fut seulement après y avoir réfléchi, c'est-à-dire au bout de deux minutes au moins, qu'il en remarqua l'étrangeté. Alors il se sentit inquiet et commença à examiner attentivement Rogojine. Celui-ci le précédait à la distance d'un demi-pas environ ; il regardait droit devant lui, ne jetait jamais les yeux sur aucun des passants et, par un mouvement machinal, se rangeait à leur approche.

— Pourquoi donc ne m'as-tu pas demandé... puisque tu es allé au traktir ? questionna brusquement le prince.

Rogojine s'arrêta, regarda son interlocuteur et, après être resté un moment pensif, reprit comme s'il n'avait pas entendu la question :

— Vois-tu, Léon Nikolaïévitch, toi, suis toujours tout droit, jusqu'à la maison, tu sais ? Moi, je vais passer de l'autre côté. Mais ne me perds pas de vue, il faut que nous arrivions ensemble.....

Là-dessus, il traversa la rue et, quand il eut gagné le trottoir d'en face, regarda si le prince marchait. Celui-ci s'était arrêté et considérait son ami de l'air le plus étonné ; ce que voyant, Rogojine agita le bras dans la direction de la rue aux Pois et se remit en marche. À chaque instant, il se retournait vers le prince pour lui faire signe de le suivre. Ses traits exprimèrent une vive satisfaction quand il eut vu que Muichkine le comprenait et se conformait à ses désirs. L'idée vint à ce dernier que Rogojine avait changé de trottoir parce qu'il voulait épier le passage de quelqu'un. « Seulement, pourquoi donc ne l'a-t-il pas dit ? » Ils firent ainsi cinq cents pas, et tout d'un coup le prince commença à trembler. Rogojine retournait la tête plus rarement, mais il regardait encore derrière lui de temps à autre. Muichkine n'y put tenir et l'appela du geste. Aussitôt Parfène Séménitch traversa la rue et s'approcha de lui.

— Est-ce que Nastasia Philippovna est chez toi ?

— Oui...

— Et tantôt c'est toi qui étais à la fenêtre, et qui m'as regardé derrière les rideaux ?

— Oui...

— Comment donc n'as-tu pas ?...

Le prince s'interrompt, ne sachant quelle question faire ; d'ailleurs, son cœur battait si fort qu'il lui était même difficile de

parler. Rogojine se tut aussi et le regarda comme précédemment, c'est-à-dire d'un air rêveur en quelque sorte.

— Eh bien, je m'en vais, dit-il tout à coup, se disposant à traverser de nouveau la chaussée ; — toi, continue à marcher de ce côté-ci. Il faut que chacun de nous fasse route à part... cela vaut mieux pour nous... tu verras.

Lorsque enfin, débouchant chacun d'un trottoir différent, ils entrèrent dans la rue aux Pois et commencèrent à approcher de la maison de Rogojine, le prince sentit de nouveau ses jambes fléchir à un tel point que la marche lui devint difficile. Il était alors environ dix heures du soir. Comme tantôt, les fenêtres étaient ouvertes dans l'appartement de la vieille ; chez Rogojine elles étaient fermées, et leurs stores baissés paraissaient plus blancs encore au milieu des ténèbres. Muichkine quitta son trottoir et s'avança vers la maison dont il était séparé par la largeur de la rue. Rogojine monta le perron et invita du geste son ami à en faire autant. Le prince le rejoignit.

— Le dvornik ignore maintenant que je suis rentré à la maison. Tantôt, en sortant, j'ai déclaré que j'allais à Pavlovsk, et j'ai dit la même chose chez ma mère, fit à voix basse Parfène Séménitch, qui souriait d'un air malin et presque content ; — nous allons entrer sans que personne nous entende.

Déjà il avait sa clef dans les mains. En montant l'escalier, il se retourna vers son compagnon et lui fit signe de marcher plus doucement. Après avoir ouvert sans bruit la porte de son appartement, il y fit entrer le prince, se glissa avec précaution derrière lui, referma la porte et mit la clef dans sa poche.

— Viens, proféra-t-il d'un ton bas.

Il avait commencé à chuchoter ainsi depuis le moment où il avait abordé le prince sur le trottoir de la Litéinaïa. Malgré son calme apparent, il était, au fond, très-agité. Quand ils furent entrés dans la salle qui précédait le cabinet, il s'approcha d'une fenêtre et mystérieusement attira le prince auprès de lui.

— Vois-tu, quand tu as sonné chez moi tantôt, j'étais ici et j'ai tout de suite deviné que c'était toi ; je suis allé tout près de la porte en marchant sur la pointe des pieds, et je t'ai entendu causer avec Pafnoutievna. Mais, dès le point du jour, je lui avais donné mes instructions : quelque visiteur qui se présentât pour me voir, que ce fût toi, ou quelqu'un venant de ta part, ou enfin n'importe qui, elle avait ordre de répondre que j'étais absent ; cette consigne s'appliquait surtout à toi, je t'avais nommé à Pafnoutievna. Lorsque tu es sorti, je me suis dit : « Maintenant il va peut-être se mettre en observation dans la rue, rester aux aguets » ; je suis venu à cette même fenêtre, j'ai écarté le rideau, et je t'ai vu debout là, devant moi ; tu me regardais... Voilà comme cela s'est fait.

— Où donc est... Nastasia Philippovna ? articula le prince d'une voix étranglée.

— Elle est... ici, répondit lentement Rogojine après une seconde d'hésitation.

— Où donc ?

Rogojine leva les yeux sur son interlocuteur et le considéra attentivement :

— Viens avec moi.

Sa voix était toujours lente et basse, sa physionomie restait étrangement pensive. Nonobstant la franchise avec laquelle il avait raconté l'histoire du store, en faisant ce récit il avait semblé sous-entendre quelque chose.

Ils entrèrent dans le cabinet. Cette pièce avait subi une certaine transformation depuis la visite du prince. Un épais rideau de soie verte, tendu d'un bout à l'autre de la chambre, masquait une alcôve où se trouvait le lit de Rogojine ; il existait une entrée de chaque côté, mais en ce moment elles étaient fermées toutes deux et le lourd rideau était baissé. Il faisait fort sombre dans le cabinet ; les nuits « blanches » de l'été pétersbourgeois commençaient à être moins claires et, n'eût été la pleine lune, on aurait pu difficilement, avec les stores baissés, distinguer quelque chose dans l'obscur appartement de Rogojine. À la vérité, les visages des deux hommes se laissaient encore deviner, sinon apercevoir nettement ; Parfène Séménitch était pâle comme de coutume ; ses yeux, fixés sur le prince, brillaient d'un éclat immobile.

— Si tu allumais une bougie, fit Muichkine.

— Non, il ne faut pas en allumer, répondit Rogojine, et, saisissant son ami par le bras, il l'obligea à s'asseoir ; puis il prit une chaise et s'assit lui-même vis-à-vis du prince ; ils étaient si près l'un de l'autre que leurs genoux se touchaient presque. Entre eux, un peu de côté, il y avait une petite table ronde. — Assieds-toi, reposons-nous un moment !

Il y eut une minute de silence, ensuite Rogojine reprit la parole, mais, au lieu d'en venir immédiatement au fait, il s'attarda à des détails oiseux :

— Je savais bien que tu descendrais à cet hôtel ; quand je suis entré dans le corridor, je me suis dit : « Il est peut-être là maintenant à m'attendre, comme moi je l'attends ? » Tu as été chez l'outchitelcha ?

— Oui, eut à peine la force de prononcer le prince, dont le cœur battait violemment.

— Je m'en doutais. « On causera encore », me suis-je dit... et puis j'ai pensé : « Je l'emmènerai loger ici, pour que cette nuit ensemble... »

— Rogojine ! où est Nastasia Philippovna ? murmura tout à coup le prince, et il se leva, tremblant de tous ses membres.

Rogojine se leva aussi.

— Elle est là, chuchota-t-il en montrant d'un signe de tête le rideau.

— Elle dort ? demanda Muichkine à voix basse.

De nouveau Rogojine le regarda fixement, comme tantôt.

— Est-ce que nous entrons ?... Seulement tu... eh bien, allons-y !

Il souleva la portière, s'arrêta et se retourna vers le prince.

— Entre ! dit-il en l'invitant du geste à pénétrer dans l'alcôve.

Le prince obéit.

— Il fait sombre ici, observa-t-il.

— On y voit ! murmura Rogojine.

— C'est tout au plus si je vois... un lit.

— Approche-toi, reprit à voix basse Parfène Séménitch.

Le prince fit encore deux pas en avant et s'arrêta. Pendant une ou deux minutes il regarda sans rien voir. Tant que les deux hommes restèrent là, ils ne proférèrent pas un mot. Le prince était si agité qu'on pouvait presque entendre les battements de son cœur dans cette chambre où régnait un silence de mort. À la fin, ses yeux s'étant habitués aux ténèbres, il put apercevoir le lit tout entier. Sur cette couche quelqu'un dormait dans une immobilité complète ; on n'entendait pas le moindre bruit, pas le plus léger souffle de respiration. Un drap blanc couvrait la tête de la personne endormie, mais les membres se profilaient vaguement ; le relief du corps indiquait seul que quelqu'un reposait sur cette couche. L'alcôve était en désordre : sur le lit, sur les fauteuils, sur le plancher, partout, traînaient des vêtements jetés pêle-mêle, une magnifique robe de soie blanche, des fleurs, des rubans. Les diamants, dont la dormeuse s'était dépouillée avant de se coucher, scintillaient sur une petite table, près du chevet. Le bout d'un pied nu apparaissait sortant de dessous un fouillis de dentelles qui faisaient une tache blanche dans l'obscurité ; ce pied semblait appartenir à une statue de marbre, son immobilité était effrayante. Plus le prince regardait, plus sinistre était l'impression que lui causait le silence de la chambre. Tout à coup une mouche s'éveilla, vola en bourdonnant au-dessus du lit et se posa sur le traversin. Le prince frissonna.

— Sortons, dit Rogojine en lui touchant le bras.

Ils quittèrent l'alcôve et vinrent se rasseoir sur leurs chaises, l'un vis-à-vis de l'autre. Le prince tremblait de plus en plus et son

regard ne cessait d'interroger Parfène Séménitch ; celui-ci prit enfin la parole :

— Je remarque, Léon Nikolaïévitch, que tu trembles presque comme lorsque tu es sur le point d'avoir une attaque ; tu étais comme cela à Moscou un moment avant ton accès, t'en souviens-tu ? Je n'imagine pas comment faire avec toi maintenant...

Muichkine écoutait avec une attention extrême ; il s'efforçait de comprendre et ses yeux ne quittaient pas le visage de son interlocuteur.

— C'est toi ? finit-il par demander en indiquant d'un signe de tête la portière.

— C'est... moi... murmura Rogojine, et il baissa les yeux. Ils se turent pendant cinq minutes.

— Parce que, reprit tout à coup Rogojine, revenant sans transition à l'objet qui l'occupait avant la question du prince, — parce que, si tu as maintenant un assaut de ta maladie, si tu pousses des cris, ils pourront être entendus de la rue ou de la cour, et on se doutera qu'il y a du monde ici ; on cognera à la porte, on entrera... parce qu'ils pensent tous que je ne suis pas chez moi. Je n'ai même pas allumé de bougie, pour que de la rue ou de la cour on ne s'aperçoive de rien. Parce que, quand je m'en vais, j'emporte ma clef, et je puis rester dehors trois jours, quatre jours, personne, en mon absence, n'entre dans mon appartement, même pour le mettre en ordre, c'est la règle que j'ai établie. Ainsi, voilà, pour qu'ils ne sachent pas que nous passons la nuit...

— Attends, interrompit le prince, — tantôt j'ai demandé au dvornik et à la vieille si Nastasia Philippovna n'avait pas couché

ici. Par conséquent, ils savent déjà...

— Je sais que tu leur as demandé cela. J'ai dit à Pafnoutievna que, hier, Nastasia Philippovna était venue, qu'elle m'avait fait une visite de dix minutes, et qu'ensuite elle était partie pour Pavlovsk. Ils ne savent pas qu'elle a couché ici, personne ne le sait. Nous nous sommes introduits hier, tout aussi furtivement que toi et moi aujourd'hui. Avant d'arriver à la maison, je me disais qu'elle ne voudrait pas entrer à la dérobée, — bah oui ! Elle parle tout bas, elle marche sur la pointe des pieds ; pour n'être point trahie par le frou-frou de sa robe, elle la relève autour d'elle et la tient à la main ; dans l'escalier, elle-même me fait signe de monter tout doucement, — c'était toujours toi qu'elle craignait. Dans le train, elle était vraiment comme une folle, tant elle avait peur, et c'est elle-même qui a désiré loger ici, chez moi ; je pensais d'abord à la mener chez l'outchitelcha, — bah oui ! « Il m'y découvrira, dit-elle, demain au point du jour il ira voir là ; cache-moi chez toi, et demain à la première heure nous partirons pour Moscou » ; ensuite elle a parlé d'Orel ; elle s'est couchée, répétant toujours que nous irions à Orel...

— Attends : qu'est-ce que tu veux faire maintenant, Parfène ?

— Mais voilà, tu m'inquiètes, car tu trembles toujours. Nous passerons la nuit ici, ensemble. Il n'y a pas d'autre lit que celui-là, mais j'avais pensé à prendre les coussins des deux divans et à les placer contre l'alcôve, pour que nous couchions-là, toi et moi. Parce que, quand on viendra faire des recherches, on la verra immédiatement et on l'emportera. On m'interrogera, je dirai que c'est moi, et on m'emmènera tout de suite. Eh bien, qu'à présent elle repose ici ; près de nous, près de moi et de toi...

— Oui, oui ! approuva chaleureusement le prince.

— C'est-à-dire qu'il ne faut pas avouer, qu'il ne faut pas la laisser emporter.

— Non, non, pour rien au monde ! Non, non, non !

— C'était bien mon intention, mon ami, de ne la céder à personne, reprit Rogojine. — Nous la veillerons sans faire de bruit. J'ai passé toute la journée auprès d'elle, sauf que le matin je suis sorti pendant une heure. Et ensuite, le soir, j'ai été te chercher. Voici encore une chose que je crains, c'est l'odeur, d'autant plus que la température est étouffante. Tu ne sens rien ?

— Peut-être que je sens quelque chose, je ne sais pas. Demain matin, pour sûr, il y aura de l'odeur.

— Je l'ai enveloppée dans une toile cirée, — une bonne toile d'Amérique, — par-dessus laquelle j'ai mis un drap, et j'ai placé là quatre flacons débouchés de liquide Jdanoff ; ils y sont encore.

— C'est comme là-bas... à Moscou ?

— Rapport à l'odeur, mon ami. Mais comme elle repose... Demain matin, quand il fera jour, tu la regarderas. Qu'est-ce que tu as ? Tu ne peux pas même te lever ? demanda avec un étonnement craintif Rogojine en voyant que le prince tremblait au point de ne pouvoir se mettre sur ses jambes.

— Mes genoux fléchissent, murmura Muichkine ; — c'est la frayeur, je le sais... Cela se passera et je...

— Attends, je vais faire un lit pour nous, et tu te coucheras... je me coucherai aussi... et nous écouterons... parce que, mon ami, je

ne sais pas encore... maintenant, mon ami, je ne suis pas encore bien fixé, mais je te dis cela d'avance, pour que tu sois prévenu...

Tout en marmottant ces paroles obscures, Rogojine s'était mis en devoir d'improviser un lit. Il était évident que depuis le matin, peut-être, il pensait à cela. Il avait passé la nuit précédente sur un divan, mais on n'aurait pas pu y coucher à deux, et maintenant il tenait absolument à reposer à côté de son ami. Voilà pourquoi, ayant enlevé les lourds coussins qui garnissaient les deux divans, il les porta, non sans peine, à travers toute la chambre et les déposa le long du rideau. Sa besogne terminée, il s'approcha du prince, le prit sous le bras avec une tendresse mêlée d'exaltation, le souleva et le conduisit près du lit. Le prince se trouva être en état de marcher, par conséquent sa « frayeur » avait disparu ; pourtant il n'en continuait pas moins à trembler.

Parfène Séménitch fit coucher Muichkine sur le coussin de gauche, — le meilleur, puis, sans s'être déshabillé, il s'étendit sur celui de droite et mit ses deux mains derrière sa tête.

— C'est que, mon ami, commençait-il tout à coup, — maintenant il fait chaud, et l'odeur... Je n'ose pas ouvrir les fenêtres ; il y a des pots de fleurs dans l'appartement de ma mère, il y en a beaucoup, et ils répandent une odeur délicieuse ; j'avais pensé à les transporter ici, mais Pafnoutievna se serait doutée de quelque chose, parce qu'elle est curieuse.

— Elle est curieuse, reconnut le prince.

— Acheter des bouquets et la couvrir tout entière de fleurs ? Mais ce serait pitoyable, je pense, mon ami, d'en user ainsi avec elle !

La confusion régnait dans l'esprit du prince ; on aurait dit qu'il cherchait la question à faire et l'oubliait aussitôt après l'avoir trouvée.

— Écoute... demanda-t-il, — dis-moi : avec quoi l'as-tu ?... Avec un couteau ? Avec celui-là même ?

— Avec celui-là même...

— Attends encore ! Parfène, je veux te demander encore... j'ai beaucoup de questions à te poser... mais raconte-moi plutôt tout de point en point, afin que je sache... Tu voulais la tuer avant la noce, avant la couronne, sur le parvis de l'église, la tuer d'un coup de couteau ? Le voulais-tu, oui ou non ?

— Je ne sais pas si je le voulais... répondit sèchement Rogojine.

Il avait l'air un peu étonné de la question et semblait même ne pas la comprendre.

— Tu n'as jamais emporté le couteau avec toi à Pavlovsk ?

— Jamais je ne l'ai emporté. Quant à ce couteau, voici seulement ce que je puis te dire, Léon Nikolaïévitch, ajouta Rogojine après une pause : — je l'ai pris ce matin dans un tiroir où je l'avais serré, car toute l'affaire a eu lieu ce matin, entre trois et quatre heures. Il était resté tout le temps chez moi dans un livre... Et... et... et voici encore une chose qui m'étonne : le couteau a pénétré à la profondeur d'un verchok et demi... ou même de deux verchoks... juste sous le sein gauche... et c'est à peine si le sang a jailli sur la chemise, il en a coulé la valeur d'une demi-cuiller à soupe, pas davantage...

Le prince sursauta.

— Cela, cela, cela, fit-il soudain, en proie à une agitation terrible, — cela, cela, je le connais, j'ai lu quelque chose là-dessus... c'est ce qu'on appelle l'hémorragie interne... Quelquefois même il ne coule pas une seule goutte de sang. C'est quand le coup a été porté droit au cœur.

— Chut, entends-tu ? interrompit brusquement Rogojine, qui, effrayé, s'assit tout à coup sur le lit : — entends-tu ?

À son tour, le prince fut saisi d'inquiétude.

— Non ! répondit-il, précipitamment, les yeux fixés sur son ami.

— On marche ! Entends-tu ? Dans la salle...

Tous deux tendirent l'oreille.

— J'entends, fit le prince à voix basse, mais d'un ton ferme.

— On marche ?

— Oui.

— Si nous mettions le verrou ?

— Oui...

Ils allèrent verrouiller la porte, puis se recouchèrent.

Il y eut un long silence.

Tout à coup Muichkine reprit la parole : il venait, pour ainsi dire, de saisir au vol une des idées fugaces qu'il poursuivait, et il craignait de la laisser encore échapper.

— Ah, oui ! murmura-t-il avec agitation (il se souleva même par un brusque mouvement) : — oui... je voulais... ces cartes ! les cartes... Tu jouais, dit-on, aux cartes avec elle ?

Rogojine ne répondit pas tout de suite à cette question.

— Oui, dit-il enfin.

— Où sont donc... les cartes ?

— Je les ai sur moi... prononça Rogojine après un nouveau silence plus prolongé encore que le premier : — les voici...

Il tira de sa poche un jeu de cartes enveloppé dans un morceau de papier et le tendit au prince. Celui-ci le prit, mais avec une sorte d'hésitation. Un sentiment nouveau et pénible lui serrait le cœur ; il comprenait soudain qu'en ce moment, et depuis longtemps déjà, tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait, n'était ni ce qu'il aurait dû dire, ni ce qu'il aurait dû faire ; ces cartes qu'il tenait en main et qu'il était si heureux d'avoir, il sentait que maintenant elles ne serviraient plus à rien, à rien. Il se leva et frappa ses mains l'une contre l'autre. Couché sur le lit, immobile, Rogojine ne parut pas remarquer ce mouvement ; mais ses yeux, tout ouverts et fixes, brillaient d'un vif éclat à travers l'obscurité. Le prince s'assit sur une chaise et le considéra craintivement. Une demi-heure se passa ainsi ; tout à coup Rogojine, comme s'il eût oublié qu'il fallait parler bas, se mit à crier d'une voix forte, entrecoupée d'un rire strident :

— L'officier, l'officier... tu te rappelles comme elle a cinglé le visage de cet officier, à la musique, tu t'en souviens, ha, ha, ha ! Encore le cadet... le cadet... le cadet a fait un saut...

Saisi d'une nouvelle frayeur, le prince se dressa d'un bond. Quand Rogojine eut cessé de parler (il se tut brusquement), Muichkine se pencha doucement vers lui et s'assit à ses côtés ; son cœur battait avec force, il avait peine à respirer, tandis qu'il contemplait son ami. Rogojine ne tournait pas la tête vers lui et semblait même avoir oublié sa présence. Le prince, les yeux fixés sur lui, attendait. Le temps se passait ; l'aurore commençait à poindre. Parfois, rompant tout à coup le silence, Rogojine proférait à haute voix quelques mots incohérents ; il se mettait à crier et à rire ; alors le prince tendait vers lui sa main tremblante, lui touchait doucement la tête, lui caressait les cheveux et les joues... c'était tout ce qu'il pouvait faire ! Son tremblement de tantôt l'avait ressaisi et il avait encore perdu tout d'un coup l'usage de ses jambes. Une sensation toute nouvelle, sensation d'infinie souffrance, poignait son cœur.

Cependant le jour s'était tout à fait levé. Vaincu enfin par la fatigue et le désespoir, le prince se coucha pour un moment sur le coussin, et colla sa tête contre le visage pâle et immobile de Parfène Séménitch. Des larmes, jaillissant de ses yeux, arrosèrent les joues de Rogojine ; mais celui-ci peut-être ne sentait pas couler ses propres larmes, et n'en avait pas conscience...

Du moins, lorsque, quelques heures après, la porte s'ouvrit, ceux qui entrèrent dans la chambre trouvèrent l'assassin complètement privé de connaissance et en proie à une fièvre ardente. À côté de lui était assis sur le lit Léon Nikolaïévitch, immobile et silencieux. Chaque fois que le malade commençait à délirer et à pousser des cris, le prince, aussitôt, lui passait sa main tremblante sur les cheveux et sur les joues pour le faire taire par cette caresse. Mais il ne comprenait rien aux questions qui lui étaient

adressées, et ne reconnaissait pas les personnes qui l'entouraient. Et si Schneider lui-même avait vu en ce moment son ancien pensionnaire, se rappelant l'état dans lequel le prince s'était parfois trouvé pendant la première année de son traitement en Suisse, le docteur aurait maintenant encore prononcé sur lui, avec un geste de découragement, le mot qu'il disait alors : « Idiot ! »

IV • Chapitre 12

S'étant rendue précipitamment à Pavlovsk, l'outchitelcha courut droit chez Daria Alexievna. Celle-ci, déjà toute bouleversée depuis la veille, fut prise d'une véritable épouvante en entendant le récit de la visiteuse. Les deux dames résolurent aussitôt de se mettre en rapport avec Lébédéff, qui, en sa double qualité de propriétaire et d'ami du prince, était, lui aussi, fort agité. Viéra Loukianovna raconta tout ce qu'elle savait. Sur le conseil de Lébédéff, on décida qu'on irait tous trois à Pétersbourg pour prévenir au plus tôt « ce qui pouvait fort bien arriver ». La conséquence fut que le lendemain, vers onze heures du matin, la police se transporta à la demeure de Rogojine avec Lébédéff, les dames et le frère de Rogojine, Sémen Séménovitch, qui habitait dans le pavillon. Le dvornik fournit un renseignement précieux : il déclara que, dans la soirée de la veille, il avait vu Parfène Séménovitch entrer par le perron avec un visiteur, et qu'ils avaient l'air de se cacher. Après cette déposition, on n'hésita plus à enfoncer la porte qui, malgré les coups de sonnette répétés, restait fermée.

La fièvre cérébrale tint Rogojine alité pendant deux mois, et, quand il eut recouvré la santé, on instruisit son affaire. Il fit les

aveux les plus sincères et les plus complets ; aussi, dès le commencement de l'enquête, le prince fut-il mis hors de cause. En cour d'assises, le coupable se montra taciturne. Son habile et éloquent avocat démontra avec beaucoup de clarté et de logique que le crime avait été commis sous l'influence d'une affection cérébrale dont l'accusé souffrait depuis longtemps déjà, et qu'avaient déterminée chez lui de cruelles souffrances morales. Sans contredire ce système de défense, Rogojine ne dit pas un mot pour l'appuyer ; à l'audience, comme devant le juge d'instruction, il se borna à raconter de la façon la plus exacte tous les détails de l'assassinat. Reconnu coupable avec admission de circonstances atténuantes, il fut condamné à quinze ans de travaux forcés en Sibérie, et il écouta son arrêt dans un morne silence. Son immense fortune, dont il n'avait dissipé qu'une partie relativement insignifiante à l'époque de ses folies, passa tout entière à son frère Sémen Sémenovitch, qui fut enchanté de cette aubaine. La vieille madame Rogojine vit encore et semble parfois se rappeler son bien-aimé fils Parfène ; mais elle n'a conservé de lui qu'un souvenir bien vague : dans le naufrage de son intelligence, la pauvre femme ignore du moins l'affreux malheur qui a visité sa maison.

Lébédeff, Keller, Gania, Ptitzine et plusieurs autres personnages de notre récit mènent leur existence accoutumée ; ils n'ont guère changé et nous n'avons presque rien à en dire. Hippolyte est mort un peu plus tôt qu'il ne s'y attendait, quinze jours après Nastasia Philippovna ; son agonie a été effrayante. Kolia a reçu une forte secousse de tous ces événements ; il s'est définitivement rapproché de sa mère. Nina Alexandrovna trouve qu'il est trop mélancolique pour son âge, cela l'inquiète. Il sera peut-être homme d'affaires. C'est en partie grâce à ses démarches qu'ont

été prises les mesures nécessitées par l'état du prince Léon Nikolaïévitch. Parmi toutes les personnes dont il avait fait la connaissance dans ces derniers temps, Kolia avait tout particulièrement distingué Eugène Pavlovitch Radomsky ; il n'hésita pas à l'aller voir, lui raconta tout ce qui s'était passé, et l'instruisit de la situation dans laquelle se trouvait maintenant le prince. Il ne s'était pas trompé : Eugène Pavlovitch prit le plus vif intérêt au sort du malheureux « idiot » ; grâce à son active intervention, le prince fut ramené en Suisse et replacé dans l'établissement de Schneider. Eugène Pavlovitch s'est lui-même rendu à l'étranger avec l'intention d'y faire un très-long séjour, car il avoue franchement qu'il est « tout à fait inutile en Russie ». Assez souvent, c'est-à-dire une fois tous les trois ou quatre mois, il va voir son pauvre ami chez Schneider, mais à chaque visite il trouve le docteur plus découragé. Schneider hoche la tête, fronce le sourcil, donne à entendre que les organes intellectuels sont complètement détériorés, et s'il ne va pas encore jusqu'à déclarer positivement que la maladie est incurable, du moins il en dit assez pour autoriser les conjectures les plus désolantes. Eugène Pavlovitch prend cela fort à cœur, car il a du cœur, il l'a prouvé par ce fait qu'il consent à recevoir les lettres de Kolia et que même il y répond quelquefois. D'ailleurs, une particularité étrange de son caractère s'est encore révélée dans ces derniers temps, et, comme elle lui fait honneur, nous nous empressons de la signaler : après chacune de ses visites à l'établissement de Schneider, Eugène Pavlovitch, outre qu'il écrit à Kolia, adresse aussi à une autre personne de Pétersbourg un bulletin très-détaillé de la santé du prince. Sans parler des assurances du plus respectueux dévouement, ces lettres expriment certaines vues, certaines idées, certains sentiments qui, vaguement indiqués au début, se manifestent sous

une forme de plus en plus précise, à mesure que se multiplient les rapports épistolaires : en un mot, c'est quelque chose qui ressemble à une amitié intime. La personne qui se trouve en correspondance (assez peu suivie, il est vrai) avec Eugène Pavlovitch, et à qui il témoigne une estime si affectueuse, n'est autre que Viéra Loukianovna Lébédéff. Nous n'avons pas pu savoir au juste comment se sont nouées de semblables relations ; il est à croire qu'elles ont pris naissance à l'occasion de l'histoire survenue au prince, histoire dont Viéra a été affectée au point d'en faire une maladie. Si nous avons mentionné cette correspondance, c'est surtout parce qu'il y était quelquefois question de la famille Épantchine et, notamment, d'Aglaé Ivanovna. Par une lettre assez incohérente, écrite de Paris, Eugène Pavlovitch apprit à Viéra qu'Aglaé s'était éprise d'un comte polonais réfugié en France, et qu'elle n'avait pas tardé à l'épouser, contrairement au désir de ses parents : ceux-ci n'avaient finalement consenti à ce mariage que par crainte de quelque scandale extraordinaire. Six mois après, Viéra qui, pendant tout ce temps, était restée sans nouvelles d'Eugène Pavlovitch, reçut de lui une lettre fort longue et remplie de détails très-circonstanciés. Le jeune homme mandait à sa correspondante que, lors de sa dernière visite au professeur Schneider, il s'était rencontré là avec le prince Chtch... et toute la famille Épantchine (sauf, bien entendu, le général, retenu à Pétersbourg par ses affaires). L'entrevue avait été étrange ; tout le monde avait accueilli Eugène Pavlovitch avec transport ; Adélaïde et Alexandra avaient même cru devoir le remercier de son « angélique sollicitude pour le malheureux prince ». En voyant dans quel état d'abaissement et de maladie se trouvait l'infortuné Léon Nikolaïévitch, Élisabeth Prokofievna n'avait pas pu retenir ses larmes. Évidemment, elle lui avait tout pardonné déjà. À cette

occasion, le prince Chtch... avait prononcé quelques paroles pleines de sens et d'à-propos. Eugène Pavlovitch croyait avoir remarqué qu'une harmonie parfaite n'existait pas encore entre Adélaïde et son fiancé, mais il était persuadé qu'avec le temps la raison et l'expérience du prince Chtch... s'imposeraient à l'ardente jeune fille. D'ailleurs, les récentes leçons qu'avaient reçues les siens donnaient à réfléchir à Adélaïde ; elle était surtout frappée du triste sort de sa sœur cadette. Dans l'espace de six mois, l'événement avait plus que justifié toutes les appréhensions dont la famille Épantchine n'avait pu se défendre en accordant la main d'Aglaré au comte émigré. Cet individu n'était en réalité ni un comte, ni même un émigré, au sens politique du mot : il avait dû quitter son pays à la suite d'une affaire fort louche, et c'était le noble regret de la patrie, étalé avec ostentation par l'aventurier, qui l'avait rendu si intéressant aux yeux d'Aglaré. La jeune fille s'était tellement amourachée de cet homme, qu'avant même de l'épouser elle était entrée dans un comité organisé à l'étranger pour travailler à la restauration de la nationalité polonaise ; en outre, elle s'était mise à fréquenter le confessionnal d'un célèbre père jésuite qui avait fait d'elle une véritable fanatique. À zéro se réduisait la fortune colossale que le comte prétendait posséder, et dont il avait fourni des preuves presque irréfutables à Élisabeth Prokofievna et au prince Chtch... Tout cela n'était rien encore : après le mariage, le comte et son ami, le fameux confesseur, avaient réussi à brouiller complètement Aglaré avec sa famille, en sorte que, depuis plusieurs mois, on ne se voyait plus. Bref, il y aurait eu bien des choses à raconter, mais tous ces malheurs avaient tellement impressionné Élisabeth Prokofievna, ses filles et même le prince Chtch..., qu'ils n'osaient mentionner certains faits en causant avec Eugène Pavlovitch, et pourtant ils savaient

que celui-ci était déjà parfaitement instruit des erreurs d'Aglaé Ivanovna. La pauvre Élisabeth Prokofievna aurait voulu retourner en Russie et, toujours d'après la lettre d'Eugène Pavlovitch, elle critiquait avec amertume toutes les choses de l'étranger : « Nulle part ils ne savent cuire le pain comme il faut », disait-elle à son interlocuteur, — « en hiver, ils gèlent comme des souris dans une cave ; eh bien, ici, du moins, j'ai pleuré à la russe sur ce pauvre homme », et elle montrait avec émotion le prince, qui ne la reconnaissait pas du tout. « Assez d'entraînements, il est temps d'écouter la raison. Et tout cela, tout cet Occident, toute votre Europe, ce n'est que de la fantaisie, et nous tous, à l'étranger, nous ne sommes que fantaisie... souvenez-vous de ce que je vous dis, vous le verrez vous-même ! » acheva-t-elle d'un ton presque irrité en prenant congé d'Eugène Pavlovitch.

FIN.

Sources et licence

Texte : <https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Idiot>. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.-com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.